



Digitized by Google

B. Prov.
VII
539

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

DE—DO.



64.1120

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME ONZIÈME.





A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1814.

Digitized by Google

SIGNATURES DES AUTEURS

DU ONZIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—T.	Bruchot.
A—D.	Artaud.
A—D—R.	Amar-Durivier.
A—G—R.	Auger.
A—S.	Auguis.
B. M—S.	Bigot-de-Morogues.
B—G—T.	Bourgeat.
B—I.	Bernardi.
B—O.	Brito.
B—P.	Beauchamp (Alphonse de).
B—RS.	Boinvilliers.
B—SS.	Boissonade.
B—T.	Biot.
B—U.	Beaulieu.
B—T.	Mme. Bolly.
C.	Chaumeton.
C—AU.	Catteau-Calleville.
C. G.	Cadet-Gassicourt.
C. M. P.	Pillet.
C—R.	Clavier.
C. T—Y.	Coquebert de Taizy.
C—V—R.	Cuvier.
D. L.	Delaulnaye.
D. L. C.	Lacombe (de).
D—P—S.	Du Petit-Thouars.
D—S.	Desportes (Boscheron).
D—T.	Durdent.
E—C D—D.	Emeric David.
E—S.	Etriès.
F. P—T.	Fabien Pillet.
F—R.	Fournier.
F—T.	Feuillet.
G—É.	Ginguené.
G—N.	Guillon (Aimé).
G—R.	Grosier.
G—Y.	Gley.
J. B. E—D.	Esménard.
J—N.	Jourdain.
L—N.	Landon.
MM.	
L—P—E.	Laporte (Hippolite de.)
L—S.	Langlès.
L—S—E.	La Salle.
L—X.	Lacroix.
L—Y.	Lécuy.
M. B—N.	Malte-Brun.
M—D.	Michaud.
M—D J.	Michaud jeune.
M—I.	Mostowski.
M—ON.	Marron.
N—L.	Noel.
N—T.	Nicollet.
P—D.	Pataud.
P—E.	Ponce.
P—S—T.	Pariset.
P—X.	Pujoulx.
Q—R—Y.	Quatremère-Roissy.
R—D—N.	Renauldin.
R—T.	Roquefort.
S—D.	Suard.
S. D. S—Y.	Silvestre-de-Sacy.
S—L.	Schoell.
S. M—N.	Saint-Martin.
S. S—I.	Sismonde-Sismondi.
ST—R.	Stapfer.
ST—T.	Stassaert.
S—Y.	Salaberry.
T—D.	Tabaraud.
T—N.	Tôchon.
U—I.	Ustéri.
V—N.	Villemain.
V. S—L.	Vincens-Saint-Laurent.
V—T.	Vitet.
V—VE.	Villenave.
W—R.	Walckenaer.
W—S.	Weiss.
X—S.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

D

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs, dans le diocèse de Toul, le 5 novembre 1644, fit ses études au collége de Pont-à-Mousson, prit ses degrés en droit, et plaida pendant quelques années. Il renonça ensuite au barreau, et vint à Paris où il donna des leçons d'histoire. L'intérêt qu'il sut répandre sur ses cours, la nouveauté de sa méthode qui facilitait les progrès des élèves, le firent connaître d'une manière avantageuse. Le duc d'Orléans lui-même voulut suivre les leçons de Delisle, et long-temps après il lui en témoigna sa reconnaissance, en le nommant à une place de censeur, et en lui faisant payer des gratifications. Delisle s'était marié en 1674, et il mourut le 2 mai 1720, laissant quatre fils, tous célèbres dans l'histoire des sciences. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Relation historique du royaume de Siam*, Paris, 1684, in-12 : elle est estimée pour l'exactitude ; II. *Atlas historique et généalogique*, Paris, 1718, in-4°. : il est moins connu qu'il ne le mérite ; III. *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1731, 7 vol. in-12, superficiel. Ce fut pourtant Lancelot, à qui le manuscrit avait été confié par la famille, qui le fit imprimer avec un éloge de l'auteur. IV. *Traité de chronologie*, imprimé avec l'*Abrégé chronologique* de Pétau, traduit par Maucroix, Paris, 1730, 3 vol. in-8°. ; V. *Introduction à la géographie avec un traité de la sphère*, Paris, 1746, 2 vol. in-12. On l'attribua par erreur à Guillaume Delisle qui avait annoncé, sous le même titre, un ouvrage qui n'a jamais été terminé. Celui de Claude, rédigé d'après les cahiers qu'il dictait à ses élèves, est depuis long-temps effacé par de meilleurs. W—s.

DELISLE (Guillaume), ou DE L'ISLE (1), premier géographe du roi, naquit à Paris le dernier jour du mois de février 1675. Il était fils de Claude Delisle (*Voy.* l'article précédent), qui dirigea lui-même ses études avec le zèle et l'affection d'un père. Ses dispositions pour la géographie s'annoncèrent de si bonne heure, qu'à l'âge de neuf ans, il avait dressé et dessiné des cartes sur l'histoire ancienne. Les leçons de Cassini et l'amitié de Fréret contribuèrent encore à hâter les développements de ce génie précoce : il conçut, très jeune encore, le hardi projet de réformer le système de la géographie, et de le reconstruire en entier sur de nouvelles bases. A vingt-cinq ans, il avait terminé cette difficile entreprise. Ce fut à cet âge, et dans l'année 1700, qu'il fit paraître à la fois une mappemonde, des cartes d'Europe,

(1) C'est de cette dernière manière qu'il écrivait lui-même son nom dans ses premiers ouvrages ; il la changea depuis, et écrivit constamment *Delisle*. Cependant, après sa mort, son frère l'astronome, en publiant une carte posthume de son frère le célèbre géographe, écrivait encore *de l'Isle*.

d'Asie et d'Afrique, un globe céleste, et un globe terrestre d'un pied de diamètre. Pour bien comprendre le mérite de ces ouvrages, il est nécessaire d'exposer l'état de la géographie en Europe à l'époque où ils parurent, c'est-à-dire, à l'ouverture du 18e. siècle. Nicolas Sanson avait perfectionné l'édifice de la science qu'avaient élevé l'érudition d'Ortelius et l'habileté de Mercator : cependant, quoique Sanson occupât, de son vivant, la première place, et que presque toutes les cartes qui se publiaient alors ne fussent que des copies des siennes, il n'avait point porté la géographie à ce degré de perfection que les découvertes astronomiques faites de son temps lui permettaient d'atteindre. Il suivit trop aveuglément les longitudes de Ptolémée, et méconnut les modules de toutes les mesures itinéraires anciennes, et de la plupart des modernes. Après sa mort, ses fils et petits-fils, Moullard, Guillaume et Adrien Sanson, reproduisirent ses cartes avec de faibles changements de détails, et sans aucun égard pour les observations astronomiques qui se multipliaient de jour en jour (*Voy.* VENDELIN). En 1692 et en 1693, Lahire et Cassini (1) leur avaient fait ce reproche, qui fut plusieurs fois renouvelé depuis. Il était évident que le système entier de la géographie avait besoin d'une réforme générale ; déjà même Vendelin et Riccioli avaient tenté cette réforme, sans cependant tracer aucune carte. Pour l'opérer entièrement, il fallait coordonner les nouvelles observations avec les nombreuses relations des voyageurs, avec les routiers de navigation non moins nombreux, avec une assez grande quantité de cartes déjà levées dans différents pays. Une pareille tâche était au-dessus des forces du vénitien Coronelli que le cardinal d'Estrées avait fait venir de Venise pour travailler aux deux grands globes de Marly, de Cantelli et de Tillemont, connu sous le nom de du Trallage, tous les trois aux gages du graveur Nolin, et publiant depuis la mort de Sanson, des cartes inférieures à celles de cet homme célèbre. Cependant Cassini, pour mieux faire comprendre aux géographes l'énormité de leurs erreurs et les besoins de la science, traça en 1696, sur le pavé du salon occidental de l'observatoire, un planisphère, sur lequel étaient trente neuf positions, placées selon les observations récentes. Ce planisphère fut réduit et gravé par Nolin. Mais dans son globe terrestre, dans sa mappemonde et dans ses cartes des quatre parties du monde, Delisle montra qu'il avait exécuté ce que Cassini avait proposé. Sur ce plan du monde entièrement neuf, que Delisle venait de faire paraître, la Méditerranée se trouvait rétrécie de trois cents lieues en longitude, et l'Asie de cinq cents. Quoique le planisphère de Cassini eût précédé de quatre ans la publication de ces importants travaux, quoique les tables de Vendelin et les savantes discussions de Riccioli fussent déjà connues depuis longtemps, quoiqu'enfin Hondius, dès l'an 1630, eût placé sur ses cartes, au 165e. degré de longitude, les côtes orientales de la Chine, que les Sanson s'obstinèrent toujours à reculer jusqu'au 180e., cependant Delisle recueillit seul, avec raison, la gloire de tous ces grands changements, parce que lui seul avait prouvé qu'ils étaient d'accord avec les mesures itinéraires anciennes et modernes, avec les relations et descriptions géographiques

(1) *Mémoires de l'académie des sciences*, t. VIII, p. 714, 715.

connues jusqu'alors ; parce que lui seul enfin, avec un petit nombre de points donnés, avait su, par de longues et de savantes combinaisons, assigner aux diverses régions du globe leur véritable place. Delisle doit donc être regardé comme le principal créateur du système de géographie des modernes ; système dont d'Anville a depuis admirablement bien perfectionné tous les détails. Les globes et les cartes du jeune Delisle furent l'objet de l'admiration générale, et lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, qui le reçut en 1702. Nolin, qui avait le titre de géographe du roi, voulut dérober à Delisle sa réputation et ses succès, en faisant graver et paraître presqu'en même temps une mappemonde en quatre feuilles, copiée sur les cartes nouvelles qui avaient valu à leur auteur des éloges si bien mérités. Nolin ajouta, comme c'est l'ordinaire, l'imposture au plagiat. Il insinua que Delisle avait copié ses cartes, ou plutôt celles de du Trallage, son géographe. Delisle se vit forcé de démontrer, par une critique raisonnée, insérée dans le *Journal de Trévoux*, les fautes énormes et l'incapacité de du Trallage, et enfin il finit par attaquer en justice, comme plagiaire, Nolin, qui ne cessait de le harceler. Les écrits que Delisle pub'ia dans le cours de ce procès qui dura six ans, intéressent l'histoire de la géographie, et sont trop peu connus. Ils consistent en I. une *Requête au roi et à son conseil*, in-fol., 28 pag. ; II. *Mémoire pour Guillaume de l'Isle, de l'académie des sciences, contre le sieur Nolin, géographe ordinaire du roi*, in-fol., 20 pages ; III. *Arrêt du conseil d'état privé du roi*, renfermant le rapport des experts, et les observations de Delisle sur ce rapport, in-fol., 15 pages. Cet arrêt porte que les planches de la carte du sieur Nolin, convaincu de plagiat, seront saisies, rompues et supprimées, et que tous les exemplaires seront saisis, confisqués, et mis au pilon. Delisle ne fit point mettre à exécution cette sentence rigoureuse ; il fit seulement effacer ce qu'on lui avait pris de plus important sur les cartes de Nolin, et il lui laissa ses cuivres, qui étaient ornés de belles vignettes. Après être sorti triomphant de cette lutte, Delisle publia successivement un grand nombre de cartes de géographie ancienne et moderne pour toutes les parties du monde et pour diverses époques de l'histoire. Elles augmentèrent sa réputation et les progrès de la science dont il fut regardé sans contestation comme le chef. Fréret (*Mercure de France*, mars 1726, p. 475) a donné la liste de ces cartes de Delisle (1), et indiqué l'année de leur publication ; la totalité se monte à plus de cent feuilles ; et, dans ce nombre, nous devons surtout remarquer aujourd'hui la dernière édition de sa mappemonde, que Delisle publia, en 1724, avec de grands changements, parce qu'elle marque les bornes où s'étaient arrêtés les progrès de la géographie deux années avant la mort de ce géographe, et, lorsque d'Anville n'avait encore fait paraître que quelques cartes peu remarquables sur la France pour accompagner l'ouvrage de Longuerue. Malgré les progrès immenses de la géographie, depuis la mort de Delisle, les cartes de ce géographe, comme toutes celles qui sont originales, et non copiées ou réduites d'après d'autres cartes, peuvent encore être consultées avec fruit, parce

(1) On trouve aussi la liste des cartes de G. Delisle, avec la date des corrections qu'y a faites Buache, dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy, quatrième édition in-12, tome I, page 336.

qu'il s'y trouve souvent des positions exactes qui ont été méconnues ou négligées par les géographes qui ont suivi (1). Il en est d'ailleurs quelques-unes, relatives à certaines époques de l'histoire ancienne ou du moyen âge, qu'on n'a pas refaites depuis. Indépendamment des mémoires composés pour le procès avec Nolin, et dans lesquels Delisle a donné l'analyse de ses premiers ouvrages, ce géographe a publié, dans le *Recueil de l'académie des sciences*, les mémoires suivants: 1°. année 1708, page 365, *Conjecture sur la position de l'île Méroé*; 2°. année 1710, p. 353, *Observation sur la variation de l'aiguille aimantée*; 3°. année 1714, p. 175, *Justification des mesures des anciens en matière de géographie*; 4°. année 1716, p. 86, *Sur la longitude du détroit de Magellan*; 5°. année 1720, *Détermination géographique de la situation et de l'étendue des différentes parties de la terre*: ce mémoire est très remarquable, et un de ceux qui portent le plus l'empreinte du génie géographique; 6°. année 1721, page 56, *Détermination de la situation et de l'étendue des pays traversés par le jeune Cyrus et par les dix mille Grecs dans leur retraite*; 7°. même année, page 245, *Remarques sur la carte de la mer Caspienne, envoyée à l'académie par S. M. czarienne*; 8°. année 1725, page 48, *Examen et comparaison de la grandeur de Paris et de Londres, et de quelques autres villes anciennes et modernes*. Dès l'an 1700, lors de la publication de ses premiers travaux, Delisle annonça qu'il rendrait compte des changements dont il était l'auteur, dans un ouvrage spécial, intitulé: *Introduction à la géographie*; mais la mort ne lui permit pas d'achever cet ouvrage, dont Fréret a fait connaître le plan dans un écrit curieux et savant, intitulé: *Lettre de M.* ***. (Fréret) *de l'académie des inscriptions et belles-lettres, pour la défense de M. Guillaume Delisle, à l'auteur des mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, in-12, Paris, 1731. Delisle eut l'honneur d'enseigner la géographie à Louis XV, qui prit sous un tel maître un goût particulier pour cette science, sur laquelle il composa même un petit ouvrage (*Voyez* Louis XV). Ce monarque le récompensa des leçons qu'il en avait reçues, en créant pour lui le titre de premier géographe du roi, qui n'existait pas auparavant, et dont le brevet lui fut conféré le 24 août 1718 avec une pension de 1200 liv. Pierre-le-Grand, pendant son séjour à Paris, allait voir familièrement le géographe Delisle, pour lui donner ses remarques sur la Moscovie, « et plus encore, dit » Fontenelle, pour connaître mieux » que partout ailleurs son propre em» pire. » Delisle, âgé de cinquante-un ans, jouissait d'une santé forte et vigoureuse, et travaillait à des cartes destinées pour l'*Histoire de Malte*, de Vertot, lorsqu'après avoir passé plusieurs jours de suite dans son cabinet, il sortit après dîner le 5 janvier 1726, et fut frappé dans la rue d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connaissance. Son éloge a été fait par Fontenelle. W—R.

DELISLE (Simon-Claude), second fils de Claude, et frère du pré-

(1) Ainsi, la contrée de Serinagar, dans l'Hindoustan, insérée sur toutes les cartes récentes, depuis que des voyageurs en ont de nouveau constaté l'existence, se trouvait déjà bien placée sur les cartes de Delisle, tandis qu'après sa mort d'Anville l'ayant confondue avec Kachmyr, dont la capitale se nomme aussi Serinagar, l'avait fait bannir pendant cinquante ans de toutes les cartes de géographie.

Digitized by Google

cédent, né à Paris au mois de décembre 1675, fit son étude principale de l'histoire, à l'exemple de son père, et se rendit bientôt capable de le suppléer dans ses leçons. Suivant les éditeurs de la *Bibliothèque de la France*, il eut la plus grande part à la *Défense de l'antiquité de la ville et siége épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8°. Quelques-uns attribuent le fonds de cet ouvrage à Nicolas Clément, et d'autres au P. Benoît, capucin de Toul. On a encore de Delisle une édition des *Tables chronologiques du P. Pétau*, traduites en français, augmentées et mises dans un meilleur ordre; Paris, 1708, en deux grandes feuilles ou cartes, et quelques petits écrits sur l'histoire de France. On assure qu'il en préparait de plus considérables, lorsqu'il mourut à Paris en 1726. W—s.

DELISLE (JOSEPH-NICOLAS), frère des précédents, né à Paris en 1688, avait commencé ses études sous son père, et les termina au collége Mazarin. L'éclipse de soleil du 12 mars 1706 piqua vivement sa curiosité, et le désir de connaître la cause de ce phénomène l'engagea à se livrer avec plus d'ardeur à l'étude des mathématiques. Avant d'avoir acquis aucune notion de l'astronomie, il avait résolu plusieurs problèmes de cette science par la force de son esprit, et au moyen de procédés ingénieux de son invention; aussi ses progrès furent-ils très remarquables. En 1710, il obtint la permission d'habiter le dôme du Luxembourg; mais ce ne fut que deux ans après qu'il put y établir un observatoire, et qu'on lui accorda les instruments dont il avait besoin pour opérer. Il ne tarda pas à réaliser les espérances qu'on avait conçues de son application, et l'académie des sciences s'empressa de le recevoir au nombre de ses membres, en 1714. Il y lut différents mémoires sur l'observation des solstices, sur une éclipse de Vénus, sur une éclipse de Jupiter et de ses satellites par la lune, etc. Bientôt après, il se vit obligé de quitter le Luxembourg, et le mauvais état de sa fortune le contraignit d'accepter une pension de 600 livres, que lui offrit le régent, pour aider Boulainvilliers dans ses calculs d'astrologie judiciaire. Il n'abandonna cependant jamais la véritable science, et il continua à faire part de ses découvertes à l'académie. Il observa le passage de Mercure sur le soleil en 1723 à l'observatoire royal, et l'éclipse totale de soleil du 22 mai 1724 au Luxembourg, où on lui avait rendu son logement. Cette même année, il fit le voyage de Londres, où il fut accueilli par Newton qui lui fit présent de son portrait, et par Halley qui lui communiqua les tables astronomiques qu'il ne publia que long-temps après. Le czar Pierre, pendant son séjour en France, avait apprécié le mérite de Delisle, et l'avait vivement sollicité de se rendre dans ses états, pour y fonder une école d'astronomie. L'impératrice Catherine revint sur ce projet, et Delisle, sollicité de nouveau, céda enfin, et partit pour la Russie, où il demeura près de vingt-deux années. L'école d'astronomie de St.-Pétersbourg acquit en peu de temps, par ses soins, une grande célébrité; il composait pour l'instruction de ses élèves, des traités élémentaires, les leur expliquait, leur fournissait des livres, des instruments, et décernait avec une grande solennité des récompenses à ceux qui se distinguaient. Dans les courts instants que lui laissait sa place, il entreprit différents voyages, et en rapporta un grand nombre de faits intéressants pour la phy-

Digitized by Google

sique et la géographie. De retour en France, en 1747, Delisle reprit ses fonctions à l'académie. Il avait employé à des expériences d'une utilité générale le magnifique traitement dont il jouissait en Russie ; il revenait en offrir les résultats à son pays ; mais il se trouvait aussi pauvre qu'avant d'être parti, et on ne songea point d'abord à améliorer sa condition. Enfin, le roi acheta son immense collection de pièces astronomiques et géographiques, pour les réunir au dépôt de la marine, et lui en confia la garde avec un traitement de 8000 fr. Il avait établi son observatoire à l'hôtel de Cluni, et il y reprit la suite de ses observations avec un zèle que ni l'âge ni la faiblesse de sa santé ne purent ralentir. A la même époque, il s'occupa de terminer et de publier quelques cartes laissées imparfaites par Guillaume Delisle, son frère. Son ouvrage relatif à la géographie, le plus important, est un *Mémoire sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*. C'est le résultat des navigations entreprises par les Russes, pour découvrir un passage de la mer du Sud dans le nord de l'Amérique, et Delisle avait beaucoup contribué au succès de celle de 1741 par ses conseils et par une carte représentant l'état connu de cette mer, avec les points qui restaient à visiter. Ce mémoire fut imprimé en 1752, in-4°., et il en parut l'année suivante une 2e. édition, avec des augmentations et de nouvelles cartes. Delisle mourut à Paris le 11 septembre 1768. Il était membre des principales académies de l'Europe. Lalande, qui avait été son élève, fit imprimer une notice sur cet *utile* astronome dans le *Nécrologe*. Outre les ouvrages et les mémoires déjà cités, on a de lui : I. un grand nombre d'observations insérées dans les journaux du temps, ou dans les recueils des académies de Paris, de Berlin et de St.-Pétersbourg ; II. *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès de l'astronomie, de la géographie et de la physique*, St.-Pétersbourg, 1738, in-4°. Il en promettait un second volume, qui n'a point paru, « parce que, dit Lalande, il aimait mieux rassembler des observations que les publier ; » III. *Eclipses circumjovialium, sive immersiones et emersiones quatuor satellitum Jovis, ad annos* 1734, 1738, *et menses priores* 1739, Berlin, 1734, in-4°. ; Christfried Kirch en fut l'éditeur ; IV. *Avertissement aux astronomes sur l'éclipse annulaire du soleil que l'on attend le* 25 *juin*, Paris, 1748, in-8°. de 25 pages. « C'est, dit Lalande, un traité historique très bien fait et très complet des éclipses annulaires. » W—s.

DELISLE (Louis), frère des précédents, prit le nom de *la Croyère*, qui était celui de sa mère. Il cultiva l'astronomie avec succès, fut reçu à l'académie des sciences, et accompagna son frère en Russie. Il visita les côtes de la mer glaciale, la Laponie et le gouvernement d'Archangel, pour fixer d'une manière précise la position astronomique des points les plus importants. Il parcourut ensuite la Sibérie, se rendit au Kamtchatka, et s'embarqua en 1741 sur l'un des bâtiments de l'escadre commandée par le capitaine Bering (*Voy.* Vitus Bering), pour aller en découverte. Épuisé de fatigues, il fut obligé de revenir au port d'Avatcha, où il mourut le 22 octobre de la même année. On a de lui : I. *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes, par des observations d'Arcturus, faites par Picard, et comparées avec de pareilles observations faites au*

Luxembourg (Mémoires de l'académie des sciences, 1727); II. des *Observations astronomiques* (Mémoires de l'académie de St.-Pétersbourg, 1729). Il a laissé beaucoup de notes manuscrites réunies à celles de son frère au dépôt de la marine. W—s.

DELISLE (Dom JOSEPH), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, entra au service, comme volontaire, à l'âge de seize ans; mais il renonça bientôt au métier des armes, pour embrasser la vie religieuse dans l'ordre de St.-Benoît. Ses connaissances le firent choisir par ses supérieurs pour enseigner aux novices les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut fait abbé de St.-Léopold de Nanci, et mourut à St-Mihiel le 24 janvier 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques, et les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique: I. *Vie de M. Hugy, calviniste converti, ci-devant capitaine dans le régiment de Sparre*, Nanci, 1731, in-12; II. *Traité historique et dogmatique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8°.; III. *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nanci, 1737, in-8°. Cet ouvrage a été composé en partie sur les mémoires de dom Clavet, abbé d'Agaune; IV. *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8°.; V. la *Vie de S. Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte*, Nanci, 1745, in-8°.; VI. *Histoire de l'ancienne abbaye de St.-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nanci, 1758, in-4°.; VII. *Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être selon le cœur, pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in-8°.; VIII. *Histoire de l'abbaye d'Agaune* (aujourd'hui St.-Maurice, dans le Valais). Il en est fait mention dans le *Recueil des bollandistes*, au 22 septembre. Le manuscrit original existait dans la bibliothèque de l'abbaye St.-Vincent de Besançon. Dom Delisle a laissé d'autres ouvrages manuscrits; dom Calmet cite des *Dissertations sur les évêques, sur les écoles des monastères, et sur les prieurés simples*. W—s.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (LOUIS-FRANÇOIS) naquit à Suze-la-Rousse, près de Pierrelate en Dauphiné. Son père, qui était sans fortune, le destina au barreau, et l'envoya à Paris, pour y faire un cours de droit; mais l'amour des plaisirs et le goût des lettres l'eurent bientôt dégoûté de l'étude des lois. Pressé alors par le besoin, il travailla pour le théâtre italien, où l'on ne jouait encore que des farces grossières. C'est à lui qu'on doit les premières comédies régulières qui y furent représentées. En 1721, il donna *Arlequin sauvage*, qui, suivant Laharpe, n'est qu'une pièce sans action, sans vraisemblance et sans comique; mais le succès qu'elle a obtenu aux diverses reprises, et le plaisir qu'elle fait à la lecture, réfutent assez cette injuste critique. *Timon le Misanthrope* fut joué en 1722: l'auteur y avait répandu des idées philosophiques assez hardies qui ne contribuèrent pas peu à sa réussite. Laharpe, dans son *Lycée*, loue beaucoup cette pièce; mais il y trouve, ainsi que dans la précédente, plusieurs de ces *sophismes pernicieux* contre la société, que J.-J. Rousseau a ensuite développés. Delisle a fait aussi représenter avec des succès variés, *Arlequin au banquet des sept sages*, le *Banquet ridicule*, le *Faucon* et les

Oies de Bocace. Ces drames ne sont pas sans mérite ; il y a de bonnes scènes dans tous, et le dialogue en est franc et naturel. Le *Berger d'Amphryse*, le *Valet auteur*, *Arlequin astrologue*, *Arlequin grand-mogol*, comédies, et quelques poésies fugitives de l'auteur, ont été recueillis en 1 vol. in-12. Delisle donna en 1732 sa tragédie de *Danaüs*, qui n'eut et ne méritait aucun succès (1). Son poëme intitulé *Essai sur l'amour-propre*, 1738, in-8°., est oublié depuis long-temps ; on y trouve cependant quelques vers heureux, et deux ou trois tirades passables. L'auteur, d'un caractère fier, taciturne et rêveur, n'écouta jamais les conseils de la critique, et ne put se résoudre à faire sa cour aux grands, « parce qu'il y avait, disait-il, trop » à souffrir dans leurs anticham- » bres, » aussi vécut-il toujours dans un état voisin de la misère. Il est mort en novembre 1756. B—G—T.

DELIUS (Christophe-Traugott), minéralogiste, né en Saxe, en 1730, d'une famille noble, ruinée par les guerres du 17e. siècle. Après avoir fait de bonnes études, il entra au service, qu'il quitta bientôt pour se livrer à la minéralogie ; il alla à Vienne, où il embrassa la religion catholique. En 1756, il fut fait essayeur, et en 1761 inspecteur des mines de Hongrie. Il y composa son premier ouvrage, qui est une *Dissertation sur l'origine des montagnes, sur les filons, sur la minéralisation des métaux et particulièrement de l'or*, Leipzig, 1770, in-8°., en allemand. Le professeur Schreiber en fut l'éditeur. Delius fut chargé par l'impératrice d'instruire les jeunes élèves de l'école des mines établie peu auparavant à Schemnitz, et avec ordre de faire imprimer ses leçons : elles le furent en allemand, sous le titre d'*Anleitung zur Bergbaukunst* (c'est-à-dire : *Art d'exploiter les mines, relativement à la théorie et à la pratique*), Vienne, 1773, in-4°., avec 24 planches (1). La réputation que lui fit cet ouvrage attira sur lui l'attention de l'impératrice, qui le rappela à Vienne, et le nomma conseiller au département général des mines et des monnaies d'Autriche. Il introduisit une nouvelle manipulation du cuivre, dont le résultat fut très avantageux au trésor impérial. C'est à lui qu'est due la découverte d'une mine d'opale en Hongrie. Il se proposait de donner des observations sur la formation de l'*oculus mundi*, une des variétés de l'opale, mais ses infirmités ne le lui permirent pas. Il se rendit à Florence, espérant que le beau climat de cette ville pourrait contribuer au rétablissement de sa santé ; mais il y mourut le 21 janvier 1779. C. T—v.

DELIUS (Henri-Frédéric), né le 8 juillet 1720, à Wernigerode en Saxe, où il fit son cours d'humanités et commença l'étude de la théologie. Mais la lecture de quelques ouvrages de médecine lui inspira du goût pour cette science, et il résolut de s'y consacrer spécialement. Il suivit pendant deux années les leçons de littérature, de droit, et surtout celles de médecine, au gymnase d'Altona. Le prince royal de Danemark étant venu visiter cet établissement, Delius lui offrit, au nom des étudiants, un poëme de sa composition, et quelque temps après, en 1740, il soutint une thèse

(1) Il donna encore en 1739, les *Caprices du cœur et de l'esprit*, comédie ; il a fait, en société avec madame Riccoboni, *Abdilly*, tragédie en prose (1729). Z.

(1) Cet ouvrage a été traduit en français par Schreiber, sous le titre de *Traité sur la science de l'exploitation des mines*, Paris, 1778, 2 tom. en 1 vol., in-4°., fig., avec 24 pl.

présidée par le professeur Cilano : *De corruptelis artem medicam hodiè depravantibus*; puis il se rendit à l'université de Halle, et pour perfectionner son éducation médicale, il passa une année à Berlin, où l'anatomie et la chirurgie étaient enseignées plus particulièrement. De retour à Halle, il soutint, sans président, sa dissertation inaugurale : *De consensu pectoris cum infimo ventre*, 1743. Revêtu du doctorat, Délius exerça d'abord son art dans sa ville natale. Nommé, en 1747, médecin-physicien adjoint de Bareuth, il obtint en 1749 une chaire à l'université d'Erlang, et en 1750 le titre de conseiller. Il avait été accueilli en 1742 par la société allemande de Halle; il le fut en 1750 par la société royale de Göttingue, et en 1754 par les académies de Montpellier et de Rouen. Élu en 1747 membre de l'académie des curieux de la nature, il en fut proclamé président en 1788. Les attributs de cet emploi ne sont pas purement scientifiques; ils conduisent à des distinctions civiles. En conséquence, Délius fut créé noble de l'empire, conseiller et archiâtre impérial, comte palatin. Il ne jouit que trois ans de ces dignités éminentes, et mourut le 22 octobre 1791. Les écrits de ce médecin sont excessivement nombreux, et cependant il n'en est pas un seul d'une étendue considérable ou d'une importance majeure. On peut les diviser en trois classes : 1°. ouvrages (ou opuscules) proprement dits; 2°. programmes, discours, dissertations inaugurales; 3°. écrits périodiques. Les principales productions qui appartiennent à la 1re. classe sont : I. *Amœnitates medicæ circa casus medicopracticos haud vulgares; Decades V*, Leipzig, 1745-1747, in-8°. Ce recueil contient diverses observations sur l'histoire ancienne de l'électricité; sur les signes que peut fournir l'absence de la caroncule lacrymale chez les enfants nouveau-nés, etc.; II. *Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles, pro diluvii universalis testibus non habenda*, Leipzig, 1747, in-4°. On retrouve ce mémoire géologique dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*. III. *Animadversiones in doctrinam de irritabilitate, tono, sensatione et motu corporis humani*, Erlang, 1752, in-4°.; Bologne, 1759, in-4°. Ces remarques sont spécialement dirigées contre la doctrine de Haller, que Délius accuse mal à propos d'avoir confondu l'irritabilité avec la sensibilité. IV. *Primæ lineæ semiologiæ pathologicæ, seu Hermanni Boerhaavii institutiones semioticæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1776, in-8°.; V. *Principia diætetica, seu Hermanni Boerhaavii institutiones hygieines, digestæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1777, in 8°.; 2e. édition, corrigée et augmentée, Erlang, 1781, in-8°.; VI. *Synopsis introductionis in medicinam universam, ejusque historiam litterariam*, Erlang, 1779, in-8°. C'est une mince et insignifiante notice bibliographique; VII. *De Cholelithis observationes et experimenta; necnon de iconibus pathologico-semioticis*, Erlang, 1782, in-4°., fig. Parmi les écrits, très multipliés, de la 2e. classe, tous imprimés à Erlang dans le format in-4°., l'on distingue : I. *Oratio de medicinâ elegantiore*, 1749; c'est le discours que prononça Délius en prenant possession de sa chaire; II. *De theoriâ et fœcundo in medicinâ usu principii : sensationem sequitur motus sensationi pro-*

Google

portionatus, *conformis*, *conveniens*, 1749; ibid., 1752; III. *Catalepsis*, *affectûs rarissimi*, *historia*, *causa*, *curatio*, 1749. Cette thèse intéressante, soutenue par Liebermeister, fut réimprimée avec des additions, en 1754; IV. *Theoria appetitûs*, 1750, thèse défendue par Voigt; V. *Oratio de principe medico*, *et principum in rem medicam et medicos meritis*, 1750; VI. *De venâ cavâ*, *plenâ malorum*, 1751; dissertation soutenue par Holzschner; VII. *Oratio de regente medico non mutante negotium nec vitæ genus*, 1751; VIII. *De sugillatione*, *quatenùs infanticidii indicio*: cette thèse, soutenue en 1751, par Berger, répand des lumières sur une question importante de médecine légale; aussi a-t-elle été insérée par Schlegel dans son utile collection; IX. *Oratio de meritis Francorum in rem medicam et physicam*, 1754; X. *Cicatrix et callus idea nutritionis*, 1755: dans cette dissertation, soutenue par Rudelgast, on trouve quelques expériences faites avec la garance; XI. *Oratio de judice medico*, 1755; XII. *Nonnulla ad diætam castrensem spectantia*, 1757; thèse soutenue par Zeisser; XIII. *Pathemata graviora à flatuum causâ occultâ oriunda*, 1759: cette dissertation, qui ne remplit pas ce que promet le titre, a été traduite en allemand par Gessner; XIV. *De revolutionibus morbosis*, 1759; XV. *De damnis ex medico nimis cunctatore oriundis*, 1761; XVI. *Species lætificantes*, 1763: cette dissertation a été traduite en allemand, avec des additions, Nuremberg, 1764, in-8°.; XVII. *Programma: quod plenus venter studeat libenter*, 1764: L'auteur défend assez mal une très mauvaise cause; XVIII. *De pulsu intestinali*, 1764; traduit en allemand, 1784; XIX. *Oratio: Stricturæ in Rousseavii Emilium*, *seu de educatione*, 1764; il n'était pas difficile de démontrer que l'immortel philosophe de Genève a souvent revêtu des charmes de l'éloquence la plus séduisante une doctrine réprouvée par l'hygiène; XX. *De dosibus refractis medicamentorum*, 1765; XXI. *De aëre*, *aquis et locis*, *et salubritate Erlangæ*, 1766; XXII. *Meditationes physico-œconomicæ*, *sæculi ingenio accommodatæ*, 1766; XXIII. *De prærogativâ universitatum præ cœnobiis in promovendis scientiis et formandis juvenibus*, 1768; XXIV. *Primæ lineæ chemiæ forensis*, 1771; XXV. *Oratio de educatione medicâ et morali*, *et translatione nonnullorum locorum hippocraticorum ad rem scholasticam*, 1777; XXVI. *Meditationes circa characterem externum et internum*, *physiognomiam*, *cor humanum*, *cheminum moralem et educationem*, 1777; XXVII. *Initia medicinæ extemporaneæ et domesticæ*, *cum adversariis quibusdam chemicis*, 1780; XXVIII. *Nonnulla officium medici duplex*, *clinicum et forense spectantia*, 1787; XXIX. *Philyra de nupero et præsenti academiæ imperialis naturæ curiosorum statu*, 1788. Une grande partie de ces opuscules, et plusieurs autres dont il a semblé superflu de grossir cette liste, ont été recueillis par l'auteur, en six fascicules intitulés: *Adversaria argumenti physico-medici*, Erlang, 1778-1790, in-4°. Dans la 3e. classe, qui comprend les écrits dont Delius a été collaborateur, il suffira de citer les *Éphémérides des curieux de la nature*, les *Frænkische Sammlungen*, et les *Annonces savantes d'Erlang*. Les

Digitized by Google

observations les plus intéressantes, fournies par Délius aux *Éphémérides*, ont pour objet : une luette double ; la chute des cheveux et des poils de tout le corps ; une fièvre épileptique. Délius fut le principal rédacteur des *Frænkische Sammlungen*, et dans les huit volumes de ce recueil qui parurent in-8°., à Nuremberg, depuis 1755 jusqu'à 1768, il inséra une foule d'articles, parmi lesquels on remarque les suivants : *De la circulation du sang dans les grenouilles ; De certaines plantes indigènes qui pourraient remplacer la salsepareille ; Notices des ouvrages publiés en Franconie depuis 1750, sur la physique, la médecine et l'économie ; Du vomissement des chevaux ; De la prompte pétrification du bois ; Tables de naissance et de mortalité ; De la chimie économique ; Réfutation des reproches injustes faits à la médecine par J.-J. Rousseau.* Les articles les plus remarquables, fournis par Delius aux *Annonces savantes d'Erlang*, sont des recherches sur les dendrites et sur l'arbre de Diane ; des réflexions sur le *gâteau fébrile ;* sur le mouvement de l'arc-en-ciel ; sur la figure de la grêle ; sur les momies ; sur la moisissure. Ce savant laborieux a énuméré les sources d'eaux minérales du Brandebourg et de la Franconie, et il a décrit spécialement celles de Baunach, de Kissingen, de Boklei, de Hofgeismar, de Sichersreuth, de Burgbernheim. Enfin Délius a publié les *Éloges funèbres* de son père, des professeurs Windheim et Arnold, des conseillers Schierschmid, Weissmann et Wagner. Outre la *Memoria perillustris atque experientissimi Henrici Friderici Delii*, par Théophile-Christophe Harles, Erlang, 1791, in-4°., on trouve des notices biographiques sur cet infatigable écrivain, dans les *Nachrichten* de Bœrner et dans celles de Meyer ; dans la *Prusse littéraire* de Denina ; dans le *Recueil* de Bock ; dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, etc. C.

DELLAMARIA (DOMINIQUE), né à Marseille l'an 1778, d'une famille originaire d'Italie, se livra fort jeune encore à l'étude de la musique, et composa à l'âge de dix-huit ans un opéra qui fut représenté dans sa ville natale. Il voyagea pendant environ dix ans en Italie, avec le dessein de se perfectionner dans son art, et étudia particulièrement sous Paësiello. Parmi les opéras qu'il fit représenter en Italie, quelques-uns eurent beaucoup de succès. Revenu en France, il sentit que Paris était le centre du goût, et que c'était là qu'il devait chercher des inspirations et des juges. *Le Prisonnier*, représenté en 1798, au théâtre Favart, fut son premier ouvrage, et c'est de toutes ses productions celle qui a eu le succès le plus brillant. A l'époque où il parut, la musique forte et savante commençait à s'emparer du théâtre ; le *Prisonnier* fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. L'*Opéra-Comique*, l'*Oncle valet*, le *Vieux Château*, qu'il donna successivement, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnements légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue dans la nouveauté, et sont encore à la mode, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir. Ce compositeur jouait fort bien de plusieurs instruments. Il est mort en 1800, des suites d'une grave imprudence. P—x.

DELLE (CLAUDE), savant dominicain, né à Paris dans la première

Digitized by Google

moitié du 17e. siècle, enseigna la philosophie à Abbeville, et se consacra ensuite au ministère de la chaire. L'état de sa santé l'ayant enfin obligé d'y renoncer, il revint dans la maison professe de son ordre à Paris, et consacra le reste de ses jours à l'étude et aux recherches sur la vie monastique chez les différents peuples anciens et modernes. Il mourut le 14 octobre 1699, peu de jours après avoir publié son ouvrage intitulé: *Histoire, ou Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Moins historique et moins étendu que celui du P. Hélyot, cet ouvrage, rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique, mérite encore d'être consulté. Il donne de grands détails sur les solitaires et les sectes religieuses des divers peuples, chinois, mexicains et péruviens; sur les druides, les brachmanes, les fakirs, etc. Il s'attache surtout à expliquer l'origine et les motifs allégoriques des divers usages. A la suite du tome III, on trouve la *Vie de dom Jérôme Marchant, général des chartreux* (mort en 1593), *avec une table chronologique de tous les prieurs de la grande chartreuse* (jusqu'en 1699). Cette biographie paraît n'avoir été mise là que pour grossir le volume. La table chronologique est d'ailleurs bien faite, renfermant des notices courtes et instructives. C. M. P.

DELLON (C.), médecin et voyageur français dont on ignore la patrie, naquit vers 1649. « L'assiduité avec » laquelle, suivant ses expressions, il » avait lu les relations des plus fa» meux voyageurs, » lui inspira le désir de connaître par lui-même les pays lointains. Il s'embarqua au Port-Louis, le 20 mars 1668, sur un vaisseau de la compagnie royale, aborda à l'île Bourbon le 4 septembre, et le 29 à Madagascar, qu'il ne quitta que le 12 août de l'année suivante, pour aller à Surate. Il parcourut de 1671 à 1672 la côte de Malabar jusqu'à Cananor. De retour à Surate, il conçut le dessein d'aller à la Chine, et se rendit par terre à Daman où les instances du gouverneur l'engagèrent à se fixer pour y exercer la médecine. Il y vivait heureux et considéré, lorsqu'une jalousie mal fondée du gouverneur le fit dénoncer à l'inquisition. Ayant eu avis de cette dénonciation, il alla lui-même consulter le commissaire de ce tribunal, qui avait toujours paru son ami, et fut content de l'entretien qu'il eut avec lui. On l'arrêta néanmoins, et on l'embarqua pour Goa, où il entra dans les prisons du Saint-Office, le 6 janvier 1674. Après avoir subi un grand nombre d'interrogatoires, désespéré, accablé d'une longue détention, il voulut deux fois attenter à ses jours. Enfin, après de vaines tentatives pour lui faire avouer l'hérésie dont on l'accusait, on lui apporta l'habit de l'auto-da-fé, et il fut revêtu du *san-benito* destiné aux sorciers et aux hérétiques. Il entendit sa sentence, qui le déclarait excommunié, banni des Indes, et condamné à servir dans les galères du Portugal pendant cinq ans, à la confiscation de ses biens, et aux autres peines qui pourraient être prononcées par les inquisiteurs. On lui remit un écrit contenant, entr'autres conditions de sa pénitence, celle de garder exactement le secret sur tout ce qu'il avait vu, dit ou entendu, tant à la table, qu'aux autres lieux du St.-Office. Le 25 janv. 1676, on l'embarqua, les fers aux pieds; le capitaine du vaisseau, qui avait été son parrain en l'*acte de foi*, les lui fit ôter, le chargea de prendre soin de la santé de

l'équipage, et le traita avec beaucoup de bonté. Le 20 mai, on aborda à San-Salvador; et Dellon fut remis, pour la forme, au geolier de la prison publique: il avait, d'ailleurs, la liberté de sortir. Il quitta le Brésil le 3 septembre, et entra dans le port de Lisbonne le 15 décembre. Les bons offices du premier médecin de la reine de Portugal, qui était français, lui furent d'un grand secours auprès du grand-inquisiteur. Celui-ci se fit lire tout le procès de Dellon, et, s'étant convaincu de l'ignorance et de l'injustice de ceux qui l'avaient condamné, il ordonna qu'on le mît en liberté. Dellon arriva à Bayonne le 16 août 1677. Il paraît qu'il continua en France à exercer sa profession avec un succès qui lui valut la protection de personnages distingués, puisqu'en 1685, il acompagna en Hongrie les princes de Conti, en qualité de leur médecin. On ignore ce qu'il devint depuis, mais on voit qu'il vivait encore en 1709, époque où il publia une nouvelle édition de ses voyages, dédiée au baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, auquel il déclare que lui et sa famille avaient de grandes obligations. On a de Dellon: I. *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 vol. in-12. Le 2e. volume est terminé par un *Traité des maladies particulières aux pays orientaux et dans la route*, réimprimé à Amsterdam, avec fig.; 1699, 1 vol. in-12; traduit en anglais, Londres, 1698, in-12; en allemand, Dresde, 1700, in-12. Cette 1re. édition est dédiée à Bossuet. L'auteur dit que c'est à cet illustre prélat qu'il est redevable de l'heureuse fin de ses voyages, et il le nomme son libérateur. II. *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12, Paris (Hollande), 1688, in-12. Il y avait plus de quatre ans que cet ouvrage était écrit, lorsque Dellon le publia. Il doutait s'il pouvait le faire, craignant de scandaliser le St.-Office, et de manquer à son serment. Cette crainte était entretenue par des personnes pieuses, mais timides. D'autres personnes lui ayant démontré qu'un serment extorqué par la crainte du supplice ne liait pas celui qui l'avait prêté, il résolut de le faire paraître. Il allait le livrer à l'impression, lorsqu'il partit pour la Hongrie. A son retour il le fit imprimer dans le même état qu'il l'avait laissé à Bossuet avant son départ. Cette relation est écrite avec une modération qui inspire la confiance. Les détails donnés par Dellon étaient neufs pour les Français, et ils peuvent encore offrir de l'intérêt. On trouve aussi dans ce livre une relation succincte des voyages de l'auteur. Dans l'édition de 1709, intitulée: *Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'inquisition de Goa*, Amsterdam, 2 vol. in-12, et dans celle de Cologne, *augmentée de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adorent les gentils des Indes*, 1709 et 1711, 3 vol. in-12, tout ce qui compose les ouvrages précédents est refondu de manière à former une narration suivie. Dellon écrit assez bien; il relève plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, décrit avec beaucoup d'exactitude tout ce qui concerne celle des pays qu'il a vus, et se montre en même temps judicieux observateur des mœurs et des usages des habitants. E—s.

DELMACE, ou DALMACE (Flavius Julius Delmatius), fils de Delmatius et petit-fils de Constance Chlore, naquit dans les Gaules, et fut élevé à Narbonne par l'orateur Exupère, qui en fit un prince ac-

Digitized by Google

compli. Constantin son oncle le nomma consul en 333, et deux ans après il le déclara césar. Delmace fut chargé de réprimer la révolte de Calocère, qui s'était emparé de l'île de Chypre, et qui s'était revêtu de la pourpre; il se rendit maître de sa personne, et le fit mourir à Tarse au milieu des flammes. (Quelques historiens attribuent cette expédition au père de Delmace.) Constantin envoya ensuite le jeune prince dans l'Orient, où il lui donna le commandement de la Thrace, de la Macédoine, etc., qu'il gouverna pendant près de deux ans. La volonté du grand Constantin était qu'il régnât également sur ces contrées après sa mort, et il le comprit pour ces provinces dans le partage qu'il fit de l'empire entre ses enfants et ses neveux. Delmace avait un frère qui se nommait *Annibalien*. Constantin le créa roi de Pont et de l'Arménie mineure, et lui donna sa fille Constantine en mariage. Tant que vécut cet empereur, les deux princes jouirent en paix de leur apanage; mais à sa mort, l'avide Constance, mécontent des faveurs accordées à ses cousins, excita les troupes contre eux et contre plusieurs autres parents de Constantin. Ils furent tous massacrés; l'armée ne reconnut pour augustes que les trois fils de ce grand prince. Delmace prend sur ses médailles les titres de prince de la jeunesse, et de *nobilis Cæsar*. Sa tête s'y trouve ornée du diadème dont l'avait décoré Constantin. Quoiqu'elles soient fort rares en or et en argent dans tous les cabinets, on en trouve plusieurs à la Bibliothèque impériale. T—n.

DELMINIO. *Voyez* Camillo.

DELMONT (Deodat), peintre, naquit en 1581 à St.-Tron, d'une famille noble qui ne le destina point à manier le pinceau. Il apprit les langues, et devint bon géomètre; on ajoute même bon astronome. Cependant il ne faudrait pas à cet égard s'en rapporter à de Bye. Cet écrivain lui attribue le pouvoir de prédire l'avenir, et assure qu'il détermina ainsi l'année de sa mort long-temps avant qu'elle arrivât. De Bye avait été long-temps à la cour du duc de Neubourg; et, employé comme ingénieur par le roi d'Espagne, il avait reçu de ce prince des marques honorables de satisfaction lorsqu'il devint élève de Rubens, quoique ce grand peintre n'eût que quatre ans plus que lui. Delmont s'étant lié avec lui d'une étroite amitié, l'accompagna dans le voyage qu'il fit en Italie. Un tel guide, la vue de tant de chefs-d'œuvre et d'heureuses dispositions lui acquirent un rang parmi les bons artistes. Ses principaux ouvrages sont une *Adoration des Rois*, tableau d'autel fait pour les religieuses d'Anvers, appelées *Facons*; une *Adoration des Rois* pour l'église de Notre-Dame; une autre *Adoration des Rois* et un *Portement de Croix* pour les jésuites de la même ville. Descamps, dans son *Voyage de Flandre et du Brabant*, met plusieurs restrictions aux éloges qu'il donne à ces ouvrages; cependant il accorde à Delmont une composition noble, un dessin correct, une couleur et une touche fort belles. Ce peintre, estimé pour la douceur de son caractère, mourut à Anvers le 25 novembre 1634, à cinquante-trois ans. Ses ouvrages ne sont point connus à Paris. D—t.

DELORME (Philibert), naquit à Lyon vers le commencement du 16e. siècle; et, dès l'âge de quatorze ans, alla étudier l'antiquité en Italie. Marcel Cervin, qui devint pape sous le nom de Marcel II, fut plusieurs

Digitized by Google

fois témoin à Rome du zèle de ce jeune homme pour s'instruire. Il le reçut dans son palais, et contribua à perfectionner ses talents. Philibert, enrichi des dépouilles de l'antiquité, revint dans sa patrie en 1536. Il y construisit le portail de St.-Nizier, et plusieurs maisons ornées de voûtes et d'escaliers en trompe. Les ouvriers, avant lui, n'avaient jamais entendu parler de semblables ouvrages. Le cardinal du Bellay l'empêcha de finir le portail de St.-Nizier, l'attira à Paris, et le fit connaître à la cour de Henri II et de ses fils. Le fer à cheval de Fontainebleau fut sa première entreprise, et il donna ensuite les plans des châteaux d'Auet et de Meudon : il travaillait à celui-ci, conjointement avec le Primatice, son contemporain. Après la mort du roi, Catherine de Médicis lui confia l'intendance de ses bâtiments. Nous ne parlerons point des réparations considérables qu'il fut chargé de faire à Villers-Cotterets, à la Muette, près de St-Germain. Le château de St.-Maur, qu'il avait commencé pour le cardinal du Bellay, et que la reine avait acquis, fut continué sur ses dessins. La tour des Valois, à St.-Denis, et le palais des Tuileries, furent également élevés d'après ses plans. Ce fut dans la construction de ce dernier édifice que Delorme déploya les richesses de son génie. Il en attribue néanmoins tout l'honneur à Catherine de Médicis, « qui en fut, dit-il, le principal ar» chitecte, et ne lui laissa que la par» tie de la décoration. » Ce palais devait avoir plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui. D'anciens plans gravés nous le représentent accompagné de cours latérales, de basses-cours et de vastes écuries. La reine ne les commença point; elle n'acheva que le gros pavillon du milieu, les deux corps-de-logis contigus et les pavillons qui les terminent; elle ne leur donna pas même toute la magnificence et l'exhaussement qu'ils ont actuellement. Catherine de Médicis récompensa en 1555 les travaux de Philibert, par le don des abbayes de St.-Éloi de Noyon et de St.-Serge d'Angers, quoiqu'il ne fût que tonsuré. Elle y joignit la qualité de conseiller et d'aumônier ordinaire du roi. On prétend que ces grâces le rendirent insolent; que le poète Ronsard en fut jaloux, et qu'il publia contre lui une satire intitulée : la *Truelle crossée*. Delorme était gouverneur des Tuileries; sa vengeance se borna à faire refuser l'entrée du jardin à Ronsard qui suivait la reine. Celui-ci crayonna sur la porte, en lettres capitales : FORT. REVERENT. HABE. L'artiste, qui vit cette inscription au retour de la promenade, la prit pour du franç is, se crut offensé, et s'en plaignit à la reine; mais Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et formaient le commencement d'un distique d'Ausone, qui conseille la modestie à l'homme que la fortune vient d'élever. La reine fit des réprimandes à l'orgueilleux abbé, et dit tout haut, « que les Tuileries étaient » dédiées aux muses. » Delorme mourut en 1577; il a laissé un traité in-fol. intitulé : *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à petits frais*, divisé en deux livres, Paris, 1561; quelques exemplaires portent la date de 1576. L'auteur dit, dans la préface, qu'en réfléchissant sur la difficulté de trouver des arbres d'une grandeur convenable pour les bâtiments des princes et des seigneurs, il avait imaginé une manière de substituer des planches de sapin au bois de charpente, ce qui réunit l'économie à la plus grande légèreté et à la

Digitized by Google

plus grande solidité. Il en parla un jour à Henri II, lorsqu'il était à table. Cette assertion fut traitée de chimère par des courtisans pour qui elle était nouvelle. Elle reprit cependant faveur quelque temps après, à l'occasion d'un jeu de paume que la reine-mère voulait faire construire à Monceaux. Les sommes considérables demandées pour la charpente de cet édifice rappelèrent à Delorme ses idées; il en parla une seconde fois; la reine en fit faire l'épreuve au château de la Muette. Le succès en fut si heureux, que ceux même qui s'en étaient moqués se virent forcés d'y applaudir. Delorme fut invité par le roi à faire imprimer l'ouvrage dans lequel il avait développé les principes de cette nouvelle construction. Il se plaint, dans cet ouvrage, des désagréments et des calomnies qu'il éprouva constamment depuis la mort de Henri II, et des contre-temps qui s'opposèrent à la révision de son travail. L'architecte Detournelle a donné une nouvelle édition in-fol. de cet ouvrage, avec des corrections et de nouvelles planches. Nous avons encore de Philibert Delorme neuf livres sur son art, imprimés en 1567, in-fol., et ornés de figures en bois. Dans l'épître dédicatoire à la reine, il annonce un second volume qui n'a point paru, où il devait traiter *des divines proportions et mesures de l'ancienne et première architecture des Pères du vieil Testament, accommodées à l'architecture moderne.* Une autre édition de cet ouvrage est datée de 1626, ou de Rouen, 1648; les deux livres des *Nouvelles inventions pour bien bâtir* y sont réunis. Au commencement du 1er. livre, Delorme se qualifie d'*abbé de St.-Éloi, de St.-Serge*, et en dernier lieu *d'Ivri.* Il règne peu d'ordre dans ce que Delorme a écrit sur la coupe des pierres; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir travaillé le premier sur cette matière, de l'avoir réduite en règle, d'avoir frayé une route inconnue aux anciens, et d'avoir surpassé tous ses contemporains dans la construction des voûtes. Cette partie est celle où il a excellé; il entendait moins la composition des ordres que la conduite d'un bâtiment. Parmi ses ouvrages, ceux qu'il a faits à Lyon doivent tenir le premier rang. Il fut aussi employé à la construction de l'hôtel-dieu élevé au bout du parc du château d'Anet, sur la rivière d'Eure. La chapelle de Villers-Cotterets a un portique d'ordre corinthien très remarquable. Il n'existe plus de l'ancien château de Meudon, tel que Delorme l'avait bâti, que la grande terrasse en brique. Le tombeau des Valois n'est plus connu que par les estampes qu'en a gravées Marot. Les ordres dorique et ionique en réglaient l'architecture extérieure; l'intérieur présentait une des plus riches décorations que le génie des arts ait inventées chez les modernes; mais le mauvais état dans lequel il se trouvait dès le 17e. siècle en nécessita la démolition en 1719. Le palais des Tuileries, quoique la plus belle production de Delorme, se ressent du caractère de gothicité qui régnait encore sous Catherine de Médicis. Le pavillon du milieu est composé de deux ordres d'architecture, dont les colonnes sont de marbre brun et rouge, savoir: l'ionique et le corinthien. Les anneaux ou bandes placées d'espace en espace sur ces colonnes ne les font-elles pas paraître faibles, puisqu'elles ont besoin d'être reliées en tant d'endroits? Les corps de logis des côtés sont ornés des mêmes ordres qui règlent pareillement

Digitized by Google

l'architecture des pavillons suivants. Le reste a été ajouté sous Louis XIV. La face du gros pavillon sur le jardin est ornée de colonnes ioniques et corinthiennes, et accompagnée de deux galeries couvertes, surmontées de deux galeries découvertes. Les pilastres ioniques de ces portiques sont coupés par un imposte qui fait un mauvais effet. Les colonnes présentent de riches sculptures le long de leur fût, et tout l'ordre est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre; les chapiteaux sont très estimés. Delorme avait placé un fort bel escalier dans le vestibule; on le détruisit en 1664, parce qu'il masquait la vue du jardin. Delorme n'a pas peu contribué à établir en France le bon goût de l'architecture; aussi a-t-on dit de lui qu'il avait totalement dépouillé ce bel art de ses habillements gothiques pour le revêtir de ceux de l'ancienne Grèce.

A—s.

DELORME (Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerçait sa profession dans le Forez, en 1578. Il était né à Moulins, en 1547, et fut pendant quelque temps professeur à Montpellier. Le bruit de sa réputation étant venu jusqu'à Paris, il fut nommé premier médecin de la reine, femme de Henri III; il eut le même emploi auprès de Marie de Médicis, et en 1606 auprès de Henri IV, et remplit les mêmes fonctions près de Louis XIII. Gui Patin, dans sa lettre du 28 juillet 1665, parle du projet qu'il avait formé de faire des *Éloges latins des Français illustres en science*, et il se proposait d'y donner place à J. Delorme, qu'il qualifie de grand personnage. Il raconte à ce sujet que la reine mère dut la vie à Delorme. « Elle » avait un flux de ventre d'avoir trop » mangé d'abricots; elle avait la fièvre » et était grosse. » Le médecin Dulaurens désapprouvait la saignée, s'appuyant sur ce passage d'Hippocrate : *fluente alvo, venam non secabis.* Mais sur l'avis de Delorme « la reine mère » fut saignée, dit Gui Patin, et guérit. » En 1626, Jean Delorme céda sa place à son fils, et se retira à Moulins, où il mourut de la pierre le 14 janvier 1637, âgé de quatre-vingt-dix ans. — DELORME (Charles), fils de Jean, naquit à Moulins en 1584. Son père fut son premier maître. Charles, ayant reçu le bonnet de docteur en 1607, voyagea en Italie et se fit admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra même gratuitement le titre de noble vénitien, titre que cette république faisait alors payer 100,000 écus. Quelques auteurs prétendent qu'à l'âge de vingt ans Charles Delorme fut nommé premier médecin de Henri IV; il est certain du moins qu'il le fut de Gaston, duc d'Orléans, puis de Louis XIII. L'abbé de Saint-Martin raconte l'invention singulière dont se servit Delorme dans la peste de Paris, en 1619. « Il se fit faire, dit-il, un » habit de maroquin, que le mauvais » air pénètre très difficilement; il mit » en sa bouche de l'ail et de la rue; il » se mit de l'encens dans le nez et les » oreilles, couvrit ses yeux de besi» cles, et en cet équipage assista les » malades, et il en guérit presqu'autant » qu'il donna de remèdes. » Le même Saint-Martin parle des moyens que Delorme employa huit ans après au siége de la Rochelle. « Une infinité » de soldats de l'armée du roi mourait » du flux de sang; Delorme en guérit » plus de dix mille en faisant faire du » feu de vieilles savates sous des siè» ges sur lesquels il les faisait seoir » tout nus, et il arrêta tout-à-fait le » cours de ce mal dangereux. » Après avoir accompagné le duc de Nevers, qui avait été nommé ambassadeur en

Digitized by Google

Espagne pour le mariage d'Anne d'Autriche avec Louis XIII, Delorme fut lui-même envoyé auprès de la duchesse de Nevers, en qualité d'ambassadeur de ce même duc de Nevers, qui était duc de Rhetel, de Mantoue et prince de Montferrat. Delorme eut l'amitié et l'estime du cardinal de Richelieu et du chancelier Séguier, qui lui faisait une pension de 1500 fr. Il pratiqua la médecine avec beaucoup de succès à Paris, et remplissait les devoirs de sa profession avec tant de désintéressement, que Henri IV dit un jour que « le jeune Delorme gentilhommait la » médecine. » Sa conversation était admirable encore à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et l'on peut sur ce point s'en rapporter au caustique Gui Patin. Delorme prétendait qu'il aurait vécu jusqu'à cent cinquante ans, si les procès continuels que lui avaient faits ses parents n'avaient altéré sa santé. Il mourut le 24 juin 1678, à quatre-vingt-quatorze ans. « Quelque réputation » qu'ait eue ce médecin pendant sa vie, » on ne le connaît plus, dit Éloy, que » par les bouillons rouges qu'il mit à la » mode. Ces bouillons si vantés n'é» taient dans le fond que des bouillons » altérants, avec des racines et des her» bes où l'on ajoutait des racines d'o» seille pour leur donner la couleur » rouge. » Les thèses qu'il soutint pour le baccalauréat, la licence et le doctorat ont été recueillies avec quelques autres pièces sous le titre de Πτελεΐνοδαφνιαι (Lauriers de l'orme), Paris, Adrien Beys, 1608, in-8°. Le catalogue Falconet, N°. 5413, mentionne une thèse du même Delorme, intitulée: *Quæstiones medicæ an vita regum sit longior quam plebeiorum*, 1608, in-8°., qui fait sans doute partie du recueil ci-dessus. L'abbé Saint-Martin a publié : *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, 1682, in-12, 1683, in-12. Ce volume contient beaucoup de particularités sur Delorme, qui, dans les six ou sept dernières années de sa vie, avait été connu par Saint-Martin. A. B—T.

DELORME (Marion) naquit, suivant Dreux du Radier, vers l'an 1612 ou 1615, d'une famille bourgeoise de Châlons en Champagne. Elle fut, à ce qu'on croit, la maîtresse de des Barreaux; il est certain du moins qu'elle fut celle de Cinq-Mars, qu'on appelait, comme on sait : *Monsieur le Grand.* On appela Marion *Madame la Grande*; on alla même jusqu'à dire qu'elle était mariée secrètement avec Cinq-Mars : « Elle fut accusée, dit encore » Dreux du Radier, de rapt, de sé» duction, et d'avoir contracté par » cette voie un mariage clandestin et » prohibé. » C'était à la sollicitation de Richelieu, rival malheureux de Cinq-Mars, que la maréchale d'Effiat, mère de ce dernier, s'était portée accusatrice de Marion, et elle n'eut pas de peine à obtenir un arrêt qui défendait aux parties de se voir. Cette occasion fit naître l'ordonnance du 26 novembre 1639, relative aux mariages clandestins. Ce fut le terme de l'intrigue de Cinq-Mars avec Marion, qui n'attendit pas la mort de son amant pour se livrer à de jeunes seigneurs. Sa maison devint le rendez-vous des jeunes-gens de la cour; elle accorda successivement ses faveurs à Michel Particelly, dit d'Emery, surintendant des finances, et se fit appeler *madame la surintendante*, au duc de Brissac, au chevalier de Grammont, à Saint-Evremont. Elle était liée avec Ninon, et partageait avec elle les suffrages de tout ce que Paris et la cour avaient de plus spirituel et de plus aimable. Du temps de la fronde, la maison de Marion Delorme devint

le rendez-vous des émissaires des princes mécontents. Elle apprit en janvier 1650 l'arrestation des princes de Condé et de Conti, du duc de Longueville, et qu'elle était sur le point d'être arrêtée aussi ; mais elle était alors très malade, ou feignit de l'être. Enfin, à la fin de juin 1650, le bruit de sa mort se répandit. Loret en parle ainsi dans sa *Muse historique* (2 juillet 1650):

La pauvre Marion Delorme,
De si rare et plaisante forme,
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

On prétend que ce fut Marion Delorme elle-même qui fit courir le bruit de sa mort; on raconte qu'elle vit de ses fenêtres passer son convoi. Ici commence une nouvelle vie de Marion Delorme; le jour même de son convoi, elle partit pour l'Angleterre, y épousa un riche lord, devint veuve, et revint en France avec une somme de près de 100,000 francs que lui avait laissée son mari. Mais sur la route de Paris, près de Dunkerque suivant les uns, près de Louvain suivant les autres, elle fut attaquée par des voleurs. Le chef de la bande la trouvant à son gré, la prit pour sa femme, et la laissa veuve au bout de quatre ans. Marion Delorme revint en France et y épousa, dit Laborde, un procureur fiscal de Giez (1) en Franche-Comté, nommé Lebrun. Après dix-sept ans de mariage, des affaires les amenèrent à Paris, et les y retinrent cinq ans. Marion Delorme y perdit encore son mari. A l'âge de quatre-vingt-un ans, elle se trouvait à la merci de deux domestiques, qui bientôt la firent aller demeurer au Marais, puis la volèrent et disparurent. Lors de son retour à Paris, elle était allée en 1682 à Versailles, avait rencontré Ninon dans la galerie, l'avait reconnue, mais n'en avait pas été reconnue. Dans la détresse où Marion Delorme se trouva après le vol de ses domestiques, elle imagina cependant de recourir à Ninon; un voisin se charge de la commission ; il revient bientôt après annoncer que Ninon vient d'expirer (en 1706). Cette nouvelle abrégea les jours de Marion Delorme, que quelque personnes font cependant vivre jusqu'en 1741, à l'âge de cent trente-quatre ans. C'est cette dernière opinion qu'a embrassée Benjamin de la Borde dans sa *Lettre de Marion Delorme, aux auteurs du journal de Paris*, que nous avons indiquée aussi sous le titre d'*Histoire de Marion Delorme*. (*Voy.* Borde). La Borde fait naître Marion Delorme à Balhéram (1), en Franche-Comté, le 5 mars 1606, et l'appelle *Marie-Anne Oudette Grappin*. Il s'appuye sur un extrait mortuaire qu'il rapporte; mais qu'il altère pour le faire cadrer à ses vues. J'ai vu de mes yeux les registres de la paroisse St.-Paul, de 1741 ; ils contiennent en effet l'extrait mortuaire de *Anne Oudette Grappin, veuve en troisièmes noces de Lebrun, et âgée de cent trente-quatre ans*. L'un des témoins de l'acte est un petit-cousin de la défunte; l'acte de baptême est relaté dans l'acte mortuaire et transcrit à la fin du registre; et le nom de *Marie* ne se trouve ni dans l'acte mortuaire, ni dans la copie de l'extrait baptistaire. Il est certain que le 5 janvier 1741, mourut à Paris une femme âgée de cent trente-quatre ans et dix mois; mais rien ne prouve que ce fut Marion Delorme, et il est plus que permis de douter que ce fut elle.

A. B—t.

(1) Peut-être Gy. On ne connaît aucun village du nom de *Giez* en Franche-Comté. W—s.

(1) Ce village est inconnu en Franche-Comté. W—s.

Digitized by Google

DEL PAPA. *Voy.* PAPA.

DELPHIDIUS (ATTIUS TIRO), fils d'Attius Patère, professeur de rhétorique à Bordeaux, au 4e. siècle, obtint dans la même carrière une réputation plus étendue que celle de son père. Ausone, qui avait connu Delphidius, a consacré le souvenir de ses talents dans une pièce de vers très touchante. Il réussissait également bien dans l'éloquence et dans la poésie, et avant l'âge de dix-huit ans, il avait composé en l'honneur de Jupiter un poëme qui faisait concevoir à ses amis les plus grandes espérances. Il se maria, et l'intérêt de sa famille l'engagea à se livrer à l'étude des lois et à plaider en public. Sidonius vante sa facilité et son abondance. Ammien Marcellin nous apprend qu'il plaida devant l'empereur Julien, contre Numérius, préfet de la Gaule Narbonaise, accusé de concussion. Numérius se contenta de nier les faits qu'on lui reprochait. Alors Delphidius s'écria avec violence : « Qui » donc sera coupable, s'il suffit de » nier? » Julien répondit par ces belles paroles : « Et qui sera innocent, s'il » suffit d'accuser ? » Delphidius, aveuglé par son ambition, entra dans la conjuration de Procope contre Valens, et il eût été puni avec ses complices, si les larmes de son père n'eussent fléchi l'empereur. Il rouvrit alors une école dont S. Jérôme parle avec éloge dans ses Lettres. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il mourut dans un âge peu avancé, et Ausone l'en félicite, puisqu'il ne fut pas le témoin du déshonneur de sa fille, et du supplice de sa femme qui eut la tête tranchée à Cologne, en 388, par ordre de Maxime, pour avoir partagé les erreurs de l'hérésiarque Priscille. W—s.

DELPHINUS. *Voy.* DELFINO.

DELPHIUS. *Voy.* DELFT.

DELPHIUS (ÆGIDIUS), ou GILLES *de Delft*, docteur de Sorbonne, professait la théologie à Paris vers 1507. Fabricius, dans sa *Biblioth. lat. med. et inf. æt.*, t. Ier., p. 56, le fait italien. Lilio Gyraldi et Érasme ont célébré son talent pour la poésie latine; talent moins marqué cependant par le nerf que par une qualité souvent perfide, la facilité. Nous avons de lui : I. *De causis ortûs mortisque Christi, ad pontificem Gurcensem, cæsareum oratorem*, Paris, chez Raoul Lalyseau, sans date, mais probablement vers 1511, in-4°., de quatre feuilles, en petits caractères ronds. C'est un poëme en vers hexamètres, dédié à l'évêque, depuis cardinal de Gurck, ambassadeur de l'Empire à la cour de France. Il est terminé par une épitaphe, en dix vers élégiaques, du cardinal d'Amboise, mort en 1510. II. *Septem Psalmi pœnitentiales, noviter metricè compilati*, suivis de quelques autres pièces dans le genre sacré, Paris, Ant. Denidel, sans date, in-4°., de six feuillets, mêmes caractères gothiques. L'ouvrage est dédié à l'évêque du Puy (*Aniciensis*), aumônier du roi de France. Denidel imprimait de 1497 à 1501. Fabricius mentionne une réimpression faite à Erfurt, en 1515, in-4°. III. Une traduction en vers héroïques latins de l'*Épître de S. Paul aux Romains*, Paris, Badius, 1507; et avec un commentaire de Gilbert Cousin, dans les œuvres de celui-ci, Bâle, 1562, in-fol., t. II, p. 168. A la suite de cet ouvrage se trouve, imprimée en la même année, *Defensio pro Cleri Flandriæ libertate*, à l'occasion d'un subside demandé à la ville de Bruges. IV. *Commentarius in Ovidium de remedio amoris*, Paris, 1495, in-4°. Il paraît que, malgré son mérite, Gilles de Delft n'était pas dans l'aisance à Paris, puisque, dans une suite de onze

distiques sur les vicissitudes de la vie, imprimés avec ses *Psaumes pénitentiaux*, il demande à l'évêque du Puy quelques secours pour subvenir à la dépense du bonnet doctoral qu'il était sur le point de prendre. — Il ne faut pas confondre ce Gilles de Delft avec un autre Ægidius DELPHENSIS, prêtre à Paris, à la fin du 12e. siècle, qui a interprété et augmenté l'*Aurora* de Pierre de Riga, espèce d'abrégé de la Bible en vers élégiaques (*Voy.* RIGA). On lui doit aussi un poëme *De pœnis apud inferos*, où il traite, en forme de dialogue, la question de l'éternité des peines; doctrine dont il se montre partisan. — DELPHUS ou DELPHIUS (Jean), né à Delft, fut coadjuteur de l'évêché de Strasbourg. Il assista, non pas en 1557 (comme le disent Foppens et tous ceux qui l'ont copié), mais en 1541, à l'inutile colloque tenu à Worms, pour la pacification de l'Église. Nous avons de lui: I. *De potestate pontificiâ*, Cologne, 1580, in-8º.; II. *De notis ecclesiæ*, ibid. M—ON.

DELPUECH-COMEYRAS. *Voy.* COMEIRAS.

DEL RIO (MARTIN-ANTOINE), né à Anvers le 17 mai 1551, vint faire ses études à Paris, et sa philosophie sous Maldonat, puis retourna dans son pays pour y apprendre le droit. En 1574, il fut reçu docteur à Salamanque: ses progrès dans les sciences avaient été si rapides, qu'à vingt ans il publia sur Solin des notes estimées. Aussi Baillet lui a-t-il donné place parmi ses *Enfants célèbres*, mais il s'est trompé sur son premier ouvrage. Trois ans après, Del Rio fut nommé sénateur au conseil souverain de Brabant, et, successivement, auditeur de l'armée, vice-chancelier, et procureur-général. Mais bientôt les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas le dégoûtèrent des affaires, et du séjour de sa patrie: il se rendit en Espagne, et se fit jésuite à Valladolid, en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. « On vit alors, dit Baillet, un savant, » qui, pour l'ordinaire, n'est qu'un or- » gueilleux, un docteur en droit, un » auteur de plusieurs livres, renoncer » tellement à lui-même, qu'il se remit » à l'alphabeth de toutes choses par » une humilité plus que de novice, et » recommencer ses études avec les en- » fants dans les écoles publiques. » Del Rio enseigna ensuite les saintes lettres à Douai, puis à Liége, fit ses quatre vœux en 1580, fut pendant trois ans professeur en Styrie, d'où il retourna à Salamanque, enfin à Louvain, où, fatigué de tant de voyages, il mourut le 19 octobre 1608. C'était un homme savant, mais très crédule. Son style, quoique assez pur, est lâche et diffus. Il possédait plus de dix langues, et fut l'intime ami de Juste-Lipse. On a de lui: I. *In Caii Solini polyhistorem notæ*, Anvers, 1572, in-8°. Ces notes furent vivement critiquées par Saumaise. II. *In Claudiani poemata notæ*, Anvers, 1572, in-12, plusieurs fois réimprimées; III. *In Senecæ tragœdias adversaria*, Anvers, 1574, 1593, in-4º.; Paris, 1619, in-4°. Il y cite près de onze cents auteurs qu'il a tous lus et comparés. IV. *Miscellanea scriptorum ad universum jus civile*, Paris, 1580, in-4º.; Lyon, 1606, in-4°., édition augmentée; V. *Florida Mariana, seu de laudibus Virginis*, Anvers, 1598, in8º.; Lyon, 1607, in-8°., édition augmentée; VI. *Disquisitionum magicarum lib. sex*, Louvain, 1599, in-4º., souvent réimprimé. Ce livre, le plus célèbre de ceux de Del Rio, eut dans son temps une vogue qu'il dut à la nature du sujet. Mais c'est surtout dans ce traité que l'auteur fait preuve de crédulité. André Duchesne l'abrégea et le traduisit

en français, Paris, 1611, in-4°. et in-8°., 2 vol. La traduction est préférée à l'original. VII. Une édition du *Commonitorium* de S. Orientius, et des *Énigmes* de S. Althelme, Anvers, 1662, in-12; VIII. un *Commentaire* latin, sur le *Cantique des cantiques*, Ingolstadt, 1604, in-fol.; Paris, 1607; Lyon, 1611, in-4°.; IX. *Vindiciæ Areopagitæ*, contre Joseph Scaliger, Anvers, 1607, in-8°. L'auteur s'y prononce pour l'authenticité des œuvres de S. Denis. X. *Pharus sacræ sapientiæ*, Commentaire sur la Genèse, Lyon, 1608, in-4°., ouvrage peu estimé; XI. *Peniculus foriarum elenchi Scaligeriani*, (Anvers), 1609, in-12, sous le nom de *Liberius Sanga Varinus*. C'est un libelle contre Scaliger. XII. *Commentarius rerum in Belgio gestarum*, Cologne, 1611, in-4°., sous le nom de *Rolandus Miriteus Onatinus*, anagramme du sien; XIII. *Adagialia sacra veteris et novi Testamenti*, Lyon, 1612, in-4°. Ce qui y regarde le Nouveau Testament étant fort peu de chose, André Schott publia à Anvers, 1626, in-4°.: *Adagialia sacra Novi Testamenti*. XIV. On a encore de Del Rio un *Commentaire* sur les lamentations de Jérémie, 1608, in-4°., et un autre sur les Décades de Tite-Live 1606, in-8°. Nicéron (tom. XXII) n'a pas connu une Vie latine de Del Rio, par Nicolas Susius, publiée par Herman Langevelt, Anvers, Plantin, 1609, in-4°. D. L.

DEL SOLE (Joseph). *Voy.* Sole (del).

DELUC (Guillaume-Antoine), frère cadet du célèbre Deluc qui occupe un rang distingué parmi les physiciens et les géologues, naquit à Genève en 1729. Il montra dès son enfance un tel goût pour l'histoire naturelle, qu'à l'âge de quatorze ans il s'était formé une collection considérable. Partageant les travaux de son frère, il parcourut avec lui les Alpes genevoises, et les observations qu'ils y firent rectifièrent leurs idées sur la théorie de la terre; ils recueillirent en même temps un grand nombre d'objets curieux, et G. A. Deluc en enrichit son cabinet, dont l'augmentation l'a occupé toute sa vie. Il visita en 1756 et 57 le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, et en rapporta une belle collection de produits volcaniques, de laquelle il a rédigé le catalogue raisonné. Il a aussi consacré beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles, a cherché à en déterminer les analogues vivants, et en a trouvé cent espèces dont l'identité est hors de doute. Deluc n'a point écrit de grands ouvrages, mais beaucoup d'observations, insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* et dans les *Lettres physiques* de son frère, lui appartiennent. Il a en outre publié vingt-un Mémoires dans le *Journal de physique*, depuis 1798 jusqu'en 1804; treize dans la *Bibliothèque britannique*, depuis 1800 jusqu'à 1809, et six dans le *Mercure de France*, pendant 1806 et 1807. Ces Mémoires sont tous relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie. Il y réfute courageusement et avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences lui semblaient opposées à l'ordre que son esprit reconnaissait dans les œuvres de la création. On trouve dans tout ce qu'il a écrit un observateur exact et attentif: son style, remarquable par une simplicité élégante, se ressent de la clarté de ses idées, et ses pensées sont celles d'un esprit sage et religieux. Ses héritiers se proposent de réunir dans un corps d'ouvrage les divers mémoires déjà publiés, et plusieurs autres qui sont encore inédits. Deluc s'est fait remar-

Digitized by Google

quer aussi par sa passion pour la musique, et par son goût pour l'étude des médailles, dont il avait formé une riche collection. Il est mort le 26 janvier 1812. Il avait été membre du conseil des deux cents de Genève. B—G—T.

DELUSSE, professeur de flûte et musicien de l'Opéra-Comique, fut aussi facteur d'instruments. En 1760, il publia l'*Art de la flûte traversière;* cinq ans après, il mit au jour une *Lettre sur une dénomination nouvelle des sept degrés de la gamme.* Au lieu des syllabes *ut*, *ré*, *mi*, que Gui d'Arezzo emprunta de l'Hymne de S. Jean-Baptiste, Delusse proposa des voyelles sans consonnes, innovation qui ne présentait aucune utilité. En 1780, il inventa, ou plutôt renouvela des anciens la flûte double, c'est-à-dire à deux tuyaux, avec laquelle on peut exécuter des duo. Il lui donna le nom de *flûte harmonique.* Delusse est auteur de la musique de l'*Amant statue*, paroles de Guichard, pièce donnée aux Italiens en 1759, et qu'on ne doit pas confondre avec une autre du même nom, paroles de M. Desfontaines et musique de Dalayrac. C'est à Delusse que l'on doit le *Recueil de romances historiques, tendres et burlesques, tant anciennes que modernes, avec les airs notés*, 1768, in-8°.; recueil que le *Catalogue La Vallière*, N°. 15109, attribue par erreur à Laujon. D. L.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand en 1695, fit un séjour de plusieurs années à Rome, revint dans sa patrie, et mourut à Nivelle le 24 février 1778. L'*Hercule* placé au pied du grand escalier du palais des archiducs à Bruxelles, le *David* et les autres statues qu'on voyait dans la chapelle de la cour, et surtout la chaire de la cathédrale de Gand, et celle de l'église du chapitre de Nivelle lui assignent un rang parmi les artistes distingués du 18e. siècle. Son ciseau avait cependant plus de force que de grâce, et les détails dans ses ouvrages ne satisfont pas toujours autant que l'ensemble. Delvaux reçut divers témoignages de la bienveillance des papes Benoît XIII et Benoît XIV, de Charles VI, de l'impératrice Marie-Thérèse, et plus particulièrement du prince Charles de Lorraine, gouverneur-général des Pays-Bas, qui se plaisait à visiter ses ateliers. St—T.

DELY-HASSAN. *Voy.* Cara-Yazydjy.

DEMACHY (Jacques François), pharmacien et homme de lettres, naquit à Paris, le 30 août 1728, de parents considérés dans le commerce. Il fit ses études avec distinction au collége de Beauvais, qui venait de perdre le célèbre Rollin, dont l'excellente méthode d'enseignement excitait encore la plus grande émulation parmi les élèves. Demachy y puisa des connaissances positives, et le goût le plus vif pour les sciences et pour les lettres. Pendant ses jours de congé, il allait au Jardin des Plantes, pour composer des vers, et prendre des notes au cours de chimie de Rouelle. Cette double occupation avait pour lui tant de charmes, qu'il partagea toujours son temps entre la poésie et l'étude de la nature. L'*Almanach des Muses*, le *Mercure*, et autres Journaux littéraires ont publié beaucoup de ses pièces fugitives, quelquefois signées et souvent anonymes. Il a composé aussi de *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12, et quelques comédies restées manuscrites et destinées aux théâtres du second ordre. Ses parents, qui n'étaient pas dans l'aisance, le placèrent comme apprenti chez Gilet, pharmacien, qui l'accueillit avec plaisir, parce qu'il avait aussi le goût de la lit-

térature. Après quelques années de leçons, Demachy, plus instruit que son maître, obtint une place dans le laboratoire de l'Hôtel-Dieu. Il y gagna sa maitrise, et s'établit bientôt après; mais les travaux du cabinet ayant pour lui plus d'attrait que le commerce, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle pharmaceutique, et professa pendant vingt-cinq ans la matière médicale. Le gouvernement lui confia d'abord la place de pharmacien en chef de l'hôpital militaire de St.-Denis, et ensuite la direction de la pharmacie centrale des hôpitaux civils. Il remplit ces places avec distinction, et mérita, par les ouvrages qu'il publia successivement, le choix dont l'honora le garde-des-sceaux, en le nommant censeur royal. Demachy n'avait point adopté le système de classification des chimistes modernes, et n'adoptait qu'avec peine les découvertes nouvelles. Il écrivit même contre la chimie pneumatique dans le *Tribut des neuf Sœurs*, collection à laquelle il a eu part, ainsi qu'à l'*Économie rustique*. Il serait difficile de recueillir aujourd'hui ses poésies éparses, les dissertations et les éloges académiques qu'il lut dans les sociétés savantes dont il était membre; mais on a de lui: I. *Examen chimique des eaux de Passy*, 1756, in-12; II. *Examen chimique des eaux de Verberie*, 1757, in-12; III. *Eléments de chimie suivant les principes de Becker et de Stahl, par Junker, traduits du latin sur la deuxième édition*, 1757-61, 6 vol. in-12; IV. *Dissertations chimiques de Pott, recueillies et traduites tant du latin que de l'allemand*, 1759, 4 vol. in-12; V. *Opuscules chimiques de Markgraf* (en société avec Formey), 1762, 2 vol. in-12; VI. *Instituts de chimie*, ou *Principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8°.; VII. *Procédés chimiques, rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8°.; VIII. *Recueil de Dissertations physico-chimiques*, 1774, in-8°.; IX. *L'Art du distillateur d'eau-forte et du liquoriste*, 1775, in-fol.; X. *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°.; XI. *L'Art du vinaigrier*; XII. *Economie rustique*, ou *Notions simples et faciles sur la botanique, la médecine*, etc., Paris, 1769, in-12, de moitié avec Ponteau. Demachy est mort le 7 juillet 1803. C. G.

DEMABUSE (Jean), peintre, né à Maubeuge en 1499, voyagea dans sa jeunesse, demeura long-temps en Italie, et fut le premier qui en rapporta la manière de dessiner le nu dans le goût et dans les proportions des statues antiques, et qui fit connaître dans son pays le style noble et correct des grands maîtres des écoles de Rome et de Florence. Demabuse avait un génie propre aux grandes choses; ses compositions sont sages et bien ordonnées; il avait beaucoup étudié la nature, était parvenu à la bien imiter, et à donner à ses figures autant de sentiment et d'expression que de vérité. Demabuse a fait plusieurs grands tableaux, placés dans différentes villes de Hollande, et en aurait fait davantage s'il ne s'était livré à une débauche crapuleuse. Albert Durer fit, sur la réputation de cet artiste, le voyage d'Anvers à Middelbourg pour voir un tableau d'autel de sa main, représentant *une descente de croix*, qui était considérée, à cette époque, comme un des plus beaux ouvrages de peinture. Demabuse peignait le portrait avec une vérité surprenante. Il mourut à Middelbourg en 1562. A—s.

DÉMADES, célèbre démagogue athénien, né dans la plus basse classe du peuple, fut d'abord matelot ou

marchand de poisson. Des talents naturels l'ayant porté à la tribune, il acquit beaucoup de crédit sur le peuple d'Athènes, qui donnait très volontiers sa confiance à des gens de rien. Il s'attacha au parti de Philippe, roi de Macédoine, et s'opposa ouvertement à ce qu'on envoyât des secours aux Olynthiens; et Philippe le récompensa en lui donnant de l'argent et des terres dans la Béotie. Démades se trouva cependant à la bataille de Chéronée, où il fut fait prisonnier. Voyant Philippe, après la victoire, témoigner sa joie d'une manière indécente, il l'en reprit avec beaucoup de liberté. « N'est-» il pas honteux, lui dit-il, que la for-» tune vous ayant donné le rôle d'A-» gamemnon, vous preniez celui de » Thersite? » Sa remontrance fut très bien reçue. Il employa son crédit à faire rendre la liberté à ses compagnons d'infortune, et il fut un des principaux auteurs de la paix que Philippe fit avec les Athéniens. Alexandre, après la ruine de Thèbes, ayant demandé que les Athéniens lui livrassent les chefs du parti contraire aux Macédoniens, Démosthènes, l'un des principaux, s'adressa à Démades et lui donna cinq talents pour qu'il prît leur défense. Celui-ci fit sentir aux Athéniens l'inconvénient qu'il y avait à souffrir que leurs propres citoyens fussent livrés à un prince étranger, et il dit « que s'ils étaient coupables, ils » devaient être jugés à Athènes. » Il fit adopter un décret fondé sur ce principe, et fit partie de l'ambassade qui fut envoyée à Alexandre. Ce prince renonça à sa demande. Lorsque le bruit des grandes victoires d'Alexandre fut parvenu dans la Grèce, Démades proposa de lui rendre les honneurs divins; ce qui le fit condamner à une amende de dix talents. Il fut aussi accusé d'avoir reçu de l'argent d'Harpale, et fut condamné. Il le fut encore pour un autre sujet qui nous est inconnu; car lorsqu'Alexandre mourut, il y avait trois condamnations pécuniaires prononcées contre lui, et il n'avait satisfait à aucune, ce qui le rendait incapable d'exercer des fonctions civiles. Il fut rétabli dans ses droits par le peuple, qui avait besoin de lui pour l'envoyer avec Phocion en ambassade à Antipater, qui, après avoir détaché d'eux les alliés, venait les attaquer. Antipater exigea que les Athéniens se missent entièrement à sa discrétion; et, ayant mis une garnison à Munychie, il les laissa se gouverner suivant leurs lois. Il témoigna beaucoup d'amitié à Phocion et à Démades, et il avait coutume de dire qu'il avait à Athènes deux amis, dont l'un ne voulait rien recevoir, et l'autre n'était jamais satisfait. Peu d'années après, les Athéniens voulant obtenir d'Antipater qu'il retirât la garnison de Munychie, lui envoyèrent Démades qui emmena Déméas son fils avec lui. Une lettre de Démades à Perdiccas, par laquelle il l'exhortait à se mettre à la tête des affaires, en disant que le sort de la Grèce ne tenait plus qu'à un fil pourri, c'est-à-dire Antipater, tomba entre les mains de Cassandre, qui, ayant fait arrêter Démades et son fils, fit égorger d'abord celui-ci en présence du père, qu'il fit mourir ensuite l'an 203 avant J.-C. Démades n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien; il faut donc regarder comme supposé le fragment de discours que nous avons sous son nom dans les recueils d'auteurs grecs. On citait de lui beaucoup de bons mots et de saillies, et c'était en cela que consistait principalement son éloquence, qui pouvait bien plaire un instant au peuple, mais qui n'aurait pas soutenu un examen sévère. Il

déshonora ses talents par sa vénalité et le mépris de toutes les convenances; il se moquait même des lois. Il y en avait une à Athènes qui défendait de produire aux fêtes de Bacchus des danseurs étrangers, sous peine de mille drachmes d'amende pour chacun. Démades étant chorége, en produisit cent sur le théâtre, et paya en même temps l'amende pour chacun. C—R.

DEMANET, ecclésiastique français, fut en 1764 aumônier à l'île de Gorée, en Afrique, et parcourut une partie des côtes voisines. A son retour en France, il publia: I. *Nouvelle histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes. L'auteur entend par Afrique française l'étendue de pays comprise entre le cap Blanc et la rivière de Serra-Lione. Son but a été de faire connaître que le commerce de l'Afrique n'était pas, comme beaucoup de personnes le pensaient, perdu pour la France, quoiqu'elle eût été obligée de céder le Sénégal par la paix de 1763, et que par les rivières de Salam et de Casamança, qu'il avait fait sonder, nos vaisseaux puissent arriver aux mines d'or, plus aisément et en moins de temps que par le Sénégal. Demanet a eu, pour composer son ouvrage, de grandes obligations au P. Labat, que pourtant il ne cite pas. On trouve chez lui peu de choses neuves. Les avis qu'il donne sur la formation des cargaisons servent à indiquer les variations que le commerce a subies dans ces contrées. Il finit par exposer son système sur la cause de la couleur des Nègres; il prétend qu'elle est due à la seule influence du climat, et que cette race d'hommes a dans le principe été aussi blanche que la race européenne. II. *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12; ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec le *Parallèle des religions*, de l'abbé Brunet. E—s.

DEMANGIN (CYRIAQUE). *Voy.* HENRION.

DÉMARATE, de la seconde branche des rois de Sparte, vint au monde sept mois après le mariage de sa mère avec Ariston. Comme elle était auparavant la femme d'un autre spartiate, Ariston dit au premier moment que cet enfant ne pouvait pas lui appartenir. Il désavoua dans la suite ce propos, et Démarate lui succéda sans la moindre opposition. Il commandait une partie de l'armée dans l'expédition que Cléomènes, roi de l'autre branche, entreprit pour se venger des Athéniens. Lorsqu'ils furent arrivés vers Eleusis, Démarate, à qui cette guerre ne paraissait pas juste, l'abandonna et emmena ses troupes. Les alliés, voyant que les deux rois de Sparte n'étaient pas d'accord, se retirèrent aussi, de sorte que Cléomènes se vit obligé de renoncer à son projet. Quelques années après, Démarate le fit rappeler d'Égine, où il était allé pour faire punir ceux qui avaient donné la terre et l'eau au roi des Perses. Cléomènes, pour se venger, engagea Léotychides, qui se trouvait par sa naissance appelé au trône, à attaquer la légitimité de Démarate, en rappelant ce que son père avait dit. Les Lacédémoniens, embarrassés pour prononcer, consultèrent l'oracle de Delphes; et la Pythie, corrompue par Cléomènes, décida contre Démarate qui fut ainsi dépossédé du trône. Il resta encore quelque temps à Sparte; mais quelqu'un l'ayant raillé sur ce que de roi il était devenu simple particulier, il s'évada et passa en Asie, où il fut très bien accueilli par Darius, qui lui donna des possessions considérables. Il donna des avis très sages à Xercès sur son expédition contre la Grèce,

et ce prince eut à se repentir de ne pas les avoir suivis. On prétend aussi qu'il donna, le premier, avis aux Spartiates des préparatifs de Xercès. Il mourut dans la Perse, laissant une postérité nombreuse, qui subsista longtemps avec honneur. C—R.

DEMARATE. *Voy.* TARQUIN.

DÉ-MARES (JOSSE), et non DESMARETS (comme le disent Alegambe, Valère André, Sotvel, Foppens et Moréri), naquit à Anvers en 1590, et entra chez les jésuites en 1612. Il était très versé dans les lettres grecques et latines qu'il professa pendant plusieurs années. Il mourut recteur du collége de Maubeuge, le 15 décembre 1657, laissant en manuscrit un *Onomasticon*, dans lequel il donnait tous les mots grecs empruntés du latin. Il avait publié un Commentaire sur Horace, que Sotvel dit avoir été imprimé à Douai en 1636, in-8°., et qui l'a certainement été sous ce titre: *Q. Horatius ad usum et castos mores juventutis accommodatus, cum notis et commentariis brevibus P. Jodoci Dé-mares*, Cologne, 1648, in-16. Un *Dictionnaire universel*, enchérissant sur les fautes qu'il copie, donne à cet auteur le prénom de *Jone*. A. B—T.

DEMARTEAU (GILLES), graveur, né à Liége, en 1729, profita de l'invention de François, qui avait trouvé le moyen d'imiter en gravure les dessins au crayon, et perfectionna à un tel point cette découverte, qu'il est souvent difficile de distinguer ses gravures de l'original. Actif et laborieux, il exécuta plus de cinq cents pièces en ce genre. Demarteau a rendu par ce moyen un grand service aux artistes, surtout dans les provinces où les élèves n'avaient pour modèles que de mauvaises copies, de médiocres dessins, ou des originaux encore plus faibles que ces copies. Ce service s'est étendu jusque sur les arts mécaniques, en multipliant par la gravure une infinité de modèles de meubles, ornements, fleurs, qui mettent les ouvriers de toutes les classes à portée d'étudier et de sortir de la routine. Demarteau obtint une pension du roi, et une place à l'académie de peinture, qui le reçut sur son estampe de *Lycurgue blessé dans une sédition*, d'après Cochin. Il a gravé entre autres pièces d'après le même, *la Justice protégeant les arts*, et une *Allégorie* sur la mort du dauphin; le *Christ porté au tombeau*, d'après Stellaert, et un grand nombre d'études d'après Raphaël, Vanloo, Pierre, Boucher, etc. On a de lui aussi différentes études sur papier gris ou bleu, imitant plusieurs crayons de diverses couleurs. Demarteau mourut à Paris en 1776. — DEMARTEAU (Gilles-Antoine), neveu et élève du précédent, a gravé aussi, et assez bien, un grand nombre d'études d'après différents maîtres modernes. Il est mort vers 1806, à la fleur de l'âge. P—E.

DEMAUGRE (JEAN), né à Sédan, le 28 février 1714, d'un capitaine de milice frontière, fit ses premières études dans le collége des jésuites de cette ville, et y montra des dispositions qui firent souhaiter à ses maîtres de le voir entrer dans leur société. Il fut envoyé à Pont-à-Mousson, pour y faire son noviciat, et ensuite à Metz, où il enseigna les humanités. Un esprit vif et plein d'originalité le distinguait. Après avoir passé cinq ans chez les jésuites, il entra dans l'état ecclésiastique; fut d'abord vicaire à Balant près de Sédan; ensuite curé de Chauvency, dans le duché de Luxembourg. Il adressa à l'impératrice Marie-Thérèse une requête en vers, dont la tournure singulière plut tellement à cette princesse,

Google

qu'elle ordonna de compter à l'auteur une somme de 100 ducats, prise sur sa cassette. Peu de temps après, Demangre passa à la cure de Givet. Cette ville avait toujours une garnison nombreuse. L'abbé Demaugre, qui avait des talents pour la chaire, trouva le secret de se rendre intéressant aux soldats, en mettant ses sermons à leur portée, et en prenant dans l'art de la guerre le fondement des raisonnements dont il appuyait les vérités chrétiennes. Bientôt la garnison lui fournit un nombreux auditoire, et les soldats accouraient pour l'entendre. Le désir de se rapprocher d'un frère, fit quitter à l'abbé Demangre la cure de Givet pour celle de Gentilly, près Paris. Pourvu ensuite du prieuré de Chablis, et avancé en âge, il se retira à Yvoi-Carignan pour y passer les dernières années de sa vie. La révolution qui survint y jeta quelque trouble. Dans un voyage qu'il fit à Sédan, il eut le chagrin de voir tuer à côté de lui son ancien ami de Latude, et fut, malgré son grand âge, obligé de se retirer dans le pays de Luxembourg pour se mettre lui-même à l'abri. Revenu à Yvoi-Carignan, il fut mis en arrestation. Il mourut dans cette ville en 1801. Outre plusieurs pièces de vers en latin et en français, qui toutes portaient le cachet de son originalité, on a de l'abbé Demangre: I. l'*Oraison funèbre de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4°.; II. *Oraison funèbre de dom Mann-Erfleur, abbé d'Orval*, 1765, in-4°.; III. *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sédan*, Bouillon, 1785, in-4°.; IV. *le Militaire chrétien*, petit in-12. Ce sont des fragments des sermons qu'il avait prêchés à Givet devant la garnison. V. Une *Épître en vers latins*, d'une singularité piquante, adressée à M. Séguin, abbé de Quincy, dans laquelle l'auteur décrit le jeu du wisk et celui du reversi. VI. Les *Psaumes de David, mis en vers latins*, ouvrage dédié au pape Pie VI, et resté inédit. L—Y.

DÉMESTE (JEAN), docteur en médecine, chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liége, membre de la société d'émulation de la même ville, correspondant de la société royale de médecine de Paris, mit dans l'exercice de sa profession un désintéressement et une noblesse qui méritent les plus grands éloges. Le zèle avec lequel il cultiva la chimie fut plus ardent qu'éclairé. Les idées bizarres, les opinions paradoxales, les hypothèses frivoles, fourmillent dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre: *Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docimasie, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie, et la physique en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12. « En lisant ces deux volumes, dit un » médecin distingué, on trouve que » l'imagination de Paracelse était sage » et peu féconde. » Démeste mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, dans sa 38e. année. Sa dépouille mortelle, c'est-à-dire ses os furent réduits en verre et coulés sous la forme d'une petite urne que l'on a vue long-temps à Paris dans le cabinet de Robertson. Z.

DÉMETRIANUS, ou DEXTRIANUS, que Spartien appelle *Détrianus*, architecte, contemporain d'Adrien, paraît avoir joui sous ce prince d'autant de réputation et de faveur que l'architecte Apollodore sous Trajan. Le déplacement de la statue de Néron, appelée *le Colosse*, est le trait le mieux constaté, et l'un des plus remarquables de sa vie. Cette statue, que Donat et Nardini, d'après un passage obscur de Pline, croient avoir été de marbre, et que, d'après le même

passage, l'on croit plus généralement de bronze, avait cent dix pieds romains de haut, suivant Pline, et cent vingt suivant Suétone (environ cent à cent dix de nos pieds). Elle avait été exécutée par Zénodore, sculpteur gaulois, né dans l'Auvergne, et placée dans une des cours du palais de Néron, sur le mont Palatin. Dans l'incendie ou la démolition de ce palais, elle fut renversée. Vespasien la fit restaurer, et la plaça sur la *Voie sacrée*, en face du temple de la Paix. Ce fut lorsque Adrien voulut construire, sur le terrain qu'elle occupait, le temple de Vénus et de Rome, qu'il la fit enlever par Démétrianus. Elle fut soulevée, suspendue, et transportée debout par vingt-quatre éléphants, au-devant du Colisée, du côté de la Voie sacrée et du Capitole, où elle forma le pendant de la fontaine appelée *Meta sudans*, dont les ruines subsistent encore. C'est vraisemblablement cette entreprise hardie qui a fait croire que Démétrianus transporta aussi le temple de la Bonne-Déesse; mais il est plus naturel de conjecturer qu'Adrien transféra seulement ce temple, c'est-à-dire qu'il le fit rebâtir sur un nouvel emplacement; et on pourrait supposer tout au plus qu'une partie des matériaux y fut employée. De ce que Spartien dit, dans une seule et même phrase, qu'Adrien fit construire à Rome le pont Ælien, et élever le môle qui devait lui servir de tombeau, et qu'il fit transporter *le Colosse* par Démétrianus, quelques modernes ont conclu que Démétrianus avait construit le pont Ælien et le tombeau qui forme aujourd'hui le château St-Ange. Ce qui paraît certain, c'est qu'il fut un des architectes les plus célèbres d'une époque où furent élevés un très grand nombre de magnifiques monuments. E—c D—d.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec, était d'Alopée et a dû vivre vers la 108ᵉ. olympiade, 348 ans av. J.-C. Quintilien, en comparant les ouvrages de cet artiste avec ceux de Lysippe et de Praxitèle, semble lui reprocher d'avoir préféré la ressemblance à la beauté, et de n'avoir pas comme eux approché de la vérité avec l'art le plus exquis. Démétrius avait fait la statue de *Lysimachès*, qui fut pendant soixante-quatre ans prêtresse de Minerve, et celle de *Sarmenès*, qui le premier avait écrit sur l'équitation. Mais l'ouvrage le plus remarquable de Démétrius était une statue de *Minerve*, qu'on nomma *la Musicienne*, parce que les têtes de serpents qui environnaient sa gorgone rendaient un son semblable à celui d'un instrument, quand on les frappait. Lucien attribue au même artiste une statue d'airain. — Il y eut un autre DÉMÉTRIUS, peintre, cité par Diogène Laërce comme un homme très éloquent, et un architecte du même nom, qui s'illustra vers la 95ᵉ. olympiade, en terminant le temple de Diane d'Éphèse, commencé par Chersiphron et Métagenes (*V.* CHERSIPHRON). Il fut aidé dans ses travaux par Pœonius d'Éphèse, qui lui-même avait construit à Milet, avec Daphnis le milésien, un temple d'Apollon, d'ordre ionique comme celui d'Éphèse, et non moins magnifique. L—S—E.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorcètes*, ou *le Preneur de villes*, était fils d'Antigone, l'un des plus célèbres généraux d'Alexandre. Il était à peine âgé de vingt-deux ans, lorsque son père lui confia la défense de la Syrie, dont Ptolémée, fils de Lagus, voulait s'emparer. Démétrius, ayant livré bataille à ce prince vers Gaza, fut complètement défait et perdit tous ses équipages, que Ptolémée lui renvoya le lendemain. Il répara bientôt cet échec, en surprenant Cillès, l'un des généraux de

Ptolémée, qu'il fit prisonnier avec sept mille hommes. Antigone l'envoya ensuite attaquer les Arabes Nabathéens; mais après de vains efforts pour prendre Pétra, leur ville capitale, il fut obligé de se retirer. Il ne fut pas plus heureux dans une autre expédition qu'il fit pour soumettre les Babyloniens, qui s'étaient révoltés en faveur de Séleucus. Tous ces événements amenèrent un nouveau partage des états d'Alexandre, qui se fit entre Antigone, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre. Une des conditions de ce traité était la liberté de la Grèce, dont la possession était trop importante pour qu'on voulût la laisser entre les mains de Cassandre. Comme ce prince ne se pressait pas d'exécuter cette partie du traité, Démétrius résolut d'aller lui-même délivrer les Grecs. Mettant toujours une extrême célérité dans l'exécution de ses projets, il entra dans le port du Pirée avec son escadre, avant même qu'on eût eu connaissance de son départ. Il proclama sur-le-champ la liberté du peuple; mais il veilla en même temps à la sûreté de Démétrius de Phalère, qui gouvernait la ville au nom de Cassandre, et il le fit conduire à Thèbes. La reconnaissance des Athéniens les entraîna hors de toutes mesures, et rien ne peut excuser l'excès d'adulation auquel ils se portèrent. Ils donnèrent à Démétrius et à Antigone le titre de *rois*, qu'ils n'avaient pas encore osé prendre; placèrent leurs statues auprès de celles d'Harmodius et Aristogiton; créèrent deux nouvelles tribus qu'ils nommèrent *Démétriade* et *Antigonide*. Ils élevèrent Démétrius et Antigone au rang des dieux, et décidèrent que les députés qu'on leur enverrait prendraient le titre de *Théores*, comme ceux qu'on envoyait à Delphes et à Olympie. A l'égard de Démétrius en particulier, ils décidèrent qu'il serait reçu avec les mêmes honneurs que Cérès et Bacchus; que les fêtes de Bacchus prendraient le nom de *Démétries*, et que le mois Munychion serait nommé *Démétrius*. Enfin, voulant consacrer des boucliers à Delphes, ils rendirent un décret cité par Plutarque, portant qu'un député nommé par le peuple, se rendrait vers Démétrius Soter, et après lui avoir sacrifié, le consulterait comme un oracle sur la consécration de ces boucliers. Démétrius, pour leur plaire, épousa Eurydice, de la famille de Miltiade, et veuve d'Ophella, roi de Cyrène. Il était cependant déjà marié à Phila, fille d'Antipater et veuve de Cratérus; mais il paraît par divers exemples que la polygamie était en usage chez les Macédoniens; ce qui leur venait sans doute des Perses, à l'empire desquels ils avaient été longtemps soumis. Démétrius n'avait pas encore eu le temps de terminer l'affranchissement de la Grèce, lorsqu'il fut rappelé en Asie par son père qui était toujours en guerre avec Ptolémée. Il remporta sur mer deux victoires signalées, l'une sur Ménélas, qui commandait les forces navales de Ptolémée, l'autre sur Ptolémée lui-même, à qui il prit tous ses bagages, avec lesquel se trouvait Lamie, courtisane célèbre qui, bien qu'avancée en âge, lui inspira la plus violente passion. Ces victoires lui assurèrent la conquête de l'île de Chypre; et Antigone étant venu de son côté dans la Syrie, avec des troupes de terre, ils eurent quelque espérance de s'emparer de l'Égypte; mais Ptolémée, qui était assuré de l'affection de ses sujets, rendit tous leurs efforts inutiles. Antigone, ayant perdu toute espérance de ce côté, forma le projet de s'emparer de l'île de Rhodes, qui avait alors une marine for-

Digitized by Google

midable. Il chercha d'abord à gagner les habitants par de belles promesses, et comme ils ne voulurent entendre à aucune de ses propositions, il envoya Démétrius pour les soumettre. Ce prince vint les attaquer avec des forces immenses; il y joignit toutes les ressources de l'art, en inventant tous les jours de nouvelles machines, entre autres la célèbre Hélépole, dont on peut voir la description dans le 20°. livre de Diodore de Sicile; mais la valeur des Rhodiens rendit tous ses efforts inutiles. Il s'obstinait cependant à continuer le siége, lorsqu'il lui vint des ambassadeurs d'Athènes et des autres villes de la Grèce pour implorer son secours contre Cassandre. Ils se portèrent pour médiateurs et négocièrent une paix, par laquelle les Rhodiens s'engagèrent à fournir des secours à Antigone, excepté lorsqu'il ferait la guerre à Ptolémée. Démétrius se rendit alors dans la Grèce. Il força Cassandre à lever le siége d'Athènes, et le poursuivit jusqu'aux Thermopyles. Ayant ainsi délivré l'Attique et la Béotie, il voulut en faire de même pour le Péloponnèse. Il attaqua d'abord Sicyone, qui était occupée par les troupes de Ptolémée, roi d'Égypte, s'en rendit maître par surprise durant la nuit; et, ayant fait remarquer aux Sicyoniens que leur ville, par sa situation sur les bords de la mer, était fort exposée, il les décida à la rebâtir sur une esplanade qui était autour de la citadelle. Les Sicyoniens, par reconnaissance, donnèrent à cette nouvelle ville le nom de *Démétriade;* mais celui de Sicyone fit bientôt oublier l'autre. Démétrius prit ensuite successivement Corinthe et Argos, où il épousa Déidamie, sœur de Pyrrhus, roi d'Épire. Il fut proclamé dans l'isthme général de toutes les forces de la Grèce, comme l'avaient été Philippe et Alexandre. Pendant le cours de cette expédition, il venait de temps à autre à Athènes se délasser des fatigues de la guerre. Les Athéniens avaient encore trouvé le moyen d'enchérir sur les honneurs qu'ils lui avaient rendus précédemment; ils lui avaient assigné pour logement l'Opisthodome du Parthenon, ce qui contrastait singulièrement avec la manière de vivre de Démétrius, qui était toujours entouré de courtisanes et de tout ce qu'il y avait de plus corrompu. Ils érigèrent des temples à Vénus Leæna et à Vénus Lamie, pour honorer les deux courtisanes qui étaient en faveur auprès de lui, et décernèrent les honneurs héroïques à plusieurs de ses courtisans. Il lui prit envie de se faire initier, quoique ce ne fût pas le temps de la célébration des mystères. Cette difficulté n'était pas la seule. On n'était admis aux grands mystères qu'un an au moins après avoir été initié aux petits, qui ne se célébraient pas dans le même mois. Rien de tout cela ne fit obstacle. Stratoclès, qui était alors en possession de diriger le peuple, fit d'abord décréter que le mois de Munychion, dans lequel on se trouvait, prendrait le nom d'*Anthestérion*, pour qu'on pût célébrer les petits mystères. Un autre décret fit ensuite prendre à ce même mois le nom de *Boëdromion*, qui était celui où se célébraient les grands mystères, et par ce moyen Démétrius reçut l'initiation complète en peu de jours. Il est assez curieux de voir un peuple, qui n'avait supporté qu'avec peine le gouvernement sage et modéré de Démétrius de Phalère, se livrer à tout ce que l'adulation a de plus bas, pour un prince qui déshonorait, non seulement leur ville, mais le temple de leur déesse tutélaire, par les plus infâmes débauches, et qui n'épargnait même pas l'honneur de leurs femmes

et de leurs enfants. Cet excès de bassesse le révolta lui-même, et il témoigna son mépris pour les Athéniens d'une manière bien piquante. Il leur demanda pour un besoin pressant 250 talents (plus de 1300,000 fr. de notre monnaie); lorsqu'on eut rassemblé cet argent avec beaucoup de peine, il ordonna de le porter à Lamia et aux autres courtisanes qu'il avait à sa suite, pour leur savon. Alarmé des progrès que faisait Démétrius, Cassandre demanda la paix à Antigone, qui exigea qu'il se mît entièrement à sa disposition; Cassandre fit part de cette réponse à Lysimaque : celui-ci, prévoyant bien qu'après avoir conquis la Macédoine, Antigone ne manquerait pas de l'attaquer, fit part de ses inquiétudes à Ptolémée et à Séleucus, qui, ayant les mêmes craintes que lui, résolurent de concert de déclarer la guerre à Antigone. Cette ligue formidable obligea ce dernier de rappeler Démétrius; mais tous deux furent enfin abandonnés par la fortune, et la bataille d'Ipsus, qui se livra l'an 299 avant J.-C., mit un terme à l'ambition et à la vie d'Antigone. Démétrius s'étant échappé avec cinq mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, se réfugia à Éphèse, d'où il passa dans l'île de Chypre et ensuite dans la Grèce. Lorsqu'il fut arrivé aux Cyclades, les Athéniens chez qui il avait laissé Déidamie sa nouvelle épouse, la lui renvoyèrent en lui faisant dire de ne pas mettre le pied dans leur pays, parce qu'ils ne voulaient recevoir aucun des rois. Outré de leur ingratitude, il dissimula cependant, et leur demanda les vaisseaux qu'il leur avait laissés. Lorsqu'ils les lui eurent renvoyés, il se rendit vers l'isthme de Corinthe, et voyant que ses garnisons étaient chassées de toutes les villes, sans qu'il pût les protéger, il alla vers la Chersonèse, et se mit à ravager les états de Lysimaque, pour faire subsister son armée. Dans ces entrefaites, Séleucus lui fit demander en mariage Stratonice, sa fille. Cette alliance lui promettant de grands avantages, Démétrius se rendit sur-le-champ dans la Syrie pour la conclure. Après avoir visité les villes qui lui restaient en Asie, et s'être assuré de leur fidélité, il revint dans la Grèce. Il tenta d'abord de surprendre la ville d'Athènes, dont les habitants étaient divisés à l'occasion de Lacharès qui aspirait à la tyrannie. Ayant échoué dans cette entreprise, il alla dans le Péloponnèse, où il rassembla des vaisseaux, et revint assiéger Athènes. Comme cette ville tirait toutes ses subsistances par mer, il l'eut bientôt affamée; et Lacharès qui s'en était fait tyran, ayant pris la fuite, les Athéniens ouvrirent leurs portes à Démétrius, qui, loin de les traiter comme ils avaient lieu de le craindre, leur donna cent mille mesures de blé. Il retourna ensuite dans le Péloponnèse, et, après avoir défait à Mantinée, Archidamus, roi de Sparte, il se disposait à attaquer Lacédémone, lorsqu'il se vit appelé dans la Macédoine par Alexandre, l'un des fils de Cassandre, qui était en guerre avec Antipater son frère. Il apprit en même temps que l'île de Chypre lui avait été enlevée par Ptolémée, et que Lysimaque lui avait pris la Cilicie. Il se décida cependant à aller dans la Macédoine, dans l'espérance sans doute de trouver quelque prétexte pour s'en emparer. A son arrivée à Dium, il apprit que les deux frères s'étaient arrangés. Il se mit en route pour revenir, et lorsqu'il fut à Larisse en Thessalie, il fit tuer Alexandre qui l'avait accompagné jusque-là. On prétend qu'il ne fit que prévenir un attentat pareil que ce prince méditait contre lui; mais

Digitized by Google

l'ambition rend capable de tout, et les crimes de ce genre n'étaient pas rares à cette époque. Démétrius eut peu de peine à se faire nommer roi par les Macédoniens, qui estimaient sa valeur. Il ne tarda pas à vouloir s'emparer de la portion d'Antipater, et Lysimaque, beau-père de ce prince, occupé par la guerre qu'il faisait à Dromichætès, roi des Gètes, lui conseilla de céder. Maître de la Macédoine, de la Thessalie et de la plus grande partie de la Grèce, Démétrius voulut soumettre les peuples qui ne lui obéissaient pas encore. Il attaqua d'abord les Béotiens, et après les avoir vaincus, il assiégea la ville de Thèbes; mais ayant appris que Lysimaque avait été fait prisonnier par Dromichætès, il ne manqua pas, suivant sa coutume, d'abandonner une conquête qui paraissait assurée, pour courir après l'incertain, et il se porta vers la Thrace avec son armée; mais, ayant appris que Lysimaque avait été relâché, il revint sur ses pas, et reprit le siége de Thèbes, dont il finit par s'emparer. Il entreprit bientôt de nouvelles guerres, soit contre les Étoliens, soit contre Pyrrhus, roi d'Épire. Ce fut au retour d'une expédition contre les premiers que les Athéniens allèrent au-devant de lui, couronnés de fleurs, brûlant de l'encens, avec des chœurs de chants et de danse, honneurs qu'on ne rendait qu'aux dieux. Ils firent, pour célébrer son arrivée, des hymnes; et Athénée nous en a conservé un, dans lequel se trouvent ces expressions très remarquables dans la bouche d'un peuple qui était si sévère sur la religion: « Les autres dieux sont éloignés de » nous, ou sourds; ils n'existent pas; » ou ne veulent pas nous écouter. Mais » nous voyons en toi un dieu véritable, non en bois ni en pierre, mais » en personne, et qui peut exaucer » nos vœux. » Ce dieu ne devait pas tarder à déchoir de sa grandeur. Ses guerres avec Pyrrhus avaient donné occasion aux Macédoniens de connaître ce jeune prince, dont ils admiraient le courage, et auquel ils trouvaient de la ressemblance avec Alexandre-le-Grand. Ils étaient d'ailleurs mécontents de Démétrius qui affichait un luxe insupportable et leur montrait peu d'égards. Ayant reçu un jour, en sortant, un grand nombre de requêtes qu'il avait mises dans le pan de son manteau, il s'approcha du fleuve Axius, et les y jeta toutes; ce qui mortifia singulièrement les Macédoniens. Pyrrhus s'était déjà emparé une fois de presque toute la Macédoine, pendant que Démétrius était malade; mais ce prince s'étant rétabli, il s'était retiré et avait fait une espèce de traité avec lui. Démétrius, voyant les mauvaises dispositions des Macédoniens, imagina qu'il les contiendrait plus facilement en les occupant à des expéditions lointaines, et il résolut d'aller porter la guerre en Asie. Séleucus et Ptolémée en étant instruits, se liguèrent avec Lysimaque et Pyrrhus, qui entrèrent, chacun de leur côté, dans la Macédoine. Démétrius n'osa pas conduire les Macédoniens contre Lysimaque, qui jouissait d'une grande considération parmi eux, comme ayant été l'un des généraux d'Alexandre. Il alla donc d'abord à la rencontre de Pyrrhus. Les deux armées ayant campé en présence l'une de l'autre, les Macédoniens qui penchaient depuis long temps pour Pyrrhus, désertèrent d'abord par pelotons: bientôt toute l'armée se révolta, et proclama Pyrrhus roi de Macédoine, et pria Démétrius de se retirer. Il se réfugia à Cassandrie, l'ancienne Potidée, place que sa situation rendait inexpugnable, et se rendit de-là dans la Grèce. Il aurait pu facilement s'y maintenir, com-

me le fit Antigone son fils; mais le malheur ne l'avait pas rendu sage, et il méditait encore la conquête de l'Asie. Il y passa avec onze mille hommes d'infanterie et de la cavalerie. Quelques soldats de Lysimaque se réunirent à lui, et il obtint d'abord des succès assez brillants, ayant pris Sardes et beaucoup d'autres villes de la Lydie et de la Carie. Agathoclès, fils de Lysimaque, étant arrivé avec des forces considérables, il fut obligé de gagner la haute Asie, où il perdit une grande partie de son armée par le défaut de vivres, les maladies et d'autres accidents. Pour faire subsister le reste, il entra dans les états de Séleucus, qui lui permit de séjourner deux mois dans la Cataonie, mais qui, connaissant son ambition, fortifia tous les passages par où l'on pouvait entrer dans la Syrie. Démétrius, irrité de se voir ainsi enfermé, se mit à ravager le pays, et Séleucus fut obligé de faire marcher des troupes contre lui. Démétrius obtint sur elles d'assez grands avantages pour concevoir de nouvelles espérances; mais Séleucus étant venu en personne (286), les troupes de Démétrius passèrent toutes de son côté; et ce prince, après quelques tentatives inutiles pour s'échapper, fut obligé de se mettre entre les mains de Séleucus, qui l'envoya dans la Syrie, où il lui permit de se faire suivre par tous ceux qui étaient attachés à sa personne. Il lui assigna un revenu assez considérable pour fournir abondamment à tous ses besoins; mais il le fit garder à vue, et ne voulut jamais le relâcher, quelques instances qui lui fussent faites, soit par Antigone, fils de Démétrius, soit par d'autres. Démétrius occupa d'abord son loisir à la chasse et à d'autres exercices; mais peu à peu il se laissa aller à la débauche, pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de goût, principalement à la table et au jeu. Ce genre de vie, joint au défaut d'exercice, lui occasionna, au bout de deux ans, une maladie dont il mourut, l'an 283 avant J.-C. Il n'était âgé que de 54 ans. Antigone ayant appris sa mort, vint chercher son corps qu'il emporta en grande pompe, et il lui fit des funérailles magnifiques. Démétrius avait eu plusieurs femmes en même temps. Les fils qu'il en eut furent Antigone, né de Philé; Démétrius, surnommé *Leptus*, ou *le Grêle*, d'une femme illyrienne; un autre Démétrius, dont nous avons parlé à l'article BÉRÉNICE II, et dont la mère était Ptolémaïs, fille de Ptolémée; Alexandre, qui ne nous est point connu autrement, et qu'il avait eu de Déidamie. (*Voyez*, pour les médailles de Démétrius, l'article suivant.) C—R.

DÉMÉTRIUS II, fils d'Antigone Gonatas et de Phyla, devint roi de Macédoine après la mort de son père. Il montra dès sa jeunesse beaucoup de prudence et de valeur; et lorsqu'Alexandre, fils de Pyrrhus, entra dans la Macédoine, qu'Antigone avait été forcé d'abandonner, le jeune Démétrius ne désespéra point de la reconquérir pour son père. Il resta dans cette province, y leva une armée, et sut par ses vertus et ses exploits ramener à leur roi un grand nombre de Macédoniens qui l'avaient lâchement abandonné. « Tels étaient à cette époque, dit Justin, l'inconstance des soldats et les » caprices de la fortune, qu'on voyait » tour à tour les rois sur le trône ou » dans l'exil. » Non seulement Démétrius recouvra toute la Macédoine, mais il s'empara de l'Épire, après en avoir chassé Alexandre. Celui-ci se retira chez les Étoliens, afin d'y chercher des secours et de réparer ses pertes; mais Démétrius ne voulut pas s'exposer à des chances nouvelles; il profita

habilement de la victoire pour remettre son père en possession de ses états, participa ensuite à ses différentes entreprises sur la Grèce, et parvint à la couronne, l'an 241 av. J.-C. Satisfait de régner sur les états que lui laissait Antigone, il ne chercha point à étendre sa domination, bien que les exploits de sa jeunesse eussent fait pressentir en lui un esprit de conquêtes. Il fut néanmoins forcé de déclarer la guerre aux Achéens, qui s'étaient emparés de l'Attique, et qui furent battus, quoique commandés par Aratus. Démétrius eut aussi quelques différends avec les Étoliens; mais il leur suscita pour ennemi Agrion, roi d'Illyrie, et parvint ainsi à éloigner la guerre de ses états. Après la mort d'Alexandre d'Épire, Olympias, sa veuve, sollicita auprès de Démétrius des secours contre ces mêmes Étoliens qui voulaient enlever l'Acarnanie aux deux jeunes princes, dont elle était tutrice et mère (*voy.* OLYMPIAS). Afin de l'engager dans ses intérêts, elle lui proposa en mariage sa fille Phthia, et Démétrius, uni déjà à une fille d'Antiochus II (*Theos*), céda aux instances d'Olympias, et renvoya en Syrie sa première épouse. Cette nouvelle alliance flatta peut-être le cœur pacifique de Démétrius, qui avait plus à redouter les entreprises de ses voisins que la vengeance du roi de Syrie. La princesse répudiée se retira auprès d'Antiochus Hiérax, son frère, pour l'exciter à venger l'affront qu'elle venait de recevoir. L'histoire se tait sur la suite du règne de Démétrius, qui fut d'une courte durée. Ce prince mourut l'an 231 avant J.-C. La couronne appartenait à Philippe, son fils, qu'il avait eu de Phthia; mais comme il était trop jeune pour régner, le trône fut occupé par Antigone Doson, frère de Démétrius Ier., qui le laissa à Philippe après sa mort. On ne donne à ce prince que des médailles en bronze sans sa tête, tandis qu'on attribue à Démétrius Ier. (*Poliorcètes*), plusieurs monnaies sur lesquelles se trouve une tête diadêmée, avec la légende: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Il est bon de remarquer que du temps de Démétrius Ier., l'usage de placer sur les médailles le portrait des rois, n'était pas encore parfaitement établi; c'était la divinité qui jouissait seule de cet honneur. Nous avons de fort beaux médaillons d'argent du puissant Antigone, roi d'Asie, père de Démétrius Ier., nous en avons même d'Antigone Gonatas, fils et successeur de ce dernier, et nous n'y trouvons point leur portrait. Quelques antiquaires conjecturent donc que parmi les médailles attribuées à Poliorcètes, il en est qui peuvent appartenir à Démétrius II, d'autant plus que les rois grecs, ses contemporains, ont fait graver leur effigie sur leurs médailles. C'est un point numismatique à éclaircir, et sur lequel on doit appeler l'attention des savants. T—N.

DÉMÉTRIUS, petit-fils du précédent, était le second fils de Philippe V, et frère de Persée. Lorsque son père fut défait par le consul T. Q. Flaminius, il fit avec les Romains un traité qui, en le dépouillant de toutes ses conquêtes, ne lui laissait que le royaume de Macédoine. Le jeune Démétrius fut envoyé à Rome, où il resta quelque temps en otage pour répondre de la fidélité de Philippe; mais celui-ci n'en continua pas moins à inquiéter ses voisins: il excita parmi les villes grecques un mécontentement général, et le sénat qui les protégeait écouta leurs plaintes. « Jamais, dit Polybe, » on ne vit à Rome autant d'ambassa- » deurs que dans la 149e. olympiade. » Philippe fut obligé de se justifier; il chargea de sa défense Démétrius, son

fils, qui s'était acquis la bienveillance des Romains, pendant le séjour qu'il avait fait au milieu d'eux. Le sénat passa trois jours à entendre les accusations contre Philippe, et elles étaient si nombreuses et si graves que, suivant Justin, Démétrius, confus et accablé par tant de griefs, resta muet : mais le sénat, touché de la candeur du jeune prince, prononça en faveur de Philippe, et envoya des ambassadeurs en Macédoine, pour faire exécuter les anciens traités et pour annoncer au roi que ce n'était qu'en considération de son fils qu'on usait d'indulgence à son égard. Démétrius revint en Macédoine, comblé des témoignages d'affection qu'il venait de recevoir du sénat, et honoré par les Macédoniens eux-mêmes, qui le regardaient comme le libérateur de la patrie. Cette déférence et ces égards qui, selon Polybe, firent naître chez le jeune prince quelques mouvements d'orgueil, excitèrent la jalousie de Philippe, blessé de ne devoir qu'à son fils la faveur de Rome. Persée partageait les ressentiments de son père, et craignait que les vertus de Démétrius et l'influence des Romains ne l'appelassent au trône à son préjudice; il s'attacha donc à le calomnier : il l'accusa d'aspirer à la couronne, d'avoir voulu attenter aux jours du roi, et après avoir corrompu les propres amis de son frère, pour les rendre ses délateurs, il poussa Philippe à un parricide, et ensanglanta le trône où il devait monter. Philippe ne tarda pas à reconnaître qu'on l'avait trompé; mais il ne vécut pas assez pour punir les auteurs de cette lâche calomnie, et ce furent les Romains qui plus tard devinrent les vengeurs de Démétrius. Philippe mourut, peu de temps après son fils, de regret et de désespoir. (*Voy.* Philippe et Persée). T—n.

DÉMÉTRIUS Ier. (Soter), roi de Syrie, était fils de Séleucus IV, Philopator. Lorsqu'Antiochus-le-Grand, vaincu auprès de Magnésie par Scipion, conclut avec les Romains cette paix humiliante qui affaiblit pour toujours la puissance des Séleucides, il fut forcé d'envoyer à Rome, comme otage, Antiochus-Épiphanes, son second fils. Séleucus IV lui ayant succédé, obtint le retour de son frère, à condition qu'il enverrait, pour le remplacer, Démétrius son propre fils, âgé seulement de dix ans, et il mourut peu de temps après cet échange. Antiochus, qui était en route pour se rendre en Syrie, ayant appris cette mort, hâta sa marche, et au lieu de conserver la couronne à son neveu, il la plaça sur sa tête. Le sénat romain sanctionna cette espèce d'usurpation, et Démétrius resta comme otage d'un royaume qu'on lui enlevait. Ce prince passa donc sa jeunesse au milieu des Romains, entouré de quelques seigneurs syriens attachés à sa personne. Il se lia d'une étroite amitié avec l'historien Polybe, et dut à ses conseils de se ressaisir plus tard du trône. A la mort d'Epiphanes, son fils Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, fut reconnu roi de Syrie, et régna sous la tutèle de Lysias (*voy.* Antiochus V et Lysias). Démétrius réclama cette couronne, et fit valoir auprès du sénat les mêmes motifs qui l'avaient exclu du trône quand il perdit son père. Il représenta inutilement que la trop grande jeunesse d'Eupator le rendait incapable de gouverner un empire aussi vaste. Démétrius avait alors vingt-trois ans, mais la politique des Romains lui préféra un roi enfant, auquel on envoya trois curateurs, parmi lesquels était Octavius, qui fut assassiné à Laodicée au moment où il allait prendre possession de sa charge. Démétrius ré-

Digitized by Google

clama de nouveau le diadême, sous le prétexte de venger l'insulte faite à la république : il ne fut pas écouté. Alors, par les soins de Polybe, et de Menythille ambassadeur de Ptolémée, il quitte Rome secrètement, s'embarque sous un nom supposé à bord d'un vaisseau tyrien, et arrive à Tripoli en Phénicie, où le peuple le reconnaît pour roi. Diodore, son gouverneur, l'avait précédé en Syrie pour disposer les esprits en sa faveur; et bientôt tout le royaume se soumit à sa puissance. Le jeune Eupator et son tuteur furent massacrés. Quelques historiens accusent de ce crime Démétrius; mais le 1er. livre des Macchabées l'en justifie. Le premier soin de ce prince fut de se réconcilier avec Rome. Sa fuite avait indisposé le sénat contre lui; elle n'avait été connue qne plusieurs jours après son départ; et comme on désespérait de l'atteindre, on se détermina à envoyer des commissaires en Asie pour surveiller sa conduite. Démétrius se hâta de députer vers eux Ménocharès, afin de gagner leur affection. Il obtint, par leur entremise, qu'il serait reconnu roi de Syrie, et fit partir ensuite pour Rome des ambassadeurs, chargés de remettre au sénat une couronne d'or. Jamais les Romains ne furent plus puissants, plus respectés qu'à cette époque. Ces fiers républicains, si jaloux de leur liberté, voulaient retenir dans la servitude les peuples et les rois. Ils répondirent aux ambassadeurs « que Démétrius serait » l'ami des Romains tant qu'il leur se- » rait aussi soumis qu'il l'avait été pen- » dant son séjour à Rome. » C'est sous le règne de Démétrius que les frères Macchabées portèrent au plus haut degré la gloire de leur nom, et qu'ils parvinrent à soustraire leur pays à la domination des rois de Syrie. Les armées que Démétrius fit marcher contre eux à la sollicitation d'Alcime, grand-sacrificateur (*voy.* ALCIME), furent défaites par le petit nombre de juifs qu'ils avaient à lui opposer. Les plus habiles généraux de Démétrius luttèrent en vain contre Judas et Jonathas. L'un d'eux (Nicanor) y perdit la vie, et le roi de Syrie, connaissant la protection que Rome venait d'accorder au peuple juif, et, sans doute aussi, fatigué de la résistance qu'on lui opposait, consentit à la paix. Démétrius pensa alors à punir l'affront que lui avait fait Ariarathe, roi de Cappadoce, en refusant la main de sa sœur Laodice. Il lui déclara la guerre, et chercha à le détrôner pour donner sa couronne à Holopherne, ou Oropherne, qui avait des prétentions sur ce royaume. Ariarathe fut chassé du trône; mais ayant été rappelé quelque temps après (*voy.* ARIARATHE), il voulut à son tour se venger de Démétrius, et conclut dans cette vue une alliance avec Attale, roi de Pergame, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ces trois princes se servirent pour perdre Démétrius d'un certain Héraclide qui avait une haine personnelle contre lui. Héraclide était trésorier de la province de Babylone; et son frère Timarque en était gouverneur lorsque Démétrius prit possession de la Syrie. Sur les plaintes des Babyloniens, exposés depuis longtemps à la tyrannie des deux frères, ce roi avait fait mourir Timarque, et avait exilé Héraclide qui s'était retiré à Rhodes. C'est là que, soutenu par les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, Héraclide prépara l'exécution de ses projets contre Démétrius. Il fit passer un jeune homme nommé *Bala* (ou *Balas*) pour fils d'Antiochus Épiphanes; et, après avoir obtenu le consentement du sénat, ce nouveau prince, soutenu par les troupes des rois conjurés contre Démétrius, entra en Sy-

rie, accueilli par les mécontents, et prit le nom d'*Alexandre*. La conduite de Démétrius excitait depuis long-temps des plaintes et des murmures. Débarrassé de toutes les guerres avec ses voisins, il s'était retiré dans un château qu'il avait fait construire près d'Antioche, où il oubliait les devoirs de la royauté pour se livrer aux plaisirs. Les descendants de Séleucus avaient seuls, jusqu'à lui, occupé le trône de Syrie, il en était le dernier rejeton, et ne voyait autour de lui personne qui pût lui en disputer la possession. La révolte de Bala le réveilla de son inertie; il sortit de sa retraite et se mit à la tête de son armée pour marcher contre l'usurpateur. Il tenta d'abord de s'attacher le prince des juifs, en lui accordant de grands priviléges; mais les maux qu'il avait causés à cette nation déterminèrent Jonathas à suivre le parti d'Alexandre. Démétrius, que la victoire avait favorisé dans le premier combat, fut ensuite complétement défait, et succomba après s'être distingué par plusieurs actions d'éclat. Renversé de cheval, il se défendit longtemps à pied contre plusieurs soldats qui lui portaient des coups redoublés. Accablé par le nombre, il perdit la vie et laissa le trône à un rival peu digne d'y monter. Démétrius eut deux fils, Démétrius Nicator et Antiochus Évergètes, qui régnèrent tous les deux en Syrie. Les Babyloniens lui donnèrent le titre de *Soter* (Sauveur), lorsqu'il les délivra de la tyrannie des deux frères Timarque et Héraclide. Il était monté sur le trône l'an 592 de Rome (161 av. J.-C.). Ses médailles portent la date de l'an 153 jusqu'à l'an 162 de l'ère des Séleucides. Elles fixent à onze ans la durée de son règne. T—n.

DÉMÉTRIUS II (Nicator), fils du précédent, ne succéda pas immédiatement à son père. Son règne fut exposé à toutes les vicissitudes de la fortune; il ne sut ni se soutenir sur le trône par l'amour de ses sujets, ni défendre sa couronne contre les usurpateurs qui voulurent s'en saisir. Son père l'envoya fort jeune à Rome, dans l'espoir qu'élevé sous les yeux du sénat, il gagnerait son affection, et que, recevant une éducation toute romaine, le jeune Démétrius parviendrait un jour à replacer le royaume de Syrie au même point de gloire où l'avait porté le premier des Séleucides; mais le sénat, mécontent de Soter qui s'était emparé de la couronne sans son agrément, accueillit faiblement le jeune prince, ce qui détermina les personnes qui l'accompagnaient à quitter Rome subitement, et à ramener Démétrius auprès de son père. Au moment de la révolte d'Alexandre Bala, il fut confié à un ami dévoué, qui prit soin de sa jeunesse et de celle d'Antiochus son frère. Démétrius Soter, père de ces jeunes princes, les avait envoyés à Cnide auprès de Lasthènes, pour les soustraire à la vengeance de l'usurpateur, s'il venait à succomber dans la lutte qu'il avait à soutenir. Alexandre Bala ne fut possesseur du trône que pendant cinq ans. Les Syriens se révoltèrent contre sa tyrannie et formèrent des vœux pour Démétrius, qui, aidé de quelques troupes auxiliaires, s'empara d'abord de la Cilicie, et se disposa à marcher sur Antioche. Alexandre se hâta de demander du secours à Ptolémée son beau-frère. Celui-ci se mit en route sans doute dans le dessein de le secourir; mais instruit d'un complot formé contre lui, il se rangea du parti de Démétrius, en lui faisant épouser sa fille Cléopâtre, déjà femme d'Alexandre Bala. Démétrius, soutenu d'un tel appui, vit bientôt augmenter le nombre de ses partisans. Cependant les habitants d'Antioche, craignant de

retrouver en lui les vices de son père, hésitaient à le reconnaître pour roi; ils offrirent le trône à Ptolémée, et unirent sur sa tête un double diadème. Mais ce roi, plein de justice et de modération, remit la couronne à Démétrius, en promettant aux Syriens qu'il enseignerait à son gendre à les bien gouverner. Il fallait encore se débarrasser d'Alexandre qui levait de tous côtés des troupes pour se soutenir sur le trône. Démétrius et Ptolémée lui livrèrent une bataille, dans laquelle il fut défait et contraint de s'enfuir en Arabie, où il trouva la mort. Un prince nommé *Zabel*, ou *Zabdiel*, lui fit trancher la tête. Le roi d'Égypte, quoique vainqueur, avait été renversé de cheval et blessé mortellement dans le combat; on crut adoucir ses derniers moments en lui présentant la tête d'Alexandre Bala, et il eut au moins la consolation de voir son nouveau gendre en possession du royaume qu'il venait de lui conquérir. Démétrius, voulant jouir en paix de sa puissance, confirma Jonathas dans la grande sacrificature, reçut honorablement ce prince des juifs, et lui accorda plusieurs priviléges; il licencia ensuite ses soldats, ne conserva auprès de lui que quelques troupes mercenaires, et croyant la couronne affermie sur sa tête, il se livra à la mollesse et à la volupté, abandonnant le soin de son royaume à Lasthènes, dont la conduite révolta les Syriens. Les habitants d'Antioche furent les premiers qui signalèrent leur haine contre Démétrius; ils l'attaquèrent jusque dans son palais, et ce ne fut que par le secours de trois mille juifs que lui envoya Jonathas, qu'il parvint à les faire rentrer dans le devoir, et qu'il put échapper au danger qui le menaçait. Un grand nombre de Syriens périt dans cette révolte, et Démétrius exerça sur eux une cruelle vengeance. Depuis ce moment le trône de Syrie fut, jusqu'à son dernier possesseur, disputé par plusieurs princes et plusieurs usurpateurs; et Démétrius, qui ne sut pas profiter des malheurs de son père, devint comme lui la victime de l'inconstance des Syriens. Tryphon, l'un des principaux chefs de l'armée d'Alexandre Bala, se révolta et plaça sur le trône un fils de ce roi et de Cléopâtre (Antiochus Dionysius). L'imprudent Démétrius, qui avait eu de nouveaux démêlés avec les juifs, abandonné par Jonathas, battu par Tryphon et vaincu par ses soldats qu'il avait licenciés, s'enfuit en Cilicie, où il rassembla une nouvelle armée. Les crimes de Tryphon, qui fit lâchement assassiner Jonathas et ses fils, réconcilièrent Démétrius avec Simon, successeur de Jonathas. Un traité de paix solennel fut conclu entre eux, « et l'an » 170, Israël fut affranchi du joug des » nations. » (Macch., I. XIII. 41.) Tryphon n'en demeura pas moins maître d'une grande partie de la Syrie. Il fit périr le jeune Antiochus Eupator et prit le diadème. Démétrius, pensant que la conduite de Tryphon le rendrait bientôt odieux, au lieu de marcher contre lui avec les forces qui lui restaient, se rendit en Mésopotamie, soit pour y chercher de nouveaux secours, soit, comme disent Josèphe et Justin, pour faire la guerre aux Parthes, espérant que, s'il en revenait victorieux, il pourrait plus facilement se débarrasser de son rival. Quoi qu'il en soit, Démétrius fut pris par les Parthes. On l'envoya en Hyrcanie, où il fut traité avec toute la munificence royale, et bien qu'il fût déjà marié à Cléopâtre, il épousa, pendant sa captivité, Rodogune, fille du roi Mithridate. Démétrius, au milieu de ces honneurs et quoiqu'entouré de tous les égards prodigués à son rang, essaya plusieurs

fois de rentrer en Syrie ; mais les efforts qu'il fit pour s'échapper furent inutiles. Deux fois il fut ramené auprès de Rodogune ; et Phraatès, qui avait succédé à Mithridate, lui fit donner des osselets d'or, comme pour lui reprocher son enfantillage. Pendant la captivité de Démétrius, ses états avaient passé sous la domination d'Antiochus Évergète, son frère, qui s'était défait de Tryphon, et qui était devenu le troisième mari de Cléopâtre. Antiochus prépara ensuite une expédition contre les Parthes, et leur roi Phraates, dans le dessein de lui opposer un rival, rendit la liberté à Démétrius, qui n'entra en Syrie que pour apprendre la défaite et la mort de son frère. Les Parthes se repentirent alors d'avoir renvoyé Démétrius. On fit partir en toute hâte des cavaliers pour le retenir; mais ils ne purent l'atteindre, et ce prince se remit en possession d'un royaume dont il ne sut pas jouir long-temps. Il opprima de nouveau ses sujets, au lieu de se concilier leur affection, et il eut l'imprudence d'écouter les propositions de la reine d'Égypte, qui lui offrait ce royaume s'il voulait la secourir contre Ptolémée Physcon qui l'avait répudiée. Mal affermi sur le trône de Syrie, son ambition l'aveugla; mais il fut bientôt forcé de renoncer à cette expédition, en apprenant la révolte de tous ses sujets. Ptolémée, pour se venger de Démétrius, et d'accord avec les Syriens, leur envoya pour roi un homme obscur qu'il fit passer pour fils d'Alexandre Bala. Démétrius eut encore à se défendre contre ce nouvel usurpateur; il se soutint pendant quelque temps avec le petit nombre de troupes qui lui étaient restées fidèles, et fut entièrement défait dans une bataille sous les murs de Damas. Ce prince, accablé par le malheur, crut trouver un asyle auprès de Cléopâtre son épouse. Il se rendit à Ptolémaïs; mais elle lui fit fermer les portes de la ville. Il se réfugia alors à Tyr, et, par les ordres de cette femme cruelle, il fut assassiné dans un temple où il s'était mis sous la protection des dieux, l'an 126 avant J.-C. Nous avons sur les médailles de Démétrius la date de l'ère des Séleucides 167 jusqu'en 187, ce qui indique positivement un règne de vingt-un ans. Seules elles nous apprennent que plusieurs villes de ses états lui étaient restées fidèles pendant sa captivité, et qu'elles ne cessèrent de le reconnaître pour roi, puisqu'elles continuèrent à faire frapper des médailles à son effigie. Démétrius, après sa victoire sur Alexandre Bala, prit sur ses monnaies le titre de *Deus Nicator* (Dieu vainqueur), et ensuite celui de *Philadelphe*, pour indiquer l'amitié qu'il portait à son frère. Mais depuis son retour en Syrie, ses médailles ne font plus mention de ce dernier titre. La plupart de celles qui furent frappées à cette époque nous offrent son portrait avec la barbe; peut-être avait-il conservé cet usage établi chez les Parthes. Démétrius eut de Cléopâtre deux fils qui régnèrent après lui, Séleucus V, et Antiochus VIII, Grypus. T—N.

DÉMÉTRIUS III (surnommé Eucoerus), fut un des cinq fils d'Antiochus Grypus et de Tryphène, qui disputèrent le royaume de Syrie à leur oncle Antiochus Cyzicenus et à Antiochus Eusèbe son fils. On croirait aux titres pompeux dont il se décora que ce fut un grand prince. Il se fit nommer *Deus*, *Philopator*, *Soter*, *Philometor*, *Eusèbe*, *Callinicus*, *Evergète*. Tous ces noms se trouvent sur ses médailles. Démétrius cependant ne porta le diadème que peu d'années, et aucune époque de son règne ne justifie autant de vanité. Ce fut encore la haine

d'un Ptolémée (Lathyre), qui le rappela de Cnide, où il vivait paisiblement, pour donner un nouvel ennemi à Antiochus Eusèbe qui régnait en Syrie. Démétrius fut proclamé roi à Damas. Aidé des secours du roi d'Égypte, il se joignit à Philippe son frère, à qui une partie de la Syrie était restée fidèle et qui luttait depuis long-temps contre Eusèbe. Celui-ci fut obligé de céder aux forces réunies des deux frères, et se réfugia chez les Parthes. L'amitié qui unissait d'abord Philippe et Démétrius, engagea ces princes à faire un partage des provinces de Syrie, sur lesquelles ils régnèrent séparément. Antioche fut la capitale des états de Philippe, et Démétrius établit à Damas le siége de son nouveau royaume. Comme cette partie de la Syrie était voisine de la Judée, les juifs, qui s'étaient révoltés depuis quelques années contre leur roi Alexandre Jannée, demandèrent des secours à Démétrius. Ce prince, dans l'espoir qu'il détrônerait Alexandre, et que la Judée rentrerait sous la puissance des Séleucides, écouta favorablement les juifs, leva une nombreuse armée et marcha contre leur roi. Il se donna en Célesyrie une bataille dans laquelle Démétrius défit entièrement Alexandre: mais sur les avis qu'il reçut que Philippe s'était emparé d'une portion de ses états, il fut obligé de renoncer à son alliance avec les juifs pour tourner ses armes contre son propre frère. Il s'empara d'abord d'Antioche et assiégea Philippe dans Berhée; mais celui-ci fut secouru par Mithridate, général des Parthes, et par un prince arabe nommé *Zizus*. Démétrius, assiégé lui-même dans son camp, fut fait prisonnier et conduit au roi des Parthes, qui le traita avec distinction et l'envoya dans la haute Asie, où il mourut quelque temps après. Nous devons à l'abbé Belley une savante *Dissertation* sur la durée du règne de Démétrius, éclaircie par les médailles de ce prince. Vaillant et Frœlich les avaient confondues avec celles de Démétrius Soter. Ces monuments numismatiques, qui établissent que Démétrius III régnait en Syrie l'an 218 de l'ère des Séleucides (95 avant J.-C.), nous obligent à reculer de quelques années la mort de plusieurs princes qui ont précédé immédiatement le règne de Démétrius, et servent à redresser plusieurs points de chronologie relatifs à cette époque. Démétrius resta sur le trône un peu plus de six ans. (Voy. les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. XXIX.) T—n.

DÉMÉTRIUS, surnommé de *Phalère*, fils de Phanostrate, fut le disciple et l'ami de Théophraste. Après avoir consacré ses premières années à l'étude de la philosophie, il se livra aux affaires publiques vers les dernières années du règne d'Alexandre. Il s'attacha au parti des Macédoniens, ainsi que Phocion, et fut condamné à mort avec lui; mais il avait eu la précaution de prendre la fuite, et Cassandre, auprès duquel il s'était retiré, s'étant rendu maître d'Athènes, l'an 316 avant J.-C., le mit à la tête du gouvernement. Il est assez difficile de déterminer le genre d'autorité que Démétrius avait à exercer; il paraît qu'elle était la même que celle que le peuple avait confiée successivement à Thémistocle, à Périclès et à une infinité d'autres, qui, sans être revêtus d'aucune magistrature, étaient réellement à la tête du peuple, et le dirigeaient dans toutes ses délibérations. La seule différence qu'il y ait, c'est que Démétrius, ne se trouvant pas dans la dépendance du bas peuple, n'était pas obligé de flatter ses caprices. Cassandre avait exigé, en effet, que ceux qui n'avaient pas dix

mines (900 fr.) de revenu, ne prissent aucune part au gouvernement. Le premier soin de Démétrius fut de faire un recensement exact des habitants de l'Attique. Il s'y trouva vingt-un mille citoyens, dix mille étrangers domiciliés, et quatre cent mille esclaves. Il travailla ensuite à remettre en vigueur les lois anciennes, que la licence des derniers temps avait fait tomber en désuétude; et il parvint à assurer la paix à sa patrie en ménageant les généraux qui se disputaient à cette époque la succession d'Alexandre. Il rétablit l'ordre à Athènes; et Strabon dit que, suivant quelques auteurs, cette ville ne fut jamais plus heureuse que sous son gouvernement. Cicéron en fait aussi le plus grand éloge, et le regarde comme un de ces hommes rares qui avaient apporté, au maniement des affaires publiques, les connaissances qu'ils avaient acquises dans l'ombre du cabinet. Diodore de Sicile et Plutarque font également l'éloge de son gouvernement. On ne sait guère comment concilier tout cela avec ce que Duris de Samos, cité par Athénée, dit de son luxe et de son libertinage effréné. Quelques savants veulent qu'Athénée se soit trompé en attribuant à Démétrius de Phalère, ce que Duris disait de Démétrius Poliorcètes; mais ce dernier ne s'était jamais occupé de faire des lois, et il est bien évident que c'est du premier que Duris parle. Il avait sans doute recueilli aveuglément les bruits que les Athéniens répandirent après la retraite de Démétrius de Phalère. En effet, il y avait dix ans qu'il gouvernait la république, lorsque Démétrius Poliorcètes, étant venu débarquer au Pirée avec des forces considérables, proclama la liberté des Athéniens, pour les détacher du parti de Cassandre; il fut accueilli avec empressement par la populace, qui était mécontente de n'avoir plus aucune part au maniement des affaires, et Démétrius de Phalère n'aurait pas échappé à leur fureur, si Démétrius Poliorcètes n'avait pris soin de le faire conduire à Thèbes; mais le peuple se jeta sur ses statues qui étaient au nombre de plus de trois cents, et les mit toutes en pièces, à l'exception d'une seule, placée dans la citadelle, que Démétrius Poliorcètes fit conserver. Démétrius de Phalère se rendit en Égypte, où il fut très bien accueilli par Ptolémée, fils de Lagus, qui l'admit dans sa plus intime confiance, et le consulta sur les lois qu'il voulait donner à l'Égypte, dont il venait de s'emparer. Ce fut là, sans doute, qu'il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages, dont plusieurs traitaient du gouvernement, et de celui d'Athènes en particulier. Il paraît que ce fut par ses conseils que Ptolémée établit à Alexandrie le Musée pour y recevoir les savants, et commença cette bibliothèque qui devint si célèbre dans la suite. Mais Démétrius de Phalère n'en fut jamais bibliothécaire, comme le dit le faux Aristée. Ptolémée voulant nommer pour son successeur le fils qu'il avait eu de Bérénice, sa seconde femme, au préjudice de ceux qui étaient nés de la première, Démétrius fit tous ses efforts pour l'en dissuader. Il n'y réussit pas; et Ptolémée Philadelphe, étant monté peu de temps après sur le trône, n'eut pas assez de grandeur d'ame pour lui pardonner ce conseil; il le relégua dans le nome Busirite, où il le fit garder jusqu'à ce qu'il eût décidé de son sort. Démétrius de Phalère y mourut peu de temps après, de la morsure d'un aspic. Nous avons sous son nom un *Traité* de l'élocution, qui est écrit avec assez d'élégance et de goût; mais on croit avec plus de raison qu'il est d'un autre Démétrius, contemporain de M. Antonin. Il se

trouve dans les rhéteurs grecs des Alde; dans les *Rhetores selecti*, de Th. Gale, Oxford, 1676, in-8°. Il a été imprimé séparément avec les notes de M. Schneider, Altembourg, 1779, in-8°. Malheureusement cette édition, dont les notes sont excellentes, est imprimée de la manière la plus fautive, et M. Schneider s'en est plaint lui-même. C—R.

DÉMÉTRIUS DE PHAROS avait pris ce surnom d'une petite île voisine de l'Illyrie, dans laquelle il était né. Cette île, qui se nomme maintenant *Lésina*, avait été peuplée par une colonie de Paros, l'une des Cyclades, et elle était alors soumise à Agron, roi d'Illyrie. Après la mort de ce prince, Teuta, sa veuve, donna à Démétrius le gouvernement de l'île de Corcyre, dont elle venait de s'emparer. Cette princesse s'étant brouillée avec les Romains, Démétrius, qui était mécontent d'elle, livra Corcyre aux derniers, et leur servit de guide dans leur expédition contre l'Illyrie. Il en fut récompensé par le don d'une portion considérable du pays. Teuta, étant parvenue à obtenir la paix, mourut peu de temps après; et comme elle n'avait point d'enfants, le trône passa à Pinnès, fils d'Agron et de Triteuta, sa première femme qui vivait encore. Elle se maria avec Démétrius, qui réunit ainsi sous ses lois toute l'Illyrie, excepté ce que les Romains en avaient démembré. Il conduisit seize cents hommes au secours d'Antigone Doson, dans la guerre contre Cléomènes, et se trouva en personne à la bataille de Sellesia. Ses liaisons avec les Macédoniens et la situation critique des Romains, qui, après une guerre terrible contre les Gaulois, étaient menacés par Annibal, lui inspirèrent le projet de secouer leur joug. Il s'empara donc de la portion de l'Illyrie qui leur appartenait, et alla ensuite avec cinquante bâtiments légers ravager les Cyclades. Les Romains, irrités de ce manque de foi, envoyèrent sur-le-champ contre lui le consul Æmilius Paulus, qui l'eut bientôt chassé de toute l'Illyrie. Il se réfugia dans l'île de Pharos, où les Romains le poursuivirent; et, ayant été vaincu après un combat opiniâtre, il s'embarqua en secret et se réfugia chez Philippe, roi de Macédoine. Il le suivit dans toutes ses expéditions, et Polybe attribue à ses conseils les cruautés dont ce prince se souilla dans la guerre d'Etolie. Philippe, ayant reçu la nouvelle de la défaite des Romains à Cannes, en fit part sur-le-champ à Démétrius, qui lui conseilla de faire la paix avec les Etoliens, pour aller en Italie joindre ses armées à celles des Carthaginois. Cet avis fut goûté par Philippe, qui traita d'abord avec les Étoliens, et fit ensuite avec Annibal un traité d'alliance offensive et défensive, dont une des conditions était que Démétrius serait rétabli à Pharos; mais ce dernier n'eut pas le temps de voir l'exécution de ses projets. Il voulut, pour servir Philippe, s'emparer de la ville de Messène durant la nuit. Il réussit à y pénétrer; mais les Messéniens, lorsque le jour fut venu, le repoussèrent, et il périt dans le combat, vers l'an 214 avant J.-C. C'était, suivant Polybe, un homme intrépide, mais audacieux jusqu'à la témérité et sans jugement. C—R.

DÉMÉTRIUS *le Cynique*, né dans l'Attique, fut disciple d'Apollonius de Tyane; il vint à Rome sous le règne de Néron, et, dans un discours public, il eut la hardiesse de blâmer les dépenses de l'empereur pour la construction d'un magnifique gymnase. Le philosophe pouvait payer cher cette saillie indiscrète: heureuse-

ment pour lui, Néron avait mieux chanté ce jour-là qu'à l'ordinaire; Démétrius en fut quitte pour sortir de Rome. Arrien raconte qu'il répondit à Néron, qui voulait le faire mourir: « Vous me menacez de la mort, mais » la nature vous en menace. » Pendant son séjour à Rome, Démétrius forma une étroite liaison avec Thraséa, qui, ayant été proscrit par Néron, s'entretint avec Démétrius sur la nature de l'ame, se fit ouvrir les quatre veines, et mourut en présence de Démétrius le philosophe, qui se retira à Athènes, où il resta jusqu'au règne de Vespasien. Étant revenu à Rome, il encourut la disgrâce de l'empereur, et partagea le sort des autres philosophes, qui, excitant des mouvements populaires par leurs discours, furent chassés de l'Italie. Démétrius, après sa condamnation n'épargna point l'empereur dans ses discours. « Tu fais » tout ce que tu peux, lui dit Vespa- » sien, pour que je te fasse mourir; » mais je ne m'amuse pas à faire tuer » tous les chiens qui aboyent. » On croit que Démétrius revint de son exil, mais on ne sait point l'époque de sa mort. Sénèque lui donne les plus grands éloges, et cite plusieurs de ses maximes. M—D.

DÉMÉTRIUS, né à Scepsis, dans la Troade, d'une famille distinguée, fut disciple d'Aristarque et de Cratès, et se livra comme eux à l'interprétation des poëmes d'Homère. Il s'attacha principalement à en expliquer la géographie, surtout celle des pays qui avaient fourni des troupes aux Troyens. Il avait fait sur ce sujet un ouvrage très considérable, que Strabon cite à chaque instant, et qui avait souvent été copié par les autres grammairiens qui avaient écrit sur Homère. C—R.

DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le 13e. siècle. Il composa en grec un ouvrage sur la goutte, pour répondre au désir de son prince, qui, probablement, souffrait de cette maladie, et il le lui dédia. Cet ouvrage, sous le titre *de Podagrâ*, a été publié en grec et en latin par les soins de Guill. Postel, Paris, 1558, in-8°.; par ceux de Jos.-Et. Bernard, Leyde, 1743, in-8°.; traduit en français par Fréd. Jamot, Paris, 1573, in-8°.; et en latin, par Jean Borghès, (*Voy.* BORGHÈS). Quoique peu étendu, ce livre n'est certainement point une des plus faibles productions des grecs modernes, comme l'ont avancé quelques critiques trop rigoureux. S'il pèche par quelques raisonnements galéniques que l'expérience n'a point sanctionnés, en revanche il contient d'excellents préceptes, soit pour se préserver de la goutte, soit pour la guérir, ou au moins en adoucir ou éloigner les accès. L'auteur indique clairement les causes de cette maladie, qu'il regarde avec raison comme affectant toute la constitution du corps. Il invoque fréquemment l'autorité d'Hippocrate, dont il transcrit même des passages entiers, et il assure avoir suivi la doctrine des hommes d'une expérience consommée. Aussi l'ouvrage de Démétrius ne nous semble pas avoir été apprécié à sa juste valeur par la plupart des médecins: ceux, en effet, qui le regardent comme une très médiocre production, ou l'ont mal entendu, ou l'ont jugé sur parole. C'est sans fondement que Fabricius croit Démétrius-Pépagomène auteur d'un *Traité de la pierre*, faussement attribué à Galien. — DÉMÉTRIUS de Byzance. Nous n'avons aucuns détails sur sa vie, et les bibliographes ne s'accordent point sur ses productions. Blumenbach croit qu'il est le même que

Démétrius-Pepagomène, et que l'auteur du livre *De curâ canum;* et en conséquence il lui attribue non seulement ce dernier ouvrage, mais encore ceux *De podagrâ* et *De re accipitrariâ.* D'autres en font un personnage à part, qui a écrit sur la fauconnerie un livre grec, lequel a été traduit en latin, par Pierre Gilles, et compris avec ceux des *Scriptores rei accipitrariæ*, gr. lat., Paris, 1612, in-4°. (1) Nous manquons de documents pour résoudre cette question. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage qui nous est resté sous le nom de *Démétrius de Byzance*, est très curieux. L'auteur y parle de l'époque de l'année où l'on prend les faucons, de leur choix, des différences qu'ils présentent; il indique les moyens de reconnaître si l'oiseau est sain ou malade; il traite avec beaucoup de détails de leur éducation, de leur nourriture, et surtout de leurs nombreuses maladies, et des accidents auxquels ils sont exposés à la chasse. Cette dernière partie est une véritable pathologie ornithologique très complète, accompagnée de l'indication des remèdes que chaque affection exige. Démétrius a, en outre, traduit du grec en latin le livre de Galien, *De oculis.*

R—D—N.

DÉMÉTRIUS II (TEMEDRE), roi de Géorgie, de la race des Pagratides, fils et successeur de David III, monta sur le trône en 1126 (575 de l'ère arm.). Aussitôt qu'il eut pris les rênes du gouvernement, Fadloun, émir turk, qui possédait la ville d'Ani, capitale de l'Arménie, sous la souveraineté des sulthâns Seldjoukides de Perse, et qui avait été dépouillé de ses états par le roi David III, revint de Perse avec une nombreuse armée pour venger la mort de son père Abou'lsevar, et reprendre Ani. Il défit complètement les troupes géorgiennes, les contraignit de rentrer dans leur pays, reprit sa capitale, et obligea le roi Démétrius de faire la paix avec lui, et de reconnaître son indépendance. Quand Démétrius eut réparé les pertes qu'il avait éprouvées par cet échec, et qu'il eut fait de nouvelles levées de soldats, ses armées rentrèrent en Arménie, et y firent des conquêtes considérables. En 1128, son général Ivane Orpélian et son fils Sempad, vainquirent les troupes musulmanes sur les bords du Kour, s'emparèrent de la ville de Khounau et de tous les pays environnants. Pour les récompenser de ces services signalés, Démétrius leur céda, par un diplôme royal, la possession de tous les pays qu'ils avaient conquis. A peu près vers le même temps, un autre général, nommé *Aboulek*, et son fils Ivane prirent Toumanis et pénétrèrent fort avant en Arménie. A cette nouvelle, tous les émirs musulmans qui commandaient dans ce pays, au nom des Seldjoukides, réunirent leurs forces et se joignirent à l'Atabek Eldikouz, qui régnait dans l'Aderbadegan, pour résister aux armées géorgiennes. Leurs efforts furent couronnés du plus heureux succès; Eldikouz vainquit et prit les généraux Aboulet et Ivane, et força les Géorgiens de se retirer. Démétrius, irrité de la défaite de ses armées, rassemble de nouvelles troupes, vient attaquer les musulmans, les met en déroute, et délivre ses généraux en l'an 1137. Depuis ce temps, le roi de Géorgie fut toujours occupé à combattre les Musulmans;

(1) Dans ce recueil, publié par Rigault, on trouve, avec le texte grec, deux traités traduits par P. Gilles; le premier, intitulé : *Demetrii Constantinopolitani de Re accipitrariâ liber, seu Hieracosophion*, est divisé en 157 chapitres; l'autre, intitulé *Orneosophion*, et divisé en 84 chapitres, paraît une continuation du premier, faite par un auteur postérieur; il est dédié à l'empereur Michel (Paléologue) : ce qui l'a fait attribuer à Démétrius Pepagomène. Il avait déjà été traduit en latin par Gesner (Conrad), dans son traité *de Avibus*.

Digitized by Google

qui firent plusieurs fois des invasions dans son royaume. Il mourut en 1158, après un règne assez glorieux de trente-deux ans. Son fils David IV lui succéda. S. M—N.

DÉMÉTRIUS III, roi de Géorgie, fils et successeur de David V, monta sur le trône en 1272. Le roi David avait confié la tutelle de ce prince à Sempad, chef de la famille des Orpélians, qui le plaça lui-même sur le trône aussitôt après la mort de son père, et vainquit tous les princes qui voulaient s'opposer à son couronnement. En l'an 1282, Démétrius se trouvait à la cour des rois Mongols à Tauris, lorsque mourut Abaka-khân, et que son neveu Tangodor, ou Ahmed-khân, s'empara de son trône, et que les princes et les généraux mongols, irrités de ce que Tangodor avait embrassé la religion musulmane, se révoltèrent contre lui, le détrônèrent et mirent en sa place le fils d'Abaka, nommé *Arghoun-khân*. Dans cette circonstance, le roi de Géorgie rendit de grands services à Arghoun, qui, pour le récompenser, lui abandonna la possession de presque tous les pays de la grande Arménie, au nord du fleuve Araxes, avec la haute souveraineté sur tous les petits princes chrétiens des environs. Les autres princes géorgiens et les courtisans de l'empereur Mongol, jaloux de la prospérité de Démétrius, parvinrent par la suite, en le calomniant, à lui faire perdre la faveur d'Arghoun. Impliqué dans une conspiration formée par le général Bougatchin et d'autres officiers mongols, il fut arrêté, et on le fit mourir en l'an 1289, après un règne de dix-sept ans. Il laissa deux fils, David VI qui lui succéda, et Manuel. S. M—N.

DÉMÉTRIUS (les faux), imposteurs qui, au commencement du 17e. siècle usurpèrent le pouvoir en Russie, et firent naître dans ce pays des révolutions remarquables. Iwan Wasiliewitz, qui avait tué de sa propre main son fils aîné, laissa le trône à un autre fils, nommé *Fédor*, prince faible, auquel Boris Gudonow enleva l'autorité. Il restait encore d'un second mariage d'Iwan un enfant en bas âge, portant le nom de *Dmitri*, ou *Démétrius*, et qui pouvait un jour aspirer à la succession. Boris le fit disparaître pour ne plus rencontrer d'obstacle à son ambition. Le bruit fut répandu que Démétrius avait été égorgé dans la ville d'Uglitz, que les meurtriers avaient péri dans le tumulte, et que la ville avait été livrée au pillage. Peu après, en 1598, mourut Fédor, et Boris monta sur le trône. Le mystère dont il avait couvert l'attentat sur les jours de Démétrius, pouvait favoriser l'ambition d'un imposteur, habile à tirer parti de l'ignorance et de la crédulité du peuple russe. Grégoire Otrepieff, né dans le comté de Galitch, à ce qu'on prétend, d'une famille noble, parut sur la scène, et tenta de profiter de la circonstance pour s'emparer du sceptre des czars. Il savait lire, écrire, et avait fait quelques études; ce qui était rare alors en Russie. Chassé de plusieurs monastères, mais devenu ensuite secrétaire du patriarche Job, il apprit qu'il ressemblait d'une manière frappante à Démétrius, fils d'Iwan. Il répandit qu'il était en effet ce même Démétrius, et qu'il avait échappé à la cruauté de Boris, parce qu'un autre enfant avait été mis à sa place. Ce bruit fut accueilli par le peuple, et Boris s'en étant alarmé, fit poursuivre Otrepieff qui se sauva en Pologne, où il trouva un asyle dans la maison du palatin, ou waiwode, de Sendomir, George Mniszek. Confondu d'abord avec les domestiques, il s'insinua peu

à peu dans les bonnes grâces du palatin, et parvint à le convaincre qu'il était un rejeton de la famille des anciens czars. Muiszek lui promit sa fille en mariage, et lui procura les moyens de lever un corps de troupes avec lequel il entra en Russie. Boris marcha contre Otrepieff; mais ses troupes passèrent dans le camp du prétendu Démétrius; et ne pouvant survivre à ce revers, il prit du poison. Fier de ses succès, l'imposteur fit en 1605 une entrée triomphante à Moscou, et fut proclamé grand-duc de Russie. Il se fit livrer le fils de Boris, qu'il immola aussitôt à son ambition. La veuve d'Iwan eut avec lui une entrevue, où elle le reconnut pour son fils, et lui témoigna même, dit-on, toute la tendresse maternelle. C'est ce qui a fait croire à quelques écrivains que Grégoire Otrepieff pourrait bien en effet avoir été le fils d'Iwan; mais le récit de l'entrevue a peut-être été chargé de circonstances romanesques; et d'ailleurs, quand il serait vrai, la veuve d'Iwan a pu être trompée elle-même par la ressemblance, surtout après un laps de temps considérable. Quoi qu'il en soit de l'origine de Démétrius, il eût conservé le pouvoir, et l'eût transmis à ses descendants, s'il eût gouverné avec prudence. Mais il était plus attaché aux mœurs et aux usages des Polonais qu'à ceux des Russes, et il montra surtout peu de respect pour le rit grec, et pour le patriarche. Un parti se forma contre lui, et il fut résolu d'élever sur le trône Basile Suzki, ou Chuskoi, descendu des anciens czars par les femmes. Cependant la fille du palatin de Sendomir arriva à Moscou, avec une suite nombreuse de polonais, pour épouser le czar Démétrius; mais pendant qu'on célébrait les noces avec beaucoup de pompe, les partisans de Suzki, après avoir excité un grand tumulte, entrèrent dans le palais, se saisirent du czar, le massacrèrent ainsi qu'un grand nombre de Polonais, et arrêtèrent sa femme. Peu après, Susky fut proclamé, et fit exposer publiquement le corps de Démétrius; mais il n'était pas reconnaissable, et le bruit courut bientôt qu'il vivait encore. Ce bruit fut accueilli par le peuple russe, et un autre imposteur se présenta sous le même nom. Ayant été secondé par les Polonais, qui désiraient de venger la mort de leurs compatriotes, et d'affaiblir la Russie par les troubles intérieurs, il entra à Moscou avec une armée considérable. La femme du premier faux Démétrius, qui avait été remise en liberté, le reconnut pour son mari, et augmenta ainsi le nombre de ses partisans. Suski se soutint quelque temps en recourant au roi de Suède, qui lui envoya des secours. Il tomba cependant ensuite entre les mains des Polonais, qui le forcèrent à déposer la couronne en 1610. La même année, le second faux Démétrius fut massacré par les Tartares qu'il avait pris à son service pour la garde de sa personne. La régence de Moscou venait d'offrir la couronne à Vladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne, et la régence de Nowogorod appela Charles-Philippe, fils du roi de Suède Charles IX (*v.* Charles-Philippe, t. viii, p. 198, et Sigismond). Cette diversité de vues et d'intérêts augmenta les troubles. Il se présenta de nouveaux imposteurs qui se firent des partisans dans quelques parties de l'empire, mais sur le nombre desquels les relations varient. Les irrésolutions des rois de Pologne et de Suède, la corruption des Boyards, et la faiblesse d'un peuple stupide et crédule, plongèrent la Russie dans un chaos d'anarchie et de désordre, jusqu'à ce qu'un prince Poyarski, secondé

Digitized by Google

par un moine, parvint à faire proclamer, en 1613, Michel Fédérowitz Romanow, qui était fils du patriarche Fédor, ou Philaret, et qui avait vécu dans l'obscurité d'un cloître. Les faux Démétrius, parmi lesquels était le fils du premier, après avoir trompé encore quelque temps la crédulité du peuple dans les provinces éloignées, furent saisis et exécutés. Mais plus tard, il en reparut encore un qu'on donna pour le fils de Grégoire Otrepieff, et de la fille du palatin de Sendomir. Au rapport de ses partisans, il était né pendant la détention de la femme d'Otrepieff, et le prêtre qui lui administra le baptême, traça sur son corps des caractères qui faisaient connaître son origine. Il fut accueilli par Vladislas, qui, en 1636, était monté sur le trône de Pologne. Ensuite il se réfugia en Suède, et enfin il chercha un asile dans le Holstein. Un émissaire moscovite engagea le duc de Holstein à le livrer; et après avoir été conduit en Russie, il fut exécuté en 1653.

C—AU.

DÉMÉTRIUS. *Voy.* METEREN.

DÉMEUNIER. *Voy.* DESMEUNIER.

DEMIRI. *Voy.* DOMAIRY.

DÉMOCÈDE, médecin grec, était de Crotone. Hérodote en parle comme d'un praticien très célèbre. Goulin présume qu'il a pu naître dans la même année qu'Hippocrate I, aïeul du grand Hippocrate; c'est-à-dire, l'an 558 avant notre ère. Fatigué des violences de son père Calliphon, Démocède se réfugia dans l'île d'Égine, d'où il passa à Athènes, puis à Samos, où ses talents lui méritèrent la confiance du tyran Polycrate. Orètes, gouverneur de Sardes, ayant fait périr ce dernier par trahison, et s'étant emparé de toutes les personnes de la suite du roi, Démocède, qui se trouvait de ce nombre, fut emmené à Sardes. Darius n'est pas plutôt monté sur le trône que, pour venger la mort de Polycrate, il fait tuer le perfide Orètes, et s'empare de ses richesses ainsi que de ses esclaves, parmi lesquels était confondu Démocède, qui passe ainsi d'une captivité à une autre. Mais, peu de temps après, Darius, s'étant luxé le pied à la chasse, et n'ayant pu obtenir de soulagement des médecins égyptiens, qui passaient néanmoins en Perse pour fort habiles, fait venir Démocède, dont on lui avait vanté les talents. Celui-ci paraît devant le roi, chargé de fers et couvert de haillons; mais son sort ne tarda pas à changer. Il traite la maladie du prince suivant la méthode des médecins grecs, le met bientôt en état de marcher avec autant d'aisance qu'auparavant, et reçoit du monarque reconnaissant une maison magnifique dans Suse, des richesses considérables, et l'insigne honneur d'être admis à sa table. Quelque temps après, il soigna avec le même succès Atossa, femme de Darius et fille de Cyrus, qui avait un ulcère au sein. Malgré toutes les faveurs dont il était comblé, Démocède ne se trouvait point heureux, et brûlait de quitter un brillant esclavage pour retourner dans sa patrie. Il saisit la première occasion favorable, et rentra à Crotone, où il épousa la fille du fameux athlète Milon.

R—D—N.

DÉMOCHARÈS, orateur et historien athénien, était fils de Lachès et d'une sœur de Démosthènes. Il se livra aussi aux affaires publiques, et ne crut pas devoir s'écarter de la route qui lui avait été tracée par son oncle. Dans le décret rendu par le peuple, en sa faveur, qu'on lit dans les Vies des dix orateurs, faussement attribuées à Plutarque, il est loué d'avoir été exilé pour la cause de la démocra-

tie; de n'avoir jamais accepté aucun emploi dans les temps où le peuple ne jouissait pas de ses droits, et de n'avoir jamais pris part à l'oligarchie. Il se permit contre Antipater et contre Cassandre les discours les plus insultants; ce qui était d'autant plus déplacé, que les Athéniens en étaient réduits à n'avoir que le choix d'un maître. Il fut sans doute exilé d'Athènes, lorsque Démétrius de Phalère en eut le gouvernement; car on ne peut attribuer qu'à cet exil l'acharnement qu'il mit à déchirer la mémoire de ce grand homme. Il y revint lorsque Démétrius Poliorcètes rendit aux Athéniens cette prétendue liberté dont on a parlé à son article, et il contribua vraisemblablement à faire adopter la loi qui fut rendue sur la proposition de Sophocles, pour chasser tous les philosophes de l'Attique. Cette loi était principalement dirigée contre les péripatéticiens, soit à cause de Démétrius de Phalere, soit parce que les philosophes de cette secte, conformément aux principes de leur maître, étaient ennemis du gouvernement populaire. Philon, l'un des disciples d'Aristote, ayant attaqué, l'année suivante, et cette loi et Sophocles qui en était l'auteur, Démocharès prit sa défense, et prononça à cette occasion un discours, dans lequel il avait entassé des calomnies atroces et dénuées de fondement contre ce qu'il y avait eu de plus respectable en philosophes. Mais le peuple, qui était revenu à des sentiments plus raisonnables, annulla la loi, et condamna Sophocles à une amende de cinq talents. Démocharès fut lui-même exilé quelques années après, pour s'être permis des plaisanteries sur la basse adulation dont Démétrius Poliorcètes était l'objet. Il revint sous l'archontat de Dioclès, l'an 288 avant J.-C. Un an après que Démétrius eut été dépouillé de ses états, sur la fin de ses jours, l'an 271 avant J.-C., les Athéniens lui décernèrent une statue, sa nourriture au Prytanée, et le droit de *proédrie* (préséance) aux jeux publics. Il avait écrit l'histoire de son temps, dans laquelle il déchirait Démétrius de Phalère. Cet ouvrage, suivant Cicéron, était écrit plutôt en orateur qu'en historien. C—r.

DÉMOCHARÈS. *V.* MOUCHY (DE).

DÉMOCRITE naquit à Abdère, ville de la Thrace, la 3ᵉ. année de la 77ᵉ. olympiade (470 ans av. J.-C.); c'est là le sentiment le plus général. Il sortait d'une famille illustre et opulente. Son père ayant donné l'hospitalité à Xercès, ce prince lui laissa des chaldéens et des mages, pour soigner l'éducation du jeune abdéritain. Démocrite apprit d'eux l'astronomie et la théologie. Ce fait, s'il est vrai, est assez difficile à concilier avec l'époque de sa naissance, laquelle fut postérieure de dix ans à l'expédition de Xercès. Toutefois après la mort de son père, Démocrite, héritier avec ses deux frères de tout le bien de la famille, leur laissa les terres et les maisons, et ne se réserva que l'argent comptant. Sa part qui fut la moindre, était, dit-on, de cent talents, ce qui revient à plus d'un demi-million de notre monnaie. Maître de cette somme, il exécuta le dessein que l'amour des sciences lui avait inspiré. Ce fut de visiter toutes les contrées où il se flattait de trouver des lumières. Il alla d'abord en Égypte, où les prêtres lui enseignèrent la géométrie. De là il passa dans l'Asie, parcourut la Perse, pénétra jusqu'aux Indes, et revint par l'Éthiopie. Son unique objet dans ce voyage était de consulter les mages et les gymnosophistes. Rien ne lui coûtait, ni dépenses, ni fatigues, lorsqu'il s'agissait de voir et d'entendre

Digitized by Google

quelque savant. Il est probable que ce fut seulement à son retour qu'il se rendit dans la grande Grèce, où Leucippe, chef et rénovateur de la secte éléatique, enseignait le système des atomes et du vide: système inventé dans l'origine par des philosophes orientaux; et que, par l'extension qu'il lui avait donnée, Leucippe s'était en quelque sorte approprié. Ce fut, selon toute apparence, à l'école de ce philosophe que Démocrite puisa les principes de physique qu'il développa depuis dans ses ouvrages. On suppose encore qu'il eut la curiosité fort naturelle de visiter la ville d'Athènes, et d'y assister aux leçons des plus célèbres philosophes du temps, de Socrate et d'Anaxagore. On ajoute qu'il eut la modestie de ne s'en point faire connaître. De retour dans sa patrie, Démocrite, ruiné par ses longs voyages, eut un asyle dans la maison de son frère Damasis. Une loi des Abdéritains privait des honneurs de la sépulture quiconque avait dissipé son patrimoine. Pour se soustraire à une telle ignominie, Démocrite fit une lecture publique de son *Traité sur le grand monde*. Le peuple fut si charmé de la beauté de l'ouvrage, et du talent de l'écrivain, qu'il lui décerna des statues, décida que les frais de ses funérailles seraient pris sur le trésor public, et ajouta, à ces témoignages d'admiration, 500 talents de récompense (près de 3 millions). Cet excès de magnificence a fait révoquer en doute la vérité de ce récit. Quoi qu'il en soit, les Abdéritains, frappés du savoir et du génie de leur concitoyen, le mirent à la tête de leurs affaires. Démocrite renonça bientôt à tant d'honneurs, pour revenir aux douceurs de la vie solitaire et contemplative. Le noble désintéressement de ce philosophe, la retraite profonde où il s'était enseveli; les travaux singuliers auxquels il se livrait avec passion nuit et jour, l'habitude qu'il avait contractée de saisir surtout dans les choses humaines ce qu'elles ont de ridicule, de vain et de puéril; l'expression du rire qu'un tel sentiment donnait à sa physionomie; toutes les particularités d'une conduite si éloignée de la conduite ordinaire, firent craindre aux Abdéritains que Démocrite n'eût l'esprit dérangé. Hippocrate, appelé de Cos pour le guérir, mit à la voile et se rendit à Abdère. Il trouva, dit-on, Démocrite environné d'animaux qu'il disséquait, et dans lesquels il cherchait à surprendre quelques uns des mystères de l'organisation. L'entrevue de ces deux grands hommes leur inspira une profonde estime l'un pour l'autre. Hippocrate regagna son vaisseau, ravi des paroles de Démocrite, et rassurant les Abdéritains sur une raison dont il admirait la force et l'étendue. Il est des écrivains qui regardent ce voyage d'Hippocrate comme une de ces fables dont on aime à défigurer la vie des grands hommes. La lettre où Hippocrate en parle lui-même, n'a point à la vérité le naturel et la simplicité de ses autres ouvrages. Cette lettre n'est probablement qu'une amplification de rhéteur; mais ce qu'on ne peut nier, c'est que Hippocrate et Démocrite n'aient été contemporains, et que, d'après le témoignage d'Élien et de Diogène, le grand philosophe et le grand médecin ne se soient cherchés et connus. Il serait, du reste, inutile de rappeler ici sur Démocrite une foule de petites anecdotes dont rien ne garantit l'authenticité, et qui, n'ajoutant rien à sa gloire, sont en partie inconciliables avec la grandeur et la beauté de son génie. Qu'importe au genre humain que, dans la maison d'Hippocrate, il ait deviné quelle était la couleur et

l'état de la chèvre dont ce médecin lui fit servir le lait? et qu'un jour ayant salué du nom de fille la compagne de son hôte, il l'ait saluée le lendemain du nom de femme? Ces contes insipides, ainsi que les rêveries que l'on a fort gratuitement imputées à Démocrite, sont tout-à-fait indignes de l'histoire. Le seul héritage qu'un grand philosophe laisse à la postérité, après l'exemple de sa vie, c'est le système entier, mais épuré, de ses idées. Celles de Démocrite mériteraient un examen particulier. Il avait un de ces esprits souples et pénétrants qui ont le sentiment de tout, qui saisissent et perfectionnent tout. L'histoire naturelle, l'anatomie, la médecine, la physique, la géométrie, la morale, les lettres et les arts se trouvèrent, selon l'expression de Bayle, dans la sphère de son activité: on en peut juger par le catalogue de ses ouvrages, consigné dans Diogène Laërce. Au don si rare de la pensée, ce grand homme joignit le don plus rare encore de l'expression. Son style, au sentiment de Cicéron, avait tout le charme, tout l'éclat du style de Platon. Voilà un de ces magnifiques éloges dont nous ne pouvons sentir la justesse, parce qu'aucun des ouvrages de Démocrite n'est venu jusqu'à nous. Quant au fond même de ses idées, on peut le réduire, ce semble, au petit nombre suivant de propositions: « Le savoir de l'homme n'est que le » sentiment de ses propres affections. » — Rien ne se fait de rien, et ne » peut se résoudre en ce qui n'est pas. » — Donc, tout ce qui est, est composé » de principes subsistants par eux-» mêmes. — Ces principes sont les » atomes et le vide. — Dans tout ce » qui existe, il n'y a de réel que ces » deux principes. — Les atomes sont » infinis en nombre, comme le vide » l'est en capacité. — Les atomes sont » d'une telle ténuité qu'ils échappent » à la vue; leur solidité les rend inal-» térables; leurs figures sont variées » à l'infini. Ces atomes sont les corps » primitifs qui se meuvent dans le vide » infini, lequel n'admet aucune de ces » relations de situations indiquées par » ces paroles, *haut*, *bas*, *moyen*, *ex-* » *trême*. — Le mouvement des atomes » n'a point eu de commencement; il » est de toute éternité: par lui, les » atomes s'attirent, se repoussent, » s'unissent, se séparent; et de ces » unions, de ces séparations, résul-» tent la composition et la décomposi-» tion de tous les corps. — Les corps » ne diffèrent entre eux que par le » nombre, la figure et la disposition » réciproque des atomes dont ils se » composent. — Les mondes eux-mê-» mes, disséminés en nombre infini » dans le vide infini, quelles que soient » leur égalité ou leur inégalité réci-» proques, n'ont pas une autre ori-» gine, et sont soumis aux mêmes va-» riations. Le mouvement rapide des » atomes est la seule ame qui pénètre » ces mondes avec l'activité du feu. » — Le feu lui-même est composé d'a-» tomes ronds toujours agités. » Tels sont les fondements de la physique adoptée par Démocrite; elle repose, comme on le voit, sur une théorie fort analogue à la théorie des affinités, créée par les physiciens et les chimistes modernes. Quelques autres points de sa philosophie rentrent dans les opinions de Descartes, de Spinosa, et même de Mallebranche. Selon lui, l'homme est un composé d'eau et de terre animé par le feu. Cette ame de feu périt avec le corps; elle a une partie douée de raison, qui siége dans la poitrine, et une partie irraisonnable, laquelle est diffuse dans tous les organes. Au rapport de Cicéron, il appelait *divinité* ces images qui peignent les objets dans

notre ame, la nature qui nous envoie ces images, et notre entendement qui les reçoit. N'est-ce pas là voir tout en Dieu? Du reste il faisait de la tranquillité d'esprit l'unique but de la morale; il voulait que les lois laissassent à tout homme la liberté de vivre comme il l'entendait, pourvu qu'il ne nuisît à personne. On prétend que Démocrite vécut jusqu'à l'âge de cent neuf ans. On dit encore que, comme il s'affaiblissait de plus en plus, et que les fêtes de Cérès approchaient, par complaisance pour sa sœur, qui craignait en le perdant de ne point assister à la solennité religieuse, ce philosophe recula sa fin de quelques jours, en se faisant apporter chaque matin des pains chauds dont il respirait la vapeur; il se soutint par cet artifice tout le temps que dura la fête, après quoi il se laissa tomber doucement dans les bras de la mort. (1). P—s—t.

DÉMOCRITE de Sicyone. *Voy.* Damocrite.

DEMOIVRE. *Voy.* Moivre.

DEMONS (Jean), sieur d'Hédicourt, fut, en 1587, conseiller au bailliage et siége présidial d'Amiens, sa patrie; il a laissé deux ouvrages rares et singuliers : I. *la Démonstration de la quatrième partie de rien, et quelque chose, et tout; avec la quintessence tirée du quart de rien et de ses dépendances, contenant les préceptes de la saincte magie et dévote invocation de Demons, pour trouver l'origine des maux de la France, et les remèdes d'iceux*, Paris, 1594, in-8°., de 78 pages. Par ces mots, *la quatrième partie*, l'auteur entend qu'il vient en *quatrième* après le *Nihil* de Passerat, *Quelque chose*, et *Tout*. Mais c'est le seul rapport qu'il ait avec ses prédécesseurs, car son ouvrage n'est qu'une doxologie, en vers, du nom de Dieu, lequel est pardessus *tout*. La quintessence (5e. partie) est aussi en vers, entremêlée d'une glose latine fort obscure. Sur les marges sont des passages de la *Bible*, d'auteurs profanes, des noms de Dieu en hébreu. II. *La Sextessence diallactique et potentielle, tirée par une nouvelle façon d'alambiquer, suivant les préceptes de la sainte magie et invocation de Demons, conseiller, etc., tant pour guarir l'hémorragie, playes, tumeurs et ulcères vénériennes de la France, que pour changer les choses estimées plus nuisibles et abominables en bonnes et utiles*, Paris, 1595, in-8°., 396 pages. Cette sextessence ou sixième partie n'est qu'une réimpression du poëme de la *quintessence*; mais, au lieu de la glose latine, on en trouve une française, beaucoup plus étendue et moins obscure. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*, ont admis sans raison ce livre dans leur catalogue. Les deux ouvrages de Demons ne sont ni historiques, ni magiques; c'est de pure théologie mystique. Dans son zèle indiscret, il fait de Virgile un théologien, Daphnis est le Dieu vivant, Amaryllis est l'ame, Alphésibée, le prêtre qui les concilie, etc. Ce n'est pas la première fois que l'on a l'occasion de remarquer que les livres les plus rares sont souvent les moins curieux. D. L.

DEMONTIOSIUS. *V.* Montiosieu.

DEMOPHILUS. *V.* Damophilus.

DEMOPHON. *V.* Damophon.

(1) Jean Chrysostôme Magnenus, a donné : *Democritus reviviscens seu de vita et philosophia Democriti*, Leyde, 1648, in-12., Londre, 1658, id. On a publié sous le nom de ce philosophe un traité hermétique *De arte sacrâ*, Padoue, 1573, souvent réimprimé; une *Physique mystique*, un *livre à Leucippe*, se trouvent également dans des manuscrits grecs de chimie. Tous ces écrits sont évidemment pseudonymes Regnard, Autreau, Moncrif et Taconnet, ont mis Démocrite sur la scène française. D. L.

DÉMOSTHÈNE, athénien, le plus grand orateur de la Grèce, naquit l'an 381 avant J.-C., et perdit dès l'enfance son père, homme riche, qui possédait une fabrique d'armes et d'épées. Livré à la tendresse aveugle d'une mère et à la négligence de tuteurs infidèles, éloigné de l'étude par la faiblesse de son tempérament, sa première éducation ne semblait pas faite pour préparer un grand homme. L'énergie de son ame ne s'annonça que par des vices de caractère. Ses camarades, objet habituel de sa malignité, lui donnèrent le surnom de *serpent*. A seize ans, il entendit dans une cause importante Callistrate, avocat célèbre; il vit le pouvoir de la parole, la dignité de l'orateur, entouré d'hommages et reconduit en triomphe par des citoyens libres. Il eut l'idée de l'éloquence et de la gloire, et s'y destina tout entier. Son premier maître fut Isée, rhéteur habile et véhément. Avec ce secours, il profita si vite, qu'à dix-sept ans il attaqua ses tuteurs devant les tribunaux, et prononça contre eux plusieurs plaidoyers conservés jusqu'à nous. Il gagna son procès; mais, suivant l'usage de tous les temps, il perdit beaucoup dans la restitution qu'il obtint. Cependant il suivait les leçons de Platon, et puisait à la source de cette philosophie généreuse les maximes élevées qui remplissent ses harangues politiques. Mais, lorsqu'il essaya de parler dans l'assemblée publique, il s'aperçut de tout ce qui lui manquait encore; deux fois il fut repoussé par des huées. Les Athéniens, peuple instruit et railleur, se moquèrent de son style pénible, et de sa prononciation naturellement embarrassée. L'acteur Satyrus le ranima et lui donna des leçons. Démosthène mit en usage une obstination infatigable et ingénieuse pour former sa voix, fortifier sa poitrine, corriger ses gestes, et acquérir ce grand art de l'action, qu'il estimait le premier de tous, sans doute en proportion des efforts qu'il lui avait coûté. Il ne poursuivait pas avec moins de zèle l'étude du style et de l'éloquence. Les anciens nous parlent de ce cabinet souterrain, dans lequel il demeurait enfermé plusieurs mois, la tête à demi rasée, copiant Thucydide, s'exerçant à tout exprimer en orateur, préparant des morceaux pour toute occasion, sans cesse déclamant, méditant, écrivant. Les envieux prétendaient voir dans ce travail continuel l'absence ou la médiocrité du talent; ils raisonnaient mal; l'ardente opiniâtreté de Démosthène montrait son génie. La nature ne commande si impérieusement qu'à ceux qu'elle favorise, et cette force de persévérance est peut-être le plus rare de ses dons. Les harangues de Démosthène sentaient l'huile, disait-on; mais il répondait avec raison à ses ennemis, que sa lampe et la leur n'éclairaient pas les mêmes travaux. Les études de Démosthène occupèrent plusieurs années de sa jeunesse, sans lui laisser le loisir de paraître à la tribune ou au barreau. A vingt-sept ans, il entreprit une cause qui semblait à la fois publique et privée, et qui participait de la défense judiciaire et du discours politique. Leptine, citoyen puissant, avait fait passer une loi qui défendait qu'aucun citoyen, excepté les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, fût exempté des *magistratures onéreuses* établies dans toutes les démocraties, telles que la direction des jeux, ou plutôt l'obligation de les donner à ses dépens; honorable impôt que l'on briguait à Rome, mais que l'on fuyait à Athènes, apparemment parce qu'il ruinait la fortune sans servir à l'ambition. Démosthène attaqua cette loi au nom

de Ctesippe, à qui la gloire de son père Chabrias donnait des droits à l'exemption; mais l'orateur subordonne la cause de son client aux motifs tirés de la dignité du peuple athénien, qui ne doit être ni limité ni gêné dans la distribution des priviléges et des faveurs. Rien n'est plus éloquent que la supposition par laquelle il montre combien il serait bizarre que le patriotisme d'Harmodius, s'il se retrouvait dans un autre citoyen, ne pût obtenir les mêmes honneurs. Pour sentir tout le prix de ce discours, il faut le comparer à celui que le rhéteur Aristide écrivit, plusieurs siècles après, sur le même sujet. On voit déjà dans Démosthène l'orateur noblement populaire et l'homme de génie. La même année, il avait composé, sans le prononcer, le plaidoyer moins important contre Androtion. On place dans les années suivantes ses discours contre Conon et Aristocrate. Démosthène écrivait souvent des accusations au nom de différents citoyens, qui les débitaient eux-mêmes. Il a fait ainsi huit discours pour le seul Apollodore. Une preuve que Démosthène ne les prononçait pas, c'est que dans la même affaire il fournit un discours à chacune des deux parties, et se chargea secrètement de l'accusation et de la défense. Quelques uns de ces plaidoyers roulent sur des affaires publiques. C'est tantôt une réclamation contre l'auteur d'une loi injuste, tantôt une dénonciation contre la négligence d'un citoyen dans le service de l'état, ou contre ses violences. D'autres discours traitent d'intérêts particuliers et pécuniaires. Il paraît que ce grand orateur travailla toute sa vie pour le barreau, même lorsqu'il régnait à la tribune, et qu'il était devenu par son éloquence le magistrat et le conseiller public d'Athènes. Ses travaux pour les citoyens étaient, après son patrimoine, la source principale de sa fortune. On ne peut douter qu'il n'ait composé beaucoup de discours que nous n'avons plus. On remarque, dans le grand nombre de ceux qui nous restent, que presque aucun n'est apologétique. Le caractère âpre et violent de Démosthène le portait au rôle d'accusateur, si pénible pour Cicéron; il le remplit plus d'une fois en son nom et pour ses propres injures. Insulté et frappé au visage par Midias, citoyen riche et perturbateur, qui fut pour lui une espèce de Clodius, autant que les indécentes querelles de la démocratie d'Athènes peuvent se comparer à l'affreuse dignité des discordes romaines; il attaqua son ennemi devant le peuple, par une invective admirablement raisonnée; puis il abandonna sa poursuite pour quelques milliers de dragmes. Peu de temps après, blessé de plusieurs coups à la tête, il réclamait une amende. Ces deux accidents, si voisins l'un de l'autre, et la manière dont l'orateur s'en consolait ou s'en dédommageait, firent dire que sa tête était d'un excellent produit, et lui rapportait autant qu'une bonne ferme. Ces mœurs ont sans doute peu de noblesse; cependant, à cette époque, Démosthène, âgé de trente-un ans, avait paru dans l'administration, et déjà même il entrait dans sa lutte immortelle contre Philippe. Dès-lors toute sa vie paraît s'épurer au feu du patriotisme qui transporte son ame et la conserve incorruptible. Au milieu de la vénalité des orateurs d'Athènes, seul il méprise les trésors et les séductions du Macédonien, et se voue sans réserve à la patrie. Il paraît que Démosthène, long-temps avant d'attaquer Philippe, soupçonnait les projets d'envahissement de ce rusé monarque, et que cette juste défiance l'ins-

pirait dans le premier discours public qu'il prononça pour engager les Athéniens à se maintenir en paix avec la Perse, et à fortifier leur puissance maritime. L'année suivante, il fit sa harangue en faveur de Mégalopolis, colonie protégée par les Thébains, mais que les Spartiates, alliés d'Athènes, voulaient détruire, en intéressant Athènes à sa ruine, par la restitution d'un territoire considérable; on peut reconnaître encore dans ce discours la prévoyance de l'orateur, méditant déjà la fameuse ligue de Thèbes et d'Athènes. En un mot, il semble que toute sa carrière publique n'a qu'un seul objet, guerre à Philippe; et l'on sait qu'en politique comme ailleurs, le génie n'est souvent que la poursuite obstinée d'une seule idée fortement conçue. Onze harangues prononcées dans l'espace de quinze ans, sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*, forment l'ensemble de cette grande accusation, intentée par le citoyen d'une république contre un monarque trompeur et conquérant. Démosthène avait vu de près Philippe, dont il pénétrait si bien le dangereux génie. Envoyé comme ambassadeur à la cour de Macédoine, il y avait éprouvé ces humiliations d'amour-propre, dont le ressentiment particulier entre souvent dans les haines publiques des hommes d'état; et Philippe était devenu pour lui un ennemi personnel. Mécontent de ses collègues d'ambassade, et surtout d'Eschine, il accusa cet orateur de prévarication et de vénalité. Le discours éloquent et détaillé qu'il prononça, ainsi que la réponse d'Eschine, forment une espèce de diversion dans ce grand combat contre Philippe, et les harangues contradictoires des deux orateurs jettent de nouvelles lumières sur la situation et l'esprit d'Athènes, la politique, les ressources et le caractère du roi de Macédoine. On voit que ce prince, méditant l'asservissement de toute la Grèce, s'avance par une progression lente et sûre, qu'il va d'une usurpation à l'autre, qu'il réserve Athènes pour la dernière, et qu'il veut d'abord tout abattre autour de cette ville, que sa situation, ses forces et son nom rendent plus inaccessible. Mais Démosthène qui, dans les premiers pas de Philippe, a deviné le dernier terme où il aspire, proteste avec véhémence contre toutes les entreprises de ce prince, et veut qu'Athènes se réveille et prenne les armes à chaque mouvement qui rapproche d'elle son futur tyran. On sait quelle fut pendant long-temps l'insouciante inaction des Athéniens. Lorsqu'enfin la prise d'Élatée rendit le péril manifeste, et montra Philippe déjà presque aux portes d'Athènes, au milieu de l'abattement et du silence général, Démosthène, prenant seul la parole, ouvrit le projet d'une ligue avec les Thébains. Après avoir persuadé ses concitoyens de la nécessité de cette alliance, il fut chargé de la conclure. Ambassadeur à Thèbes, il y trouva les envoyés de Philippe; l'éloquent Python, chef de l'ambassade macédonienne, ne put tenir contre l'impétueuse véhémence de Démosthène. L'orateur renversa tout devant lui, et, faisant taire l'intérêt, la séduction, la crainte, il entraîna Thèbes dans le destin et la gloire d'Athènes. Cette alliance formée, les préparatifs de la guerre furent aussi prompts que la résolution de l'entreprendre avait été tardive. Malgré de sinistres prédictions, qui faisaient dire à Démosthène que la Pythie *philippisait*, les armées de Thèbes et d'Athènes marchèrent au-devant de Philippe, dans les plaines de Chéronée. On sait comment cet in-

fructueux effort de la liberté mourante hâta la servitude. Démosthène vit tomber son ouvrage, et s'enfuit du champ de bataille. Malgré le sentiment naturel qui reporte sur l'auteur d'une entreprise l'odieux des mauvais succès qui la suivent, les Athéniens continuèrent d'honorer Démosthène, et le chargèrent de préparer la défense et de réparer les murs d'Athènes. C'est la preuve d'une rare supériorité, que cet ascendant d'un citoyen malheureux, sur un peuple dont il a causé les revers. Une des marques de la faveur populaire que conservait Démosthène fut d'avoir été choisi pour prononcer l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée. On ne doit remarquer que l'honorable singularité de cette préférence; le discours en lui-même (1) est indigne de l'orateur. Démosthène, dans la part qu'il continua de prendre aux affaires, évita de mettre sous son nom aucun des décrets qu'il fit rendre, afin de soustraire la fortune publique à l'influence d'un génie sinistre dont il se croyait poursuivi. La mort de Philippe vint ranimer ses espérances; il en triompha sans mesure; et malgré la perte récente de sa fille, il parut en public la tête couronnée de fleurs. Il se hâta de former des ligues nouvelles, fournit des armes aux Thébains révoltés, et remplit les Athéniens d'enthousiasme pour la liberté, et de mépris pour la jeunesse d'Alexandre; mais le jeune conquérant, après avoir rasé Thèbes, menaçait Athènes, mal défendue par les illusions d'un héroïsme impuissant qu'avaient déjà remplacé la crainte et le repentir. Alexandre demanda qu'on remît entre ses mains huit orateurs qu'il regardait comme des chefs de troubles. Démosthène était du nombre, et ce fut alors qu'il rappela à ses concitoyens la fable des brebis qui livrent aux loups les chiens leurs défenseurs; cependant Athènes aurait sans doute obéi si Démades, orateur aimé d'Alexandre, n'eût obtenu grâce pour les proscrits. Après cette dernière épreuve de leur faiblesse, Démosthène et les Athéniens restèrent dans une inaction que leur imposaient la servitude commune de la Grèce et la grandeur d'Alexandre. Ce loisir devint pour l'orateur le moment d'une lutte terrible. Eschine, huit années auparavant, s'était inscrit contre un décret par lequel Ctésiphon proposait de récompenser d'une couronne d'or la vertu, le courage et les services de Démosthène, qui venait de relever à ses frais les murailles d'Athènes. La bataille de Chéronée, les désastres, les projets et les efforts publics avaient suspendu l'exécution du décret et la poursuite de l'accusateur. Mais lorsqu'enfin Athènes fut réduite au repos, Eschine recommença le procès, avec tous les avantages que lui donnaient contre son ennemi les malheurs et l'humiliation de sa patrie. La célébrité des orateurs attira dans Athènes un immense concours. On vint de toute la Grèce pour assister à ce combat d'éloquence et de génie. Eschine attaque le décret comme illégal et faux dans les termes. Il prouve d'abord que Démosthène est encore comptable de son administration, et par conséquent ne peut être couronné; et pour le mieux prouver, il peint des plus noires couleurs sa conduite politique et privée. Attaqué de toutes parts, frappé dans toutes les actions de sa vie, calomnié dans toutes ses pensées, l'orateur revient d'abord sur les coups qu'on lui porte, et raconte à son tour sa conduite politique, qui renferme celle d'Athènes.

(1) On croit assez généralement que ce discours est pseudonyme.

Digitized by Google

Cette apologie l'emporta. L'accusateur, n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages, fut exilé suivant la loi. Photius rapporte que Démosthène suivit Eschine sortant d'Athènes, le consola, lui fit accepter une bourse, et que l'orateur banni s'écria: « Comment ne pas regretter une ville » où je laisse des ennemis si généreux, » que je puis à peine espérer de trouver » ailleurs des amis qui leur ressemblent! » Plutarque, au contraire, place ces paroles dans la bouche de Démosthène, éprouvant lui-même une semblable générosité de la part d'un ennemi. Ainsi, quelle que soit l'autorité qu'on adopte, on doit admirer ou le bienfait ou le remercîment de Démosthène. Peu de temps après son triomphe il avait été condamné pour s'être laissé corrompre par Harpalus, gouverneur macédonien, qui, redoutant la colère d'Alexandre, était venu cacher dans Athènes le fruit de ses brigandages, et marchandait la protection des orateurs pour obtenir celle de la république. Démosthène est coupable, si l'on en croit le discours de Dioarque, son accusateur. Pausanias le justifie; et lui-même, après s'être enfui de sa prison, protesta toujours de son innocence dans les lettres qu'il écrivit au peuple d'Athènes; il ne craignit pas d'y mêler des conseils qui semblaient rappeler son ancien ascendant. La mort d'Alexandre lui rouvrit une carrière nouvelle. Il quitte sa retraite, court de ville en ville, soulève les peuples contre la Macédoine, et se joint partout aux ambassadeurs de sa patrie. Son zèle fut récompensé par un prompt rappel. Il rentra dans Athènes au milieu de la joie publique, et s'estima plus heureux qu'Alcibiade, puisque sans armes et sans violence il ne devait son retour qu'à la volonté libre de ses concitoyens; mais bientôt Antipater détruisit par une victoire la dernière ligne du patriotisme. La mort de l'orateur fut ordonnée, et ses concitoyens la prononcèrent. L'orateur sortit d'Athènes avec quelques amis condamnés comme lui, au nombre desquels était le célèbre Hypéride. Il passa seul dans l'île de Calaurie, et se réfugia près du sanctuaire de Neptune. Un de ces vils scélérats si commodes pour les tyrans, Archias, ancien acteur, devenu satellite d'Antipater, accourut avec quelques soldats pour saisir l'orateur, et voulut d'abord le tirer de son asyle par de fausses promesses. Démosthène, par ses dédains, fit bientôt succéder la menace à cette feinte douceur. Il demanda quelques instants pour écrire, et porta sur ses lèvres un stylet empoisonné: puis s'avançant vers les soldats, il leur livra son corps expirant. La frivole Athènes rendit hommage à celui qu'elle avait proscrit. Elle fit élever à Démosthène une statue ornée de cette inscription en deux vers: « Démos» thène, si ta force avait égalé ton » génie, jamais le Mars de Macédoine » n'aurait dompté la Grèce. » La vie de Démosthène fut exposée à toutes les contradictions de l'envie. Eschine et Dinarque ont transmis jusqu'à nous les monuments de leurs fureurs. Démosthène paraît, dans leurs discours, un citoyen ambitieux et imprudent, un homme pervers et bassement avide. Il est vrai qu'il reçut des sommes considérables du Grand Roi; mais alors il sacrifiait une de ses haines à l'autre, persuadé que les anciens ennemis de la Grèce étaient moins dangereux pour elle que Philippe. Un écrivain célèbre, qui sentait vivement la gloire, Thomas, croit cependant que Démosthène fut inutile, et peut-être nuisible à sa pa-

trie. Les inquiétudes que l'orateur donnait à Philippe, la frayeur de ce monarque, même après sa victoire, démentent cette opinion. Enfin, il faut entendre l'orateur se justifiant lui-même, il faut adopter la noblesse de ses sentiments, et, comme lui, faire entrer dans l'utilité politique cette utilité morale qui résulte pour un peuple du maintien de son caractère et de sa dignité, quelle que soit sa fortune; alors on admirera l'orateur, d'avoir marché contre la servitude au lieu de l'attendre. L'effort pouvait être heureux, et s'il ne l'était pas, au moins la nation gardait la conscience de l'avoir entrepris et l'esprit qui l'avait inspiré. L'usurpation combattue ne peut être complète ni durable. Au reste, Démosthène n'appartînt-il plus à la postérité qu'à titre d'écrivain, la plus brillante partie de cette gloire s'explique d'autant mieux, qu'on la rapproche des événements qui en furent l'occasion. Une moitié des ouvrages de l'orateur doit avoir beaucoup perdu pour nous; je parle de ses plaidoyers; on peut en compter près de trente sur des affaires privées, en commençant par ceux qu'il prononça contre ses tuteurs. Rousseau dit que *Démosthène est un orateur et Cicéron un avocat*. En ôtant au terme d'avocat l'injurieuse acception qui ne lui fut jamais donnée plus mal à-propos, on peut observer que Démosthène lui-même offre la perfection du talent de l'avocat, la justesse et la vivacité de la discussion, l'adresse du raisonnement, et quelquefois du sophisme, l'art de saisir et d'employer les circonstances. La dialectique paraît d'abord son talent naturel, et l'enthousiasme des passions a pu seul l'en faire sortir pour l'emporter jusqu'au sublime; mais les procès, les lois, les mœurs des Athéniens sont si loin de nous, que cette lecture devient froide et pénible. Elle n'occupe que les savants, qui doivent y puiser de curieux détails d'érudition; l'homme de goût pourrait y trouver le modèle de la brièveté qui convient au barreau, et qui n'exclut pas une prodigieuse fécondité de preuves et de moyens. Il est vrai que chez les Athéniens l'étendue des plaidoyers était sagement réglée par une clepsydre; mais ce qui rendait la brièveté facile à Démosthène, c'est qu'il n'est jamais attentif qu'à sa cause, qu'il la retourne en tous sens avec une inconcevable rapidité, qu'il accumule les raisons et ménage les phrases, qu'il prouve d'abord, et se tait dès qu'il a prouvé. Il paraît cependant que dans les causes importantes qui se rattachaient à l'intérêt public, les discours pouvaient se prolonger beaucoup. La Harpe n'aurait pas si fort exagéré la brièveté de Démosthènes, s'il s'était souvenu du plaidoyer contre Midias, et de la harangue sur l'ambassade d'Eschine: ou plutôt il aurait pu remarquer que dans la longueur de ces discours, remplis de raisonnements et de faits, on admire encore la rapide précision de l'orateur. On sait que la précision de Démosthène n'ôte jamais rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence: autrement, serait-il grand orateur? Mais la première vertu de son style, c'est le mouvement: voilà ce qui le faisait triompher à la tribune; il fallait le suivre et marcher avec lui. A deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière, les bienséances adroites et nobles, les raisonnements d'une force incomparable; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure, et poussé d'un souffle impétueux. Au mi-

lieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ces discours, pleins de verve et de feu, renferment les instructions les plus précises et les plus salutaires sur tous les détails du gouvernement et de la guerre. L'orateur ne déclame jamais dans un sujet où la déclamation pouvait paraître éloquente. Il expose une entreprise de Philippe, en montre les moyens, les obstacles, les dangers; il peint la langueur des Athéniens, il les conjure de faire un grand effort, il les instruit de leurs ressources, il leur compose une armée, il leur trace un plan de campagne; une courte harangue lui a suffi pour tout dire. Cette précision de langage et cette plénitude de sens appartiennent à un véritable homme d'état; le grand orateur a l'art d'y joindre la clarté et la popularité du langage. « Démosthène, observe Denys d'Halicarnasse, « a » transporté dans ses harangues politi- » ques plusieurs des qualités de Thucy- » dide; ces traits rapides et pénétrants; » cette âpreté, cette amertume, cette » véhémence qui réveille les passions, » mais il n'a pas imité les formes poé- » tiques et inusitées, qu'il ne jugeait » pas convenables à l'éloquence sé- » rieuse de la tribune. Il n'a jamais » recherché les figures inexactes et » peu suivies, les tours hasardés; il » s'est tenu dans la simplicité du lan- » gage habituel, qu'il orne et anime » par des métaphores, n'exprimant » presque jamais sa pensée sans ima- » ges. » Mais ces images servent à la précision et à la vérité du style; elles sont une peinture énergique et courte des pensées. Démosthène ne fait pas un usage moins fréquent des comparaisons prises dans les objets de la vie commune: et presque toujours il en tire des inductions vives et palpables, qu'il applique à la situation et aux intérêts de la république. On a dit fort mal à-propos que l'éloquence de Démosthène aurait mieux réussi dans Rome, et celle de Cicéron dans Athènes. Sans doute ces deux grands hommes n'ignoraient pas que le goût des auditeurs doit être la règle des orateurs. L'éloquence abondante et périodique, les expressions savamment ménagées de Cicéron, qui se prêtèrent si facilement à l'éloge d'un vainqueur et d'un maître, lui furent toujours nécessaires devant le sénat ou devant le peuple. On parlait aux Romains avec respect; leur fierté aurait mal accueilli des réprimandes et des leçons: mais l'austère rudesse de Démosthène imposait à la légèreté des Athéniens; ses reproches amers, ses prédictions sinistres fixaient au moins leur attention, et sa rapide brièveté satisfaisait leur intelligence, aussi prompte à concevoir qu'à se lasser. Enfin, Démosthène, dans ses discours politiques, s'adressant toujours au peuple, plus éclairé dans Athènes qu'ailleurs, mais peuple cependant, il devait rechercher surtout cette énergie familière et naturelle, qui revêt les plus grandes choses de termes simples. Le bon sens est son arme; mais ce bon sens est sublime, parce qu'il ne s'exerce que sur des projets nobles et des maximes généreuses, et qu'il semble donner à l'héroïsme la forme la plus simple et la plus vulgaire. Voilà le caractère commun aux diverses harangues dirigées contre Philippe. La Harpe, qui a traduit avec beaucoup d'élégance et de force la harangue sur la Chersonèse, qu'il désigne comme la plus belle de toutes, observe que les autres offrent entre elles une sorte d'uniformité monotone. Cette remarque n'est pas fondée. Les événements changeant toujours, les dis-

cours sont toujours différents, quoique composés dans le même esprit; on se plaît à voir cette politique opiniâtre, variant ses ressources d'après les variétés de la fortune. Il est vrai cependant que dans les onze harangues relatives à Philippe, il y a quelques ressemblances d'idées, et qu'un même passage se trouve dans deux discours : cette répétition tient sans doute à l'emploi que les anciens faisaient de certains morceaux préparés d'avance, qu'ils plaçaient dans l'occasion. Les OEuvres de Démosthène nous présentent une collection de soixante-cinq exordes, dont plusieurs sont employés dans les *Philippiques*, avec quelques changements. Parmi ceux qui restent isolés, il en est de fort beaux; tous portent l'empreinte de Démosthène. Peut-être ont-ils servi de commencement à des harangues, que l'orateur, une fois sûr de son début, achevait en improvisant. Malgré la sublimité des *Philippiques*, la harangue sur la couronne passe avec raison pour le premier chef-d'œuvre de Démosthène; et cette vérité doit servir à expliquer comment Cicéron a pu dire que le combat judiciaire était la plus difficile et la plus haute épreuve de l'éloquence; opinion peu concevable dans la bouche d'un orateur qui a manié l'éloquence politique. Quoi qu'il en soit, dans la harangue sur la couronne, cet intérêt d'une lutte personnelle, ce choc de deux adversaires est ennobli par la grandeur des souvenirs publics; tous les effets oratoires de la tribune et du barreau sont à la fois réunis; Athènes paraît toujours entre l'accusateur et l'accusé, et la patrie est le sujet du combat. Voilà le trait de génie qui donne à cette harangue tant de véhémence et de majesté : c'est une réfutation accablante, une apologie sublime; mais, en même temps, c'est encore une philippique, un discours national. On peut calculer aussi que de bienséances, que de ménagements, que d'adresses étaient nécessaires à l'orateur, qui, pour se justifier, rappelle à ses concitoyens leur défaite, et se vante de leur avoir conseillé la guerre où ils furent vaincus. C'est la réunion de tant d'obstacles, de beautés, qui, dans l'opinion des anciens et même de Cicéron, décidait la prééminence de ce discours sur tous les autres chefs-d'œuvre de l'éloquence. Denys d'Halicarnasse, dans un traité fort étendu sur l'éloquence de Démosthène, établit que ce grand orateur a surpassé dans chaque genre l'écrivain qui en était le modèle; Thucydide dans le genre sublime et véhément, Lysias dans le genre simple, Isocrate et Platon dans le genre tempéré. Les modernes, qui n'adoptent pas cette ancienne division, peuvent en conclure seulement que Démosthène est un grand écrivain, puisqu'il a possédé tous les tons. Denys d'Halicarnasse fait mieux sentir sa véritable supériorité, par une réflexion qu'on peut traduire ainsi : « Lorsque » je prends un discours de Démos» thène, je suis, il me semble, pos» sédé d'un dieu; je cours çà et là, » emporté par des passions opposées, » la défiance, l'espoir, la crainte, le « dédain, la haine, la colère, l'envie; » je reçois toutes les émotions qui peu» vent maîtriser le cœur de l'homme, » et je ressemble aux Corybantes, » aux prêtres de la Grande Déesse cé» lébrant les mystères, soit que la » vapeur, ou le bruit, ou le souffle » des dieux agite leur ame et la rem» plisse de mille images diverses. » Cette verve se proportionne à la diversité des sujets, mais elle n'abandonne jamais entièrement l'orateur. Il la porte dans le genre *simple*, et par cela même, il est supérieur à

Lysias qui dans son modeste et pur atticisme, languit quelquefois, tandis que Démosthène s'anime. C'est une preuve de plus que le génie a toujours quelque attribut personnel, qui le soustrait à ces divisions arbitraires imaginées par les rhéteurs. Denys d'Halicarnasse, qui ne peut dissimuler cette vérité, ajoute beaucoup de détails sur l'artifice, l'élégance et l'harmonie du style de Démosthène; il déconstruit quelques-unes de ses phrases, pour montrer que, par la plus légère altération, elles perdent une partie de leur grâce et de leur énergie. On s'étonnera de semblables remarques sur un écrivain tel que nous nous figurons Démosthène; mais il faut se souvenir de l'importance que les anciens donnaient à la partie extérieure de la diction, et de l'usage qu'ils savaient en faire, grâce à la richesse et à la souple variété de leur langue. Rien ne leur paraissait inutile pour parvenir à la perfection oratoire, qui se composait d'une foule d'effets artistement réunis. D'ailleurs, quoique l'admiration de Denys d'Halicarnasse paraisse quelquefois un peu minutieuse et scholastique, Longin, esprit supérieur, dont la critique est beaucoup plus élevée, n'insiste pas moins fortement sur ce genre de beautés, et il en présente un exemple sensible pour nous-mêmes. Cependant, il trouve que Démosthène laisse encore à désirer sous ce rapport. Il avoue même que dans la foule des qualités qui forment l'orateur, il n'est pas celui de tous qui en réunit le plus grand nombre, quoiqu'il possède les plus rares et les plus sublimes. Démosthène, en effet, devait être quelquefois comme les grands hommes, qui négligent les petites vertus; et, suivant son expression, quand il s'agissait du salut d'Athènes, « il ne s'inquiétait pas toujours de la » place d'un mot. » Mais, en général, son style paraît former un tissu indestructible, où la perfection ajoute à la force; il a fréquemment ce que nous appelons des expressions de génie, c'est-à-dire, des expressions aussi grandes que ses idées. Tous les anciens lui ont reproché des plaisanteries lourdes et froides, et ce défaut n'a pas diminué pour nous. Il en est un autre qui tient sans doute à l'une de ses plus grandes qualités: il possède au plus haut degré le pathétique véhément, et, pour emprunter les paroles de Longin, « il est plus facile de » regarder d'un œil indifférent les » foudres tombant du ciel, que » de n'être pas ému des passions » violentes qui partout éclatent dans » ses ouvrages. » Mais il paraît entièrement privé du pathétique attendrissant, du pouvoir de faire couler les pleurs, pouvoir que Cicéron a poussé si loin, et qui parmi nous conserve exclusivement le nom de *pathétique*. Malgré ce défaut, qu'il devait fortement sentir, l'orateur romain décerne à Démosthène la palme de l'éloquence, et déclare qu'en tout il est le premier. Ramenant toujours son nom avec de nouveaux éloges, il ajoute seulement quelque part: « Mon goût » est si difficile et si chagrin, que Dé» mosthène lui-même ne fait pas as» sez pour moi. Malgré sa prééminence » dans tous les genres, sur tous les » orateurs, il ne rassasie pas toujours » mes oreilles; tant elles sont avides, » exigeantes et curieuses d'une per» fection sans mesure et sans limites! » Démosthène, suivant le reproche d'Eschine et l'aveu de Cicéron et de Pline, laisse échapper des expressions violentes et bizarres; mais généralement il n'a pas moins de pureté que de vigueur. Quintilien le rappelle sans

cesse à ses contemporains comme le modèle de cette beauté sévère, si supérieure aux frivoles parures de l'affectation. Quoique le goût moderne aime les ornements et la délicatesse du style, cependant, d'après la manière dont nous concevons l'éloquence, on peut croire que l'énergique simplicité de Démosthène nous paraîtrait plus imposante que le luxe oratoire qui se mêle à la véritable et magnifique richesse de Cicéron. Démosthène, dignement reproduit dans notre langue, serait peut-être à nos yeux un orateur plus grand et plus rare; nous lui trouverions moins de mots et plus de profondeur. Dans le tissu de son style, il se rapproche de nos grands écrivains en un point remarquable; il unit, il enchaîne sa pensée par la coupe et le mouvement, beaucoup plus que par ces liaisons artificielles, d'un usage si commun chez les anciens, et souvent si embarrassantes pour les traducteurs; mais le mouvement est encore plus difficile à saisir. Comment un traducteur peut-il partager la verve continue et suivre la vitesse de Démosthène? Il est impossible d'être si violemment emporté par les passions d'un autre. Tourreil n'y réussit que faiblement; mais s'il ne rend pas le génie de Démosthène, au moins il a du talent. Auger ne sent pas le grec, et sait médiocrement le français. Sa version a le mérite d'être complète: il n'a pas traduit quelques ouvrages conservés, peut-être faussement, sous le nom de Démosthène, tels que le *Panégyrique des guerriers morts à Chéronée*, et une *Déclamation sur l'amour*, ouvrages que Denys d'Halicarnasse appelle faibles et puérils, et qui le sont en effet. Quant aux lettres de Démosthène, il ne nous en reste aucune de celles que Cicéron désigne comme renfermant des idées philosophiques. Dans une seule, très courte, il est parlé d'un disciple de Platon; les cinq autres sont purement politiques. On doit remarquer celle où Démosthène exilé recommande aux Athéniens les enfants de l'orateur Lycurgue; deux autres lettres sont des discours adressés au peuple. Toute la gloire de Démosthène est donc renfermée dans son éloquence judiciaire et politique. Il n'était qu'orateur; mais aucun homme n'a mieux soutenu ce grand titre, et toute la science de la parole, tout l'empire que, dans les républiques anciennes, la voix d'un citoyen exerçait sur la volonté d'un peuple, nous est révélé dans ses ouvrages, monuments de style et de génie pour ceux même qui n'y cherchent plus les leçons d'une éloquence impraticable (1). Les OEuvres de Démosthène, qui sont parvenues jusqu'à nous, consistent en soixante-un *Discours* ou *Harangues*, soixante-cinq *Exordes*, et six *Lettres* écrites, pendant son exil, au peuple d'Athènes. Ces six Lettres furent publiées dès 1499, dans la collection des *Epistolæ diversorum*, Venise, Alde, in-4°., *græc*. Les *Commentaires* d'Ulpien sur les *Olynthiennes* et les *Philippiques*, parurent chez le même imprimeur en 1503, in-fol., et ce ne fut que l'année suivante qu'il mit au jour l'édition *princeps* des *Oraisons de Démosthènes*, avec les arguments de Libanius, la Vie de Démosthène par Libanius, et celle qu'a écrite Plutarque, in-fol. Cette édition resta trois ans sous presse. M. Renouard assure qu'il existe une seconde édition sous la même date, mais avec des corrections qui doivent faire préférer cette seconde édition à la *princeps*; ainsi ce serait à tort que M. Harles penserait que

(1) La partie bibliographique qui suit est de M. D. L.

Digitized by Google

ces deux éditions n'en font qu'une, et que la différence qu'on trouve entre les exemplaires provient des cartons qu'Alde jugea à propos de faire pour employer un meilleur texte. L'édition de Bâle, 1532, in-fol., est estimée. Outre les commentaires d'Ulpien et les arguments de Libanius, elle contient des notes d'Érasme, de G. Budée, etc.; mais on préfère à cette édition celle que donna J. B. Féliciano, Venise, 1543, 3 vol. in-8°., et d'après laquelle fut faite celle de Bâle, 1547, 3 vol. in-8°., avec les variantes, mais sans notes et sans les commentaires d'Ulpien. La meilleure édition du texte grec est celle de Paris, Bienné, 1572, in-fol., en grec seulement, avec les commentaires d'Ulpien. C'est, jusqu'à présent, la plus correcte de toutes. Jér. Wolf donna le premier une édition complète des œuvres de Démosthène, qu'il accompagna d'une version latine, Bâle, 1549, in-fol., réimprimée à Bâle en 1572, in-fol., bonne édition; à Francfort, en 1604, in-fol., édition recherchée, et à Genève, 1607, in-fol., mauvaise édition, qui d'ailleurs est tronquée. J. Taylor avait entrepris une édition de Démosthène; elle devait avoir 5 vol. in-4°.; le tome III parut en 1748, le II°. en 1757; les tomes I, IV et V n'ont pas vu le jour; cependant on recherche les 2 volumes qui ont été publiés. L'abbé Auger avait aussi commencé une édition grecque et latine des OEuvres de Démosthène et d'Eschine; il n'en a paru que le 1er. volume, Paris, 1790, in-4°. On doit à J. J. Reiske une édition des orateurs grecs, Leipzig, 1770-75, 12 vol. in-8°. Les deux premiers volumes de cette collection contiennent les Harangues de Démosthène, et les quatre derniers l'*Apparatus* et les *Index*. Reiske étant mort avant l'impression de ces 4 volumes, sa veuve, qui avait pris part à ses travaux, fut éditeur des derniers volumes. Parmi les éditions de harangues imprimées séparément, on distingue celle de la *Harangue contre Leptine*, donnée par F. A. Wolf, Halle, 1789, in-8°., celle de la *Harangue* contre Midias, que l'on doit à G. L. Spalding, 1794, in-8°., et celle des harangues de Démosthène et d'Eschine, au sujet de l'ambassade et de la couronne, avec les notes de Taylor, Cambridge, 1769, 2 vol. in-8°. Les anciens biographes de Démosthène sont: Denys d'Halicarnasse, Libanius, Lucien et Plutarque. André Schott a écrit en latin les Vies comparées d'Aristote et de Démosthène, Vienne, 1603, in-4°. Phil. Barton a donné: *Plutarchi, Demosthenis et Ciceronis vitæ parallellæ, gr., lat., cum not.*, Oxford, 1744, in-8°. Le P. Rapin a fait: *Comparaison de Démosthène et de Cicéron*, Paris, 1676, in-12. P. Ekerman a fait imprimer: *Specimen academicum parallelismum Demosthenis et Ciceronis oratorum exhibens*, 1746, in-4°. Le beau morceau de M. Heeren *sur le caractère politique de Démosthène*, a été traduit par M. Eyriès, et imprimé au tome second de l'*Histoire abrégée de la littérature grecque*, par M. Schœll. Les *Oraisons* et *Harangues de Démosthène* ont été traduites en français par de Tournay, Paris, 1579, in-8°.; les *Philippiques*, par Lallemant, Paris, 1549, in-8°.; par de Maucroix, Paris, 1685, in-8°. *Les trois Olynthiennes* ont été traduites par Louis le Roy, Paris, Vascosan, 1551, in-4°.; les *Harangues* par Tourreil, Paris, 1691, in-8°., et les *Philippiques*, ibid., 1701, in-4°. Celles de Démosthène et d'Eschine, *pro coronâ*, par l'abbé Millot, Lyon, 1764, in-12. Quelques *Philippiques*, réunies



aux *Catilinaires* de Cicéron, par l'abbé d'Olivet et le président Bouhier, 1727, 36, 65, 71, etc., in-12; la *Harangue contre la loi de Leptine*, par Lecointe, avec des notes, 1756, in-12; les *Harangues politiques*, par Gin, 1791, 3 vol. in-8°., avec des notes sur les événements de la révolution; les Œuvres presque complètes par l'abbé Auger. (*V.* AUGER.) V—N.

DÉMOSTHÈNE, médecin. On trouve dans les écrits de Galien un DÉMOSTHÈNE de Marseille, et Ménage place sous Néron un médecin de la même ville et du même nom. Un 3e. DÉMOSTHÈNE, plus connu, est celui qui fut disciple d'Alexandre Philalèthe, et qui reçut le même surnom que son maître, c'est-à-dire, *Ami de la vérité*. On ignore si ces trois personnages ont réellement existé, ou s'ils n'en font qu'un. Toutefois il nous est resté, sous le nom de *Démosthène*, plusieurs fragments sur les maladies des yeux, fragments qui faisaient partie de trois livres estimés et souvent cités par Galien, Oribase, Aëtius, et que l'on trouve épars dans les écrits de ce dernier. Démosthène avait adopté les principes de la secte d'Hérophile, c'est-à-dire qu'avant d'entreprendre le traitement d'une maladie, il s'appliquait soigneusement à la recherche de ses causes. On lui attribue une grande connaissance du pouls. Il paraît surtout avoir fait une étude approfondie des maladies des yeux; car, dans le petit nombre de chapitres qui nous est parvenu, il parle de l'ophtalmie des vieillards, des divers corps étrangers qui s'insinuent entre la paupière et le globe de l'œil; de la faiblesse de l'organe visuel; de la cataracte et de ses différentes espèces; du renversement, de l'induration, de l'abcès des paupières, etc. R—D—N.

DÉMOTZ DE LA SALLE, né à Rumilli en Savoie, vers la fin du 17e. siècle, était de la même famille que le général Démotz de Lallée, qui commandait les forces d'Hider-Aly dans le Maïssour. Après avoir terminé ses études, Démotz entra dans les ordres, et fut pourvu d'une cure dans la partie du diocèse de Genève qui dépendait alors de la France. Il avait des connaissances assez étendues sur la musique ecclésiastique. Frappé de l'imperfection des ouvrages qui traitent du plain-chant, il résolut de composer une nouvelle méthode qui rendrait cette étude plus facile, et dans laquelle il ferait disparaître quelques uns des défauts qu'il avait cru y remarquer. Il en fit imprimer quelques essais dans les journaux du temps, et principalement dans le *Mercure*. Son système, approuvé par l'académie des sciences en 1726, fut vivement attaqué par plusieurs professeurs; il fit alors paraître une brochure intitulée : *Réponse à la critique de M***., contre un nouveau système de chant, par M****. (Démotz), *prêtre*, Paris, Quillau, 1727, in-12 de 42 pag. Dans cette réponse se trouvent les approbations de l'académie des sciences, de Quillery, de Campra, de Delacroix, de Clérambault, de Cottais, de l'Alouette et autres habiles maîtres du temps (1). Démotz publia ensuite : I. *Méthode de plain-chant selon un nouveau système, très court, très facile et très sûr*, Paris, Quillau, 1728, in-12; II. *Bréviaire romain, noté selon un nouveau système de chant*, Paris, Simon, 1728, in-12 de 1550 pag.

(1) Le système du curé Démotz, supprimant les clefs et les portées, rend la musique notée bien moins volumineuse. Chaque syllabe y est suivie de sa note, qui est ronde, carrée ou en losange, selon l'octave à laquelle elle appartient. La direction de la queue vers un des côtés ou des angles de la page, marque le ton de la note, et la variation de la figure de cette queue marque si la note est brève ou longue.

III, *Méthode de musique selon un nouveau système*, Paris, Simon, 1778, in-8°. de 232 pages. L'auteur dédia ces deux premiers à Languet de Gercy, curé de St.-Sulpice de Paris, et les adressa au célèbre Sébastien de Brossard, chantre de l'église de Meaux. Ce savant musicien lui répondit par l'écrit suivant, qui est signé S. d. B. C. D. M.: *Lettre en forme de dissertation, à M. Démotz, sur sa nouvelle méthode d'écrire le plain-chant et la musique*, Paris, 1729, in-4°. de 37 pag. Dans cette réponse, Brossard prouva au prêtre de Genève que son invention n'était pas nouvelle, et que cette méthode était plus embarrassante que l'ancienne; enfin, qu'en supposant qu'elle pût être utile à quelques particuliers qui n'en savaient point d'autres, elle était fort inutile, très incommode et même à charge au public, par rapport à la méthode générale. En effet, cette invention, qui fit beaucoup de bruit à l'époque où elle parut, n'était pas nouvelle; Bursmeister en 1601, Smid en 1607, et le P. Souhaitty en 1677, l'avaient déjà fait connaître suffisamment. C'est de la méthode de ce dernier que J.-J. Rousseau a tiré son système de notation, sans y faire aucun changement. Le système du curé Démotz eut cependant un commencement de succès, et l'auteur préparait une deuxième édition de ses livres d'église notés, avec des changements qui en devaient rendre l'usage plus sûr et plus facile. Ces changements, indifférents au fonds de la méthode, furent approuvés par l'académie des sciences (1741, *Hist.*, pag. 121); mais la mort de l'auteur, survenue peu après, en empêcha l'exécution. B—T.

DEMOURS (Pierre), fils d'un apothicaire de Marseille, où il naquit en 1702. Après avoir fait ses premières études à Avignon, il se rendit à Paris, termina dans cette ville son cours de philosophie, et suivit pendant plusieurs années les professeurs de la faculté de médecine. Admis au grade de bachelier, il alla en 1728 se faire recevoir docteur à Avignon, et revint aussitôt à Paris. Duverney le choisit pour partager ses travaux; et à la mort de cet illustre anatomiste (1730), il obtint de Chirac la place de démonstrateur et garde du cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi. Ce second Mécène étant mort en 1732, Demours en trouva un troisième dans le docteur Antoine Petit, qui lui proposa de l'aider dans ses recherches anatomiques, et de se livrer surtout au traitement des maladies des yeux. Demours profita de ce conseil avec un tel succès que bientôt il enrichit la théorie et la pratique de la chirurgie oculaire de préceptes utiles et de procédés ingénieux. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres, et l'académie des sciences de Paris le nomma, en 1769, associé vétéran. Il joignit à ces titres honorables ceux de médecin ordinaire oculiste du roi, et de censeur royal. Il mourut le 26 juin 1795, après avoir publié des traductions, des compilations, et quelques opuscules originaux: I. *Essais et observations de la société de médecine d'Edimbourg*, traduits de l'anglais, *avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux*, Paris, 1740 et suiv., 7 vol. in-12, fig.; II. *Essais et observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, tom. I, Paris, 1759, in-12., fig.; III. *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte, traduit de l'anglais de Henri Baker*, Paris, 1744, in-8°., fig.; IV. *Description du ventilateur, par le moyen duquel*

on peut renouveler facilement et en grande quantité l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc., *traduit de l'anglais d'Étienne Hales*, Paris, 1744, in-8°., fig.; V. *Méthode de traiter les plaies d'armes à feu; traduit de l'anglais de Jean Ranby*, Paris, 1745, in-12; VI. *Transactions philosophiques de la société royale de Londres, années 1736-1746; traduit de l'anglais*, Paris, 1758-1761, 5 vol. in-4°.; VII. *Table générale des matières contenues dans l'histoire et dans les mémoires de l'académie royale des sciences*, tomes V à IX, in-4°., Paris, 1747 et suiv. Les quatre premiers tomes sont dus à Godin. VIII. *Lettre a M. Petit, en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil, survenue après l'inoculation de la petite-vérole, contenant de nouvelles observations sur la structure de l'œil, et quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe*, Paris, 1767, in-8°.; IX. *Nouvelles réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée, pour servir de réponse à la lettre de M. Descemet*, Paris, 1770, in-8°. Ces deux opuscules ont pour but de confirmer par le raisonnement et par l'expérience divers points de doctrine sur l'exactitude et sur la nouveauté desquels on élevait des doutes. Les Mémoires de l'académie royale des sciences contiennent plusieurs observations curieuses du docteur Demours: sur le crapaud mâle accoucheur de la femelle; sur la structure cellulaire du corps vitré; sur la mécanique des mouvements de la prunelle. C.

DEMOUSTIER (CHARLES-ALBERT), naquit à Villers-Cotterets le 11 mars 1760, et fit ses études à Paris, au collége de Lisieux. La famille de Demoustier remontait par son père au grand Racine; et par sa mère, à La Fontaine. Ces souvenirs joints aux dispositions de la nature, lui inspirèrent de bonne heure l'amour des lettres, mais ne purent l'éloigner du mauvais goût répandu dans la littérature française, lorsqu'il composa ses premiers ouvrages. Après avoir suivi quelque temps le barreau, il fut rappelé par son goût à la culture des lettres, et publia les *Lettres à Émilie, sur la mythologie*. Cet ouvrage eut un succès prodigieux à sa publication, et devait l'obtenir dans un temps où le faux brillant, le bel esprit, étaient préférés aux productions d'un talent naturel et vrai. Aujourd'hui les *Lettres à Émilie* sont jugées avec une sévérité extrême; car le public ne revient souvent d'une prévention que pour tomber dans une autre. Le nom de *Demoustier*, comme celui de Marivaux, sert à désigner un genre d'esprit affecté et prétentieux. Le succès qu'obtint son premier ouvrage ne devait point le corriger des défauts qu'on lui reproche avec amertume, souvent avec raison, et qui l'empêcheront toujours de trouver des lecteurs parmi les hommes d'un goût sévère. Il a travaillé pour le théâtre, et dans toutes ses pièces il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux, que de talent pour la vraie comédie. On ne joue plus aujourd'hui *les Femmes, Alceste à la campagne, le Conciliateur*, et les autres comédies de Demoustier qui ont eu le plus de succès, parce que les tableaux qui ne sont pas pris dans le cœur humain et dans l'observation des mœurs, ne peuvent rester long-temps sous les yeux du parterre éclairé. Demoustier réunissait à beaucoup d'esprit un caractère facile et aimable, qui lui a mérité des amis distingués. On raconte de lui plusieurs traits qui pei-

gnent bien cette douce tolérance, cette bienveillance inaltérable qu'on apporte trop rarement dans le commerce des lettres. Nous nous bornerons à citer ici une anecdote que les journaux du temps nous ont fait connaître. Un jeune homme assistait à la première représentation d'une pièce de Demoustier, et n'écoutait qu'avec impatience. A la fin de la représentation, il ne peut se contenir, et demanda une clef forée à son voisin, celui-ci lui prêta la clef qu'il demandait; et ce voisin était l'auteur lui-même. Demoustier mourut à Villers-Cotterets le 9 mars 1801. Ses ouvrages sont : I. *Lettres à Émilie sur la mythologie*, 1re. partie, 1786, in-8°.; 2e. 1788, etc.; 6e. et dernière 1798. Parmi les nombreuses réimpressions et contre-façons on doit distinguer les éditions données par M. A.A. Renouard, 1809, 6 vol. in-18, in-12 et in-8°., avec des figures de Moreau; 1812, 6 vol. in-18. II. *Le siége de Cythère*, poëme, 1re. partie, 1790, in-8°. Cette première partie en vers de huit syllabes, contient les six premiers chants de l'ouvrage qui devait en avoir dix-huit. L'auteur, avait mis pour épigraphe, au volume qu'il publia, ces mots: « Continuerai-» je? » Il ne continua pas. Un fragment très court du *Siége de Cythère* a été conservé dans les opuscules de l'auteur. III. *La liberté du cloître*, poëme, 1790, in-8°.; IV. *le Conciliateur*, ou *l'Homme avisable*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8°.; V. *les Femmes*, comédie en trois actes et en vers, an 3, in-8°.; VI. *Alceste*, ou *le Misantrope corrigé*, comédie en trois actes et en vers, in-8°.; VII. *le Divorce*, comédie en deux actes, 1792, in-8°.; VIII. *La toilette de Julie*, comédie en un acte et en vers; IX. *Les deux Suisses*, ou *La jambe de bois*, opéra en un acte, musique de Gaveaux, 1792, in-8°. Cette pièce, qui est aujourd'hui connue et a été imprimée sous le titre de *l'Amour filial*, est tirée d'un conte de Gessner. Les cinq pièces ci-dessus ont été recueillies et réimprimées sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8°.; 1809, 2 vol. in-18. Les deux premières de ces pièces font partie du *Théâtre du second ordre*. X. *Le paria*, opéra comique en un acte; XI. *La chaumière indienne*, opéra comique en un acte. Ces deux pièces sont restées manuscrites; elles doivent naissance à la *Chaumière indienne* de M. Bernardin de St.-Pierre. XII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra en un acte, musique d'Eler, an 6 (1798), in-8°.; XIII. *le Tolérant*, comédie en cinq actes et en vers, 1794, in-8°., pièce de circonstance; XIV. *Les trois fils*, comédie en cinq actes et en vers, 1796, non imprimée. Demoustier a mis sur la scène ce trait célèbre de l'histoire du Japon, rapporté dans tous les recueils d'anecdotes. Ce fut à la première représentation de cette pièce que l'on demanda à l'auteur lui-même une clef forée; et cette anecdote a donné lieu à une pièce de théâtre, qui a été jouée et imprimée du vivant de Demoustier. XV. *Constance*, comédie en deux actes, 1792, non imprimée; XVI. *Agnès et Félix*, ou *Les deux espiègles*, opera en trois actes, musique de Devienne, 1795, non imprimée; XVII. *Épicure*, opéra en trois actes, musique de Méhul et de Chérubini, 1800, in-8°.; XVIII. *Sophronime*, ou *La reconnaissance*, opéra en un acte, an 3 (1795), in-8°.; XIX. *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°.; 1809, 3 vol. in-18. On y trouve ses poésies fugitives, ses *Consolations*, des fragments de la *Galerie du 18e. siècle*, etc. Les éditeurs ont été assez ses amis pour ne pas imprimer

jusqu'à ses moindres bribes; ils ont laissé dans l'oubli *Caroline de Lichtfield*, comédie en cinq actes et en vers, qui n'avait été ni imprimée ni représentée, ainsi que deux opéras, intitulés l'un *Paris*, l'autre *Macbeth*, etc.

— DEMOUSTIER (Pierre-Antoine), oncle de *Charles-Albert*, né à Lassigny le 1er. août 1735, fut l'élève et l'ami des ingénieurs Regemorte, Chesy et Perronet. Après avoir achevé le pont de Ste.-Maxence, il fut chargé de la construction du pont Louis XV. Ses différents services le firent nommer, en 1791, ingénieur en chef du département de la Seine. En cette qualité il devait avoir et il eut la direction de la construction du pont des Arts, de celui de l'île St.-Louis, et de celui du jardin des Plantes. Demoustier est mort en 1803. Pour le décintrement du pont de Ste.-Maxence, il avait employé un procédé nouveau, qui a toujours été employé depuis avec succès; il consiste à ruiner lentement avec le ciseau le pied des jambes de force, sur lesquelles porte tout le système des cintres, de manière que ce système descende insensiblement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait détaché de la voûte. M. Lamandé a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de P.-A. Demoustier*, an XI, in-8°.

M—D. et A. B—T.

DEMPSTER (GUILLAUME), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, quitta son pays pour venir perfectionner ses études à Paris. L'université de cette ville et le parlement le choisirent pour examiner et réfuter les ouvrages de Raymond Lulle, qui avait formé le dessein hardi de renverser la philosophie d'Aristote; et soit par l'effet de l'éloquence de son défenseur, soit par l'effet plus sûr de la crainte qu'inspiraient ses protecteurs, Aristote rentra bientôt dans toute son autorité. Après différents séjours à Padoue et en Écosse, Dempster revint passer ses dernières années à Paris, et y mourut en 1557. Il était très savant, et fut regardé par quelques écrivains de son temps comme un des ornements du règne d'Alexandre III; ce qui n'empêche pas que ce ne fût un bien mauvais historien et un esprit bien crédule, comme on peut en juger par son *Histoire ecclésiastique d'Écosse*, ouvrage rempli de fables et de légendes absurdes. X—s.

DEMPSTER (THOMAS), écossais, né en 1579, s'est fait une réputation plus par une conduite bizarre que par ses ouvrages. Né de famille noble et catholique, il quitta de bonne heure son pays pour cause de religion, étudia à Cambridge et passa de là en France, puis alla successivement à Louvain, à Rome, à Douai, à Tournai, et revint à Paris, où il se donna le titre de *baron de Muresk*. Il prétendait avoir abandonné, par attachement pour sa religion, un patrimoine considérable, et il fut obligé de remplir une chaire d'humanités au collége de Navarre. C'était un homme extrêmement studieux, mais en même temps doué d'une force de corps extraordinaire, violent, brave et glorieux, comme la plupart de ses compatriotes, qu'on a nommés les *Gascons de l'Angleterre*. Il s'attirait sans cesse des querelles, et ne passait presque pas de jour sans mettre l'épée à la main. Le trait suivant, s'il est vrai, peut donner une idée de son caractère. Grangier, principal du collége de Beauvais à Paris, étant obligé de s'absenter pour un voyage, choisit Dempster pour le remplacer. A peine fut-il parti, qu'un des écoliers ayant eu l'imprudence d'appeler publiquement en duel un de ses condisciples, Dempster le fit fouetter en pleine classe, pour le punir d'une

faute dont il avait si souvent lui-même donné l'exemple. Le jeune homme, résolu de se venger, amena au collége trois gardes du corps, de ses parents. Dempster, accoutumé à de pareilles visites, mit tout le collége sous les armes, fit couper les jarrets aux chevaux des trois militaires; et après avoir réduit ceux-ci à demander quartier, les tint en prison pendant plusieurs jours. Mais un tel procédé lui ayant fait un grand nombre d'ennemis, et sa conduite ayant éveillé l'attention de la justice, il alla chercher un refuge en Angleterre, où il obtint le titre d'historiographe du roi, et épousa une très belle femme, avec laquelle il fit ensuite différents voyages sur le continent; elle lui fut enlevée à Pise pendant qu'il donnait une leçon dans l'université. Il continua de professer les belles-lettres dans différentes universités, à Toulouse, à Nîmes, à Padoue, et à Bologne, où il fut reçu membre de l'académie *della Notte*, et où il mourut le 16 septembre 1625. C'était un érudit dans toute la force du mot. Doué d'une mémoire prodigieuse, « il ne savait pas, disait-» il, ce que c'est qu'oublier. » Laborieux comme on le représente, et consacrant chaque jour près de quatorze heures à la lecture, on conçoit qu'il devait avoir entassé un immense trésor de connaissances. Aussi quelques écrivains lui ont-ils donné le surnom de *Bibliothèque vivante*, mais c'était une bibliothèque sans ordre comme sans choix. On a de lui plusieurs ouvrages assez savants, écrits d'un style absolument dépourvu de goût et d'élégance; on y désirerait aussi quelquefois un peu plus de critique et même de bonne foi. Il a osé enfler sa *Liste des auteurs écossais*, d'une foule de noms qu'il savait appartenir à l'Angleterre et à l'Irlande. « Il eût voulu, dit » Baillet (*Jugements des savants*, « tom. II, n°. 1011), que tous les sa-» vants fussent Ecossais. Il a forgé des » titres de livres qui n'ont jamais été » mis au monde, pour relever la gloire » de sa patrie; et il a commis diverses » autres fourbes qui l'ont décrié par-» mi les gens de lettres. » Les écrivains protestants l'ont jugé plus sévèrement encore. Le plus connu de ses ouvrages, et le plus souvent consulté, est son *Etruria regalis*, composée par ordre du grand-duc Cosme II de Médicis, long-temps conservée en manuscrit à Florence, et publiée par Th. Coke, Florence, 1723, 2 vol. in-fol., avec quantité de gravures de monuments antiques. On y trouve d'abord les fameuses *Tabulæ Eugubinæ*, inscriptions précieuses pour l'histoire des anciennes langues de l'Italie, et dont l'authenticité n'est pas contestée. On y voit aussi la description d'un grand nombre de ces vases peints, si recherchés actuellement, qui ont été désignés par erreur, sous le nom de *Vases étrusques*, et qu'on s'accorde aujourd'hui à nommer *Vases grecs*. On trouve à la suite de cet ouvrage de Dempster, les *Explicationes et conjecturæ* de Philippe Bonarota, qui y forment un supplément indispensable. On y doit joindre aussi le supplément que Passeri publia en 1767, sous le titre de *Paralipomena in libros de Etruriâ regali*, Lucques, in-fol. Quoique mêlée de fables, l'*Etruria regalis* est encore consultée journellement pour les antiquités étrusques, et tout ce qui concerne l'histoire de la Toscane. Parmi ses autres ouvrages nous citerons seulement: I. *Antiquitatum romanarum corpus, post J. Rosinum suppletum et auctum*, Paris, 1613, in-fol., souvent réimprimé. II. *Kalendarium romanum*, inséré dans le tom. VIII des *Antiquités romaines* de

Græyius. III. *Apparatus ad historiam scoticam*, Bologne, 1622, in-4°. On trouve à la suite de ce livre qui donne par ordre de matières le dénombrement des Écossais illustres, en toutes sortes de genre, 1°. un *Martyrologium scoticum*, ou *Menologium* de six cent soixante-dix-neuf saints; 2°. une *Nomenclature* de seize cent trois écrivains écossais. Cet ouvrage excita plusieurs réclamations; il y répondit, reconnut que quelques uns de ses héros n'étaient pas écossais, soutint l'authenticité des autres, redonna plusieurs fois cette Nomenclature comme un extrait de son grand ouvrage *de Scriptoribus scotis*, qui parut enfin sous ce titre: IV. *Historia ecclesiastica gentis scotorum*, *libri XIX*, Bologne, 1627, in-4°. Les écrivains écossais, réduits au nombre de douze cent neuf, y sont rangés par ordre alphabétique. A la suite on trouve un abrégé de la vie de l'auteur, et le détail de ses nombreux ouvrages, mais sans désignation des années et lieux d'impression. V. Dempster a donné des éditions de Claudien, la Flèche, 1607; de Stace; d'Élien; de Corippus, Paris, 1610, in-8°.; de Benoît Accolti, *de Bello à christianis contrà barbaros gesto*, Florence, 1623, in-4°., le tout avec des commentaires ou des notes. Il a aussi publié le traité d'Aldrovande: *de Quadrupedibus bisulcis*, Bologne, 1621, in-fol. S—D.

DEMYRY. *Voy.* DOMAIRY.

DENAISIUS (PIERRE), né à Strasbourg, le 1er. mai 1560, d'une famille noble et nombreuse que les guerres de religion chassèrent de Lorraine, fut en 1583 reçu docteur en droit, et peu après conseiller de l'électeur palatin, qui l'envoya depuis en ambassade auprès du roi de Pologne, d'Élizabeth reine d'Angleterre, et de plusieurs autres souverains. En 1590, il fut nommé assesseur de la chambre impériale de Spire, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Heidelberg chez Louis Culmann, son gendre, le 20 septembre 1610. Denaisius possédait très bien les langues latine, française, italienne et anglaise. Il a composé en allemand des vers très élégants. Il aima et cultiva avec succès la musique. Quelqu'un lui demandant un jour « quelle était la chose dont l'homme ne se rassasiait jamais? — C'est de l'argent, » répondit-il; et son frère s'étant vanté sur cela « d'avoir renoncé à des affaires très avantageuses, » Denaisius répliqua: « C'est le travail que vous avez fui, et non l'argent. » Il aimait beaucoup la solitude, et avait fait peindre dans son cabinet le prophète Élie dans son ermitage, avec des corbeaux, et avait mis pour inscription:

Alloquitur satis est, cœtus fugisse profanos.

Denaisius ne voulut jamais se laisser peindre; il défendit qu'on lui fît une épitaphe; cependant on grava ces vers sur son tombeau:

Hoc cubat in tumulo Denaisius ille, viator,
Quo vix in terris justior alter erit.
Mentem adeo rebus servavit in omnibus æquam,
Distribuitque aliis jura bilance pari.
Contentus virtute suâ fortunâ in utrâque
Pulchram egit vitam, pulchrum obitumque tulit.

Peu de temps avant sa mort, il se fit apporter tous ses manuscrits, parmi lesquels étaient des lettres, des consultations, etc., et brûla tout ce qu'il crut de son devoir de ne pas divulguer, tels que les pièces qui regardaient la chambre impériale, ou quelques procès de particuliers. On a de lui: I. *Jus camerale, sive novissimi juris compendium*, Strasbourg, 1600, in-4°.; Spire, 1604, in-8°.; 1609, in-8°.; Heidelberg, 1652, in-4°.; II. *Assertio jurisdictionis cameræ imperialis adversùs senatum spirensem*, Hei-

delberg, 1600, in-4°. C'est sans doute ce même ouvrage qui a été imprimé sous le titre de *Disputatio de jure meri imperii cameralium contra senatum spirensem*, Heidelberg, 1601, in-4°.; III. *Dissertatio de idolo hallensi*, etc., Heidelberg, 1605, in-4°., ouvrage composé contre le traité de Juste Lipse, intitulé: *Diva virgo hallensis*, Anvers, 1604, in-8°. La *Dissertatio* a été attribuée par quelques personnes à George-Michel Lingelsheim, qui lui-même, dans une lettre à Scaliger, reconnaît Denaisius pour auteur de l'ouvrage. On peut à ce sujet consulter Placcius, n°s. 51 et 760, de ses *Anonymes*, et n°. 804, des *Pseudonymes*. IV. Quelques opuscules théologiques, entre autres: *Jesuiter latein* (en allemand); V. Quelques écrits relatifs à la politique et à d'autres matières, « mais auxquels il ne » mit pas son nom, dit Melchior Adam, » et qu'il serait difficile sans doute de » reconnaître aujourd'hui qu'ils n'ont » plus aucune importance. » A. B—T.

DENESLE ( ), né à Meaux, au commencement du 18e. siècle, est mort le 2 novembre 1767. Il a publié: I. *Epître platonique à Thérèse*; II. *l'Etourneau*, ou *les Aventures du Sansonnet de*.... poëme héroïque, 1736, in-12, faible imitation de Ververt; III. *le Curieux puni*, poëme, 1737, in-12; IV. *la Présomption punie*, poëme, 1737, in-12; V. *les Adieux du poète aux muses*, 1737, in-12; VI. *l'Aristippe moderne*, 1738, in-12, imitation de la Bruyère; VII. *Cerbère*, allégorie, 1743, in-8°.; VIII. *Ode sur le mariage de dauphin*, 1745; IX. *les Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12; X. *les Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur la nature de l'ame humaine*, 1765, 2 vol. in-12; XI. *les Préjugés du public sur l'honneur*, 1766, 2 vol. in-12; XII. *Examen du matérialisme*, 1754, 2 vol. in-12; XIII. *Lettre sur le nouvel abrégé de l'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Racine*, 1759, in-12; XIV. *Réponse à la lettre d'un quakre, adressée sous le nom de Philippe Gramme à l'auteur des Observations sur le nouvel abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1759, in-12; XV. *Analyse de l'esprit du jansénisme*, 1760, in-12. Les nombreux travaux de Denesle ne l'avaient pas conduit à la fortune; mais du moins il fut estimé par sa conduite et par le courage avec lequel il soutint les épreuves de l'indigence. A. B—T.

DENHAM (sir John), fils de sir John Denham, premier baron de l'échiquier en Irlande, nommé ensuite baron de l'échiquier en Angleterre, naquit à Dublin en 1615. Il fut élevé d'abord à Londres, puis à Oxford, où il fut regardé comme un jeune homme d'un esprit médiocre, distrait, sans émulation, et plus adonné au jeu qu'à l'étude. Il entra ensuite à Lincoln's-Inn, et parut s'appliquer assez sérieusement à l'étude des lois, mais sans renoncer à son goût pour le jeu. Ce goût lui attirait souvent de sévères réprimandes de la part de son père, qui aurait bien pu ignorer les gains, mais qu'il fallait nécessairement instruire des pertes; en sorte que dans un moment de bonnes résolutions, Denham, pour prouver aux autres et se prouver à lui-même qu'il était guéri, composa un *Essai sur le jeu*, c'est-à-dire contre le jeu, à peu près comme on fait des vers contre la maîtresse dont on voudrait se détacher. Après la mort de son père, arrivée en 1638, il perdit encore au jeu une bonne partie de ce qui lui avait été laissé. Ce fut, à ce qu'il paraît, la crise de la maladie, car dès lors on ne voit plus Denham occupé que

Digitized by Google

d'affaires dont la poésie fut la moins sérieuse. Ce fut en 1641 qu'il se fit connaître par une tragédie, nommée *le Sophi*, qui, tout-à-fait oubliée aujourd'hui, obtint alors un tel succès, et lui valut tout à coup une telle réputation, que Waller disait : « Denham éclate comme la révolte d'Irlande, déjà forte de soixante mille hommes que personne ne s'en doutait encore. » Deux ans avant la mort de son père, en 1636, il avait traduit le second livre de l'Énéide, mais ne l'avait pas encore publié. Les troubles commençant à éclater, il fut nommé gouverneur du château de Farnham pour le roi; mais se sentant peu de talents militaires, il se démit de cet emploi. En attendant, il rejoignit le roi à Oxford, où il publia, en 1643, son poëme de *Cooper's hill* (*la Colline de Cooper*), le premier poëme descriptif qu'ait eu l'Angleterre, et l'un des plus estimés de Denham. En 1647, le roi étant déjà entre les mains de l'armée, la reine le chargea d'un message pour lui. Denham fut assez heureux pour parvenir à adoucir, on ne sait par quel moyen, la férocité de Hugh Peters, gardien de cet infortuné monarque, qui le laissa parvenir jusqu'à lui. Il s'établit ensuite à Londres, où il fut durant neuf mois l'agent de la correspondance secrète des deux époux, comme Cowley l'était en France; mais l'écriture de Cowley, connue des parlementaires, ayant fait découvrir la correspondance, Denham eut le bonheur de s'échapper. En 1648, il fut employé, à ce qu'il paraît, à faire passer le duc d'York en France. Cependant lord Clarendon ne le nomme pas comme ayant eu part à cette entreprise. Il fut ensuite envoyé en Pologne, avec lord Croft, pour lever une contribution sur les Écossais voyageant en ce pays, ce qu'on appela les *décimes*. Ils rapportèrent de cette expédition 10,000 liv. sterl. Denham en a fait le sujet d'une ballade. En 1652, il retourna en Angleterre, où ce qui lui restait de sa fortune avait été vendu, en sorte qu'il n'eut d'autre ressource pour subsister que la générosité du comte de Pembroke. A la restauration, il fut nommé inspecteur des bâtiments du roi, chevalier de l'ordre du Bain et membre de la société royale, nouvellement créée. Peu après cette époque, de violents chagrins résultant d'un second mariage, altérèrent pour quelque temps sa raison; mais cette indisposition dura peu : il retrouva son talent, sa considération, et il ne resta de cette éclipse passagère qu'une épigramme de Butler. Denham mourut en mars 1668, et fut enterré à Westminster, près de Chaucer, de Spenser et de Cowley. Son dernier ouvrage est un morceau de poésie très estimé sur la mort de ce dernier, auquel il survécut de très peu. Denham est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la poésie anglaise, à laquelle il donna cette régularité qu'un demi-siècle auparavant Malherbe introduisait dans la poésie française. Comme la plupart des hommes qui ont perfectionné leur art, il a servi lui-même de preuve aux progrès qu'il a fait faire à la poésie. Ses premiers ouvrages, entre autres sa traduction de Virgile, sont des poésies du temps; les derniers sont les poésies de Denham. On retrouve dans cette traduction de Virgile tous les défauts de ses contemporains; de continuels enjambements, des rimes entièrement défectueuses, d'autres insuffisantes ou plates, des constructions sans grâce, et tous les défauts d'une poésie nouvelle, où les bons poëtes, sans rivaux et n'ayant pas même formé encore de versificateurs, croient pouvoir profiter, pour se mettre à

Faise, de la singularité de leur talent. Ce fut là ce qu'il corrigea, ce qu'on ne retrouve plus ensuite ni chez lui, ni ailleurs. Denham introduisit de plus dans la poésie anglaise cette précision d'expression, cette plénitude de sens qui faisait le caractère particulier de son talent, et qui est sans doute la cause de l'estime particulière qu'il avait inspirée à Pope, plus propre qu'aucun autre à apprécier ce genre de mérite. Avec moins d'esprit peut-être et d'imagination que son contemporain Cowley, il a beaucoup plus de goût et de raison, et se fait lire aujourd'hui avec plus de plaisir, parce que l'esprit d'un temps n'est pas toujours celui d'un autre, mais il n'y a qu'une même raison pour tous les temps. Les essais de Denham, dans le genre gai, n'ont pas été heureux. Pope l'appelle *le majestueux Denham*. Son élévation n'est point de l'enthousiasme, mais de la force de sens et une disposition morale et philosophique qui se retrouve partout. Il n'a point composé d'ouvrage de longue haleine; le plus considérable est : *Cooper's hill;* les autres sont des pièces de poésie plus ou moins étendues, sur différents sujets, et adressées à différentes personnes: l'une des plus estimées est celle qu'il adressa à Fanshaw, sur sa traduction de Guarini, où, le comparant aux traducteurs de son temps, il lui dit: « Ils » conservent les cendres de leur au» teur, toi sa flamme; fidèle à son » sens, tu l'es encore plus à sa gloire. » Denham, le premier, paraît avoir compris les véritables principes de la traduction, mais il en a peu profité. Ses traductions ou imitations des anciens, sont ses plus faibles ouvrages. X—s.

DENINA (Charles-Jean-Marie) naquit à Revel en Piémont, en 1731. Après avoir fait ses études à Saluces, il était, à l'âge de quinze ans, sur le point d'entrer chez les Grands-Augustins à Céva, lorsqu'un de ses oncles le nomma à un bénéfice. Il prit l'habit ecclésiastique, resta deux ans à Saluces, où il apprit un peu de théologie; ce fut là qu'il apprit aussi le français d'un officier suisse. En 1748, il obtint une bourse pour aller étudier à l'université de Turin, dans le collége des provinces; il prit quelque temps après les ordres, et fut, en 1753, créé professeur d'humanités à Pignerol. Il essuya de la part des jésuites quelques désagréments à l'occasion d'une comédie de collége, dans laquelle il faisait dire à l'un des personnages, que les écoles publiques étaient aussi bien sous la direction d'un magistrat et de prêtres séculiers, qu'elles l'avaient été sous les moines ou clercs réguliers. L'affaire eut de telles suites, que Denina, obligé de quitter Pignérol et les écoles royales, fut renvoyé dans les écoles d'un ordre inférieur. En 1756, il alla prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et fit paraître à cette occasion un écrit théologique, qui est le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer. Denina prétend quelque part que le succès que cet opuscule obtint à Rome suscita la jalousie de quelques théologiens de l'université de Turin, qui, vingt ans plus tard, saisirent l'occasion d'en punir l'auteur. Cependant il rentra dans les écoles royales, fut nommé professeur extraordinaire d'humanités et de rhétorique au collége supérieur de Turin, et six mois après, proposé professeur ordinaire a Chambéry; mais il refusa cette dernière place, resta à Turin, et se livra aux travaux littéraires. Parmi les ouvrages qu'il entreprit, mais qu'il n'exécuta pas, était l'*Histoire littéraire du Piémont*. Il fit plusieurs courses dans l'Italie, et publia quel-

ques écrits. Son *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, imprimé pour la première fois en 1760, lui attira une correction de la part de Voltaire. Le philosophe de Ferney, mécontent de la manière dont il avait été traité par Denina, lui lança un trait amer dans l'*Homme aux quarante écus*, qu'il donna en 1767 (chap. dernier). Denina a survécu quarante six ans à cette vengeance littéraire; il était resté seul de tous les auteurs sur qui Voltaire en a exercé de pareilles. La publication du premier volume des *Révolutions d'Italie*, en 1769, valut à Denina la chaire de rhétorique au collége supérieur de Turin. Un an après, au moment où parut le second volume, il obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université; le troisième volume, qui vit le jour en 1771, fut mieux accueilli que les précédents, mais augmenta le nombre des ennemis de l'auteur. Dans un voyage qu'il fit en 1777, à Florence, il donna à Cambiagi, libraire de cette ville, un manuscrit sur l'emploi des hommes (*dell' impiego delle persone*), à la charge de le faire passer à la censure tant ecclésiastique que politique. Une loi défendait aux Piémontais de rien faire imprimer dans les pays étrangers, sans la permission des censeurs de Turin. Le livre de Denina ne fut imprimé qu'avec la censure de Toscane; quoique l'auteur n'y eût pas mis son nom, il fut puni de son infraction aux lois de son pays; on supprima son livre; il fut obligé d'en payer les frais. Exilé d'abord à Verceil, il reçut ensuite l'ordre de se retirer dans sa patrie, et enfin on lui nomma un successeur. L'abbé Costa d'Arignan, ami de Denina, et devenu archevêque de Turin, prit sa défense, lui fit obtenir le rétablissement d'une partie de ses pensions, et la permission de revenir à Turin. Denina s'occupa comme par le passé de divers travaux littéraires. M. de Chambrier, envoyé de Prusse à Turin, instruit qu'il se proposait de faire un ouvrage sur les révolutions de l'Allemagne, en écrivit à MM. de Herzberg et Luchesini. Frédéric II fit dire à Denina qu'il trouverait à sa cour tous les moyens et toute la liberté qu'il pourrait souhaiter pour travailler. Denina se rendit à Berlin en 1782. Avant son départ, le roi de Sardaigne lui conféra le titre de son bibliothécaire honoraire. Arrivé à Berlin, Frédéric II le nomma membre de son académie; mais il n'entra jamais dans la faveur de ce grand roi. Il fit imprimer quelques Mémoires dans le *Recueil de l'académie de Berlin*, et publia sans beaucoup de succès plusieurs ouvrages; il voyagea dans quelques parties de l'Allemagne. Il se trouvait à Mayence en 1804, lors du passage de l'empereur Napoléon, et au mois d'octobre de la même année, sur la recommandation de M. Salmatoris, il fut nommé bibliothécaire de ce souverain; il vint alors se fixer à Paris, où il est mort le 5 décembre 1813. Les ouvrages de Denina sont : I. *De studio theologiæ et normâ fidei*, 1758, in-8°.; II. *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12, réimpr. à Glascow en 1763, avec des additions de l'auteur, puis sous le titre de *Vicende della letteratura*, Berlin, 1785, 2 vol. in-8°.; Venise, 1787; Turin, 1792, 3 vol. in-12; un 4°. volume a paru à Turin en 1811, sous le titre de *Saggio istorico critico sopra le ultime vicende della letteratura*. On trouve à la suite des 3°. et 4°. volumes, différents opuscules de Denina (1). C'est sur l'édition de Glascow

(1) Parmi les opuscules imprimés dans le troisième volume, on remarque 1°. *de l'Influence de*

qu'a été faite la traduction du P. de Livoy, 1767, in-12 (*Voy.* Livoy); et c'est sur celle de Berlin et sous les yeux de l'auteur, que Castilhon donna la sienne. (*Voy.* Castilhon.) III. *Lettera di N. Daniel Caro* (anagramme de *Carlo Denina*) *sopra il dovere de' ministri evangelici di predicare colle istruzioni, e coll' esempio l'osservanza delle leggi civili e specialmente in riguardo agl' imposti*, Lucques, 1761, in-8°.; IV. *Saggio sopra la letteratura italiana, con alcuni altri opuscoli*, Lucques, 1762. C'est un supplément à la première édition du N°. II ci-dessus. V. *delle Rivoluzioni d'Italia libri ventiquattro*, 1769-71, 3 vol. in-4°., traduit en français par Jardin, 1770 et années suivantes, 8 vol. in-12 : c'est le plus important des ouvrages de l'auteur. Les premières éditions de ses *Vicende* n'étant considérées, par beaucoup de personnes, que comme des essais qu'il a retouchés, on regarde l'*Histoire des Révolutions d'Italie* comme le premier ouvrage que l'auteur ait publié en italien. Il eut beaucoup de succès, et procura à Denina autant de détracteurs que d'admirateurs ; on alla jusqu'à dire qu'il n'en était pas l'auteur, et que c'était le travail d'un savant prélat italien. Denina répondit à ces reproches, en avouant qu'il avait soumis cet ouvrage à l'abbé Costa d'Arignan, son ami (depuis cardinal), qui y avait fait beaucoup de corrections. Il n'a pourtant pas entièrement détruit l'opinion de ses détracteurs ; ils prétendent, et des hommes habiles dans la langue italienne reconnaissent qu'il existe une différence prodigieuse entre le style *delle Rivoluzioni d'Italia* et celui des autres ouvrages de Denina. VI. *Delle Lodi* (et non *Codi*, comme dit M. Ersch) *di Carlo Emmanuele III re di Sardegna*, 1771, in-4°. et in-8°.; VII. *Panegirico primo alla maestà di Vittorio Amedeo III*, Turin, 1773, in-4°. et in-8°., avec des notes; VIII. *Panegirico secondo alla maestà di Vittorio Amedeo III*, 1775, in-4°. et in-8°., avec des notes. Il fit en 1777 un troisième panégyrique du même roi. IX. *Bibliopea o l'arte di compor libri*, Turin, 1776, in-8°. Un second volume, contenant une bibliothèque choisie des auteurs et traducteurs italiens devait compléter l'ouvrage, mais n'a pas paru. X. *Dell' impiego delle persone*, Florence, 1777. L'édition entière fut apportée à Turin et supprimée, à la réserve de deux exemplaires, que le bibliothécaire Berta mit dans la bibliothèque secrète des manuscrits. Dans le 6e. chapitre du 22e. livre des *Révolutions d'Italie*, Denina avait fait quelques réflexions sur la multiplicité des ordres religieux ; il était revenu sur ce sujet dans les deux derniers chapitres du 24e. livre. Des théologiens s'offensèrent de ces passages ; il fut question de supprimer ce livre, ou du moins le troisième volume. On fit circuler à Turin des censures manuscrites; Denina en ayant eu connaissance, développa ses idées dans l'*Impiego*, et proposa d'employer les moines et les prêtres à des ouvrages d'utilité temporelle, lorsqu'ils n'en avaient point d'essentiels à leur état. L'impression du livre, faite à Florence pendant un voyage de l'auteur dans le midi de l'Italie, fut traitée comme un délit, et fut la cause de beaucoup de vexations qu'il essuya. L'ouvrage a été réimprimé à Turin, 1803, 2 vol. pet. in-8°. XI. *Istoria politica e letteraria*

la litterature française sur l'anglaise, et de l'anglaise sur l'allemande ; 2°. sur l'état présent des sciences et des arts en Italie; 3°. Discours de réception à l'académie de Berlin.

della Grecia, Turin, 1781-82, 4 vol. in-8°., réimpr. à Venise en 1785; XII. *Elogio storico di Mercurino di Gattinara*, Turin, 1782, in-8°.; XIII. *Elogio del cardinal Guala Bichieri*, 1782, in-8°. XIV. *Discours au roi de Prusse sur les progrès des arts*, 1784, in-12, à l'occasion de la nouvelle édition des *Révolutions de la littérature*. XV. *Viaggio germanico, primo quaderno delle lettere Brandeburgensi*, Berlin, 1785, in-8°. Il a paru un second cahier de *Lettere Brandeburgensi*. XVI. *La Sibilla teutonica*, Berlin, 1786, esquisse en vers de l'histoire germanique, réimprimé dans le 4e. volume des *Vicende*. XVII. *Réponse à la question :* Que doit-on à l'Espagne? Berlin, 1786; Madrid, 1787, traduit en espagnol à Cadix. L'abbé Cavanilles (*voy*. CAVANILLES et MASSON DE MORVILLIERS) n'avait, dans ses *Observations*, pris la défense que des Espagnols ses contemporains; c'est de leurs ancêtres que Denina entreprend l'apologie. Cet opuscule curieux est réimprimé en français, à la suite de l'édition des *Vicende*, faite à Turin en 1792. XVIII. *Lettres critiques*, pour servir de supplément à l'ouvrage précédent, 1786, in-8°. XIX. *Apologie de Frédéric II, sur la préférence que ce roi parut donner à la littérature française*, Dessau, 1787, in-8°.; XX. *Discours sur les progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*, Berlin, 1788; XXI. *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8°.; XXII. *La Prusse littéraire sous Frédéric II, ou Histoire abrégée de la plupart des auteurs, des académiciens et des artistes qui sont nés ou qui ont vécu dans les états prussiens depuis 1740 jusqu'à 1786, par ordre alphabétique*, Berlin, 1790-91, 3 vol. in-8°. L'auteur annonce avoir fait son ouvrage à l'imitation du *Catalogue de la plupart des écrivains français* que Voltaire a donné avec son *Siècle de Louis XIV*. *La Prusse littéraire* est en effet la suite de la *Vie de Frédéric*, et complète le tableau du règne de ce prince; mais beaucoup d'articles sont de secs extraits des biographes, d'autres ne sont que de vagues indications. On chercherait vainement dans la *Prusse littéraire* la concision, la mesure, le tact et le piquant qui caractérisent le catalogue composé par Voltaire. La plupart des jugements portés par Denina sont ceux qu'il avait lus dans les auteurs accrédités ou entendus dans les conversations. XXIII. *Guide littéraire*, 1790-91, 3 cahiers in-8°.; XXIV. *la Russiade*, 1799, in-8°., traduit en français sous le titre de *Pierre-le-Grand*, par M. André, 1809, in-8°. Les premiers chants ont été traduits par M. Sérieys. Denina lui-même a publié contre cette traduction une brochure anonyme sous ce titre: *Notice d'un ouvrage intitulé, dans la traduction*, Pierre-le-Grand, *ou Charles Denina, bibliothécaire de S. M. l'empereur et roi, à M. Ginguené, membre de l'institut*, in-8°. XXV. *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, traduit en allemand par M. Frédéric Strass, d'après le manuscrit italien de Denina, Berlin, Lagarde, 1800-1805, 3 vol. in-8°., qui viennent jusqu'à la reprise de Turin, sous le règne de Victor Amédée II, en 1706. En tête de l'ouvrage est une description géographique des états du roi de Sardaigne, tels qu'ils étaient en 1792; à la fin du second volume, on trouve un *Aperçu de l'état des sciences et des savants qui ont illustré la Savoie sous le règne de Charles Emmanuel* (1580-1630). XXVI. *Revoluzioni della Ger-*

mania, Florence, 1804, 8 vol. in-8°.; XXVII. *la Clef des Langues, ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8°. Des dissertations que l'auteur avait lues à l'académie de Berlin, et qui étaient imprimées dans les Mémoires de cette société, 1785-86, ont été refondues dans la *Clef des Langues*. XXVIII. *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie et des Alpes qui l'entourent*, Paris, 1805, in-8°.; XXIX. *Essais sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des Sardes et des Corses*, 1807, in-8°.; XXX. *Discorso istorico sopra l'origine della gerarchia e de' concordati frà la podestà ecclesiastica e la secolare*, 1808, in-8°. Le cardinal Fesch avait d'abord accepté la dédicace de cet ouvrage, mais il se rétracta quelque temps après la mise en vente, et l'ouvrage fut retiré de la circulation. Les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, N°. 49, contiennent un long et sévère article sur le *Discorso istorico*. XXXI. *Istoria della Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8°.; XXXII. *Lettre sur l'Histoire littéraire d'Italie* (de M. Ginguené), dans le *Mercure* du 15 juin 1811, tom. XLVII, pag. 513. Cette Lettre, traduite en italien, a été réimprimée dans le quatrième volume des *Vicende*. C'est par une singulière erreur qu'à la tête de la réimpression de cette Lettre on donne à Denina le titre de l'*un des commandants de la légion d'honneur*. M. Baldelli, de Florence, le lui a aussi donné dans sa Lettre italienne du 14 janvier 1813, imprimée dans le volume XVI du journal intitulé : *Collezione d'opuscoli scientifici*; Denina n'était pas même simple légionnaire; mais, en qualité de chanoine de Varsovie, il portait à sa boutonnière un petit ruban violet, que, dans les dernières années de sa vie, il changea de sa propre autorité contre un d'une teinte plus rouge. XXXIII. Quelques ouvrages et opuscules, soit manuscrits, soit imprimés, dont on trouve la liste à la fin de la seconde édition de l'*Impiego delle persone*. L'abbé Denina s'est consacré un long et curieux article dans sa *Prusse littéraire*, tom. Ier., p. 359-470. M. Barbier a fait imprimer dans le *Magazin encyclopédique* du mois de janvier 1814, une *Notice sur la vie et les principaux ouvrages de Denina*. A. B—T.

DENIS (S.), élu pape en 259, après le martyre de S. Xiste, ou Sixte II, auquel il succédait. La persécution, sous l'empereur Valérien, retarda l'ordination du pontife. Il fut célèbre pour sa haute vertu et pour la pureté de sa doctrine. C'est le témoignage que lui rendent S. Denys d'Alexandrie, S. Athanase et S. Basile. Il racheta les chrétiens prisonniers en Cappadoce, lors de la prise de Césarée par les Barbares, qui ravageaient les provinces de l'empire. Il assembla à Rome un concile, où S. Denys d'Alexandrie se justifia d'une erreur dont on l'accusait, et qui ne provenait que d'une fausse interprétation que l'on donnait à un passage de son écrit contre les Sabelliens. S. Denis mourut le 26 décembre 269, sous le consulat de l'empereur Claude et de Paterne, après plus de dix ans de Pontificat. L'Église l'honore au nombre des saints confesseurs. D—s.

DENIS I, roi de Portugal, fils d'Alphonse III et de Béatrix de Guzman, naquit à Lisbonne le 9 octobre 1261. Son père ne négligea rien pour son éducation, et fit venir de France

des maîtres qui lui inspirèrent le goût des sciences et des lettres. Monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, il associa d'abord sa mère au gouvernement; mais il se brouilla bientôt avec elle. Alphonse, frère du jeune roi, prétendait que le trône devait lui appartenir, parce que Denis était né après la mort de la comtesse Mathilde, première femme répudiée par son père; mais Denis avait été légitimé par le pape, sur la demande des états de Portugal. Craignant qu'Alphonse ne s'unît avec les Castillans, et ne fomentât des troubles dans le royaume, il lui retira les places fortes qui lui avaient été données en apanage, et le força de recevoir en échange des villes ouvertes. Béatrix, qui protégeait Alphonse, se retira à Séville. Le roi de Castille, son père, entreprit en vain de la réconcilier avec Denis. Ce dernier épousa, en 1282, Élisabeth d'Arragon, que l'Église a canonisée (*Voy.* ÉLISABETH). Lors de l'avénement de Denis, les disputes avec le Clergé, qui avaient fait excommunier son père, n'étaient point encore terminées; et quoiqu'il eût promis de satisfaire aux prétentions des prélats, il croyait devoir maintenir les droits de la couronne contre leurs usurpations. Cette conduite indépendante le fit excommunier lui même; mais en 1283, il sanctionna, par un édit, les immunités du clergé, et fut absous par les évêques. Il signa avec eux plusieurs concordats. La cour de Rome, si formidable aux souverains dans le 13ᵉ. siècle, exigea que Denis en garantît l'exécution par des serments. Cependant, ce prince s'apercevant que les Portugais s'appauvrissaient de jour en jour par les acquisitions immenses du clergé, publia, en 1291, un édit qui n'a jamais été rapporté, et qui défendait à tous ses sujets de vendre des biens immeubles au clergé séculier et régulier. Les édits qu'il rendit pour régler la juridiction des évêques, amenèrent enfin un arrangement qui fut confirmé par une bulle de Nicolas IV. Ainsi la tranquillité fut entièrement rétablie. Alors Denis songea à corriger les abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. On lui doit des ordonnances criminelles, et des dispositions sur la procédure qui sont encore en vigueur. Il restreignit la puissance des seigneurs, qui, dans leurs domaines, se conduisaient en souverains. Le résultat de réglements si sages, et des chartes qu'il donna aux anciennes villes de son royaume, et à celles qu'il avait fondées, fut l'augmentation de la population, de l'industrie et de l'agriculture qu'il favorisa de tout son pouvoir. Denis unissait à une extrême vigilance la plus grande fermeté. Il révoqua les donations faites pendant sa minorité, ce qui fit rentrer dans son trésor de grandes sommes, dont il se servit pour récompenser avec magnificence, ceux qui servaient l'état, et pour enrichir les ordres militaires qui étaient alors l'appui des monarchies. Tant de sages décisions le firent appeler *Père de la patrie*, *Roi libéral* et *Roi laboureur*. Il traita aussi les affaires politiques avec une grande sagacité. Les prétentions des infants, connus sous le nom de *Lara*, au trône de Castille, l'engagèrent dans différentes guerres glorieuses pour lui, utiles au Portugal, tantôt avec la Castille, tantôt avec l'Arragon. En 1295, il se déclara contre la Castille pour soutenir les droits de D. Juan de Lara, contre le roi Ferdinand, successeur de D. Sanche. Des négociations entamées à propos lui firent abandonner Lara, ce qui raffermit Ferdinand sur le trône; mais ce prince ayant négligé

Digitized by Google

d'exécuter le traité, Denis se ligua avec le roi d'Arragon, qui protégeait les droits d'Alphonse de la Cerda. Déjà il s'était emparé de Ciudad-Rodrigo, de Salamanque, et il investissait Valladolid, lorsque la défection des partisans de la Cerda rompit toutes ses mesures, et le força de rentrer dans ses états: mais ce ne fut qu'après avoir soumis toutes les villes de Riba-Coa, qui depuis sont demeurées au Portugal. Un traité de paix fut bientôt conclu. Constance, fille de Denis, épousa Ferdinand de Castille; et Béatrix, sœur de Ferdinand, fut mariée à l'infant D. Alphonse, héritier du Portugal. Depuis cette époque, Denis secourut toujours son gendre dans les guerres qu'il eut à soutenir. Il devint médiateur (1304) entre le roi d'Arragon, l'infant de la Cerda et le roi de Castille. Les trois rois signèrent à Tarragone une ligue offensive et défensive. La vieillesse de Denis aurait été tranquille si l'ambition et l'avarice de son fils Alphonse n'eussent excité plusieurs guerres civiles. Non content d'un riche apanage et de plusieurs places fortes, ce fils ingrat s'arma contre son père. Jaloux du crédit d'Alphonse Sanche, son frère naturel, que Denis avait fait grand-maître de sa maison, il lui tendit toutes sortes de piéges pour lui ôter la vie; bientôt même il osa demander que son père lui abandonnât l'administration de son royaume. Il leva des troupes, prit plusieurs villes, et tout eût été bouleversé, si la reine Élisabeth ne se fût rendue médiatrice entre un fils dénaturé et un père toujours prêt à pardonner. Après la bataille de Santarem, où le sort des armes se déclara pour le roi, Alphonse vaincu ne changea rien à ses prétentions; il insista toujours sur l'éloignement de son frère, qui, préférant l'intérêt public au sien même, se réfugia dans la Castille. Ce sacrifice réconcilia le prince avec son père, et la révolte fut comprimée par la punition de ceux qui en étaient les principaux instruments. Denis ayant fait emprisonner quelques ecclésiastiques, pour avoir pris part aux troubles qui agitaient le royaume, encourut une seconde fois les censures de l'Église, tant était grand alors l'excès où l'on prétendait porter les immunités du clergé! Ces divisions remplirent d'amertume les dix dernières années du règne de Denis. Il mourut à Santarem, le 6 janvier 1325, après un règne de quarante-six ans, et fut enterré dans le monastère d'Odivelas, qu'il avait fait bâtir à une lieue de Lisbonne. Son règne fut célèbre par sa magnificence; le bonheur qui accompagna long-temps ses entreprises, donna lieu à ce proverbe: *El rey dom Denis fez quanto quiz*. Législateur et restaurateur de sa monarchie, il bâtit, peupla, fortifia Villaréal, et plus de quarante villes, places et châteaux. Il fit planter, près de Lisbonne, la forêt de Leiria, qui, deux siècles après, fournit de beaux bois de construction et permit à la nation portugaise de s'élever, par sa marine, au rang des premières puissances. Il mérita le titre de *Protecteur des lettres*, en fondant l'université de Lisbone, la première qui ait été établie dans les Espagnes. Mais dans cet établissement même, Denis montra toute sa politique. En 1287, plusieurs abbés séculiers et réguliers, assemblés dans la ville de Montemoro-Novo, où la cour se trouvait alors, rédigèrent, avec le consentement du roi, une adresse au pape, pour qu'il permît l'institution d'une université à Lisbonne, et ils s'engageaient à fournir aux frais de cet établissement sur leurs revenus ecclésiastiques. Denis, en louant leur zèle, s'empara de cette affaire. Nicolas IV,

par une bulle du 13 août 1290, confirma la nouvelle université. Sachant que la décrétale du pape Honoré, qui avait établi la faculté de théologie dans l'université de Paris, favorisait l'influence des papes en France, Denis refusa d'établir une semblable faculté dans l'université de Lisbonne, et elle n'y fut introduite que long-temps après sa mort. Cette université fut transférée, par son fondateur, à Coïmbre, l'an 1308, afin de faire cesser les troubles que les écoliers, fiers de leurs privilèges, ne cessaient d'exciter dans la capitale. Denis développa un grand caractère et beaucoup de fermeté dans l'affaire de la destruction des templiers, tout en consentant à l'enquête ordonnée par Clément V, contre les chevaliers du Temple en Portugal. L'évêque de Lisbonne et les autres prélats du royaume n'ayant point trouvé lieu à accusation contre eux, Denis se concerta avec les cours de Castille et d'Arragon; et les templiers espagnols et portugais virent leur innocence proclamée dans le concile tenu à Salamanque, l'an 1310. Denis écrivit au pape en leur faveur. Les trois ambassadeurs de Portugal, de Castille et d'Arragon déclarèrent au pontife romain que leurs maîtres ne consentiraient point à ce que les biens du Temple fussent dévolus à l'ordre de St.-Jean, ainsi qu'une bulle l'ordonnait. Denis, sans dépouiller les templiers, et sans se dessaisir de la disposition de leurs biens, se hâta d'instituer l'ordre militaire de Christ, et lui annexa les biens du Temple, avec la disposition de cinq cents commanderies pour ceux qui se distingueraient dans la guerre contre les infidèles. Il accorda la grande maîtrise à un seigneur de sa cour, conféra une riche commanderie au maître du Temple, et admit dans le nouvel ordre tous les chevaliers, en leur conservant le même rang. Ainsi l'ordre des templiers continua d'exister en Portugal, sous le nom de l'ordre de *Christ*. Leurs statuts n'éprouvèrent que peu d'altération, et tout fut confirmé par une bulle du pape Jean XXII. L'ordre de *Christ* n'est donc que l'ordre des templiers réformé et conservé jusqu'à nos jours, sous un autre nom. C'est ce que démontre M. Correa de Serra dans les *Archives littéraires* (t. VII, p. 275). Voyez aussi les *Memorias e noticias da celebre ordem dos Templarios para a historia da admiravel ordem de N. S. J. Christo*, par Alexandre Ferreira, Lisbonne, 1735, et le savant ouvrage dans lequel M. Raynouard a vengé la mémoire des templiers. Denis obtint encore du pape la séparation de l'ordre de St.-Jacques, qui dépendait de celui de Castille, et voulut ainsi rendre son royaume indépendant de toute influence étrangère. Il défendit l'usage de la langue latine dans les actes publics, afin de répandre et de perfectionner la langue portugaise. Plusieurs ouvrages furent traduits dans la même intention en portugais, entre autres la *Chronique d'Almansor*, 1er. *roi de Cordoue*, par Rasis. Denis ne se contenta point de protéger les lettres, il fut lui-même un des premiers poètes de sa nation. On a conservé, en manuscrit, deux *Cancioneros*, dont l'un contient des vers à la louange de la Vierge, et l'autre des vers sur des sujets profanes. Argote de Molina assure que Denis introduisit dans la Castille le goût de la poésie portugaise, et que les Castillans composèrent des vers dans cette langue jusqu'au règne de leur Henri III. Denis ne se borna point à rendre son royaume florissant par les lettres, l'agriculture et le commerce, il organisa une marine puissante, en appelant à son service les Génois,

qui étaient les plus habiles marins dans le 12e. siècle. Il amassa de grandes richesses par une administration bien entendue, et fut cependant le prince de son temps le plus libéral et le plus magnifique. Il se fit une loi de n'employer à son usage rien qui n'eût été fabriqué dans son royaume. L'histoire lui reproche d'avoir trop aimé les femmes. Il eut six enfants naturels qui devinrent la tige de plusieurs grandes familles. La *Chronique* du règne de Denis a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. Voyez aussi la *Monarquia Lusitana* de Brandam, part. 5 et 6. V—VE.

DENIS DE GÊNES (le père), capucin, né en 1636, mort en 1695, fut le premier bibliographe de son ordre. Il employait à des travaux littéraires tous les loisirs que lui laissait l'observance de ses vœux, et il traduisit en italien plusieurs livres ascétiques du père Yves de Paris; mais son principal ouvrage est sa *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci capuccinorum*, Gênes, 1680, in-4°.; ibid., 1691, in-fol., édition revue et augmentée de plus de deux cents articles; idem, Venise, 1747, in-fol., édition très augmentée par les soins du P. Bernard de Bologne. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion; leur nom de famille n'y est presque jamais indiqué, et on y donne très peu de détails biographiques. Les titres de livres y sont ordinairement traduits en latin et très souvent tronqués, et on n'y indique pas toujours si les ouvrages dont on parle ont été imprimés. Malgré ces défauts et quelques omissions (car il y manque des écrivains de mérite, tels que les PP. Louis Filicaia de Florence, Thomas de Paris, etc.), cet ouvrage est indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques. On y voit que, malgré la pauvreté qu'il pratiquait rigoureusement, et l'espèce d'abjection à laquelle il s'était dévoué, l'ordre des capucins a fourni jusqu'en 1745, mille quatre-vingt-deux écrivains. Dans ce nombre on compte cent cinquante-quatre historiens, cent douze biographes, dix-huit voyageurs ou géographes, dix-sept philologues, auteurs de grammaires ou vocabulaires de diverses langues, trente-sept physiciens ou mathématiciens, cinquante-neuf versificateurs qui se sont exercés sur des sujets de dévotion, presque tous en latin. Tout le reste de cette bibliothèque se compose d'ouvrages ascétiques et théologiques, de sermons, controverses, etc. C. M. P.

DENIS DE LA NATIVITÉ, carme déchaussé, dont le nom séculier était *Pierre Berthelot*, naquit à Honfleur en 1600. Dès l'âge de quatorze ans, il fit plusieurs voyages en Angleterre, en Espagne et à Terre-Neuve. En 1619 il s'embarqua sur l'escadre du général Beaulieu, pour aller aux Indes (*voy.* BEAULIEU), et durant la traversée, il étudia les mathématiques et tout ce qui tenait à l'art nautique, dans lequel il devint très habile. Le vaisseau qu'il montait ayant été brûlé par les Hollandais à Jacatra, il obtint la permission de servir, comme premier pilote, sur un autre navire. Après avoir navigué pendant trois ans dans les parages des Moluques, il perdit la plupart de ses compagnons, et passa au service des Portugais. Accueilli avec distinction à Goa, il fut nommé, en 1629, premier pilote d'une flotte considérable, destinée à aller secourir Malacca contre le roi d'Achem, qui assiégeait cette ville. Berthelot ne se signala pas moins par sa bravoure que par son habileté, ce qui lui valut des récompenses honorables, et la charge

de pilote et de cosmographe royal. Il avait donné de nouvelles preuves de zèle, lorsqu'il contracta une étroite amitié avec le P. Philippe de la Ste. Trinité, carme déchaussé, qui le détermina à entrer dans son ordre; ce qui aigrit singulièrement le vice-roi. Le P. Philippe parvint cependant à l'apaiser, en lui faisant entendre que Berthelot, qui avait pris le nom de P. *Denis*, pourrait, malgré son changement d'état, continuer à servir sur les vaisseaux du roi, lorsque les circonstances l'exigeraient. L'occasion s'en présenta, quand il n'était encore que novice. Le P. Denis mena au combat, qui dura trois jours, la flotte portugaise contre celle des Hollandais, postée depuis long-temps devant Goa. Dès qu'il eut ramené les vaisseaux dans le port, il rentra dans sa retraite. Le vice-roi résolut, en 1638, d'envoyer une ambassade au nouveau roi d'Achem. L'ambassadeur obtint, avec peine, pour pilote de sa flotte le P. Denis, qui venait d'être ordonné prêtre. Après une traversée pénible, l'ambassadeur, arrivé le 25 octobre à la vue d'Achem, descendit à terre. Il y fut aussitôt assailli par les habitants et fait prisonnier, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Le P. Denis, après un mois de captivité, fut mis à mort comme tous ses compagnons d'infortune. Il avait, dans tous ses voyages, relevé les côtes des pays qu'il visitait; il corrigea par ce moyen les cartes marines, et en dressa de nouvelles, qui sont estimées à cause de leur exactitude. E—s.

DENIS (Nicolas), né à Tours, fut gouverneur-lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Acadie et du Canada. Ayant obtenu la concession de la contrée qui s'étend depuis le cap Canceaux jusqu'à Gaspé, il partit pour l'Amérique, en 1632. Les propriétés étaient si peu assurées dans ce pays lointain, que Denis, qui avait fait des établissements importants dans ce qui lui appartenait, eut à soutenir une guerre en règle contre ses propres compatriotes. Ces divisions lui causèrent le plus grand tort; un incendie acheva de le ruiner. « Depuis cet accident, dit Charlevoix, » il n'a plus été en état d'entreprendre » rien de considérable; et ce fut un » grand malheur pour cette partie de » la Nouvelle-France, qui n'a jamais » eu un commandant plus capable et » plus appliqué. » Denis de retour en France, après un séjour de quarante ans dans l'Amérique, durant lequel il avait visité une grande partie des possessions françaises, publia le résultat de ses observations sous ce titre : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. On voit dans ce livre, dédié au roi, que Denis connaissait parfaitement le pays où il commandait, et les vrais moyens d'en tirer un parti avantageux pour la France. Il dit que les bois de construction que l'on peut s'y procurer, et la pêche de la morue, valent des trésors. Le premier il a décrit avec détail les procédés de cette pêche; et, comme il était marin, il ne laisse rien à désirer sur ce sujet. Il entretient peu le lecteur de ses aventures personnelles, et lui offre diverses particularités sur les sauvages, n'oubliant rien de ce qui peut donner une idée exacte du pays qu'il avait si long-temps habité. E—s.

DENIS (Jean-Baptiste), fils d'un pompier de Paris, alla étudier la médecine à l'université de Montpellier, où il reçut le doctorat. De retour à Paris, il y professa la philosophie et les mathématiques, et obtint l'emploi

Digitized by Google

de conseiller-médecin ordinaire de Louis XIV. En 1673, il fut appelé en Angleterre par le roi Charles II, dont il aurait pu devenir archiâtre. Mais il préféra revenir en France. Il avait commencé, en 1669, à tenir chez lui des conférences publiques qui avaient pour principal objet la physique, les mathématiques et la médecine. Le résultat de ces conférences, qui se prolongèrent pendant huit années, fut publié sous ce titre: *Recueil des mémoires et conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le Dauphin*, Paris, 1672, in-4°., fig. (1). On trouve dans ce recueil des extraits fort bien rédigés de plusieurs ouvrages, selon la méthode du *Journal des savants*, dont il est la suite. Denis se montra zélé partisan de la transfusion du sang. Il fut même vraisemblablement le premier qui osa tenter sur l'homme cette opération dangereuse. Elle réussit au gré de ses vœux, s'il faut ajouter foi aux lettres qu'il a insérées dans le *Journal des savants*, et à celles qu'il a publiées isolément: I. *Lettre à M. de Montmor touchant une nouvelle manière de guérir plusieurs maladies par la transfusion du sang*, Paris, 1667, in-4°.; II. *Lettre touchant une folie invétérée qui a été guérie depuis peu par la transfusion du sang*, Paris, 1668, in-4°. Le docteur Lamy assure, au contraire, que ce malade périt victime de l'opération, et il ajoute que ce ne fut pas le seul. Denis était ami du merveilleux: ses assertions ne portent pas toujours l'empreinte de la vérité, et souvent il professe une doctrine erronée. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire le titre de l'opuscule suivant: *Relation curieuse d'une fontaine découverte en Pologne, laquelle, entre autres propriétés, a celles de suivre le mouvement de la lune, de s'enflammer comme l'esprit de vin, de guérir diverses maladies, et de prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans; avec l'explication des propriétés de l'eau de cette fontaine*, Paris, 1687, in-4°. Denis mourut subitement à Paris, le 3 octobre 1704.
C.

DENIS (Michel), savant bibliographe et poète allemand, naquit en 1729 à Scharding en Bavière (1). A l'âge de dix-huit ans il entra dans l'ordre des jésuites, espérant, comme il le raconte lui-même, qu'il y pourrait plutôt que dans un autre état, se livrer sans aucune distraction à son amour pour l'étude. Après avoir enseigné à Grætz, à Clagenfurth, et dans quelques autres villes, il se chargea, en 1759, de l'inspection des études dans l'école militaire de Marie-Thérèse. En 1773, il fut nommé chef de la bibliothèque de Garelli, et en 1791, premier conservateur de la Bibliothèque impériale de Vienne. Ce n'était point assez pour lui de veiller avec soin à la garde des trésors littéraires qui lui étaient confiés, il chercha surtout à les faire connaître et à montrer aux jeunes gens et aux savants, la marche qu'ils devaient tenir pour se les rendre utiles. C'est dans cette vue qu'il publia sa *Bibliothèque de Garelli*. Dans la préface il donne des notices sur la vie du savant fondateur de cette riche collection (*Voy.* Garelli); il divise ensuite son ouvrage en quatre parties, dans lesquelles il parle des édi-

(1) Ce volume contient douze mémoires et sept conférences, renfermant le précis de ce qui s'était dit dans ces assemblées. Il y en eut ensuite cinq pour l'année 1673 et deux pour 1674. Elles ont été réimprimées dans le troisième vol. du *Journal des Savants*, de l'édition d'Amsterdam, in-12.

(1) Il reçut au baptême les noms de *Jean-Michel-Cosme*, et à la confirmation celui de *Pierre*; mais il ne prenait habituellement que celui de Michel.

6..

tions du 15e. siècle, des livres imprimés de 1500 à 1560, des livres rares, imprimés depuis l'an 1500, et enfin de ceux qui, sans être rares, ont un grand prix dans la librairie. Denis publia ensuite son *Histoire de l'imprimerie de Vienne*. Après avoir parlé des artistes qui avaient introduit l'art typographique dans cette ville, il donne des notices savantes sur huit cent trente-deux ouvrages, qui étaient sortis de leurs presses depuis l'an 1482 jusqu'en 1560. Selon lui, les deux premiers ouvrages imprimés à Vienne, sont: I. *Tractatus distinctionum Johannis Meyer*, 1482; II. *Hyeronymi Balbi utriusque juris doctoris opusculum epigrammaton*, 1494, par Jean Winterburg. Il fit paraître un supplément aux *Annales typographiques* de Maittaire, en commençant par le *Psautier*, imprimé en 1459, par Fust et Schoiffer; il donne dans cet ouvrage des notices bibliographiques sur six mille trois cent onze imprimés, qui appartiennent aux premiers temps de l'art typographique. Ces traités sur l'origine de l'imprimerie furent suivis du *Catalogue des manuscrits théologiques qui se trouvent dans la bibliothèque impériale à Vienne, en latin ou dans les autres langues usitées en Occident*. Ce savant répertoire fait suite au grand ouvrage de Lambecius. Le premier manuscrit dont parle Denis, est une Bible latine, transcrite par ordre de Radon, qui fut abbé de St-Waast depuis 795-818. Parmi ces manuscrits il en trouva un, du 12e. siècle, qui comprend le recueil des Sermons de S. Augustin, dans le nombre desquels il y en a vingt-cinq qui n'avaient pas encore été publiés, pas même dans l'édition des bénédictins. Ce manuscrit avait autrefois appartenu à l'abbaye de St.-Séverin, à Naples; il était probablement de ceux que l'empereur Charles VI se fit donner, pendant qu'il était roi des deux Siciles, par les abbayes et couvents de son royaume, afin d'en orner la bibliothèque de Vienne. Denis publia, d'après ce manuscrit, ces Sermons inédits. Dans son *Introduction à la connaissance des livres*, il présente la théorie de cette science avec de grands développements. Ces travaux bibliographiques suffiraient sans doute à la gloire de Denis; mais d'autres titres le recommandent encore à la reconnaissance de ses compatriotes, ce sont les services qu'il a rendus à la langue et à la poésie allemande. Dans la partie méridionale de l'Allemagne, il fut un des premiers qui s'appliquèrent à donner à la langue des formes plus douces, plus élégantes; à éclairer le goût dans l'étude des lettres et des sciences, et à perfectionner les méthodes de l'enseignement. « Je » commençai, raconte-t-il lui-même » dans sa Biographie, en publiant *Les* » *tableaux poétiques sur les événe-* » *ments de la guerre* (de sept ans); » ce premier essai était sans doute » bien imparfait, mais c'était beau- » coup que d'avoir fait le premier » pas. » Se mettant au-dessus des craintes pusillanimes qui avaient jusque-là tenu enchaînés les esprits dans les états Autrichiens, il osa enfin parler aux jeunes gens qu'il instruisait, de Klopstock, de Gellert, de Haller, d'Uz et d'autres savants qui éclairaient et honoraient par leurs écrits la partie protestante de l'Allemagne; il mit entre les mains de la jeunesse des extraits qu'il avait tirés des meilleurs ouvrages modernes en vers allemands. Il publia pour elle ses *Souvenirs*, et les *Fruits de ses lectures*, ouvrages qui attestent encore plus le bon goût qui le dirigeait dans ses études que

l'étendue de ses connaissances. Son *Épître à Klopstock*, et les louanges qu'il donnait publiquement aux poètes et savants protestants, excitèrent une vive sensation à Vienne. Les jeunes gens, que leur goût appelait à l'étude de la poésie, se rangèrent autour du *Barde du Danube*, comme il s'appela lui-même. Il s'était fait un genre nouveau et entièrement à lui; cherchant à réveiller parmi ses compatriotes l'esprit des anciens Bardes, il avait pris Ossian et les anciens poètes scandinaves pour modèles. Au lieu des symboles mythologiques qu'employaient les poètes grecs et romains, il s'était attaché aux divinités du nord et aux emblèmes sous lesquels les mythes de cette région nous les ont représentées. Les mœurs pures, l'antique innocence des premiers temps, la force, la valeur et la loyauté des anciens guerriers, voilà les sujets qu'il aimait à présenter dans ses tableaux. Il cherchait dans ses chants à imiter les transitions brusques, le style laconique et la majestueuse simplicité des anciens poètes septentrionaux. Il fit le premier connaître Ossian en Allemagne, en le traduisant en entier. Malheureusement il choisit le vers hexamètre, dont la forme, quelque harmonieuse qu'elle paraisse dans ses vers, était celle qui convenait le moins au texte original. Malgré ses défauts, cette traduction fut reçue avec la faveur la plus distinguée. A la manière des Bardes, Denis célébrait, aux fêtes de Marie-Thérèse et de Joseph II, la gloire de la monarchie autrichienne; il accompagnait de ses chants Joseph dans ses voyages; il le saluait à son retour; il allait pleurer sur le tombeau de Daun et de Laudon; il chantait le siége de Gibraltar et les autres grands événements de son temps. On reconnaît dans les chants de Denis, l'homme d'une trempe mâle et vigoureuse, qui s'était nourri des auteurs classiques anciens et modernes, et qui, à une imagination vive, indépendante par son originalité, joignait un zèle ardent, mais discret, pour sa patrie, pour l'instruction de la jeunesse, et un respect profond pour la religion de ses pères. A la fin des ouvrages publiés par Denis lui-même, on en trouvera deux que ses amis ont fait paraître; ce sont la *Suite des chants de Sined* (1), et ses *Œuvres posthumes*. Le premier comprend les poésies de Denis qui n'appartiennent point à la manière des Bardes, et que par cette raison il n'avait point voulu placer dans les éditions soignées par lui-même, comme s'il les avait jugées indignes de lui. Dans le second ouvrage, on trouve les *Commentaires* sur sa vie, qu'il s'était proposé d'écrire en cinq livres. Il n'acheva que les deux premiers, qui contiennent l'histoire de sa jeunesse et celle du temps qu'il passa dans la compagnie de Jésus, avant sa suppression. Il aimait beaucoup les oiseaux, et il raconte un grand nombre de traits intéressants sur plusieurs de ceux qu'il avait apprivoisés. On lit dans le même ouvrage son testament, qu'il avait écrit de sa main, en allemand. Dans le paragraphe III, il ordonna « que son corps fût inhumé » entier et sans qu'on s'y permît au» cun démembrement. » Ses exécuteurs testamentaires devaient, dans le cas où l'on ferait quelque tentative contraire à cette disposition, recourir aux autorités civiles. Il craignait, à ce que l'on pense, que son crâne fût remis au docteur Gall, à qui Alxinger avait, peu auparavant, légué le sien. Le mor-

(1) On lui avait donné ce nom en renversant celui de *Denis*. Dans ses poésies scandinaves il se nomme toujours ou *Sined*, ou le *Barde du Danube*.

ceau le plus remarquable dans les OEuvres posthumes dont nous parlons, est sans contredit le *Temple des Æones* (1), *chanté par Denis, pendant les dernières heures du dix-huitième siècle*. Ce chant du cygne avait déjà paru imprimé séparément, peu après la mort de l'auteur; voici la marche de ce petit ouvrage: Sous le pôle septentrional est placé le Temple des Æones; là, ces vieillards, au nombre de soixante-neuf (2), assis chacun sur son trône, se livrent à un paisible et léger sommeil. Un centième hiver (3), ou un nouveau siècle s'était écoulé; les portes du temple s'ébranlent avec bruit; les Æones se réveillent; un vieillard entre et s'avance lentement, chargé d'années et de travaux. Arrivé près du trône qui lui est destiné, il prend sa place. Après quelques moments de repos, rompant le silence profond qui avait régné depuis un siècle dans ce séjour souterrain, il rend compte à ceux qui l'y ont précédé, de ce qu'il a vu et fait de remarquable pendant les *cent hivers* qu'il vient de parcourir. Aussitôt qu'il a cessé de parler, les portes du temple se ferment, les Æones s'endorment et toutes les avenues de ce lieu mystérieux sont de nouveau occupées pour cent hivers par le silence et par le sommeil. Denis avait vu entrer ce soixante-dixième Æone; et en sortant du temple il nous raconte le discours qu'il lui a entendu tenir. Ce chant séculaire est majestueux dans son ensemble, les détails en sont bien soignés. Il n'a été donné à aucun poète lyrique, ancien ou moderne, de terminer sa carrière d'une manière aussi solennelle. Denis mourut le 29 septembre 1800, neuf mois après son retour du temple des Æones; il était âgé de soixante-onze ans. Conformément à ses dernières dispositions, il fut inhumé sans pompe, dans le cimetière de Huttelsdorf, à deux lieues de Vienne. Il joignit une piété tendre et éclairée à un respect profond pour les vérités de la foi chrétienne; il ne cachait point l'attachement sincère qu'il portait à son ordre; mais il repoussa toujours les insinuations de ceux qui voulaient lui faire prendre part à des projets chimériques pour son rétablissement; il fut toujours l'ami, le père et le modèle des jeunes gens dont il dirigeait les études. Voici le titre de ses principaux ouvrages, à la tête desquels nous plaçons sa bibliographie, et ensuite ses poésies latines et allemandes. I. *Bibliotheca typographica vindobonensis, usque* 1560; Vienne, 1782, in-4°., en latin et en allemand; II. *Annalium typographicorum V. Cl. Michaelis Maittaire supplementum*, Vienne, 1789, 2 volumes in-4°.; III. *Suffragium pro Johanne de Spira, primo Venetiarum typographo*, ib., 1794, in-8°. (1); IV. *S. Augustini Sermones inediti, ex membranis Sec. XII, Bibliot. Palat. Vindob.*, ib., in-fol.; V. *Codices manuscripti theologici bibliot. Pal. vindob. latini aliarumque Occidentis linguarum*, ib. 1793-1794, 2 vol. in-fol. (2). Les huit ouvrages suivants sont en

(1) Du mot grec αἰών, qui signifie siècle.

(2) Denis suppose ici que l'an 1700 de notre ère coïncide avec l'année 6900, ou avec le soixante-neuvième siècle après la création du monde.

(3) Les poètes septentrionaux se servent toujours du mot *hiver* pour désigner une année révolue; *cent hivers* font un siècle. Les poètes français des temps carlovingiens avaient le même usage.

(1) C'est une dissertation dirigée contre le *Quadro Critico-tipografico dell' abbate M. B.* (Mauro Boni), publié à Venise, où l'on soutenait que Jean de Spire n'avait pas été le premier imprimeur établi dans cette ville. A. B-T.

(2) Cet ouvrage est en cinq parties, dont on formé deux volumes. Les deux dernières, formant le deuxième volume, ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur. Il avait laissé en manuscrit le troisième volume. A. B-T.

Digitized by Google

prose allemande; VI. *Principes de la bibliographie*, Vienne, 1774, in-8°.; VII. *Fondements de l'histoire de la littérature*, ibid., 1776, in-4°.; il refondit ces deux ouvrages sous ce titre: *Introduction à la connaissance des livres*, Ire. partie, *Bibliographie*, 2e. partie, *Histoire littéraire*, ib., 1777, 1778, in-4°.; 1795, 1796, in-4°., et Bingen, 1782, 2 vol. in-8°. (1); VIII. *Objets remarquables de la bibliothèque de Garelli*, Vienne, 1780, in-4°.; IX. *Supplément à l'histoire de l'imprimerie à Vienne*, ib. 1793, in-4°.; X. *Fruits de la jeunesse du collége Thérésien*, Vienne, 1771, 1773, 3 part. in-8°. (2). XI. *Monuments de la foi chrétienne et de la morale, dans tous les siècles*, Vienne, 1795, 1796, 3 vol. in-8°. (3); XII. *Josepho austriaco romanorum regi Viennam reduci* (dans le Musée all., 1784, 6e. cahier); XIII. *Carmina quædam*, Vienne, 1794, in-8°. (4). Les ouvrages suivants sont en vers allemands. XIV. *Recueil de petites pièces, tirées des poètes modernes allemands, à l'usage des jeunes gens*, Vienne, 1762, in-8°., Augsbourg, 1766-1776, en 3 vol. in-8°.; XV. *Épître en vers à Klopstock*, Vienne, 1764, in-4°.; XVI. *Tableau poétique des principaux événements militaires arrivés en Europe, depuis l'an 1756, jusqu'en 1761*, ib., 1760, 1761, 2 vol. in-8°., et Augsbourg 1768, in-8°. XVII. *Poésies d'Ossian, traduites de l'anglais*, Vienne, 1768, 1769, 3 vol. in-4°. et in-8°.; XVIII. *Deux odes sur le voyage de Joseph II.*, ib., 1769 et 1770; XIX. *Chants du Barde Sined*, ib., 1773, in-8°., réimprimés avec l'Ossian et autres poésies, sous le titre de *Chants d'Ossian et de Sined*, ib., 1784, 5 vol. in-4°. et 1791, 1792, en 6 vol. in-4°.; XX. *Ode donnée à sa Sainteté, pendant son séjour à Vienne*, (aussi en latin et en Italien), ib., 1782, in-8°.; XXI. *Souvenirs*, ib., 1794, in-8°.; XXII. *Fruits de mes lectures*, ib., 1797, in-8°.; XXIII. *Chants funéraires des anciens Poètes bucoliques*, traduits (dans le *Mag. pour les sciem. et la litt.* 1785) XXIV. *Œuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°. (5).

G—y.

DENIS (Louis), géographe français, mort vers la fin du 18e. siècle, était d'abord graveur, et obtint ensuite le titre de géographe du duc de Berry (depuis Louis XVI). Ses nom-

(1) Il n'existe point de traduction française de cet important ouvrage; mais on peut consulter les extraits étendus qu'on en trouve dans l'*Esprit des journaux* de mars, avril, mai, 1779 mars, septembre, octobre, novembre, décembre 1780. A. B—t.

(2) C'est une collection de pièces en vers et en prose, composées et lues en public par les élèves de Denis. A. B—t.

(3) Ces monuments sont au nombre de dix-huit, et traduits d'un auteur chrétien de chaque siècle. Denis a encore donné en allemand un *Catalogue systématique des Papillons de Vienne*, 1776, in-4°., ouvrage qu'il fit en société avec Schiffermuller, son collègue au collége Thérésien; un *Compte rendu en abrégé des contestations sur les vieilles chartes ou diplômes*, 1785, in-4°., etc. A. B—t.

(4) On peut juger du talent de Michel Denis pour la poésie latine, par cette épitaphe de Pie VI, qu'il fit imprimer en 1799:

Papa pius, patriâ Cæsenas, Angelus ante
Braschius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in serum exercitus ævum,
Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque viæque labores
Ossa Valentino liquit in exilio.
Perdita sub sextis semper, testante poetâ,
Hoc quoque sub sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpâ periisse, viator,
Perdidit, heu! Romam temporis impietas.

A. B—t.

(5) Un second volume a paru en 1802, l'éditeur fut le baron de Retzer. C'est Denis qui a publié l'ouvrage d'A F Kollar, intitulé: *Ad P. Lambecii commentariorum Libros octo supplementum, liber primus posthumus*, Vienne, 1790, in-fol. Il a donné divers opuscules dans différents journaux allemands. Enfin c'est lui qui a fait la préface du *Catalogus bibliothecæ hungoricæ Francisci comitis Secchienyi*, 1793-1807, sept vol. in-8°. (non compris deux volumes de médailles et atlas). A. B—t.

breux ouvrages sont moins remarquables par l'exactitude et la beauté de l'exécution, que par la forme ingénieuse et commode qu'il a su leur donner. Nous n'indiquerons ici que les principaux : I. *Plan topographique et raisonné de Paris*, en 42 petites feuilles, 1758, in-12, de 128 pages, tout gravé, volume portatif d'un format plus commode que les plans d'une grande feuille repliée, qui sont embarrassants à ouvrir, et faciles à déchirer. II. *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4°., dont chacune offre la France entière, considérée sous un rapport particulier; l'une offre la France commerciale, une autre la France minéralogique, d'après Guettard, etc. III. *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes des provinces, avec une explication par demandes et réponses*, 1764, in-24. IV. *Géographie des dames*, ou *Almanach géographique et historique*, en 55 cartes; 1764; V. *Empire des Solipses*, 1764, in-12, obl. C'est un petit atlas du gouvernement des jésuites, en 41 petites cartes. VI. *Mappemonde physique, politique et mathématique*, trois feuilles d'Atlas, 1764. L'auteur y a joint une *Explication* en vingt-trois pages in-12., accompagnée de six petites cartes. Les cinq premières offrent la mappemonde ou le globe terrestre, d'abord couvert d'eau jusqu'à la hauteur d'environ 1100 toises et ne laissant voir que les sommités des montagnes les plus élevées; puis successivement l'inondation est supposée n'être que de 800 et de 400 toises; la 5e. carte suppose l'Océan desséché jusqu'à 300 toises au-dessous du niveau actuel; la 6e. offre la carte physique et le profil de la Manche, d'après Buache, dont Denis adopte trop généralement les hypothèses (*Voy.* BUACHE). Ce petit ouvrage est curieux, mais on avait alors trop peu de mesures barométriques de montagnes, pour le faire avec exactitude. L'auteur promettait de donner dans le même genre chacune des quatre parties du monde: il y a ajouté, en 1767, quatre autres petites cartes, offrant les bassins de la Sibérie, de la mer Caspienne, de l'Indostan, et de l'Euphrate. VII. *Pouillé historique et topographique du diocèse de Paris*, 1767, in-fol. de 34 pages, tout gravé. Ouvrage important pour l'histoire du moyen âge; les cartes sont d'un grand détail, et le texte offre les noms anciens et la date de l'érection de chaque paroisse. VIII. *Itinéraire historique et géographique des grandes routes de France*, 1768, in-16; IX. *Guide royal*, ou *Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1774, 2 volumes in-12, de 668 pages, tout gravé. Les cartes, qui n'ont que la moitié de la largeur de la page, sont coloriées et très proprement exécutées. X. *Itinéraire portatif d'un arrondissement de trente à quarante lieues de la ville de Paris*, 1777, 2 vol. in-12; XI. *Le conducteur français*, Paris, 1776 et ann. suiv. in-8°. Chaque cahier offre une route d'environ trente lieues. La carte, réduite d'après celles de Cassini, et vérifiée sur le local, donne avec la plus grande précision, tout le détail du terrain jusqu'à deux lieues à droite et à gauche du chemin; la description, de quarante à cinquante pages, a été partout faite sur les lieux, et entre dans les plus minutieux détails. Ce grand ouvrage, le plus important de tous ceux de l'auteur, n'a pas été achevé. Le 52e. n°., qui donne la route de Dijon à Châlons, a paru en 1785. Il reste donc à faire plus des

deux tiers de la France, car ces 52 n^os^., qu'on relie quelquefois en 8 ou 9 volumes, ne comprennent que la route de Lyon au Hâvre par Autun et Paris, et tout ce qui est au nord et à l'est jusqu'à Calais, Mons, Metz, Strasbourg, Bâle et Genève. Quoique les changements survenus depuis aient beaucoup diminué l'utilité de cet ouvrage, ainsi que des précédents, il offre, sur tous ceux qui ont paru depuis, l'avantage d'un plus grand détail, et la facilité de ne porter à la fois que le cahier de la route qu'on a à parcourir. C. M. P.

DENIS. *Voy.* DENYS.

DENISART (JEAN-BAPTISTE), né à Iron près de Guise, en 1712, fut procureur au Châtelet de Paris. C'était un homme très laborieux. Au milieu des occupations multipliées de son état, il osa entreprendre un ouvrage qui exigeait des connaissances bien plus étendues que celles que sa profession supposait, une *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, 1754-56, 6 v. in-12; 1757, 2 vol. in-4°., 1763-64, 3 vol. in-4°., 1768, 3 vol. in-4°.; 1771, 4 vol. in-4°. avec des additions par Varicourt. Denisart mit à chaque article des définitions et quelques-uns des principes fondamentaux de la matière qu'on y traitait. Ce recueil eut le succès qu'a toujours ce genre d'ouvrage, si favorable à la paresse et qui semble faciliter aux plus ignorants la connaissance d'une science, dont il ne leur donne cependant que des idées décousues et incomplètes. Cet inconvénient se fait surtout sentir dans les sciences morales, telles que la jurisprudence, qui ne méritent véritablement ce nom, qu'autant qu'elles forment un ensemble et qu'on voit les rapports que toutes leurs parties ont entre elles. Ce n'était pas le seul défaut de l'ouvrage de Denisart. Il avait déjà eu cinq éditions successivement augmentées, ou par lui ou par d'autres après sa mort, lorsque la vogue constante qu'il avait, fit concevoir le projet de l'agrandir encore. Ceux qui se chargèrent de l'exécuter, en examinant de près le travail de leurs prédécesseurs, trouvèrent que sur les six mille arrêts qu'on y citait, la plupart étaient ou inexacts ou mal rapportés, et ne se trouvaient quelquefois pas dans les registres du parlement. Il n'y avait aucun ordre dans la disposition des principes. On voyait, au commencement d'un article, ce qui était la conséquence de ce qu'on ne trouvait qu'au milieu ou à la fin. Les maximes les plus importantes y étaient omises. Que d'erreurs un livre si défectueux devait avoir occasionnées ! que de mauvais jugements il devait avoir fait rendre ! On avait d'abord eu la pensée de le refondre; mais on fut obligé de l'abandonner en entier et de travailler sur un nouveau plan. On conserva l'ordre alphabétique, mais pour en sauver en quelque sorte les inconvénients, on voulut que chaque article fût une espèce de traité où l'on rappellerait tous les principes de la matière qu'on y discuterait. Ce recueil, qu'on appelle le *Nouveau Denisart*, mais auquel les éditeurs conservèrent son ancien titre, n'a pas été jusqu'à la fin; il est resté très incomplet, quoique arrivé à 14 vol. in-4°. Les neuf premiers sont l'ouvrage de MM. Camus et Bayard, et parurent de 1783 à 1790. Les cinq autres sont dus à M. Calenge; le tome 14e. porte la date de 1808 (1). Denisart

(1) La première partie de ce tome 14 finit avec l'article *Hypothèque*; la deuxième partie, imprimée à l'imprimerie impériale, n'a que 21 feuilles ou 168 pages, et il n'en est resté en France que 25 exemplaires, l'édition ayant été exportée en Angleterre avec licence, au moyen d'un nouveau titre.

avait publié en outre l'*Almanach des plaideurs*, 1745, in-12, et une édition avec des notes du recueil *des Actes de notoriété du Châtelet*, de Jean le Camus. 1759, in-4°.; 1769, in-4°. Cette dernière a été revue par Varicourt, lieutenant civil. Denisart mourut à Paris le 4 février 1765, âgé de cinquante-deux ans. L'excès du travail avait, dit-on, abrégé ses jours. B—I.

DENISOT (NICOLAS), né au Mans en 1515, était peintre, graveur, poète latin et français. Il passa en Angleterre, et mérita d'être nommé précepteur des trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours. De retour en France, Denisot vécut dans l'intimité des plus beaux esprits, et fut recherché pour son amabilité dans les compagnies les plus brillantes. Ses tableaux n'étaient pas estimés de son temps; ses poésies ne le sont plus, malgré les éloges de Ronsard, Muret, Bellay, Belleau et autres contemporains. Il mourut à Paris en 1554. On a de lui : I. *Cantiques et Noëls*, imprimés au Mans, in-8°., sans date; II. *Recueil des cantiques du premier advénement de J.-C.*, Paris, 1553, in-8°. Ces Cantiques sont au nombre de treize. Duverdier a transcrit dans sa *Bibliothèque* le 7°. et le 11°. III. la *Traduction en quatrains français des distiques latins composés par les trois sœurs de Seymours, à l'honneur de Marguerite de Navarre*, imprimée dans le *tombeau* de cette princesse, Paris, 1551, in-8°.; IV. quelques *Pièces de vers*, dans les recueils du temps. Il a composé des vers mesurés à la façon des latins, invention due à un poète nommé *Mousset* (*voy.* MOUSSET), qui a eu des imitateurs jusque dans le siècle dernier. On croit que Denisot a eu part aux *Contes, Devis et joyeuses Récréations*, de Desperiers (*voy.* DESPERIERS). Il signait quelquefois ses vers : *conte d'Alsinois*, anagramme de Nicolas Denisot. François Ier. dit un jour que ce comte n'était pas d'un grand revenu, puisqu'il ne rapportait que *six noix*. — DENISOT (René), avocat de la même ville et de la même famille, mort en 1707, est, dit-on, le ragotin du *Roman comique* de Scarron. — DENISOT (Gérard), né dans le diocèse de Chartres, reçu docteur à la faculté de médecine de Paris, le 26 novembre 1548, exerça son art pendant plus de cinquante ans, avec une grande réputation, et mourut en 1595. Après sa mort, Guillaume Joli, illustre dans la robe, avait acheté toute sa bibliothèque. Il trouva dans ses papiers un poëme sur les aphorismes d'Hippocrate, rédigé en vers grecs et latins, fort beaux. Ce magistrat en fit présent à la faculté, en le lui envoyant avec une belle lettre écrite en grec. Jacques Denizot, petit-fils de Gerard, et secrétaire de M. le Chancelier, a fait imprimer ce poëme grec et latin, Paris, 1634, in-8°., avec quelques épigrammes du même auteur. Gui Patin a traduit en latin la lettre grecque du magistrat. W—s.

DENNER (BALTHAZAR), peintre, né à Hambourg, en 1685, était fils d'un prédicateur mennonite; il commença à étudier les principes de son art sous des maîtres médiocres, et au milieu des occupations du commerce auquel ses parents le destinaient; mais par la suite, livré entièrement à la peinture, il développa ses dispositions naturelles en observant la manière des grands peintres, et en imitant fidèlement leurs ouvrages. La galerie de Frédéric II lui offrit à Berlin des ressources précieuses, et pendant plusieurs années il en copia les meilleurs tableaux. Cette suite d'études et surtout

un soin extrême à rendre les détails de la nature lui acquirent dans le genre du portrait une réputation brillante: elle s'accrut beaucoup par les voyages qu'il fit dans diverses contrées, et par l'honneur qu'il eut de peindre les princes et les grands. Malgré la vogue et le prix accordés à ses productions, ce peintre est moins à imiter, qu'à remarquer pour le fini surprenant de la plupart de ses têtes; on y distingue jusqu'aux pores et aux moindres plis de la peau; on croirait y voir circuler le sang: quelquefois même il a peint dans la pupille de l'œil les objets qui s'y miraient; sans que ces recherches minutieuses détruisent à une distance convenable l'effet de l'ensemble. On loue la justesse de sa touche, la vérité de sa couleur, l'expression de ses figures, mais on lui reproche un dessin souvent faible et incorrect, des draperies mal jetées et des compositions sans goût et sans choix. Parmi les meilleurs ouvrages de cet artiste, il faut citer son portrait et celui de sa femme faits dans la manière de Rembrandt, mais particulièrement deux têtes, l'une de vieille, l'autre de vieillard, justement admirées et achetées chacune 5875 florins, par l'empereur Charles VI. Denner mourut à Rostock en 1747, ne laissant à personne le secret qu'il avait de préparer la laque qu'il employait dans toutes ses carnations, avec un art qui n'a été connu que de lui seul. Plusieurs de ses tableaux se trouvent dans la galerie de Dresde. V—T.

DENNIS (Jean), écrivain anglais, qui a acquis quelque célébrité, moins par le mérite de ses ouvrages que par les singularités de son caractère, et par les querelles qu'il s'était faites avec les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Il était né à Londres en 1657. Son père était sellier dans la cité, et avait assez de fortune pour lui donner une éducation libérale. Le jeune Dennis fit d'assez bonnes études, qu'il termina à l'université de Cambridge, d'où il fut chassé pour avoir tenté d'assassiner un étudiant. Il voyagea quelque temps en France et en Italie. A son retour, il se trouva possesseur d'une fortune assez considérable que lui laissa un de ses oncles. Comme il était né avec une excessive vanité, il dédaigna de suivre la profession de son père, voulut vivre en *gentleman*, et se livra entièrement au goût qu'il avait pour la littérature. Son esprit, ses manières, les connaissances qu'il avait acquises, le firent rechercher dans les meilleures sociétés. Il fut lié avec les comtes Halifax et Pembroke, ainsi qu'avec Dryden, Congrève, Wicherley, Moyle, etc., qui avaient conçu de ses talents une opinion très avantageuse; mais l'excès de sa vanité, son caractère hargneux, jaloux et méprisant, dégoûtèrent bientôt de sa société les personnages recommandables qui lui avaient d'abord témoigné de l'estime et de l'amitié. Ce fut en 1690 qu'il commença à se faire connaître comme auteur. Ses premiers essais furent des pamphlets satiriques, en vers et en prose, où il attaquait sans mesure, et souvent sans raison, des hommes en place et des écrivains distingués. Ces attaques gratuites lui firent beaucoup d'ennemis et lui attirèrent quelquefois de fâcheuses représailles. En 1692, il composa une ode pindarique sur la victoire qu'avait remportée le roi Guillaume à Aghrim; et, en 1695, il publia un poëme intitulé *le Tribunal de la Mort* (*The Court of Death*). Ces deux pièces eurent du succès à la cour, et lui procurèrent une faveur passagère. Après la mort du roi Guillaume, il publia un poëme qu'il intitula *le Monument*.


Digitized by Google

Deux autres poëmes sur les batailles de Blenheim et de Ramillies lui valurent la protection du duc de Marlborough et une place assez avantageuse. Il écrivit dans le même temps quelques ouvrages en prose de peu d'étendue, et la plupart sur des sujets de politique ou de critique. Il se hasarda ensuite à composer pour le théâtre; il donna plusieurs tragédies et comédies où il ne montra qu'un talent médiocre, quoique quelques-unes de ces pièces aient été bien accueillies à la représentation. Celle de ses tragédies qui a eu le plus de succès est intitulée *le Triomphe de la liberté* (*Liberty asserted*). L'idée en est bizarre. La scène se passe dans le Canada, et l'action a pour objet les événements d'une guerre entre les Français, les Anglais et quelques tribus de sauvages. La conduite en est sans vraisemblance et sans intérêt; mais les injures qu'on y dit à la nation française la firent applaudir sur le théâtre de Londres, où elle fut jouée en 1704. Sa meilleure comédie a pour titre: *Une intrigue sans intrigue* (*A plot and no plot*). On y trouve de l'esprit, quelques scènes plaisantes, mais peu d'invention et point de verve comique. Son principal mérite est dans la régularité de la conduite, mérite peu commun sur le théâtre anglais. En général, Dennis n'a été qu'un poète médiocre, quoiqu'il ne fût pas né sans talent; mais il écrivait avec négligence et d'un style très inégal. A côté de quelques vers brillants, on en trouve un plus grand nombre de plats et de mauvais goût. Il y a beaucoup plus d'esprit et de talent dans ses ouvrages en prose, et les meilleurs sont ceux qu'il a faits sur des sujets de critique. Il attaqua avec une grande sévérité le *Caton* d'Addison et l'*Essai sur l'homme* de Pope, quoiqu'il fût lié avec eux. On ne peut nier qu'il n'y eût dans ces critiques des observations spirituelles et même judicieuses, et comme elles tombaient sur de grands écrivains, elles ne pouvaient manquer d'attirer l'attention du public. Addison dédaigna d'y répondre; mais Pope s'en vengea cruellement. En plaçant Dennis dans sa *Dunciade*, il couvrit son nom d'un ridicule qui durera plus long-temps que les écrits du critique. Pope se vengea encore d'une autre manière. Dennis étant tombé dans l'indigence, Pope lui envoya quelques secours d'argent; mais il gâta cet acte de générosité en le rappelant dans une de ses satires, où il dit :

> Dennys même avoûra, s'il veut être sincère,
> Qu'en méprisant ses vers il aida sa misère.

On a reproché à Pope un autre trait peu délicat à l'égard de Dennis. Celui-ci étant devenu aveugle dans sa vieillesse, la troupe de Newmarket donna une représentation à son bénéfice, pour laquelle Pope fit un prologue; mais il perdit le mérite de ce petit bienfait par le ton ironique qu'il prit dans le prologue, plus fait encore pour jeter du ridicule que pour répandre de l'intérêt sur le malheureux qu'il avait l'air d'obliger. Pope était un grand poète, mais ce n'était pas un bon homme. Les préfaces de quelques-unes des pièces de théâtre de Dennis valent mieux que les pièces elles-mêmes. On a dit de lui que personne n'était plus en état d'instruire un poète dramatique; car il enseigne par ses préceptes ce qu'il faut faire, et par ses propres pièces ce qu'il faut éviter. Le trait le plus remarquable de son caractère était une excessive vanité, et on en cite des exemples dont le ridicule semble passer la vraisemblance. Il avait déclaré une haine mortelle aux Français. « Dans une petite relation » d'un séjour de quinze jours qu'il fit

» en France, dit Voltaire, il s'avisa » de vouloir faire le caractère de la » nation qu'il avait eu si bien le temps » de connaître. Je vais, dit-il, vous » faire un portrait juste et naturel des » Français; et pour commencer, je » vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très » bien reçu et m'ont accablé de civilités; mais tout cela est pur orgueil; ce n'est pas pour nous faire » plaisir qu'ils nous reçoivent si bien, » c'est pour se plaire à eux-mêmes; c'est » une nation bien ridicule, etc. » Il la traita encore plus mal dans sa tragédie du *Triomphe de la liberté*, qu'il donna pendant la guerre de la succession. Il se mit ensuite dans la tête que Louis XIV ne consentirait jamais à faire la paix avec l'Angleterre, à moins qu'on ne lui livrât l'auteur de cette tragédie. Lorsqu'on négocia la paix d'Utrecht, Dennis alla trouver son protecteur le duc de Marlborough, et le conjura d'empêcher que la condition de le livrer à la France ne fût une des stipulations du traité. « Mon cher » Dennis, lui dit gravement Marlborough, je ne puis vous servir en » cela, parce que je n'ai aucunes relations avec les ministres; mais votre » cas n'est pas aussi désespéré que vous » le pensez. Je crois avoir fait presque » autant de mal que vous aux Français, et je n'ai pris moi-même aucune précaution pour éviter leur » ressentiment. » Pendant la négociation, il alla passer quelques jours chez un homme de sa connaissance, qui avait une maison sur la côte de Sussex. S'étant allé promener sur le bord de la mer, il aperçut au large un vaisseau qui lui parut se diriger vers lui, et il ne douta pas que ce ne fût pour l'enlever. Il s'enfuit précipitamment, et revint à pied à Londres, avec la persuasion que son hôte ne l'avait engagé à venir chez lui que pour le livrer aux Français. Ces deux traits sont d'un meilleur comique qu'aucune des scènes de ses comédies. On en raconte un autre d'une nature moins sérieuse. En 1709, il donna au théâtre une tragédie, intitulée *Appius et Virginie*, pour laquelle il avait inventé une nouvelle espèce de tonnerre. La pièce tomba dès la première représentation, et les comédiens refusèrent d'en donner une seconde. Quelque temps après, il alla voir représenter une tragédie dans laquelle on faisait jouer le tonnerre; il s'écria tout à coup : « Qu'est ceci? Parbleu, » c'est mon tonnerre! Voilà des drôles » bien insolents! Ils ne veulent pas » jouer ma pièce, et ils me volent » mon tonnerre. » Dennis, après une vie agitée par une continuité de succès et de revers, se brouilla, par les vices de son caractère et les extravagances de sa conduite, avec tous ses amis et ses protecteurs. Il avait consumé son patrimoine par un luxe ridicule; il perdit plusieurs fois la petite fortune que lui avaient procurée d'heureuses circonstances, et mourut dans un état d'indigence, sans laisser de regrets ni d'estime, le 6 janvier 1733, âgé de soixante-dix-sept ans. Dennis avait de la sagacité, des connaissances, même du goût; mais il travaillait avec négligence, et ses passions égaraient son jugement. On ne peut nier qu'il n'y ait de l'esprit, des vues judicieuses et du talent de stile dans plusieurs de ses écrits en prose. Son *Essai sur la Critique* est le meilleur. Sa diatribe contre l'établissement de l'opéra italien à Londres, est encore assez piquante; mais les critiques qu'on a faites de son caractère et de ses écrits, dureront encore plus que celles qu'il a prodiguées contre les autres. La *Dunciade* est immortelle, et

on lit toujours avec plaisir une *Vie de Zoïle*, par Garnell, qui n'est qu'une satire mordante contre Dennis. S—D.

DENORES (JASON.) *V.* NORES,

DENTAND (JEAN), né à Genève, y fut pasteur de 1718 à 1758, époque à laquelle on le déchargea de ces fonctions. Il est connu par un volume devenu classique dans sa communion, et intitulé : *Recueil de passages de l'Écriture-Sainte*, 1739, in-8°. — DENTAND (Julien), fils de Jean, né en 1736, a publié : *Essai de jurisprudence criminelle*, 1785, 2 vol. in-8°.— DENTAND (Pierre Gédéon), né à Genève en 1750, avait étudié la théologie, et il prêchait avec succès; mais la faiblesse de sa santé le força de renoncer à la chaire. Une ame ardente fit son malheur, et le porta à mettre fin à ses jours en 1780; il demeurait alors à Harlem, et était membre de la société de cette ville. Il avait publié, dit Senebier : I. *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*; par MM. D., Dt. et D., in-8°. Ces initiales indiquent Dentand et M. Deluc l'aîné; II. *Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*, qui obtint l'accessit de la société de Harlem, en 1777. On trouve aussi quelques observations de Dentand dans l'ouvrage de M. Deluc, intitulé : *Lettres sur l'histoire de l'homme et de la terre*, 1778-80, 6 vol. in-8°. Enfin Dentand avait obtenu à l'académie de Berlin un accessit pour un Mémoire sur cette question : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est ?* A. B—T,

DENTATUS (SICINIUS.) *Voyez* SICINIUS.

DENTONE (IL). *Voyez* CURTI.

DENTRECOLLES (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né à Lyon en 1664, alla comme missionnaire à la Chine avec son compatriote le P. Parennin. Son application à la langue chinoise le mit en état, peu après son arrivée, d'ouvrir une école à Yao-tcheou, ville du premier ordre de la province de Kiang-si. Ses manières douces, affables lui gagnèrent l'estime et l'affection de plusieurs lettrés et des peuples de la ville et de la campagne. Après huit ans de travaux apostoliques, on le fit supérieur général de la mission française en Chine. Les temps étaient difficiles ; sa prudence et sa douceur surmontèrent tous les obstacles; il parvint même à établir des missions dans la plupart des provinces de l'empire. Il avait gouverné cette chrétienté pendant treize ans, lorsqu'il fut appelé à Pékin pour y être supérieur particulier de la maison des jésuites. Accablé, durant les quatre dernières années de sa vie, d'infirmités qui l'obligeaient à rester couché ou assis dans un fauteuil, il les supporta avec une patience et une résignation exemplaires, et ne cessa d'exercer son ministère qu'en rendant le dernier soupir le 2 juillet 1741. Le P. Dentrecolles publia en langue chinoise un grand nombre d'ouvrages en faveur de la religion chrétienne, et plusieurs lettres intéressantes insérées dans la Collection des *Lettres édifiantes*. Deux de ces lettres donnent, sur la fabrication de la porcelaine, des détails qui sont encore précieux aujourd'hui que cette branche d'industrie a atteint chez nous un haut degré de perfection. Parmi les néophytes du P. Dentrecolles à Yao-tcheou, il s'en trouvait plusieurs qui travaillaient à la porcelaine, et d'autres qui en faisaient un grand commerce. Les be-

Digitized by Google

soins spirituels de ces néophytes conduisirent plusieurs fois le missionnaire à King-te-ching, bourgade très peuplée de la province de Kiang-si, et le seul lieu où se fabrique la belle porcelaine. Le désir d'être utile à ses compatriotes en Europe engagea Dentrecolles à s'instruire de tout ce qui concernait cette fabrication. Indépendamment de ce qu'il vit par lui-même, il apprit beaucoup de particularités des chrétiens, et s'assura de la vérité de leurs réponses par la lecture des livres chinois qui traitent de cette matière. Dans d'autres lettres Dentrecolles parle de l'inoculation de la petite vérole, connue à cette époque chez les Chinois depuis plus d'un siècle; il donne la traduction d'écrits chinois relatifs à cette opération; dans d'autres il s'étend sur divers procédés des arts usités à la Chine, tels que la fabrication des fleurs artificielles, des fausses perles, etc.; il décrit diverses plantes et divers arbres fruitiers; il indique leurs propriétés, et annonce qu'il en envoie en Europe des pepins. On trouve dans la *Description de la Chine* du P. Duhalde plusieurs morceaux dont Dentrecolles est l'auteur, entre autres un *Extrait d'un ancien livre chinois qui enseigne la manière d'élever et de nourrir les vers à soie pour avoir une récolte meilleure et plus abondante; l'Art de rendre les peuples heureux en établissant des écoles publiques; Dialogue où un philosophe chinois expose son sentiment sur l'origine et l'état du Monde.* Le P. Colonia, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, cite deux ouvrages manuscrits du P. Dentrecolles : *Traité en forme de dialogue contre les Mahométans; Traité sur les différentes monnaies qui ont eu ou qui ont encore cours dans la Chine.* Duhalde donne l'extrait d'un livre sur les monnaies, composé sous la Dynastie des Song, qui lui fut envoyé de la Chine par le P. Dentrecolles. L'épître dédicatoire du tome XXVI de l'ancienne édition des *Lettres édifiantes*, adressée aux jésuites, offre, sur la vie de ce respectable missionnaire, des détails curieux, par le P. Duhalde. E—s.

DENYS L'ANCIEN, tyran de Syracuse, commença à régner vers l'an 405 avant J.-C. C'est au milieu des troubles et du sein des guerres civiles que naissent les tyrans. Profitant avec habileté des dissentions de leurs concitoyens, adroits à flatter le peuple tant qu'ils ont besoin de son aveuglement pour s'élever, ils montent sur le trône avec l'apparence de la vertu, et ne s'y maintiennent que par le crime. Tel fut Denis, fils d'Hermocrate; homme d'une naissance obscure (1), mais soldat audacieux, il s'était distingué dans plusieurs combats, et de nombreux présages avaient annoncé son élévation (2). La prise d'Agrigente par les Carthaginois, et les malheurs de cette ville, faisaient craindre aux Syracusains que le même sort ne leur fût réservé. Ils soupçonnèrent leurs généraux d'avoir favorisé les entreprises de l'ennemi; Denys se joignit aux mécontents pour accuser les magistrats de sa patrie; il excita le peuple contre eux; mais ils furent encore assez forts pour le condamner à une amende. L'historien Philiste la paya pour lui, et l'engagea à continuer ses déclamations, en pro-

(1) Cicéron dit cependant qu'il était *bonis parentibus et honesto loco natus.*

(2) Élien et Pline racontent que Denys ayant été un jour obligé d'abandonner son cheval, qui s'était laissé tomber dans un bourbier; cet animal s'en tira et suivit bientôt les traces de son maître en hennissant. Denys revint alors sur ses pas, et lorsqu'il saisit les crins de son cheval pour remonter, un essaim d'abeilles vint se poser sur sa main. Les devins consultés annoncèrent que c'était un présage de la royauté.

mettant de payer toutes les sommes auxquelles il serait condamné. Denys ne se lassa point; secondé par les intrigues de Philiste, il fit entendre aux Syracusains qu'il valait mieux mettre à la tête du gouvernement des gens sans biens et sans fortune, sous le prétexte que, plus rapprochés du peuple par la condition, ils sentiraient davantage ses besoins. Ses discours séduisants flattaient les passions de la multitude; on changea les magistrats, et Denys fut aussitôt admis dans le gouvernement. Mais le partage du pouvoir ne suffisait pas à son ambition; il fit rappeler les bannis, afin d'augmenter le nombre de ses partisans; il affecta de ne plus paraître au conseil avec ses collègues, et jeta sur eux des soupçons d'intelligence avec les Carthaginois. Sa première expédition fut ensuite de secourir le peuple de Géla contre l'aristocratie des grands; il fit mourir les plus riches, s'empara de leurs biens, en distribua le prix à ses soldats, et revint à Syracuse après s'être formé un parti puissant dans les troupes qu'il commandait. Au moment où il entra dans la ville, le peuple qui venait d'assister aux jeux publics se porta en foule à sa rencontre, en lui demandant ce qu'il avait appris des Carthaginois. Denys saisit habilement cette circonstance pour lui représenter que pendant qu'il se livrait ainsi aux plaisirs, personne ne veillait à son salut, et qu'il avait dans la ville même des ennemis plus dangereux que les Carthaginois. Il accabla de nouveau ses collègues de reproches, et voulut se démettre de sa place afin de ne pas paraître leur complice. De ce moment, l'autorité lui fut dévolue; il fut chargé seul, à vingt-cinq ans, du gouvernement de Syracuse, et parvint ainsi à en être le tyran. Il employa, pour se soutenir sur le trône, les mêmes moyens dont il s'était servi pour y parvenir. Proscrivant les plus puissants, dépouillant les plus riches, faisant mourir ceux qui s'opposaient à ses entreprises, récompensant avec largesse ceux qui s'étaient dévoués à sa cause; il doubla la paie des troupes, fortifia sa citadelle, prit à sa solde des étrangers, et fit alternativement la paix ou la guerre, suivant que ses intérêts semblaient le demander. Comme Pisistrate, il feignit une nuit d'avoir été attaqué dans sa tente, et obtint pour sa sûreté une garde qu'il employa à l'asservissement de sa patrie. Il eut plus d'une fois à lutter contre les Syracusains, qui reconnurent trop tard qu'ils s'étaient donné un maître, et qui voulurent se débarrasser de sa tyrannie. Plusieurs conspirations se formèrent; il eut l'art ou le bonheur de les anéantir toutes, et d'échapper aux nombreux complots dirigés contre lui. Denys vieillit sur le trône; il l'occupa pendant trente-huit ans et souvent avec gloire. Il aurait été le plus heureux des tyrans, s'il n'en avait été le plus soupçonneux; mais sa vie s'écoula dans des alarmes et des inquiétudes continuelles; portant toujours une cuirasse sous ses vêtements, il faisait visiter avec soin toutes les personnes admises en sa présence, et prenait même cette précaution à l'égard de son frère et de son fils. N'osant confier sa tête à un barbier, il se faisait brûler la barbe par ses filles. Sa chambre était environnée d'un large fossé, sur lequel il y avait un pont-levis : tout, jusqu'à ses femmes et ses flatteurs les plus dévoués, lui était suspect. Cicéron, qui nous a conservé ces détails, nous apprend encore que ses frayeurs étaient si grandes, qu'au lieu de haranguer le peuple de dessus la tribune, il ne lui parlait souvent que du haut d'une tour. Crai-

Digitized by Google

gnant qu'un temps de calme et de paix ne fût contraire à son usurpation, et ne fit renaître chez les Syracusains le germe d'une liberté qu'ils regrettaient tous les jours, il sut les retenir dans des guerres continuelles, soit contre les Carthaginois, soit contre ses voisins. Nous n'entrerons point dans le détail de tout ce qu'entreprit Denys pour subjuguer entièrement son pays, pour étendre sa domination en Sicile et pour en chasser les Carthaginois. Il fit des préparatifs immenses, afin de détruire leur puissance dans cette île, et c'est contre eux surtout que se dirigèrent ses plus grands efforts. Si ce prince s'éleva au-dessus de ses égaux par son ambition et son courage, il plaça de même sa patrie au plus haut degré de prospérité et de gloire; il lui soumit presque toutes les villes de la Sicile, et transporta chez elle leurs richesses et leurs trésors. Quelquefois les Syracusains, fiers des succès de Denys, prenaient part à sa gloire, et supportaient alors plus patiemment la perte de leur liberté. Afin de parvenir à l'exécution du plan qu'il avait formé contre la puissance de Carthage, il appela à Syracuse les ouvriers les plus habiles de la Grèce; la ville entière devint bientôt un vaste arsenal et un atelier d'armes et d'instruments de guerre de toute espèce. Le tyran ne dédaignait pas d'encourager par sa présence les artisans qu'il employait; et comme il avait à sa solde des soldats de toutes les nations, il fit fabriquer des armes propres à l'usage de chacune d'elles. Diodore compte cent quarante mille boucliers, autant de casques et d'épées, quatorze mille cuirasses, et une énorme quantité de dards et de javelots qui sortirent de ces ateliers pour armer ses soldats et marcher contre Carthage. C'est à cette époque qu'on vit pour la première fois des galères à cinq rangs de rames. Denys excita le zèle des Syracusains, en leur rappelant que c'était Corinthe, leur métropole, qui avait inventé les navires à trois rangs. Tous ces préparatifs achevés, Denys fit signifier par un hérant, au sénat africain, qu'il lui déclarait la guerre, si ses troupes n'abandonnaient entièrement la Sicile; ensuite, sans perdre de temps, il entra en campagne, et mit le siége devant Mothye, la principale des places qui appartenaient aux Carthaginois. Géla, Agrigente, Camarina, se joignirent à lui: Mothye succomba; cinq villes seulement restèrent fidèles à Carthage, et le tyran eut un moment l'espoir de se voir maître de la Sicile; mais il ne sut pas toujours conserver ses avantages sur ses ennemis: il combattit contre eux et par mer et par terre, et si la victoire couronna souvent ses entreprises, il fut aussi quelquefois battu par Imilcon et Magon, généraux des Carthaginois, qui bravaient dans cette île la haine des Siciliens et la valeur de Denys. Pendant que celui-ci pillait les villes, ravageait les campagnes, Imilcon profita de son absence pour porter la guerre à Syracuse. Il entra en vainqueur au milieu du port avec deux cents galères, et fit camper ses troupes hors des murs. (*Voy.* IMILCON.) La vue d'une armée aussi formidable jeta le peuple dans la consternation; mais Imilcon, au lieu d'attaquer la ville, en ravagea les environs, et Denys eut ainsi le temps de réunir ses forces et de recevoir des secours. La peste se mit dans le camp d'Imilcon, et sa fortune l'abandonna. Diodore nous raconte fort au long comment alors Denys sauva sa patrie, comment il la délivra des Carthaginois, en leur accordant à prix d'argent la faculté de se retirer secrètement à Carthage, et comment il fit

encore plusieurs fois la paix pour recommencer plusieurs fois la guerre avec eux. Délivré des Africains, il porta ses armes en Italie, ravagea Crotone, Caulonia, Rhège, et exerça dans cette dernière ville les plus atroces vengeances. Il avait perdu sa première femme dans une révolte; sa politique le porta à demander une épouse à la ville de Rhège, dont il croyait l'alliance utile à ses desseins. Rhège lui répondit qu'elle n'avait à lui offrir que la fille du bourreau. Denys épousa une Locrienne, et conserva dans son cœur le souvenir de cet affront. Lorsqu'après plusieurs tentatives inutiles il se fut emparé de la ville, il la punit en tyran irrité, et accabla cette malheureuse cité de cruautés inouïes. Denys ne borna pas son ambition à faire la guerre, il voulut aussi fonder des villes et des colonies. Tout ce qui appartient à un grand peuple fut entrepris par lui; une alliance contractée avec Lacédémone, lui valut plusieurs fois les secours de cette république; et lui-même en donna aux Illyriens, qui voulaient replacer sur le trône Alcétas, roi des Molosses. Il fonda dans le golfe Adriatique la ville de Lissus, et celle d'Adranus en Sicile. Son projet était de se rendre maître de la mer Ionienne, afin que personne ne pût y naviguer sans sa permission; il voulut aussi joindre cette mer à celle de Sicile, en coupant la presqu'île de l'Italie; mais ce fut le rêve d'un moment. Les richesses du temple de Dodone tentèrent sa cupidité, et c'est pour s'en emparer plus facilement qu'il prépara une expédition contre l'Épire. Les Gaulois, après avoir brûlé Rome, lui proposèrent une alliance; leur ambassade flatta son orgueil, et lui donna l'espérance d'asservir une partie de l'Italie. Il pilla le temple de Cérès en Étrurie, et celui de Proserpine à Locres. C'est en revenant avec un vent favorable de cette expédition sacrilége, qu'il dit à ses courtisans: « Voyez » comme les dieux protègent les impies! » Il ne s'en tint pas à ces actes de tyrannie et d'impiété; il dépouilla les temples même de la Sicile, particulièrement celui de Jupiter olympien à Syracuse. La statue du dieu était couverte d'un manteau d'or massif, qui lui avait été donné par Hiéron; Denys l'enleva, et fit mettre à la place un manteau de laine, « parce » que, disait-il, l'autre était trop froid » en hiver et trop lourd en été. » Il fit ôter à la statue d'Esculape sa barbe d'or, en disant « qu'Apollon son père » n'en ayant pas, il n'était pas convenable que le fils en portât. » Le jeune Dion, beau-frère de Denys, vivait à sa cour. Partisan zélé de la doctrine de Platon, il se flattait que les conseils de ce philosophe ramèneraient le tyran à des sentiments de vertu. Ayant appris que Platon venait d'arriver à Tarente, il sollicita Denys de l'appeler à sa cour. Le prince le traita avec distinction, et parut d'abord goûter ses entretiens; mais Platon ne cessait de déclamer contre la tyrannie; et Denys, fatigué de ses leçons, le renvoya dans sa patrie, après avoir ordonné au capitaine du navire de le faire vendre dans la première île où il aborderait. (*Voy.* PLATON.) Quoique la vie de Denys ait été plus particulièrement consacrée à la guerre, il fut avide de toute sorte de gloire. Suivant Élien, il pratiqua la médecine et la chirurgie. Cicéron nous dit qu'il cultiva la musique et l'histoire; mais il eut surtout l'ambition d'exceller dans la poésie, et voulut que son nom fût proclamé aux jeux olympiques. Il fit partir des musiciens et des déclamateurs chargés d'y lire

ses vers, et envoya son frère Théarides pour le représenter à Olympie. Les chars et les chevaux qui composaient son cortége étalaient aux yeux des Grecs le luxe le plus recherché; les tentes étaient formées d'étoffes riches et précieuses, tout annonçait la magnificence d'un roi qui croit honorer le suffrage qu'il sollicite; mais les chars furent brisés dans leur course; les vers furent trouvés mauvais, le nom de Denys fut exposé aux sarcasmes de l'orateur Lysias, qui excita le peuple à rejeter de ces lieux saints et sacrés les envoyés d'un tyran; ses tentes furent pillées et saccagées, et le vaisseau qui rapportait à Denys la nouvelle de sa défaite, fit lui-même naufrage sur les côtes de Tarente. Ce peu de succès ne le découragea pas; il continua à faire des vers; applaudis par ses flatteurs, il mettait lui-même ses poëmes au-dessus de ses exploits guerriers, et attribuait à la jalousie les revers qu'il avait essuyés à Olympie. Parmi les poëtes qu'il avait appelés à sa cour, Philoxène tenait le premier rang, et n'avait pas pour les poésies du tyran la même admiration que ses courtisans. Un jour que Denys venait de lire une pièce de vers, il consulta Philoxène, qui les trouva médiocres, et qui l'avoua sans déguisement. Cette franchise offensa le prince, qui fit conduire le poëte aux Carrières; mais dès le lendemain on obtint qu'il reparût à la cour; et, consulté une autre fois sur un nouveau poëme, il se contenta de se tourner vers les officiers du roi, en leur disant: « Remenez-» moi aux Carrières. » Cette réponse hardie ne déplut point cette fois à Denys, et le tyran daigna sourire. Il paraît que Philoxène ne fut pas toujours aussi sévère, puisqu'il conserva sa faveur, et qu'il vieillit à la cour. (*Voyez* PHILOXÈNE.) Ayant envoyé de nouveau aux jeux olympiques, Denys éprouva le même affront. Ce dernier revers le rendit plus cruel; une sombre mélancolie s'empara de son ame; il se vengea sur ses ennemis, quelquefois même sur ses amis, d'avoir été dédaignés dans ces jeux: il en fit mourir plusieurs; le même Philiste, qui lui avait ouvert le chemin de la tyrannie, Leptiues son frère, qui avait si souvent et si heureusement commandé ses flottes, furent du nombre des proscrits. Quelques auteurs attribuent néanmoins leur exil à des causes particulières. (*Voy.* PHILISTE.) Denys, rebuté à Olympie, se flatta qu'Athènes, dont le goût était plus délicat, saurait mieux apprécier ses ouvrages. Il envoya une tragédie, qui fut représentée aux fêtes de Bacchus, et qui y remporta le prix. Le courrier qui apporta cette nouvelle à Syracuse fut magnifiquement récompensé. Le tyran se livra à la joie la plus immodérée; il fit offrir des sacrifices aux dieux, ordonna des fêtes et des réjouissances publiques, et, dans les festins qu'il fit préparer pour célébrer cette heureuse nouvelle, il se livra sans réserve à tous les excès de l'intempérance. Un oracle avait prédit que le terme de sa vie serait marqué par une victoire sur des ennemis supérieurs à lui; il appliqua d'abord cet oracle aux Carthaginois, et répétait toujours qu'il était inférieur à ce peuple, quoiqu'il le vainquît bien souvent. Mais la victoire qu'il remporta à Athènes sur des poëtes plus célèbres que lui, en justifia le vrai sens. Denys mourut à l'âge de soixante-trois ans, vers la 103e. olymp., 368 ans avant J.-C. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le genre de sa mort; les uns (Justin) disent qu'il fut tué par ses sujets; d'autres (Pline), qu'il mourut de joie comme Sophocle,

en apprenant que son poëme avait remporté le prix. Plusieurs prétendent enfin qu'il mourut d'intempérance (C. Népos), ou que son fils contribua à avancer ses jours. Denys eut plusieurs femmes ; la première périt dans une révolte, après avoir été cruellement outragée par le peuple ; il en épousa ensuite deux autres à la fois, l'une Locrienne qui se nommait Doride, l'autre Aristomaque, sœur de Dion, et fille d'Hipparinus, l'un des hommes les plus considérés de Syracuse. Ces deux femmes habitaient ensemble, et avaient la même part à ses affections. Suivant Élien, l'une le suivait à l'armée, et il retrouvait l'autre à son retour (1). La plupart des auteurs anciens nous ont conservé quelques traits de la vie de Denys, et ont rapporté plusieurs particularités de son règne. Diodore raconte que, lors d'une révolte des Syracusains contre ce prince, Polixène, son beau-frère, lui conseilla de se sauver sur un de ses meilleurs chevaux ; mais qu'un de ses courtisans lui représenta qu'il ne convenait pas à un roi de ne devoir son salut qu'à son cheval, et qu'il ne fallait se laisser arracher du trône que par les pieds. Cet avis réveilla l'ambition du prince et affermit son courage ; il résolut de s'exposer à tout plutôt que d'abandonner l'autorité souveraine, et de prompts secours qu'il reçut des Campaniens le tirèrent de ce danger. Au milieu des flatteurs qui vivaient à sa cour, il s'en trouvait un nommé Damoclès, qui vantait au tyran le bonheur dont il jouissait, et qui récapitulait tous les dons précieux dont la fortune semblait le combler. Denys offrit à Damoclès de lui céder un jour sa place, afin de lui faire goûter cette félicité si vantée. Il donna des ordres pour qu'il fût traité en roi, et pour qu'on lui présentât un repas somptueux. Le courtisan fut placé sur un lit magnifique, servi par des esclaves attentifs à ses moindres désirs ; les richesses et les trésors de Denys étaient étalés autour de lui ; il savourait à longs traits le bonheur qu'il avait envié, lorsque, levant les yeux, il aperçut au-dessus de sa tête une épée suspendue à un crin de cheval. Pâle et tremblant, il se lève tout éperdu, et supplie Denys de faire cesser le danger qui le menaçait. « Voilà pourtant, lui » dit son maître, l'image de cette » vie que tu appelles heureuse. » Grande et sublime leçon, où le tyran peint lui-même ses jouissances inquiètes et son bonheur mal assuré! Les reproches qu'il adressa souvent à son fils prouvent qu'il désirait laisser un successeur au trône qui fût digne de l'occuper. Ayant appris que ce fils avait outragé la pudeur d'une femme, il l'en réprimanda fortement. « As-tu jamais vu, lui dit Denys, que » je me sois livré à de tels excès ? — » Vous n'étiez pas, lui répondit le » jeune homme, fils du roi de Syracuse. — En agissant ainsi, repartit » le père, ne te flatte point de laisser » de fils qui succède à ta puissance. » Quoiqu'il connût tous les dangers auxquels il était exposé, il n'eut jamais la pensée de renoncer à la tyrannie ; il savait cependant que c'était le vœu des Syracusains qu'il avait trompés, et on lui rappelait souvent que rien n'était plus odieux que le nom de tyran. Antiphon, à qui il avait demandé quelle était la meilleure espèce de bronze,

(1) Denys eut de ces deux femmes plusieurs enfants. Doride lui donna Denys le jeune et d'autres enfants dont on ignore le nom. Il eut d'Aristomaque Hipparinus et Niséus, et deux filles, Sophrosine et Arété. La première épousa Denys le jeune son frère, la seconde fut mariée à Dion. Il eut aussi des enfants de sa première femme, suivant Corn. Népos, *de Regibus*, ils furent sans doute massacrés avec elle lors de la révolte des Syracusains.

lui répondit hardiment, que « c'était » celle dont on avait fait à Athènes les » statues d'Harmodius et d'Aristogiton. » Ce bon mot lui coûta la vie. Étonné d'entendre une vieille femme prier les dieux de conserver les jours de Denys, il voulut connaître le motif d'une prière si extraordinaire, tant il connaissait la haine qu'on lui portait. « Je prie les » dieux, lui dit cette femme, de te » donner une longue vie, parce que » je crains que celui qui te succédera » ne soit plus méchant que toi, puis» que tu es pire que tous ceux qui t'ont » précédé. » Denys resta confondu, et vit bien que ses jours ne pouvaient être chers à personne. Mais rien n'égale le courage et la grandeur d'ame de sa sœur Thesta, mariée à Polyxène; celui-ci, fatigué de vivre sous le despotisme de ce prince, se retira en Italie. Denys fit venir sa sœur, et lui fit de graves reproches sur la fuite de son mari, dont elle aurait dû l'instruire. « Croyez-vous, lui répondit cette fem» me courageuse, que j'aie pu connaître » le départ de mon mari sans l'ac» compagner dans sa fuite, et ne se» rais-je pas plus glorieuse d'être nom» mée partout la femme de Polyxène » banni, que d'être appelée ici la sœur » du tyran. » Denys admira cette réponse et n'en punit point sa sœur. Les Syracusains rendirent à Thesta jusqu'à sa mort les honneurs dus à son courage et à sa vertu, et la traitèrent en reine, même après l'abolition de la tyrannie. Denys ne fut pas toujours un homme cruel et un méchant prince; il était actif, libéral, tempérant dans sa manière de vivre, ennemi de la volupté, grand dans la guerre; il avait beaucoup de pénétration et un génie propre au gouvernement. Ce n'est que par des talents extraordinaires qu'il put se placer au-dessus de ses concitoyens, et soutenir pendant trente-huit ans son élévation. Scipion, dit Polybe, avait une si haute idée de ce prince, qu'il pensait que Denys était, avec Agathocle, autre tyran de Sicile, l'homme qui s'était le plus distingué par la science du gouvernement et par une hardiesse prudente et judicieuse. Il montra dans quelques occasions beaucoup de douceur et de modération. Dion, son beau-frère, lui parlait avec une liberté qui aurait révolté un tyran moins farouche, et Denys cédait souvent à ses conseils; mais ses grandes qualités n'égalèrent pas ses vices. Il était plus avide de domination que de gloire, soupçonneux, fourbe, vindicatif, cruel envers les hommes, impie envers les dieux, haut et dur pour les gens de bien, protecteur des méchants s'ils étaient ses flatteurs; il ne faisait peut-être ni le bien ni le mal par inclination, ne consultant que son intérêt pour se livrer à l'un ou à l'autre. Il ne connut pas les douceurs de l'amitié, et sacrifia souvent à ses soupçons et à ses caprices, ceux même auxquels il semblait le plus attaché. Élien et Plutarque l'accusent d'avoir fait mourir sa mère. Il fit conduire au supplice un jeune favori qu'il aimait beaucoup; trois fois il donna et révoqua cet ordre; il l'embrassait en versant des larmes, en maudissant le jour où il s'était emparé du souverain pouvoir; enfin, la crainte l'emporta: « O Léon! dit-il, il n'est » pas permis que tu vives; » et le jeune homme fut à l'instant mis à mort (1). Il fut néanmoins tellement touché du noble dévouement de deux

(1) Lorsqu'il jouait au jeu de paume, il ne confiait son épée qu'à ce jeune favori. Un jour un de ses courtisans lui ayant dit en riant : « Voilà donc » une personne à qui votre vie est confiée, » et le jeune homme ayant souri, Denys les fit mourir tous les deux. L'un, dit Cicéron, pour avoir indiqué un moyen de l'assassiner, l'autre pour l'avoir approuvé par un sourire.

pythagoriciens qui vivaient à Syracuse, qu'il demanda à être admis en tiers dans leur amitié. Phintias, condamné à mort par le tyran, lui demanda le reste du jour pour régler ses affaires, en promettant de se présenter à l'heure du supplice, et en offrant son ami Damon pour caution. Denys étonné l'accepta, et vit arriver à l'heure indiquée la malheureuse victime de son caprice, qui venait délivrer Damon et subir son arrêt. Le tyran accorda la vie aux deux amis, et regretta de n'en avoir jamais eu d'aussi dévoués. Cicéron, qui nous a conservé ce trait, diffère du récit de Porphyre et de celui de Jamblique, qui le rapportent dans les mêmes termes, tous les deux d'après Aristoxènes, qui l'avait appris de la bouche de Denys le jeune à Corinthe (1). (*Voy.* DAMON.) Nous ne pouvons point terminer l'article de Denys sans parler des fameuses Latomies ou carrières de Syracuse, dans lesquelles ce tyran renfermait les victimes de sa cruauté. Il en existe encore plusieurs aujourd'hui, et il en est une qui porte le nom de l'*oreille de Denys*, parce qu'on prétend qu'elle était disposée de manière à ce que tous les sons se réunissaient en un point, qu'on appelait le tympan; ce point communiquait à un endroit de l'appartement de Denys, et le tyran, en y plaçant l'oreille, entendait distinctement ce qui se disait dans la carrière. C'est ainsi qu'il parvenait à connaître les pensées les plus secrètes des prisonniers qu'on y renfermait, et qu'il frappait avec plus de certitude ses véritables ennemis. Cette opinion n'est appuyée que sur le récit des voyageurs et des historiens modernes, qui ont recueilli ces faits d'une tradition vulgaire, plus ou moins accréditée. Quelques-uns prétendent que cet effet d'acoustique a lieu encore aujourd'hui, et que l'écho est si sensible, qu'on y entend très distinctement, d'une extrémité de la grotte à l'autre, le déchirement d'une feuille de papier. On ne peut pas douter que ces carrières n'aient servi de demeure aux prisonniers, et l'on y trouve encore des vestiges qui l'indiquent. Les excavations creusées dans le rocher pour enchaîner les prisonniers, subsistent encore, et on y aperçoit des restes de fer et de plomb. Les historiens anciens qui ont parlé de ces latomies ne disent rien de l'écho, mais ils pensent bien que quelques-unes ont servi de prisons. Cicéron reproche à Verrès de les avoir employées à cet usage; il nous apprend que c'était un ouvrage magnifique ordonné par les rois et les tyrans: *Opus est ingens et magnificum regum atque tyrannorum.* (Voyez, sur les latomies, Burmann et Cluvier, *Antiquitates Siciliæ*; Sestini, *Lettres sur la Sicile*, Brydone, Riedesel, etc.) Elien raconte que quelquefois des prisonniers restaient si long-temps enfermés dans ces carrières, qu'ils s'y mariaient et avaient des enfants, et que, lorsque ceux-ci, qui n'avaient jamais vu de villes, allaient à Syracuse, ils étaient effrayés des chevaux qu'ils rencontraient sur la route. « La plus belle des latomies, » dit-il, était celle qui portait le nom

(1) Dans quelques anciens manuscrits et dans les premières éditions des Œuvres de *Cicéron* et de *Valère Maxime*, Phintias est tantôt nommé *Pyuthias* ou *Pinthias*, tantôt *Pithias* ou *Pythias*. Les éditions aldines ont adopté *Pythias*; mais les critiques modernes ont rétabli le véritable nom de *Phintias*, comme soutenu par de meilleures autorités. (*Voy.* à ce sujet les *Adversaria* de Turnebe, et les notes de Saumaise sur Solin.) Polyen nomme ces deux philosophes Evéphénus et Euckitus, et raconte d'une autre manière les circonstances de cet événement: Evéphénus, dit-il, demanda six mois pour aller à Paros marier sa sœur. Hygin les nomme Mœrus et Selinuntius. Aristoxène, cité par Porphyre et par Jamblique, semble attribuer ce fait à Denys le Jeune: c'est aussi l'opinion de l'auteur de l'article *Damon*.

» de Philoxène. » Il paraîtrait, d'après Phanias, cité par Athénée, que Philoxène y fut retenu fort long-temps, puisqu'il y composa son *Cyclope*, poëme dans lequel il peignait son infortune. Ce fut pour avoir enlevé à Denys le cœur de Galatée sa maîtresse, que ce poète fut alors envoyé aux carrières. Dans ce poëme, le Cyclope était Denys, et Galatée la joueuse de flûte. (*Voy.* Philoxène.) Goltzius a publié des médailles de Denys, et, depuis cet auteur, Mirabella, Bonanni, Paruta, Torremuzza, etc., ont également fait graver des médailles qu'ils attribuent à ce prince, même avec son portrait; mais elles sont toutes apocryphes. Dans le temps où vivait Denys, les rois même ne plaçaient pas leur tête sur les médailles; et si nous trouvons celles de Gélon et d'Hiéron I[er], ses prédécesseurs, c'est que ces médailles ont été frappées postérieurement, ou par leurs descendants qui ont occupé le trône, et qui se glorifiaient de les avoir pour ancêtres, ou par les Syracusains eux-mêmes, qui voulaient faire revivre le souvenir des princes qui les avaient bien gouvernés. Mais Denys ne laissa pas une mémoire assez chère pour qu'on fût jaloux de rappeler ses traits à la postérité. La médaille publiée par l'abbé Barthélemy, *Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. XXX, avec des caractères puniques, a été attribuée mal à-propos à Denys, à cause de l'analogie qu'elle avait avec celles de Goltzius, où l'on lisait ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, et celles-ci étant fausses ou contrefaites, l'analogie disparaît. On ne voit pas pourquoi Denys aurait employé la langue des Carthaginois sur ses monnaies. Le roi Hiéronymus est le premier en Sicile qui ait placé de son vivant sa tête sur ses médailles. On n'est pas d'ailleurs encore fixé d'une manière positive sur tout ce qui regarde la numismatique des tyrans ou rois de la Sicile. T—N.

DENYS le jeune, fils du précédent, succéda sans troubles et sans opposition à la puissance que son père avait usurpée. Soit que les Syracusains craignissent de se voir exposés à de nouvelles guerres civiles, soit que les dernières années du règne de Denys les eussent réconciliés avec la tyrannie, ou que le caractère du nouveau prince leur parût propre à les rendre heureux, ils lui laissèrent recueillir cette succession à la souveraineté, comme un patrimoine héréditaire. Denys assembla le peuple, pour gagner sa bienveillance, supprima les impôts pour trois ans, et délivra trois mille prisonniers. Il fit à son père des obsèques magnifiques, et voulut d'abord conserver par la douceur ce que Denys l'Ancien avait acquis par la ruse et par la force. De si heureuses dispositions donnaient à Syracuse les plus douces espérances, et semblaient promettre au jeune prince le règne le plus glorieux. Mais il n'avait point été élevé dans la science du gouvernement; le soupçonneux Denys avait tenu son fils éloigné des affaires, au point qu'il ne s'occupait, pendant la tyrannie de son père, qu'à des ouvrages mécaniques; Il n'était pas né avec un mauvais naturel, mais les courtisans gâtèrent son cœur, et le plongèrent dans la mollesse et la volupté. Dion, son beau-frère, qui déjà sous le règne précédent avait fait de vains efforts pour inspirer à Denys l'Ancien le goût de la philosophie, voulut tirer le nouveau prince de cette vie molle et efféminée à laquelle il se livrait. Ses richesses, son alliance avec les deux Denys et ses qualités personnelles lui donnaient une grande influence à Syracuse, et l'offre qu'il fit d'employer ses

trésors à équiper cinquante galères pour forcer les carthaginois à la paix, augmenta encore son crédit. Il tâcha d'insinuer dans le cœur du tyran l'amour du bien, et lui parlant de Platon comme de l'homme le plus en état de lui apprendre à régner, il obtint, par de pressantes sollicitations, que Denys appellerait le philosophe auprès de lui. Platon, chassé de Syracuse, vendu par les ordres du dernier tyran, craignit de reparaître au milieu d'une cour corrompue, à laquelle ses leçons et ses exemples seraient inutiles; mais pressé par les instances de Dion, et surtout par l'espoir qu'on lui donnait, que Syracuse lui devrait un gouvernement sage et libre, il quitta Athènes et se rendit en Sicile, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Un char magnifiquement orné l'attendait sur le rivage: ce fut Denys lui-même qui, selon Elien, servit de conducteur au fils d'Ariston, et un sacrifice d'actions de grâces fut offert aux Dieux, pour les remercier du présent qu'ils faisaient à la Sicile. Platon ne tarda pas à faire goûter à Denys le fruit de ses sages leçons; sans heurter de front ses passions, il s'insinua adroitement dans son esprit, et parvint à lui faire connaître les douceurs de la vertu et à lui inspirer l'horreur du vice; la cour se changea en académie; Denys sortit de cette indolence qui lui était naturelle; déjà rien n'égalait pour lui les entretiens de Platon, et bientôt le nom même de Tyran lui parut odieux. La cour en fut effrayée, les flatteurs que souvent divise l'intérêt, se réunirent ici pour perdre Dion, auteur de ce changement extraordinaire. Ils obtinrent d'abord le rappel de Philiste exilé par Denys l'ancien, bien persuadés que les conseils de ce partisan de la tyrannie lutteraient avec succès contre la philosophie de Platon. Ce qui devait faire le bonheur de Syracuse désespéra les courtisans; ils peignirent Dion sous les couleurs les plus odieuses, et l'accusèrent de trahison. Philiste le conduisit au bord de la mer sous un prétexte spécieux, se saisit ensuite de sa personne, et le fit embarquer sur un vaisseau qui le porta en Italie. (1) Ce triomphe ne satisfit pas les ennemis de Dion; il fallait encore éloigner un censeur dont la conduite austère faisait la critique des mœurs de la cour, et Platon ne tarda pas à être renvoyé. Denys l'avait fait loger dans la citadelle afin de jouir seul, et plus à son aise, de ses leçons; jaloux de l'amitié qu'il portait à Dion, il prétendait exercer son pouvoir despotique jusque sur l'esprit de Platon; il voulait qu'il n'eût d'affection que pour lui, qu'il l'estimât plus que tout autre, et sa passion ressemblait à l'amour le plus déréglé. Il se brouillait et se raccommodait avec lui, il le querellait et le priait ensuite de lui pardonner jusqu'à ce que le départ du philosophe eût mis fin à tant d'extravagance. Son retour en Grèce flétrit la réputation du Tyran, on décria sa conduite, et Denys, soit qu'il voulût se réhabiliter auprès des philosophes, soit qu'il regrettât réellement ses leçons, ou seulement par un nouveau caprice, desira le revoir à sa cour. Platon y consentit encore, sous la condition expresse que Dion serait rappelé: Denys lui en donna l'assurance, mais cette promesse n'eut aucun effet. Le philoso-

(1) Corn. Népos rapporte le fait différemment; il raconte que Denys, redoutant la supériorité que donnaient à Dion son esprit, ses talents et l'affection du peuple, résolut de l'éloigner. Il fit équiper une galère pour le conduire à Corinthe, en lui représentant que cette mesure convenait à chacun d'eux, puisque depuis long-temps ils étaient à s'observer et à se craindre; il fit ensuite transporter sur la galère tous les biens de Dion, afin de prouver au peuple, mécontent de cet exil, que ce n'était point par haine qu'il l'éloignait, mais parce que ce parti était nécessaire à sa propre sûreté.

phe ne revint à Syracuse que pour être exposé aux plus grands dangers. Les gardes du prince, sachant qu'il lui conseillait sans cesse de renoncer à la tyrannie, voulurent se défaire de sa personne. Ce fut Denys qui le sauva, et Platon n'oublia jamais ce bienfait. Il quitta néanmoins ce séjour inaccessible à la vertu, et où la débauche et la licence reprirent bientôt leur cours. Denys ne garda plus de mesure. Il se replongea dans la volupté et mena la vie la plus déréglée. Théopompe, dans Athénée, le range parmi les plus grands buveurs, et suivant Aristote il restait souvent ivre pendant plusieurs mois. L'excès du vin ayant affaibli sa vue, il ne fut bientôt plus entouré que de flatteurs qui avaient la vue basse, et qui ne distinguaient pas même les mets placés devant eux, chacun voulant imiter le maître jusque dans ses infirmités. Enfin Denys, fatigué d'entendre Platon solliciter avec ardeur le rappel de Dion, contraignit la femme de ce dernier, qui se nommait Arété, à épouser Timocrate, l'un de ses favoris, et fit vendre ses biens, croyant par-là lui ôter tout espoir de rentrer en Sicile. (1). Cet outrage irrita le cœur de Dion, qui jusque-là s'était borné à faire des vœux pour la délivrance de sa patrie, et n'avait rien tenté contre elle; il renonça dès ce moment aux charmes de la vie tranquille et heureuse qu'il menait dans son exil, sacrifia son goût pour les lettres et la philosophie au désir de délivrer la Sicile, et prépara contre Denys une expédition secrète; la considération dont il jouissait en Grèce par son savoir, son mérite et sa magnificence, attirèrent auprès de lui un grand nombre de personnes qui s'engagèrent dans cette entreprise. Le rendez-vous fut à l'île de Zacynthe; il en partit avec cinq vaisseaux et huit cents hommes seulement, pour aller attaquer la puissance de Denys, quatre cent vaisseaux et cent-vingt mille hommes de troupes. Mais Dion était appelé par les vœux des siciliens; il aborda dans le port de Minoa, appartenant aux Carthaginois, et se disposa à marcher sur Syracuse, où il arriva pendant que Denys faisait une expédition en Italie. Les Syracusains accoururent aux portes de la ville pour recevoir leur libérateur; le peuple voulut d'abord sacrifier à sa vengeance les délateurs et les espions, « gens maudits, nous dit Plutarque, et ennemis des dieux et des hommes. » Denys, à son retour, trouva la ville au pouvoir de son beau-frère, et se réfugia dans la citadelle, gardée par ses troupes. Il se hâta de nommer des ambassadeurs pour traiter avec Dion, et pour demander qu'on lui envoyât des députés avec lesquels il pût s'entendre; mais ce n'était qu'une feinte, Denys retint les députés, attaqua par surprise les Syracusains, obtint un premier succès, et fut ensuite complètement défait. De nouveaux pourparlers qu'il eut avec les Syracusains ne tendirent qu'à rendre Dion suspect au peuple. Enfin, Denys ayant appris que Philiste, qui venait à son secours, avait été défait et tué dans un combat, se détermina à renoncer à ses états en Sicile. Ayant laissé la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate, il s'embarqua avec ses effets les plus précieux et fit voile vers l'Italie. Son parti se soutint encore quelque temps, et la citadelle ne se rendit qu'après avoir, dans plusieurs sorties, pillé et ravagé Syracuse. C. Népos dit posi-

(1) Corn. Népos dit néanmoins que Denys ne prit ce parti que lorsqu'il apprit que Dion levait des troupes dans la Grèce pour marcher contre la Sicile.

Digitized by Google

tivement qu'il fut conclu entre Dion et Denys un traité qui portait que Dion aurait la Sicile, Apollocrate la citadelle, et Denys l'Italie; ce qui semble indiquer que ce prince se retira dans des états qui lui appartenaient, et que peut-être la ville de Locres en faisait partie. Quoi qu'il en soit, ce fut chez les Locriens que Denys fut chercher un asyle; mais, au lieu d'y mener une vie tranquille et douce, il s'empara de la citadelle, et ne fit que transporter à Locres le joug qu'il avait fait peser sur les Syracusains. Après s'être emparé du pouvoir, il fit mourir les hommes les plus opulents pour se rendre maître de leurs biens; il outragea les femmes et les filles, et se livra dans cette ville à tant de débauches, que nous n'osons retracer ici tous les détails que nous en ont laissés Athénée et Justin. Ce dernier nous apprend qu'il fut chassé de la ville par les Locriens, après avoir régné six ans; mais Strabon dit qu'il quitta Locres pour retourner à Syracuse, et que ce fut la garnison qu'il avait laissée dans la citadelle qui en fut ensuite chassée. Les Locriens vengèrent alors sur la femme et les enfants de Denys les droits méconnus de l'hospitalité, la mort de leurs concitoyens, et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles outragées. La nature frémit au récit des cruautés qu'ils exercèrent, et l'on a peine à croire à tant de barbarie; cette affreuse vengeance donne la mesure des crimes dont Denys s'était rendu coupable (1). Nous avons dit que Dion s'était emparé de Syracuse pour lui rendre sa liberté; mais Dion fut assassiné, et les factions qui déchirèrent sa patrie après sa mort fournirent à Denys les moyens d'y rentrer. Il avait été voluptueux et débauché avant son exil, il devint cruel à son retour. Ses crimes irritèrent de nouveau ses sujets, qui se révoltèrent contre lui. Ils s'adressèrent d'abord à Icétas, roi des Léontins, qui leur envoya des secours; et, comme il voulait lui-même se saisir de l'autorité, ils députèrent des ambassadeurs à Corinthe, leur métropole, qui chargea Timoléon de délivrer Syracuse. Ce grand homme eut à combattre à la fois Denys, Icétas et les Carthaginois; mais il triompha de tous les obstacles. Denys lui-même, renfermé dans la citadelle, dénué de secours, préféra de traiter avec Timoléon; se réservant la faculté de se retirer en Grèce, il lui remit la citadelle, et lui livra ses armes, ses munitions, ses machines de guerre et ses provisions de toute espèce. Cette tyrannie, que Denys l'ancien disait avoir consolidée avec des chaînes de diamant, échappa à son fils après dix ans de règne. Pline raconte que le jour où le tyran fut chassé du trône, l'eau de la mer qui baigne le port de Syracuse perdit son amertume. Denys quitta la Sicile comme un simple particulier, et se rendit à Corinthe, où, suivant Justin, il mena la vie la plus abjecte, fréquentant les lieux de débauche et les tavernes, et s'abandonnant à tous les vices qui l'avaient déshonoré sur le trône. Il affectait de vivre dans l'état le plus obscur, de ne se vêtir que de haillons, de se quereller avec les personnes les plus viles, cherchant ainsi à paraître plutôt méprisable que dangereux. Réduit à la dernière misère, il se décida ensuite à donner des leçons de grammaire,

(1) Après avoir violé les femmes et les filles de Denys, les Locriens leur enfoncèrent des aiguilles entre les ongles et la peau, coupèrent leur chair par morceaux, forcèrent tout le monde à en manger, et pilèrent leurs os dans un mortier. Tel est le récit de Justin et d'Athénée. Strabon dit seulement qu'elles furent étranglées, que leurs corps furent brûlés, et les cendres jetées à la mer.

afin, dit Cicéron, d'avoir encore quelqu'un à qui il pût commander; mais, suivant Justin, pour être toujours sous les yeux de ceux qui le craignaient, et être plus méprisé encore de ceux qui ne le craignaient pas. On l'accusa néanmoins d'aspirer à la royauté, et il ne fut sauvé que par le mépris où il était tombé (1). Quoiqu'on ne puisse pas entreprendre de justifier la conduite et les mœurs de Denys, il nous semble que les historiens, et particulièrement Justin, le traitent avec une extrême rigueur. Les premiers auteurs qui ont tracé les crimes et les fautes de Denys, partageaient sans doute avec toute la Grèce la haine qu'on portait aux tyrans, et ce sentiment a pu influer, plus qu'on ne pense, sur le récit qu'ils ont laissé des actions de ce prince. Philippe de Macédoine aurait-il admis à sa table un homme aussi corrompu, un misérable tel que le dépeint Justin? L'on sait que ce grand homme fit à Denys un accueil royal, et qu'il l'admit dans sa familiarité. S'informant un jour en quel temps son père avait eu le loisir de composer tant de poésies: « Il les » composa, dit Denys, aux heures » que vous et moi passons à nous di» vertir. » Le même Philippe lui ayant demandé une autre fois comment il avait pu perdre le royaume que son père lui avait transmis? « J'avais hé» rité de sa puissance, répondit-il, » et non de sa fortune. » Un étranger lui demanda quel était donc le fruit qu'il avait tiré de son commerce avec Platon? « J'ai appris, lui dit Denys, à » supporter mon infortune avec cou» rage. » Toutes ces réponses sont d'un homme qui se rappelle son origine et sa puissance, et qui sait en conserver dignement le souvenir dans l'adversité. On peut donc croire qu'il restait dans l'ame de Denys un certain orgueil qui contrasterait singulièrement avec le caractère que lui donne Justin. Cet auteur prétend même qu'il fut plus cruel que son père, tandis qu'on sait que les plus grands reproches que lui font les historiens portent sur ses mœurs dépravées et sur ses débauches, et que rien n'égale les cruautés du premier Denys, qui eut besoin d'établir sa tyrannie, pour la possession de laquelle son fils n'eut aucun crime à commettre. L'abréviateur de Trogue Pompée l'accuse encore d'avoir fait mourir, au commencement de son règne, ses frères, fils d'Aristomaque, seconde femme de Denys l'ancien; mais Diodore et d'autres historiens nous apprennent qu'Hipparinus, l'un d'eux, fut désigné par Platon pour former le gouvernement de Syracuse après la mort de Dion, et qu'il s'empara même de cette ville, où il régna deux ans. Nous savons encore par Athénée que Nysæus, autre frère de Denys, devint également souverain de sa patrie après la mort de Dion (2). Toutes ces contradictions doivent nous mettre en garde

(1) Heumann, savant allemand, a essayé de prouver que Denys n'avait pas été obligé de tenir une école à Corinthe pour subsister; il donne plusieurs raisons assez spécieuses pour étayer son opinion. Mais, outre le témoignage des historiens qui rapportent ce fait, on peut invoquer celui d'Aristoxène, cité par Porphyre dans sa Vie de Pythagore. Il dit positivement que Denys enseignait les lettres à Corinthe. Peut-être, il est vrai, n'était-ce pas pour subsister qu'il prit ce parti, et, comme dit Justin, il usait ici de ruse et de dissimulation, pour ne pas paraître conserver l'esprit de tyrannie qui était en horreur chez les Grecs. Heumann pense aussi qu'on a confondu Denys le tyran avec un autre Denys, maître d'école à Corinthe. Memnon, dans Photius, pour nous donner une idée de la magnificence de Denys, roi d'Héraclée, nous apprend qu'il acheta les meubles de Denys chassé de Sicile. Le produit de cette vente pouvait mettre le monarque détrôné à l'abri de cette misère dans laquelle on prétend qu'il vécut à Corinthe, et ce fait viendrait à l'appui de l'opinion du savant allemand. (Voyez C. A. Heumann, *Epistola ad M. J. G. Raphelium, in quâ Dionysius Siciliæ rex segregatur à numero magistrorum*, Gottingue, 1732, in-4°., réimp. dans les *Parerga Gottingensia*, N°. 7.)

(2) Athénée place ces trois frères au nombre des plus grands buveurs.

contre le récit de Justin, qui n'est pas l'historien le plus exact de l'antiquité. Élien cependant, d'accord avec ce dernier, dit aussi que Denys mena à Corinthe une vie méprisable, et cite sa chute comme un exemple frappant de la nécessité de se conduire avec modération et avec douceur. On ne peut néanmoins refuser à ce prince plusieurs belles qualités. Il encouragea les lettres et les arts, il accueillit les philosophes et récompensa les savants. Hélicon de Cyzique reçut un talent pour avoir prédit une éclipse. Il voulait accabler Platon de biens, mais le philosophe refusa tous ses dons. Aristippe disait de Denys, à cette occasion, que ses libéralités ne lui coûtaient guère, parce qu'il offrait beaucoup à Platon qui ne voulait rien, et qu'il donnait peu à lui et à tant d'autres qui voulaient beaucoup. Suidas attribue à ce prince quelques lettres : il avait écrit, suivant le même auteur, sur les poésies d'Épicharme. Denys avait souvent la repartie fine et prompte ; nous en avons déjà cité plusieurs exemples. Un des hommes qui le fréquentaient à Corinthe, secoua un jour avec affectation son manteau en entrant chez lui, comme on faisait en abordant les tyrans, pour indiquer qu'il n'avait pas d'armes cachées : « Tu ferais » mieux, lui dit Denys, de le secouer » quand tu sortiras, afin de me prou» ver que tu n'emportes rien. » Denys fonda deux villes dans la Pouille. Il n'imita pas l'impiété de son père, et envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or et d'ivoire d'un très grand prix ; mais elles furent prises par Iphicrate, général des Athéniens. Denys s'en plaignit, et la superbe Athènes aima mieux essuyer les reproches d'un tyran que d'abandonner ce riche butin. On ne connaît point les circonstances de la mort de Denys. Il vécut dans un âge fort avancé. On dit qu'il se fit prêtre de Cybèle, qu'il parcourait les villes et les bourgs de la Grèce, sautant et dansant en frappant son tambour, et demandant l'aumône au nom de la déesse. Il avait épousé sa sœur Sophrosyne, dont il eut Apollocrate, et plusieurs autres enfants, qui furent massacrés avec leur mère par la vengeance des Locriens. Timoléon, après avoir mis fin à la puissance de Denys et rendu la liberté à Syracuse, fit démolir tous les signes de la tyrannie. La citadelle fut rasée, et le magnifique tombeau que Denys le jeune avait élevé à son père disparut. Il ne reste donc aucun monument de cette puissance que dans le récit de quelques historiens plus ou moins véridiques. Philiste avait écrit l'histoire de la Sicile et celle des deux Denys. Ses ouvrages sont perdus, on ne les connaît que par la mention qu'en ont faite d'autres historiens. Voyez pour ses médailles l'article précédent. T—N.

DENYS, tyran d'Héraclée, était le second fils de Cléarque, qui avait usurpé la souveraineté de sa patrie. Photius, qui nous a conservé un extrait de quelques livres de Memnon sur l'histoire des tyrans d'Héraclée, nous apprend que Cléarque avait été disciple de Platon, qu'il régna pendant douze ans, qu'il tourmenta ses concitoyens de la manière la plus cruelle, et qu'il fut tué à l'âge de cinquante-huit ans par Chion et d'autres conjurés, qui délivrèrent leur patrie de ce tyran. Diodore de Sicile prétend que ce fut Denys de Syracuse qu'il s'était proposé pour modèle dans son administration. Il laissa deux fils (Timothée et Denys), sous la tutèle de Satyrus son frère, qui régna aussi cruellement que lui pendant la minorité des jeunes princes. Après quel-

ques années Satyrus céda le gouvernement à Timothée. Celui-ci en resta maître pendant quinze ans, et avec lui régnèrent la modération et la justice. Denys, son frère et son successeur, profita des guerres entre les Perses et les Macédoniens pour agrandir ses états, en réunissant plusieurs provinces à ses domaines, après la défaite de Darius à la bataille du Granique. Il n'en fut pas toujours paisible possesseur; mais il sut adroitement éviter d'être soumis aux armes d'Alexandre, malgré les plaintes réitérées des bannis d'Héraclée, qui s'adressèrent au conquérant de l'Asie pour obtenir leur rappel, et le rétablissement de la liberté dans leur patrie. Les bons offices de Cléopâtre, sœur d'Alexandre, servirent à protéger Denys auprès de son frère. Après la mort de ce prince, il épousa Amastris, fille d'Oxiarthe et nièce de Darius, que le roi de Macédoine avait d'abord mariée à Cratère, l'un de ses généraux. Cette alliance illustre augmenta l'ambition de Denys, et lui fit prendre le titre de *roi*, presqu'en même temps que les successeurs d'Alexandre. Comme son frère Timothée, il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets, et gouverna ses états avec beaucoup de sagesse. Suivant Memnon, Timothée l'avait associé à son gouvernement; et les médailles nous confirment qu'ils régnèrent ensemble, puisque nous trouvons leurs noms réunis sur les mêmes monnaies. Il en existe néanmoins qui appartiennent à Denys seul, et qui probablement sont postérieures à la mort de son frère: elles ne nous offrent point leurs portraits, et les deux princes n'y prennent pas même le titre de roi. Denys, tranquille dans ses états, se livra à la bonne chère et à la mollesse; il devint d'une grosseur prodigieuse: Élien et Athénée racontent qu'il fallait lui enfoncer des aiguilles fort avant dans la chair pour le tirer du sommeil léthargique dans lequel il était souvent plongé. Ils ajoutent à ce récit que lorsqu'il donnait audience, il s'enfermait dans une boîte, ou dans une espèce de tour qui cachait tout son corps, à l'exception de la tête. Denys mourut, pleuré et regretté de tous ses sujets, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-trois. Il avait eu de sa première femme une fille, mariée à Ptolémée, neveu d'Antigone, roi d'Asie, auquel il avait fourni quelques secours dans son expédition de Chypre. Il eut d'Amastris une fille du même nom que sa mère, et deux fils, ou plutôt deux monstres (Cléarque et Oxathres), (*voy.* CLÉARQUE). Ils firent mourir leur mère, et périrent ensuite eux-mêmes par les ordres de Lysimaque, qui devint le vengeur de cette princesse, dont il avait été un instant l'époux, après la mort de Denys. (*Voy.* AMASTRIS.) Les médailles de ce prince ne se trouvent qu'en argent, et sont fort rares. T—N.

DENYS de Milet, l'un des plus anciens écrivains grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il avait rédigé en un corps les traditions qui avaient été recueillies par les anciens poètes. C'est ce qu'on nommait le *Cycle mythique*. Cet ouvrage est souvent cité par les anciens, et Diodore de Sicile s'en est beaucoup servi dans son 4e. livre. Denys de Milet avait aussi écrit le *Cycle historique*, qui contenait probablement l'histoire du temps postérieur au siége de Troie, également tirée des poètes, qui avaient pendant long-temps été les seuls historiens. — DENYS de Thrace, surnommé *Técus*, du nom de son père, fut disciple d'Aristarque et enseigna la grammaire à Rome, du temps de Pompée. On ne sait pas si

Digitized by Google

c'est à lui qu'il faut attribuer une Grammaire grecque très abrégée, que Fabricius a publiée dans le 7ᵉ. volume de sa *Bibliothèque grecque*, et qui paraît un ouvrage très ancien; car d'autres grammairiens grecs ont fait dessus des commentaires très étendus, qui se trouvent manuscrits dans plusieurs bibliothèques. Villoison en a donné quelques extraits dans le second volume de ses *Anecdota græca*.
C—a.

DENYS D'HALICARNASSE, fils d'Alexandre, ne nous est presque connu que par ses ouvrages. Il nous apprend lui-même qu'il vint à Rome l'an 30 av. J.-C., peu après la fin des guerres civiles. Il s'y occupa de l'étude de la langue latine et de recherches relatives à la composition de son histoire, qu'il publia l'an 7 av. J.-C., sous le titre d'*Antiquités romaines*. Il y remonte à la première origine des peuples de l'Italie, et il finit à l'an 266 av. J.-C., où commence Polybe. Il nous y fait connaître l'ancien état de l'Italie, sur lequel les historiens latins avaient en général passé assez légèrement, et il prouve très bien que les Romains, ainsi que la plupart des peuples qui se fondirent parmi eux, descendaient d'anciennes colonies grecques. On y trouve aussi, sur les lois et les usages des Romains, beaucoup de détails qu'on chercherait inutilement ailleurs. Elle était en vingt livres, dont il ne nous reste que les onze premiers, avec quelques extraits des autres. Nous avons, outre cela, de Denys d'Halicarnasse : I. un *Traité de l'arrangement des mots*, qui a été imprimé plusieurs fois séparément, et, en dernier lieu, avec les savantes notes de M. G.-H. Schæffer, Leipzig, 1808, in-8°., et traduit en français par Batteux, Paris, 1788, in-12; II. une *Rhétorique*, dont on a aussi une édition à part avec les notes de M. H.-A. Schott, Leipzig, 1804, in-8°.; III. des *Jugements abrégés sur les anciens écrivains grecs*. Quintilien les a copiés en les traduisant, sans en citer l'auteur; IV. un *Examen critique de Lysias, Isocrates, Isée et Dinarque* : ces deux derniers ouvrages ont été imprimés séparément avec une version latine et les notes de Guil. Holwell, Londres, 1766, in-8°.; V. une *Lettre* à Ammæus, pour prouver que Démosthènes ne s'est point servi des ouvrages d'Aristote sur la rhétorique; VI. une *Lettre* à Cn. Pompée, sur le style de Platon et sur les principaux historiens; VII. une seconde *Lettre* à Ammæus sur Thucydide; VIII. un *Examen critique du style de Thucydide*; IX. un *Traité de l'éloquence de Démosthènes*. Ces ouvrages le placent au premier rang parmi les critiques anciens, et ils méritent d'être plus connus qu'ils ne le sont. Les *Antiquités romaines* ont été imprimées, pour la première fois, en grec (1) par Rob. Étienne, Paris, 1546, in-fol., avec quelques-uns des traités sur la rhétorique. Ils se trouvent tous réunis, ainsi que les *Antiquités*, dans l'édition de Sylburge, grec-latin, Francfort, 1586, in-fol. L'édition la plus recherchée est celle d'Hudson, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol.; elle est effectivement très belle, mais elle est faite avec peu de soin. Elle a été réimprimée plus correctement, avec les notes de Reiske, Leipzig, 1774-1777, 6 vol. in-8°. Nous avons deux traductions des *Antiquités romaines*, par le P. Lejay, jésuite, et par l'abbé Bellenger. La première parut en 1722, et la seconde

(1) La version latine de Lampo Birago avait été imprimée à Trévise dès 1480 (in-fol. de 297 feuillets); mais cette édition est si incorrecte, que H. Glarean, qui en donna une nouvelle à Bâle en 1532, assure y avoir noté plus de six mille fautes.

en 1723. Toutes les deux sont en 2 vol. in-4°.; celle de Bellenger est la plus estimée. (*V.* BELLENGER.) — Un autre DENYS D'HALICARNASSE, descendant de celui-ci et qui vivait sous le règne d'Adrien, avait écrit plusieurs ouvrages sur la musique. Il ne nous en reste aucun. C—R.

DENYS (S.), dit l'*Aréopagite*, était, suivant S. Justin, un des principaux juges de l'aréopage, lorsque l'apôtre S. Paul parut devant ce tribunal, dont Platon avait redouté l'examen, et qu'Athènes, rangée sous la domination des Romains, conservait encore avec plusieurs de ses anciens priviléges, en considération de son amour pour les sciences, et de l'ancienne dignité de sa république. S. Denys, évêque de Corinthe, Aristide, cité par Usuard, et les anciens martyrologistes rapportent que l'aréopagite, converti par S. Paul, fut établi par lui premier évêque d'Athènes. Aristide et S. Sophrone de Jérusalem lui donnent le titre de martyr, et on lit dans les ménologes des Grecs qu'il fut brûlé vif à Athènes, vers l'an 95 de J.-C. Sa fête est marquée au 3 octobre dans les anciens calendriers. Son corps, ayant été transféré à Rome, fut, dit-on, envoyé en France à l'abbaye de St.-Denis. L'église cathédrale de Soissons croit posséder son chef, qui aurait été apporté de Constantinople l'an 1205. On a long-temps confondu Denys l'aréopagite avec Denys, premier évêque de Paris. Hilduin, qui écrivit en 814 ses *Areopagitica* (imprimés à Cologne, 1563, in-8°., et dans Surius), répandit le premier cette erreur, sur l'autorité de quelques ouvrages apocryphes; (il avança aussi le premier que S. Denis, après son martyre, avait porté sa tête dans ses mains); mais l'opinion d'Hilduin, qui était abbé de St.-Denis, contredit les monuments historiques; elle était inconnue avant le 9e. siècle. La fête des deux saints est marquée à des jours différents dans la plupart des anciens martyrologes, qui distinguent aussi le lieu et les circonstances de leur martyre. L'auteur de la *Vie de S. Fuscien*, Fulbert de Chartres, Lethaldus et plusieurs autres, ne confondent pas non plus l'aréopagite avec l'évêque de Paris. Sirmond, de Launoy, Morin, Dubois, Denis de Ste.-Marthe et Tillemont, ont réfuté solidement cette opinion d'Hilduin, qui, supposée fausse dans les nouveaux bréviaires de Paris et de Sens, est aussi rejetée par les plus habiles critiques de France et d'Italie. Elle était passée de Paris à Rome, et de Rome dans la Grèce par Méthode, qui écrivit la *Vie de S. Denys*; elle repassa en France avec la traduction de cette vie faite par Anastase. On trouve dans la *Bibliothèque historique de France* la liste des nombreux ouvrages qui ont été publiés pour et contre l'opinion d'Hilduin. Dans le 5e. siècle, on mit, sous le nom de *S. Denys*, aréopagite, plusieurs ouvrages qui ont été inconnus à tous les écrivains des quatre premiers siècles de l'Église; et, sans s'arrêter aux divers caractères de supposition qu'on y remarque, il suffira de dire qu'il y est parlé de plusieurs points de discipline qui sont postérieurs à S. Denys. Quoi qu'il en soit, les ouvrages qui portent son nom ont été traduits du grec en latin par Denys le chartreux, Joachim Périon, Fr. Daby, Pierre Lanssel, P. Halloix et Balth. Corder. Ces trois derniers ont donné les meilleures éditions des œuvres attribuées à S. Denys, Paris, 1615, in-fol. (1); Anvers, 1634, in-fol.; et Paris, 1644,

(1) La plus ancienne édition grecque est celle de Florence, 1516, in-8°. Il y en a une latine de la version d'Ambroise, publiée par le Fèvre d'Étaples, Paris, 1498, in-fol.

2 vol. in-fol. : l'édition de 1644 est la plus estimée. Elle comprend quatre traités : 1°. *De la hiérarchie céleste*, 2°. *De la hiérarchie ecclésiastique*, 3°. *Des noms divins* (1), 4°. *De la théologie mystique*, et dix *Lettres ;* on y trouve aussi les scholies de George Pachymère et de S. Maximin. On a plusieurs Vies de S. Denys, tirées des Ménées des Grecs, de Siméon Métaphraste, de Suidas, de Nicéphore, de Michel Singelle, de Méthode, de Guérin, du P. Halloix, jésuite, etc. V—VE.

DENYS (S.), évêque de Corinthe, vivait sous le règne de Marc-Aurèle, et se distingua par ses vertus et par son éloquence. L'activité de son zèle ne se renferma pas dans son église, elle s'étendit encore à plusieurs autres. C'est ce qu'on voit par huit de ses lettres, dont Eusèbe a conservé des fragments. La première, écrite aux Lacédémoniens, avait pour but de les instruire dans la foi et de les exhorter à l'union. On apprend par la seconde, qui était adressée aux chrétiens d'Athènes, que Denys l'aréopagite avait été le premier évêque de cette ville. L'hérésie de Montan était combattue dans la 3e. lettre, écrite aux Nicomédiens. Dans la dernière, adressée à l'église de Rome, Denys remerciait le pape Soter des aumônes qu'il avait envoyées à l'église de Corinthe : « Nous » avons lu, disait-il, votre lettre, et » nous la lisons toujours, ainsi que » celle qui nous a été écrite par Clé» ment. » C'était un ancien usage de lire les lettres des évêques dans l'église après les saintes Écritures. S. Denys combattit les hérésies, et n'y trouvant qu'un amas de rêveries, mêlées à quelques superstitions du paganisme, il prétendit faire voir de quelle secte de philosophes chaque hérésie tirait son origine. Il se plaignait que ses lettres avaient été corrompues par les hérétiques, qui s'étaient permis d'y faire des additions et des retranchements. On croit qu'il souffrit diverses persécutions, mais il ne paraît pas qu'il soit mort martyr, quoique les Grecs l'honorent, le 29 novembre, avec ce titre. Les Latins célèbrent sa fête le 8 avril, et ne lui donnent que le titre de confesseur. Son corps, apporté de la Grèce à Rome, fut donné par Innocent III aux moines de Saint-Denis en France, qui croyaient déjà posséder les reliques de Denys l'aréopagite. V—VE.

DENYS (S.), patriarche d'Alexandrie, à qui S. Basile et les Grecs donnent le titre de *Grand*, et que S. Athanase appelle le *Docteur de l'Église catholique*, naquit au commencement du 3e. siècle à Alexandrie, qui était alors le centre des sciences. Il se distingua dans l'étude des lettres, connut bientôt le ridicule de la religion païenne dans laquelle il était né, se mit au nombre des disciples d'Origène, fut élevé au sacerdoce, chargé de l'école des catéchèses l'an 231, et élevé, l'an 248, sur le siége d'Alexandrie. Deux ans après furent publiés les sanglants édits de l'empereur Dèce contre les Chrétiens. Sabinus, préfet d'Égypte, ordonna l'arrestation du patriarche, qui se cacha pendant quelques jours, tomba ensuite entre les mains des persécuteurs, et fut conduit, avec d'autres chrétiens, dans la petite ville de Taposiris. Mais les habitants des campagnes voisines, ayant pris les armes, attaquèrent les gardes et délivrèrent les prisonniers. Denys se retira dans un désert de la Lybie, et y resta caché, avec les prêtres

(1) Il existe une traduction française de cet ouvrage. (*V.* Coutasse.) Le catalogue Bunau, tome Ier. ; vol. II, pag. 205, donne l'indication de plusieurs Dissertations sur les écrits de Denis l'Aréopagite (*V.* aussi Dallé). A. B—T.

Pierre et Caïus, jusqu'à la fin de la persécution (l'an 251). Il n'avait cessé de veiller sur ceux qui souffraient pour la foi, soit en leur envoyant de saints ministres pour les consoler, soit en leur écrivant des lettres qui contenaient d'utiles instructions. Après son retour à Alexandrie, il combattit les Novatiens; il écrivit plusieurs lettres au clergé de Rome, et à Fabien, évêque d'Antioche, qui paraissait incliner pour le rigorisme outré de l'antipape Novatien. Depuis l'an 250, la peste ravageait Alexandrie. La charité du patriarche parut alors inépuisable. Il communiqua le zèle dont il était animé, aux prêtres, aux diacres, aux laïques même, et Eusèbe fait un tableau touchant de ces chrétiens, dont plusieurs périrent martyrs de leur noble dévouement. Népos, évêque des Arsinoïtes, ayant répandu en Égypte l'erreur du millénarisme, qui consistait à croire qu'avant le jour du jugement, Jésus régnerait mille ans sur la terre, avec ses élus, Denis réfuta le livre *des Promesses*, publié par Népos. Il eut une conférence publique avec Coracion, chef des millenaires, et lui fit abandonner sa doctrine. Lorsque le pape Etienne parut vouloir excommunier les Africains, parce qu'ils persistaient à vouloir rebaptiser les hérétiques, Denys lui écrivit pour arrêter l'exécution de cette menace. Fleury justifie le patriarche contre S. Jérôme, qui lui fait partager la doctrine des rebaptisants. Suivant S. Basile, Denys admettait même le baptême des Pépuzéniens qui était rejeté en Asie, et il suffit, pour connaître ses vrais sentiments, de lire les fragments de ses lettres conservés par Eusèbe. La persécution contre les chrétiens ayant été renouvelée par l'empereur Valérien, l'an 257, Emilien, préfet d'Egypte, fit arrêter Denys, et le pressa de sacrifier aux dieux : « Tous les hommes, » répondit le patriarche, n'adorent » pas les mêmes divinités. J'adore le » vrai Dieu qui a donné l'empire à » Valérien et à Gallien. Je lui offre » sans cesse des prières pour la paix » et pour la prospérité du règne des » empereurs ». Le préfet l'exila à Képhron dans la Libye. Le patriarche convertit alors les païens au milieu desquels il vivait. Il écrivit deux *Lettres pascales* dans les deux années que dura son exil. Valérien ayant été fait prisonnier par les Perses, l'an 260, Gallien rendit la paix à l'Église, et Denys retourna à Alexandrie. Bientôt après, cette ville éprouva toutes les calamités des discordes civiles, à la suite de la révolte du préfet Emilien qui s'était fait proclamer empereur. Lorsque les troubles furent apaisés, il s'en éleva d'autres dans l'Église. Sabellius, renouvelant l'erreur de Praxéas, niait la distinction des trois personnes divines. Les églises de la Pentapole étaient sous la direction du patriarchat d'Alexandrie; elles avaient embrassé l'erreur de Sabellius. Denys, n'ayant pu réussir à éclairer les principaux auteurs de l'hérésie, les fit condamner dans un concile tenu à Alexandrie l'an 261. Il écrivit, à ce sujet, au pape Sixte II, une lettre dont Eusèbe a conservé un fragment. Ses ennemis lui ayant prêté une doctrine qu'il n'enseignait pas, il se justifia dans une *Apologie à Denys, évêque de Rome*. S. Athanase composa, à cette occasion, un livre *de l'opinion de Denys*. S. Basile rapporte plusieurs passages de l'*Apologie*. Le patriarche y établissait qu'en disant que J.-C. était une créature, et qu'il différait du père en substance, il ne parlait que de la nature humaine, mais que le fils, quant à la nature divine, est de la même substance que

le père. Denys défendit ensuite la divinité de J.-C. contre Paul de Samosate, évêque d'Antioche, et mourut à Alexandrie, vers la fin de l'an 265, ayant gouverné son église pendant environ dix-sept ans. Les écrits du patriarche ne sont point venus jusqu'à nous. Il n'en reste que quelques fragments, avec son *Épître à Basilide*, plusieurs fois imprimée avec une version latine et un commentaire de Balsamon, Paris, 1561, 1575 et 1589. Cette épître est comprise parmi les anciens canons de l'église grecque, publiés par Bévérégius. On a aussi l'épître de Denys contre Paul de Samosate, grec et latin, avec des scholies de Fr. Turrien, Paris, 1610 et 1624. L'église latine célèbre sa fête le 17 novembre. V—VE.

DENYS (S.), apôtre de la France, et premier évêque de Paris, fut envoyé de Rome dans les Gaules vers le milieu du 3e. siècle. On attribue à ce saint missionnaire ou à ses disciples (1) la fondation des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne et quelques autres qui étaient déjà florissantes dans le 4e. siècle. On lit dans les actes de S. Denis, que cet évêque convertit un grand nombre d'idolâtres, qu'il fit bâtir une église à Paris, où il avait fixé son siége, et qu'il termina sa carrière apostolique par le martyre l'an 272 pendant la persécution de Valérien. Grégoire de Tours, Fortunat et les martyrologistes d'occident qui suivent les actes de S. Denys (2) rapportent qu'il avait souffert une longue détention lorsqu'il périt par le glaive avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère ses compagnons (3); que les corps des trois martyrs furent jetés dans la Seine; mais qu'une chrétienne nommée *Catulla* les recueillit et les enterra auprès du lieu où ils avaient été décapités. Les chrétiens bâtirent une chapelle sur leur tombeau. On lit, dans Grégoire de Tours, que Ste. Geneviève fit élever en 469 une église sur les ruines de cette chapelle; que les fidèles la visitaient avec une grande dévotion, et qu'elle était située hors des murs de Paris, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée. Il paraît, par une donation de Clotaire II, qu'à cette église était réunie une communauté religieuse gouvernée par un abbé. Suivant plusieurs auteurs ce n'est pas à St.-Denys, mais à Montmartre que l'apôtre de la France reçut la palme du martyre. Frédégaire appelle cette montagne *Mons Mercore*, et Hilduin, *Mons Mercurii*, d'un temple de Mercure dont on voyait encore les ruines en 1618. Cependant Hilduin dit que cette montagne était aussi appelée *Mons Martis*, d'un temple de Mars, qui était situé un peu plus bas que celui de Mercure, et dont les restes furent détruits en 1590 pendant le siége de Paris. Mais cette même montagne est appelée *Mons Martyrum* dans l'histoire manuscrite des miracles de S. Denys, qui fut composée sous le règne de Charles-le-Chauve, et on croit que c'est là sa véritable étymologie. Flodoard, écrivain du 10e. siècle, dit qu'en 944 il y avait sur la partie la plus basse de la

(1) S. Materne de Cologne, S. Fuscien et S. Victoric, S. Crépin et S. Crépinien, S. Rufin et S. Valère, S. Lucien de Beauvais, S. Quentin, S. Piat, et S. Rieul de Senlis.

(2) Ces actes, rédigés vers la fin du septième siècle, n'ont pas une grande autorité, ayant été composés sur des traditions et sur des bruits populaires. Bosquet les a recueillis dans son *Hist. eccl. gall.*, et D. Félibien dans les preuves de son *Hist. de l'abb. de St.-Denys*. On n'a plus les actes qu'avait écrits Masson, évêque de Paris, sous Constance Chlore, et qui était presque contemporain de Denys.

(3) Quelques auteurs modernes pensent que S. Denys ne fut mis à mort que sous Maximien Hercule, qui fit sa principale résidence dans les Gaules depuis l'an 286 jusqu'à l'an 292.

montagne une ancienne église, et l'on conclut de ce passage que les corps de l'apôtre et de ses deux compagnons furent conservés dans une chapelle souterraine au bas de Montmartre jusqu'à ce qu'on les transférât à St.-Denys. En creusant de nouvelles fondations pour agrandir les bâtiments de l'abbaye de Montmartre, on découvrit, en 1611, sous la chapelle dite des saints Martyrs, une crypte ou catacombe de trente-deux pieds de longueur, ayant un autel et une croix de pierre à l'orient. On a cru que c'était l'ancienne chapelle de S. Denys, où les chrétiens s'assemblaient pour prier pendant les persécutions des premiers temps de l'Église. C'est sur la voûte de cette catacombe que fut bâtie avant l'an 700 une église en l'honneur de S. Denys. Louis-le-Gros et la reine Adélaïde fondèrent en cet endroit, l'an 1134, un monastère de bénédictines, dont le pape Eugène III fit la dédicace l'an 1147, étant assisté à l'autel de S. Bernard et de Pierre le Vénérable. Les religieux de St.-Denys allaient tous les ans en procession à Montmartre, portant avec eux le chef du saint martyr. Mabillon et Félibien ont prétendu que l'apôtre des Gaules et ses compagnons avaient souffert le martyre à l'endroit même où fut bâtie l'abbaye de St.-Denys; mais leurs preuves manquent de solidité. Les corps des trois martyrs furent portés à St.-Denys, où on les conservait dans trois châsses d'argent. De Marca attribue à Fortunat une *Vie de S. Denys* que Fr. Bosquet a recueillie dans son *Hist. eccl. Gallicanæ*. On a la *Chronique de S. Denys, pasteur de France*, in-4°., gothique, sans date, et une Vie de S. Denis en vers français, par Courtot, Paris, 1629, in-4°. V—VE.

DENYS, surnommé le *Périégète*, parce qu'il est auteur d'un petit poëme en vers grecs hexamètres, intitulé : (*Periegesis oïcoumenôs*) *Voyage autour du Monde habitable*. Ce poëme, remarquable par l'élégance du style, a été commenté en grec par Eustathe et divers autres scholiastes, dont plusieurs sont encore inédits (1); Priscien, Festus Avianus et, dans nos temps modernes, Papius l'ont traduit en vers latins; Becharia et Henri Estienne en prose latine; Benigne Saumaise en vers français, et depuis la renaissance des lettres peu d'ouvrages ont été plus souvent réimprimés. Wells, en changeant l'ordre des vers de ce poëme, et en y ajoutant de nouveaux vers grecs, a essayé de le compléter et d'y renfermer la description des contrées modernes. Le poëme de Denis le Périégète ne contient qu'un petit nombre de notions positives sur la géographie, et dans la partie systématique il est conforme aux idées d'Ératosthènes, qui survécurent long-temps aux découvertes qui les détruisaient. Selon Ste.-Croix (*Examen critique des hist. d'Alex.*, pag. 708), une vie manuscrite de Denys le Périégète place cet auteur au siècle d'Auguste; mais nous avons consulté le manuscrit cité par Ste.-Croix, et le passage indiqué dit seulement que Denys le Périégète a écrit depuis Auguste et l'établissement de l'empire romain. Vossius pensait que Denys de Charax (2),

(1) M. Fuhrmann (*Manuel de littérature classique*, en allemand, 2e. volume, seconde partie, pag. 519), parle d'un commentaire inédit de Démétrius de Lampsaque sur Denys le Périégète, découvert par M. Hase dans les manuscrits de la bibliothèque impériale. M. Hase, à qui nous nous sommes adressés, a en vain cherché ce commentaire, et nous a assuré qu'il n'existait pas, et que l'assertion de M. Fuhrmann était due à quelque méprise.

(2) Cette ville, que l'on croit en Susiane, avait autrefois porté le nom d'Alexandrie, ce qui a fait quelquefois appeler notre auteur *Denys d'Alexandrie*. Ceux qui l'ont nommé *Denis d'Afrique* ont cru qu'il s'agissait d'Alexandrie en Égypte.

envoyé dans l'Orient par l'emp. Auguste, était le même que Denys le Périégète, et que la description du monde, composée par Denys de Charax, que Pline a citée, était le poëme même que nous possédons sous le titre de Περιήγησις οἰκουμένης; mais ce sentiment, adopté par plusieurs savants, a été combattu par d'autres, et les opinions qu'on a présentées sur la patrie et l'âge de Denys le Périégète sont peu d'accord entre elles. Suidas le fait naître à Byzance, d'autres prétendent qu'il était de Corinthe. Eustathe pense qu'il écrivit sous Néron, Saumaise sous Domitien, Scaliger sous Sévère, Dodwell sous Héliogabale. Les dénominations et les limites présumées du monde connu sont, dans l'ouvrage de Denys le Périégète, les mêmes que dans la géographie de Strabon, et cette considération nous fait pencher pour l'opinion de ceux qui considèrent cet auteur comme contemporain d'Auguste; mais alors il faut admettre que son poëme a souffert quelques interpolations. La meilleure édit. du poëme de Denys le Périégète est celle qu'on a imprimée à Oxford in-8°., 1717, avec la dissertation de Dodwell, les commentaires d'Eustathe, les versions en vers latins de Priscien et d'Avienus, la version en prose latine d'Henri Estienne, des apophthegmes géographiques, des remarques, des scholies et des cartes géographiques. On doit préférer ensuite celle de 1697, qui, au moyen d'un nouveau titre, forme le tome IV des petits géographes de Hudson, 1712. L'édition *princeps* en grec parut à Ferrare en 1512, in-4°.; mais elle avait été précédée par une traduction de Becharia en prose latine, Venise, 1477, in-4°., réimprimée en 1478 et en 1498. Nous ne citerons ensuite que l'édition de Bâle, in-8°., 1523, avec les remarques de Ceporini, les phénomènes d'Aratus et le traité de la sphère de Proclus; celle de Robert Estienne, Paris, 1547, in-4°.; celle d'Henri Estienne, 1577, avec Æthicus, Solin, et Pomponius-Mela; celle de Londres, in-8°., 1658, avec les commentaires de Guillaume Hill, accompagnée de cartes géographiques; celle de Saumur, in-8°., 1676, donnée par Tanneguy le Fèvre, elle renferme la traduction en prose de Henri Estienne; celle de Leyde, 1736, imprimée avec le Plutus d'Aristophane, par les soins d'Havercamp, avec la traduction et les notes de Papius (1). Les versions de Priscien et d'Avienus ont été imprimées séparément du texte. La meilleure édition de ces deux versions est celle qu'a donnée Wernsdorff dans ses *Poetæ latini minores*. La traduction en vers français de ce poëme par Benigne Saumaise, père du célèbre Saumaise, est intitulée *Denys Alexandrin, de la situation du Monde*, Paris, 1597, in-12. Alex. Politi a traduit en latin le commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégète. Il y a deux éditions de cette traduction.

W—R.

DENYS, surnommé *le Petit*, en raison de sa taille, était un moine originaire de Scythie, qui vint à Rome dans le commencement du 6e. siècle; il fut fait abbé, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages sur la théologie et la discipline ecclésiastique. Cassiodore donne les plus grands éloges à son talent. Aujourd'hui ces louanges ne seraient pas confirmées sans restriction; et le style de Denys, quoique assez clair, paraît plat et incorrect. Il savait le grec et le latin dans une

(1) L'ouvrage de Wells, Oxford, 1704, plusieurs fois réimprimé, doit être considéré comme un poëme différent de celui du Périégète.

égale perfection, et lisait, avec la même facilité, un livre grec en le traduisant en latin, ou un latin en le traduisant en grec; ce qui ne doit pas cependant paraître très surprenant, puisque ces deux langues étaient, à Rome et à Constantinople, les idiomes vulgaires, et que Denys a dû passer dans ces deux villes une partie de sa vie. Il entreprit, à la prière d'Étienne, évêque de Salone, un recueil de canons en latin, qui contient les cinquante premiers canons apostoliques, ceux du concile de Sardique, et cent trente-huit canons des conciles d'Afrique. Ce recueil a été imprimé en 1628, in-8°., par les soins de Justel, qui y a réuni la version faite par Denys, de la lettre de S. Cyrille et du concile d'Alexandrie contre Nestorius. Denys s'occupa ensuite de rassembler les Décrétales des papes, depuis celles de Sirice jusques et y compris celles d'Anastase. On y a joint celles d'Hilaire, de Simplicius, de Félix et des autres papes jusqu'à S. Grégoire. Cette collection fait partie de la *Bibliothèque du droit canon*. Denys a laissé, en outre, les versions latines d'une *Lettre de Protérius sur la Pâque*, de la *Vie de S. Pacôme*, d'un *Discours* et de deux *Lettres de Procle*, et d'un *Traité de S. Grégoire de Nysse sur la création de l'homme*. Il est célèbre surtout dans la chronologie, puisque ce fut lui qui, en renouvelant le cycle pascal de Victor, trouva une période de 532 ans, qui commençait dans l'année de l'incarnation, et qu'on nomma période Dionysienne; il introduisit aussi l'usage de compter par les années écoulées depuis l'avènement de J.-C. Denys mourut en 540, sous le règne de Justinien. L—S—E.

DENYS *le Chartreux*, célèbre écrivain ecclésiastique du 15e. siècle, naquit à Ryckel, dans le pays de Liége; on l'appelle aussi quelquefois *Denys de Ryckel* (*Dionysius Richelius*) ou *de Leeuwis*. Il fut un prodige de savoir pour son siècle. A peine âgé de vingt-un ans, il fut reçu maître ès-arts à Cologne, et ayant pris l'habit de S. Bruno dans la Chartreuse de Bethléem à Ruremonde, en 1423, il consacra le reste de sa carrière à l'étude des livres saints et à la composition de ses nombreux ouvrages. On sait que le travail des mains était un point essentiel de la règle de cet ordre religieux, et que la transcription des livres en faisait l'article principal avant l'invention de l'imprimerie; mais il est inconcevable que le docteur *Extatique* (c'est le surnom qu'on donnait à Denys, à cause de ses profondes méditations et de son expérience dans ce qui concerne la vie intérieure) ait pu trouver le temps de les composer et de les écrire lui-même, car il n'eut jamais de secrétaire. Il ne dormait que très peu, et ne prenait d'autre délassement que le changement d'occupation, entremêlant la prière, la méditation, la lecture et la composition. Il était en relation avec les prélats les plus distingués de son temps, et l'on a encore des lettres que le cardinal de Cusa lui adressait. Il mourut avec la réputation d'un saint, le 12 mars 1471, âgé de soixante-dix-sept ans selon Fabricius. Il a donné lui-même une liste de ses ouvrages, qui comprend deux cent six traités, dont plusieurs n'ont pas été imprimés; mais elle est loin d'être complète; on n'y trouve ni son traité, *Contrà Alchoranum et sectam mahometicam*, en 5 livres (Cologne, 1533, in-8°.), qui a été traduit en allemand (Strasbourg, 1540, in-fol.), ni ses *Enarrationes epistolarum et evangeliorum* (Cologne, 1532, Paris, 1544, in-fol.) Ses autres ouvrages sur l'Ecriture sainte sont indiqués dans la *Bi-*

Digitized by Google

bliotheca sacra du P. Lelong. Son *Speculum conversionis peccatoris*, Alost, 1473, in-4°. de 27 feuillets, passe pour le premier livre imprimé dans la Belgique avec date certaine. Son traité *De quatuor novissimis*, ou des quatre fins dernières, dans lequel il annonce que la perte de l'empire d'Orient n'est qu'un effet de la colère du ciel, justement irrité par les péchés des chrétiens, a été traduit en italien (1585, in-12), en espagnol (Madrid, 1630), etc. Quelques-unes de ces traductions ont été mises à l'index, et Bellarmin y a repris quelques erreurs sur le purgatoire. Outre ses nombreux ouvrages, Denys avait aussi mis en style plus familier les *Conférences* de Cassien, pour l'usage des frères convers et des novices de son ordre. Sa vie a été écrite par Dom Thierry Loër, *à stratis* (Cologne, 1532, in-8°.). Voyez les Bollandistes, au mois de mars, tom. II, pag. 245.
C. M. P.

DENYS (Jacques), peintre, né à Anvers vers le milieu du 17°. siècle, alla très jeune à Rome et à Venise, et y fit une étude assidue des plus célèbres maîtres. Il parvint ainsi à se former une manière grande, fière, qui tenait plus de l'école italienne que du goût des peintres flamands. Quoiqu'il ne se destinât d'abord qu'au portrait, il fortifiait son talent en copiant les statues antiques, et en peignant les plus belles vues du pays. La réputation qu'il avait acquise le fit rechercher par le duc de Mantoue, et ensuite par le grand-duc de Florence. Ayant peint ce dernier prince, ainsi que sa famille et la plupart de ses courtisans, il reçut de lui des dons et des marques d'honneur. De retour à Mantoue, il orna le palais de son protecteur de plusieurs tableaux d'histoire; mais après un séjour de quatorze ans en Italie, l'amour du pays natal le fit revenir à Anvers, dignement récompensé de ses travaux. Il reçut des amateurs et des artistes l'accueil le plus honorable, et son entrée fut une espèce de triomphe; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur que donnent les richesses et la considération : une mort prématurée en interrompit le cours. La plupart de ses ouvrages sont en Italie; la France n'en possède point, et Descamps n'a pu parvenir à en voir que trois : un *Ecce homo*, dans le goût de van Dyck, et deux portraits. Les éloges qu'il leur donne prouvent que Denys méritait la considération dont il jouit pendant sa courte carrière.
D—t.

DENYS (Pierre), artiste en ouvrages de fer, mérite une place dans dans ce recueil par ses rares talents. Né à Mons en 1658, il annonça dès sa jeunesse du goût pour les arts, et surtout pour le travail du fer. Ayant étudié plusieurs années sa profession à Rome et à Paris, il s'attacha en 1690 à l'ordre de S. Benoît en qualité de commis, espèce d'état moyen dans lequel, sans cesser d'être laïc, il s'obligeait à exercer son art selon l'ordre des supérieurs. Ce fut à ce titre qu'il entra dans l'abbaye de St. Denys, près Paris. La grille, la suspension des lampes du chœur, la balustrade, les rampes du grand escalier, la chaire du lecteur dans le réfectoire et plusieurs autres ouvrages attestèrent ses talents jusqu'à l'époque trop fameuse où la plupart de ces productions estimables disparurent au milieu de la tourmente qui fit de bien plus horribles dégâts dans cette célèbre abbaye. Denys exécuta encore plusieurs autres ouvrages de la même espèce, et entre autres la porte du chœur de Notre-Dame de Paris, la grille du

chœur des religieuses de Chelles, celles de la cathédrale de Meaux, etc. On le regarde comme le plus habile ouvrier en fer qui ait paru en Europe dans le 18e. siècle. Après avoir vécu pendant quarante-trois ans avec régularité à St. Denys, il y mourut le 20 mars 1733. D—T.

DÉPARCIEUX (ANTOINE), et non DE PARCIEUX, habile mathématicien, naquit en 1703, au hameau de Cessoux, paroisse de Peyremalle, aux environs de Nîmes, de simples cultivateurs, peu en état de fournir aux frais de son éducation; mais ses dispositions précoces intéressèrent un protecteur de sa famille, qui le fit placer au collége de Lyon, où il se signala par ses rapides progrès dans les mathématiques. Dénué, lorsqu'il vint à Paris, de toute autre ressource que celle de ses talents, il traça d'abord des cadrans solaires et des méridiennes pour se procurer sa subsistance; et, comme il les exécutait avec une extrême justesse, il fut très recherché, et trouva bientôt une sorte d'aisance dans le produit de ce travail. Il songeait cependant à se faire connaître sous des rapports plus dignes de lui, et il lui a suffi d'un petit nombre d'ouvrages pour se placer au rang des hommes distingués. Il a publié : I. *Tables astronomiques*, 1740, in-4°.; II. *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique, avec un traité de gnomonique et des tables de logarithmes*, Paris, 1741, in-4°.: ces tables sont les premières où l'on ait mis, dans la colonne des nombres, la réduction en degrés et minutes; III. *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°.; IV. *Réponse aux objections contre ce livre*, 1746, in-4°.; V. *Additions à l'essai*, etc., 1760, in-4°.: Halley avait devancé Déparcieux dans cette carrière; mais le livre de celui-ci ne fut pas moins reçu avec une approbation générale, parce qu'il offrait des comparaisons curieuses entre les lois de mortalité particulières à diverses classes de personnes et de professions. VI. *Mémoires sur la possibilité et la facilité d'amener auprès de l'Estrapade, à Paris, les eaux de la rivière d'Ivette*, 1763, in-4°.: ces mémoires, au nombre de trois, ont été réimprimés avec des additions en 1777. Le seul amour du bien public lui avait dicté ce projet, dont le but a été depuis atteint plus avantageusement par le canal de l'Ourcq. On voit que Déparcieux se distingua principalement par l'utile application qu'il fit de la science. Il a porté le même esprit dans l'invention de plusieurs machines propres à simplifier ou à perfectionner les procédés de quelques arts. La collection de l'académie des sciences renferme, de 1735 à 1768, seize mémoires de lui, tous intéressants et relatifs à des objets d'utilité générale. Il avait pour la mécanique un véritable talent, et méritait, par son zèle pour le bien public, le nom de citoyen philosophe que Voltaire lui a donné, en adoptant ses calculs dans l'*Homme aux quarante écus*. Déparcieux fut censeur royal et membre de l'académie des sciences de Paris, et de celles de Berlin, de Stockholm, de Metz, de Lyon et de Montpellier, et mourut à Paris, le 2 septembre 1768. Lacombe a fait imprimer dans le *Mercure* un éloge de Déparcieux. Ce savant a été loué dans l'académie des sciences par le secrétaire perpétuel, Grandjean de Fouchy, et c'est d'après ces deux éloges qu'a été composé celui qu'on trouve dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France* (1770, tome V, in-12). V. S—L.

DEPARCIEUX (Antoine), neveu du précédent, se distingua comme lui dans les sciences physiques et mathématiques. Né à Cessoux-le-Vieux en 1753, il fut appelé à Paris par son oncle, et fit ses études au collége de Navarre. Il n'avait pas encore vingt ans, qu'il remplaçait Brisson dans la chaire de physique qu'avait créée Nollet. En sortant du collége, il s'attacha aux mathématiques, qu'il préférait à tout autre genre d'étude, et dont il fit une application suivie à tous les problêmes de la physique : c'est ainsi qu'il se prépara à professer cette science. Après s'être procuré un cabinet bien assorti, il ouvrit son premier cours en 1779. Ses auditeurs furent moins étonnés de son abondante facilité que de l'ordre, de la précision, de la clarté de sa démonstration. Les fondateurs du lycée lui offrirent la chaire de physique dès l'origine de cet établissement. Ennemi de l'enthousiasme et du charlatanisme, il évitait avec soin le luxe pompeux des mots et le brillant des figures; sa diction était pure, exacte et facile, son organe sonore et soutenu. A l'époque où il commençait à professer, il fit un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre*. Il a été consulté plusieurs fois par le gouvernement et par les hommes chargés de l'administration des finances, *sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, relativement aux tontines et rentes viagères. Il se proposait même, à cet égard, de publier une seconde édition très augmentée de l'ouvrage de son oncle, sur les mêmes probabilités. Ce fut d'après un de ces Mémoires que l'assemblée constituante rejeta un plan séduisant d'une *caisse d'épargnes* qui lui avait été présenté, et dont le géomètre, en un jour de travail, analysa et détruisit toutes les bases. Un des premiers ouvrages qu'il ait publié est un *Traité élémentaire de mathématiques* à l'usage de l'université. Après la démonstration de chaque règle, il en fait l'application dans un problême intéressant, et fait pour éveiller la curiosité. Déparcieux a publié trois autres ouvrages : I. *Traité des annuités ou des rentes à terme*, Paris, 1781, in-4°.; II. *Dissertation sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin* (Amsterdam, 1782, in-8°.). Il y démontre que le produit de la machine de Véra n'est que la moitié de celui d'une pompe ordinaire à piston. III. *Dissertation sur les globes aréostatiques*, Paris, 1783, in-8°., fig. Dans ces trois productions, on retrouvera l'érudition, l'ordre, la précision et la clarté qui le caractérisaient dans ses démonstrations publiques. Il a laissé inédit un *Traité complet de géométrie* et de nombreux matériaux pour un *Traité d'algèbre et de calcul différentiel et intégral*. Il fondait sa réputation sur ces ouvrages et sur un *Cours complet de physique et de chimie*, dont l'impression était commencée lorsque la mort vint le surprendre. Il démontrait dans ce traité toutes les chaînes qui lient la physique générale à la chimie, et semblait vouloir de ces deux théories n'en faire qu'une seule; car il sentait plus qu'un autre qu'on ne peut isoler absolument une science, et que pour être bon chimiste il faut être en même temps géomètre, naturaliste et physicien. Lors de la création des écoles centrales, plusieurs départements se disputèrent l'avantage de lui offrir une chaire de physique et de chimie. Il opta en faveur du département de la Seine. Déparcieux, soit par goût, soit par nécessité, avait pris la funeste habitude de travailler immédiatement après ses repas; cette habitude produisit

bientôt un engorgement et des obstructions au pilore. Il succomba à cette maladie le 23 juin 1799, dans un état voisin de l'indigence. M. Maherault a publié sur Antoine Déparcieux une *Notice historique*, 1800, in-8°.

C. G.

DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims, le 12 juillet 1730. Éclairé, prudent, et d'une délicatesse extrême, il fut estimé de tous ceux qui le connurent; son caractère timide et retiré, son goût pour la culture des fleurs, et sa passion pour les livres, dont il avait formé une collection riche en voyages, nuisirent à sa fortune, et lui firent négliger les moyens de la réparer. Il mourut à Montfaucon en septembre 1792. On a de lui plusieurs recueils estimables. I. *Les Diogènes modernes corrigés*, ou *Recueil de quelques ouvrages* (de Prémontval, Toussaint, Montbron, Sticoti et autres), *élagués et purgés*, Reims, 1775, in-12. Ses principes religieux et moraux lui firent voir avec peine les dangers que courait la jeunesse en lisant quelques ouvrages philosophiques du dernier siècle, et ce fut pour l'en préserver qu'il en donna cette édition. II. *Relations d'infortunes sur mer, extraites d'une collection qui n'a pas encore été publiée*, Reims, 1781, 3 parties in-8°., achevée et réimprimée sous le titre d'*Histoire des naufrages*, ou *Recueil des relations les plus intéressantes des naufrages*.... Paris, 1789, 3 vol. in-8°., fig. III. *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, suivi des tableaux de l'histoire ancienne et moderne, Reims, 1787, 2 part. in-8°. Ce recueil a été fini par M. Née de la Rochelle, et réimprimé sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°. Les tableaux de l'histoire universelle ont été réimprimés et continués jusqu'en 1802, Paris, 1807, in-8°. Ce recueil, quoique fait de pièces de rapport, a été adopté pour la bibliothèque des lycées.

C. T—y.

DEPRINGLES (Jean), né à Nuys vers l'an 1550, fit ses études en l'université de Cahors, et fut avocat au parlement de Dijon. Son oncle, Nicolas Morelot, lui résigna, en 1576, l'office de procureur-général en la chambre des comptes. Il continua son état d'avocat, devint doyen de l'ordre, et avait résigné depuis long-temps sa charge de procureur-général à l'un de ses fils, lorsqu'il mourut, le 4 mars 1629, laissant douze enfants, qui n'ont point empêché sa famille de s'éteindre. Depringlés était l'une des plus grandes lumières du barreau de son temps, et dans son nom latin (*Joanes Pringlæus*) on n'a pas manqué de trouver l'anagramme, *En ego juris lanpas*. Le travail qu'il avait fait sur la coutume de Bourgogne est le seul de ses ouvrages qui ait vu le jour; il fut imprimé, avec quelques autres opuscules, sous ce titre: *La coutume du duché de Bourgogne, enrichie de Commentaires faits sur son texte, par les sieurs Begat et Depringles, et de plusieurs observations faites par divers avocats de la province*, etc., Lyon et Challons, 1652, in-4°. Les observations qu'on attribue sur ce titre à divers avocats, sont du seul Nicolas Canat, avocat de Challons; elles étaient remplies d'erreurs, qui excitèrent tant de réclamations, que le parlement de Dijon en interdit la vente par deux arrêts, dont le dernier est du 8 février 1661. Cette édition de 1652 fourmille, au reste, de fautes d'impression. Le président Bouhier la fit réimprimer (*la Coutume du duché de Bourgogne*, etc., 1717, in-4°.),

sous les observations de Canat. Les *Commentaires* de Depringles se trouvent encore dans les deux volumes donnés en 1742-46 par le président Bouhier. A. B—T.

DÉRAHIM. C'est sous cette dénomination qu'est connu Abou' Fatah-Aly, auteur d'un *Traité de l'utilité des animaux*. Cet ouvrage est divisé en quatre parties. La première est consacrée aux quadrupèdes; la seconde aux oiseaux; la troisième aux poissons; la quatrième aux insectes. Aly en décrit les espèces, la nature, les qualités et l'usage. Casiri donne, dans sa *Bibl. Arab. Hisp.*, t. I, p. 318, le nom de plusieurs animaux d'après cet ouvrage, dont la bibliothèque de l'Escurial possède un fort beau manuscrit, orné de peintures. Aly est encore l'auteur d'un Traité de morale intitulé: *Supériorité de l'ame sur les tourments des sens*. Il mourut, selon Hadji-Khalfa, en 763 de l'hég., 1341 de J.-C. Dérahim, ou plutôt Al-Derrihim, est le nom propre de l'aïeul de notre auteur. J—N.

DERAND (François), jésuite français, né dans le diocèse de Metz en 1588, enseigna les mathématiques dans les colléges de son ordre, et s'appliqua surtout à l'architecture. Il fit construire le portail de l'église des jésuites de la rue St. Antoine à Paris, morceau qui n'est pas sans mérite, mais auquel on a reproché d'être surchargé de sculpture. Le P. Derand, ayant été envoyé en Languedoc pour quelques affaires de sa société, mourut à Agde le 26 octobre 1644. Il est principalement connu par son *Architecture des voûtes*, ou l'*Art des traits et coupe des pierres*, Paris, Cramoisy, 1643, in-fol., avec un grand nombre de planches en taille-douce, ouvrage important et le plus complet qui eût encore été publié sur cette matière. Quoiqu'il ait été surpassé par ceux de Larue et de Frézier, on le consulte encore, et il peut suffire pour les cas les plus ordinaires. On en a fait en 1743 une réimpression moins belle que l'édition originale, dont on n'a pas même corrigé toutes les fautes indiquées dans l'*errata*. C. M. P.

DERBY (Jacques Stanley, comte de), naquit en 1596 d'une famille ancienne. Lorsque la guerre civile éclata en Angleterre, il montra un attachement inébranlable à Charles Ier., se distingua à la plupart des batailles qui se donnèrent, et courut plusieurs fois risque de perdre la vie. Les parlementaires étaient si acharnés contre lui que dans les arrangements qu'ils proposèrent au roi à diverses reprises Derby fut constamment excepté de l'amnistie. Charles Ier. ayant quitté l'Angleterre, Derby se retira avec ses partisans dans l'île de Man, dont il était propriétaire, et s'y maintint jusqu'en 1650. Charles II, qui connaissait l'influence dont il jouissait dans le Lancashire, lui manda de venir le joindre. Derby allait le trouver avec six cents cavaliers, lorsqu'il fut attaqué par trois mille hommes que commandait le colonel Lilburne. Il se défendit pendant deux heures et demie contre des forces aussi supérieures, et arriva auprès du prince après avoir reçu vingt-six blessures et avoir eu deux chevaux tués sous lui. Quand Charles eut perdu la bataille de Worcester, il le conduisit dans une métairie du Staffordshire, et fut pris aussitôt après. Traduit devant une cour martiale, il avoua qu'il avait essayé d'opérer en faveur du roi un soulèvement dans le Lancashire, et s'en remit à la miséricorde du parlement. Il fut

Digitized by Google

décapité à Bolton le 15 octobre 1651. Charlotte de la Tremouille, comtesse de Derby, partagea les sentiments de son époux. Pendant la guerre civile les parlementaires vinrent l'assiéger dans son château de Latham, où elle se trouvait avec ses enfants. Elle s'y défendit avec tant de bravoure pendant quatre mois que les ennemis furent obligés de se retirer. Charles Ier. voyant ses affaires décliner, donna ordre à Derby d'évacuer ce château. Alors Charlotte se réfugia dans l'île de Man. Elle s'y maintint encore après la mort de son mari; mais un homme qui avait été à son service ayant séduit les habitants, ils se saisirent de la comtesse de Derby et de ses enfants. Elle céda à la nécessité; mais elle eut, dit Hume, la gloire d'avoir été la dernière personne des trois royaumes qui se fût soumise aux armes victorieuses du parlement. Elle resta prisonnière jusqu'au rétablissement de Charles II, et mourut en 1664. E—s.

DERHAM (Guillaume), ecclésiastique anglais, distingué par l'heureux emploi qu'il sut faire de ses connaissances en théologie et en histoire naturelle, naquit à Stowton, près de Worcester, en 1657, montra de bonne heure une grande ardeur pour l'étude, et suivit les cours de l'université d'Oxford. Il était encore fort jeune lorsque, pendant les vacances, il composa son *Artificial Clock-maker*, traité élémentaire d'horlogerie, qui a été souvent réimprimé. On l'a traduit en français (Paris, 1731, in-12), sur la 3e. édition qui est de 1714. Cet ouvrage renferme, sur les carillons mécaniques, sur l'histoire des découvertes en horlogerie, sur les planétaires, ou machines astronomiques, des détails curieux qui étaient nouveaux à cette époque. La 4e. édition, 1734, in-12, est considérablement augmentée. Derham, ordonné prêtre en 1682, fut nommé en 1689 recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, et ce poste n'étant pas fort éloigné de Londres, lui permit d'entretenir des relations avec tous les physiciens de cette capitale. Ayant été appelé en 1711 et 1712, pour faire les discours connus sous le nom de *Fondation de Boyle*, il s'acquitta de cette commission de la manière la plus brillante. Ce fut en présentant le tableau des merveilles de la nature, qu'il développa en seize leçons ou sermons, et qu'il considéra comme une preuve irrésistible de l'existence, de la puissance et de la sagesse du Créateur. Il les réunit dans un ouvrage suivi, divisé en deux parties: *Physico-theology*, 1713, et *Astro-theology*, 1714, souvent réimprimé jusqu'en 1786, traduit en allemand, en flamand, en suédois, etc. La Théologie Astronomique a été traduite en français, par l'abbé Bellanger, Paris, 1726, 1729, in-8°., fig., et par Elie Bertrand, 1760, in-8°. La Théologie Physique a aussi été traduite en français, Roterdam, 1730, in-8°. L'auteur, passant en revue toutes les parties de l'histoire naturelle et de la physique, annonce partout des connaissances profondes. Il est vrai que, pour l'ordinaire, il les puise dans les ouvrages qui avaient paru avant le sien; mais il le fait avec discernement. C'est ainsi qu'il emprunte de Grew tout ce qu'il dit sur l'anatomie des plantes; mais dans plus d'une occasion il prouve qu'il avait observé directement la nature. Sa *Théologie astronomique*, divisée en huit livres, renferme plusieurs observations qui lui sont particulières. La société royale lui avait confié la grande lunette de Huygens, longue de cent

vingt-six pieds, avec laquelle il aperçut les 6e. et 7e. satellites de Saturne; mais n'ayant pu les retrouver avec d'autres verres, il crut s'être trompé et n'avoir vu que de petites étoiles fixes; il était réservé à Herschell de faire à cet égard des observations incontestables. Derham acquit par ces ouvrages une grande considération, ce qui lui procura une existence heureuse comme ecclésiastique et comme savant. Ainsi l'université d'Oxford lui envoya, en 1730, des lettres de doctorat, en le dispensant des frais et des formalités d'usage. *Ob libros*, dit le diplôme, *ab ipso editos, quibus physicam et mathesim auctiorem reddidit et ad religionem veramque fidem exornandam revocavit.* Dès 1716, il avait été nommé chapelain du prince de Galles, et chanoine de Windsor. D'un autre côté, la société royale de Londres l'avait depuis long-temps admis dans son sein, et il satisfit aux devoirs que lui imposait cet honneur, en publiant plusieurs Mémoires dans les *Transactions philosophiques*, en 1697 et années suivantes. Ils sont au nombre de trente-cinq, dont on peut voir le détail dans le *Biographical Dictionary*. C'est ainsi qu'en 1701, il chercha à détruire les idées superstitieuses que faisaient naître les pulsations répétées qu'on entend dans les vieilles boiseries, connues sous le nom d'*horloge de la mort*; il indiqua la cause de ce bruit, et fit voir qu'il était produit par les larves de deux insectes. En 1724, il donna des renseignements curieux sur les guêpes; en 1708, sur les transmigrations des oiseaux; enfin, en 1710, il rendit compte des effets de la gelée de 1708 et 1709 sur les plantes. Ses mœurs étaient douces et conformes à l'excellence de sa doctrine. Il fut très lié avec le célèbre Ray. Après la mort de ce grand naturaliste, Derham publia une partie de la correspondance qu'il avait entretenue avec les principaux savants de son temps, et il y ajouta sa Vie, *Philosophical letters*, etc., Londres, 1718, in-8°. Ce fut aussi par ses soins que parut le *Synopsis avium*, du même auteur. Il ajouta aussi des notes aux ouvrages d'Eléazar Albinus, sur les insectes d'Angleterre et sur les oiseaux (*Voy.* ALBINUS.). Il revit aussi et enrichit de quelques notes le *Miscellanea curiosa*, publié en 1726, 3 v. in-8°. Son dernier ouvrage est sa *Christo-theology*, ou *Démonstration de la divinité de la religion chrétienne*, 1730, in-8°. C'est le développement d'un sermon qu'il avait prêché à Bath, le 2 nov. 1729, et il le publia sur les instantes prières de son auditoire. Il mourut dans sa paroisse d'Upminster le 5 avril 1735, âgé de soixante-dix-huit ans, laissant un cabinet de curiosités, renfermant surtout une belle collection d'insectes et d'oiseaux conservés avec soin. Aucune science physique ne lui était étrangère. Il avait aussi cultivé la médecine, et son biographe observe qu'il soignait ses paroissiens dans leurs maladies, tant corporelles que spirituelles. On voit par ces détails que si Derham ne peut être compté parmi les écrivains qui ont reculé les bornes des sciences, il est du petit nombre de ceux qui ont voulu les rendre plus directement utiles au bonheur de l'humanité.

D—P—s.

DERLING (JEAN-THÉOPHILE), premier pasteur de l'église de St.-Jean à Halberstadt, et inspecteur du collége du même nom, né à Aschersleben en 1697, mort le 21 juillet 1771, a publié en allemand une notice historique sur l'église dont la direction lui était confiée, et en latin

quelques Dissertations académiques sur des matières de théologie ou d'histoire. Voici les plus curieuses : I. *De consuetudine proponendi ænigmata apud veteres*, Halle, 1720, in-4°. II. *De more inurendi stigmata vetustissimo*, ib. III. *De servis litteratis*, ib. Jugler observe que cette dissertaion ne traite point, comme le titre semblerait l'indiquer, des esclaves instruits dans les sciences, comme les Romains en avaient beaucoup, mais de l'usage barbare de les marquer de quelques lettres au moyen d'un fer chaud, ce qui rentre dans le sujet de la dissertation précédente. — DEALING (Christian-Godefroi), littérateur et poète allemand, né à Helmstædt, était recteur du *Johanneum*, ou collége de St.-Jean à Halberstadt au milieu du 18e. siècle. Ses principaux ouvrages, sont : I. *Nachahmungen*, etc., c'est-à-dire, *Imitations des meilleurs poètes, avec un mélange d'opuscules*, Leipzig, 1755-57, 6 part. in-8°. II. *Schriften zum Vergnugen*, c'est-à-dire, *Amusements littéraires*, ib., 1757, in-8°. III. Quelques *Dissertations académiques* en latin sur Mithridate, ancien avocat des chrétiens; sur Hugues de St.-Victor, comte de Blankenburg; sur Haymon, évêque d'Halberstædt. On y trouve une notice curieuse de l'ancienne bibliothèque fondée à Halberstadt par ce prélat en 842. IV. *Programma de claris Halberstadiensibus*, Halberstadt, 1753, in-4°. C. M. P.

DÉRODON (DAVID), né, suivant Bayle, en Dauphiné, mais plus probablement à Orange, professeur de philosophie à Die, à Orange, à Nîmes, à Genève, passait pour le plus grand dialecticien de son temps. On dit qu'un professeur, pressé par un argumentateur inconnu, lui dit sur le point de se rendre : *es diabolus aut Derodo*. C'était en effet à Dérodon qu'il avait à faire. Dérodon fut gassendiste dans sa physique. Il s'exerça aussi sur des matières plus délicates, il était né calviniste ; il se convertit au catholicisme en 1630, et publia les motifs de son changement dans un livre intitulé : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12 : ce livre a été inconnu à Bayle. Malgré ses *Quatre raisons*, Dérodon revint au calvinisme, et fut même un grand ennemi du catholicisme. Il publia une *Disputatio de supposito*, Francfort (Orange), 1645, in-8°., « où, dit » Bayle, il se déclara hautement pour » Nestorius contre S. Cyrille, non pas » en admettant deux personnes, mais » en soutenant que Nestorius ne les » admit point, et que S. Cyrille confondit les deux natures de J.-C. » Cette opinion était celle d'un gentilhomme provençal nommé *Gilles Gaillard*, avec qui Dérodon était lié et que, sans le nommer, il cite dans plusieurs endroits de son ouvrage. Ce livre fut condamné et brûlé par ordre du parlement de Toulouse, et les exemplaires en sont devenus rares. Il existe au catalogue de la bibliothèque du Roi, D°., N°. 927 ; Bayle n'avait pu s'en procurer un exemplaire, et donne à entendre qu'il existe deux ouvrages sous le même titre, dont l'un serait de Dérodon et l'autre de Gaillard. C'est une erreur dans laquelle il a été induit par Sorbière. Mais un livre de Dérodon plus célèbre encore que sa *Disputatio de supposito*, est son *Tombeau de la messe*, Genève, 1654, in-8°.; Genève, 1662, in-8°.; Amsterdam, 1682, in-12. Dérodon banni de France à cause de ce dernier ouvrage, par arrêt du 29 janvier 1663,

planade de la tour, fit monter sur l'échafaud son fils encore enfant, et lui dit: « Sois couvert de mon sang, et » apprends à mourir pour ton roi. » Il manifesta ensuite hautement son attachement à la religion catholique et à la cause de Jacques III. Le comte de Kenmare ne montra pas moins de fermeté; le shérif lui ayant demandé s'il ne voulait pas faire de discours, il répondit: « Je ne suis pas venu ici » pour haranguer, mais pour mou» rir. » Le comte de Nithsdale échappa au supplice par l'adresse de sa femme, qui, étant entrée dans sa prison, échangea ses habits avec lui, et lui donna ainsi le moyen de se sauver. « Le comte de Derwentwater » était, dit Smollet, un jeune homme » doué des plus belles qualités. Sa fu» neste destinée tira des larmes de » tous les spectateurs, et fut très pré» judiciable au pays où il vivait, at» tendu qu'il y faisait subsister par » ses bienfaits une foule de malheu» reux. » M—D j.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, naquit à la Rochelle en 1683. Son père, ministre protestant du seigneur d'Aitré, ayant été obligé de se retirer en Angleterre par suite de la révocation de l'édit de Nantes, y fut chargé de l'éducation de la jeunesse dans l'école d'Islington, près de Londres. Cette circonstance favorisa le désir qu'il avait d'instruire lui-même un fils doué des plus heureuses dispositions. Il lui apprit les langues grecque et latine, et il eut bientôt la satisfaction de se voir aider dans ses fonctions par un enfant qui avait à peine seize ans. Le jeune Desaguliers ayant perdu son père quitta l'école d'Islington, et alla étudier en philosophie dans l'université d'Oxford. Keill y donnait alors des leçons de physique expérimentale. Desaguliers devint son disciple, et se livra avec tant d'ardeur à l'étude de cette science qu'il mérita de remplacer son maître lorsqu'il quitta Oxford en 1710. On le chargea d'ouvrir, au collége de Hart-Hall, un cours de physique, qu'il continua pendant trois ans. Newton fut l'oracle qu'il consulta pour ses leçons. Sa réputation croissante porta son nom à Londres, où l'on désira lui voir répéter ses expériences. Il s'y rendit, moins pour répondre à l'empressement du public, que pour acquérir de nouvelles connaissances, et dans la vue de se consacrer à l'état ecclésiastique. Il entra dans les ordres, prêcha à Hamptoncourt en 1716 devant le roi, et fut ordonné prêtre en 1717. Il obtint ensuite deux cures, et fut chapelain du duc de Chandos, puis du prince de Galles. La société royale de Londres lui avait ouvert ses portes en le dispensant de payer son entrée, de signer les obligations ordinaires, et de fournir aux contributions hebdomadaires. Newton, qui jouissait déjà d'une grande réputation, reconnut ses talents, et le chargea de répéter quelques-unes de ces expériences capitales sur lesquelles reposait sa nouvelle doctrine. Desaguliers n'épargna rien pour justifier une si honorable marque de confiance. Il inventa et construisit de nouveaux instruments, perfectionna ceux qui étaient connus, et fit un cours de physique expérimentale newtonienne, où l'on vit accourir les savants et les hommes d'état dont la Grande-Bretagne s'honorait alors. Il eut la gloire de compter parmi ses auditeurs le roi George Ier. et le prince de Galles, qui voulut apprendre de lui la philosophie newtonienne. Desaguliers voyagea ensuite en Hollande, et donna à Rotterdam et à la Haye des

leçons qui furent très suivies. A son retour en Angleterre la société royale lui confia la place de démonstrateur que le célèbre Robert Hook avait remplie pendant plusieurs années. Le public se porta de nouveau en foule à son école, d'où l'on vit sortir plusieurs hommes de mérite, parmi lesquels on distingue 's Gravesande. Desaguliers publia le recueil de ses leçons de physique expérimentale (*System of experimental Philosophy*, Londres, 1719), en 2 vol. in-4°. Le premier traite de la mécanique rationelle et de ses applications aux arts; dans le second l'auteur s'est occupé spécialement des machines hydrauliques. Ces deux volumes ont été traduits en français par le P. Pézénas. Desaguliers remporta en 1742 le prix proposé par l'académie de Bordeaux sur l'électricité. Sa dissertation fut imprimée, et ensuite traduite en italien. Il a inséré dans les *Transactions philosophiques* plusieurs Mémoires intéressants : 1°. pour défendre l'optique de Newton contre les objections de Rizetti; 2°. pour soutenir l'ancienne opinion de la mesure de la force des corps en mouvement ; 3°. pour déterminer la figure de la terre en sphéroïde aplati ; ce dernier, fait pour défendre Newton contre les objections de Mairan, est remarquable par la force des arguments et la solidité des expériences que l'auteur établit. Désaguliers a encore publié un opuscule sur une nouvelle manière de construire les cheminées, Londres, 1715, in-8°., il a donné plusieurs traductions anglaises : 1°. 3 volumes du *Cours de mathématiques d'Ozanam ;* 2°. *la Mécanique du feu, de Gauger;* 3°. *le Mouvement des eaux, par Mariotte;* 4°. les *Dissertations latines sur la médecine, par le docteur Pitcairn;* 5°. *L'Astronomie de Gregory ;* 6°. l'*Introduction à la philosophie newtonienne, par 's Gravesande;* enfin on lui attribue : *The newtonian philosophy the best model of governement, an allegorical poem*, Londres, in-4°., ou *Poëme présentant la philosophie de Newton comme le meilleur modèle de gouvernement.* Desaguliers n'a pu être l'auteur de cette production; il n'était ni poète ni enthousiaste, et à quelque degré qu'il exaltât la gloire de celui qu'il appelait *philosophe incomparable*, son imagination ne s'enflamma jamais au point d'en faire le héros d'une rêverie. Tous les ouvrages de Desaguliers prouvent que ses sentiments pour Newton étaient de l'estime, de l'admiration, et non un enthousiasme presque dégénéré en fanatisme, comme le suppose le poëme. On rapporte, sans que cela soit prouvé, que la raison de Desaguliers s'altéra totalement dans la dernière année de sa vie, et que ses accès de folie lui causèrent la mort. Il mourut en 1743.

N—T.

DESAIDES. *Voy.* Dezede.

DESAINTANGE. *V.* Saint-Ange.

DESAIX DE VOYGOUX (Louis Charles-Antoine), général français, né en 1768 d'une famille noble à St.-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, fut élevé à l'école d'Effiat, et entra à l'âge de quinze ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, où il se fit connaître par un caractère grave et studieux. En 1791 il fut nommé commissaire des guerres, et peu de temps après aide-de-camp du général Victor de Broglie. La guerre de la révolution vint alors lui donner occasion de se distinguer. Il obtint un avancement rapide, et se fit remarquer surtout à Lauterbourg, où il reçut une légère

blessure. Il commandait, en 1796, une division de l'armée de Moreau, et ce fut lui qui enleva Offenbourg au corps du prince de Condé; il contribua beaucoup ensuite au bon ordre avec lequel s'exécuta la retraite de Bavière, et fut chargé de la défense du fort de Kehl, où il repoussa avec tant de valeur les attaques multipliées de l'archiduc Charles. Il suivit Buonaparte en Egypte, et y fut chargé des opérations les plus importantes. Il obtint d'abord une victoire sur les Mamelouks à Chébreïss, et défit ensuite complétement leur chef Mourad Bey dans une bataille sanglante qui le rendit maître de toute la haute Egypte. Il gouverna ce pays avec beaucoup de modération, et s'y fit donner par les habitants le nom bien flatteur de *sultan juste*. Il quitta ce pays après le traité d'El Arisch, et arriva en France au moment où le général Buonaparte devenu premier consul marchait contre l'Italie. Desaix se hâta de se rendre à son armée, et il y arriva peu de jours avant la bataille de Marengo, où il commanda la réserve le 25 prairial an VIII (14 juin 1800). Déjà les ailes de l'armée française étaient tournées, et sa cavalerie enfoncée, lorsque cette réserve accourut à leur secours, et chargea les Autrichiens avec une vigueur qui détermina la victoire. Ce fut dans cette charge que Desaix reçut un coup mortel. Ce général était d'un caractère doux, et surtout d'un rare désintéressement. Son corps embaumé a été transféré dans l'hospice du grand St.-Bernard, où un monument lui a été élevé par ordre du gouvernement. Deux autres monuments ont été élevés à sa mémoire sur la place Dauphine et sur la place des Victoires, à Paris. MM. Garat et Lavallée l'ont célébré dans des Eloges funèbres qui ont été imprimés, et dont le premier, réuni à celui de Kléber, a été prononcé solennellement dans une cérémonie publique sur la place des Victoires, en septembre 1800. M. Simien Despréaux a publié la même année un *Précis de la Vie* et *Eloge funèbre du général Desaix*. M.—D J.

DESARGUES (Gérard), habile géomètre, né à Lyon en 1593, d'une famille ancienne, embrassa d'abord la profession des armes; il se trouva au siége de la Rochelle, où il connut Descartes, et il se lia avec lui d'une amitié d'autant plus solide, qu'elle était fondée sur une estime réciproque. A la paix, il renonça au service, et vint demeurer à Paris. Il fut du nombre des savants qui se réunissaient les mardi chez Chantereau Lefèvre, pour discuter des objets de mathématiques. Ce fut dans cette société qu'il connut Gassendi, Boulliau, Roberval, Carcavi et Pascal, qui, jeune encore, était déjà le rival des plus grands géomètres. Descartes s'était retiré en Hollande pour y cultiver le goût qui l'entraînait vers les hautes sciences, et son livre des *Principes* (*voy.* Descartes) avait jeté les fondements de sa réputation. Desargues profita de la publication de ce livre pour recommander son ami au cardinal de Richelieu, et il ne tint pas à lui que ce grand homme ne fût fixé dans sa patrie. Mais il ne borna pas là les services qu'il lui rendit; il lui envoyait tous les livres qu'il croyait necessaires à ses études, et prit hautement sa défense contre le P. Bourdin et Fermat, qui avaient attaqué quelques unes de ses opinions. Dégagé de toute ambition, cherchant moins à se produire qu'à se rendre utile, Desargues quitta Paris pour revenir à Lyon. Il y passait les hivers à étudier ou à donner des leçons sur la coupe des pierres aux

ouvriers dont il était entouré; il passait l'été dans son domaine de Condrieux, cultivant lui-même son jardin, et faisant des expériences qui tournaient à l'avantage public. Il mourut à Lyon en 1662. Desargues écrivait agréablement; mais, soit qu'il se défiât trop de lui-même, soit qu'il préférât donner à la recherche des vérités nouvelles le temps qu'il aurait employé à écrire, il confia le soin de rédiger ses ouvrages à Abraham Bosse, qui s'en est si mal acquitté, qu'on ne les lit plus guère. Le P. Colonia annonçait que Richer, chanoine de Provins, en préparait une édition complète, mais ce projet n'a point eu de suite. On a de Desargues: I. un *Traité de la perspective*, 1636, in-fol.; II.-V. *la Manière universelle pour poser l'essieu*, -*la Pratique du trait à preuves pour la coupe des pierres*, -la *Manière de graver en taille-douce et à l'eau-forte*, -et la *Manière universelle pour pratiquer la perspective* (*V.* Bosse.); VI. *Traité des sections coniques*, 1639, in-8°. Lorsque Pascal publia son Traité sur le même sujet, Descartes l'attribua à Desargues, le regardant comme le seul mathématicien en état de produire un semblable ouvrage. W—s.

DESAUGIERS (Marc-Antoine), né à Fréjus, en 1742, apprit la musique sans maître, et s'initia lui-même dans la science de la composition. Il vint à Paris en 1774, et ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement par la traduction des *Réflexions sur le chant figuré*, de J.-B. Mancini, qu'il publia en 1776. Cet ouvrage lui mérita les suffrages de Gluck, qui, depuis, eut toujours pour lui une estime particulière. En 1779, il donna aux Italiens le *Petit Œdipe*, pièce en un acte; et, l'année suivante, à l'opéra, *Erixène*, ou *l'Amour enfant*, paroles de Voisenon. Il fit paraître successivement, *Florine*, en deux actes (1780); *Les deux Sylphes* (1781); *les Jumeaux de Bergame* (1782); *l'Amant travesti*; et, en 1791, *le Médecin malgré lui*, composition bizarre, dans laquelle il enchâssa, d'une manière plaisante, l'air populaire *Ça ira*. Desaugiers avait de la verve et de l'originalité; possédant au suprême degré la vivacité provençale, il concevait facilement et dictait avec rapidité des chants énergiques et vrais. Les jolis airs des *Jumeaux de Bergame*, des *deux Sylphes* et de *Florine* ont fait long-temps les délices de Paris. L'exaltation de ses idées lui avait fait saisir avec avidité l'espoir d'un meilleur ordre de choses, et l'*Hiérodrame sur la prise de la Bastille*, qu'il fit exécuter à Notre-Dame, est un monument de son enthousiasme. Enfin, les *Chants funèbres* qu'il composa sur la mort de Sacchini, achèvent de prouver qu'il maniait également bien tous les tons. Il mourut à Paris le 10 septembre 1793. Son caractère l'avait rendu toute sa vie ennemi de cette souplesse qui ne fait que trop oublier aux grands le besoin continuel qu'ils ont des hommes de mérite. Desaugiers a laissé en manuscrit un opéra de *Bélisaire*, paroles de son fils; une pièce intitulée, *le Rendez-vous*, et plusieurs autres ouvrages. Il avait composé une foule de petits opéras pour les théâtres secondaires qui existaient de son temps. D. L.

DESAULT (Pierre), docteur en médecine, né à Arzac dans la Chalosse, en 1675, exerça sa profession avec succès à Bordeaux. Desault était homme d'esprit, mais il était d'un orgueil insupportable et indigne d'un vrai savant. Il avait de l'érudition, et s'en servait pour faire croire au vulgaire qu'il avait décou-

vert en médecine des secrets inconnus de ses confrères. Il est mort en 1737, laissant plusieurs ouvrages, qu'on ne lit guère aujourd'hui. Ces ouvrages ne sont dépourvus ni d'observations utiles, ni de vues saines sur la médecine pratique; mais ce mérite est terni par un ton de merveilleux et des raisonnements plus subtils que justes, lorsqu'il s'agit de résoudre des difficultés un peu épineuses. Desault pensait, avec Antoine Deidier, que la cause des maladies syphilitiques résidait dans des corpuscules, des espèces de vermisseaux très subtils, qui se communiquaient d'un individu à un autre, à la manière des acarus de la gale. Il combattait cette affection au moyen du mercure, par extinction, employé long-temps avant lui, mais dont il se donnait pour l'inventeur. Les ouvrages de P. Desault sont: I. *Nouvelles découvertes concernant la santé et les maladies les plus fréquentes*, in-12, Paris, 1727; II. *Dissertation sur les maux vénériens, contenant une méthode de les guérir, sans flux de bouche, sans risque et sans dépense*, 3 vol. in-12, Bordeaux, 1733, et Paris, 1740; III. *Dissertation sur la rage, et dissertation sur la phthisie*, in-12, Paris, 1734; IV. *Dissertation sur la goutte, avec une dissertation sur les maladies dépendantes du défaut de transpiration*, in-12, Paris, 1735; V. *Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie, avec une réponse à la critique de M. Astruc, sur les maux vénériens*, in-12, Paris, 1736. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 1799, tome VI, page 30, une *Notice sur P. Desault*, par M. Tournon. F—R.

DESAULT (Pierre-Joseph), né en 1744, au Magny-Vernais près de Lure, en Franche-Comté. Ses parents, quoique peu fortunés, donnèrent une éducation libérale à leurs nombreux enfants; et c'est calomnieusement que des confrères, jaloux de sa supériorité, ont publié que ce grand chirurgien n'avait point fait d'études classiques, et qu'il avait quitté son village à l'âge de seize ans, pour venir chercher fortune à Paris, où il avait rempli les fonctions les plus abjectes dans les amphithéâtres d'anatomie. Il est certain que le jeune Desault étudia les rudiments de la langue latine chez un instituteur particulier de Lure, et qu'à l'âge de douze ans il entra au collége, s'y appliqua aux belles-lettres, et surtout aux mathématiques. Bientôt il obtint de brillants succès dans cette science, et il en poussa la connaissance assez loin pour commenter le livre si abstrait de Borelli, intitulé: *De motu animalium*. Ce travail n'a jamais été publié. Après avoir achevé sa philosophie, Desault, que ses parents destinaient à l'état ecclésiastique, reconnaissant son peu de vocation pour cette profession, embrassa celle de chirurgien, pour laquelle il se sentait une vive inclination. Il commença ses études nouvelles dans son village, et sous la direction d'un maître dont il ne tarda point à reconnaître la grossière ignorance: aussi se détermina-t-il promptement à le quitter pour se rendre à Béfort, où il suivit la pratique de l'hôpital militaire. Il ne trouva point, quoiqu'en ait dit Bichat, beaucoup plus de ressources dans les leçons des chefs du service de santé de l'hôpital de Béfort: c'étaient des hommes fort ordinaires; mais la guerre, multipliant et variant les cas de chirurgie, le jeune Desault, d'ailleurs très studieux, apprit par lui-même ce que ses chefs n'auraient pas su lui enseigner, ce que même ils étaient condamnés à ignorer toujours.

Dans cette école, quoique bien jeune encore, Desault, n'ayant d'autre guide que son génie naissant, observa avec beaucoup de perspicacité, les phénomènes qui ont lieu dans les blessures faites par l'arme à feu; et, lorsqu'en 1789 et 1790 il fut chargé de donner des soins aux premières victimes de la révolution, il fit sur eux l'application des principes que lui avaient suggérés les observations recueillies dans sa jeunesse. L'auteur de cet article suivait la clinique de Desault à cette époque, et lui a entendu raconter l'histoire de ses premiers pas dans la carrière, et celle des grands cas de chirurgie militaire, qu'alors il avait étudiés. Desault parlait des plaies d'armes à feu en homme qui avait profondément médité sur leur éthiologie: aussi le vit-on procéder à leur traitement comme ont fait depuis, dans les armées, nos chirurgiens militaires les plus exercés. Desault, après trois ans de séjour à Befort, n'ayant plus rien à y apprendre, se transporta sur un plus grand théâtre, sur ce théâtre où il était destiné à jouer un rôle si important pour la science et pour l'humanité. Il y vint chercher, dans les leçons des grands praticiens, les lumières dont il était avide. Il arriva à Paris en 1764, et se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit, dont il sut promptement se faire remarquer. Les cours du collége de chirurgie, la pratique des grands hôpitaux, les leçons de Louis, de Sabathier, étaient suivis en même temps par le jeune Desault, qui bientôt fut en état de monter dans la chaire de ses maîtres; et, trouvant dans son éducation première une ressource qui suppléait à la modicité de son patrimoine, et le mettait à même de suivre ses études chirurgicales, il enseignait les mathématiques à ses compagnons d'étude; mais, à peine avait-il atteint sa 22e. année, que, vers la fin de 1766, il abandonna ce genre honorable mais trop borné d'industrie, pour ouvrir un cours public d'enseignement anatomique. Desault commença par démontrer l'ostéologie, et successivement les autres parties de l'anatomie. L'été suivant fut employé à l'exposition complète de la chirurgie, qu'il fit avec tout l'éclat, toute la sagacité d'un maître consommé. Desault n'était point éloquent, sa prononciation était défectueuse, à cause d'un grasseyement qui l'aurait rendu ridicule s'il n'eût dit des choses excellentes. Il ne s'exprimait point avec élégance, ses constructions n'étaient pas très pures, mais un esprit méthodique, le mot de la chose, donnaient une telle clarté à son discours, qu'on l'écoutait avec le plus vif intérêt; il savait si bien se renfermer dans son sujet, ou, s'il s'en écartait, c'était pour raconter des faits pathologiques si intéressants, que l'auditeur, ému d'ailleurs par la chaleur passionnée avec laquelle Desault dissertait, oubliait ce qu'il y avait de défectueux dans la prononciation de l'orateur, et croyait entendre un discours orné de tous les prestiges de l'éloquence. Elles étaient éloquentes, en effet, ces leçons où le professeur ne disait rien d'oiseux, n'omettant rien d'essentiel, présentait la vérité dégagée de subtilités scolastiques, et s'appuyait des preuves les plus positives. La méthode ingénieuse du jeune professeur, le grand savoir qu'il montrait dans un âge où les hommes ordinaires ne sont encore, dans notre art, que de simples élèves, attirèrent sur lui les regards du public, et lui valurent les suffrages les plus flatteurs, ceux des grands chirurgiens qui honoraient alors l'académie de Paris. La foule des auditeurs se porta

à son amphithéâtre; mais bientôt l'envie suscita à Desault les plus odieuses tracasseries. L'enseignement public était exclusivement l'apanage des chirurgiens de St.-Cosme ou des médecins de la faculté. Les premiers voyant leurs leçons désertes, tandis que les élèves se portaient en foule à celles de Desault, lui firent intimer la défense de continuer ses cours. Heureusement Louis et Lamartinière, plus généreux que leurs confrères, prêtèrent leur appui à Desault; Louis alla même jusqu'à se placer parmi ses auditeurs. Cependant, malgré des protections si puissantes, Desault allait être forcé de céder à la persécution, s'il n'eût éludé la loi, en empruntant le nom d'un médecin, qui lui donna le titre de son répétiteur. Son génie venait de créer un système d'enseignement qui embrassait des considérations aussi nouvelles qu'ingénieuses; la forme, la grandeur, la position et la direction des parties du corps humain en étaient les principales. La démonstration d'un muscle, d'un vaisseau, d'un os, d'une articulation, fournissait à Desault l'occasion d'entretenir ses élèves sur les maladies ou sur les accidents propres aux organes qu'ils avaient sous les yeux, et l'image en restait gravée pour toujours dans leur mémoire. « Sur ces » principes, dit Bichat, reposa la méthode d'enseignement de Desault; » elle créa en France l'anatomie chirurgicale, et fut le premier pas que » l'art lui dut vers sa perfection. Les » objets qu'elle embrasse sont immenses; c'est un vaste cadre que plusieurs lignes saillantes séparent en » plusieurs autres cadres secondaires; » dans l'un se range la conformation » externe, à l'autre appartient la » structure; un autre embrasse les » propriétés; le dernier est réservé » aux usages. » Il y avait déjà plusieurs années que Desault professait publiquement l'anatomie et les principes de la chirurgie; l'envie n'avait pu lui ravir la gloire qu'il s'était acquise dans cette double carrière; mais, ingénieuse à lui nuire, elle publiait qu'excellent professeur, la nature ne l'avait pas appelé à l'exercice d'un art qu'il savait si bien enseigner. Desault sentit alors qu'il fallait tenter pour la pratique de l'art, ce qu'il avait fait pour son enseignement. Il proposa un nouveau bandage, au moyen duquel on devait obtenir, dans la guérison de la fracture de la clavicule, une conformation régulière. Celse, Paul d'Égine, Oribase, parlent bien d'un bandage à peu près semblable, mais aucun chirurgien ne l'avait encore employé. Celui qu'imagina Desault fut essayé à la Salpêtrière, et obtint un succès complet. Il avait proposé de substituer, dans les amputations, le couteau droit au couteau courbe; les avantages du premier instrument sur le second sont de couper plus facilement les parties qu'il embrasse dans une étendue moins considérable, et de remplacer le couteau interosseux, par le peu de largeur de sa lame. L'essai de ce couteau fut fait à Bicêtre, et l'invention de Desault réunit tous les suffrages. A peu près dans le même temps il conseilla d'employer la ligature immédiate des artères dans l'amputation des membres. Ce procédé, abandonné depuis Ambroise Paré, fut remis en usage d'abord à l'hôpital de Bicêtre, puis à l'Hôtel-Dieu; ses avantages furent si bien reconnus que depuis les chirurgiens en font usage exclusivement. Le zèle de Desault pour le perfectionnement de la chirurgie, encouragé par ces succès, en obtint encore de nouveaux; il imagina de placer, dans certaines tumeurs anévrismales, la ligature de l'artère au-

Digitized by Google

dessous de la tumeur, procédé dont les avantages sont incontestables aux yeux des gens de l'art. Desault s'occupa ensuite d'un appareil plus convenable que celui de Paul d'Égine, de Petit et de Moscati pour la réduction de la fracture du col de l'humerus. Il réussit dans son projet. Tant d'utiles travaux défendirent Desault contre la haine implacable que lui portait la médiocrité. Désormais sa réputation, comme grand chirurgien, égalait celle qu'il s'était acquise en qualité d'anatomiste. Il sollicitait depuis long-temps la place de professeur de l'école pratique. Le choix des élèves, celui des amis de l'art l'y appelaient; mais l'usage s'opposait à des vœux si légitimes. L'école-pratique existait dans le sein du collége de chirurgie, et jusqu'alors nul n'y avait professé avant d'être agrégé à ce collége, et Desault, trop pauvre encore, n'avait pu s'y faire recevoir. Ce fut donc par une exception aussi honorable pour lui que pour ses promoteurs qu'il fut nommé à une chaire aussi importante. Cependant Desault avait trop de mérite pour n'être pas réclamé par le collége et l'académie de chirurgie. Louis, qui avait été son protecteur dans tous les temps, vint encore à son secours; il lui ouvrit sa bourse, et en 1776 Desault, après dix années de professorat, prit sa place parmi les membres du collége de chirurgie; bientôt il fut nommé de l'académie royale, et ensuite conseiller de son comité perpétuel. Sa thèse de réception fut présidée par Louis. Le candidat choisit pour sujet de sa dissertation un procédé nouvellement introduit en France par Louis. Il s'agit du gorgeret de Hawkins, employé pour l'opération de la taille. Desault avait fait à cet instrument des corrections qui sont exposées dans sa thèse, intitulée : *De calculo vesicæ, eoque extrahendo, prævia ope instrumenti Haukensiani emendati.* Il faut le dire, les corrections ne sont pas aussi favorables qu'elles parurent ingénieuses, et nos habiles chirurgiens d'aujourd'hui ont abandonné ce nouveau gorgeret, désavantageux dans bien des cas. En 1782 Desault fut nommé chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité; jusqu'alors son génie n'avait pu prendre qu'un faible essor; maintenant, chef de la chirurgie d'un grand hôpital, il pourra, dans des expériences exactes et multipliées, perfectionner ses premières découvertes, et en faire un grand nombre de nouvelles. On vit successivement Desault éclairer l'histoire jusqu'alors peu connue des luxations du radius; porter un nouveau jour sur celle des fractures de l'apophyse olécrane; perfectionner la méthode de traitement des ulcères variqueux au moyen de la compression; employer le même procédé pour la guérison des tumeurs squirreuses du rectum; perfectionner l'appareil pour l'opération du bec de lièvre. Il simplifia l'opération de la fistule à l'anus en proscrivant une foule d'instruments vicieux, et en adoptant le gorgeret de Rung et de Marchetti. Bientôt après il s'occupa de la même opération au moyen de la ligature, et la perfection des instruments qu'il imagina est telle qu'aujourd'hui l'opération de la fistule à l'anus par le plomb ne présente plus de difficultés à la main de l'opérateur, et c'est une des plus simples de la chirurgie. C'est Desault qui remit en usage, dans le traitement des hernies ombilicales, la ligature du sac et des téguments. Ce procédé, connu des Grecs et des Arabes, était depuis long-temps remplacé par la compression, bien moins certaine

dans ses résultats et infiniment plus longue.—Desault exerçait la chirurgie à la Charité depuis six ans; il y continuait les cours d'anatomie par lesquels il avait débuté avec tant d'éclat, lorsque la survivance de l'Hôtel-Dieu vint à vaquer en 1788. Plusieurs chirurgiens célèbres se mirent sur les rangs. Dès qu'on y vit figurer Desault, la voix des élèves, la voix publique même lui décernèrent la palme. Louis avait encouragé les premiers essais de Desault; il l'avait appuyé dans toutes les circonstances; sa bourse lui avait été ouverte dans les occasions les plus importantes; cependant Louis avait à s'en plaindre; Desault n'avait pas toujours témoigné à son protecteur cette reconnaissance, ce dévouement qu'il avait droit d'en attendre; néanmoins Louis, plein d'admiration pour les talents de son disciple, décida la question en sa faveur. J'ai à me plaindre de lui, dit-il au magistrat de qui dépendait la nomination; mais je dois à l'intérêt public de vous déclarer qu'il est l'homme qui convient le mieux à la place. Desault fut nommé. Peu de temps après, Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, mourut chargé d'infirmités et d'années, et laissa à son adjoint un titre qui seul lui manquait, puisque depuis longtemps Moreau avait abandonné l'exercice de ses fonctions au prédécesseur de Desault. Déjà, depuis son entrée à la Charité, la confiance publique l'appelait pour les opérations majeures dans les maisons particulières; mais dès qu'il devint le chef de la chirurgie de l'Hôtel-Dieu il fut en possession de faire presque exclusivement toutes les grandes opérations qui s'offraient dans la pratique de la Capitale. Mais les avantages de la fortune ne lui firent négliger ni le service de son hôpital, ni l'instruction des élèves. Il sembla redoubler de zèle pour l'un et pour l'autre. Desault était marié; il avait sa maison, et néanmoins il couchait régulièrement dans la chambre qu'il s'était fait préparer à l'Hôtel-Dieu, afin d'être à portée la nuit de donner de prompts secours aux malades. Le matin, le premier dans les salles, il faisait sa visite. S'il y avait une opération à faire, on apportait le malade dans son amphithéâtre; il l'opérait sous les yeux de ses nombreux élèves. Le malade transporté dans son lit avec toutes les précautions qu'exige l'humanité, Desault dissertait sur le cas qui venait de se présenter, faisait connaître à ses élèves les motifs qui avaient déterminé son opération, ceux qui lui avaient fait préférer cette méthode à telle autre. Cette leçon était en même temps clinique et théorique. Un élève était chargé de suivre le malade, de rédiger chaque jour l'histoire de son traitement. Lorsque le sujet était guéri, on le faisait venir à l'amphithéâtre pour le montrer aux élèves, et celui qui avait été chargé de suivre sa maladie en lisait l'histoire, que Desault commentait avec une admirable sagacité. Si la terminaison de la maladie avait été funeste, l'observation n'en était pas moins lue publiquement, et les causes auxquelles on attribuait la mort exposées dans tous leurs détails. La visite des salles était toujours terminée à huit heures; alors Desault passait à l'amphithéâtre, où se réunissaient tous les élèves tant internes qu'externes. Tous les indigents et même les riches qui ne pouvaient consulter Desault chez eux venaient chercher ses avis dans son hôpital. Là le professeur examinait toutes les maladies qui lui étaient soumises, donnait des consultations qu'il dictait à des élèves choisis; et souvent, lorsque le cas

l'exigeait, opérait le malade, qu'il renvoyait délivré de son incommodité. A la suite de la consultation, Desault commençait sa leçon de chirurgie, et souvent à midi il était encore dans son amphithéâtre. Ce n'était qu'après avoir achevé les diverses tâches qu'il s'était imposées à l'égard des malades et des élèves, qu'il se transportait dans les maisons particulières où sa grande réputation l'appelait. A six heures du soir il rentrait dans son hôpital pour n'en plus sortir ; il en faisait la visite, puis passait à l'amphithéâtre pour procéder à la leçon du soir, ordinairement consacrée à l'anatomie et à la théorie des opérations chirurgicales. L'école fondée par Desault ne tarda pas à devenir célèbre chez les nations étrangères comme elle l'était en France, aussi vit-on les étudiants de toutes les parties de l'Europe accourir aux leçons de notre illustre professeur. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, possèdent encore aujourd'hui plusieurs chirurgiens distingués qui s'honorent d'avoir eu Desault pour maître. L'Hôtel-Dieu de Paris présente chaque jour des cas de chirurgie de la plus haute importance ; c'était le théâtre qui convenait aux expériences pour lesquelles Desault avait une passion vraiment admirable. Ce fut là qu'il ajouta la dernière perfection à sa méthode antérieure, qu'il ajouta de nouvelles découvertes à celles dont il avait précédemment enrichi son art. Il imagina un grand nombre d'instruments ; il substitua les uns à ceux qui étaient vicieux ou insuffisants ; les autres manquaient ou étaient une conséquence de ses découvertes et de ses procédés nouveaux. C'est ainsi que le premier il fit usage du kiotome dont Heuerman et Brambilla avaient déjà conçu l'idée, pour la destruction des brides du rectum. Desault étendit l'usage de cet instrument à l'incision des amygdales de la luette et des kistes de la vessie. On lui doit une pince propre à retirer les corps étrangers dans la vessie, ce qu'on ne pouvait faire auparavant sans avoir recours à la lithotomie. Il imagina un nouveau bistouri en forme de serpette, à lames diversement recourbées, et propre à extraire les fongus de la bouche, et le *spina ventosa* de la mâchoire inférieure. Le fameux bandage à extension continuelle pour la fracture de la cuisse, est une des plus importantes découvertes dues à son génie. Les sondes de gomme élastique, imaginées pour être placées, à demeure, dans l'urètre et la vessie, comme plus propres à cet usage que celles d'argent, à raison de leur flexibilité, devinrent, entre les mains de l'ingénieux Desault, de véritables instruments qu'il consacra à des usages divers. Il s'en servait comme de conducteur pour introduire l'air dans les poumons, lorsque la maladie s'opposait à son passage naturel. Avec ces sondes il désobstruait l'œsophage des corps étrangers qui s'y engageaient ; il les employait pour introduire les boissons et les aliments dans l'estomac, par le conduit nazal, lorsque la déglutition ne pouvait s'opérer. Enfin il substitua les sondes de gomme élastique à celles d'argent, dans l'opération du cathétérisme. On sait que Desault sondait avec une telle habileté, que jamais les obstacles ne l'empêchaient de faire arriver l'instrument dans la vessie. On sait aussi quels succès il obtint constamment dans le traitement des maladies de cet organe et dans celles du canal de l'urètre. Il les dut en grande partie, à l'emploi des sondes et des bougies de gomme élastique. Il ne faut point omettre de faire men-

tion, parmi les découvertes de cet habile chirurgien, de ses procédés pour la ligature des polypes utérins et ceux de la gorge. Une expérience désespérante avait prouvé depuis plusieurs siècles que l'opération du trépan était constamment mortelle à l'Hôtel-Dieu; Desault n'hésita point à y renoncer, et fit usage, pour le traitement des plaies de tête, de la méthode déjà connue de Gui de Chauliac, de Scultet, de Mareschal, de Boudou, de Lombard, etc.; cette méthode consistait dans l'emploi des purgatifs. Desault la modifia, et donna le tartre stibié en lavage, plus convenable en ce qu'il agit comme un doux purgatif et en même temps comme un léger diaphorétique. Il eut sujet de se féliciter d'avoir proscrit le trépan; car sa méthode obtint un succès bien consolant pour l'humanité. Mais c'est indiscrètement que plusieurs auteurs ont fait à Desault l'honneur de la découverte de cette méthode, qui, comme on vient de le voir, avait été recommandée plusieurs siècles auparavant. Desault lisait peu, depuis qu'il s'était livré à l'enseignement; il ne lût plus dès qu'il se fut emparé du sceptre de la chirurgie. « Cet art, » a dit M. Percy, était pour Desault » une sorte d'instinct, comme l'art de » la guerre en fut un pour le grand » Condé. » Doué d'un génie inculte et sublime, Desault s'était, sans guide et sans modèle, élancé comme un géant dans la carrière; chaque jour il y imprimait des pas rapides, profonds et inégaux. Il brisait devant lui les barrières qui gênaient son indépendance; et toujours impatient de se frayer de nouvelles routes, il découvrait, comme par inspiration, les vérités les plus étonnantes; mais souvent, faute d'érudition, il croyait avoir inventé lorsqu'il n'avait eu que des idées déjà connues. Ses rivaux, accablés de sa célébrité, s'en sont vengés en le traitant de plagiaire. Ceux qui l'ont connu peuvent attester jusqu'où allait sa bonne foi, et savent qu'en se rencontrant avec les anciens, il ne leur a rien dérobé. Quoi qu'on ait pu dire de lui, son nom passera à la postérité; nos neveux sauront qu'il fut le professeur le plus ingénieux et l'opérateur le plus habile de son temps. Dans les cas les plus imprévus, les plus extraordinaires, il trouvait dans son instinct chirurgical, et au moment même, autant et plus de ressources qu'un autre pouvait en retirer des lumières de l'érudition, auxquelles Desault était presque étranger. Parmi les ouvrages des anciens, il ne connaissait guère que ceux d'Hippocrate; il les avait lus avec assez de fruit, pour goûter l'esprit philosophique de ce grand homme; mais il ne les avait point assez médités dans ce qu'ils ont de relatif aux maladies internes. Aussi Desault ignorait la médecine, et il affectait de la mépriser. C'était en même temps une tache qui obscurcissait de grands talents, et un tort qui décelait plus d'orgueil que d'esprit. Desault était parvenu au faîte de la réputation; il était proclamé dans le monde scientifique comme le plus grand chirurgien vivant, lorsque la révolution éclata: il eut souvent à souffrir de ses orages; cependant son zèle pour les progrès de la chirurgie ne se ralentit point. Il avait entrepris un journal que rédigeaient, sous ses yeux, quelques-uns de ses disciples, et composé des observations recueillies dans sa clinique par les élèves de l'Hôtel-Dieu. Ce journal, commencé en 1791, et recueilli en 4 vol. in-8°., contient l'exposé presque complet de sa doctrine. Desault avait été nommé, en 1788, membre du conseil de santé chargé

d'éclairer le gouvernement sur les talents des officiers de santé militaires. Au commencement de la guerre de la révolution, en 1792, il fut élu au comité de santé des armées, revêtu alors de fonctions plus étendues. Desault rendit dans cette place de grands services à l'état. Mais son zèle comme fonctionnaire public, son humanité comme chirurgien d'un immense hôpital, ne purent le préserver du sort réservé à tous les gens de bien. Dénoncé par Chaumette, il fut arrêté le 28 mai 1793, pendant qu'il faisait sa leçon, et traîné dans les cachots révolutionnaires. La consternation se répandit parmi ses malades et ses nombreux élèves. La rumeur qu'excitait cet emprisonnement, détermina le comité de sûreté générale à le faire cesser. Après trois jours de détention, Desault fut mis en liberté, et reprit ses occupations habituelles. L'école de santé fut créée, l'année suivante, pour remplacer la faculté de médecine et le collége de chirurgie. On y nomma Desault professeur de clinique chirurgicale. L'honneur de posséder la première chaire du monde, ne le consola point du chagrin que lui causait la nouvelle organisation. La réunion de la chirurgie avec la médecine lui paraissait une atteinte mortelle portée à l'art dont il était idolâtre. Il murmurait hautement contre cette réunion qui, selon lui, était l'ouvrage des médecins jaloux de la prééminence que la chirurgie s'était acquise pendant un demi-siècle. Desault conservait, depuis sa détention, un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités révolutionnaires. La fameuse journée de prairial mit le comble aux angoisses de son ame; dès-lors il tomba dans un état d'abattement dont ses amis furent alarmés. Le fils de l'infortuné Louis XVI était malade au Temple, d'une affection organique, dont il ne pouvait guérir. Desault lui prodiguait des soins plus honorables pour le médecin qu'utiles pour le malade, lorsque dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui débuta par un délire, dont l'intensité fit prévoir une catastrophe funeste. En effet, le 1er. juin suivant, ce grand chirurgien, à peine âgé de cinquante-un ans, fut enlevé aux sciences, à l'humanité, dont il était l'apôtre, et à ses nombreux disciples dont il était le père et l'ami. Beaucoup de personnes, frappées de la rapidité avec laquelle Desault fut emporté, pensèrent, publièrent même qu'il avait été empoisonné, parce qu'il avait, disaient-elles, refusé de prêter son ministère aux desseins criminels qu'on supposait lui avoir été confiés au sujet du fils de Louis XVI. Cette opinion se fortifia par la mort presque subite de Choppart, qui avait succédé à Desault, dans le traitement du jeune prince, et surtout par la mort de cet infortuné qui, lui-même, suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Mais une autopsie scrupuleuse, faite par des hommes dont le savoir et la probité sont irrécusables, prouva que le poison n'avait eu aucune part à ces trois événements si rapprochés les uns des autres. Ainsi mourut, à la fleur de son âge, le plus grand chirurgien qu'ait eu la France depuis Ambroise Paré. Desault, qui n'avait point été répandu dans la société avant de devenir célèbre, manquait de ces usages du monde, si nécessaires aux hommes de sa profession; il était brusque, bourru même; mais son cœur était excellent. Il était généreux et désintéressé. L'humanité était le mobile de toutes ses actions. Aussi ses élèves l'appelaient-ils *le Bourru bienfaisant*. Desault n'a point écrit; livré dès l'âge le plus tendre à l'enseignement, aux recherches prati-

Digitized by Google

ques sur l'anatomie et les procédés chirurgicaux, il n'a pu donner le temps nécessaire à l'étude du cabinet. Il n'a composé qu'un seul Mémoire lu à l'académie de chirurgie, et sa thèse latine de réception, écrite purement et avec beaucoup de clarté. Il publia, de société avec son ami Choppart, le *Traité des maladies chirurgicales*. Cet ouvrage ne dut une sorte de célébrité qu'au nom de l'ami que Choppart avait associé au sien : Desault n'avait eu que peu de part au travail de son collègue; et les découvertes postérieures ont relégué ce livre parmi ceux qu'on ne consulte plus dans les bibliothèques. Bichat a publié, en quatre volumes, des *Œuvres chirurgicales*, qui n'ont point été composées par Desault, mais qui contiennent toute sa doctrine. Cet excellent ouvrage remplace avec avantage le *Journal de chirurgie*, dont il a été fait mention plus haut. Les Commentaires de Bichat, sur les opinions de son illustre maître, ajoutent au mérite intrinsèque des matériaux intéressants qu'il avait laissés ce dernier. (*Voy.* M. A. Petit.) F—r.

DE SAUSSURE. *V.* Saussure.

DES AUTELZ. *Voy.* Autelz.

DESBARREAUX. *V.* Barreaux (des).

DESBIEFS (Louis), avocat, né à Dôle en 1733, renonça à l'étude des lois pour se livrer à la littérature. Il publia quelques ouvrages qui eurent un succès éphémère, obtint la place de secrétaire du grand maître des eaux et forêts de Bourgogne, et vint demeurer à Paris, où il mourut vers 1760, à un âge qui laissait l'espérance de le voir employer ses loisirs plus utilement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. On a de lui : I. *le Passe-temps des mousquetaires au quartier-général*, de l'imprimerie du tambour-major, en tout temps (1755), in-12; c'est un recueil de contes, dont quelques-uns sont très licencieux. On trouve à la suite deux cent vingt-quatre *Epigrammes* du même ton, extraites la plupart d'auteurs très connus; II. *Sophie*, Amsterdam (Paris), 1756, 2 vol. in-12; III. *Nine*, Amsterdam (Paris), 1756, 2 vol. in-12. Ce roman eut plus de vogue que le précédent; mais il ne la dut qu'à la malignité publique, qui trouvait à se satisfaire par des applications de quelques portraits tracés par l'auteur avec moins de talent que de méchanceté. Il annonçait les *Mémoires de la marquise de Ferville*. Cet ouvrage n'a point paru. Desbiefs est encore auteur du *Faux marquis*, ou *Clorinde confondue*, comédie en un acte, qui n'a pas été représentée. W—s.

DESBILLONS (François-Joseph Terrasse), excellent poète latin, né le 26 janvier 1711 à Châteauneuf en Berri, d'une famille considérée, fit ses études à Bourges au collége des jésuites. Admis dans cette société célèbre à l'âge de seize ans, il fut chargé de professer les humanités et la rhétorique à Nevers, à Caen, à la Flèche, et s'en acquitta avec une distinction telle que ses supérieurs lui offrirent une chaire à Paris. Il la refusa par modestie, et quelque temps après obtint la permission de renoncer à l'enseignement pour se livrer avec plus de suite à son talent pour la poésie. Ses auteurs favoris étaient Térence et Phèdre; il avait fait de leurs ouvrages une étude approfondie, et était parvenu à se faire un style qui tient de celui de ces deux grands écrivains. A la dissolution des jésuites, le P. Desbillons ne pouvant se résoudre à quitter Pa-

Digitized by Google

ris, où il trouvait pour ses travaux des ressources qu'il ne devait point espérer ailleurs, accepta un logement de Fréron; mais le parlement ayant exigé des jésuites un serment qu'il ne crut pas pouvoir faire, il se rendit à Manheim, où l'électeur de Bavière lui avait offert une retraite honorable. Il y reprit le cours de ses occupations littéraires, qui ne furent interrompues que par sa mort, arrivée le 19 mars 1789. Quelques jours auparavant il avait écrit en vers latins son testament, par lequel il lègue ses livres aux prêtres de la mission, à l'exception de ceux qui seront jugés dignes d'entrer dans la Bibliothèque palatine. Le P. Desbillons n'avait jamais eu d'autre passion que celle des livres, et il en avait rassemblé une nombreuse collection, précieuse par le choix des éditions et la rareté des ouvrages. La simplicité de son caractère l'a fait comparer à La Fontaine; il s'est approché du poète français dans ses fables, autant que le permettait la différence de la langue dans laquelle il a écrit; c'est l'idée la plus juste qu'on en puisse donner, et en même temps le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Modeste, obligeant, portant dans la société cette franchise, partage d'un cœur droit, il fut chéri de tous ceux qui le connaissaient. M. Maillot de la Treille, commandeur de Malte, a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages, de Desbillons*, Strasbourg, 1790, in-8°. On a du P. Desbillons: I. *Fabulæ Æsopicæ, libri XV*. Les cinq premiers livres parurent en 1754, à Glascow; il s'en fit une seconde édition à Paris en 1756, et une troisième à Oxford en 1757. Le succès qu'elles obtinrent et les instances de ses amis déterminèrent le P. Desbillons à en composer cinq autres livres qui furent imprimés avec les premiers à Paris en 1759, et à Augsbourg en 1763. Ce fut dans sa retraite chez l'électeur palatin qu'il composa les cinq derniers livres; il en donna une édition complète à Manheim, 1768, 2 vol, in-8°., avec des fig. et des notes. C'est la plus belle et la plus recherchée. L'année suivante il en publia dans la même ville une traduction française avec le texte en regard; mais cette traduction eut peu de succès; II. *Projet sur les nouvelles éditions qu'on pourrait faire de quelques auteurs latins pour l'usage du duc de Bourgogne*. Il le rédigea sur la demande du comte d'Argenson, et la disgrâce de ce ministre en empêcha l'exécution. Le P. Desbillons fait la critique des éditions *ad usum Delphini*, et propose au lieu d'un commentaire d'éclaircir par de courtes notes les passages difficiles; III. *Lettre à Fréron*, ou Apologie de l'*Appendix de diis*, du P. Jouvenci. 1766, in-12; IV. *Eclaircissement sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liége, 1773, in-8°., livre curieux, plein de recherches, mais écrit d'un style peu agréable; V. *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de madame Saint-Balmont*, Liége, 1773, in-8°.; VI. *Ars benè Valendi*, Heidelberg, 1788, in-8°. Ce poëme fut bien reçu des amateurs de la poésie latine, ainsi que le suivant; VII. *De pace Christianâ sive de hominis felicitate*, Manheim, 1789, in-8°.; VIII. *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in 8. Ce volume, qui fait suite à la belle édition des Fables, en contient deux nouveaux livres, des prologues pour cinq livres qui en manquaient, des odes, des lettres, etc. On doit encore à Desbillons une édition de l'Imitation de J.-C., Manheim, 1780, in-

8°., avec une Dissertation dans laquelle il attribue cet ouvrage à Thomas à Kempis, et des remarques critiques sur le texte publié par l'abbé Valart. Son édition des *Fables de Phèdre*, Manheim, 1786, in-8°., avec des notes, ne renferme pas son grand travail sur ce fabuliste; il est resté manuscrit, ainsi que celui qu'il avait fait sur les trois premières comedies de Térence. Le plus important ouvrage entrepris par le P. Desbillons est l'*Histoire critique de la langue latine, de sa naissance, de ses progrès, de sa perfection, de sa décadence, de son anéantissement et de sa renaissance.* Le titre seul suffit pour donner une idée de l'étendue du plan qu'il s'était tracé. Son exil l'empêcha de continuer cet ouvrage, et il n'en a terminé que trois chapitres, qui devaient entrer dans le premier livre; l'un sur l'origine de l'alphabet; l'autre sur l'origine de la langue latine, et le troisième sur l'état de cette langue depuis Romulus jusqu'à la première guerre Punique. Il a laissé d'autres manuscrits, mais moins intéressants, une tragédie et deux comédies écrites en latin, etc. On trouve plusieurs morceaux du P. Desbillons dans les *Mémoires de Trévoux* et dans l'*Année littéraire*, entre autres dans ce dernier journal une critique de la bibliographie de Debure, sous le nom d'un bibliographe de Strasbourg. W—s.

DESBOIS. *Voy.* Chesnaye.

DESBOIS de Rochefort (Éléonore-Marie), né à Paris en 1749, docteur en Sorbonne, fut d'abord vicaire-général de l'évêque de la Rochelle, et ensuite curé de St.-André-des-Arts à Paris. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé membre de l'assemblée législative en 1791, par le département de la Somme, dont il était évêque constitutionnel. On l'emprisonna sous le règne de la terreur, et pour l'humilier davantage, on l'avait placé avec des prostituées. Rendu à la liberté après une détention de vingt-deux mois, pendant lesquels il avait presque perdu la vue, il forma, des débris de sa fortune, à Paris, une imprimerie qu'il appela *Imprimerie chrétienne*, et c'est de ces presses que sortirent les différents écrits que publièrent à cette époque les membres du Concile national de France. Il donna sa démission en 1801, et mourut le 5 septembre 1807. Étant curé de St.-André-des-Arts, il avait fondé une maison de charité, à laquelle, par testament, il a légué un revenu de 300 francs. Pendant l'hiver de 1784 à 1785, il avait converti son presbytère en un vaste chauffoir ouvert jour et nuit, et il poussa la charité jusqu'à vendre sa montre et à donner, non-seulement ses habits, mais encore ceux de ses domestiques. On a de lui : I. *Mémoire sur les calamités de l'hiver de 1788-89, lu dans une assemblée tenue à l'hôtel-de-ville de Paris*, 1789, in-12; II. *Lettre pastorale*, 1791, in 8°. Elle fut suivie de quelques autres. III. *Lettre d'indiction du second concile national*, 1800, in 8°., rédigée en société avec MM. Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; IV. *Annales de la religion*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire du 18e. siècle, par une société d'amis de la religion et de la paix*, 1795-1803, 18 vol. in 8°. Cette société était composée de MM. Grégoire, Mauvielle, Desbois de Rochefort, etc., etc. V. *Actes du synode du diocèse d'Amiens*, 1800, in-8°. Il a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie par ordre de matières*. C'est

Digitized by Google

sur ses matériaux que fut rédigé l'article *Hôpital*; il est auteur de l'article *Cimetière*, et s'y élève contre les inhumations dans les églises. Il a laissé en manuscrit, des *Recherches sur les monuments de bienfaisance, anciens et modernes, étrangers et nationaux*, 4 vol. in-4°. Il avait fait pour ce sujet un voyage en Angleterre, par ordre du gouvernement. A. B—T.

DESBOIS de Rochefort (LOUIS), frère du précédent, naquit le 9 octobre 1750. Son père, médecin de la faculté de Paris, le destina de bonne heure à l'exercice de sa profession. Il n'avait point encore terminé sa licence, que le supérieur de Ste.-Barbe créa pour lui la place de médecin de cette communauté. Cette distinction augmenta l'ardeur qu'il avait de s'instruire; il puisa dans la fréquentation des hôpitaux les connaissances solides qui, très jeune encore, le placèrent parmi les plus grands praticiens de la capitale. A trente ans, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité de Paris. Ce théâtre convenait à son génie observateur, à son talent pour la pratique du bel art dont il était idolâtre. Une foule d'élèves, dont il était le protecteur et l'ami, suivait assidûment ses visites. Desbois, jaloux de transmettre à ses disciples le fruit de ses méditations sur les maladies, leur expliquait, après ses visites, les phénomènes qui se présentaient dans son hôpital. Telle est l'origine de la médecine clinique en France. Plusieurs de ses élèves ont rédigé ses leçons; elles attestent ses profondes connaissances, la finesse de son tact et de son jugement en médecine. Desbois, quoique jeune encore, était répandu dans les premières maisons de la capitale, lorsque la mort vint le moissonner avant l'âge de trente-six ans, le 26 janvier 1786. Desbois de Rochefort a laissé un *Cours élémentaire de Matière médicale, suivi d'un Précis de l'art de formuler*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°., publié après sa mort, avec une notice sur l'auteur, par M. Corvisart des Marais. Cet excellent livre a eu plusieurs éditions; il a été pendant long-temps le seul bon ouvrage que l'on possédât sur ce sujet. Ceux de Schwilgué et de M. Alibert, le dernier surtout, sont actuellement plus au niveau de la science; néanmoins les médecins praticiens trouveront toujours une instruction solide dans la *Matière médicale* de Desbois. Il a encore laissé manuscrit un *Cours sur les Maladies des femmes, des enfants, des grands, des artistes*, pouvant former 6 vol. in-8°. F—R.

DESBORS DES DOIRES (OLIVIER), prêtre du diocèse de Rouen, né vers le milieu du 17e. siècle, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta pour exercer dans Paris le ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle et d'édification. Il mourut, jeune encore, sur la paroisse de St.-Louis dans l'isle, vers le commencement du 18e. siècle. Nous ne connaissons de lui que deux ouvrages imprimés, dédiés tous deux au cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Le premier est un *Traité* anonyme *de la meilleure Manière de prêcher*, Rouen, 1700, in-12; le but de l'auteur est de substituer l'homélie aux sermons suivis et méthodiques. L'autre, sous le faux nom de Damelincourt, est intitulé: *la Science du Salut, ou Traité dogmatique sur le nombre des Élus*, Rouen, 1701, in-12, réimprimé en 1728, sous la même date de 1701; il est aisé de reconnaître cette réimpression, qui n'a rien de la beauté des caractères et du papier de la première. L'auteur avait

promis un deuxième volume qui resta en manuscrit. L'abbé Troga d'Assigny refondit dans la suite cet ouvrage de Desbors des Doires, et le publia, avec de fortes augmentations, sous ce titre : *La Fin du Chrétien, ou Traité dogmatique et moral sur le petit nombre des Élus*, Avignon (Paris), 1751, 3 vol. in-12. C. T—y.

DESBOULMIERS (JEAN-AUGUSTIN JULLIEN, connu sous le nom de), né à Paris en 1731, servit d'abord dans les troupes légères, essaya de se placer dans quelques cours d'Allemagne, et revint à Paris, où, se trouvant sans ressource, il fit le métier d'homme de lettres. Il mourut en 1771. On a de lui : I. *Épître à un jeune prince*, 1760, in-8°., pièce qui a concouru pour le prix de poésie de l'académie française; II. *Honni soit qui mal y pense*, ou *Histoire des filles du 18e. siècle*, 1761, 2 parties in-12, réimprimées en 1769, 6 parties in-12; III. *les Soirées du Palais-Royal*, ou *les Veillées d'une jolie femme*, 1762, in-12; le Nécrologe (de 1772), intitule cet ouvrage les *Chaises du Palais-Royal*, et l'appelle une « Satyre peu décente des » mœurs de nos courtisannes qui se » réunissent dans cette promenade. » IV. *Le bon seigneur*, opéra comique en un acte, 1763; V. *Rose*, ou *les Effets de la haine, de l'amour et de l'amitié*, 1765, 2 vol. in-12, réimprimé sous le titre de l'*Éducation de l'amour*, 1769, 2 parties in-12; VI. *De tout un peu*, ou *les Amusements de la campagne*, 1766-68, 2 vol. in-12; c'est un recueil de contes en prose. VII. *Mémoires du marquis de Solanges*, 1766, 2 vol. in-12, VIII. *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques de M. Hume*, 1767, in-12; IX. *Toinon et Toinette*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, 1767; X. *Histoire anecdotique et raisonnée du théâtre italien, depuis son rétablissement jusqu'à l'année* 1769, Paris, 1769, 7 vol. in-12. Les comédiens italiens, fixés en France depuis le milieu du 17e. siècle, en furent chassés en 1697. On présume que la cause de leur expulsion fut l'annonce qu'ils avaient faite de la *Fausse prude*; comédie dans laquelle on crut reconnaître Mme. de Maintenon. La clôture du théâtre eut lieu le 4 mai 1697. Le duc d'Orléans, devenu régent, rappela les comédiens italiens qui rouvrirent leur théâtre en 1716. Leur premier registre, qui existe encore, commence ainsi : « Au nom de Dieu, de la vierge » Marie, de saint François de Paule, et » des ames du purgatoire, nous avons » commencé ce 18 mai par etc. » C'est de cette époque que Desboulmiers est parti. C'est plutôt l'analyse des pièces italiennes que l'histoire du théâtre italien qu'il a donnée. On trouve cependant par-ci par-là quelques notices sur les auteurs et acteurs de ce théâtre jusqu'en 1769. L'ouvrage est terminé par un catalogue raisonné, par ordre alphabétique des pièces, auteurs et acteurs dont il n'a point été parlé dans le courant de l'histoire. XI. *Histoire du théâtre de l'Opéra comique*, 1769, 2 vol. in-12. Desboulmiers se borne à donner l'analyse des meilleures pièces qui ont été représentées sur le théâtre de l'Opéra comique, ou de la foire, depuis 1712 jusqu'à 1761. Il transcrit les scènes les plus intéressantes et les couplets les plus piquants. Les trois quarts environ du second volume sont consacrés à un catalogue raisonné des auteurs et des pièces qui n'ont point été compris dans l'histoire de l'Opéra comique. La lecture de ces deux volumes donne une juste idée de ce qu'é-

Digitized by Google

tait alors ce spectacle. XII. *La morale du théâtre*, 1768, 2 vol. in-12; XIII. *Trapue, reine des Topinamboux*, ou *la Maîtresse femme, conte allégorique*, 1771, in-12; XIV. *Le bon fils*, ou *Mémoires du comte de Samarande*, 1769, 4 parties in-12.

A. B—T.

DESBROSSES. *Voy.* BROSSES (Charles DE).

DESCAMPS (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Dunkerque en 1714, eut beaucoup de peine à obtenir de son père la permission de se livrer à son goût pour le dessin, dont Louis Coypel, son oncle maternel, lui avait donné les premières leçons. Nourri de l'étude des productions de l'école flamande, le jeune Descamps sentit le besoin d'y joindre celle des écoles italiennes, et résolut de partir pour Rome; mais il éprouva la même opposition de la part de sa famille, qui lui permit seulement d'aller se perfectionner à Paris. Ses premiers ouvrages lui méritèrent d'être employé aux tableaux du sacre de Louis XV, et il fut admis par Largillière au nombre de ses élèves. Il se disposait à passer en Angleterre pour aider Vanloo dans les travaux qu'il avait entrepris pour la cour, lorsqu'il fut attiré à Rouen par quelques amis qu'il avait dans cette ville. Il s'y établit, et y forma une école particulière de dessin. Il obtint ensuite la formation d'une école gratuite, dont il fut nommé directeur et professeur. Louis XV ayant fait un voyage au Hâvre, Descamps fut choisi pour retracer les principales circonstances de l'arrivée du souverain. Ces dessins, gravés par Lebas, font partie de la collection des fêtes qui eurent lieu sous ce règne. Descamps, qui s'était plutôt attaché à l'imitation simple de la nature et à la pratique du coloris, qu'à la composition des tableaux historiques, choisit de préférence les scènes familières et les costumes villageois; et c'est sur un ouvrage de ce genre qu'il fut nommé membre de l'académie royale de peinture; mais, quelque agrément que cet artiste ait répandu dans les productions de son pinceau, il doit la plus grande partie de sa réputation aux écrits qu'il a publiés sur la peinture. Les *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais* (1), Paris, 1753-63, en 4 vol. in-8°., ornés de portraits en vignettes, gravés par Ficquet, ouvrage qui fut suivi du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, Paris, 1769, in-8°., avec cinq planches et une carte, sont dans toutes les bibliothèques, et méritent d'être consultées par les artistes et les amateurs. Elles sont cependant fort incomplètes et souvent inexactes, surtout dans ce qui a rapport aux peintres allemands. Descamps a encore publié: *sur l'Utilité des établissements d'Écoles gratuites de dessin en faveur des métiers*, 1767, in-8. Il dirigea pour la ville de Rouen plusieurs travaux de décoration appliqués à des monuments publics, et se distingua par son goût, son zèle et son désintéressement. Chéri de ses élèves, estimé de tous ceux qui eurent avec lui quelques rapports, il mourut le 30 juillet 1791, après avoir obtenu pour son fils la place qu'il laissait vacante par sa mort. Ce même fils a donné en 1807, à Rouen, une *Notice historique* sur son père, in-8°. de 15 pages. L'académie de Rouen a couronné en 1808, et a fait imprimer dans ses Mémoires l'*Éloge de Descamps* par M. de Sesmaisons.

L—N.

(1) Ces peintres, au nombre de sept cent quatre-vingt-quinze, y sont rangés par ordre chronologique, depuis les Van-Eick (1366) jusqu'à F. Krause, né en 1706. Il y a cent soixante-onze portraits.

DESCARTES (René) naquit à la Haye en Touraine, le 31 mars 1596, d'une famille noble, originaire de Bretagne; il fut dans son enfance d'une constitution très faible, et il eut cela de commun avec plusieurs autres hommes de génie, comme si dans un corps débile les facultés intellectuelles avaient plus de liberté. Il fut élevé chez les jésuites, nouvellement établis au collége de la Flèche, et se distingua de bonne heure par une extrême passion pour l'étude. Ce fut là qu'il se lia avec Mersenne, depuis religieux minime, dont l'amitié lui fut dans la suite aussi utile que fidèle. Lorsqu'il fut arrivé au terme de ses études scholastiques, et à ce qu'on appelait alors *la philosophie*, il en aperçut d'abord le vide, mais il fut sensible aux charmes des sciences mathématiques, que la nature l'avait destiné à renouveler. La première chose qu'il fit en sortant du collége, comme il nous l'apprend lui-même dans son discours sur la Méthode, ce fut de renoncer à tous ses livres, et de travailler à effacer de son entendement tout ce qu'il avait appris d'incertain pour n'y admettre désormais que ce qui lui semblerait démontré par le raisonnement et l'expérience. Il inventa dès-lors cette méthode d'examen et de doute qui est devenue depuis le premier principe de toutes nos connaissances positives. Nous ne sentons pas aujourd'hui toute la grandeur d'un pareil effort, parce que nous sommes élevés dans cette doctrine même, et qu'elle nous paraît naturelle autant que raisonnable; mais il faut se reporter à l'époque où vivait Descartes, à cette époque où la philosophie aristotélique régnait despotiquement sur tous les esprits, où elle remplissait le monde et les colléges, et semblait même un appui nécessaire de la religion. Douter d'Aristote était alors plus qu'une nouveauté, c'était une témérité impardonnable, et, pour ainsi dire, un crime. Quelle force d'esprit ne fallait-il pas à un jeune homme de dix-neuf ans pour oser briser une telle idole et pour entreprendre de refaire tous ses jugements? Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'à cette époque Descartes paraît avoir été en possession de ses plus belles découvertes géométriques. L'histoire de sa vie semble en fournir des preuves irrécusables; mais il n'était pas temps encore pour lui de publier ses nouvelles idées. Il pensa que les voyages, en lui faisant voir un plus grand nombre d'hommes, lui fourniraient plus d'occasions de se perfectionner dans la vraie philosophie. Il se mit donc à voyager, et il le fit de la seule manière qui convenait à son état et à son siècle, en prenant le parti des armes (1616). Il servit successivement comme volontaire dans les troupes de la Hollande et du duc de Bavière. Il était en 1620 à la bataille de Prague; mais quoique l'ardeur de la jeunesse lui fît trouver alors quelques charmes dans cette vie tumultueuse et agitée, il sut apprécier des jeux si sanglants, et ne cherchant ni avancement ni fortune, il ne consentit à y prendre part qu'autant qu'il le fallait pour suivre ces hommes qu'il voulait étudier de près. Il ne laissait pas de continuer au milieu des camps ses spéculations métaphysiques et mathématiques (*v.* Faulhaber), et il en faisait des applications lorsque l'occasion se présentait. Se trouvant en garnison à Breda, le hasard lui fit voir un jour une affiche écrite en flamand, et devant laquelle beaucoup de personnes étaient rassemblées; c'était l'énoncé

d'un problème géométrique qu'un inconnu proposait aux mathématiciens, selon l'usage de ce temps. Descartes, qui ne comprenait pas le flamand, pria un des spectateurs de lui expliquer ce problème. L'homme à qui il s'adressa était Beckman, principal du collège de Dort, et mathématicien lui-même. Celui-ci, qui trouvait le problème fort difficile, parut surpris de voir un jeune militaire s'enquérir de ces sortes de choses, et prit, en lui répondant, un air de pédanterie et de supériorité assez ordinaire aux gens de cette robe; mais il fut bien étonné lorsque le jeune soldat lui promit sans hésiter la solution du problème, et la lui apporta le lendemain (1). Descartes continua de mener pendant quelques années cette vie méditative et guerrière; mais enfin les revers dont il fut témoin en Hongrie le dégoûtèrent de la profession des armes; il y renonça, et continua ses voyages comme simple particulier. A cette époque il lui arriva une aventure qui faillit lui coûter la vie. Il venait de parcourir le nord de l'Allemagne, et retournait en Hollande par mer. Les matelots du bâtiment sur lequel il était embarqué lui trouvant une humeur douce et tranquille, le prirent pour un jeune homme sans expérience, et crurent qu'il leur serait facile de le tuer pour s'emparer de ses dépouilles, d'autant mieux que Descartes n'était accompagné que d'un seul domestique français. En conséquence ils tinrent conseil entre eux sur les moyens de mettre leur projet à exécution, et ils n'hésitèrent point à le faire en sa présence, s'imaginant qu'étant étranger il ne les entendrait pas; mais Descartes avait compris leur dessein; il se lève tout à coup, tire brusquement son épée, et s'adressant à ces misérables dans leur langue et d'un ton résolu, il les menace de les percer sur l'heure s'ils osent lui faire la moindre insulte. Intimidés par son audace ils le conduisirent où il voulut. Toujours avide de voir et d'apprendre il visita successivement la Hollande, la France, l'Italie, la Suisse, le Tirol, Venise et Rome. Chose étonnante, il ne vit pas Galilée en Italie, Galilée qui venait d'ouvrir la carrière de la philosophie expérimentale! mais ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il ne sentit jamais le mérite de ce grand homme, et cela seul prouverait que Descartes, admirable dans la géométrie, n'a pas connu la véritable méthode qui peut seule avancer la physique. Revenu de ses voyages, il jeta un coup-d'œil sur les diverses occupations des hommes; il sentit que la seule qui lui convînt était la culture de sa raison; mais comme tout était extrême dans cette ame ardente, il crut que s'il restait en France il ne serait ni assez seul ni assez libre; il vendit une partie de son bien, et se retira en Hollande (1629) comme dans un séjour tranquille, particulièrement propre à la paix et à la liberté de ses méditations. Là il se mit à travailler à la métaphysique, à l'anatomie, à la chimie et à l'astronomie. Il composa un *Traité du Système du Monde*, tel qu'il le concevait alors; mais il supprima cet écrit à la nouvelle de l'emprisonnement de Galilée, et ce fut peut-être la crainte d'une persécution pareille qui lui fit plus tard adopter l'idée invraisemblable de faire mouvoir le soleil et le système des planètes en-

(1) Ce fut pendant son séjour à Breda que Descartes composa son *Compendium musicæ*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, Utrecht, 1650, in-4°. Il a paru traduit en français, par le P. Poisson, de l'Oratoire, à la suite de la *Mechanique* de Descartes, Paris, 1668, in-4°.

semble autour de la terre, comme Tycho-Brahé l'avait fait avant lui. A cette époque Descartes n'avait encore publié aucun ouvrage mathématique de quelque étendue; mais son génie pour ces sciences et son immense supériorité sur la plupart de ses contemporains s'étaient déjà manifestés souvent par la facilité extrême avec laquelle il résolvait presque en se jouant les questions qui leur paraissaient les plus difficiles. La vivacité de son caractère lui fit avec plusieurs d'entre eux des querelles où il avait quelquefois raison et quelquefois tort. Il eut raison avec Roberval, mathématicien français, qui, méconnaissant son génie, chercha pendant toute sa vie à le faire passer pour un vil plagiaire des découvertes des autres; mais il eut tort envers Fermat, auquel il ne rendit pas d'abord une entière justice, et qui, pouvant soutenir une lutte qui n'était pas inégale, s'empressa de rendre hommage au génie de Descartes, et de rechercher son amitié. Enfin déterminé par les sollicitations de ses amis, et peut-être par le noble désir de fermer la bouche à ses adversaires, Descartes consentit à publier ses découvertes; mais attachant plus de prix aux spéculations métaphysiques, auxquelles il était alors livré, qu'aux méthodes géométriques dont il était l'inventeur, et qui peut-être avaient déjà perdu pour lui quelque chose du charme de la nouveauté, il ne donna sa géométrie que comme un chapitre particulier de son traité de la méthode; il ne travailla même à ce dernier chapitre que légèrement et à la hâte. La postérité a renversé ce jugement, et elle a vu dans les travaux géométriques de Descartes la plus belle preuve de son génie. Avant Descartes on avait déjà fait beaucoup de progrès dans les recherches purement algébriques. On avait trouvé la résolution des équations que nous nommons aujourd'hui du second, du troisième, du quatrième degré; mais la notation que l'on employait était encore grossière et affectée des rapports matériels par lesquels on liait l'algèbre à des idées de longueur de superficie et de solidité. Or l'algèbre est une langue qui a pour objet spécial et pour utilité principale d'exprimer purement les rapports abstraits des quantités. Il fallait donc pour l'étendre commencer par la dégager des considérations étrangères qui la limitaient: ce fut le premier service que lui rendit Descartes; et la métaphysique de son esprit, qui lui fut nuisible dans les sciences d'application, lui fut singulièrement utile dans cette circonstance. Selon cette ancienne limitation de l'algèbre, les produits successifs d'une même quantité étaient représentés dans les trois premières dimensions de l'étendue par un quarré et par un cube en perspective, quelquefois par la lettre initiale Q ou C mise au haut de la quantité, quelquefois enfin par la répétition même de la lettre au moyen de laquelle la quantité était désignée. A toutes ces notations embarrassantes, et qui retardaient la pensée, Descartes en substitua une claire, simple, générale, et surtout calculable. Il imagina de mettre un chiffre au-dessus de la quantité, et par les différentes valeurs de ce chiffre il désigna ses diverses puissances. Pour sentir toute l'importance de cette découverte il ne faut que jeter les yeux sur les anciennes formules, et comparer leur embarras extrême avec la forme simple, et pour ainsi dire saisissable, que l'emploi des exposants leur a donnée. L'objet de l'algèbre

est, comme nous venons de le dire, d'exprimer les rapports abstraits des quantités d'une manière rigoureuse; sa perfection est de les mettre dans la plus entière évidence. Alors l'esprit, n'ayant aucun effort à faire pour embrasser ces rapports, peut porter toute sa sagacité, toute son énergie sur l'interprétation même de l'expression algébrique à laquelle chaque question se trouve ramenée. C'est encore un avantage de ce genre qui constitue la grande découverte de Descartes sur l'application de l'algèbre à la géométrie. Avant lui on avait imaginé de ramener quelques problèmes de géométrie à des énoncés algébriques, en représentant les inconnues du problème par des lettres, et cherchant à résoudre les équations auxquelles l'énoncé de chaque problème conduisait. On déterminait ainsi par le calcul ce que la synthèse ancienne aurait déterminé par des constructions. La découverte de Descartes est d'un tout autre ordre. Il imagina que la nature de chaque courbe devait être exprimée et définie par une certaine relation entre deux lignes variables, dont l'une figurait les abscisses et l'autre les ordonnées. Il conçut que, pour trouver cette relation, il suffirait d'écrire en langage algébrique une des propriétés caractéristiques de la courbe; par exemple pour le cercle, que c'est une courbe plane, dont tous les points sont également éloignés d'un même point. Cette découverte avait cela d'admirable que la nature de la courbe étant une fois ainsi traduite en formule, il ne s'agissait plus que de considérer d'une manière abstraite l'équation qui en résultait pour en déduire toutes les autres propriétés géométriques contenues tacitement dans la définition première. Cette déduction qui, chez les anciens, exigeait l'effort de tête le plus pénible, et qui souvent ressemblait moins à une recherche directe qu'à une sorte de divination, se trouvait ici ramenée à une interprétation facile et pour ainsi dire à un jeu qui, n'exigeant aucun effort de l'esprit, lui permettait de se livrer tout entier aux développements des combinaisons de la formule les plus remarquables ou les plus nécessaires. Descartes ne s'arrêta point là; il fit pour ainsi dire une découverte inverse de la précédente, et après avoir appris à exprimer et à connaître les propriétés d'une courbe par une équation algébrique, il ne regarda plus ces équations elles-mêmes que comme des emblèmes de courbe qui se coupaient en des points dont les abscisses étaient les racines des équations. Une fois en possession de ces méthodes générales, il put énoncer en langage algébrique et résoudre directement des problèmes géométriques qui avaient arrêté toute l'antiquité, comme il le montre lui-même par la première question qu'il attaque dans sa géométrie; et l'on doit maintenant concevoir comment, avec ce secret, il pouvait, ainsi que nous l'avons dit, se jouer de la plupart des questions qui arrêtaient les mathématiciens de son siècle. La géométrie de Descartes était très difficile à lire pour son temps, et lui-même dit qu'il n'avait pas cherché à y développer beaucoup ses procédés, sans doute pour montrer à ses ennemis sa grande supériorité par la difficulté même qu'ils auraient à l'entendre. Aujourd'hui ces méthodes sont les premières que l'on met entre les mains de la jeunesse, et par cette raison, elles nous paraissent beaucoup plus faciles. Parmi d'autres découvertes que renferme cet ouvrage, il en est une que nous ne pouvons pas-

ser sous silence, c'est la règle que Descartes a donnée pour reconnaître le nombre de racines réelles que peut avoir une équation, d'après les seules alternatives de signes qu'ont entre eux les termes qui la composent. Le traité de la géométrie dont nous venons de parler assure à Descartes une gloire immortelle; mais après lui avoir rendu ce juste hommage, nous oserons être également vrais en parlant de ses autres écrits. Son discours sur la Dioptrique renferme aussi beaucoup d'applications géométriques ingénieuses; mais la dioptrique était impossible à faire quand la réfrangibilité inégale des divers rayons de la lumière n'était pas connue. Cependant on y trouve encore une nouvelle preuve du génie de Descartes dans la découverte qu'il y donne de la véritable loi de la réfraction. Il est vrai qu'après sa mort Huygens lui a contesté cette découverte, en alléguant qu'elle existait dans les manuscrits de Snellius que Descartes avait pu voir en Hollande; mais cette réclamation tardive, faite à une époque où Descartes ne pouvait plus se défendre, ne suffit pas pour lui ôter une découverte qui ne lui fut point contestée tant qu'il vécut; car il n'existe pas dans les sciences d'autres titres de possession que la publicité. Le traité des Météores, compris aussi dans l'ouvrage sur la méthode, est beaucoup plus imparfait que la dioptrique. Descartes y donnant carrière à son imagination entreprend d'expliquer tous les phénomènes météorologiques, même la formation de la foudre. Celui qui avait tant recommandé le doute s'imagine qu'il suffit d'alléguer vaguement un mode possible d'un phénomène pour en avoir assigné la cause véritable, sans penser qu'en se hasardant ainsi à deviner par intuition, pour ainsi dire, les principes des faits, il y a l'infini à parier contre un qu'on tombera dans l'erreur. Cependant une seule fois Descartes se détourne de cette route systématique, et ce détour est marqué par une découverte. Il donne la véritable théorie de l'arc-en-ciel autant qu'on pouvait le faire à une époque où la réfrangibilité inégale de la lumière n'était pas connue; (*Voy.* Marc-Antoine DE DOMINIS) et, ce qui mérite bien d'être remarqué, quoique cette donnée si importante lui manquât, sa théorie est cependant exacte, parce qu'il y supplée par une expérience. En effet il détermine d'abord, au moyen du calcul, la marche des rayons lumineux qui pénètrent dans une goutte d'eau, et qui en sortent ensuite après une ou plusieurs réflexions. Ce calcul lui fait voir que de tous les rayons qui peuvent ainsi tomber sur cette goutte, il n'y a que ceux qui y pénètrent sous un certain angle qui puissent revenir au spectateur sans s'écarter les uns des autres, et par conséquent sans s'affaiblir. Par-là il détermine d'abord les véritables circonstances dans lesquelles le phénomène de l'arc-en-ciel peut se produire, et elles sont conformes à l'observation. Il restait à assigner la cause des couleurs. Descartes, sans la connaître, la ramène avec beaucoup de sagacité à un autre phénomène plus simple, celui de la décomposition de la lumière par le prisme, et il montre le rapport intime de ces deux dispersions. Voilà la véritable physique mathématique, celle qui ramène les faits à d'autres faits par le calcul, indépendamment de toute hypothèse, et qui les rattache ainsi les uns aux autres par des nœuds indissolubles. Quel dommage qu'un si grand génie n'ait pas senti, par ses succès mêmes

les avantages d'une pareille méthode, et que dans tout le reste de ses recherches, il se soit presque toujours abandonné à des hypothèses incohérentes et invraisemblables qui doivent surtout frapper d'étonnement ceux qui sont le plus portés à l'admirer! Il s'y livra beaucoup plus encore dans ses principes de philosophie qu'il publia en 1644, à l'âge de quarante-neuf ans. Cet ouvrage est divisé en quatre parties : la première, consacrée à la philosophie rationelle ou à la métaphysique, contient l'exposition des principes de toutes les connaissances humaines; nous y reviendrons plus bas. La seconde partie renferme les principes des choses naturelles. Descartes y explique encore en quoi consiste la nature des corps, ce que c'est qu'espace, lieu, repos, mouvement. La liberté de ses hypothèses va jusqu'à dire, par exemple, que la terre et les cieux ne *peuvent* être faits que d'une même matière, comme s'il était en notre pouvoir d'en savoir quelque chose. C'est aussi en cet endroit qu'il expose de prétendues lois de mouvements qui, non seulement sont fausses, mais ne sont pas même cohérentes entre elles. Les deux dernières parties renferment la théorie du système du monde. Suivant lui, le soleil et chaque étoile fixe sont les centres d'autant de tourbillons de matière subtile qui font circuler autour de ces centres d'autres corps plus petits. Notre tourbillon, par exemple, entraîne toutes les planètes autour du soleil; et comme il fallait, au 17e. siècle, conserver à la terre son immobilité, pour ne pas être exposé à des persécutions, le tourbillon entier du soleil et des planètes circule autour de la terre; la matière subtile de ces tourbillons est celle que Descartes nomme le *premier élément*. Il imagine ensuite un second élément, pareillement composé de molécules subtiles, mais de forme ronde, et enfin un troisième élément, composé de molécules sillonnées de canaux, à travers lesquels les molécules des deux autres éléments peuvent se mouvoir, et circulent en effet, selon lui, dans une infinité de directions. Avec ces données hypothétiques, il entreprend d'expliquer tous les phénomènes de la nature. Il les explique en effet à sa manière, en disant, par exemple, que les propriétés de l'aimant sont produites par un certain mouvement de la matière subtile à travers la matière cannelée : mais il n'y a pas la moindre vraisemblance à donner de pareilles inventions, en des termes aussi vagues, pour la véritable cause des phénomènes. Si Descartes avait eu réellement la clef du système du monde, il ne fallait pas qu'il se bornât à dire que tel phénomène dépendait de tel de ses éléments; il fallait qu'il le prouvât, et qu'il le prouvât par le calcul, montrant comment les phénomènes étaient une conséquence nécessaire et assignable des causes qu'il avait supposées. Voilà ce qu'a fait Newton; et pour le faire, il n'a pas commencé par se jeter dans des hypothèses hasardées, ni par inventer des causes imaginaires pour les éprouver ensuite; mais partant des lois observées par Képler, dans les mouvements célestes, et leur appliquant les lois des forces centrales découvertes par Huygens, il se demanda quelle devait être la loi de la force qui sollicitait les corps célestes, pour que leurs mouvements fussent tels que l'observation les présente. Il fut ainsi conduit directement, et avec sûreté au principe et à la loi de l'attraction, qu'il n'aurait jamais devinée en suivant la marche

de Descartes, ou qu'il n'aurait pu deviner que par un hasard inconcevable. Mais aussi, une fois arrivé à ce terme, à ce centre général de tous les phénomènes, il fit ce que Descartes n'avait pu faire, il redescendit par le calcul dans tous les phénomènes particuliers, et il découvrit leurs véritables rapports, des rapports qui sans lui, sans cette méthode sage et sûre, n'auraient jamais été aperçus. On a souvent dit que Descartes avait créé Newton. Si l'on entend parler de la géométrie, la chose n'est nullement douteuse; mais si l'on parle de la philosophie expérimentale, l'assertion est tout-à-fait fausse. Quiconque a étudié l'un et l'autre, et est capable de les entendre, doit sentir qu'il y a un abîme entre Descartes et Newton. Si quelqu'un peut prétendre à la gloire d'avoir préparé la route de Newton, dans la philosophie expérimentale, c'est incontestablement Galilée. A l'égard de la philosophie, considérée comme méthode générale d'invention et de recherche, Newton appartient évidemment à la grande école de Bacon. Or, Bacon et Descartes n'ont eu absolument de commun que le point de départ; car le doute raisonné du second, n'est au fond que le principe du premier sur la nécessité de refaire l'entendement, présenté sous un autre point de vue. Descartes a porté la prévention pour ses chimériques systèmes au point de dire, qu'il peut, par un dénombrement très facile, prouver qu'il n'y a aucun phénomène dans la nature dont l'explication ait été omise dans son traité; et il ajoute que ce serait faire injure à Dieu même que de croire que les conséquences qu'il a ainsi obtenues soient fausses, sans songer que dans la méthode qu'il emploie pour déduire les conséquences des principes, il admet autant d'hypothèses que de faits. Certes, en lisant cet étonnant ouvrage, on ne peut se lasser d'admirer l'illusion qui domine un si grand esprit, et qui le soumet à admettre comme évidentes des choses aussi invraisemblables, et appuyées sur des fondements aussi faibles. Néanmoins, au milieu de toutes ses erreurs, il ne faut pas méconnaître une grande idée, qui consiste à avoir tenté, pour la première fois, de ramener tous les phénomènes naturels à n'être qu'un simple développement des lois de la mécanique. — Jusqu'ici nous nous sommes occupés de faire connaître les principaux ouvrages, et de présenter les véritables titres de Descartes comme géomètre et comme physicien. Il nous reste à parler d'une science dont il fit pendant toute sa vie l'objet spécial de ses méditations, à laquelle il subordonna même en quelque sorte tous ses autres travaux, et qui contribua plus encore que ceux-ci à son influence sur son siècle et à sa célébrité, c'est la philosophie rationelle ou la métaphysique. Celle de Descartes nous offre en général les mêmes caractères que sa physique. Dans l'une comme dans l'autre, ce génie vigoureux et original, indépendant et hardi, doué d'une grande force de méditation et d'une grande énergie créatrice, toujours porté aux combinaisons systématiques, et toujours incapable de se plier au joug des méthodes expérimentales, veut tout tirer de son propre fond, tout ramener à un premier principe dont il puisse déduire tous les autres. La synthèse, ou plutôt cette méthode *à priori*, qui part d'axiomes abstraits pour redescendre aux vérités particulières, est l'instrument qu'il emploie constamment dans ses recherches. Il suit presque aveuglément ce guide si souvent infidèle; et entraîné par lui, il s'égare au point que l'illus-

tre fondateur du doute raisonné, celui qui acheva si heureusement la destruction du dogmatisme scholastique, devient à son tour le fondateur d'un dogmatisme philosophique qui, s'il n'anéantit pas comme le premier l'activité de l'esprit humain, retarde presque toujours ses progrès, en lui imprimant de fausses directions. Dans le célèbre *Discours sur la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, publié en 1637, Descartes avait déjà fait connaître les points principaux de sa doctrine, et abordé les questions les plus abstraites de la métaphysique. Il traita celles-ci avec plus d'ordre et d'étendue, dans l'ouvrage non moins célèbre, publié en 1641 sous le titre de *Méditations touchant la première philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.* Ces méditations sont au nombre de six; elles forment un livre de peu d'étendue par lui-même, mais considérablement grossi par les objections de plusieurs métaphysiciens du temps, parmi lesquels on distingue Arnauld, Gassendi et Hobbes, et par les réponses que Descartes fit à ces objections. Il publia les méditations en latin, parce que, dit-il dans la préface, « Le chemin que je tiens est si » peu battu et si éloigné de la route » ordinaire, que je n'ai pas cru qu'il » fût utile de le montrer en français, » et dans un discours qui pût être lu » de tout le monde, de peur que les » esprits faibles ne crussent qu'il leur » fût permis de tenter cette voie. » En 1642, le duc de Luynes traduisit en français les Méditations, et Clerselier les objections et les réponses. La voie que Descartes s'est frayée dans cet ouvrage, n'est en effet rien moins que celle qui convient aux esprits faibles, que celle surtout que ses contemporains étaient habitués à suivre dans l'étude de la philosophie. Là, comme dans son discours sur la méthode, et dans le livre des *Principes*, dont nous avons déjà parlé, et qui parut après les Méditations, il part de cette maxime fondamentale, que « pour atteindre à la vérité, il faut, une fois dans » sa vie, se défaire de toutes les opi» nions que l'on a reçues, et recons» truire de nouveau et dès le fonde» ment tout le système de ses connais» sances. » Ainsi, le témoignage des sens, l'existence des corps, celle du sien propre, celle même de Dieu, son doute commence par tout embrasser. Il se dépouille de toute croyance, et réduit toute sa science à ce fait unique, à cette proposition, la seule évidente pour lui, « Je pense, donc je » suis. » De la certitude de l'ame ou de la pensée, Descartes, à l'aide de cet axiome logique qu'il transforme en principe métaphysique, « L'esprit peut » affirmer d'une chose tout ce qui est » renfermé dans l'idée de cette chose, » passe subitement à la certitude de l'existence de Dieu, certitude qui devient ensuite pour lui la base et la garantie de la raison humaine, dans tous les actes qui forment le domaine spécial de l'intelligence. Ces actes, il les reconnaît et les parcourt rapidement, au moyen d'axiomes abstraits, et en renouvelant la doctrine des idées ou des notions innées de Platon, qu'il réduit dans leur nombre et qu'il modifie dans leur caractère. Mais jusque-là, Descartes est encore placé dans la sphère unique de ses propres idées. Dieu et la pensée existent seuls pour lui dans l'univers. Comme il n'a d'abord accordé aux sens aucune autorité immédiate, et que les sens peuvent seuls nous introduire dans le monde matériel, on ne sait comment il sortira de cet idéalisme inévitable, qui,

dans le fait, a égaré sur ses traces plusieurs philosophes célèbres. La véracité de Dieu le tire encore une fois d'embarras. Il l'invoque à l'appui du témoignage des sens, qui, dès-lors ne lui paraît plus douteux. « Maintenant, » dit-il, que je me connais (c'est-à-dire » mon ame), et que je connais Dieu, » je n'ai plus les mêmes raisons de dou» ter. Tout ce que la nature enseigne, » et par la nature j'entends Dieu mê» me, ou bien l'ordre et la disposition » que Dieu a établis dans les choses » créées, contient quelque vérité. Je » reconnais en moi diverses facultés » de penser : celle de *concevoir*, qui » appartient uniquement à mon ame ; » celle de *sentir* et d'*imaginer*, qui » n'est que l'application de la faculté » qui conçoit, au corps qui lui est inti» mement présent et partant qui exis» te. Les choses matérielles existent » donc, et les impressions reçues par » les sens, et transmises à l'ame qui » les examine et les juge, ne sont pas » de pures illusions. » Ainsi se recompose l'édifice entier des connaissances humaines, d'abord détruit jusqu'à sa base. Descartes croit avoir retrouvé et légitimé leurs titres, découvert leur origine, tracé leur génération, distingué et classé leurs instruments; il croit enfin le problème entièrement résolu. On s'est aperçu depuis, non seulement qu'il ne l'était pas, mais même qu'il ne le serait jamais tant qu'on l'attaquerait ainsi, précisément parce qu'on pourrait toujours en donner autant de solutions que l'on voudrait. Habitués que nous sommes aujourd'hui à de meilleures méthodes d'examen et de recherche, nous démêlons facilement ce qu'il y a de faux dans le système de Descartes : nous voyons que ce n'est qu'en apparence que ce philosophe, voulant tout trouver dans la conséquence d'un seul principe, réduit d'abord l'homme intellectuel à ce seul fait, le témoignage de la conscience; puisque dès le premier pas, il a repris presque tout le terrein qu'il prétendait abandonner. Dès lors l'illusion cesse, et l'édifice croule. N'oublions pas du moins que c'est à Descartes lui-même que l'on doit en partie les armes qui se sont tournées contre lui ; n'oublions pas que c'est dans les ouvrages mêmes où se trouvent ces brillantes erreurs, que ce grand homme apprit à nos pères à substituer les idées aux mots, les notions claires aux vaines formules, les méthodes intellectuelles aux méthodes mécaniques; qu'il remit en honneur parmi eux la méditation, et qu'il lui traça des lois qui sont encore les meilleures qu'elle puisse suivre; qu'enfin ce furent ses préceptes et son exemple qui, en forçant l'esprit humain à se rendre un compte fidèle de ses propres opinions et des motifs qui les fondent, l'affranchirent du joug de l'autorité, et lui rendirent le sentiment de sa force et de sa dignité. Nous trouverons alors que l'influence qu'il a exercée sur son siècle est justifiée par des titres bien honorables, et qu'il mérite aussi d'être compté parmi les véritables restaurateurs de la science de l'entendement. Cette influence fut rapide, et elle devint bientôt à peu près universelle. En France surtout, la nouveauté des hypothèses de Descartes, la grandeur et la hardiesse de ses vues, la clarté de ses idées, et la généralité au moins apparente de ses méthodes, entraînèrent plus ou moins les esprits les plus cultivés du beau siècle de Louis XIV. On a remarqué que ses partisans y furent assez généralement du nombre de ceux qui professaient les idées les plus indépendantes. Bossuet et Fénelon, Malebranche et les principaux membres de la congréga-

tion de l'oratoire, presque tous les écrivains qui composaient l'école célèbre de Port-Royal, adoptèrent le cartésianisme: Pascal y puisa l'esprit de discussion que l'on admire dans les provinciales. Les jésuites y adhérèrent plus tard; l'université ne se rendit qu'imparfaitement, et à la dernière extrémité. Mais dans sa transmission, la doctrine métaphysique de Descartes éprouva le sort qui doit appartenir à toute philosophie dogmatique. En l'adoptant, chacun la modifia selon la tournure de son esprit ou les penchants de son caractère; chacun la prit et la quitta au point où il lui convenait, pour en tirer des conséquences qui formèrent à leur tour de nouveaux systêmes. C'est ainsi que les plus opposés entre eux tirent cependant leur origine du cartésianisme. Malebranche y puisa son spiritualisme mystique, et Berkeley son idéalisme pur; comme Spinosa y trouva le germe de ce qu'on a appelé son matérialisme. On pourrait également faire remonter à cette source commune la plupart des écoles de philosophie qui se sont succédées en Allemagne depuis l'époque de Descartes. Au milieu de tant de vaines théories, la méthode expérimentale avait heureusement conservé des partisans fidèles, à la tête desquels on doit placer notre Gassendi, philosophe aussi modeste que profond, qui combattit Descartes en admirant son génie, et qui, guidé par le sien, suivit les traces de Bacon, appliqua et développa la doctrine de ce grand homme, et devint ainsi le véritable auteur de la nouvelle philosophie de l'esprit humain. A Gassendi succéda Locke, auquel il avait largement frayé la route, et dont les admirables travaux et les habiles disciples achevèrent la révolution qui a transformé parmi nous la métaphysique en une science d'observation; science qui peut, il est vrai, hâter les progrès de toutes les autres, mais qui ne peut en faire elle-même qu'en suivant la méthode qui doit être commune à toutes. Quoique le cartésianisme ne serve plus aujourd'hui, en France, qu'à rappeler une grande époque de l'histoire de la philosophie, la lecture des principaux ouvrages de Descartes y offrira toujours un exercice aussi utile qu'agréable aux esprits déjà formés, et qui se plaisent à cultiver les habitudes de la méditation. Ce philosophe conserve au moins le droit d'être traité comme un ancien; et certes, il est bien aussi fort, et toujours beaucoup plus clair que tel que nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'étudier. Le discours sur la méthode est, dans ses premières parties, une excellente introduction à l'étude de la philosophie. Le style de cet ouvrage n'est peut-être pas moins remarquable que le fond des idées; et si l'on fait attention à l'époque où il fut écrit, on reconnaîtra que Descartes joint encore à ses autres titres, celui d'avoir été un des créateurs de notre langue; qu'il lui a donné plus d'exactitude et de clarté, plus de concision et de fermeté: tant est grande l'influence de l'art de penser sur l'art d'écrire. Dans ses autres ouvrages de métaphysique et de morale, tels que les *Méditations*, le premier livre *des Principes*, le *Traité des passions*, et une grande partie de ses Lettres, on trouve une foule de vérités précieuses qui lui appartiennent en propre, de pensées nobles et grandes, de maximes sages, de réflexions fines et justes, d'analyses partielles très déliées et très exactes, qui de ses écrits ont passé dans des ouvrages plus modernes, mais qui conservent dans les siens l'empreinte originale que cet esprit indépendant et

profondément méditatif donnait à toutes ses conceptions. La supériorité de Descartes sur le plus grand nombre de ses contemporains, la nature des sujets qu'il traitait, et la vive sensation que ses ouvrages produisaient sur tous les esprits, ne pouvaient manquer d'armer contre son repos la jalousie, l'ignorance et la superstition. Un homme qui prétendait démontrer l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'ame, l'origine et la certitude de nos connaissances, autrement qu'on ne l'avait fait avant lui; qui travaillait, disait-on, à une explication mécanique et générale de tous les phénomènes de la nature; qui embrassait une foule d'opinions nouvelles, et même celle de la circulation du sang; un homme enfin qui attaquait hautement la philosophie scholastique, devait alarmer vivement ceux qui s'étaient fait un état et une réputation en enseignant ce qu'il renversait. Leurs attaques contre le novateur furent conduites suivant l'ordre accoutumé: on commença par les critiques; puis vinrent les tracasseries, puis enfin la persécution. Néanmoins on doit remarquer que les théologiens catholiques ne prirent absolument aucune part à celle-ci. A Rome, où les *Méditations* pénétrèrent en 1643, un décret d'une congrégation de cardinaux, défendit « d'imprimer, lire et même retenir ni » cet ouvrage, ni aucun autre du phi- » losophe français; » et ce fut tout. A Paris, on fit des objections contre ce livre; on attaqua la doctrine de l'auteur, mais on rendit justice à la pureté de ses principes, et l'on se plut à reconnaître la bonté de ses intentions. Il n'en fut pas ainsi en Hollande, parmi les théologiens réformés; et ceux qui réclamaient si vivement la tolérance pour eux-mêmes, se montrèrent alors beaucoup plus intolérants que ceux qui refusaient de la leur accorder; mais dans les sectes religieuses, la différence de la persécution à la tolérance, n'est souvent que la différence du puissant au faible. La gloire de Descartes n'offusquait pas les yeux à Paris et à Rome, où il n'était pas; mais elle remplissait toute la Hollande. Plusieurs professeurs des universités les plus accréditées étaient liés d'amitié avec lui, et commençaient à répandre sa doctrine. Les partisans des opinions anciennes, jaloux d'une réputation qui les éclipsait, cherchèrent à perdre Descartes, ou du moins à le faire chasser de la Hollande. Parmi tous ses ennemis, le plus acharné fut Gisbert Voet, premier professeur de théologie à l'université d'Utrecht. Cet homme, à qui une place respectable et des formes austères donnaient un très grand crédit, imagina d'abord de faire combattre la doctrine de Descartes dans des thèses publiques, où, sans le nommer, on l'accusait d'athéisme, lui qui avait épuisé toutes les ressources de son esprit pour inventer de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu. Mais quand la haine s'adresse à la crédulité, elle n'a pas besoin d'y regarder de si près. Le théologien réformé d'Utrecht tâchait en même temps d'engager le P. Mersenne, l'ami le plus intime et le plus cher de Descartes, à écrire publiquement contre lui pour défendre la religion catholique. Il fut trompé dans son attente; Mersenne adressa sa réponse toute ouverte à Descartes, et celui-ci eut la modération de l'envoyer sans aucun reproche, à son adresse. Voet n'en fut que plus irrité. Il continua d'attaquer la métaphysique de Descartes, comme contraire à la religion. Un autre professeur de la même université, ayant voulu la soutenir dans ses cours, Voet entreprit de

lui faire défendre de l'enseigner davantage, et il eut le crédit d'y parvenir. Descartes, tranquille dans une charmante retraite, livré tout entier à ses études, accueilli et aimé de la princesse palatine Élisabeth, qui avait choisi sa résidence à la Haye, ne donnait que peu d'attention à ces débats. Mais enfin, il lui fallut rompre le silence, et répondre à ses adversaires, lorsque Voet, empruntant le nom d'un jeune professeur, qui eut la lâcheté d'y consentir, publia contre Descartes un ouvrage spécial, rempli des accusations les plus épouvantables et des injures les plus atroces. Descartes réfuta cet écrit, et fit remettre des exemplaires de sa réponse aux bourgmestres d'Utrecht; mais les intrigues de Voet avaient déjà produit leur effet sur ces magistrats. Descartes fut très surpris d'apprendre au bout de quelques semaines, que sa réfutation avait été citée et condamnée à leur tribunal. Il leur écrivit pour expliquer les motifs de sa conduite, en leur représentant toutefois que, comme étranger, il n'était pas soumis à leur juridiction. Cette modération commençait à leur faire sentir qu'ils avaient été trop loin; mais cela fit voir aussi à Voet qu'il fallait prendre une autre marche, et ne pas laisser le moyen de répondre, à un homme dont les réponses produisaient un pareil effet. Il continua donc ses manœuvres et ses sollicitations contre le philosophe français; mais ce fut avec un tel secret, que sans que celui-ci pût être le moins du monde informé de cette bizarre procédure, ses deux derniers écrits furent déclarés libelles diffamatoires, et lui-même cité personnellement comme un criminel. Descartes ignorait entièrement tout ce qui se passait. Il restait tranquille dans sa solitude, sans qu'aucun de ses amis d'Utrecht l'eût averti, et plusieurs semaines s'écoulèrent depuis la condamnation de son livre, avant qu'il en eût été seulement informé. Il l'apprit enfin par deux lettres anonymes, dans lesquelles on l'avertissait du jugement déjà rendu contre lui. D'abord il ne fit pas attention à ces lettres, regardant comme impossible qu'on ne l'eût pas déjà prévenu d'une affaire aussi importante. Mais, par réflexion, ayant pris le parti d'aller à la Haye, il y apprit que la chose était depuis longtemps publique, que lui seul l'ignorait encore, et qu'il ne s'agissait pour lui de rien moins que d'aller à Utrecht répondre sur le crime d'athéisme envers Dieu, et de calomnie envers un homme de bien. Descartes, confondu d'étonnement, eut recours à l'ambassadeur de France, pour réclamer les droits de sa nation. Celui-ci s'adressa aussitôt au prince d'Orange, qui fit écrire aux états d'Utrecht une lettre pressante pour qu'on rendît satisfaction à Descartes. Mais Voet avait si bien pris ses mesures, que cette protection arriva trop tard. Il avait mis une telle activité dans ses démarches, que la condamnation était déjà imprimée, publiée et affichée dans toutes les principales villes des Provinces-Unies. On avait porté la précaution du secret, jusqu'à ne lire la sentence de Descartes dans le conseil, qu'à une heure extraordinaire, à laquelle on savait que ceux qui auraient pu l'avertir ne s'y trouveraient pas. Comme on pensait qu'il ne serait pas instruit de la citation, on espérait qu'il serait condamné par contumace à des amendes considérables, que ses livres seraient brûlés; et l'on prétend que Voet avait déjà fait marché avec le bourreau pour élever ce jour-là un bûcher d'une hauteur extraordinaire. Une fois cet éclat fait, Descartes n'au-

n'ait pu se montrer nulle part sans voir son nom diffamé, et celui de ses adversaires en honneur. Tel était le plan de cette vile machination. Mais quand on vit que Descartes se jetait au-devant de ses ennemis, et avait trouvé des protections puissantes, les magistrats commencèrent à être honteux de ce qu'ils avaient fait; et cette honte rejaillissant sur Voet, mit à nu tout l'odieux de sa conduite. Descartes établit facilement sa justification: il prouva que le libelle atroce qui avait été répandu contre lui sous un nom supposé, était de Voet, et celui qui s'en était déclaré l'auteur convint juridiquement de cette vérité. Telle fut l'issue d'une persécution qui ravit pour un temps à Descartes son loisir et sa tranquillité. Néanmoins, il publia bientôt après son grand ouvrage sur le système de l'univers. C'était en effet la manière la plus noble dont il pût se venger de ses ennemis. Mais dès-lors le coup de l'injustice était porté. Descartes s'apercevait avec chagrin que la partie métaphysique de ses ouvrages, à laquelle il attachait un grand prix, lui attirait sans cesse de nouvelles querelles; et quant à ses découvertes géométriques, il les voyait comprises et appréciées par si peu de personnes, qu'il ne pouvait guère y trouver de dédommagement. Il se repentit alors de sa célébrité; et, regrettant les douceurs d'une vie obscure, il prit pour devise: *Qui benè latuit, benè vixit.* Ces dégoûts furent encore augmentés par une nouvelle persécution que lui suscitèrent les théologiens de Leyde. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsque la reine de Suède, Christine, lui fit proposer de prendre sa cour pour retraite. Descartes, qui avait toujours aimé l'indépendance, et qui, comme il le disait lui-même, mettait sa liberté à si haut prix, que tous les princes de la terre n'auraient pu la payer, Descartes accepta pourtant cette proposition, et il eut raison de le faire. Elle devait avoir pour lui beaucoup de douceur dans un moment où il était malheureux, et cet honneur d'être recherché par une grande reine, et appelé près d'elle, devait aussi lui être utile pour confondre ses persécuteurs. Il se détermina donc à quitter son cher ermitage d'Egmond, pour aller vivre dans le rude climat de la Suède. Arrivé à la cour, il fut reçu de la reine avec la plus grande distinction, et, ce que d'autres auraient pu regarder comme une disgrâce, il sollicita et obtint d'elle la faveur d'être exempté de tout le cérémonial, et de ne paraître à la cour que lorsqu'il y serait appelé: mais pour prix de cette liberté, la reine voulut qu'il vînt l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Descartes, qui avait toujours eu un très grand besoin de repos, et dont la santé exigeait beaucoup de ménagement, ne put soutenir le changement de vie que cette obligation lui imposait, surtout dans un climat si froid, et au milieu des rigueurs de l'hiver. Il fut bientôt attaqué d'une fluxion de poitrine qui s'annonça par le délire, et il mourut le 11 février 1650, n'ayant pas encore cinquante-quatre ans. La reine voulut faire placer son tombeau parmi ceux des premières familles de Suède; mais l'ambassadeur de France (*Voy.* CHANUT) réclama pour lui la sépulture de ses compatriotes, et son corps fut transporté à Paris, en 1666. Nous avons déjà remarqué, pour l'honneur de la France, que les persécutions que Descartes éprouva, lui ont toutes été suscitées par des étrangers: ajoutons que son nom fut célébré et honoré dans sa patrie, de son vivant même. Le cardinal Ma-

zarin lui fit donner en 1647, avec les circonstances les plus honorables, une pension de 3,000 livres, qui, malgré les troubles du royaume, lui fut exactement payée. On lui donna encore, l'année suivante, le brevet d'une autre pension plus considérable, accompagnée des plus grands éloges; mais quand il eut payé les droits d'usage, il n'en entendit plus parler; ce qui lui faisait dire que jamais parchemin ne lui avait coûté si cher. Descartes vécut dans le célibat, et mourut sans postérité. Il paraît cependant que la société des femmes avait pour lui un attrait particulier, et qu'il se plaisait beaucoup à leur conversation. Il avait eu une fille naturelle nommée *Francine*, qu'il élevait près de lui avec une tendre affection. En 1640, il la perdit à Amesfort, à l'âge de cinq ans, et cette perte lui causa une vive douleur (1). Ses vertus offraient, comme son génie, un caractère élevé et mâle, que tempéraient cependant la simplicité des mœurs, l'habitude de la modération, et le sentiment de la véritable modestie. L'éloge de Descartes a été proposé par l'académie française, en 1765, et Thomas a remporté le prix: son discours est écrit dans les intentions les plus estimables; mais dans plusieurs parties, il était difficile à l'auteur de juger bien précisément ce qu'il fallait louer ou blâmer, et d'ailleurs il aurait su faire cette distinction, que l'usage la lui aurait interdite. Voltaire fit à Thomas de grands compliments sur cet éloge, surtout à cause du portrait de Voetius qu'il avait fort généralisé. Mais ce même Voltaire, lorsqu'il voulut écrire sur Descartes en son propre nom, s'est bien gardé de suivre une marche semblable. L'article *Cartésianisme* du *Dictionnaire philosophique* est peut être trop sévère; mais c'est d'ailleurs un chef-d'œuvre de justesse d'esprit, de raison et de philosophie. Cet article, et celui du même ouvrage qui traite de l'intelligence des bêtes, nous paraissent renfermer une appréciation très juste et très fine de la métaphysique de Descartes. C'est un prodige de voir un géomètre, un métaphysicien, tel que Descartes, apprécié par un si grand poète, avec tant de discernement et de profondeur. Les œuvres de Descartes ont été réunies sous le titre de: *Opera omnia*, Amsterdam, 1690--1701, 9 vol in-4°., ou 1713, aussi 9 vol. L'édition française contient 13 vol., in-12, savoir: I. *les Principes de la philosophie, écrits en latin, par Descartes, et traduits en français par un de ses amis* (Picot), 1724, in-12, réimprimés d'après la révision de Claude Clerselier. II. *L'Homme de René Descartes et la formation du fœtus, avec les remarques de Louis de Laforge*, 1729, in-12; III. *Méditations métaphysiques*, 1724, 2 vol. in-12; c'est la traduction du duc de Luynes. IV. *Les passions de l'ame, le monde, ou Traité de la lumière, et la géométrie; nouvelle édition augmentée d'un discours sur le mouvement local et sur la fièvre, suivant les principes du même auteur*, 1726, in-12; V. *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences; plus, la dioptrique et les*

(1) C'est Baillet qui dans sa *Vie de Descartes*, parle de cette fille naturelle; mais le chartreux d'Argonne dit dans ses *Mélanges*, connus sous le nom de Vigneul de Marville, que c'est un conte imaginé par les ennemis de Descartes, à l'occasion d'une fille automate faite avec beaucoup d'industrie, pour prouver que les bêtes n'ont point d'ame et ne sont que des machines fort composées. Descartes ayant mis sa fille automate sur un vaisseau, le capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse qui la renfermait, et surpris des mouvements qu'il remarqua dans cette machine, qui semblait être animée, il la prit pour le diable et la jeta dans la mer. Mais cette anecdote même, que le chartreux dit tenir d'un Cartésien, a l'air d'un conte fait à plaisir. Y—VE.

Digitized by Google

météores, la mécanique et la musique, qui sont des essais de cette méthode, 1724, 2 vol. in-12. Les notes sur le *Discours* sont de N. Poisson, prêtre de l'oratoire. VI. *Lettres*, 1714-1725, 6 vol. in-12. Les éditions indiquées sont les meilleures; il est inutile de mentionner les autres. Bayle a donné un *Recueil de quelques pièces curieuses, concernant la philosophie de Descartes*, 1684, in-12. Parmi les écrivains qui ont écrit pour ou contre Descartes, on doit remarquer le P. Daniel et Huet, évêque d'Avranches (*Voy.* DANIEL et HUET). Sa vie, par Baillet, fut imprimée à Paris, 1691, 2 parties formant plus de mille pag. in-4°., et abrégée en 1672, in-12. Le P. Boschet publia des *Réflexions* sur cette *Vie*, La Haye (Paris), 1692, in-12.

B—T et F—T.

DESCAURRES. *V.* CAURRES (des).

DESCHAMPS. *Voy.* MOREL.

DESCHAMPS (JACQUES), né à Virummerville dans le diocèse de Rouen, en 1677, fut docteur de Sorbonne, curé de Dangu en Normandie, et mourut le 1er. octob. 1759, après avoir légué à son église tout son mobilier, montant à 10,000 fr., à la charge d'entretenir une maîtresse d'école. Il avait laissé en manuscrit un ouvrage qu'on imprima sous le titre de *Traduction nouvelle du prophète Isaïe, avec des dissertations préliminaires et des remarques*, 1760, in-12, traduction plus élégante que littérale, Deschamps s'étant permis de renverser l'ordre des versets et même de paraphraser. — DESCHAMPS (François-Michel CHRÉTIEN), né à Montmorency, diocèse de Troyes, en 1683, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, embrassa l'état militaire, qu'il quitta ensuite pour la finance, ou du moins pour un emploi dans les bureaux des frères Pâris Duverney. Il mourut le 10 novembre 1747. Il s'était occupé de littérature; ses ouvrages sont : I. *Caton d'Utique*, tragédie, représentée et imprimée en 1715; elle eut douze représentations. II. *Antiochus et Cléopâtre*, tragédie représentée en 1717, imprimée en 1718, in-12; III. *Artaxerce*, tragédie représentée en 1735 (et non 1753); elle n'eut qu'une représentation, et n'est pas imprimée. IV. *Médus*, tragédie, 1739, in-8°.; V. *Lycurgue*, tragédie qui n'a été ni représentée ni imprimée; VI. *la Religion défendue, contre l'épître à Uranie.* Grosley, en mentionnant cet ouvrage, ne dit pas si c'est en vers ou en prose que Deschamps a voulu réfuter Voltaire. VII. *Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances*, 1740, 2 vol. in-12. D'après une lettre de Voltaire, on est fondé à attribuer à Pâris Duverney une grande part à cette réfutation des *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, qui avaient paru en 1758, 2 vol. in-12, et ont pour auteur Dutot. — DESCHAMPS (Pierre-Suzanne), avocat à Lyon, de l'académie de cette ville, député aux états-généraux, fut blessé mortellement le 9 octobre 1793, à la sortie que firent les Lyonnais en abandonnant leur ville. Il a donné, dit Desessarts, « un » *Traité de l'Adultère*, inséré dans » le *Dictionnaire des arrêts* de Prost » de Royer. » A. B—T.

DESCHAMPS (ÉTIENNE AGARD.) *Voy.* CHAMPS.

DESCHAMPS (CLAUDE-FRANÇOIS), chapelain de l'église d'Orléans, y naquit le 10 avril 1745. Pendant ses études au séminaire, il annonçait les plus heureuses dispositions, quand des tracasseries jésuitiques le forcèrent d'abandonner un ministère que, dans la suite, il ne voulut jamais reprendre.

Une circonstance imprévue lui fit connaître un élève, muet de naissance, en qui Peirère avait créé la faculté de la parole. Ce miracle de l'art le frappa au point, qu'à l'instant sa vocation fut décidée. Fortune, talent, existence, il consacra tout à l'éducation des sourds-muets. Ce fut particulièrement à la classe du peuple qu'il offrit ses leçons gratuites : aux élèves de ce genre il donnait à la fois du pain et des leçons. On tenta de l'attacher à l'abbé de l'Épée; mais il refusa de sacrifier à son avancement le sentiment de préférence qu'il accordait au système de l'Israélite sur celui de son illustre émule. Ainsi l'abbé Deschamps vécut obscur, et mourut presque ignoré, mais très regretté de ses amis et surtout de ses élèves, en janvier 1791. Nous avons de lui : I. *Lettre à M. de Sailly, capitaine de cavalerie, sur l'institution des sourds muets*, Paris, 1777; II. *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, Debure, 1779, in-12. La lettre précédente, réimprimée à la tête de ce Cours, lui sert de préface et d'introduction. Le *Journal des Savants* rendit un compte avantageux de cet ouvrage en avril 1779. Dans la même année, parurent les *Observations d'un sourd-muet sur le Cours élémentaire de l'instituteur.* L'étrange auteur, ainsi qu'il se nomme, attaque l'abbé Deschamps, parce qu'il condamne le langage des signes, en préférant comme moyen principal l'inspection des mouvements qu'exige l'articulation de la parole. III. *Lettre à M. de Belle-Isle, secrétaire des commandements de M. le duc d'Orléans*, pour servir de réponse à ces *Observations*, 1780. IV. *De la manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, etc., Paris, Debure, 1783, in-12. P—D.

DESCHIZAUX (Pierre), médecin, et substitut du procureur-général du grand conseil, naquit à Mâcon en 1687. Il partit en 1724, avec une permission du roi, pour faire un voyage en Russie et en Perse, afin d'y acquérir la connaissance des plantes. Le czar Pierre Ier. lui accorda une pension annuelle de 300 roubles, et des lettres de recommandation pour faciliter son voyage. Deschizaux avait été désigné pour être médecin à la suite du comte de Romanzow, qui allait en Turquie et de là en Perse, pour régler les limites de ces trois états. Mais sa destination fut changée; alors le premier médecin du czar le pria de lui donner par écrit ses idées au sujet de l'établissement d'un jardin de botanique. Elles furent goûtées, et l'on allait s'occuper de leur exécution, lorsque des affaires de famille le rappelèrent en France. Il publia à son retour : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin botanique à St.-Pétersbourg*, Paris, 1725, in-8°.; ib., 1728, in-8°. On y trouve un catalogue très succinct de ce que l'histoire naturelle offre de plus remarquable en Russie, et la note des auteurs qui ont décrit ce pays, avec des particularités qui annoncent un bon observateur. Les détails apprennent que Deschizaux avait vu la Livonie, et Bergen en Norwége; la seconde partie contient le projet du jardin, en français et en latin. En juillet 1726, Deschizaux retourna à St.-Pétersbourg, et il demanda à être employé avec le même salaire que lui avait accordé Pierre Ier., ou à obtenir une gratification pour voyager dans les provinces de Russie, et y travailler à la perfection de la botanique. On lui accorda 50 roubles. Il quitta la Russie au commencement de novem-

bre, et revint en France par l'Angleterre. Sa relation parut sous ce titre : *Voyage de Moscovie*, Paris, 1727, in-8°., puis sous celui de *Description d'un voyage fait à St.-Petersbourg*, Paris, 1728, in-12. Deschizaux est le premier Français qui ait écrit une relation de la Russie. Tout son voyage est d'une extrême concision. Il ne parle que de ce qu'il a vu, et s'attache peu à décrire l'aspect des pays, mais tout ce qui est intéressant fixe son attention. Il paraît qu'il ignorait les langues étrangères, car il estropie presque tous les noms qu'il cite. E—s.

DESCOUSU (Celse-Hugue), en latin *Dissutus*, jurisconsulte, né en 1480, à Châlons-sur-Saône, fit sa philosophie à Paris, et étudia ensuite le droit dans les universités de Turin et de Pavie. Il fut reçu docteur à l'âge de vingt-deux ans, et il avait déjà exercé pendant quelque temps l'emploi d'assesseur du podestat de Milan. De retour en France, il obtint la chaire de professeur en droit canon à Montpellier; mais il ne la conserva que deux années. Entraîné par son inconstance naturelle, il s'établit successivement en Flandre à Bruges, puis en Espagne dans l'Arragon, à Barcelone, à Madrid, et enfin à Tolède, où il était en 1532. Son érudition, très grande, même pour le temps où il vivait, lui procura partout des amis puissants, et l'on sait, par un de ses ouvrages, qu'il avait été nommé en Espagne *fiscal del consejo real*, charge qui revient à celle d'avocat-général au parlement. On lui doit des éditions des principaux traités du droit civil et ecclésiastique, avec des notes et des additions importantes. On en trouve la liste dans la bibliothèque de Bourgogne, dans le Moréri de 1759, et dans la vie de Descousu, par le président Bouhier, à la tête des *Coutumes générales du duché de Bourgogne*. Les ouvrages qu'il a composés sont : I. *Destructorium cautelarum Barth. Cæpollæ*, imprimé plusieurs fois; II. *De clausulis prorogatoriis*, Paris, 1513, in-8°. Cette édition n'est pas la première, et il y en a plusieurs autres; III. *Repertorio de todas las leyes del regno del Castilla, abreviadas y reducidas en forma de repertorio decisivo por el orden del A. B. C.*, Valladolid, 1547, in-fol.; IV. *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol. — Descousu (Celse-Hugue), de la même famille que le précédent, avec lequel plusieurs biographes l'ont confondu, licencié en droit, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Challons, en 1522. Il avait étudié à Padoue et dans d'autres universités d'Italie, et il prenait le titre de professeur en grec et en hébreu à Paris. C'est à lui qu'on doit la première édition grecque des *Idylles* de Théocrite qui ait été publiée en France; elle fut imprimée à Paris par Gilles Gourmont, vers 1512, in-8°., et Descousu la dédia à Jérôme Aléandre, son condisciple. La même année, il donna une édition des *Vies des Pères du désert*, par S. Jérôme, Lyon, Vincent, in-fol., plus correcte que celles qui l'avaient précédée. L'abbé Goujet lui attribue encore un petit ouvrage en vers français, intitulé : *Les grans grâces de France, nouvellement composées pour le joyeux retour du roi notre sire* (Louis XII), *contenant ses grans prouesses depuis son sacre et couronnement jusqu'à présent*, in-4°. de 8 feuillets. Les lettres initiales du prologue forment le nom de Descousu. W—s.

DESCROIX (Nicolas-Chrétien.) *Voy.* Chrétien, t. VII, p. 356, l. 1.

DESDOSSAT *Voy.* Baume.

DESEINE (François), libraire français, né à Paris, fit plusieurs voyages en Italie, et s'établit à Rome, où il mourut en 1715. On a de lui : I. *Description de la ville de Rome, en faveur des étrangers*, Lyon, 1690, in-4°., ou 4 vol. in-12. Cet ouvrage est divisé en trois parties ; la première offre une description de Rome ancienne, ou plutôt une explication de deux descriptions faites par Publius Victor et Sextus Rufus. Deseine avertit qu'il a abrégé le commentaire de Famiano Nardini sur ces deux auteurs, mais qu'il n'adopte pas toujours son sentiment. La seconde partie contient la description détaillée de Rome moderne, et la troisième, la relation des cérémonies de la cour de Rome. II. *Nouveau Voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes les provinces, villes et lieux considérables, et des îles qui en dépendent*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. L'auteur dit dans sa préface, que quoiqu'il y ait beaucoup de livres qui portent le titre de Voyage d'Italie, il ne croit pas qu'on en puisse trouver un plus ample que le sien, parce qu'ayant visité plus d'une fois tout le pays, et ayant long-temps séjourné en Italie, il a un grand avantage sur les autres auteurs. Ce voyage est en forme d'itinéraire ; Deseine y parle peu des mœurs et des coutumes des Italiens, et décrit rarement l'aspect du pays. III. *Bibliotheca Slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal P. L. Slusi*, Rome, 1690, in-4°. ; IV. *Rome ancienne et moderne*, Leyde, 1713, 10 vol. in-12. Ce livre est une nouvelle édition du N°. I, considérablement augmentée. Deseine, reconnaissant de l'accueil que le public avait fait à son ouvrage, s'occupa pendant vingt-quatre ans à le revoir ; enfin, n'y trouvant plus rien à changer, il l'envoya à Vander-Aa, libraire à Leyde, pour qu'il le publiât. *Rome ancienne* parut la première, *Rome moderne* la seconde. Ces deux descriptions se trouvent même assez souvent séparées, et forment réellement deux ouvrages distincts. Dans la première édition, l'auteur n'avait pas mis de figures, dans la seconde on en voit un grand nombre, toutes très bien gravées. Cet auteur est très exact, et il ne manque jamais de citer les livres où il a puisé. V. *Tavole della geografia.*, 1690, in-fol. C'est un recueil des cartes de Sanson, avec des explications et quelques additions. E—s.

DESERIZ (Joseph-Innocent), savant cardinal hongrois, né en 1702 à Neitra, d'une famille noble, entra de bonne heure dans la congrégation des Ecoles pies, où il enseigna les belles-lettres, qu'il avait cultivées dès son enfance avec une ardeur peu commune. Il enseigna depuis la théologie au séminaire de Raab ; et après avoir rempli successivement différentes charges de son ordre, il fut envoyé à Rome, où il reçut le chapeau de cardinal. Il profita de son séjour dans cette capitale pour recueillir dans la bibliothèque du Vatican et dans les autres trésors littéraires qui y abondent, les matériaux qu'il mit depuis en œuvre dans ses ouvrages historiques. Le pape Benoît XIV l'envoya en qualité de légat auprès de Constantin Maurocordato, hospodar de Valakie. Le succès de cette mission ne répondit pas au zèle qu'il y déploya. De retour dans sa patrie, Deseriz fixa son séjour à Waiczen, et s'y livra exclusivement à l'étude et à la composition de ses divers ouvrages. La guerre littéraire qu'il eut à soutenir contre le P. Pray, jésuite, concernant l'origine des Huns et des Turks, fit grand

brui dans le temps, et ne finit qu'à sa mort, arrivée en 1765. Ses principaux ouvrages sont : I. *Tractatus ad probandam piacularum flammarum existentiam*, Raab, 1738, in-8°. II. *Pro cultu litterarum in Hungariâ, ac speciatim civitate diœcesique nitriensi vindicatio*, Rome, 1743, in-4°. III. *De initiis ac majoribus Hungarorum commentaria*, Bude, 1748, 1753 et 1758, 3 vol. in-fol., suivis de deux volumes publiés à Pest en 1760. Le tome I[er]. de cet important ouvrage est enrichi du texte entier d'un ancien manuscrit du Vatican, qui n'avait jamais été publié; dans le tome 2°., qui traite des Scythes, des Amazones, etc., on trouve des recherches sur l'alphabet scythique; les tomes 3 et 4 renferment l'histoire d'Attila et celle des Huns jusqu'à la conversion des Hongrois au christianisme; le 5°. contient la Vie de S. Etienne, premier roi de Hongrie. IV. *Historia episcopatûs, diœcesis ac civitatis Vaciensis, unà cum rebus synchronis*, 1763, in-fol.
C. M. P.

DESESSARTS (Alexis), né à Paris en 1687, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua comme appelant et réappelant de la bulle, ainsi que par ses écrits religieux, et mourut le 12 mai 1774. On a de lui : I. *Sentiment de S. Thomas sur la crainte*, 1735 in-4°.; II. *Traité de la venue d'Elie* (et non *du Messie*, comme dit la table du *catalogue de la Bibliothèque du roi*), 1737, in-12; III. *Défense des SS. Pères et des auteurs catholiques sur le retour futur d'Elie et sur la véritable intelligence des Ecritures*, 1737, in-12; IV. *Suite de la Défense*, etc., 1740, 2 vol. in-12; V. *Examen du sentiment des SS. Pères et des anciens juifs sur la durée des siècles*, 1739, où l'on traite de la conversion des juifs. VI. *Dissertation où l'on prouve que S. Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12. L'abbé Cerveau indique quelques autres ouvrages d'Alexis Desessarts.—Poncet-Desessarts (Jean-Baptiste), frère d'Alexis, se consacra aussi à l'église, reçut le diaconat, mais ne voulut jamais recevoir la prêtrise. Il mourut le 25 décembre 1762. Il était né le 9 février 1681. On a de lui : I. des *Livres sur les convulsions*, au nombre de quatorze; II. quelques autres opuscules dont on trouve le détail au *catalogue de la Bibliothèque du roi*, D. 3156 et 3261.
A. B—t.

DESESSARTS (Denis Dechanet, connu sous le nom de), né à Langres vers 1740, y exerça quelques années l'état de procureur. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il alla à la Comédie française, et sa vocation fut décidée. Après avoir joué pendant quelque temps en province, il se trouvait à Marseille, lorsque, sur l'indication de Bellecour, on l'appela à Paris pour le charger des emplois des financiers et des rôles à manteau, que la retraite de Bonneval laissait vacants. Desessarts débuta à la Comédie française le 4 octobre 1772. Les deux ou trois premières années qui suivirent son début, il éprouva quelques dégoûts, mais il parvint à les surmonter, et fit oublier son prédécesseur. Desessarts était d'une grosseur énorme, et l'on peut s'en faire une idée d'après son portrait, mis à la tête du 3°. volume de l'*Histoire du Théâtre français*, par MM. Etienne et Martainville. Lorsqu'il jouait le rôle d'Orgon, dans le *Tartuffe*, il fallait une

table d'une hauteur extraordinaire pour qu'il pût se cacher dessous. Son camarade Dugazon le conduisit un jour chez le ministre : « Monseigneur, » dit Dugazon, la Comédie française » vient d'apprendre que l'éléphant de » la ménagerie est mort, elle vous prie » de vouloir bien accorder sa place à » Desessarts, en récompense de ses » services. » Desessarts, furieux, appela Dugazon en duel ; ils arrivent au lieu du rendez-vous : « Mon ami, dit » Dugazon, la partie n'est pas égale en- » tre nous ; tu présentes une surface » décuple de la mienne ; je vais tracer » avec du blanc d'Espagne un rond » sur ton ventre, et tous les coups qui » porteront hors de ce rond ne comp- » teront pas. » Cette plaisanterie arrêta le duel (1). Desessarts était très instruit ; il avait étudié les siences et les belles-lettres, et avait une mémoire étonnante. En 1793, il alla aux eaux de Baréges ; il y apprit l'arrestation de ses camarades les comédiens du Théâtre français ; il fut suffoqué par cette nouvelle, et mourut dans les derniers jours d'octobre. A. B—T.

DESESSARTS (Nicolas Lemoyne, connu sous le nom de), né à Coutances, le 1er. novembre 1744, fut avocat à Paris, puis libraire, et mourut le 5 octobre 1810. Il a été éditeur de plusieurs ouvrages, et est auteur de quelques autres. Il a publié comme éditeur : I. *Code pénal*, nouvelle édition, 1775, in-12 ; il y avait ajouté un *Discours sur l'administration de la justice criminelle* ; II. *Bibliothèque orientale, par d'Herbelot, nouvelle édition, réduite et augmentée*, 1781, 6 vol. in-8°., travail qui n'a rapporté ni gloire à Desessarts, ni profit à Moutard son libraire. III. *Œuvres de Duclos*, 1797, 4 vol. in-8°. ; 1802, 5 vol. in-8°. ; IV. *Élite des poésies de Chaulieu*, 1799, in-12 ; V. *les Poésies de Thomas*, 1799, in-8°. et in-12 ; VI. *Œuvres complètes de Gilbert*, 1797, in-12 ; VII. *Œuvres de Reyrac*, 1799, in-8°., VIII. *Traité de l'origine des romans, par Huet*, 1799, in-8°. ; IX. *Œuvres complètes de Thomas*, 7 vol. in-8°. ; il donna séparément les *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-8°. X. *Œuvres choisies de St.-Réal*, 1804, 2 vol. in-12 ; XI. *Œuvres choisies de St.-Évremont*, 1804, in-12 ; XII. *Œuvres choisies de Pélisson*, 1805, 2 vol. in-12. On lui doit comme auteur : I. *Instruction sur l'ordonnance civile et criminelle*, 1775, in-8°. ; II. *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugements qui les ont décidées*, 1775-1789, 196 vol. in-12 ; II. *les trois Théâtres de Paris*, ou *Abrégé historique de l'établissement de la Comédie française, de la Comédie italienne et de l'Opéra*, 1777 (et non 1776), in-8°. ; III. *Choix de nouvelles Causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12 ; IV. *Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, ou *Dictionnaire historique et judiciaire, contenant les anecdotes piquantes et les jugements fameux des tribunaux de tous les temps et de toutes les nations*, 1778-1784, 9 vol. in-8°. ; V. *Émile et Sophie*, ou *les Époux désunis*, mélodrame en un acte et en prose, 1785, in-8°. ; VI. *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12. C'est l'histoire des grands criminels, extraite de l'*Essai sur l'Histoire générale des tribunaux*. Depuis la révolution, Desessarts a

(1) L'appétit de Desessarts était proportionné à sa taille. Ses transpirations étaient si abondantes qu'il fallait l'éveiller la nuit pour lui faire changer de linge d'heure en heure.

ajouté à ce recueil dix autres volumes, qui contiennent les procès de Bailly, de Camille-Desmoulins, de Favras, de Joseph Lebon, de Mme. Rolland, de Carrier, de Danton, de Marie-Antoinette, etc. etc. VII. *La morale de l'adolescence*, Utrecht, 1785, in-8°.; VIII. *Dictionnaire universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4°.; IX. *la Vie et les crimes de Robespierre et de ses principaux complices*, 1798, 2 vol. in-12 ou 3 vol. in-18. En 1802, Desessarts publia un 4e. vol. in-18, contenant les crimes du duc d'Orléans (Égalité) et son procès. X. *Préceptes sur le beau et le sublime*, 1798, in-12; XI. *Règles et exemples sur la prosodie française, la versification et le style figuré*, 1798, in-12; XII. *Abrégé des Vies des Hommes illustres, de Plutarque*, 1798, 3 vol. in-8°. Il publia un *Supplément* ou un 4e. volume, en 1801, et renouvela alors le frontispice des trois premiers; il renouvela les frontispices des quatre volumes en 1805. XIII. *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 5 vol. in-8°., ouvrage qui ne justifie guère son titre. Desessarts publia un *Supplément* en l'an VII (1799). Depuis il a, en société avec M. Barbier, refondu ce travail, et ces deux collaborateurs l'ont publié en 5 vol in-8°., 1808-1810. Desessarts n'a que trop contribué à cette nouvelle édition. XIV. *Nouveau Dictionnaire bibliographique portatif*, 1798, in-8°., ouvrage au-dessous du médiocre; il ne se vendit pas. L'auteur, sans y rien changer que le frontispice, le reproduisit en 1804, en y ajoutant toutefois, *ad calcem*, quatre catalogues de bibliothèques, d'un homme d'état, d'un jurisconsulte, d'un militaire, des ministres des cultes, catalogues qui sont l'ouvrage de M. Barbier, et ont été imprimés à part. XV. *Siècles littéraires de la France, ou Nouveau Dictionnaire historique, critique et bibliographique de tous les écrivains français, morts et vivants, jusqu'à la fin du 18e. siècle*, 1800-1801, 6 vol. in-8°. Un *Supplément* a paru en 1803, in-8°. L'auteur a laissé quelques matériaux pour la suite de cet ouvrage(1). Quelques articles des *Siècles littéraires* sont curieux, mais ils sont en très petit nombre, et ont été fournis à l'éditeur par différents littérateurs, les omissions sont très nombreuses, et les erreurs ne le sont pas moins. XVI. *Discours sur l'établissement et les progrès des lettres en France, jusqu'à la fin du 18e. siècle*, 1800, in-8°.; c'est l'introduction de l'ouvrage précédent, du premier volume duquel elle fait partie. XVII. *Tableau de la police de Londres*, opuscule faisant partie du volume intitulé: *Mélanges historiques et politiques sur l'Angleterre*, 1802, in-8°. Ce *Tableau* devait entrer dans l'histoire de la police étrangère, par laquelle l'auteur se proposait de terminer son *Dictionnaire de police*. XVIII. *Galerie des Orateurs grecs et latins, ou Tableau des effets de l'éloquence chez les anciens*, 1806, in-8°. XIX. Plusieurs *Mémoires*, dans différentes causes, de 1776 à 1779; il cite lui-même les principaux dans ses *Siècles littéraires*. Desessarts

(1) M. Ersch, auteur d'une *France littéraire* publiée à Hambourg, 1797, 3 vol. in-8°. et 2 vol. de supplément qui ont paru en 1802 et 1806, a été fortement mis à contribution par M. Desessarts. Le professeur allemand fit à ce sujet insérer des *Observations* dans le *Magasin Encyclopédique*, septième année, t. III, p. 480. Desessarts répondit dans le même journal, t. IV, p. 340, et il est loin de repousser victorieusement les reproches de M. Ersch. Par exemple, quoiqu'il dise que l'article *Collin-Harleville* a été fourni pour les *Siècles littéraires* par Collin lui-même, il n'en est pas moins vrai que cet article est inexact et incomplet; inexact, puisque Collin n'est pas né à Maintenon, mais à Mévoisin; incomplet, parce qu'on n'y parle pas de *Rose et Picard*, comédie jouée et imprimée en 1794.

a coopéré au *Répertoire universel de jurisprudence* (de Guyot) Paris, 1775, 17 vol. in-4°. ou 81 vol. in-8°., et au *Dictionnaire de jurisprudence* de l'*Encyclopédie méthodique*. A. B—T.

DESESSARTS. *Voy.* HERBERAY,

DESESSARTZ (JEAN-CHARLES), médecin, petit-fils de J.-B. Desessartz, officier de génie très distingué (1), naquit en 1729, à Bragelogne, à quatre lieues de Bar-sur-Seine en Champagne. Il commença ses humanités à Tonnerre, et les acheva, ainsi que sa philosophie, au collége de Beauvais, à Paris. Les jésuites désirèrent l'attirer dans leur ordre; mais Desessartz ne voulut point sacrifier sa liberté, et d'ailleurs la théologie n'était pas de son goût; il donna la préférence à la médecine, et se livra avec ardeur à l'étude de cette science. Pour suppléer à la modicité de sa fortune, il donna des leçons de mathématiques; et, la faculté de Paris exigeant alors des frais considérables de réception, il alla prendre le doctorat à l'université de Reims. Après avoir rempli cette formalité, Desessartz s'établit d'abord à Villers-Cotterets, avec le titre de médecin du duc d'Orléans, puis à Noyon. Le zèle éclairé qu'il montra dans le traitement de diverses épidémies, les Mémoires intéressants qu'il eut soin de communiquer à la faculté de Paris, obtinrent le suffrage de cette société savante; elle témoigna le désir de voir ce médecin habile exercer ses talents sur un plus grand théâtre. Flatté de ce témoignage d'estime, Desessartz revint dans une ville qu'il n'avait quittée qu'à regret. Admis au doctorat en 1769, il fut nommé professeur de chirurgie en 1770, professeur de pharmacie en 1775, et doyen en 1776. Il exerçait ces honorables fonctions, lorsque Lassone et Vicq-d'Azyr sollicitèrent et obtinrent la fondation d'une société royale de médecine. Desessartz fit des efforts aussi pressants qu'inutiles pour empêcher l'érection de ce nouveau corps académique, dans lequel il voyait un foyer de haines, de dissensions et de rivalités nuisibles aux progrès de l'art. Heureusement ces craintes ne se réalisèrent point; la faculté continua de répandre l'instruction, et la société royale publia des Mémoires du plus haut intérêt. Quand l'Institut remplaça les académies, que la révolution avait détruites, Desessartz y fut admis un des premiers, et se montra constamment un des membres les plus zélés de ce corps illustre. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-un ans, cet habile médecin succomba, le 13 avril 1811, à la suite d'un catarrhe pulmonaire. Une pratique très étendue, et généralement heureuse, ne lui laissa qu'un temps fort limité pour les travaux de cabinet. Ses écrits, en effet, ne sont ni aussi nombreux ni aussi considérables qu'on pourrait le penser, d'après la longue carrière qu'il a parcourue, et l'époque à laquelle parut son premier ouvrage. I. *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, ou *Réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens*, Paris, 1760, in-8°.; la seconde édition, augmentée d'un Avertissement et d'un Supplément, est également in-8°., Paris, an VII. La première édition a été traduite en allemand par Jean-George Krünitz, Berlin, 1763, in-8°. Cette production intéressante valut à Desessartz le titre de médecin des enfants, titre flatteur auquel il acquit un nouveau droit en rappelant à la vie

(1) Ce fut J.-B. Desessartz qui dirigea les fortifications de Casal, de Cherbourg, et d'Ardé en Irlande où il avait accompagné le corps d'armée envoyé par Louis XIV dans ce royaume au secours de Jacques II.

l'aimable Berquin (1). II. *Mémoire sur le croup*, Paris, 1807, in-8°.; *ibid.*, 1808, in-8°. Les nombreux et excellents ouvrages auxquels a donné naissance un brillant concours, n'ont pas rendu inutile l'opuscule de Desessartz. III. *Recueil de Discours, Mémoires et Observations de médecine clinique*, Paris, 1811, in-8°. La plupart des pièces qui composent ce recueil avaient été déjà publiées isolément à diverses époques. On y distingue un Mémoire curieux sur les propriétés médicales de la musique, un Discours sur le danger des inhumations précipitées, un Essai sur la topographie médicale du canton de Paris, une Lettre sur le salep. On doit encore à Desessartz une édition de la Matière médicale de Jean-Frédéric Cartheuser: *Fundamenta materiæ medicæ*, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Il y a joint des notes. M. Cuvier a prononcé à l'Institut l'éloge de Desessartz; M. Louis a lu à la société médicale d'émulation, et publié dans son Bulletin, une Notice biographique sur ce medecin. C.

DESFAUCHERETS (JEAN-LOUIS BROUSSE), auteur dramatique et administrateur, naquit en 1742, d'un procureur au parlement, qui lui laissa de la fortune. Son debut au théâtre ne fut pas heureux. Le premier de ses ouvrages (*l'Avare cru bienfaisant*, comédie en cinq actes et en vers, représentée le 15 décembre 1784), fut sifflé avec une extrême rigueur. L'auteur, qui n'avait point encore acquis d'expérience, s'était fait, dans le monde, de nombreux ennemis, par la liberté avec laquelle il jugeait hautement les productions de ses rivaux; et ceux-ci avaient saisi avec avidité l'occasion d'humilier son amour propre. Il paraît que cette leçon fut utile au jeune Desfaucherets, car, depuis, il sut se faire des amis et il eut le mérite non moins rare de les conserver dans les circonstances les plus difficiles de la révolution. Son second ouvrage (*le Mariage secret*, comédie en trois actes et en vers, représentée avec le plus brillant succès, en 1786), est considéré comme le premier de ses titres littéraires. C'est une production remplie d'esprit et de gaîté, qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; et dont le comique est beaucoup mieux senti à la représentation qu'à la lecture. Le public n'accueillit point avec la même faveur, en 1798, sa comédie en cinq actes et en vers intitulée *les Dangers de la présomption*. Les journaux en louèrent le style et le naturel. On trouva que l'action était beaucoup trop faible pour fournir matière à cinq actes, et que le caractère principal ne répondait que très imparfaitement au titre de la pièce. Il a, en outre mis au théâtre; I. *le Portrait* ou *le Danger de tout lire*, comédie en un acte et en vers, 1786; II. *la double Clé*, ou *Colombine commissaire*, parade en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, jouée au théâtre Italien (1786); III. *l'Astronome*, opéra comique en deux actes et en prose, représenté avec succès au théâtre Feydeau, en 1799; IV. *la Punition*, opéra comique en un acte, 1799; V. *la Pièce en répétition*, comédie en deux actes et en prose, au théâtre Louvois (1801); VI. *Arioste gouverneur*, ou *le Triomphe du génie*, comédie-vaudeville (1800). Il avait composé ces deux dernières pièces en société avec M. Roger, son ami. On a trouvé dans ses papiers plusieurs ouvrages qu'il n'avait pas mis au jour: *l'Ennemi de soi-même*, comédie en cinq actes; *le*

(1) Il est bon de remarquer que c'est dans cet ouvrage que J.-J. Rousseau, d'après le conseil de Piron, a puisé ce qu'il a dit de bon sur l'éducation physique dans son *Émile* publié deux ans après.

Danger des petits ennemis, comédie en cinq actes; *les Deux Soubrettes*, en trois actes; des pièces de vers, des chansons, des contes, des fragments traduits de l'anglais, etc. Il avait eu part au *Portrait de Fielding* (vaudeville en un acte), en société avec MM. le vicomte de Ségur et Desprez. Desfaucherets occupa diverses places dans le cours de la révolution. Nommé lieutenant de maire au bureau des établissements publics en 1789, il fut élu, peu de temps après, membre du directoire du département; mais ses opinions politiques ne s'accordant nullement avec celles des hommes sanguinaires qui opprimaient la France en 1793, il eut l'honneur de devenir *suspect* et son emploi lui fut enlevé. Lorsque des circonstances moins funestes permirent aux honnêtes gens de reparaître, il rentra au département, d'abord comme chef de bureau, ensuite, comme administrateur des hospices civils. Il faisait les fonctions de censeur au ministère de la police, lorsqu'une maladie de langueur l'enleva aux lettres et à ses amis, le 18 février 1808. Desfaucherets n'avait pas un assez grand talent d'observation pour traiter avec beaucoup de succès la comédie de caractère; ses pièces de théâtre pèchent presque toutes par la conception; mais des situations heureuses, des traits de satire ingénieux, un dialogue vif et bien coupé, et des plaisanteries de très bon goût, compensent à peu près, dans la plupart de ses ouvrages, ce que ses plans ont de défectueux. Un écrit qu'il publia en 1790, sous le titre de *Compte rendu concernant l'administration de Paris*, prouve qu'il alliait l'esprit des affaires avec le goût des belles-lettres, et qu'il était du petit nombre des administrateurs aussi intègres qu'éclairés. F. P—T.

DESFONTAINES, auteur dramatique, fut contemporain de P. Corneille: on ne connaît ni sa patrie, ni l'époque de sa mort. Il reste de lui plusieurs pièces de théâtre médiocres: I. *Eurymédon*, ou *l'illustre Pirate*, 1637, in-4°.; II. *la vraie suite du Cid*, 1638, in-4°. Chevreau avait donné *la suite et le Mariage du Cid*, et n'avait pas réussi; Desfontaines ne fut pas plus heureux. III. *Orphise*, ou *la Beauté persécutée*, 1638, in-4°.; IV. *Hermogène*, 1639, in-4°.; V. *Bélisaire*, 1641, in-4°.; VI. *les Galantes vertueuses*, *histoire véritable*, *arrivée pendant le siége de Turin*, Avignon, 1642, in-12; VII. *Perside*, ou *la suite d'Ibrahim - Bassa*, 1644, in-4°.; 1649, in-12. C'est Scudéri qui était l'auteur de la tragédie à laquelle celle de Desfontaines fait suite. VIII. *Le Martyre de S. Eustache*, 1645, in-4°.; XI. *S. Alexis*, ou *l'illustre Olympie*, 1645, in-4°.; 1661, in-12; 1665, in-12; X. *Alcidiane*, ou *les quatre Rivaux*, 1644, in-4°.; XI. *l'illustre Comédien*, ou *le Martyre de S. Genest*, 1645, in-4°.; XII. *Bellisante*, ou *la Fidélité reconnue*, 1647, in-4°.; XIII. *la véritable Sémiramis*, 1647, in-4°. Ces treize pièces sont toutes en cinq actes; les sept premières portent le titre de tragi-comédie, les six autres celui de tragédie. On croit que c'est à ce même Desfontaines qu'on doit: *le Poëte chrétien*, *passant du Parnasse au Calvaire*, Caen, 1648, in-8°.; *Paraphrase sur le Memento homo*, Paris, 1643, in-16; trois romans, *l'illustre Amalazonthe*, Paris, 1645, 2 vol. in-8°.; *les Heureuses infortunes de Céliante et Marilinde*, Paris, 1636, in-8°.; *l'Inceste innocent*, Paris, 1638, in-8°. Quelques auteurs attribuent encore à Desfontai-

nes une *sainte Catherine*, tragédie, 1650, in-4°.; mais cette pièce est de l'abbé d'Aubignac. A. B—T.

DESFONTAINES (Pierre-François Guyot), fils d'un conseiller au parlement de Rouen, naquit dans cette ville, en 1685, et termina sa carrière à Paris, le 16 décembre 1745. Il étudia chez les Jésuites, fut admis dans leur société dès l'âge de quinze ans, y reçut les ordres sacrés, et professa avec succès la rhétorique à Bourges; mais le désir de l'indépendance le porta, quoique un peu tard, à rentrer dans le monde, et c'est en quelque sorte à dater de ce moment (1715), que commence sa carrière. Presque toujours celle d'un homme de lettres est toute entière dans ses ouvrages. La critique polémique, à laquelle l'abbé Desfontaine consacra sa plume, multiplia singulièrement pour lui ce qu'on peut appeler les *événemens littéraires*. Appelé en 1724, à Paris, pour travailler au *Journal des Savants*, l'abbé Desfontaines, déjà connu par plusieurs écrits polémiques, rendit quelque éclat à ce journal, qui était tombé dans un discrédit complet. Des difficultés qui survinrent entre ses collaborateurs et lui, l'ayant déterminé depuis à cesser de coopérer à cet ouvrage, il publia successivement, soit seul, soit en société avec Fréron, Granet, Destrées, de Mirault, etc., différents recueils périodiques, tels que, *le Nouvelliste du Parnasse* (1731), *les Observations sur les écrits modernes*, et *les Jugements sur les écrits nouveaux* (1745). Si l'abbé Desfontaines réunissait plusieurs des qualités qu'exige l'espèce de magistrature dont il s'était revêtu dans les lettres, on doit convenir qu'il lui en manquait de fort importantes. Il ne connut pas, ou négligea beaucoup trop, ces formes agréables, ces tours délicats et polis auxquels un censeur prudent a recours pour éviter que les conseils de la critique ne deviennent autant de blessures pour l'amour propre. Il se piqua moins encore de cette impassible équité qui, dans l'examen d'un livre,

Ne voit jamais l'auteur, ne voit que son ouvrage.

La précipitation de ses jugements, le ton tranchant qu'il affecta souvent de prendre, et surtout la partialité qu'il fit paraître dans plusieurs de ses critiques, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il n'en eut point de plus violent ni de plus irréconcilable que Voltaire, et cependant, on doit le dire pour se montrer juste envers ceux mêmes qui ne l'ont pas toujours été, ce serait une erreur de croire que dans ces démêlés qu'ils poussèrent jusqu'au scandale, les premiers torts (on ne parle ici que sous les rapports de littérature) aient été du côté du critique. Qu'on prenne la peine de jeter les yeux sur les articles qui furent certainement la cause de cette guerre à mort que lui déclara Voltaire (tom. I, II et III des *Observations*), et l'on sera forcé de convenir que ce grand homme, avide de louange, au point de recevoir l'encens le plus grossier, ne supportait que bien impatiemment la moindre censure (1), si ces articles lui donnèrent lieu de publier peu de temps après, contre leur auteur, l'écrit qui parut en 1738, sous le titre de *Préservatif*. Voltaire, sous prétexte d'y relever quelques erreurs du journaliste, s'y livre à des personnalités odieuses, qui devraient être si scrupuleusement bannies d'une discussion de ce genre. En réponse au *Préservatif*, Desfontaines publia, de son côté, une brochure intitulée la *Voltairomanie* (1738, in-

(1) Les observations parurent en 1735. Sept ans auparavant Desfontaines avait déjà publié une édition de la *Henriade* avec la critique de ce poeme, la Haye, 1728, in-8°.

12), où il rendit outrages pour outrages. L'année suivante il fit imprimer le *Médiateur*, in-12 de 24 pages; mais la guerre continua. Voltaire n'usa pas en ennemi généreux du prodigieux avantage que lui donnait sur son adversaire la supériorité de son génie; car, quoique par la suite Desfontaines ait, en plus d'une occasion, payé un juste tribut d'éloges à ses talents, sa haine envenimée ne cessa de poursuivre le critique; prose, vers, préface, brochures, romans, poëmes, tout servit son ressentiment, et pour déshonorer son ennemi, il ne rougit point de souiller ses écrits des plus sales et des plus grossières invectives. L'aventure de l'abbé Desfontaines en était sans cesse le sujet ou le prétexte. Doit-on croire que cette aventure eut quelque apparence de réalité? Est-il vrai qu'il ne dut sa liberté qu'à Voltaire? Est-il vrai que quinze jours après être sorti de Bicêtre, il écrivit un libelle contre son bienfaiteur? L'arrestation est un fait bien constant: Desfontaines lui-même en convient; il prétend seulement qu'elle n'avait eu lieu que par suite d'une accusation dénuée de preuves, et que le magistrat de police prit lui-même soin de détruire en le justifiant publiquement. Est-ce à la protection de Voltaire qu'il fut en partie redevable de sa liberté? Il convient encore que cette protection lui fut utile; seulement il explique, à sa manière, les motifs qui déterminèrent Voltaire à la lui accorder. et quant au fait du libelle, il le nie formellement. Cette défense est-elle bien satisfaisante? On sait, il est vrai, que Voltaire ne se montra pas toujours fort scrupuleux sur les moyens de venger son amour propre offensé, mais ici les faits parlent, et parlent contre un homme qui se montre d'ailleurs sous un jour désavantageux dans plusieurs autres circonstances où sa probité ne se trouva pas moins compromise que sa moralité dans celle-ci. Le procès qu'il eut en 1743, avec l'abbé Gourné, le présenta au public comme un écrivain dont l'ame et la plume étaient également vendues, et qui faisait dans son journal un trafic honteux de la louange et du blâme. Si tant de bruits injurieux répandus dans le temps, sur son compte, n'étaient que des calomnies, l'abbé Desfontaines fut certainement un homme bien à plaindre; mais si tous ces bruits étaient fondés, l'abbé Desfontaines fut un homme bien méprisable. On ne saurait nier toutefois que ses talents et ses écrits n'aient rendu quelque service à la littérature. « Il sut, un des premiers, éviter dans ses critiques et la froide sécheresse de l'analyse et la fastidieuse abondance d'une érudition pédantesque, semée sans choix et à tout propos. Joignant à la connaissance des anciens cette finesse de tact qui saisit rapidement les beautés et les défauts d'un ouvrage, il eut sans doute le tort inexcusable d'écouter trop, à l'égard de certains auteurs, ses préventions et ses ressentiments secrets. Toutefois on peut dire, en général, qu'il fit une guerre salutaire aux mauvais écrivains de son temps, qu'il entretint le goût des bonnes études, combattit avec succès plusieurs opinions dangereuses, et concourut autant qu'il était en lui à prévenir la décadence des lettres. L'abbé Desfontaines a beaucoup écrit. La rapidité avec laquelle il composait l'a souvent empêché de soigner son style, qui a plus de facilité que d'élégance. Ses meilleures productions, outre celles que nous avons déjà eu occasion de citer, sont: I. le *Dictionnaire Néologique*, 1726, in-12; 7ᵉ. edit., 1756, in-12, ouvrage dont le cadre assez ingénieux fournit matière à un grand nombre de remarques cri-

Digitized by Google

tiques, qui ne sont dépourvues ni de justesse ni d'agréments; II. la traduction du roman de *Gulliver*, 1727, in-12; III. *Racine vengé*, ou l'*Examen des remarques de M. l'abbé d'Olivet, sur les OEuvres de Racine*, Avignon (Paris), 1739, in-12, petite brochure très rare (*V.* OLIVET); IV. enfin sa traduction de *Virgile* (Paris, 1743, 4 vol. in-8°. et in-12), qui, malgré les imperfections qu'on y remarque, est encore la meilleure traduction en prose qui existe dans notre langue, des œuvres de ce grand poète; elle est enrichie d'un commentaire qui n'a pas été conservé dans les diverses réimpressions. L'abbé Desfontaines a publié encore un grand nombre d'ouvrages anonymes ou pseudonymes, dont on peut trouver l'indication dans le *Dictionnaire des Anonymes* de M. Barbier. L'abbé de la Porte a publié, en 1757, l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, 4 vol. in-12. On y trouve l'abrégé de sa vie et une liste de ses ouvrages, au nombre de quarante-sept, et de trente-trois opuscules écrits contre lui. Ces deux listes se trouvent aussi dans le *Moreri* de 1759. Z.

DESFORGES, clerc de procureur, avait publié quelques brochures qui n'avaient pas fait grande réputation à leur auteur, lorsqu'une circonstance vint lui donner une triste célébrité. « En 1749 il était, dit Bachaumont, à l'opéra lorsque le prétendant fut arrêté. Il fut indigné de cet acte de violence; il crut que l'honneur de la nation était compromis, et exhala ses plaintes dans une pièce de vers fort courue alors, et qui commence ainsi :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asyle.

» Il ne put prendre sur son amour-propre de garder l'*incognito*, et se confia à un ami qui le trahit; il fut arrêté et conduit au mont St.-Michel, où il resta trois ans dans la cage; c'est un caveau creusé dans le roc, de huit pieds en carré, où le prisonnier ne reçoit le jour que par les crevasses des marches de l'église. M. de Broglie, abbé de St.-Michel, eut pitié de ce malheureux, et obtint enfin qu'il eût l'abbaye pour prison. Ce ne fut qu'avec des précautions extrêmes qu'on put le faire passer à la lumière, de cette longue et profonde obscurité. » Au bout de cinq mois l'abbé obtint la liberté de son prisonnier, et le donna pour secrétaire à son frère le maréchal. Après la mort de la Pompadour, il fut fait commissaire des guerres de la nomination de son général, suivant le droit qu'avaient les maréchaux de France. Il mourut subitement à table dans les premiers jours du mois d'août 1768. Ses ouvrages sont : I. *Natilica, conte indien*, 1749, in-12; II. *Critique de Sémiramis*, tragédie de Voltaire, 1748, in-12; III. *le Rival secrétaire*, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre français, imprimée en 1738, in-8°. Lors des représentations on attribua cette pièce à Boizard de Pontault et à Parmentier. A. B—T.

DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAPTISTE CHOUDARD), naquit à Paris le 15 septembre, 1746, d'un riche marchand de porcelaines, ou plutôt pendant le mariage de ce marchand; car Desforges lui-même regardait comme son père le docteur A. Petit. On l'envoya d'abord au collége Mazarin, et ensuite au collége de Beauvais, où il eut l'abbé Delille et Lagrange (traducteur de *Lucrèce*) pour maîtres de quartier, et Thomas pour professeur en quatrième et pendant sa seconde année de troisième. Dès l'âge de neuf ans il imagina de faire des tragédies,

dont les sujets étaient *Tantale et Pélops*, et *la Mort de Jérémie*. C'est de la même époque que date son amitié avec le président Dupaty, son camarade de classe, né aussi en 1746. Desforges au sortir du collége étudia, malgré lui, la médecine qu'il quitta bientôt pour la peinture, qui fut abandonnée à son tour peu de temps après. Son esprit, son adresse, ses talents lui procurèrent la connaissance de quelques grands seigneurs dont il contracta les goûts : la ruine de son père lui ôta les moyens de les satisfaire. Tout-à-coup, à l'âge de dix-neuf ans et demi, il se trouva réduit à traduire des ariettes italiennes, à douze francs la pièce; c'était son ami Framery qui lui avait procuré cette ressource. Cependant il avait joué la comédie en société et avait eu quelques succès; il avait aussi composé, sur la demande du musicien Rodolphe, une petite pièce intitulée, *l'Orphelin*, ou *la Voix du cœur*, qui fut reçue aux Italiens, mais n'a jamais été jouée. En 1768 il donna au théâtre de Nicolet, une farce intitulée, *à Bon chat, Bon rat*, qui eut un très grand nombre de représentations. Il avait rempli, pendant quelque temps, une place de surnuméraire dans un bureau, et espérait obtenir un emploi lucratif; mais n'ayant pu réussir, il prit le parti de se faire comédien, et débuta le 25 janvier 1769, à la comédie Italienne dans les roles de Clairval, ou d'amoureux. Quoique reçu à l'essai, il s'engagea pour Amiens, joua successivement à Versailles, Caen, Guibray, Tours, Nantes, Rennes, Marseille et Bordeaux. Dans cette dernière ville il donna en 1778, *Richard et d'Erlet*, comédie en cinq actes et en vers, imprimée in-8°. (mais qui n'a jamais été représentée à Paris, parce que le garde des sceaux s'y opposa.) Quelque temps après il fit aussi représenter à Bordeaux *la Voix du cœur*, divertissement en un acte mêlé de chants et de danse, à l'occasion du passage de Monsieur, frère de Louis XVI. Il partit, en 1779, pour Saint-Pétersbourg avec sa femme. Quoique leurs appointements fussent de 4000 roubles annuellement, Desforges ne jouait guères que dix fois par an. Pour employer ses loisirs, il se fit auteur dramatique; mais tous ses manuscrits lui furent volés à son retour en France en 1782. En quittant la Russie, il quitta tout-à-fait le métier de comédien pour s'adonner entièrement aux lettres; sa femme, de retour à Paris quelque temps après lui, continua de rester au théâtre : elle fut reçue, en 1783, à la comédie Italienne, où elle s'est fait connaître depuis, sous le nom de madame Philippe. Il l'avait épousée en 1775, il s'en sépara quelques années après son retour en France, tout en faisant un ouvrage contre le divorce. Elle est morte vers 1802. Desforges est mort à Paris le 13 août 1806. Outre les pièces déjà indiquées, ses ouvrages sont : I. *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers, jouée en 1782, imprimée in-8°. C'est la première pièce en cinq actes qui ait été donnée sur le théâtre Italien. Desforges en avait pris le sujet dans le roman de Fielding. Tout en disant que le dramatique français doit beaucoup au romancier anglais, La Harpe reconnaît que « c'est en homme d'esprit que Desforges a mis en œuvre » le fond qu'il avait à faire valoir. La » marche de la pièce est bien entendue, » les situations sont intéressantes et » bien ménagées ; le dialogue est rapide et animé, le style en général » ingénieux et facile : beaucoup de » jolis vers et peu de mauvais goût;

Digitized by Google

» les principaux caractères bien soutenus. Celui de lord Fellamar, qu'il » s'est rendu propre et qu'il a fort » embelli, lui fait surtout honneur. » Cependant à la première représentation cette pièce fut maltraitée; elle a passé depuis au Théâtre-Français et fait partie du répertoire. II. *les Marins ou le Médiateur maladroit*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sans succès au Théâtre-Français en 1783; III. *Theodore et Paulin*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Grétry, dont l'unique représentation eut lieu le 18 mars 1783. IV. *Le Temple de l'hymen*, comédie épisodique, en trois actes et en vers, jouée le 4 juin 1783; V. *l'Épreuve villageoise*, opéra en deux actes, musique de Grétry, jouée le 24 juin 1783. Ce n'est au reste qu'un épisode détaché de *Theodore et Paulin*, imprimé in-8°. VI. *Les Deux portraits*, comédie en un acte et en vers libres, jouée le 24 décembre 1783; VII. *la Femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 15 février 1785. « C'est, dit La » Harpe, un drame où il y a quel» qu'intérêt, ce n'est pas une bonne » comédie. Il y a dans le sujet un vice » radical : la jalousie de la femme est » fondée sur des apparences si for» tes et si bien justifiées, qu'il n'y a » pas moyen de lui en faire un repro» che. Ainsi le but moral est manqué; » mais ces apparences produisent des » situations qui ont de l'effet au théâtre. » Le style est naturel et facile, sans » déclamation, sans écarts et sans » jargon..... Il est vrai qu'il y a peu » de vers heureux.... Les caractères » d'ailleurs sont dessinés avec vérité » et la pièce marche bien. » Elle est aussi passée au Théâtre-Français et fait partie du répertoire. (*Voyez* G. COLMAN.) VIII. *L'Amitié au village*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Philidor, jouée le 31 octobre 1785; IX. *la Rencontre imprévue*, compliment dramatique prononcé à la rentrée de 1787; X. *Féodor et Lesinska, ou Novogorod sauvée*, drame en trois actes et en prose, joué le 3 octobre 1786, imprimé en 1787, in-8°.; XI. *Tom Jones et Fellamar*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 17 avril 1787, imprimée in-8°., inférieure à *Tom Jones à Londres*, dont elle est la suite. XII. *Les promesses de mariage*, opéra en deux actes, musique de Lebreton, joué le 4 juillet 1787; c'est une suite de *l'Épreuve villageoise*. XIII. *Césarine et Victor, ou les Epoux au berceau*, comédie en trois actes et en vers, jouée le 21 octobre 1788; XIV. *Jeanne d'Arc à Orléans*, drame historique, en vers et en trois actes, mêlé d'ariettes, joué le 10 mai 1790; XV. *Griselidis*, opéra en trois actes, joué le 8 janvier 1791, tiré du conte d'Imbert. Ces différentes pièces ont paru sur le théâtre Italien. XVI. *Joconde*, opéra en trois actes, musique de L. Jadin, représenté le 14 septembre 1790, sur le théâtre de la foire Saint-Germain, par les acteurs du théâtre Feydeau. XVII. *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie en trois actes et en prose, jouée en 1790, au théâtre Montansier. Le sujet est pris dans le *Dictionnaire d'anecdotes*; imprimé très souvent. XVIII. *La Perruque de laine*, comédie en trois actes, et qui n'eut aucun succès sur le même théâtre en 1791. XIX. *L'Épouse imprudente*, comédie en cinq actes et en vers, qui fut mieux accueillie la même année. XX. *Le Tuteur célibataire*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1791. XXI. *Alisbelle ou les Crimes de la féodalité*, opéra en

Digitized by Google

trois actes et en vers, musique de L. Jadin, joué sur le théâtre de l'Opéra, le 9 ventose an II (27 février 1794), imprimé in-8°.; pièce de circonstance, qui obtint un succès brillant dans un temps où les théâtres étaient inondés de platitudes. XXII. *La Liberté et l'Égalité rendues à la terre*, opéra en trois actes, composé pour la république, an II (1794), in-8°. Desforges eut pour cette pièce un collaborateur nommé Sicard. XXIII. *Les Maris jaloux*, comédie en cinq actes et en vers, représentée en 1798, sur le théâtre de la république. XXIV. *Les Époux divorcés*, comédie en trois actes et en vers, représentée en 1799, sur le théâtre de la Cité; excellent plaidoyer contre le divorce. XXV. *Le manuel d'Épictète et le tableau de Cébès de Thèbes*, traduit du grec en vers français, an V (1797), in-4°. XXVI. *Le Poète ou Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12. Ce sont les mémoires de sa vie jusqu'en 1782: dans les trois premiers volumes, il est enfant, jeune homme, adulte; dans le dernier il est comédien, voyageur, auteur, époux; mais il eût fallu intituler ce livre: *Mémoires d'un libertin*. C'est en effet une suite d'aventures galantes dont Desforges est le héros, et dont quelques-unes sans doute sont inventées. Il y a de l'esprit dans l'ouvrage; le style a de la chaleur et de la rapidité, mais il n'est pas exempt d'incorrections et de néologisme. Les tableaux lascifs s'y rencontrent à chaque page, et ces scènes lubriques sont exposées dans un langage plus expressif que le pinceau, plus circonstancié dans les détails qu'il n'appartient à l'œil le plus pénétrant de les saisir en réalité; l'auteur n'a pas craint de diffamer jusqu'à sa mère et a sa sœur. Son livre est très dangereux pour la jeunesse; rien n'y est épargné pour dérégler, enflammer, égarer l'imagination; ce n'est pas sans raison qu'un satyrique disait à Desforges:

Fuis, auteur dangereux, fuis, écrivain obscène;
Ton nom seul fait rougir la pudique beauté;
Va porter ton encens à l'immoralité.

On a fait, en 1799, une édition du *Poète* en huit volumes in-18. XXVII. *Eugène et Eugénie, ou la Surprise conjugale, histoire de deux enfants d'une nuit d'erreur de leurs parents*, 1798, 4 vol. in-12; XXVIII. *Édouard et Arabelle, ou l'Élève de l'infortune et de l'amour, ouvrage tiré des Mémoires secrets de deux familles anglaises*, 1798, 2 vol. in-12. XXIX. *Mille et un souvenirs*, 1799 4 vol. in-12; ouvrage dans le genre du Poète. XXX. *Adelphine de Rostanges, ou la mère qui ne fut point épouse, histoire véritable*, 1799, 2 vol. in-12. Desforges a laissé en manuscrit, une traduction en vers français de la *Jérusalem délivrée*. Quelques années avant sa mort il avait annoncé, par souscription, une traduction en vers d'une grande partie du *Théâtre de Métastase*, qui est encore inédite. Depuis sa mort on avait annoncé, à plusieurs reprises, le projet de donner une collection de ses œuvres. La mort de sa seconde femme, qui avait tous ses manuscrits, arrivée en mars 1814, retarde encore, si elle ne détruit pas, l'exécution de ce dernier projet. A. B—T.

DESFORGES-MAILLARD (PAUL), né au Croisic en Bretagne en 1699, mort le 10 décembre 1772, était membre des académies d'Angers, de la Rochelle, de Caen et de Nanci. On ne le connaît plus guère aujourd'hui que par le stratagème dont il se servit pour donner du prix à ses vers, stratagème qui a fourni à Piron le sujet de la *Métromanie*. Il avait con-

couru pour le prix de l'académie. Piqué de ne l'avoir point obtenu, il crut que le meilleur moyen de prouver le mauvais goût de ses juges était de faire paraître son poëme dans le *Mercure* de France. De la Roque, rédacteur de cet ouvrage, refusa de se prêter aux vues du poète; Desforges insista; le rédacteur se fâcha, jeta le poëme au feu, et jura qu'il n'imprimerait plus rien de la façon de l'auteur. Desforges, dans le désespoir que lui causa cette cruelle résolution, recourut à un artifice assez singulier. Il résidait alors à Brederac, près d'un vignoble appelé *Malcrais*. Il adressa au Mercure, sous le nom de Mlle. *Malcrais de la Vigne*, un certain nombre de pièces légères dont le bon rédacteur fut charmé. On assure que De la Roque, complètement trompé, se prit d'une belle passion pour la muse du Croisic, et s'émancipa au point de lui écrire: « Je vous » aime, ma chère bretonne; pardon- « nez-moi cet aveu; mais le mot est » lâché ». Il ne fut pas la seule dupe de cette supercherie. On ne parla bientôt plus dans Paris que des vers de la divine Malcrais; il n'y eut pas de poète qui ne s'empressât de lui rendre hommage par la voie du Mercure. Voltaire et Destouches, entre autres, se signalèrent à l'envi, et furent ou parurent un instant jaloux l'un de l'autre au sujet des réponses plus ou moins tendres qu'ils recevaient de la coquette. On connaît l'épître du premier: « Toi dont la voix brillante a » volé sur nos rives, etc. » Elle est imprimée dans ses OEuvres. De tous les vers que la fausse Malcrais sut inspirer à ses amants ce sont les seuls qui soient restés. Ceux même de Destouches ne valaient absolument rien. Lorsque Desforges voulut enfin terminer cette comédie et reprendre son véritable sexe, la plupart de ses adorateurs furent d'abord un peu honteux du rôle public qu'il venait de leur faire jouer; mais, en dernier résultat, la mystification fut encore moins fâcheuse pour eux que pour lui; car du moment qu'il parut à découvert, on ne songea plus qu'à déprécier ses vers, et à le rendre ridicule, ce qui ne fut pas fort difficile; son talent avait trop peu de consistance pour résister à une pareille réaction. Quelque temps après, Desforges, qui n'était pas riche, pria Voltaire de lui trouver à Paris des protecteurs; l'auteur de *Zaïre*, trop adroit ou trop généreux pour montrer le moindre ressentiment, s'employa de bonne grâce en faveur de la ci-devant muse du Mercure. « Je me souviens toujours, lui » répondit-il, des coquetteries de « Mlle. Malcrais, malgré votre barbe « et la mienne; et s'il n'y a pas » moyen de vous faire des déclara- » tions, je cherche celui de vous » rendre service. Je compte voir cet » été M. le contrôleur-général; je » chercherai *mollia fandi tempora*, » et je me trouverai trop heureux si » je puis obtenir quelque chose du » *Plutus* de Versailles en faveur de » l'*Apollon* de Bretagne. » Les effets toutefois ne répondirent point à la promesse. Fort estimable par ses mœurs et par la douceur de son caractère, Desforges-Maillard n'a joui, comme poète, que d'une assez mince considération. Il était dépourvu de goût; son style était plat et prolixe. Quelques-uns de ses contes pourtant rappellent un peu le tour marotique des épigrammes de J.-B. Rousseau. On a de lui: I. *Poésies de Mlle. Malcrais de la Vigne*, 1735, in-12; II. *Poésies françaises et latines sur la prise de Berg-op-Zoom*, 1748, in-12; III. les *Arbres*, idylle, 1751,

in-4°.; IV. *OEuvres en vers et en prose*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12. F. P—T.

DESGABETS (Robert), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né d'une famille noble au village de Dugny, diocèse de Verdun, prononça ses vœux dans l'abbaye d'Hautvillers en 1636, et s'acquit bientôt dans sa congrégation une réputation distinguée. Il y remplit successivement les plus importants emplois, tels que ceux de professeur, de prieur, de visiteur et de procureur-général. Il recommandait l'étude à ses confrères, et leur en donnait l'exemple. Il fut long-temps employé à l'enseignement, et il passa pour un des religieux de St.-Vannes qui a le plus contribué à exciter l'amour des lettres dans sa congrégation. Il introduisit dans son ordre la philosophie de Descartes, qui commençait à prévaloir contre les subtilités de l'ancienne école. Ayant été nommé à la procure générale de sa congrégation, et cette charge exigeant sa résidence à Paris, il profita de son séjour dans cette Capitale pour se lier avec les savants les plus célèbres, et pour acquérir de nouvelles lumières sur l'objet de ses études favorites. Il eut avec eux de fréquentes conférences. Il cultiva particulièrement Clerselier, éditeur des ouvrages de Descartes, et continua même après son départ de Paris un commerce de lettres avec lui. Les écrivains de son ordre lui attribuent, et luimême a revendiqué l'invention de la transfusion du sang. On sait que cette opération consiste à tirer du sang des veines d'un corps vivant, pour y en introduire d'autre plus pur, et renouveler par ce moyen le principe de la vie. Il est bien certain que dom Desgabets tenta cette expérience. L'auteur d'une notice historique sur ce Père, dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît* assure avoir encore vu les tuyaux desquels s'était servi dom Desgabets pour opérer cette transfusion. Il n'est pas aussi certain que la première idée de la découverte lui appartienne, du moins on en trouve le germe dans des livres anciens; mais on ne peut guère refuser à dom Desgabets la priorité de l'expérience qui en fut faite. N'y ayant pas donné de suite, elle fut reprise quelques années après en Angleterre, et publiée comme une découverte faite dans ce pays. Dom Desgabets l'ayant appris, en écrivit à quelques-uns de ses amis de Paris, et leur mit sous les yeux les titres qui lui donnaient droit à la première invention. En effet ce n'est qu'en 1664 que furent faites les expériences d'Angleterre, et dès 1658 dom Desgabets avait prononcé à Paris, dans une assemblée de savants, un discours où il traitait de l'opération de la transfusion, et en soutenait la possibilité, la sécurité et l'utilité. Son espoir a été déçu, et depuis, la transfusion a été absolument abandonnée. Un des points sur lequel dom Desgabets a le plus écrit est le mystère de la sainte Eucharistie. Descartes, non moins religieux que philosophe, avait essayé d'expliquer la présence réelle sans le secours des accidents absolus, pour sauver l'impossibilité qu'on avait prétendu qu'ils impliquaient. L'explication de Descartes était ingénieuse; mais Bossuet ne lui fut pas favorable. Dom Desgabets tenta de corriger ce qu'elle avait de vicieux. Son explication ayant été désapprouvée par les supérieurs de son ordre et par le célèbre Nicole, il se rétracta. Dom Desgabets mourut à Breuil le 13 mars 1678. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont

peu de chose a été imprimé. Ils existaient en deux volumes in-fol. dans la bibliothèque de l'abbaye de Senones et dans celle de St.-Mihel en Lorraine, toutes deux de la congrégation. Ils roulent sur des matières de philosophie ou de théologie, et on peut en voir le détail dans Moréri. M. Regis avait eu avec ce savant et laborieux bénédictin des relations fort intimes, et il a beaucoup profité de ses lumières dans les trois volumes de philosophie qu'il a donnés. Il regardait dom Desgabets comme un des plus habiles métaphysiciens de son siècle. L—y.

DESGALLARDS (Nicolas, et non Pierre), en latin *Gallasius*, ministre de Genève, fut envoyé à Londres en 1560 pour y établir une église française, et assista en 1561 au colloque de Poissy. L'église de Genève l'avait prêté à celle de Paris pour cette circonstance. Il était ministre de l'église d'Orléans en 1564. « Calvin, dit Bayle, le considérait » beaucoup, et en était si considéré » qu'il trouvait en lui un copiste. » On a de Desgallards : I. *Commentarii in Exodum cum textu biblico*, Genève, 1560, in-fol. II. *Assertio de divinâ Christi filii Dei essentiâ adversùs nearianos*, Orléans, 1566, in-8°. S'il faut en croire Duverdier, Desgallards aurait traduit cet ouvrage en français sous le titre de *Défense de la divine essence de J.-C., fils de Dieu, contre les nouveaux Ariens*, Lyon, 1566, in-8°. L'exemplaire porté au Catalogue de la Bibliothèque du roi est en latin, et le titre donne Desgallards pour auteur. III. Une traduction latine de *la briève instruction* (de Calvin) *pour armer tout bon fidèle contre les erreurs des Anabaptistes*. IV. Une traduction latine du *petit Traité* du même auteur *sur la recherche des reliques*. V. Quelques autres traductions du même auteur indiquées par Bayle. Desgallards est auteur de la *Préface* mise à la tête du *Nouveau-Testament* dans l'édition de la *Bible* de Calvin donnée chez Conrad Badius, 1561, in-fol. On croit qu'il a travaillé avec Bèze à l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées*; mais ce qui le recommande à la postérité est son édition de S. Irenée; que Fabricius n'a pas dédaigné de mentionner dans ses notes sur S. Jérôme, et qui parut sous ce titre : *D. Irenæi episcopi Lugdunensis opera, seu libri quinque adversùs portentosas hæreses Valentini et aliorum, accuratiùs quàm antehàc emendata; additis græcis quæ reperiri potuerunt, operâ et diligentiâ Nicolai Gallasii, unà cum ejusdem annotationibus*, Paris, 1570, in-fol. A. B—t.

DESGARCINS, ou de *Garcins* (Mlle.), débuta au Théâtre français dans les rôles d'amoureuses le 24 mai 1788; elle avait alors dix-huit ans, et ses succès furent si brillants qu'on la reçut à la fin de cette même année; mais, à la clôture de 1791, elle fut du nombre des comédiens qui formèrent la troupe du Théâtre de la rue de Richelieu (nommé quelque temps après Théâtre de la république), où elle créa plusieurs rôles, entre autres *Mélanie*, de la Harpe; *Hédelmone*, d'Othello, et *Saléma*, d'Abufar. Cette actrice, douée de l'ame la plus tendre et de l'organe le plus touchant, avait surtout le don de faire répandre des larmes, et rappelait à cet égard la fameuse Gaussin. La carrière théâtrale de Mlle. Desgarcins a été bornée par deux événements très malheureux. Dans un accès de jalousie elle se donua trois coups de poignard qui ne furent pas

mortels, mais sa convalescence fut longue; elle reparut cependant au théâtre malgré le danger auquel elle s'exposait en faisant des efforts; bientôt de violents crachements de sang la forcèrent à demander un congé, et elle était depuis quelque temps dans une maison de campagne isolée lorsque des voleurs, s'y étant introduits au milieu de la nuit, la traînèrent avec ses femmes dans une cave, où ils les tinrent enfermées pendant qu'ils dévalisaient la maison. Elles restèrent plus de vingt-quatre heures dans cette situation; enfin leurs cris ayant attiré quelques paysans, on les délivra; M[lle]. Desgarcins, qui avait déjà la tête très faible, perdit tout-à-fait la raison, et mourut en 1797 dans un état d'aliénation complète. P—x.

DESGODETS (ANTOINE), architecte, né à Paris en 1653, était fils d'un menuisier qui a fait les confessionnaux de l'église de St.-Louis des jésuites. Il obtint en 1672 l'honneur d'assister aux conférences de l'académie royale d'architecture, et concourut pour le prix que Louis XIV avait proposé pour la composition d'un ordre français. Il fut nommé en 1674 pensionnaire du roi à l'académie de Rome; mais il fut pris par les Algériens en se rendant par mer de France en Italie. Au bout de seize mois de captivité il fut échangé (1676), et se rembarqua pour Rome, où il resta environ seize mois à faire une étude particulière des édifices antiques de cette ville. De retour en France il publia, par ordre du grand Colbert, le résultat de ses études, dans l'ouvrage qui a pour titre: *Les Edifices antiques de Rome dessinés et mesurés très exactement*, Paris, 1682, in-fol. ibid., 1779, in-fol. Ce livre fut imprimé aux frais du roi, et les planches qui sont en grand nombre, furent gravées par Leclerc, Lepautre et autres graveurs célèbres. Lorsque l'impression fut achevée, Colbert fit présent de toute l'édition et des planches à Desgodets. Cet ouvrage, encore estimé aujourd'hui, a été traduit en anglais par G. Marshall, Londres, 1795, 2 vol. in-fol. Desgodets fut nommé quelque temps après contrôleur des bâtiments du roi à Chambord, et ensuite au département de Paris. En 1699 il fut nommé membre de l'académie d'architecture, avec une pension de 2000 liv. Enfin en 1719 il fut élu professeur de cette académie à la place de Delahire, et commença le 5 juin ses leçons publiques, qu'il a continuées exactement jusqu'à sa mort. Il a dicté pendant le cours de ces leçons un Traité des *Ordres d'architecture*; un autre *de la Construction des dômes des églises, des palais*; un *de la Décoration des différents édifices*; un *du Toisé des bâtiments*; et enfin un *Traité des lois des bâtiments suivant la coutume de Paris*, 1748, in-8°., avec les notes de Goupy, architecte expert. Desgodets est mort à Paris le 20 mai 1728. A—s.

DESGOUTTES (JEAN), né probablement dans le Bourbonnais, habitait Lyon, ce qui l'a fait considérer comme lyonnais par Lacroix-du-Maine, Pernetty et autres auteurs. Il florissait du temps de François I[er]. On a de lui: I. *Le premier livre de l'Histoire de Philandre, surnommé le gentilhomme, prince de Marseille, et de Passerose, fille au roi de Naples*, Lyon, 1544, in-8°.; II. *une Traduction française du Traité de Lucien* sur la misérable condition des gens de lettres qui se louent aux grands seigneurs, et du discours du même auteur contre

la calomnie. Duverdier dit que ces traductions ont été imprimées sous ce titre : *Lucian, de ceux qui servent à gages ès maisons des gros seigneurs et bourgeois, avec une Oraison dudit Lucian contre la calomnie*, Lyon, F. Juste, 1537, in-16. Plusieurs biographes et bibliographes ont avancé que Jean Desgouttes avait traduit les *Œuvres d'Arioste ;* Jean Desgouttes a fait imprimer seulement le *Roland furieux, composé premièrement en rime thuscane par messire Loys Arioste, et maintenant traduit en prose françoise*, Lyon, 1544, in-fol. Cette traduction n'est pas seulement une des premières, mais encore la première qu'on ait faite en France de ce poëme ; elle est de Jean Martin ; Desgouttes n'en fut que l'éditeur. A. B—T.

DESGRANGES (TIBURCE DU PEROUX), aumônier du roi pour les galériens, naquit en 1678 d'une famille noble du Berri. Il sortait à peine de l'enfance lorsqu'abandonnant le toit paternel pour se consacrer à Dieu, il partit sans savoir où il allait. Il arriva à St.-Maximin en Provence, où il fit ses études vivant en pauvre, et n'ayant d'autre ressource que dans la charité publique. Il fut ordonné prêtre à Orange, et revint alors dans sa patrie pour y remplir les fonctions du ministère ; mais bientôt, apprenant que la peste désolait la Provence, il accourut dans le dessein de servir et d'exhorter les pestiférés. Il fut atteint par la contagion sans augmenter le nombre de ses victimes, et il attendit la fin de ses ravages avant de retourner dans sa patrie. Il y fut nommé curé malgré lui ; mais ne se croyant pas les talents nécessaires pour gouverner une paroisse, il vint à Paris, où, voulant vivre utile, mais inconnu, il se cacha au milieu des pauvres de Bicêtre, les édifiant par sa vie, et les instruisant par ses discours ; ému de compassion pour les malheureux qui, condamnés aux fers, partaient tous les ans de Paris et de Rennes pour les chiourmes de Marseille, il désira de leur servir d'aumônier pendant la route. Il fallait l'agrément de la cour ; il l'obtint sans peine : il n'avait point de concurrent ; d'ailleurs il déclarait au ministre qu'il n'en coûterait rien au trésor public, et qu'il ferait les voyages à ses dépens. Maurepas lui fit expédier un brevet honorable, que l'abbé Desgranges appelait son *brevet de galérien*. Dès lors il suivit la chaîne, et dans ces voyages pénibles et dégoûtants il s'occupait de procurer aux galériens tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. Il aidait à mourir ceux que l'épuisement faisait succomber dans la route, et ceux que le grand air frappait mortellement au sortir des cachots. La nuit on renfermait ordinairement les galériens dans une écurie. Leur pieux aumônier montait alors dans l'auge, et debout, s'appuyant d'une main au ratelier, il catéchisait avec une onction qui ne fut pas toujours stérile cet auditoire d'une espèce si singulière. Les austérités de l'abbé Desgranges, ses fatigues et le mauvais air qu'il respirait lui échauffèrent le sang ; sa poitrine fut attaquée, une fièvre lente minait son corps. Il arriva le 18 novembre 1726 à Castellanne, chez Jean Soanen, évêque de Senez. Il avait fait cette année même, depuis le 25 août, près de huit cents lieues. Le prélat, dans une lettre écrite à la comtesse de Gamaches, sœur de l'aumônier des galériens, fait ainsi connaître le triste état dans lequel il se présenta chez lui. « Il n'avait qu'un » surtout fort usé, une espèce de sou» tanelle de même, une seule che-

» mise, presque pourrie, nul linge, » ni bonnet, ni coiffe de nuit, ayant » jusqu'alors couché avec son chapeau. Il avait un couteau de poche, un peigne, un mouchoir fort » usé, etc. » L'évêque de Senez sut de lui qui il était, et de son domestique ce qu'il faisait. Deux jours après son arrivée l'abbé Desgranges fut atteint d'une fièvre maligne. Dans son délire, croyant toujours être avec ses galériens, il s'écriait : « Courage, » mes enfants! Tout pour Dieu. » Il mourut le 29 novembre 1726. L'évêque, le clergé et les magistrats assistèrent à ses funérailles. Soanen composa l'épitaphe de cet ami de l'humanité, dont le nom omis dans les dictionnaires historiques ne mérite pas d'être oublié. V—VE.

DESGROUAIS (....), grammairien, né à Magny (ou, selon quelques auteurs à Thiais), près de Paris, en 1703, mort en cette ville, le 6 octobre 1766. Après avoir professé pendant plusieurs années, dans des écoles particulières, il obtint une chaire au collége royal de Toulouse. Ce fut pendant son séjour à Toulouse qu'il composa les *Gasconismes corrigés*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont la première est de 1766, in-8°., et la dernière de 1812, in-12 (1). L'abbé Sabatier en a porté un jugement beaucoup trop sévère. Des fautes de langage que relève Desgrouais, quelques-unes sont particulières aux riverains de la Garonne; mais un grand nombre sont communes dans différentes provinces, ce qui rend cet ouvrage d'une utilité générale. Desgrouais avait eu, dans sa jeunesse, des discussions grammaticales avec l'abbé Desfontaines; il publia même en 1743 et 1745, contre ce journaliste, différentes brochures sur sa traduction de Virgile, mais elles sont tellement oubliées, qu'il paraît superflu d'en rapporter les titres, que l'on peut voir dans le *Moréri* de 1759, article *Fontaines (des)*. W—s.

DESHAUTESRAYES (MICHEL-ANGE-ANDRÉ LE ROUX), né à Conflans-Ste.-Honorine, près de Pontoise, le 10 septembre 1724, était neveu par sa mère d'Etienne et de Michel Fourmont. Etienne Fourmont l'ayant pris chez lui dès l'année 1734, l'appliqua particulièrement à l'étude des langues hébraïque, syriaque et arabe, et à celle de la langue chinoise. Admis en 1742 au nombre des enfants de langues, avec la permission de continuer à demeurer chez son oncle Etienne Fourmont, il y resta jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée en 1745. Deshauterayes fut alors attaché comme interprète à la Bibliothèque du roi; et la place de professeur d'arabe au collége royal de France étant devenue vacante en 1751 par la mort de Petis de la Croix (Alexandre-Louis-Marie), il y fut nommé le 19 février 1752. Après trente-deux ans d'exercice il se démit de sa chaire en 1784, et se retira à Ruel, près Paris, où il mourut le 9 février 1795. On trouve dans les *Mémoires historiques et littéraires sur le collége royal de France*, par l'abbé Goujet, un extrait du discours latin que Deshautesrayes prononça en prenant possession de la chaire de langue arabe. Ce discours, qui avait pour sujet l'état et les progrès des sciences et des lettres chez les Arabes avant et après Mahomet, fut traduit en français, et augmenté par l'auteur; mais ni l'original ni la traduction n'ont jamais été publiés. Il en est de même d'un grand nombre d'opuscules et de dissertations sur toute sorte de sujets, et de traduç-

(1) On a publié depuis les *Nouveaux gasconismes corrigés*, par Etienne Villa, Montpellier, 1802, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

tions de livres chinois, travaux dont on trouve dans les *Mémoires sur le collége de France* une indication succincte, fournie à Goujet par l'auteur lui-même. Les connaissances étendues de Deshautesrayes dans les langues de l'orient paraissent surtout dans un très long Mémoire, dont un extrait seulement avait été publié dans l'*Encyclopédie*, planches, tom. II, mais qui fut imprimé en entier dans le 3e. volume de la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, de l'abbé de Petity, Paris, 1766, et se trouve aussi sans altération dans les exemplaires du même ouvrage qui ont été mis dans le commerce, avec beaucoup de changements, sous la date de 1767 et le titre d'*Encyclopédie élémentaire*, ou *Introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts*. Par ce Mémoire, qui n'est point assez connu, et qui donne presque seul quelque mérite à l'ouvrage dont il fait partie, on voit que Deshautesrayes avait joint à l'étude du chinois celle de la langue des Tartares-Mantchoux; qu'il avait entre les mains de bons matériaux pour composer une grammaire de cette langue, beaucoup plus complète que celle du P. Gerbillon : enfin que le nombreux syllabaire des Tartares-Mantchoux avait été par lui réduit à un simple alphabet, pareil à celui des Syriens et des Arabes. Antérieurement à cela, de 1747 à 1751, Deshautesrayes avait publié les opuscules suivants : I. *Abrégé de la Vie d'Etienne Fourmont et Notice de ses ouvrages*, Paris, 1747. Cet écrit, auquel eut part Deguignes, qui avait été, comme Deshautesrayes, élève d'Etienne Fourmont, fut imprimé à la tête de la nouvelle édition des *Réflexions critiques sur l'histoire des anciens peuples*, édition qui n'est dans le fait que celle de 1735, dont on a changé le frontispice, et à laquelle on a ajouté cet abrégé de la vie de l'auteur, abrégé dont il a été tiré des exemplaires à part, et une table des matières (*Voy*. FOURMONT); II. *Lettre à M. Desflottes sur l'histoire véritable de l'orphelin chinois de la maison de Tchao*, imprimée à la suite de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, 1755; III. *Lettre à M. le chevalier Stuart sur la chronologie de Newton*, imprimée dans le Mercure du mois de décembre 1755, et réimprimée avec la réponse du chevalier Stuart dans l'*Apologie du sentiment de M. le chevalier Newton sur l'ancienne chronologie des Grecs*, Francfort, 1757; IV. Lettre à M. Goguet sur le temps auquel certains arts ont été connus à la Chine, imprimée sous le titre d'*Extraits des historiens chinois* à la fin de l'*Origine des lois*, etc., par Goguet, Paris, 1758. Deguignes ayant publié en 1759 un Mémoire dans lequel il croyait avoir prouvé que les Chinois sont une colonie égyptienne, son opinion fut fortement attaquée par son ancien condisciple dans un écrit intitulé : *Doutes sur la dissertation de M. Deguignes, qui a pour titre : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, proposés à MM. de l'Académie royale des belles-lettres*. Deguignes répondit à ces doutes; il est vrai de dire cependant que l'avantage resta à son adversaire, et que l'opinion du savant académicien, à laquelle peut-être il renonça lui-même après un plus mûr examen, n'est guère regardée aujourd'hui que comme un paradoxe ingénieux. Cette dispute littéraire peut avoir contribué à éloigner Deshautesrayes de l'académie des belles-lettres, à laquelle la

Digitized by Google

variété de ses connaissances et son érudition solide lui permettaient d'aspirer. Au reste la nature des écrits sortis de sa plume donne lieu de penser que, naturellement modeste, il étudiait plutôt pour sa propre satisfaction, que pour communiquer au public le fruit de ses travaux. Il publia en 1775 à Paris une brochure ayant pour titre : *Prospectus d'un ouvrage intitulé: Triomphe de l'Eglise dans la destruction de Jérusalem et du temple*, ou *l'Apocalypse expliquée dans son premier sens littéral*, etc. On ignore si l'ouvrage était terminé, et en ce cas ce qu'est devenu le manuscrit. La lecture du prospectus ne semble pas devoir faire regretter beaucoup la perte de l'ouvrage. L'auteur croyait avoir trouvé le nombre mystérieux de la bête dans les noms de Divus Caius Germanicus Caligula, écrits en caractères hébreux ou syriaques. Deshautesrayes a acquis de justes droits à la reconnaissance des savants par les soins qu'il s'est donnés pour diriger l'impression de l'*Histoire générale de la Chine*, traduite du chinois par le P. Moyriac de Mailla, et publiée à Paris de 1777 à 1783 par M. l'abbé Grosier. Dans les observations que Deshauterayes a mises à la tête du 1er. volume, il rend compte avec une simplicité aussi rare qu'estimable des soins qu'il a donnés à cette édition. Les notes dont il a enrichi cet ouvrage prouvent qu'il avait lu et étudié les originaux chinois ; et plusieurs de ces notes, si l'auteur eût jugé à propos de leur donner plus de développement, eussent pu devenir de bons Mémoires de littérature et de critique. Il se fit aider pour la révision de la rédaction et les soins de l'impression par L. D. Colson (*voy.* COLSON). Les ravaux manuscrits qu'il a laissés en mourant ont passé, du moins en partie, à la Bibliothèque du roi.

S. de S—y.

DESHAYES (LOUIS, baron de COURMEMIN), fils d'un gouverneur de Montargis, fut page, puis conseiller et maître-d'hôtel ordinaire du roi Louis XIII, qui l'envoya au Levant, en 1621. Sa mission avait pour objet de faire rendre aux cordeliers la possession des lieux saints qui leur était disputée par les Arméniens. Il devait aussi établir un consul à Jérusalem, afin de tenir la main à l'exécution des ordres que la Porte donnerait en leur faveur, et offrir au saint sépulcre, au nom du roi, une chapelle d'argent avec des ornements les plus riches que l'on eût encore vus. Louis XIII voulut que Deshayes prît le chemin de la Hongrie, pour voir l'empereur en passant, afin qu'il pût rendre à ce monarque, étant auprès du grand-seigneur, les services convenables pour le bien de ses affaires. Deshayes s'acquitta de sa mission avec succès, il fut de retour en France, en 1622. Le roi l'envoya en Danemark, en 1624. Deshayes passa de là en Suède, et revint à Copenhague, d'où il se rendit en France, dans les premiers mois de 1625. Il eut une mission pour la Perse, en 1626; enfin, en 1629, il fut chargé d'aller en Moscovie, faire des propositions pour l'établissement du commerce français à Narva. Il avait ordre de passer en Danemark, et de traiter avec le roi pour le droit de passage par le Sund, et d'aller aussi en Suède, pour la liberté du passage par les mers voisines. Il fut reçu avec les plus grands honneurs par le grand-duc de Moscovie, qui le chargea pour Louis XIII d'une lettre dans laquelle il se plaint de ce que le roi de France ne lui a pas donné dans la sienne tous le

Digitized by Google

titres qui lui sont dus, et finit par accéder aux propositions qui lui étaient adressées. On a sous le nom de Deshayes : I. *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en* 1621, par le sieur D. C. (de Cournemin), Paris, 1624, 1 vol. in-4°. Cette relation fut publiée par ordre du roi. Dans la seconde édition, qui parut en 1629, l'éditeur avertit que l'auteur y a ajouté plusieurs choses notables observées en un troisième voyage que depuis deux ans il a fait à Constantinople par la Grèce. Il y en a une 3ᵉ. édition, Paris, 1643, in-4°. Dans ce livre, il est toujours question de Deshayes à la troisième personne. L'auteur, dont on ignore le nom, mais qui était secrétaire de Deshayes, avait accompagné cet envoyé dans trois voyages au Levant, tous faits, jusqu'à Constantinople, par des routes différentes qui y sont décrites. Il donne des détails intéressants sur la Hongrie, dont une partie était alors au pouvoir des Turks ; sur Constantinople, sur la cour du grand-seigneur, et l'administration de l'empire othoman ; le voyage de Constantinople à Jaffa contient des notes curieuses sur Smyrne, les îles de Rhodes, et de Chypre. La description de Jérusalem, celles des lieux saints, et de plusieurs endroits de la Galilée, ont toujours été regardées comme unissant l'exactitude à la clarté. M. de Châteaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a inséré en entier la description du saint sépulcre par Deshayes. Il la regarde comme la mieux faite de toutes celles qui ont été publiées par les voyageurs qui ont visité les saints lieux. L'ouvrage est accompagné de quelques figures, et d'un plan de Jérusalem, qui est encore le plus exact que nous ayons de cette ville. Duval, dans un *Atlas* où il trace les routes de plusieurs voyageurs modernes, a consacré deux cartes au *Voyage* de Deshayes ; II. *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations par P. M. L.*, Paris, 1664, in-12. C'est la relation du voyage entrepris en 1629. On qualifie Deshayes, dans le titre, de baron de Courmesvin, ce qui est inexact. Deshayes alla par mer jusqu'à Elseneur. N'ayant pas trouvé le roi Christian IV à Copenhague, il alla joindre ce prince à Eutin dans le Holstein. Il obtint, pour huit ans, la diminution de droits qu'il était chargé de demander, et s'embarqua à Lubec, pour retourner à Copenhague. Le narrateur donne ensuite une courte notice des états danois, et en particulier des îles de Zélande, de Fionie, des duchés de Holstein et de Sleswig, de la ville de Lubec, et de quelques petites îles des parages voisins. On y lit aussi des particularités curieuses sur Christian IV, et sur sa cour. Les noms danois et allemands y sont tellement défigurés, que l'on a peine à les reconnaître. Deshayes se joignit dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de le charger d'une négociation avec la Suède. Arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et à obtenir quelques secours de l'empereur, il fut amené en Languedoc, où se trouvait la cour, et décapité à Béziers en 1632. Il montra beaucoup de faiblesse, et reçut la mort en versant des torrents de larmes. E—s.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, naquit à Rouen, en 1729. Ayant montré un goût décidé pour le dessin, son père lui en donna les premiers principes. Colin de Vermont fut ensuite son maître ; il le quitta, pour entrer dans l'atelier de Res-

tout. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer par ses heureuses dispositions pour la peinture. Il n'était encore qu'élève, lorsqu'il fit le tableau représentant *la Femme de Putiphar.* Les amateurs et les artistes prévirent, dès ce début, que Deshays était appelé à de plus grands succès. En effet, il obtint, en 1751, le premier prix de l'académie de peinture. Ce succès lui procura l'avantage d'être admis dans l'atelier de Vanloo. Deshays reçut pendant trois ans des leçons de cet artiste. Le premier des tableaux qu'il composa dans cette école, représente *Loth et ses filles;* le second, *Psyché évanouie;* le troisième *Céphale enlevé par l'Aurore.* Rome, avant que les victoires des armées françaises eussent enrichi la France des chefs-d'œuvre qu'avait produits l'Italie, était la première école du monde pour les talents; c'était là seulement qu'on trouvait les admirables modèles de l'antique, et les belles productions sorties du pinceau des artistes, depuis le pontificat de Léon X. Deshays se rendit donc dans la mère-patrie du goût; mais le chagrin d'être éloigné des bords de la Seine, le poursuivit sur les bords du Tibre. La vue de tant de chefs-d'œuvre nouveaux pour lui, l'amour de son art, l'ambition d'atteindre à la perfection dont les modèles étaient sans cesse devant ses yeux, parvinrent enfin à rendre moins amer l'ennui dont il se sentait dévoré. De retour dans sa patrie, il épousa la fille aînée de Boucher, et fut reçu en 1758 à l'académie royale de peinture. Son tableau de réception représentait *Vénus versant sur le corps d'Hector une essence divine pour le garantir de la corruption.* Cet ouvrage marqua la place de Deshays parmi les meilleurs peintres de son temps. Il ne s'écoulait pas d'année, que les tableaux qu'il exposait au Louvre n'ajoutassent à sa réputation, quand une chute funeste, et qui occasionna sa mort, vint tout-à-coup l'enlever aux arts à l'âge de trente-quatre ans. Quoique ravi si jeune à la peinture, dont il promettait d'être un des plus dignes soutiens, Deshays a laissé plusieurs tableaux qui doivent être comptés au nombre des bons ouvrages de l'école française; ceux qui représentent l'*Etude*, *Jupiter et Antiope*, *le Comte de Comminges*, et le *martyre de S. André*, sont du nombre; mais, de tous les tableaux de Deshays, il n'en est aucun qui doive faire plus regretter sa perte, que celui de *St. Benoît mourant.* Il règne dans cette composition une expression et une vérité qui sont justement admirées des connaisseurs; on ne se souvient encore aujourd'hui qu'avec peine de la fin prématurée de Deshays, qui termina ses jours dans la force de l'âge, et à l'époque de la vie où le goût et l'étude viennent corriger les écarts de l'imagination. Deshays en avait une ardente; aussi fit-il preuve, dans tous les instants de sa vie, d'une activité infatigable. Cet artiste, qui réunissait la vigueur de l'expression à l'enthousiasme du génie, mourut à Paris le 10 février 1765. Cochin fils a publié des *Lettres sur la vie de Deshays*, 1765, in-12. A—s.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU-LIGIER-DE-LA-GARDE), naquit à Paris, vers l'an 1633 ou 1634, et non en 1638, comme le disent la plupart des biographes. Son père, chevalier de l'ordre du roi, maître-d'hôtel de la reine Anne d'Autriche, avait été attaché, en la même qualité, à Marie-de-Médicis. « La nature prit plaisir, dit » l'abbé Goujet, à rassembler dans » Mlle. de La Garde les agréments du

» corps et de l'esprit, à un point qu'il » est rare de rencontrer. Elle avait » une beauté peu commune, une taille » au-dessus de la médiocre, des ma- » nières nobles et prévenantes; quel- » quefois un enjoûment plein de vi- » vacité, quelquefois du penchant à » cette mélancolie douce qui n'est pas » ennemie des plaisirs; elle dansait » avec justesse, montait bien à che- » val, et ne faisait rien qu'avec grâce. » Ses parents ne négligèrent rien pour son éducation. Elle apprit le latin, l'italien et l'espagnol. Les longs romans de d'Urfé, de La Calprenède, de Mlle. de Scudéri faisaient alors les délices de la cour et de la ville. Mme. Deshoulières se passionna d'abord pour cette lecture, mais elle ne tarda point à reconnaître qu'elle pouvait plus utilement occuper ses loisirs. Le poète Hesnaut lui enseigna l'art des vers, revit, corrigea ses premiers essais, et il est aujourd'hui moins connu par ses ouvrages, que par l'honneur d'avoir formé un tel élève. Mlle. de La Garde épousa, en 1651, Guillaume de La Fon-de-Boisguérin, seigneur des Houlières: c'était un gentilhomme poitevin, attaché au prince de Condé, lieutenant-colonel dans un de ses régiments, et qui fut depuis lieutenant de roi à Dourlens. Le prince de Condé étant sorti du royaume, pendant les troubles de la Fronde, Deshoulières le suivit, et sa jeune épouse se retira chez ses parents. La philosophie de Gassendi devint, dans sa retraite, l'objet de son étude et de ses méditations. Le désir de rejoindre son mari la conduisit ensuite à Rocroi, et enfin à Bruxelles. Admise à la cour brillante de cette ville, sa beauté, ses grâces et son esprit, lui attirèrent beaucoup d'hommages, parmi lesquels ceux du grand Condé furent les plus flatteurs et les plus empressés. Fidèle à ses devoirs, Mme. Deshoulières ne se montra jalouse que de l'estime du héros. Le zèle, peut-être trop vif, avec lequel elle sollicita le paiement des appointements de son mari, l'ayant rendue suspecte dans une cour étrangère, elle fut arrêtée au mois de février 1657, et conduite comme prisonnière d'état au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles. Elle trouva une consolation à ses peines dans la lecture de l'Écriture-Sainte et des PP. de l'Eglise. Son mari, qui fut toujours pour elle un tendre amant, las de solliciter en vain, depuis huit mois, la fin de sa captivité, eut recours à un de ces moyens qui conduisent aux dernières catastrophes, quand la fortune en trahit le succès. Suivi de quelques soldats qui lui étaient dévoués, il partit secrètement pour Vilvorde, s'introduisit dans le fort en prétextant une mission du prince de Condé, enleva sa femme et prit avec elle la route de France. A cette époque, une amnistie était offerte à tous ceux qui, pendant les troubles, étaient sortis du royaume. Les deux époux en profitèrent. Ils furent présentés par le Tellier, à Louis XIV, à la reine-mère et au cardinal Mazarin. On s'occupait alors, dans les cercles les plus brillants, de tracer en prose et en vers le caractère des personnages du temps, qui avaient quelque célébrité. C'était la mode des portraits. Le prince de Condé invita le chevalier de Grammont à se charger de celui de Mme. Deshoulières. Le chevalier la peignit, en 1658, sous le nom d'*Amaryllis*, nom pastoral qu'elle garda long-temps, et auquel elle substitua depuis celui de *Célimène*. Le portrait commence par ces vers :

Vous de qui la vertu, l'esprit et la beauté
Rendra le nom fameux dans la postérité (1).

(1) Voyez la *Galerie des Peintures*, ou *Recueil d'éloges en prose et en vers*, Paris, 1663, IIe. part.

Mme. Deshoulières feignit de ne pas connaître l'auteur, pour éviter l'embarras ou le danger de répondre. Elle ne vit pas le même inconvénient à tracer le portrait de Linières, qui avait fait trois fois le sien (1). Les premiers vers de Mme. Deshoulières furent imprimés dans le *Mercure Galant*, en 1672. On y remarque de l'esprit, du naturel, des grâces, mais peu de correction. La réputation et la beauté de l'auteur lui faisaient adresser un grand nombre d'hommages poétiques. Elle y répondait en se plaignant souvent du mauvais état de sa fortune. Dès l'an 1658, après sa rentrée en France, M. Deshoulières avait demandé une séparation de biens, et abandonné tout ce qu'il possédait à ses créanciers. Il paraît que la détresse des deux époux subsista toujours, puisqu'en 1693, un an avant sa mort, Mme. Deshoulières, qui venait de perdre son mari, accusait encore l'*injuste fortune*, dans sa fameuse Idylle, qui commence par ce vers : *Dans ces prés fleuris*, etc. Elle était liée avec les deux Corneille, avec Fléchier, Mascaron, Quinault, Pélisson, Benserade, Ménage et la Monnoye. Le comte de Bussy-Rabutin, les ducs de Montausier, de la Rochefoucauld, de Nevers et de St.-Aignan, les maréchaux de Vivonne et de Vauban, recherchèrent sa société. Elle était chantée par les poètes, qui la surnommaient la *dixième Muse*, la *Calliope française*. On voulut l'associer à une espèce d'académie qui tenait ses séances à l'hôtel de Matignon, chez l'abbé d'Aubignac. Les savants et les gens de lettres la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends.

(1) On trouve dans ce portrait des choses assez ridicules sur le *grand né* d'un poète décrié, sur ses *cheveux*, *objet de mille vœux*, et *ternissant l'éclat des plus belles perruques*. C'était l'esprit de ce temps là. (Voyez la *Galerie des Peintures*, *ibid.* et les *Œuvres de Mme. Deshoulières*.)

C'est ainsi qu'elle fut appelée par Charpentier et Tallemant, de l'académie française, et par l'abbé de Bourzéis et le P. Lucas, jésuite, à donner son avis sur la question de savoir s'il convenait de composer en français ou en latin l'inscription qui devait être placée sur l'arc de triomphe qu'on voulait élever à la gloire du roi. Charpentier fit un gros volume à ce sujet, et Mme. Deshoulières se déclara, comme lui, en faveur de la langue française. Cet avis prévalut, du moins pour les inscriptions de la galerie de Versailles (l'arc de triomphe n'ayant point été exécuté), et Mme. Deshoulières célébra ce triomphe dans une ballade. Lorsque Racine donna sa tragédie de *Phèdre*, en 1677, Mme. Deshoulières eût le malheur de prendre parti pour la *Phèdre* de Pradon, qu'on jouait en même-temps sur un autre théâtre. Elle composa le sonnet qui commence par ces vers :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.

Cette parodie burlesque d'un des premiers chefs-d'œuvre de la scène française, fit dire que « cette douce et » intéressante bergère, qui parlait si » tendrement aux moutons, aux » fleurs, aux oiseaux, avait changé, » en cette occasion, sa houlette en ser- » pent. » Despréaux crut venger son ami et son élève, en disant de Mme. Deshoulières, dans sa dixième satyre :

C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés, etc.

On voit que s'il y eut du ridicule dans l'attaque, l'injustice ne manqua pas dans la défense. C'est presque toujours l'affligeant tableau que présentent les querelles littéraires. C'est aussi une singularité très remarquable, que les deux femmes les plus célèbres du 17e. siècle se soient montrées si peu sensibles au mérite de Racine, et que

mesdames de Sévigné et Deshoulières aient en quelque sorte conspiré contre sa gloire. C'était moins un défaut de goût qu'une grande injustice. Elles ne voulaient admirer que Corneille. Toute passion est ordinairement, chez les femmes surtout, un sentiment exclusif. En 1680, M[me]. Deshoulières fit représenter, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une tragédie de *Genséric*, dont la versification sans couleur et le plan vicieux, firent donner à l'auteur, par allusion à sa plus belle idylle, le conseil de *retourner à ses moutons*. On croit que Racine composa contre ce drame infortuné un sonnet qui en est aussi la parodie, et qui commence par ces vers :

La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diablesse.

M[me]. Deshoulières ne fut pas plus heureuse dans sa tragédie de *Jule-Antoine*, dont on n'a imprimé que des fragments. Elle essaya, sans succès, son talent dans une comédie qui avait pour titre : *les Eaux de Bourbon*, et dans un opéra de *Zoroastre et Sémiramis*. Ses misérables rimes en *ailles* et en *eilles*, en *illes* et en *ouilles*, et les vers qu'elle composa pour sa chatte, firent beaucoup plus de bruit. La cour et la ville s'en amusèrent : on peut s'en étonner aujourd'hui. Des vers que M[me]. Deshoulières fit à la louange de Louis XIV, lui firent obtenir, en 1688, une pension de 2,000 liv., dont elle ne jouit pas long-temps. En 1684, elle avait été nommée membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. En 1689, l'académie d'Arles lui déféra le même honneur. Dans la dispute frivole que l'opéra d'*Amadis* fit élever, en 1684, *sur le changement de la cour en fait de galanterie*, M[me]. Deshoulières soutint une guerre poétique contre le duc de St.-Aignan, jusqu'à ce que ce noble académicien voulut bien s'avouer vaincu, quoique sa cause eut aussi Pavillon et Lafontaine pour défenseurs. M[me]. Deshoulières souffrait, en 1686, les vives douleurs d'un cancer au sein, dont elle ressentit les premières atteintes en 1682, et qui la conduisit, par douze ans de langueur, au terme de sa vie. Elle mourut à Paris le 17 février 1694. Ce fut pendant sa maladie qu'elle composa ses plus belles poésies, entre autres ses *Réflexions morales*. Dans ses derniers jours elle paraphrasa les *Pseaumes* 12, 13, 145, et ce ne sont pas là ses plus mauvais vers. Le goût des lettres ne la détourna jamais de ses devoirs ; elle fut toujours épouse fidèle, amie généreuse, et la plus tendre des mères. Il est peu de femmes auteurs qui aient échappé au soupçon d'avoir eu peu de part aux ouvrages qui portent leur nom. On a prétendu, et presque tous les *Dictionnaires historiques* ont répété que M[me]. Deshoulières avait volé la plus belle de ses idylles, celle des *Moutons*, à un poète obscur (*Voy.* COUTEL.). On peut consulter sur cette accusation de plagiat, qui nous paraît dénuée de fondement, une lettre du président Bouhier à l'abbé le Clerc, dans les *Mémoires de Littérature* de l'abbé d'Artigny, tom. V, pag. 388 ; le *Mercure suisse*, avril 1735 ; la *Lettre anonyme adressée à M. Fréron*, Paris, 1752, in-12 de 59 pages, et la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, tom. XVIII, pag. 409. Titon du Tillet a placé M[me]. Deshoulières dans son *Parnasse*, et Voltaire l'a fait entrer dans son *Temple du Goût*. Ses ouvrages obtinrent plusieurs fois l'honneur d'être lus dans les séances publiques de l'académie française. Le poète Rousseau a jugé, dans ses *Lettres* (tom. III, pag. 132), M[me]. Deshoulières avec trop d'humeur et

de prévention : « Tout son mérite, » dit-il, n'a jamais consisté que dans » une facilité languissante, et dans » une fadeur molle et puérile, propre » à éblouir de petits esprits du dernier ordre, comme ceux qui composaient sa petite académie. » Il y a plus de justice dans ce jugement de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. « De toutes les dames françaises qui » ont cultivé la poésie, c'est celle qui » a le plus réussi, puisque c'est celle » dont on a retenu le plus de vers. » Mme. Deshoulières s'est essayée dans presque tous les genres poétiques, depuis la chanson jusqu'à la tragédie. On doit regretter qu'elle n'ait pas su se borner au seul genre dans lequel elle a réussi. Cependant, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans plusieurs de ses autres vers, de la facilité, des grâces, de l'esprit, du naturel, des tours heureux qui lui sont propres. Ses *Idylles* sont les meilleures que nous ayons dans notre langue, la poésie en est douce et agréable : « Elle » a su y réunir, dit l'auteur des *Trois » Siècles*, le naturel de Théocrite, » les grâces et l'élégance de Virgile, à » la délicatesse de Moschus et à la finesse de Bion. » Ses *Eglogues* sont plus faibles que ses *Idylles*, et ses *Odes* sont inférieures à ses *Eglogues*; plusieurs de ses *Elégies* pourraient servir de modèle. Ses *Epîtres*, ses *Chansons*, ses *Ballades*, ses *Madrigaux*, ses *Bouts-Rimés*, ses *Rondeaux* ne justifient point le succès qu'ils obtinrent dans le siècle classique de notre littérature. Ses *Réflexions morales* sont ce qu'on estime le plus après les *Idylles*. On y trouve des vers qui sont devenus maximes. Il ne faut donc juger du talent de Mme. Deshoulières que par un petit nombre de poésies légères qu'on pourrait réduire à cinquante pages. Long-temps elle se contenta de communiquer ses vers à ses amis, qui les répandaient dans le public. Cédant enfin à leurs sollicitations, elle en publia un premier recueil en 1687, in-8°.; elle se préparait, quand elle mourut, à en donner un second, que sa fille fit paraître en 1695. Les poésies de Mme. Deshoulières ont été souvent réimprimées. Les meilleures éditions sont : I. celle de Paris, 1747, 2 vol. in-12. On y trouve un *Eloge historique* de Mme. Deshoulières et de sa fille, composé sur les *Mémoires de la Boissière de Chambors* (*Voy.* CHAMBORS); II. celle de Paris, *Crapelet*, an VII (1799), 2 vol. in-8°. Mlle. Lhéritier publia, en 1694, in-12, une brochure intitulée : *Triomphe de Mme. Deshoulières, reçue dixième Muse au Parnasse.* C'est une espèce d'apothéose. V—VE.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE-THÉRÈSE), née à Paris, en 1662, fut élevée, pour ainsi dire, dans le commerce des Muses, mais elle n'hérita point entièrement du talent de sa mère. Cependant son début poétique lui valut un de ces triomphes que beaucoup d'auteurs ambitionnent en vain dans tout le cours de leur carrière. Elle remporta, en 1687, le prix de l'académie française, par une *Ode* sur ce sujet : ***Le soin que le roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr***, et ce triomphe fut d'autant plus honorable qu'elle avait Fontenelle et Duperier pour concurrents. Fontenelle n'obtint que le premier accessit (1). La fortune de Mlle. Deshoulières se composait, à-peu-près, des pensions que lui faisait Louis XIV. Un amant qu'elle croyait épouser, M. Caze, fut tué à la guerre, en

(1) Voyez les *Mémoires de l'abbé Trublet*, sur la vie et les ouvrages de Fontenelle. Ménage composa sur ce concours des vers latins, qu'on trouve, avec une imitation en vers français, par la Monnoye, dans le *Menagiana* de 1715, t. I, pag. 33.

1692. Elle avait chanté son amour dans ses vers; elle consacra sa lyre à la douleur et aux regrets. Quelques années après, on voulut lui donner pour époux M. d'Audiffret, gentilhomme provençal. Ce mariage fut arrêté et ne put avoir lieu. Il y a de l'esprit dans ses poésies, mais on y chercherait vainement les grâces et la naïveté qui charment dans celles de madame Deshoulières. On a de la fille des *Epîtres*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, la *Mort de Cochon*, chien du maréchal de Vivonne, tragédie burlesque, etc. Elle avait entrepris un opéra de *Callirhoé*, mais ayant appris que le poète Roi travaillait sur le même sujet, elle l'abandonna. L'académie des *Ricovrati*, et celle d'Arles, la jugèrent digne de remplacer sa mère, et elle obtint ce double honneur. Elle publia ses *Poésies* à la suite de celles de Mme. Deshoulières, en 1695; elles ont été réunies depuis dans toutes les éditions. « On s'étonnera peut-être, » dit-elle dans sa préface, que j'ose » mettre le peu d'ouvrages que j'ai » faits à la suite de ceux de ma mère. » J'en connais toute la différence; » mais quand je joins, dans un même » volume, mes vers aux siens, je ne » fais que suivre son intention, heu» reuse de leur procurer par là le seul » moyen qu'ils ont de passer à la pos» térité. » Attaquée, jeune encore, d'un cancer au sein, elle succomba après vingt ans de souffrances, le 8 août 1718. Par une fatale conformité avec sa mère, après avoir vécu comme elle dans les privations de la fortune, et dans de longues douleurs, elle mourut au même âge, et de la même maladie. Leurs cendres réunies reposent dans l'église de St.-Roch. V—VE.

DESHOUSSAYES. *V*. COTTON.

DESIDERI (HIPPOLYTE), jésuite, né à Pistoie en 1684, fut envoyé dans l'Inde en 1712. Ayant été destiné à la mission du Tibet, il alla de Goa à Surate, en janvier 1714. Obligé de séjourner dans cette ville, il y apprit la langue persane. Il se rendit ensuite à Delhy, où il se joignit au père Freyre destiné à la même mission, et le 23 septembre, ils commencèrent leur voyage. Ils passèrent par Lahor, traversèrent des montagnes affreuses pour arriver à Cachemir. Les fatigues qu'ils avaient essuyées réduisirent Desideri à l'extrémité. La prodigieuse quantité de neige tombée pendant l'hiver, retint les missionnaires à Cachemir six mois entiers. Desideri voulait découvrir une route pour aller à la Chine par le Tibet. On lui parla de deux Tibets; le petit Tibet ou Baltistan au nord de Cachemir, et le grand Tibet ou Boutan. Les missionnaires quittèrent Cachemir en mai 1715. Leur voyage au milieu des montagnes fut accompagné de dangers incroyables. En quarante jours ils arrivèrent à Latac, capitale d'un royaume qui fait partie du second Tibet. Desideri fut regardé, par le roi et par ses courtisans, comme un lama européen. Ils lui dirent que leur livre ressemblait au sien. S'il faut s'en rapporter à son témoignage, la plupart des lamas lisent leurs livres sans les entendre. Les missionnaires, d'abord traités avec de grands égards, furent bientôt en butte aux soupçons de la cour, parce que des marchands de Cachemir, venus à Latac pour acheter de la laine, les dénoncèrent comme de riches négociants. Une visite faite chez les missionnaires prouva la fausseté de la délation. Desideri commençait à étudier la langue du pays, espérant fixer son séjour à Latac, lorsqu'il apprit qu'il y avait un troisième Tibet nommé aussi Lassa. Il résolut, contre son inclination, d'en faire la découverte, et

Digitized by Google

après une marche de six mois par des lieux déserts, les missionnaires entrèrent à Lassa au mois de mars 1716. Peu de temps après, ils eurent une affaire très désagréable devant les tribunaux du royaume. Bientôt ils parvinrent à se justifier et furent présentés au roi. Desideri, malgré les désagréments de tout genre qu'il éprouvait et qui étaient probablement dus à son zèle trop ardent, resta à Lassa jusqu'en 1727. Un ordre du pape, auquel les capucins avaient fait parvenir des plaintes, le rappela en Europe. A son arrivée à Rome, Desideri remit à la congrégation de la propagande trois requêtes contre les capucins missionnaires au Tibet, et demanda à retourner en Asie, ce qui lui fut refusé. Il mourut à Rome en 1733. On a de lui une lettre dans le tome XII des *Lettres édifiantes*, et une autre que Zaccaria a insérée en entier dans le livre intitulé: *Bibliotheca Pistoriensis*, pag. 185. Desideri, ainsi que les autres missionnaires qui ont visité le Tibet, s'est peu occupé de décrire le pays. Il s'est principalement attaché à noter les conformités qu'il a cru observer entre notre religion et celle des Tibetains. La route de Desideri par le Cachemir tient le milieu entre celle des PP. d'Orville et Grueber, et celle du P. Goes. Elle est plus directe; elle fait connaître des régions non parcourues par les voyageurs anglais qui, vers la fin du 18e. siècle, allèrent du Bengale au Tibet. Desideri a traduit en latin le kangiar ou sahorin, livre qui chez les Tibetains a la même autorité que l'Ecriture-sainte chez les chrétiens, et que Zoukaba, homme en réputation de grande sainteté parmi eux, a publié en cent huit volumes. Il préparait d'autres ouvrages lorsqu'il fut rappelé. Ses manuscrits étaient déposés au collége de la Propagande. E—s.

DESIDERIUS. *Voy.* Décence et Didier.

DESILLES (....), gentilhomme Breton, né à St.-Malo, le 7 mars 1767, officier au régiment du roi infanterie, où il entra fort jeune, mérite la mention la plus honorable dans l'histoire de nos révolutions, époque désastreuse, pendant laquelle tant d'autres se sont fait une réputation si différente. Après la fédération du 14 juillet 1790, l'insubordination avait presque gagné tous les corps de l'armée, tout y était en dissolution. Une insurrection très dangereuse s'étant manifestée dans la garnison de Nancy, où était le régiment du roi, le marquis de Bouillé eut ordre de marcher sur cette ville, avec trois mille hommes de gardes nationales, ou de troupes de lignes, restées fidèles au roi Louis XVI; il y arriva le 31 août 1790. (*Voy.* Bouillé). Avant de faire agir ses soldats, le marquis employa les négociations, et voulut engager les rebelles à se soumettre; il était sur le point d'y parvenir, lorsque les intrigants, qui dirigeaient cette révolte, portèrent la populace, et quelques soldats de la garnison, à faire feu sur ses troupes, avec une grosse pièce d'artillerie chargée à mitrailles. Desilles s'élança au-devant de ces furieux, et parvint un instant à les contenir; il arracha même à plusieurs reprises les mèches des mains des canoniers. Ne pouvant empêcher, de cette manière, l'exécution de leurs projets, il se précipite audevant de la bouche du canon; on l'en arrache, il saute sur un autre canon, qui était une pièce de 24, qu'on se préparait à tirer, et s'assied sur la lumière; il est massacré dans cette situation (*Voy.* les mémoires de Bouillé). Le feu est mis à l'infernale machine, et une soixantaine de soldats, ou de gardes nationales tombent

morts; mais leurs camarades, furieux, pénètrent dans la ville, au milieu des coups de fusil tirés sur eux, des fenêtres, des portes, et de toutes les issues. Le marquis de Bouillé perdit la moitié de ses troupes dans cette affaire, et vint cependant à bout, avec ce qui lui restait, de comprimer l'insurrection. L'affaire de Nancy fit époque dans l'histoire de la révolution. C'est de là que date la première scission entre les révolutionnaires, appelés jacobins, et les constitutionnels qui, jusqu'alors, avaient paru marcher sur la même ligne. Les jacobins se déclarèrent pour les révoltés; les constitutionnels, au contraire, les vouèrent à l'opprobre, et voulurent les faire punir. Le dévouement de Desilles devint, pour ces derniers, l'objet d'un culte politique. Il fut célébré par l'assemblée nationale de la manière la plus solennelle, et devint en même temps le sujet de plusieurs pièces de théâtre : la peinture et la sculpture s'en emparèrent. Son portrait et son buste parurent partout; mais ce triomphe public ne dura qu'autant que l'autorité qui le lui avait décerné : bientôt on lui substitua des idoles de sang, et toute sa famille fut proscrite (*Voy.* DE LA ROUARIE). B—U.

DESING (ANSELME), savant bénédictin, né à Amberg, en 1699, embrassa la règle de saint Benoît à Ensdorf dans le Palatinat, fut pendant quelque temps professeur à Freysingen, et enfin abbé d'Ensdorf; il mourut en 1773. Voici les principaux des ouvrages qu'il nous a laissés : I. *Methodus contracta historiæ*, Amberg, 1725, in-fol.; II. *Institutiones styli historici, Curtii et Livii præcipuè imitationi accomodatæ*, Augsbourg, 1772, in-8°., 5°. édition ; III. *Abrégé de l'histoire universelle*, Freysingen, 1731, in-12; IV. *Secours nécessaires pour étudier l'histoire*, en huit parties, Ratisbonne, 1731-1741, in-4°. Cet ouvrage a été, ainsi que le précédent, réimprimé plusieurs fois. V. *Histoire ancienne d'Allemagne et de la monarchie des Francs, jusqu'à Louis l'Enfant*, 1768, in-fol. Ces trois derniers ouvrages sont écrits en allemand. G—Y.

DESIRÉ (ARTUS), écrivain justement oublié aujourd'hui, était né dans la Normandie vers 1510. Il embrassa l'état ecclésiastique et commença aussitôt à écrire contre les protestants, avec une fureur inconcevable. Comme il était sans talent et que ses connaissances en théologie étaient fort bornées, il semait ses écrits de bouffonneries, de plaisanteries triviales et de déclamations, ou ridicules ou odieuses. Dans quelques-uns il s'adresse directement au roi, et l'engage à faire périr les protestants par des supplices dont il donne l'horrible détail. Sa fureur croissant toujours, il dressa une requête (1) au roi d'Espagne Philippe II, pour l'engager à entrer en France avec une armée, et résolut de la lui porter. Il fut arrêté à Orléans et ramené à Paris, où on instruisit son procès. Un arrêt du parlement le condamna à une amende honorable et à une réclusion de cinq ans aux Chartreux. Il parvint à s'échapper au bout de quelque temps et recommença à écrire. Il mourut vers 1579, âgé d'environ soixante-dix ans. On trouvera les titres de ses ouvrages dans les *Mémoires* de Nicéron, tome XXXV. Ce biographe en compte vingt-deux, mais il ne les a pas tous connus : nous ne citerons que ceux qui peuvent être recherchés à raison de la singularité de leurs titres ou de leur rareté; I. *les Combats du fidèle papiste pèlerin romain contre*

(1) Bèze a inséré cette pièce dans le Ve. livre de son *Histoire Ecclésiast.*

Digitized by Google

l'apostat priapiste, Rouen, 1550, in-16, en vers; II. *les disputes de Guillot le porcher et de la bergère de St.-Denis en France, contre Jehan Calvin, prédicant de Genève* (en vers), Paris, 1559, in-8°., et 1568, in-16; III. *Contre-poison des cinquante-deux chansons de Clément Marot, faulsement intitulées par lui Psalmes de David*, Rouen, 1560, in-16; Nicéron dit que Desiré voyant le succès de la traduction des psaumes de Marot, leur opposa des chansons pieuses; qu'il ne s'embarrassa pas de rendre ponctuellement le sens des psaumes, mais qu'il songea seulement à contre-carrer Marot. Cette remarque d'un auteur impartial peut faire juger de la bonne foi de Desiré. IV. *la Singerie des huguenaux, marmots et guesnons de la nouvelle dérision Theodobeszienne*, Paris, 1574, in-8°. Cet ouvrage est en prose mêlée de vers. V. *Le moyen de voyager sûrement par les champs sans être détroussé des larrons et voleurs*, Paris, 1575, in-8°., livre des plus rares; il est en vers. VI. *Le ravage et déluge des chevaux de louage* (en vers), *avec le retour de Guillot le porcher sur les misères et calamités de ce règne* (en vers), Paris, 1578, in-8°., très rare. VII. *Description philosophale de la nature et condition des animaux tant raisonnables que brutes*, Paris, 1554, in-8°.; 1561, in-8°.; 1568, in-4°.; 1605, in-8°.; 1609, in-16; 1651, in-16. Lacroix du Maine, Duverdier Niceron, Goujet, etc., n'ont pas connu ce livre, dont le nom de l'auteur est indiqué seulement dans l'épître au lecteur qui est à la tête du 2e. livre. Théod. de Bèze, souvent attaqué par Desiré, lui a répondu dans la comédie du *Pape malade*, publiée sous le nom de *Thrasibule Phénice* (*Voy.* Th. de Bèze.) L'abbé Goujet par une distraction inconcevable a pris ce nom pour le titre de l'ouvrage (*v. Bibl. franc.*, tome XIII, page 142.) VIII. Les *Grandes Chroniques et Annales de passe-partout, Chroniqueur de Genève, avec l'origine de Jean Covin, faucement surnommé Calvin*, Lyon, Rigaud, 1558, in-16; aussi omis par Niceron. Jacques Bienvenu a fait une réponse à ce livre, Genève, 1558, in-16, de 28 pag. Cette réponse est en vers. W—s.

DESJARDINS (Jean), en latin *Hortensius* ou *de Hortis*, né près de Laon, professa d'abord les humanités au collège du cardinal Lemoine, et étudia ensuite la médecine. Il fut reçu docteur en 1519, et devint professeur des écoles de médecine. François Ier. le mit au nombre de ses médecins. Desjardins ne cessait d'engager les jeunes gens à étudier la langue grecque; comme médecin, il avait une si grande réputation qu'on le croyait capable de guérir toutes sortes de maladies, pourvu que l'heure fatale ne fût pas arrivée, de sorte qu'on lui appliquait ce proverbe :

Contra vim mortis non est medicamen in hortis.

Il mourut subitement en 1549, pendant qu'il donnait à ses parents et à ses amis le repas de son jour natal. On n'a rien imprimé de lui. Il laissa onze enfants; une de ses filles épousa Ayrault, aïeul maternel de Ménage, qui a écrit la vie de Desjardins à la suite de celle de Pierre Ayrault. A. B—t.

DESJARDINS. *Voy.* Villedieu.

DESJARDINS (Martin van den Bogaert, connu sous le nom de), habile sculpteur hollandais, naquit à Breda, en 1640. Il vint encore jeune à Paris, et fut reçu à l'académie à l'âge de trente-un ans. Il fit présent à ce corps d'un bas-relief, représentant

Hercule couronné par la gloire, du portrait du marquis de Villacerf, et de celui de Mignard, qui est un beau morceau de sculpture. La statue équestre de Louis XIV, qu'on admirait autrefois sur la place Bellecour, à Lyon, était l'ouvrage de Desjardins. C'était le coup d'essai de cet artiste dans le genre des grandes compositions; il fit ensuite, pour le portail de l'église du collége Mazarin, six groupes de pierre représentant les *Évangélistes* et *les Pères de l'église grecque et latine*; ces ouvrages ont été détruits pendant les troubles de la révolution: il sculpta en marbre, pour le petit parc de Versailles, *Le soir* désigné par Diane, ayant près d'elle une levrette. Il fut chargé de terminer une statue d'*Artémise*, ébauchée par Lefevre. Ce morceau lui fit beaucoup d'honneur; il surpassa le maître qu'il n'avait voulu qu'égaler. La statue en pied de Louis XIV, vêtu à la romaine, qu'on voyait à l'orangerie, est encore un ouvrage de Desjardins; mais rien ne donna plus d'éclat à sa réputation, que le monument de la place des Victoires, érigé aux frais du maréchal de la Feuillade, qui se distingua par le faste de ses flatteries, et sut imprimer à ses actions de courtisan, un caractère de grandeur. Le roi, couronné par la Victoire, était représenté debout, vêtu des ornements de la royauté, et tenant sous les pieds un Cerbère, symbole de son triomphe sur la triple alliance. Ce groupe avait treize pieds de haut, et était fondu d'un seul jet. Ce fut Desjardins lui-même qui dirigea la fonte, et il étonna la France, qui n'avait pas encore vu tenter, d'un seul jet, des fontes colossales. Le piedestal était orné de six bas-reliefs, et aux quatre angles paraissaient enchaînés des esclaves en bronze, qui désignaient les nations dont le monarque avait triomphé. Ce magnifique morceau de sculpture fut enlevé, en 1792, par décret de l'assemblée nationale, qui, dans son aveugle délire, ne voulait voir dans l'image d'un grand prince que l'effigie du despotisme. Ce monument a été détruit avec tant d'autres; il n'en reste que l'un des pieds de la statue de Louis XIV, conservé au musée des monuments français. Desjardins avait encore fait, pour l'église de Ste.-Catherine, les *Quatre vertus cardinales*, distribuées en quatre bas-reliefs, et aux Capucines, la figure en bronze de la *Vigilance*, qui décorait le tombeau de Louvois. Desjardins mourut fort riche, en 1694, âgé de cinquante-quatre ans, laissant un fils trop vain pour ne pas préférer les richesses que son père lui donnait, au talent qui les avait acquises. Il mit plus d'empressement à acquérir des lettres de noblesse que de temps à les mériter. Il se contenta de se faire remarquer en qualité de gentilhomme à l'académie que son père, roturier, avait illustrée comme artiste. A—s.

DESLANDES. *Voy.* Daulier.

DESLANDES (André-François Boureau), naquit à Pondichéri, en 1690. Son père, qui avait épousé la fille du chevalier Martin, gouverneur de Pondichéri, et directeur général de la compagnie des Indes orientales, avait été lié avec Constance, premier ministre du royaume de Siam, et mourut commissaire général de la marine à St.-Domingue. On a de lui un livre fort rare, que Deslandes fils publia à Nantes, sous le titre de Cologne, 1731, in-12: ce sont les *Remarques, historiques, critiques et satyriques d'un cosmopolite, tant en prose qu'en vers*. L'abbé de la Porte dit, dans la *France littéraire*, de 1778, tenir ce fait de l'abbé Lebeuf, ami de Deslandes. Ce dernier passa, jeune encore en

France, où le P. Malebranche voulut le faire entrer dans sa congrégation : « Des considérations de famille, dit » Deslandes, jointes à un voyage indispensable que je devais faire dans » les pays étrangers, m'empêchèrent » de prendre ce parti. Combien ai-je eu » lieu depuis de m'en repentir, lors- » que surtout livré aux hommes, et » engagé dans un tourbillon d'affaires, » j'ai soupiré après la vie douce et » tranquille de l'Oratoire. » Il eut été plus heureux sans doute s'il eut su mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages annoncent un homme d'esprit plus qu'un écrivain judicieux. Ils portent presque tous l'empreinte de ces désolantes doctrines que l'impiété prêchait au 18ᵉ. siècle. Il fut reçu membre de l'académie de Berlin, obtint le commissariat général de la marine à Rochefort, puis à Brest, se démit enfin de ses emplois, et se retira à Paris, où il mourut le 11 avril 1757. Il résulte d'une relation manuscrite de ses derniers moments, écrite par le marquis de la Sône, son gendre, et dont l'auteur de cet article possède l'original, que Deslandes abjura ses erreurs au lit de la mort. Ce n'est donc pas *très faussement* qu'on a prétendu qu'il s'était rétracté, comme ou le dit dans un nouveau *Dictionnaire historique* (1). Deslandes ayant publié presque tous ses ouvrages sous le voile de l'anonyme, nous en donnerons ici la liste : I. *Histoire critique de la Philosophie*, Amsterdam, 1737, 3 vol. in-12, et 1756, 4 vol. in-12. L'auteur traite de l'origine, des progrès et des révolutions de la Philosophie; mais ce qu'il dit de la doctrine des anciens philosophes, n'est pas toujours exact, soit qu'il n'ait pas bien compris cette doctrine, soit qu'il ait voulu l'arranger suivant ses opinions particulières. Ses portraits sont chargés, et l'affectation de son style faisait dire à Voltaire : « C'est un vieux écolier précieux, un » bel esprit provincial. » Cependant l'ouvrage fut loué et obtint un grand succès. L'auteur des *Trois Siècles* ne voit dans Deslandes qu'un mince philosophe et un littérateur médiocre. « Le » seul mérite de son *Histoire de la » Philosophie* consiste, ajoute-t-il, » dans quelques anecdotes sur les an- » ciens philosophes, qui supposent de » l'étude et des recherches, aux yeux » de ceux qui ignorent que l'auteur les » a presque toutes puisées dans Dio- » gène-Laërce et dans les notes de » Ménage. » II. *Essai sur la Marine et le Commerce*, Paris, 1743, in-8°.; livre superficiel, dont les idées sans justesse et sans liaison sont trop souvent présentées dans un style précieux. III. *Essai sur la Marine des Anciens et particulièrement sur leurs vaisseaux de guerre*, Paris, 1748, 1768, in-12, fig. IV. *Lettres sur la construction des vaisseaux*, in-12. V. *Lettre critique sur l'Histoire navale d'Angleterre*, 1752, in-12. VI. *Histoire de Constance, premier ministre du roi de Siam*, Amsterdam et Paris, 1756, in 12. Deslandes dit avoir composé cette vie sur les mémoires et les lettres de son père, et du chevalier Martin. Il semble n'avoir écrit l'histoire du ministre siamois que pour combattre celle qu'avait publiée le P. Dorléans, et qu'il appelle un *véritable roman*. Le jésuite représente le ministre comme un martyr, et presque comme

(1) D'autres biographes veulent que Deslandes ait composé, peu de jours avant d'expirer, ces vers, qui sont d'un matérialiste décidé :

Doux sommeil, dernier terme
Que le sage attend sans effroi;
Je verrai d'un œil ferme
Tout passer, tout s'enfuir de moi.

Mais ce mauvais quatrain fait partie d'une pièce intitulée *Mon Cabinet*, que Deslandes avait fait imprimer en 1745, c'est-à-dire, douze ans avant sa mort.

un saint. Deslandes prétend que sa religion était *toute extérieure et politique* (*Voy.* CONSTANCE); et pour décrier ce qu'en ont dit le P. Tachard et l'abbé de Choisy, il les appelle *deux des plus insignes charlatans qu'on puisse lire*. C'en est assez pour que l'ouvrage de Deslandes doive être lu avec une grande défiance. Quelques bibliographes ont confondu ce livre avec l'*Abrégé de l'histoire de Constance Falcon*, par Lefort de la Morinière. VII. *Recueil de différents traités de Physique et d'Histoire naturelle*, 1748, 1750-53, 3 vol. in-12; compilation souvent intéressante, où Deslandes a mis beaucoup du sien, et qui semblerait prouver qu'il eût mieux réussi dans les sciences physiques que dans les sciences morales. VIII. *Nouveau Voyage d'Angleterre*, dans le recueil publié par Dubois de St.-Gelais, 1717, in-12, et qui a pour titre: *État présent d'Espagne*, etc. IX. *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, Amsterdam, 1714, in-12; nouvelle édit. augmentée d'épitaphes et autres poésies, Amsterdam (Trevoux), in-12; et 1732, in-16. C'est surtout dans ce livre que Deslandes affecte de se montrer bel esprit et esprit fort; mais presque tous ceux qu'il cite comme grands hommes ne le sont pas; leurs plaisanteries paraissent insipides, et les réflexions de l'auteur sur la mort ne sont que de mauvaises saillies. X. *L'Art de ne point s'ennuyer*, 1715, in-12, produit précisément l'effet que l'auteur veut détruire. XI. *La Fortune, histoire critique*, sans nom de lieu, 1751, in-12; XII. *Histoire de la princesse de Montferrat*, Londres (Paris), 1749, in-12, c'est un roman; XIII. *Lettre sur le Luxe*, 1745, in-8°.; XIV. *Lettre à M***., trésorier de France*, 1748, in-12; XV. *Pygmalion, ou la Statue animée*, Londres (Paris), 1741, in-12, condamné au feu par arrêt du parlement de Dijon, le 14 mars 1742. XVI. *Mon Cabinet*, 1745, in-12. C'est une petite pièce de vers, suivie d'une Lettre en prose, réimprimée à la fin de l'*Histoire critique de la Philosophie*, édition de 1756. XVII. *L'Optique des Mœurs*, 1742, in-12; XVIII. *Traité sur les différents degrés de la certitude morale, par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12; XIX. *Landesii poemata*, Londres, 1713, in-12. C'est ici le premier ouvrage publié par Deslandes; il en donna une 3e. édition en 1752, sous ce titre: *Poetæ rusticantis litterarium otium*. Ses vers latins ne sont pas sans mérite, mais ce mérite n'est pas la décence; ses vers français sont tous médiocres ou mauvais (1). XX. On attribue encore à Deslandes la traduction de l'anglais d'un ouvrage intitulé: *De la certitude des connaissances humaines*, ou *Examen philosophique des diverses prérogatives de la raison et de la foi, avec un parallèle entre l'une et l'autre*, Londres, 1741, petit in-8°. C'est un des mauvais livres publiés dans le 18e. siècle contre la religion. Il est trop pesamment écrit pour être dangereux. — Lancelot DESLANDES, avocat au parlement de Paris, a publié une *Traduction libre en vers des élégies de Sidonius Hosschius sur la passion de J.-C., avec le texte en regard*, Paris, 1756, in-8°. — Un autre DESLANDES (de Houdan), lieutenant-colonel dans le régiment de Bretagne, sous le règne de Louis XVI, et chef de brigade au

(1) Les ouvrages de Deslandes ne sont point exempts de fautes contre la langue; aussi Voltaire, lisant un livre de cet auteur, s'écria-t-il dans un moment de vivacité: « Parle donc français, bourreau! »

commencement de la révolution, a laissé un poëme intitulé : la *Nature sauvage et pittoresque*, Paris, 1808; on y trouve des beautés assez remarquables à côté de beaucoup d'incorrections; l'auteur est mort en 1807. V—VE.

DESLANDES (PIERRE-DE-LAUNAY), célèbre directeur de la manufacture royale des glaces de St.-Gobain, né à Avranches, en 1722, entra jeune dans la congrégation de l'oratoire, et professa à Soissons, dans le collége de cette congrégation, la rhétorique et les mathématiques. Sorti de ce corps, il fut admis à l'école des ponts et chaussées, d'où il fut tiré en 1751, pour occuper une place de sous-directeur à la manufacture royale des glaces de St. Gobain. Il en devint directeur en 1758, et améliora infiniment les procédés de cette fabrication. Il supprima entièrement le soufflage usité jusqu'à lui, et qui ne permettait point de faire des glaces d'une très grande dimension. Il perfectionna le coulage et étendit jusqu'à 100 pouces le volume des glaces. On s'était servi jusqu'alors de la soude brute; Deslandes trouva le moyen d'y substituer avec avantage le sel de soude, et il en établit une fabrique à St.-Gobain. Il reconstruisit presqu'en entier tous les bâtiments de la manufacture, et y en ajouta de nouveaux pour loger les ouvriers dans l'intérieur. Il introduisit aussi à St.-Gobain le douci et le poli, qui auparavant n'avaient lieu qu'à Paris, et c'est à ses soins et à son habileté qu'on dut l'état de splendeur auquel cet établissement avait été porté avant la révolution. La discipline qu'il faisait régner parmi les ouvriers, excitait surtout l'admiration de ceux qui venaient visiter la manufacture, et frappa vivement le célèbre Turgot. Aucune faute n'était passée; mais la punition était tellement ménagée, qu'elle tombait sur le coupable, sans que sa femme et ses enfants s'en ressentissent. L'habile directeur avait su inspirer à cette classe d'hommes une sorte de point d'honneur, qui leur faisait attacher de la gloire aux opérations les plus pénibles, et se regarder comme bien punis, quand on les faisait passer à des occupations qui l'étaient moins. Les services de Deslandes lui avaient valu le cordon de l'ordre de St.-Michel. En 1789, il demanda sa retraite à l'administration, et l'obtint. Il se retira dans la ville de Chauny, où il mourut le 10 décembre, 1803, à l'âge de quatre-vingt-un ans, aimé, estimé et regretté. L—Y.

DESLAURIERS (   ) prit le nom de *Bruscambille*, sous lequel il est plus connu, en embrassant la profession de comédien, en 1598. On ne connait, ni ses prénoms, ni le lieu de sa naissance. Il paraît qu'après avoir joué quelque temps la comédie à Toulouse, il vint à Paris vers l'année 1606, et fit partie de la troupe de l'hotel de Bourgogne. Il vivait encore en 1634. C'était ce qu'on appelle, en termes familiers, un farceur; il avait de l'esprit, beaucoup d'imagination, et était d'une force extraordinaire. On a de lui : I. *Prologues tant sérieux que facétieux, avec plusieurs galimatias, par le S. D. L.*, Paris, 1610, in-12 de 134 feuillets. Quelques-uns de ces prologues roulent sur des sujets licencieux. II. *Facétieuses paradoxes de Bruscambille, et autres discours comiques, le tout nouvellement tiré de l'escarcelle de ses imaginations*, Rouen, 1615, in-12, de 134 feuillets. Ces ouvrages ont été recueillis sous ce titre: *Les Œuvres de Bruscambille, divisées en quatre livres, contenant plusieurs discours, paradoxes, ha-*

Digitized by Google

rangues et prologues facétieux, revu et augmenté par l'auteur, dernière édition, Paris, 1619, in-12, de 284 pages, sans les tables. Quoique réimprimé plusieurs fois dans le 17e. siècle, et plus récemment à Cologne, 1741, in-12, ce recueil de plates bouffonneries et d'obscénités, est rare et recherché des bibliomanes. A. B—T.

DESLIONS, (Antoine), né à Béthune, vers 1590, entra dans la société des jésuites, à l'âge de dix-huit ans. Il enseigna les humanités et exerça le ministère de la parole avec une réputation distinguée. Le cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas, l'attira à sa cour, où il prêcha pendant trois ans. Il cultivait avec succès la poésie latine, et surtout la muse de l'élégie. Nous avons de lui : I. *Traité sur les stations de la passion de Notre-Seigneur J.-C.* Le père Deslions s'est montré zélé propagateur de cette dévotion. II. *De angeli tutelaris cultu carmen paræneticum*, imprimé d'abord séparément, et ensuite dans l'ouvrage suivant. III. *De cultu B. V. Mariæ elegiarum libri III*, Anvers, 1640, petit in-12, et dans le *Parnassus societatis Jesu*; IV. *Elegiæ de amore Jesu*; V. *Histoire de l'institution, règles, exercices et privilèges de l'ancienne et miraculeuse confrérie des charitables de S. Éloy*, Tournai, 1643, in-12. Après une douzaine d'éditions au moins, cette histoire a encore été augmentée par Gilles Joly, seigneur de la Vaulty, trésorier des états d'Artois. Le P. Deslions est mort à Mons, le 11 juillet 1648. M—on.

DESLOIX (Jean), religieux dominicain, né à Tournehem dans le diocèse de S.-Omer, vers 1568; fut reçu docteur en théologie, à l'université de Caen, en 1613. Il fut élu provincial de son ordre dans les Pays-Bas, en 1619, et quatre ans après, inquisiteur de la foi, pour Besançon, et le comté de Bourgogne; il en remplit les fonctions avec une grande sévérité. Son grand âge l'ayant obligé de se démettre de cet emploi, il se retira dans le couvent des Dominicains de St.-Omer, et y mourut le 22 janvier 1658, à quatre-vingt-dix ans. On a de lui : I. *Speculum inquisitionis Bisuntinæ ejus officiariis exhibitum*, Dole, 1628, in-8°. L'inquisition fut établie à Besançon, en 1247, par une bulle d'Innocent IV. Desloix n'a point donné l'histoire de ce tribunal, comme l'on pourrait le penser d'après le titre de son livre; ce n'est qu'une compilation des droits et des privilèges accordés par les papes aux inquisiteurs, avec des instructions pour leur conduite dans l'exercice de cette charge. II. *Jus canonicum pro officio sanctæ inquisitionis*. Cet ouvrage est imprimé à la suite du précédent. III. *L'Inquisiteur de la foi*, Lyon, 1634, in-12; traduit en partie du *Speculum*. IV. *Exercices spirituels pendant la célébration de la Sainte-Messe*, Douai, 1617, in-12. W—s.

DESLON (Charles), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et premier médecin ordinaire de M^r. comte d'Artois, s'enthousiasma pour le magnétisme animal, et s'enrôla sous les drapeaux de Mesmer, qu'il connut en 1778. Pendant quelque temps, il ne fut que son disciple zélé; mais la soif de l'or, qui divise tous les hommes, lui inspira le désir d'avoir part aux immenses gains de son maître. Il profita d'un voyage de Mesmer à Spa, pour ouvrir un baquet à son compte, et la foule des crédules accourut chez lui. Il fit plus, il publia, dans le Journal de Paris, du

10 janvier 1784, de vives récriminations contre l'homme auquel il devait ses nouvelles connaissances. Du reste, Deslon ne fit faire aucun progrès à la science fantastique du magnétisme animal. Ses écrits, assez peu importants, sont: I. *Observations sur le magnétisme animal*, Londres (Paris), 1780, in-12; II. *Lettre à M. Philip*, La Haye, 1782, in-8°. Cette lettre a pour objet de se disculper devant la faculté de médecine, qui voulait le rayer du tableau. On lui attribue, mais sans preuves suffisantes, des *Observations sur les deux rapports des commissaires nommés par le roi pour l'examen du magnétisme animal*; Philadelphie (Paris), in-4°. Deslon mourut le 21 août 1786.

D. L.

DESLYONS. *Voy.* DESLIONS.

DESLYONS (JEAN), né à Pontoise en 1615, vint à Paris de bonne heure, y prit les ordres sacrés, devint théologal et doyen de Senlis; puis, en 1640, fut reçu docteur de Sorbonne. Seize ans après, on le raya du tableau de cette faculté, pour avoir refusé de souscrire à la condamnation d'Arnauld. Deslyons mourut le 26 mars 1700, et fut enterré dans la cathédrale de Senlis; il avait fait lui-même son épitaphe. C'était un homme savant, d'un jugement solide, mais d'une humeur bizarre et chagrine. Il était surtout très versé dans toutes les parties de la liturgie ancienne et moderne. Il voulut être enterré dans un cercueil de plomb: non, disait-il, par orgueil, mais parce qu'il regardait comme contraire aux anciens canons, l'usage d'entasser les morts les uns sur les autres. On a de lui: I. *Enlèvement de la Vierge par les anges*, Homélie, Paris, 1647, in-12. Cette Homélie fut censurée par l'évêque de Senlis. Néanmoins des amis arrangèrent l'affaire, la censure fut levée, et Deslyons publia une seconde édition de l'ouvrage, avec toutes les pièces y relatives, sous le titre de *Défense de la véritable dévotion envers la Vierge*, Paris, 1651, in-4°.; II. *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roy-boit*, Paris, 1664, in-12, *ib.*, 1670, in-12, sous le titre de *Traitez singuliers et nouveaux contre le paganisme du roy-boit*. Le premier de ces traités a pour objet le jeûne établi de son temps, la veille des rois; le second, les saturnales des Romains et l'imitation qu'en ont faite les chrétiens; le troisième, la superstition de Phœbé (*Phœbus*), ou la sotise du febvé. On y lit, entre autres anecdotes, que le bon évêque de Belley commença un jour un sermon par ces mots: *Phœbe domine*, comparant au gâteau des rois le royaume de Jésus-Christ, dont il distribuait ensuite les portions aux fidèles suivant leur mérite. Les curieux réunissent ces deux éditions, et y joignent la réfutation par Nicolas Barthelemy, avocat de Senlis, sous ce titre: *Apologie du banquet sanctifié de la veille des Rois*, Paris, 1665, 1684, in-12; III. *Oraison funèbre de Diane Henriette de Budos, duchesse de Saint-Simon*, Paris, 1671, in-4°.; IV. *Réponse aux lettres de M. Arnauld, produites par Jean Gontin, curé de St.-Hilaire de Senlis.* Ce factum, très rare, a pour objet un procès alors pendant à la Tournelle, entre le frère de Deslyons et ledit Gontin. Durant ce procès, l'irascible Arnauld avait soutenu de son crédit la nièce de Deslyons, dans ses déportements contre son propre père. V. *Éclaircissements de l'ancien droit de l'évêque et de l'Église de Paris, sur Pontoise et le Vexin françois*, Paris, 1694, in-8°

Deslyons s'y prononce pour l'évêque de Paris, contre les prétentions de l'archevêque de Rouen. Le parlement rendit un jugement contraire. VI. Quelques *Lettres contre la musique et les instruments*, que l'on introduisait de son temps, dans l'office des ténèbres, 1698, in-4°. Deslyons a laissé en manuscrit son *Testament*, pièce assez considérable; une *Lettre sur la sépulture des prêtres*, et une *Apologie du jeûne de la veille de la Pentecôte*. Ces manuscrits, et d'autres encore étaient conservés avant la révolution, dans la bibliothèque du prieuré de St.-Maurice de Seulis. Voyez les *Mémoires de Niceron*. D. L.

DESMAHIS (Marin Grosteste), *Voy*. Grosteste.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu), naquit à Sully-sur-Loire, le 3 février 1722. Son père, premier magistrat du duché, le destinait à la robe; mais le fils ne pouvait échapper aux muses: il habitait un lieu tout rempli de souvenirs poétiques; Chapelle, Chaulieu et Fontenelle y avaient fait des vers, et Voltaire vint habiter quelque temps le château de Sully. Il n'en fallait pas tant pour lui faire chérir un talent dont il avait en lui l'heureux germe. Dès l'âge de dix-huit ans, il vint à Paris, et, sous les auspices de Voltaire, fut accueilli dans les plus brillantes sociétés. C'est alors (1) qu'il fit ce grand nombre de poésies fugitives qui lui ont donné un rang assez distingué parmi nos poètes aimables. Il entra bientôt dans la carrière du théâtre, et donna le *Billet perdu*, ou l'*Impertinent*, comédie en un acte et en vers. Elle eut beaucoup de succès, et quoiqu'on l'ait reprise rarement depuis, elle est restée dans la mémoire des amateurs. « L'*Impertinent*, dit Laharpe, pétille » d'esprit, mais aux dépens du naturel : les vers sont d'une tournure » spirituelle, mais rarement adaptée » au dialogue, et le style n'est rien » moins que dramatique. La pièce est » une dissertation sur la fatuité, un recueil de maximes et d'épigrammes; » il y en a d'assez jolies pour qu'on » désirât de les trouver ailleurs; il y » en a qui seraient mauvaises partout. » Desmahis est encore auteur de deux comédies qui n'ont point été jouées, le *Triomphe du sentiment* et la *Veuve coquette*. Il avait entrepris deux autres pièces dont il n'a laissé que des fragments, l'*Inconséquent* et l'*Honnête homme*. Il achevait ce dernier ouvrage, lorsqu'une mort prématurée l'enleva dans sa 39e. année, le 25 février 1761. Il a fait dans l'*Encyclopédie* les articles *fat* et *femme*, morceaux dans lesquels on a justement blâmé la frivolité des idées et l'afféterie du style. Suivant l'expression de Clément, Desmahis avait tout l'esprit qu'on peut avoir en petite monnaie. La plus considérable et la plus connue de ses pièces fugitives est le *Voyage d'Éponne*, plus ordinairement appelé *Voyage de St.-Germain*. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1778, par les soins de M. de Tresseol. Une édition incomplète avait déjà été publiée sous le titre d'*Œuvres diverses*, Genève (Paris), 1763, 1 vol. in-12. Desmahis était fort recommandable par les qualités du cœur; sensible à l'amitié, il disait: « Lorsque mon ami rit, » c'est à lui à m'apprendre le sujet de » sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi » à découvrir la cause de son chagrin. » Il disait encore : « Content » de vivre avec les grands hommes » de mon siècle dans le cercle de l'ami-

(1) Le plus grand nombre fut composé pour une dame qu'il aima tendrement, et qu'il ne put épouser. Le dépit lui fit depuis abandonner le séjour de Sully. (*Mém. de Famille.*)

» tié, je n'ambitionne point d'être placé » auprès d'eux dans le temple de mé» moire. » Il pensait que « si l'union » et l'harmonie régnaient parmi les » gens de lettres, ils seraient, malgré » leur petit nombre, les maîtres du » monde. » C'est pour cela qu'il détestait la satire. « Abjurez pour jamais » ce malheureux genre, disait-il à un » homme qui s'y exerçait, si vous vou» lez conserver avec moi quelque liai» son. » A—G—R.

DESMAISEAUX (Pierre), né en Auvergne en 1666, mourut à Londres en juin 1745. Les particularités de sa vie ne nous sont pas connues. Nous savons seulement qu'il fut membre de la société royale de Londres, et lié avec plusieurs hommes de lettres, surtout avec Bayle et St.-Évremont. On a de Desmaiseaux, entre autres ouvrages : I. la *Vie de Boileau Despréaux*, Amsterdam, 1712, in-12; II. *Vies de Jean Hales et de Chillingworth*, en anglais, Londres, 1719, 1725, in-8°.; III. *Recueil*, en anglais, *de plusieurs pièces de J. Locke*, 1720, in-8°.; IV. *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques*, par Leibnitz, Clarke, Newton, Amsterdam, 1720, 1740, 2 vol. in-12; V. *Vie de St.-Évremont*, sans date ni nom de lieu, in-4°.; La Haye (Rouen), 1711, 1726, in-12 : cette vie se trouve aussi à la tête des œuvres de St.-Évremont, 1709, 3 vol. in-4°.; 1725, 8 vol. in-12; Amsterdam (Paris), 1740, 10 vol. in-12. Desmaiseaux avait publié, en 1706 et 1708, les *Mélanges curieux* de St.-Évremont, 2 vol. in-12. VI. *OEuvres diverses de Bayle*, La Haye, 1727-1731, 1737, 4 vol. in-fol.; VII. *Lettres de Bayle, publiées sur les originaux, avec des remarques*, Amsterdam, 1729, 3 vol. in-12; VIII. la *Vie de Bayle*, La Haye, 1732, 2 vol. in-12 : elle se retrouve à la tête des éditions du dictionnaire de 1730, 1734, 1740; IX. *Scaligerana, Thuana, Perroniana, Pithœana et Colomesiana*, avec des remarques, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; X. *Histoire naturelle, civile, ecclésiastique du Japon*, traduite de Kempfer, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol.; XI. *Lettre sur Arnauld d'Andilly*, dans les *Nouvelles de la république des lettres*, avril, 1704 : le P. Bougerel répondit à cette lettre; XII. *Explication d'un passage d'Hippocrate*, au 2e. livre de son *Traité de la diète* (*Nouvelles de la république des lettres*, tom. II); XIII. plusieurs *Lettres* parmi celles de Bayle, dont une sur l'édition de ces lettres donnée par Prosper Marchand. Desmaiseaux travailla à la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savants*. Ses écrits sont curieux, mais souvent prolixes. Ils intéressent surtout l'histoire littéraire. (*V.* Colomiès). D. L.

DESMAISONS. *Voy.* Case et Lescène.

DESMARAIS. *Voy.* Régnier, Godets et Desmarets.

DESMARCHAIS. *Voy.* Labat.

DESMARES (Toussaint-Guy-Joseph), né à Vire en 1599, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut conduit dans ses études par l'abbé de St.-Cyran, dont il adopta les principes. Il prêcha depuis 1638 jusqu'en 1643, époque à laquelle une lettre-de-cachet l'exila à Quimper; il parvint à s'y soustraire, et resta caché jusqu'en 1652. La lettre-de-cachet fut enfin révoquée, et en 1653 Desmares fut envoyé à Rome avec les abbés de la Lane et de St.-Amour, pour y soutenir la doctrine de la grâce efficace, dans les congrégations qui se tenaient à ce sujet. De retour en

France, il se tint caché jusqu'en 1668, que Perefixe l'appela à Paris et lui fit prêcher l'avent à St.-Roch, mais il fut bientôt obligé de disparaître de nouveau; il se retira chez le duc de Luynes, et ensuite à Liancourt où il mourut, le 19 janvier 1669. On a de lui: I. *Discours sur la Grâce efficace, prononcé en 1653, devant Innocent X*, imprimé dans le journal de St.-Amour; II. quelques Opuscules, dont on trouve la liste dans le *Supplément au Nécrologe*, etc. de Cerveau (*Voy.* CERVEAU), et dans le *Moreri*, de 1759. Desmares a travaillé avec D. Rivet, bénédictin, au *Nécrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs*, Amsterdam, 1723, in-4°. Aussi Lefevre de St-Marc lui a-t-il consacré un très long article dans le *Supplément au Nécrologe de l'Abbaye*, etc., 1735, in-4°. Z.

DESMARES ( ), fut officier du Grand Condé, et mourut en 1715 ou 1716. C'était un très assidu spectateur de la comédie française, il ne manquait pas une représentation, et se tenait toujours sur le théâtre. Il s'est exercé aussi dans le genre dramatique, et fit représenter, en 1686, *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, imprimée à La Haye, 1696, in-12; 1705, in-12, reproduite aussi sous le titre de *la Dragonne*, 1696, in-12. Les frères Parfait disent que, content du succès de sa comédie, l'auteur ne voulut pas hasarder l'événement d'une seconde pièce, et pensent que c'est à un autre Desmares que l'on doit *Roxelane*, tragi-comédie, 1643, in-4°. A. B—T.

DESMARES. *Voy.* CHAMPMESLÉ.

DESMARES (CHRISTINE-ANTOINETTE-CHARLOTTE), née en 1682, à Copenhague, où son père, qui était frère de la fameuse Champmeslé, et sa mère, jouaient la comédie française dans la troupe entretenue par le roi de Danemark: son père ayant été appelé à Paris, elle parut au théâtre français, dès l'âge de huit ans, dans de petits rôles; mais ce ne fut réellement que le 30 janvier 1699, qu'elle fit des débuts en règle, dans le rôle d'Iphigénie de la tragédie d'*Oreste*, de la Grange-Chancel, dont la mort de Champmeslé avait interrompu les représentations; on reconnut dès-lors qu'elle avait profité des leçons de sa parente, et elle fut reçue le mois de mai suivant, pour remplir son emploi. Parmi les premiers rôles tragiques qu'elle a créés, on remarque Electre, Athalie, Sémiramis, et Jocaste, de l'*Œdipe* de Voltaire; elle joua également quelques amoureuses dans la comédie, et elle y mit tant de grâce et de gaîté, qu'on lui conseilla de prendre les soubrettes, où elle ne se distingua pas moins; elle continua ainsi à jouer deux emplois si opposés, jusqu'au 30 mars 1721, où elle obtint sa retraite, qu'on trouva prématurée, et qui aurait causé des regrets plus vifs si elle n'avait formé à l'avance, dans Mlle. Dangeville, une élève digne de la remplacer d'une manière très brillante dans la comédie. Mlle. Desmares joignait à une figure charmante beaucoup d'intelligence, de naturel, et animait la scène par sa vivacité. Après sa retraite elle joua souvent avec des sociétés composées de personnes de la cour, et mourut à St.-Germain-en-Laye, le 12 septembre 1753. P—x.

DESMARETS (JEAN), avocat général au parlement de Paris, fut le seul magistrat qui eut le courage de rester dans cette ville, pour tâcher d'y rétablir l'ordre, lors de la sédition des *Maillotins*, en 1381. Respecté pour ses vertus, ayant vieilli dans les emplois publics, il avait toujours eu la con-

Digitized by Google

fiance du peuple, et avait été l'un des plénipotentiaires qui conclurent le traité de Bretigni, en 1360. La hardiesse avec laquelle il s'était opposé, au nom des Parisiens, au retour de l'évêque de Laon, et de quelques autres partisans les plus forcenés du roi de Navarre, lorsque ce prince voulut rentrer à Paris, en 1359, fut la cause de sa perte. Les ducs de Berry et de Bourgogne ne purent lui pardonner de s'être rendu, en cette occasion, l'organe de l'opinion publique, et lorsque, plus de vingt ans après, Charles VI, vainqueur des Gantois, revint à Paris, pour punir une populace séditieuse et révoltée, l'avocat-général Desmarets fut la première des douze victimes destinées au dernier supplice, quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher. Pressé de demander pardon au roi, il répondit, avec fermeté : « J'ai servi au roi Philippe son » grand aïeul, au roi Jean et au roi » Charles son père, bien et loyaument; » ne onques ces trois rois ne me sçurent que demander, et aussi ne ferait cestui s'il avait âge et connaissance d'homme : à Dieu seul veuil » crier merci. » L'exécution de ce respectable magistrat, arrivée en 1382, est regardée, par Villaret, comme l'un des événements les plus honteux de ce règne, et un de ceux qui contribuèrent le plus aux calamités publiques.

C. M. P.

DESMARETS (Roland), en latin *Maresius*, frère aîné de Desmarets-St.-Sorlin, dont il sera question dans l'article suivant, naquit à Paris en 1594, de parents honnêtes, et qui soignèrent son éducation. Il fréquenta pendant quelque temps le barreau, mais satisfait de sa médiocre fortune, il renonça à la profession d'avocat, pour jouir dans la retraite des charmes de l'étude et de la société de quelques personnes qui partageaient ses goûts. Au nombre de ses amis on compte le savant P. Pétau, dont il avait été le disciple, Nicolas Bourbon, Emeric Bigot, les Valois. Il passait pour un critique habile, mais sa tendresse pour son frère l'aveuglait au point qu'il n'apercevait point de défauts dans ses ouvrages, et qu'il était toujours prêt à en prendre la défense. Ce fut pour cette raison que Ménage le nommait plaisamment *Philadelphe*. L'excès de l'étude affaiblit sa constitution naturellement forte, il tomba dans un état de langueur, et mourut le 27 décembre 1653, à l'âge de soixante ans. Marie Dupré, sa nièce, qu'il avait instruite lui-même dans les langues anciennes, consacra à sa mémoire une épitaphe rapportée dans les *Mémoires de Niceron*, tom. XXXV. On a de Desmarets : I. des *Lettres latines*, qui passent pour être écrites d'un style pur et élégant. Jean de Launay en publia le recueil le plus complet, sous ce titre : *Rolandi Maresii Epistolarum philologicarum libri duo*, Paris, 1655, in-8°. L. A. Rechemberg en donna une nouvelle édition, Leipzig, 1688, in-12. Deux de ces Lettres sont adressées à Louis Nublé, un plus grand nombre à Ménage. Le premier livre de ces Epîtres avait déjà paru du vivant de l'auteur, sous ce titre : *R. Maresii Epistolarum philologicarum liber primus*, 1650, in-12. Il avait aussi fait imprimer : *Rolandi Maresii ad Petrum Harlœum, poetam et interpretem reginæ, de puerorum in Litteris institutione epistola*, 1651, in-4°. On trouve en tête l'éloge de l'auteur, par Pierre Hallé. On s'aperçoit aisément, dit Vigneul-Marville (d'Argonne), que ces lettres sont des ouvrages de fantaisie, et c'est peut-être la seule chose qu'on y puisse trouver à redire; ces sortes de lettres n'ayant pas le même agrément que celles qui s'écri-

vent par rencontre et par la nécessité de répondre à ses amis. Desmarets faisait des vers latins, et on peut juger par ceux qu'il a semés dans ses lettres qu'il aurait pu facilement obtenir la réputation de poète, mais il était dans son caractère de n'en ambitionner aucune. W—s et A. B—t.

DESMARETS DE St.-SORLIN (Jean), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Paris en 1595, fut pourvu, dans sa jeunesse, de différentes charges, qui lui donnèrent accès près des ministres. Sa gaîté et son esprit le firent rechercher dans les sociétés les plus brillantes ; il fréquentait les assemblées de l'hôtel Rambouillet, et on connaît les jolis vers sur une violette, qu'il composa pour la *Guirlande de Julie*. Le cardinal de Richelieu, qui s'était déclaré son protecteur, l'engagea a tourner ses études vers le théâtre ; et ce fut par déférence pour lui qu'il entreprit de faire une tragédie. *Aspasie* fut son coup d'essai. Cette pièce, très médiocre, fut représentée, avec succès, en 1636 ; encouragé par les éloges qu'il recevait de toutes parts, il composa, dans l'espace de quelques années, plusieurs autres pièces, parmi lesquelles il faut distinguer les *Visionnaires* et *Mirame*. Pélisson nomme les *Visionnaires* une pièce inimitable. L'éloge etait exagéré, même dans le temps où écrivait Pélisson. Les *Visionnaires* ne précédèrent que de quatre ans le *Menteur*, comédie vraiment de caractère, et qui lui est bien supérieure, sous le rapport de l'art et du style. *Mirame* fut composée pour l'ouverture du théâtre que le cardinal de Richelieu venait de faire élever dans son palais ; il en avait donné l'idée à Desmarets, et il passa même pour en avoir écrit plusieurs scènes. La jeunesse de Desmarets n'avait été rien moins que régulière ; il eût des remords de sa conduite, et tout à coup on le vit passer de l'excès du relâchement à une dévotion outrée. Il commença à répandre ses idées de réforme parmi les femmes. Il composa à leur usage un *Office de la Vierge*, et des *Prières* remplies d'une exaltation dangereuse, mais que le clergé de Paris approuva, par haine pour les Jansénistes, que Desmarets attaquait sans aucun ménagement. La fureur de Desmarets contre eux ne se borna point à des déclamations. Il eut la hardiesse de s'adresser au roi lui-même, dans un écrit intitulé : *Avis du S. Esprit.* Ce pamphlet n'a point été imprimé, ou du moins il est devenu si rare qu'aucun bibliographe ne dit l'avoir vu. Dans cet écrit, dicté par le fanatisme le plus extraordinaire, il annonce que : « son » dessein est de lever une armée pour » combattre et exterminer partout les » impiétés et les hérésies ; qu'elle doit » être, selon la prophétie de S. Jean, de » cent quarante quatre mille hommes » qui auront la marque du Dieu vivant » sur le front, c'est-à-dire qui feront » voir à découvert, par leur vie, que » Dieu est vivant dans leurs cœurs. » Il propose au roi de prendre le commandement de cette armée, et ajoute : « Votre royale compagnie du S. Esprit doit marcher à leur tête, si elle » est aussi noble et aussi vaillante, » comme elle se persuade de l'être, et » elle le sera beaucoup si elle est aussi » prête que le reste de cette sainte armée, à tout faire et à tout souffrir. » Il termine par annoncer que le roi a été désigné par les prophètes pour chasser les Turks, et étendre le royaume de Jésus-Christ par toute la terre. C'est en partie pour répondre à cet écrit que Nicole a composé ses lettres intitulées les *Visionnaires*. Les curieux y trouveront des détails qu'il ne nous a pas été possible d'insérer dans

cet article. Desmarets s'abaissa ensuite jusqu'à feindre de partager les opinions de Simon Morin, autre fanatique qui passait pour un prophète, dans un galetas. Lorsqu'il eût connu sa doctrine, il le dénonça au parlement, et se montra l'un des plus acharnés à la perte de cet infortuné (*Voy.* Simon Morin.) En poursuivant ceux qu'il nommait les impies, Desmarets était dangereux, mais lorsqu'il eut résolu de détrôner les plus grands génies de l'antiquité, il ne fut plus que ridicule. Il travaillait à son poëme de *Clovis* au moment de sa conversion : sa tête se perdit alors, et il imagina que Dieu l'avait aidé à terminer cet ouvrage, parce qu'il avait sur lui des vues particulières. *Clovis*, loué par Chapelain et les autres amis de Desmarets, ne fut cependant guère accueilli du public, et Boileau acheva, par ses épigrammes, de rendre l'ouvrage et l'auteur ridicules. Desmarets publia alors différents écrits, pour prouver que le système qu'il avait adopté dans son poëme est supérieur à celui des anciens; que les sujets chrétiens sont seuls propres à la poésie héroïque, et qu'il a su triompher des poètes païens, et se parer de leurs dépouilles, *tout ainsi que le grand Tamerlan a triomphé de Bajazet.* C'est Homère et Virgile qu'il s'est plu surtout à *humilier;* il déclare qu'il les a *traités en vaincus et foulés aux pieds.* Il n'épargne pas les poètes modernes qui ont pris les anciens pour modèles, et c'est surtout Boileau qu'il se plaît à confondre. L'un des éditeurs de Boileau a rapporté plusieurs critiques de Desmarets, et ce qu'on aura peine à croire, pour les louer et en faire sentir la justesse (*Voy.* Saint-Marc.) Desmarets adressa son dernier ouvrage qu'il intitule : *Défense de la Poësie française*, à Perrault, l'un des partisans de son système; ainsi c'est Desmarets qui est le véritable chef de la ligue formée contre les anciens, par une foule d'auteurs, dans une succession non interrompue jusqu'à nous. Il mourut à Paris, le 28 octobre 1676, âgé de quatre-vingts ans. L'abbé d'Olivet cite quarante ouvrages de Desmarets, et Niceron quarante-trois. Nous n'indiquerons que les principaux : I. les *Jeux historiques des rois de France, des reines renommées, de la Géographie et des Métamorphoses*, Paris, 1664, in-16, 1698, in-8°.; ce volume est recherché pour les figures de la Bella; II. *Théâtre de Desmarets*, composé de sept pièces, imprimées séparément : *Aspasie*, *Scipion*, *Mirame*, *Roxane*, *les Visionnaires*, *Erigone* et *Europe*; *Erigone* et *Mirame* ont été imprimées in-12, *Mirame* l'est aussi in-folio (Paris, 1641, fig.), et les autres in-4°.; *Aspasie* et *les Visionnaires* ont été insérées dans le tom. VII du *Théâtre français*, et *les Visionnaires* dans le *Recueil des Pièces choisies*, publié par Lamonnoye; III. les *Morales d'Epictète*, de *Socrate*, de *Plutarque* et de *Sénèque*, au château de Richelieu, par Etienne Mignon, 1653, petit in-8°., jolie édition, rare; il en existe d'autres; IV. les *quatre livres de l'Imitation de J.-C.*, traduits en vers, Paris, Le Petit, 1654, in-12, avec quatre jolies gravures. M. Barbier en cite trois autres éditions. V. *Clovis*, ou *la France chrétienne*, poëme héroïque en vingt-six chants, Paris, 1657, in-4°.; Leyde, Elzevir, 1657, in-12; Paris, 1657, in-4°.; 1666, in-12; *ib.*, 1673, in-8°. Cette dernière édition, augmentée en plusieurs endroits, ne contient que vingt chants; Desmarets avait essayé de profiter des critiques, et cette édition est si différente des premières, qu'on peut la regarder comme un nouvel ouvrage. VI. les *Délices de*

Digitized by Google

l'Esprit, Paris, 1658 ou 1661, in-fol.; 1678, in-12; ouvrage recherché à cause des figures de Chauveau. On a dit, avec esprit, que l'*errata* devait se borner à ce peu de mots : *Délices*, lisez *Délires*. W—s.

DESMARETS (SAMUEL), en latin *Maresius*, né à Oisemont en Picardie, le 9 août 1599, était si faible dans son enfance qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes, et que souvent il était retenu plus de quinze jours au lit. Son ardeur pour l'étude n'en fut que plus grande; et avant l'âge de sept ans, non seulement il savait écrire et avait commencé son latin, mais il avait déjà lu deux fois la Bible en entier (*à capite ad calcem*). Il resta si petit jusqu'à l'âge de vingt et un ans, qu'ou l'appelait le *Petit Proposant*. Cependant il crut jusqu'à sa 25ᵉ. année, et devint d'une taille raisonnable. Dans son enfance il ne vécut que de lait; il ne pouvait supporter les viandes bouillies, le bouillon, ni aucun herbage; il avait pour les fruits une répugnance invincible. Il ne put jamais apprendre la musique, dans laquelle son père excellait; la poésie lui était tellement étrangère, que lorsque dans ses études on lui donnait quelques sujets de composition en vers, il faisait une amplification en prose, ne pouvant s'assujettir au rhythme ni à la mesure. Envoyé à Paris à l'âge de treize ans, pour étudier la philosophie, il alla, trois ans après, étudier la théologie à Saumur, puis à Genève. Il fut, en 1620, reçu ministre au Synode de Charenton, puis nommé ministre de l'église de Laon. Ayant appris que la femme du gouverneur de la Fère s'était faite catholique, il crut devoir lui écrire. La nouvelle convertie lui envoya un imprimé contenant l'histoire de sa conversion. Desmarets en fit la réfutation, les jésuites furent étonnés de la hardiesse de cette réponse, et menacèrent d'en faire punir l'auteur. Le 13 décembre 1623, en sortant de chez son oncle Samuël Vauquet, Samuël Desmarets reçut un coup de couteau sous la mamelle droite, l'assassin prit la fuite, et l'on crut qu'il avait été aposté par le P. d'Aubigny, jésuite, confesseur de la gouvernante de la Fère; le procureur du roi à Laon, auprès duquel on porta la plainte, promit de poursuivre secrètement le coupable, et ne donna aucune suite à l'affaire. La blessure de Desmarets était si profonde, qu'une chandelle qu'on y présentait s'éteignait; cependant comme les poumons n'avaient pas été lésés, elle guérit promptement. Le synode crut toutefois ne pas devoir le laisser à Laon, et l'envoya à Falaise (sur les frontières de la Champagne). A peine y avait-il passé quatre mois, qu'il fut appelé à Sedan pour y remplacer Jacques Cappel, ministre et professeur de théologie; il s'y maria en 1628, passa à Maestricht en 1632, à Bois-le-Duc en 1636, à Franeker en 1640, puis à Groningue en 1643, et fut appelé à Leyde en 1673; mais avant de pouvoir se rendre à ce poste, il mourut à Groningue, le 18 mai de la même année. Bayle a parlé de Desmarets avec le plus grand éloge, et dit « qu'il fit beaucoup » de tort aux jansénistes sans y penser, » en déclarant que leurs opinions » étaient les mêmes que celles des ré» formés. » Burmann (dans son *Trajectum eruditum*), le représente comme un homme d'un caractère virulent, et qui ne ménagea aucun des théologiens de son temps. Samuël Desmarets a fait un très grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Mémoires de Niceron*, qui en compte cent, et dans les *Mémoires* de Paquot, qui rapporte les titres de cent quatre. L'auteur se proposait de

les recueillir en quatre volumes in-fol., le 1er. eût contenu tout ce qu'il avait donné au public avant d'aller à Groningue; il y aurait mis en latin plusieurs pièces qui n'ont paru qu'en français; le 2e. aurait été rempli par les *Opera theologica didactica*; le 3e. par les *Opera theologica polemica* (*Voyez* DAILLÉ); le 4e. sous le titre général de *Impietas triumphata*, aurait offert trois traités particuliers. Cette édition ne pouvait s'exécuter que du vivant de l'auteur; Ses ouvrages sont sans intérêt aujourd'hui. Son *Collegium theologicum, sive breve Systema universæ theologiæ*, a eu quatre éditions, 1645, 1649, 1656, 1673, in-4°. Il donna, avec Henri Desmarets, son fils aîné, né à Sedan, et ministre à Delft, une édition *de la Sainte-Bible française*, de la version de Genève, Amsterdam, L. et D. Elzevir, 1669, 2 vol. in-fol. Ce livre est d'une exécution typographique très belle, mais les fautes d'impression sont nombreuses, et le travail des éditeurs n'a aucun mérite au jugement de R. Simon (*Hist. Crit. du V. T.*, p. 359). A. B—T.

DESMARETS (JOSSE). *Voy.* DÉMARES.

DESMARETS (NICOLAS), élève et neveu de Colbert, fut d'abord maître des requêtes, ensuite intendant des finances (1683). En 1702, il remplaça Rouillé du Coudray dans l'une des deux places de directeur des finances créées par Louis XIV, en 1701. Enfin, le 27 février 1708, Chamillart lui remit le contrôle général des finances. Colbert était mort en 1683, et déjà il avait eu quatre successeurs. Lepelletier créa des édits bursaux et des charges nouvelles: ce furent ses seules ressources. Il se démit volontairement, en 1689, et fut estimé sans être regretté. Phelippeaux de Pontchartrain prit l'administration dans les temps les plus orageux. Louis XIV avait six armées sur pied. Les dépenses étaient prodigieuses. On créa des charges sans nombre, on eut recours à de nouvelles impositions, et déjà l'édifice élevé par Colbert, fondé sur le crédit et sur la confiance, et qui paraissait inébranlable, menaçait ruine de toutes parts. Chamillart, honnête homme et mauvais ministre, remplaça Pontchartrain, en 1699. Louis XIV avait alors presque toute l'Europe contre lui. Les assignations du trésor royal sur les revenus publics, données par anticipation, l'usage des billets de monnaie, fabriqués sans mesure, l'abus de toutes les ressources, le défaut de remboursement aux échéances, le mouvement et la circulation arrêtés, les objets de crédit épuisés, la défiance générale, tout prouvait la vérité méconnue de cette maxime de Colbert, qu'un prince ne peut sans se ruiner lui-même, ruiner ses sujets. Chamillart, écrasé sous le poids d'une administration si malheureuse, écrivit à Louis XIV, au commencement de 1708: « Ce serait » mal répondre aux bontés de V. M.; » et à sa confiance, si je ne lui avouais » franchement que tout va périr, si » elle n'en met un autre à ma place. » Le roi, dit St.-Simon, répondit: « Eh » bien, nous périrons ensemble. » Cependant, le 27 février, d'après le conseil de Chamillart, le monarque confia l'administration des finances à Desmarets: « Je sais, lui dit Louis, » l'état de mes finances. Je ne vous de» mande pas l'impossible. Si vous réus» sissez, vous me rendrez un grand » service. Si vous n'êtes pas heureux, » je ne vous imputerai pas les événe» ments. » Lorsque Desmarets se chargea du contrôle général, la dette de l'état se montait à plus de 2 milliards, à 28 liv. le marc (taux auquel les es-

pèces se trouvaient alors réduites), ce qui fait près de 4 milliards au cours actuel. Les revenus de la couronne, sur lesquels on anticipait depuis longtemps, étaient consommés plusieurs années à l'avance. Toutes les richesses du royaume étaient passées ou dans les pays étrangers, ou entre les mains des partisans. Les troupes n'étaient point payées; le soldat avait à peine des souliers. Quoique l'ouverture de la campagne de Flandre approchât, il n'avait été fait aucune disposition pour les vivres, pour les remontes, pour les recrues. Il n'y avait point d'argent à l'épargne, et l'on ne pouvait plus compter sur les emprunts. Desmarets s'occupa d'abord de reconnaître les dettes de l'état, et les papiers dont le discrédit avait fait resserrer les espèces, et rendait les paiements impossibles. Il avait su ranimer la confiance et rendre à l'argent sa circulation. Tout prenait déjà une face nouvelle, lorsque le terrible hiver de 1709 vint rendre plus pénible le fléau d'une guerre longue et malheureuse. Desmarets eut le talent de toujours substituer habilement de nouveaux moyens, lorsque les premiers s'usaient ou s'affaiblissaient. Les deux charges de directeurs des finances, dont il possédait l'une, et d'Armenonville l'autre, furent supprimées. Ces charges avaient coûté chacune 800,000 liv. Il rétablit le crédit et ranima le mouvement dans toutes les branches où il était éteint. Il restait pour la valeur de 72 millions de billets de monnaie dans les caisses royales ou dans les mains des particuliers. Il crut que le meilleur moyen de les retirer était la refonte des espèces. Il fit rendre, au mois de mai 1709, un édit, statuant que ceux qui apporteraient aux changes et aux hôtels des monnaies cinq sixièmes en espèces anciennes ou réformées, et un sixième en billets de monnaie, recevraient tout argent comptant, et que les billets de monnaie seraient biffés en leur présence. La sagesse des opérations de Desmarets, sa droiture, sa prudence et son courage mirent la France en état de rejeter les propositions humiliantes des conférences de Gertruydemberg (1). La paix d'Utrecht avait mis un terme aux agitations de l'Europe. Desmarets méditait les moyens de réparer les désordres que de grandes secousses et de longs malheurs avaient introduits dans l'administration des finances, quand cette administration lui fut ôtée dans le commencement de la régence (septemb. 1715). Cinq ans s'étaient à peine écoulés, lorsqu'en 1720, Desmarets avait déjà eu six successeurs. St.-Simon le représente comme un « homme de bon » sens, mais lourd et lent, parlant » avec assez d'agrément; dur, emporté et dominé par une humeur intraitable. » Voltaire, après avoir dit que ce ministre était « zélé, laborieux, » intelligent, » ajoute : « Il fut immolé » à la haine publique, et ses successeurs le firent regretter. » Il mourut en 1721, laissant un fils qui devint célèbre, le maréchal de Maillebois. Desmarets fit imprimer un *Mémoire sur l'administration des finances, depuis le* 20 *février* 1708 *jusqu'au* 1er. *septembre* 1715. La première édition de ce mémoire, plusieurs fois réimprimé, est de 1716, in-8°. On le trouve aussi dans les *Annales politiques* de l'abbé de St.-Pierre. Il prouve, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, que Desmarets « avait des » talents, une grande modestie, et

(1) Les alliés exigeaient que Louis XIV se chargeât seul de détrôner son petit-fils, et déjà ils se partageaient entre eux les provinces du royaume, dont la conquête leur paraissait assurée. La paix se fit à Utrecht contre toute espérence, et la France fut sauvée.

» des intentions droites. On peut le regarder comme un modèle de la manière simple, noble, respectueuse et ferme, qui convient à un ministre obligé de rendre compte de son administration. Il y parle avec franchise des opérations injustes en elles-mêmes, auxquelles il a été forcé par le malheur des temps, pour prévenir de nouveaux malheurs et de plus grandes injustices (1). » L'auteur du *Financier citoyen*, prétend que les calculs de ce mémoire sont presque tous faux dans l'imprimé. Lenglet Dufresnoy le trouve très curieux. « Il vient, dit-il, de » main de maître; mais il n'a pas tout » dit. » V—VE.

DESMARETS *Voy.* MAILLEBOIS.

DESMARETS (HENRI), compositeur, né à Paris, en 1662, perfectionna ses études musicales dans le corps des pages de la musique du roi. Parmi les opéras dont il composa la musique, on distingue *Iphigénie en Tauride*, en cinq actes, paroles de Duché de Vancy, avec un prologue composé par Danchet et Campra. Cette tragédie lyrique, représentée pour la première fois en 1704, eut beaucoup de succès; elle a été reprise trois fois. Desmarets a composé aussi beaucoup de motets, les uns ont paru sous son nom, d'autres sous le nom de Goupillier, maître de musique de la chapelle de Versailles. Louis XIV ayant appris que ce dernier se parait des œuvres d'un autre, dit à Goupillier : « Avez-vous du moins payé Desma» rets ? — Oui, Sire, répondit le maî» tre de chapelle. » Le roi, qui sans doute n'ignorait pas que Desmarets n'avait pas gardé le silence sur ce marché, lui fit défendre de jamais paraître en sa présence, mais Goupillier n'en fut pas moins obligé de quitter sa place. Desmarets ayant épousé en secret la fille du président de l'élection de Senlis, le père porta plainte en séduction et rapt. Desmarets fut condamné à mort. Il traversa les Pyrénées, fut surintendant de la musique du roi d'Espagne, et ensuite de celle du duc de Lorraine. Il mourut à Lunéville, en 1741. P—x.

DESMARETTES. *Voy.* BAUDESMARETTES.

DESMARS, médecin pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-Mer, membre de l'académie des sciences et belles-lettres d'Amiens, mort en 1767, est auteur de quelques productions utiles. I. *Mémoires sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et ses environs*, Amiens, 1759, in-12, 2ᵉ. édition, corrigée considérablement, et augmentée de la constitution épidémique observée, suivant les principes d'Hippocrate, à Boulogne-sur-Mer, en 1759, et de dissertations sur la maladie noire, les eaux du mont Lambert, et l'origine des fontaines en général, Paris, 1761, in-12. Cet opuscule doit être rangé dans le très petit nombre des bonnes topographies médicales. II. *Discours sur les Epidémies, d'Hippocrate*, Berne et Paris, 1765, in-12. III. *Epidémiques d'Hippocrate, traduites du grec, avec des réflexions sur les constitutions épidémiques, suivies de quarante-deux histoires rapportées par cet ancien médecin, et du commentaire de Galien sur ces histoires; on y a joint un mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnais, dans les années 1761 et 1762, et*

(1) « Peu de temps avant sa mort, Louis XIV, » pour avoir 8 millions, fit négocier pour 32 mil» lions de billets ou de rescriptions. C'était don» ner 400 liv. en obligations pour avoir 100 liv. en » argent. Après de semblables opérations, il n'est » pas étonnant que les revenus du roi aient été » consommés pour trois ou quatre ans, et que » Louis XIV ait laissé l'état chargé de dettes pro» digieuses. » (DUTOT, *Réflexions politiques sur les finances.*)

une lettre sur la mortalité des chiens dans l'année 1763, *dans laquelle sont développées les vues d'Hippocrate sur les constitutions*, Paris, 1767, in-12. Le mémoire sur la mortalité des moutons, et la lettre sur la mortalité des chiens, ont aussi été imprimés séparément. Desmars a publié en outre, dans le *Mercure de France*, et dans le *Journal de Médecine*, des observations intéressantes sur la topographie des environs de Beauvais, sur les épidémies de Boulogne, sur les vertus des feuilles d'asarum, etc. C.

DESMASURES (LOUIS), en latin *Masurius*, poète, né à Tournay vers 1523. Ses heureuses dispositions l'ayant fait connaître du cardinal Jean de Lorraine, ce prélat qui aimait les lettres, l'encouragea à cultiver ses talents, et le prit pour son secrétaire. Ce fut à son invitation que Desmasures entreprit la traduction de l'*Enéide*. Lorsqu'il en eût achevé le premier livre, il le communiqua à son protecteur, qui, par un zèle peu réfléchi, en fit lecture à François Ier. en présence de plusieurs courtisans. Les défauts de cette ébauche exposèrent Desmasures à de piquantes railleries. Il se plaignit avec toute la sensibilité d'un poète, et toute l'amertume d'un homme vivement blessé. Cependant, il ne laissa pas de continuer son entreprise; mais la mort du cardinal, arrivée en 1550, l'ayant privé de son seul appui, il se trouva en butte aux horreurs de la misère, et aux persécutions que lui avait attirées son penchant pour la réforme. Il fit un voyage à Rome, dans l'espoir d'y trouver un nouveau protecteur, et il ne fut point trompé. Le cardinal du Bellay l'engagea à terminer son travail sur *Virgile*, et le présenta à la duchesse de Lorraine, qui lui donna, près de son fils, le même emploi qu'il avait eu près du cardinal. De retour en Lorraine, il se maria, et commença à fréquenter secrètement les assemblées des réformés. Une scène d'éclat, occasionnée par quelques disputes entre les calvinistes et les catholiques, ayant eu lieu à St.-Nicolas, où s'était retiré Desmasures, le duc donna des ordres pour en faire arrêter les auteurs. Il se sauva alors à Deux-Ponts, y fit profession ouverte du calvinisme, et revint quelques années après à Metz, où il remplit les fonctions de pasteur; de Metz il passa à Ste.-Marie, en la même qualité, et de là à Strasbourg, où l'on croit qu'il mourut vers 1580. Desmasures avait été lié avec les plus beaux esprits de son temps. Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, furent au nombre de ses amis. Sa traduction de l'*Enéide* est celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. La lecture aujourd'hui n'en est pas supportable; on peut porter le même jugement de ses autres poésies françaises. Ses vers latins sont meilleurs, quoiqu'ils ne méritent pas les éloges qu'en ont faits ses contemporains. On a de Desmasures: I. *OEuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes, et la traduction de vingt psaumes, Lyon, De Tournes, 1555, in-4°. rare. II. *la Guerre cruelle entre le roy blanc et le roy maure, trad. du latin de Jérosme Vida*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, in-4°. III. les *douze livres des Enéïdes de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, De Tournes, 1560, in-4°. Cette édition est la plus belle, les suivantes sont peu recherchées. IV. *David combattant, David triomphant, David fugitif, tragédies saintes*, Paris, Robert Estienne, 1565, in-12 (1re. édition); deuxième, Genève, François Perrin, 1566, in-8°., et non in-4°.

comme le dit Duverdier. Cette édition contient de plus que la précédente : *Bergerie Spirituelle* (interlocuteurs : vérité, erreur, religion, providence divine), et une *Eglogue spirituelle*; 3ᵉ. édition, sans nom de ville (Genève), 1583, in-8°. Il existe deux autres éditions des tragédies seules avec la *Jephté* de Buchanan, traduite par Florent Chrétien, Paris, Mamert Patisson, 1587, 1593, in-12. Duverdier lui attribue encore une tragédie de *Josias* : imprimée à Genève, in-4°. Cette pièce a eu une 2ᵉ. édit. en 1583, in-8°.; mais l'auteur y est nommé *Messer Philone*. Les poésies latines de Desmasures ont été imprimées à Lyon, en 1551, in-4°., et à Bâle, en 1574, in-16. Son poëme, en quatorze livres, sur les guerres de religion, l'a été séparément à Bâle, en 1579, in-8°.; il est intitulé: *Borboniades, sive de Bello civili ob Religionis causam in Galliâ gesto*. Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de France* n'ont point connu Desmasures sous son nom latinisé, ils n'ont pas su non plus que le poëme que nous venons de citer avait été imprimé, puisqu'ils se contentent de dire qu'on le conserve à la bibliothèque de Genève. W-s. et D. L.

DESMEUNIER (1), ou DÉMEUNIER (JEAN-NICOLAS), né à Noseroy, en Franche-Comté, le 15 mars 1751, vint se fixer à Paris, s'y occupa de travaux littéraires, et obtint une place de censeur royal. Lorsque la révolution éclata, il était secrétaire ordinaire de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII; il publia deux écrits intitulés, l'un : *Conditions à la légalité des états-généraux*; l'autre: *Avis aux Députés qui doivent représenter la Nation*; il fut lui-même nommé député du tiers-état de Paris, aux états-généraux, et se trouva ainsi membre de l'assemblée nationale, dite depuis *constituante*. Il y parla très souvent, en fut secrétaire, président, et membre du comité de constitution. On peut, sur les opinions qu'il émit, consulter la *Biographie moderne*, et surtout la table du *Moniteur*. En proposant de fixer à dix ans l'époque d'une première convention pour la révision de la constitution, Démeunier dit qu'il ne croyait pas nécessaire de changer cette constitution, quand même la nation voudrait la république; à la fin de la session de l'assemblée constituante, Démeunier devint membre du directoire du département de Paris, et se démit de cette place lorsque Pétion fut réinstallé maire de Paris. Il resta obscur pendant les années qui suivirent cette époque. Il reparut sur la scène en l'an V (1797), et fut l'un des candidats pour la place de membre du directoire, qu'on donna à M. Barthelemy. Après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il fut, le 4 nivose (25 décembre 1799), nommé, par le sénat conservateur, membre du tribunat. Il fut une fois président de ce corps, qui le nomma candidat au sénat, où il entra en 1802. Démeunier était titulaire de la sénatorerie de Toulouse. Il est mort à Paris, le 7 février 1814. Démeunier fut un des sénateurs les plus souples devant Napoléon; il est à croire que dans les commencements il était trompé sur les intentions de son maître; mais lorsqu'elles furent à découvert, Démeunier n'osa plus s'y opposer, et vota toujours pour les mesures que proposait l'empereur, quoique le scrutin fût secret. Outre les opuscules cités ci-dessus, et les traductions dont on parle ailleurs (*Voyez* CANTWEL,

(1) Sur le frontispice d'un de ses ouvrages, on lit DESMEUNIER, l'acte qui le nomme membre du tribunat l'appelle DESMEUNIERS; mais il signait DÉMEUNIER.

Digitized by Google

J. M. B. Clément, Cook, et Ferguson), on a de lui : I. *Voyage au pôle boréal, fait en 1773, par Constantin-Jean Phipps, trad. de l'anglais*, 1775, in-4°. Fleurieu revit l'ouvrage traduit ; 2°. édit., 1775, in-8°.; II. *Etat civil, politique et commercial du Bengale*, ou *Histoire des conquêtes et de l'administration des Indes anglaises, trad. de Bolts*, 1775, 2 vol. in-8°., réimprimés à Maestricht, 1778, 2 vol. in-8°.; III. *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, 1776, 3 vol. in-8°.; 1780, 3 vol. in-8°.; Voltaire lui écrivit, au sujet de cet ouvrage, une lettre très flatteuse imprimée dans sa correspondance ; IV. *Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de Brydone*, 1776, 2 vol. in-8°.; 1781, 2 vol. in-12 ; V. *Essai sur le génie original d'Homère, avec l'état actuel de la Troade, comparé à son état ancien, trad. de l'anglais de Wood*, 1777, in-8°.; VI. *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle Guinée, fait en 1774 et 1775, par le capitaine Forrest, trad. de l'anglais*, 1780, in-4°.; VII. *Histoire des gouvernements du Nord, trad. de l'anglais de Williams*, 1780, 4 vol. in-12. VIII. *les Nouvelles découvertes des Russes, entre l'Asie et l'Amérique, trad. de l'anglais de Coxe*, 1781, in-4°.; IX. *Essai sur les Etats-Unis*, Paris, 1786, in-4°. On le trouve aussi dans *l'Encyclopédie méthodique*, où il forme 89 pages. X. *Amérique indépendante*, ou *les différentes Constitutions des treize provinces*, Gand, 1790, 4 v. in-8°.; XI. *Voyage et Découverte dans l'Océan pacifique du Nord, et autour du Monde, en 1790-95, par le capitaine Vancouver, trad. de l'anglais*, 1800, 2 v. in-4°.; le 3°. volume a été traduit par M. Morellet. A. B—T.

DESMOLETS (Pierre Nicolas), prêtre de l'Oratoire et bibliothécaire de la maison de Paris, naquit dans cette ville, vers la fin de 1678. Il fit, avec distinction, ses humanités à Senlis, puis son cours de philosophie au collége Mazarin, et se consacra ensuite à l'étude de la théologie au séminaire de St.-Magloire. Bientôt il résolut de renoncer au monde pour s'attacher à la congrégation de l'Oratoire, et en prit l'habit, le 2 septembre 1701. Son assiduité aux exercices de la maison, sa rare modestie, sa complaisance et son affabilité, que rien ne put altérer, lui concilièrent l'affection de tous ses confrères. Les PP. de la Ripe, Lami, Malebranche, Pouget et autres, formèrent avec lui des liaisons que la mort seule put rompre. Ce fut à lui qu'ils confièrent ceux de leurs ouvrages que le temps ne leur avait pas permis de publier eux-mêmes. Il mourut le 26 avril 1760, dans sa 83°. année. Ses nombreux travaux consistent dans des éditions et des recueils faits avec soin, et dont le détail est d'autant plus intéressant qu'il est moins connu ; nous les tirons d'une lettre de l'abbé Goujet à M. Bunamy, qui l'inséra dans le *Journal de Verdun*. Le peu de gloire que procurent à leurs auteurs des travaux aussi utiles, ne doit diminuer aucunement la curiosité et la reconnaissance du public, auquel ils ont valu d'excellents ouvrages, dont il eût été privé sans ces travailleurs obscurs et modestes. On a de lui : I. l'édition du 2°. volume de l'*Historia Ecclesiæ Parisiensis*, du P. Gérard Dubois, qu'il a donné, conjointement avec le P. Barth. de Lavigne, en y joignant une épître dédicatoire, et l'abrégé de la vie de l'auteur, Paris, 1710, in-fol.; II. l'édition des 3°. et 4°. vol. de l'*Explication des cérémonies de l'Eglise*, de dom Claude de Vert, son oncle, avec

Digitized by Google

son éloge historique, Paris, 1715, 2 vol. in-8°.; III. Il a mis la dernière main au Traité *De tabernaculo fœderis*, du P. Bernard Lami, y a joint une préface et une notice latines de la vie et des ouvrages de l'auteur, avec une savante dissertation *De templo Salomonis*, Paris, 1720, in-fol.; IV. une nouvelle édition, augmentée et corrigée, de l'*Apparatus biblicus*, du même, Lyon, 1723, in-4°., fig.; V. une nouvelle édit. de la *Bibliotheca sacra*, du P. Lelong, Paris, 1723, 2 vol. in-fol. Il a mis en tête la vie de l'auteur; VI. Il a achevé et publié avec une préface latine, la vie de l'auteur, et une bonne table alphabétique des auteurs cités, les *Institutiones catholicæ*, du P. Pouget, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.; VII. Il est éditeur des *Sermons* du P. Jean de Laroche, 1720-1726, 8 vol. in-12; VIII. Il a contribué au journal intitulé *Nouvelles Littéraires*, et y a joint une préface en qualité d'éditeur, Paris, 1723 et 1724, in-8°.; IX. il a dirigé la collection intitulée : *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire*, de Sallengre, Paris, 1726-1731, 11 vol. in-12. La seule pièce qui soit entièrement de lui, est la *Lettre d'un professeur de l'université d'Angers*, t. 1er., partie 2e.; X. on lui doit le 3e. vol. du *Recueil de pièces d'Histoire et de Littérature*, de l'abbé Grenet, 1738, in-12. Le P. Desmolets y a recueilli les pièces fugitives les plus intéressantes qu'il n'avait pu insérer dans la collection précédente; XI. l'édition de la *Résolution des cas de conscience*, du P. Juenin (Paris), 1741, 3 vol. in-12; XII. l'édit. des *Ruses de Guerre*, de Polyen, trad. du grec, par le P. Lobineau, Paris, 1739, 2 vol. in-12; XIII. l'édit. de l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par de Jonquières, chanoine regulier, Paris, 1743, in-4°., ou 4 vol. in-12.

C. T—y.

DESMOND (Jeanne-Fitzgerald, épouse de Jacques, 14e. comte de) née dans le comté de Waterford, en Irlande, présenta un exemple mémorable de longévité. Son mari la mena à la cour d'Édouard IV, roi d'Angleterre; elle y dansa avec Richard, duc de Gloecester, frère de ce prince, qui régna depuis sous le nom de Richard III. Étant restée veuve sous le règne d'Édouard IV, mort en 1483, elle vécut à Inchiquin, domaine de son mari dans le comté de Thomond. Parvenue à une extrême vieillesse, elle conservait toute sa force et sa vivacité, puisqu'elle fit à l'âge de près de cent quarante ans le voyage de Bristol à Londres, pour réclamer des secours du gouvernement : elle se trouvait depuis long-temps dans la détresse, par la destruction et la ruine de la maison de Desmond, qui lui avait constamment payé son douaire. Elle mourut sous Jacques Ier., qui monta sur le trône en 1603. Sir Walter Raleigh avait connu cette femme extraordinaire, et en parle dans son *Histoire universelle*. Bacon rapporte dans son *Histoire de la Vie et de la Mort*, que la vieille comtesse de Desmond avait trois fois renouvelé ses dents. On voit son portrait gravé dans le *Voyage en Ecosse*, de Pennant, d'après un tableau qui se trouve dans le château de Dupplin.

E—s.

DESMOULINS (Laurent), né dans le diocèse de Chartres, au 15e. siècle, était prêtre, ce qui ne l'empêcha pas de déclamer avec beaucoup de force contre les désordres des ecclésiastiques, leur débauche et leur avarice, dans un ouvrage en rime, intitulé : le *Catholicon des mal advisés*, autrement dit : le *Cymetière des Malheureux*. L'auteur suppose qu'un per-

sonnage, nommé *Entendement*, lui apparait dans un songe, et lui ordonne d'écrire ce qu'il verra. Alors des hommes de toutes les conditions passent sous ses yeux, accusant leurs fautes avec des signes d'un repentir non équivoque, mais trop tardif. On voit que l'invention de cet ouvrage tient de l'esprit du siècle où il a été composé; le style ne s'en ressent pas moins; mais au travers de mots et d'expressions grossières, de peintures qui choquent également le goût et l'honnêteté, on est surpris de trouver des figures adroitement employées, des images dignes d'un siècle et d'un poète plus éclairé. Ce poëme, si cet ouvrage en mérite le nom, fut imprimé à Lyon, en 1512, à Paris, en 1513, et enfin à Lyon en 1534, in-8°.; l'édition de 1511 citée par quelques bibliographes, est imaginaire. Celle de 1512 fut trouvée si incorrecte par l'auteur lui-même, qu'il se décida à en donner une nouvelle peu de temps après. Desmoulins est encore auteur d'une *Epitaphe de la reine Anne de Bretagne*, *épouse de Louis XII*, Paris, sans date, in-8°. On conjecture que cet auteur est mort vers 1525. W—s.

DESMOULINS (JEAN), en latin *Molinæus*, médecin de Lyon, où il vivait à la fin du 16e. siècle; il avait étudié à Montpellier, où il fut lié avec le célèbre Rondelet. Il donna, en 1572, une traduction des *Commentaires* de Mathiole sur Dioscoride, avec les petites figures de Valgrisi. Dupinet en avait déjà publié une en 1561, avec de très petites figures. Desmoulins fut ensuite chargé, par le libraire Rouillé, de rédiger l'*Histoire des Plantes*, dites *de Lyon* (*Historia generalis plantarum*, 1586.). Dalechamp travaillait depuis longtemps pour en recueillir les matériaux, mais malheureusement sa pratique et ses autres travaux l'empêchèrent de les employer. Desmoulins s'en chargea, mais il était au-dessous d'un pareil travail, et il gâta cette belle entreprise (*Voy.* DALECHAMP). Il la traduisit en français en 1615. On n'a recueilli aucun détail sur sa vie privée. Commerson a récompensé sa bonne volonté, plutôt que son mérite, en donnant le nom de *Molinæa* à un nouveau genre de plantes, qui comprend des arbustes de l'Isle-de-France, et lui en a fait partager l'honneur avec un de ses amis, nommé aussi Desmoulins, médecin à Cluni, qui avait composé un catalogue des plantes des environs de ce lieu, rangé suivant une méthode qu'il avait imaginée; Durande l'a publié dans sa *Flore de Bourgogne*. D—P—s.

DESMOULINS (CAMILLE). Au moment où cet article est rédigé, une des plus grandes révolutions qui jamais ait tourmenté l'espèce humaine, vient de se terminer par le retour en France de l'auguste famille dont elle avait renversé le trône et proscrit tous les princes. Après des événements aussi extraordinaires, les souvenirs se reportent naturellement, et par une sorte de réaction involontaire, sur les hommes qui en furent les auteurs ou les plus remarquables agents. Desmoulins fut le premier de la dernière classe, et le premier provocateur de l'anarchie dont la France devint le continuel théâtre dans ces temps déplorables. Il était né, en 1762, à Guise, en Picardie, et fils d'un lieutenant au baillage de cette petite ville, qui, pour lui faire faire ses études à Paris, eut recours à la bienveillance du chapitre de Laon: il en obtint une bourse pour le collége de Louis-le-Grand, où son fils, le jeune Camille, fut le condisciple et l'ami du fameux Robespierre. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il fit d'as-

sez bonnes études, et fût devenu peut-être un sujet très distingué, si, moins abandonné à lui-même, des conseils sages eussent pu combattre dans son imagination ce que l'étude même pouvait, en ce temps-là, avoir de dangereux. En effet, on ne parlait alors que de principes républicains, que de vertus républicaines, à des jeunes gens destinés à vivre dans un état monarchique, dont une fausse philosophie sapait d'ailleurs tous les jours les fondements, avec une incroyable activité. Le système d'Helvétius devint celui de Desmoulins, et la poursuite du plaisir fut la règle de sa conduite, le mobile de toutes ses actions. Lorsqu'après avoir épuisé toutes les extravagances démocratiques, les révolutionnaires voulurent aussi faire l'essai des pratiques de Lacédémone, Desmoulins se moqua d'eux. « Je veux » aussi, leur disait-il, célébrer la ré» publique, mais que ses banquets » soient chez Méot. » Méot était alors le plus célèbre restaurateur de Paris, et c'était là que Camille Desmoulins, le capucin Chabot, Fabre-d'Eglantine, et quelques autres, allaient faire des repas dignes de Lucullus; mais quels furent ses actes révolutionnaires? Dès l'ouverture des Etats-Généraux, le palais-royal était devenu le rendez-vous des provocateurs les plus ardents à tous les changements qu'on avait dessein d'opérer. Quoique bégayant beaucoup, Desmoulins était un des orateurs les plus déterminés des rassemblements qui s'y formaient. La tournure de son esprit et la hardiesse de ses motions, le faisaient particulièrement remarquer d'une multitude délirante, toujours prête à applaudir ce qu'une imagination, exaltée au-delà de toute mesure, pouvait enfanter de plus extraordinaire. Le 12 juillet 1789, dans l'après-midi, on apprit à Paris que Necker venait d'être congédié. La nouvelle de cet événement produisit la plus grande fermentation. Les Parisiens criaient que tout était perdu, puisque ce ministre n'était plus à la tête des affaires publiques. Desmoulins, qui avait ses instructions secrètes, profite habilement de cette disposition des esprits: il sort d'un café, tenant un pistolet à la main, et une épée de l'autre, monte sur une chaise et annonce la nouvelle, puis arrachant une feuille d'arbre, il l'attache à son chapeau en guise de cocarde, crie aux armes! et invite les rassemblements à le suivre. Aussitôt, tous se précipitent à grands flots; en un instant le Palais-Royal et les quartiers voisins se couvrent d'une foule immense, les habitants de Paris descendent de tous les étages de leurs maisons, la population entière de la capitale semble être dans les rues. Il est difficile d'imaginer un mouvement pareil; les spectacles allaient commencer, Camille Desmoulins et ses amis en forcent les entrées, en criant aux armes! et en font sortir tous les spectateurs, dont le plus grand nombre se joint à la foule insurgée: ils vont ensuite enlever de chez le statuaire Curtius, les bustes de Necker et du duc d'Orléans, et les portent en triomphe dans les rues et dans les places publiques. Le reste de cette scène ne doit point appartenir à cet article (*Voy.* NECKER et ORLÉANS). Pendant le règne de l'assemblée constituante et de l'assemblée législative, Desmoulins continua d'être l'agent le plus furieux, et surtout le plus utile des chefs de la révolution. Lors de l'assassinat du chevalier Delauney et de MM. de Flesselles, Foulon et Berthier, il prit, dans ses pamphlets séditieux, le titre de ***Procureur général de la Lanterne***, et ne cessa d'exciter le peuple aux plus extrêmes violen-

ces, soit dans les groupes, soit dans les petits écrits dont il inondait le public, soit enfin dans son journal intitulé: les *Révolutions de France et de Brabant*. Lorsqu'on agitait dans l'assemblée la question de savoir si l'on accorderait au roi la sanction absolue des décrets, et si le corps législatif serait divisé en deux chambres, ou n'en aurait qu'une seule, on se servit de Desmoulins pour rédiger les écrits anonymes dans lesquels on menaçait de l'insurrection populaire, et même d'incendier les châteaux des députés qui voulaient la sanction absolue et les deux chambres (*Voy*. les différents Mémoires sur la révolution). M. Malouet, indigné de tant d'audace, dénonça plusieurs fois Desmoulins à l'assemblée, comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au châtelet, alors chargé de la poursuite des crimes de lèze-nation; mais celui-ci réclama contre le décret, et ses partisans appuyèrent sa réclamation; M. Malouet insista avec force, et dit que si quelqu'un osait combattre ses assertions, il était prêt à le confondre. « Oui, je » l'ose, » s'écria Desmoulins, qui se trouvait alors dans les tribunes publiques. Cette hardiesse fit un bruit épouvantable: mille voix demandèrent que l'insolent fût arrêté; mais Robespierre prit sa défense, parla de sa vivacité, de son caractère, de son patriotisme, plusieurs députés du côté gauche se joignirent à lui; il ne fut point arrêté, pas même renvoyé des tribunes, et le décret qui le traduisait au châtelet n'eut point de suite. Desmoulins fut un des instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars. Il complota avec les clubistes Cordeliers, ses collégues et ses amis, et fut momentanément poursuivi pour cette affaire, avec Danton et quelques autres. Sous l'assemblée législative, après la chute du ministre Delessart, on le vit attaquer Brissot et les députés de la Gironde, qui jusqu'à cet événement, époque remarquable de la révolution, avaient marché sur la même ligne avec les autres jacobins, ennemis de la cour. Brissot, et les députés de la Gironde, étaient les véritables républicains, et leur but, en faisant déclarer la guerre à l'Autriche, était de conduire les événements de manière que le renversement du trône en France en fût la suite. Ils déclarèrent publiquement depuis, que telles étaient leurs intentions; quelques autres révolutionnaires, en apparence beaucoup plus exagérés qu'eux, voulaient bien aussi détrôner le malheureux Louis XVI, mais pour faire passer le sceptre dans les mains d'un autre prince. C'est pour ce parti qu'écrivit Camille Desmoulins, surtout en 1792. Il poursuivit à outrance Brissot, que la voix publique mettait à la tête des républicains, et ne contribua pas peu, par ses sarcasmes et ses plaisanteries, à le perdre dans l'opinion du peuple, qui était alors l'unique appui des révolutionnaires. Ce fut lui et le journaliste Morande qui imaginèrent la dénomination de *Brissotins* et de *Girondins*, qui commença leur ruine. Il dévoila leurs projets de détruire ce qui restait de la royauté; idée qui n'existait encore que confusément dans les têtes les plus ardentes, et insinua que la guerre qu'ils voulaient faire déclarer n'avait pas d'autre but. Pendant que Desmoulins tenait ce langage, dans ses pamphlets, Robespierre s'élevait aussi de toutes ses forces contre la guerre, à la tribune des jacobins, et prophétisait, pour ainsi dire, les malheurs qu'elle devait entraîner (*V*. ROBESPIERRE.). Au surplus, Desmoulins ne doit pas moins être signalé au nombre des plus cruels ennemis du roi, et il fut

sous les auspices de Danton, un des provocateurs les plus immédiats de la révolution du 10 août. Après cet événement, il devint le secrétaire de Danton, et il paraît certain qu'il complota avec lui, et Fabre-d'Églantine, les affreux massacres du 2 septembre. Quelques jours auparavant, il annonça avec son indiscrétion accoutumée, qu'il se préparait une expédition importante contre les ennemis de la patrie : mais il assura que tout se passerait avec ordre, et que les bons citoyens n'avaient rien à craindre. Après les assassinats, il essaya de les justifier, en disant que, comme il l'avait annoncé, tout s'était passé avec ordre, que le peuple n'avait frappé que les contre-révolutionnaires, et que même il avait renvoyé absous plusieurs aristocrates. Ce fut dans ces temps terribles, et pour ainsi dire sous la hache des bourreaux, que Camille Desmoulins fut nommé député à la convention, par les électeurs du département de Paris; il y vota la mort du roi : après ce crime, il se comporta avec modération, et parut déplorer les attentats auxquels ses amis continuaient à se livrer. Il parla peu dans cette assemblée, la difficulté qu'il avait à s'exprimer en fut la cause; il défendit cependant de toutes ses forces le général Arthur Dillon, qu'on avait résolu de proscrire, et ne cessa de se montrer son apologiste jusqu'au moment où il fut traîné à l'échafaud (*V.* DILLON). Les proscriptions devenant tous les jours plus nombreuses et plus épouvantables, il entreprit de les faire cesser, et crut pouvoir y parvenir en publiant un pamphlet périodique intitulé *le Vieux Cordelier*, que Robespierre, qu'il croyait encore son ami, ne parut pas d'abord désapprouver. S'il se fut contenté d'attaquer le fond des choses, sans attirer trop clairement l'attention sur les principaux acteurs, il eut peut-être réussi, mais il ne put se contenir, Robespierre seul fut ménagé, et Mr. B.. et St.-Just, ses collègues et ses coopérateurs, furent accablés des sarcasmes les plus sanglants. Il disait de St.-Just qu'il portait sa tête comme un saint sacrement. Je la lui ferai porter d'une autre manière, dit celui-ci. Alors ces deux hommes le dénoncèrent comme un modéré, comme un contre-révolutionnaire : deux expressions qu'on employait alors également pour envoyer les gens à l'échafaud. Robespierre parut vouloir un instant le sauver, en disant, dans une séance des Jacobins où se trouvait l'accusé, qu'il fallait brûler son pamphlet. *Brûler n'est pas répondre*, répartit Desmoulins. Les tyrans n'aiment pas qu'on raisonne avec eux; Robespierre trouva cette réponse fort déplacée, et abandonna son ancien ami à la vengeance de Mr. B... et de St.-Just, qui le firent décréter d'accusation, comme complice de Danton, qu'on venait d'envoyer à la prison du Luxembourg. *Le Vieux Cordelier*, dont il n'a paru que six numéros, est un écrit recherché; on y compare la doctrine qu'on suivait alors à celle de Tibère, dont la loi des suspects est une misérable copie. On croit faire plaisir aux lecteurs en consignant, dans cet article, un projet de Chaumette à cet égard, que Camille avait en vue (1). « Sont » suspects, disait Chaumette, et il faut » arrêter comme tels : 1°. Ceux qui, » dans les assemblées du peuple, ar- » rêtent son énergie par des discours » artificieux, des cris turbulents, des » murmures; 2°. ceux qui, plus pru- » dents, parlent mystérieusement des » malheurs de la république, s'api-

(1) Cette pièce devait paraître à l'article CHAUMETTE : mais la censure d'alors ne permit pas de la publier.

» toyent sur le sort du peuple, et sont » toujours à répandre de mauvaises » nouvelles avec une douleur affectée; » 3°. ceux qui ont changé de conduite » et de langage, suivant les événements, » qui, muets sur les crimes des royalistes, des fédéralistes, déclament » avec emphase contre les fautes légères des patriotes, et affectent pour » paraître républicains, cette sévérité, » cette austérité étudiées, qui se démentent dès qu'il s'agit d'un modéré » ou d'un aristocrate; 4°. ceux qui » plaignent les fermiers et marchands » avides, contre lesquels la loi est obligée de prendre des mesures; 5°. ceux » qui, ayant toujours les mots de *liberté*, *république* et *patrie* sur les » lèvres, fréquentent les ci-devant » nobles, les prêtres contre-révolutionnaires, les aristocrates, les feuillants, les modérés, et s'intéressent à » leur sort; 6°. ceux qui n'ont pris aucune part active dans tout ce qui intéresse la révolution, et qui, pour » s'en disculper, font valoir le paiement des contributions, leurs dons » patriotiques, leur service dans la » garde nationale, par remplacement » ou autrement; 7°. ceux qui ont reçu, » avec indifférence, la constitution républicaine, et ont fait part de fausses » craintes sur son établissement et sa » durée; 8°. ceux qui, n'ayant rien fait » contre la liberté, n'ont rien fait pour » elle; 9°. ceux qui ne fréquentent » pas leurs sections, et qui donnent » pour excuse qu'ils ne savent pas » parler, et que leurs affaires les en » empêchent; 10°. ceux qui parlent » avec mépris des autorités constituées, des signes de la loi, des sociétés populaires et des défenseurs » de la liberté; 11°. ceux qui ont signé » des pétitions contre-révolutionnaires, ou fréquenté des sociétés ou » clubs anti-civiques, etc., etc. » Camille Desmoulins resta peu de temps dans la prison du Luxembourg. Ce qui l'affligeait davantage, était d'abandonner une femme charmante, qui venait tous les jours dans le jardin, sous les fenêtres de la prison, recevoir les adieux de son mari : elle était, dit-on, fille naturelle de l'abbé Terrai, et avait apporté en dot 6,000 francs de rente à Desmoulins, qui en était tendrement chéri et qui l'aimait lui-même avec passion. Il avait fait bénir son mariage par un ecclésiastique insermenté; c'était elle qui l'avait exigé, et cet ecclésiastique était le professeur de Desmoulins, pour lequel, au milieu de ses monstrueuses erreurs, il avait conservé beaucoup de vénération. (*V.* Berardier.) Il montra au tribunal révolutionnaire, comme ses co-accusés, beaucoup d'impatience et d'indignation; il ne pouvait comprendre comment, avec ses principes, il se trouvait devant des juges de cette espèce, dont presque tous étaient ses compagnons d'armes, ou avaient été dirigés par lui dans la carrière de la révolution. Lorsque le président lui demanda quel était son âge, il répondit 33 ans, l'âge du sans-culotte Jésus, l'âge funeste aux révolutionnaires. Après sa condamnation, il résista de toutes ses forces aux sbires chargés de sa garde; il écumait de rage; ses habits étaient en lambeaux, et il était presque nu lorsqu'il arriva à l'échafaud : il fut exécuté le 5 avril 1794, avec Danton et autres. Son intéressante femme fut assassinée de la même manière quelques jours après; elle montra beaucoup plus de fermeté que son mari, et prédit aux misérables qui l'avaient condamnée, le sort qui les attendait. Desmoulins avait été un des accusateurs des députés en mission dans la Vendée, et avait osé faire considérer comme des crimes, les horreurs qui s'y commettaient. Il fut,

Digitized by Google

après le 9 thermidor, considéré comme une des victimes de la tyrannie, et sa mémoire fut particulièrement honorée par ceux qui avaient triomphé dans cette journée (*V.* Philippeaux). Outre un grand nombre de pamphlets et de journaux, *les Révolutions de France et de Brabant*, commencées en 1789, et *le Vieux Cordelier*, en 1794, on a de Camille Desmoulins : I. *Satyres*, ou *Choix des meilleures pièces de vers qui ont précédé et suivi la révolution*, Paris, an 1er. de la liberté, in-8°. de 32 pag.; recueil pitoyable sous le rapport de la poésie. L'éditeur, dans son avertissement, promettait un cahier tous les quinze jours : il ne paraît pas qu'il ait tenu parole ; II. *Opuscules de Camille Desmoulins*, Marseille, Strasbourg et Paris, 1790, in-8°.; III. *Histoire des Brissotins, ou fragments de l'Histoire secrète de la révolution et des six premiers mois de la république*, 1793, in-8°. de 80 pages. Une traduction anglaise de cette brochure, formant un in-8°. de 68 pag., eut deux éditions à Londres, en 1794. Quelques bibliographes lui attribuent encore *la Maltéide* ou le *Siége de Malte*, poëme, Bouillon, 1790, in-8°.; cet ouvrage a pour auteur un Desmoulins, contrôleur des fermes à Sedan. B—v.

DESNOS. *Voy*. Odolant.

DÉSOEILLETS (Mlle.), comédienne de l'hôtel de Bourgogne, était, avant la Champmeslé, la meilleure actrice de son temps. Ce fut elle qui remplit originairement les rôles d'Agrippine dans *Britannicus*, et d'Hermione dans *Andromaque*. Elle joua ce dernier avec tant d'art, que certains ennemis de Racine affectèrent d'attribuer tout le succès de la pièce au talent enchanteur de l'actrice. Dans la suite, lorsque la Désœillets, attaquée d'une maladie de langueur, dont elle ne guérit pas, se vit forcée de renoncer à sa profession, la Champmeslé débuta par ce même rôle d'Hermione, et y produisit à son tour des effets prodigieux. Tout le public fut alors partagé entre ces deux comédiennes, dont l'une ne devait déjà plus remonter sur la scène. Louis XIV montra, à cette occasion, beaucoup de justesse d'esprit, en disant que, pour ne rien laisser à désirer, il faudrait faire jouer les deux premiers actes par la Désœillets, et les trois autres par sa rivale. C'était une manière ingénieuse d'exprimer que celle-ci avait plus de feu pour rendre les scènes d'emportement, et que la Désœillets, moins impétueuse, avait le goût plus sûr et plus délicat. Quoi qu'il en soit, cette actrice, si intéressante par ses talents, sa modestie et l'état de souffrance où elle se trouvait, voulut elle-même voir et applaudir sa rivale. (*Voyez* Champmeslé). Mademoiselle Désœillets mourut le 25 octobre 1670, à l'âge d'environ 49 ans. Elle avait été reçue au théâtre en 1658. On dit qu'elle était petite et maigre, mais remplie de grâces et de dignité ; ce qui s'accorde assez bien avec ces vers médiocres de Raymond Poisson :

> Et justement on dira d'elle
> Qu'elle n'était pas belle au jour;
> Mais, sans avoir donné d'amour,
> Sans être ni jeune ni belle,
> Elle charmait toute la cour.

Elle n'a point joué d'*original* l'Ariane de Thomas Corneille, comme l'avancent plusieurs historiens du théâtre, et notamment de Léris. Il est facile de s'assurer que la tragédie d'Ariane ne fut représentée qu'en mars 1672, c'est-à-dire environ 18 mois après la mort de Mlle. Désœillets. F. P.—T.

DÉSORGUES (Théodore), né à Aix en Provence, dans la dernière moitié du 18e. siècle, est mort à l'hospice de Charenton en 1808. On

a de lui : I. *Rousseau* ou *l'Enfance*, *poëme*, *suivi des transteverins et de poésies lyriques* (1795), in-8°.; II. *Épître sur l'Italie*, *suivie de quelques autres poésies relatives au même pays*, an v (1797), in-8°. La pièce italienne intitulée *la Primavera*, qui fait partie du volume, prouve que Désorgues avait cultivé avec succès la poésie italienne. *L'Hymne à l'Être suprême*, qu'on trouve dans ce recueil, avait déjà été imprimé dans *l'Almanach des Muses*. III. *Chant de guerre contre l'Autriche*, *précédé des Trois Sœurs*, an VII, in-8°. Les trois sœurs sont la Poésie, la Peinture et la Musique, de chacune desquelles il célèbre le pouvoir dans un chant lyrique. *Le Pouvoir de la Poésie* avait déjà paru en 1797, in-8°. IV. *Voltaire* ou *le Pouvoir de la Philosophie*, an VII, (1799), in-8°.; V. *les Fêtes du Génie*, *précédées d'autres poésies lyriques*, an VIII, in-8°.; VI. *les Jeux d'Elbequier*, *Niliene*, an VIII, in-8°., espèce de dithyrambe. VII. *Mon Conclave*, *suivi des deux Italies*; par *les deux Italies*, l'auteur entend la Toscane et la Provence. Parmi les pièces imprimées à la suite, on remarque un *Chant Funèbre pour les mânes de Pie VI*, très-injurieux pour la mémoire de ce pontife. VIII. *Chant Funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, *précédé d'autres essais lyriques*, an VIII, in-8°.; XI. *Hommages à la Paix*, an IX, in-8°. On trouve dans ce volume une comédie intitulée: *le Pape et le Mufti*, ou *la Réconciliation des Cultes*. Désorgues ne s'est placé tout au plus que parmi les poëtes du troisième ordre. Son Poëme sur *les Transteverins* et son *Hymne à l'Etre Suprême* sont ses meilleurs ouvrages. Désorgues était d'un républicanisme ardent; il était extrême en tout, et ne savait ni aimer, ni haïr avec modération. Bossu, comme Ésope, par devant et par derrière, il avait rempli sa chambre à coucher de magots chinois, et couchait sur un hamac. Il avait été mis à Charenton par ordre supérieur, pour avoir fait une chanson dont voici la fin :

Oui, le grand Napoléon
Est un grand Caméléon.

Lebrun (Ponce-Denis Écouchard), ayant fait des vers en l'honneur d'un des plus affreux personnages de la révolution, Désorgues décocha cette épigramme :

Oui, le fléau le plus funeste,
D'une lyre banale obtiendrait des accords:
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Il s'était occupé d'une traduction en vers des *Satires de Juvénal*; il avait fait un poëme en cinq chants, intitulé: *l'Origine de la Pédérastie*, et une tragédie sur *Alexandre Borgia*, (Alexandre VI, pape); ces ouvrages sont restés manuscrits. A. B—T.

DESORMEAUX (Joseph-Louis Ripault), né à Orléans le 3 nov. 1724, y fit ses études au collége des jésuites, puis vint à Paris, où il fut successivement chargé de deux éducations particulières. Dès cette époque, il se livra à l'étude de l'histoire, qui fut bientôt son occupation exclusive. Le prince de Condé, de l'aïeul de qui il avait écrit la vie, le nomma son bibliothécaire, puis prevôt-général de l'infanterie française et étrangère, et lui fit obtenir en 1772 le brevet d'historiographe de la maison de Bourbon. Désormeaux ne se contenta pas d'obtenir le titre, il en remplit les devoirs. Il avait été nommé, en 1771, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il lui a communiqué plusieurs mémoires relatifs à l'histoire

Digitized by Google

de France, dont quelques-uns sont imprimés dans les recueils de cette académie. Désormeaux, fidèle à la maison qui se l'était attaché, ne vit pas sans douleur les malheurs où la plongea la révolution de 1789, et mourut le 21 mars 1793. On a de lui : I. *Histoire des Conjurations*, tomes IX et X (*V*. Duport-Dutertre, qui est auteur des huit premiers volumes); Désormeaux renonça à continuer plus long-temps un ouvrage aussi mal conçu que mal commencé. II. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 1758, 5 vol. in-12, l'un des ouvrages les plus estimés de ceux qui ont été faits à l'imitation de l'*Abrégé* du président Hénault. Le succès de cet ouvrage, encore recherché aujourd'hui, valut à Désormeaux la commission d'écrire le suivant. III. *Histoire du Maréchal de Luxembourg, précédée de l'Histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12, le meilleur des travaux de l'auteur. IV. *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12, traduit en allemand, Potsdam, 1785; V. *Histoire de la maison de Bourbon*, 1772-88, 5 vol. in-4°. Le cinquième finit avec le règne de Henri III; la révolution arrêta la publication de la suite. On reproche à l'auteur de se perdre dans des digressions interminables, de manquer de critique et de philosophie, d'être plus souvent panégyriste qu'historien; mais un écrivain habile y trouvera les matériaux d'une histoire aussi utile que curieuse, et qui manque à notre littérature. (Voy. *Mémoire de l'académie des Inscriptions*, tom. L, page 682). A. B—T.

DESORMERY (Léopold-Bastien), né en 1740, à Bayon en Lorraine, vint à Paris après avoir terminé ses études à Nanci, et fit exécuter plusieurs motets au concert spirituel. Il donna en 1776, à l'académie royale de musique, *Euthyme et Lyris*; et en 1777, *Myrtil et Lycoris* : ces deux ouvrages eurent beaucoup de succès, et le second surtout eut plus de soixante représentations consécutives. Les décorations ayant été consumées à l'incendie de la salle en 1782, et les auteurs n'ayant pu faire remettre cet ouvrage, Désormery se retira, au bout de quelques années dans les environs de Beauvais, où il est mort, plus que septuagénaire. P—x.

DESOTEUX. *Voy*. Cormatin.

DESPARD (Edouard-Marc), militaire anglais, connu par sa fin malheureuse, naquit en Irlande. Après s'être distingué dans la guerre d'Amérique, il quitta l'armée de ligne, passa, en 1779, à la Jamaïque pour y servir comme ingénieur, et contribua à mettre cette île dans un état de défense respectable. En 1781, il fut envoyé pour commander dans l'île de Rattau, voisine de l'Amérique Espagnole, et sur laquelle s'étaient réfugiés les Anglais chassés de la baie de Honduras. Il aida l'année d'après, avec Nelson, à reprendre les établissements de la côte des Mosquites, et la paix de 1783 ayant rendu aux anglais la côte de Honduras, Despard fut nommé chef de cet établissement avec le titre de sur-intendant. Des contestations s'élevèrent en 1786 entre les Colons et ceux de la côte des Mosquites, qui l'avaient quittée. Despard ayant déplu aux premiers, ils envoyèrent un député en Angleterre pour se plaindre de lui. Peu écoutés d'abord, ils parvinrent, lorsque lord Grenville entra au ministère, à faire suspendre Despard de ses fonctions. Il arriva en Europe en 1790, porteur de témoignages honorables; mais

Digitized by Google

il essaya vainement, pendant deux ans, d'obtenir justice, et de se faire payer les sommes qu'il réclamait. Lorsque le gouvernement anglais prit des mesures de rigueur, en 1794, Despard fut arrêté momentanément. Ensuite, lors de la suspension de la loi d'*habeas corpus*, il fut renfermé fort étroitement. Des membres du parlement élevèrent assez fréquemment, mais inutilement la voix en sa faveur. Quand on leva la suspension de la loi, on lui offrit de le mettre en liberté, à condition de donner caution de se représenter quand il en serait requis. Il refusa cette condition et demanda à être jugé. Enfin on le relâcha sous la simple promesse de paraître quand il serait mandé. On l'oubliait, lorsqu'au mois de novembre 1802, on apprit avec la plus grande surprise, que Despard avait été arrêté avec plusieurs conspirateurs dont il était le chef. Tous appartenaient aux basses classes de la société, ou bien étaient de simples soldats. Ils furent, le 7 février 1803, traduits, suivant les formes légales, devant une commission extraordinaire. Le procureur-général développa la marche de la conspiration, qui avait pour but l'assassinat du roi, et le renversement de la constitution. Déclarés coupables le 21 par la décision du jury, sept des accusés, et leur chef, furent condamnés à mort et exécutés. Despard, monté sur l'échafaud, s'adressa à la foule, lui dit qu'il mourait uniquement parce qu'il avait voulu arracher son pays à la tyrannie et à l'oppression. La conspiration, quoique prouvée, parut si mal ourdie, qu'on attribua tout le projet à un dérangement d'esprit, causé chez Despard par le chagrin et les contrariétés qu'il avait éprouvées. Quelques personnes pensèrent au contraire que ce complot avait des ramifications très étendues, et que le gouvernement anglais, par des motifs de prudence très louables, n'avait pas voulu mettre en évidence tout ce qu'il savait, ni pousser ses recherches à un point qui eût produit des révélations alarmantes pour la tranquillité publique. On supposa même que Buonaparte, alors premier consul, n'était pas étranger aux machinations de Despard. Le message du roi au parlement, qui suivit bientôt après l'exécution de Despard, et qui deux mois après amena la guerre entre la France et l'Angleterre, et l'acharnement avec lequel les journaux français poursuivirent la mémoire de Despard, firent soupçonner que les gouvernements des deux pays avaient chacun de leur côté voulu donner le change au public, mais dans des intentions différentes. E—s.

DESPARTS (Jacques), nommé en latin *de Partibus*, naquit à Tournai. Il étudia la médecine, d'abord à l'université de Montpellier, puis à celle de Paris, où il obtint le doctorat en 1409. Des talents distingués, une conduite vertueuse, des succès brillants, lui procurèrent une grande réputation et des emplois honorables. Il devint successivement chanoine et trésorier de l'église de Tournai, chanoine de celle de Paris, premier médecin du roi Charles VII, et de Philippe, duc de Bourgogne. Desparts fit un noble usage de ses richesses : il donna trois cents écus d'or, deux masses d'argent, une partie de ses meubles et de ses manuscrits à la faculté, qui put avec ces fonds élever à Paris, dans la rue de la Bucherie, les écoles de médecine qui existaient encore au moment de la révolution. Pénétrée de reconnaissance pour son bienfaiteur, la faculté décréta qu'elle ferait célébrer tous les ans une messe

du S. Esprit pour la conservation de ses jours, et après son décès un service à perpétuité; elle lui donna aussi un témoignage éclatant de confiance, en le choisissant pour un de ses députés au concile de Constance. Desparts termina sa glorieuse carrière dans sa maison canoniale le 3 janvier 1457, dans un âge assez avancé, et fut inhumé dans la chapelle de S. Jacques, derrière le chœur de Notre-Dame. Le principal ouvrage de ce médecin est un commentaire très long, très érudit et très insignifiant, sur Avicenne, qui parut sous ce titre : I. *Explicatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ à se castigato et exposito*, Lyon, 1498, 4 vol. in-fol. On regrette que Desparts ait sacrifié à cette compilation dix années qu'il aurait pu consacrer à des recherches intéressantes, à des travaux réellement utiles. II. *Glossa interlinearis in practicam Alexandri Tralliani*, Lyon, 1504, in-4°. Desparts est encore auteur de quelques opuscules insérés dans diverses collections; tels sont : un livre sur le Régime, espèce de traité des aliments et des boissons, et principalement de l'eau et du vin; une Notice alphabétique des maladies et des remèdes, extraite de Mésué; un Recueil ou inventaire de formules, plus complet que celui de Nicolas Myrepse, etc. « Desparts fut le pre» mier, dit Hazon, qui écrivit sur la » fièvre pourprée, pour le traitement » de laquelle il adopte la saignée et » les vomitifs. Il conseilla aux magis» trats de fermer, aux temps de » peste, les bains chauds et les étu» ves; c'est qu'il craignait la chaleur, » la raréfaction de l'air, l'ouverture » des pores de la peau, les assemblées » du peuple, par rapport à la con» tagion. En cela il était d'accord avec » la faculté, qui faisait fermer les » spectacles en temps de peste; mais » les étuvistes, animés par la cupidi» té, voulurent attenter à sa vie. » C.

DESPAUTÈRE (Jean) ou, en flamand, *van-Pauteren*, fameux grammairien, naquit vers l'an 1460 à Ninove, petite ville du Brabant. Il étudia à Louvain, où il eut pour maître Jean Custode de Brecht, autre grammairien distingué pour ces temps-là. Ses rares connaissances et sa vocation pour l'enseignement public, lui méritèrent une chaire d'humanités au collége du Lys; il professa ensuite à Bois-le-Duc, à Berg-Saint-Vinoc, et enfin à Comines, où il mourut à l'âge de soixante ans. On prétend qu'il était borgne, et l'épitaphe que fit placer sur son tombeau Adrien du Hecquet, carme d'Arras, rend cette opinion assez vraisemblable; la voici :

Hic jacet unoculus, visu præstantior Argo,
Nomen Joannes cui, Ninivita fuit.

Despautère se fit une grande réputation par ses ouvrages, qui étaient alors très estimés, et par ses talents pour l'enseignement, auquel il se voua sans réserve. Vossius, faisant allusion à son infirmité prétendue, dit qu'il était le plus clairvoyant de tous les grammairiens de son temps. On a de lui des *Rudiments*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, imprimés en un vol. in-fol., chez Robert Estienne, sous le titre de *Commentarii Grammatici*; la date en est de 1537; il en parut une autre édition à Lyon, de 1563, in-4°. La grammaire de Despautère fut autrefois d'un grand usage, surtout en France. Trop long-temps elle fit le désespoir de la jeunesse, à qui elle coûta bien des larmes; il fallut bien se contenter alors du seul livre qu'on possédât en ce genre. Le premier défaut de cette grammaire est d'être obscure et embarrassée; le se-

Digitized by Google

cond (et il n'est pas moins important, selon nous,) est d'être écrite dans une langue morte, et en des termes qui, par la raison que la plupart sont techniques, ajoutent encore aux obscurités et aux incohérences que présente sa rédaction. Il est ridicule, en effet, de vouloir enseigner le latin, par le latin même, à des enfants qui, outre le jugement qui leur manque, n'ont aucune connaissance de l'idiome dans lequel on veut les initier, pour leur inculquer des principes d'une grande sécheresse. Plusieurs écrivains se sont proposé d'apporter un peu de méthode dans la grammaire de Despautère; on doit citer entr'autres Adolphe Meetkercke et François Nansius, qui ont réellement disposé dans un ordre plus clair, les principes que renferme cet ouvrage, où tout paraît entassé sans choix et sans discernement; mais il fallait le resserrer, et c'est le travail dont se sont occupés, avec quelque succès, Sebastien Novimola et Gabriel Dupréau (*Prateolus*). Aux abrégés que ces deux écrivains ont mis au jour, nous préférons toutefois celui de Simon Verepée, qu'on mettait, dans les Pays-Bas, entre les mains des étudiants. Depuis ce temps-là on s'est appliqué, dans différents temps et dans divers pays, à commenter ou abréger l'ouvrage de Despautère; mais on n'a pu parvenir à en faire un bon livre classique, qu'on pût raisonnablement faire étudier dans les écoles; il ne convient qu'aux savants, qui le consultent quelquefois avec discernement. On a encore de Despautère (que Valère André ne craint pas d'appeler le prince des grammairiens de son siècle), les ouvrages suivants : I. *Orthographia*, imprimé à Paris, en 1530, par les soins de Lævinus Crucius. II. *Ars Epistolica*, qui parut en 1535. III. Un traité *De Accentibus et Punctis*; IV. un traité *De Carminum generibus*; ces deux derniers sont dans le *Centimetrum* de Servius. Despautère fut justement regretté des savants humanistes de son temps. On trouve, dans les lettres de Gui Patin, cette épitaphe d'assez mauvais goût :

Grammaticam scivit, multos docuitque per annos;
Declinare tamen non potuit tumulum.

B—RS.

DESPEISSES (Antoine), jurisconsulte célèbre, naquit en 1594, non à Montpellier, ainsi que l'ont cru quelques biographes, mais dans un château de son père, au voisinage d'Alais. Il est désigné comme originaire de cette ville dans le titre de la 1re. édition de son *Traité des Successions*. Il exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris; mais un procureur s'étant moqué, en pleine audience, du vain étalage d'érudition dont, suivant l'usage de son temps, Despeisses surchargeait son éloquence, il abandonna la plaidoierie. Les ouvrages qu'il a publiés, prouvent qu'il apprit à faire un meilleur usage de son savoir. Lié d'une étroite amitié avec *Charles de Boucques*, de Montpellier, que les auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* nomment, on ne sait pourquoi, *Jacques de Bauves*, et qui suivait, comme lui, la carrière du barreau, ils réunirent leurs lumières et leurs talents pour répandre un nouveau jour sur les principales parties de la science du droit. On dut à cette association le *Traité des successions testamentaires et ab intestat*, qui parut, pour la première fois, en 1623, in-fol. Boucques étant mort, son collaborateur continua seul l'entreprise commencée en commun, et composa divers traités sur les *Contrats propres et impropres, leurs accessoires, exécution*

Digitized by Google

et dissolution; sur *la pratique civile et criminelle;* sur *les droits seigneuriaux;* sur *les tailles et autres impositions*, et sur *les bénéfices ecclésiastiques :* toutes ces compilations ont été recueillies et souvent réimprimées sous le titre d'*OEuvres de Despeisses.* La meilleure édition est celle de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol.; celle de Toulouse, 1777, 3 vol. in-4°., donnée par *Gui du Rousseau de la Combe*, n'en diffère que par les modifications que nécessitaient les changements successivement apportés, par la législation, dans la jurisprudence. On a reproché à *Despeisses* le défaut d'exactitude dans ses citations et dans ses recherches; mais on estime la table qui termine cette collection, comme pouvant servir de modèle en ce genre. L'auteur mourut à Montpellier en 1658. V. S—L.

DESPENCE (CLAUDE). *Voy.* ESPENCE.

DESPERIERS (BONAVENTURE), né à Arnay-le-Duc, petite ville de Bourgogne, vers la fin du 15e. siècle. Sa famille était ancienne et considérée. Il fit ses études avec distinction, et obtint, par son mérite, une place de valet-de-chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. A cette époque régnait à la cour une très-grande liberté d'opinions; les querelles des théologiens, l'ignorance ou la mauvaise foi de plusieurs, un examen trop approfondi d'objets respectables, avaient conduit quelques esprits superficiels à l'indifférence en matière de religion. Desperiers, jeune et aimant le plaisir, adopta avidement un système qui lui permettait de se livrer, sans contrainte, à ses goûts, et travailla à lui faire des prosélytes : c'est dans ce but qu'il écrivit le *Cymbalum mundi;* mais la nécessité où il croyait être de déguiser ses principes, l'engagea à les couvrir du voile d'une allégorie si difficile à pénétrer, que la lecture de son livre ne pouvait avoir aucun résultat. L'ouvrage fut cependant condamné par un arrêt du conseil, peu de temps après sa publication. Desperiers n'en resta pas moins à la cour, où il continua de vivre dans l'intimité de la reine de Navarre, et on croit, non sans quelque fondement, qu'il eut part aux *Nouvelles* publiées sous le nom de cette princesse. Les excès qu'il se permettait ruinèrent sa santé; il tomba malade, et dans un accès de fièvre il se perça de son épée, en 1544, dans un âge peu avancé. Il avait pris pour devise : *Loisir et liberté.* On a de lui : I. *Première Comédie de Térence, intitulée l'Andrie* (l'Andrienne), trad. en *rime française*, Lyon, 1537, in-8°.; II. *Cymbalum mundi, en français; contenant quatre dialogues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux* (sous le nom de Thomas du Clevier), Paris, Jehan Morin, 1537, in-8°., édit. origin. supprimée; Lyon, 1538, in-8°., rare; Amsterdam, 1711, in-12, avec une Lettre de Prosper Marchand; Amsterdam (Paris), 1732, in-12, avec la même lettre et les remarques critiques de Falconet et Lancelot. La dernière édition est la seule qui soit recherchée aujourd'hui. Debure et M. Brunet, d'après lui, disent qu'il n'existe qu'un exemplaire connu de la 1re. édition, tant fut exacte la suppression qu'on en fit. III. *Recueil des œuvres de Bonaventure Desperiers*, publié par Antoine Dumoulin, Lyon, de Tournes, 1544, in-8°. Cette édition est la seule qui ait paru des poésies de l'auteur, aussi est-elle assez rare. IV. *Nouvelles recréations et joyeux devis*, Lyon, 1558, in-8°. C'est l'édition originale des contes publiés sous le

Digitized by Google

nom de Desperiers ; elle n'en contient que 90. Quelques critiques prétendent que ces contes ne sont point de Desperiers, mais de Nicolas Denisot et de Jacques Peletier, et ce qui est certain, c'est que plusieurs faits qui y sont rapportés, ne se sont passés qu'après la mort de Desperiers : on peut consulter, à cet égard, la savante dissertation de la Monnoye, imprimée dans l'édition de ces *contes*, publiée à Amsterdam (Paris), 1735, 3 petits vol. in-12 ; elle est assez recherchée. Cet ouvrage est dans le genre du *Moyen de parvenir* et des *Serées* (*Voy.* Beroalde de Verville et Bouchet). Gui Allard, dans sa *Bibliothèque du Dauphiné*, dit que Desperiers était d'Embrun ; c'est une erreur : on en trouve une autre dans le *Ducatiana*, qui fait naître Desperiers à Bar-sur-Aube.

W—s.

DESPLACES (Louis), né à Paris en 1682, est un des bons graveurs français. Il était habile dessinateur, et sa manière de graver, sans être comparable à celle de Gérard Audran, était savante et moelleuse. Ses portraits de Mlle. Duclos et de Titon du Tillet ne sont pas dans le genre du burin proprement dit, mais ils sont faits avec beaucoup de sentiment et de précision. Desplaces a gravé un nombre de sujets d'histoire assez estimés, parmi lesquels on distingue la *Guérison des Paralytiques*, *Astyanax arraché d'entre les bras de sa mère*, *Vénus faisant forger des armes pour Énée*, et *S. Bruno en prière*, d'après Jouvenet; le *Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Romain; la *Sagesse compagne d'Hercule*, d'après Paul Véronèse; *Orphée obtenant de Pluton le retour d'Euridice*, d'après Rubens; *Vénus sur les eaux*, l'*Amour réfugié chez Anacréon*, et *Hercule rendant Alceste à Admète*, d'après Coypel; le *Feu et l'Eau*, d'après Boullongne, et surtout le morceau de la galerie de Versailles, appelé le *Faste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun. Desplaces, très laborieux et d'un faire facile, a encore gravé beaucoup d'autres estampes, d'après Vanloo, Parrocel, le Calabrois, Carle Maratte, le Tintoret, Luc Jordans, Cazes, Lancret, Vatteau, le Sueur, etc. Son burin est ferme sans dureté. Il entendait parfaitement à rendre le mouvement des muscles, à faire sentir la tête des os; aussi était-il plus assidu à fréquenter l'école du modèle que les écoliers eux-mêmes. Il mourut à Paris en 1739.

P—e.

DESPLACES (Philippe), astronome, naquit à Paris en 1659. Il reprit les *Éphémérides*, interrompues par Beaulieu en 1716, et en donna successivement 3 vol. in-4°., contenant toutes les circonstances des mouvements du soleil, de la lune et des planètes, pour trente années, 1715-1744. Le premier volume parut en 1716, le second en 1727, et le 3e. en 1734. Ce dernier est augmenté d'une table fort étendue des longitudes des divers pays où l'on avait fait des observations jusqu'alors. Desplaces est encore auteur de trois années des *Éphémérides* de l'académie, 1706-1708; et de petits calendriers qui, pendant long-temps, ont paru sous le titre d'*État du ciel*. Il mourut à Paris, au mois d'avril 1736, après avoir servi l'astronomie par des calculs aussi exacts que les tables fondées sur des observations anciennes et les méthodes de son temps pouvaient le permettre.

N—t.

DESPLACES (Laurent-Benoit), né à Rouen dans le siècle passé, paraît avoir fait sa principale occupation de l'agriculture et des moyens de l'amé-

liorer. Ses ouvrages, auxquels il n'a pas mis son nom, sont peu consultés aujourd'hui ; cependant il ne manquait ni de jugement, ni d'instruction. On lui doit : I. le *Préservatif contre l'agromanie*, ou l'*Agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12 : l'auteur combat ces agriculteurs de cabinet qui proposent sans cesse des théories fort belles et qui n'ont que le défaut d'être impraticables ; qui donnent des conseils aux cultivateurs, sans avoir jamais cultivé, et qui inventent des instruments aratoires dont il est impossible de se servir d'une manière utile. II. l'*Histoire de l'agriculture ancienne*, *extraite de l'Histoire naturelle de Pline*, Paris, 1765, in-12 : cet ouvrage est superficiel ; aussi celui d'Adam Dickson, dont nous avons une traduction française, l'a-t-il fait oublier (*Voy.* DICKSON). B—G—T.

DESPONT (PHILIPPE), prêtre et docteur de la faculté de théologie de l'université de Paris, passe pour l'éditeur de la grande collection imprimée sous ce titre : *Maxima bibliotheca veterum patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol., au moins il en a composé la préface et signé l'approbation ; mais il paraît que les vrais éditeurs sont Jean et Jacques Anisson, imprimeurs à Lyon. Dans cette édition, la plus étendue qui ait paru, ils prirent pour base celle qui avait été publiée à Cologne de 1618 à 1622, en 15 vol. in-fol., en corrigeant plusieurs ouvrages d'après de nouveaux manuscrits ou des éditions plus correctes ; ils y ajoutèrent une centaine d'auteurs qui manquaient dans celle de Cologne, mais ils en exclurent les opuscules d'Hincmar qui se trouvent dans l'édition complète donnée par le P. Sirmond, les opuscules de S. François, dont on venait de donner plusieurs éditions, et autres petits ouvrages reconnus depuis 1622 pour apocryphes, ou pour appartenir à d'autres auteurs que ceux auxquels l'édition de Cologne les attribuait. Cette vaste collection est rangée par ordre chronologique ; le 16e. siècle ne fournit pour tout article que deux professions de foi, l'une de Moïse, jacobite de Mardin, et l'autre de Sifiud ou Sulaka, patriarche nestorien. Le 27e. vol. est un supplément qui renferme les ouvrages découverts pendant l'impression. On y trouve les liturgies gothique, éthiopique, mozarabe, et celle des Syriens d'Augamale dans le Malabar. Les protestants reprochent aux éditeurs une grande négligence d'exécution, telle que d'avoir inséré dans le supplément (tome XXVII), comme inédit, le traité d'Évagre du Pont, *De octo vitiosis cogitationibus*, qui se trouvait déjà à la fin du tome V. Daum, et d'après lui Ittig (*De bibliothecis et catenis patrum*), font une longue énumération des ouvrages qui auraient pu être ajoutés à cette collection. Pour la compléter, on y ajoute ordinairement l'*Apparatus* du P. le Nourry, et les diverses collections publiées par Sirmond, d'Achéry, Mabillon, etc. C. M. P.

DESPORT (FRANÇOIS), a été l'un des plus grands chirurgiens militaires dont s'honore la France. La guerre ayant éclaté en 1734, Desport, qui cherchait l'occasion d'étudier les maladies des armées, obtint du service à celle d'Italie, en qualité de chirurgien-major, dans les hôpitaux militaires. Il s'y fit bientôt remarquer par son zèle, son humanité et les talents qu'il déploya dans le traitement des plaies d'armes à feu. Cette partie de l'art avait fait peu de progrès depuis Ambroise Paré ; elle était même livrée à l'empi-

risme. Desport, doué d'un esprit judicieux, secoua, dès son entrée dans la carrière, le joug de la routine; mieux éclairé que la plupart de ses confrères, par l'observation de ces sortes de blessures, il établit les principes d'après lesquels ces plaies, éminemment contuses, doivent être traitées. Il prouva que c'était un préjugé de croire, comme on le faisait généralement alors, que les blessures, produites par les projectiles, étaient empoisonnées; et que les phénomènes qu'on attribuait au poison, n'étaient que l'effet de l'attrition qu'exercent sur les parties molles les corps contondants, violemment poussés par la poudre à canon. Cette grande question d'étiologie ainsi décidée, Desport obtint des succès constants; il fit avec habileté une foule d'opérations qui n'avaient point encore été tentées à l'occasion des plaies d'armes à feu; il inventa, pour celles qui ont lieu à l'abdomen, avec issue considérable des intestins et de l'épiploon, une nouvelle méthode de gastroraphie, beaucoup plus favorable au blessé, et plus sûre que celles qui étaient déjà connues. En 1738, la grande réputation de Desport le fit appeler à l'emploi de chirurgien en chef de l'armée française en Corse. Là, il s'occupa des améliorations que sollicitait le service de santé, et provoqua la réforme de beaucoup d'abus qui existaient dans l'administration des hôpitaux. Son expérience lui fit proscrire l'usage abusif qu'on faisait de l'eau-de-vie dans les pansements des blessures d'armes à feu; les lotions émollientes furent substituées aux spiritueuses : nos habiles chirurgiens militaires suivent encore aujourd'hui cette pratique. Desport, pendant ses campagnes, communiquait à l'académie de chirurgie, dont il était membre, d'intéressants mémoires sur les faits de pratique qu'il observait, et sur la nouvelle théorie qu'il propageait : ces mémoires, bien qu'approuvés par la compagnie, n'ont point été imprimés. Ce ne fut qu'à la paix que Desport publia son *Traité des plaies d'armes à feu*, Paris, 1749, in-12, le seul ouvrage qu'il ait donné au public; quoiqu'il laisse à désirer un peu plus d'ordre dans l'arrangement des matières, c'était à cette époque le traité le meilleur et le plus complet sur cet important sujet. On reproche, avec raison, à Desport d'être trop enclin à conseiller l'amputation des membres, dans les plaies d'armes à feu : ses opinions à ce sujet, bien que jugées d'une manière défavorable par les chirurgiens militaires éclairés et sages, ont été outrées, de nos jours, par des hommes qui ne sont point sans une sorte de célébrité. Desport naquit dans les dernières années du 17e. siècle, et mourut vers 1760. F—R.

DESPORTES (Philippe), poète français, né à Chartres en 1546, fut d'abord attaché à un évêque qui l'emmena à Rome, où il apprit parfaitement l'italien. De retour en France, il suivit en Pologne le duc d'Anjou qui allait prendre possession de ce royaume, et il en revint fort dégoûté, après neuf mois de séjour. Ce prince étant devenu roi de France sous le nom de *Henri III*, combla Desportes de bienfaits; il lui donna les abbayes de Tiron, de Josaphat, de Bonport, et plusieurs autres bénéfices, qui lui composèrent un revenu de 10,000 écus. On prétend que l'une de ces abbayes fut le prix d'un seul sonnet. Balzac disait en parlant de cette muse si magnifiquement récompensée, « que ce loisir » de dix mille écus que l'abbé de Tiron » s'était acquis par ses vers, était un » écueil contre lequel dix mille poètes

Digitized by Google

» étaient venus se briser. » Desportes mit lui-même des bornes à sa fortune, en refusant l'archevêché de Bordeaux. Au reste, il faisait un noble usage de ses biens; sa bourse et sa bibliothèque étaient à la disposition des gens de lettres. Uniquement par un effet de sa préoccupation, il était d'un extérieur fort négligé. Un jour qu'il se présenta ainsi devant Henri IV, ce prince lui demanda combien il lui faisait de pension, et sur sa réponse, lui dit : « J'augmente votre pension d'une telle » somme, afin que vous ne vous pré» sentiez pas devant moi que vous ne » soyez plus propre. » Il n'avait pas toujours été aussi bien avec ce bon roi. A la mort de Henri III, il s'était fait ligueur par attachement pour l'amiral de Villars, et avait été, à ce titre, fort maltraité dans la *Satire ménippée;* mais ayant contribué à soumettre la Normandie à l'obéissance du roi, il obtint facilement son amitié. Il mourut dans son abbaye de Bonport, le 5 octobre 1606, âgé de soixante ans passés. Il était oncle du fameux satirique Régnier. Il a de grands rapports avec Bertaut; comme lui, il fut payé en biens de l'église de ses vers amoureux, et eut ensuite la bienséance de ne plus faire que des vers chrétiens. Comme lui, il débarrassa notre poésie du fatras pédantesque dont Ronsard l'avait surchargée. Boileau l'a dit dans son *Art poétique :*

Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Et Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, a développé ainsi ces deux vers : « Desportes écrivit plus pure» ment que Ronsard et ses imitateurs. » Il effaça la rouille imprimée à notre » versification, et la tira du chaos où » on l'avait plongée. Il évita avec assez » de soin l'enjambement et l'hiatus; » mais, faible d'idées et de style, il » n'a pu, dans l'âge suivant, garder » de rang sur notre Parnasse. Il imita » Marot dans ses poésies amoureuses, » et resta fort inférieur à lui. Il de» vança Malherbe dans des stances » qu'on ne peut pas encore appeler » des odes, quoique la tournure en » soit assez douce et facile, et Mal» herbe le fit oublier. » Ses poésies sont remplies d'imitations du latin, et surtout de l'italien; on le lui reprocha dans un livre intitulé : *Les rencontres des Muses de France et d'Italie*, 1604, in-4°. Il répondit de fort bonne grâce «qu'il avait pris aux Italiens plus » qu'on ne disait, et que si l'auteur » l'avait consulté, il lui aurait fourni » de bons mémoires. » Ses premières œuvres, c'est-à-dire ses œuvres galantes, ont été imprimées plusieurs fois, 1575, in-4°.; 1579, in-4°.; 1585, in-12; 1600, in-8°; 1611, in-12. Sa traduction des psaumes a eu aussi plusieurs éditions sous les titres suivants : *Soixante pseaumes de David, mis en vers français*, 1591, in-4°.; *Cent pseaumes*, etc., *avec quelques cantiques de la Bible, et autres œuvres chrétiennes et prières*, 1598, *in-8°.*; *Les cent cinquante pseaumes*, etc., 1603, in-8°.; 1604, in-12; 1608, in-12; 1624, in-8°., avec la musique. Dans l'édition de 1598, on trouve un sonnet qui a été retranché lors de l'édition de 1603, et qui a donné à Desbarreaux l'idée de son célèbre sonnet. On peut à ce sujet consulter les *Anecdotes sur l'abbé Desportes et ses poésies*, par Dreux-Duradier, insérées dans *le Conservateur* de novembre 1757, et dont on trouve un extrait dans les *Récréations historiques* de Dreux-Duradier, tome Ier., page 89. On a recueilli les *Imitations de quelques chants de l'Arioste*, par Philippe Desportes, Saint-Gelais, Jean-Antoine de Baïf et Loys

d'Orléans, Paris, 1572, in-8°.
A—G—R.

DESPORTES (François), peintre. Il peignit le portrait avec succès, mais il est surtout connu par son talent pour peindre les animaux, principalement les chiens, et la *nature morte*. Il naquit, en 1661, au village de Champigneul, en Champagne. Son père, riche laboureur, l'envoya à Paris, lorsqu'il eut atteint sa douzième année, et une estampe qu'il dessina étant malade décela son penchant pour l'art qui devait le rendre célèbre. Il fit des études assidues et bien dirigées, et s'étant lié avec Claude Audran, qui peignait très bien les ornements, il travailla avec lui dans le château d'Anet et la ménagerie de Versailles. S'étant marié à Paris, en 1692, il alla peu de temps après en Pologne, où il peignit le roi Jean Sobieski, la reine et les principales personnes de leur cour. Louis XIV, qui lui avait permis de faire ce voyage, le rappela deux ans après, et, en 1699, Desportes fut reçu à l'académie. Son tableau de réception, qui est un de ses meilleurs ouvrages, le représente en chasseur, assis au pied d'un arbre et entouré de chiens et de gibier; il a été gravé par Joullain, et on l'a vu long-temps dans l'une des salles de l'académie royale de peinture. Cette même année le roi lui accorda une pension et un logement au Louvre. Ce prince, qui aimait les talents de Desportes, lui ordonna de le suivre dans ses chasses; il en esquissait à cheval les principaux incidents et les peignait ensuite dans des tableaux dont on décorait les maisons royales. Desportes, qui avait peint en France des tableaux de fleurs, de fruits et de gibier pour le lord Stanhope, alla en Angleterre en 1712, avec le duc d'Aumont, nommé ambassadeur de France près la cour de Londres. Le duc de Richemond, lord Bolingbroke et plusieurs autres seigneurs s'empressèrent de se procurer ses ouvrages. A son retour, Desportes continua de travailler pour le roi, et après la mort de ce prince, pour le duc d'Orléans, régent, qui avait pour lui une affection particulière, et pour lequel il fit des dessins et des tableaux que ce prince s'amusait quelquefois à copier dans ses heures de loisir. Il fit, en 1735, par ordre de Louis XV, huit grands tableaux pour la manufacture des Gobelins. Très-laborieux, et peignant au premier coup avec une rare facilité, Desportes a laissé un très-grand nombre de tableaux; et outre ceux que possèdent Paris, Londres et Varsovie, il en envoya encore à Vienne, Munich et Turin. Desportes s'est aussi occupé de littérature; il est auteur de *la Veuve coquette*, comédie en un acte, jouée au théâtre italien en 1721, imprimée en 1732, in-12. Il mourut à Paris, en 1743. — Son fils, peintre comme lui, mais d'un mérite bien inférieur, est auteur de la *Vie de Ch. Lebrun*, insérée dans le recueil des *Vies des cinq premiers peintres du roi*, 1762, 2 vol. in-12. On lui doit aussi le discours préliminaire du même ouvrage. D—T.

DESPORTES (Jean-Baptiste Poupée), médecin français, né en 1704, à Vitré en Bretagne, d'une famille originaire de La Flèche, qui, depuis plusieurs générations, se consacrait à l'art de guérir. A l'âge de 28 ans il passa à St.-Domingue comme médecin du roi, et s'étant fait connaître par ses recherches sur l'histoire naturelle et médicale de cette île, il fut nommé correspondant de l'académie des sciences, en 1738. Jusqu'alors personne n'avait fait d'étude suivie des maladies qui désolent ces climats; il

fut donc obligé de puiser, dans ses propres observations, les moyens de les connaître, et d'y porter remède; il les recueillit en corps d'ouvrage, mais il n'eut pas le temps de les publier; car il mourut au quartier Morin, le 15 fév. 1748, après 16 ans de séjour dans cette colonie, victime lui-même des fléaux qu'il avait cherché à combattre. Ce ne fut que plusieurs années après que ses travaux furent publiés, sous ce titre : *Histoire des Maladies de St. Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12. Les deux premiers volumes ne sont guère qu'une compilation populaire, faite moins d'après ses observations que d'après celles d'un médecin empiriquq qui l'avait précédé et qui avait laissé une grande renommée dans la colonie : c'était un nommé Minguet, et Desportes eut la bonne foi de convenir de tout ce qu'il lui avait emprunté. Le 3ᵉ. volume est entièrement consacré à la botanique; il contient plusieurs catalogues des plantes indigènes de St.-Domingue, qui les présentent sous différents points de vue; ainsi le 1ᵉʳ. comprend toutes celles qui peuvent être utiles à la médecine; elles sont très-nombreuses et elles pourraient à elles seules compléter la pharmacie. Il passe ensuite en revue toutes les plantes qui peuvent servir dans les diverses branches de l'économie domestique, aliments, teintures, bois de construction, etc. Il les fait connaître par le nom du pays ou Créole, et par celui des Caraïbes; il y joint, autant qu'il le peut, ceux qui sont usités parmi les botanistes; mais il n'avait pas des connaissances très profondes en ce genre. Il indique quelquefois, comme croissant dans cette colonie, des plantes que l'on y a vainement cherchées depuis. Il y a bien reconnu l'ipécacuanha, qu'il a rapporté le premier au genre des violettes. Il donna aussi des renseignements précis sur la culture et la préparation du sucre et autres denrées coloniales. L'académie des sciences l'ayant nommé son correspondant, il envoya à cette société de savants Mémoires sur le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, et autres productions de l'île. L'hôpital du Cap lui fut redevable d'une augmentation de quatre-vingts lits. On voit, par ce détail, que toute la vie de ce médecin a été consacrée à l'utilité, et qu'il a réalisé la devise qu'il avait adoptée : *Non nobis sed reipublicæ nati sumus.* M. de Jussieu a récompensé son zèle pour la botanique, en donnant le nom de *Portesia* à un genre de plantes formé d'un arbre de la famille des Méliacées, qu'il avait fait connaître le premier, et qu'il avait envoyé, depuis long-temps, avec beaucoup d'autres plantes, à Bernard de Jussieu. D. P--s. et F--r.

DESPRADES (Joseph Grellet), né à Limoges, en 1735, fut vicaire-général de Die, instituteur des enfants du comte d'Artois et abbé de La Vernusse. Il était membre de l'académie de La Rochelle, et mourut à Paris, en juin 1810. On a de lui : I. *Poëme sur l'électricité*, imprimé dans l'Année Littéraire du 18 novembre 1763. II. *Les Quatre parties du jour à la ville, traduction libre de l'abbé Parini*, 1776, in-12; traduction élégante, dit M. Sabatier de Castres. Desprades avait entrepris une traduction de *l'Aminte* du Tasse; elle n'a pas paru. C'est à un autre auteur que l'on doit : *Essai sur l'honneur*, par *G. Desprades*, 1805, in-12. A. B—t.

DESPRÉAUX. *Voy.* Boileau.

DESPRÉMENIL. *Voy.* Esprémenil (d').

DESPRÉS (Louis), plus connu sous le nom latin de *Prateus*, remplit long-temps avec distinction la

Digitized by Google

chaire de professeur de rhétorique au collége du cardinal Lemoine, dans l'université de Paris. Il fut chargé de donner les éditions de Juvénal, de Perse et d'Horace, qui font partie de la collection *Ad usum Delphini*. Le Juvénal et le Perse, réunis en 1 vol., ont paru pour la première fc en 1684, in-4°. Il s'en est fait quelques réimpressions, in-8°., parmi lesquelles on distingue celles de Londres. L'Horace est de 1691; il a été réimprimé à Amsterdam en 1695, de format in-8°., et à Londres, au moins une vingtaine de fois. Il est à remarquer qu'en France on fait assez peu de cas de la plupart des éditions *Ad usum*, et qu'elles n'y sont guère recherchées que par ceux qui en forment la collection; tandis que les Italiens, et les Anglais surtout, leur accordent une grande estime, les emploient dans les établissements d'éducation, et en font de nombreuses réimpressions.

B—ss.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers le milieu du dernier siècle. Après avoir travaillé quelque temps à Paris et à Lyon, il se rendit en Italie, et eut part au *Voyage pittoresque de Naples*, publié par l'abbé de Saint-Non. Gustave III, roi de Suède, l'ayant vu à Rome, fut frappé de son talent, et l'attacha à sa cour comme peintre et architecte. Desprez se fit d'abord connaître en Suède par les décorations de l'opéra national de *Gustave-Wasa*, où il déploya une imagination aussi riche que hardie, et qui produisirent un très grand effet. Il donna, peu après, le plan d'un château que le roi se proposait de faire construire à Haga, près de la capitale. A en juger par les dessins que nous avons eu occasion de voir chez l'artiste, ce château aurait été un monument remarquable de l'architecture moderne; mais il n'en existe que les fondements. Les événements de la guerre qui s'éleva entre la Suède et la Russie en 1788, fournirent à Desprez les sujets de plusieurs grands tableaux, dont le plus frappant et le plus riche de composition est celui de la *Bataille de Suensksund*. Ayant obtenu la permission de faire un voyage à Londres, Desprez se fit connaître dans cette ville par un grand nombre de dessins. Revenu en Suède, il reprit ses travaux pour la cour de Stockholm. Il fit aussi plusieurs dessins pour les cours de Pétersbourg et de Copenhague, et le roi de Danemark lui envoya une très belle médaille, comme une marque de sa satisfaction. Desprez travaillait beaucoup et avec une grande facilité. On observe dans tous ses ouvrages une imagination riche et brillante, une manière grande et large; mais il s'attachait moins au fini et à la correction, son esprit ardent l'entraînant sans cesse à des conceptions nouvelles. Son séjour en Suède a servi à répandre dans ce pays la connaissance des vrais principes de l'art, et il a formé plusieurs élèves, tant pour la peinture que pour l'architecture. Cet artiste était taciturne et gêné dans la société; mais dans son atelier il se communiquait avec un grand abandon, et parlait avec autant de goût que de chaleur. Il est mort à Stockholm en 1804, âgé de soixante et quelques années. On trouve à Paris quelques tableaux de Desprez, qu'il avait faits avant de quitter la France. Il a aussi fait plusieurs caricatures pleines d'esprit, et divers costumes du nord, dont quelques-uns, ainsi qu'une partie de ses caricatures, ont été gravés à Stockholm par Élie Martin.

C—au.

DESPREZ DE BOISSY. *Voyez* Boissy.

Digitized by Google

DESPREZ-VALMONT ( ), né en 1757, mort à Lyon le 4 mars 1812, fut comédien et auteur. On a de lui : I. *Epître au Peuple français*, in-8°. sans date (an VI-1798) de dix pages, rapsodie politique qui n'a rien de commun avec l'*Epître au Peuple*, par Thomas; II. l'*Enfant de trente-six Pères, roman sérieux, comique et moral, par D***. A****. 1801, 3 vol. in-12; ce roman se fit remarquer par sa gaîté dans un moment où l'on était inondé d'un déluge de romans bien tristes et bien noirs. L'auteur, caché sous les initiales D***. A***, nous apprend lui-même que le sujet de son ouvrage lui a été fourni par M. D. V. (DESPREZ VALMONT), et que même ce littérateur a contribué à la rédaction de la première partie. Il est probable que MM. D. A. et D. V. n'étaient que le même individu. III. *Epître au Jokey de Freron*, suivie d'un *Conseil à ma Tante*, 1803, in-8°. C'est une épître contre M. Geoffroy. IV. le *Souper d'Henri IV*, ou le *Laboureur devenu gentilhomme*, fait historique en un acte et en vers, représenté sur le théâtre de Monsieur, le 12 octobre 1789, imprimée en 1790, in-8°.; elle fut faite en société avec Boutillier (et non Boutellier, comme on le lit sur le frontispice de quelques uns de ses ouvrages, et comme l'écrivent des bibliographes mal instruits). Ce Boutillier (Maximilien-Jean), né à Paris, mort le 5 décembre 1811, avait composé, sur le même sujet, un opéra dont Bornet avait fait la musique, qui ne fut représenté qu'en société, et cependant imprimé en 1771, in-8°., sous ce titre : *le Laboureur devenu gentilhomme.* C'est probablement la même pièce qu'il aura revue en société avec Desprez Valmont, et qu'ils auront mise en comédie.

A. B—T.

DESPRUETS (JEAN), docteur de Sorbonne et abbé général de Prémontré, naquit vers l'an 1525. Il fit profession dans l'abbaye de la Grâce-Dieu, dans le diocèse d'Aire, s'adonna à la controverse et à la prédication, et se fit un nom dans l'une et dans l'autre. Appelé au colloque de Poissy, il y prononça un discours que Lepaige a conservé dans la Bibliothèque de Prémontré, et dans lequel Despruets démontrait la nécessité d'une réforme dans l'église, et du rétablissement de la discipline dans les ordres religieux. Le cardinal de Ferrare, abbé commendataire de Prémontré, étant mort en 1572, en cour de Rome, et la collation de cette abbaye étant dévolue au pape, le chapitre de l'ordre s'adressa à Grégoire XIII, pour le prier de conférer à Despruets la dignité d'abbé-général. Le roi joignit sa recommandation à la supplique des religieux, et le 10 décembre de la même année, Despruets reçut ses bulles à Beauvais, où il avait été appelé pour prêcher dans la cathédrale. Il prit possession le 11 juin 1573, et aussitôt il convoqua le chapitre général de son ordre. Il y exposa les maux que les opinions nouvelles et les troubles civils avaient causés dans les monastères, et invita les abbés et autres supérieurs à rétablir dans leurs maisons la discipline, et à y ranimer le goût des études. Il fit ensuite la visite des abbayes de la France et des Pays-Bas, et corrigea les abus qui s'y étaient introduits. Obligé de se rendre à Rome, auprès de Grégoire XIII, où il avait une mission à remplir de la part du roi, ce pape lui permit de faire célébrer la fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre, dont la canonisation avait été différée jusque-là, et le chargea d'en composer l'office. Dès-lors, l'abbé Despruets fit les premières dé-

marches pour faire transférer le corps du saint, de l'église de Sainte-Marie de Magdebourg, ancien chapitre de l'ordre, devenu luthérien, où il avait été inhumé, dans l'abbaye de Strahow à Prague; translation qui, à cause des guerres et des difficultés que faisait la ville de Magdebourg, ne put avoir lieu qu'en 1627. De retour à Prémontré, l'abbé Despruets fut appelé, et assista au concile de Reims, convoqué par l'archevêque Louis de Guise. Il alla ensuite visiter ses abbayes de Lorraine et d'Allemagne. Après beaucoup de travaux et avoir eu la consolation de voir la discipline rétablie dans la plupart de ses maisons, l'abbé Despruets mourut à Prémontré, le 15 mai 1596, ayant gouverné son ordre pendant vingt-trois ans. On a de lui: I. des *Livres de Controverse*, imprimés à Paris, vers 1672. Il y établit qu'il ne faut point disputer avec les hérétiques, et il y réfute François Pérocel, et Jean de Spina, tous deux calvinistes, qui avaient écrit contre le sacrifice de la messe et la présence réelle; II. un *Recueil de Sermons et de Discours*; III. un *Traité des Sacrements*; IV. de *brefs Commentaires sur la Bible*; V. *Anticalvinus seu Calvinianæ pravitatis refutatio.* Ce dernier ouvrage est demeuré imparfait, la mort n'ayant pas permis à l'abbé Despruets de l'achever. L—Y.

DESPUNA (THÉODORA), *V.* THÉODORA.

DESREY ou DESRAY, DERREY ou DESREZ (PIERRE), né à Troyes dans le 15e. siècle, d'une famille riche et ancienne. Il florissait sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII. On ne sait en quel temps il mourut; mais il vivait encore en 1514. On a de lui des traductions, des compilations et continuations qui n'ont de mérite que leur ancienneté: I. les *Postilles et expositions des épîtres et évangiles dominicales*, trad. du latin, Troyes, Guill. le Rouge, 1492, 2 vol. in-fol., réimprimées plusieurs fois; II. la *Vie des Pères anciens des déserts*, trad. du latin de S. Jérôme, Paris, J. Petit, sans date, in-fol.; III. *Généalogies, faits et gestes des papes*, trad. de Platine, réimprimés à Paris, Galiot-Dupré, 1519, in-fol.; IV. les *Chroniques de France, d'Angleterre et de Bourgogne*, d'Enguerrand de Monstrelet, augmentées jusqu'en 1498, Paris, Vérard, sans date, 3 vol. in-fol.: il y a des exemplaires imprimés sur vélin; V. la *Généalogie, gestes et nobles faits d'armes de Godefroy de Bouillon, et de ses frères Baudoin et Eustache*, Paris, sans date, in-fol.; réimprimée à Paris, Bonfons, sans date, in-4°.; ibid., 1500, in-4°.; ibid., le Noir, 1511; ibid., Petit, 1523, in-fol.; Lyon, 1580, in-8°.; ibid., 1585, in-12; VI. une Continuation, jusqu'en 1508, de la traduction française du *Fasciculus temporum* de Pierre Farget, dans l'édition de cette traduction, Paris, 1513, in-fol.; VII. la *Mer des chroniques et Miroir historial de France*, extrait et traduit du latin de Robert Gaguin, et augmenté jusqu'en 1514, Paris, Galiot-Dupré, 1516, 2 part. in-fol.; ib., Nyverd, 1530; 1536, in-fol., et ibid., 1538, in-4°. C. T—Y.

DESROBERT (LE P.), jésuite et missionnaire français, naquit en Champagne d'une famille noble et ancienne, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Derosbert du Châtelet. Ce fut de cette famille et de la maison d'Hénin-Liétard, dont elle était alliée, que Louis XIII acheta, en 1614, la ville de Rocroi. Le P. Desrobert, qui unissait le zèle et la ferveur à des talents distingués, se consacra aux mis-

sions de la Chine, où il arriva vers 1730. Les vues et les passions humaines ne dirigent pas les missionnaires. On croirait que la résidence brillante de Pékin, que des places à la cour, devraient être ambitionnées par eux; ce sont celles qu'ils fuient et qu'ils redoutent le plus. L'objet le plus constant de leurs vœux, lorsqu'ils abordent dans cet empire, est de pouvoir pénétrer et se tenir cachés dans les provinces, où ils savent que plus de travaux les attendent, mais où ils espèrent faire plus de conquêtes à la religion. Les désirs du P. Desrobert durent être satisfaits; il eut en partage la province de Hou-kouang, l'une des missions les plus pénibles de la Chine. Il la cultiva pendant le reste de sa vie, et y laissa des chrétientés nombreuses et florissantes, qui bénissent encore aujourd'hui la mémoire de leur apôtre. Dans le recueil des *Lettres édifiantes* (tom. 26, ancienne édition), nous en trouvons une de ce missionnaire, où il rend compte de ses travaux, de ses courses annuelles et du genre de vie auquel l'assujétissait son ministère. La province de Hou-kouang, l'une des plus fertiles et des plus commerçantes de tout l'empire, est entrecoupée d'un nombre prodigieux de rivières et de canaux, sur le bord desquels sont situés la plupart des villes et des villages. Le missionnaire y voyage que par eau et dans des barques couvertes, où il se tient caché pendant le jour. Lorsqu'il arrive, le soir, dans le voisinage de quelqu'une de ses chrétientés, il envoye son catéchiste en informer le principal chrétien; celui-ci avertit tous les autres, qui s'assemblent chez lui, et le missionnaire s'y rend à l'entrée de la nuit. Comme il ne peut visiter qu'une ou deux fois par an ces peuplades chrétiennes, une nuit suffit à peine à l'exercice des fonctions de son ministère. Il faut qu'il examine les catéchumènes, qu'il confère le baptême, qu'il entende les confessions, qu'il prêche, qu'il célèbre les saints mystères; qu'il règle ensuite les différends, et réponde à une foule de questions que lui font ses néophytes. Dès l'aube du jour, il est obligé de regagner l'asyle secret du bateau qui l'a transporté. Ailleurs, ce sont des milliers de barques qui se rassemblent dans le voisinage des grandes villes; elles couvrent les fleuves, dans l'espace de plus d'une lieue, et y forment des rues flottantes, régulièrement alignées. Plusieurs de ces barques appartiennent à des familles chrétiennes, qui n'ont souvent pas d'autre domicile. Le missionnaire, qui se fait un devoir de les visiter, se glisse pendant les ténèbres jusques sur ces barques, où il trouve les chrétiens convoqués; il emploie la nuit à les instruire, à leur administrer les sacrements, et ne se retire qu'à l'approche du jour, pour aller, la nuit suivante, exercer le même ministère sur une autre partie du fleuve: tel fut le genre austère de vie que mena constamment le P. Desrobert. Il employait neuf mois de l'année à parcourir les chrétientés qu'il dirigeait, et cette tournée pastorale n'était pas plutôt achevée qu'il la recommençait. Parmi un grand nombre de conversions extraordinaires et de traits de la plus sublime vertu, le missionnaire cite l'exemple suivant de la pieuse simplicité d'une néophyte. « J'ai rencontré, dit-il, une jeune femme qui, » étant seule chrétienne dans son village, ne sachant pas lire, et n'ayant » personne qui pût l'instruire des jours » de jeûne ou d'abstinence ordonnés » par l'église, s'était condamnée à ne » jamais manger de viande, pour ne » pas manquer à l'observation de ce

» précepte ». L'abbé de la Porte, dans sa compilation sur les voyages, introduit le P. Desrobert comme chargé de faire les honneurs de la Chine au *voyageur français;* c'est ce jésuite qu'il donne pour *Cicerone* à cet étranger, et qui l'accompagne dans les diverses provinces de l'empire, pour lui en faire remarquer toutes les singularités. Le compilateur fait dire à l'un et à l'autre bien des absurdités sur les lois et les usages de la Chine. Le voyageur observe, par exemple, que le P. Parrenin faisait trembler tous les petits mandarins des provinces, lorsqu'il paraissait devant eux avec sa ceinture jaune. Le jésuite Parrenin n'avait lui-même que le simple titre de mandarin, et il ne porta jamais la ceinture jaune, décoration affectée aux seuls princes du sang impérial. On ignore la date de la mort du P. Desrobert. G—R.

DESROCHERS (ÉTIENNE-JEHANDIER), graveur du roi, naquit à Lyon; s'étant rendu à Paris pour s'y fixer, il y débuta par des morceaux d'histoire assez médiocres, copiés presque tous d'après les estampes de Duchange. Sa suite des hommes illustres, composée de 7 à 800 portraits, format in-8°., lui valut une certaine réputation, et aussi une espèce de fortune. Les ouvrages de Desrochers annoncent un homme né sans goût pour les arts; ils sont, en général, durs et froids : cependant l'académie de peinture le reçut au nombre de ses membres, et l'empereur Charles VI le gratifia d'une médaille d'or, pour avoir gravé son portrait. Desrochers mourut à Paris, en 1741. P—E.

DESROCHES (MADELÈNE NEVEU, dame), née à Poitiers, vers 1530, jouissait d'une réputation fort étendue pour son esprit et sa beauté. Elle eut de son mariage avec André Fradonnet, sieur des Roches, une fille nommée *Catherine*, dont elle soigna elle-même l'éducation. Mademoiselle Desroches, douée des mêmes avantages extérieurs que sa mère, la surpassa par son talent pour la poésie; elle fut recherchée en mariage par différents partis; mais elle les refusa tous, pour ne point être obligée de se séparer de sa mère. Leurs loisirs étaient partagés entre la culture des lettres et la société des personnes qu'attirait auprès d'elle la conformité des goûts : c'étaient Pasquier, Harlay, Rapin, Scaliger, Scévole de Ste.-Marthe, en un mot tout ce que la France possédait alors de savants et de beaux-esprits. En 1579, pendant la tenue des grands jours à Poitiers (1), le célèbre Pasquier ayant apperçu une puce sur le sein de Mlle. Desroches, s'écria que *cette puce mériterait bien d'être enchassée dans leurs papiers*, et qu'il ferait volontiers des vers sur ce sujet; chacun applaudit à cette idée, et les pièces qui en furent la suite ont été recueillies sous le titre de *la Puce de Mlle. Desroches*, Paris, 1582, in-4°. rare. On trouve, dans ce recueil, des vers grecs, latins, français, italiens et espagnols. Suivant La Monnoye, les meilleurs sont ceux de Mlle. Desroches elle-même. Mad. Desroches souhaitait que sa fille ne lui survécût pas : ce vœu si touchant fut exaucé; elles moururent le même jour, de la peste qui désolait Poitiers, en

(1) Les grands jours de Poitiers sont célèbres dans la littérature du seizième siècle. On nommait ainsi l'époque où se rendaient en cette ville les commissaires du parlement de Paris, chargés de prononcer définitivement sur les causes en appel. Dans l'intervalle que laissaient les affaires, les avocats qui avaient suivi la cour, et les beaux esprits, attirés par la circonstance, se délassaient en composant des vers. Leurs productions étaient applaudies ou censurées publiquement. On trouve à la suite de la *Puce* les pièces lues aux grands jours de 1574, présidés par Achille de Harlay. Il y en a de Brisson, de Binet, de Chopin, de Scaliger, de Leloyer et de madame Desroches.

Digitized by Google

1587. Leurs *Premières œuvres poétiques* ont été imprimées à Paris, en 1578 et 1579, in-4°.; la 2e. édition est augmentée. Leurs *Secondes œuvres* parurent à Poitiers, en 1583, in-4°. : on les a réunies dans l'édition de Rouen, 1604, 2 vol. in-12. On y trouve le *Ravissement de Proserpine*, imité de Claudien; *Tobie*, tragi-comédie (2), une Bergerie à six personnages; des épîtres, des odes, des sonnets et quelques dialogues en prose; celui qui traite des *Avantages que les femmes retirent de l'étude*, se fait lire encore avec plaisir. — DESROCHES (*Marie-Jeanne-Congourd femme*), née à St.-Malo, en 1776, morte à Paris en septembre 1811, s'était acquis quelque réputation par ses talents pour la poésie. Ses opuscules n'ont pas été recueillis; on en trouve huit dans les *Quatre saisons du Parnasse*; le *Mercure*, l'*Almanach des Muses* et d'autres recueils en contiennent aussi. W—s.

DESROCHES (PIERRE-VINCENT), né en 1686, à Paris, d'un capitaine de dragons, fut destiné par ses parents à la diplomatie, et reçut une éducation convenable à leurs vues. Il suivit, en qualité de secrétaire, M. d'Andrezel, nommé à l'ambassade de Constantinople. Ayant eu le malheur de perdre son protecteur en 1727, il se retira près du prince Ragotzki, qui lui donna un emploi. Il passa avec ce prince deux années, qu'il employa à cultiver son goût naturel pour la littérature; au bout de ce temps, il fut rappelé à Constantinople par le nouvel ambassadeur, M. de la Villeneuve, et sut mériter sa confiance par l'habileté qu'il montra dans différentes négociations. Il mourut subitement à Bouyoukdéré, où il était allé visiter l'envoyé de Venise, son ami, le 27 septembre 1734, âgé de quarante-huit ans. Desroches était doué d'un esprit facile et agréable; il avait, en outre, des connaissances très étendues sur l'histoire, les mœurs et la littérature des peuples de l'orient. Il était en correspondance avec Voltaire, qui l'estimait et qui lui demanda des notes pour son *Essai sur l'esprit des nations*. Il fournit des matériaux et des pièces importantes au P. Lequien pour son *Oriens christianus*. On a imprimé de lui, dans les journaux du temps, des poésies, sous le nom de l'*Hermite de Rodosto*; il réussissait particulièrement dans le genre marotique. On a encore de Desroches une *Relation des conférences tenues pour la paix, entre les Turcs et les Persans*, imprimée dans le *Mercure* (août et septembre 1732). Il avait légué ses manuscrits à l'abbé Purcy de Neuville, son neveu, qui a négligé d'en faire usage. Jean de la Roque a inséré dans les *Mercures* de septembre 1736 et d'avril 1737 deux *Lettres sur la vie, le caractère et les ouvrages de Desroches*. W—s.

DESROCHES (JEHANDIER). *Voy.* DESROCHERS.

DESROCHES (JEAN), laborieux écrivain et savant académicien de Bruxelles, s'occupa toute sa vie de recherches relatives à l'histoire et aux antiquités de sa patrie. Il était membre de la commission des études, lors de la formation de la société littéraire de Bruxelles en 1769 (*voy.* COBENZL). Il fut agrégé un des premiers à cette société savante, et, lorsqu'elle eût été érigée en académie impériale et royale, il en fut nommé secrétaire perpétuel en 1776. Il mourut le 20 mai 1787. On connaît de lui : I. *Mémoire sur la question : Quels étaient les endroits*

(2) On a aussi imprimé sous le nom des dames *Desroches*, la tragedie de *Panthée*, qui est de Caie-Jule de Guersans, amant de Catherine.

des Pays-Bas qui pouvaient passer pour ville avant le 7e. siècle? Bruxelles, 1770, in-4°. : ce volume, d'environ 400 pages, contenant aussi les deux pièces qui remportèrent l'*accessit*, est le premier fruit que produisit cette société littéraire ; II. *Mémoire* (couronné par l'académie de Bruxelles) *sur la question : Quels ont été depuis le commencement du 7e. siècle jusqu'au 9e. siècle exclusivement, les limites des différentes contrées, cantons, etc. ; des Pays-Bas et de la principauté de Liége?* Bruxelles, 1771, in-4°. de 62 pages; III. Idem, sur cette question : *Quel a été l'état civil et ecclésiastique des dix sept provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liége pendant les 5e. et 6e. siècles?* Bruxelles, 1772, in-4°.; ces trois mémoires sont savants, remplis de recherches, et importants pour l'histoire de la Belgique dans le moyen âge. IV. *Epitome historiæ belgicæ, in usum scholarum*, ib., 1783, 2 v. in-12 : cet abrégé d'histoire des Pays-Bas, écrit d'un latin facile et assez élégant, s'étend jusqu'à la mort de Marie-Thérèse, en 1780; V. *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens*, Anvers, 1787, in-4°.; id., 2 vol. in-8°.: cet ouvrage ne s'étend que jusqu'au temps de Jules-César. La mort de l'auteur l'a empêché de continuer cet important travail : il est enrichi d'une carte, accompagnée d'une analyse raisonnée, de 37 pages; VI. plusieurs Mémoires insérés dans la collection de l'académie de Bruxelles; les plus remarquables, tous renfermés dans le tome Ier., sont : 1°. *Examen de la question : Si la langue des Étrusques a eu du rapport avec celle des peuples belgiques?* Il n'y en trouve aucun ; 2°. *Explication d'une lettre de S. Boniface*, où se trouvent quelques mots saxons, et *Réflexions sur l'ancienne poésie des peuples belgiques* ; 3°. *Nouvelles recherches sur l'origine de l'imprimerie, dans lesquelles on fait voir que la première idée en est due aux Brabançons.* Tout en rejetant la prétention de la ville de Harlem (*voy*. COSTER), Desroches cite un titre de 1442, où les imprimeurs (*prenters*) sont mentionnés comme faisant à Anvers un corps de métier : il cite une chronique manuscrite en vers flamands, écrite de 1312 à 1350, qui parle de l'imprimerie et en attribue l'invention à Louis de Vaelbeke, brabançon ; enfin, il prétend qu'en 1340 on se servait dans les écoles de Bruxelles de *Donats* imprimés ou gravés en bois. Ce mémoire est curieux, et l'auteur y défend son système avec autant d'esprit que d'érudition ; mais il a été réfuté d'une manière qui paraît victorieuse dans l'*Esprit des Journaux*, de juin 1779. C. M. P.

DESRUES (ANTOINE-FRANÇOIS), marchand épicier, s'est rendu fameux par ses crimes, qu'il couvrait du manteau de la religion. Né en 1745, d'une famille honnête, de Chartres, il perdit son père à trois ans, fut élevé par des parentes, et mis en apprentissage d'abord chez un ferblantier, puis chez un épicier. Pâle, maigre, les yeux caves, avec une stature de quatre pieds dix pouces, il avait, a-t-on dit, le rire d'une bête carnassière. On le crut long-temps fille, et ce ne fut qu'à vingt-deux ans, et par suite d'une opération, que son sexe se manifesta. Dès son enfance il montra les inclinations les plus vicieuses; il volait ses maîtres, ses camarades, était battu, et riait des coups qu'il recevait. Ses parens l'envoyèrent à Paris, et le placèrent chez un droguiste, où il acquit la dangereuse connaissance des substances délétères. Son apprentissage

fini, il entra comme garçon chez la belle-sœur de son maître, épicière, rue Saint-Victor. Dans cette maison, Desrues mit en usage tous les ressorts de la plus profonde hypocrisie. Il hantait les églises, était sans cesse en prières, avait deux confesseurs, et portait sur lui deux cilices. Il passa le carême de 1769, couché sur la paille et jeûnant jusqu'au soir. Dans son quartier on le regardait comme un saint. Cependant il avait commis diverses infidélités envers sa maîtresse, qui la déterminèrent, en 1770, à quitter son fonds, qu'elle eut encore la faiblesse de lui céder. Il devait lui payer un pot-de-vin de 1200 liv.; mais, lui ayant demandé un jour à voir son billet, il le déchira et nia sa dette. Il fit mille escroqueries de ce genre, qui, jointes au produit de l'usure et de l'agiotage, le mirent assez promptement à son aise, et le portèrent à se retirer du commerce en 1773. Il vint alors s'établir sur la paroisse de St.-Germain-l'Auxerrois, et trancha du seigneur. Mais, ayant contracté des dettes assez fortes, il alla demeurer rue Beaubourg, et se fit appeler Cyrano Desrues de Bury. Il avait épousé Marie-Louise Nicolaïs. En 1775, il fit la connaissance de M. Saint-Faust de la Motte et de Marie-Françoise Perrier, son épouse. Ils possédaient, près Villeneuve-le-Roi-lès-Sens, une terre seigneuriale, dite le Buisson-Souef. Desrues, qui avait su gagner leur confiance, les détermina à la lui vendre. Par un acte sous seing-privé, il fut convenu qu'il leur payerait la somme de 130,000 livres en juillet 1776. Cependant il n'avait pas le premier sou pour effectuer ce paiement, et même, se voyant poursuivi par ses créanciers, il fut obligé de se réfugier chez M. de la Motte, et y demeura depuis la Pentecôte jusqu'au mois de novembre. Il revint alors à Paris, disant qu'il avait des recouvrements considérables à faire; mais, le temps s'écoulant sans solution de sa part, la Motte prit le parti de passer une procuration à sa femme et de l'envoyer à Paris. Ce fut en décembre. Desrues, instruit de l'arrivée de cette dame, alla au-devant d'elle et la détermina à loger chez lui avec son fils, qu'elle mit ensuite en pension. Bientôt elle se plaignit de maux d'estomac; sa santé s'altéra sensiblement. Desrues, qui se parait de connaissances en médecine, la soignait. Enfin, le 30 janvier 1777, il lui fit prendre une potion qu'il avait préparée lui-même, et elle expira le lendemain. Il avait eu la précaution d'éloigner sa femme et sa servante. Il mit le corps dans une malle, qu'il fit transporter d'abord au Louvre, chez un menuisier, puis rue de la Mortellerie, dans une cave qu'il avait louée sous le nom de Ducoudray. Débarrassé de la mère, il dit au fils que celle-ci était à Versailles, le retira de sa pension le mardi gras, et le lendemain le conduisit à Versailles, après lui avoir fait prendre du chocolat. Il se logea chez un tonnelier, sous le nom de Beaupré, se disant l'oncle du jeune homme. Les vomissements avaient pris à ce dernier dès son arrivée. Desrues le traita, comme il avait traité sa mère, lui donna une médecine qui, n'ayant point un effet assez décisif, fut suivie d'une seconde. La Motte étant à l'agonie, Desrues appela l'hôte, fit administrer l'extrême onction au mourant, et récita lui-même, au pied de son lit, les prières des agonisants, fondant en larmes. Lorsqu'il fut expiré, il le fit enterrer à Saint-Louis, sous le nom de Beaupré, natif de Commercy, satisfit son hôte et retourna à Paris. Il se rendit ensuite auprès de la Motte, lui dit avoir

terminé avec sa femme moyennant un premier paiement de 100,000 livres, dont il lui montra la quittance, et qu'elle était en ce moment à Versailles, traitant d'une charge pour lui. Des lettres de Paris confirmaient le fait; mais elles ne purent calmer l'inquiétude du mari. Il prit le parti de venir à Paris, et se logea précisément rue de la Mortellerie. Après bien des perquisitions inutiles, il eut recours à la police. Desrues, interpellé, bâtit une fable à peu près semblable à celle qu'on vient de lire. Cependant les soupçons allaient croissant. Desrues fut arrêté le 12 mars. On instruisait le procès; mais le délit n'était pas constaté, et Desrues soutenait toujours l'existence de la dame la Motte. Le hasard voulut que la propriétaire de la cave de la rue de la Mortellerie témoigna un jour ses inquiétudes sur le paiement de son loyer à une de ses voisines. Il courait un bruit sourd qu'il y avait un cadavre enterré dans une cave de cette rue. La voisine conta le fait à un ami de la Motte, qui en instruisit le magistrat. On fit une visite sur les lieux et l'on trouva le corps, qui fut reconnu, ainsi que les traces du poison. Desrues nia longtemps, enfin il convint que la dame la Motte était morte de mort naturelle, et que, par suite d'une fausse terreur, il avait fait transporter là son corps. Sur son indication, on fit des perquisitions à Versailles, et l'on parvint à découvrir celui du fils. Le 30 avril 1777, le Châtelet rendit une sentence qui condamnait Desrues à être rompu vif et brulé. Cette sentence fut confirmée par arrêt du Parlement du 5 mai, et Desrues exécuté le lendemain. Jamais aucun criminel ne montra plus de sang froid, de fermeté, de constance que lui dans sa prison, pendant l'instruction du procès, durant la question même, et en marchant au supplice. Il avait le calme de l'innocence, la sérénité d'un bienheureux, et se comparait à Calas. En voyant le crucifix il s'écria: *O homme! je vais donc souffrir comme toi.* Aussi trompa-t-il quelques personnes, qui ne le crurent point coupable, et ses os furent recueillis et vendus fort cher. Le nom de cet abominable homme est devenu, comme celui de Tartuffe, le synonyme d'un hypocrite scélérat. Aussi sa famille sollicita et obtint la permission de changer de nom. Sa vie a été écrite par d'Arnaud (Baculard), et par le libraire Cailleau. Paris, 1777, in-12. Les détails de son procès se trouvent dans tous les recueils de causes célèbres. D. L.

DESSELIUS. *Voy.* ANDRÉ (Valère).

DESSENIUS, ou DESSEN DE CRONENBURG (BERNARD), né en 1510, à Amsterdam, fit ses humanités avec beaucoup de distinction dans sa patrie. Ayant choisi la médecine pour objet spécial de ses études, il se rendit à l'université de Louvain, puis à celle de Bologne, où il obtint le doctorat en 1539. Après avoir parcouru une grande portion de la belle Italie, Dessen revint en Hollande, et bientôt il fut nommé professeur à l'université de Groningue. Il remplissait depuis neuf ans ces honorables fonctions, lorsque, sur l'invitation du docteur Jean Echt, il alla se fixer à Cologne. Le succès avec lequel il exerça sa profession lui attira l'estime et la confiance. Il devint membre du collége des médecins, et le gouvernement lui décerna une pension. Tous ceux qui ont parlé de Dessen, et entre autres Mattioli, Melchior Adam, Éloi, Chalmot, s'accordent à dire qu'il réunissait à de grands talents des

qualités morales non moins précieuses. Il était d'une franchise inaltérable et d'une rare modestie. Ennemi de la contrainte et de l'adulation, il fuyait les cours, et refusa les postes avantageux qu'il pouvait y obtenir. Ce médecin, estimable sous tous les rapports, mourut en 1574. Ses ouvrages, quoique peu nombreux, témoignent évidemment qu'il possédait des connaissances exactes sur les diverses branches de l'art de guérir : I. *De compositione medicamentorum hodierno ævo apud pharmacopolas passim extantium, et quo artificio eadem rectè parari queant; cum simplicium atque aromatum, quibus consistunt, expositionibus, ac plerorumque omnium delectu, libri decem*, etc., Francfort, 1555, in-fol.; Lyon, 1556, in-8°.; II. *De peste, commentarius verè aureus*, etc., Cologne, 1564, in-4°.; III. *Defensio medicinæ veteris et rationalis, adversùs Georgium Phædronem et sectas Paracelsi: item purgantium medicamentorum et pilularum in minori pondere particularis divisio*, Cologne, 1573, in-4°. Dessen a été un des plus utiles coopérateurs du *Dispensatorium pharmaceuticum Coloniense*. C.

D'ESTENDOUX. *V.* Cailhava au Supplément.

DESTOUCHES (André Cardinal), compositeur, naquit à Paris, en 1672. Dans sa jeunesse il fit le voyage de Siam avec le P. Tachard, jésuite; mais de retour en France, au lieu d'entrer dans la compagnie de Jésus, ainsi qu'il en avait eu d'abord le dessein, il prit la carrière des armes, qu'il quitta bientôt pour se livrer tout entier à l'étude de la musique. Son opéra d'*Issé*, dont La Motte avait composé les paroles, fut représenté, le 17 décembre 1697, à Trianon, avec le plus brillant succès. Le roi, en le gratifiant d'une bourse de deux cents louis, lui fit dire que ce n'était qu'en attendant; il ajouta que *Destouches était le seul qui ne lui eût pas fait regretter Lulli*: ce succès est d'autant plus remarquable, qu'ignorant les règles de la composition, il avait été obligé de s'aider d'un compositeur pour ses accompagnements. Encouragé par cet accueil, il étudia avec beaucoup d'ardeur; mais en acquérant de nouvelles connaissances musicales, il perdit de cet aimable abandon qui faisait le charme de ses airs. Il donna, depuis, plusieurs opéras, mais aucun n'eut le succès d'*Issé*. Destouches fut successivement nommé sur-intendant de la musique du roi et inspecteur-général de l'académie royale de musique, places qu'il possédait à sa mort, arrivée en 1749. P—x.

DESTOUCHES (Philippe-Néricault), naquit à Tours en 1680. Si l'on en croit l'opinion généralement répandue parmi les gens de lettres, pour éviter les persécutions de sa famille qui voulait le faire entrer dans la robe, il s'échappa de la maison paternelle et s'engagea dans une troupe de comédiens de province; mais il y conserva toujours la pureté de ses mœurs, et se fit remarquer, parmi ses camarades, par la sagesse de sa conduite, la décence exemplaire de sa vie et son attachement à la religion. Il erra long-temps de ville en ville, et dirigeait la troupe de Soleure pendant l'ambassade de M. de Puysieux. Destouches, à la tête des comédiens, prononça une harangue pleine d'esprit et de finesse devant cet ambassadeur qui, charmé de son esprit, voulut l'entretenir en particulier, se l'attacha et le forma aux négociations. Il faisait déjà des vers; mais il traitait par pré-

férence des sujets religieux. Ses essais qu'il soumit à Boileau, obtinrent quelques encouragements de ce grand poète. L'art dramatique devint bientôt sa principe étude, et il fit jouer en Suisse le *Curieux impertinent*, comédie en cinq actes et en vers. Les parents de Destouches persuadés, selon l'opinion du temps, que la profession de comédien déshonore, ont donné, sur sa jeunesse, des détails bien différents de ce qu'on vient de lire. Suivant eux il commença ses études à Tours; son père l'envoya ensuite à Paris pour les achever. Il obtint de grands succès au collége, s'occupa beaucoup de poésie, et l'histoire des *Machabées* lui fournit le sujet d'une tragédie qu'on n'a pas conservée. A vingt ans un M. de Fritzlar, son compatriote, le détermina à faire une campagne en qualité de volontaire, il fit celles de 1701 et de 1702, se trouva au siége de Landau, où il fut enterré jusqu'à la ceinture par l'explosion d'une mine des ennemis, et à la bataille de Fridlingen, où il reçut une blessure. Son goût pour la poésie lui revint dans le quartier d'hiver d'Huningue; il y composa le *Curieux impertinent*, dont il fit diverses lectures. M. de Puysieux ambassadeur en Suisse, voulut l'entendre et fut charmé de l'ouvrage et de l'auteur, qu'il engagea à quitter le service pour la diplomatie. Le *Curieux impertinent* fut applaudi dans les treize cantons avec enthousiasme. Joué ensuite sur la scène française (1710), il y obtint un succès qui ne s'est pas soutenu, parce que c'est une pièce froide, sans comique, sans vraisemblance et faiblement écrite. Parmi les épigrammes qu'on fit contre elle on en distingua une qui finissait par ces deux vers :

Pour la voir une fois on n'est que curieux,
Mais qui la verra deux en remplira le titre.

L'auteur de cette épigramme eut du moins la bonne foi de convenir qu'il l'avait faite plutôt pour ne pas perdre un bon mot que pour contredire l'opinion du public. La seconde pièce de Destouches est l'*Ingrat* en cinq actes et en vers; on y trouve de jolis détails et même quelques bonnes scènes; mais la pièce est mal conduite. L'*Ingrat*, d'ailleurs, n'est pas un caractère de comédie : car on ne peut rire de ce qui fait horreur, et un homme qui se vante du plus odieux des vices, et qui en donne des leçons à son valet, n'est pas supportable au théâtre. L'*Irrésolu*, que Destouches donna ensuite, eut très peu de succès; c'est encore un de ces caractères indécis que leur uniformité rend froids. On le voit tout entier dès le commencement, et l'on est sûr d'avance de ce qu'il va dire ou faire. Cependant si l'auteur s'était borné à un seul acte, ce vice radical, qu'un long développement fait trop sentir, aurait été dissimulé par la rapidité de l'action, et la pièce serait meilleure. Les scènes de l'*Irrésolu* avec les deux femmes entre lesquelles il hésite sont bien filées, et il finit par un vers très heureux, lorsque se mariant avec Julie, l'une d'elles, il dit :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Le *Médisant*, qui suivit l'*Irrésolu*, (1715) s'est maintenu assez long-temps sur la scène quoique faiblement écrit. La froideur de cette pièce vient du caractère principal qui n'est qu'une nuance du *Méchant*. Les succès que Destouches obtenait au théâtre, lui méritèrent l'estime et l'amitié du Régent qui, appréciant sa probité, et connaissant son intelligence dans les affaires, lui donna, en 1717, une mission pour l'Angleterre, où il accompagna le cardinal Dubois. Au

retour de celui-ci, Destouches resta seul chargé de diverses négociations, dont la plus singulière eut pour objet de faire obtenir à Dubois l'archevêché de Cambrai. Ce fut lui qui engagea le roi d'Angleterre à demander cet archevêché pour le cardinal.—Comment voulez-vous qu'un prince protestant, dit le monarque, se mêle de faire un archevêque en France? Le Régent en rira et certainement n'en fera rien.— Pardonnez-moi Sire, il en rira, mais il fera tout ce que vous voudrez. Aussitôt il lui présente une lettre pleine des plus vives instances.—Je le veux bien, dit le roi, et il signe. (*Voy.* DUBOIS). Destouches envoya de Londres à son père, une somme de 40,000 fr., fruit de ses épargnes. Il épousa ensuite une anglaise catholique d'une naissance distinguée; mais ce mariage resta long-temps secret, et il ne le déclara qu'à son départ d'Angleterre. Le Régent, charmé de sa conduite, lui fit de grandes promesses, dont sa mort trop prompte empêcha l'accomplissement. Destouches supporta ce malheur avec fermeté, et se retira près de Melun dans un petit domaine où il a passé presque tout le reste de sa vie. Le gouvernement français voulant l'arracher à sa solitude, et profiter de ses talents diplomatiques, lui offrit le titre de ministre de France en Russie; mais il le refusa pour s'adonner exclusivement à la culture des lettres. L'académie française le choisit le 25 août 1723, pour remplacer Campistron, et depuis il n'a occupé le public que par ses ouvrages. Une aventure arrivée, dit-on, dans la famille de St.-Aulaire, lui a fourni le sujet du *Triple mariage*, comédie en un acte et en prose. Cette pièce est assez gaie; quoique l'auteur n'ait pas tiré de sa fable tout le parti qu'elle pouvait lui fournir, et elle est restée au théâtre. L'*Obstacle imprévu* joué après, a obtenu le même honneur sans le mériter. Destouches qui jusqu'alors n'avait donné que des ouvrages dont le meilleur n'est pas au-dessus du médiocre, prit tout à coup une place distinguée parmi nos auteurs comiques, par le succès du *Philosophe marié* (1727). C'est sans contredit son chef-d'œuvre; l'action conduite avec art se dénoue heureusement, les caractères sont convenablement développés, des incidents habilement ménagés amènent des situations très comiques, le style est élégant et facile, le dialogue naturel et dramatique, et le personnage de Céliante est une création neuve et originale qui anime l'action et soutient l'intérêt. Destouches en trouva le modèle dans sa belle-sœur, et la peignit si bien qu'elle se reconnut à la première représentation; mais elle n'osa pas beaucoup se fâcher de crainte de fournir au poète un second sujet. La pièce essuya dans sa nouveauté plusieurs critiques ridicules, l'auteur répondit à l'envie par un acte en prose, intitulé l'*Envieux*, et la fit taire. Le *Glorieux* (1732) qui suivit d'assez près le *Philosophe marié* ajouta encore à la réputation de Destouches, et les littérateurs balancent entre ces deux comédies pour trouver son chef-d'œuvre. Cependant le *Philosophe* nous semble l'emporter de beaucoup par la perfection de l'ensemble et des détails. Il y a des beautés du premier ordre dans le *Glorieux*; mais on dirait que Destouches ne s'est pas fait une idée bien précise de ce caractère: car le comte de Tuffière n'est trop souvent qu'un homme insolent et grossier; Philinte est ridicule et ignoble; le dénoûment ne satisfait pas parce qu'on y voit triompher le Glorieux, auquel personne ne prend in-

Digitized by Google

térêt, et le drame ne se soutient qu'à l'aide d'une intrigue romanesque; mais le personnage de Lisimon qui est, après celui de Céliante, la création la plus heureuse de l'auteur, a décidé le succès d'une pièce, où il y a des scènes d'un profond comique et des situations très fortes. Il est étonnant qu'entre ses deux meilleures comédies, Destouches en ait fait une aussi mauvaise que les *Philosophes amoureux*. Il donna ensuite le *Dissipateur*, imprimé dès 1736, et joué en province en 1737; c'est son meilleur ouvrage après le *Philosophe marié* et le *Glorieux*. Le troisième acte de cette pièce, et son dénoûment, l'ont soutenue; mais elle est pleine d'invraisemblances, et le fond en est essentiellement faux. Les comédiens l'avaient refusée, elle ne fut jouée à Paris qu'en 1753. Il donna successivement l'*Ambitieux et l'Indiscrette*, tragi-comédie en cinq actes et en vers (1737); *la belle Orgueilleuse, ou l'Enfant gâté*, comédie en un acte (1741); l'*Amour usé*, en un acte et en prose; l'*Homme singulier* qui n'est qu'ennuyeux; la *Force du naturel*, pièce dans laquelle il tâche de prouver que la noblesse, bien loin de n'être que le résultat des conventions sociales, est fondée sur la nature, et plusieurs divertissements parmi lesquels on distingue le *Mariage de Colin et de Ragonde*, composé en 1714, joué en 1742; il y a de jolies scènes. A l'âge de soixante ans, il renonça à l'art dramatique, quoiqu'il eût en porte-feuille plusieurs autres comédies qu'on a jouées après sa mort. L'étude de la théologie remplit ses dernières années. Il réfuta les incrédules par plusieurs dissertations qui ont paru dans le *Mercure*, et fit plus de huit cents épigrammes restées inédites, à l'exception de quelques-unes contre les indévots et les écrivains irréligieux. On disait dans le temps qu'il était fâcheux qu'il montrât si peu d'esprit en attaquant les abus de l'esprit. Destouches est mort le 4 juillet 1754. Deux de ses comédies posthumes ont été représentées avec succès et sont restées au théâtre; 1°. la *Fausse Agnès* (1759), caricature qui fait rire quoiqu'on y trouve beaucoup de fautes contre la convenance théâtrale. 2°. Le *Tambour nocturne*, en cinq actes (1762), où il n'y a qu'une bonne scène, celle de la reconnaissance. Pour que cette pièce fût supportable, il faudrait qu'elle n'eût qu'un acte et que les personnages appartinssent aux dernières classes de la société. Les autres ouvrages posthumes de Destouches sont le *Trésor caché*, le *Mari confident*, l'*Archi-Menteur*, le *Dépôt*, et des scènes éparses de l'*Aimable vieillard*, du *Tracassier*, du *Vindicatif*, de la *Tempête*, et de *Protée*, pièces qui ne sont pas achevées, mais dont-il a mis les fragments en état d'être publiés. Si dans la plupart des comédies de Destouches on ne trouve que des intrigues communes, monotones, froides ou forcées, des plaisanteries triviales, des rôles d'amoureux et d'amoureuse d'une fadeur rebutante, et de grossières imitations qui ressemblent à des plagiats, ses bons ouvrages lui donnent un rang distingué parmi nos auteurs comiques. Il n'a, il est vrai, ni la philosophie, ni le naturel, ni la force de Molière et de le Sage, ni la gaîté vive et originale de Regnard et de Dancourt, ni la verve de Piron, ni l'élégance de Gresset, ni le dialogue spirituel de Dufresny. Mais l'auteur du *Philosophe marié* et du *Glorieux*, brille aussi par des qualités qui lui sont particulières et qui le placent d'une manière honora-

Digitized by Google

ble parmi les auteurs du second rang. On ne sait ce qu'est devenu un commentaire de Destouches sur tous les ouvrages dramatiques anciens et modernes, travail que l'auteur lui-même appelait immense, et auquel il avait consacré dix ans. On lui attribue quelques comédies manuscrites, entre autres *la Fausse veuve* et *le Trésor caché*; cette dernière est une imitation du *Trinummus* de Plaute. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de l'imprimerie royale, publiée en 1757, par son fils, en 4 vol. in-4°. Il en avait donné lui-même, en 1745, une en 5 vol. in-12; on sent qu'elle est incomplète. Les autres éditions sont celles de 1758, Paris, in-12, 10 vol.; de 1772, également en 10 vol. in-12, et celle en 6 vol. in-8°., donnée il y a quelques années. On a réuni dans un vol. in-12, sous le titre de *Chef-d'OEuvres de Destouches*, le *Philosophe marié*, le *Glorieux*, le *Dissipateur*, et le *Curieux impertinent*, qu'on ne devait pas s'attendre à trouver là. M. Auger a publié en 1810, 2 vol. in-18, édit. stéréotype, un choix beaucoup meilleur. On a son éloge, par Dalembert, dans le *Recueil des éloges des Académiciens*. B—G—T.

DESTRÉE ou DESTRÉES (l'abbé JACQUES) prieur de Neuf-Ville, né à Reims dans les premières années du 18ᵉ. siècle, ami et collaborateur de l'abbé Desfontaines, a composé un grand nombre d'ouvrages. Sa vie est inconnue; mais on donnera la liste de tous les écrits qu'il a publiés en gardant l'anonyme, parce que cette liste n'est complète nulle part : I. *Observations sur les écrits Modernes*, avec Desfontaines, Fréron, etc., Paris, 1735 et années suiv., 34 vol. in-12; II. *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, avec les mêmes, Avignon, 1745-1746, 11 vol. in-12; III. *le Contrôleur du Parnasse, par le Sage de l'Hydrophonie*, Berne, 1745, 3 vol. in-12; IV. *Lettre de M. l'abbé***, prieur de Neuf-Ville, à M. l'abbé d'Olivet*, pour servir de réponse à sa dernière *Lettre à M. le président Bouhier*, ou *Réfutation de ses fausses anecdotes et de ses jugements littéraires*, Bruxelles, 1739, in-12; V. *Réponse, au nom de M. Desgrouais, à la Lettre de l'abbé Desfontaines insérée dans le 6ᵉ. volume des jugements de M. Burlon de la Busbaquerie*, Avignon, 1745, in-12; VI. *Préface du second registre de l'armorial général de France*, 1741, in-12; VII. *Éloge historique de Raymond de Pavie, baron de Forquevals* (ou Fourquevaux), mort gouverneur de Narbonne, en 1574; dans le second registre de l'*Armorial général* de M. d'Hozier. VIII. *Lettre sur la Noblesse de la famille d'Anfrie de Chaulieu*, Bruxelles (Paris), 1745, in-12; IX. *Requête du sieur Balthasar-François Wale, chevalier, seigneur de Mêmes, ancien lieutenant au régiment des gardes-françaises, et gouverneur de Ham en Picardie, pour faire reconnaître sa noblesse*, etc., avec la généalogie dudit Balth.-Fr. Wale (1747), in-fol°.; X. *Extrait de l'histoire généalogique de la maison de Beaumont*, Paris, in-4°., imprimé à petit nombre, par les soins de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, réimprimé depuis dans l'histoire généalogique de la même maison, et aussi presqu'en entier dans le Moréri de 1759. XI. *Généalogie historique et critique de la maison de la Roche-Aymon*, Paris, 1776, in-fol.; XII. *Histoire du marquis de Saint-Mégrin*, Paris, 1752, in-12; XIII. *Almanach généalogique, his-*

torique et chronologique, 1747, et années suiv., 3 vol. in-24; ces almanachs étaient l'essai de l'ouvrage suivant. XIV. *Mémorial de chronologie, généalogique et historique*, Paris, 1752, 53, 54 et 55, 4 volum. in-24. Cet ouvrage, dit l'abbé Destrées, fut *célèbre et malheureux;* il déplut à plusieurs familles puissantes, et surtout aux dames de la cour, dont il faisait connaître l'âge; l'une d'elles répondit à l'abbé, qui cherchait à se justifier en disant qu'on publiait tous les ans l'âge des princesses : *elles sont payées pour cela.* XV. *L'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760, 2 vol. in-24; c'est la continuation du *Mémorial*. L'auteur la dedia au comte de St.-Florentin, secrétaire d'État; il le remercie de sa protection : « Les » lumières, dit-il, qui m'ont été four- » nies par votre ordre, ont enrichi » l'ouvrage. Presque tous les objets » qu'il concerne sont de votre dépar- » tement ». L'abbé Destrées avait pris pour épigraphe de ses recueils généalogiques : *in tenuitate copia;* et vers le milieu du 18e. siècle, ses petits in-24 se vendaient presqu'aussi cher que les volumes in-8e. qui paraissent aujourd'hui. Les premiers auteurs de la France littéraire attribuent aussi à l'abbé Destrées, le *Recueil de poésies galantes du chevalier de ***, avec quelques pièces de l'abbé de Chaulieu*, 1744, in-8°. V—ve.

D'ESTRÉES. *V.* Estrées (d').

DESVIGNOLES (Alphonse), savant chronologiste, né le 29 oct. 1649, au château d'Aubais en Languedoc, d'une famille très ancienne, reçut une éducation distinguée. Ses premières études achevées, il alla passer une année à Genève, où il suivit les cours de théologie. Son père le destinait à l'état militaire, mais ne voulant point contraindre son inclination, il lui permit de se rendre à Saumur et ensuite en Angleterre pour terminer ses cours. Il revint à Aubais en 1675, et fut nommé pasteur de cette église; il la quitta pour celle de Cailar, et bien qu'il remplît avec exactitude ses fonctions, il trouvait encore le loisir de se livrer à son penchant pour les recherches chronologiques, qui s'était déjà déclaré. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer à Genève, mais il n'y demeura que peu de temps. Il s'établit ensuite à Lausanne, puis à Berne et enfin à Berlin où il fut nommé pasteur de l'église de Schwedt. Son mérite l'ayant fait connaître on lui donna le choix de plusieurs églises plus importantes. Il se détermina pour celle de Brandebourg, parce que se trouvant plus rapproché de la capitale, il pouvait profiter des secours qu'elle lui offrait pour ses études. Il forma alors des liaisons avec plusieurs savants, entre autres Lenfant, Lacroze, Kirck, etc., et attira sur lui l'attention par différents mémoires insérés dans les *Journaux littéraires*. Il fut nommé membre de la société royale de Berlin, à l'époque de sa fondation (1701), et sur les instances de Leibnitz, il fut invité à s'établir à Berlin, pour que l'académie naissante pût mettre à profit ses lumières. Il fut élu directeur de cette académie en 1727; il fut aussi fait secrétaire de la société dite des *Anonymes*, au moment de sa formation (1711). Il devint en 1711, l'un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque germanique*, et il enrichit cet ouvrage périodique de plusieurs morceaux intéressants. Ces différentes occupations ne lui faisaient cependant point négliger ses devoirs de pasteur; il prêchait fréquemment, et ayant obtenu la cure de Copenick, près de

Digitized by Google

Berlin, il demanda la permission d'y passer la belle saison. Ce fut dans cette retraite qu'il composa le grand ouvrage de chronologie qui a mis le sceau à sa réputation. Il en publia le plan en 1721 ; mais l'ouvrage ne fut en état de paraître que plus de douze ans après. Le succès ne répondit point à l'attente de l'auteur et de ses amis, et cet ouvrage, regardé comme l'un des meilleurs qu'il y ait sur cette matière eut un débit si lent, que le libraire fut obligé d'en renouveller plusieurs fois le frontispice pour en procurer l'écoulement. Desvignoles satisfait d'une fortune très médiocre, étranger aux passions du monde, passa une vie tranquille au milieu de ses livres et de quelques hommes d'un commerce aussi sûr qu'agréable. Sa femme était morte en couches et aucun des enfants qu'elle lui avait donnés ne lui avait survécu. Il refusa de contracter une nouvelle union. Il fut sur le point de perdre la vue par deux cataractes, dont l'une fut guérie par un opérateur et l'autre naturellement; il en détaille, lui-même, les circonstances dans les *Miscellanea Berolinensia*, tome IV. Les bienfaits du roi vinrent le chercher dans sa vieillesse. Il mourut à Berlin le 24 juill. 1744, âgé de plus de quatre-vingt-quatorze ans. Son éloge, par Formey, a été inséré dans le 1er. volume des *Mémoires* de la société royale, et dans le tome II de la *Nouvelle bibliothèque germanique ;* on peut consulter aussi sur ce savant le Dictionnaire de Chaufepié au mot *Vignoles*. Son principal ouvrage est intitulé : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin 1738, 2 vol. in-4°. Cette édition est la seule. Le tome Ier. est uniquement consacré à l'histoire sainte, et le IIe. à l'histoire profane contemporaine. Il est difficile de se faire une idée du travail immense que suppose cet ouvrage. Cependant il est loin d'être exempt d'imperfections. Le plan en a été critiqué par les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux ;* et on trouvera des remarques judicieuses sur quelques passages dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. On a encore de Desvignoles des additions à l'histoire de la papesse Jeanne (*voyez* Lenfant), et des dissertations parmi lesquelles nous citerons : I. *Disquisitio chronologica de periodicâ revolutione cometæ annorum*, 1668, 1702; II. *De annis Ægyptianis ;* III. *De Cyclis sinensium sexagenariis* (1), imprimées dans les *Miscellanea Berolinensia*, un grand nombre de morceaux dans la *Bibliothèque germanique* et dans d'autres journaux d'Allemagne, et dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, par Masson, etc. Il a aussi laissé inédite une *Histoire de la ville de Brandebourg*, dont Lenfant avait le manuscrit sous les yeux en 1727. W—s.

DES YVETAUX (Nicolas-Vauquelin, *Seigneur*), plus connu par sa vie épicurienne que par ses écrits, naquit au château de la Fresnaye, près de Falaise, d'une famille noble et ancienne. Dupont, avocat au parlement de Paris, la fait descendre des Vauquelins qui portaient, dit-on, le titre de prince et celui de sire, avant Guillaume-le-Conquérant. Jean Vau-

(1) Dans ses additions à l'extrait qu'il donne de la dissertation de Baier, *De eclipsi sinicâ*, il prouve que l'éclipse de soleil, observée l'an vii de l'empire de Quang-Vuti (Kouang-wou-ti), ne peut être prise pour l'eclipse qu'on croit être arrivée le jour de la mort du Sauveur. On a prétendu que Desvignoles avait le premier fait connaître en Europe le cycle chinois de soixante jours, mais Ulug-Beig en avait déja parlé, comme on peut le voir dans l'édition qu'en a donnée Gravius, avec une version latine, dans ses *Epochæ celebriores*, Londres, 1650, in-4°.

quelin, père de Desyvetaux, lieutenant-général, ensuite président au bailliage de Caen, et qui fut l'un des meilleurs poètes de son temps (*Voy.* VAUQUELIN), dit lui-même dans son *Epître* à son livre :

Mais Vauquelin du Pont, Vauquelin de Ferrières,
Capitaines, portaient gonfanons et bannieres
En passant l'Océan, quand leur grand-duc Normand
Alla contre l'Anglais (1).

Dans les dernières années du règne de Henri-le-Grand, Desyvetaux se rendit à Paris sur l'invitation du maréchal d'Estrées, qui le plaça, en qualité de précepteur, auprès du duc de Vendôme, fils de Gabrielle et de Henri. Ce fut pour son élève que Desyveteaux composa le poëme de *l'Institution du Prince*, où l'on trouve de sages avis et des maximes chrétiennes, mais peu de verve et de talent. L'esprit et les connaissances de Desyvetaux le firent nommer precepteur du Dauphin (depuis Louis XIII). Il ne put ou ne voulut point renoncer aux désordres d'une vie licencieuse, et fut renvoyé de la cour en 1611, un an après la mort de Henri IV. Cette disgrace ne l'affligea guère. Il se retira avec une pension et plusieurs bénéfices qu'il quitta dans la suite, sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de n'avoir ni les vertus, ni le goût de son état (2). Libre alors de toute contrainte, il se retira dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, où il vécut dans la mollesse et dans les plaisirs, menant, jusqu'à une extrême vieillesse, la vie qu'il a décrite dans le fameux sonnet qui commence par ces vers :

Avoir peu de parents, moins de train que de rente;
Rechercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses désirs, etc.

Le reste de sa philosophie, comprise toute entière dans ce sonnet, consiste à *conserver sa santé*, à *ne mettre son attente à rien d'ambitieux*. Il aime

Des jardins, des tableaux, la musique, des vers,
Une table fort libre et de peu de couverts;

à *se faire estimer du prince, et le voir rarement* ; enfin il veut avoir *beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants sans femme*. Un jour Desyvetaux, sortant de chez lui, trouva évanouïe à sa porte une jeune fille, *tantò più bella quantò più lacerata*, dit le chartreux caché sous le nom de Vigneul-Marville. C'était une joueuse de harpe, nommée Dupuis, sœur d'un ménétrier de cabaret : elle avait une jolie voix. Desyvetaux qui joignait à beaucoup de bizarrerie dans l'esprit beaucoup d'extravagance dans sa conduite, épousa cette aventurière, ou passa du moins avec elle le reste de ses jours. Aimant à voir, sans sortir de Paris, l'âge d'or dans la vie champêtre, il voulut faire de son jardin une petite Arcadie. Ce *pastor fido*, en cheveux blancs, se promenait avec sa dame, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille sur la tête. Il croyait conduire paisiblement, dans ses allées, des troupeaux imaginaires, et les garder du loup, en chantant, avec son Amaryllis, des vers qu'il avait composés lui-même. La bergère accompagnait le chant avec sa harpe : des rossignols péniblement dressés à ce manége sortaient alors de leur volière, et venaient se percher sur l'instrument d'ailleurs peu pastoral. Desyvetaux se complut dans cette singulière bergerie

(1) Quelques seigneurs du nom de Vauquelin devinrent en Angleterre la tige des familles de Hottinghen et de Herby.

(2) Desyvetaux avait embrassé l'état ecclésiastique. Cependant tous les biographes se copiant les uns les autres, disent qu'avant de partir pour la cour il avait remplacé son père dans la charge de lieutenant-général. Ils le confondent avec son frère Jean Vauquelin, qui eut en effet cette magistrature, et fut dans la suite maître des requêtes.

pendant trente-cinq ans. D'Urfé ne plaça jamais sur les bords du Lignon tant de constance et d'uniformité. Le vieillard quittant la houlette, reprenait dans son appartement des souliers de castor et des calotes de maroquin, ce qui faisait dire qu'il se chaussait comme les autres se coiffent, et se coiffait comme les autres se chaussent (3). Il recevait beaucoup de monde et n'allait jamais voir personne. Mézerai, son compatriote, trouva en lui un protecteur et un ami. D'Olivet rapporte dans l'*Histoire de l'académie française*, que Desyvetaux dégoûta son jeune protégé de la poésie, et lui conseilla de s'attacher à la politique et à l'histoire : ainsi la France devrait à Desyvetaux un mauvais poète de moins, et un bon historien de plus. Ce fut en vain que le vieillard épicurien voulut ne composer sa vie que de repos et de plaisirs; plusieurs orages en troublèrent le cours. Il eut avec son frère des procès, « à l'occasion » desquels, dit Segrais, ils écrivirent » mille indignités l'un contre l'autre. » Le mariage de sa fille unique fut malheureux, et un meurtre commis dans sa maison lui fit craindre pour sa liberté et pour sa vie. Huet prétend, dans ses *Origines de Caen*, que Desyvetaux se repentit, avant sa mort, de ses égarements; mais Segrais et St.-Evremont rapportent que près d'expirer, il dit à sa femme : « Ma » mie, jouez-moi, je vous prie, une » sarabande, afin que je passe plus » doucement, *Allegramente.* » Il mourut, le 9 mars 1649, âgé de quatre-vingt-dix ans, à Brianval, près de Germigny, maison de campagne des évêques de Meaux. Outre le poëme de l'*Institution du prince*, on a de Desyvetaux des *stances*, des *sonnets*, et d'autres petites pièces de vers dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8°. Il écrivait, dit-on, purement en latin, en français et en italien, soit en prose, soit en vers. Ses poésies françaises prouvent qu'il avait l'esprit délicat et orné; mais, dit l'auteur des *Trois siècles* : « C'est le » chant de la fauvette et non celui du » rossignol. » V—VE.

(1) Les calotes de satin étaient alors les seules en usage; les calotes de cuir ne devinrent à la mode que dans la suite.

DETHARDING (George), docteur en médecine, naquit à Stétin, en Poméranie, vers le milieu du 17°. siècle. Élève et fils d'un apothicaire qui s'occupait beaucoup de chimie, Detharding s'adonna d'abord à l'étude de cette science dans le laboratoire de son père; puis il se décida pour la médecine, qu'il exerça à Stralsund pendant plusieurs années. Il fut ensuite appelé à la cour du duc de Mecklenbourg, en qualité de son premier médecin. Detharding a laisssé un ouvrage intitulé : *Nomenclator chirurgicus*, Gustrow, 1696, in-8°. Il y a de lui plusieurs observations dans les *Mémoires des curieux de la nature.* Il a publié, en allemand, quelques opuscules de médecine; mais ils étaient sans doute peu importants, car ils ne se trouvent plus. F—R.

DETHARDING (Georges), fils du précédent, naquit à Stralsund, en 1671, fut aussi docteur en médecine et professeur à Rostock, puis à Copenhague, où il mourut le 23 octobre 1747. C'était un homme d'un grand savoir; il a publié beaucoup d'ouvrages, peu volumineux, à la vérité, mais qui prouvent des connaissances variées, un esprit philosophique et fort ingénieux. Ses écrits les plus importants sont : I. *Disputatio sistens quæstionem : an expediat peste mori*, 1706; II. *De modo subveniendi submersis in aquâ per laryn-*

gotomiam, Rostock, 1714, in-4°.; III. *De meritis Lutheri in artem medicam*, ibid., 1717, in-4°.; IV. *De necessitate medicinæ ex naturâ termini vitæ*, ibid., 1719, in-4°.; V. *Palæstra medica exhibens themata physiologica, XXX disputationibus ventilata*, ibid., 1720, in-4°.; VI. *De obsessione eâque spuriâ*, ibid., 1721, critiqué par quatre théologiens protestants. VII. *De variolarum inoculatione*, ibid., 1727, in-4°.; VIII. *Scrutinium physico-medicum quo indoles intellectûs animæ insisti, ab adventitio probè discernendi, eruitur, et medicis commendatur*, ibid., 1723, in-4°.; IX. *Meditatio physico-pathologico-therapeutica de morte*, ibid., 1723, in-4°.; X. *Manuductio ad vitam longam*, ibid., 1724, in-4°.; XI. *De morbis à spectrorum adparitione oriundis*, 1729, ibid.; XII. *De necessitate inspectionis vulnerum in crimine homicidii*, ibid., 1726, in-4°.; XIII. *Dissertatio an in cranii depressione elevatio ejus per manum chirurgicam sit semper necessaria?* ibid., 1731, in-4°.; XIV. *De tribus impostoribus, potu theæ et coffeæ, vitâ commodâ, et officinis domesticis*, ibid., 1731, in-4°., plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand. XV. *An studiosus medicinæ citrà vivam doctoris vocem, propriâ industriâ sufficientem sibi comparare queat scientiam*, Copenhague, 1734, in-4°.; XVI. *Historiam morborum conscribendi fida et arcana methodus*, Rostock, 1734, in-4°.; XVII. *Elementa diætæ, sive regulæ medico-physicæ clinicæ*, Copenhague, 1735, in-8°.; XVIII. *De medendi methodis in medicinâ et chirurgiâ suspectis*, ibid., 1737, in-4°.; XIX. *Enodatio quæstionum spinosarum ad historicam medicam de missionibus sanguinis artificialibus*, ibid., 1738, in-4°.; XX. *Fundamenta semiologiæ medicæ*, ibid., 1740, in-4°.; XXI. *Nova scrutatio negotii physico medici per virgulam vacillantem detegendi occulta*, Copenhague, 1740; XXII. *Disquisitio physica vermium in Norwegiâ qui novi visi, unà cum tabulis æneis*, ibid., 1742; XXIII. *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8°.; XXIV. *De glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4°. G. Detharding avait donné, en 1712, une édition allemande de quelques ouvrages de Luther qui étaient devenus fort rares. C'est à lui qu'on doit, en société avec le docteur de Krakewitz, l'établissement d'une caisse de secours pour les veuves des gens de lettres, fondée à Rostock en 1708. La vie de cet estimable et laborieux médecin a été publiée par P. C. Kæmpfer, professeur dans la même ville, sous ce titre : *Publicum virtutis et eruditionis monumentum G. Dethardingio erectum*, in-fol., de 24 pages.—George-Christophe Detharding, fils du précédent, né à Rostock en 1699, remplaça son père dans la chaire de médecine à Copenhague jusqu'en 1760, qu'il fut appelé à remplir la même fonction dans l'université qui venait d'être fondée à Butzow. Il y mourut le 9 octobre 1784, après avoir publié depuis 1722 jusqu'en 1766, quarante-sept dissertations médicales dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. F—r.

DETOURNES, en latin, *Tornæsius*, nom d'une famille long-temps célèbre dans l'imprimerie et la librairie. Jean Detournes, le premier qui se soit distingué, né à Lyon en 1504, d'une famille originaire de la Picardie, travailla d'abord dans l'imprimerie de Seb. Gryphe. Il en forma ensuite une vers l'an 1540, à ce que

nous apprend son fils dans sa préface sur les institutions de Théophile. Il y imprima beaucoup de livres sous le nom et pour le compte de Sébastien Gryphe : il donna aussi en son propre nom, depuis l'an 1544, un grand nombre d'éditions toutes correctes et bien exécutées. On peut citer entre autres, le *Pétrarque*, en italien, 1545, in-16, avec une lettre de Detournes à Maurice Scève, lyonnais, dans laquelle il donne des détails très intéressants sur la découverte faite en 1533 du tombeau de la belle Laure, dans une chapelle de l'église des cordeliers à Avignon; le *Dante*, 1547, in-16; les *Marguerites des Marguerites de la reine de Navarre*, 1547, in-8°.; *Vitruve* avec les *Commentaires* de Guill. Philander et des figures en bois très bien exécutées, 1552, in-8°. ; les *Chroniques* de Froissard, 1559-61, in-fol. 4 vol. Il joignit à plusieurs de ses éditions, des préfaces ou des épîtres dédicatoires très bien écrites en latin. Ses talents lui firent obtenir le titre d'imprimeur du roi à Lyon. Il mourut de la peste en 1564. Son enseigne était deux vipères formant un cercle, la femelle dévore la tête du mâle, et elle est elle-même déchirée par ses petits qui sortent de son ventre, avec cette épigraphe : *Quod tibi fieri non vis, alteri nè feceris.* On voit encore cette enseigne sur la façade d'une maison, rue Raisin à Lyon, dans laquelle était son imprimerie; et on a donné à ce quartier, le nom de Jean Detournes. — Il eut pour successeur Jean Detournes 2e.; qui conserva le titre d'imprimeur du roi. Il exerça son art à Lyon jusqu'en 1585, et les éditions qu'il a données pendant tout ce temps-là ne le cèdent en rien pour l'élégance à celles qui étaient sorties des presses de son père, mais ayant été obligé, au mois de nov. 1585 de s'expatrier, pour cause de religion, il alla s'établir à Genève avec son imprimerie, et se mit à l'exemple des imprimeurs genevois de ce temps-là, à employer du mauvais papier. Il fut reçu bourgeois de Genève en 1596, et fut élu en 1604, membre du conseil des deux cents. Il mourut en 1615, âgé de soixante-seize ans. Il avait donné, en 1575, une édition de Pétrone avec des variantes, et Duverdier donne les titres de plusieurs ouvrages qu'il avait traduits de l'italien. Ses descendants continuèrent à exercer à Genève la profession d'imprimeurs et de libraires, et leur commerce était déjà très étendu, lorsqu'en 1726 Jean-Jacques et Jacques Detournes firent l'acquisition du fonds d'Anisson et Posuel célèbres libraires de Lyon ; ils obtinrent la permission de s'établir dans cette ville, quoique protestants, et conservèrent leur maison de Genève, ce qui leur donna le moyen de faire un commerce immense, surtout avec l'Espagne et l'Italie. En 1740, le savant Jean-Chrétien Wolff leur dédia son ouvrage intitulé : *Monumenta typographica*, comme à la plus ancienne maison d'imprimerie et de librairie qu'il y eut en Europe. Leur commerce qui consistait principalement en livres de théologie, ayant commencé à déchoir par l'abolition des jésuites ; leurs fils qui jouissaient d'une fortune considérable, vendirent, en 1780, leur fonds de commerce, et abandonnèrent entièrement l'imprimerie et la librairie; ils quittèrent ainsi un état que leur famille avait exercé avec le plus grand succès pendant près de 240 ans. C—R.

DÉTRÉ (le P.), jésuite français, né en 1668, se consacra aux missions étrangères et fut envoyé dans l'Amérique espagnole en 1706 ; il fut nom-

mé en 1713 supérieur-général et visiteur de toutes les missions du Maragnon, sur une étendue de plus de mille lieues. Après s'être rendu familière la langue *del inga* (ou *quichoa*) la plus généralement répandue dans ces contrées, il vint à bout de traduire le catéchisme en dix-huit langues des diverses peuplades qui étaient sous sa jurisdiction. C'est lui qui envoya en Europe la carte du Maragnon levée par le P. Fritz, et qui reçut les derniers soupirs de ce respectable missionnaire; en 1727, il fut fait recteur du collége de Cuença, où il continua de se livrer avec un zèle infatigable aux fonctions de son ministère. Il mourut fort âgé quelques années après. On a de lui une relation intéressante, datée du 1er. juin 1731, dans laquelle il donne de curieux détails sur les peuples sauvages du Maragnon : elle est insérée dans le tome XXIII des *Lettres édifiantes*, édition originale. C. M. P.

DÉTRIANUS. *V.* Démétrianus.

DETROY (François), peintre de l'école française, fils de Nicolas Detroy, peintre de l'Hôtel-de-Ville de Toulouse, naquit en cette ville, en 1645. Il fut envoyé de bonne heure à Paris, dirigea d'abord ses études vers le genre de l'histoire, dans l'école de Loir, entra ensuite dans celle de Lefèvre, et se consacra dès-lors au portrait. Il fut cependant reçu de l'académie royale en qualité de peintre d'histoire. Son tableau de réception représente *Mercure coupant la tête d'Argus*. On ne peut disconvenir que Detroy n'ait été l'un des bons peintres de portraits de l'école française, et qu'il n'ait traité avec beaucoup de talent le portrait historié. C'était un peintre chéri des femmes, parce qu'il avait coutume de les représenter en déesses, et de donner même aux laides un caractère de beauté, en conservant cependant assez de leur physionomie pour qu'on pût les reconnaître. On voyait de cet artiste, avant la révolution, deux grands tableaux à l'Hôtel-de-Ville, et dans l'église de Ste.-Geneviève, et ils étaient assez voisins de ceux de Largillière et de Rigaud, pour qu'on pût aisément comparer entre eux ces trois artistes. Detroy paraît inférieur aux deux autres; il est mort à Paris, en 1730, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. A—s.

DETROY (Jean-François), fils et élève du précédent, naquit à Paris, en 1680; il passa neuf ans en Italie à étudier les grands maîtres, sans adopter leur goût, et revint jouir en France d'une très grande réputation. Il eut tous les honneurs académiques, fut nommé directeur de l'académie de Rome, et décoré de l'ordre de St.-Michel. Ce n'était pas un homme ordinaire, mais c'était un de ces hommes dont le talent et les succès peuvent être nuisibles à une école. Son dessin avait peu de caractère et de correction; sa couleur était agréable; il est plutôt un brillant décorateur qu'un vrai peintre d'histoire. Tout le monde connaît son histoire d'Esther, et sa conquête de la toison d'or, sujets exécutés en tapisserie aux Gobelins. Il est mort à Rome, en 1752, lorsqu'il se préparait à revenir en France. J. Beauvarlet a gravé, d'après Detroy, *l'histoire d'Esther*, en sept sujets; J. Ch. le Vasseur, *la Punition d'Actéon*. A—s.

DEURHOFF (Guillaume), né à Amsterdam en 1650, était par sa mère petit-fils du professeur de philosophie Arnold Senguerd, et exerçait dans sa ville natale l'état de layetier. Son éducation ne semblait pas l'avoir disposé à autre chose, mais il eut connaissance de la doctrine de Descartes, du sys-

Digitized by Google

tême de Spinosa; les idées métaphysiques fermentèrent dans sa tête, et il en fit un bizarre amalgame avec les idées théologiques, oubliant que rien n'est plus étranger à la doctrine du Christ, si essentiellement simple et populaire. Il occasionna beaucoup de scandale, il fit beaucoup de bruit; mais, obstiné dans ses opinions et toujours prêt à les défendre envers et contre tous, il paraît du moins qu'il fut toujours de bonne foi, et que, dans sa manière de voir, il crut rester fidèlement attaché à la cause de la religion et de la piété. Depuis 1684 jusqu'en 1702, il publia, en six parties détachées in-8°., et en langue hollandaise, la seule qu'il possédât, son étrange système. Il réunit ses traités épars en 2 forts vol. in-4°., sous le titre de *Théologie de Deurhoff*, en 1715. Il y représente la nature divine sous l'idée d'une certaine force ou énergie répandue dans l'univers entier, et agissant sur tous les détails de cette vaste machine. Wittichius, Andala, van Till, Halma, le combattirent avec zèle. Jean van den Honert se signala surtout parmi ses antagonistes. Deurhoff ne se tint pas pour battu, et les écrits polémiques se multiplièrent entre les deux champions. En 1717, parut le premier volume de la *Métaphysique de Deurhoff*, et cette même année mit fin à sa turbulente carrière. Ses partisans sont connus en Hollande, ou du moins ils l'ont été, sous le nom de *Deurhoviens*. M—on.

DEUSDEDIT, pape. *Voy.* Dieudonné.

DEUSING (Antoine), naquit le 15 octobre 1612, à Meurs en Westphalie. Son père, qui servait dans les troupes de Hollande, en qualité d'enseigne, lui fit faire de très bonnes études à Harderwick, puis à Wesel, mais surtout à Leyde, où il acquit des connaissances très étendues dans la philosophie, les mathématiques et les langues orientales. La jurisprudence, à laquelle on le destinait, ayant pour lui moins d'attraits que la médecine, il suivit assidûment les leçons théoriques et pratiques de Schrevelius et de Heurnius. Reçu docteur en 1637, il vint exercer sa profession à Meurs, et remplit avec distinction la chaire de mathématiques du gymnase de cette ville, dont il exposa les avantages dans son discours inaugural: *De felicitate patriæ ex gymnasio acquisitâ*, 1638. Il succéda l'année suivante au célèbre Jean Isaac Pontanus, professeur de physique et de mathématiques à l'université de Harderwick. Quelques mois après, il fut nommé médecin-physicien de la ville, et en 1642, professeur de médecine. Tous ces titres honorables ne l'empêchèrent pas d'accepter, en 1646, la chaire de premier professeur de médecine à Groningue, où il se fit recevoir docteur en philosophie. Deusing vit bientôt les dignités s'accumuler, en quelque sorte, sur sa tête. Il fut déclaré médecin de la province, recteur de l'université, archiâtre du comte de Nassau. Ce fut en allant, par un froid excessivement rigoureux, donner des secours à ce gouverneur, mortellement blessé, que Deusing contracta le germe de la maladie à laquelle il succomba le 29 janvier 1666. Ses ouvrages sont très nombreux: Nicéron donne la liste de cinquante-huit, dont il suffira d'indiquer les plus remarquables: I. *De vero systemate mundi, dissertatio mathematica, quâ Copernici systema mundi reformatur, sublatis interim infinitis penè orbibus, quibus in systemate Ptolemaico mens humana distrahebatur*, etc., Amsterdam, Elzévier, 1643, in-4°.; II. *Naturæ theatrum universale, ex monumentis*

Digitized by Google

veterum ad sacræ scripturæ normam, ac rationis et experientiæ libellam extructum, Harderwick, 1645, in-4°.; III. *Synopsis medicinæ universalis, seu compendium institutionum medicarum, publicis disputationibus exhibitum et ventilatum*, Groningue, 1649, in-12; IV. *Anatome parvorum naturalium, seu exercitationes anatomicæ ac physiologicæ de partibus humani corporis conservationi specierum inservientibus*, Groningue, 1651, in-4°.; V. *Idea fabricæ corporis humani, seu institutiones anatomicæ, ad circulationem sanguinis aliaque recentiorum inventa accommodatæ*, Groningue, 1659, in-12; VI. *Fasciculus dissertationum selectarum, primùm per partes editarum, nunc verò ab ipso auctore collectarum ac recognitarum cum auctario*, Groningue, 1660, in-4°.: ce recueil intéresse sous le double rapport de la variété et du choix des opuscules, parmi lesquels on distingue: *De morbo vulgò dicto* manschlacht; *De lycanthropiâ; De surdis ab ortu mutisque; De ratione et loquelâ brutorum animantium; De unicornu; De lapide bezoar; De mandragoræ pomis; De agno vegetabili; De pelicano; De phœnice.* On a donné le nom de *manschlacht* à une maladie imaginaire, produite par la seule présence d'un homicide. La plupart des traducteurs et commentateurs de la *Bible* se sont trompés en rapportant à la mandragore les *dudaïm* que Rachel demande à sa sœur Lia. Deusing prétend que ce fameux aphrodisiaque est le petit melon de Perse odorant, *cucumis dudaïm*, de Linné. Il est plus raisonnable de regarder, avec M. Virey, le dudaïm comme une espèce d'orchis. VII. *Œconomia corporis animalis, in quinque partes distributa*, Groningue, 1660, in-12. Les hypothèses, par fois frivoles, de Deusing, les critiques souvent amères qu'il se permet contre divers hommes célèbres lui firent de nombreux ennemis, et enfantèrent de part et d'autre plusieurs libelles scandaleux. Les grands progrès qu'il fit sous le célèbre Jacques Golius, dans l'étude de la langue arabe, ne lui furent pas inutiles dans son état; on lui doit une traduction latine des *Institutions de médecine* d'Avicenne, et des *Aphorismes* de Mesvé, Groningue, 1649, in-16, et il laissa manuscrits des lexiques arabe, persan et turk. G. M. König (*Biblioth. vet. et nov.*) lui attribue une version latine du pentateuque persan; mais Paquot observe que Deusing ne fit qu'écrire, en caractères persans fort nets et ponctués, la version persane de Jacques Tawusius, qu'un juif avait fait imprimer à Constantinople en caractères hébraïques. C.

DEUSING (HERMAN), fils du précédent, naquit à Groningue en 1654. Après avoir fait d'excellentes études préparatoires, il flotta longtemps dans le choix de la science à laquelle définitivement il s'arrêterait. Il abandonna la jurisprudence, dans laquelle il avait projeté un ouvrage, intitulé: *Philosophia juris*, pour se livrer à la théologie. Les charmes du *coccéïanisme* (*voyez* COCCEIUS) l'avaient comme ensorcelé. Le fruit de cette passion fut son *Historia allegorica veteris et novi testamenti, junctâ revelatione mysterii sacrosanctæ triados*, Groningue, 1690, in-4°. Deusing, en se faisant théologien, avait mal choisi pour son repos. Il ne tarda pas à être un objet de haines, de persécutions et d'excommunications. Il se retira d'abord dans le Brabant; mais, retourné dans sa patrie, il continua à professer le système

de théologie qu'il avait adopté et à le soutenir par de nouveaux écrits. Sa santé fut altérée par l'excès de son travail et par ses continuelles inquiétudes. Il trouva protection et asile auprès du baron *de Pallandt*, Drossard du pays de Drenthe. L'église Wallone de Groningue lui montra moins de rigueur que l'église hollandaise, et l'admit derechef à la participation de la sainte cène. Il mourut paisiblement dans sa ville natale le 3 janvier 1722. Ses principales productions, outre l'ouvrage déjà cité, sont : I. *Commentarius mysticus in decalogum*, etc., Leuwarde, 1700, in-4°.; II. *Allegoria historiarum evangelicarum prophetica*, Embden, 1710, in-4°.; III. *Mysterium sacro-sanctæ triados*, 1712. L'auteur ne voit aussi qu'une allégorie qu'il explique à sa manière, dans le mystère dont il s'agit. Il va plus loin à cet égard que dans son premier ouvrage, IV. *Moses Evangelizans*, Utrecht, 1716, in-4°.; V. Il a écrit sur l'arrangement des années de l'Apocalypse et sur le règne de mille ans un traité qu'Antoine Driessen a réfuté en 1717, VI. Il se trouve de lui quelques dissertations éparses dans le recueil intitulé : *Bibliotheca Bremensis*, dans lequel on lit aussi l'histoire de la vie de Deusing, écrite par lui-même peu de jours avant sa mort. Il a laissé un assez grand nombre de manuscrits, dont les Coccéiens seuls auraient pu souhaiter la publication, selon l'observation de Paquot. M—ON.

DEUTÉRIE, reine d'Austrasie. *Voyez* THÉODEBERT.

DEUTSCH (NICOLAS-EMANUEL), peintre et graveur, était issu, selon Sandrart, d'une famille noble d'Angleterre, réfugiée en Suisse. Jean Gaspard Fueslin dit au contraire que cet artiste était d'origine française, et que son véritable nom était Cholard. Quoiqu'il en soit, Deutsch naquit à Berne, en 1484, et mourut dans la même ville, en 1530. Ses tableaux sont d'autant plus rares qu'il est devenu très difficile de les distinguer de ceux des autres maîtres allemands de la même époque; ses gravures, qu'il est plus facile de reconnaître, sont encore beaucoup plus recherchées que ses peintures. On n'en trouve que dans les plus riches cabinets. L'ouvrage le plus remarquable de Deutsch, et en même temps le plus singulier, est une suite de six estampes, représentant *les Vierges sages et les Vierges folles*. Ces pièces, qui sont de la plus grande rareté, sont marquées du monogramme de l'artiste, quelques-unes portent la date de 1518. Deutsch eut quatre fils qui furent peintres et graveurs comme lui; mais le seul qui soit cité honorablement par les biographes allemands, est Jean-Rodolphe-Emanuel. Il était élève de Maximin, peintre de Bâle; ses tableaux sont confondus avec ceux des autres peintres, ses contemporains; mais ses estampes, quoique gravées, en général, d'une manière sèche, et d'après un dessein peu correct, sont fort recherchées des amateurs, et méritent de l'être, moins, il est vrai, pour le mérite de l'exécution que pour les objets qu'elles représentent. Ce sont les principales villes de l'Europe, dont elles nous font ainsi connaître l'état pittoresque au 16e. siècle. La plupart ont été gravées pour la cosmographie de Sébastien Munster, imprimée en allemand et en latin, à Bâle, 1550, in-fol. Il y a, parmi ces différentes gravures de Deutsch, quelques cartes de géographie, et notamment celle de la Palestine. Deutsch fit encore d'autres gravures pour une seconde édition de la même cosmographie de Munster,

Digitized by Google

donnée en latin seulement, en 1572, Bâle, in-fol. Enfin une troisième édition du même ouvrage, donnée à Bâle, en 1628, in-fol., en allemand, contient des gravures de Deutsch, qui ne se trouvent pas dans les deux autres. A—s.

DEUTSCHMANN (Jean), théologien protestant, fameux par la fureur avec laquelle il se jeta dans toutes les disputes théologiques du temps, a écrit une multitude de dissertations polémiques, dont les titres occupent près de deux pages in-4°., dans la Biographie de Jöcher. On est surpris par la singularité de ses thèses; il n'était jamais embarrassé pour les défendre, ayant en tête une infinité de distinctions tirées de la métaphysique de son siècle. Il était très tourmenté de la pierre; ses douleurs cessaient tout-à-coup, à ce qu'il prétendait, aussitôt qu'il se trouvait engagé vivement dans une dispute théologique. Il était né en 1625, fut docteur et professeur de théologie à Wittenberg, où il mourut le 12 août 1706. Voici, dans la foule de ses ouvrages, ceux qui nous ont paru les plus remarquables: I. *De libris scripturæ apocryphis*, Wittenberg, 1681, réimprimé dans *Thesaurus Theologico-philologicus dissertationum ad N. T. loca*, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-fol.; II. *De Petra Ecclesiæ*, *ad Matt.* 16. 18. (in Thes. Dissert. ad N. T.); III. *Biblicum Abelis Theologiæ compendium*, Wittenberg, 1709; IV. *Analysis accurata et Exegesis compendii theologici Leonhardi Hutteri*, Wittenberg, 1709, in-8°.; V. *Panoplia Confessionis Augustanæ*, ibid., 1709, in-4°.; VI. *Theologia positiva Adami Protoplasti*, ibid., 1709, in-4°. G—y.

DEUX-PONTS (Louis comte palatin de), surnommé le *Noir*; il était le second fils d'Etienne, comte palatin du Rhin, et eut en partage le pays de Deux-Ponts vers l'an 1459. Son humeur inquiète l'entraîna dans la guerre qui eut lieu entre plusieurs princes de l'empire, lorsque Thierri d'Isenbourg et Adolphe de Nassau se disputèrent l'archevêché de Mayence. Il se déclara pour Adolphe, et lui soumit la ville de Mayence; mais Frédéric le victorieux, électeur palatin, attaqua Louis, lui enleva plusieurs villes et lui imposa des conditions de paix humiliantes, ce qui fit naître une grande animosité entre les différentes branches de la maison palatine. Louis le Noir, première tige de la branche de Deux-Ponts avait épousé Jeanne de Croï; il mourut en 1489. Son fils aîné Gaspard, s'étant fait mutiler par dévotion, fut enfermé comme imbécille, et Alexandre, second fils de Louis le Noir, prit le gouvernement. Ce prince mourut en 1514, laissant trois fils, Louis, George et Robert; le premier continua la maison de Deux-Ponts. C—au.

DEUX-PONTS (Louis), comte palatin, fils d'Alexandre, adopta la religion protestante et la fit recevoir dans ses états. Il avait épousé Elisabeth, fille de Guillaume landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en 1532. — Son fils Wolfgang lui succéda. Ce prince reçut de la générosité de l'électeur palatin, Othon-Henri, la principauté de Neubourg et de Sultzbach. Il était très zélé pour la religion protestante, sans se mêler néanmoins des guerres religieuses d'Allemagne; mais il conduisit une armée en France pour secourir les protestants de ce pays, et il mourut pendant cette expédition. Il eut plusieurs fils de sa femme, Anne de Hesse; Philippe-Louis commença la branche de Neubourg, Charles fut la tige de celle de Bir-

Digitized by Google

kenfeld, et Jean le Vieux forma une nouvelle branche de Deux-Ponts. C—AU.

DEUX-PONTS (JEAN comte palatin DE), surnommé le *Vieux*, eut pour partage des domaines de Wolfgang le pays de Deux-Ponts dont le nom a passé à sa postérité jusqu'à nos jours. Ce prince se distingua par son goût pour l'étude, et s'appliqua surtout a la géographie. Il quitta l'église luthérienne pour se faire calviniste, et ce fut ainsi que les deux religions se répandirent dans ses états, ainsi que dans le Palatinat, dont les princes passèrent également d'une religion à l'autre. Par son mariage avec Madelène de Clève et Juliers, Jean-le-Vieux acquit des droits à la succession de ces pays. Il mourut en 1604, laissant trois fils, qui formèrent trois branches, celle de Deux-Ponts-Deux-Ponts, celle de Deux-Ponts Landsberg et celle de Deux-Ponts Klebourg; nous allons les suivre dans leur développement. C—AU.

DEUX-PONTS-DEUX-PONTS (JEAN comte palatin DE), surnommé le *Jeune*, fils aîné de Jean-le-Vieux, et héritier du pays de Deux-Ponts. Il témoigna d'abord beaucoup de zèle pour la religion reformée, ce qui le fit préférer au duc de Neubourg, son parent, pour la tutelle du jeune électeur palatin Frédéric V, élu depuis roi de Bohême, et devenu fameux par ses malheurs. Mais Jean changea ensuite d'opinion, et se declara pour le luthéranisme, qu'il défendit avec beaucoup de chaleur. S'étant engagé dans la ligue de Leipzig, il fut dépouillé de ses états, et mourut dans une situation très pénible. — Son fils FRÉDÉRIC fut rétabli en 1648 par la paix de Westphalie. Il mourut en 1661, ne laissant que des princesses, et ses états passèrent à la seconde branche. C—AU.

DEUX-PONTS-LANDSBERG (FRÉDÉRIC CASIMIR comte palatin DE), second fils de Jean le Vieux de Deux-Ponts, ajouta à ses états la seigneurie de Montfort en Bourgogne, par son mariage avec Amélie, fille de Guillaume d'Orange. Ce fut dans cette seigneurie qu'il chercha un asyle pendant la guerre de trente ans. Après sa mort qui eut lieu en 1645, Frédéric-Louis, son fils, lui succéda. Ce prince se fit naturaliser en France pour s'assurer la seigneurie de Montfort. Il vendit, au duc de Neubourg, pour la somme de cent mille florins, les prétentions qu'il avait du chef de son aïeule Madelène, sur la succession de Clève et Juliers. Frédéric de Deux-Ponts-Deux-Ponts étant mort en 1661, sans héritiers mâles, Frédéric-Louis hérita de ses états. Fatigué du gouvernement, il s'en démit en faveur de son fils, Guillaume-Louis, mais ce jeune prince étant mort peu après sans enfants, son père reprit le gouvernement, et se trouva engagé dans des discussions pénibles avec la France au sujet des réunions entreprises par Louis XIV. Il mourut en 1681, et ses états passèrent à la branche de Klebourg, dont Jean Casimir, troisième fils de Jean le Vieux, avait été la tige. C—AU.

DEUX-PONTS-KLEBOURG (JEAN-CASIMIR comte palatin DE), prince, donna une grande illustration à la maison de Deux-Ponts par son mariage avec Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, et de Marie de la maison palatine électorale. Il se rendit en Suède, où ses talents et ses vertus lui firent obtenir la confiance de Gustave-Adolphe son beau-frère, et quand ce monarque entreprit la guerre d'Allemagne, il chargea Jean Casimir de l'administration des finances du royaume. Mais, à la mort de

Gustave, le sénat suédois, qui était jaloux du crédit d'un prince étranger, éloigna le duc de Deux-Ponts des affaires, et lui fit même éprouver plusieurs humiliations. Cependant Christine, fille de Gustave, lui accorda son estime et sa confiance, et peu avant la mort de Jean Casimir, arrivée en 1652, elle fit assurer à son fils aîné, Charles Gustave, la succession au trône de Suède. La maison de Deux-Ponts a donné à ce pays trois monarques célèbres, Charles Gustave ou Charles X, Charles XI et Charles XII, et une reine, Ulrique Eléonore, morte en 1741. Jean Casimir avait eu de son mariage avec Catherine de Suède, outre Charles Gustave, un prince nommé *Adolphe-Jean*, et deux princesses Christine Madelène, mariée à Frédéric, margrave de Bade Durlach, et Marie-Euphrosine, mariée au comte Magnus Gabriel de la Gardie, grand sénéchal et grand chancelier du royaume de Suède. C—AU.

DEUX-PONTS KLÉBOURG (ADOLPHE-JEAN, comte palatin DE). Ce prince était né à Stegeborg en Suède l'année 1629. Il devint successivement gouverneur-général de Westrogothie et de Wermeland, et généralissime des armées suédoises. Charles X, son frère, le nomma par son testament tuteur de Charles XI; mais les états ne reconnurent point cette disposition; Adolphe-Jean mourut en 1689, après avoir été marié deux fois dans la maison ancienne et puissante des Brahés. Il eut de ce mariage plusieurs enfants, parmi lesquels nous indiquerons ses deux fils Adolphe-Jean, mort en 1707, et Gustave-Samuel; celui-ci passa en Allemagne et se fit catholique; s'étant rendu au camp de Charles XII en Saxe, ce prince le reçut fort mal à cause de son changement de religion. Cependant Gustave-Samuel après la mort de Charles hérita du duché de Deux-Ponts, qui avait été possédé par les rois de Suède, formant la branche aînée de Deux-Ponts Klebourg. Gustave-Samuel, marié à Dorothée, fille de Léopold-Louis de Veldentz, étant mort sans héritiers, sa succession fut disputée par l'électeur palatin et par le duc de Birkenfeld; celui-ci la garda par accommodement. C—AU.

DEUX-PONTS (FRÉDÉRIC, comte Palatin, duc DE), était issu de la branche de Birkenfeld, qui avait hérité de Deux-Ponts. S'étant fait catholique, en 1746, il passa au service de l'Autriche, et devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, et chevalier de la toison-d'or. Il commanda l'armée de l'empire pendant la campagne de 1758, et se fit connaître comme un général habile; Frédéric II dans les mémoires de son temps parle plusieurs fois de lui; il mourut le 15 août 1767. C—AU.

DEUX-PONTS (CHARLES-AUGUSTE-CHRISTIAN, comte palatin, duc DE), frère du précédent, naquit en 1746; il succéda au duché de Deux-Ponts en 1775. Lorsqu'en 1777 la maison de Bavière se fut éteinte, Charles Théodore, électeur palatin, hérita des états de cette maison. Mais ce prince n'ayant point de postérité, le duc de Deux-Ponts pouvait être regardé comme son héritier présomptif. Aussi Charles-Auguste refusa-t-il d'accéder à la convention conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche le 3 janvier 1778. Appuyé par le roi de Prusse, il fit une protestation formelle à la diète de Ratisbonne, et réclama les stipulations du traité de paix de Westphalie. Il était marié à Marie-Emilie de Saxe, et mourut en 1795, sans laisser d'enfants. Ses droits passèrent à son

Digitized by Google

frère, Maximilien-Joseph, qui à la mort de Charles-Théodore, en 1799, fut le successeur de ce prince, et qui en 1805 reçut le titre de roi de Bavière. C—AU.

DEVAINES (JEAN), né dans la première moitié du 18e. siècle, fut premier commis des finances sous Turgot, et se lia avec les gens de lettres les plus distingués de son temps. Il leur donnait à dîner tous les mardis, et c'est à quoi fait allusion l'abbé Arnaud dans ce vers :

Dont les mardis Devaines nous embête,

d'une épigramme rapportée par Laharpe dans sa *Correspondance littéraire*, tome II, page 75. Devaines fut successivement administrateur des domaines et receveur-général des finances jusqu'à la révolution. En 1793, il fut nommé commissaire de la trésorerie; en 1800, il devint conseiller d'état, et fut même, par l'arrêté du 28 janvier 1803, nommé membre de la 2e. classe de l'institut, quoiqu'il n'appartînt alors à aucune des anciennes classes de cette société et qu'il n'eût pas appartenu à l'académie française. Il mourut le 16 mars 1803, et eut pour successeur au fauteuil académique M. de Paroy. Tous les titres littéraires de Devaines se bornent à une douzaine d'opuscules imprimés dans les *Mélanges* de M. Suard, ou dans la *Correspondance littéraire* de Laharpe, qui tous les deux étaient ses amis; il avait publié lui-même un *Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques*, an VII (1799), in-4°. de 220 pages, tiré à quatorze exemplaires. Lorsqu'il fut question de le remplacer à l'institut, M. de X......, poète très âgé, se mit sur les rangs, et demanda par ces vers les suffrages d'un des membres de la 2e. classe :

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaine?

A. B—T.

DEVARIS (MATHIEU), ou DEVARIUS, né à Corfou, d'une famille qui suivait le rit latin, fut, à l'âge de huit ans, amené à Rome et placé dans l'école grecque que dirigeait Jean Lascaris, et dans laquelle étaient élevés les jeunes Grecs qu'il avait, par l'ordre de Léon X, rassemblés des diverses parties de l'Orient. En sortant de ce collége, il entra dans la maison du cardinal Ridolfo, qui le chargea de lui lire les auteurs grecs, et le fit son bibliothécaire. Ce fut pendant son séjour chez ce cardinal qu'il composa l'*index* des *Commentaires d'Eustathe*, ouvrage considérable, et pour lequel il ne fallait guère moins d'érudition que de patience. Le pape Paul III, en récompense de ce grand travail, donna à Devaris la place de correcteur des manuscrits grecs de la bibliothèque du Vatican, et lui fit une pension. Après la mort du cardinal Ridolfo, Devaris présida, pendant trois ans, à l'éducation de Marc-Antoine Colonna, qui depuis fut cardinal. Ses fonctions à la Vaticane ne lui ayant pas permis d'accompagner son élève à Padoue, il le quitta, et entra chez le cardinal Alexandre Farnèse, petit-fils de Paul III. Il y acheva ses jours. L'époque de sa mort n'est pas connue; mais il vivait encore sous Pie IV, qui rétablit la pension que lui faisait Paul III; et l'on sait de plus qu'il mourut à soixante-dix ans, ce qui porte sa naissance aux dernières années du 15e. siècle. Devaris doit sa réputation à son traité *De linguæ Græcæ particulis*, publié après sa mort par Pierre Devaris, son neveu, Rome, 1588, in-4°. Il y en a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles il faut distinguer celle

de Reusmann, (Leipzig. 1775, in-8°.), à cause des additions et des corrections importantes que l'éditeur a faites au texte original. B—ss.

DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris le 27 janvier 1649, mort dans la même ville le 2 mai 1729. Il était fils d'un habile chirurgien de la capitale, qui s'était acquis une grande renommée pour l'opération de la saignée, qu'il faisait encore avec une singulière adresse à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Le jeune Devaux, doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit juste et pénétrant, termina bien avant le temps ordinaire ses études scholastiques; il parlait et écrivait le latin avec autant de facilité que d'élégance. Au sortir du collége, il se livra sans réserve aux plaisirs du monde, et refusa pendant long-temps de s'appliquer à l'étude de la chirurgie; il finit cependant par s'y attacher, sur les instances de son père. Claude David le fils, qui devint ensuite premier chirurgien de la reine, femme de Louis XIV, fut le maître aux soins duquel il fut confié. Il fit de rapides progrès dans son art, et y acquit des connaissances si solides, que son maître s'en fit honneur en le produisant dans le monde comme son émule. Devaux justifia par des succès des éloges aussi flatteurs. En fort peu de temps, il fut investi de la confiance publique. Appelé dans les principales maisons de Paris, obligé de rédiger une foule de consultations par écrit, il ne négligea point la littérature médicale, dont il aimait la culture, et peu de praticiens ont autant écrit que lui. Il est vrai qu'il vécut fort long-temps, et que soixante années de sa vie furent consacrées à la théorie et à la pratique de son art, sans que vers la fin de sa carrière ses facultés intellectuelles aient été affaiblis par l'âge et par les travaux. Devaux fut un habile chirurgien et un écrivain fort distingué, qui a enrichi la littérature médicale de plusieurs bonnes traductions et d'excellents ouvrages de sa composition. L'estime de ses confrères le porta deux fois à la place de prévôt de sa compagnie, pour présider aux réceptions des candidats et régler les affaires d'intérêt de la corporation des chirurgiens de Paris. Voici la liste des ouvrages composés ou traduits par Devaux : I. le *Médecin de soi-même*, ou l'*Art de conserver la santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12, réimprimé plusieurs fois : ce livre, rempli d'une excellente philosophie médicale, mérite d'être consulté; cependant on peut reprocher à l'auteur quelque partialité contre les médecins; II. *Découverte sans découverte*, Paris, 1684, in-12 : livre dirigé contre un charlatan nommé *Blégny*, qui avait publié un écrit intitulé : *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres :* le charlatan fut démasqué, et son ouvrage est tombé dans l'oubli; III. *Factum sur les accouchements*, Paris, 1695 : c'est une critique au sujet d'une opération faite par Peu, célèbre accoucheur. Cette brochure, qu'on dit très piquante, est infiniment rare ; IV. l'*Art de faire les rapports en chirurgie*, etc., Paris, 1703, 1730 et 1743, in-12 : cet excellent ouvrage de médecine légale a été long-temps le seul de son genre; aujourd'hui même que plusieurs auteurs en ont publié de fort recommandables, celui de Devaux mérite encore d'être étudié; V. *Index funereus chirurgorum Parisiensium, ab anno* 1315, *ad annum* 1714, *operâ M. J. D. V. Trévoux*, 1714, in-12 de 118 pages : ce volume, fruit de quarante ans de travail, qui a été réimprimé sous différents formats et

que l'auteur traduisit ensuite en français, tient beaucoup plus que le titre ne semble promettre; on y trouve des recherches fort intéressantes sur l'origine du collége de chirurgie de Paris, sur les révolutions qui s'y sont opérées pendant quatre siècles, et sur les principaux membres de cette célèbre association. C'est le précis le plus certain que nous possédions sur l'histoire de la chirurgie française. VI. Devaux a publié diverses pièces fugitives, savoir : *Dissertation sur l'opération césarienne*. Elle se trouve dans le *Traité des opérations* de Verduc, édition de 1720 : cette édition est très rare et ne se trouve pas à la bibliothèque du Roi; *Dissertation concernant la chirurgie des accouchements, tant sur son origine, que sur les progres qu'elle a faits en France jusqu'à présent*, 1727 : ouvrage rempli d'érudition, Il est imprimé dans la continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets, tom. III. Devaux fut aussi l'éditeur de plusieurs ouvrages, auxquels il a plus ou moins contribué : 1°. l'*Art de saigner*, in-12, Paris, 1689, 1728, par Henri-Emmanuel Meurisse. Devaux refondit entièrement cet ouvrage, pour le plan et pour le style, et y fit des augmentations considérables; 2°. *Observations chirurgicales de Saviard*, recueillies et rédigées par Devaux; 3°. *Traité complet des accouchements*, de Lamotte, in-4°., 1712 : la plupart des observations et des réflexions qui accompagnent ce traité appartiennent à Devaux; 4°. *Traité complet de chirurgie*, 3 vol. in-12, 1722, par Lamotte: la rédaction de cet ouvrage appartient à Devaux, lequel y ajouta beaucoup du sien; 5°. l'*Anatomie de Palfin*, composée d'abord en langue flamande, fut traduite en français par l'auteur, qui savait peu notre langue : ce fut Devaux qui revit le style de cet ouvrage; 6°. en 1728, Devaux donna une nouvelle édition de l'*Anatomie de Dionis*, et l'augmenta d'une foule de faits et de réflexions; 7°. Devaux a eu la plus grande part au *Chirurgien-dentiste*, par Fauchard, Paris, 1728, in-12. Nous devons à Devaux plusieurs traductions fort bien faites : 1°. des *Nouveaux éléments de médecine*, par Corneille Bontekoë, Paris, 1698; 2°. de la *Nouvelle pratique médicinale* de Gladbach, 1 vol. in-12, 1704; 3°. des *Traités de la maladie vénérienne* de Maritan, Paris, 1711, 2 vol. in-12; de Cockburn, ib., 1731, in-12; de Jacq. Vercelloni, ib. 1730, in-12; 4°. de deux *Dissertations médicinales et chirurgicales, l'une, sur les maladies vénériennes et sur une méthode particulière de les traiter par les frictions; l'autre, sur la nature et la curation des tumeurs*, par Deidier, etc., etc., Paris, in-12, 1725; 5°. de l'*Anatomie de Heister*, traduite sur la 2e. édition, Paris, 1724, in-12; 6°. des *Aphorismes d'Hippocrate*, d'après la version latine de Hecquet, 2 vol. in-12, Paris, 1725; 7°. de l'*Abrégé de toute médecine pratique*, etc., par J. Allen, 3 vol. in-12, Paris, 1728; 8°. du *Traité de la vertu des médicaments*, traduit du latin de Boërhaave, 1 vol. in-12, Paris, 1729; 9°. du *Traité des maladies aiguës des enfants*, traduit du latin de Harris; Paris, 1730, in-12; 10°. de l'*Emmenologie de Freind*, Paris, 1730, in-12. On peut encore compter, parmi les ouvrages dont s'est occupé Devaux, le *Supplément au dictionnaire de Bayle* : c'est un monument très curieux que possède M. Sue, professeur de la faculté de médecine de Paris, et dont il a don-

né un extrait dans son *Éloge historique de M. Devaux, avec des notes et un extrait raisonné de ses différents ouvrages*, Paris, 1772, in-8°. de 103 pages. F—R.

DEVAUX. *Voyez* VAUX (DE).

DEVAUX (GABRIEL-PIERRE-FRANÇOIS MOISSON), naquit à Caen le 6 mai 1742. Son père, avocat du roi au siége présidial de cette ville, était avec Porée, Montfleury et le P. André, le soutien d'une académie qui avait compté, dans son sein, les Segrais, les Huet, les Samuel Bochart, et que Bayle appelait *une des premières sociétés de l'Europe*. Le jeune Devaux, ayant fait de bonnes études à Paris, entra, dès l'âge de seize ans, en qualité de lieutenant, dans le régiment de cavalerie *Dauphin étranger*, fit les campagnes de 1758 à 1761, et quitta le service à la paix. Alors il se livra à son goût pour la botanique. Linné venait de simplifier cette science débrouillée par Tournefort; mais Jussieu n'avait point encore publié sa méthode. On trouve dans les environs de Caen presque toutes les espèces de la flore parisienne. Devaux, plus occupé des propriétés des plantes que de leur nomenclature aride et arbitraire, observa principalement les végétaux qui servent à la nourriture de l'homme, ceux qui ont quelque vertu médicinale et ceux qu'on employe dans les arts. Il forma, près de Bayeux, un jardin devenu célèbre sous le nom de *Jardin Devaux*. Il réussit à rendre indigènes en Normandie diverses plantes exotiques, telles que le sassafras, et le premier en France, avec La Galissonière, il réussit à élever les magnolia en pleine terre. Ces arbres parvenus à une grosseur considérable font aujourd'hui un des principaux ornements du Jardin Devaux. La ville de Bayeux doit aussi au même naturaliste un jardin botanique riche en plantes étrangères. Dans les temps orageux de la révolution, Devaux imposa souvent silence aux passions humaines, et réussit à sauver plusieurs de leurs victimes en leur faisant un rempart de son corps. Président du directoire du district de Bayeux, on le vit faire les plus grands sacrifices pour secourir les indigents. Il arracha aux fureurs du vandalisme divers objets d'arts et de sciences, entre autres cette fameuse tapisserie, tissue des mains de la reine Mathilde, et représentant la descente de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Ce monument sert à faire connaître l'état des arts dans le 11e. siècle (1). Appelé au corps législatif, Devaux ne cessa de solliciter la reprise des travaux du port de Caen et l'achèvement du canal de l'Orne. Redevenu simple citoyen, il voyagea dans le midi de la France, et parcourut, en herborisant, la Provence et le Dauphiné; il allait passer les Alpes lorsqu'il fut nommé secrétaire du conseil-général du Calvados. Il vint alors fixer sa résidence à Caen, et forma à Colombelles, un jardin plus riche encore que ceux de Vaux et de Bayeux. Ce jardin était adossé à un côteau d'où, comme l'a prouvé M. Larue, les Anglais avaient autrefois extrait la pierre qui a servi à bâtir les édifices les plus remarquables de Londres. Les vastes excavations de ce terrain devinrent des serres chaudes naturelles où Devaux déposa ses plantes les plus rares. Il fut nommé un des premiers membres de l'académie et de la Société

(1) Cette tapisserie, dite la *Toilette du duc Guillaume*, est une bande de toile blanche très fine, de deux cent soixante pieds de longueur sur vingt pouces de hauteur; on la trouve gravée dans la *Monarchie française* du P. Montfaucon, tom. I et II. Elle a été décrite par Lancelot, dans le sixième volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, et dans les *Anglo-Norman Antiquities* de Ducarel, 1 vol. in-fol., fig.

d'agriculture de Caen, lorsque ces deux institutions furent rétablies. M. Lair, qui a publié une bonne *Notice historique sur Moisson Devaux*, Caen, 1803, in-12, dit que ce savant modeste, qui ne voulut jamais se faire imprimer, a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Il cite, avec éloge, un de ses discours *sur la nécessité de faire des plantations et de former des pépinières dans le département du Calvados*, et un excellent mémoire *sur les fucus*, dont l'abbé Rozier désira vainement la publication. Devaux joignait à une mémoire prodigieuse, un esprit très méthodique; le latin, l'italien et l'anglais lui étaient aussi familiers que le français. Il faisait des vers sans prétention, mais non sans goût; il cultivait aussi les arts agréables. Élève de Krumpholt sur la Harpe, il avait vu plus d'une fois Grétry sourire à son exécution. La veille de sa mort, Devaux avait invité ses amis à venir voir ses magnolia en fleurs; il mourut le 8 septembre 1802. V—ve.

DEVELLES (Claude-Jules), né à Autun en 1692, passa quelque temps chez les jésuites, puis entra dans l'ordre des théatins; il mourut au mois de juin 1765. On a de lui : I. *de l'Immortalité de l'ame, à M. l'abbé B****, 1730, in-12. Cette lettre a été réimprimée dans la *Continuation des mémoires de littérature*, par Desmolets, tome X, pages 185-246. II. *La simplicité de la foi*, 1733, in-12; III. *Nouveau traité sur l'autorité de l'Eglise*, 1736, 1749, in-12. L'abbé Papillon, dans sa *Biblioth. de Bourgogne*, donne à Develles le prénom de Jacques, et le fait naître vers 1687. Nous avons préféré suivre *la France littéraire* de 1769. A.B—t.

DEVENTER (Henri), docteur en médecine, né à Deventer, capitale de l'Over-Issel, en Hollande, prit le nom de sa ville natale, comme avait fait le premier des Van-loo; cet usage dont on voit des exemples chez les anciens, était alors assez ordinaire dans les provinces Unies. Deventer avait été orfèvre dans sa jeunesse, et quitta cette profession pour l'art de guérir. Il a joui d'une grande renommée à la fin du 17e. et au commencement du 18e. siècles, comme habile médecin, et comme grand accoucheur. Il excella dans la pratique de cet art, qu'il exerça pendant long-temps à Groningue, et dans plusieurs autres villes de Hollande. Sa réputation d'excellent médecin le fit appeler plusieurs fois en Danemark, pour le service du roi Christian V, dont il reçut de grandes récompenses. Deventer, bien différent de la plupart des médecins de son temps, connaissait parfaitement l'anatomie et la chirurgie; il s'occupa beaucoup de la partie de cet art qui est relative à l'orthopédie, et imagina diverses machines, ingénieuses, pour redresser les difformités naturelles ou accidentelles du corps humain. De tous les travaux entrepris par Deventer, ceux qu'il consacra aux progrès de la science des accouchements, sont aujourd'hui ses titres les plus recommandables à l'estime des savants. Nous avons de lui : *Novum lumen obstetricantium quo ostenditur quâ ratione infantes in utero tàm obliquo quam rectò pravè siti extrahantur*, Leyde, 1701, in-4°. C'est dans cet ouvrage que l'auteur établit les inconvénients qui résultent de l'obliquité de la matrice, et qu'il enseigne l'art d'y remédier, dans les accouchements. II. *Ulterius examen partuum difficilium, lapis lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera*, ibid., 1725, in-4°.; III.

Operationum chirurgicarum novum lumen exhibitum obstetricantibus, pars secunda, ibid., 1733, in-4°. Ce dernier ouvrage contient toute la doctrine de l'auteur sur les accouchements, aussi a-t-il eu de nombreuses éditions, et a-t-il été traduit, en hollandais, en allemand, en anglais et en français. (*Voyez* Bruhier.) IV. un ouvrage posthume, écrit en hollandais, sur la chartre, maladie plus connue sous le nom de *rachitis*, Leyde, 1739, in-4°. F—r.

DEVEREUX (Gautier), vicomte d'Heréfort, d'une maison illustre d'Angleterre, que l'on croit originaire de Normandie, servit la reine Elisabeth comme maréchal-des-camps de l'armée chargée de réprimer la rébellion des comtes de Northumberland et de Westmorland, et fut en récompense créé comte d'Essex et chevalier de la Jarretière. Ses ennemis déterminèrent la reine à l'envoyer combattre en Irlande en lui faisant accorder des moyens insuffisants, et faisant en sorte de faire échouer toutes ses entreprises: aussi abandonné de la cour, de ses troupes, et même de ses amis, fut-il obligé de retourner en Angleterre après avoir perdu une grande partie de sa fortune. Pour accroître son malheur, sa femme, fille de François Knolles, plut au comte de Leicester, qui parvint, par ses intrigues, à le faire renvoyer en Irlande avec les titres de comte et de maréchal de ce royaume; et là dévoré de chagrins, attaqué d'une dissenterie et peut-être même de poison, il mourut le 22 septembre 1576: sa veuve, qui était encore belle, se remaria promptement au comte de Leicester qui répudia sa seconde femme pour l'épouser. Gautier Devereux laissa plusieurs enfants dont le plus célèbre fut l'infortuné Robert Devereux, comte d'Essex, favori ou plutôt amant malheureux de la reine Elisabeth (*V.* Essex). B. M—s.

DEVEREUX. *Voy*. Essex.

DEVIENNE ( ), compositeur français, eut une fin malheureuse, et mourut à Charenton, dans un état de démence complète. Il avait un grand talent pour la flûte, et la *Méthode* qu'il a publiée pour cet instrument est fort estimée. Il mit aussi en musique plusieurs opéras, tels que les *Visitandines*, *Rose et Aurèle*, les *Comédiens ambulants*, le *Valet à deux maîtres*. Les compositions de Devienne sont en général très chantantes, et plus agréables que savantes. Mais on lui a reproché, non sans raison, des réminiscences, ou plutôt des plagiats; et, en musique comme en littérature, les gens de l'art sont très sévères sur ce point, quoique les entraves sans nombre qui enserrent de toutes parts le pauvre compositeur, lui rendent l'invention de plus en plus difficile; car, certes, un temps viendra où l'on ne pourra plus créer de phrases nouvelles. Devienne est mort le 5 septembre 1803. D—l.

DEVIENNE (Charles-Jean-Baptiste d'Agneaux), religieux bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Paris en 1728, fit profession à l'âge de dix-sept ans dans le monastère de St.-Martin de Seez, et mérite d'être cité parmi les laborieux écrivains de son ordre. Il portait le titre d'historiographe de la ville de Bordeaux, et mourut vers 1792. Il avait été partisan des principes qui ont amené la révolution de France. On a de lui: I. *Lettre en forme de dissertation, contre l'incrédulité*, 1756, in-12; II. *Lettres sur la religion, par un religieux bénédictin*, Avignon, 1757, in-12: ces lettres sont au nombre de douze; III. *Eclaircissements*

sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux, 1757, in-12; IV. *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757; V. *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, 1769, in-12; VI. *Histoire de la ville de Bordeaux*, tome Ier., 1771, in-4°.: ce premier volume va jusqu'à la minorité de Louis XIV. Il devait y avoir un second volume qui n'a pas paru; VII. *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-8°.: Devienne, avait déjà dans son *Histoire de Bordeaux* défendu l'orthodoxie de Montaigne; mais il jugea à propos de s'étendre plus longuement sur ce sujet; VIII. *Éloge historique de Michel Montaigne, et discours sur sa religion*, 1773, in-12; IX. *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-12; X. *Lettres sur l'histoire de France*, 1782, in-12; 1787, in-12; XI. *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8°.; 1786, in-12; XII. *Histoire d'Artois*, 1785-1787, cinq parties in-8°.; XIII. *Le triomphe de l'humanité, ou La mort de Léopold de Brunswick, poëme qui a concouru pour le prix de l'académie française*, Lille, 1787, in-8°.; XIV. *Le triomphe du chrétien* (Nuit d'Young), traduit de l'anglais, 1788, in-8°.; XV. *Histoire générale de France, écrite d'après les principes qui ont opéré la révolution*, 1791, 2 vol. in-12: ouvrage auquel on n'a fait aucune attention, quoique l'imprimeur en ait fait tirer deux exemplaires sur vélin. A. B—T.

DEVILLE (Antoine), ingénieur célèbre, naquit à Toulouse en 1596, d'une honnête famille de Dauphiné, dont une branche s'était établie en Languedoc, au 15e. siècle. Après avoir terminé le cours de ses études, il se livra à son goût pour les mathématiques et la science des fortifications. L'espoir d'un avancement plus rapide le détermina à entrer au service du duc de Savoie. Les talents qu'il déploya, son activité, sa prudence lui méritèrent la faveur de la cour et le titre de chevalier de S. Maurice et de S. Lazare. Deville était rentré en France depuis peu, lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée considérable. Cette circonstance le fit employer, et il contribua à la reprise de Corbie en 1636, ainsi qu'à l'attaque des villes de l'Artois, qui suivit ce premier succès, et qu'il exécuta sous les yeux de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. A la paix, Deville fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1656 ou 1657. On a de lui: I. *Pyctomachia veneta seu de pugnâ veneiorum in ponte quotannis autumnali tempore inter Nicolaotos et Castellanos frequentari solitâ*, Venise, 1633, in-4°.; réimprimé dans le tome V du *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Burmann; II. *Descriptio portûs et urbis Polæ antiquitatum*, Venise, 1633, in-4°., fig., réimprimé dans le tome VI du même *Thesaurus*: on y trouve une description curieuse de la pêche des thons sur les côtes d'Istrie; III. *Obsidio Corbeiensis*, Paris, 1637, in-fol., avec des figures de van Lochon; IV. le *Siége de Landrecy*, en 1637, in-8°.; V. le *Siége de Hesdin*, Lyon, 1639, in-fol., fig.; VI. *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon et Paris, 1639, in-fol.; 1655 et 1656, in-8°.: l'édition de 1639 est ornée d'un portrait de l'auteur gravé en 1627, ce qui peut faire conjecturer que l'ouvrage avait paru à cette époque; VII. les *Fortifications d'Antoine Deville*, Paris, 1629, 1636; Lyon, 1640,

in-fol. ; Paris, 1666 ; Amsterdam, 1672, in-8°. : les cinquante-trois planches qui servent à expliquer le système de Deville ont été dessinées et gravées par lui. On regarde le chevalier Deville comme le premier auteur qui ait écrit sur la construction et les effets des mines. Son système de fortification, perfectionnant celui d'Errard son prédécesseur, fait le flanc perpendiculaire sur la courtine comme dans la méthode du Marolois. Il a l'inconvénient de ne pouvoir s'appliquer au carré et au pentagone, ce qui l'a fait abandonner pour celui de Pagan, son contemporain et son rival (*voy.* Errard et Pagan). Il disait que, « quand on fortifie une place, il faut » fermer les yeux et ouvrir la bourse. » C'est à tort que quelques auteurs ont attribué à cet ingénieur l'invention de la machine de Marly, qui ne fut mise en activité qu'en 1682. Elle est due à Renkin Sualème, né à Liége en 1648. Deville avait un frère, sergent-major du prince Thomas de Savoie, qu'il cite souvent avec éloge, et auquel il attribue un *Traité des loix militaires.* W—s.

DEVILLERS (Charles), né en 1724, vint, encore très jeune, s'établir à Lyon, et y donna des cours de physique. Il s'était formé un très beau cabinet, qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2000 fr. En 1788, il forma un nouveau cabinet de physique, et obtint une salle dans l'hôtel-de-ville de Lyon, pour y donner des cours de cette science. La révolution interrompit ses travaux, qu'il reprit cependant pour les interrompre de nouveau, à cause de son grand âge. Il mourut en 1809. On ignore le lieu de sa naissance et les noms de ses père et mère. On a de lui : I. *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-8°. : c'est une suite d'entretiens avec une comtesse, sur les diverses parties de la physique. Cet ouvrage est dans le même genre, et a été fait dans le même but que *Les mondes* de Fontenelle et les *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler; II. *Le colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8°. : le colosse qu'attaque Devillers n'est autre que le magnétisme animal. M. Deleuze remarque que l'auteur « ne dit » point d'injures à ceux dont il com» bat l'opinion. » Devillers était depuis 1764 membre de l'académie de Lyon, et y a lu beaucoup de mémoires ou de rapports sur des objets relatifs aux sciences physiques. Il a eu une très grande part à la *Théorie des trois éléments* (*voy.* Tissier); mais son principal titre littéraire est l'édition qu'il a donnée de l'entomologie de Linné, sous ce titre : *Caroli Linnæi entomologia, faunæ suecicæ descriptionibus aucta, DD. Scopoli, Geoffroy, de Geer, Fabricii, Schrank, etc., speciebus, vel in systemate non enumeratis, vel nuperrimè detectis, vel speciebus Galliæ australis locupletata, generum specierumque rariorum iconibus ornata, curante ac augente C. Devillers*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8°. : Devillers appelait lui-même ce travail « son grand ouvrage. » C'était, disait-il, le fruit de vingt-cinq années d'études, de courses, de recherches. Les planches qui accompagnent le livre sont estimées encore aujourd'hui. Les descriptions qu'il donne des insectes qu'il a observés dans le midi de la France sont exactes, mais il n'a décrit qu'un petit nombre d'espèces nouvelles ; il n'éclaircit point la synonymie de celles qu'il insère dans son Catalogue d'après Fabricius, de Geer, etc., et son livre ne peut être considéré que comme une compilation utile. Devillers a mis si souvent au bas des descriptions le mot

Digitized by Google

vidi, que quelques entomologistes doutent qu'il ait réellement tout vu. La partie entomologique de la *Fauna suecica* de Linné étant ici refondue avec son *Entomologia*, fait aujourd'hui le plus grand mérite des quatre volumes de Devillers. A. B—T.

DEVONIUS. *Voy.* ISCANUS.

DEVONSHIRE (GEORGINE CAVENDISH, duchesse DE), dame anglaise, célèbre par sa beauté, les agréments de son esprit et la noblesse de son caractère. Elle joignait à tous ces avantages beaucoup d'instruction, un goût délicat et du talent pour la poésie. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers, dont la principale est un poëme intitulé *le Passage du St.-Gothard*, où l'on remarque un style élégant, un goût pur, une imagination à la fois brillante et sage. Ce qui ne contribuera pas peu à assurer la célébrité de ce poëme, c'est la traduction en vers qu'en a donnée l'un de nos plus grands poètes (Jac. Delille), et qu'il a fait imprimer avec l'original en 1802 (Paris, in-8°.). Il avait connu à Londres la duchesse de Devonshire. Lorsqu'elle publia son poëme, elle lui en envoya un exemplaire avec les vers suivants :

Vous dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur;
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir, en tremblant,
De l'humble pré la *fleur nouvelle*;
Je la voudrais une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

Delille a mis à la tête de sa traduction une épître à cette dame, qui n'est pas moins remarquable par la délicatesse des louanges que par la richesse de la poésie. On peut en juger par les vers qui font le début de cette épître :

De vos riches tableaux que j'aime les images,
Quand vous peignez ces monts sauvages,
Noir séjour des frimas, d'où tombent ces torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents;
Sillonnés de ravins, entrecoupés d'abîmes!
Lorsqu'avec tant de grâce, à leurs horreurs sublimes
Vous opposez leurs tranquilles abris,
Leurs doux ruisseaux et leurs vallons fleuris,
Le vrai bonheur, loin d'un luxe profane,
A leurs rochers confiant sa cabane,
Toujours la vérité dirige vos pinceaux.
Vous unissez la force à la mollesse, etc.

Jeune, belle, aimable, spirituelle, n'étant pas même exempte de coquetterie, elle comptait parmi ses adorateurs les hommes les plus distingués de l'Angleterre; elle les charmait tous sans encourager les prétentions d'aucun; et, malgré la jalousie que devait exciter parmi les femmes une si grande supériorité, malgré le dépit que devait donner à quelques hommes l'inutilité de leurs efforts pour lui plaire, elle a conservé une réputation de sagesse à l'abri du soupçon. Une circonstance de sa vie aurait même pu jeter quelque défaveur sur son caractère, si sa conduite irréprochable, jointe à ses grâces naturelles, ne lui avait fait pardonner une sorte d'éclat que l'opinion réprouve assez généralement en Angleterre. La duchesse de Devonshire était liée d'amitié avec le célèbre Charles Fox, et cette amitié avait pris la couleur de l'esprit de parti. Fox se présentait comme candidat pour être député au parlement par la ville de Westminster; il avait deux concurrents très redoutables, et l'on croit qu'il aurait succombé dans cette lutte, si plusieurs femmes aimables n'avaient fait des efforts extraordinaires pour lui procurer des voix. A la tête de ces belles solliciteuses était la duchesse de Devonshire. Un boucher, à qui elle demandait sa voix, la lui promit à condition qu'elle lui permettrait de la *saluer*, ce qui en anglais signifie donner un baiser. Elle y consentit gaîment, et ce baiser valut un suffrage de plus à son ami. Cette familiarité choquait encore moins les mœurs anglaises que la part trop publique et trop active que prenait une femme de distinction à des affaires politiques. Très peu d'autres, avant cette époque,

Digitized by Google

avaient donné un pareil scandale. On a conservé une anecdote qui prouve combien était générale l'impression que la beauté de Mme. de Devonshire faisait sur les hommes de tous les états. Elle assistait un jour à une course de chevaux. Un bon fermier qui était près d'elle, après l'avoir contemplée quelque temps avec une sorte de ravissement, s'écria tout haut : « Ah ! » que ne suis-je le Dieu tout puissant, » elle serait la reine du ciel ! » Elle avait conservé ses grâces et sa beauté jusqu'après l'âge où elles disparaissent d'ordinaire dans les femmes ; mais elle perdit un de ses yeux quelques années avant sa mort, arrivée en mai 1806. S—D.

DEVOS (Martin), peintre, né à Anvers, vers l'an 1534, étudia d'abord sous son père, Pierre Devos, et ensuite sous Franck Floris. Il fit le voyage de Rome, où des études constantes d'après les plus beaux ouvrages, et des recherches relatives à son art, le distinguèrent et le firent considérer comme un maître habile. Il alla de Rome à Venise où le fameux Tintoret l'associa à ses travaux, et l'employa à peindre le paysage de ses tableaux. De retour dans sa patrie, Devos fut admis dans la société des peintres d'Anvers en 1559. Martin traitait bien l'histoire ; ses portraits, quoiqu'en grand nombre, sont fort estimés. Colaert et les Sadeler ont beaucoup gravé d'après ses dessins. Il termina ses jours à Anvers en 1604. Ses élèves sont Pierre Devos, son frère, Guillaume Devos, son neveu et Venceslas Koëbergher. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître; le premier représente les principaux fleuves de l'Asie et de l'Afrique, avec des naïades, des tigres et des crocodiles. On voit dans le second, Pan appuyé contre un arbre, prêt à combattre des tigres. A—s.

DEVOSGES (François), né à Gray, le 15 janvier 1732, d'un père sculpteur, reçut de lui les premiers principes de son art; il entra ensuite dans l'atelier de Perrache à Lyon, et de-là, dans celui de Guillaume Coustou, qui cultiva ses dispositions avec un soin particulier. Il était à peine âgé de dix-huit ans lorsqu'un accident fâcheux vint interrompre le cours de ses études. Il se trouva tout à coup privé de la vue. Un chirurgien malhabile à qui il se confia, lui fit perdre un œil en l'opérant, et ce ne fut que six ans après qu'il recouvra l'usage de celui qui lui restait, par l'adresse de Daviel. Il voulut alors réparer le temps perdu pour son instruction, mais la faiblesse de ses organes ne lui permettant pas de s'appliquer à la sculpture, il entra dans l'école de Deshayes, où il fit des progrès assez rapides pour fixer l'attention des personnes les plus distinguées. L'ambassadeur de Russie lui fit offrir une pension, sous la condition d'habiter St.-Pétersbourg; mais il se refusa à ses sollicitations et à toutes celles qui lui furent faites pour quitter la France. Ce fut le marquis d'Argenson qui engagea Devosges à se rendre à Dijon pour composer, sous les yeux de M. le président de la Marche, son beau-père, les dessins d'un de ses ouvrages, et cette circonstance peu importante en elle-même influa sur toute sa vie. Pendant qu'il travaillait pour le président de la Marche, il conçut le projet d'ouvrir une école gratuite de dessin ; et ce projet il l'exécuta sans autre ressource que le produit de son médiocre patrimoine, qu'il vendit pour subvenir aux frais de son premier établissement. Les succès de cette école lui méritèrent les en-

Digitized by Google

couragements de quelques amateurs des arts. Les états de Bourgogne lui donnèrent ensuite une forme régulière, et le prince de Condé, gouverneur de la province, s'en déclara le protecteur. Le traitement de Devosges successivement augmenté, resta toujours médiocre; mais il eut le plaisir de voir ajouter aux prix distribués aux élèves, et de déterminer les États à faire un fonds annuel pour envoyer à Rome les sujets les plus distingués. Devosges doit partager avec Vien la gloire d'avoir contribué à bannir le faux goût et d'avoir substitué à la manière et aux pastiches l'étude de l'antique et l'imitation de la nature. Plusieurs des élèves qu'il a formés soutiennent en ce moment l'honneur de l'école française; si l'on fait attention aux soins et à l'application constante qu'exigeait la surveillance de ses élèves, on ne sera pas surpris que Devosges n'ait pas laissé de grandes compositions. On a de lui des dessins remarquables par la correction et la simplicité de l'ensemble; plusieurs ont été gravés. Il réussissait surtout dans les scènes d'enfants. Voltaire lui avait demandé des dessins pour son édition de Corneille, mais les imprimeurs préférèrent ceux de Gravelot. Plusieurs lettres de Voltaire prouvent le chagrin qu'il en ressentait et l'estime qu'il faisait des talents de Devosges. Pendant la révolution, privé de tout secours étranger, il n'en continua pas moins avec une assiduité digne d'éloges ses soins aux nombreux élèves dont il était le père, et qui ne lui donnaient pas d'autre nom. Cet artiste estimable est mort à Dijon, le 22 décembre 1811, universellement regretté. Il était membre du Lycée des arts de Paris et des académies de Dijon et de Besançon. Son portrait a été gravé par M. Corot, d'après le dessin de M. Devosges fils. M. Fremiet Monnier a publié l'*Eloge de Devosges*, Dijon, 1813, in-8°. Quelques mois après un anonyme a fait paraître un *Dialogue aux Champs-Elisées pour servir de suite à cet éloge*, in-8°. M. Fremiet a publié en réponse à l'anonyme, des *Observations*, Dijon, 1814, in-8°. W—s.

DEVUEZ (Arnould), peintre, naquit à Oppenois, près de St.-Omer, en 1642, d'un habile tourneur en métaux, né à Vérone, qui voyant les dispositions de son fils pour le dessin, le plaça à St.-Omer chez un juif assez bon peintre. En deux ans le jeune Devuez fit des progrès si rapides que son maître lui conseilla de venir à Paris pour se perfectionner dans son art, et lui donna une lettre de recommandation pour frère Luc, récollet, peintre d'un mérite reconnu. Le jeune élève fut admis dans l'atelier de ce nouveau maître. Sa grande application au travail le mit en peu de temps en état d'aller étudier avec fruit les chefs-d'œuvre des écoles d'Italie; les ouvrages qu'il fit à Rome fortifièrent son talent et sa réputation. Le mérite de Devuez était connu en France. Lebrun, premier peintre de Louis XIV, chargé de travaux immenses, faisait venir de tous côtés des artistes pour travailler avec lui et l'aider à exécuter les vastes projets qu'il avait conçus. Il fit proposer à Devuez de venir à Paris en l'assurant d'une pension du roi. Une invitation aussi glorieuse le détermina à s'y rendre. Mais la jalousie de ceux à qui ses talents donnaient de l'ombrage, l'engagea à s'éloigner d'une cour où il avait les plus belles espérances. La mère du prince Eugène se déclara la protectrice d'Arnould Devuez; elle occupa son pinceau, et il fit pour elle plusieurs ouvrages qui furent admirés. Louvois

qui avait su apprécier aussi le talent de ce maître, le chargea de plusieurs travaux. Il se retira à Lille où il fit plusieurs tableaux d'église qui justifièrent la réputation qu'il s'était acquise et qui le firent élire échevin d'une voix unanime. Il mourut dans cette ville le 3 avril 1724, âgé de quatre-vingt-deux ans. Devuez a joui d'une gloire méritée dans la Flandre, où ses ouvrages sont placés avec distinction à côté de ceux des grands maîtres. L'histoire est le genre dont il s'est le plus occupé et celui qu'il préférait aux autres. Ses compositions sont dans le goût de Raphaël, son dessin est correct, il savait accorder ses groupes de figures avec des bas-reliefs, imitant le marbre de manière à tromper; mais on ne peut faire l'éloge de sa couleur. A—s.

DEWAAL (Jean), peintre, né à Anvers en 1558, entra dans l'école de François Franck, dit le *Vieux*, et y fit des progrès rapides. Il s'attachait à copier avec un soin particulier les dessins des grands maîtres que Franck lui prêtait. Le jeune artiste, résolu de voyager pour se perfectionner encore davantage vint à Paris, où par un travail assidu il épura son goût. Sa réputation se répandit, et fit rechercher ses ouvrages. Après un séjour assez long dans cette ville, il la quitta pour aller étudier de nouveau les ouvrages des grands maîtres d'Italie. Il fit une étude sérieuse des parties qui caractérisent chaque école, et revint dans sa patrie où il fut occupé d'abord à peindre l'histoire, et, ensuite le portrait; il y mettait toute la ressemblance et la vérité qu'exige ce genre de peinture. La beauté de son coloris, la délicatesse de son pinceau le distinguent dans cette partie de l'art, qu'il avait étudiée d'après les meilleurs modèles et qui est un des caractères distinctifs de son talent. Dewaal mourut en 1633, âgé de soixante-quinze ans. Ses deux fils furent ses élèves : l'aîné, nommé Luc Dewaal, reçut aussi des leçons de Jean Breughel, dont il adopta et suivit de très près la manière; peut-être même ses compositions sont elles plus riches que celles de son maître; le second, nommé Corneille Dewaal, devint un excellent peintre de batailles. A—s.

DE WAILLY. *V.* Wailly (de).

D'EWES (Sir Symonds), historien et antiquaire anglais, issu d'une bonne et ancienne famille, originaire des Pays-Bas, mais établie depuis long-temps en Angleterre, naquit en 1602 dans le comté de Dorset, à Coxden, résidence de son grand-père maternel, Richard Symonds. Elevé jusqu'à seize ans dans la maison de son père, il fut ensuite envoyé à Cambridge, où il commença, dès l'âge de dix-huit ans, à rassembler des matériaux pour l'histoire de son pays. Il finit avant l'âge de trente ans un recueil des *Journaux de tous les parlements durant le règne d'Elisabeth*, ouvrage d'une grande utilité pour l'histoire de ces temps-là, mais qui ne fut publié qu'après sa mort (Londres, 1682, in-fol.) par son neveu Paul Bowes. En 1639 il fut nommé shériff du comté de Suffolk, et créé chevalier; il fut fait baronnet en 1641. Cependant ayant été en 1640 nommé, pour la ville de Subburg, dans le comté de Suffolk, membre de ce parlement, connu depuis sous le nom de *long parlement*, à l'époque de la guerre civile, il se déclara contre la cause royale, et signa le *covenant*. Ses opinions cependant doivent avoir été modérées, puisqu'il fut du nombre des membres chassés de la chambre en 1648 par les soldats de Cromwell. Il retourna

Digitized by Google

alors à ses travaux, et mit en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés relativement aux antiquités de l'histoire d'Angleterre. Ces matériaux n'ont jamais été publiés, et se trouvent en grande partie dans la bibliothèque du collége des *Armes*. Il avait aussi formé une collection assez précieuse de médailles romaines. Il mourut le 18 avril 1650. Ses travaux ont été regardés comme utiles, quoiqu'ils prouvent plus d'exactitude et de travail que de goût et de jugement. Il communiquait volontiers ses connaissances. Ce qui pourrait n'être qu'un léger mérite dans un homme qu'on a accusé de vanité; il prétendit avoir trouvé un grand nombre d'erreurs à relever dans Cambden, et on lui a fait un grand crime d'avoir exprimé cette opinion dans une lettre écrite confidentiellement à l'archevêque Usher, et qui n'avait jamais été destinée à voir le jour. Il s'est aussi attiré la haine des antiquaires d'Oxford pour avoir soutenu dans un discours au parlement la prééminence de Cambridge, du moins quant à l'ancienneté. Ce discours a été imprimé, Londres, 1642, in-4°. Ses nombreux manuscrits, parmi lesquels se trouve le journal de sa vie, sont passés dans la bibliothèque du comte d'Oxford.
S—D.

DEXIPHANES, architecte grec, né dans l'île de Chypre, signala ses talents en Égypte sous le règne de Cléopâtre. Suivant Tzetzès et Cedrenus cette princesse le chargea de construire un phare sur une petite île éloignée d'Alexandrie de quatre stades. Dans la suite Antoine engagea la reine à réunir cette île au continent. Dexiphanes entreprit et termina cet ouvrage, auquel il employa des milliers d'hommes et des sommes immenses; mais quant au phare il est certain que Dexiphanes n'a pu que le restaurer. C'est le fameux phare d'Alexandrie construit sous le règne de Ptolomée Philadelphe par l'architecte Sostrate, dont le père portait aussi le nom de Dexiphanes. (*V.* SOSTRATE.) L—S—E.

DEXTER (FLAVIUS-LUCIUS), fils de S. Pacien, évêque de Barcelone, vivait dans le 4ᵉ. siècle, sous l'empire d'Honorius, qui lui conféra la charge importante de préfet du prétoire. Bivar dit qu'il était né en 368, et qu'il mourut en 440, à l'âge de soixante-douze ans; mais il ne peut garantir l'exactitude de ces dates. Suivant le même auteur, Dexter suivit d'abord la carrière des armes, dans laquelle il se distingua. Nommé à trente ans préfet du prétoire, il donna sa démission pour revenir dans sa patrie, où il demeura plusieurs années appliqué à l'étude. Nommé ensuite gouverneur de Tolède, il profita de cette circonstance pour resserrer les liens d'amitié qui unissaient les habitants de cette ville à ceux de Barcelone, et mourut de chagrin d'avoir vu l'Espagne menacée d'une invasion des barbares. Il était parent de l'historien Orose, et ami du poète Prudence, auquel il adressait ses vers. S. Jérôme lui dédia son *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, et c'est au chapitre 232 qu'il parle de la chronique de Dexter en ces termes: *Fertur ad me omnimodam historiam texuisse quam necdùm legi.* On regardait depuis long-temps cet ouvrage comme perdu lorsque Jérôme de Higuera, jésuite, annonça qu'il en avait découvert un manuscrit authentique dans a bibliothèque de Fulde. Ce bruit fut appuyé par quelques-uns de ses confrères; et Torialba, l'un d'eux, adressa une copie du précieux manuscrit à Jean Calderon

Digitized by Google

(*V.* Calderon, tom. VI, pag. 514, col. 2.) Celui-ci s'empressa de le publier sous ce titre: *Fragmentum chronici F. L.* Dextri *cum chronico Marci* Maximi *et additionibus* S. Braulionis *et* Helecani, Saragosse, 1619, in-4°. Tous ces ouvrages sont supposés. La prétendue chronique de Dexter contient depuis l'an 1er. de J. C. à 430, et celle de Maxime depuis 468 à 644. S. Braulion vivait au 7e. siècle, et Hélécan au 9e. Gabriel Pennot, augustin de Novarre attaqua le premier l'authenticité de ces ouvrages; Thomas Vargas en prit la défense; Pennot lui répliqua par un traité qui est resté sans réponse. Roderic Carus, prêtre d'Utrera, donna une nouvelle édition de la chronique de Dexter, avec de courtes notes explicatives, Séville, 1627, in-fol. Bivar en publia une autre la même année à Lyon, avec l'apologie de Dexter et des commentaires. Nicolas Antonio a inséré un abrégé de cette chronique dans sa *Bibliotheca vetus Hispaniæ* (tom. II, pag. 274 à 286); cependant cet habile critique pense, avec tous les savants, qu'elle a été fabriquée par Higuera (*Voyez* Higuera.) W—s.

DEXTRIANUS. *V.* Demetrianus.

DEYLING (Salomon), savant orientaliste protestant, surintendant du diocèse de Leipzig, né en 1677, mourut le 5 août 1755. Voici les plus remarquables de ses ouvrages: I. *Observationes sacræ, in quibus multa scripturæ dubia solvuntur*, Leipzig, 1708-1736, en 4 vol.; II. *Observationes miscellaneæ*, ib., 1736, in-4°.; III. *Observationes exegeticæ*, ib., 1732, 1735, in-4°.; IV. *Institutiones prudentiæ pastorales*, ib., 1767, in-8°., 3e. édition; V. *Præfatio ad Dachselii biblia hebraica accentuata*, Leipzig, 1729, in-4°. On a de lui sur différents passages du texte hébreu ou grec de l'Écriture-Sainte plusieurs dissertations savantes, dont on trouve le titre avec celui de ses autres ouvrages dans la continuation de Jöcher par Adelung. G—y.

DEYNS (Jacques), peintre, né à Anvers en 1645, fut élève d'Erasme Quellino. Devenu habile sous ce premier maître, il alla en Italie se perfectionner dans son art. Venise, Bologne, Rome, Naples furent tour à tour le théâtre de ses travaux; il s'occupa d'abord à copier les meilleures peintures qu'on admire dans ces différentes villes, et ne tarda pas à se montrer dans ses propres compositions le rival des maîtres qui venaient de lui servir de modèles. Les Italiens goûtèrent beaucoup sa manière de peindre. On admire encore aujourd'hui les ouvrages qu'il peignit pour différents édifices publics de Mantoue et de Florence. Deyns avait de l'imagination; ses compositions sont riches et d'une belle ordonnance; son dessin pur et correct, et son coloris chaud et vigoureux. Il mourut dans sa patrie en 1704. A-s.

DEYNUM (Jean-Baptiste Van), peintre en miniature et à gouache, naquit à Anvers en 1620, de parents riches, et put ainsi perfectionner son talent avant de l'offrir aux regards du public. Les cours d'Espagne et d'Allemagne possèdent le plus grand nombre de ses productions, qui, pour la plupart, étaient des portraits. Descamps, qui lui a consacré quelques lignes, n'a pu s'assurer en quelle année cet artiste était mort. D—t.

DEYSTER (Louis de), peintre, naquit à Bruges en 1656, d'une famille considérée dans le négoce et la magistrature. Jean Maes, bon peintre

d'histoire et de portraits, lui donna les premières leçons de l'art, et dans la suite il fit le voyage de Rome, habitant tantôt cette ville, tantôt Venise; il resta six ans en Italie avec Antoine Van den Eeckhoute, peintre de fleurs et de fruits, dont il épousa ensuite la sœur; ils travaillaient ensemble, et furent toujours unis par une amitié honorable pour eux. La modestie de Deyster portée à une extrémité blâmable, l'empêcha pendant long-temps de se faire connaître; cependant un tableau de *Rebecca donnant de l'eau au serviteur d'Abraham*, l'*Histoire de Judith* en plusieurs morceaux, *une Mort de la Vierge*, *une Résurrection du Christ* et son *Apparition aux trois Maries* ne lui permirent plus de rester dans l'obscurité, où il semblait se complaire. Dans le dernier de ces tableaux on admira surtout un Christ qui, selon Descamps, bon juge en cette matière, ne cédait en rien à ceux de Van Dyck. Les ouvrages de Deyster firent époque dans sa ville natale; ils y introduisirent le goût de la peinture jusqu'alors fort négligée, et y firent former des collections. Un travers d'esprit dont on n'aurait pas cru susceptible un homme aussi sage empêcha Deyster de vivre dans l'aisance que ses talents lui auraient facilement procurée. Une de ses filles était habile musicienne; il s'avisa d'apprendre la musique à l'âge de cinquante ans, et peu content d'y perdre une partie de son temps, il devint facteur d'instruments, et s'occupa principalement à faire des orgues, des violons, etc. La misère fut la suite inévitable de cette folie, qui d'artiste estimable le transformait en ouvrier, et qui pis est en ouvrier médiocre; il lui fallut pour subsister vendre jusqu'à ses dessins et travailler à la hâte, c'est-à dire mal. Un ami entreprit vainement de le ramener à des sentiments raisonnables; il n'eut que la consolation de l'aider dans sa détresse, et Deyster mourut en 1711 à l'âge de cinquante-cinq ans. Celle de ses filles qui fut la cause innocente de ses malheurs, Anne Deyster, dessinait et peignait dans le goût de son père, dont elle saisissait la manière dans ses copies au point de tromper les connaisseurs; elle mourut en 1746. Descamps, qui regarde Deyster comme égal pour l'intelligence du clair-obscur aux plus grands maîtres de Flandre, explique très bien comment ce peintre parvenait à produire un grand effet. Ainsi que les grands coloristes de son pays il empâtait fortement les parties lumineuses de ses tableaux, et pour les demi-teintes et les ombres n'employait qu'un léger glacis. Sa manière de composer était grande, et se ressentait de son séjour en Italie; mais il ne savait point sacrifier aux grâces, et ceci peut servir à expliquer comment avec des talents réels il n'acquit point une grande réputation hors de son pays. La candeur de son caractère le rendait toujours mécontent de ses productions, parce qu'il les comparait sans cesse avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens. Il a exécuté quelques gravures en manière noire et à l'eau-forte. La plupart de ses tableaux décorent les églises de Bruges. Descamps les indique dans son *Voyage de Flandre et de Brabant* et dans son grand ouvrage. Il paraît qu'ils sont d'un mérite fort inégal, ce qui s'explique facilement par les particularités que l'on a rapportées sur Deyster. D—T.

DEYVERDUN (George), né à Lausanne vers 1735, se lia d'amitié avec Gibbon lorsque cet historien fut

Digitized by Google

envoyé sur le continent en 1753 ; et ils firent ensemble différentes études littéraires. En 1761 « le *res angusta* » *domi*, dit Gibbon, la dissipation » d'un patrimoine honnête par un » père imprévoyant, » obligèrent Deyverdun d'en appeler à son industrie. Il passa en Allemagne, et y fut chargé de l'éducation du petit-fils du margrave de Schavedt, de la famille royale de Prusse. « Une passion mal- » heureuse, quoiqu'honorable, lui fit » quitter la cour d'Allemagne, » et il alla en Angleterre dans l'intention et l'espérance de trouver quelque place lucrative et honnête. Après un assez long-temps, pendant lequel les deux amis travaillèrent en commun, Gibbon procura à Deyverdun une place de commis dans un bureau de l'un des secrétaires d'état. Gibbon ayant formé le projet d'écrire l'histoire des révolutions de Suisse, Deyverdun lui traduisit de l'allemand différents ouvrages qui devaient servir de matériaux à l'historien. Deyverdun fut nommé gouverneur de sir Richard Worsley, qu'il accompagna dans ses voyages. Après avoir parcouru l'Europe avec différents anglais, il revint s'établir à Lausanne; Gibbon vint l'y joindre et perdit son ami le 4 juillet 1789. « Par ses dernières volontés, » il me laissa, dit encore Gibbon, » l'option ou d'acheter sa maison et » son jardin, ou d'en conserver la » possession durant ma vie, soit en » payant une somme stipulée, soit en » fesant une rente modérée à son pa- » rent et son héritier. « On a de Deyverdun : I. *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne pour l'an* 1767, Londres, 1768, petit in-8°. Un volume *pour l'an* 1768, parut en 1769. Les matériaux d'un troisième volume étaient prêts quand Deyverdun partit avec Richard Worsley. Le premier article du 1er. volume sur l'*Histoire de Henri II*, par milord Lyttleton, est de Gibbon; l'article suivant, sur le *Nouveau Guide de Bath*, est de Deyverdun. Mais à cela près il était impossible à Gibbon lui-même de faire la part des deux associés, « dans » nos travaux communs nous écri- » vions et corrigions tour à tour. » II. *Werther*, traduit de l'allemand, Maestricht, Dufour, 1784, 2 vol. in-12. Il a fourni quelques articles signés D...., dans les *Mélanges Helvétiques de* 1782 *à* 1786 (par M. Bridel), Lausanne 1787, petit in-12, et il a été éditeur de la *Caroline de Lichtfield*, de M^e. de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12. A. B—T.

DEZ (JEAN), jésuite, naquit à Chaude-Fontaine, près de Ste.-Menehould, le 3 avril 1643. Après avoir professé long-temps dans sa société, et s'être livré avec succès au ministère de la chaire, il fut fait recteur du collége de Sedan, et passa ensuite à Strasbourg, où il fut employé à l'établissement d'un collége royal, d'une université et d'un séminaire, dont il fut fait le premier supérieur. Il passa par les premières charges de son ordre, fut envoyé deux fois à Rome, suivit, par ordre du roi, le dauphin en Allemagne et en Flandre en qualité de confesseur du jeune prince, et mourut recteur de l'université de Strasbourg, le 12 septembre 1712, âgé de soixante-neuf ans. « Ce jésuite, suivant le *Dic-* » *tionnaire des auteurs ecclesiasti-* » *ques*, était un homme ardent, né » pour la controverse, et qui aurait » embrassé ce genre par un penchant » invincible, s'il ne l'avait choisi par » état. » Étant à Rome en 1697, il écrivit en faveur du livre des *Maximes des Saints* de l'archevêque de Cambrai un traité intitulé : *Réflexions d'un docteur de Sorbonne*, qu'il fit

traduire en italien par l'abbé Mico, et qu'il ne fit paraître qu'en cette langue à Rome, au mois de décembre de cette même année. Il y était encore en 1700, lors de la querelle excitée au sujet des rits de la Chine, et il y publia un écrit sous ce titre : *Epistola ad virum nobilem ;* mais ceux de ses écrits qui lui ont fait le plus de réputation sont : I. la *Réunion des protestants de Strasbourg à l'église romaine*, Strasbourg, 1687, in-8°. ; réimprimé à Paris, 1701, in-12, augmenté d'une réponse aux écrits de deux ministres. « Cet ouvrage réunit, » suivant le P. Nicéron, la clarté du » style et la solidité des raisons, à la » brièveté et à la précision » ; II. la *Foi des chrétiens et des catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et autres hérétiques*, Paris, 1714, 4 vol. in-12 : on trouve en tête du premier volume l'éloge de l'auteur par le P. Laubrussel, et l'analyse exacte de son livre. C. T—Y.

DÉZA (PIERRE), né à Séville le 24 fév. 1520, fut élève du collége de St.-Barthélemi de Salamanque (dit le Vieux). Il occupa successivement les premières dignités de l'Église et de l'état. Il était président de la chancellerie de Grenade en 1567, et quoique prêtre, inquisiteur et magistrat civil, il fit encore les fonctions de capitaine-général du royaume de Grenade, pendant l'insurrection des Maures de cette contrée, sous le règne de Philippe II. Diègo de Mendoze, historien que ses compatriotes ont surnommé le *Salluste* espagnol, fait les plus grands éloges de la conduite de Déza dans ces moments difficiles. Grégoire XIII lui envoya le chapeau de cardinal, sur les instances réitérées du roi Philippe en 1578. Cette nouvelle dignité l'ayant appelé à Rome, Déza y fixa son séjour. Il présida le tribunal de la Ste.-Inquisition, créé le 23 août 1600, devint le doyen du sacré collége, et porta le titre de cardinal protecteur de sa nation. Ce prélat accumula de grandes richesses. Il fonda, pour sa famille, le majorat des comtes de la Fuente del Sauco. Son palais, vendu après sa mort, produisit des sommes considérables, qui, d'après ses intentions, furent employées à fournir un asile et des secours à ceux de ses compatriotes qui viendraient étudier les lettres et les beaux-arts dans la capitale du monde chrétien. Il enrichit par son testament tous ceux qui l'avaient servi. On a vanté les lumières et l'éloquence de ce prélat, dont Fr. Alphonse Chacon a écrit la vie dans son *Histoire des papes et des cardinaux*. Les Espagnols assurent que, dans plusieurs conclaves, Déza obtint beaucoup de voix pour être élevé au souverain pontificat ; mais qu'il était souillé du péché originel, c'est-à-dire, qu'il n'était pas né en Italie. Il mourut à Rome le 27 août 1600, après avoir concouru à l'élection de sept papes. Il est enterré à Toro, dans la vieille Castille, dans un couvent de carmes déchaussés, qu'il avait fait bâtir et comblé de biens. Sa famille était originaire de Galice, comme presque toutes les grandes maisons de l'Espagne. Celle de Déza a été féconde en hommes illustres. On la retrouve à chaque page des anciennes chroniques de cette monarchie. J.-B. E—D.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (ANTOINE-JOSEPH), né à Paris le 4 juillet 1680, était d'une famille originaire de Savoie. Au sortir du collége du Plessis où il avait fait ses humanités avec distinction, il apprit le dessin du fameux Bernard Picart, la peinture de De Piles et l'architecture de Leblond. D'Argenville n'avait pas

Digitized by Google

encore atteint sa trentième année quand il publia un *Traité sur la théorie et la pratique du jardinage*, 1 vol. in-12, 1709. Cet ouvrage fut réimprimé en 1713, 1722, et 1732, in-4°., avec des augmentations considérables. D'Argenville avait signé cet ouvrage des lettres initiales de son nom seulement. Les libraires, dans l'espoir d'en avoir un meilleur débit, remplacèrent ces lettres initiales par le nom d'Alexandre Leblond, qui n'avait cependant eu d'autre part à ce livre que d'avoir fourni les dessins de la plus grande partie des planches dont il est orné. Cette erreur se trouve reproduite dans les trois éditions qui parurent dans le même temps à La Haye, et dans une traduction anglaise plusieurs fois réimprimée à Londres. Dezallier réclama contre cette imposture, refondit son ouvrage, et le publia en 1747, in-8°., avec des augmentations et des planches nouvelles. Ce qui distingue surtout cette édition des autres, c'est un traité d'hydraulique, convenable aux jardins, qui fait la quatrième partie de l'ouvrage. Dezallier fit, en 1713, un voyage en Italie qui dura deux ans, pendant lesquels il fit une étude particulière des chefs-d'œuvre de la peinture. A son retour à Paris, en 1716, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand Collége, fit en 1728 un voyage en Angleterre, fut reçu maître-des-comptes de Paris en 1733, et obtint en 1748 le titre de conseiller du roi en ses conseils. Le chancelier d'Aguesseau avait pour lui une affection particulière. D'Argenville avait formé un très beau cabinet d'histoire naturelle. Ce fut le désir de connaître les différents objets qui composaient ce cabinet qui fit de lui un naturaliste. Son premier ouvrage dans cette partie fut l'*Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1 vol. in-4°., 1742, avec trente-trois planches. Des deux parties qui composent cet ouvrage, la première traite des pierres; tout y est détaillé depuis la pierre la plus commune jusqu'à la pierre la plus précieuse; on regrette que l'auteur se soit perdu en vaines conjectures pour expliquer physiquement la formation, les qualités, la végétation des pierres. La seconde partie, plus étendue que la première, offre un traité général des coquilles de mer, de rivière et de terre; l'auteur y ajouta, en 1757, la description des animaux qui les habitent, sous le titre de *Zoomorphose*, et deux ans après, un appendice. Le tout fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations posthumes en 1772. Dans les planches qui ornent ce volume, et qui comprennent plus de 1800 figures, on représente les coquillages, autant qu'il a été possible, dans leur grandeur naturelle. D'Argenville avait dessiné d'après nature ceux de terre et de rivière. MM. de Favanne de Montcervelle, père et fils, ont publié en 1780, une nouvelle édition de la conchyliologie de d'Argenville, en 2 gros vol. in-4°. avec 80 planches et des augmentations considérables. Cet ouvrage avait été traduit en allemand (Vienne, 1772, in-fol. fig.). Dezallier publia encore en 1751, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur tentamina*, Paris, in-8°.; et en 1755, *l'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie* qui traite des terres, des pierres, et autres fossiles, ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle méthode latine et française de les diviser, et une notice critique des principaux ouvrages qui ont paru sur ces

matières, Paris, in-4°. de près de 600 pages avec vingt-six belles planches dessinées d'après nature; l'ouvrage est d'ailleurs peu estimé. Le goût de Dezallier pour l'histoire naturelle ne fut point exclusif, il avait fait de l'histoire de la peinture un objet constant d'études, et son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, parut en 1745, 2 vol. in-4°. Les peintres dont d'Argenville a parlé dans cet ouvrage sont au nombre de cent quatre-vingt. Quelque temps après il donna les vies de plusieurs autres peintres dans un supplément remarmarquable par des vers qui coupaut de temps en temps le fil de la prose jettent dans cette suite de l'ouvrage plus de variété. Les vers ne sont point de d'Argenville, c'est le chevalier de Laurès, qui en est l'auteur. Les vies des peintres avec le supplément forment 3 vol. in-4°. La 3e. édition (1762), qui est en 4 vol. in-8°., vaut beaucoup mieux en ce qui concerne les écoles flamande et française. On ne trouve dans l'ouvrage de d'Argenville aucun renseignement, aucune donnée sur l'histoire de la peinture tant en Allemagne qu'en Angleterre, parce que les biographes italiens que l'auteur a toujours mis à contribution n'en parlent pas. Quoique traitée avec plus d'étendue, l'école française ne présente pas toujours des détails satisfaisants. D'Argenville entretenait un commerce de lettres avec un grand nombre de savants de l'Europe. Cette correspondance lui fut fort utile pour la formation de son cabinet. On estimait beaucoup sa collection de tableaux, d'estampes et de dessins. L'amour de l'étude le domina toute sa vie; il travaillait dix à douze heures par jour et ne sortait de son cabinet que pour remplir les devoirs de son état. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 29 novembre 1765, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge; il était membre des sociétés royales des sciences de Londres et de Montpellier, et avait remplacé Réaumur à l'académie de la Rochelle. Le *Catalogue* de ses tableaux, estampes, coquilles et autres curiosités, fut publié après sa mort par P. Remy, Paris, 1766, in-8°. — Son fils (Antoine-Nicolas), reçu maître-des-comptes en 1746, avait hérité du goût de son père pour les beaux-arts. Nous lui sommes redevables d'une *Vie de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est incomplet et inexact; l'auteur n'a même pas pris la peine de rédiger les notices qu'il a empruntées aux différents journaux du temps; il les a textuellement fait imprimer telles qu'il les avait trouvées, sans le moindre changement, mais avec toutes leurs fautes et leurs incorrections. Quand il lui arrive de quitter les ciseaux du compilateur pour prendre la plume du biographe, il n'appuye les faits qu'il rapporte d'aucune autorité, semble dédaigner la critique qui pourrait les discuter, et les raconte avec toute leur invraisemblance. Dezallier est encore auteur d'un *Voyage pittoresque de Paris*, 1752, in-12, qui a été souvent reproduit sous différents titres par d'effrontés plagiaires; d'un *Voyage des environs de Paris*, qui a eu le même sort; d'un *Manuel du jardinier*, 1722, in-12; et d'un *Dictionnaire du jardinier*, 1777, in-12, fig.; il a été l'éditeur de la *Théorie du jardinage*, de l'abbé Schabol, 1771, in-12, et de la *Pratique du jardinage*, du même auteur, 1770, in-12, 2 vol. Dezallier est mort au commencement de 1794 : il avait épousé une des sœurs du célèbre bibliographe Mercier de St.-Léger. A—s.

Digitized by Google

DEZÈDE, ou DEZAIDES. Ce fut sous ce nom que se fit connaître, vers la fin du siècle dernier, un compositeur agréable, dont on a toujours ignoré la famille et la patrie; les uns l'on dit allemand, et d'autres lyonnais. Si l'on en juge par la riche pension qu'il recevait, il appartenait à une maison très opulente. Son éducation fut confiée à un abbé qui, entre autres instructions, lui donna des leçons de harpe. Dezède vint de bonne heure à Paris; mais ayant fait, malgré les représentations de son notaire, des démarches réitérées pour connaître sa famille, il perdit sa pension, et fut obligé de tirer parti de ses talents pour la composition. Il débuta aux Italiens en 1772 par l'opéra de *Julie*, paroles de Monvel, et donna successivement l'*Erreur d'un moment*, le *Stratagême découvert* (1773); les *trois Fermiers* (1777); *Zulime*, le *Porteur de chaise* (1778); *à Trompeur trompeur et demi*, *Cécile* (1780); *Blaise* et *Babet* (1783); *Alexis et Justine* (1785); la *Cinquantaine*, les *deux Pages*, *Ferdinand*, ou *la suite des deux Pages*. Ses productions à l'Opéra sont *Fatmé*, ou le *Langage des fleurs* (1777); *Péronne sauvée* (1783), et *Alcindor* (1787). Dezède fut créateur d'un style qui n'a point été imité. La plupart des sujets qu'il a traités sont des sujets champêtres, et personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre, aussi l'appelait-on l'*Orphée des champs*. Sévère observateur des convenances de la scène, il savait donner à chaque rôle le caractère qui lui convenait, et dans aucune de ses pièces on n'en trouvera deux qui se ressemblent. Ses tableaux sont frais et terminés avec soin. Ses bergères sont coquettes, ses bergers passionnés, ses paysans pleins de bonhommie et d'une franche gaîté. Il sait tirer un parti brillant de son orchestre, dans lequel il s'abandonne quelquefois à la bouffonnerie. Ces qualités feront croire aisément qu'il ne devait pas réussir aussi bien dans le grand opéra, et en effet ses productions en ce genre sont très inférieures aux autres. Dezède fut intimement lié avec la célèbre Bellecour, connue sous le nom de Gogo. Il avait la taille, la tournure, l'accoûtrement du peintre Greuze, et ne lui cédait ni en originalité ni en affectation. Il mourut en 1792. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces villageoises, et jamais musicien ne rendit mieux les intentions du poète. D. L.

DEZOTEUX (François), docteur en médecine, naquit à Boulogne-sur-Mer en 1724. Après avoir terminé ses études classiques, il se consacra à l'art de guérir. La guerre que la France eut alors à soutenir en Westphalie, puis en Flandre fut pour Dezoteux une école où il alla augmenter la somme de ses connaissances. Il s'y distingua dans les hôpitaux de l'armée, où il était élève, par son aptitude, son zèle et son humanité. Après la bataille de Fontenoy il fut promu au grade de chirurgien aide-major, et bientôt on le nomma chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. En 1760 il remplaça le célèbre Garangeot en qualité de chirurgien-major du régiment du roi, infanterie, et prit ses degrés en médecine à la faculté de Besançon. C'est dans cette ville que commença la réputation brillante dont il a joui. Dezoteux était partisan de l'inoculation, et il employait tous les moyens que donne la persuasion pour la propager. Un nommé *Acton*(1), gentilhomme ir-

(1) Le fameux Acton, premier ministre du roi de Naples, était fils de cet inoculateur.

landais et chirurgien, habitait Besançon, où il s'adonnait à l'inoculation. C'était un empirique ignorant, qui employait une méthode extraordinaire et absurde pour inoculer. Des accidents mortels en ayant été le résultat, l'inoculation fut dès-lors un objet d'effroi pour les parents; elle allait tomber dans le plus grand discrédit sans le zèle avec lequel Dezoteux éclaira le public. Il lui fallut mettre au grand jour l'ignorance d'Acton et les inconvénients de son procédé. Ce charlatan lui intenta en 1765 un procès que Dezoteux gagna; mais ce n'était pas assez, il devait encore convaincre le public comme il avait convaincu les tribunaux. Il publia des pièces justificatives où il démontrait en même temps, l'innocuité de la variole lorsqu'elle est inoculée, et tous les dangers qui devaient résulter du procédé d'Acton. Celui-ci intrigua, et le parlement de Besançon intervenant dans la querelle fit défense à Dezoteux d'imprimer à Besançon aucun écrit ultérieur; mais surmontant ce nouvel obstacle, il fit paraître à Lons-le-Saulnier ses *pièces justificatives concernant l'inoculation.* Ce mémoire, le plus remarquable de tous ceux qui étaient résultés de cette contestation ridicule, termina le débat, et remit l'inoculation en crédit dans la Franche Comté. Instruit en 1766 qu'une méthode plus avantageuse que l'ancienne venait d'être employée à Londres (celle des piqûres et l'usage de l'air frais pendant le stade d'irruption surtout), notre inoculateur philanthrope partit pour Londres afin d'étudier le nouveau procédé; bientôt il revint en France, et y propagea la méthode appelée *suttonienne* (*V.* SUTTON.) Dezoteux commença ses premiers essais à Nanci, puis à Passy, près Paris; il appela pour témoins les gens de l'art les plus renommés, ainsi que son ami le savant la Condamine, qui dès long-temps s'était déclaré l'avocat de l'inoculation. Lié d'une étroite amitié avec le docteur Gandoger, de Nanci, Dezoteux lui sacrifia ses notes et ses observations sur l'inoculation, et lui fournit par-là les plus précieux matériaux du traité-pratique de l'inoculation que ce médecin publia en 1768. Dezoteux, toujours animé du désir de contribuer aux progrès de son art, imagina de fonder dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire. Le duc du Châtelet, colonel de ce corps, obtint de Louis XVI la création de l'école, et Dezoteux en fut nommé le chef. Cette institution a joui d'une juste célébrité; on y comptait régulièrement soixante élèves; elle a fourni aux armées d'excellents sujets et des professeurs dont s'honorent encore nos facultés de médecine. En récompense de ses services Dezoteux fut nommé chirurgien consultant des armées, et obtint la décoration de l'ordre de S. Michel en 1778. En 1789 il fut appelé auprès du ministre de la guerre en qualité d'inspecteur des hôpitaux militaires. Devenu infirme en 1793 il obtint sa retraite; mais dans ces temps de calamités on ne lui en paya point les émoluments. Réduit à la plus cruelle indigence, il ne subsista pendant quelque temps qu'à l'aide de ses amis. Les membres de l'inspection de santé militaire, ses anciens collègues, touchés de la situation de ce vieillard, le firent nommer médecin de la succursale des Invalides qu'on venait d'établir à Versailles. Cette maison ayant ensuite été supprimée, Dezoteux vint jouir de sa pension à Paris. Mais au bout de quinze mois il mourut à Versailles, le 2 février 1803, âgé de soixante-dix-neuf ans. Dezoteux était

un habile praticien; il exerça sa profession avec dignité, et poussa le désintéressement jusqu'à l'excès. C'était un bon citoyen, un ardent ami de l'humanité, le protecteur et l'ami de ses disciples, qui tous avaient pour lui une profonde vénération. Outre ses écrits au sujet d'*Acton*, Dezoteux a publié en société avec le docteur Valentin, l'un de ses plus savants élèves, un *Traité historique sur l'inoculation*, in-8°., Paris, an 8 : c'est un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur cette matière. Dezoteux était oncle de Cormatin (*V.* CORMATIN.) F—R.

DHAFER, 12°. khalife fathimite d'Egypte, monta sur le trône en djoumadi 2°., l'an 344 de l'hégyre (octobre 955 de Jésus-Christ), quoiqu'il fût le plus jeune de ses frères; mais ce fut la tendresse de son père, le penchant du peuple et la politique du premier ministre, qui lui firent décerner la couronne. Pendant un règne de quatre ans et huit mois, il se livra sans réserve aux plaisirs, vivant familièrement avec des chanteurs et des danseuses, se consacrant tout entier aux jeux et aux divertissements. Il affectionnait particulièrement Nasr, fils d'Abbas, son vézyr; il le comblait sans cesse de richesses, de présents et d'honneurs. Cette vive amitié fit juger en mal la nature des rapports qui existaient entr'eux; Nasr, se trouvant offensé de ces soupçons, s'introduisit dans son palais, le tua, et s'évada avant qu'on connût le meurtre. Le même jour, son père se rendit au palais, annonça la mort de Dhafer, fit mourir les deux fils de ce prince, sous prétexte qu'ils avaient trempé leurs mains dans le sang de leur père, et mit sur le trône Faïz, fils de Dhafer, âgé de cinq ans. C'était ainsi qu'à cette époque, les ministres se conservaient l'autorité en mettant sur le trône des princes incapables de régner. Dhafer fut assassiné au milieu de moharrem, 349 de l'hégyre (mars 960 de J.-C.). Son nom était Ismaïl. Sous son règne, Ascalon fut pris par les Francs, et la dynastie des fathimites marcha à grands pas vers sa ruine. J—N.

DHAHER, 7°. khalife fathimite d'Egypte, naquit, selon Macrizy, le 11 de ramadhan, 395 de l'hégyre (20 juin 1005), et fut proclamé khalife après le meurtre de son père, le fameux Hakem (*Voyez* HAKEM.), vers la fin de chaoual 411 (fév. 1021). S'il ne partagea point les folies de son père, il n'en fut pas moins un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs. Son règne, qui fut d'une assez longue durée, ne présente aucun évènement remarquable, à l'exception des changements fréquents de ministres, qui peignent la légèreté de son caractère, un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices, et une disette affreuse dont les annales de l'Egypte présentent peu d'exemples. Ses sujets, à son imitation, entretinrent un grand nombre de danseurs et de chanteurs. Dhaher, dont le nom est Ali, mourut au milieu de chaaban 427 (Juin, 1036 de J.-C.). Son empire s'étendait sur l'Egypte, la Syrie, l'Hedjaz et la partie de l'Afrique que les Arabes appellent Afrikyyah. Il eut pour successeur Mostanser son fils. J—N.

DHAHER, 35° khalife abbasside, succéda à son père Nasser (*Voy.* NASSER), en 622 de l'hégyre (1225 de J.-C.). Il passa de la prison au trône, et commença à régner à l'âge de 52 ans, ce qui lui fit dire, lorsqu'on vint le saluer khalyfe: Convient-il d'ouvrir une boutique lorsque le soleil se couche; quoi, j'ai plus de 50 ans et je

vais prendre le sceptre ! Nasser l'avait désigné pour son successeur, mais redoutant ses grandes qualités, il l'avait privé du trône et de la liberté. Cependant lorsqu'il se vit près de mourir sans autre enfant qui pût lui succéder que Dhaher, il le fit reconnaître de nouveau pour khalife, sans toutefois lui rendre la liberté. Dhaher ne régna que neuf mois; il apparut comme un astre bienfaisant qui devait réparer les maux et les malheurs du peuple; la justice, la libéralité, la droiture, la bonté, étaient montées avec lui sur le trône, et l'exercice de ces vertus occupa les courts instants de son règne. Depuis le khalife Ommiade Omar ben Abd-el-Azyz, les Musulmans n'avaient jamais été gouvernés par un si bon prince. Aussi sa mort fut-elle regardée comme l'adversité la plus grande. Dhaher, dont le nom propre est Mohammed, mourut le 14 de redjeb, 623 de l'hég. (10 juillet 1226). Ce fut sous son règne qu'un incendie consuma les tombeaux des imams Mouça et Aldjavad. Les habitants de Bagdad lui durent un très beau pont qu'il fit jeter sur le Tigre. Il eut pour successeur Mostanser. J—N.

DHAHER, fameux chéikh de la Palestine, remplit l'Orient du bruit de ses exploits pendant près de trente ans, et sut tour-à-tour se faire craindre et caresser de la Sublime Porte dont il battit souvent les armées. Cet homme extraordinaire était Arabe d'origine et issu des Béni-Zyadnéh, l'une des tribus les plus puissantes des Bedouins qui errent sur les bords du Jourdain et du lac de Tibériade. Selon les mœurs du pays, ses premières années avaient été consacrées aux soins et à la conduite des troupeaux. Vers le commencement du 18e. siècle, après la mort d'Omar son père, Safad petite ville située dans les montagnes au nord-ouest du lac de Tibériade, lui échût en partage, et il y ajouta peu à près Tibériade. Cet envahissement lui ayant attiré les armes du pacha de Damas, Dhaher allait succomber lorsqu'une mort subite le délivra de son ennemi. Depuis cet événement, c'est-à-dire depuis 1742, jusqu'en 1775, époque de sa mort, le chéikh ne cessa d'avoir les armes à la main, combattant ses propres parents, ses enfants, ses voisins ou les Turks, déployant en toute circonstance, une rare activité, une bonne foi scrupuleuse, une bravoure à toute épreuve, et s'attirant l'admiration générale par ces belles qualités. Devenu maître du pouvoir absolu, par la mort de son oncle et de ses frères avec lesquels il avait partagé le gouvernement, il ouvrit une vaste carrière à son ambition. Le commerce qu'il faisait l'ayant pénétré de la nécessité de se procurer un port de mer, il s'empara d'Acre par adresse en 1749, et cet endroit qui n'était qu'un monceau de ruines, un misérable village sans défense, devint par ses soins un point fortifié et considérable, dont il fit le siége de sa domination. Quoique Dhaher eût cherché à légitimer ce coup de main auprès de la Porte, par des protestations de respect et d'obéissance, et la distribution de fortes sommes, le gouvernement Othoman ne se fit point illusion sur ses procédés; mais il prit patience, temporisa, suscita des voisins, des parents, des enfants. Le divan sait par une longue expérience que ces moyens sont les seuls qui lui réussissent, et enrichissent tôt ou tard le sulthân des épargnes des officiers rebelles. Après avoir fortifié sa ville principale, Dhaher se livra aux soins de l'administration; il encouragea l'agriculture, réprima les courses des tri-

bus arabes voisines, exerça la justice; bientôt son domaine se peupla d'une foule de gens qui accouraient de toutes les parties de la Syrie, sûrs de trouver à l'ombre de sa puissance, sûreté pour leurs personnes et leurs biens, tolérance pour leurs opinions religieuses; on vit même une troupe de Grecs fuyant les vexations du pacha de Chypre, recevoir sous les murs d'Acre des terrains dont ils firent des jardins fertiles. Ainsi la conduite sage et juste de Dhaher tournait au profit de sa propre puissance. Un autre trait de sa politique sage et prévoyante, fut de s'unir aux grandes tribus du désert chez lesquelles il maria ses enfants, et de s'attacher les Moutoualis, peuple de sectaires, qui habite dans les environs de Tyr, en offrant aux pachas de Saïde et de Damas d'être leur caution et de payer leur tribut. Ce fut ainsi qu'il s'assura l'amitié d'un peuple en état de mettre sur pied dix mille hommes de cavalerie. Cependant le cours de ses succès était ralenti et troublé par les dissensions des propres enfants de Dhaher; tantôt il vivait en guerre avec eux, et tantôt les frères se faisaient la guerre, et c'était le peuple qui supportait les charges et les désastres de ces rébellions. D'ailleurs le chéykh devenait vieux, et chacun d'eux voulait jouir, par anticipation, d'un trône qui devait bientôt être vacant. Dhaher qui s'était contenté, jusqu'en 1768, de jouir du pouvoir, sans se parer de titres pompeux, sollicita à cette époque l'investiture durable de son gouvernement, pour lui et ses successeurs, et les titres fastueux de chéykh d'Acre, commandant de Nazareth, de Tabarié, de Safad, et chéykh de toute la Galilée. La Porte satisfit à ses demandes, sans perdre le souvenir de sa conduite; elle n'oublia ni ses envahissements successifs, ni le pillage de la caravane de la Mekke, action impie dont Dhaher s'était souillé en 1757, ni les relations qu'il entretenait avec les corsaires maltais, qui infestaient les côtes de la Syrie, et venaient vendre à Acre le produit de leurs brigandages; enfin elle voyait avec crainte dans Aly, fils aîné de Dhaher, un successeur digne d'un tel père, par sa valeur et son activité. En 1760 la Porte avait élevé au pachalik de Damas, Othman, fils de Dhaher, qui avait trahi son père et s'était toujours déclaré son ennemi; en 1765 elle conféra à ses enfants les fonctions de pacha de Tripoli et de Saïde; ce moyen échoua, et Othman qui comptait surprendre Dhaher, fut lui-même honteusement battu par Aly; mais les vexations, les tyrannies d'Othman, servirent encore mieux le chéykh que ce succès; des révoltes éclatèrent à Ramléh, à Gaza, à Jaffa, et sa puissance en prit de nouveaux accroissements. L'année 1770 vit s'opérer la réunion de Dhaher et d'Aly-bey, ce mamlouk célèbre, qui prétendit au titre de sulthân, se rendit maître de l'Égypte et de la Mekke, voulut donner au commerce de l'Inde et de l'Occident son ancienne direction par la mer Rouge, et fit présager à l'Europe une grande révolution dans l'Orient. En 1771 les armées réunies de ces deux rebelles, battirent complètement le pacha de Damas, et se seraient rendues maîtresses de la ville entière, sans la désertion de Mohammed-Bey qui tourna bride subitement et retourna au Caire. Dhaher, quoique abandonné de ses alliés, ne laissa pas de mettre de nouveau en déroute l'armée d'Othman, pacha de Damas. Mohammed-Bey, de retour au Caire, vécut bientôt en guerre ouverte avec Aly-Bey, et ce fameux mamlouk, après avoir

rempli l'Europe et une partie de l'Asie du bruit de son nom, vint en fugitif réclamer un asile près de Dhaher. Ces deux chefs remportèrent un nouvel avantage contre les Turks, qui, sous la conduite de sept pachas, assiégeaient Saïde. Nous passerons sous silence plusieurs succès obtenus par Dhaher et Aly-Bey. Ce dernier quitta la Syrie, en 1773, pour retourner en Egypte, trompé par les fausses lettres que lui adressait Mohammed-Bey, et y périt : cette mort affligea profondément Dhaher à qui elle enlevait un allié puissant. L'union qu'il contracta avec les Druses, les succès qu'il obtint contre le fameux Djezzar pacha, gouverneur de Baïrout, apportèrent quelques adoucissements à sa peine; mais sa position avait bien changé. Mohammed-Bey, débarrasssé d'Aly-Bey, tourna ses armes contre la Syrie, et la Porte comptant sur ce traître, rendit à Othman le pachalik de Damas, avec une autorité absolue sur la Syrie; à cela se joignirent de nouvelles dissentions parmi les enfants de Dhaher, dissentions excitées par la conduite d'Ibrahim-Sahbagh, son ministre. Depuis 1774, la fortune qui avait été jusqu'alors favorable à ce chéykh, commença à l'abandonner; quelques avantages remportés par son fils Aly ne s'opposaient que faiblement à la puissance des Turks, et d'ailleurs les Russes qui avaient aidé Dhaher en plusieurs circonstances, concluaient la paix avec la Porte. Dhaher songea à faire la sienne; il fut convenu qu'il mettrait bas les armes ainsi que ses enfants; que ceux-ci conserveraient le gouvernement de leur pays et recevraient les queues, symbole de l'autorité chez les Turks; que Saïde serait restituée et le tribut acquitté fidèlement. Ces conditions, proposées et arrêtées sans la participation des fils de Dhaher, déterminèrent leur révolte; ils abandonnèrent leur père et se retirèrent chacun d'un côté opposé. Sur ces entrefaites, en 1775, Mohammed-Bey entra en Palestine; tout conspira à la ruine de Dhaher; les Druses n'osèrent remuer; les villes n'opposèrent aucune résistance; les Moutoualis restèrent immobiles; abandonné du peuple dont il avait plusieurs fois éprouvé la fidélité, ce vieux chéikh prit la fuite vers les montagnes, avec son ministre Ibrahim, qui avait suscité ces désastres par ses iniquités; les Mamlouks se rendirent maîtres d'Acre. La mort subite de Mohammed-Bey remit à la vérité le chéikh en possession de cette ville; mais une flotte turke vint assiéger Saïde et Dhaher s'apperçut trop tard que la paix accordée par la Porte n'était qu'une ruse pour le perdre. Assiégé, bombardé dans St.-Jean-d'Acre, il eût encore pu se tirer de ce mauvais pas, sans l'avarice de son ministre, qui refusa d'acheter l'inaction du capitan-pacha par une forte somme d'argent. Ce refus indigna l'officier des barbaresques; ils cessèrent de tirer sur les Turks et restèrent dans l'inaction. Alors Dhaher ne pouvant désormais songer à la résistance voulut prendre la fuite; un barbaresque le blessa d'un coup de fusil, et quelques autres gens de cette troupe lui coupèrent la tête : elle fut portée au capitan-pacha, qui l'envoya à Constantinople, après l'avoir long-temps contemplée avec une féroce satisfaction, et l'avoir chargée d'injures. « Tel » fut, dit M. de Volney, la fin tragique » d'un homme, digne à bien des égards » d'un meilleur sort. Depuis long-temps » la Syrie n'a point vu de commandant » montrer un aussi grand caractère. » Dans les affaires militaires personne » n'avait plus de courage, d'activité, » de sang froid, de ressources; dans

» les affaires politiques, sa franchise » n'était pas même altérée par son am- » bition; il n'aimait que les moyens » hardis et découverts; il préférait les » dangers des combats aux ruses des » intrigues. L'opinion de sa justice » avait établi dans ses états une sécu- » rité inconnue en Turquie; elle n'était » point troublée par la diversité des » religions; il avait pour cet article la » tolérance, ou si l'on veut, l'indiffé- » rence des Arabes-Bédouins; il avait » aussi conservé leur simplicité, leurs » préjugés, leurs goûts; sa table ne » différait pas de celle d'un riche fer- » mier; le luxe de ses vêtements ne » s'étendait pas au-delà de quelques » pelisses, et jamais il ne porta de » bijoux; toute sa dépense consistait » en juments de race, et il en a payé » quelques-unes jusqu'à 20,000 liv. » Il aimait beaucoup les femmes; mais » en même temps il était si jaloux de » la décence des mœurs, qu'il avait » décerné peine de mort contre toute » personne surprise en délit de galan- » terie et contre quiconque insulterait » une femme; enfin il avait saisi un » milieu difficile à tenir entre la pro- » digalité et l'avarice; il était tout à- » la-fois généreux et économe. » Après la mort de Dhaher, qui périt âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, le fameux Djezzar (*V.* Djezzar) devint pacha d'Acre, et reçut la commission de détruire les enfants du cheikh; employant tour-à-tour la force et l'adresse, il se rendit maître de trois d'entr'eux, Othman, Seïd et Ahmed; mais Aly, le terrible et intrépide Aly, dont le nom seul portait l'effroi parmi les troupes turkes, dont les exploits ont en quelque sorte éternisé la mémoire, résista près d'une année, et ne succomba que par trahison: des barbaresques vinrent réclamer son appui, et profitant de l'hospitalité qu'il leur accorda, lui plongèrent le poignard dans le sein. Le capitan-pacha, ne gardant plus de mesure, fit alors égorger Seïd, Ahmed et leurs enfants. Le seul Othman fut épargné en faveur de son talent pour la poésie, et envoyé à Constantinople: il occupait, il y a peu d'années, le pachalik de Burse; les enfants des fils de Dhaher, également envoyés à Constantinople, entrèrent au service du sérail, et y vivent encore aujourd'hui: telle fut la fin de la maison de Dhaher.

J.—n.

DHAHÉRY. *Voy.* Khalyl Dahéry.

D'HANNETAIRE. *Voy.* Hannetaire (d').

DHELL ou D'HÈLE (Thomas), né en Angleterre dans le comté de Glocester, d'une famille distinguée (1), vers l'an 1740, passa sa jeunesse au service de la marine anglaise. Il fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'en 1763. Il voyagea alors en Italie pendant plusieurs années, et vint à Paris en 1770. Une femme lui mangea le reste de sa fortune; il travailla pour le théâtre, et se mit au premier rang parmi nos auteurs d'opéras comiques. On a de lui trois ouvrages qui sont depuis long-temps en possession de la scène; tous les trois, il est vrai, ont été mis en musique par Grétry; mais ici le mérite du musicien est réuni au mérite de l'auteur. Dhell avait préparé, on pourrait dire composé, un 4e. opéra comique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Pendant qu'il était au service, il s'était un jour enivré de punch avec quelques officiers: la nuit il eut une altération si grande, qu'il porta à sa bouche une bouteille d'eau forte que le

(1) Le véritable nom est *Hales*, que les Anglais prononcent *Hélès*, dont les journaux français ont fait *Dhell* et *d'Hele*, noms sous lesquels l'auteur est connu, et qu'on lit à la tête de ses ouvrages.

roulis du vaisseau avait amenée près de lui. Cet accident et les excès auxquels il se livra avec les femmes affaiblirent sa poitrine, et il mourut le 27 décembre 1780. Dhell parlait peu, mais bien. Lorsqu'il approuvait, c'était d'un léger coup de tête. Quand on racontait devant lui des histoires connues, il interrompait les bavards en disant d'un ton sec : *c'est imprimé.* Il était lent dans ses productions, et n'écrivait rien qu'il n'eût dans sa tête l'ensemble de l'ouvrage. Il ne pouvait écrire en vers. Il disait qu'un vers lui coûtait plus qu'une scène. Anseaume versifia la partie lyrique du *Jugement de Midas ;* Levasseur, ancien capitaine de dragons, fit la même opération pour l'*Amant jaloux*. Grétry, qui nous apprend ces particularités et les anecdotes que nous rapportons, ne dit pas de qui est la partie lyrique des *Événements imprévus*. Dhell ne se gênait pas avec ses amis. Un jour il alla chez l'un d'eux, se revêtit d'une nippe dont il avait besoin, et sortit. Son ami rentre, et en s'habillant ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. Dhell seul était entré dans l'appartement; mais on n'osait le soupçonner. Cependant le soir l'ami rencontra Dhell, et lui posant la main sur la cuisse : « Ne sont-ce pas là mes culottes? dit-il. — Oui, je n'en avais point, répondit Dhell. » On a cité Dhell comme un modèle d'ingratitude; mais, comme le remarque Grétry, peut-être eût-il oublié les services qu'il aurait rendus, comme il oubliait les bienfaits qu'il recevait. Forcé de se battre avec un homme qui l'insultait, après lui avoir prêté de l'argent qu'il ne pouvait rendre, Dhell lui fit sauter son épée, et lui dit avec tout le flegme anglais : « Si je n'étais votre débiteur, » je vous tuerais; si nous avions des » témoins, je vous blesserais; nous » sommes seuls, je vous pardonne. » Les ouvrages de Dhell sont : I. le *Jugement de Midas*, comédie en trois actes mêlée d'ariettes, représentée sur le théâtre de la comédie italienne, le 27 juin 1778; II. les *Fausses apparences*, ou l'*Amant jaloux*, en trois actes, représentée à Paris le 23 décembre 1778; III. les *Événements imprévus*, en trois actes, représentée à Paris le 13 novembre 1779; IV. *Gilles ravisseur*, comédie en un acte, représentée sur le théâtre des Variétés en 1779. Ces quatre pièces sont imprimées; les trois premières sont dans le *Théâtre de l'Opéra comique*, 1811-1812, 8 vol. in-18; V. le *Roman de mon oncle*, conte, imprimé dans la *Correspondance de Grimm*, 2ᵉ. partie, tome IV, page 22. A. B—T.

D'HERMIGNY. *Voy.* HERMIGNY.

D'HOZIER (PIERRE), sieur de la Garde, gentilhomme provençal, fut le premier qui débrouilla l'histoire généalogique, et en fit une science. Il naquit à Marseille le 10 juillet 1592. Son père, capitaine et viguier de la ville de Salon, le destina d'abord au métier des armes; et il servit quelque temps dans les chevau-légers. Louis XIII et Louis XIV l'honorèrent de leur confiance, et il la dut à sa probité autant qu'à ses lumières. Il fut nommé l'un des cent gentilshommes de la maison du roi en 1620, chevalier de l'ordre de St.-Michel en 1628, et obtint une pension en 1629. Il succéda l'an 1641 au vicomte de St.-Maurice, qui l'avait désigné pour son successeur dans la charge de juge d'armes de France, créée par édit du mois de juin 1615, sur la demande des états-généraux. En 1642, il fut fait maître-d'hôtel du roi; en 1643, il fut commis pour certifier la noblesse des écuyers et des pages de la grande et de la petite écuries; il était

gentilhomme ordinaire de la chambre; enfin Louis XIV lui donna, en 1654, un brevet de conseiller d'état : « De » véritablement grands hommes, dit » Voltaire, ont été bien moins récom- » pensés. Leurs travaux n'étaient pas » si nécessaires à la vanité humaine. » L'abbé de Marolles l'appelle dans ses *Mémoires* « le nompareil généalogiste, » le premier homme de son temps » dans cette sorte de curiosité. » Il prenait aussi le titre d'historiographe. Il avait épousé en 1630 une demoiselle de Cerini, issue d'une famille noble de la Toscane, dont il eut deux enfants qui furent aussi généalogistes du roi. Les correspondances qu'il entretenait dans le royaume et dans les pays étrangers furent très utiles à Théophraste Renaudot, son ami intime, qui avait commencé la *Gazette de France*, sous le titre de *Bureau d'adresse*, en 1631. Les nouvelles que d'Hozier s'empressait de lui transmettre décidèrent le succès de cette feuille (*voy.* RENAUDOT). D'Hozier avait une mémoire prodigieuse. Il travailla, pendant cinquante ans, aux généalogies d'un grand nombre de familles. C'était un homme probe et religieux, un ami sûr et fidèle. Boileau fit ces vers pour être mis au bas de son portrait :

Des illustres maisons il publia la gloire ;
Ses talents surprendront tous les âges suivants ;
Il rendit tous les morts vivants dans sa mémoire,
Il ne mourra jamais dans celle des vivants.

Pierre d'Hozier mourut à Paris le 1er. décembre 1660. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés et manuscrits, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque historique de la France*. Les principaux sont : I. les *Armes et blazons des anciennes maisons de Bretagne*, dans l'*Histoire de Bretagne* de Pierre Le Baud, Paris, 1638, in-fol. : d'Hozier ne fut que l'éditeur de cette histoire, que M. Chaudon et d'autres biographes lui attribuent mal à propos ; II. l'*Histoire et milice du benoît St.-Esprit, contenant le blazon des armoiries de tous les chevaliers qui ont été honorés du cordon du dit ordre, depuis la première institution jusqu'à présent*, Paris, 1634, in-fol.; III. *Généalogie de la maison des sieurs de Larbour, dits depuis de Combaud*, Paris, 1629, in-4°.; IV. *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, Paris, 1654, in-4°.; V. *Généalogies des principales familles de France*, 150 vol. in-fol. manuscrits : ce vaste recueil, auquel Pierre d'Hozier et Charles René son fils travaillèrent chacun pendant cinquante ans, et qu'on peut appeler l'ouvrage d'un siècle, est conservé à la bibliothèque du Roi. Les autres *Généalogies* publiées par Pierre d'Hozier sont celles des maisons d'*Amanzé*, Dijon, 1659, in-fol.; de *Beurnonville*, Paris, 1657, in-fol.; de la *Dufferie*, Paris, Cramoisy, 1622, in-fol.; de *Gilliers*, 1652, in-fol.; de *Rouvroy*, in-fol.; de *St.-Simon*, 1632, in-fol., etc. D'Hozier fit encore imprimer des *Remarques sommaires sur la généalogie de la maison de Gondi*, Paris, 1652, in-fol., etc. On a aussi de lui des *Généalogies* manuscrites des maisons de *Bréauté*, de *Comminges*, de *Coucy*, etc.; les notes dont il a couvert presque toutes les marges d'un exemplaire du *Nobiliaire de Picardie* d'Haudicquer de Blancourt (conservé à la bibliothèque du Roi), démontrent toutes les faussetés qui firent condamner aux galères l'auteur de cet ouvrage. C'est à tort qu'on a imprimé sous le nom de Pierre d'Hozier des *Tables contenant les noms des provençaux illustres*, Aix, 1677, in-fol. : ce livre, rempli d'erreurs et de répétitions inutiles, est de Louis de Cormis, sieur de Beaure-

Digitized by Google

ceil, président au parlement de Provence. V—ve.

DHOZIER (Charles-René), fils du précédent, écuyer, conseiller du roi, généalogiste de sa maison, juge d'armes, garde de l'armorial-général de France, naquit en 1640, et mourut à Paris le 13 février 1732. Il se distingua par des connaissances étendues dans l'art héraldique et composa plusieurs ouvrages par ordre de Louis XIV. Le principal a pour titre: *Recherches sur la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. grand in-fol. (*V.* Caumartin, tom. vii, pag. 431). Il corrigea plus de quatre cents erreurs dans l'*Histoire de Charles IX*, par Varillas, et en donna une nouvelle édition, Paris, Barbin, 1686, 2 vol. in-4°. On a encore de lui: *la Généalogie de la maison de Conflans*, Châlons, in-fol; et la *Généalogie de la maison de la Fare*, Montpellier, 1695, in-fol. Il avait fait des *Recherches des armoiries de Bourgogne*, en 1698, composées de plus de 600 feuilles et écussons enluminés sur vélin, in-4°. Ce manuscrit était conservé à Dijon dans la bibliothèque de Fevret de Fontette. — D'Hozier (Louis-Pierre), neveu de Charles-René, et son successeur dans la charge de juge d'armes et grand généalogiste de France, mourut à Paris, conseiller du roi en ses conseils et chevalier doyen de son ordre, au mois de septembre 1767, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il est principalement connu par l'*Armorial de France* (qu'il composa avec son fils Antoine-Marie), Paris, 1738-1768, six registres en 10 vol. in-fol. Le premier registre formant les deux premiers tomes de ce grand ouvrage, ne contient que de simples notices; mais les registres suivants donnent des généalogies fort étendues avec l'indication des preuves; et ces généalogies sont détaillées, par ordre alphabétique dans la bibliothèque historique de la France, tome III, pages 732 et suivantes. — d'Hozier, sieur de Sérigny (Antoine-Marie), fils du précédent, lui succéda dans la charge de juge d'armes de la noblesse de France et de généalogiste de la cour; il est mort en 17 . Il publia en 1756, plusieurs écrits, et, entre autres un *Défi littéraire* sur la famille d'Alès de Corbet. Ce défi ne demeura pas sans réplique. Le *Mercure* devint le champ de bataille de cette dispute, dont le sujet était le nom d'Alès, que d'Hozier de Sérigny persistait à appeler *Aluye*. Il fit imprimer la même année l'*Histoire généalogique de la maison de Chastelard*, in-fol. Il composa, en 1776, un *Mémoire sur la maison de St-Remy de Valois*, issue des fils naturels que Henri II, roi de France, eut de Nicole de Savigny. Il en délivra en 1785, une expédition à Mme. de la Motte qui le fit imprimer à la suite de son mémoire, dans le procès du collier (*Voy.* La Motte.) V—ve.

DHYA-EDDYN. Sous cette épithète qui signifie la *Splendeur de la religion*, sont connus plusieurs auteurs musulmans, parmi lesquels on doit distinguer Abou-Mohammed Abd-allah, et Abou'lfatah Nasr-allah. Le premier, poète espagnol très célèbre, et regardé par Casiri comme le prince des poètes modernes, est, entre autres ouvrages, auteur d'un poëme sur l'art métrique, intitulé: *Casside'h Khezerdjyieh*, qui a été l'objet d'un grand nombre de commentaires, et dont il se trouve plusieurs manuscrits dans la bibliothèque de l'Escurial. Guadagnoli l'a publié avec une traduction latine à la fin de sa grammaire arabe, Rome, 1642. (*Voy.* Guadagnoli.) Quant

à Abou'l fatah Nasr-allah nous en parlerons au nom IBN EL ATSYR. J—N.

DIACCETO. *V.* CATTANI.

DIACRE. *V.* PAUL.

DIADES, ingénieur grec, apprit de Polydus de Thessalie l'art de construire des machines de guerre. Il fut choisi avec Chéréas, autre élève du même maître, pour accompagner Alexandre dans ses expéditions. Diades avait composé des ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus, sur les machines qu'il avait inventées. Il citait comme telles, les tours mobiles qu'il faisait porter toutes démontées à la suite des armées, une espèce de pont volant avec lequel on arrivait de plain-pied sur les murailles, enfin un corbeau pour les démanteler. Il avait écrit également sur la manière de construire le bélier à roues dont on faisait un grand usage. C'est Vitruve qui nous a conservé ces détails sur Diades et Chéréas. L—S—E.

DIADOCHUS, évêque de Photique, en Illyrie, vers 450, est regardé comme l'auteur d'un traité de la perfection spirituelle, écrit en grec et dont il nous reste cent chapitres. Le jésuite Fr. Turrien en fit une version latine ainsi que d'un ouvrage de S. Nil. Ces traductions furent imprimées sous ce titre : *S. Diadochi episcopi Photices capita centum de perfectione spirituali, et S. Nili capita CL. de oratione, Fr. Turriano interprete*, Florence, 1579, in-8°. C'est cette traduction que l'on trouve dans le tome V de l'édition de Lyon de la *Bibliotheca Patrum*. — Un autre DIADOCHUS (Marc), moine et évêque en Afrique, vivait dans le 5e. siècle, et parvint jusqu'à près de cent ans, c'était aussi un écrivain ascétique. Photius en fait mention dans sa bibliothèque, et Fabricius donne la liste de ses écrits dans la *Bibliotheca græca*, livre V, chapitre 24. Son traité *De paradiso et lege spirituali*, en 200 chapitres ou maximes, et celui *De his qui putant ex operibus se justificari*, ont été imprimés en grec avec une version latine de F. Opsopœus, Haguenau, 1531, in-8°., et par les soins de J. Fuehte, Helmstadt, 1616, in-8°. Son sermon contre les Ariens fut imprimé en grec avec une version latine de Jean-Rodolphe Wetstein, à la suite de l'écrit d'Origène, intitulé : *De oratione libellus*. Quelques-uns de ses opuscules font partie des *Opuscula præclara trium illustrium Patrum*, Ingolstadt, 1585, in-16; les deux autres PP. sont S. Ephrem et S. Nil. Balthasar Corder a donné des fragments de Diadochus dans sa *Catena in Lucam*. A. B—T.

DIADUMENIEN (MARCUS-OPELIUS-MACRINUS-ANTONINUS-DIADUMENIANUS), fils de l'empereur Macrin et de Nonnia Celsa, naquit, suivant Lampride, le 19 septembre de l'an 202 de notre ère. Il avait à peine neuf ans lorsque son père parvint à l'empire, après avoir fait assassiner Caracalla. Le nouvel empereur créa son fils césar, et lui donna le surnom d'Antonin, parce qu'il pensait que ce nom cher aux soldats les attacherait au jeune prince. Leur regret sur la mort de Caracalla ne venait que de ce qu'ils n'avaient plus d'Antonin pour les commander. Diadumenien fut encore revêtu des titres pompeux qu'on donnait aux fils des empereurs. Il fut nommé prince de la jeunesse, et fut le premier à qui on donna sur les médailles le titre de *nobilissimus*. On a cru qu'il avait été créé consul; mais Eckhel réfute très savamment cette opinion de Tillemont et de Khell, qui n'était appuyée que sur des médailles apocryphes ou mal lues. Les

Digitized by Google

auteurs qui ont écrit l'histoire de Macrin, et qui nous ont retracé les débauches de la mère de Diadumenien, ont fait rejaillir sur ce jeune prince la malveillance dont ils étaient animés contre le père, que Dion, son contemporain, traite moins sévèrement (*V.* MACRIN.) Lampride ne peut s'empêcher de louer la beauté et les grâces de Diadumenien; il le peint comme un enfant céleste (*sydereus et cœlestis*), lorsque pour la première fois il parut à l'armée avec les ornements impériaux; et quoiqu'il fût fils d'un africain, les médailles qui nous offrent son portrait peuvent justifier cet éloge. Il partagea le sort de Macrin, qui ne régna qu'un an, et fut massacré par les soldats d'Elagabale, qui lui ôtèrent la vie au moment où il tentait de se réfugier chez les Parthes. On lui attribue deux lettres, dans lesquelles il engageait son père à punir sévèrement tous ceux qui n'étaient pas ses partisans; mais il est difficile de croire qu'un prince aussi enfant ait pu exciter Macrin à ordonner la mort de ses ennemis. Les médailles grecques sont les seules qui lui donnent le titre d'Auguste; on ne le trouve point sur les latines, où il ne prend que celui de César; peut-être succomba-t-il avant d'avoir été reconnu par le sénat. Sur tous ces monuments son nom est *Diadumenianus*, et non *Diadumenus*, que lui donne la plus grande partie des historiens. Les médailles en or de ce prince sont d'une extrême rareté; elles sont un peu moins rares en argent et en bronze.
T—N.

DIAGO (FRANÇOIS), né à Bibel ou Vivel, petite ville d'Espagne dans le royaume de Valence, non loin de l'Arragon, entra dans l'ordre de St.-Dominique au couvent de St.-Onuphre, à quatre milles de Valence. Il professa la théologie à Barcelone, fut prieur au couvent de St.-Onuphre, d'abord en 1603, puis de 1611 à 1614. Mais au milieu de ses occupations, c'était toujours vers les études historiques que son goût le ramenait. Il se plaisait à fouiller dans les archives, et entreprit plusieurs voyages à ce dessein. Il s'était acquis un tel nom par ses travaux, que Philippe III le nomma historiographe de la couronne d'Arragon. Il mourut en 1615. On a de lui en espagnol: I. *Histoire de l'ordre des Frères Prêcheurs de la province d'Arragon*, Barcelone, 1599, in-folio. II. *Histoire de la vie et des miracles de St.-Vincent-Ferrier*, Barcelone, 1600, in-4°. III. *Histoire de St.-Raymond de Pennafort*, Barcelone, 1601, in-8°. IV. *Histoire de la vie exemplaire, des ouvrages et de la mort du P. Louis de Grenade*, Barcelone, 1605, in-8°. Diago fit imprimer à la suite deux traités, inédits jusqu'alors, du P. Louis de Grenade, l'un *de Mysterio incarnationis*, l'autre *de Scrupulis conscientiæ*. Cette vie a été traduite en latin par un anonyme, Cologne, 1614, in-12. Il en existe une traduction française. V. *Histoire des comtes de Barcelone*, Barcelone, 1603, in-folio; ouvrage qui, au jugement d'Antonio, est le fruit d'un grand travail, et que l'auteur de la *Bibliotheca hispanica historico-genealogico-heraldica*, publiée sous le nom de G. E. de Franckenau, dit jouir d'une grande réputation auprès des savants espagnols. On peut cependant reprocher à l'auteur d'être remonté jusqu'aux temps fabuleux, et de se montrer superstitieux. Diago ne s'est pas borné à parler des comtes de Barcelone; il donne aussi la généalogie des comtes d'Urgel, de la Cerdagne, du Roussillon, etc. VI. *Annales du royaume de Va-*

Digitized by Google

lence, tom. Ier., 1613, in-fol., commençant après le déluge, et venant jusqu'à la fin du règne de Jacques ou Jaime Ier., roi d'Arragon, de Valence et de Murcie en 1276. Le tome II devait venir jusqu'aux temps où vivait l'auteur, qui mourut lorsqu'il était près de le mettre sous presse. VII. *Vie du bienheureux Pierre de Luxembourg*. Antonio et Echard ne disent pas si cet ouvrage est imprimé ou s'il est resté manuscrit. VIII. *Vie du bienheureux St.-Humbert de Romans*. Antonio ne dit pas qu'elle ait été imprimée. Echard croit que cette vie est celle que l'on trouve en latin à la tête du Traité *de Eruditione prædicatorum* de Humbert de Romans, dont Diago donna la première édition complète en 1607, in-4°. Echard ajoute qu'il se peut que cette vie ait paru en espagnol. Il paraît que Diago avait écrit en latin un *Catalogue des évêques de Girone*, dont Etienne Corvera parle avec éloge dans sa *Catalonia illustrata*, et une *Description de la Catalogne*. Il est à croire que ces deux ouvrages sont restés manuscrits. A. B—T.

DIAGORAS, Rhodien, et célèbre athlète, descendait de Damagète, roi d'Ialysus, et d'une fille d'Aristomène, Messénien. Il remporta le prix du pugilat en la 79e. olympiade, l'an 464 avant J.-C., et sa victoire est le sujet de la septième Olympique de Pindare. Ses trois fils se distinguèrent également. Acusilas, l'aîné, fut vainqueur au pugilat; Damagète, le second, le fut au pancrace; et Doricus, le plus jeune, remporta dans trois olympiades consécutives le prix du pancrace. Callipatira, sa fille, eut deux fils qu'elle exerça elle-même, comme on peut le voir à son article. Diagoras, déjà avancé en âge, étant venu à Olympie avec ses deux fils aînés, ces jeunes gens, après avoir remporté la victoire, prirent leur père sur leurs bras, et le promenèrent en le portant dans toute l'assemblée des jeux, au milieu des acclamations des Grecs, qui le félicitaient et lui jetaient des fleurs. Un Spartiate, témoin de cette scène, lui dit : « Meurs, Diagoras, car tu ne » peux pas espérer de monter au » ciel; » comme voulant dire qu'au point de bonheur où il était arrivé, il ne lui restait plus qu'à mourir sur-le-champ. Aulu-Gelle raconte cela différemment : il dit que Diagoras vit couronner ses trois fils en la même olympiade, qu'ils lui mirent leurs couronnes sur la tête, et qu'il mourut de joie au milieu de leurs embrassements; mais Pausanias dit qu'il n'avait que deux de ses fils avec lui; ce qui rend plus croyable l'histoire telle qu'elle est rapportée par Cicéron et Plutarque. C—R.

DIAGORAS, né dans l'île de Mélos, l'une des Cyclades, fut, suivant quelques auteurs, disciple de Démocrite. On dit aussi qu'il s'adonna dans sa jeunesse à la poésie, et qu'il eut quelques succès dans le dithyrambe. On ajoute qu'il était alors très pieux et même superstitieux. Quelqu'un à qui il avait confié de l'argent ou un de ses poëmes, s'étant approprié ce dépôt par le moyen d'un faux serment, Diagoras voyant ce parjure impuni, en conclut qu'il n'y avait point de dieux. Mais nous croyons qu'on a confondu mal à propos Diagoras le poète avec le philosophe. Le premier était, suivant Suidas, contemporain de Pindare et de Bacchylides, et florissait en la 97e. olympiade; le second ne fut condamné qu'en la 91e., environ cinquante ans après. Il paraît certain que celui dont nous nous occupons vint à Athènes après que Mélos, sa patrie, eut été ruinée par

Alcibiade, l'an 416 avant J.-C. Il était déjà connu par ses opinions hardies. Se trouvant un jour dans l'ile de Samothrace, on voulut lui donner, comme une preuve de la Providence, le grand nombre d'offrandes faites dans le temple des Cabires par ceux qui avaient échappé aux naufrages en s'adressant aux dieux : « Vous en » verriez bien davantage, s'il y avait » celles de ceux qui ont péri, » répondit-il. Ses principes le firent rechercher par Alcibiade et les autres jeunes gens de son âge qui ne se piquaient pas d'un grand respect pour les opinions reçues. Ils se permirent de tourner en ridicule les mystères sacrés d'Eleusis, en les contrefaisant dans une maison particulière; ce qui donna lieu à une accusation célèbre. La qualité des autres accusés les mit pour quelque temps à l'abri; mais Diagoras fut poursuivi sur-le-champ. L'accusation portait qu'il avait tourné les mystères en ridicule, qu'il les avait divulgués, et qu'il détournait les gens de s'y faire initier. Comme les Athéniens n'entendaient pas raillerie sur ces matières, Diagoras prit la fuite. Il fut condamné quoiqu'absent, et l'on grava sur un cippe le décret rendu contre lui, par lequel on mit sa tête à prix, en promettant un talent à celui qui le tuerait, et deux à celui qui le livrerait vivant. Tous ces détails, tirés du Scholiaste d'Aristophane (*Oiseaux*, v. 1073) qui cite le Recueil de décrets fait par Craterus, prouvent que Diagoras ne fut point condamné pour athéisme, comme on le croit ordinairement; et Lysias, dans son Discours contre Andocide, dit également qu'il fut condamné pour ses discours impies contre des divinités particulières aux Athéniens, c'est-à-dire, les grandes déesses. Aussi quelques savants modernes ont-ils révoqué son athéisme en doute, malgré l'autorité positive de Cicéron, qui dit que Diagoras niait qu'il y eût des dieux. Après avoir quitté Athènes, Diagoras alla demeurer à Corinthe, où il termina ses jours. On lui attribuait les lois très sages que l'athlète Nicodore avait données à la ville de Mantinée, sa patrie. C—R.

DIALDIN. *Voyez* DHYA EDDYN.

DIAMANTE, peintre, naquit à Prato en Toscane vers la fin du 14e. siècle; il fut le disciple et l'imitateur de frère Philippe Lippi; il entra, comme son maître, dans les ordres religieux, et fit pour différentes églises de Florence, particulièrement pour l'église *del Carmine*, un nombre considérable de tableaux qui obtinrent l'admiration de ses contemporains. Diamante doit être mis au nombre des peintres qui ont préparé la renaissance de l'art en Italie. C'est à ce titre encore plus qu'au mérite intrinsèque de ses ouvrages qu'il doit la place honorable qu'il occupe dans l'histoire des premiers temps de la peinture moderne. Diamante mourut vers 1440. A—S.

DIAMANTINI (JEAN-JOSEPH), peintre et graveur à l'eau forte, né dans la Romagne en 1660, vint s'établir à Venise, où il fit pour différents édifices publics et particuliers un grand nombre d'ouvrages; il peignit dans l'église de St.-Moïse, en société avec les peintres les plus célèbres de son temps, une *Adoration des Mages* qui fut généralement admirée. On trouve dans ce tableau un bon ton de couleur, une manière ferme et le goût de l'école vénitienne. Comme il n'a signé presque aucun de ses tableaux, on les a quelquefois attribués au Titien. Ils sont en général comparables aux meilleurs ouvrages de Schidone. On voit de lui, dans la galerie de

Dresde, un *David avec la tête et le glaive de Goliath* en demi-figure. Le mérite de Diamantini le fit élever au rang de chevalier. Basan dit que cet artiste a gravé à l'eau forte quelques sujets de sa composition qui montrent plus de génie que de principes du dessin. Strutt ajoute : « Mon opinion » est que ce maître a gravé dans un » style libre et savant, avec une grande » finesse de pointe ; son dessin est » spirituel, les attitudes de ses figures » sont souvent pleines de grâce ; ses » têtes et ses autres extrémités sont » rendues d'une manière supérieure. » Il marquait souvent ses pièces de cette manière : *Diamantius, in. F.* Cet artiste a presque toujours gravé d'après ses propres compositions. Ses estampes sont encore remarquables en ce que chacune d'elles porte une dédicace. Diamantini mourut à Venise en 1722. A—s.

DIANA (BENOÎT), peintre, né à Venise, vivait vers l'an 1500. On voit de lui dans l'église *del Carmine* un tableau représentant *sainte Lucie*, qui fit mettre Diana par ses contemporains sur la même ligne que Jean Belin. On conserve encore aujourd'hui dans la sacristie des ci-devant Pères Servites un beau tableau d'autel de ce maître. On ignore de qui Diana fut élève ; mais il doit être compté au nombre des artistes qui ont le plus contribué à cette époque, en Italie, aux progrès de la peinture. A—s.

DIANA (JEAN-NICOLAS), jésuite, que les PP. Ribadeneira, Alegambe et Sotvell ont omis dans leur bibliothèque de cet ordre, a cependant composé un sermon sur S. Lucifer. Ce fut l'origine de beaucoup de persécutions contre Diana, qui, condamné par les inquisiteurs de Sardaigne, appela de leur sentence au conseil suprême de l'inquisition, et après douze ans et cinq mois vit enfin triompher sa cause, par arrêt du 19 décembre 1653. Diego Arze Reynoso, inquisiteur - général, nomma même Diana qualificateur général du conseil suprême de l'inquisition. — DIANA (Antonin), né à Palerme en Sicile, en 1595, d'une famille noble, entra chez les clercs réguliers en 1630, et s'adonna à la théologie morale, avec tant d'ardeur et de fruit, que bientôt il eut une très grande réputation. A peine ses ouvrages paraissaient - ils, qu'on les remettait sous presse dans les pays étrangers. Ainsi, les sept premières parties de ses œuvres furent, en moins de cinq ans, réimprimées deux fois à Palerme, deux fois à Lyon, trois fois en Espagne. Il s'acquit l'estime et l'amitié de quelques auteurs très considérés dans leurs temps, entr'autres Caramuel, Antoine Coton et Escobar. Des pays éloignés, et même du Nouveau - Monde, on lui écrivait pour le consulter comme l'oracle de la théologie morale. Le sénat de Palerme, les gouverneurs de la Sicile prenaient son avis dans les affaires les plus délicates ; les papes l'accueillirent, et il fut, sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VIII, examinateur des évêques. Diana mourut à Rome, le 22 juillet 1663 : il est oublié aujourd'hui. Le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques* lui reproche de ne pas être assez sévère. « Son style, ajoute-t-il, est comme ce» lui de la plupart des théologiens » scholastiques, c'est - à - dire, d'une » simplicité plate, mesquine et ram» pante. » On a de Diana : I. *Resolutionum moralium pars prima et secunda*, Palerme, 1629, in - fol. L'auteur publia dix autres parties, de 1636 à 1656 ; parmi les nombreuses réimpressions de ces douze parties, on distingue celle que donna P. Mar-

tin Alcolea, chartreux, sous le titre de *Diana coordinatus*, Lyon, 1667, in-fol; 1680, in-fol.; l'édition d'Anvers, 1656, 8 vol. in-fol., porte le titre de *Summa Diana;* elle a été donnée par Antoine Coton ou Cotonio, Sicilien, du tiers-ordre de St. François, et quelques autres personnes; cependant des bibliographes croient que les mots *Antonio Cotonio* sont le masque de *Ausonio Noctinot*. On connait au moins huit abrégés différents de toutes les parties de cet ouvrage, sans compter sept abrégés qui n'en embrassent que quelques parties. Charles Tomasi, clerc régulier, ayant entrepris une édition refondue des *Resolutiones* de Diana, et se voyant prévenu par Alcolea, publia du moins *Tabula aurea operum omnium Antonini Dianæ, quâ resolutionum plusquam sex millia ordinantur*, Rome, 1664, in-fol. II. *De primatu solius D. Petri disceptationes apologeticæ* 1647, in-4°., réimprimé dans le tome quatrième de la *Bibliotheca maxima pontificia*, de J. Th. Rocaberti. Charles Morales, clerc régulier de Madrid, a donné sous le titre de *A. R. P. D. Antoninus Diana Panormita*, Rome, 1697, in-fol., le recueil de ce qui se trouve dans tous les écrits de Diana, de relatif à l'autorité des papes, et a mis à la suite une apologie de Diana, sous le titre de *Diana vindicatus*. A. B—T.

DIANA MANTUANA. *Voy.* GHISI.

DIANE DE POITIERS, fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de St.-Vallier, d'une des plus anciennes familles du Dauphiné, naquit le 3 septembre 1499, et non pas le 14 mars 1500, comme le dit Bayle. Elle épousa à l'âge de 13 ans Louis de Brezé, comte de Maulevrier, grand-sénéchal de Normandie, dont la mère était fille de Charles VII et d'Agnès Sorel. Diane à qui on donna le nom *de Grande-sénéchale*, perdit son mari le 23 juillet 1531. C'est mal à propos que Mézerai et les historiens qui l'ont suivi, ont prétendu que François Ier. avait accordé, aux prières de Diane, la grâce du seigneur de St.-Vallier, condamné à mort pour avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, et que Diane avait payé cette grâce en faisant au roi le sacrifice de son honneur. La grande-sénéchale ne donna aucune prise sur sa conduite tant que vécut son mari, elle voulut même signaler sa tendresse pour lui, et en perpétuer le souvenir. Après la mort de Louis de Brezé, elle lui fit élever un superbe mausolée dans l'église de Notre-Dame de Rouen, elle porta le deuil toute sa vie, et ses couleurs, même dans le temps de sa plus grande faveur, furent toujours le noir et le blanc. Diane avait trente-un ans lorsqu'elle resta veuve. Le duc d'Orléans n'en avait que treize, ainsi leurs amours, dont on ne peut fixer l'époque avec exactitude, durent commencer beaucoup plus tard. Après la mort du dauphin François, Diane aimée du duc d'Orléans devenu dauphin, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier. Chacune eut son parti; et la haine des deux rivales éclata plus d'une fois par des scènes scandaleuses. La cour se partagea entre elles. La duchesse plus jeune de dix ans se flattait d'être plus belle que Diane, et la raillait sans cesse sur son âge disant qu'elle était née le jour que Diane avait été mariée. Pendant que la duchesse d'Etampes, et ses partisans, prodiguaient à Diane le nom de *vieille ridée*, la passion du dauphin semblait prendre de nouvelles forces. La beauté de Catherine de Médicis qu'il venait d'épouser, n'affaiblit point son attache-

ment pour Diane, et cette princesse elle-même fut obligée de ménager la favorite. Diane qui, pendant la vie de François Ier., n'avait joué à la cour qu'un rôle secondaire, vit tous les courtisans se réunir autour d'elle, après la mort de ce prince arrivée en 1547. Dès-lors elle régna en France sous le nom de Henri. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut d'exiler la duchesse d'Etampes, à qui pourtant elle laissa tous ses biens, se contentant de priver de leurs emplois ceux qui les devaient à la faveur de la duchesse. Bientôt Diane changea tout dans le conseil, dans le ministère et dans le parlement. Elle ôta à Pierre Lizet sa charge de premier président du parlement de Paris; elle chassa de la cour le chancelier Olivier, et fit donner les sceaux à Bertrandi. Le connétable ne put conserver sa puissance et son crédit, qu'en faisant honteusement la cour à la favorite. Au mois d'octobre 1548, le roi lui donna à vie le duché de Valentinois, elle prit alors le titre de duchesse de Valentinois. Elle obtint de Henri II le don de droit de confirmation; c'était un droit qu'avant l'établissement de la paulette, tous ceux qui possédaient des charges en France étaient obligés de payer à l'avènement de chaque roi pour s'y faire confirmer. Cette dernière faveur que François Ier. n'avait accordée qu'à sa mère, fit murmurer le peuple. Diane employa les fonds que lui rapporta cette libéralité à faire embellir le château d'*Anet*, que les poètes célébrèrent sous le nom de *Dianet*. Philibert Delorme en dirigea l'architecture, et malgré la distance des temps Anet soutenait encore de nos jours l'idée qu'on en avait alors. L'âge de Diane, qui rendait son empire sur le cœur du roi, si extraordinaire, fit croire à quelques-uns de ses contemporains qu'elle avait eu recours à la magie, pour l'enchaîner; et l'on renouvela à ce sujet le vieux conte de l'anneau enchanté de Charlemagne. Des auteurs graves tels que Théodore de Bèze et Pasquier n'ont pas dédaigné d'adopter ce préjugé populaire, et le dernier a même cherché à le prouver par des exemples. La véritable magie de Diane, fut le charme de l'esprit, des talents et des grâces; les louanges des beaux esprits qu'elle protégea, prouvent qu'elle était sensible aux agréments de la poésie et des belles-lettres; les Muses n'offrent guère leur encens qu'à ceux qui savent le goûter, et la reconnaissance seule n'a pas inspiré les vers de du Bellay, de Ronsard et de Pelletier. Au reste la beauté de Diane se conserva long-temps; elle mit tous ses soins à retarder l'outrage des années, elle y réussit. Elle ne fut jamais malade; et dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits. Eveillée le matin à six heures, elle montait à cheval, faisait une ou deux lieues et venait se remettre dans son lit où elle lisait jusqu'à midi. Ses traits étaient réguliers, son teint le plus uni et le plus beau qu'on pût voir, ses cheveux bouclés et d'un noir de jais. Brantôme, qui la vit peu de temps avant sa mort, assure qu'elle était encore belle. Mézeray, qui traite fort mal les favorites de nos rois, ne ménage point Diane. Le président de Thou lui attribue tous les malheurs du règne de Henri II, la rupture de la trève avec l'Espagne qui entraîna la perte de la bataille de St.-Quentin et causa des maux infinis à la France, et les persécutions que souffrirent les protestants. Il paraît en effet, par la haine que témoignent contre elle tous les écrivains calvinistes, que Diane contribua à inspirer à Henri ces cruelles idées d'into-

lérance qui semblaient poussées à l'excès sous ce règne. Ennemie déclarée de la réforme, Diane, dans son testament, déshérite ses filles dans le cas où elles embrasseraient les nouvelles opinions. On prétend, mais ce fait n'est point attesté, que la duchesse de Valentinois eut une fille de Henri II, et que ce prince ayant voulu la légitimer, Diane s'y opposa en lui disant avec fierté : *J'étais née pour avoir des enfants légitimes de vous ; j'ai été votre maîtresse parce que je vous aimais, je ne souffrirais pas qu'un arrêt me déclarât votre concubine.* Cette réponse où il y aurait eu un peu de jactance, est rapportée par Brantôme, dont le témoignage ne nous paraît pas suffisant pour constater la naissance de cette prétendue fille. Henri II, blessé dans un tournois, mourut le 10 juillet 1559. Dès que l'état de ce prince ne laissa plus d'espérance, Catherine de Médicis ordonna à la duchesse de Valentinois de se retirer, et lui fit redemander les pierreries de la couronne. *Le Roi est-il mort?* demanda Diane à celui qui était chargé de cette commission. Non, madame, répondit celui-ci ; mais il ne passera pas la journée. *Je n'ai donc point encore de maître*, répliqua-t-elle ; *que mes ennemis sachent que je ne les crains point ; quand ce prince ne sera plus, je serai trop occupée de la douleur de sa perte pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner.* Diane connaissait trop bien la cour pour croire que la reconnaissance y tînt contre la disgrâce ; elle sentit que plus son crédit l'avait élevée, plus sa chute serait effrayante. En effet, tous ses amis l'abandonnèrent, à l'exception du connétable de Montmorenci qui lui devait son rappel à la cour. Dès que le Roi fut expiré, Diane se retira à Anet où elle mourut, le 22 avril 1566, âgée de 66 ans. Le Roi avait porté les couleurs de Diane tout le temps de sa vie. Quelques auteurs prétendent que la devise de ce prince : *Donec totum impleat orbem*, et le croissant qu'il fit graver sur ses monnaies, étaient une marque de son amour pour Diane, au nom de laquelle cette devise faisait allusion. On voit encore des médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec ces mots : *Omnium victorem vici. J'ai vaincu le vainqueur de tous.* Elle fonda plusieurs hôpitaux, et établit à Anet un Hôtel-Dieu pour douze pauvres veuves. Son tombeau en marbre avec sa figure était dans une chapelle du château d'Anet ; il est actuellement au Museum des monuments français. B—y.

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille d'Henri II, alors dauphin, et d'une piémontaise nommée Philippe Duc, naquit en 1538. Son père la fit élever avec soin. Elle apprit l'italien, l'espagnol, et même le latin; elle jouait du luth et de plusieurs instruments, dansait avec grâce, aimait la chasse et les chevaux. « Je » pense, dit Brantôme, qu'il n'est pas » possible que jamais dame ait été » mieux à cheval ; et si était très belle » de visage et de taille, etc. » Son esprit et sa beauté plûrent à la cour de François Ier. Elle était de tous les enfants d'Henri II celui qui lui ressemblait le plus. On lit dans les *Remarques sur la confession de Sancy*, chap. 6 : « Le connétable de Mont- » morency avait, par une espèce de » plaisanterie, osé dire à Henri II » que Diane, sa fille naturelle, était, » de tous les enfants de ce prince, » l'unique qui lui ressemblât. Ce dis- » cours faisait peu d'honneur à Cathe- » rine de Médicis. Aussi s'en vengea- » t-elle cruellement sur le connétable. «

Digitized by Google

C'est aussi ce que rapporte d'Aubigné (tom. I, liv. 2, ch. 14.). Davila prétend que le connétable attaquait ainsi indirectement l'honneur et la fidélité de la reine; mais l'historien de Thou pense que ce seigneur était trop sage et trop discret pour tenir des propos si téméraires, et que Catherine imagina ce reproche lorsqu'elle voulut rompre avec lui (*Voyez* liv. XXIV.). Diane, ayant été légitimée, épousa, en 1553, Horace Farnèse, duc de Castro, second fils de Louis, duc de Parme et de Plaisance. François Ier avait négocié ce mariage avec le pape Paul III, dès 1547. Il fut célébré à la cour par des réjouissances publiques. Six mois s'étaient à peine écoulés, lorsque Farnèse fut tué en défendant Hesdin, avec l'élite de la noblesse de France. Le second mariage de Diane avec François de Montmorency, fils aîné du connétable, donna lieu à la publication de l'édit de 1557, portant que les enfants de famille qui contracteraient des mariages clandestins, contre le consentement de leurs père et mère, perdraient tout droit à leur héritage, et que ces sortes de mariages seraient déclarés nuls pourvu qu'ils n'eussent point été consommés. François de Montmorency avait aimé et épousé la demoiselle de Pienues. Le connétable, irrité, la fit enlever et enfermer dans un convent. Les théologiens consultés, furent favorables aux deux époux, mais la cour de Rome prononça la nullité du mariage, à la sollicitation de Montmorency lui-même, qui se rendit enfin aux instances de son père, et donna la main à Diane de France, le 3 mai 1557. Henri II avait désiré cette alliance. Le connétable et son fils s'en promettaient de grands avantages, mais la mort précipitée du roi (1559) rendit leurs espérances vaines. Diane montra beaucoup de prudence et de fermeté dans les guerres civiles. En 1572, le maréchal de Montmorency, envoyé à Londres en qualité d'ambassadeur, fut rappelé par Catherine qui voulait, dit-on, en faire une des victimes de la St.-Barthélemi. Mais Diane, qui veillait sur ses jours, le pressa de se retirer à Chantilli, la veille de cette horrible journée. Elle le perdit en 1579, après vingt-deux ans de mariage, n'ayant eu de lui qu'un fils, mort en bas âge. Constamment attachée à Henri III, son frère, Diane ne l'abandonna jamais dans ses revers. Ce fut elle qui, après le meurtre des Guises, négocia (1588) la réunion de Henri III avec le roi de Navarre. Ainsi l'état lui dut son salut, et la maison de Bourbon la couronne de France. Le bon Henri, si souvent trompé par la cour, disait à Diane: « Madame, si vous me donnez votre » parole que je ne dois avoir aucun » sujet de défiance, et qu'on veut agir » sincèrement avec moi, toutes stipu- » lations sont inutiles; j'en crois plus » à votre parole qu'à mille pages d'é- » criture. » Monté sur le trône, ce prince la consulta souvent, et lui témoigna toujours la plus sincère estime. Charles de Valois, comte d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, lui fut redevable de sa fortune et de la vie. Il était fortement prévenu d'avoir eu part à la conspiration du maréchal de Biron. Diane représenta au roi que l'exemple qu'il donnerait contre le fils d'un de ses prédécesseurs, pourrait un jour servir de titre contre ses propres enfants naturels, et la grâce de Charles de Valois lui fut accordée. Elle demanda la permission de faire inhumer le corps de Henri III, déposé à Compiègne, et celui de Catherine de Médicis, qui était à Blois. Henri IV permit que cette reine fût enterrée à St-

Digitized by Google

Denis; mais il craignit que les obsèques de Henri III ne rallumassent de funestes divisions. Enfin, en 1610, après l'assassinat du meilleur des princes, Diane obtint de la régente que les funérailles de Henri III fussent célébrées quelques jours avant celles de son successeur. Louis XIII était le septième roi que Diane voyait sur le trône de France. Après avoir présidé à son éducation, elle se retira de la cour, et mourut, sans postérité, le 11 janvier 1619, âgée de plus de quatre-vingts ans. L'auteur de cet article possède plusieurs actes originaux dans lesquels cette princesse prend toujours les titres de *fille et sœur légitimée de rois, duchesse d'Angoulême, douairière de Montmorenci, comtesse de Ponthieu*. Davila loue sa *rare prudence*, et dit: « qu'elle joi» gnait à beaucoup d'habileté une ex» périence consommée dans les affaires » d'état. » On voyait son mausolée dans l'église des Minimes de la place royale. Elle avait fait bâtir l'hôtel d'Angoulême, qui est dans la rue Pavée, et qui depuis appartint aux Lamoignons. On a l'*Oraison funèbre de Diane de France*, par Mathieu de Morgues, sieur de Saint-Germain, Paris, 1619, in-8°. (1); et *Diane de France, nouvelle historique*, par de Vaumorière, Paris, 1674, in-12, réimprimée en 1675 et 1678.

V—VE.

DIANNYERE (JEAN), docteur en médecine, naquit au Donjon dans le Bourbonnais, le 3 mars 1701; il dut son éducation à un de ses oncles, auquel il sacrifia ensuite plusieurs places pour se fixer auprès de lui à Moulins. « Là, » dit Vicq-d'Azyr, sa vie fut uni» forme; ses jours furent également » occupés, également tissus de bonnes » œuvres. Il était le médecin des pri» sons, où il a fait des changements » utiles, et celui des pauvres, en fa» veur desquels il avait rédigé une » suite de formules simples et peu » dispendieuses dont il se servait, et » dont il leur avait appris à faire » usage avec un grand succès. Il est » inutile d'ajouter qu'il leur prodiguait » des secours avec des conseils. » Diannyere fut atteint sur la fin de ses jours d'une maladie de langueur qui rendait tous ses mouvements pénibles; mais lorsqu'il sortait soutenu par ses enfants, les acclamations et les bénédictions des pauvres le suivaient partout. Il est mort à Moulins le 13 août 1782. On lui doit: I. *Analyse des eaux minérales de Bardon*, dans le tom. II de l'ancien Journal de médecine pour l'année 1746; II. *Observations sur le traitement d'une espèce de colique venteuse et périodique*, dans le Journal de Trévoux, de mai 1746; III. *Essai sur la meilleure manière d'employer les vermifuges*, Journal de médecine, tom. V; il y fait voir qu'il ne faut pas unir les purgatifs aux vermifuges, et il conseille plutôt de purger quelques jours après; IV. *Considérations sur la paralysie des extrémités*, publiées dans le tom. VII du même Journal; il avait aussi adressé plusieurs observations curieuses à la Société de Médecine, dont il était correspondant.

B—G—T.

DIANNYÈRE (ANTOINE), fils du précédent, naquit à Moulins le 26 janvier 1762. Il étudia d'abord la médecine, et fut même reçu docteur; mais il n'exerça jamais. Son goût l'en-

(1) Le passage suivant peut donner une idée des vertus de la princesse, et de ce qu'était l'éloquence de la chaire au commencement du 17e. siècle: « L'hôtel de la duchesse est un gynécée de pu» deur, en un mot, la maison de Diane, l'entrée » de laquelle était défendue aux Faunes et aux Sa» tyres lascifs; que si quelque téméraire eût voulu » tenter à la pudicité de ses filles, la punition » d'Actéon n'eût été rien au prix de la sienne. »

Digitized by Google

traîna vers la littérature et l'étude de l'économie politique. Son premier ouvrage est un *Éloge de Gresset* (1784, in-8°.); il traduisit ensuite de l'anglais, d'Ottobah Cugoano, des *Réflexions sur la traite et l'esclavage des noirs* (1788, in-8°.), petit ouvrage d'autant plus curieux que l'auteur était nègre (*voy.* CUGOANO). Aux approches de la révolution, Diannyère en adopta les principes et se lia avec les républicains, et surtout avec Condorcet, dont il a ensuite fait un éloge (*voy.* CONDORCET). Lors de la création de l'institut national, il fut nommé membre associé de la classe des sciences morales et politiques, et lut à cette compagnie cinq Mémoires qui ont paru dans les recueils de la classe. Le premier a pour objet la nécessité d'encourager l'agriculture et d'abandonner l'approvisionnement des grains à la liberté du commerce. Diannyère appuie son opinion sur des calculs, et les résultats de ses preuves sont établis avec une précision arithmétique. Dans le second, il démontre, toujours par le calcul, les dangereux effets des lois prohibitives et réglementaires sur le commerce et l'industrie; dans le troisième, il applique ses principes à la manufacture des tapis et tapisseries d'Aubusson, et en compare les produits avant et depuis la révolution; le quatrième traite du divorce, mais seulement dans ses rapports avec la population et l'économie sociale: ce morceau faisait partie d'un grand travail sur la législation, lequel n'a jamais été publié; le cinquième est intitulé: *Réflexions sur la fortune*. Diannyère est mort en 1802, fort regretté de ses amis. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on lui doit: I. *Éloge de Dupaty*, suivi de notes sur plusieurs points importants de l'ordre public, in-8°., Naples et Paris, 1789; II. *Rêve d'un bon citoyen sur les lois, un code national et les parlements, à l'usage de ceux qui veillent*, 1789; III. *Essais d'arithmétique politique*, in-8°, Paris, 1799: ce recueil comprend tous les mémoires de l'auteur sur l'économie, à l'exception d'un seul, intitulé: *Des preuves arithmétiques des rapports qui existent entre la liberté du commerce des grains, leur prix et la mortalité*, qu'on trouve dans la collection de Lavoisier, Lagrange, et autres; IV. les *Souvenirs de myladi Cartemane*, ou les *Mœurs du temps passé*, deux parties formant 1 vol. in-12, Paris, 1800: roman moral et philosophique qui a eu peu de succès, et qu'on ne lit plus maintenant.

B—G—T.

DIAS (BALTHASAR), poète portugais, était aveugle de naissance. Il se distingua principalement dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent *autos*, *actes*. Les plus connus de ses ouvrages sont l'*Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; l'*Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; l'*Acte de St.-Alexis*; *l'Acte de Ste.-Catherine*; *l'Acte de la malice des femmes*; *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Histoire de l'impératrice Porcina, femme de l'empereur Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, Lisbonne, 1665. Cet auteur naquit à Madère. — DIAS (Edouard), né à Porto, habita long-temps en Espagne, et y acquit une connaissance parfaite de la langue castillane. On a de lui: I. *Varias obras*, Sarragosse, 1596. C'est un recueil de vers espagnols et portugais. II. *La Conquista que hizieron*, etc., c'est-à-dire, *la Conquête que firent les rois Catholiques dans le royaume de Grena-*

Digitized by Google

de, poëme de vingt-un chants en octaves. Madrid, 1598.—Dias (Jean), né à Céa, en Portugal, était sous-chantre de la cathédrale de Coïmbre, et très savant en musique, surtout dans le plain-chant. On cite avec éloge son *Enchiridium missarum solemnium*, *etc.*, Coïmbre, 1580. — Dias (Philippe), né à Bragança, en Portugal, quitta sa patrie pour se fixer en Espagne, où il entra dans l'ordre des cordeliers. Il avait, à ce que disent ses biographes, de rares talents pour la prédication. Leurs éloges sont confirmés par le témoignage de St.François-de-Sales. « Entre tous ceux qui ont » escrit des sermons », dit ce bienheureux évêque, « Dias m'agrée in» finiment. Il va à la bonne foy, il a » l'esprit de prédication; il inculque » bien, explique bien les passages, » fait de belles allégories et similitudes, » des hypotyposes nerveuses, prend » l'occasion de dire admirablement, » et est fort dévot et fort clair. Il lui » manque ce qui est en Osorius, qui » est l'ordre et la méthode. » Les sermons de Dias ont été imprimés plusieurs fois, entre autres à Lyon en 1676. Il y en a une traduction en langue mexicaine. Nous n'indiquerons pas même ses autres ouvrages de dévotion. Il mourut à Salamanque le 9 avril 1601. — Dias (Manuel) entra chez les jésuites de Babia, le 5 avril 1681. Il fut professeur de théologie dans le collége de cette ville, et de philosophie dans celui de Rio-Janeiro. La jurisprudence lui doit un recueil utile, intitulé : *Promptuarium juris*, 2 vol. in-fol. — Dias de Lima (Manuel), né à Faro dans le royaume d'Algarve, en 1669, fut reçu, en 1722, dans l'académie royale de Lisbonne. Il s'était chargé d'écrire des mémoires historiques sur le règne de Manuel, mais il mourut à Porto, le 6 septembre 1745, avant d'avoir achevé cet ouvrage. On trouve de lui quelques morceaux dans les tomes II, III et V des recueils de l'Académie.—Dias (Marcos), cordelier, né à Elvas et mort à Rome, le 24 décembre 1647, fut un habile computiste. On a de lui : *Ordo perpetuus officii divini*, etc., Rome, 1658. — Dias (Michel), jésuite, né à Lisbonne, mourut à quatre-vingt-huit ans, le 8 avril 1724, après avoir rempli les premières places de son ordre, et avoir été confesseur de la reine Isabelle. Il a écrit des ouvrages ascétiques. — Dias Pimenta (Michel), naquit à Freguesia, bourg du diocèse de Braga. Dans un long séjour à Fernambouc, il eut occasion d'observer une maladie qui désole les habitants, et qu'ils appellent la maladie *du ver*. Il la décrivit, et indiqua les moyens curatifs, dans un ouvrage intitulé : *Noticias de que he o achaque do bicho*, etc., Lisbonne, 1707. — Dias (Nicolas), né à Lisbonne, prit l'habit de St.-Dominique le 2 juin 1541. Il se distingua comme professeur et comme prédicateur. Son zèle religieux lui fit entreprendre le voyage de Jérusalem; à son retour il trouva le Portugal soumis à Philippe II, roi d'Espagne. Attaché au parti de don Antoine, il s'emporta en déclamations plus patriotiques que discrètes contre l'usurpateur. On l'en punit, en le faisant partir pour Salamanque, où il resta, dans une étroite et rigoureuse prison, jusqu'à sa mort arrivée le 6 février 1596. Nous passons sous silence ses ouvrages ascétiques, et nous nous contenterons d'indiquer son *Histoire de la princesse Jeanne*, *fille d'Alphonse V*, Lisbonne, 1586. Il y en a une édition corrigée, Lisbonne, 1674. Il avait écrit une relation de son voyage de Terre-Sainte; il ne paraît pas qu'elle ait été imprimée. —

Digitized by Google

Dias (Pierre), né à Gouvea dans le diocèse de Viseu, en 1621, se fit jésuite au Brésil. Il mourut, dans le collége de Bahia, le 25 janvier 1700, après une vie pleine de bonnes actions. Il a écrit une grammaire de la langue d'Angola, Lisbonne, 1697. Elle a été oubliée par l'auteur récent d'un *Essai de Bibliographie glossographique*. — Dias Cardoso (Ant.), inquisiteur de Coïmbre, né à Santarem, mort à Lisbonne le 26 janvier 1624. Il a écrit : *Regimento*, etc., c'est-à-dire, *Réglement du saint office de Portugal*, Lisbonne, 1613 : ce n'est pas un grand titre de gloire. — Dias Ramos (Alexandre), né en 1687 à Freguesia, dans le diocèse d'Evora, servit dans le régiment d'Elvas. Il quitta le service, en 1705, pour se livrer à l'agriculture. Il a publié, en 1737, *Thesouro de lauradores*, *le Trésor des agriculteurs*. Il y traite de l'agriculture, des bestiaux, de leurs maladies, etc. L'auteur de la *Bibliographie agronomique* a omis cet ouvrage. — Dias Seixas (Dominique), né à Santa-Marinha, dans le diocèse de Coïmbre, a publié, dans cette ville, en 1740, *Memorias*, etc., c'est-à-dire, *Mémoires de la vie et des vertus de sœur Anne de St.-Joachim*. Cette religieuse était morte à Lisbonne, le 28 décembre 1737, dans de grands sentiments de piété. B—ss.

DIAS (Henri), nègre du Brésil, voyant que le général portugais avait confié des armes aux Indiens du chef *Camaram* pour combattre les Hollandais, qui s'étaient emparés de Pernambuco, vint s'offrir en 1633 au général Mathias d'Albuquerque, demandant la permission de lever un corps de gens de sa couleur; ce qui lui ayant été accordé, il se forma un régiment d'esclaves et nègres libres sous le commandement de *Dias* : il déploya bientôt ses talents militaires dans cette longue guerre; sa troupe était aussi brave que bien disciplinée. Le roi Jean IV sut apprécier son mérite, et en 1644 lui conféra des lettres de noblesse, l'éleva au rang de colonel de son régiment, et le décora de l'ordre du Christ. Quand ces graces arrivèrent à Pernambuco, le nègre Dias venait d'être blessé à la main gauche par une balle de mousquet; mais impatient de la lenteur de la guérison, il se la fit couper pour retourner aux combats, ne voulant pas se décorer avec l'ordre du Christ, avant d'avoir fait quelque action éclatante, ce qui ne tarda pas long-temps. Pour conserver la mémoire des services d'Henri Dias, il existe encore à Pernambuco un régiment de milices de nègres qui porte son nom, et dans lequel ont servi plusieurs de ses descendants; ils ne se sont jamais alliés avec les blancs, voulant ainsi perpétuer une race qui est honorée dans la colonie. M. Grégoire a consacré un article à Dias dans sa *Littérature des Nègres*, pag. 94. C. M. P.

DIAS de LUGO (Jean-Bernard), né à Séville à la fin du 15e. siècle, était bâtard d'une famille illustre. Il obtint de bonne heure un bénéfice à Huelva, que quelques personnes regardent même comme sa patrie. Il fit ses études à Salamanque, s'adonna au latin et au grec : on dit même qu'il professa cette dernière langue et qu'il cultiva l'hébreu; mais ce fut surtout à l'étude du droit où son goût le portait, qu'il s'appliqua; il devint vicaire de l'évêque de Salamanque et ensuite fut appelé près de l'archevêque de Tolède. Charles-Quint le nomma membre du grand conseil des Indes, et après avoir séjourné treize ans dans le Nouveau Monde, Dias fut pourvu de l'évêché de Calaborra. Il assista aux cinquième, sixième et septième sessions du concile

Digitized by Google

de Trente, sous Paul III, et aux autres sous Jules III, jusqu'à 1552. Il revint ensuite dans son diocèse où il mourut en 1556. Le docteur Navarre, Covarruvias et plusieurs autres gens de mérite ont parlé de lui avec éloge. Louis Lipoman lui dédia le premier volume de ses *Vitæ sanctorum*, et c'est le cas de remarquer que la 2e. et la 4e. parties de cet ouvrage sont dédiées au pape Jules III, et la troisième à Jean III, roi de Portugal. Dias de Lugo a laissé des écrits en latin et en espagnol; Autonio (*Bibl. hisp. nova*) donne la liste des uns et des autres. Voici les titres des plus remarquables qui sont en latin : I. *Practica criminalis canonica in quâ omnia fere flagitia quæ à clericis committi possunt cum eorum pœnis describuntur.* Antonio, qui ne donne pas la date de la première édition, cite les réimpressions de Lyon, 1554 et 1569, in-8°.; d'Alcala de Henarez, 1554, in-8°.; Ingolstadt, 1577; Venise, 1581; Ignace Lopez Salcedo en donna une édition avec des scholies, à Alcala: Jean Helvétius fit aussi réimprimer ce livre avec des notes, Anvers, 1568. II. *Regulæ juris cum suis ampliationibus et restrictionibus*, imprimé d'abord à Alcala, réimprimé dans la même ville en 1569; à Lyon avec l'ouvrage précédent en 1554. Salcedo a aussi fait des additions à ce traité. III. *Antidotum desperationis, ac Christianæ spei robur ex variis sacræ scripturæ et sanctorum locis excerptum*, Salamanque, 1553, in-8°.

A. B—T.

DIAS GOMES (François), poète portugais, naquit à Lisbonne au mois de mars 1745. Son père faisait un petit commerce de mercerie; mais il avait des idées plus élevées que son état, et ayant remarqué les belles dispositions que Dias, encore enfant, montrait pour les lettres, il lui donna une éducation classique. Son projet était de lui procurer, quelque jour, une place dans la magistrature civile. François Dias avait achevé ses études littéraires; déjà il commençait son cours de droit, lorsque son père, cédant aux conseils d'un frère qui avait pris le plus grand ascendant sur toute la famille, le retira de l'université, et, au lieu de la carrière honorable à laquelle il l'avait d'abord destiné, le plaça dans le petit commerce de détail qu'il exerçait lui-même. Dias se soumit sans résistance. Les bonnes études qu'il avait faites avaient eu le temps de produire quelques fruits; son goût pour la littérature et pour la poésie s'était développé, s'était fortifié; et les nouvelles circonstances de sa vie pouvaient bien nuire à son talent et en gêner l'essor, mais non pas l'éteindre tout-à-fait. Au milieu des embarras d'un négoce assez actif, Dias trouvait le loisir de faire des vers. Quoique perpétuellement occupé des objets les plus minutieux et les plus propres à étouffer l'imagination, il n'exerçait sa muse que sur des sujets nobles et élevés; et forcé, par état, à de continuelles relations avec les gens de la dernière classe, il sut se préserver de la contagion de leur mauvais idiome, et son langage est toujours d'une pureté remarquable. La collection de ses *OEuvres poétiques*, que l'académie des sciences de Lisbonne a fait imprimer, en 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants, se compose de sept élégies, douze odes et trois cantiques. La correction et le goût classique en forment le mérite principal; on y voit un poète plein de la lecture des grands modèles dans toutes les langues, et les notes très étendues qu'il y a jointes témoignent l'excellence et l'étendue de ses études. Dias est aussi auteur de deux tragédies,

Electre et *Iphigénie*, que nous ne connaissons pas, mais dout il paraît que le mérite n'est pas considérable. On n'a de lui que trois morceaux en prose. Le premier est une analyse raisonnée du style de Sà de Miranda, Ferreira, Bernardes, Caminha et Camoëns. L'académie des sciences couronna, en 1792, cette excellente dissertation, et la fit imprimer dans le quatrième volume de ses mémoires de littérature. Le second morceau est une comparaison de l'histoire de don Juan de Castro, par Freire de Andrade, et de la vie de don Paul de Lima, par Diogo de Couto; le troisième traite du bon goût en poésie. Dias mourut le 30 septembre 1795, sans avoir eu le temps d'achever un poëme descriptif et didactique intitulé, *les Saisons*, et la *Henriqueida*, épopée dont le sujet était la conquête de Ceuta. On n'a trouvé, dans ses papiers, que le second chant de la *Henriqueide*, et l'on paraît croire que cet ouvrage ne convenait pas au talent du poète et lui eut fait peu d'honneur; on pense plus favorablement des *Saisons*. Ce poëme devait avoir vingt-quatre chants, en octaves. Les six chants du *Printemps*, et treize octaves du premier chant de l'*Été*, sont tout ce que l'auteur avait écrit, quand la mort vint le surprendre. A la tête des poésies de Dias, imprimées aux frais de l'académie, l'on trouve une notice sur sa vie et ses ouvrages; l'auteur de cette biographie fort bien faite est à ce qu'il nous semble, M. Garçam Stockler, secrétaire de l'académie. C'est là que nous avons puisé les matériaux de cet article.

B—ss.

DIAZ (Barthélemy), navigateur portugais, était cavalier de la maison de Jean II, roi de Portugal, et jouissait de la réputation d'être très habile dans l'art nautique. Il le prouva quand il fut envoyé, en août 1486, avec deux navires de cinquante tonneaux chacun et un aviso, pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique en allant au sud, et pour chercher les états du Prête-Jean. Arrivé à Sierra-Parda, situé vers les 25°. 50'. de latitude australe, et cent vingt lieues au-delà du point visité par les derniers navigateurs qui l'avaient précédé, il y érigea une croix avec les armes de Portugal; puis, avec une résolution digne de l'objet qu'il avait en vue, il poussa au large, et ne prit plus terre. Battu par les vents impétueux, il passa à la vue d'une baie qu'il nomma *dos Vaqueros*, ou des Bergers, à cause de la grande quantité de troupeaux, avec leurs bergers, qu'il y vit sur la côte; il était alors à quarante lieues à l'est du cap qu'il avait doublé sans l'apercevoir. Poursuivant sa route à l'est, il arriva à un ilot qui reçut le nom d'*El Pennol de la Cruz*, ou de *Santa Cruz*, parce que l'on y éleva la seconde croix. Diaz avait cependant mis de temps en temps à terre des nègres qui avaient été en Portugal, et qu'il avait richement habillés, afin qu'ils s'attirassent le respect des habitants. Il leur donnait aussi des marchandises pour faire des échanges, et leur recommandait surtout de prendre des informations sur le Prête-Jean. Mais les naturels étaient trop farouches et trop craintifs pour que l'on pût rien apprendre d'eux. Quand la flotte, alors réduite aux deux vaisseaux, se trouva devant les petites îles situées dans la baie de Lagoa, qui portent encore aujourd'hui le nom d'*ilheos da Cruz*, l'équipage murmura et demanda à s'en retourner; les provisions étaient épuisées, l'aviso commandé par le frère de Diaz, et qui pouvait leur en fournir, avait disparu. Dias, ignorant encore qu'il eût doublé

le cap objet de ses recherches, exhorta son monde à naviguer vingt-cinq lieues plus loin, leur disant qu'il serait honteux de retourner auprès de leur souverain sans avoir réussi. La côte courait toujours à l'est. Les Portugais arrivèrent à l'embouchure d'une rivière qu'ils nommèrent *Rio del Infante*, c'est aujourd'hui le *Groote vis-river*, ou la grande rivière des Poissons. Quelles furent la joie et la surprise de Diaz et de ses compagnons, en apercevant, à leur retour, au milieu d'une tourmente affreuse, le promontoire qu'ils cherchaient depuis si longtemps! Ils y élevèrent une croix et la dédièrent à S. Philippe. Pour comble de satisfaction, ils retrouvèrent leur aviso, il n'y restait plus que quatre hommes, le reste avait été massacré par les noirs. Diaz, après avoir déterminé la position du cap, et reconnu les baies et les ports qui l'avoisinent, reprit la route de Lisbonne où il arriva en décembre 1487, ayant découvert plus de trois cents lieues de côtes, et ramenant ses vaisseaux dans le plus grand délabrement. Dans la relation qu'il fit de son voyage à Jean II, il s'étendit beaucoup sur les difficultés qu'il avait eues à surmonter pour doubler le cap immense inconnu avant lui; et ajouta que les tempêtes qui l'y avaient assailli, l'avaient engagé à l'appeler *Cabo tormentoso*, Cap de la Tourmente ou des Tempêtes. Le roi le nomma Cap de Bonne-Espérance, persuadé que le passage de ce cap devait ouvrir la route des Indes. Diaz commanda une caravelle dans l'expédition de Vasco de Gama, en 1497, et fut chargé d'accompagner ce navigateur jusqu'à la Mina sur la côte de Guinée; mais Gama, en partant de la baie de Sainte-Marie dans l'île Saint-Jago, une des îles du Cap-Verd, renvoya Diaz en Portugal. Lorsque Cabral fut envoyé aux Indes, Diaz montait un des vaisseaux de la flotte. Après avoir découvert le Bresil, elle faisait voile pour le Cap de Bonne Espérance, lorsqu'un coup de vent furieux qui succédait à des bourrasques violentes, submergea, le 29 mai 1500, quatre vaisseaux et leurs équipages; dans ce nombre était celui de Diaz. Le Camoëns faisant allusion à la fin malheureuse de ce hardi navigateur, met ces paroles dans la bouche du génie du Cap des Tempêtes: « Je ferai un exemple à jamais terrible » de la première flotte qui passera près » de ces rochers, et je signalerai ma » vengeance sur celui qui, le premier, » m'est venu braver dans ma demeure. » E—s.

DIAZ (MICHEL), né en Arragon, accompagna Christophe Colomb dans son second voyage au Nouveau-Monde. Chargé en 1485 d'aller à la recherche des mines d'or d'Hispaniola, il découvrit celles de la rivière d'Hayna, qui donnèrent de grandes richesses. Quelque temps après, ayant dangereusement blessé un autre Espagnol, il s'enfuit avec quelques-uns de ses amis, et fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve où était bâtie une bourgade dont les habitants l'accueillirent. Une femme qui les commandait, éprise d'amour pour Diaz, lui découvrit des mines d'or voisines, et lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Diaz, saisissant cette occasion d'obtenir sa grâce, se présenta à Barthélemi Colomb, qui le suivit à l'embouchure du fleuve, où l'on jeta les fondements d'une ville qui reçut le nom de *Neuva-Isabella;* mais elle le perdit pour prendre celui de *Santo-Domingo*. Diaz fut le commandant de la forteresse. Lorsqu'en 1500 Bovadilla vint prendre le gouvernement de l'île, Diaz, attaché aux Colombs, refusa de lui remettre la

place, et se montra l'épée nue à la main sur les créneaux, pendant qu'on l'enlevait de force. Il partagea la disgrâce de ses protecteurs. Diego Colomb le donna en 1509 pour lieutenant au gouverneur de Porto-Rico. Diaz ne garda pas long-temps ce poste, et fut renvoyé prisonnier en Espagne. Il eut le crédit de se faire rétablir en 1512; mais il mourut peu de temps après. E—s.

DIAZ (Jean), novateur espagnol, fit sa théologie à Paris en 1530; il y demeura près de treize ans, et ses progrès dans l'hébreu lui avaient attiré l'amitié de ses professeurs. Séduit ensuite par la lecture des ouvrages de Luther et de ses disciples, il embrassa les nouvelles opinions, alla trouver Calvin à Genève, et finit par s'attacher à Martin Bucer, ministre de la religion protestante à Strasbourg. Diaz l'accompagna en 1546 au colloque de Ratisbonne; il y trouva Pierre Malvenda, Espagnol chargé des affaires du pape en Allemagne, qui ne put dissimuler son étonnement de voir J. Diaz partisan des nouvelles opinions. Diaz se rendit bientôt à Neubourg pour y corriger un livre que Bucer faisait imprimer, sur la nouvelle doctrine, et il y vit arriver un de ses frères, nommé Alphonse, avocat à la cour de Rome, lequel ayant appris son changement de religion, s'était mis en route pour tâcher de le ramener, ou de le tuer s'il persistait dans le schisme. Alphonse Diaz s'était fait accompagner d'un homme qui avait été bourreau à Rome. Arrivé à Neubourg, il remit à son frère des lettres de Pierre Malvenda, lui exposant le motif unique de son voyage, et lui offrit une pension de 500 ducats de la part de la cour de Rome, s'il voulait rentrer dans le sein de l'église, mais n'ayant pu lui faire abjurer ses opinions, il le fit assassiner d'un coup de hache sur la tempe, le 26 mars 1546. Ce fratricide fit grand bruit en Allemagne, où les esprits étaient déjà divisés par les querelles de religion. Les protestants prirent les armes, indignés de la partialité de Charles-Quint, qui avait arrêté la procédure instruite contre les meurtriers de Diaz, en feignant de vouloir connaître lui-même de cette affaire à la diète prochaine (*V.* Dryander). B—p.

DIAZ (Bernard). *Voy.* Castillo.

DIAZ (Emmanuel), naquit à Alpalhau, dans le diocèse de Portalègre, en Portugal, et entra chez les jésuites en 1576, âgé de dix-sept ans. Il se consacra aux travaux des missions, et partit pour l'Inde en 1585. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, une tempête affreuse l'accueillit et lui fit faire naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de Sofala. Quelques débris de son vaisseau l'aidèrent à se sauver de la fureur des flots, et lui firent gagner la côte avec un de ses compagnons de voyage, le P. Pierre Martins, évêque du Japon. Ils y furent faits esclaves. Délivrés de leurs fers quelque temps après, ils se rendirent à Goa, où le P. Emmanuel Diaz exerça les premières fonctions de missionnaire. Il y fut successivement préposé aux résidences de Tana et de Chaul, et adjoint ensuite, pendant trois ans, au P. Valignan, visiteur des missions de la Chine. Il gouverna le collége de Macao à deux époques différentes, et s'attacha enfin à la mission de Nan-kin, qu'il cultiva pendant un grand nombre d'années. Parvenu à un âge déjà très avancé, il fut nommé visiteur-général de la Chine et du Japon, et mourut à Macao le 10 juillet 1639. On lui doit les *Litteræ annuæ*, écrites de la Chine pour les années 1618 et 1625 : ces der-

Digitized by Google

nières ont été traduites en italien, Rome, Barth. Zanetti, 1629, in-8°. — L'histoire fait encore mention de deux autres Emmanuel Diaz, tous deux portugais, jésuites et missionnaires. Le premier, neveu du précédent, naquit dans la même ville d'Alpalham en 1590. Admis au noviciat des jésuites d'Évora en 1608, il partit pour l'Inde en 1614. Les ordres de ses supérieurs le fixèrent sur la côte de Malabar. Il s'y livra aux travaux des missions, professa la philosophie et la théologie à Cochin, et fut recteur du collége de St.-Thomas. D. Diego Barbosa, auteur de la *Bibliothèque portugaise*, nous apprend que le P. Emmanuel Diaz, suivi du P. Jean Cabral, entreprit de pénétrer dans le royaume du Thibet, encore peu connu de son temps, et qu'après avoir essuyé d'incroyables fatigues dans cette excursion, il mourut dans cette contrée de l'Asie, le 13 novembre 1630. Ce missionnaire, qui avait spécialement cultivé l'étude des mathématiques, observa la comète de 1618 à Cochin, et il écrivit à cette occasion l'ouvrage suivant : *Tractatus contra eos qui putant cometas esse sublunares et elementares.* — Le dernier Emmanuel Diaz naquit à Castel-Bianco, diocèse de Guarda, en Portugal, d'une famille différente de celle des précédents. Il embrassa l'institut des jésuites en 1592, et partit pour la Chine en 1601. Après avoir travaillé longtemps comme missionnaire dans les provinces de la Chine, il passa par tous les emplois honorables de sa société. Il professa six ans la théologie à Macao, fut vice-provincial pendant vingt-deux ans, et nommé ensuite visiteur-général de toutes ces missions, qu'il devait si bien connaître. Après avoir habité la Chine pendant cinquante-huit ans, il y mourut le 4 mars 1659, âgé de quatre-vingt-cinq ans, laissant après lui la réputation d'un missionnaire infatigable, d'un supérieur sage et plein de douceur, et d'un excellent religieux. On a de lui, écrits en langue chinoise, les ouvrages suivants : I. *Instructions sur tous les évangiles de l'année*, en un grand nombre de volumes, dont douze, au rapport du P. Martini, avaient déjà paru en 1654 ; II. les *Litanies des SS. Anges*, à l'usage des chrétientés chinoises ; III. *De la manière d'annoncer l'évangile aux gentils ;* IV. un *Traité de la sphère.* G—R.

DIAZ (François), religieux dominicain, né près de Toro en Castille, passa en 1632 aux Philippines, pour y travailler au salut des ames. Trois ans après, il se rendit à la Chine, où il apprit promptement la langue usitée parmi les Mandarins, et les dialectes de plusieurs provinces de cet empire, ce qui le mit à même de prêcher la foi avec plus de fruit. Son zèle ardent, bien loin d'être ralenti par les rudes épreuves qu'il eut à soutenir, devenait chaque jour plus vif. Le P. Diaz fut enlevé à ses ouailles le 4 novembre 1646, par un violent coup de pierre qu'il reçut à la poitrine. Il avait composé en langue chinoise qu'il possédait à fond : I. *Ky-mung*, c'est-à-dire, *Doctrine des Commençants* : ce catéchisme parut en Chine d'abord en 1650 ; il y fut depuis réimprimé plusieurs fois ; II. divers ouvrages de piété. Mais le plus important de ses ouvrages et le seul qui soit connu en Europe, est son grand dictionnaire chinois-espagnol intitulé : *Vocabulario de letra China*, etc., contenant sept mille cent soixante caractères, et qui a été décrit par Lacroze dans les *Miscellanea Berolinensia* (t. Ier., p. 84), d'après un exemplaire conservé à la bibliothèque publique de

Digitized by Google

Berlin. — Don Joseph Diaz fut envoyé en ambassade par le roi de Maroc auprès de la reine d'Angleterre, en 1709. La relation du voyage de cet ambassadeur commencé en 1707, écrite par lui-même en espagnol, a été imprimée en Angleterre; c'est une brochure dont il n'a été tiré que cent exemplaires pour faire des présents.
E—s.

DIAZ (Pierre), jésuite espagnol, né à Lupia, diocèse de Tolède, en 1546, entra dans la société à vingt ans. Il fut, en 1576, un des premiers missionnaires envoyés au Mexique, où il se distingua par son talent pour la prédication et pour la gestion des affaires de la compagnie, dont il exerça plusieurs emplois importants. On le nomma deux fois procureur pour aller à Rome. Il mourut à Mexico, le 12 janvier 1683. On a de lui : des *Lettres des missions de la Compagnie de Jésus aux Indes Occidentales*, dans les années 1590 et 1591; *Epistolæ duæ de 52 jesuitis interfectis in Brasiliâ*, Anvers, 1605, in-8°.
E—s.

DIAZ (Gaspard), peintre portugais, fut élève de Raphaël et de Michel Ange. Son pinceau est suave; il dessine avec une grande correction, et exprime merveilleusement les passions. On le nomme le *Raphael Portugais*. L'auteur *du Tableau de Lisbonne* dit avec son assurance accoutumée que « le Portugal n'a jamais » eu de peintre qui ait mérité de figu- » rer parmi les artistes médiocres; que » l'on ne connaît point un seul tableau » dont il puisse se glorifier; que tous » ceux qu'on voit à Lisbonne, échap- » pés du pinceau de peintres natio- » naux, sont sans dessin et sans cor- » rection. » Ces assertions sont aussi peu exactes qu'elles sont tranchantes. Diaz et Alonzo Coello ont été de grands peintres. On loue aussi beaucoup le talent de Benoit Coelho qui florissait au commencement du dernier siècle. Vieira, dont l'époque est encore plus voisine de nos jours, passe pour un prodige de correction : presque toutes les peintures de l'église de St.-François de Paule à Lisbonne, sont de ce maître.
B—ss.

DIBALYG-SOUFY. *Voy.* Edebali.

DIBIL ALKHOZZAY, poète arabe célèbre, naquit à Koufah, en 148 de l'hégyre (765 de J.-C.). Contemporain de Haroun Al-rachid et de Mamoun, les plus grands khalyfes qu'aient eu les Arabes, il s'en fit aimer par la tournure agréable de son esprit et son talent pour la versification. Il excellait surtout dans l'épigramme, et les grands n'étaient point à l'abri de ses traits satyriques. Ibrahim se plaignait un jour à Mamoun, son neveu, de quelques vers mordants que Dibil avait faits contre lui; ce prince l'en consola en lui récitant une épigramme où lui-même était attaqué par le même poète. Ibn Khilcan nous dit que Dibil habita Bagdad, la capitale des khalyfes abbassides. Il paraît toutefois qu'il voyagea, car d'Herbelot nous apprend qu'il accompagna l'iman Ali al ridha, pendant son voyage en Khorassan, montant le même chameau que ce *saint personnage*, qu'il charmait par son esprit, et selon Aboulféda, cité par Reiske, il aurait rempli la dignité de gouverneur de Sémendjan, ville du Tokharistan. Ce poète mourut au surplus à Thyh, ville située entre Vacith, l'Irac et l'Ahvaz en 246 de l'hégyre (860 de J.-C.). Ibn Khilcan nous apprend encore qu'il était sourd, et avait à l'occiput une excroissance de chair remarquable. *Dibil* est un surnom dont on ignore l'origine, et qui signifie *vieux chameau*. Jusqu'à présent ce nom a été mal écrit

ou mal prononcé. D'Herbelot l'écrit *Daaboul*, *Daghil* et *Dabul*; le traducteur d'Elmacin *Daïl*, et Reiske *Dabal* : mais il doit se prononcer et s'écrire *Dibil*. On n'est point d'accord sur le vrai nom de ce poète, appelé Abdelrahman, par les uns, et Haçan par d'autres, et souvent Mohammed; son prénom était Abou-Djâfar. Le surnom d'*Alkhozzaï* indique qu'il appartenait à la tribu arabe de Khozza, de laquelle sont sortis plusieurs hommes célèbres. On a de Dibil un *Divan*, ou *Recueil de Poésies*, composé, selon Hadji Khalfa, de *Cassideh*, ou odes, et de poésies légères. J—n.

DIBON (Roger), chirurgien ordinaire du roi dans la compagnie des cent-suisses de la garde, mourut le 17 novembre 1777, après avoir publié un grand nombre de rapsodies sur la prééminence d'un spécifique anti-vénérien secret de sa composition. Incapable d'écrire lui-même, il trouva un médecin assez vil pour lui vendre sa plume, et assez audacieux pour réclamer devant les tribunaux la somme promise, que l'empirique refusait de payer. Le premier ouvrage imprimé sous le nom de Dibon, est intitulé : *Dissertation sur les Maladies Vénériennes, avec une Lettre écrite par un savant physicien-chimiste, sur la cause et la nature des maladies, et sur la préparation des remèdes propres à guérir doucement, promptement, radicalement et sans danger, tous les maux vénériens, quelque invétérés qu'ils puissent être*, Paris, 1724, in-12. Une continuation de ce mauvais livre parut l'année suivante. En 1741, Dibon osa mettre son nom à une critique pitoyable du savant Traité *De morbis venereis*, d'Astruc, que probablement il ne comprenait pas. En 1749, il mit au jour une brochure sur *les Rétentions d'urine et les Maladies de l'urètre*. En 1755, il publia une *Réfutation*, en 1756, une *Lettre*, en 1775, des *Observations* destinées à déprécier les arcanes de ses confrères Torrès, Keyser et Lafont, pour établir la supériorité du sien. Dibon n'est pas le seul charlatan qui ait eu part aux bienfaits du gouvernement, et occupé des places distinguées. On ne serait embarrassé que du choix pour citer mille exemples pareils. C.

DIBUTADES, était un potier de Sicyone, auquel les Grecs attribuaient l'invention de l'art de modeler. Sa fille, qui n'est désignée que sous le nom de *la Vierge de Corinthe*, étant près de se séparer d'un jeune homme qu'elle aimait, aperçut l'ombre et le profil de son amant, distinctement retracés sur une muraille par l'effet d'un flambeau; l'amour et la douleur lui suggérèrent l'idée de graver sur-le-champ ces contours chéris sur le mur même où ils étaient répétés. Dibutades trouva cette empreinte; il imagina de remplir avec de la terre le trait dessiné par sa fille, et de le soumettre au feu comme les autres poteries. Sans doute cet essai dut produire ou le premier bas-relief ou ces peintures de terre incrustée dont les anciens décoraient les vases d'argile. On le conserva précieusement à Corinthe, jusqu'au temps où cette ville fut saccagée par le consul Mummius. Il est impossible de fixer l'époque à laquelle vivait Dibutades, elle restera toujours douteuse comme celle de l'origine des arts. L—S—e.

DICÉARQUE (Dicaearcus), de Messine en Sicile (1), philosophe, orateur, historien et géographe, avait publié un grand nombre d'ouvrages que

(1) Le témoignage de Suidas est positif à cet égard. Hager (*Geographische Büchersaal*, t. II, pag. 424) crut que Suidas avait confondu *Messana* en Sicile avec *Messène* dans le Péloponnèse, mais le passage de Cicéron dont il s'appuie ne prouve pas cela.

nons n'avous plus ; nous ne pouvons donc apprécier cet auteur que d'après les jugements que les ancieus en ont portés. Cicéron, qui faisait ses délices de la lecture des écrits de Dicéarque, l'appelle un homme admirable, un grand homme, un excellent citoyen, un sage, l'un des disciples les plus éloquents d'Aristote, un habile historien. Pline le traite d'homme très érudit. Nous lisons dans Suidas, qu'on établit à Lacédémone une loi qui ordonnait que l'ouvrage de Dicéarque, sur la république des Spartiates, serait lu tous les ans, dans le palais des Ephores, en présence des jeunes gens, et que cette loi fut long-temps observée. Dicéarque était matérialiste; il niait l'existence de l'ame dans l'homme et les animaux, et prétendait que la matière avait par elle-même la faculté de percevoir et de seutir. Cependant, par une contradiction étrange, il disait qu'il ne fallait rejeter ni les prédictions de ceux qui étaient agités d'une fureur divine, ni les présages fournis par les songes, parce que dans les extases et dans le sommeil l'ame de l'homme est dégagée de tout commerce avec le corps. Bayle, grand discuteur, dit à ce sujet : « C'était un mauvais pas » pour Dicéarque, que cette exception » en faveur des songes et des aliéna» tions d'esprit, et je voudrais sa» voir la manière dont il s'en tirait. » Ces diverses opinions de Dicéarque se trouvaient développées dans deux ouvrages sur l'ame, tous les deux divisés en trois livres, tous deux sous la forme de dialogues, l'un intitulé *les Corinthiaques*, et l'autre *les Lesbiaques*. C'est aussi sous cette forme que paraît avoir été écrit un autre ouvrage de Dicéarque, intitulé : *Descente dans l'antre de Trophonius*. Cicéron y remarqua une assertion qui l'étonna beaucoup : c'est que toutes les villes du Péloponnèse étaient des villes maritimes, ce qui a dû être vrai dans les temps reculés, et lorsque la Grèce a commencé à se civiliser. Il est probable que Cicéron n'a pas fait attention à l'époque où vivait l'interlocuteur que Dicéarque faisait parler. Dans son Traité sur la *mort des hommes*, cité par Cicéron, Dicéarque, après avoir parcouru toutes les causes de destruction de l'espèce humaine, la peste, les inondations, les dévastations et l'irruption subite des bêtes féroces, terminait en démontrant que l'homme, par les guerres et les séditions, a été pour ses semblables une cause de destruction plus puissante que toutes les autres. Varron et Censorinus paraissent avoir connu cet ouvrage et le citer. Cicéron et Athénée citent aussi un ouvrage de Dicéarque, intitulé : *Tripoliticos*, parce que, suivant Dodwell, il y était traité de Tripolis dans la Doride ; mais, selon d'autres, c'est de cet ouvrage que parle Cicéron dans un autre endroit de ses lettres à Atticus, et où il est question de trois républiques, celles des Pellénéens, des Corinthiens et des Athéniens. Nous apprenons par Athénée et le Scholiaste d'Aristophane, que Dicéarque avait composé quatre à cinq ouvrages sur la musique et les jeux de la Grèce ; mais on n'en peut donner même les titres avec certitude. Suivant Sextus Empiricus, il serait l'auteur d'argumeuts pour les tragédies de Sophocle et d'Euripides. Cicéron cite encore de lui une lettre à Aristoxène, et Athénée trois petits traités : l'un sur les sacrifices qui se font à Ilium, le second sur le poëte Alcée, et le troisième sur le poëte Alcman. Un ouvrage de Dicéarque, plus important et plus regrettable que tous ceux que nous venons de nommer, était *ses Vies des Hommes illustres*,

Digitized by Google

où Diogène Laërce a beaucoup puisé. Il nous reste de Dicéarque trois fragments, tous trois débris précieux de ses écrits sur la géographie, mais qu'on a eu tort de considérer comme faisant partie d'un seul ouvrage qu'il avait composé, sous le titre : d'Ἑλλάδος βίος ; littéralement : *Vie de la Grèce*, et que citent Athénée, Etienne de Byzance, Porphyre, St.-Jérôme, Suidas, et le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes. Le premier de ces fragments est une nomenclature géographique, en vers, de la Grèce et des villes qui en dépendent, que l'auteur paraît avoir composée pour accompagner des cartes géographiques qu'il avait dressées; ce fragment, qu'à tort on a séparé en deux, en y intercalant un autre fragment dont nous allons parler, n'a pu appartenir à l'ouvrage intitulé : *Vie de la Grèce ;* son vrai titre paraît avoir été : *Description de la Grèce, adressée à Théophraste.* Ce poëme est en vers ïambes, et c'est le premier qu'on ait composé sur la géographie. Le second fragment est en prose, et renferme une description, très agréablement écrite, des villes de la Béotie et de l'Attique, ainsi que des mœurs de leurs habitants : ce fragment semble réellement avoir fait partie de l'ouvrage intitulé : *Vie de la Grèce*, et nous montre que ce titre correspondait à celui de *Géographie civile* parmi les modernes. Il paraît que Dicéarque avait traité séparément de la géographie naturelle et des montagnes de la Grèce, dont il avait mesuré les hauteurs; ce qui concernait les *montagnes du Péloponnèse* formait le sujet d'un de ses ouvrages, et dans un second il décrivait celles du reste de la Grèce et de la Macédoine : c'est à ce dernier traité qu'appartient le fragment incomplet qui nous reste sur le *mont Pélion*, et que Fabricius a traduit en latin et envoyé à Hudson, qui le publia le premier. Eratosthènes, Polybe et Strabon citent Dicéarque, soit pour s'appuyer de ses assertions, soit pour les rectifier. Les fragments qui nous restent suffisent pour prouver que cet auteur avait considéré la géographie sous divers points de vue, et qu'il avait écrit sur cette science avec beaucoup d'habileté. Ces fragments ont d'abord été publiés avec d'excellents éclaircissements par Henri Estienne, et accompagnés de notes de Casaubon, Paris, 1589, in-8°.; ensuite dans le *Recueil des Geographes grecs*, de David Hœschelius, Augsbourg, 1600, in-8°.; une troisième fois, dans le *Recueil des Antiquités grecques*, de Gronovius, Leyde, 1697-1702, t. XI; et enfin une quatrième fois, dans le t. II *des Petits Geographes grecs*, avec une traduction latine de Hudson, des notes et une dissertation de Dodwell sur cet auteur : cette dernière édition est la meilleure; mais il serait utile de donner une nouvelle édition critique de ces fragments, que l'on rangerait dans un meilleur ordre, et auxquels on ajouterait ceux qui se trouvent épars dans les auteurs anciens que nous avons cités (1). — Il y a eu dans l'antiquité plusieurs personnages célèbres qui ont porté le nom de Dicéarque, et dans le nombre on distingue *Dicéarque le Lacédémonien*, disciple d'Aristarque le Grammairien, qui a été cité par Suidas. W—R.

DICETO (RAOUL DE), anglais, après avoir parcouru plusieurs académies de l'Europe, devint diacre de Londres, et, en 1283, doyen de S.

(1) Philippe Labbe (*Bibliotheca nova librorum manuscriptorum*, pag. 169, parle d'un manuscrit de la *Geographie de Dicéarque* qui existait dans la bibliothèque de Fugger.

Paul. On a de lui : I. *Historia compendiosa de regibus Britonum usque ad sæculum septimum*, imprimée au tome Ier. des *Historiæ Britannicæ*, *Saxonicæ, anglo-danicæ scriptores*, de Th. Gale ; II. *Abbreviationes chronicorum*. Cet ouvrage, qui commence à l'année 589 et finit à l'année 1147, se trouve dans les *Historiæ anglicanæ scriptores*, de Twyrden ; III. *Imagines historiarum*, suite de l'ouvrage précédent, jusqu'à l'an 1199, dans le même recueil. IV. *Series caussæ inter Henricum regem et Thomam, archiepiscopum Cantuariensem* (de 1162 à 1172), dans le même recueil. V. *Indiculus de successione archiepiscoporum Cantuariensium et à quibus apostolicis pallia susceperunt*, imprimé au tome Ier de l'*Anglia sacra*, de Wharton. Diceto avait composé quelques autres ouvrages qui sont restés manuscrits. Vossius raconte qu'Edouard Ier, roi d'Angleterre, lorsqu'on lui contestait ses titres au royaume d'Écosse, fit rechercher dans les bibliothèques les ouvrages de Diceto, qui, dit le même Vossius : *Præclarè omninò de historiâ meritus est.* A. B—T.

DICKINSON ou DICKENSON (Edmond), médecin anglais, naquit en 1624, à Appleton, dans le comté de Berks, et fit ses dernières études à Oxford. Il y publia son premier ouvrage, intitulé : *Delphi phœnicizantes* (Oxford, 1655, in-8°., réimprimé à Francfort, 1699, in-8°., et à Rotterdam en 1691, par Crénius, dans le 1er. volume du *Fasciculus dissertationum historico-critico-philologicarum*, in-12), tendant à prouver que la fable de l'Apollon pythien a été empruntée par les Grecs, de l'Écriture-Sainte, et particulièrement du livre de Josué. Quoi qu'on puisse penser de ce paradoxe, Dickinson a déployé, dans la manière dont il l'a soutenu, une grande connaissance des langues orientales et de l'antiquité. Cet ouvrage lui valut assez de réputation pour qu'on eût cherché à la lui dérober. Wood prétend que le véritable auteur de *Delphi phœnicizantes*, est un certain Henri Jacob, homme tellement occupé de ses travaux littéraires qu'il s'embarrassait peu que les autres en profitassent. Une preuve du moins que, dans la publication de cet ouvrage, Dickinson n'avait agi par aucune vue intéressée, c'est qu'il se refusa aux sollicitations du docteur Sheldon, depuis archevêque de Cantorbery, qui voulait l'engager à entrer dans l'église, où la réputation qu'il avait acquise lui promettait un avancement considérable. Il s'était fait recevoir, en 1656, docteur en médecine. Il fut chargé pendant plusieurs années de prononcer, au collége de Merton, les discours connus sous le nom de *Linacre's lectures;* mais en 1684, à la mort du docteur Willis, qui était très en vogue à Londres, on l'engagea à venir prendre sa place, et il exerça long-temps sa profession dans cette ville et avec beaucoup de succès. La guérison du comte d'Arlington, chambellan de Charles II, qu'il tira d'une maladie désespérée, le fit connaître de ce prince, qui le nomma l'un de ses médecins ordinaires et médecin de sa maison, et qui se plaisait à le faire appeler souvent dans son laboratoire de chimie. Il avait fait connaissance, à Oxford, avec un alchymiste français, Théodore Mundanus, qui lui avait tellement fasciné les yeux, qu'il publia, en 1686, in-8°., un ouvrage sur la philosophie hermétique, sous le titre d'*Epistola Edmundi Dickinson, etc. ad Theod. Mund.*, précédé de quelques lettres écrites réellement à Mundanus, dans

l'une desquelles il lui dit en propres termes : *Vous m'avez ôté le pouvoir de douter.* On prétendit qu'il avait fait devant lui deux projections ; mais il faut apparemment qu'il lui eût montré sa science sans lui communiquer son secret ; car, content de croire, Dickinson ne paraît pas, heureusement pour lui, avoir jamais été tenté de pratiquer. Le jugement ne semble pas avoir été en Dickinson tout-à-fait égal à la science : sa manie de tout voir dans l'Écriture l'a entraîné dans quelques opinions bizarres. Il publia, entr'autres, en 1702, un ouvrage intitulé : *Physica vetus et vera*, etc. l'objet de cet ouvrage est de prouver que les écrits de Moïse nous enseignent le physique de la création de l'univers, conformément aux principes de la vraie philosophie. Il fut réimprimé à Rotterdam en 1703, in-8°., et à Léoburg, 1705, in-12. Après l'expulsion de Jacques II, Dickinson s'était retiré de la cour pour se livrer entièrement à ses études. Il mourut en 1707, âgé de quatre-vingt-trois ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui la *Parabola philosophica, seu iter Philareti ad montem Mercurii ;* une *Diatribe de Noë adventu in Italiam, et de origine Druidum,* des *Oratiunculæ prophilosophiâ liberandâ*, et un traité latin sur *les jeux grecs*, publié en 1739, in-8°., avec sa vie, etc. S—D.

DICKSON (ADAM), agronome écossais, né à Albermaly, dans le comté d'Est-Lothian, reçut une très bonne éducation à l'université d'Edimbourg, et fut dès son enfance destiné à l'état ecclésiastique par son père, qui lui-même était ministre. Il montra très jeune un goût prononcé pour l'agriculture, dont il observait les procédés avec soin, et les progrès qu'il fit furent rapides, car il unit toujours la pratique à la théorie. Nommé en 1750 ministre de Dunse dans le Berwickshire, il y résida vingt ans, pendant lesquels sa vie fut partagée entre ses devoirs de pasteur et des travaux agronomiques. « Observant avec » peine, dit son biographe, que les » ouvrages publiés en Angleterre sur » l'agriculture étaient mal calculés » pour le sol et le climat d'Ecosse, » et qu'ils consistaient plutôt en spé- » culations théoriques qu'en faits ap- » puyés sur l'expérience, il se déter- » mina à composer un Traité d'agri- » culture sur un nouveau plan. Le » premier volume en fut publié en » 1764, et le second quelques années » après. Cet ouvrage a toujours » été regardé depuis comme le livre » le mieux adapté à la pratique de cul- » ture écossaise, et même comme » le plus judicieux qui ait été publié » sur ce sujet dans la Grande-Breta- » gne. » Après vingt années de séjour à Dunse il fut transféré dans l'Est-Lothian, son pays natal, où il mourut le 25 mars 1776, des suites d'une chute de cheval. On a publié douze ans après sa mort son *Traité de l'agriculture des anciens*, qui a été traduit par M. Paris, 1802, 2 vol. in-8°. C'est le meilleur commentaire qu'on eut encore fait sur les *Rei rusticæ scriptores*, et les connaissances de l'auteur en agriculture l'ont mis en état d'éclaircir plusieurs difficultés dont les autres commentateurs n'avaient pu venir à bout. B—G—T.

DICQUEMARE (JACQUES-FRANÇOIS), professeur de physique et d'histoire naturelle au Hâvre, nâquit dans cette ville le 7 mars 1733. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique à vingt-un ans, le goût des sciences et des arts le conduisit à Paris. Dès qu'il y eut acquis les connaissances dont son esprit était avide, il retourna les cultiver

dans sa patrie. L'étude des animaux marins sans vertèbres l'occupa principalement : il s'y livra avec une ardeur inconcevable. Non-content d'avoir chez lui une ménagerie de ces êtres singuliers, il passait souvent des heures entières plongé dans l'eau pour les mieux observer, ou s'enfonçait dans la mer la tête la première pour les poursuivre dans leurs retraites. Il nous apprend qu'il a fréquemment nagé autour d'orties marines aussi grosses que la tête de l'homme, ou de celles qui ont des membres longs comme le bras, et qu'il a vivement ressenti leurs piqûres. La fureur des tempêtes ou les ténèbres de la nuit pouvaient seules l'arracher du rivage de la mer et du milieu des rochers. Ce zèle infatigable fut récompensé par la découverte de faits neufs et très curieux sur la reproduction des actinies ou anémones de mer, sur leur propriété de faire pressentir, par le dégré de leur extension, l'état futur de l'atmosphère; sur les moyens qu'elles employent pour s'attacher aux corps auxquels on les voit adhérentes, et pour s'en détacher. Ses recherches sur les méduses ou orties de mer libres, sur le grand poulpe et les limaces de mer, et sur les tarets, si funestes pour les navires et les digues dont ils percent le bois, ont aussi révélé des faits curieux. Il fit, le premier, connaître avec exactitude tout ce qui concerne la vie et les habitudes de plusieurs de ces animaux, et en indiqua des espèces nouvelles. Chargé par le gouvernement d'examiner les causes du dépérissement des huîtres dans la baie de Cancale, il joignit au mémoire qu'il écrivit pour proposer des améliorations dans la manière de les parquer, leur histoire complète, et par l'ensemble des faits qu'il présenta, les releva du degré inférieur où l'opinion les plaçait dans l'échelle des êtres organisés. Les découvertes de l'abbé Dicquemare lui méritèrent le titre de confident de la nature; elles lui valurent des récompenses. L'académie des Sciences le nomma son correspondant; plusieurs sociétés savantes l'admirent parmi leurs membres. Il accepta ces marques de distinction, mais son désintéressement lui fit refuser les bénéfices simples et les pensions que lui offrit le gouvernement. L'assemblée du clergé de France rendit en 1786, par l'organe de son président, un hommage public à son mérite. L'histoire naturelle ne prenait pas tous ses moments. La géographie, l'astronomie et l'art nautique eurent aussi part à ses veilles. Il dressa pour d'Après, son compatriote et son ami, trois cartes marines insérées dans la seconde édition du Neptune Oriental. Enfin il cultiva aussi le dessin et la peinture. On voit de lui dans l'église de l'hôpital du Hâvre, cinq grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté du dessin. Epuisé par trente ans de travaux assidus, Dicquemare fut attaqué d'une maladie de langueur à laquelle il succomba, après deux ans de souffrances, le 29 mars 1789. On a de lui : I. *Idée générale de l'Astronomie*, Paris, 1769, in-8°., avec 24 planches. Cet ouvrage fut réimprimé en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'Astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*. Cette édition plus étendue est augmentée d'un précis historique et chronologique des progrès de l'astronomie. On y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration. II. *Description du Cosmoplane inventé et construit* par l'abbé Dicquemare, dédiée à l'abbé Nollet, in-4°. Cet instrument de géographie et de cosmographie,

composé de deux plaques, dont l'une tourne concentriquement dans l'autre, qui a vingt pouces de diamètre, sert à résoudre presque tous les problêmes d'astronomie nautique, mais avec peu de précision. III. Plus de soixante-dix Mémoires insérés dans le journal de physique, depuis 1772 jusqu'en 1789. Indépendamment des découvertes de Dicquemare sur les animaux marins, ces divers morceaux contiennent des notes intéressantes sur la ville du Hâvre et ses environs, et sur les phénomènes que la marée y offre à l'observateur, sur les coquilles fossiles; enfin sur une infinité d'objets relatifs à la physique et à l'histoire naturelle. Le résultat des recherches et des observations de Dicquemare lui avait appris qu'il doit exister dans bien des parages de la mer, deux fonds différents, dont l'un recouvre souvent l'autre par intervalle; le fond ancien ou permanent, que l'on peut nommer fond général, et le fond accidentel ou particulier. Après avoir exposé, en 1775, cette idée neuve et intéressante, il la développa dans un mémoire subséquent pour répondre aux vœux des navigateurs et de tous ceux dont elle avait fixé l'attention. Tous ces mémoires qui décrivent des animaux sont accompagnés de planches dessinées par l'auteur. Buc'hoz à qui il avait cédé un dessin représentant les différentes anémones de mer qu'il a observées, le fit graver en une planche de 14 pouces sur 21, qu'il joignit à ses collections. La société royale de Londres fit insérer dans le LXIIIe. volume des Transactions philosophiques, le résultat des observations de Dicquemare sur les anémones de mer, avec une traduction anglaise en regard. Il en fut tiré à part quelques exemplaires sous ce titre : *An essay toward elucidating the history of sea anemonies*, Londres, 1774, 1 vol. in-4°., fig. On en envoya plusieurs exemplaires à l'auteur. Dans celui dont il a fait hommage à la bibliothèque du roi, il mit une note pour avertir que le style avait souffert quelque légère altération, parce qu'après la traduction une partie de l'original s'étant perdue, il avait été suppléé par l'anglais. L'ouvrage de Dicquemare comprenait à cette époque cent pages et vingt planches in-4°.; l'auteur l'accroissait continuellement de faits et de dessins nouveaux. Les morceaux qu'il en envoyait au journal de physique étaient intitulés : *Extraits du Portefeuille*. La curiosité des savants, vivement piquée par ces extraits, attendait impatiemment la publication de l'ouvrage dont ils étaient tirés. Louis XVI avait ordonné que l'on fit les fonds nécessaires pour l'impression du texte et la gravure des planches de ce Portefeuille. Les événements mirent obstacle à l'exécution entière de cette mesure; il n'y eut que trente-deux planches de gravées. Il reste encore des dessins pour en graver trente-huit autres. Ces matériaux précieux sont, ainsi que le manuscrit, restés entre les mains de Mlle. Le Masson Le Golft, élève de Dicquemare, qui les lui avait légués.

E—s.

DICTYS, de Crète, suivit Idomenée au siége de Troie, et composa, dit-on, par son ordre l'histoire de cette guerre en six livres, que les copistes ou éditeurs ont subdivisés en chapitres; il ordonna que ces annales fussent mises avec lui dans son tombeau. Sous le règne de Néron un tremblement de terre dans le territoire de Gnosse renversa le tombeau de Dictys. Des bergers s'emparèrent de la boîte de plomb qui contenait son histoire du siége de Troie : elle était écrite en caractères inconnus (en phénicien).

Digitized by Google

Praxis ou Eupraxidas qui les déchiffra, et en fit, par ordre de Néron, une version grecque, passa pour l'auteur original. Ce texte grec n'est pas venu jusqu'à nous; nous n'avons que la version latine attribuée généralement à Q. Septimus ou Septimius, qui dans le 3e. ou 4e. siècles, traduisit dans leur intégrité les cinq premiers livres et abrégea le reste de l'ouvrage. Cet ouvrage est connu et cité sous le nom de Dictys; il est de beaucoup supérieur pour la diction et l'intérêt à l'écrit sur le même sujet qui est aussi connu et cité sous le nom de Darès (*voyez* DARÈS). La première édition de Dictys est sans date et sans nom de lieu ni d'imprimeur; on présume qu'elle fut faite à Cologne vers 1474, in-4°. Il y a une édition de Milan, 1477, in-4°., sans nom d'imprimeur. Dictys a souvent été réimprimé avec Darès. Jean de Lalande, gentilhomme breton, a traduit *les Histoires de Dictys crétensien*, 1556, in-8°. M. E. T. Simon de Troies a fait une traduction de Dictys qui est restée manuscrite; la traduction de M. Achaintre a paru en 1813, avec la traduction de Darès par M. Caillot. C'est par erreur que Lacroix du Maine dit que Mathurin Heret « a traduit les histoi-» res de Dictys de Crète et de Darès » phrygien. » M. Heret n'a traduit que Darès ainsi qu'on le lit dans Duverdier. Périzonius a mis une dissertation sur Dictys et sur Septimius en tête de l'édition qu'il a donnée de Darès et de Dictys, 1702, in-8°. A. B—T.

DICUIL, géographe du 9e. siècle. Sa patrie était l'Irlande, alors nommée *Scotia*. Il était moine et avait eu pour instituteur un nommé *Suïbne* : voilà tout ce que nous savons sur sa personne; seulement, on voit par un passage de son livre, que l'auteur l'a composé dans l'an 825, et comme il y parle des observations qu'on lui avait communiquées trente ans auparavant, il devait alors être âgé de cinquante à soixante ans. Il paraît qu'ayant possédé ou trouvé un manuscrit, renfermant un résumé des mesures de l'empire romain, prises sous Théodose, il en fit un extrait, dans lequel il encadra des passages tirés de Solin, d'Orose, d'Isidore et quelques autres écrivains, ainsi que cinq à six observations qu'il avait lui-même recueillies de la bouche des moines voyageurs. De ce travail de compilation est résulté le livre *De mensurâ orbis terræ*, long-temps cité comme manuscrit par Velser, Isaac Vossius, Saumaise, Hardouin, Schœpflin. Nous en devons une *editio princeps* au zèle de M. Walckenaer, Paris, 1807, in-8°. Ce savant géographe a cru devoir faire imprimer le texte tel qu'il existe dans les deux manuscrits de la Bibliothèque Royale de Paris. Il réservait pour un autre temps les recherches nécessaires, soit pour corriger ce texte, extrêmement corrompu, soit pour éclaircir le sens de l'auteur et pour tirer de ce monument quelques lumières sur divers points de la géographie. M. Letronne vient de rendre ce second service à Dicuil; le commentaire qu'il a donné sur cet auteur et qui est accompagné d'un texte corrigé (Paris, 1814, in-8°.), ne laisse que le glanage à ceux qui voudront parcourir ce champ aride. M. Letronne a fait valoir tous les traits de lumière que fournit Dicuil, tant pour rectifier les passages des auteurs qu'il a copiés, que pour fixer l'état des connaissances géographiques du 9e. siècle. La première découverte de l'Islande et des îles Feroë par des colons Irlandais, et la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge sont constatées par cet obscur compilateur. M. Letronne a promis des recherches sur

les mesures prises par les envoyés de Théodose, et dont la conservation est le premier mérite de Dicuil. Au moment même ou la première édition de Dicuil parut à Paris, un savant allemand, M. Bredow, se proposait d'en publier une, et il a vivement regretté d'avoir été prévenu. M. Boissonade s'est aussi occupé du livre de Dicuil, ainsi que M. Pittarelli qui a publié une lettre en italien adressée au premier éditeur de Dicuil, Turin, in-8°., 1810. MM. Tozzetti et Morelli ont publié des extraits des manuscrits de cet auteur, conservés à Florence et à Venise. M. B—N.

DIDEROT (Denis), né à Langres en 1712, était fils d'un coutelier de cette ville. Il avait un frère cadet qui se fit ecclésiastique, et qui devint dans la suite chanoine de Langres. Pour lui, on prétend qu'il résista aux vues de sa famille, qui voulut d'abord lui faire apprendre l'état paternel, et qui le plaça depuis chez un procureur. Également dégoûté de ces deux occupations, et entraîné par un goût décidé pour l'étude et la littérature, le jeune Diderot vint à Paris, où il se livra à sa passion. Ardent et laborieux, il dévorait les livres et cherchait tous les moyens de s'instruire: ces commencements furent difficiles. Son père, mécontent, cessa, dit-on, de lui payer sa pension, et Diderot fut obligé de donner des leçons pour subsister. Pour comble de malheur il se maria, ce qui dut encore augmenter ses embarras de finances. Son goût et ses besoins le portèrent donc également à écrire. Il traduisit de l'anglais l'*Histoire de Grèce*, de Stanyan, 1743, 3 vol. in-12; il s'associa avec Toussaint et Eidous pour la rédaction du *Dictionnaire de Médecine*, 1746, 6 vol. in-folio; et, en 1745, il donna l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*: l'ouvrage était annoncé comme traduit de l'anglais de Shaftesbury; on peut néanmoins en regarder Diderot comme l'auteur. Il déclare dans un *avertissement*, qu'il a presque fermé le livre de Shaftesbury quand il a pris la plume, et qu'il s'est seulement rempli de son esprit. Il répète plusieurs fois dans l'*Essai*, *qu'il n'est point de vertu sans religion*; il y combat l'athéisme comme *laissant la probité sans appui, et poussant indirectement à la dépravation*. L'ouvrage a d'ailleurs un but moral, et si on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils ne sont ni directs ni nombreux. Les *Pensées philosophiques*, qui parurent en 1746, n'ont déjà plus la même couleur. Il n'y a que soixante-deux pensées, dont la plupart sont même assez courtes; mais il y en a de hardies, et la tournure en est en général assez piquante: elles n'annoncent pas des idées bien fixes, et l'on dirait que l'auteur n'a pas encore pris son parti; car s'il fait des objections contre le christianisme, il blâme ceux qui s'élèvent contre la religion dominante. Il distingue trois sortes d'athées: *les vrais, les sceptiques et ceux qui voudraient qu'il n'y eût point de Dieu, qui font semblant d'en être persuadés, qui vivent comme s'ils l'étaient: ce sont les fanfarons du parti*. Diderot *les déteste, parce qu'ils sont faux*. Il *plaint les vrais athées; toute consolation lui semble morte pour eux*. Il *prie Dieu pour les sceptiques; ils manquent de lumières*. Ces *Pensées* firent beaucoup de bruit. Un arrêt du parlement de Paris, du 7 juillet 1746, les ayant condamnées au feu, ce fut un attrait de plus pour la curiosité, et on les réimprima sous le titre d'*Etrennes aux esprits forts*. Diderot, encore peu connu, eut le plaisir ou le chagrin

Digitized by Google

de voir qu'on attribuait son ouvrage à Voltaire, dont la réputation était déjà établie. Enhardi par le succès de ses *Pensées*, il y fit une *addition* qui renferme soixante-douze pensées nouvelles : elles sont bien autrement fortes que les premières ; elles l'étaient même trop pour être publiées à cette époque, et il paraît qu'elles furent imprimées pour la première fois en 1770, dans le *Recueil philosophique* dont Naigeon fut éditeur. En 1749, Diderot donna la *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient.* Il y met en scène l'anglais Saunderson, aveugle-né, qui au lit de la mort, pressé par un ministre de reconnaître un Dieu créateur, s'y refuse, sur ce qu'il n'a jamais rien vu de tout ce qu'on veut lui faire admirer dans la nature. L'auteur retourne en tout sens cet argument qu'il jugeait fort concluant. Il prétend que *la morale des aveugles est fort différente de la nôtre*, et que *celle d'un sourd différerait encore de celle d'un aveugle.* On se récria contre des assertions alors nouvelles, et le souvenir des *Pensées philosophique* se mêlant à ce dernier grief dans un temps où on n'était pas encore accoutumé à ce ton et à ces principes, Diderot fut envoyé à Vincennes, où il resta trois mois et demi. Il avait déjà des amis nombreux, et avait contracté des liaisons étroites avec plusieurs des gens de lettres les plus connus de cette époque. Il avait fait, vers 1742, la connaissance de Rousseau, arrivé récemment à Paris, et leur amitié subsista jusques vers 1758. Il y a lieu de croire qu'elle eût été plus durable sans le caractère ombrageux de Rousseau, qui associa Diderot aux complots qu'il croyait voir partout tramés contre lui. Il rompit avec son ami de la manière la plus éclatante, et depuis ils se maltraitèrent réciproquement. Diderot était surtout lié avec d'Alembert, et ce fut avec lui qu'il conçut le projet de l'Encyclopédie ; entreprise qui a été la principale source de sa réputation. L'idée de ce *Dictionnaire* était grande et louable. Il s'agissait de rassembler dans un même ouvrage les éléments des sciences, les principes du goût, les procédés de tous les arts, et d'élever ainsi comme un monument complet de l'état des connaissances dans les différents genres qui ont exercé l'intelligence de l'homme. Mais plus ce plan était vaste, plus il souffrait de difficultés dans l'exécution. Pouvait-on espérer de trouver une réunion d'hommes parfaitement instruits de toutes les matières qu'on avait à traiter ? Il faut le dire ; on commit d'abord deux grandes fautes. On ne fut pas assez sévère dans le choix des collaborateurs, et on donna à l'ouvrage une couleur trop prononcée sur quelques objets. Ce n'est pas ici le lieu de dissimuler ce qui est bien reconnu aujourd'hui. L'Encyclopédie fut, dès l'origine, une affaire de parti et un moyen de propager des idées nouvelles. Si on mit de l'importance à la bien rédiger, on en mit encore plus à la rédiger dans le sens des opinions qu'on voulait faire prévaloir. Telles étaient en particulier les vues de Diderot. Plein d'ardeur et de zèle, il fut le principal architecte de ce grand édifice. C'est de lui qu'est le *Prospectus* et le *Système des connaissances humaines*, qui a été loué sous le rapport de la classification. Il se chargea des articles des arts et métiers. Il devait revoir les autres articles avec d'Alembert, et il traita presque seul des parties entières, comme l'*Histoire de la philosophie ancienne.* Les deux premiers volumes de ce vaste Dictionnaire parurent en 1751, et exci-

Digitized by Google

tèrent l'attention. On les jugea aisément peu favorables à la religion. Sur les plaintes qui en furent portées, un arrêt du conseil du roi, du 7 février 1752, supprima les deux volumes, et l'impression des autres fut suspendue pendant dix-huit mois. Mais les entrepreneurs étaient actifs et persévérants. ils obtinrent de continuer en promettant plus de circonspection, et ne se crurent point obligés à tenir une promesse qu'ils regardaient comme extorquée. Cinq nouveaux volumes parurent successivement et excitèrent des réclamations plus vives encore. Les gens religieux sonnèrent l'alarme, et un arrêt du conseil du roi, du 8 mars 1759, révoqua le privilége. On crut alors l'entreprise manquée. D'Alembert se retira. Il aimait son repos et il craignait de le compromettre. Diderot, resté presque seul, lutta avec persévérance contre les obstacles et les oppositions. Il fit valoir les avantages que le commerce devait retirer d'une telle entreprise, et il représenta l'honneur de la nation comme intéressé à ce qu'elle s'achevât. Le directeur de la librairie entra dans ses vues. Ce fut par sa protection et par celle du duc de Choiseul, que l'on obtint que le reste de l'Encyclopédie ne serait soumis à aucune censure. Le frontispice fut seulement changé et l'ouvrage s'imprima à Paris, en toute liberté. Dès-lors les collaborateurs se laissèrent aller à toute l'ardeur de leur zèle. Ce fut à qui insérerait le plus de ce qu'on appelait des idées neuves et philosophiques. De plus, on prit des articles de toute main, et beaucoup de sujets furent traités avec précipitation. Diderot, chargé d'un travail énorme, ne put apporter à chaque partie le soin qu'elle eût réclamé, et s'il acheva l'entreprise assez promptement, ce fut au détriment de la perfection. Du reste, l'Encyclopédie ne fut pas aussi utile à sa fortune qu'il avait pu l'espérer (1). Ses amis s'efforcèrent de l'en dédommager en exaltant son mérite et en étendant sa réputation. Grimm, son ami et correspondant littéraire de plusieurs princes étrangers, ne leur en parlait que comme d'un génie supérieur, méconnu dans son pays. L'impératrice de Russie, Catherine II, qui cherchait à illustrer son règne par la protection qu'elle accordait aux lettres, se chargea de réparer les torts de la France. Elle acheta, en 1765, la bibliothèque de Diderot, pour 15,000 livres, à condition qu'il continuerait d'en jouir. Elle y ajouta une pension annuelle pour l'entretien et la garde de la bibliothèque; et ayant appris, l'année suivante, que le paiement de cette pension avait été retardé, elle lui en fit compter cinquante années. Ce fut la source de l'aisance où se trouva Diderot dans sa vieillesse. L'impératrice voulut même jouir des entretiens du philosophe. Elle l'invita à venir à Pétersbourg, et il fit en effet le voyage en 1773, ainsi que son ami Grimm. Ils passèrent plusieurs mois à Pétersbourg, comblés des bontés de Catherine. On avait espéré que Frédéric, roi de Prusse, ne leur ferait pas un accueil moins gracieux ; mais le monarque philosophe ne montra qu'indifférence et froideur pour le moderne

(1) Il ne reçut que 20,000 liv. une fois payées, et 2,500 liv. pour chacun des dix-sept volumes du Discours. Un fait assez peu connu est la querelle que Diderot eut avec Le Breton, imprimeur de l'*Encyclopédie*, au sujet des derniers volumes. Cet imprimeur, effrayé de la hardiesse toujours croissante des articles, s'était permis, après la dernière *épreuve* et avant de *tirer*, de faire quelques changements au texte dans les endroits qui pouvaient le plus le compromettre. Diderot, qui ne s'aperçut que trop tard de cette infidélité, jeta les hauts cris, et s'en plaignit comme d'une *action infâme*, *un attentat*, *un forfait*. Ce sont ses expressions. Mais, qui était le plus blamâble ici, de lui ou de l'imprimeur?

Platon (1). Il s'exprime sur son compte, avec un dédain très marqué, dans une lettre à d'Alembert du 7 janvier 1774 : *On dit qu'à Pétersbourg on trouve Diderot raisonneur ennuyeux. Il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis. Il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté* (2). Diderot revint donc à Paris, assez peu content du roi. Il paraît que ce voyage altéra sa santé. Ses infirmités augmentèrent. Il se retira de la société et se borna à un très petit cercle d'amis. Leurs entretiens, ceux de sa fille, qu'il aimait beaucoup, et ses livres étaient ses seules distractions. Étant tombé malade, il se fit transporter dans une maison que l'impératrice de Russie avait fait disposer pour lui, et il y mourut le 30 juillet 1784, âgé de soixante-douze ans. Il n'avait eu de son mariage qu'une fille, ou du moins ce fut le seul enfant qui lui survécut. On dit qu'il vécut toujours bien avec sa femme, qui, bonne et simple, conserva ses sentiments de religion. On ajoute qu'il faisait lire la bible à sa fille, et c'est apparemment à cela que Voltaire fait allusion dans une lettre du 30 janvier 1767 à Damilaville : *Je ne suis point content de Toupla* (anagramme de Platon), *on dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste* (3). On a regardé Diderot comme le chef d'une école particulière. Il franchit en effet les bornes que les premiers et les plus célèbres philosophes avaient respectées. Il professait l'athéisme, que Voltaire a toujours combattu de toutes ses forces, et il aimait à soutenir cette doctrine dans ses conversations. Alors il se livrait à son enthousiasme et parlait avec autant de véhémence que de facilité. Ses principaux amis, qui étaient ses disciples, étaient Grimm, Naigeon et Damilaville. Actuellement nous allons passer en revue les ouvrages de Diderot; car nous n'avons jusqu'ici parlé que d'un très petit nombre. Il parut, en 1773, une *collection* dite *complète* de ses œuvres ; mais l'éditeur s'est trompé en attribuant à Diderot des écrits dont il n'est pas l'auteur, tels que le *Code de la nature*, les *Principes de philosophie morale*, la *Justification de plusieurs articles de l'Encyclopédie* et la *Lettre au R. P. Berthier sur le matérialisme*. Quelques personnes continuent à donner à Diderot le *Code de la nature*; c'est une erreur (*V.* Morelly). Une édition plus véritablement complète et plus exacte des œuvres du philosophe, est celle que Naigeon publia à Paris en 1798, en 15 vol. in-8°. (1). Le premier, outre une préface de l'éditeur, contient l'*Essai sur le mérite et la vertu*, les *Pensées philosophiques et l'addition* à ces pensées, et de plus cinq autres écrits dont nous n'avons pas parlé, savoir : *de la Suffisance de la religion naturelle*, dont le titre seul annonce l'objet; l'*Introduction aux grands principes*, ou *Réception d'un philosophe*, en quatre entretiens, dans deux desquels Diderot fait tenir à son prosélyte le langage d'un ennemi déclaré du christianisme; la troisième partie de l'*Apologie de l'abbé de Prades*; une lettre à son frère et l'*Entretien d'un philosophe*

(1) Diderot est souvent désigné sous ce nom dans la Correspondance de Voltaire.

(2) *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires* de d'Alembert, tom. XVII, dans sa Correspondance avec le roi de Prusse.

(3) *Œuvres de Voltaire*, édition de Beaumarchais, tom. LX de l'édition in-8°., p. 48.

(1) Il existe aussi une édition en 15 vol. in-12, publiée à la même époque, mais elle est très incorrecte.

avec la maréchale de..... L'*Apologie* a rapport à la thèse que l'abbé de Prades avait soutenue en Sorbonne en 1751, et qui fit tant d'éclat. Diderot prit sa défense contre une instruction pastorale de l'évêque d'Auxerre; mais son écrit est bien autant en faveur du discours préliminaire de l'Encyclopédie que de la thèse. Il y parle au nom de l'abbé de Prades et soutient le système de Locke. Il n'a garde de ne pas tirer avantage de la conduite de l'évêque d'Auxerre dans les disputes qui agitaient alors l'église de France, et il finit par un morceau assez bien raisonné, curieux et même éloquent sur ces disputes et sur les suites fâcheuses qu'elles avaient pour la religion. Dans la lettre à son frère, qui est datée du 29 décembre 1760, il l'engage nettement à *abdiquer un système atroce;* c'est ainsi qu'il appelle le christianisme. Il refondit ensuite cette lettre pour en faire l'article *Intolérance* dans l'Encyclopédie. L'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de.......* est sous le nom de Crudeli, poète italien; c'est encore un plaidoyer contre la religion. L'auteur a d'autant moins de peine à gagner sa cause, qu'il ne met pas les meilleures raisons dans la bouche de la maréchale. Le tome II renferme cinq mémoires sur différents sujets de mathématiques, la *Lettre sur les Aveugles*, celle *sur les Sourds-Muets*, et quelques autres écrits peu importants. Le tome III commence par le *Prospectus* de l'Encyclopédie et par des réflexions *sur le Projet d'une Encyclopédie*, dont l'auteur fit ensuite son article *Encyclopédie*. Viennent ensuite deux lettres au P. Berthier, qu'il ne faut pas confondre avec la *Lettre au P. Berthier sur le matérialisme*. Celle-ci, datée de 1759, n'est pas de Diderot (*V.* COYER); les deux autres sont de 1751: ce sont des réponses à quelques observations critiques que le jésuite avait faites sur l'Encyclopédie dans le *journal de Trévoux*. Les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, qui suivent les lettres, parurent en 1754. Elles traitent de l'étude de la nature et de ses phénomènes. On y trouve de bonnes vues, des principes sages, des conjectures heureuses; mais aussi quelquefois une physique étrange et des assertions bizarres. Qui pourrait, par exemple, rien comprendre au pathos qui suit? *La véritable manière de philosopher, c'eût été et ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement et l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation des instruments, les instruments à la recherche et à la perfection des arts, qu'on jeterait au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie.* Dans les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, Diderot suppose le mouvement inhérent à la matière, et combat le sentiment opposé. Un écrit plus remarquable de ce volume est le *Supplément au voyage de Bougainville* ou *Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à des actions qui n'en comportent pas.* L'auteur y prétend que les mœurs d'Otahiti sont dans la nature. Il traite de chimères la retenue et la pudeur, et ne voit dans la fidélité conjugale qu'un *entêtement* et un *supplice*. Comme Platon, il se déclare pour la communauté des femmes. Il accuse toutes les législations d'avoir violenté et outragé la nature. La licence des expressions répond à l'indécence du sujet. Diderot y affecte un cynisme repoussant et se donne le plaisir d'y mettre en scène un prêtre auquel il fait tenir un langage ridicule

Digitized by Google

et une conduite très indécente. Le tome IV est consacré aux pièces de théâtre. Diderot en a fait deux : *le Fils naturel* et *le Père de famille* (*Voy.* DELEYRE). Ce sont deux drames, genre qu'il regardait comme le plus intéressant et le plus utile ; mais il n'y a dans les siens, ni dignité, ni mœurs, ni vraisemblance, ni même de style. Tous ses personnages ont un ton déclamateur. Diderot a recours à un moyen commode ; c'est de ne point finir ses phrases et d'y substituer des points qui disent tout ce qu'on veut. Il détaille fort minutieusement les moindres parties de la pantomime et du jeu des acteurs. Il joignit à ses pièces un traité *de la Poésie dramatique* et l'écrit intitulé : *Dorval et moi*, ou *Entretiens sur le fils naturel*. Les règles qu'il y donne ne seraient pas toujours avouées par le goût, et la scène française, embellie par tant de chefs-d'œuvre, n'a point à regretter que ce genre n'ait pas prévalu. *Le Fils naturel* ne put être joué que deux fois. *Le Père de famille* a plus d'intérêt et moins d'enflure, mais n'est pas encore exempt des vices inhérents à la manière de l'auteur. Les tomes V, VI et VII, renferment les articles que Diderot avait faits pour l'Encyclopédie sur les *Opinions des anciens philosophes*, et c'est le titre que l'éditeur leur a donné, quoiqu'il y soit question de plusieurs philosophes modernes, comme Montaigne, Huet, Bayle, Leibnitz. Il y a aussi un article sur les jésuites, qui n'avaient pourtant pas de système de philosophie à part. Il y en a également un sur Jésus-Christ ; et l'éditeur, fâché du ton demi-respectueux avec lequel il est rédigé, a soin de prévenir que Diderot a ici une *doctrine exotérique*, et que, loin de croire le moins du monde aux dogmes du christianisme, *c'était un athée très ferme et très réfléchi*. Il parle souvent de cette *doctrine exotérique* de son ami ; en quoi il ne paraît pas avoir été animé d'un zèle bien entendu pour sa gloire. Car rien ne serait plus contraire à la conduite ouverte et loyale d'un honnête homme, et à la sincérité et à la franchise d'un vrai philosophe, que cette double doctrine, l'une publique, l'autre secrète, et rien ne ressemblerait plus à l'hypocrisie que Diderot et ses amis ont reprochée à leurs adversaires. Le tome VIII et la moitié du tome IX, sont remplis par l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, écrit *plein*, dit Grimm, *d'originalité, de verve et de folie*. C'est proprement l'apologie de Sénèque, pour lequel Diderot s'était pris d'un vif enthousiasme. Il se livre sans mesure, dans cet *Essai*, à ces mouvements de chaleur dont il est si prodigue, et il y prend, contre les détracteurs de Sénèque, un ton d'indignation qui apprête quelquefois à rire. On sait qu'un homme de lettres, célèbre, a réfuté cet ouvrage. En lui accordant raison pour le fonds, on doit convenir que sa réfutation est bien longue et bien minutieuse. Le reste du tome IX contient divers écrits. Ce sont des *miscellanea*, parmi lesquels il n'y a que deux morceaux qui présentent quelque intérêt. Le premier est un *Entretien d'un père avec ses enfants*, ou *du Danger de se mettre au-dessus des lois*. C'est une conversation que Diderot suppose avoir eue dans sa famille et avec quelques amis. Il y met en avant de singulières assertions : *à la rigueur*, y est-il dit, *il n'y a point de lois pour le sage. Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.* On irait loin avec de tels principes, et *le sage*, ou celui qui se croirait tel,

Digitized by Google

pourrait, en suivant ce raisonnement, se mettre fort mal avec la justice. Aussi on ne peut qu'être de l'avis du père mis en scène par Diderot, qui dit en finissant, qu'il ne voudrait pas habiter dans une ville où beaucoup de gens se conduiraient d'après ces maximes. L'autre écrit remarquable de ce volume, a pour titre : *Principes de politique des souverains*. Il paraît avoir été composé *ab irato*, et était d'abord intitulé : *Notes écrites de la main d'un souverain, à la marge de Tacite*. Ce souverain était Frédéric. Diderot, qui n'avait pas été content de lui dans son voyage du nord, traça, dans son premier mouvement de dépit, ces maximes qu'il prêtait au roi et dont la plupart n'eussent pas été avouées par ce prince. Depuis, il changea l'ouvrage et le généralisa. Mais soit par oubli, soit par un reste de malice, il y laissa quelques notes où Frédéric parle encore à la première personne. L'auteur y cite souvent Tacite et Sénèque, mais pas toujours d'une manière exacte (1). Les tomes X, XI et XII, sont consacrés aux romans, *les Bijoux indiscrets*, *Jacques le fataliste* et *la Religieuse*. Les deux premiers sont fort licencieux. Il y a, surtout dans *les Bijoux indiscrets*, un endroit où Diderot semble s'être proposé de rassembler toutes les obscénités. Il y parle tour à tour latin, anglais et italien, et paraît s'y complaire à se traîner dans la fange. La décence et le goût ne réprouveraient pas moins *Jacques le fataliste*, dont Naigeon reconnait qu'on aurait dû jeter les trois quarts au feu. Il aurait voulu également qu'on eût supprimé dans *la Religieuse* un morceau dégoutant, et il dit que *les règles du goût et de l'honnête exigeaient ces sacrifices* ; ce qui ne l'empêche pas d'insérer ces ouvrages dans son édition, et de les y insérer avec tout leur cynisme. Les tomes XIII et XIV contiennent les *Salons* de 1765 et de 1767, c'est-à-dire, les jugements de Diderot sur les ouvrages de peinture et de sculpture qui avaient été exposés au Louvre ces années là. Ces jugements sont adressés à son ami Grimm, pour lequel ils étaient faits, et qui les envoyait aux princes étrangers, dont il était le correspondant littéraire à Paris. Ces jugements supposent des connaissances dans les arts ; mais ils ne sont exempts ni de prévention, ni de partialité, comme Grimm paraît le reconnaître lui-même. L'auteur fait d'ailleurs, dans cet écrit, des excursions sur les matières les plus étrangères à son sujet. On trouve, par exemple, dans le *Salon* de 1767, un morceau de deux pages où le goût et la vérité sont également blessés par la fausseté des reproches, la licence des images et la grossièreté des paroles. On applaudira plus volontiers à un passage où le philosophe s'élève avec vigueur contre les peintures déshonnêtes. Son zèle, à cet égard, est louable ; on a seulement peine à le concilier avec les productions licencieuses dont il a souillé sa plume. Dans ce même passage, il se

(1) Diderot était « incapable, dit Naigeon, de » s'assujetir à ne voir dans un livre que ce qui s'y » trouve, il raisonne quelquefois sur des faits qui » n'ont de réalité que dans son imagination; il » brouille et confond tout.... On ne saurait trop » se défier de Diderot lorsqu'il cite. Je ne connais » pas en ce genre un plus mauvais guide. Il est rare » qu'il s'autorise d'un fait sans l'altérer. » (*Note de l'éditeur dans ce même volume.*) Il tient le même langage dans le Discours préliminaire qu'il a mis en tête du Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne, dans l'*Encyclopédie méthodique*, t. I, pag. 5 « Diderot, dit-il, était incapable de la patience et de l'exactitude nécessaires dans l'examen des faits. Il en usait précisément avec les » anciens comme avec les modernes ; il les lisait » dans sa tête, citait leurs pensées dans la forme » originale qu'elles y avaient prise, et s'identifiait » tellement avec eux, que sans s'en apercevoir, il » leur prêtait quelquefois ses idées, et s'appropriait » de même les leurs. »

donne formellement le nom d'athée. Le tome XV est encore rempli, en partie, par le *Salon* de 1767, et est terminé par des morceaux détachés; car il y en a beaucoup parmi les œuvres de Diderot. Le plus saillant de tous est une espèce de dithyrambe intitulé : *les Eleuthéromanes*, ou *les Furieux de la liberté*. Cette pièce, dont on connaissait depuis longtemps quelques vers, n'a été publiée qu'en 1796, d'abord dans la *Décade philosophique*, puis dans le *Journal d'économie politique*. *Une circonstance frivole*, dit Diderot dans l'avertissement, *donna lieu à un poëme aussi grave. Trois années de suite le sort me fit roi dans la même société. La première année, je publiai mes lois sous le nom de Code Denis. La seconde, je me déchaînai contre l'injustice du destin qui déposait encore la couronne sur la tête la moins digne de la porter. La troisième, j'abdiquai et j'en dis mes raisons dans ce dithyrambe.* Cette pièce est d'environ deux cents vers. La plus grande partie est une tirade véhémente contre la tyrannie. Le poète voue au mépris et à la haine les *brigands oppresseurs du monde*, c'est-à-dire, les rois en général; car il les enveloppe tous également dans la même proscription. Il appelle la Révolte et l'invite à les punir. C'est là que se trouvent ces deux vers qu'on lui a tant reprochés :

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

Un des premiers éditeurs de cette pièce dit que *l'anecdote qui y a donné lieu, l'objet que l'auteur s'est proposé en la composant, le ton de fureur qu'il s'est cru autorisé à prendre dans ce genre de poésie, expliquent, excusent, justifient ces deux vers qui ont révolté un grand nombre d'esprits* (1). D'autres prétendent que de pareilles images sont toujours horribles, qu'il est triste de trouver de telles idées, et qu'il peut être dangereux de les produire. Ils remarquent que Diderot n'a nullement l'air de plaisanter dans ce morceau, et qu'il y est, au contraire, excessivement sérieux. Ils jugent que ses apostrophes sont aussi trop sanglantes, et ses provocations trop révolutionnaires. Quoi qu'il en soit, tels sont les principaux écrits que l'éditeur de Diderot a fait entrer dans la collection de ses œuvres. On ne sait pourquoi y ayant inséré tant de fragments détachés, il n'y a pas joint ceux dont il a grossi l'article *Diderot*, dans le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Ce sont des réflexions sur différents sujets. Il y en a où la métaphysique de l'auteur n'est ni bien exacte, ni bien morale. Il y combat directement la liberté et y professe un matérialisme froid et désolant. Il paraît qu'il s'était proposé de faire un *Dictionnaire universel et philosophique de la langue*; il en a dispersé les matériaux dans l'Encyclopédie. Enfin il travailla à plusieurs des ouvrages les plus fameux publiés de son temps. « Qui ne sait, » dit Grimm dans sa *Correspondance*, que près d'un tiers de l'*Histoire* » *philosophique*.... de Raynal, lui appartient? Il y travailla pendant deux » ans, et nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux; » lui-même était souvent effrayé de la » hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami. Mais qui, lui disait-il, » osera signer cela? — Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je; » allez toujours. Quel est encore l'hom-

(1) *Journal d'économie politique*, du 20 brumaire an 5.

» me de lettres qui ne reconnaisse facilement et dans le livre *de l'Esprit* » et dans le *Système de la nature*, » toutes les belles pages qui ne sont, » qui ne peuvent être que de Diderot? » Si nous entreprenions de faire une » énumération plus complète, nous » risquerions de nommer trop d'ingrats (1). » Grimm dit encore ailleurs que Diderot fournit un grand nombre de pages au *Système de la nature* et qu'il travailla aussi, quoique bien moins, au *Système social* et à la *Morale universelle*, publiés également par le baron d'Holbach. Tels sont tous les titres littéraires de Diderot. Pour résumer ce que nous avons dit de lui, il ne s'est fait un nom recommandable, ni comme écrivain, ni comme philosophe. Sous le premier rapport, c'est un mauvais modèle. Nul plan, nulle liaison, de la prétention dans les choses communes, de l'obscurité, du néologisme, un ton doctoral et emphatique, et cependant de la verve, quelquefois même de l'éloquence, des traits heureux et des vérités qui gagneraient à être énoncées plus simplement. Diderot a souvent l'air d'être en chaire; il recherche des formules ambitieuses et fatigue par son style tendu, par ses élans prodigués et par un enthousiasme qui ne semble pas naturel. Comme philosophe, on s'aperçoit qu'il écrivait sous la dictée d'une imagination intempérante plutôt que sous celle d'une raison sage. Il est toujours exalté, il passe la mesure. Ses amis ont célébré sa bonté, sa franchise, son caractère obligeant et facile, la verve et l'*entraînement* de sa conversation. Grimm, qui l'a loué avec effusion dans sa *Correspondance*, le regarde comme *la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé*. Il admire son énergie, sa chaleur, la variété de ses idées, la multiplicité de ses connaissances, le tumulte impétueux de son imagination, le charme et le désordre de ses entretiens. Puis il ajoute: «Quel» que volontiers que je pardonne à » tous les hommes de ne rien croire, » je pense qu'il eût été fort à désirer » pour la réputation de Diderot, peut» être même pour l'honneur de son » siècle, qu'il n'eût point été athée. » La guerre opiniâtre qu'il se crut » obligé de faire à Dieu, lui fit perdre » les moments les plus précieux de sa » vie (1). » Il confirme ailleurs ce jugement, qui nous paraît fort raisonnable. Naigeon, qui n'est pas tout-à-fait aussi modéré, loue son ami sans aucune restriction, en ajoutant pourtant que *son siècle ne lui a pas rendu justice*. Il est possible, en effet, que quelques-uns aient trop rabaissé le mérite de Diderot; mais aussi d'autres l'exaltaient trop. L'opinion générale paraît aujourd'hui fixée sur son compte et la postérité l'a mis à sa place. Il avait du talent, il était capable de chaleur et d'élévation, mais il manquait de sagesse, de mesure et de goût. *Il a écrit de belles pages*, dit Marmontel dans ses *Mémoires*, *et il n'a jamais su faire un livre*. Il adopta un système désolant et destructeur, et il déshonora sa cause par l'exagération de plusieurs de ses principes et par la licence de ses productions. C'est ce qui explique pourquoi il n'entra point à l'Académie française, dont les portes lui furent constamment fermées, malgré le vif désir qu'avaient ses amis de l'y faire admettre. Voltaire qui avait sollicité lui-

(1) *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, 3e. partie, tom. IV, pag. 85, note. On trouve dans cette Correspondance, au moins dans les deux premières parties, plusieurs morceaux de Diderot, qui suppleait quelquefois son ami, lorsque celui-ci était obligé de s'absenter.

(1) Correspondance, 3e. partie, tom. IV, pag. 89.

même son élection, parut dans la suite moins épris du mérite de Diderot, et blâma formellement quelques-uns de ses ouvrages. Il le regardait comme un homme outré et dangereux. Un peu étourdi de son extrême volubilité dans la conversation, il disait au sortir d'un entretien dont Diderot avait fait tous les frais : *Cet homme-là n'est pas propre pour le dialogue.* D'Alembert, lui-même, autrefois si lié avec Diderot, se refroidit beaucoup à son égard; ils ne se voyaient plus. J'ai parlé de la rupture de Diderot et de Rousseau; celui-ci commença la guerre; mais le premier, qui dans l'*Encyclopédie*, l'avait appelé assez mal à propos son *cher ami*, inséra contre ce *cher ami*, dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* une note longue et véhémente. L'éloge et la critique furent trouvés aussi déplacés l'un que l'autre. Diderot fut plus constamment lié avec le baron d'Holbach, dont les sentiments se rapprochaient beaucoup des siens sur plusieurs points importants. Il était goûté et admiré dans la société du baron, par sa facilité à parler sur toute sorte de sujets, et sans doute aussi par son antipathie pour une croyance et des institutions qu'on n'y révérait guères. Quand il était sur cet article, il ne tarissait pas, et ses amis s'amusaient à lui fournir l'occasion de se livrer ainsi à son imagination. Alors ce n'était plus le même homme « Dans » une situation d'esprit froide et tran» quille, dit Grimm, on pouvait sou» vent lui trouver de la contrainte, de la » gaucherie, de la timidité, même une » sorte d'affectation. Il n'était vraiment » Diderot que lorsque sa pensée l'a» vait transporté hors de lui-même... » L'enthousiasme était devenu la ma» nière d'être la plus naturelle de son » ame, de sa voix, de tous ses traits. » Le même écrivain lui reproche d'avoir consumé dans des entretiens fugitifs un temps qu'il eût pu consacrer à des travaux plus durables; mais Diderot aimait à causer. Visité par ses amis, par des jeunes gens, par des étrangers, il se laissait aller volontiers à son imagination. On lui amena sous des noms empruntés le prince Ferdinand de Brunswich, et le prince héréditaire de Saxe-Gotha. C'étaient, disait-on, des voyageurs qui désiraient s'instruire. Le philosophe se mit à son aise avec eux, et leur développa toutes ses idées avec beaucoup d'abandon; il fut fort content d'eux, et en parla à ses amis comme d'excellents jeunes gens, qui faisaient honte à nos Français. Peu après s'étant trouvé dans une société où on les présenta sous leurs noms véritables, il ne parut ni embarrassé ni fâché de n'avoir point déguisé sa doctrine, quoiqu'elle ne dût pas toujours plaire à des princes. M. Euseb. Salverte a publié un éloge de Diderot. Naigeon avait annoncé des *Mémoires historiques et philosophiques pour servir à la vie de Diderot*. On ne doit plus s'attendre à les voir imprimés, si, comme on le répand, ses papiers ont tous été brûlés après sa mort par ses héritiers qui apparemment ne partageaient pas ses opinions. P—c—t.

DIDIA CLARA, était fille de Didius Julianus, empereur romain, et de Manlia Scantilla. Son père, pendant un règne de soixante-six jours, se hâta de la déclarer auguste, et le sénat fit frapper des médailles en son honneur; mais la catastrophe qui précipita Didius du trône, l'an 193 de J.-C., fit rentrer Didia Clara dans la vie privée. (*V.* Scantilla.) Elle fut mariée à Cornelius Repentinus, que Didius Julianus nomma préfet de Rome à la place de Sulpicianus, pendant qu'il était empereur. Les médailles de

cette princesse sont fort rares en or et en argent. T—N.

DIDIER (Saint), *Desiderius*, évêque de Langres, au 3e. siècle, était né dans un village près de Gènes. On le trouva occupé à labourer son champ lorsqu'on vint lui annoncer son élévation à l'épiscopat. Il se conduisit dans l'administration de son diocèse avec un zèle apostolique, et scella de son sang les vérités de la religion en 264; suivant l'opinion la mieux établie, ce fut à Saint-Dizier, petite ville qui a retenu le nom du martyr. L'église célèbre sa fête le 23 mai. Sa vie écrite par Warnahaire est imprimée dans le recueil des Bollandistes, au 22 mai. Les critiques n'en font aucun cas. — DIDIER (St.), né à Autun, succéda, vers 596, à Verus, archevêque de Vienne. Sa fermeté à l'égard de Brunehaut irrita cette princesse, qui le fit déposer dans une assemblée de prélats, tenue à Châlons-sur-Saône en 603, et l'exila dans une île que Chorier croit être l'île Barbe, près de Lyon. Il fut replacé à la tête de son diocèse; mais son inflexibilité fatigua de nouveau la reine, qui le fit assassiner en 608, dans un endroit nommé aujourd'hui St.-Didier-de-Chalarone. Ces faits sont racontés dans les *Actes de la Vie du St. Martyr*, composés par Adon, l'un de ses successeurs, et insérés par Canisius, dans le tome VI des *Lectiones antiquæ*. L'abbé Velly (*Histoire de France*, tom. Ier, pag. 202, éd., in-12), justifie Brunehaut d'avoir eu part à l'exil et à la mort du saint prélat. Il prouve que St. Didier fut exilé sur la dénonciation d'Aridius, pour s'être appliqué à l'étude des lettres profanes, contre le prescrit des canons de l'église. Le pape St. Grégoire lui écrivit en effet pour le détacher de la lecture des poètes. On conserve cette lettre, et deux autres, que lui adressa le même pontife. Henschenius a inséré une *Vie de St. Didier*, par un anonyme contemporain, dans le recueil des Bollandistes, au 21 mai, elle n'est ni plus exacte ni plus estimée que celle qu'avait donnée Adon. — DIDIER (St.), d'une illustre famille d'Alby, exerça l'emploi de trésorier de la couronne sous les rois Clotaire II et Dagobert. L'un de ses frères, nommé Rusticus, évêque de Cahors, ayant été assassiné dans une émeute en 629, les habitants élurent à sa place St. Didier, qui eut beaucoup de peine à se rendre à leurs vœux. Il gouverna sagement son diocèse, établit la réforme dans plusieurs monastères, fonda des établissements de charité, fit entourer la ville de Cahors de murailles, et laissa par son testament, à son église, la plus grande partie de ses biens qui étaient très considérables. Il mourut le 15 novembre 655, dans sa 60e. année. On l'honore dans les provinces méridionales de la France, sous le nom de St. Géry. Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus : on ne conserve que ses Lettres, au nombre de seize; elles ont été insérées, par Canisius, dans les *Antiquæ lectiones*, tom. V. On les trouve encore dans le *Corpus historiæ francicæ* de Freher, dans le tome Ier. des *Historiæ Francorum* de Duchesne; dans la *Bibliotheca patrum*; mais l'édition la plus correcte est celle qu'en a publiée Dom Bouquet, dans le tome IV de la *Collection des historiens de France*. Le style de ces lettres porte l'empreinte de la barbarie du siècle, et la lecture en est difficile à ceux qui n'ont pas fait une étude de la basse latinité. Un anonyme a composé la Vie du saint prélat; elle a été imprimée dans le tome II de la *Gallia Christiana* de Ste. Marthe, et dans la *Bibliotheca nova manuscriptorum*, du P. Labbe, tome Ier., avec des corrections faites sur un manuscrit

Digitized by Google

de l'abbaye de Moissac. On connaît plusieurs saints évêques du même nom. — Saint Didier, vingt-deuxième archevêque de Bourges. Sa vie, par un anonyme, fait partie du recueil du P. Labbe, qu'on vient de citer. — Saint Didier, évêque de Nantes, vers 451. — Saint Didier, évêque de Châlons-sur-Saône, et ensuite de Gap, mort vers 531. W—s.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était duc d'Istrie, et se trouvait en Toscane en 756, lorsqu'Astolphe, son prédécesseur, mourut sans enfants. Il rassembla une armée, à la tête de laquelle il vint demander à la diète du royaume la couronne des Lombards; mais Rachis, frère aîné d'Astolphe, qui avait aussi régné, puis abdiqué en 749 pour se retirer dans le monastère du Mont-Cassin, sortit de son couvent et disputa le trône à Didier. La nation lombarde se partagea quelque temps entre les deux prétendants; enfin le pape Etienne II décida le moine-roi à rentrer dans son couvent, et il confirma l'élection de Didier, qui fut couronné en 757. La donation que Pepin avait extorquée d'Astolphe en faveur de l'église romaine, entraînait les rois lombards dans des démêlés interminables avec cette église, soit parce qu'elle n'avait jamais été complètement exécutée, soit parce que les provinces cédées n'étant pas clairement désignées, la cour de Rome ne mettait point de bornes à ses prétentions. En même temps elle favorisait la révolte des ducs de Spolète et de Bénévent, qui, en 758, se donnèrent à Pepin, roi de France. Didier marcha contre eux; il fit prisonnier le duc de Spolète, et il donna un nouveau duc à Bénévent. Cependant il évita pour lors d'entrer en guerre avec l'Eglise ou la France; et tandis qu'il négociait pour fixer leurs prétentions respectives, il associa au trône, en 759, son fils Adelgise (*V.* Adelgise) pour s'en faire un appui au besoin. Averti en 767 de l'élection violente de l'antipape Constantin, le roi lombard rendit à l'Eglise la liberté que cet usurpateur lui ravissait. Plus tard il donna des secours à Etienne III, contre qui une conjuration avait éclaté à Rome; néanmoins ce pape s'opposa de toutes ses forces en 770 aux trois mariages qui devaient unir la famille de Charlemagne à celle de Didier. Ces mariages s'accomplirent malgré lui; mais ils furent funestes à la monarchie des Lombards, parce que dès l'année suivante Charlemagne répudia la fille de Didier, et après cette offense les deux familles ne se réconcilièrent plus. Lorsqu'Adrien I[er]. monta en 772 sur le trône pontifical, la paix entre l'Eglise et les Lombards, qui avait déjà été souvent troublée, fut tout-à-fait détruite. Adrien attaché à une faction contraire à celle de son prédécesseur, fit périr Paul Afiarte, romain dévoué à Didier, et conseiller intime d'Etienne III. En même temps Adrien refusa de reconnaître les fils de Carloman, qui s'étaient réfugiés chez Didier, leur oncle, tandis que Charlemagne les privait de l'héritage de leur père. Le roi lombard irrité envahit l'état de l'Eglise, et en conquit une partie; ce fut alors qu'Adrien recourut à l'assistance de Charlemagne, et que celui-ci, après quelques négociations, passa les Alpes en 773 pour entrer en Italie. Adelgise, fils de Didier, devait fermer les passages du Mont-Cénis et du St.-Bernard; mais une terreur panique dissipa son armée; Didier abandonné s'enferma dans Pavie; il y fut assiégé par les Français pendant une année, au bout de laquelle il fut enfin obligé de se rendre en 774. Charlemagne l'envoya au monastère

de Corbie avec la reine Ansa sa femme : c'est là que le roi lombard termina sa vie dans des pratiques de dévotion qui lui acquirent une grande réputation de sainteté. S. S—I.

DIDIER, duc de Toulouse, l'un des généraux de Chilpéric Ier., roi de Soissons, descendait d'une illustre maison de l'Albigeois, dont l'origine se perd dans les commencements de la monarchie. Il reçut, en 577, l'ordre de pénétrer dans les états de Childebert, roi d'Austrasie, jeune enfant que la mort de Sigebert, son père, assassiné par ordre de Frédégonde, venait de placer sur un trône mal affermi. Il s'empare de plusieurs provinces sans trouver presque aucune résistance ; mais il est atteint près de Limoges par Mummol, général bourguignon, qui met son armée en déroute et le force à chercher lui-même son salut dans la fuite. L'alliance conclue entre les rois de Bourgogne et d'Austrasie, oblige Chilperic à dissimuler ses projets ambitieux ; il augmente le nombre de ses troupes, sous différents prétextes, et lorsqu'il se croit en mesure pour tenter de nouvelles entreprises, il fait rentrer Didier en campagne. Celui-ci ravage le Périgord et l'Agenois, et vient mettre enfin le siége devant Bourges, en 583. Après la mort de Chilperic, Didier forme le projet de couronner roi de Soissons, Gondebaud, qui passait pour le fils de Clotaire Ier. Il est soutenu dans l'exécution de ce dessein, par les grands seigneurs mécontents et par le roi d'Austrasie lui-même. Mais Gontran, roi de Bourgogne, marche contre Gondebaud, que les factieux venaient de proclamer à Brives, et défait son armée. Didier se hâte d'abandonner le parti du prince malheureux pour passer dans celui du vainqueur. Il chercha à donner des preuves de sa fidélité à son nouveau souverain. Des troubles s'étaient élevés dans la Septimanie. L'occasion lui parut favorable pour s'emparer de cette province et la réunir au royaume de Bourgogne ; en conséquence il se hâte de rassembler ses troupes et vient assiéger Carcassonne. Récarède, prince des Visigoths, après avoir soumis les rebelles, marche au secours de cette ville ; Didier va à sa rencontre. Lorsque les deux armées sont en présence, celle des Visigoths feint de se retirer, Didier se met inconsidérément à sa poursuite ; mais désespérant de l'atteindre, il revient devant Carcassonne avec ceux de ses soldats que la fatigue n'avait pas empêchés de le suivre. Les assiégés s'apercevant de la dispersion des soldats de Didier, tentent une sortie, les enveloppent et les taillent en pièces. Didier, percé de coups, est laissé parmi les morts (587). Tétradie, sa veuve, se retire à Agen. Elle est citée, en 590, devant une assemblée d'évêques, qui déclarent nulle son union avec Didier, parce qu'elle l'avait formée étant déjà mariée à Eulalius, seigneur auvergnat, et ses enfants inhabiles à recevoir la succession de leur père. W—s.

DIDIER. *Voy*. DISDIER et SAINT-DIDIER.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS est le seul homme, connu par l'histoire, qui ait acheté un empire à un encan public. Il reçut le jour à Milan, le 29 janvier de l'an 133 de l'ère chrétienne. Son père s'appelait Pétronius Didius Severus, et sa mère, Clara Amilia. Domitia Lucilla, mère de Marc-Aurèle, prit soin de son éducation. Il passa par les dignités ordinaires et eut des commandements. Ce fut lui qui repoussa les Causses, peuple de la Germanie, qui avait fait une irruption sur les terres de l'Empire : il en fut récompensé par le cou-

sulat. Il subjugua les Cattes. Sous Commode, il fut accusé d'avoir trempé dans une prétendue conspiration de Salvius Julianus son oncle ; mais l'empereur, honteux d'avoir fait couler le sang de beaucoup de sénateurs et de personnes considérables, pour de pareilles accusations, déclara Didius absous. Il fut ensuite consul avec Pertinax. Quand cet empereur fut tombé sous les coups des gardes prétoriennes, le 28 mars 193, Sulpitianus, qu'il avait envoyé à leur camp pour y appaiser la révolte, eut l'impudeur de demander l'empire aux meurtriers de son gendre, et de leur offrir de l'argent. Les prétoriens, qui voulaient en tirer le plus grand prix possible, firent crier que l'empire était à vendre au plus offrant. Lorsque cette proclamation parvint à Rome, Didius qui en était un des plus riches citoyens, se trouvait à table avec des amis qui, dans la gaîté du repas, l'engagèrent à hasarder le marché. Aussitôt il se rendit au camp, représenta aux soldats que Sulpitianus, son compétiteur, ne manquerait pas, s'il était empereur, de venger un jour la mort de Pertinax. Il s'obligea par écrit à rétablir la mémoire de Commode, et les choses sur le pied où elles étaient du vivant de ce prince. Il ne lui en fallut pas moins acheter à l'enchère. Sulpitianus et lui enchérirent plusieurs fois l'un sur l'autre; mais Didius étant tout d'un coup monté de 5000 drachmes pour chaque soldat à 6250, payables sur-le-champ, il fut proclamé empereur. Pour faire plaisir aux soldats, il prit le nom de Commode. La garde prétorienne le conduisit au sénat : il y fut déclaré empereur. Le lendemain il alla au capitole pour y faire les sacrifices accoutumés. Le peuple qui avait aimé Pertinax et qui était irrité de sa mort, accabla Didius, à son passage, de reproches et de malédictions. Les mêmes insultes lui furent faites aux jeux du cirque. Il entendit retentir les noms de Pescennius Niger et de Septime Sévère, qui commandaient des armées, l'un en Syrie, et l'autre en Illyrie. Ces deux généraux furent proclamés augustes par leurs soldats. Sévère s'avançait vers Rome. Didius le fit déclarer par le sénat ennemi public. Après avoir payé aux gardes prétoriennes ce qu'il leur avait promis, il voulut leur faire prendre les armes et les exercer pour les préparer au combat ; mais ces troupes corrompues par la mollesse et l'oisiveté, ne répondirent point à ses intentions. Didius voyant bien qu'il ne pouvait compter sur elles, fit fortifier son palais, comme pour s'y défendre après avoir tout perdu. Il fit tuer Marcia et Lætus, qui avaient eu la plus grande part à la mort de Commode, les supposant dans les intérêts de Sévère : il envoya même des assassins à sa rencontre. Ce général étant entré en Italie poussa jusqu'à Ravenne, où il s'empara de la flotte qui y était. L'empereur ne voyant plus de ressources, fit prier le sénat d'envoyer les vestales et les prêtres au-devant de l'ennemi pour obtenir de lui qu'il se retirât. Faustus Quintillus, augure consulaire, fit rejeter cette proposition comme étant aussi inutile que ridicule. Didius, en colère, demandait des soldats pour forcer ou massacrer les sénateurs ; mais il revint bientôt à un parti plus doux, et se rendit lui-même au sénat pour demander qu'on lui associât Sévère à l'empire. Le décret fut dressé et envoyé à Sévère, qui non-seulement rejeta l'association offerte, mais même fit tuer Crispinus, commandant des gardes prétoriennes, qui était porteur du décret, et qu'il soup-

Digitized by Google

çonnait d'avoir commission de l'assassiner. Didius alors, ne sachant à quoi se résoudre, fit armer les gladiateurs qui étaient à Capoue, et offrit l'empire à Pompeianus, gendre de Marc-Aurèle. Il le refusa en s'excusant sur son grand âge et sur la faiblesse de sa vue. Dans ce même temps, les troupes de l'Ombrie qui devaient garder les passages des Apennins se déclarèrent pour Sévère. L'empereur se vit même abandonné des prétoriens. Alors il se retira dans son palais avec Repentinus son gendre. Le consul Messala assembla le sénat: il y fut résolu d'ôter à Didius l'empire et la vie; de déclarer Sévère empereur, et de décerner les honneurs divins à Pertinax. Des soldats furent envoyés aux palais pour tuer Didius. Ils le trouvèrent en pleurs, prêt à résigner l'empire, pourvu qu'on lui laissât la vie. Un simple soldat lui coupa la tête. Son corps fut exposé à la vue du public. Sévère arrivé à Rome, permit qu'il fût porté au tombeau de ses ancêtres. Ainsi finit tragiquement Didius Julianus, le 2 juin 193, n'ayant régné que deux mois et cinq à six jours. Il avait épousé Manlia Scantilla, dont il n'eut qu'une fille (*Voy.* DIDIA CLARA.). Le caractère et les mœurs de Didius sont diversement représentés par les historiens. On peut dire qu'il soutint mal la démarche hardie que l'ambition lui fit faire quand il acheta si chèrement l'empire. La Bastie observe qu'il fut le premier qui corrompit le titre des médailles d'argent, exemple qui ne fut que trop suivi par ses successeurs. Q. R.

DIDON ou ÉLISE, reine et fondatrice de Carthage, fille de Bélus, roi de Tyr, devait régner conjointement avec son frère Pygmalion, par le testament de son père; mais Pygmalion parvint à se faire conférer à lui seul, par le peuple, toute l'autorité souveraine. La beauté de Didon captiva le cœur de Sichée, oncle de cette princesse: il l'épousa. Sichée, grand-prêtre d'Hercule, possédait d'immenses richesses et la seconde dignité de l'état; ses trésors excitèrent la cupidité de Pygmalion, qui, voulant dépouiller son beau-frère, le fit massacrer au pied des autels. Mais Didon parvint à tromper la cruelle avarice de son frère; elle se saisit des trésors de son malheureux époux, les fit embarquer avec elle et mit à la voile, accompagnée de plusieurs grands du royaume qui fuyaient la tyrannie du roi de Tyr. Favorisée par les vents, Didon arriva bientôt à l'île de Chypre avec sa flotte, et, dirigeant ensuite sa course vers les côtes d'Afrique, elle aborda près d'Utique, colonie tyrienne non loin de la Sicile. Elle y fut accueillie par les habitants, et acheta, dit-on, ou obtint d'eux l'espace de terrain que pourrait entourer le cuir d'un taureau. Didon, ayant ensuite fait couper le cuir en courroies très déliées, put faire décrire par ce stratagême une circonférence spacieuse, qui devint le berceau de la fameuse Carthage. Telle est l'origine, fabuleuse sans doute, de cette ville, si célèbre depuis par ses immenses richesses, son grand pouvoir, la longue lutte qu'elle engagea pour l'empire du monde, et enfin par sa terrible destruction. *Carthada* ou Carthage, dont le nom en langue phénicienne signifie la ville neuve, fut fondée par Didon, 882 ans av. J.-C.; mais, selon Appien, Didon trouva Carthage toute bâtie, et ne fit que donner un éclat nouveau à une colonie qui existait déjà. Elle y ajouta seulement le quartier auquel on donna le nom de *Byrsa*, qui en grec signifie du cuir, par allusion au stratagême dont elle s'était

servie; ce que Virgile exprime par ces deux vers :

Mercatique solum, facti de nomine Byrsam
Taurino quantum possent circumdare tergo.

Appien et Tive-Live se trouvent d'accord avec le poëte à cet égard; mais Polybe, le plus exact de tous les historiens et qui fait une description de Carthage, ne dit rien de l'histoire du cuir. Diodore, Strabon et Pausanias ont imité sur ce point le silence de Polybe. Quelques savants en ont inféré que le quartier bâti par Didon fut nommé *Byrsa*, non par allusion au cuir fabuleux qu'on dit en avoir marqué la première enceinte, mais parce que son emplacement était le plus fort d'assiette qu'il y eût autour de la ville neuve; aussi Byrsa devint-il par la suite la citadelle de Carthage. Quoi qu'il en soit, Didon ayant fondé sa colonie, fut recherchée en mariage par Iarbas, roi des Getules, voisin de ses nouveaux états; mais elle ne put se résoudre à violer la foi jurée à Sichée, son premier époux. Le roi de Gétulie, piqué du refus de cette princesse, résolut de la contraindre par la force à lui donner sa main : il marcha aussitôt à la tête d'une armée contre Carthage. Didon, ne pouvant opposer aucune résistance, demanda un délai pour apaiser les mânes de Sichée. Le terme expiré, elle monte sur un bûcher préparé par ses ordres, tire un poignard caché sous sa robe, et se donne la mort. Tel est le récit de Justin. On voit combien il diffère de Virgile, qui suppose Énée, son héros, contemporain de Didon, quoiqu'il paraisse certain qu'elle n'a vécu que trois siècles après le héros de l'*Énéide;* mais cette ingénieuse fiction a fourni au poëte cet épisode si intéressant pour les Romains, où il fait prophétiser par Didon mourante la longue rivalité de Rome et de Carthage. Les anciens historiens parlent tous de Didon comme ayant été douée d'un génie supérieur et d'une beauté rare. Élise était son véritable nom, et l'épithète de Didon, qui en hébreu signifie *vagatio*, lui fut donnée par les Phéniciens, à cause de ses voyages et de sa vie errante. B—P.

DIDOT (François Ambroise), naquit à Paris en janvier 1730, de François Didot, premier imprimeur de ce nom, qui était libraire et ami de l'abbé Prévost. Destiné à la profession de son père, il reçut une bonne éducation, si nécessaire dans cet état, « qui, » disait-il lui-même, doit faire la » nuance entre l'homme de lettres et » l'artiste. » Il se voua tout entier à son art qu'il porta au plus haut degré en France. Il n'avait rien négligé pour y parvenir, et n'avait pas dédaigné de descendre jusqu'aux plus petits accessoires. Il imagina les garnitures en fonte, et, en 1777, la presse à un coup (*V.* Anisson.), dont on ne fait pas cependant un fréquent usage. Il avait établi une fonderie de laquelle sont sortis de fort beaux types. A la dénomination, insignifiante aujourd'hui, mais consacrée par la routine, de caractères *cicéro, saint-augustin*, etc. il essaya, mais vainement, de substituer une nomenclature simple et méthodique, dans laquelle chaque caractère est distingué par le nombre de points ou sixièmes de ligne qui le composent. Ce fut dans son imprimerie que furent faits, en 1780, les premiers essais, en France, d'impression sur papier vélin. Mais en s'occupant de la beauté de ses éditions, Didot veilla encore plus à leur correction, le premier des mérites, et sans lequel les autres ne sont rien. Louis XVI chargea Fr. Ambr. Didot de réimprimer, pour l'éducation du Dauphin, un choix des classiques

français, dans les formats in-18, in-8°. et in-4°. : la collection in-18 a 18 vol., la collection in-8°. en a 17, celle in-4°. en avait 12, y compris la *Biblia sacra ;* elle a été continuée et portée à 31 volumes par son fils aîné. Le comte d'Artois voulant faire imprimer un choix, par lui fait, d'ouvrages français, les confia aux presses de Fr. Ambr. Didot ; il en a paru 64 volumes in-18. Ces éditions, et beaucoup d'autres de cet habile imprimeur, sont connues et recherchées de toute l'Europe. Fr. Ambr. Didot est mort le 10 juillet 1804, laissant deux fils, MM. Pierre Didot l'aîné, à qui il céda son imprimerie en 1789, et Firmin Didot, son successeur dans la fonderie, à la même époque ; tous deux déjà distingués dans leur art du vivant de leur père. A. B—T.

DIDOT JEUNE (PIERRE-FRANÇOIS), frère du précédent, succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connaissances bibliographiques. Il fut reçu imprimeur en 1777, et eut une très grande part aux changements qui se firent dans les caractères d'imprimerie. Il a aussi contribué à l'illustration de son nom. Plusieurs éditions, sorties de ses presses, sont recherchées des amateurs, entr'autres, *l'Imitation de J. C.*, 1788, in-folio. Il est mort le 7 décembre 1795, laissant deux fils ; savoir, Pierre-Nicolas-Firmin Didot, qui lui succéda dans son imprimerie, et a donné les éditions des *Voyages d'Anacharsis* (*Voy.* BARTHÉLEMY), etc. et Henri Didot, habile graveur et fondeur de caractères, qui vient d'inventer un moule à refouloir, au moyen duquel il fond d'un seul coup cent cinquante caractères ou signes typographiques.

A. B—T.

DIDYME, dit le *Grammairien*, était fils d'un marchand de poisson salé à Alexandrie, et vivait sous le règne d'Auguste. Son ardeur infatigable pour l'étude le fit surnommer *Chalcentrès*, c'est-à-dire *entrailles d'airain*. Aucun auteur ancien ou moderne n'a égalé sa prodigieuse fécondité. Athénée compte *trois mille cinq cents* traités de sa composition ; il en avait écrit *quatre mille*, suivant Sénèque ; et Origène, allant plus loin encore, lui attribue *six mille volumes*. Quoiqu'il soit reconnu que les volumes des anciens avaient bien moins d'étendue que les nôtres (1), on a peine à concevoir qu'un seul homme ait pu tant écrire. On rapporte que Didyme était souvent embarrassé lui-même lorsqu'on lui demandait sur quelles matières il avait travaillé. Ses ouvrages devaient être, du moins pour la plupart, frivoles et peu corrects. Plusieurs contenaient des recherches sur la patrie d'Homère, sur la mère d'Enée, sur les mœurs d'Anacréon, sur celles de Sapho. Didyme composa un traité contre Juba, contemporain d'Auguste. Eusèbe cite de lui une histoire étrangère. Etienne de Byzance lui attribue une histoire de la ville de Cabasse ; et, parmi les proverbes de Tharrée, il en est quelques-uns qui passent pour être de Didyme. Téméraire censeur, critique plus sévère que judicieux, il trouvait à reprendre dans le style admirable de Cicéron ; et il prétendait avoir découvert jusqu'à trois fautes grammaticales dans le premier vers de l'Iliade (2). Les anciens ont négligé de

(1) Ainsi, par exemple, les quinze livres des *Métamorphoses d'Ovide* formaient quinze vol., et n'en font plus qu'un seul aujourd'hui. Il ne faut donc pas croire que la bibliothèque d'Alexandrie, malgré les sept cent mille volumes qui la composaient, fut plus considérable que la bibliothèque du roi.

(2) Plutarque et S. Justin ont aussi trouvé ce vers irrégulier. Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XII, p. 113 et s., avec les trois difficultés proposées par Didyme, une réponse à chacune d'elles, par de Chambort.

conserver le catalogue des ouvrages de Didyme, dont aucun n'est venu jusqu'à nous, et cette perte paraît peu regrettable. Quelques auteurs lui attribuent cependant des *scholies sur l'Iliade et l'Odyssée*, que Schrévelius a publiées dans son édition d'Homère, Amsterdam, 1656, 2 vol. in-4°.; elles sont jointes à d'autres éditions, et Borrichius les trouve exquises pour la plupart, quoique d'ailleurs trop courtes. Mais Didyme étant cité lui-même dans ces scholies, elles paraissent être d'un auteur plus récent. Tannegui le Fèvre n'hésite pas à croire que le nom de Didyme est ici supposé (Voy. *les Vies des poètes grecs*, chap. 7). — Suidas cite plusieurs autres auteurs du nom de Didyme : I. Didyme d'Alexandrie, postérieur au précédent, et grammairien comme lui. Il enseigna à Rome, et composa, sur l'*orthographe* et sur d'autres sujets, des traités que Suidas trouvait tous excellents. II. Didyme d'Alexandrie, qui avait écrit XV livres sur l'*agriculture*, dont on trouve des extraits dans les *Geoponica* de Cassianus Bassus. III. Didyme, surnommé Claude, auteur d'un traité *sur les fautes de Thucidide contre l'analogie*, d'un *Epitome d'Heraclion*, et de quelques autres ouvrages. IV. Didyme, surnommé *Atteius*, philosophe académicien, à qui l'on donne, entre autres ouvrages, un *traité* en deux livres, contenant des solutions de probabilités et de sophismes. V. Didyme, fils d'Héraclide, grammairien et musicien, qui fut, en cette dernière qualité, enrichi par Néron. VI. Didyme, mathématicien, né à Cnide, qui avait écrit des *Commentaires sur Aratus*. — On a d'un autre *Didyme* un traité de *re Veterinariâ*, en grec, Bâle, 1537, in-4°. V—ve.

DIDYME, célèbre docteur de l'église d'Alexandrie, naquit dans cette ville vers l'an 308 de J.-C. Il fut surnommé l'*Aveugle*. Il avait perdu la vue dès l'âge de quatre ou de cinq ans; mais, aimant l'étude et les lettres, il suivit, il écouta les leçons de la célèbre école d'Alexandrie, apprit parfaitement la grammaire et la rhétorique; ensuite la dialectique, la musique, l'arithmétique; enfin, la géométrie et l'astronomie, sciences qui, comme le disent S. Jérôme et Rufin, semblent ne pouvoir se passer du secours des yeux. Didyme étudia la philosophie en se faisant lire les ouvrages d'Aristote et de Platon. Quand ses lecteurs s'endormaient, il méditait long-temps sur ce qu'il venait d'entendre, et le gravait ainsi dans sa mémoire. La religion chrétienne et la théologie devinrent le principal objet de son application et de ses veilles. « L'aveuglement du corps qui passe, » dit Pallade, pour une des plus terribles disgrâces de la vie, fut pour Didyme un moyen de faire tourner, » sans aucune distraction des objets » étrangers, toutes ses facultés intellectuelles vers l'étude des sciences. » Il passait pour un prodige; on venait à Alexandrie pour le voir et pour l'entendre. Il avait été chargé de l'école chrétienne de cette ville, et il était cité comme un des plus illustres successeurs d'Origène. Doué d'un grand talent pour la parole, il avait, dit Fleury, une grâce particulière dans le son de la voix. S. Jérôme, Rufin, Pallade et S. Isidore furent ses disciples. S. Jérôme avait déjà les cheveux blancs, et il était regardé comme un des plus savants docteurs de l'Église, lorsqu'il se rendit, l'an 385, à Alexandrie, pour s'instruire auprès de Didyme. Pendant un mois entier, il lui proposa des difficultés sur divers points de l'Écriture. S. Antoine quitta sa solitude pour le visiter : « Êtes-vous

» affligé d'être aveugle? » demanda-t-il à Didyme, et Didyme se tut. A la même question répétée une seconde et une troisième fois, il répondit enfin : « Oui, je suis affligé d'être aveu» gle. » Alors, le saint anachorète s'écria : « Je m'étonne qu'un homme sage » s'afflige d'avoir perdu ce que pos» sèdent les fourmis et les mouche» rons, au lieu de se réjouir d'avoir » ce qu'ont les saints et les apôtres. » Il vaut mieux voir des yeux de l'es» prit que de ces yeux, dont un seul » regard peut perdre l'homme éter» nellement. » S. Athanase était lié avec Didyme. Ste. Mélanie le visita pendant son voyage dans la Palestine. Il fut estimé des occidentaux, particulièrement de S. Eusèbe de Verceil, de S. Hilaire et de Lucifer. Pallade rapporte avoir appris de la bouche même de Didyme, que l'an 363, le jour de la mort de l'empereur Julien, après avoir jeûné et prié pour invoquer la fin des persécutions de l'Église, il s'endormit, assis dans sa chaire, et crut voir des chevaux blancs courir dans les airs, montés par des gens qui criaient : « Dites à Didyme : Au» jourd'hui à sept heures Julien a été » tué. Lève-toi donc, mange, et l'en» voie dire à l'évêque Athanase. » Didyme ajouta qu'il avait marqué l'heure, le jour, la semaine et le mois où il avait eu cette révélation, et qu'elle se trouva véritable. Didyme avait composé un grand nombre d'ouvrages qu'il dictait à des écrivains. S. Jérôme cite des *Commentaires sur les Psaumes, Dix-huit livres sur Isaïe, Trois sur Osée, Cinq sur Zacharie*, des *Commentaires sur Job, sur les Évangiles de S. Matthieu et de S. Jean*, et beaucoup d'autres écrits, *infinita alia*. Les livres sur Osée étaient adressés à S. Jérôme, et les livres sur Zacharie avaient été composés à sa prière. De tous ces ouvrages, il ne reste que : I. trois livres *De spiritu sancto*, contre les Macédoniens, traduits en latin par S. Jérôme (*voy.* ses œuvres); imprimés aussi dans la *Bibliothèque des anciens Pères*, tom. 9; II. trois livres *de la Trinité*, publiés avec des notes, grec et latin, par Mingarelli, Rome, 1764, in-4°.; III. *Contra Manichæos*, traduit en latin par Turrien, dans la *Bibliothèque des Pères*, tome 4, et séparément, Paris, 1600; Ingolstadt, 1604, in-4°.; IV. *Enarratio in Epistolas canonicas*, et *In primam Epistolam S. Johannis*, traduit en latin par S. Jérôme, dans la même *Bibliothèque des Pères*, tome 9. On ne connaît pas précisément l'époque de la mort de Didyme; mais il avait atteint sa 85e. année quand S. Jérôme l'inscrivit sur son catalogue des écrivains ecclésiastiques. Plusieurs auteurs croient qu'il mourut vers l'an 395. Il était tombé dans les erreurs d'Origène, dont il avait expliqué le livre des *Principes*, et il fut condamné après sa mort par le second concile de Nicée (1). Baillet l'a placé dans ses *Enfants célèbres*. On trouve sa vie dans la *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, tome 13. Le camaldule Mingarelli a recueilli, dans son édition des trois livres sur la Trinité, tous les témoignages des anciens sur Didyme. Jacques Basnage a inséré dans le tome Ier. des *Leçons de Canisius*, des remarques sur Didyme et sur ses ouvrages. On peut aussi consulter Socrate, Sozomène, Théodoret, Pallade, Rufin, etc. V—VE.

DIÉ (S.), évêque de Nevers au 7e. siècle, est appelé *Deodatus* dans

(1) C'est de l'école d'Alexandrie que sont principalement sortis les auteurs des grandes hérésies qui ont divisé l'église grecque dans les quatrième et cinquième siècles.

des diptiques rapportés par M. de Saint-Marie dans ses *Recherches historiques sur Nevers*, 1810, in-8°. Élu évêque de Genève par le peuple de cette ville, Dié se démit quelque temps après de son siége pour se retirer dans les Vosges; il alla ensuite en Alsace, puis dans l'évêché de Bâle, et revint enfin dans les Vosges, où il fonda le monastère de Jointures. Il y mourut en 679 suivant les uns, en 684 suivant les autres. La ville de Saint-Dié, en Lorraine, a pris son nom. L'abbé Riguet a publié des *Mémoires pour la vie de S. Dié*, à la suite de son *Système chronologique et historique des évêques de Toul, jusqu'au temps de Charlemagne*, Nanci, 1701, in-4°. A. B—T.

DIECMANN (Jean), théologien luthérien et philologue, né à Stade le 30 juin 1647, fit ses études à Giessen et à Wittemberg, et revenu dans sa patrie y fut nommé par le sénat, recteur du collége. Il devint ensuite surintendant des églises des duchés de Brême et de Verder, puis professeur de théologie à Kiel. Morhof l'appelle *vir veneranda dignitate et varia eruditione conspicuus*; Jean Fabricius confirme ce jugement. Diecmann mourut le 4 juillet 1720. Il a mis de fort belles préfaces à cinq éditions qu'il a données de la traduction allemande de la Bible par Luther. Il a composé un grand nombre de dissertations énumérées dans le tome VI de l'*Historia bibliothecæ fabricianæ*. Parmi ses écrits on doit distinguer : I. Son traité *de naturalismo* (*V.* J. Bodin.), imprimé d'abord à Kiel en 1683, réimprimé à Leipzig en 1684, in-12, et avec l'*Historia naturalismi* de Adam Tribbechovius, Iena, 1700, in-4°. Diecmann avait été assez heureux pour se procurer deux manuscrits de l'ouvrage de Bodin qu'il refute, et que tant de personnes avaient cherché en vain. II. *Inquisitio in genuinos natales vocis Kirche, qua eos non in Græcia sed Germania constituendos esse probatur*, Stade, 1718, in-4°.; III. *Specimen glossarii MSS. latino-theotisci, quod Rabano Mauro inscribitur*, Brême, 1721, in-4°., que Saxius regarde comme très utile. A. B—T.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), orientaliste distingué, naquit à Pyrmont en 1750, et mourut à la fleur de son âge, le 28 mars 1781. Reçu docteur en philosophie et professeur privé de l'université de Göttingue en 1775, il avait obtenu la chaire de professeur ordinaire de langues orientales dans l'université de Königsberg en 1780. On a de ce savant plusieurs ouvrages, dont on trouve la nomenclature dans J.-G. Meusel (*Diction. des écriv. allemands morts de 1750 à 1800*). Nous n'indiquerons ici que les principaux : I. *Specimen variant. lection. cod. hebraïc. manuscr. Erfurtensium in psalmos*, Göttingue, 1775, in-4°. : à la suite de ce *Specimen*, on trouve ordinairement les *Observationes philologico-criticæ ad loca quædam N. T.* du même auteur; II. *Spicilegium observationum quarumdam arabico-syrarum ad loca nonnulla V. T.*, ibid., 1777, in-4°.; III. *Grammaire hébraïque à l'usage des commençants*, en allemand, Lemgow, 1778, in-8°.: Hezel en a donné en 1781 une nouvelle édition. La *Bibliothèque orientale* de Michaelis et les feuilles littéraires de Göttingue, d'Hanovre, etc., contiennent divers articles curieux de Diederichs, parmi lesquels on distingue ses observations sur le voyage de Bruce en Égypte et en Abyssinie, insérées dans le *Hanover magasin* pour l'année 1777. J—N.

Digitized by Google

DIEDO (François), noble Vénitien, cultiva avec succès la philosophie et la jurisprudence dans le 15e. siècle. Il fut reçu docteur à l'université de Padoue, et y prononça en 1458 l'oraison funèbre de Barthélemi Pagliarini. Nommé à une chaire de professeur en droit, il rédigea en 1460 un recueil des statuts de l'université, et l'orna d'une préface dont Apostolo Zéno parle avec éloge. De retour dans sa patrie, il fut envoyé en ambassade en 1474, près de Matthias Corvin, roi de Hongrie, pour solliciter son alliance contre les Turks. En 1481, il fut député près du pape Sixte IV; et son entrée dans Rome fut si magnifique que Volaterran a pris le soin de la décrire d'une manière très circonstanciée dans son *Diarium*. Diedo fut nommé en 1483 podestat de Vérone, et il mourut en cette ville, non pas la même année, comme le dit Trithème, mais le 25 mars 1484, suivant Michel Cavichia, auteur contemporain. Son corps fut transporté à Venise par le canal de l'Adige pour être déposé dans le tombeau de ses ancêtres. On a de Diego des *Discours*, des *Lettres* restés manuscrits et une *Vie de S. Roch*, imprimée dans les *Vitæ Sanctorum* publiées par Hareus (Cologne, 1630, in-fol.) au XVI d'août. Les bollandistes l'ont imprimée dans leur collection, sur un manuscrit plus exact et plus complet que celui dont s'était servi Hareus. Mansi en possédait un exemplaire d'une ancienne édition in-4°. qu'il supposait avoir été imprimée à Brescia, ou du moins en faveur des habitants de cette ville pendant qu'elle était affligée de la peste. — DIEDO (Jean), religieux augustin, né à Bassano en 1487, remplit avec distinction les premiers emplois de son ordre, et mourut à Bologne en 1553. On a de lui un ouvrage intitulé: *Catechismus de arte Neapolitanâ*, Rome, 1547; des *Commentaires sur les épîtres de S. Paul à Timothée*, et des *Eclaircissements sur celles de S. Pierre, S. Jacques et S. Jude*. — DIEDO (Jérôme), de la même famille que François, a publié *Lettera ove si descrisse la Bataglia navalè seguita l'anno* 1571, Venise, 1588, in-4°. — DIEDO (Jean-Jacques), évêque de Como, a publié un recueil des *Statuts synodaux* de son diocèse, Brescia, 1591, in-4°. — DIEDO (Jacques), sénateur, né à Venise en 1684, est l'auteur d'une *Histoire de la république de Venise depuis sa fondation jusqu'à l'année* 1747, Venise, 1751, 4 v. in-4°. Cette histoire, estimée des Italiens pour le mérite du style et pour la justesse des réflexions dont l'auteur orne ses récits, est presque inconnue en France; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que l'abbé Laugier qui a composé une histoire de Venise postérieurement à la publication de celle de Diedo, n'en fait pas la moindre mention dans la liste des auteurs consultés. On attribue encore à Jacques Diedo des *Poésies morales et sacrées*, un *Recueil de pensées*, etc. Il mourut en 1748. W—s.

DIEGO DE YEPES, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne où il était né, entra dans l'ordre religieux de S. Jérôme, parvint ensuite à l'évêché d'Albarazin, et fut confesseur du roi Philippe II, puis évêque de Tarragone où il mourut, en 1614, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il a composé en espagnol: I. *Histoire des persécutions d'Angleterre*, Madrid, 1599, in-4°.; II. *La vie, les vertus et les miracles de Ste. Thérèse*, Sarragosse, 1606, in-4°.; Madrid, 1615, in-4°.; III. *Relation abrégée de la*

Digitized by Google

mort du roi d'Espagne Philippe II, Milan, 1607. C. T—y.

DIEGULIS, souverain des Cannes, dans un canton de la Thrace, régnait vers la 157e. olympiade. Au rapport de Diodore, Phalaris et Apollodore furent moins barbares que lui; car, ayant soupçonné Attale, roi de Pergame, d'avoir contribué à la mort de Prusias son gendre, et étant excité à la vengeance par les larmes de sa fille, il assiégea la ville de Lysimachie, et s'en étant emparé, il en traita les habitants avec une cruauté jusqu'alors inouïe dans l'histoire. On rapporte, entre autres preuves de la férocité de Diégulis, qu'après avoir fait couper la tête, les pieds et les mains de tous les enfants des malheureux habitants de Lysimachie, il fit suspendre ces membres sanglants au col de leurs pères et de leurs mères, sur lesquels il exerça mille autres atrocités aussi épouvantables. Une si horrible férocité révolta ceux même des sujets de Diégulis qui avaient été les ministres de ses vengeances, lesquels craignirent de devenir les victimes de ce tyran; en sorte que, mettant en opposition la modération avec laquelle Attale traitait les prisonniers qu'il avait faits, les principaux seigneurs de sa cour se retirèrent à celle de ce prince, qui les combla de bienfaits, et parvint avec leur secours à s'emparer du royaume de Diégulis, qui tomba luimême vivant entre les mains des vainqueurs. B. M—s.

DIELDYN. *Voy.* Dhya Eddyn.

DIELHELM (Jean Herman), géographe antiquaire allemand, exerçait la profession de perruquier à Francfort sur le Mein, dont il était bourgeois, et où il mourut dans un âge très avancé, en 1764. Lorsque Dielhelm, pour se conformer aux usages reçus parmi les ouvriers qui veulent gagner leur maîtrise, faisait son tour d'Allemagne, il notait soigneusement tout ce qu'il rencontrait de remarquable. Le désir d'être utile à ses compatriotes qui seraient dans le cas de parcourir les contrées qu'il avait vues, lui fit concevoir le dessein de mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies. Il ajouta à ces matériaux divers documents relatifs à l'origine et à l'histoire des villes, qu'il tira des auteurs dont les travaux avaient été dirigés vers les mêmes objets, et composa ainsi, successivement, dans sa langue maternelle, les ouvrages suivants: I. *l'Antiquaire du Rhin, utile et mémorable*, ou *Curiosités et délices géographiques de toutes les villes, contrées, etc. situées sur les bords de ce fleuve*, Francfort, 1739, 1 vol. in-8°.; 2me. édition, *ibid.*, 1744; 3me. 1748, 1 v. in-8°.; II. *l'Antiquaire du Necker, du Mein, de la Lahn et de la Moselle*, Francfort, 1740, 1 vol. in-8°.; 2me. édition, 1780, 1 vol. in-8°.; III. *Dictionnaire hydrographique général de toutes les rivières et de tous les fleuves d'Allemagne*, Francfort, 1741, 1 vol. in-8°.; IV. *l'Antiquaire de l'Elbe, utile et mémorable, qui présente toutes les curiosités historiques et politiques les plus remarquables de ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer, etc.* Francfort, 1748, in-8°.; 1774, in-8°.; V. *le Géographe wetteravien*, ou *Description des seigneuries, des villes, des châteaux, bourgs, villages, couvents, etc. de la Wetteravie*, Francfort, 1748, in-8°. Tous ces ouvrages sont ornés de petites cartes où le cours des fleuves et des rivières est tracé, et de petites planches qui représentent les villes principales ou les sites les plus curieux. Il y a dans le texte beaucoup

plus de choses relatives à l'histoire et aux antiquités des villes et des autres lieux, qu'à la description des pays. Quelques-uns des livres de Dielhelm ayant été réimprimés, on peut supposer qu'ils furent favorablement accueillis du public. Dielhelm est un auteur exact, mais singulièrement prolixe. Il n'a jamais mis son nom en tête de ses ouvrages. Une planche, placée en face du titre, contient un cartouche qui donne le titre du livre en abrégé, avec les lettres initiales des noms de l'auteur. Quant au titre, il est terminé par ces mots : *Par un homme zélé pour les recherches historiques*. E—s.

DIEMEN (Antoine Van), gouverneur général des établissements hollandais dans les Indes orientales, naquit en 1593 à Cuylenbourg, dont son père était bourgmestre. Il s'adonna d'abord au commerce. Le succès n'ayant pas couronné ses entreprises, il fut obligé, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, de passer aux Indes, en qualité de cadet ou appointé, ce qui ne le distinguait guère du commun des soldats; mais il ne tarda pas à s'élever par ses talents calligraphiques. Les placets qu'il écrivait pour ses camarades furent tellement admirés pour la beauté de ses caractères, que le gouverneur le prit pour commis dans ses bureaux. Bientôt après, le poste de teneur de livres général étant venu à vaquer, on publia un ban pour inviter jusqu'aux simples soldats à venir offrir leurs services dans ce genre. Van Diemen se trouva seul en état de remplir la place vacante. Il monta ensuite assez rapidement de grade en grade jusqu'à celui de conseiller ordinaire. En 1631 il conduisit en Hollande, comme amiral, la flotte des Indes; il retourna aux Indes en qualité de premier conseiller et directeur général. Enfin, le 1er. janvier 1636, il fut nommé gouverneur général; pendant sa gestion, il conclut un traité avantageux avec le roi de Tarnate, fit une guerre heureuse à celui d'Amborni, s'empara des établissements portugais à Ceylan et à Malacca, reçut une ambassade du vice-roi de Goa, qui demandait la paix, lui en envoya une pour confirmer le traité conclu en Europe, et une au roi de Laos pour les intérêts de la compagnie, établit le commerce des Hollandais au Tunquin, et régla diverses difficultés relativement à celui du Japon, qui éprouva une réduction. Toujours animé du désir d'étendre les possessions de la compagnie dans les régions inconnues, il expédia en 1642 Abel Tasman dans le Sud, avec deux vaisseaux. Le navigateur donna le nom de Van Diemen à une terre qui fut long-temps prise pour une partie de la Nouvelle-Hollande, mais que des découvertes récentes ont fait connaître pour une grande île, et découvrit la Nouvelle-Zélande. L'année suivante, Van Diemen expédia au nord du Japon les vaisseaux *le Castricum* et *le Breskes*, sous le commandement de Devries, qui fit des découvertes complétées depuis par La Pérouse, Broughton et Krusenstern. Van Diemen ne porta pas un œil moins attentif sur l'administration intérieure. Il fonda des églises et des écoles, mit le premier la main au recueil des statuts de Batavia, et s'occupa de bien régler toutes les parties du gouvernement. Accablé sous le poids de tant de travaux et sentant ses forces diminuer, il avait demandé son rappel. Les directeurs de la compagnie lui répondirent par les instances les plus pressantes pour continuer ses services. Comme il se montra inflexible, on se vit obligé, à re-

Digitized by Google

gret, à lui accorder sa demande, mais à condition qu'il nommerait son successeur provisoire. Sa mort avait devancé l'arrivée de cette réponse. Durant sa maladie il nomma, en présence des conseillers, un d'eux pour lui succéder, sous le titre de président du conseil des Indes, et leur recommanda son épouse. Il mourut le 19 avril 1645, laissant la réputation d'un gouverneur habile et intègre. Indépendamment de la terre Van Diemen du Sud, les livres de géographie et les cartes en indiquent une autre dans la partie du nord de la Nouvelle-Hollande, et ajoutent qu'elle fut découverte en 1618, par Van Diemen, gouverneur général des Indes hollandaises. On vient de voir, par les dates de la vie de Diemen, que cette assertion est dénuée de fondement. L'auteur de cet article n'a pu, malgré tous ses efforts, parvenir à connaître la date précise de cette découverte : cependant, à force de recherches, il croit pouvoir la fixer à l'année 1644; c'est ce qu'il a développé dans un mémoire particulier, où il fait voir que, selon toutes les apparences, Abel Tasman a aussi fait cette découverte. E—s.

DIEMERBROECK (Isbrand de), célèbre professeur en médecine à l'université d'Utrecht, né à Montfort, en Hollande, le 13 décembre 1609, mort à Utrecht, le 17 novembre 1674. Il étudia les lettres, la philosophie et la médecine, sous les plus habiles professeurs de Leyde. Ayant achevé ses cours, il voyagea en France, et prit à l'université d'Angers, alors très renommée, le bonnet de docteur en médecine. De retour dans sa patrie, Diemerbrœck alla s'établir à Nimègue, où la peste moissonnait une foule d'habitants; il se dévoua au salut de ses nouveaux concitoyens, pendant les années 1636 et 1637, et eut le bonheur de contribuer à l'extinction de ce fléau. L'emploi du régime chaud lui réussit contre la peste, ainsi qu'il l'annonce dans son livre *de peste*. Les talents dont il avait fait preuve, pendant cette épidémie, commencèrent la réputation dont il a joui, pendant toute sa vie, comme grand praticien. Après l'extinction de la peste, il revint dans sa ville natale, où il ambitionnait une chaire. Ses désirs furent remplis à la première vacance. Il obtint d'abord la chaire de professeur extraordinaire, puis celle de professeur ordinaire d'anatomie et de médecine. Sa pratique, et surtout ses leçons, attirèrent la foule des étudiants à Utrecht. L'université, qui s'honorait d'un si habile homme, le nomma deux fois son recteur. Diemerbrœck a contribué, par quelques découvertes, aux progrès de l'anatomie. Les critiques lui reprochent d'être trop disert dans ses écrits, de ne s'être pas toujours piqué d'une scrupuleuse véracité dans l'exposé des faits qu'il assure avoir observés; et enfin d'avoir souvent annoncé des découvertes qu'il n'a jamais faites que dans son imagination. Quoi qu'il en soit, la postérité a conservé le nom de Diemerbrœck parmi ceux des médecins qui ont illustré l'art, et comme habile praticien, et comme savant écrivain. On lit encore de lui les ouvrages ci-après : I. *De peste libri quatuor*, Arnheim, 1644, in-4°. La meilleure édition est celle de Genève, 1721, in-4.; elle contient plusieurs autres traités de médecine. Diemerbroeck, après avoir conseillé contre la peste les remèdes qu'il croit les plus efficaces, ajoute que ce qu'il y a de mieux à faire pour obtenir la guérison de cette redoutable maladie, c'est d'invoquer Dieu, qui nous en a affligés : ce conseil nous semble bon dans toutes les maladies, et ne doit

point être réservé à la peste seule. II. *Oratio de reducendà ad medicinam chirurgiâ*, Utrecht, 1649, in-folio; III. *Disputationum practicarum pars prima et secunda, de morbis capitis et thoracis*, ibid., 1664, in-12; IV. *Anatome corporis humani*, ibid., 1672, in-4°. Cet ouvrage a eu diverses éditions; il a été traduit en français par Jean Prost, Lyon, 1695, in-4°. Ces divers ouvrages ont été réunis sous ce titre: *Opera omnia anatomica et medica*, Utrecht, 1685, in-folio; Genève, 1687, 2 volumes in-4°, publiés et revus par Timan de Diemerbrœck son fils, apothicaire à Utrecht. Ce recueil contient encore de lui les ouvrages suivants, jusqu'alors inédits: 1°. *Tractatus de variolis ac morbillis*; 2°. *Observationum centuria*: 3°. *Disputationum practicarum pars tertia de morbis infimi ventris*. Le traité *de Variolis* est, quant à la méthode curative de la variole, bien inférieur à celui de Sydenham, qui vivait à peu près au même temps. Il y préconise la méthode échauffante, reconnue si funeste aujourd'hui; il a laissé, sous ce rapport, l'art au point où il l'avait trouvé chez les médecins arabes. Grævius a prononcé son oraison funèbre. F—R.

DIENEL (MICHEL), menuisier allemand, né en 1744, à Friedersdorf près de Landskron dans la haute Lusace, se distingua par un talent extraordinaire pour la mécanique, et par une adresse singulière dans les travaux de son état. Parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses mains, on distingue un modèle du tabernacle, du temple de Salomon, et de la ville de Jérusalem, morceaux travaillés avec une délicatesse inconcevable. Ce dernier ouvrage a été décrit par P. Knauth avec un grand détail. Le génie de cet artiste industrieux se fit encore plus remarquer dans trois machines astronomiques où, par le moyen de quelques roues, on voyait fidèlement représentés tous les mouvements des corps célestes. Il y en joignit une quatrième qui sans aucun engrenage représentait parfaitement le mécanisme des éclipses de soleil et de lune. P. Mirus a fait imprimer une description de ces chefs-d'œuvre de mécanique. L'artiste, qui n'avait jamais eu d'autre maître que son génie et son application, et le secours de quelques livres, fut peu encouragé dans sa patrie, et se vit réduit à faire le tour de l'Allemagne en montrant ses machines, qui obtinrent partout les applaudissements des amateurs instruits. Il mourut, à Lunébourg, le 31 juillet 1795. C. M. P.

DIENHEIM (JEAN-VOLFGANG), docteur et professeur en médecine à Fribourg en Brisgaw, au commencement du 17e. siècle, avait d'abord étudié le Droit; il était même devenu docteur en cette faculté, lorsqu'il abandonna la profession d'avocat pour celle de médecin; il se vantait d'avoir découvert une médecine universelle, et de pouvoir guérir toutes les maladies. Cette prétention, qui aurait dû le perdre dans l'opinion des gens sensés, lui fit une grande réputation, qu'il soutint à force de charlatanisme. Dienheim fit beaucoup de bruit en son tems; mais il est totalement oublié dans le nôtre. L'ouvrage principal dans lequel il fait l'apologie de son prétendu remède universel, *préparé avec de l'eau de pluie*, est intitulé: *Medicina universalis, seu de generali morborum omnium remedio liber, quo veritas facilitasque medicinæ cujusdam catholicæ, omnes omninò morbos curantis, ostenditur, ad eamdemque adipiscendam aditus aperitur*, Strasbourg, 1610, in-8°. Le même ouvrage a été traduit en allemand en

1674. Kestner attribue à Dienheim un autre ouvrage, écrit en langue allemande, intitulé : *Dreyfache chimische Fackel*; c'est-à-dire, *Triple flambeau chimique*, Nuremberg, 1674, in-8°. F—R.

DIEPENBEKE (Abraham), peintre de l'école flamande, était de Bois-le-Duc. Il naquit vers 1607, fut l'un des meilleurs élèves de Rubens, et voyagea en Italie. Il peignait à l'huile et sur verre : il exerçait déjà ce dernier talent avant d'entrer dans l'école de Rubens. Son dessin, trop chargé, était dans le goût de ce maître; il avait une composition facile, un coloris vigoureux, une belle entente du clair-obscur. Il aurait peut-être une plus grande réputation dans la peinture, s'il ne s'était pas souvent distrait de cet art pour faire des dessins destinés à l'ornement des livres, ou à être distribués aux confrairies. On a beaucoup gravé d'après ce maître; nous nous contenterons de citer ici *le Temple des Muses*, en cinquante-huit pièces, connu et recherché : il suffit pour faire connaître son goût de dessin et de composition. Cet artiste fut, en 1641, nommé directeur de l'académie d'Anvers, où il mourut en 1675. A—s.

DIEREVILLE ( ), voyageur français, était né à Pont-Lévêque, en Normandie. Il s'était fait connaître par plusieurs pièces fugitives en vers, insérées dans le Mercure galant, lorsqu'il s'embarqua à la Rochelle, le 20 août 1699, sur un navire dont il devait gérer la cargaison. Arrivé à Port-Royal, en Acadie, en cinquante-quatre jours; il y échangea la plus grande partie de ses marchandises avec les colons, qui en six mois de temps pêchèrent pour lui plus de poisson, que les compagnies privilégiées n'en avaient pêché en vingt ans. L'association de marchands pour laquelle il agissait ayant cédé à une autre les marchandises qui restaient, Diereville, qui avait trouvé l'Acadie bien différente de la peinture qu'on lui en avait faite, en partit avec plaisir le 6 octobre 1700, et entra à la Rochelle le 9 novembre. Il publia : *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie, ou Nouvelle-France, dans laquelle on voit un détail des divers mouvements de la mer dans une traversée de long cours; la description du pays, les occupations des Français qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs superstitions et leurs chasses, avec une dissertation exacte sur le castor*, Rouen, in-12; Amsterdam, 1708, in-12. L'auteur avait, à la demande de Begon, écrit sa relation en vers. Lorsqu'il la montra à ses amis, ils lui dirent que cette forme la ferait regarder comme fabuleuse, et l'engagèrent à la mettre en prose; pour tout concilier, il mêla la prose et les vers. On ne peut pas dire que ces vers soient de la poésie : ce sont des lignes rimées, quelquefois assez mal. Diereville décrit bien l'Acadie; il rend justice à l'industrie des habitants et à leur attachement inaltérable pour la mère patrie, qui néanmoins les traitait en marâtre. Il observe, avec raison, que la pauvreté du pays est occasionnée par le défaut de commerce, auquel le gouvernement mettait les entraves les plus fâcheuses. Il devait naturellement résulter d'un tel état de choses la perte de cette contrée, que les Acadiens aimèrent mieux quitter que de passer sous la domination anglaise. Diereville parle du sucre d'Érable, des canards branchus qui perchent sur les arbres, et de tous les animaux de l'Acadie. En trai-

Digitized by Google

taut des mœurs et des usages des sauvages, il fait mention de leur manière de rendre les noyés à la vie par le moyen de la fumée de tabac. Il ne consacre que peu de lignes aux végétaux de l'Acadie, et finit en disant « qu'il était chargé du soin de cueillir » des plantes pour le jardin du roi, et » qu'il a su donner quelques marques » du plaisir qu'il avait pris à l'embellir. » Il rapporta, entre autres, le joli arbrisseau que Tournefort appela *Dierevilla*, et qui se fait remarquer par ses belles fleurs jaunes. Linné a depuis fait du *Dierevilla* une espèce du genre *Lonicera*, en lui conservant le nom spécifique donné par son prédécesseur. Jussieu a rétabli le genre *Diereville*. Tournefort dit que Diereville était chirurgien de profession; Haller en fait un négociant: on voit, par ce qui précède, que ces deux opinions peuvent se concilier. E—s.

DIES (Gaspard), peintre portugais, vivait au commencement du 16ᵉ. siècle; D. Emmanuel charmé des heureuses dispositions que le jeune Dies annonçait pour la peinture, l'envoya étudier à Rome les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Michel-Ange le reçut dans son atelier et l'honora de ses leçons: Dies se montra digne d'écouter et d'imiter ce grand homme. Il fit plusieurs ouvrages qui furent admirés des Romains. De retour dans sa patrie, il peignit à l'huile, par ordre du roi, différents morceaux dans le cloître de l'église de Bélem, et dans plusieurs autres édifices élevés par ce monarque. En 1534, il fit, dans l'église de la *Miséricorde*, le fameux tableau de la *Descente du St.-Esprit*, qui, en 1734, a été restauré par Pierre Guarienti. Dies mourut à Lisbonne en 1571. A—s.

DIESBACH (Nicolas de), issu d'une ancienne famille noble, qui ayant servi la maison impériale de Suabe, suivit Barberousse dans son passage en Suisse, obtint des terres de ce prince, et s'établit dans ce pays, vers la fin du 12ᵉ. siècle, et qui depuis fut fertile en hommes célèbres comme guerriers et comme magistrats. Nicolas naquit à Berne en 1430, il y devint membre du conseil en 1454, et avoyer en 1463. Non moins distingué par sa bravoure que par sa sagesse et par ses qualités d'homme d'état, il eut la part la plus brillante dans les affaires de la Suisse de son temps. Il fut député en Suisse pour les conférences de la paix avec Sigismond, d'Autriche, conclue à Waldihut en 1468. Député ensuite auprès de Louis XI, il obtint des pensions et des faveurs de ce prince, et dès-lors il était considéré comme le chef du parti français en Suisse. Ce fut lui que Louis XI, en 1474, avait adjoint à ses députés pour négocier, en Suisse, le traité avec l'Autriche, connu sous le nom de l'*Union héréditaire*, et dirigé contre le duc de Bourgogne. Nicolas de Diesbach eut enfin une part très active aux premières campagnes de Bourgogne. Blessé devant Blamont, il mourut de la peste à Porentrui en 1475. — Diesbach (Jean de), troisième fils du précédent, avait été élevé page à la cour de France. De retour dans sa patrie, il fut choisi pour commander les Suisses dans le Milanais, et il s'y distingua à la bataille de Marignan en 1515. Deux ans après il leva des troupes pour le service du pape, contre l'ordonnance de son souverain, qui le fit mettre aux arrêts et défendit la sortie des hommes enrôlés. En 1521, il devint chef et colonel des troupes que les Suisses envoyèrent à François Iᵉʳ. en Picardie: ce prince le combla de faveurs, le nomma maréchal-de-camp et conseil-

Digitized by Google

ler d'état. On rapporte que s'étant trouvé à la bataille de Sessia, il voulut après l'action faire emporter par ses soldats le chevalier Bayard, qui le refusa. Il accompagna le roi en Italie, où il commanda à la bataille de Pavie un corps des Bernois. Etant posté à quelque distance de la ville, il fut averti de la marche des ennemis, et ayant remarqué par leurs mouvements qu'ils allaient se former dans un endroit très avantageux, il s'offrit de les attaquer avant qu'ils eussent pris position, ne doutant pas que ce serait le moyen de les mettre en déroute; on ne suivit pas son avis, et la bataille fut perdue : lui-même il y perdit la vie. — Diesbach (Sébastien de), servit dans sa jeunesse en France, et se trouva en 1513 à la bataille de Novarre. En 1514 il devint conseiller à Berne; en 1521 il fut député vers le roi de France, pour signer le traité d'alliance, conclu entre ce monarque et les Suisses. Il commanda l'année après deux mille Bernois, que ceux-ci levèrent pour le service de François Ier. En 1529 il devint avoyer, dans le temps critique de la réforme en Suisse, et ce fut malgré lui qu'il se trouva à la tête des troupes bernoises dirigées contre les cantons catholiques. L'issue de la guerre lui fit perdre une partie de son crédit, et on l'accusa d'intelligence avec le parti ennemi, lorsqu'on le vit, en 1534, quitter Berne, pour se retirer à Fribourg. Il servit encore en France et mourut peu après. — Diesbach (Jean Frédéric de), né à Fribourg en 1677, servit d'abord en France comme officier aux gardes suisses, ensuite dans le régiment de Pfyffer; il prouva son courage dans la défense de deux postes près de Nimègue, fut blessé et enfermé dans Lille en 1708. Deux ans après, par mécontentement, il quitta le service de France, revint en Suisse et, connu du prince Eugène, il obtint par son entremise, en 1711, la commission pour la levée d'un régiment suisse à la solde des états-généraux. L'ambassadeur de France en ayant porté plainte, le gouvernement de Fribourg raya le nom de Jean Frédéric de la liste des membres du grand conseil; les Hollandais le firent brigadier. Son régiment ayant été réformé à la paix d'Utrecht, il entra au service de l'empereur, qui le créa général-major en 1714. Dans cette qualité il fit les campagnes de Hongrie, se distingua à la bataille de Peterwaradin, au siège de Temeswar, à la bataille de Belgrade, ainsi qu'au siège de cette place. L'empereur, en 1718, le créa comte de l'empire. Après la conclusion de la paix avec les Turks, il fut envoyé dans le royaume de Naples, avec un corps de troupes impériales, où il se jeta dans la place de Melazzo, assiégée par les Espagnols; six semaines après, l'armée autrichienne débarqua, et les Espagnols levèrent le siège pour se retirer à Francavilla. Dans la bataille qui s'y livra, le comte de Diesbach montra un courage extraordinaire et reçut cinq blessures. Le même jour il fut gratifié du régiment de Holstein Bew. En 1719 il se rendit au siège de Messine et fut aux deux assauts, dont le dernier fit capituler la place. Élevé, en 1722, à la dignité de prince de l'empire, sous la dénomination de *Sainte-Agathe*, avec le privilége de transmettre ce titre à sa postérité, ou à son héritier, il fut nommé peu à près gouverneur de Syracuse, en 1723 gentilhomme de la chambre et chambellan, général, feld-maréchal-général, et en 1726 conseiller aulique de guerre. En 1733 le prince de Diesbach fut envoyé en Italie, où, en 1727, il avait commandé pendant onze mois l'armée impériale,

et le 29 juin 1734 il eut à la bataille de Parme l'aile droite sous ses ordres; il se distingua encore dans cette journée et fut dangereusement blessé, ce qui l'obligea de se retirer à Fribourg. Sur la fausse nouvelle de sa mort, en 1744, Marie-Thérèse avait disposé de son régiment; pour le dédommager de cette perte, cette princesse le nomma général d'infanterie avec la pension de 4000 florins. Il mourut, en 1751, sans laisser d'enfants de la comtesse Victoire de Faraone, qu'il avait épousée à Messine, en 1723, et qui mourut, en 1770, âgée de cent quatre ans. Le prince de Diesbach fut le premier qui obtint de la république de Fribourg, la distinction d'un fauteuil aux assemblées du conseil souverain (de la liste duquel jadis il avait été rayé), avec le titre de conseiller honoraire d'état et de guerre. U—I.

DIESBACH (François-Romain, baron de), d'une famille ancienne et illustre du canton de Fribourg, fut successivement capitaine et major du régiment suisse de son nom; il en devint colonel-propriétaire à la mort de son beau-frère, et fut dangereusement blessé à la bataille de Lawfelt (1747). Il servit avec la plus grande valeur pendant toute la guerre de sept ans, et se distingua particulièrement à la bataille de Bergen et au combat de Corback. Il commandait à Cassel en 1763, et la défense de cette place, pour laquelle il obtint deux pièces de canon, lui fit beaucoup d'honneur. Il joignait à une valeur froide une présence d'esprit admirable dans le danger. Il est mort lieutenant-général et grand-croix de l'ordre de S. Louis en 1786. D. L. C.

DIESBACH (Jean), savant jésuite, naquit à Prague en 1729; il fut professeur à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne, et enseigna les mathématiques à l'archiduc François, aujourd'hui empereur d'Autriche; il mourut le 2 décembre 1792. Ses ouvrages principaux sont : I. *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8°., réimprimé en 1764; II. *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*, ib., 1765, in-8°.; III. *Tabularium Boemo genealogicum Bohuslai Balbini*, ib., 1770, in-4°.; IV. *Bohuslai Balbini syntagma Kolowratiacum*, Prague, 1767, in-4°. G—Y.

DIEST (Henri von), né à Altena en Westphalie le 19 décembre 1595, commença ses études à Dormund, les continua à Sigen, à Helborne, à Bâle, à Heidelberg. Le Palatinat étant devenu le théâtre de la guerre, il retourna achever sa théologie à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur en 1621. De retour en son pays, il le trouva en combustion par suite de la guerre, et se retira à Leyde, où il donna des leçons domestiques jusqu'en 1624. A cette époque il fut nommé ministre à Emmerich, et en 1629 professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Harderwyck. Après avoir rempli cette chaire pendant douze ans, il en eut à Deventer une semblable qu'il occupa plus de trente ans. Il mourut le 17 juin 1673. Paquot donne la liste de ses ouvrages (tom. III, in-fol., pag. 29.) Les seuls remarquables sont : I. *De ratione studii theologici necessaria instructio*, Narderwyck, 1634, in-16; II. *Oratio inauguralis de animæ statu post mortem*, Deventer, 1640, in-4°.; III. *Funda Davidis instructa quinque lævibus lapidibus*, 1646, in-24. C'est un abrégé de théologie à l'usage des protestants; les catholiques n'y sont pas ménagés; IV. *Pe-*

dum Davidis oppositum hastæ Goliathi, 1651, in-4°. C'est une comparaison des doctrines catholique et réformée; V. *Grammatica hebræa, cum rudimentis linguæ Chaldaicæ et Syriacæ*, Deventer, 1665, in-12. Cette grammaire a eu peu de succès.

A. B—T.

DIETENBERGER (JEAN), théologien allemand, naquit dans l'électorat de Mayence, au village de Dietenberg, dont il prit le nom, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, devint chanoine de Mayence, grand inquisiteur dans cette ville et dans celle de Cologne, et mourut le 30 août 1534. Il est principalement connu par sa traduction allemande de la Bible, la première qui ait paru à l'usage des catholiques; Mayence, 1534, grand in-fol. Elle a été réimprimée à Cologne, en 1540, 1550, et plusieurs fois depuis. L'édition d'Augsbourg, 1776, grand in-8°., a été retouchée pour le style, et on en a changé plusieurs expressions devenues inutiles et presque inintelligibles. Cette traduction, dont la première édition était accompagnée de gloses dirigées contre les luthériens, excita de vives réclamations de leur part. Ils prétendirent que le P. Dietenberger ne devait être regardé que comme un plagiaire, puisque sa traduction n'était pas faite sur les textes originaux, mais, pour l'ancien testament, sur celle de Luther dont il n'avait fait que changer les expressions partout où elle s'écartait de la vulgate, et pour le nouveau testament sur celle de H. Emser. Les anciennes éditions de cette version sont rares et recherchées des bibliographes, mais les autres ouvrages de ce dominicain sont à-peu-près oubliés.

C. M. P.

DIETERICH (HELVICUS), docteur en médecine, né dans les états de Hesse-Darmstadt, en 1601, mort le 13 décembre 1655, fut d'abord professeur d'Hébreu, à Ulm; il quitta ensuite sa chaire pour la médecine, qu'il alla étudier successivement à Tubingue, à Altorff, à Wittemberg, et dans diverses villes d'Italie, puis enfin à Strasbourg, où il prit le doctorat, à l'âge de 26 ans. Dieterich aimait les voyages, et ce goût, qui l'avait fait changer si souvent d'universités, pendant le cours de ses études, fut cause qu'il ne prit un établissement, qu'après avoir exercé sa profession dans plusieurs cours du Nord; il alla d'abord à Darmstadt, à Berlin, en Danemark, à Brandebourg; puis enfin à Hambourg, où il obtint la charge de médecin de la ville. Il y termina sa carrière, qu'il avait honorée par des talents distingués et par un noble caractère. Ses ouvrages ont joui de quelque célébrité, à l'époque où ils furent publiés. Il en est un dans lequel il assure avoir découvert, le premier, la circulation du sang, qu'il démontra, dit-il, en 1622, sur un chien. Ce fait est trop invraisemblable pour inspirer aucune confiance, car à cette époque Dieterich professait la langue hébraïque, et n'était âgé que de vingt-un ans; or il n'avait point encore acquis les connaissances anatomiques qui seules pouvaient conduire à l'importante découverte dont il est question. Il se peut cependant qu'en disséquant un chien vivant, Dieterich ait été frappé des phénomènes de la circulation du sang; mais dans cette hypothèse il aurait eu cela de commun avec tous ceux qui ont pu, dans tous les temps, avoir sous les yeux le spectacle d'un animal dont le corps était ouvert avant qu'il eût perdu la vie. Il y a loin de là à la découverte des lois de la circulation du sang, qui est incontestablement due au célèbre Harvey. Les principaux ouvrages de Dieterich sont: I. *Elogium planè-*

Digitized by Google

tarum cœlestium et terrestrium macrocosmi et microcosmi; Strasbourg, 1627, in-8°.; II. *Responsa medica de probatione, facultate et usu acidulorum fontium Schwalbaci susurrantium*; Francfort, 1631, 1644, in-4°.; III. *Vindiciæ adversus Ottonem Tackenium*, Hambourg, 1655, in-4°. C'est dans ce livre que Dieterich s'attribue la découverte de la circulation du sang. F—n.

DIETERICH (JEAN-CONRAD), né à Butzbach en Wétéravie, le 19 janvier 1612, mort à Giessen le 24 juin 1669. Il étudia la théologie et la littérature, et enseigna le grec à Marbourg, en 1639, puis à Giessen, lors de la fondation de cette université, en 1653. Il s'adonna dans cette dernière ville à la culture des sciences médicales, et les étudia avec une telle ardeur, que sans avoir jamais exercé la médecine, il se rendit en état d'écrire des livres que les médecins de son temps n'auraient pas désavoués. Ses ouvrages historiques et philologiques ne sont pas moins estimés : tous annoncent de vastes connaissances et un esprit judicieux. L'on connaît de lui : I. *Diatribe de usu, abusu, et neglectu lectionis scriptorum secularium et antiquitatis*, Copenhague, 1638, in-4°.; II. *Iatreum hippocraticum, continens narthecium medicinæ veteris et novæ, juxta ductum aphorismorum Hippocratis adornatum*, Ulm, 1661, in-4. Cet ouvrage, plein d'érudition, atteste que Dieterich était un fort savant helléniste. Il rapporte le texte grec des aphorismes d'Hippocrate, et met en regard la traduction qu'il en a faite, en latin. Au-dessous de chaque aphorisme il place un commentaire latin fort concis. L'*Iatreum* est à la suite des aphorismes; c'est un travail immense, mais purement lexique. III. *Hippocratis aphorismi illustrati*, Gênes, 1656, in-4°., Ulm, 1665; IV. *Dissertationum miscellanearum pentas*, Zurich, 1654, in-4°., contenant cinq dissertations remplies d'érudition sur divers points d'histoire ancienne et moderne. V. *Hilaria Livonica*, Giessen, 1656, in-4°.; VI. *Breviarium pontificum romanorum*, ibid., 1665; in-8°. A la lecture de cet ouvrage on s'aperçoit aisément que l'auteur était protestant. VII. *Historia imperatorum germanicorum familiæ Saxonicæ*, ibid., 1666, in-4°., contenant l'histoire d'Henri l'Oiseleur, des trois Othons et d'Henri II, morceau d'histoire estimé. On a prétendu qu'il n'était guère que l'éditeur de cet ouvrage, dont le fond est de Henri de Bunau. Dieterich avait pourtant de grandes connaissances sur l'Allemagne, ayant été appelé à la cour de Georges II, landgrave de Hesse, pour mettre en ordre les archives de Cassel. VIII. *Historia Augusti, Tiberii, Caligulæ, Claudii et Neronis*, ibid. 1649, in-4°. IX. *Græcia exulans, seu de infelicitate sæculi superioris in græcarum literarum ignoratione*, Marbourg, in-4°. Dissertation curieuse et recherchée. X. *Specillum chrestomathiæ græcæ*, ibid. 1649, in-4°. C'est le prospectus d'un grand et important ouvrage, dont Morhof regrette beaucoup que la publication n'ait pas eu lieu. Dieterich avait aussi composé un supplément (*Auctarium*), au trésor de la langue grecque de Henri Estienne, dans lequel il promettait d'y relever des fautes grossières; il ne put trouver aucun libraire qui se chargeât de l'impression de cet ouvrage, et il paraît qu'après sa mort le manuscrit s'est perdu. D'autres ouvrages qu'il n'avait pu faire imprimer n'ont paru qu'après sa mort, tels que ses *Antiquitates biblicæ*, publiées par

Pistorius, Giessen, 1671, in-fol°., et ses *Antiquitates novi testamenti*, Francfort, 1680, in-fol°. F—R.

DIETÉRICH (JEAN-GEORGE-NICOLAS). *Voy.* WEINMANN.

DIÉTRICH (CHRÉTIEN-GUILLAUME-ERNEST), l'un des meilleurs peintres de l'école allemande, naquit à Weimar le 30 octobre 1712; son père, qui était allé s'établir à Dresde, lui donna les premières leçons du dessin, et le mit ensuite sous la direction d'Alexandre Thiele. C'est là que l'étude des grands modèles devint en lui le germe de la plus heureuse imitation. L'intelligence des principes généraux lui appropriant toutes les manières, ce fut un prothée dans son art. Le comte de Bruhl ayant discerné de bonne-heure le riche fonds de ses talens précoces, s'attacha Diétrich à l'âge de dix-huit ans, par une pension de 1300 l. En 1734, cet artiste étant allé en Hollande, profita si bien de ce voyage, qu'à son retour, le roi de Pologne le demanda à son illustre mécène. Diétrich fit, en 1759, pour la galerie de Dresde, des morceaux qui passèrent depuis dans le cabinet du roi. Son *Adoration des mages*, tableau de chevalet, qu'on a vue au musée du Louvre, à l'exposition de l'an 9, est un de ses plus beaux ouvrages; le caractère des têtes, le coloris et le fini précieux ne laissent presque rien à désirer. Il fit un voyage en Italie en 1745. Quoiqu'il fût habile à saisir tous les goûts, celui de Rembrandt le domina sans l'asservir; il le suivit avec succès, ajoutant aux beautés historiques qu'il imitait en maître, des perfections de paysages qui manquaient à son modèle. C'est ainsi qu'après avoir admiré, dans un crucifiment du cabinet de la reine de Pologne, la sublimité du sujet principal, les yeux se reposent avec plaisir sur une motte de terre où l'on voit la fonte des couleurs, et les coups de pinceau d'un Both ou d'un Wouwermans, avec toutes les finesses de l'art qui distingue l'école flamaude. Les touches larges et moëlleuses caractérisent en général les tableaux de Diétrich. Rival de Berghem dans les figures de paysages; de Desjardin, pour la couleur riante des gazons et des plantes; de Poëlembourg, pour les masures et les ruines; et d'Elzheimer pour ce qu'on appelle ses réveils; il imita de celui-ci la grande manière d'entrelacer les arbres, et de faire jouer et contraster les feuillages. Quoique de l'aveu des connaisseurs il eût attrapé les agréments de Watteau, il renonça à cette manière pour adopter celle de Salvator Rosa. Il réussit comme lui à peindre les roches coupées avec les lits de pierres et de sables placés alternativement; des carrières de grès avec leurs crevasses. Ces images arides sont égayées par des tapis de verdure, dont Claude Lorrain ne désavouerait pas la perfection. Diétrich est peut-être encore plus varié dans ses gravures à l'eau forte que dans ses tableaux. Son œuvre, composée d'environ cent soixante planches, de grandeur et de sujets variés, se trouve rarement complète. Diétrich avait longtemps marqué ses tableaux sous le nom de *Ditterici* ou *Dietricy*. Les brocanteurs en ont pris occasion de faire passer ses ouvrages pour des productions d'Italie. Il est mort à Dresde, en 1774. La galerie de Vienne possède plusieurs de ses tableaux d'histoire, d'une grande et riche composition. A—s.

DIETRICH (PHILIPPE-FRÉDÉRIC baron de), né à Strasbourg, en 1748, fit d'excellentes études et montra un goût décidé pour la minéralogie. Plusieurs mémoires répandi-

rent sa réputation en Allemagne et en France, il parcourut une partie de l'Europe pour en étudier le sol, les productions et l'industrie, traduisit en français divers ouvrages allemands, et devint membre de l'académie des sciences, de la société des curieux de la nature de Berlin et de celle de Göttingue. Il remplit diverses places sous l'ancienne monarchie, entre autres celles de commissaire du roi à la visite des mines, des bouches à feu et des forêts du royaume. Il fut aussi secrétaire général des Suisses et des Grisons, interprète de l'ordre militaire du mérite, membre du corps de la noblesse immédiate de la basse Alsace et conseiller noble au magistrat de Strasbourg. Sa conduite politique a donné lieu à des accusations tellement contradictoires, que peu d'hommes ont été aussi diversement jugés par les contemporains. Comme premier maire constitutionnel de Strasbourg, il provoqua et rédigea l'adresse du 15 août 1792, dans laquelle le conseil municipal demandait et l'inviolabilité de l'autorité royale et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Un décret le manda à la barre, il prit alors la fuite et se réfugia en Suisse, d'où il écrivit à l'assemblée nationale, que sa sûreté seule l'avait forcé de s'expatrier. Arrivé à Paris en novembre 1792, il se constitua prisonnier à l'Abbaye. Le 20 du même mois, Ruhl le fit traduire au tribunal de Strasbourg, et bientôt après à celui de Besançon où il fut acquitté de tous les faits qu'on lui reprochait, sur la déclaration du jury, par jugement du 7 mars 1793; mais ses ennemis l'ayant fait inscrire sur la liste des émigrés, Dietrich fut retenu dans les prisons du Doubs, d'où il ne sortit que pour paraître au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 28 décembre 1793. Il écrivit avant son supplice une lettre à sa famille, que Riouffe a recueillie dans les mémoires d'un détenu (*Voyez* RIOUFFE); elle est inspirée par la résignation la plus courageuse: « l'avenir me justifiera, dit-il, » j'attends ma fin avec un calme qui » doit vous servir de consolation; l'in» nocent peut seul l'envisager ainsi. » Dietrich aimait beaucoup la musique, et pendant près d'un an de captivité, il a composé divers morceaux qu'il envoya à son fils avant d'aller à la mort. On a de lui : I. *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, in-4°., 1767; II. la traduction des lettres de Ferber *sur la minéralogie et sur divers autres sujets d'histoire naturelle*, Strasbourg, in-8°., 1776. Le traducteur a enrichi cet ouvrage d'un grand nombre de notes savantes et d'observations curieuses. III. La traduction du *Traité chimique de l'air et du feu par Schéele*, Paris, 1781, in-8°.; IV. *Supplément au traité de l'air et du feu*, Paris, 1785, in-12. Cet ouvrage contient l'exposition des découvertes de Leonhardi, on y a joint des notes de Kirwan et une lettre de Priestley. V. *Description des gîtes de minerai, de forges et des salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le fer mazé et sur les mines des sards en Poitou*, Paris, 1786, 2 vol. in-4°. C'est le commencement d'un grand ouvrage qui devait embrasser toute la France, la 3e. et la 4e. partie, formant le 3e. vol., parurent en 1789, Paris, in-4°.; ce volume contient la description de la haute et basse Alsace. L'auteur annonça, en le publiant, que la partie consacrée à la Lorraine était sous presse; mais les troubles politiques en ont empêché la publication. Les trois volumes sont ornés de cartes, de

Digitized by Google

plans et de figures tracés et dessinés avec beaucoup de soin. L'académie des sciences accorda son privilége à l'auteur, et il le méritait parce que jusqu'alors personne n'avait décrit si bien et avec tant d'étendue les gîtes de minerai, les forges, les salines, les verreries, les fabriques de fer blanc, de porcelaine et de faïence. Les progrès des sciences physiques, chimiques et minéralogiques, ont ôté à la partie théorique de l'ouvrage de Diétrich tout l'intérêt qu'elle pouvait avoir, mais la partie descriptive n'a pas encore été surpassée et le sera difficilement. VI. La traduction des *Observations de M. de Trebra sur l'intérieur des montagnes*, 1787, Paris, in-fol., avec des cartes fort belles et des figures coloriées. Le traducteur a mis en tête de cet ouvrage, auquel il a joint un savant commentaire, une longue préface qui est remplie de vues neuves sur la géographie physique, et la traduction d'un plan d'une histoire générale de la minéralogie, tracé par Veltheïm, intendant des mines de Hartz. VII. Plusieurs dissertations, en allemand, sur la minéralogie, qui ont été insérées dans les Mémoires de la société des curieux de la nature. Le volume de 1785 en contient entre autres une sur les Pyrénées. On trouve aussi un mémoire de lui, relatif aux exploitations du Berry, dans un recueil allemand, publié en 1789, et intitulé l'*Art d'exploiter les mines* (der Bergbaukunde).

B—G—T.

DIETRICHSTEIN (ADAM, seigneur de), d'une illustre famille de Carinthie, connue depuis le 10e. siècle, et issue des comtes de Zeltschach, naquit en 1527. Il fut honoré de la confiance de Maximilien II, qui le chargea de plusieurs négociations. Il fut député, en 1651, près de Pie V, pour lui demander le rétablissement de la communion sous les deux espèces; le mariage des prêtres, et la réduction des vœux des chevaliers de Malte. Le pape renvoya ces demandes à la décision du concile de Trente, où elles furent rejetées. Nommé, en 1569, ambassadeur à Madrid, Adam parvint à faire consentir le roi d'Espagne aux vues de l'empereur, déterminé à accorder la liberté de conscience à ses sujets d'Autriche; mais il fit de vains efforts en faveur des protestants de Flandre. Estimé de son souverain pour sa franchise et sa fidélité, il en reçut des marques éclatantes de satisfaction, et mourut à Niklausbourg, le 15 janvier 1590. Son corps fut transporté à Prague, et inhumé aux pieds de Maximilien. — FRANÇOIS, cardinal de Dietrichstein, fils du précédent, né à Madrid, en 1570, commença ses études à Prague, et les termina à Rome. Le pape Clément VIII le nomma son camérier; peu après il fut élu évêque d'Olmütz, et enfin décoré de la pourpre. François fut employé dans plusieurs ambassades. Etant gouverneur de Moravie, en 1620, il fut fait prisonnier par les révoltés, qui le relâchèrent peu après. La conduite qu'il tint dans cette guerre, lui mérita des éloges. Il obtint qu'on rendrait aux évêques d'Olmütz le privilége de battre monnaie, et fut nommé prince de l'empire, avec la faculté de faire passer ce titre à l'un de ses neveux. Il mourut subitement à Brunn, en Moravie, le 19 sept. 1636. Très zélé dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, il passait pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et ses sermons, auxquels l'empereur et les archi-ducs assistaient souvent, firent rentrer dans le sein de l'église un grand nombre d'hérétiques. Il donna aussi une attention particulière aux progrès de l'instruction pu-

Digitized by Google

blique, et la Moravie lui est redevable de la fondation de plusieurs bibliothéques et établissements typographiques, et de l'introduction des piétistes, ou frères des *écoles pies*, qu'il fit venir d'Italie en 1631. Il avait composé différents ouvrages, des *Sermons*, un *Traité de Controverse*, des statuts pour la réformation du clergé et des poésies latines. Sa vie a été écrite (en allemand) par A. Voigt, avec des notes et un supplément de Fulg. Schwab, Leipzig, 1792, in-8°.

W—s.

DIETZSCH (Jean-Christophe), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Nuremberg en 1710, et mort dans la même ville en 1769, jouit dans toute l'Allemagne de la réputation d'un bon peintre de paysages; peu d'artistes ont su mieux concilier dans ce genre de composition les principes de l'art avec les vérités de la nature. Son pinceau est facile et léger, sa touche gracieuse et son coloris d'un joli effet. Aussi, les tableaux de Dietzsch sont-ils fort recherchés des Allemands; les gravures à l'eau-forte de cet artiste ont obtenu et méritent les mêmes suffrages, ce sont autant de charmants paysages esquissés à la pointe, avec beaucoup d'esprit. La célèbre Catherine Prestel a gravée d'après lui une suite de six pièces. Dietzsch possédait un cabinet précieux d'histoire naturelle et d'objets de curiosité. — Jean-Albert Dietzsch, son frère, a gravé une suite de Vues de Nuremberg, en vingt paysages, publiés en 1760, in-4°.

A—s.

DIEU (Antoine), peintre, né à Paris en 1662, avait beaucoup de facilité dans le pinceau, mais son dessin était lourd, l'agencement de ses draperies embarrassé, son coloris faible, et le style de ses compositions sans physionomie; malgré tous ces défauts, qui ont encore été exagérés par une critique trop sévère, Dieu a su imprimer à ses ouvrages un caractère qui leur est particulier. On a fait à plusieurs de ses tableaux l'honneur de les attribuer à des peintres de l'école d'Italie justement célèbres. Jean Arnold a gravé quelques-unes de ses compositions; la meilleure de ces gravures représente *Louis XIV sur son trône*. Antoine Dieu mourut à Paris, en 1727, âgé de soixante-cinq ans. A—s.

DIEU (St.-Jean de), fondateur de l'ordre de la Charité, naquit à Monte-Major-el-Novo, petite ville de Portugal, l'an 495, d'une famille obscure et pauvre. L'envie de voyager lui fit quitter, dans sa première jeunesse, sa patrie et ses parents. Quelques jours après son départ, sa mère mourut de douleur. Bientôt, dépourvu de tout secours, Jean se trouva réduit à engager sa liberté au mayoral ou maître berger du comte d'Oropesa, dans la Castille. Le comte ayant levé une compagnie d'infanterie en 1522, Jean s'y enrôla et servit dans les guerres qui divisaient alors Charles-Quint et François Ier. Il combattit ensuite dans la Hongrie contre les Turks. Il avait perdu, dans la licence des camps, la pureté de ses mœurs et la crainte de Dieu, lorsque sa compagnie fut licenciée en 1536. Il se retira dans l'Andalousie, aux environs de Séville, et entra au service d'une dame fort riche, en qualité de berger; il était alors âgé de quarante ans. Éloigné du tumulte des armes, il réfléchit sur les égarements de sa jeunesse, et résolut, pour les expier, de se consacrer à la prière, à la pénitence, et de se dévouer au service des malheureux. Il passa en Afrique, dans le dessein de consoler les chrétiens captifs et de les secourir. Étant à Gibraltar, il rencontra un gentilhomme portugais que

Digitized by Google

Jean III avait dépouillé de ses biens et condamné à l'exil; les officiers du prince étaient chargés de le conduire à Ceuta, sur les côtes de Barbarie, avec sa femme et ses enfants. Jean se mit, par esprit de charité, au service de cette famille infortunée, et vendit tout ce qu'il possédait pour la faire subsister; il allait travailler aux ouvrages publics, et rapportait à son nouveau maître le salaire de ses journées. Il s'était secrètement flatté de trouver en Afrique la couronne des martyrs; mais son confesseur lui ayant représenté qu'il y avait de l'illusion dans ce désir, il prit enfin le parti de repasser en Espagne. Après avoir fait quelque temps à Gibraltar un petit commerce d'images et de livres de dévotion, il se rendit à Grenade, où il établit une boutique, en 1538; il était âgé d'environ quarante-huit ans. Jean d'Avila, le plus célèbre prédicateur espagnol de son temps, étant venu prêcher à Grenade, Jean l'entendit et pleura: il remplit bientôt l'église de ses cris, de ses gémissements, et parcourut les rues en s'arrachant les cheveux. La populace, qui le prenait pour un insensé, le poursuivit à coups de pierres et de bâton, et il rentra chez lui couvert de boue et de sang. Dès-lors il donna aux pauvres tout ce qu'il possédait, et recherchant les humiliations, il recommença à courir dans les rues, et fut bientôt enfermé à l'hôpital comme un frénétique: les remèdes les plus violents furent employés pour le guérir. Jean d'Avila étant venu le visiter, le trouva épuisé de forces, et couvert de plaies faites par les coups de fouet qu'il avait reçus; il reconnut sur-le-champ que Jean n'était point tel qu'il paraissait à l'extérieur: il lui conseilla de changer son genre de vie, et il revint aussitôt à son état naturel. Il voulut servir pendant quelque temps les malades, et sortit de l'hôpital en 1539: il fit alors un pélerinage à Notre-Dame de Guadeloupe en Estramadure, et revint à Grenade, où il se mit à vendre du bois au marché, en distribuant tout son gain aux pauvres. En 1540, il loua une maison pour y recevoir les malades indigents, et il pourvut à leurs besoins avec une activité, une vigilance et une économie qui devinrent un sujet d'étonnement. Ce fut là le berceau de l'ordre de la Charité qui depuis s'est répandu dans le monde chrétien. Jean passait les jours auprès des malades, et employait les nuits à en transporter d'autres dans son hospice. Les habitants de Grenade s'empressèrent de fournir aux besoins de ce nouvel établissement. D. Guerrero, archevêque de Grenade, pénétré d'estime et de vénération pour le saint, lui donna le nom de *Jean de Dieu*, et lui prescrivit la forme de l'habit qu'il devait porter. Jean n'avait jamais eu l'intention de fonder un ordre religieux: aussi ne donna-t-il aux compagnons de ses œuvres de miséricorde aucune règle écrite; celle qui porte son nom ne fut rédigée qu'en 1556, six ans après sa mort, et les vœux ne furent introduits parmi ses disciples qu'en 1570. Un jour le feu prit à l'hospice: Jean, alarmé du danger que couraient ses pauvres malades, les chargea sur son dos les uns après les autres, et les emporta à travers les flammes. Il aimait à se livrer à la contemplation; il joignait à une vie active une prière continuelle, de grandes austérités, une humilité profonde. Les agiographes rapportent qu'une femme l'ayant un jour accablé d'injures, il lui donna secrètement de l'argent pour l'engager à les répéter dans la place publique. Ses affaires, ou plutôt celles des pauvres, l'ayant appelé à Valladolid, le roi et les princes lui donnè-

rent des témoignages d'estime et de considération, qu'il reçut comme un homme déjà mort à lui-même, et lui remirent des sommes considérables qu'il distribua aux pauvres de Valladolid et des environs. Sa charité ne se concentrait point dans l'enceinte de son hôpital. Il fit faire une recherche exacte des pauvres dans le royaume de Grenade, procura du travail aux uns, et pourvut aux besoins des autres : il prenait un soin particulier des jeunes filles que la misère eût pu jeter dans le vice. Plus d'une fois il entra, la croix à la main, dans des maisons de prostitution, et eut le bonheur de ramener à la vertu des femmes de mauvaise vie. Il disait souvent à ses disciples : « Pratiquez » sans relâche toutes les bonnes œu» vres qui sont en votre pouvoir, » tandis que vous en avez le temps. » Le marquis de Tarifa, ayant voulu mettre à l'épreuve le désintéressement de Jean-de-Dieu, se déguisa, alla le trouver, et lui demanda de l'argent pour finir un procès qu'il disait juste et indispensable. Jean lui donna vingt-cinq ducats. Le marquis ne tarda pas à lui rendre cette somme, et il y joignit cinquante écus d'or. Depuis dix ans, le saint soutenait avec courage les fatigues qu'entraînait le service de son hôpital, lorsqu'il tomba malade pour avoir sauvé la vie à un homme qui se noyait. Une dame, nommée Anne Osorio, vint le visiter, et le trouva couché avec ses habits dans sa petite cellule. Il s'était contenté de substituer, pendant sa maladie, à la pierre qui lui servait d'oreiller, le panier de quête dans lequel il recevait les aumônes. Ce fut pour obéir à l'archevêque de Grenade que Jean-de-Dieu consentit à quitter sa maison, et à se laisser transporter dans celle d'Anne Osorio, qui voulut le soigner elle-même. Mais, avant de se séparer de ses frères, il leur donna ses instructions, et nomma pour leur supérieur Antoine Martin. Les progrès du mal furent rapides, bientôt tout espoir de guérison s'évanouit, et la ville de Grenade fut plongée dans la consternation. Les magistrats visitèrent le saint, et le prièrent de bénir la cité. Il se contenta de leur recommander les pauvres et ses compagnons. Mais l'archevêque lui ordonna de se rendre aux vœux des principaux habitants, et alors il donna sa bénédiction à la ville. Le prélat célébra les mystères sacrés dans la chambre du mourant; il lui administra les derniers sacrements, et lui promit de prendre son hospice et ses disciples sous sa protection. Jean-de-Dieu était encore à genoux devant l'autel lorsqu'il expira, le 8 mars 1550, à l'âge de cinquante ans. La cour, la noblesse et tout le clergé de Grenade assistèrent à ses funérailles. Urbain VIII le béatifia en 1630, et il fut canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Girard de Villethierry a écrit sa vie, Paris, 1691, in-4°. Ant. de Govea avait donné sa vie en espagnol, Madrid, 1659, in-4°.; on a une autre vie du saint en italien, par Hilarion Perdicaro, Palerme, 1666, in-4°. (1). V—VE.

DIEU (LOUIS DE), savant orientaliste et ministre de la religion réformée, né à Flessingue le 7 avril 1590, était fils de Daniel de Dieu, qui s'établit à Flessingue après la prise de Bruxelles par le duc de Parme, et petit-fils de Louis de Dieu, auquel Charles-Quint avait accordé des lettres de noblesse, en récompense de ses bons services. Louis de Dieu,

(1) L'ordre des frères de la Charité, institué pour le service des malades, fut approuvé par Pie V en 1572. Les Italiens appellent les religieux de la Charité *Fate ben fratelli*, parce que Jean de Dieu leur disait toujours : « Faites bien, mes » frères. »

objet de cet article, fit ses études sous Daniel Colonius son oncle, professeur dans le collége Wallon, à Leyde, et se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales. Il fut ministre de l'église française de Flessingue, pendant deux ans. En 1619, il entra au collége Wallon et partagea, avec son oncle, les soins de l'enseignement. Son attachement pour la ville de Leyde, où la culture des langues anciennes était très-florissante, le porta à refuser une chaire de professeur de théologie et de langues orientales, en l'université d'Utrecht. Le goût de l'étude et une certaine répugnance pour les manières de la cour, lui avaient déjà fait rejeter les offres du prince Maurice, qui l'avait appelé à la cour pour y exercer son ministère. Il mourut à Flessingue, le 23 décembre 1642, à l'âge de cinquante-deux ans. Louis de Dieu cultiva particulièrement le persan et l'hébreu. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart consacrés à la critique du texte sacré; nous indiquerons seulement les principaux. I. *Compendium grammaticæ hebraicæ et dictionariolum præcipuarum radicum*, Leyde, 1626, in-4°.; II. *Apocalypsis Sancti Johannis edita charactere syro et ebræo cum versione latinâ et notis*, Leyde, Elzevir, 1627, in-4°. Cette version syriaque de l'Apocalypse n'avait point encore été imprimée et manquait dans les polyglottes, mais elle était connue en Orient, et Amira en cite des passages dans sa grammaire, publiée en 1596. III. *Grammatica trilinguis, hebraica, syriaca et Chaldaica*, ibid., 1628, in-4°.; IV. *Animadversiones in quatuor evangelia*, ibid., 1631, in-4°.; V. *Animadversiones in D. Pauli epistolam ad Romanos*, ibid., 1646, in-4°. Ouvrage posthume, publié par ses deux fils, Daniel et Louis, comme une suite du précédent. Ils y ont joint un spicilége des observations du même auteur sur les autres épîtres de S. Paul et sur les épîtres catholiques. Dans ces Commentaires, Louis de Dieu s'arrête moins au texte sacré qu'aux différentes versions qui en ont été faites, et il les compare perpétuellement. VI. *Historia christi et S. Petri persicè conscripta ab Hier. Xavier, cum latinâ versione et animadversionibus*, ibid., 1639, in-4°. (*V.* Jér. Xavier.). VII. *Rudimenta linguæ persicæ*, ibid., 1639, in-4°. Cette petite grammaire se trouve presque toujours à la suite de l'ouvrage précédent. Elle est claire, simple, et de peu d'étendue, et a été long-temps le seul ouvrage dans lequel on put étudier la langue persanne. VIII. *Critica sacra, sive animadversiones in loca quædam difficiliora veteris et novi Testamenti*, Amsterdam, 1693, in-folio. C'est une édition corrigée et augmentée de tous les ouvrages sur l'Écriture-Sainte, qu'il avait précédemment publiées. IX. *Aphorismi theologici*, Utrecht, 1693; X. *Traité contre l'avarice* (en flamand), Deventer, 1695, in-8°.; XI. *Rhetorica sacra*. Ces trois derniers ouvrages ont été publiés après la mort de Louis de Dieu, par Leydecker. D. Clodius a fait réimprimer, à Francfort, en 1683, en 1 vol. in-4°., toutes les grammaires orientales précédemment publiées par Louis de Dieu.

J—N.

DIEU-DONNÉ ou DEUS DEDIT, (S.) élu pape le 13 novemb. 614, succéda à Boniface IV. Il était Romain, et fils d'Étienne, sous-diacre. L'histoire ne nous apprend rien des actions de ce pape, sinon qu'il était fort attaché au clergé et qu'il y rétablit l'ordre ancien. Il mourut en novembre 617, après un pontificat de trois ans

environ. L'église honore sa mémoire le 8 novembre. Il eut Boniface pour successeur. D—s.

DIEUDONNÉ, ou ADÉODAT, élu pape en avril 673, succéda à Vitallien; il était Romain de naissance, avait été élevé dans le monastère de St.-Erasme au mont Célius, dont il augmenta les bâtiments, et où il établit un abbé et une communauté. Adéodat, dont l'histoire ne nous apprend rien de plus remarquable, mourut en juin 677, après quatre ans et deux mois de pontificat. Le bibliothécaire Anastase le peint comme un pontife d'un caractère doux, affable, libéral et compatissant envers les pauvres. Donus Ier., ou Domnus, le remplaça sur le trône pontifical. D—s.

DIÉZE (JEAN-ANDRÉ), savant allemand, a été professeur à Gottingue, et premier conservateur de la bibliothèque de l'université de Mayence; il naquit à Leipzig en 1729, et mourut le 14 septembre 1785. Il a laissé quelques ouvrages en allemand, entre autres l'*Histoire d'Espagne et de Portugal*, dans l'Histoire universelle, d'après Guthrie, Leipzig, 1774, in-8°., tom. XII. Il a traduit de l'espagnol en allemand, avec des notes, les ouvrages suivants: I. *Histoire de la poésie espagnole*, par L. J. Velazquez, Gottingen, 1769, in-8°.; II. *Voyages en Espagne*, par don Pedro Antonio de la Puente, ou *Lettres sur les choses les plus remarquables qui se trouvent dans ce royaume*, Leipzig, 1775, 1778, 2 vol. in-8°.; III. *Notices physiques et historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, par don Antonio de Ulloa, ibid., 1781, 2 vol. in-8°. G—y.

DIGBY (EVERARD), gentilhomme anglais tristement célèbre par la part qu'il prit à la conspiration des poudres. Son père, Everard Digby, recommandable par son savoir, avait publié divers ouvrages. Everard naquit en 1581. Elevé avec soin, mais confié à des prêtres catholiques que les circonstances avaient rendus ennemis du gouvernement, il eut le malheur de perdre son père à l'âge de onze ans. Il fut présenté de bonne heure à la cour d'Elisabeth, s'y fit distinguer, et reçut plusieurs marques de la bienveillance de cette princesse. A l'avènement de Jacques Ier. il se joignit à d'autres catholiques, qui allèrent rendre leurs devoirs à ce monarque. Il fut accueilli avec bonté, et créé chevalier. Sa fortune, ses talents le faisaient regarder comme un homme dont la vie devait constamment être heureuse et tranquille; mais ses liaisons avec sir Thomas Tresham, catholique d'un zèle outré, furent la cause de sa perte. Celui-ci parvint à lui inspirer du mécontentement contre son roi, en lui peignant avec des couleurs fausses les traitements éprouvés par les catholiques, et lui donnant à entendre qu'ils seraient exposés à des persécutions encore plus violentes. Digby prêta l'oreille aux propositions de Robert Catesby lorsque celui-ci vint lui révéler, sous le serment du secret, le complot qui avait pour but de faire sauter par le moyen de la poudre les deux chambres du parlement le jour où le roi y viendrait. Les conspirateurs avaient songé qu'après l'exécution de ce coup il fallait fomenter une insurrection et établir un gouvernement. Catesby dit à Digby que l'on comptait sur lui pour s'emparer de la personne de la princesse Elisabeth, alors absente de Londres, et que l'on devait proclamer reine. Digby consentit à tout avec empressement, et offrit 1500 liv. sterl.

pour fournir aux dépenses que devait entraîner l'exécution du complot, garda chez lui Guy Fauwkes, chargé de mettre le feu aux poudres ; et comme le temps était pluvieux lorsque celui-ci retourna à Londres, il lui recommanda de bien veiller à ce que la poudre ne fût pas humide. Saisi avec plusieurs de ses complices dans le Straffordshire, où il avait déjà pris les armes, il fut amené à la tour de Londres. Il nia d'abord qu'il eût eu la moindre connaissance de la conspiration, ou de ceux qui y avaient trempé, à l'exception des personnes tuées ou prises avant son arrestation, et persista dans cette déclaration ; mais lorsqu'il parut devant ses juges, le 27 janvier 1606, et qu'il s'entendit accuser d'avoir connu la conspiration, et de l'avoir tenue secrète, enfin d'avoir agi de concert avec d'autres traîtres pris en rebellion ouverte, il se reconnut coupable, et chercha à excuser son crime sur l'intolérance dont on usait envers les catholiques, déclara qu'il était seul coupable, et qu'il devait seul supporter la peine. Quand on lui lut sa sentence de mort, il en parut très affecté, et saluant très profondément les juges, il leur dit : « Si quelqu'un de vous, messeigneurs, me disait qu'il me pardonne, j'irais avec moins de chagrin au supplice. » — « Que Dieu vous pardonne, répliquèrent les juges, nous vous pardonnons! » Le 30 il fut, avec d'autres conspirateurs, mené derrière l'église de St.-Paul, demanda pardon à Dieu, à la famille royale et à tout le parlement, et protesta que s'il eût su dans le principe qu'on le faisait tremper dans une si noire trahison, il n'eût pas hésité à la révéler, et prit le peuple à témoin qu'il mourait pénitent et repentant. Il fut, ainsi que ses complices, pendu, puis écartelé. Il laissa deux fils très jeunes, Kenelm et Jean, et fit connaître son affection pour eux par un écrit très pathétique, qu'il recommanda de leur communiquer quand ils seraient en âge de l'entendre. Tandis qu'il était dans la tour, il avait écrit avec du jus de citron quelques notes sur des monceaux de papier, et pria les personnes qui avaient la permission de le venir voir de les remettre à sa femme. Ces notes furent conservées dans sa famille jusqu'en 1675, qu'on les trouva dans la maison de Charles Cornwallis, exécuteur testamentaire de Kenelm Digby ; on les joignit ensuite aux papiers relatifs au complot papiste, qui furent imprimés en 1678. Le premier de ces fragments contenait les expressions suivantes : « Je » dois vous dire que, si j'eusse cru » qu'il y avait le moindre péché dans » la conspiration, je n'y aurais pas par» ticipé pour tout au monde. Le seul » motif qui m'a entraîné à hasarder » ma fortune et ma vie a été le zèle de » la religion. » E—s.

DIGBY (Kenelm), fils du précédent, né en 1603, n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père. On doit le compter dans le petit nombre d'hommes auxquels la nature a accordé cette brillante réunion des qualités physiques et morales qui éblouissent avant de convaincre, et qui commandent l'estime et l'admiration avant d'avoir subi les épreuves nécessaires pour prouver qu'on les mérite. Durant le cours de ses études, sa vaste mémoire et sa sagacité lui firent une telle réputation qu'on le compara à Pic-de-la-Mirandole. Dès son entrée dans le monde, l'ancienneté de sa noblesse, sa grande fortune, sa belle figure, la grâce et la dignité de son maintien, sa politesse prévenante, son éloquence naturelle,

sa voix pleine et sonore, qui donnait du poids et une énergie singulière à tous ses discours, cette grande présence d'esprit qu'il puisait dans une juste confiance en lui-même, tout contribua à surprendre et à charmer ceux qui le fréquentaient, et à rendre ses succès rapides. On disait de lui que s'il était tombé des nues dans une partie quelconque du monde, il se serait fait respecter. Ses ennemis, même, étaient forcés de convenir de la justesse de cette remarque, mais ils ajoutaient : « pourvu qu'il ne restât » pas plus de six semaines dans le » même endroit. » Dès le commencement du règne de Charles Ier., Digby fut nommé gentilhomme de la chambre, commissaire de la marine, et gouverneur de l'hôtel de la Trinité. En 1628, les Anglais ayant eu quelqu'altercation avec les Vénitiens et les Algériens, Digby équipa une escadre à ses propres frais et avec l'autorisation du roi, il fit voile pour la Méditerranée et battit les deux puissances ennemies. Il avait été élevé dans la religion protestante, mais dans un voyage qu'il fit en France, en 1636, il fut converti à la foi catholique, qui était celle de ses pères. Alors il montra le zèle d'un nouveau converti, et le talent d'un habile et judicieux écrivain, dans deux écrits intitulés : *Conférences avec une dame sur le choix de la religion*, et *Correspondance entre lord George Digby et sir Kenelm Digby, concernant la religion*, Londres, 1651, in-12. Son attachement à la cause du roi le fit renfermer dans la prison de Winchester, par ordre du parlement. Il mit à profit le temps de sa captivité, et écrivit divers opuscules, entr'autres une réfutation à-la-fois forte et polie du fameux ouvrage de Thomas Brown, intitulé : *Religio Medici*. Enfin, à la requête de la reine régente de France, il fut mis en liberté et passa sur le continent. On l'accueillit à la cour de France avec empressement, et tous les hommes de lettres recherchèrent sa société. Ce fut alors qu'il vit Descartes, qui, dit-on, le reconnut à sa seule conversation. Il eut avec ce grand philosophe divers entretiens, et publia peu après son propre système philosophique, contenu dans deux ouvrages ou deux parties d'un même ouvrage, qu'il fit imprimer à Paris, en 1644, sous les titres suivants : *Traité de la nature des corps*, et *Traité où l'on expose les opérations et la nature de l'ame humaine, et d'après lesquelles l'immortalité des ames raisonnables est démontrée*. Enfin, il publia encore, en 1651, un ouvrage intitulé : *Institutionum peripateticarum libri V, cum appendice theologica de origine mundi*. Lorsque le parti du roi eut été entièrement anéanti, Digby retourna en Angleterre pour tâcher de rentrer dans ses biens, mais le parlement lui ordonna de sortir du royaume, et le condamna à un bannissement perpétuel, sous peine de mort. Cette rigueur était due à la part que prit son fils aîné dans l'insurrection royaliste qui eut lieu en 1648, dont lord Holland était le chef, et dans laquelle le jeune Kenelm perdit la vie. Digby retourna en France, fut envoyé en Italie visiter plusieurs des cours de ce pays, fut reçu et considéré partout comme un homme d'un mérite extraordinaire. Lorsque Cromwell se fut emparé des rênes du gouvernement, Digby retourna encore en Angleterre, et continua d'y résider pendant la plus grande partie de l'année 1655. Outre l'arrangement de ses affaires personnelles, il forma le projet de réconcilier les catholiques avec le

protectorat, à condition qu'ils obtiendraient le libre exercice de leur religion. Cromwell, qui avait adopté le principe d'une tolérance universelle, favorisait l'exécution de ce projet. Digby paraît, à cette époque, avoir obtenu sa confiance et sa faveur. Une lettre qu'il écrivit au secrétaire Thurlon, prouve qu'il n'épargnait pas, pour arriver à ce but, les humbles protestations d'attachement, tant il est vrai qu'il est difficile, aux plus grands caractères, de résister à l'ascendant du pouvoir souverain, lors même qu'il est exercé par un usurpateur coupable. En 1656 et 1657, Digby résida dans le midi de la France, fréquentant la société des savants, devant lesquels il aimait à développer ses opinions sur divers points de philosophie. Dans une assemblée publique, à Montpellier, il lut un discours *sur la guérison des blessures par la poudre de sympathie*, qui fut publié en français et ensuite traduit en anglais par Thomas White. Il passa en Allemagne les deux années suivantes, retourna à Paris en 1660, et en 1661 il était de retour en Angleterre, puisqu'il publia cette année un *Discours sur la végétation des plantes*, qu'il avait prononcé au collége de Gresham. Digby, après la restauration, se présenta à la cour, et il y fut reçu avec cette indulgente politesse dont on usa envers tous les royalistes qui, comme lui, par leurs complaisances envers l'usurpateur, avaient rendu leur fidélité douteuse. Mais il ne fut point employé, et il passa le reste de ses jours dans un studieux loisir, très assidu aux assemblées de la société royale, qui venait d'être créée, et dont il était membre; recevant chez lui les savants et se plaisant dans leur entretien. Il mourut de la pierre, à Londres, le 11 juin 1665. Dans ses divers écrits philosophiques, il a montré plus d'esprit et de savoir que de jugement et de génie. Il a partagé, en physique, toutes les erreurs de son temps : il explique tout par les corpuscules, les causes occultes, la fermentation, les émanations et les fluides. Une lettre d'Oldenburgh, secrétaire de la société royale, à Robert Boyle, prouve que Digby ajoutait foi à toutes les rêveries des alchimistes. Il entreprit de guérir toutes les blessures par le moyen d'une poudre sympathique. Ce fut le sujet d'un des discours dont nous avons rapporté le titre, dans lequel on trouve d'ailleurs des faits curieux. On dit aussi qu'il engagea Descartes à découvrir le moyen de prolonger indéfiniment la vie humaine. Il est même probable qu'il chercha lui-même à faire cette découverte. En effet, il avait épousé *Venetia Anastasia*, fille d'Edouard Stanley, célèbre par son étonnante beauté. Digby inventa, pour conserver les charmes de son épouse, un grand nombre de cosmétiques. Il essaya, pour le même objet, plusieurs expériences bizarres, et entr'autres il ne lui laissa manger, pendant un certain temps, que des chapons nourris uniquement avec des vipères. Venetia Anastasia n'en mourut pas moins à la fleur de l'age, et on conserve encore, en Angleterre, plusieurs portraits sculptés ou peints, de cette beauté accomplie. Le portrait de Kenelm Digby, gravé en taille-douce, se trouve à la tête du Catalogue des manuscrits des bibliothèques d'Angleterre et d'Irlande, publié par Edouard Bernard (Oxford, 1697, in-fol.), parmi ceux des bienfaiteurs de la bibliothèque Bodleïenne, à laquelle Digby avait donné en 1634, deux cent trente-huit manuscrits précieux. Il ne laissa après lui qu'un seul fils, qui n'eut point d'enfant mâle,

et avec lequel s'éteignit cette ancienne et illustre famille. W—R.

DIGBY (JEAN), comte de Bristol, de la même famille que les précédents, naquit en 1580, et se fit connaître comme poète dès l'âge de 15 ans. Au retour de ses voyages il fut présenté à Jacques Ier., dont il fixa bientôt l'attention par ses talents et sa fidélité. Ce monarque, qui l'avait nommé membre du conseil, voyant la mauvaise tournure que prenaient les affaires de l'électeur palatin, son gendre, envoya en 1620 Digby à l'archiduc Albert, à l'électeur de Bavière, et à l'empereur Ferdinand II, pour faire obtenir la paix à ce prince malheureux; mais le roi de la Grande-Bretagne jouissait de si peu de considération chez l'étranger, que les négociations de Digby furent inutiles. Le zèle de celui-ci ne le porta pas moins à avancer dix mille livres sterling, de son propre argent, pour que les troupes auxiliaires anglaises de l'armée de Mansfeld, qui depuis longtemps ne touchaient pas de solde, fussent enfin payées. Des obstacles, qui s'accroissaient chaque jour, entravaient depuis cinq ans le mariage projeté entre Charles, prince de Galles, et l'infante d'Espagne, sœur de Philippe III, roi d'Espagne. Jacques, désirant le faire réussir, envoya en 1622, pour la seconde fois, à Madrid, Digby qu'il venait de créer comte de Bristol. La franchise, la prudence, l'esprit conciliant du négociateur, allaient faire réussir l'affaire, lorsque les inconséquences de Buckingham la firent échouer (*V.* BUCKINGHAM). Cet insolent favori, indigné de ce que Bristol avait rendu au roi un compte trop fidèle de sa conduite en Espagne, le noircit dans l'esprit de ce prince. Jacques, fatigué des hauteurs de Buckingham, attendait avec impatience le retour de Bristol pour l'opposer à cet homme arrogant, et déposer ses chagrins dans son sein; sa faiblesse le fit céder aux insinuations perfides de Buckingham. Il donna ordre d'arrêter Bristol quand il arriverait en Angleterre. Philippe découvrit toutes ces manœuvres à Bristol; il lui offrit de grands avantages s'il voulait se fixer en Espagne. Bristol les refusa, représentant à ce prince qu'en les acceptant il donnerait prise aux calomnies de ses ennemis. Philippe insista pour qu'il acceptât au moins un don de dix mille ducats, disant que ce serait un secret pour tout l'univers. Non, répondit l'Anglais, il sera connu de quelqu'un, du comte Bristol, qui le révèlera certainement. A peine débarqué en Angleterre, un ordre du roi l'envoya à la tour, et bientôt après le relégua dans ses terres, en lui enjoignant de ne paraître ni à la cour, ni au parlement, jusqu'à ce qu'il eût répondu aux questions qui lui seraient adressées par les commissaires du conseil. Lorsqu'on lui eut donné connaissance des accusations intentées contre lui, il n'eut pas de peine à se justifier; mais il n'obtint ni sa liberté, ni la permission de se présenter devant le roi. Buckingham lui fit dire que cet honneur lui serait accordé quand il aurait consenti à s'avouer coupable des faits qu'on lui imputait. L'ame fière et élevée de Bristol lui fit refuser la faveur qu'on voulait lui vendre à un tel prix. Jacques ne put, malgré sa faiblesse, s'empêcher de dire à Buckingham que c'était une horrible tyrannie que de vouloir obliger un homme innocent à se déclarer coupable; il ne fut pourtant pas en son pouvoir de parvenir à voir Bristol, parce que le prince de Galles et le favori s'opposaient constamment à cette entrevue. Rien de surprenant

que Bristol n'obtînt pas justice lorsque Charles Ier. fut monté sur le trône. Il demanda, en 1626, à être appelé au parlement avec les autres pairs. Comme il reçut en même temps sa lettre de convocation et une lettre du grand sceau qui lui en interdisait l'usage, il envoya à la chambre haute, avec la lettre du grand sceau, une seconde requête dans laquelle il exposait que cela s'était fait par le crédit de Buckingham, qui craignait que ses crimes ne fussent révélés, et finit par solliciter l'admission d'une accusation contre le favori. Le roi, choqué de cette hardiesse, fit accuser Bristol de haute trahison. Le comte sortit victorieux de cette lutte, que la cour n'osa pas continuer, parce qu'elle vit qu'elle tournerait à sa confusion. Rendu à la liberté et à l'exercice de ses droits, Bristol, que les procédés iniques de Charles à son égard avaient révolté, se rangea parmi les mécontents du parlement. Ses talents le firent briller dans ce parti, dont les excès ne tardèrent pas à le dégoûter. Il devint un des plus zélés royalistes, donna des conseils vigoureux au roi, supporta pour lui les persécutions et la perte de sa fortune et l'exil, et mourut à Paris en 1653. On a du comte de Bristol divers morceaux de poésie, des traités politiques et des discours relatifs aux affaires du temps. Dans les premiers temps de son séjour à la cour, il traduisit du français l'ouvrage de Pierre Dumoulin, intitulé : *Défense de la foi catholique, contenue dans le livre du roi Jacques contre la reponse de Nicolas Coeffetau*, 1610. Il entreprit vraisemblablement cette tâche pénible, on peut même dire désagréable, à la demande de Jacques, et dans le dessein de gagner les bonnes grâces de ce monarque pédant. Cependant l'épître dédicatoire adressée à ce prince est signée par J. Sandford, chapelain du traducteur. E—s.

DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, naquit en 1612, à Madrid, selon quelques auteurs, et annonça de bonne heure les dispositions les plus heureuses. Lorsque son père fut envoyé prisonnier à la Tour, Digby présenta en sa faveur une pétition à la chambre des communes ; l'air enfantin, la confiance modeste de ce jeune orateur produisirent une impression avantageuse à sa cause, et firent bien augurer de lui. Dans le parlement de 1640, la chaleur qu'il montra contre le roi, lui gagna la confiance des mécontents ; ce qui le fit nommer un des sept commissaires chargés de rédiger l'accusation contre le comte de Strafford; mais il refusa de donner sa voix au bill d'*attainder*. La chambre des communes condamna au feu le discours véhément que Digby avait prononcé dans cette occasion : elle allait même l'expulser de son sein, lorsque le roi l'appela à la chambre haute. Le parti populaire ne pardonna jamais cette défection à Digby, qui de son côté manifesta contre lui le plus vif acharnement. La présence de Digby à la chambre haute y rendit de la vigueur au parti du roi, mais son caractère présomptueux et trop ardent y nuisit à la cause royale. Ce fut lui qui donna à Charles Ier. le conseil imprudent de faire accuser de haute trahison six membres du parlement, démarche qui eut des suites si funestes pour ce malheureux prince. Voyant que la chambre haute désapprouvait cette mesure, il prononça un discours pour la blâmer, et dit en confidence à son voisin que le roi était perdu s'il ne découvrait pas ceux qui l'avaient engagé dans ce pas dangereux. Bien loin d'être abattu quand il vit toute la ville de

Londres soulevée pour défendre les accusés, Digby connaissant le lieu où ils s'étaient réfugiés, proposa au roi d'aller les saisir morts ou vifs. Ce parti violent fut rejeté. Le parlement, informé peu de temps après que Digby était a Kingston, sur la Tamise, avec deux cents chevaux, supposa que c'était pour s'emparer de Portsmouth, et manda aux sherifs des comtés voisins d'assembler des troupes pour repousser les agressions des malveillants. La chambre haute manda à Digby de venir prendre sa place, il quitta le royaume et passa en Hollande. Les lettres qu'il écrivait de ce pays à ces amis furent interceptées, on les trouva remplies d'expressions si dures et si injurieuses, et de projets si violents contre le parlement, qu'il fut déclaré coupable de haute trahison. Il réussit à gagner le prince d'Orange à la cause de Charles Ier., et après être venu rendre compte à ce prince du succès de ses démarches, il retournait en Hollande déguisé en matelot, lorsqu'il fut pris par les vaisseaux du parlement. Conduit à Hull dont le gouverneur était son ennemi mortel, il parvint par la confiance qu'il lui témoigna à l'engager dans le parti du roi. Dès que la guerre qu'il avait toujours conseillée eut éclaté, il arriva en Angleterre, leva un régiment de cavalerie à la tête duquel il combattit, le quitta ensuite et n'en prit pas moins part à toutes les actions de la guerre. Après la mort de Falkland, en 1643, il fut nommé secrétaire d'état; mais tous les officiers de l'armée avaient conçu pour lui une si grande aversion, qu'il renonça à cet emploi. Cependant le parlement, dans toutes les propositions d'accomodement qu'il envoyait au roi, en excluait formellement Digby, qui passa en Irlande, au moment où les succès des rebelles forçaient le prince de Galles de sortir de cette île. Après y avoir rendu quelques services au roi, il alla avec deux frégates à Jersey pour engager le prince à retourner en Irlande; il le trouva sourd à ses instances, et se rendit à Paris pour faire goûter ce projet à la reine Henriette. Ses manières insinuantes lui gagnèrent la confiance de Marie-Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin; il la perdit ensuite à cause de ses liaisons avec les meneurs de la fronde, et en 1657 reçut ordre de sortir de France. Il se retira dans les Pays-Bas; les agréments de sa conversation et ses connaissances en astrologie, lui acquirent la faveur de Don Juan d'Autriche, gouverneur de ces provinces. Après le rétablissement de Charles II, Digby, devenu comte de Bristol par la mort de son père, employa tous ses efforts pour introduire en Angleterre la religion catholique qu'il avait embrassée dans son exil. Comme il prévoyait que le chancelier Clarendon s'opposerait à ce projet, il résolut de le perdre, et de l'accuser auprès du parlement. Charles II, que le comte de Bristol gouvernait, parce qu'il avait su se mettre bien dans l'esprit de ce prince en favorisant son goût pour les plaisirs, chercha, par égard pour Clarendon qui conservait sur lui un grand ascendant, à dissuader Bristol de ce dessein; celui-ci lui répondit d'un ton menaçant qu'il se repentirait de s'opposer ainsi à ses vues. La chambre haute ne vit dans la dénonciation faite par Bristol que l'acharnement d'un brouillon ambitieux. Peu de temps après elle donna ordre de l'arrêter, sur une lettre qu'il écrivit que la vie du roi était en danger, parce que le duc d'Yorck avait une garde. La fuite le déroba à ce danger. En 1673 il vota pour la loi du *test*, disant qu'il le devait comme membre d'un parlement

protestant, quoique sa qualité de catholique l'obligeât de voter différemment. Il mourut à Chelsea, en 1676, laissant la réputation d'un homme brave, hardi, doué de grands talents, fougueux et instruit, mais turbulent et inconséquent. On a de George Digby : I. Des *Discours* tenus au parlement et des *Lettres* relatives aux affaires politiques; II. des *Lettres contre la religion catholique*, adressées à Kenelm Digby son cousin. III. *Elvire*, comédie. E—s.

DIGGES (Léonard), savant géomètre anglais du 16ᵉ siècle, né d'une famille ancienne, à Barham, dans le comté de Kent, mort vers l'année 1574. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Tectonicum, où l'on démontre en peu de mots la manière de mesurer exactement et de supputer promptement la grandeur de toutes sortes de terres, places, bois de charpente, pierres, les hauteurs*, etc., 1556, in-4°.; augmenté et réimprimé par Th. Digges son fils, en 1592. Il en a paru une troisième édition en 1647, in-4°. II. *Pantometria*, en trois livres. C'est un traité de géométrie pratique, qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, par les soins de son fils, en 1591, in-folio. III. *Pronostication perpétuelle et d'un usage certain*, ou *Règles choisies pour juger du temps par le soleil, la lune et les étoiles*, etc. 1555, 1556 et 1564, in-4°.; réimprimée avec des corrections et additions, par Th. Digges, 1592, in-4°. X—s.

DIGGES (Thomas), fils du précédent, hérita du goût de son père pour les mathématiques, et profita si bien de ses leçons qu'il devint un des plus grands géomètres de son temps. Nommé commissaire-général des troupes envoyées dans les Pays-Bas, par la reine Elisabeth, il se trouva, par cette place, à portée de s'instruire plus particulièrement dans la science des opérations militaires, et la plupart de ses ouvrages roulent sur l'application des mathématiques à l'art de la guerre. Il mourut en 1595. On a de lui, outre les additions dont il a enrichi les ouvrages de son père : I. *Alæ sive scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°. Ce livre contient diverses démonstrations pour trouver les parallaxes d'une comète ou de tout autre corps céleste. II. *Traité d'arithmétique militaire*, 1579, in-4°.; III. *Stratioticos, traité géométrique nécessaire au perfectionnement du soldat*, 1579, in-4°.; réimprimé en 1590, avec des additions. Thomas Digges n'est auteur que de la dernière partie de ce traité; la première partie est l'ouvrage de son père. On trouve à la suite deux petits traités, dont l'un a pour but de justifier le comte de Leicester contre l'accusation d'avoir mal défendu la ville de Sluce, et dont l'autre a pour objet d'examiner *quels seraient les meilleurs moyens de repousser les troupes ennemies si elles faisaient un jour une descente par mer dans le comté de Kent ou ailleurs*; IV. *Description complète des orbes célestes, suivant la doctrine des pythagoriciens*, imprimée à la suite de la *Pronostication perpétuelle*, de Léonard Digges, 1592, in-4°. V. *Défense de l'Angleterre*, ou *Traité concernant l'invasion*, 1686; VI. Quelques ouvrages de peu d'étendue, et plusieurs autres qu'il n'a pas eu le temps de publier lui-même; nous ignorons s'ils ont été imprimés après sa mort. X—s.

DIGGES (sir Dudley), fils de Thomas Digges, naquit en 1583, et s'appliqua principalement à l'étude de la législation. Le roi Jacques l'envoya

Digitized by Google

en 1618, avec le titre d'ambassadeur, près de l'empereur de Russie. Élu membre du parlement convoqué par Jacques Ier à Westminster en 1621, il se montra assez en opposition aux mesures de la cour pour mériter d'être rangé parmi ceux que le roi appelait des *esprits malfaits* (ill tempered). Il fut mis à la Tour, sous le règne de Charles Ier., pour la part active qu'il avait prise contre le duc de Buckingham; remis bientôt en liberté, il se distingua en différentes occasions dans la chambre des communes par ses talents et par son zèle pour défendre les privilèges de la nation. La cour, pour se l'attacher, lui donna, en 1636, la place de maître des rôles; mais il en jouit peu. Sa mort arrivée en 1636 fut regardée comme une calamité publique, et fut peut être, à cette époque, un bonheur pour lui. On a de lui : I. *Défense du commerce*, 1615, in-4°.; II. *Discours concernant les droits et les privilèges du sujet, prononcé dans une conférence tenue à la sollicitation des lords par un comité des deux chambres du parlement, le 3 avril* 1628. Ce discours n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur, en 1642, in-4°.; III. plusieurs discours insérés dans les recueils de Rushworth et dans le recueil intitulé : *Ephemeris parliamentaria*; IV. *Le Parfait ambassadeur*, 1655, in-fol. C'est le recueil des lettres du lord Burleigh, de sir Fr. Walsingham, etc., à l'occasion des mariages projetés de la reine Elisabeth avec le duc d'Anjou en 1570, et avec le duc d'Alençon en 1581. — DIGGES (Thomas), frère de Dudley, mort en 1635, était très versé dans la connaissance des langues. Il a traduit de l'espagnol en anglais l'ouvrage de Gonzalo de Cespedes, intitulé : *Gérard*, ou l'*Infortuné espagnol*, 1622, in-4°.; et du latin en vers anglais, l'*Enlevement de Proserpine*, de Claudien, 1607, in-4°. — DIGGES (DUDLEY), fils de sir Dudley, mort en 1643, est auteur d'un ouvrage, intitulé : *Illégitimité de la rébellion des sujets contre leur souverain, en quelque circonstance que ce soit, avec des réponses à toutes objections qui pourraient être faites*, Londres, 1643. X—s.

DIGNE. *Voyez* LE DIGNE.

DIKMANN (PIERRE), assesseur de la cour de justice de Jönköping, en Suède, s'occupa beaucoup de l'étude de l'ancienne langue gothique, et mourut en 1718. On a de lui : I. *Remarques sur les monnaies des Sveo-Goths*, Stockholm, 1686; II. *Antiquités ecclésiastiques des Sueo-Goths, depuis le paganisme jusqu'au règne de Gustave Ier.*, Stockholm, 1704; III. *Remarques historiques sur une grande partie des pierres runiques qui sont en Suède, relatives à l'histoire ancienne civile et ecclésiastique de ce pays*, 1723, in-4°.; IV. *Remarques philologiques sur les noms de quelques villes et de quelques villages, tels que Sala, etc.*; imprimées dans le tom. 2, n°. 6, de la bibliothèque suédoise. Il existe aussi de lui en manuscrit un *lexique runique*, un *Specimen grammaticale Sueo-Gothicæ linguæ*, et un recueil pour servir à l'histoire ecclésiastique de Suède. Tous ces ouvrages sont remplis d'une érudition profonde, et annoncent ce que Dikmann eût fait s'il eût vécu plus long-temps, et s'il eût été plus riche. E—s.

DILAVEZ-PACHA, fut fait grand Vézyr par le sulthân Othman II en 1620. Créature de Vinez-Effendi, le précepteur et le conseil de ce jeune prince, il se garda bien de s'opposer aux projets guerriers qu'il méditait, coopéra à l'invasion de la Pologne en

1621, quoiqu'il fût bien loin de l'approuver. Le mauvais succès de cette entreprise mal conçue amena la catastrophe du malheureux Othman ; mais la mort du grand vézyr précéda celle de son jeune maître. Dilavez partagea la haine que le sulthân attirait sur lui, et le mécontentement, poussé jusqu'à la fureur, désigna le grand vézyr pour une de ses premières victimes. La révolte de 1622 commença par l'attaque de son palais. Sa garde fit feu sur une multitude sans ordre, qui ne semblait qu'une populace ameutée: ce signal porta à son comble le désordre et la fureur des révoltés ; on demanda à grands cris la tête de Dilavez, et ces sinistres vociférations le poursuivirent jusques dans le sérail où il s'était réfugié secrètement auprès de son maître. Ce n'est pas sans intérêt qu'on voit la fermeté et le dévoûment de ce grand vézyr dans ce péril imminent. Le peuple et les janissaires armés remplissaient les cours du sérail : des cris de mort et le nom de Dilavez se faisaient entendre de toutes parts ; le grand vézyr assuré de sa proscription fit ouvrir les portes qui, jusques-là, étaient restées fermées : il se présenta aux rebelles suivi seulement de quelques chiaoux et du bostandji-bachi : à peine eut-il paru qu'il fut mis en pièces par ce peuple qu'il avait cru que sa seule présence dissiperait et ferait rentrer dans le devoir. Ce grand vézyr, qui ne méritait pas son sort, dont le ministère fut sans éclat mais peut-être sans reproche, et dont la mort fut glorieuse, périt en 1622, et sa fin déplorable ne précéda que d'un jour le sort funeste du sulthân son maître. S—y.

DILHERR (Jean-Michel), savant philologue et théologien protestant, naquit en 1604 à Themar, dans le comté d'Henneberg. Ses parents ayant perdu leur fortune, il se vit réduit, fort jeune, à servir en qualité de domestique à Leipzig, puis à corriger des épreuves pour les imprimeurs, et quelquefois à faire des vers pour subsister. A force de travail et par sa bonne conduite il parvint à être fait professeur d'éloquence à Iéna en 1631, d'histoire et de poésie en 1634, et de théologie en 1640. Il obtint ensuite la même chaire à Nuremberg, où il fut nommé premier pasteur en 1646 ; il y mourut le 8 avril 1669, bibliothécaire de cette ville, après avoir publié un très grand nombre d'ouvrages, presque tous relatifs à la philologie sacrée et à la théologie morale : la plupart sont en allemand. On en peut voir le détail dans le Dictionnaire de Jöcher. Nous indiquerons seulement : I. *Gnomologia ethica*, Nuremberg, 1660, in-12. II. *Atrium linguæ sanctæ*, ib., 1660, in-8°.: la deuxième partie de cette grammaire hébraïque parut la même année sous le titre de *Peristylium*. III. *Commentatio de historiâ priscæ Germaniæ*, publié après sa mort, avec le Traité de J.-H. Hagelgans, *de priscâ Germanorum ætate*, Francfort, 1718, in-8°. IV. Ses trois livres *Electorum*, Nuremberg, 1644, in-12 ; les deux premiers avaient déja paru à Iéna, 1633, in-12. C'est un recueil de notes philologiques, sans aucun ordre, qui expliquent un grand nombre de points obscurs d'antiquité par divers passages de la Bible ou de divers auteurs profanes. L'auteur y montre une grande connaissance du grec et de l'hébreu : quatre tables qui terminent l'ouvrage en facilitent les recherches. V. *Dialogi philologici*, ibid., 1661, in-12. VI. *Eclogæ sacræ novi testamenti, syriacæ, græcæ, latinæ, adhibitis grammaticæ syriacæ rudimentis et manuali lexici*

syriaci, Iéna, 1638; ib., 1662, in-12. VII. *Rudimenta grammaticæ Syriacæ*, Iéna, 1637, in-8°. On lui doit aussi une édition augmentée et enrichie de notes de l'*Orthographia* de Juste-Lipse, sous le titre *Apparatus philologicus*, Iéna, 1632, in-12; Nuremberg, 1661. C. M. P.

DILLENIUS (Jean-Jacques), médecin allemand, l'un des plus savants botanistes du 18e. siècle, né à Darmstadt en 1687. Son trisaïeul se nommait Dill et son bisaïeul Dillen; mais sa famille s'étant consacrée aux sciences, elle latinisa son nom, suivant l'usage encore conservé de son temps dans le Nord, et malgré l'envie qu'il en avait, il ne put supprimer cette terminaison scientifique. Il fit ses études à l'université de Giessen où deux de ses parents se distinguaient, l'un comme premier médecin ou *poliater*, l'autre comme professeur de médecine. Dillenius se fit remarquer par son application à l'étude, ensorte que, très jeune, il fut reçu docteur et membre de l'académie des curieux de la nature. Il ne tarda pas à enrichir les mémoires de cette société par ses productions, et publia, sous la forme épistolaire, deux dissertations dans lesquelles il fit pressentir le genre par lequel il devait s'illustrer. Ce fut en présentant des recherches sur la propagation des plantes en général, et en particulier sur les plus petites, surtout celles qui depuis Linné ont été connues sous le nom de cryptogames, telles que les mousses et les jungermanes. Il donna aussi le caractère et la figure de plusieurs genres nouveaux, qui, quoique formés de plantes à fleurs manifestes et communes, avaient été négligées avant lui. Il y inséra aussi plusieurs observations sur l'usage des pétales et des étamines et sur le sexe des plantes; elles étaient accompagnées de figures dessinées et gravées par lui-même; c'étaient ses premiers essais dans un art où il devait s'illustrer; enfin dans la Centurie IX, observ. 43, il exposa les expériences qu'il avait faites sur l'opium qu'il avait retiré du pavot d'Europe, et fit voir qu'il pouvait remplacer celui qu'on faisait venir de l'Orient. Après avoir ainsi préludé, il tenta de se faire connaître plus directement en publiant un ouvrage plus considérable; mais il ne put trouver de libraire qui en voulût faire les frais; il fut donc obligé d'y subvenir malgré la modicité de sa fortune, et ce livre parut à Francfort sous ce titre: *Catalogus plantarum circa Giessam nascentium*, in-8°., 1719. Les plantes y sont rangées suivant l'ordre des saisons où elles fleurissent. Il les réduisit en genres, dont il donna le caractère et la figure; il réunit pareillement, dans un appendice, le caractère et la figure de tous les genres de plantes qui avaient été publiés depuis les *Institutiones rei herbariæ* de Tournefort, en sorte que c'était un supplément nécessaire à cet excellent ouvrage: les figures étaient encore dessinées et gravées par lui-même; elles n'étaient encore que des essais, aussi ne peuvent elles pas, du côté de l'exécution, entrer en comparaison avec les travaux d'Aubriet, qui ornent les *Institutiones*, mais elles suppléaient à ce qui leur manquait du côté du fini, par la fidélité des détails; enfin dans une savante préface il passa en revue les différentes méthodes de botanique qui avaient été publiées jusqu'alors, et chercha à apprécier les avantages et les inconvénients de chacune d'elles, et en général il le fait avec beaucoup de discernement et d'impartialité. Cependant tout le monde ne partagera pas son avis lorsqu'il met la méthode de Raifort au-dessus de celle

Digitized by Google

de Tournefort, et quand cela serait vrai au fond, ce que nous n'accordons pas, il faudrait considérer que l'auteur anglais a perfectionné la sienne d'après celle de son digne émule. Dillen déprécie aussi beaucoup trop la méthode de Rivin. Cet auteur, qui vivait encore et dans un âge fort avancé, supporta impatiemment cette attaque faite par un jeune homme encore peu connu; il lui répondit fort durement : Dillen lui répliqua sur le même ton. Il ne paraît pas que les succès de Dillen aient influé sur sa fortune; elle était très médiocre, et il ne pouvait espérer d'obtenir en Allemagne une indépendance qui lui permît de se livrer exclusivement à ses occupations simplement scientifiques, ce qui le détermina à écouter les propositions que lui faisait Guillaume Sherard pour l'engager à venir s'établir en Angleterre : c'était un riche particulier, amateur passionné de la botanique, qui, sans avoir rien publié par lui-même, peut être regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué à ses progrès, à cette époque, par les encouragements qu'il donnait à tous ceux qui la cultivaient, de quelque pays qu'ils fussent. Dillen était en correspondance suivie avec lui, et à sa persuasion il arriva à Londres au mois d'août 1721. A peine fut-il débarqué qu'un libraire le chargea de donner une nouvelle édition du *Synopsis plantarum Angliæ*. Dillen s'en chargea d'autant plus volontiers que cela lui donnait une occasion de continuer ses recherches sur les plantes cryptogames, parce que, devant intercaler, dans le travail de son prédécesseur, les découvertes qu'on avait faites depuis lui, c'était principalement dans ce genre qu'elles étaient le plus nombreuses; et il entra à ce sujet en communication avec tous ceux qui cultivaient la botanique en Angleterre, et qui s'empressèrent de lui fournir les matériaux qu'ils avaient recueillis. Il enrichit cette édition de plusieurs planches dessinées et gravées par lui-même; elle parut en 1724, 1 vol. in-8., avec 14 planches, et ornée d'un portrait de Ray; elle lui attira une attaque très vive d'un nommé Threlked, qui publia aussi un *Synopsis plantarum Angliæ*, 1718. Cet auteur reprocha fort durement à Dillenius, d'un côté d'avoir négligé beaucoup d'espèces, et de l'autre d'avoir mis beaucoup de variétés au nombre des espèces. Il méprisa ces grossiéretés et se contenta, dans une lettre restée manuscrite, de faire voir qu'une seule plante d'Irlande lui avait échappé; mais cependant ayant reconnu par la suite un assez grand nombre de plantes nouvelles, soit par ses propres recherches, soit par celles de ses amis, il se proposait de faire une nouvelle édition, dans laquelle il voulait insérer les noms bretons des plantes qu'il s'était plû à recueillir : c'était le fruit des courses qu'il avait faites dans les différents cantons de l'Angleterre, surtout dans le pays de Galles; mais ses autres occupations l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution. Il résidait habituellement à Londres, chez le consul Guillaume Shérard, ou bien chez son frère Jacques Shérard, à sa campagne d'Eltham dans le comté de Kent; là, excité par la nombreuse collection de plantes vivantes que ce riche amateur entretenait avec beaucoup de soins, il entreprit de décrire, dessiner et graver les plus remarquables; il commença ce travail dès 1724; mais comme il n'y travaillait que dans ses moments de loisirs, il ne parut qu'en 1732, sous ce titre : *Hortus Elthamensis*. C'était un des plus magnifiques ouvrages qui eussent été exécutés jus-

qu'alors. Cependant les amateurs de gravure n'y trouvent pas encore toute l'élégance qu'un artiste de profession y eût mis; mais le botaniste admira la fidélité avec laquelle le port des plantes avait été saisi, et l'exactitude qui se trouvait dans les plus petits détails. Quant au texte il n'y eut qu'une voix sur son compte, on regarda les descriptions qu'il contenait comme les plus complètes qui eussent encore paru; elles étaient accompagnées de discussions profondes sur la distinction de quelques espèces douteuses et d'une synonymie très exacte; cependant on lui reproche de n'avoir pas cité les centuries de Martyn, qui avaient paru trois ou quatre ans avant son ouvrage. Il y établit plusieurs genres, fit connaître plus de 160 plantes entièrement nouvelles, la plupart exotiques; de plus il donna la suite complète des espèces connues alors de quelques genres remarquables, telles que les mesembryanthèmes, en sorte que c'est leur monographie complète. Cette publication assurait déjà une place distinguée à Dillenius parmi tous ceux qui cultivaient la botanique; mais son dernier ouvrage mit le comble à sa réputation : c'est l'*Historia muscorum*, traité le plus complet qui eût été publié sur une partie du règne végétal. Il y joignit aussi quelques fougères et même des plantes reconnues maintenant comme ayant des fleurs distinctes, mais il ne donne pas la classe complète des cryptogames. Dans les descriptions il suivit une marche uniforme, qui consistait à réunir sur chaque espèce tout ce qui pouvait compléter son histoire. Dans les figures, qui forment quatre-vingt-cinq planches, il se surpassa comme dessinateur et comme graveur, si bien qu'en représentant des plantes qui, par leur petitesse, échappent souvent à l'œil, il en exprima avec tant de netteté les plus petits détails, qu'il eut rarement besoin de les représenter grosses par le moyen d'un verre. C'est de cette manière qu'il a décrit et figuré près de mille plantes, dont près de la moitié avait échappé aux recherches de ses prédécesseurs. Linné les réduisit à 600, en reléguant un grand nombre d'entre elles parmi les variétés; mais depuis on les a rétablies presque toutes. Cet ouvrage était un modèle qui devait être entre les mains de tous les botanistes; cependant, malgré l'extrême modicité de son prix d'une guinée, quoiqu'il ne fût tiré qu'à 250 exemplaires, il eut peu de débit. Dillenius voulut faire passer l'édition en Hollande, mais le bâtiment sur lequel elle était, périt, et il ne se trouva plus que le petit nombre d'exemplaires qui avaient été débités en Angleterre, aussi sont-ils devenus d'un prix excessif; heureusement que les planches étaient restées en Angleterre, et qu'un libraire, Jean Millan, en donna une édition en 1768, avec deux simples catalogues de leurs noms, l'un en latin et l'autre en anglais, et une courte notice sur leur pays natal. Giseke a publié la concordance des noms de Dillenius avec ceux de Linné, il l'a réuni avec un travail du même genre qu'il a exécuté sur Pluckenet. Il a paru en 1779. Vaillant et Micheli avaient déjà fait connaître, avec beaucoup de précision, un grand nombre de ces plantes, et Micheli avait déjà tenté de les ramener à des genres; mais Dillenius réunissant leurs travaux les surpassa encore, et fit leur nomenclature en perfectionnant leurs genres. La plupart furent adoptés par Linné, et subsistèrent jusqu'à ce que Hedwig vint, au grand étonnement des savants, donner une face entièrement nouvelle

Digitized by Google

à cette partie du règne végétal, en constatant, par des expériences nombreuses, que ce que Dillenius et après lui Linné avaient pris pour les fleurs mâles étaient les femelles, *et vice versâ*. Mais malgré cela l'histoire des mousses est restée un ouvrage fondamental et qui sera toujours consulté. Il paraît que Dillenius avait préparé un travail semblable sur les champignons, et on voit par une de ses lettres, restées manuscrites, que dès son arrivée en Angleterre il s'occupait à les dessiner; mais ils n'ont pas paru, ainsi que beaucoup d'autres travaux. Il resta attaché à la maison des Sherard jusqu'à la mort de Guillaume. Il paraît que celui-ci fonda, par son testament, une chaire de professeur de botanique, à Oxford, en faveur de Dillenius. De là vient le titre de *Sherardianus professor*, qu'il prit. Mais il ne paraît pas que malgré la publication de ses ouvrages et la générosité vantée des Sherard, il ait jamais joui d'une grande aisance. Il fut lié avec les principaux botanistes de son temps, surtout avec Haller. Leur intimité était d'autant plus grande, qu'ils s'accordaient très bien dans leur manière d'envisager la science. Il n'en fut pas de même avec Linné. Celui-ci se présenta à Dillenius avec une lettre de recommandation de Boërhaave. Mais Dillenius, entraîné par les habitudes dans lesquelles il avait vieilli, ne goûta pas les changements nombreux que le naturaliste suédois cherchait à introduire dans la science. Cependant il sut apprécier ses talents, et il cita avec les éloges qu'ils méritaient, le *Flora laponica*, et l'*Hortus cliffortianus*. De son côté, Linné a été un de ceux qui ont le plus fait valoir les travaux de Dillenius. Il lui dédia ses *Critica botanica*; et, depuis, il consacra à sa mémoire, sous le nom de *Dillenia*, un genre nouveau qui renferme des arbres de l'Inde, également remarquables par la beauté de leurs fleurs et par la suavité des odeurs qu'elles répandent. Ce genre fait partie de la superbe famille des Magnoliers. Quoique d'un caractère doux et extrêmement modeste, Dillen se livrait peu aux charmes de la société, et il évitait surtout les nouvelles connaissances. Son application au travail lui faisait préférer son cabinet au tumulte du grand monde; aussi avait-il recueilli un grand nombre de matériaux, et il n'y en a que la plus petite partie qui ait paru. Il s'était beaucoup occupé, à la sollicitation de Sherard, de la continuation du *Pinax* de Caspar Bauhin, et dès 1727, il mandait à un de ses amis, que dans cette intention il avait examiné tous les auteurs de botanique, mais désespérant de jamais pouvoir l'exécuter lui-même, il engagea Haller à s'en charger. Il avait de commun avec ce grand naturaliste un embonpoint excessif. Cet embonpoint devint tel, qu'il ne pouvait plus se livrer aux excursions botaniques; la vie sédentaire qu'il fut obligé de mener, contribua beaucoup à abréger ses jours. Il fut frappé d'apoplexie, et mourut à Oxford, le 2 avril 1747, à soixante ans. Il existe dans la galerie d'Oxford un portrait de ce savant, mais il n'a pas été gravé. — DILLEN (Juste Fréderic), né à Giessen, où il mourut en 1720, fut professeur de médecine dans cette ville. Il n'a publié que des *Observations*, communiquées à l'académie des curieux de la nature, dont il était membre. — DILLEN (Philippe Everard), de la même famille que les deux précédents, médecin pensionnaire de la ville de Giessen, a aussi communiqué des *Observations* à cette académie. D—P—s.

Digitized by Google

DILLON (Wentworth). *Voyez* Roscommon.

DILLON (Arthur, comte), naquit en Irlande, dans le comté de Roscommon, en 1670. Il était le troisième fils de Théobald Lord Dillon, pair d'Irlande, septième vicomte de Castello-Gallen. Théobald épousa vivement la cause de Jacques II, lors de la révolution de 1688, et, guerrier en même temps que législateur, se distingua sur le champ de bataille, étant lieutenant-colonel du régiment des Gardes, commandé par son cousin le comte de Clanricard. Il fut mis hors de la loi en 1690, par suite de son dévouement à l'infortuné monarque, et Marie Talbot, son épouse, fut tuée l'année suivante par la seconde bombe que le roi Guillaume fit jeter dans Limerick. Henri, second fils de Théobald, et qui devint l'aîné, représenta d'abord le comté de West-Meath, dans ce qu'on a appelé le parlement du roi Jacques, tenu à Dublin le 7 mai 1689. La même année le vit lord-lieutenant du comté de Roscommon, gouverneur de Gallway, et colonel d'un régiment d'infanterie, que son père avait levé à ses frais dans ses vastes domaines. La querelle n'étant pas encore terminée en 1690, et Louis XIV voulant avoir des troupes irlandaises en France, pour remplacer les troupes françaises envoyées à Jacques II, en Irlande, le régiment Dillon fut un des premiers destinés à l'échange. Lord Théobald résolut alors de garder en Irlande son fils aîné, pour y recouvrer son rang si le prince d'Orange l'emportait, et d'envoyer en France Arthur son cadet, pour y faire son chemin dans la carrière militaire, et y suivre les chances de la destinée du roi Jacques, si ce prince était encore obligé d'y chercher un asyle. Arthur Dillon, quoique âgé seulement de vingt ans, fut donc mis à la tête du régiment qu'avait commandé jusque-là Henri. Le lord Théobald avait cinq neveux d'une sœur qu'il aimait beaucoup, veuve alors de Thomas Lally, ci-devant O-Mul Lally, chef d'un ancien clan irlandais et baron titulaire de Tollen Lally, dans le comté de Gallway. Il retint le plus jeune de ces neveux pour garder de même le bien de sa famille, et voulut que les quatre autres passassent en France, avec son fils Arthur. Ils avaient levé des compagnies franches pour le service du roi Jacques. Il en fit le noyau d'un second bataillon qu'il ajouta au régiment Dillon. Tous débarquèrent à Brest dans les premiers jours du mois de mai 1690, et par brevet du 1er juin, Arthur Dillon fut nommé colonel-propriétaire du régiment de son nom, et James Lally commandant du second bataillon, avec rang de colonel. Celui-ci fut tué dès l'année suivante, pendant le blocus de Montmélian. Arthur Dillon, que la plus brillante valeur précipita sans cesse dans les plus grands périls, et qui, vers la fin de sa vie, comptait près de cinquante siéges, batailles ou affaires dans lesquelles il avait couru des dangers, ne reçut jamais une blessure: on pourrait dire qu'à cet égard il épuisa le bonheur de sa famille. Son avancement fut rapide, et il gagna chaque grade hors de ligne, par une action d'éclat. Brigadier à trente-deux ans, maréchal-de-camp à trente-quatre, lieutenant-général à trente-six, il fit les campagnes de Noailles et de Vendôme, en Espagne; de Villeroi, en Allemagne; du duc de Vendôme et du Grand-Prieur, en Italie. Il se couvrit de gloire à la défense de Moscolino, et en décidant, avec le marquis de Saint-Patern, la victoire de

Digitized by Google

Castiglione, en 1706. Employé sous le maréchal de Tessé, en 1707, sous le maréchal de Villars, en 1708, sous le maréchal de Berwick, en 1709, il commandait en chef cette dernière année, un corps de troupes près de Briançon ; ayant appris que le général Rehbinder marchait pour le surprendre, il alla au-devant de lui, et quoiqu'inférieur en nombre, le culbuta et le poursuivit jusqu'au mont Genèvre, après lui avoir tué presque le tiers de tout son monde. En 1713, le comte Dillon fit le siége de Kaiserslautern et s'en empara; il enleva de vive force le château de Wolfstein. Sa dernière campagne fut celle de l'année suivante. Il servit aux siéges de Landau, de Fribourg, et à celui de Barcelonne, que le maréchal de Berwick emporta d'assaut. Au mois de mai 1730, âgé de 60 ans, il ne songea plus qu'à la retraite, et se démit de son régiment en faveur de son fils aîné. Soldat valeureux, grand officier, le général Arthur Dillon était en même temps le meilleur et le plus respectable des hommes. Bon mari, bon père, bon ami; instruit, sans ostentation ; gai, sans malice; religieux et surtout charitable, il offrit à sa nombreuse famille le modèle de toutes les vertus. Aussi modeste que méritant, juste appréciateur des choses, et trop noble pour être vain, il déclina respectueusement les honneurs d'une nouvelle pairie supérieure à celle de son frère, dont Jacques II lui remit la patente à Saint-Germain. Il tenait de la beauté de son sang. On savait que plus d'une fois, dans ses campagnes, il avait joint à la conquête de ses armes des conquêtes d'un autre genre, et qu'il n'avait pas toujours été à l'abri des impressions qu'il faisait naître. Il permettait quelquefois à ses amis intimes de l'en plaisanter doucement, et alors il répondait avec un mélange de réserve et de candeur, de sensibilité naturelle et de repentir chrétien, qui était tout-à-fait piquant. Sur ses voyages, ses guerres, et sur les intérêts politiques dont il avait été chargé, nous avons possédé de lui des mémoires et des correspondances précieuses, que nous nous étions bien promis de mettre en ordre et en lumière, mais qui nous ont été dérobés, comme tant d'autres, par le brigandage révolutionnaire. Le général, comte Dillon, avait épousé Christiana Sheldon, fille d'honneur de la reine d'Angleterre, nièce du général Dominique Sheldon, officier de la plus grande distinction, et qui avait passé en France en 1691, colonel du régiment du Roi cavalerie. Cette femme, douée de toutes les vertus de son sexe, eut la douleur de survivre vingt-quatre ans à son époux, qu'elle ne cessa de regretter. Elle mourut le 5 août 1757, dans le couvent des Dames-Anglaises, où elle s'était retirée aussitôt que ses enfants n'avaient plus eu besoin d'elle. Le général Dillon était mort dans le château royal de Saint-Germain-en-Laye, le 5 février 1733, laissant, de son heureux mariage, cinq fils et quatre filles. Il avait distingué de bonne heure, parmi ses fils, Jacques, chevalier de Malte, qui périt si glorieusement depuis, à la tête de son régiment, dans les plaines de Fontenoi; Edouard, qui devait remplacer son frère et mourir à Laufeld comme lui à Fontenoi. Arthur, qui devait un jour remplir les premières places de l'église et présider avec tant d'éclat tantôt les états d'une grande province, tantôt le clergé de France tout entier (1), était

(1) Arthur Richard Dillon, successivement évêque d'Evreux, archevêque de Toulouse, puis de Narbonne, président né des états de Languedoc,

encore trop jeune, lors de la mort de son père, pour que celui-ci pût prévoir la destinée brillante de cet enfant. Parmi ses filles, le comte Dillon affectionnait particulièrement l'aînée de toutes, Marie-Elizabeth Dillon, qui, en effet, devait retracer toutes les vertus morales de son père, et qui, par la force de son ame et le charme de son esprit, par la constance et la pureté de ses affections, par son héroïque fidélité à la voix du sang et de l'amitié dans les plus cruelles épreuves (*Voy.* LALLY.), mérita de vivre et de mourir environnée d'intérêt, d'admiration, de respects, et des plus tendres comme des plus justes sentiments. — Nous avons vu le petit-fils du général Dillon, appelé comme lui, le comte Arthur, colonel en naissant, le 3 septembre 1750; employé dans les îles avec son régiment, en 1777; contribuant puissamment à la prise de la Grenade, de Saint-Eustache, de Tabago, de Saint-Christophe, et gouverneur de cette dernière île, après avoir fait sa retraite de Savannah. Un témoignage bien flatteur lui fut rendu publiquement par le célèbre lord Thurlow, grand chancelier d'Angleterre. Lorsque la paix eut restitué Saint-Christophe à ses anciens maîtres, le comte Dillon fit alors un voyage à Londres, et le jour de sa présentation à la cour, le chancelier, traversant le cercle pour aller droit à lui, lui adressa ces mots: « M. le comte, nous vous connaissions » bien pour un brave et habile mili» taire, mais nous ne vous savions » pas si bon jurisconsulte. Nous » avons revu et confirmé tous vos » jugements et toutes vos ordonnan» ces. » De retour en France, le comte Dillon eut la promesse du gouvernement de la Martinique, mais dut passer d'abord par celui de Tabago. Après y avoir resté trois ans, il fut nommé député aux états-généraux de 1789, et y défendit constamment les intérêts des colonies, et trouva que la couronne défendait trop peu les siens. Choisi en 1792, d'après sa réputation militaire, pour commander un corps d'armée, il combattit avec succès dans les plaines de Champagne et dans la forêt d'Argone. Plus guerrier que politique, ne pouvant ni résister à l'attrait de la gloire militaire, ni supporter le gouvernement pour lequel il se battait, agité tour-à-tour par la haine d'une invasion étrangère et par la douleur de la monarchie renversée, il devint impossible que sa conduite ne se ressentît pas de la contradiction des principes et des sentiments qui le dominaient tour-à-tour. Il fut rappelé, destitué, emprisonné; et le 14 avril 1794, il périt sur l'échafaud révolutionnaire, après avoir crié *vive le roi*, d'une voix aussi forte que s'il eût commandé une évolution militaire. Il est incontestable que ce sentiment avait toujours été au fond de son cœur, et il devait y être. On a de A. Dillon un *Compte rendu au ministre de la guerre, suivi de pièces justificatives, et contenant des détails militaires dont la connaissance est nécessaire pour apprécier la partie la plus intéressante de la mémorable campagne de* 1792, Paris, Migneret, 1792, in-8°. de 108 pages. L. T—L.

DILLON (JEAN-TALBOT), chevalier anglais, parcourut dans le 18e. siècle plusieurs parties du continent européen. Il résida plusieurs années à Vienne en Autriche, y jouit de la faveur de deux empereurs d'Allemagne, et fut créé baron du Saint-Empire. A son retour d'Italie en 1778 il

commandeur de l'ordre du St.-Esprit, deux fois membre de l'assemblée des notables et deux fois président de l'assemblée du clergé.

Digitized by Google

fit un troisième voyage en Espagne, et traversa tout ce royaume, où il avait précédemment connu plusieurs personnes distinguées par leurs dignités et leur savoir, et s'était familiarisé avec la langue et les usages du pays. A son arrivée à Madrid, le livre de G. Bowles (*Voyez* Bowles) lui tomba entre les mains. Il le prit pour guide principal dans l'ouvrage qu'il projetait, ayant considéré que c'était celui qui donnait le plus de lumières sur l'histoire naturelle de ce pays, si peu connu sous ce rapport. Lorsqu'il fut de retour en Angleterre, il alla finir son ouvrage à Birmingham, et le publia en anglais sous ce titre : *Voyage en Espagne, destiné à éclaircir l'histoire naturelle et la géographie physique de ce royaume, dans une suite de lettres renfermant les sujets les plus intéressants contenus dans les mémoires de don Gme. Bowles et autres écrivains espagnols, entremêlé d'anecdotes historiques, et orné de planches, avec des notes et des observations relatives aux arts et aux améliorations modernes, écrit durant un voyage récent dans ce royaume*, Londres, 1780, 1 vol. in-4°. Dillon, en insérant dans son livre la plupart des observations et des remarques de Bowles, les a mises dans un meilleur ordre. Il divise son ouvrage en deux parties; la première comprend le voyage à Madrid par la Navarre. Il décrit à ce sujet le nord de l'Espagne, et fait connaître plusieurs choses remarquables en Arragon, en Biscaye, en Castille; dans la seconde il part de Madrid, traverse les provinces d'Estramadoure, d'Andalousie, de Grenade, de Murcie, de Valence, de Catalogne. Quand son opinion diffère de celle de Bowles, il le dit dans une note. Il a aussi puisé dans les ouvrages de Ponz, d'Ortega, de Quer, etc. Les observations sur l'histoire et les antiquités lui appartiennent en propre. Les planches qui ornent cet ouvrage sont bien gravées et très exactes. Dillon mourut au mois de mars 1806. E—s.

DIMAS DE LA CROIX, carme déchaussé, dont le nom était Jacques Tonelli, naquit à Montelcone en Toscane. Il fut, en 1615, envoyé comme missionnaire en Perse, où ses exhortations contribuèrent beaucoup à faire persister dans la foi de pauvres Arméniens que l'on mettait dans la dure alternative de renoncer au christianisme ou de souffrir la mort, s'ils ne remboursaient pas au gouvernement des sommes qu'il leur avait avancées. Les carmes offrirent à ces infortunés, pour les délivrer de cette persécution, tout l'argent qu'ils avaient. Le roi admira cette générosité, et remit la dette aux Arméniens. Lorsque les Anglais, réunis aux Persans, prirent en 1622 Ormus, où Dimas était vicaire, il alla remplir les mêmes fonctions à Ispahan, ensuite il devint prieur, et enfin vicaire provincial de toute la mission de Perse et des Indes. En 1634, le pape Urbain VIII, instruit de la charité ardente du P. Dimas et de sa profonde connaissance des langues orientales, le nomma évêque de Babylone, et lui envoya les ornements pontificaux. L'humilité de Dimas ne lui permit pas de rien accepter. Chéri, vénéré par le souverain, les grands et le peuple de Perse, et par les envoyés et les marchands européens, il passa sa vie à Ispahan, à donner en sa personne un modèle de la plus haute piété et de la bienfaisance la plus active, et mourut le 23 décembre 1639. Le voyageur Olearius dépeint le Père Dimas comme un vieillard intègre, pieux, obligeant, qui rendit beaucoup

pour servir les projets de ce prince, en balançant le pouvoir de Démosthènes, qui était à la tête du parti populaire. Dinarque, à son arrivée, s'attacha à Théophraste et à Démétrius de Phalères, qui étaient comme lui attachés à Alexandre. Quoique sa qualité d'étranger ne lui permît pas de parler lui-même en public, il se fit une grande réputation d'éloquence en écrivant des plaidoyers; il se distingua surtout dans la poursuite de ceux qui avaient reçu de l'argent d'Harpalus, et il fit, à cette occasion, un plaidoyer contre Démosthènes. L'époque de sa plus grande célébrité fut après la mort d'Alexandre : comme Démosthènes et les autres orateurs avaient été exilés d'Athènes, il se trouva sans rivaux, et gagna beaucoup d'argent. Démétrius Poliorcètes ayant rétabli la démocratie à Athènes, l'an 307 avant J.-C., Dinarque, quoique étranger, fut accusé, ainsi que les principaux citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre le peuple sous le joug des Macédoniens; comme il voyait la multitude très-animée contre lui, il ne jugea pas à propos de se présenter en jugement, et ayant vendu ses biens, il alla demeurer à Chalcis en Eubée. Il fut rappelé au bout de quinze ans; il était alors très-vieux, et sa vue était fort affaiblie. Il fut reçu chez un de ses amis, nommé Proxénus, où on lui vola tout son argent; et comme Proxénus ne faisait pas beaucoup de diligence pour trouver les auteurs de ce vol, Dinarque l'accusa d'en être l'auteur. Il plaida lui-même sa cause, et c'est la seule fois qu'il ait parlé en public. On ignore le reste de sa vie; mais il est probable qu'il mourut bientôt après. Il avait écrit soixante-quatre discours, dans lesquels il avait imité assez heureusement Lysias, Hypérides, et surtout Démosthènes. Aussi, quoiqu'il n'eût pas un caractère d'éloquence particulier, l'avait-on rangé parmi les dix principaux orateurs, et Denys d'Halicarnasse, ce célèbre critique, n'a pas cru ses ouvrages indignes de son examen. Il ne nous reste de lui que trois plaidoyers, tous trois au sujet des richesses d'Harpalus; l'un d'eux est contre Démosthènes. On les trouve dans les Orateurs grecs de Reiske (Leipzig, 1770, in-8°.), et traduits en français par Athan. Auger. C.—R.

DINET (François), recollet de la province d'Aquitaine, né à la Rochelle au commencement du 17°. siècle, a laissé : I. *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8°. II. *Le Théâtre de la Noblesse française, où sont descrittes les vertus qui font les hommes illustres, avec les actions les plus mémorables des rois et des reines, des princes, seigneurs, dames et autres personnes qui ont été en réputation dans le royaume de France*, la Rochelle, 1648, in-fol., volume peu commun, dit Lenglet Dufresnoy, et que le P. Arcère trouve instructif et amusant. III. *Les Institutions de la vie morale*, 1647, in-4°. — Gaspard DINET, évêque de Mâcon au commencement du 17°. siècle, a donné : I. *Discours au roi*, prononcé le 8 juin 1617, et imprimé au tome V du Mercure français. II. *Ordonnances synodales de Mâcon*, 1602, in-8°. — DINET (Jacques) a composé l'*Idée d'une belle mort, ou Récit de la fin de Louis XIII*, Paris, imp. royale, 1656, in-fol. — DINET (Pierre) a donné un livre *des Hiérogliphyques*, Paris, 1614, in-4°. A. B—T.

DINI (BENOÎT), ecclésiastique de Messine au 17°. siècle, cultiva la poésie, l'éloquence, la jurisprudence et la langue grecque. Mongitore dit qu'il eut le don de prophétie, et qu'il avait

Digitized by Google

prédit le jour de sa mort, dont on ignore la date. On croit que ce fut vers 1680. Benoît Dini a publié, sous le nom de *Theophilus Pius sacerdos messanensis* : I. *Oratorium fidelis animæ ad excitandam devotionem*, 1670, in-8°.; II. *Fasciculus myrræ piarum meditationum*, 1671, in-8°. Mongitore, qui rapporte ainsi ces titres, cite quelques autres ouvrages de dévotion du même auteur écrits en italien. — Un autre Benoît Dini, chanoine de la même ville, a laissé : I. l'*Esemplare della fede, panegirico della sacra lettera*, 1671, in-4°.; II. des Poésies dans le recueil intitulé : *Duello delle muse degli academici della fucina*, 1671, in-4°. A. B—t.

DINI (François), avocat, né dans le 17°. siècle, s'appliqua à l'étude de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques, et composa plusieurs ouvrages estimables pour les recherches et l'esprit de critique, mais qui n'ont pas fait une réputation très étendue à leur auteur. Les principaux sont : I. *De situ Clanarum*, Sinigaglia, 1696, in-4°.; II. *Vindiciæ martyrologii ac breviarii romani, sive observationes in acta S. Venantii et aliorum martyrum adversùs Dan. Papebrochium*, Venise, 1701, in-4°.; III. *Dell' origine, patria, famiglia di C. Mecenate dissertatione storica*, Venise, 1704, in-4°. L'auteur s'attache particulièrement dans cet ouvrage à relever les erreurs où sont tombés Juste-Lipse et Meibomius en parlant de Mécène; IV. *De antiquitatibus Umbrorum, Thuscorumque sede ac imperio, deque Camerio ac Camertibus à Syllâ excisis dissertatio historica*, Venise, 1704, in-4°., réimprimée dans le tom. VIII. *Thesaur. antiquit. Italiæ* de Grævius. Cet ouvrage est dirigé contre Flavius Blondus, Sigonius, Cluvier et Papebroch; V. *Dissertatio historico-critica de translatione et collocatione corporis S. Bartholomæi in insulâ lycaonia, seu vindiciæ breviarii romani*, etc., *agitur incidenter de translatione corporis S. Benedicti in Galliam et de monachatu D. Gregorii papæ*, Venise, 1707, in-4°.; VI. *Ars poëtica in pluribus dissertationibus comicas, pastoritias, tragicas, tragico-comicas Tassi, Bonarelli, Quinot, Petri Cornelii, Guarini, aliorumque, ad crysim revocantibus perquisita et vindicata*, Lucques, 1713, in-4°. W—s.

DINIZ-DA CRUZ (Antoine), poète lyrique portugais, naquit à Castello de Vide, dans la province d'Alemtejo en Portugal, l'an 1730. Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites d'Evora, il alla étudier le droit dans l'Université de Coimbre, où il continua à cultiver les belles-lettres, se livrant à la lecture des classiques, surtout des poètes grecs et latins, parmi lesquels Pindare devint son auteur favori. Une étude approfondie des meilleurs écrivains portugais, surtout du Camoëns, l'indigna si fort contre l'espèce de *gongorisme* alors dominant dans la littérature portugaise, qu'il s'associa d'autres compagnons d'étude, dans le dessein de ramener le goût national à l'imitation pure des beaux modèles du 16°. siècle. Quoiqu'il fût destiné à la robe, il ne cessa pas, durant son séjour dans la capitale, de communiquer à ses amis le même enthousiasme pour la réforme des bonnes études, qu'il avait déjà préparée par leur réunion à Coimbre. Heureusement que le bon goût et la belle littérature se trouvaient déjà cultivés par les oratoriens de Lisbone : quelques-uns de ses

amis étant entrés dans cette congrégation, qui commençait à rivaliser avec les Jésuites, Diniz redoubla d'efforts, et les décida à former une association littéraire, sous le nom d'*Arcadie*, dont chaque membre prit un nom arcadien, et tous ensemble travaillèrent, par leurs compositions en prose et en vers, à répandre le bon goût, et à en fixer les principes. Ils eurent la sagesse de prévenir les soupçons que pouvait exciter parmi leurs rivaux une réunion de gens de lettres, dans un pays soumis à la domination ombrageuse de l'inquisition. Parmi les sujets de composition poétique qu'ils se distribuèrent, il y en avait de pieux pour des hymnes et odes sacrées. On doit à ce réglement les hymnes qu'on trouve dans le recueil des poésies de Garçam, sous le nom arcadien de *Corydon*, ainsi que ceux de l'oratorien Candido Lusitano, et surtout la belle ode à la conception de la sainte Vierge, par Diniz, sous le nom arcadien d'*Elpino*, laquelle est digne de l'auteur d'Athalie. Ce fut ainsi que ces littérateurs, par un système complet d'ouvrages élémentaires de littérature, et par des imitations heureuses des beaux modèles, parvinrent à relever le bon goût, l'élégance et une diction pure, après avoir introduit une nouvelle poétique qui extirpa l'excès d'ornements, l'enflûre du style et le néologisme barbare qui avaient égaré les écrivains de la moitié du 17e. siècle. Lors de l'attentat commis, le 3 septembre 1759, contre la personne du roi Joseph, les Arcadiens de Lisbonne tinrent une séance publique pour célébrer la conservation des jours de leur souverain; ce fut alors que Diniz prit son rang comme Pindare portugais, par la belle ode qu'il composa en cette occasion. On y trouve toutes les formes du poète grec, la pompe, la majesté et la verve du génie thébain, transportées dans une langue vivante avec cet art parfait qui appartient seul à l'inspiration aidée d'études profondes. Devant quitter la cour pour remplir les fonctions d'auditeur de guerre à Elvas, Diniz ne s'arrêta point dans une carrière qu'il s'était ouverte par un chef-d'œuvre; lié toujours avec Garçam et autres poètes dont il devint le modèle, il entreprit de célébrer les grands capitaines et les hommes d'état de sa patrie. Ce recueil d'héroïdes suffirait seul pour démontrer l'étendue de son génie, s'il n'avait pas développé la variété et la souplesse de ses talents dans des poésies érotiques, épîtres, dithyrambes, sonnets et idylles, sous le nom de *Métamorphoses*, comme celle de la Topaze: cette universalité de talents le fait considérer comme le plus grand poète de sa nation au 18e. siècle. Pendant son séjour à Elvas, une dispute ridicule entre l'évêque et le doyen de la cathédrale, lui fournit le sujet d'un poëme héroï-comique, qu'il intitula le *Goupillon;* car la présentation de l'eau bénite au prélat devint une pomme de discorde, lorsque le doyen s'avisa de ne lui rendre plus cet hommage. Malgré la ressemblance du sujet avec le Lutrin de Boileau, on peut dire sans partialité que Diniz remplit le cadre de son poëme sans plagiat, et sans imitation servile dans les épisodes et dans le merveilleux de la fable; car ils tiennent au ridicule national, et en forment de vrais tableaux. La versification en vers non rimés est parfaite, l'ironie est fine et la diction pure. Diniz n'est pas un poète lyrique dans le genre de Garçam (*Voy.* GARÇAM) et de Francisco Manoel, qui, en imitant Horace, surent allier aux charmes de la poésie, la morale et l'aimable philosophie du poète latin. Diniz visait toujours au sublime,

sans s'écarter jamais des formes pindariques; ce qui le rend monotone dans les invocations, les transitions et la coupe des vers. Cependant ce défaut ne se rencontre pas dans les odes sur l'attentat contre la vie du roi Joseph, sur l'inauguration de la statue équestre du même prince, et sur celles qu'il adressa au maréchal comte de la Lippe et au marquis de Pombal. Dans les autres on est ravi de la grandeur et de l'élévation des pensées, de la forme des images et de la hardiesse des conceptions, sans que l'esprit soit frappé ou le cœur ému par quelque trait ou pensée morale. Il est vrai que Diniz n'a jamais rien publié de son vivant, quoiqu'il laissât facilement tirer copie de ses ouvrages; c'est sur de pareilles copies, qu'un libraire imprima à Coimbre un recueil de ses odes, qu'un autre publia en France le poëme du *Goupillon*, et qu'un troisième en fit autant de deux volumes de poésies fugitives imprimées à Lisbonne, après la mort de l'auteur. Cependant tout n'est pas encore imprimé, et ce qui l'a été ne porte pas la correction de l'auteur; car il avait fait des commentaires où il se rendait compte des imitations classiques et de ses variantes. Une telle insouciance est inexplicable dans un homme qui ne manquait pas d'amour-propre ni d'ambition; car il fournit la carrière de la magistrature, siégeant dans les tribunaux du royaume et des colonies, et la terminant par les places de chancelier de la Relaçam du Rio de Janeiro, et de membre au conseil suprême des Colonies : il fut chevalier de l'ordre royal d'Aviz, et membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne; il mourut à Rio de Janeiro, vers la fin du 18e. siècle. Il est à désirer que le possesseur de ses manuscrits s'empresse d'en donner au public une édition choisie et plus correcte que celles qu'on a publiées, pour que la postérité puisse rendre justice à ce poète. B—o.

DINO, en latin *Dinus*, né au 13e. siècle à Mugello dans le territoire de Florence, effaça par sa réputation celle de tous les jurisconsultes qui l'avaient précédé. Il professa le droit à Bologne, et il se fit remarquer par une grande facilité à s'énoncer, par la vivacité de son esprit et la netteté de sa diction. Le pape Boniface VIII l'employa avec Richard de Sienne à la compilation du *Sexte*, ainsi appelé parce qu'il formait le sixième livre de la collection des Décretales, dont il existait déjà cinq. Dino n'en était pas pour cela plus habile en droit canonique; et dans le commentaire qu'il fit sur le titre du *Sexte*, intitulé des *Règles du droit*, ouvrage long-temps estimé, il ne rita que les lois civiles. Du Moulin, qui y a fait des notes (Venise, 1585; Cologne, 1594, 1617; Lyon, 1612, 1672, in-8°., avec les notes de Nicolas Boyer, Ch. Dumoulin, et autres), en a relevé beaucoup d'erreurs. Dino mourut en 1313, les uns disent d'un poison lent, les autres du chagrin de n'avoir pas obtenu la pourpre romaine, que l'on accorda à Richard de Sienne son collaborateur. Il avait fait des traités sur diverses parties du droit, les *Successions ab intestat*, les *Prescriptions*, etc. Antoine Leconte avait promis une édition des ouvrages de Dino; mais il ne tint pas sa promesse. B—I.

DINO. *Voy.* COMPAGNI et GARBO.

DINOCRATES, architecte grec, que les historiens ont désigné sous différents noms, vivait en Macédoine à l'époque des conquêtes d'Alexandre en Asie. Dinocrates, avide d'exercer ses talents et d'acquérir de la gloire,

quitta sa patrie, muni de recommandations et de lettres de faveur pour les courtisans et les ministres. Bien reçu par eux, il leur demanda seulement de le présenter au monarque. Les promesses qu'ils lui firent à ce sujet ayant tardé de jour en jour à se réaliser, Dinocrates se crut joué, et résolut d'obtenir seul cette audience tant désirée. Il espéra que sa taille élevée, ses formes superbes, sa belle figure le feraient aisément distinguer, et pour les rendre plus remarquables, il quitta ses vêtements, oignit son corps à la manière des athlètes, ceignit sa tête de branches de peuplier, jeta sur ses épaules une peau de lion, prit dans sa main une massue, et s'avança vers le lieu où le roi tenait son tribunal. La foule étonnée l'entoura. Alexandre l'aperçut, fut frappé d'admiration, et l'ayant fait approcher il lui demanda qui il était? « Dinocrates, architecte macédonien, » répondit-il; je t'apporte le projet » d'un monument digne de ton grand » nom et de ton génie; je taillerai le » mont Athos en forme de statue hu» maine; sa main droite contiendra » une ville immense, et dans sa gau» che une vaste coupe recevra les » eaux de la montagne et les déver» sera dans la mer. » Ce projet gigantesque plut au héros; mais il craignit qu'il ne fût difficile d'approvisionner une pareille ville, et Dinocrates ne put lever cette difficulté; cependant Alexandre le retint près de lui, et lui promit de l'employer; il l'emmena en Egypte, où il le chargea de tracer et de construire Alexandrie, qui fut fondée dans la 112ᵉ. olympiade, 332 ans av. J.-C. Ce fut aussi Dinocrates qui rétablit le temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate. Sous le règne de Ptolomée, Dinocrates fut chargé de construire un temple en l'honneur d'Arsinoë; il voulait, par le moyen d'une voûte d'aimant, y soutenir en l'air une statue de fer; mais la mort l'arrêta dans ses travaux. Cet artiste est nommé quelquefois *Dinochares* par Pline, *Chiromocrates* ou *Chirocrates* par Strabon, *Stasicrates* par Plutarque, *Diocles* suivant Eustathe; on l'a confondu aussi avec Cleomènes, préfet d'Egypte (*Voyez* CLEOMÈNES.)

L. S—E.

DINOMENES ou DINOMEDES, sculpteur grec, florissait dans la 95ᵉ. olympiade, 400 ans avant J.-C. Pline le cite parmi les célèbres artistes de cette époque, et lui attribue une statue du lutteur Pythodore, et celle de Protésilas, le premier des Grecs qui sauta sur le rivage troyen, où il fut tué par Hector. Dinomenes avait fait aussi les statues d'Ino et de Calisto, placées dans l'acropolis d'Athènes; enfin plusieurs autres ouvrages, dont le plus remarquable était une statue de Besantides, reine des Pæoniens, à qui on l'avait décernée, parce qu'elle avait mis au monde un enfant noir. L. S—E.

DINOSTRATE, géomètre grec dont il ne nous reste aucun ouvrage. Proclus, au liv. II chap. 4 de ses Commentaires sur Euclide, cite *Menechare* et son frère *Dinostrate* comme ayant été très liés avec Platon, et ayant contribué à perfectionner toute la géométrie. Pappus, au liv. IV de ses *Collections mathématiques*, prop. 25, nous apprend que Dinostrate, Nicomède et quelques géomètres plus jeunes, avaient employé pour la quadrature du cercle une *certaine ligne* à laquelle, pour cette raison, ils avaient donné le nom de *Quadratrice*. Pappus fait voir que la description de cette courbe suppose la solution même qu'elle devrait donner. Il ne dit pas expressément qu'il en fût l'inventeur;

Digitized by Google

mais parmi ceux qui en ont fait usage, Dinostrate est celui qu'il nomme le premier, et la *Quadratrice* a conservé le nom de ce geomètre, dont nous ne savons rien autre chose.

D. L—E.

DINOTH (RICHARD), historien protestant, né à Coutances, réfugié à Montbelliard, et mort vers la fin du 16e. siècle. On a de lui : I. *De rebus et factis memorabilibus loci communes historici, et sententiæ historicorum*, Basle, 1580, in-8°. II. *Adversaria historica*, Basle, 1581, in-4°. III. *De bello civili gallico libri VI*, Basle, 1582, in-4°. Cette histoire s'étend depuis 1555 jusqu'en 1577 : elle est écrite avec assez d'impartialité ; mais l'auteur ne s'est servi, suivant son aveu, que des histoires de Th. de Bèze et de la Popelinière. IV. *De bello civili Belgico libri VI*, Basle, 1586, in-4°., dédiés au sénat et à l'académie de Strasbourg, où l'auteur avait fait quelque séjour.

C. T—Y.

DINOUART (JOSEPH-ANTOINE-TOUSSAINTS), chanoine de St.-Benoît de Paris, et membre de l'académie des arcadiens de Rome, naquit à Amiens, le 1er. novembre 1716, et fut un des nombreux écrivains reprouvés par Apollon. Il se joignit d'abord à l'abbé Joannet pour composer le *Journal chrétien*. Mais, ayant attaqué sans ménagement l'irascible Saint-Foix, ce dernier lui intenta un procès criminel, et les deux abbés furent obligés de lui faire réparation dans leur feuille. Bientôt après, Dinouart entreprit seul le *Journal ecclésiastique*, qu'il continua jusqu'à sa mort, arrivée le 23 avril 1786. Les moins mauvais ouvrages de cet auteur, a dit Sabbatier de Castres, sont ses traductions, parce que le fonds ne lui en appartient pas. On a de lui : I. des *Hymnes* latines, et une *Lettre* à l'abbé Goujet sur celles de Santeul, qu'il fut loin d'égaler, 1748, in 4°. II. Le *Camouflet, réponse à l'abbé de la Varde*, 1748, in-4°.; III. des éditions de l'*Indiculus universalis*, de Pomey, 1755, in-12; des *Commentaires de César*, avec des notes françaises, 1756, in-12; du *Quinte Curce* de Vaugelas, 1759, in-12, 2 vol.; du *Petit Apparat royal*, Lyon, 1767, in-8°., augmenté; du *Compendium tractatûs matrimonii*, de Sanchez, 1756, in-12; IV. la traduction des *Oraisons* de Cicéron contre Verrès et pour Murena, 1757, in-12; du *Sarcotis*, poëme de Masenius, 1757, in-12; de la *République des jurisconsultes* de Gennaro, 1768, in-8°.; de la *Rhétorique du prédicateur*, de Valerio, 1749, in-12; l'*Eloquence du corps*, 1754, 1761, in-12, ouvrages qu'il a semés des préceptes les plus ridicules ; de l'*Abrégé de l'embryologie sacrée*, (*Voy.* CANGIAMILA). V. *Santoliana*, 1764, in-12, recueil dans lequel Dinouart a un peu trop mis à contribution le *Santeuilliana*. VI. Des éditions augmentées du *Traité de l'autorité spirituelle*, 1768, in-12, 3 vol., de la *Méthode pour étudier la théologie*, 1768, in-8°., de L. E. Dupin; et de l'*Histoire ecclésiastique de Macquer*, 1768, 3 vol. in-8°. VII. *Manuel des pasteurs*, 1764, in-12, 2 vol.; VIII. *Manuel alphabétique des prédicateurs*, in-8°., 2 vol. ; IX. *Abus de l'éloquence dans le barreau*, 1769, in-12; X. *Vie de Jean de Palafox*, 1767, in-8°. ; XI. le *Triomphe du sexe*, 1769, in-12; XII. l'*Art de se taire, principalement en matière de religion*, 1771, in-12; XIII. *Anecdotes ecclésiastiques*, en société avec Jaubert, 1772, in-8°., 2 vol., et quelques autres opuscules insignifiants.

D. L.

Digitized by Google

DINTER ou DINTERUS (Edmond), ainsi nommé d'un village où il était né, près de Bois-le-Duc, fut honoré de la confiance d'Antoine Ier., Jean III, Philippe Ier. et Philippe-le-Bon. Fatigué des ennuis de la cour, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat à St-Pierre de Louvain; il se retira, à l'âge de cinquante ans, dans un monastère de l'ordre de St.-Augustin, près de Turnau, dans le pays de Liége. Rappelé à Bruxelles par Philippe-le-Bon, il fut chargé par ce prince de rédiger les chroniques du Brabant, sur les pièces originales qui lui furent communiquées. Il était occupé de ce travail, lorsqu'il mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Son portrait a été gravé: Aubert Lemire a placé au bas quatre vers latins qui contiennent un éloge fort exagéré de Dinter. Il a écrit: I. *Genealogia Ducum Burgundiœ, Brabantiœ, Flandriœ*, etc., Francfort, 1529, in-fol. Cette généalogie a été réimprimée dans le tome III des *Script. rerum german.* de Freher, et dans le Recueil de Struvius; elle est remplie de fables: l'auteur fait remonter les ducs de Bourgogne jusqu'à Hector. II. Une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, qui venait jusqu'en 1445; on en conservait l'original à Corsendonck. Quoique pour les premiers siècles Dinter ait donné dans les fables comme les écrivains de son temps, cette chronique mérite de voir le jour. Paquot, qui portait ce jugement en 1765, annonçait qu'elle devait paraître sous les auspices du comte Charles de Cobenzl, dans un recueil d'ouvrages importants pour l'histoire belgique. Il paraît que c'est de cette chronique manuscrite, et de sa partie la plus utile, qu'ont été extraites les *annales du Brabant, depuis* 1255 *jusqu'à* 1425. C'est par erreur que la *Bibl. hist. de la France* mentionne une édition de la *Chronique* de Dinter, sous la date de Francfort 1529, in-4°., qui est précisément celle de la *Généalogie* ci-dessus. III. *Lovaniensium rerum libri*. Cet ouvrage est cité par Sander. Foppens attribue encore à Dinter, *vita Philippi Burgundi, ultrajectensis episcopi*; mais la *Bibliothèque historique de la France* donne cet ouvrage à Gérard Geldenhauer de Mughen, près de Trèves. W—s.

DINUS. *Voy.* Dini et Dino.

DIOCLES, surnommé *Charystius*, de Charyste, ville de l'Eubée sa patrie, célèbre médecin de la famille des Asclépiades, que l'antiquité mettait pour la réputation immédiatement au-dessous d'Hippocrate. Il a vécu du temps de Théophraste, si la lettre qu'on lui attribue n'est pas supposée, car elle est adressée à Antigone, qui ne peut-être que le successeur d'Alexandre, puisque Dioclès a vécu avant Proxagoras. Il avait écrit un ouvrage, intitulé: *Rizotomomoumena*, suivant le scoliaste de Nicandre, et dont quelques passages sont cités par différents auteurs, Pline et Plutarque entre autres. Il avait écrit aussi des livres *De sanitate tuendâ*, dont Oribase a conservé quelques fragments, ainsi que de ceux qu'il avait composés sur la préparation des aliments. Comme ses prédécesseurs, il ne tirait ses remèdes que des plantes. La lettre que nous avons citée contient des préceptes sur la manière de vivre suivant les saisons, et des pronostics sur les maladies; l'auteur y parle à peu près des mêmes plantes qu'Hippocrate, ce sont celles qui sont les plus communes dans les jardins. Elle a été imprimée plusieurs fois en grec dans différents recueils, notamment dans la bibliothèque grecque de J. Albert Fabricius, tom. 13,

p. 535. Mizauld en a donné une traduction, ou plutôt, comme il le dit lui-même, une paraphrase latine, en retranchant une partie de l'original.

D—P—s

DIOCLÈS, géomètre grec, est connu par une solution ingénieuse du fameux problème de la duplication du cube, laquelle se réduit, comme on sait, à trouver deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. Eutocius, dans ses Commentaires sur Archimède (de la sphère et du cylindre, p. 138, édit. d'Oxford), nous a conservé cette solution de Dioclès, qui consiste à décrire dans un cercle une courbe à laquelle on a donné le nom de *cissoïde* (semblable au *lierre*). Il est à remarquer qu'Eutocius ne la désigne que par les termes vagues de *certaine courbe*, ou de la *courbe décrite ainsi que nous avons dit;* en sorte qu'on peut douter si c'est Dioclès lui-même qui a donné le nom de *cissoïde* à la courbe dont il est l'inventeur. Eutocius ne parle que de l'une des branches de la courbe; il est évident qu'elle en a deux parfaitement égales et semblables, qui ont pour tangente commune l'un des diamètres du cercle; il paraît même que Dioclès n'en traçait que la partie qui est intérieure au cercle. On ignore en quel temps a vécu ce philosophe : on suppose que c'est dans le 6e. siècle, postérieurement à Pappus; et la raison en est que ce géomètre, en rapportant diverses solutions du problème des deux moyennes proportionnelles, ne dit pas un mot de la *cissoïde.* Dioclès avait composé un traité des *machines à feu :* c'est ce que nous apprend Eutocius, qui en avait tiré la description de la *cissoïde.* C'est encore de ce même ouvrage, malheureusement perdu, qu'il avait extrait une belle et savante solution du problème dont l'objet est de couper la sphère en deux segments qui soient entre eux dans un rapport donné. Archimède avait promis la solution de ce problème, et n'en avait plus parlé. Plusieurs auteurs s'étaient proposé de réparer cette omission. Eutocius nous en a conservé trois solutions différentes : il soupçonne que la première pourrait bien être d'Archimède lui-même, parce qu'elle est en dialecte dorien; la seconde est de Dionysodore; la troisième est celle de Dioclès : c'est tout ce qui nous reste de ce géomètre, et ces deux fragments font regretter la perte de son ouvrage. D. L—e.

DIOCLÉTIEN (Caïus-Valerius-Aurelius-Diocletianus), naquit suivant A. Victor, à *Dioclea*, ou plutôt, comme l'appelle Ptolemée, à *Doclea*, près de Salone en Dalmatie, l'an 245 de J.-C. L'époque du règne de ce prince est une des plus brillantes de l'histoire. Le pouvoir échappe aux mains des usurpateurs qui s'en étaient saisis, les tyrans qui se disputaient encore quelques lambeaux de l'empire disparaissent, les barbares sont rejetés au-delà de leurs limites, les armées reprennent leur attitude triomphante, les lois renaissent, et Dioclétien rend au trône toute sa splendeur. Sa naissance était obscure, quoiqu'il se prétendît descendant de l'empereur Claude-le-Gothique. Il était, selon les uns, affranchi du sénateur Anulin, selon d'autres, fils d'un greffier. Le nom de son père nous est inconnu; sa mère se nommait Dioclea, ce qui lui fit donner le nom de Dioclès, auquel il ajouta ensuite une terminaison latine pour se faire appeler *Diocletianus.* Il entra de bonne heure dans la carrière des armes, et n'était que simple soldat lorsqu'une femme druide lui prédit, à Tongres, dans la Gaule belgique, qu'il serait empereur lorsqu'il aurait tué un sanglier. Vopiscus nous rapporte cette

prédiction (1) comme ayant été confiée à son aïeul par Dioclétien lui-même, dont ce présage éveilla l'ambition, et qui, dès ce moment, sans aspirer précisément au trône, chercha à se rendre digne d'y monter. Il servit avec distinction sous Aurélien, et ensuite sous Probus, qui lui donna le commandement des troupes de la Mœsie. Il fut élevé aux honneurs du consulat, accompagna Carus dans son expédition contre la Perse, et, à la mort de ce prince, il était revêtu d'une des premières charges du palais (*Domesticos regens*). Après le meurtre de Numérien, assassiné par Arrius Aper, son beau-père, l'armée se réunit à Chalcédoine, l'an 284, et donna en même temps un prince à l'empire, et un vengeur à Numérien (2). Dioclétien placé sur son tribunal, l'épée nue à la main, les yeux fixés vers le soleil, jura qu'il n'avait eu aucune part à la mort de son prédécesseur, et le premier usage qu'il fit du pouvoir fut de percer le véritable meurtrier, en lui appliquant ces mots : *Gloriare Aper, magni Æneæ dextrâ cadis*. On pourrait croire que le désir seul de punir la perfidie d'Aper, le porta à le frapper lui-même, mais comme il ajouta qu'*il venait enfin de tuer le fatal sanglier*; l'on voit alors qu'il se livra à cet acte de rigueur afin d'accomplir la prédiction de la druide (on sait qu'un sanglier se nomme en latin *aper*); sans cela, observe Vopiscus, il se serait bien gardé de s'exposer à des reproches de cruauté le premier jour de son règne. Jusqu'au moment où il fut appelé au trône par le vœu de l'armée, il s'était particulièrement adonné à la chasse du sanglier, et comme il avait vu plusieurs princes arriver successivement à l'empire sans qu'on songeât à l'y élever, il ne cessait de répéter : « Je tue bien les sangliers, mais d'autres en ont le profit. » Aur. Victor se trompe quand il dit que ce fut après le combat du *Margus* qu'Aper fut tué. Les circonstances racontées par Vopiscus, et le témoignage de la plupart des historiens rendent ce fait antérieur plus vraisemblable. Dioclétien, revêtu des ornements impériaux, fit ensuite son entrée à Nicomédie. Carinus, qui se trouvait alors en Italie, apprit en même temps la mort de Numérien son frère, et l'élévation de Dioclétien; il se disposa à marcher contre ce dangereux concurrent, qui de son côté s'était mis en route pour combattre Carinus, dont les vices étaient odieux au peuple ainsi qu'à l'armée. Les deux rivaux se rencontrèrent dans la Mœsie, et le combat s'engagea près du Margus. Carinus, vainqueur, jouissait déjà insolemment de sa victoire, lorsque ses propres soldats, persuadés que leurs maux ne feraient que s'accroître s'il revenait victorieux, se tournèrent contre lui, et s'en défirent. (*V.* CARINUS). Dioclétien, maître de l'empire, reçut favorablement ceux qui avaient suivi le parti de Carinus, il pardonna à tous, et conserva les emplois à la plupart d'entre eux. Aristobule, préfet du prétoire, homme d'un mérite distingué, reçut du monarque l'accueil dû à ses vertus et à son talent. Il resta préfet et consul. Il ne paraît pas certain, ainsi que le pense Tillemont, que Dioclétien ait fait à cette époque un voyage à Rome. Le premier soin de Dioclétien, en arrivant au trône, fut d'appaiser les mouvements séditieux qui s'étaient

(1) Dioclétien n'étant encore que dans les grades inférieurs de l'armée, réglait un jour son compte de dépense avec une femme druide, qui lui reprochait sa trop grande avarice. « Je serai plus généreux, lui dit-il, quand je serai empereur. — Crois à ma prédiction, lui dit-elle, elle n'est point un simple badinage; tu seras empereur quand tu auras tué un sanglier. »

(2) C'est de cette année que date l'ère de Dioclétien ou des martyrs, long-temps en usage dans l'église et dont se servent aujourd'hui les chrétiens coptes.

Digitized by Google

élevés dans les Gaules. Une faction de paysans, nommés Bagaudes, s'était révoltée, et avait revêtu de la pourpre Elien et Amand. On est généralement peu instruit sur ce qu'étaient ces Bagaudes, et sur leurs deux chefs, dont les médailles citées dans plusieurs recueils sont loin d'être authentiques. Dioclétien songea de bonne heure à les réprimer. Il donna à Maximien Hercule, son ancien ami, le titre d'Auguste, et le chargea de l'expédition des Gaules. L'esprit de révolte agitait encore les armées, toujours disposées, au moindre mécontentement, à se choisir pour empereurs les chefs qui les commandaient. Dioclétien eut la sagesse de prévenir cet inconvénient en s'associant Maximien, et ce fut sans doute l'intérêt de l'empire aussi bien que l'amitié qu'il portait à son nouveau collègue, qui lui fit prendre de telles dispositions, et qui plus tard l'engagea à donner encore à Constance et à Galère le titre de Césars, lorsqu'il leur confia le commandement des armées. Quoiqu'Eutrope et Orose affirment que Maximien n'eut d'abord que le titre de César, nous devons dire que nous ne connaissons aucun monument qui confirme cette assertion. Le médaillon cité dans Banduri, ne paraît pas authentique, et dès l'an 286, où Maximien exerça sa première puissance tribunitienne, et où il fut désigné consul, il est nommé sur ses médailles *Auguste* et *Empereur*, et non César. La présence de Maximien Hercule dans les Gaules, étouffa toutes les séditions; mais Carausius, qui s'était fait proclamer empereur dans la Grande-Bretagne, sut résister aux armes du nouvel Auguste, et sa constance et son courage lui valurent d'être reconnu par Dioclétien comme l'un de ses collègues à l'empire. (*Voy.* CARAUSIUS.) Il ne nous reste rien des auteurs qui ont écrit l'histoire particulière de Dioclétien, de sorte que nous ignorons plusieurs des principaux événements de son règne. Pendant que Maximien pacifiait les Gaules, et domptait les nations barbares qui avaient pénétré sur les terres de l'empire, Dioclétien ne restait pas inactif: il marcha contre les Sarrasins et les Thébains d'Egypte qui s'étaient révoltés; il reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, et revint ensuite en Occident pour soumettre à ses armes tout ce qui est entre la Rhétie et le Danube. Les surnoms de Britannique, de Germanique, de Gothique, de Sarmatique, qui lui furent donnés, nous font voir qu'il triompha de ces nations ou par lui ou par ses généraux. De nouveaux troubles s'élevèrent dans l'empire, vers l'an 292. Le roi de Perse se disposa à entrer sur les terres des Romains, les Quinquégentiens d'Afrique (1) se révoltèrent, et Achilléus, profitant du mécontentement des Égyptiens, se revêtit de la pourpre. Pour faire face à tant d'ennemis, Dioclétien créa deux césars: Constance Chlore et Galère; le premier fut obligé de répudier Hélène pour épouser Théodora, belle-fille de Maximien, et Galère épousa Valérie, fille de Dioclétien. On vit alors, pour la première fois, l'empire gouverné par quatre princes, tous Illyriens. Dioclétien conserva néanmoins sur eux une grande supériorité; et ces princes, qui lui devaient leur élévation, reconnurent sa suprématie, jusqu'à ce que l'ambition de Galère eût reduit son bienfaiteur à

(1) La cosmographie de Julius Honorius, qui se trouve dans un manuscrit en lettres onciales de la bibliothèque du Roi, cotté 4808, que l'on croit être de l'an 700, nous apprend que les Quinquégentiens étaient entre Saldis et Rusucurru dans la Mauritanie Césarienne, ce qui doit mettre fin à toutes les recherches qu'on a faites touchant ces peuples, qu'on plaçait au hasard dans la pentapole césarienne. (DE RIVAS.)

abdiquer, et à chercher quelque repos loin du monde et des affaires publiques. Chacun d'eux fut appelé à gouverner une portion de l'empire : la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne formèrent les états de Constance, qui se fixa à Trèves; la Pannonie inférieure, l'Illyrie, la Thrace, jusqu'au Pont, échurent à Galère : Sirmium devint la capitale de son gouvernement; Maximien, qui résidait à Milan, eut tout ce qui est au-delà des Alpes, avec la Rhétie, la Pannonie supérieure, la Sicile et la province d'Afrique; et Dioclétien conserva tout le reste, en établissant le siége de son empire à Nicomedie. Cette division n'était pas tellement rigoureuse, qu'un prince ne pût commander dans le département assigné à son collègue, et les lois rendues par chacun d'eux étaient exécutables dans tout l'empire. Le but de Dioclétien était qu'il y eût toujours deux augustes, deux césars et quatre armées, afin de prévenir toute idée de révolte en faveur de leurs chefs. Il regardait cet arrangement comme le chef-d'œuvre de sa politique, et croyait avoir assuré, par cette mesure, le repos de l'empire. Néanmoins Lactance observe, à cette occasion, que chaque prince voulant avoir une armée aussi nombreuse que celle des empereurs qui gouvernaient seuls, les charges de l'état étaient quadruplées; il reproche encore à Dioclétien d'avoir dissipé ses finances en créant un grand nombre d'emplois dans une nouvelle division qu'il fit des provinces. Mais Lactance est du nombre de ceux qui étaient portés à blâmer les meilleures institutions du règne de Dioclétien. L'état de rébellion dans lequel ce prince trouva l'empire au moment où on lui décerna la couronne, le détermina à prendre des mesures propres à le soutenir et à lui rendre sa dignité. Son administration ferme et vigoureuse dut paraître extraordinaire à un peuple accoutumé à changer de maître, et à s'en créer de nouveaux, au gré de son caprice. Il ne suffisait pas à Dioclétien d'avoir ôté aux armées tout moyen de révolte, il voulut encore anéantir l'autorité, déjà très affaiblie, du sénat. Il fixa le siége de son empire à Nicomedie : Rome cessa d'être la capitale du monde, et ce fut la première atteinte portée à sa puissance; l'ombre de liberté dont elle semblait encore jouir disparut, pour faire place au gouvernement monarchique le plus absolu. Lorsque Dioclétien eut pourvu à la sûreté de l'empire, il se rendit en Egypte pour punir les rebelles de la Thébaïde, et combattre Achilléus, qui avait pris la pourpre; après avoir détruit les villes de Busiris et de Coptos, il se rendit maître d'Alexandrie, où s'était renfermé le tyran rebelle. Suivant quelques auteurs, la conduite de Dioclétien déshonora ses succès : Achilléus fut exposé aux bêtes; les proscriptions, le meurtre, le pillage, signalèrent sa vengeance; mais son panégyriste, Mamertin, prétend qu'il usa de la victoire avec beaucoup de modération, et qu'il ne punit que les principaux chefs de la révolte : ainsi la vérité de l'histoire ne peut jamais parvenir sans nuages à la postérité. Nous ne parlerons point ici des conquêtes de Dioclétien sur les Bastarnes, les Quades, les Marcomans et les Perses. Les historiens ne nous ont laissé aucun détail sur les premières, et il dut à Galère ses triomphes sur Narsès : on l'accusa même de n'avoir pas fait en personne cette guerre, dans la crainte d'éprouver le sort de Valérien. Il resta en Mésopotamie avec

une armée de réserve, afin d'être à portée de veiller à l'administration de ses vastes états, et de soutenir les efforts de Galère, qui ne fut pas toujours heureux; ayant été défait avec son armée dans un des premiers combats, il en apporta lui-même la fatale nouvelle à Dioclétien, qui lui fit la réception la plus humiliante, et le laissa marcher l'espace de plusieurs milles, à pied, à côté de son char. L'orgueil de Galère en fut blessé; ce ne fut qu'avec peine que Dioclétien lui accorda d'autres secours pour se remettre en campagne; mais cette fois le nouveau César revint triomphant: il prit auprès de Dioclétien cette attitude fière que donne le succès, et parla bientôt en maître à celui qu'il appelait auparavant son père, son empereur et son Dieu. Il profita de cet ascendant pour l'entraîner dans le crime, en obtenant son consentement à la persécution des chrétiens. C'est cette funeste proscription qui a excité contre ce monarque tant d'écrivains qui méconnaissent ses belles qualités, et ne font ressortir que ses fautes. L'homme impartial ne doit ajouter une foi aveugle ni aux panégyristes qui le comblent de louanges, ni aux historiens qui flétrissent sa mémoire. Dioclétien fut plutôt le protecteur que l'ennemi du christianisme: il avait dans ses armées et dans sa maison, plusieurs chrétiens qui possédaient toute sa confiance; il les avait exemptés du serment qu'on prêtait à l'empereur; mais l'adresse de Galère entraîna la vieillesse superstitieuse de Dioclétien à un acte de cruauté qu'il n'eût jamais laissé commettre, s'il n'eût suivi que ses seules inclinations. On accusa les chrétiens de crimes dont ils étaient innocents: deux fois le feu prit au palais de Nicomedie, et cet incendie leur fut imputé: on se servit des augures pour faire croire que leur présence était désagréable aux dieux: on eut recours à l'oracle. Lactance lui-même nous dit que, ne pouvant résister ni à ses amis, ni à César, ni aux dieux, Dioclétien céda aux importunités de Galère, et donna enfin son consentement, si long-temps refusé. Il exigea cependant qu'on se bornât à priver les chrétiens de leurs places, et qu'on les chassât seulement de l'armée; défendit qu'on les livrât aux flammes: mais rien ne put arrêter la haine de Galère, qui communiqua à cette persécution toute sa férocité. (*Voy.* Galère). Dioclétien avait des qualités éminentes. Né de parents obscurs, son mérite seul le porta aux emplois les plus élevés. Le choix de l'armée, qu'il ne brigua point, est un éloge que ne peut affaiblir aucun témoignage historique. Élu empereur, il sut rendre à la couronne tout son éclat, au pouvoir toute sa force: jamais l'empire ne fut plus tranquille au-dedans et plus respecté au-dehors. Il était vif et impétueux; mais il savait réprimer ses mouvements. Une grande sagesse, une prudence justement mesurée, furent la règle de sa conduite. Le grand nombre de ses lois qui se trouvent insérées dans le Code Justinien, nous prouve l'excellence de son administration. Il protégea les lettres, et les historiens qui vécurent sous son règne furent encouragés par ses bienfaits. Plusieurs monuments à Rome, à Spalatro, à Nicomedie, attestent encore aujourd'hui sa magnificence et son goût pour les arts; et sans la persécution des chrétiens, à laquelle il n'eut pas le courage de s'opposer, son grand nom serait parvenu jusqu'à nous avec toute sa gloire. Eusèbe avoue lui-même que, jusqu'au moment de la persécution, son règne était heureux et florissant. Nous ne voulons cependant point ca-

cher les faiblesses et les défauts qui lui sont attribués par quelques historiens. Lactance l'appelle un méchant homme et un grand prince. On prétend qu'il était enclin à la cruauté; qu'il avait l'adresse de cacher ses vices, en faisant faire par d'autres tout ce qui pouvait paraître odieux. Quelques écrivains l'accusent d'avarice, d'autres de prodigalité; on lui reproche à la fois sa timidité et son orgueil. Tant de contradictions doivent nous tenir en garde contre les détracteurs de ce prince; on ne peut se dissimuler qu'ils ont exercé toute leur malignité sur ses moindres actions. On le compare à Domitien, à Caligula, parce qu'il se fit appeler, comme eux, *Dominus* et *Deus*. Il est possible que les flatteurs qui l'entouraient l'aient quelquefois appelé leur seigneur et leur Dieu; mais il n'a pas même imité ses prédécesseurs Aurélien et Carus, qui tous les deux ont pris ces titres sur leurs médailles : on ne trouve sur aucune des siennes qu'il s'y soit qualifié de Dieu, et ce furent Constance Chlore et Galère qui, après son abdication, en firent frapper en son honneur, en lui donnant le titre de *Dominus noster*, qui paraît ainsi pour la première fois sur les monnaies. Ce titre fut adopté par Constantin, transmis par lui à ses successeurs, sans qu'on ait songé à lui adresser le reproche de s'en être décoré. Le faste qu'étala Dioclétien dans ses vêtements, le respect qu'il exigea de ceux qui approchaient sa personne, tenaient au système de son gouvernement. Il avait anéanti le pouvoir du sénat, affaibli ou détruit le crédit des prétoriens, qui tant de fois avaient disposé de l'empire, il dut encore imprimer au souverain un caractère de grandeur et de majesté qui en imposât au peuple et le retînt dans le devoir. Dioclétien, vainqueur des Perses, voulut égaler la magnificence de leurs rois, et crut trouver dans leurs usages des moyens propres à relever l'éclat de la couronne. Quant aux reproches qu'on lui fait d'avoir aimé à bâtir, on peut jusqu'à un certain point l'en justifier, et ce n'est pas à la postérité, qui admire encore les restes des monuments élevés sous son règne, à blâmer ce luxe d'un grand prince. Il fit reconstruire le théâtre brûlé sous Carinus, et le rendit plus magnifique; il fit bâtir des cirques, des basiliques, des hôtels de monnaie, des arsenaux, et fortifia les frontières de l'empire. Ce serait flétrir bénévolement la mémoire de Dioclétien, que d'attribuer l'élévation de ces monuments plutôt à son orgueil, qu'à la noble ambition d'illustrer la nation qu'il gouvernait avec tant de gloire (1). Lors des premières victoires remportées par Dioclétien et son collègue, au commencement de leur règne, le sénat leur avait décerné le triomphe; mais la cérémonie en fut différée, et n'eut lieu qu'après la défaite des Perses. Il paraît que Dioclétien voulut joindre la solennité des vicennales à celle du triomphe, qui fut d'autant plus éclatant, que la femme et les enfants de Narsès, roi de Perse, suivirent le char du vainqueur, et que le nombre des nations vaincues qui y assistèrent était considérable; c'était en effet le seul triomphe de vingt ans de règne et de vingt ans de conquêtes : les Romains virent pour la dernière fois cette cérémonie auguste, qui était chez ce peuple guerrier le plus haut prix de la valeur. A cette occasion, Dioclétien don-

(1) Les thermes de Dioclétien, dont les superbes ruines forment encore un des monuments les plus imposants de Rome, sont plutôt l'ouvrage de Maximien, quoiqu'ils portent le nom de son collègue.

na des jeux publics; mais, tout en blâmant le luxe insensé de Carinus, il ne voulut point imiter sa prodigalité, et encourut par-là le reproche de quelques censeurs. Mécontent des Romains, qui s'étaient permis de plaisanter sur ce qu'ils appelaient sa mesquinerie, il se retira à Ravenne pour célébrer son neuvième consulat, et ne céda point aux sollicitations de ceux qui voulaient le retenir à Rome. Etant tombé malade en route, il ne put se rendre à Nicomedie qu'avec beaucoup de peine. Sa santé, et, suivant quelques historiens, sa raison même s'affaiblirent : il resta long-temps sans paraître en public; ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il s'y montra, pour satisfaire le vœu de l'armée, impatiente de revoir son chef. L'avide Galère, apprenant l'état de l'empereur, se hâta de se rendre auprès de lui, afin de presser le moment où, maître du pouvoir, il pourrait en jouir seul : il obtint tout de la faiblesse de Dioclétien. Ce monarque, fatigué de régner, fatigué des menaces de Galère, craignant aussi de n'avoir plus la force de soutenir l'empire au point de gloire où il l'avait élevé, préféra une abdication à la douleur de voir ses états en proie à tous les maux dont il avait su les préserver pendant son règne. Il quitta la pourpre (l'an 305), à trois milles de Nicomedie. Le même lieu où, par les bienfaits de Dioclétien, Galère avait été fait césar onze ans auparavant, fut encore témoin de son élévation au rang d'auguste. On sait que, le même jour, Maximien Hercule abdiqua pareillement l'empire à Milan. Dioclétien se retira à Salone, sa patrie, et se montra aussi grand dans une condition privée, qu'il l'avait été à la tête du gouvernement. Il voulut embellir sa retraite de monuments qui rappelassent sa dignité, qui conservassent à la postérité le souvenir de sa grandeur (1), et il ne s'occupa ensuite que de la culture de ses champs. Lorsque Maximien Hercule le sollicita de se ressaisir du gouvernement : « Venez à Salone, lui » répondit-il, vous y verrez si le soin » que je prends de mes plantes ne me » rend pas plus heureux qu'un empire, » et vous apprendrez vous-même à » apprécier le bonheur que je goûte » en cultivant mon jardin. » Il refusa d'assister aux noces de Licinius, en s'excusant sur son grand âge et sur la résolution qu'il avait prise de ne pas quitter sa solitude. Dioclétien vécut ainsi dans le repos pendant quelques années, satisfait de se voir dégagé d'un fardeau dont on ne sent le poids que lorsqu'on est chargé de le supporter, et plus heureux de passer sa vie au milieu des champs, que de commander au monde. C'est le premier monarque qui ait su renoncer au pouvoir suprême, et peut-être le seul qui ne l'ait pas regretté. Il ne fut pas néanmoins toujours exempt de peines. Pendant les premiers temps de sa retraite, il fut entouré de tous les égards dus à son ancienne dignité : les princes qui les premiers succédèrent à sa puissance eurent souvent recours à ses conseils, et le génie de Dioclétien éclaira encore sa patrie après son abdication; mais les dernières années de sa vie furent troublées par ceux mêmes qui héritaient de son pouvoir. Maximin Daza et Licinius s'appliquèrent à tourmenter cet illustre vieillard dans sa retraite, et le grand Constantin n'est pas exempt des reproches que lui adresse l'histoire. Maximin Daza fit enfermer la femme et la fille

(1) Les ruines du palais de Dioclétien à Spalatro ont été dessinées par M. Clérisseau, et publiées en anglais par Adam, Londres, 1764, in-fol. (*Voy* Robert ADAM.) On peut encore consulter le *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*, rédigé d'après l'itinéraire de Cassas, par Joseph Lavallée.

de Dioclétien qui, sans forces et sans pouvoir, les réclama vainement. Les maux inouis auxquels furent exposées ces deux princesses, et les chagrins cuisants qu'il en ressentit hâtèrent sa fin; malgré les différentes opinions sur le genre de sa mort, il paraît que le poison n'y eut aucune part, et qu'il mourut, après une maladie assez longue, à l'âge de 68 ans, (en mai 313). Prisca, sa femme, Galéria Valéria, sa fille, qui avait épousé Galère lorsqu'il fut créé César, furent l'une et l'autre impitoyablement mises à mort à Thessalonique, par ordre de Licinius, en 315. Vopiscus nous apprend que Claudius Eusthénius, secrétaire de Dioclétien, avait écrit l'histoire de son règne et celle de Maximien son collègue, mais elle ne nous est point parvenue. Ce que nous possédons des ouvrages de l'histoire Auguste arrive précisément jusqu'à Dioclétien. Aucun des historiens de ce temps ne nous a laissé de détails sur son règne. Les pages écrites par Zozime et par Ammien Marcellin ont disparu de leurs ouvrages. Quelle est la main qui nous a privés de ces documents précieux, et qui nous force de recourir à des notices éparses pour recueillir quelques traits de la vie de ce prince? Il est probable qu'un zèle mal éclairé des chrétiens de ces temps aura supprimé les chapitres qui vraisemblablement nous feraient connaître les vertus de Dioclétien. On aura voulu que la postérité le jugeât sur l'acte de persécution, qui n'est cependant que l'ouvrage de l'empereur Galère. Il serait difficile, en effet, de supposer que le hasard seul nous cachât ce que les historiens ont écrit sur ce prince, et ces lacunes mêmes semblent annoncer que le texte a disparu parce qu'il était en faveur du monarque. Il nous reste un assez grand nombre de médailles de Dioclétien, dont les types et les légendes rappellent les principaux événements de son règne; mais c'est avec lui qu'expire l'art monétaire, et que les médailles cessent peu à peu d'être des monuments historiques. A mesure qu'elles s'éloignent du temps de Dioclétien, ce ne sont plus, en général, que des monnaies plus ou moins grossières, sur lesquelles on distingue difficilement les traits du prince, et qui ne présentent que des légendes peu variées ou d'un faible intérêt. Depuis le règne de Septime Sévère, le titre de l'argent fut altéré au point que sous Aurélien, Probus, Carus, etc., il n'existait que des médailles recouvertes d'une feuille d'argent à bas titre; c'est ce qu'on appelle vulgairement des médailles saucées; et quoiqu'il s'en trouve plusieurs citées comme étant d'*argent pur* dans différents cabinets, on croit pouvoir affirmer qu'il n'en existe pas. Dioclétien rétablit l'ordre dans les monnaies, et fit de nouveau fabriquer des médailles en *argent fin* telles qu'elles se sont conservées jusqu'aux Paléologues. Il y prend quelquefois le titre de proconsul, qu'on ne voit sur aucune monnaie avant lui; on y trouve aussi le nom de Jovius qu'il céda à Galère, comme Maximien céda celui d'Herculeus à Constance, etc. C'est sous le règne de Dioclétien que disparurent en Égypte les médailles avec la légende grecque; nous en avons qui portent la date des 12 premières années de son règne: Dioclétien priva cette province du droit de frapper une monnaie particulière, pour la punir, sans doute, d'avoir favorisé la révolte d'Achilléus qui prit, à ce qu'il paraît, la pourpre en 292, et périt en 296, sans qu'on puisse s'appuyer sur les médailles de ce tyran, qui ont induit en erreur les historiens modernes, parce

qu'elles sont toutes fausses(1). Quoique Pellerin fasse mention de médailles frappées en Égypte jusqu'à la date de la 15e. année du règne de Dioclétien, nous n'en avons point trouvé de semblables au cabinet du roi, où sont déposées toutes les collections formées par Pellerin, et nous n'en connaissons dans aucun cabinet. Les médailles romaines de Dioclétien sont plus rares en or que dans les autres métaux. Il existe à Paris un très beau médaillon que M. Mionnet vient de faire graver; il est en *argent pur*. de treize lignes de diamètre, avec la tête de ce prince au revers de celle de Maximien Hercule, c'est le seul qu'on connaisse de cette grandeur. Eutrope dit que Dioclétien fut mis au rang des dieux : les médailles ne confirment point cette apothéose. La parfaite ressemblance des médailles d'un empereur nommé Domitianus avec celles de Dioclétien nous apprend qu'il s'éleva sous le règne de celui-ci un tyran dont les historiens ne nous parlent pas, bien qu'ils en aient indiqué un du même nom qui se révolta sous Aurélien (*V.* DOMITIUS DOMITIANUS). Aurélius Victor parle encore d'un Julien qui prit la pourpre sous Dioclétien, c'est le seul écrivain qui en fasse mention. On pourrait croire qu'il y a quelque erreur à cet égard; car, dans l'ouvrage *De Cæsaribus*, il parle de Julien comme ayant pris la pourpre en Afrique, et dans l'*Epitome*, c'est en Italie qu'il se serait révolté(2). Il s'est glissé, au milieu des savantes recherches de Tillemont sur l'histoire de Dioclétien, quelques erreurs. L'ouvrage de P. de Rivaz, publié à Paris en 1779, contient des éclaircissements précieux sur les règnes de Dioclétien et Maximien. L'auteur a discuté avec beaucoup de sagacité et de savoir tous les points chronologiques de l'histoire de ces deux princes. Cet ouvrage a pour titre : *Eclaircissements sur le Martyre de la légion thébéenne, et sur la persécution des Gaules sous Dioclétien et Maximien.* Comme le martyre de cette légion est le crime particulier de Maximien, nous en parlerons à l'article de ce prince. T—N.

DIODATI (JEAN), d'une famille noble de Lucques, réfugiée à Genève pour cause de religion, naquit en cette ville, le 6 juin 1576. Il s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un tel succès que Bèze le jugea en état de remplir une chaire d'hébreu à l'âge de vingt-un ans. Agrégé au corps des pasteurs en 1608, il fut nommé professeur de théologie l'année suivante. Il parlait en public avec beaucoup de grâces et de facilité; mais il laissait percer dans ses discours de l'aigreur et un esprit d'intolérance qui a été blâmé même de ses confrères. Dans un voyage qu'il fit à Venise, il eut plusieurs entrevues avec le célèbre Paolo Sarpi et le P. Fulgenzio, et ils convinrent entre eux de tenter d'introduire la réforme à Venise; mais la prudence de Sarpi arrêta l'exécution de ce projet. Il fut député par l'Eglise de Genève au synode de Dordrecht en 1618; et chargé de rédiger les délibérations de cette fameuse assemblée, honneur dont

(1) Eusèbe nous dit dans sa Chronique, que le tyran Achilléus se soutint en Egypte depuis la 4e. année du règne de Dioclétien jusqu'à la 11e., et cependant nous avons des médailles de Dioclétien frappées en Egypte pendant ces époques; il est donc nécessaire de penser ou que toute l'Egypte ne fut pas soumise à Achilléus, ou que ce tyran n'en resta pas maître aussi long-temps. Il paraît encore que la guerre de Dioclétien contre les rebelles de la Thébaïde, dans laquelle il détruisit de fond en comble Coptos et Busiris, est antérieure à la révolte d'Achilléus. Tout ce qui a rapport à l'histoire de son règne est fort incertain.

(2) Aurelius Victor aura confondu ce Julien avec celui qui fut défait par Carinus près de Vérone, quoiqu'il en fasse aussi mention. (*V.* M. AURELIUS JULIANUS.)

semblait l'exclure sa qualité d'étranger, et qu'il dut à l'estime qu'on faisait de ses talents. Les différents voyages dont il fut chargé pour l'intérêt de sa communion ne furent point capables de le détourner de ses études. Il conserva sa place de professeur jusqu'en 1645; il s'en démit alors à raison de son grand âge, et mourut en 1649. On a de lui : I. *La Sainte-Bible, traduite en italien* (Genève), 1607, in-4°., 2e. édition, augmentée, Genève, 1641, in-fol. Il en a paru une édition revue par Jean-David Muller, Leipzig, 1744, in 8°. Le *Nouveau-Testament* a été réimprimé à part à Genève en 1608; à Amsterdam et à Harlem en 1665, in-12. Richard Simon dit que cette version sent trop la paraphrase, et que les notes qui l'accompagnent sont plus d'un théologien que d'un critique; II. *la Bible, traduite en français*, Genève, 1644, in-fol., avec des notes. Diodati en avait déjà donné des parties séparément; les pasteurs de Genève voulurent s'opposer à la publication de l'ouvrage sous différents prétextes; il lutta contre eux pendant trois ans, et finit par l'emporter. Le mauvais style de cette version nuisit plus à son succès que les censures du consistoire. III. l'*Histoire du concile de Trente, de Paolo Sarpi*, trad. en franç., Genève, 1621, in-4°.; 1635, même format, 1655, 1665, in-fol. C'est la première traduction de ce fameux ouvrage, et elle passe pour exacte; mais celle de le Courayer est bien supérieure; IV. *Relation de l'état de la religion en Occident, traduite de l'anglais d'Edwin Sandys*, Genève, 1626, in-8°.; il l'avait déjà traduite en italien. Fra Paolo lui avait fourni des additions considérables pour les dix premiers chapitres; V. *les Pseaumes mis en rimes françaises*, Genève, 1646, in-12; VI. *des Dissertations théologiques*, au nombre de dix-neuf, dont on trouvera les titres au tom. II de l'*Histoire littéraire de Genève*, de Senebier. — DIODATI (Alexandre), médecin du roi, a publié un recueil intitulé : *Valetudinarium seu observationum, curationum et consiliorum medicinalium satura*, Amsterdam, 1662 et 1668, in-12. — DIODATI (François), graveur dans le 17e. siècle, a publié les *Vues perspectives de plusieurs édifices de Genève*. Senebier cite de cet artiste un portrait de Mayerne Turquet. W—s.

DIODORE DE SICILE, célèbre historien, né à Agyrium (aujourd'hui San-Filippo d'Agirone) dans la Sicile, ayant formé le projet d'écrire l'histoire universelle depuis le commencement du monde, employa d'abord plusieurs années à voyager dans les principaux pays de l'Europe et de l'Asie. Il s'établit ensuite à Rome, et après trente ans de travaux et de recherches, il mit au jour sa *Bibliothèque historique*, qui contenait en quarante livres l'Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la première année de l'olympiade CLXXX, l'an 60 av. J.-C. Il ne nous en reste que quinze livres, et quelques extraits des vingt-cinq autres. Les trois premiers contiennent l'histoire de l'Egypte, de l'Assyrie et des autres peuples barbares. Le quatrième et le cinquième nous offrent celle de la Grèce et de ses îles pendant les siècles héroïques. Les cinq suivants nous manquent. Le onzième commence à l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et les livres suivent jusqu'au vingtième, qui finit un peu avant la bataille d'Ipsus, où Antigone fut tué. Cet historien ne brille pas par le jugement. Il a sou-

vent puisé dans de mauvaises sources, comme Ephore, Ctésias et Clitarque, et de plus il n'a guère su disposer les matériaux qu'il avait amassés. Il rapporte à la vérité fort exactement les années des olympiades, les archontes d'Athènes et les consuls de Rome; mais il lui arrive souvent de placer sous une date ce qui est arrivé avant ou après. Cependant nous ignorerions une infinité de choses sans lui, et nous devons beaucoup regretter la perte des vingt-cinq derniers livres, dans lesquels se trouvait l'histoire des états formés après la mort d'Alexandre. La première édition complète de ce qui nous reste de Diodore est celle d'H. Etienne, toute grecque, 1559, in-fol. La meilleure est celle de Wesseling, Gr. Lat., Amsterdam, 1745, in-fol., 2 volumes, avec des remarques savantes et très judicieuses. Elle a été réimprimée avec des additions importantes par la société de Deux-Ponts, 1793-1801, in-8°., 11 vol. Ch. Eichstædt en avait entrepris une autre édition toute grecque, dont les deux premiers volumes ont paru à Halle, 1800-1802, in-8°.; ils ne vont que jusqu'à la fin du quatorzième livre. Il serait à souhaiter qu'elle se continuât. La traduction latine du Pogge, Bologne, 1472, in-fol., est très incomplète, et n'est recherchée que pour sa rareté. Il y en a des réimpressions. Diodore de Sicile a été traduit en français par Terrasson, Paris, 1737, in-12, 7 vol. Cette traduction, qui a été réimprimée plusieurs fois, est très inexacte. (*Voy.* aussi Amyot.) C—r.

DIODORE d'Antioche, évêque de Tarse, et métropolitain de la première Cilicie, embrassa d'abord la vie ascétique, et eut pour disciples St. Jean Chrysostôme, Maxime, depuis évêque de Seleucie, et Théodore qui fut évêque de Mopsueste. Diodore était si pauvre, qu'il ne possédait sur la terre ni maison, ni table, ni lit. Ses amis le nourrissaient. Il avait étudié dans Athènes la philosophie, la rhétorique, et il donnait tout son temps à l'étude et à la prière. Il se prononça fortement pour la foi de Nicée, pendant les deux persécutions des Ariens, sous Constance et sous Valens. L'empereur Julien s'emporta violemment contre lui dans une lettre écrite l'an 362, à l'hérésiarque Photin, qu'il louait de nier la divinité de J.-C. Diodore était alors prêtre de l'église d'Antioche. Il gouverna cette église quand Valens exila son évêque (St. Mélèce), en 370. Elevé sur le siége de Tarse, Diodore assista au concile général de Constantinople, l'an 381. Ce fut lui qui désigna Nectaire pour être patriarche de cette ville (*Voy.* Nectaire). En 382, les Orientaux cessèrent de communiquer avec Diodore, parce qu'il avait ordonné Flavien, patriarche d'Antioche. Il mourut dans la communion de l'église, et laissa une grande réputation dans tout l'Orient. Il avait écrit des *Commentaires* sur presque toute l'Ecriture-Sainte, en s'attachant au sens littéral: on en trouve des *Fragments* dans *les Chaînes des PP. grecs.* On dit, mais peut-être sans fondement, que la réjection du sens allégorique avait conduit Diodore à nier les prophéties sur J.-C. Il avait aussi écrit un livre *sur la Trinité*, un *contre les Apollinaristes*, un *contre le Destin et les Astrologues*, quelques autres *Traités* et beaucoup de *Lettres*. Tous ces ouvrages sont perdus. St. Jean Chrysostôme, St. Basile, St. Athanase et le premier concile de Constantinople, ont loué les vertus de Diodore et son zèle pour la foi. Cependant St. Cyrille le regarde comme le précurseur de Nestorius, et l'appelle l'ennemi de la gloire

de J.-C.; mais St. Cyrille paraît s'être trompé. V—VE.

DIOGÈNE, surnommé le *Cynique*, né à Sinope, ville de l'Asie mineure, était fils d'un changeur. Il embrassa la même profession; mais ayant été convaincu d'avoir altéré la monnaie, de complicité avec son père, Diogène prit la fuite et vint à Athènes. Antisthènes, dont il voulait être le disciple, refusa d'abord de le recevoir, et le menaça même de son bâton; mais Diogène lui ayant dit qu'il ne trouverait point de bâton assez dur pour le chasser, ce philosophe, touché de sa persévérance, lui permit de le suivre. Antisthènes était, de tous les disciples de Socrate celui qui avait le plus de conformité avec son maître, par sa doctrine et par sa manière de vivre: Diogène conserva sa doctrine dans toute sa pureté; mais il porta à l'excès le mépris des richesses et des usages reçus, dont Socrate avait donné l'exemple jusqu'à un certain point. « Je » suis, disait Diogène, comme les » maîtres de chœurs, qui forcent le » ton pour y ramener leurs élèves. » S'étant procuré un manteau assez grand pour pouvoir, en le déployant, s'y envelopper durant la nuit, et une besace pour y mettre sa nourriture et ses livres, il ne s'inquiéta de rien autre. Il ne lui était pas difficile d'obtenir de la charité des passants le peu qu'il lui fallait pour sa subsistance, et il couchait partout où il se trouvait. Théophraste rapporte qu'il disait, en montrant le portique royal, que les Athéniens avaient pris soin eux-mêmes de lui bâtir un palais. Il ne faut ajouter aucune foi à ce que les anciens racontent de son tonneau. Il est possible qu'il ait couché quelquefois dans celui qui était dans le temple de la mère des Dieux; mais ce n'était pas sa demeure habituelle, son caractère était trop indépendant pour qu'il voulût s'astreindre à venir toujours coucher dans le même endroit. Toutes les imprécations des tragiques, disait-il, s'étaient réalisées sur lui; car il était exilé, sans patrie, sans habitation, errant, mendiant son pain, et vivant au jour le jour; mais sa constance le mettait au-dessus des injures de la fortune. On le voyait quelquefois demander l'aumône à des statues; c'était, à ce qu'il disait, pour s'accoutumer aux refus. Il faisait un jour des efforts pour entrer au théâtre lorsque tout le monde en sortait; on lui demanda pourquoi il allait ainsi en sens contraire de la foule: « C'est, ré» pondit-il, ce que je fais tous les » jours. » Le riche Midias, si fameux par son insolence et par le plaidoyer de Démosthènes contre lui, lui ayant donné des soufflets, lui dit: « Il y a » 3000 drachmes pour toi chez mon » banquier. » Diogène, le lendemain, s'étant muni d'un gantelet d'athlète, battit Midias, et remit à sa disposition les 3000 drachmes. Un jeune homme prodigue, à qui il demandait une mine (90 francs), lui disant: Pourquoi une somme aussi considérable, tandis que tu ne demandes aux autres qu'une obole? « C'est, répondit Diogène, » parce que j'espère que les autres » me donneront encore, tandis qu'il » est fort incertain que tu puisses me » donner une seconde fois. » Uniquement attaché à la morale, il se moquait des vaines spéculations des autres philosophes. Platon ayant défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq et le jeta devant lui, en disant: « Voilà » l'homme de Platon. » Il raillait aussi ce philosophe sur son goût pour les abstractions, et ses liaisons avec Denys le Tyran. Platon l'avait surnommé Socrate en délire. On ne finirait pas si

Digitized by Google

l'on voulait rassembler tous les bons mots que les anciens attribuent à Diogène, et toutes les anecdotes qu'ils en racontent, parmi lesquelles il y en a de fort indécentes; mais on ne doit pas les adopter légèrement, les anciens, ainsi qu'on l'a déjà remarqué à l'art. Cratès, s'étant plu à surcharger l'histoire des principaux philosophes de mille contes puérils. Nous ferons mieux connaître Diogène en rendant compte de la méthode qu'il suivit pour l'éducation des fils de Xéniades. Ce philosophe, déjà avancé en âge, s'étant embarqué pour l'île d'Egine, fut pris par des pirates qui l'emmenèrent dans l'île de Crète, et le mirent en vente comme esclave. Il fut acheté par Xéniades, riche Corinthien, qui, ayant eu le bon esprit de connaître son mérite, le chargea d'élever ses fils. Diogène leur fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, à lancer le javelot; il les fit aussi exercer à la gymnastique, mais seulement pour se former le corps, et non pour devenir des athlètes. Il les accoutuma à se passer de chaussure, à avoir la tête rasée, à ne boire que de l'eau, à vivre des aliments les plus grossiers; à être simples dans leurs vêtements, et à avoir un maintien modeste et silencieux. Il leur fit apprendre par cœur les plus beaux morceaux des poètes et des autres écrivains, et quelques-uns de ses propres ouvrages. Il les conduisait aussi lui-même à la chasse, et sut tellement se faire chérir d'eux, qu'ils ne cessaient de le louer devant leurs parents, et que Xéniades, qui lui avait confié le soin de toute sa maison, disait partout qu'il lui semblait que quelque bon génie fût venu s'établir chez lui: aussi, les amis de Diogène ayant voulu le racheter, ce philosophe refusa leur offre. Il paraît au reste que Xéniades lui laissait la plus grande liberté, surtout lorsque l'éducation de ses fils fut terminée. Sur la fin de sa vie, Diogène passait l'hiver à Athènes et l'été à Corinthe, et il se trouvait aussi heureux que le roi des Perses, qui partageait son temps entre Suses et Ecbatanes. Lorsqu'il était à Corinthe, il se tenait ordinairement dans le Cranion, gymnase voisin de la ville; ceux qui voulaient jouir de sa conversation s'y rendaient, et c'est-là qu'Alexandre, sur le point de partir pour l'Asie, eut avec lui cette entrevue si célèbre; mais dont les détails ne sont peut-être pas très exacts. Il put bien connaître à Corinthe la célèbre Laïs; mais elle n'était plus en âge d'inspirer de l'amour, puisqu'elle était née avant lui, ainsi que nous le verrons à son article. On fait beaucoup de contes sur sa mort. Ce qui paraît le plus certain, c'est qu'on le trouva mort dans le Cranion, et l'on suppose qu'il avait avancé sa fin en retenant sa respiration; mais, comme il avait alors quatre-vingt-dix ans, il est tout simple de croire qu'il s'éteignit naturellement. Il fut enterré près de la porte de Corinthe, sur la route qui conduisait au Cranion, et l'on plaça sur son tombeau un chien en marbre de Paros. Il mourut l'an 323 av. J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand. Il avait fait plusieurs ouvrages dont on faisait beaucoup de cas. Il ne nous en reste aucun; car les lettres qu'on trouve sous son nom dans les collections d'*Epistolaires* grecs, sont évidemment supposées, ainsi que l'a fort bien prouvé M. Boissonade, dans un mémoire lu à la troisième classe de l'Institut, et dans lequel il a fait connaître vingt-deux de ces lettres encore inédites. Diogène eut un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres furent Cratès et Ménandre. C—r.

Digitized by Google

DIOGÈNE, surnommé Laërce, parce qu'il était de la ville de Laërte, en Cilicie, vivait, à ce qu'on croit, sous les empereurs Septime-Sévère et Caracalla. Sa vie nous est absolument inconnue. On croit cependant qu'il était attaché à la secte d'Epicure. Il nous reste de lui un ouvrage en dix livres, contenant la vie, les dogmes et les dits mémorables des anciens philosophes. Il aurait fallu beaucoup de jugement pour bien exécuter une entreprise pareille. Les anciens écrivains de l'histoire philosophique appartenaient tous à des sectes, et par esprit de parti, ils avaient fréquemment adopté sans examen, ou même inventé des contes injurieux aux autres sectes. Diogène Laërce n'avait pas assez de critique pour démêler le vrai du faux, il a donc tout rassemblé, et souvent il rapporte les traditions les plus contradictoires. Il le fait même avec assez peu de méthode. Il ne manque jamais de rapporter les épigrammes qu'il avait faites sur les différents philosophes, épigrammes qui sont encore plus mauvaises que sa prose. Cependant, malgré ses défauts, cet ouvrage est de la plus grande utilité, par le grand nombre de faits et de dogmes qu'il nous a conservés. La première édition grecque fut donnée à Bâle, chez Froben, 1533, in-4°. La meilleure, jusqu'à présent, est celle de Meibomius, avec les notes de Ménage et de plusieurs autres savants, Amsterdam, 1692, in-4°., 2 vol.; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle réponde à sa réputation. Le texte a souvent été altéré par des conjectures adoptées mal-à-propos, et les observations de Ménage, qui remplissent presque tout le second volume, ne sont autre chose qu'une vaste compilation, qui a bien son utilité, mais dans laquelle on trouve rarement l'explication des passages difficiles. Le texte de cette édition, avec la traduction latine, a été réimprimé à Hof (*Curiæ Regnitianæ*), 1739, in-8°., 2 vol., et Leipzig, 1759, in-8°. La traduction latine d'Ambroise le Camaldule a souvent été réimprimée seule dans le 15me. siècle et au commencement du 16me. Mais on doit distinguer, de ces réimpressions, l'édition qui en fut donnée par J. Sambucus, à Anvers, chez Plantin, 1566, in-8°., avec un grand nombre de corrections sur le texte grec, qui paraissent avoir été inconnues à ceux qui ont donné les éditions suivantes. Le dixième livre, contenant la vie et les dogmes d'Epicure, a été publié à part avec un commentaire philosophique très étendu, par le célèbre Gassendi, Lyon, 1649, in-fol°., et tout récemment, avec des notes critiques et des variantes, par M. Nurnberger, Nuremberg, 1808, in-8°. M. Schneider en a extrait les deux lettres d'Epicure qui contiennent l'abrégé de sa doctrine. Il y a joint des notes critiques et les a fait réimprimer à Leipzig, 1813, in-8°. Diogène Laërce a été traduit en français par de Fougerolles (Lyon, 1601, in-8°.); par Gilles Boileau (Paris, 1668, in-12, 2 vol.), et par un anonyme, Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12; Paris, 1796, 2 vol. in-8°. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce, éclaircis et corrigés dans *Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8°. C—R.

DIOGÈNE, d'Apollonie, ville de l'île de Crète, fut disciple d'Anaximènes, et devint l'un des soutiens de la secte ionique. Il vint s'établir à Athènes, ainsi qu'Anaxagoras, dont il était contemporain; il fut, comme ce philosophe, accusé d'impiété, et courut risque de la vie. Ces accusations, comme on le sait, n'étaient qu'un

prétexte que les ennemis de Périclès, n'osant pas l'attaquer directement, employaient pour le perdre, en faisant condamner des opinions qu'il partageait. Les principes de Diogène étaient à peu près les mêmes que ceux d'Anaximènes; il regardait l'air comme le principe de toutes choses. C—R.

DIOGÈNE, célèbre stoïcien, avait pris le nom de Babylonien, parce que Babylone était plus connue que Séleucie où il était né, et qui était dans le voisinage. Etant venu s'établir à Athènes, il fut l'un des disciples de Chrysippe, et devint, dans la suite, l'un des chefs de son école. Il s'était fait une telle réputation, que les Athéniens le choisirent avec Carnéades et Critolaüs pour aller en ambassade auprès des Romains, au sujet de la ville d'Oropc. Durant son séjour à Rome, il ouvrit une école de dialectique, et ne contribua pas peu à inspirer aux Romains le goût de la philosophie. Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 88 ans, et continua jusqu'au dernier moment de professer la philosophie. C—R.

DIOGÈNE. *V.* Romain.

DIOGÉNIEN, grammairien d'Héraclée, ville du Pont, vivait, suivant Suidas, sous le règne de l'empereur Adrien. Il avait fait un dictionnaire des mots les plus difficiles employés par les poètes, les orateurs et les autres auteurs grecs; ou plutôt il avait abrégé celui de Zopyrion, terminé par Pamphilus. Hésychius, dans sa préface, dit qu'il a inséré ce lexique en entier dans le sien. Il nous reste aussi, sous le nom de Diogénien, un recueil de proverbes grecs qui paraît extrait de son grand dictionnaire; il se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Adagia sive proverbia Græcorum*, *gr. lat.*, *ab And. Schotto*, Anvers, 1612, in-4°. Comme Lucien [illegible] trouve cité, on suppose ce Diog[illegible] plus moderne que ne le dit Suidas; mais il est possible que ces citations y aient été ajoutées par des copistes, ce qui est arrivé à la plupart des grammairiens. C—R.

DIOGNÈTE. *Voy.* Callias.

DIOGNÈTE. *V.* Marc-Aurèle.

DIOGNETUS. *V.* Clitomachus.

DIOGO BERNARDES (1), l'un des plus grands poètes portugais, naquit à Ponte-da-Barca, dans l'Entre-Douro. Il était frère d'Agostinho da Cruz, dont on a parlé plus haut. Dès ses premières années il eut à lutter contre le malheur. « A l'instant de ma naissance, » dit-il dans une épître espagnole à George Bacarrao, « la Fortune » étendit sur moi sa main cruelle. Elle » me donna un lait amer, un dur berceau, la Tristesse pour nourrice et » pour compagne. » Mais il sera peut-être agréable à quelques lecteurs de trouver ici les beaux vers de Bernardes:

Al punto que nasci luego Fortuna
Estendio sobre my su mano fiera;
Diome amarga leche, y dura cuna,
La Tristeza por ama y compañera.

La douceur et la mélancolie que respire ce passage forment le caractère du talent de Bernardes. C'est dans l'Idylle que ce poète s'est le plus distingué, et les portugais le nomment leur Théocrite. Ils ne croyent pas que depuis le poète grec, et depuis Virgile on ait fait de meilleures pastorales. Cet éloge pourra sembler exagéré, parce qu'en général on connaît peu la littérature portugaise, que l'on croit bornée à la seule Lusiade. Mais ceux qui ont lu Bernardes pensent que s'il n'est pas le premier des buçoliques modernes, il est au moins digne d'avoir, parmi eux, une très belle place. Lopez de Vega confesse que c'est la lecture de Bernardes qui lui a enseigné l'art de faire des églogues. Dias Gomes (*voy.* Dias

(1) Le nom de Bernardes ayant été oublié à son rang dans la lettre B, nous avons cru devoir le placer ici.

GOMES) qui avait fait une étude particulière du style de ce poète, dit dans un mémoire couronné par l'académie de Lisbonne (*Memorias de litterat. portug.*, tome IV, page 100) : « La vie des champs avec tous ses attraits, les mœurs champêtres, l'amour innocent, les montagnes, les prés, les forêts, les ruisseaux, les fontaines, les bergers, les troupeaux, la verdure, le chant des oiseaux, les fleurs, les rochers, en un mot tout ce qui fait l'enchantement de la vie rustique, reçoit de son pinceau les couleurs de la nature. Les personnages de ses bergeries sont bien placés; le dialogue est bien soutenu; les tableaux ont l'expression qui leur convient, des teintes douces et suaves, une mollesse aimable, qui quelquefois dégénère en froideur. Sa phrase est pure, correcte, facile et naturelle ; mais de temps en temps elle a une sorte de négligence gracieuse, qui couvre l'art, semblable à celle que les Français trouvent dans leur La Fontaine et dans quelques scènes du célèbre Molière. » On nous pardonnera de citer encore sur ce poète, trop peu connu parmi nous, le témoignage de François Manoel. Dans une très belle ode, consacrée à la mémoire des plus fameux poètes portugais, il parle en ces termes de Bernardes :

Mais brando sopra a avena campesina
O Bernardes suave e saudoso,
De cujo canto o placido ribeiro
Enamorado para.

« Le doux et mélancolique Bernardes anime d'un souffle plus doux le chalumeau rustique. Le paisible ruisseau s'arrête, amoureux de son chant. » Ce ruisseau, c'est le Lyma, sur les bords duquel Bernardes a chanté, et dont il a donné le nom au recueil de ses *églogues* et de ses *épîtres*. *Le Lyma* (*o Lyma*) a paru pour la première fois à Lisbonne en 1596. Il y en a de nombreuses éditions. Bernardes a intitulé : *les Fleurs du Lyma* (*Flores do Lyma*), un recueil de poésies diverses : Lisbonne, 1597. On connaît encore de lui, *Rimas Portuguezas e castelhanas*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, Lisbonne, 1616. Il avait eu le projet de donner une édition des grands poètes portugais ; mais ce projet resta sans exécution, ainsi que celui d'une histoire de Portugal. « Ce n'est point, dit-il, le génie qui me manque, ni la rare invention, ni le style, ni l'art.... Mais je ne vois pas en ce siècle de nouvel Auguste à qui ce beau travail put être agréable. » Pourtant il jouissait de quelque crédit à la cour. Il était très agréable à l'Infant D. Edouard, fils de Jean III, et il accompagna le ministre Carneiro, que D. Sébastien envoyait, en qualité d'ambassadeur, à la cour du roi d'Espagne ; mais il paraît que ses protecteurs firent peu pour améliorer son sort. La fortune d'ailleurs semblait s'attacher à le persécuter : il se maria, et le mariage fut pour lui une source de chagrins domestiques ; à la fameuse bataille d'Alcacer, il fit des prodiges de valeur et tomba au pouvoir des ennemis ; enfin, de retour dans sa patrie, qu'il trouva soumise à l'Espagne, il obtint, à grand' peine, un petit emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1596. Il fut enterré dans le couvent des religieuses de Ste.-Anne, à Lisbonne, où reposent aussi les cendres de Camoens, son contemporain et son ami. B—ss.

DIOMÈDES, grammairien, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du 5e. siècle. On a de lui un traité, *de Oratione, partibus oratoriis et vario rhetorum genere libri tres*. Il dédia son livre à un Athanase, dont

il loue l'éloquence : on ignore quel est cet Athanase. La première édition de Diomèdes parut avec Phocas, Donat, etc., à Venise, chez N. Jenson, in-fol., sans date, mais on la croit de 1491, on le réimprima à Venise en 1495 et 1511, et à Paris en 1507; une édition de Diomèdes seul parut à Paris, en 1598, in-4°. Jean Cæsarius le fit réimprimer avec Donat, Haguenau, 1526, in-8°.; Cologne, 1533, in-8°. Le texte de Diomèdes est altéré dans cette édition. « Ce savant, » mais trop audacieux critique, dit » Baillet, a pris la liberté d'insé- » rer tout ce qu'il lui a plu. » Mais c'est le texte pur de Diomèdes qu'a donné Élie Putschius dans sa collection des *Grammatici veteres*, Hanau, 1605, 2 vol. in-4°. — Il faut distinguer Diomèdes le grammairien de Diomèdes le scholastique, dont les *commentaires* en grec sur Denys de Thrace existent dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre, de France et d'Italie. Villoison a donné des extraits de ce Diomède dans ses *Anecdota græca*. A. B—T.

DION DE SYRACUSE reçut de son père Hipparinus une immense fortune; sa sœur Aristomaque épousa Denys l'Ancien, qui en eut deux filles. Il donna l'une en mariage à son fils Denys, qui devint son successeur; l'autre, nommée Arétée, fut mariée à Dion. Aux avantages de cette illustre alliance, Dion joignait le nom de ses ancêtres, l'éclat des richesses, un esprit flexible et cultivé, une taille noble et majestueuse. Il acquit l'amitié et la confiance de Denys l'Ancien, qui le combla de ses dons, l'admit à ses conseils et le fit participer aux grandes affaires de son gouvernement. Mais le séjour de Platon à la cour de Denys produisit dans les idées et la conduite du jeune Dion, une révolution qui influa sur le reste de sa vie. L'éloquence du philosophe grec exalta son ame, et il conçut pour lui toute la tendresse d'un ami, et toute la vénération d'un disciple. Il affecta plus d'austérité dans ses mœurs, plus d'inflexibilité dans ses opinions. Denys s'étant brouillé avec Platon, Dion prit hautement le parti de son ami, et n'épargna point au despote de dures vérités. Denys, qui l'aimait comme s'il eût été son fils, lui pardonna son audace, et fut assez magnanime pour ne point cesser de l'employer. Il l'envoya en ambassade chez les Carthaginois, qui conçurent pour Dion des sentiments d'estime et d'admiration que jamais, dit un ancien historien, ils n'avaient eus pour aucun Grec. Le fils de Denys hérita de la haine que l'on portait à l'autorité usurpée de son père, sans hériter de son génie. Cependant Dion et Platon acquirent d'abord une heureuse influence sous son gouvernement, et gagnèrent sa confiance : ils s'en servirent pour faire le bien; mais la faction des courtisans et des flatteurs, à la tête de laquelle se trouvait l'historien Philiste, parvint à les rendre tous deux suspects. Dion, aimé du peuple, estimé des grands, connu par les qualités de son esprit et son expérience dans les affaires, parut trop redoutable au jeune Denys, qui l'exila. Ce fut alors que Dion parcourut la Grèce, et vécut à Athènes en simple particulier. Son rang, sa magnificence, son goût éclairé pour la philosophie et les lettres, attirèrent sur lui les regards, et lui concilièrent tous les suffrages. Plusieurs villes lui rendirent des honneurs publics, et les Lacédémoniens lui conférèrent le titre de citoyen de Sparte, malgré l'opposition de Denys, qui alors leur fournissait des secours pour faire la guerre aux Thébains. En vain Platon, qui avait été attiré

par Dion à la cour du jeune Denys, vivement sollicité par ce dernier, daigna consentir à y retourner, et conçut l'espoir de ramener ce roi à ses véritables intérêts, et de rendre son ami à sa patrie et à sa famille; il ne put y parvenir. Ce refus et les mauvais traitements de Denys envers Platon, firent connaître à Dion qu'il ne pourrait rentrer dans Syracuse que par la force. La haine des peuples envers le despote l'y invitait; et lorsqu'il sut que ses biens avaient été sequestrés et vendus, que Denys avait forcé Arétée de se remarier à un autre, et qu'enfin son fils était retenu comme otage, il résolut de tout tenter et de chasser le tyran. Il se ménagea des intelligences en Sicile, et rassembla dans le Péloponnèse 800 hommes. Au moment de partir, leur courage fut ébranlé par une éclipse de lune; mais le devin ayant déclaré que ce phénomène annonçait la chûte du roi de Syracuse, leurs alarmes se dissipèrent. Cette circonstance a permis aux astronomes de fixer la date de cet événement avec beaucoup de précision, et leurs calculs, d'accord avec les autres dates données par les anciens historiens, prouvent que l'armée de Dion se trouvait dans l'île Zacynthe, prête à faire voile pour la Sicile, le 9 août, de l'an de J. C. 357. La révolution fut prompte et entière. Dion fut reçu en Sicile comme un libérateur. Il avait réuni en tout 3000 hommes de troupes: Agrigente, Gelon et Camarine se soumirent à lui. Les habitants de Syracuse allèrent sans armes au devant de son armée; on le couvrit de fleurs; on se prosterna devant lui comme devant une divinité. Les principaux citoyens, en robes blanches, le reçurent aux portes de la ville. Lorsqu'il fut parvenu dans la place publique, la trompette bruyante apaisa les cris de joie, et un héraut annonça que Syracuse était libre et la tyrannie détruite. Alors l'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues, le peuple se jette avec fureur sur les espions, les délateurs et les agents de Denys; il se baigne dans leur sang, et son affreuse alégresse s'augmente encore par ces scènes d'horreur. Mais les troupes de Denys se retirèrent dans la citadelle, et s'y fortifièrent. Les Syracusains n'avaient pas encore pu parvenir à les expulser, et déjà des partis se formaient parmi eux. Dans les anciennes républiques de la Grèce et de ses colonies, le gouvernement d'un seul était odieux à tous; mais suivant les uns, la prospérité de l'état n'était assurée que lorsque le petit nombre des riches et des puissants avait la plus forte part à l'administration de la chose publique; suivant les autres, au contraire, tous les citoyens devaient y participer également. Héraclide, exilé comme Dion, et qui s'était joint à lui pour expulser Denys, se mit à la tête du parti du peuple. Il avait rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée; il était adroit, insinuant, et avait l'art de gagner les cœurs. Dion, au contraire, les repoussait par un froid accueil, par la sévérité de son maintien et la roideur de ses volontés. C'est en vain que Platon, qui connaissait les défauts de son ami, lui écrivait que pour être utile aux hommes il faut commencer par leur être agréable; on perfectionne ses facultés et ses talents, on réforme rarement son caractère. Héraclide sut habilement profiter de l'alliance de parenté qui existait entre Denys et Dion, pour rendre ce dernier suspect au peuple. Denys, qui était en Italie lors de la révolution de Syracuse, était revenu et s'était

renfermé dans la citadelle avec ses troupes. Il écrivit à Dion une lettre insidieuse, dans laquelle il l'exhortait à garder le pouvoir qui lui était confié. Cette lettre, lue dans l'assemblée générale du peuple, accéléra le succès des intrigues d'Héraclide et de son parti. Dion fut obligé de sortir de Syracuse avec les troupes du Péloponnèse, qu'il avait amenées. Il fut même inquiété dans sa retraite par les ingrats Syracusains. Il se retira sur les terres des Léontins. Pendant son absence, les troupes de Denys parvinrent à renverser le mur dont on avait entouré Syracuse du côté de la citadelle, et à s'emparer d'un quartier de la ville; alors le peuple fut saisi de terreur, et les meilleurs citoyens profitèrent de ce moment favorable pour faire décréter le rappel de Dion et de son armée. On envoye à cet effet des ambassadeurs chez les Léontins; Dion n'hésite pas à se rendre aux vœux de ses concitoyens, et parvient à décider encore son armée à le suivre. A peine était-il en chemin, que de nouveaux députés, envoyés par la faction contraire, lui demandent de suspendre sa marche, d'autres viennent ensuite le prier de l'accélérer. Dion ne crut devoir ni s'arrêter ni se hâter, il s'avançait lentement vers Syracuse, et n'en était plus qu'à soixante stades lorsqu'il vit arriver coup sur coup des couriers de tous les partis, de tous les ordres de citoyens, d'Héraclide même, pour le supplier de précipiter sa marche. Les assiégés avaient fait une nouvelle sortie, et la ville était sur le point d'être prise et incendiée. Dion paraît, sa présence rend le courage aux Syracusains, ses troupes s'avancent en ordre à travers les cendres brûlantes, les ruines des maisons qui s'écroulaient, le sang et les cadavres dont les places et les rues étaient couvertes; elles franchissent le dernier retranchement, taillent en pièce une partie des assiégés, et les forcent de nouveau de se retirer dans la citadelle. Bientôt après ils capitulèrent faute de vivres, et passèrent en Italie, où Denys s'était déjà réfugié. Lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à redouter, les intrigues recommencèrent à Syracuse, mais d'abord sourdement et sans éclat. Dion avait le commandement des armées de terre, et Héraclide celui des forces navales; mais Dion, qui paraissait vouloir modeler la constitution syracusaine sur celle de Corinthe, était contrarié dans toutes ses mesures par Héraclide, qui voulait un gouvernement plus populaire. Dion souffrait impatiemment cette rivalité, et il lui échappa de citer ce vers d'Homère : « Un état ne peut être bien » gouverné que par un seul maître. » On crut dès-lors qu'il aspirait au pouvoir souverain, et il devint odieux au peuple. Il espéra contenir les mécontents en faisant assassiner Héraclide, et, par cet acte de lâche cruauté, qui jeta l'effroi dans tous les cœurs, il prépara sa propre catastrophe. Dion, délivré de son rival, crut anéantir les restes du parti qui lui était contraire, et raffermir son autorité en distribuant à ses soldats les biens de ceux qui avaient été forcés de s'exiler. Enfin l'excès de ses dépenses journalières et de ses largesses forcées épuisa bientôt ses fonds: il ne pouvait plus dépouiller que ses amis; et il perdit l'affection des grands en cherchant à gagner celle des soldats; ceux-ci à leur tour murmurèrent lorsqu'il n'eut plus rien à leur donner, et le peuple, enhardi par leur exemple, ne cessait de répéter qu'il n'était plus possible de supporter le tyran. Un athénien, nommé Callippe, que Dion avait comblé de bienfaits, qu'il croyait

être son ami, et qui n'était que son flatteur, voyant la disposition des esprits, osa concevoir l'espérance de le supplanter, et conspira contre lui. Pour mieux cacher ses desseins, il se prévalut des craintes de Dion, que ses remords, et l'embarras de sa position avaient rendu soupçonneux. Il lui offrit de paraître son antagoniste afin de mieux découvrir les plus secrètes pensées de ceux qui l'entouraient et de les lui faire connaître. Par ce moyen, le perfide athénien put conspirer ouvertement sans crainte d'être démasqué. Il cherche des complices pour ôter la vie à Dion, fréquente les ennemis de ce dernier, les confirme dans leur haine, et affermit la conjuration : mais Aristomaque et Arétée en sont instruites, elles accourent effrayées chez Dion; celui-ci, abusé, répond à son épouse et à sa sœur, que Callipe n'agit que par ses ordres. Callipe lui-même se présente devant elles fondant en larmes, et les supplie de lui faire connaître les assurances qui pourraient les convaincre de son innocence. Elles exigèrent le *grand serment*, qui inspirait l'effroi aux plus scélérats. Callipe s'y sonmet sans hésiter. On se rend sur-le-champ dans le temple des déesses Théniosphores, et après les sacrifices prescrits, Callipe, revêtu du manteau de pourpre de la déesse Proserpine, et tenant d'une main une torche ardente, jure qu'il n'attentera jamais à la vie de Dion, et prononce les plus fortes imprécations contre les parjures. Il ne sort du temple que pour aller hâter l'exécution de son horrible complot. Quelques jours après il parvient à faire assassiner Dion dans sa chambre et au milieu de ses gardes. Ainsi périt Dion, qui n'eût pas cessé de paraître grand, si, content de résister courageusement à la tyrannie, il n'eût pas cherché à la renverser. Il avait cinquante cinq ans lorsqu'il mourut, et cet événement eut lieu quatre ans après son retour en Sicile. Platon s'était toujours opposé à ce retour et aux projets qui en étaient la suite. Ce sage prévoyait les fâcheuses conséquences de l'invincible opiniâtreté qui était un des traits principaux du caractère de Dion; il cherchait à l'en corriger, et lui disait: « N'oubliez jamais que l'obstiné finit » par rester seul dans l'univers. » La mort de Dion changea soudainement l'opinion des Syracusains à son égard. Le même homme auquel ils avaient donné le nom de tyran, ils l'appelèrent hautement le libérateur de son pays, et le destructeur de la tyrannie. On lui fit des funérailles aux dépens du trésor public, et son tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville. (*V.* DENYS-LE-JEUNE, et CALLIPUS.) La narration de Diodore de Sicile, relativement à Dion de Syracuse, est tronquée et insuffisante. Les lettres de Platon, et surtout Plutarque, le font mieux connaître; mais ce dernier, favorable à tous les héros grecs, peint Dion sous un jour trop avantageux, et déguise habilement ses fautes. On doit comparer son récit à celui de l'abbréviateur de Cornélius-Népos, plus vrai et plus impartial. L'abbé Barthélemy, dans ses *Voyages d'Anacharsis*, renchérissant encore sur la partialité de Plutarque, a, malgré le savant appareil de ses citations, composé sur ce personnage un roman historique. Il est bien vrai que la vie de Dion peut être comparée à une belle tragédie dont le dernier acte est manqué, et on ne refuserait pas à un poète la liberté d'en rendre la fin digne du commencement; mais l'inflexible Muse de l'histoire repousse avec dédain tout ce que la vérité désapprouve. W—A.

DION CASSIUS, né à Nicée dans la Bithynie, était fils de Cassius Apronianus, sénateur romain, qui avait gouverné la Dalmatie et la Cilicie. Dion Cassius descendait par sa mère de Dion Chrysostôme : c'est pour cela qu'il joignit à son nom de Cassius ceux de Dion Coccéianus, que Pline le jeune, dans sa Lettre à Trajan, donne au philosophe. Le vrai nom de l'historien est donc Cassius Dion Coccéianus. Il suivit le barreau dans sa jeunesse, et plaida des causes. Il fut sénateur sous le règne de Commode, et Pertinax le nomma préteur peu de temps avant sa mort. Il déplut à Septime-Sévère par la liberté avec laquelle il avait écrit la vie de Commode, et il n'eut aucun emploi sous son règne. Après la mort de ce prince, il eut le gouvernement de Smyrne et de Pergame. Il fut ensuite proconsul de l'Afrique, et fut nommé consul; on ignore en quelle année. Sous le règne d'Alexandre-Sévère, il eut le gouvernement de la Pannonie. Il déplut aux soldats par la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline, et lorsqu'il fut de retour à Rome, les prétoriens demandèrent sa tête; mais, loin de l'abandonner, Alexandre le fit consul pour la seconde fois, l'an 229 av. J.-C. Dion obtint bientôt après la permission de se retirer à Nicée, sa patrie, pour mettre la dernière main à son histoire, dont il s'occupait depuis longtemps. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dont le principal était son *Histoire romaine*, depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'année de son consulat. Il l'avait divisée en quatre-vingts livres. Les trente-cinq premiers sont perdus, à l'exception de quelques fragments conservés dans les recueils de Constantin Porphyrogénète. Les dix-neuf suivants, jusqu'à la fin du 54e., sont complets à quelques lacunes près. Il nous reste un abrégé assez étendu des six livres suivants; mais nous n'avons pour les vingt derniers que l'*Abrégé* de Xiphilin. Dion est le dernier écrivain grec qui ait connu les lois de l'histoire. Formé sur les anciens modèles, il ne s'est pas montré tout-à-fait indigne d'eux. Il a disposé ses matières avec beaucoup d'ordre, a pris un très grand soin de s'instruire de la vérité, et il est très exact pour la chronologie. Il avait d'ailleurs toutes les connaissances nécessaires pour écrire l'histoire, ayant rempli lui-même des fonctions publiques très importantes. Son style est assez pur, et même élégant. On lui reproche quelques erreurs inévitables dans un ouvrage aussi considérable. On l'accuse aussi de crédulité; il paraît effectivement ajouter beaucoup de foi aux songes et aux prodiges, mais c'était l'esprit de son siecle, et les philosophes eux-mêmes de ces temps-là cherchaient à soutenir la religion païenne expirante, en opposant ses miracles à ceux du christianisme. Il est plus difficile de justifier Dion sur la jalousie qu'il témoigne contre les grands hommes de Rome, envers lesquels il s'est souvent montré injuste. La 1re. édit. de Dion est celle de R. Estienne, 1548, fol. La meilleure est celle de Reimar, Hambourg, 1750, 2 vol. in-f. Les éditeurs ont mis en ordre les fragments des 35 premiers livres. Ils ont intercalé, dans les suivants et dans l'*Abrégé* de Xiphilin, les fragments conservés par Constantin Porphyrogénète et par Zonare, et ils y ont ajouté des notes historiques pleines d'érudition. M. Morelli, ayant trouvé dans un manuscrit de Venise quelques fragments des livres cinquante-cinq et cinquante-six, les a publiés avec une version latine et des variantes sur les autres livres, Bassano, 1798, in-8°. que M. Chardon de la Rochette a fait

réimprimer à Paris, chez Delance, 1800, in-fol., pour qu'on puisse le joindre à l'édition de Reimar. Un nommé *Falconi* publia à Naples en 1747, in-fol., les vingt-un premiers livres de Dion Cassius nouvellement découverts ; mais on reconnut bientôt que ces vingt-un premiers livres n'étaient autre chose que des extraits de Plutarque et de Zonare. Il n'existe qu'une ancienne traduction française de Dion (*voy.* Déroziers). C—r.

DION, surnommé *Chrysostôme*, ou *Bouche d'or*, vit le jour vers le milieu du premier siècle, à Pruse, ville de la Bithynie, où Pasicrates, son père, tenait un rang très considérable. Dion se livra d'abord à l'art oratoire, et se fit quelque réputation comme sophiste. Il y joignit ensuite l'étude de la philosophie, et s'attacha à la secte stoïcienne. Il se trouvait en Égypte, lorsque Vespasien, que l'armée de Syrie avait proclamé empereur, y vint. Ce prince consulta Apollonius de Tyane, Euphrate et Dion, sur ce qu'il devait faire, et le dernier lui conseilla de rétablir la république. Dion se rendit ensuite à Rome, où il resta quelques années ; mais un de ses amis, qui tenait un rang distingué à la cour de Domitien, ayant été enveloppé dans une conspiration et condamné à mort, Dion, craignant pour lui-même, prit la fuite, et se réfugia dans le pays des Gètes, où il vécut long-temps inconnu, travaillant de ses bras, et sans autres livres que le *Phédon* de Platon et le discours de Démosthènes *sur l'Ambassade*. Domitien ayant été tué, l'armée qui était sur les bords du Danube fut sur le point de se révolter. Alors Dion, qui se trouvait dans le camp, s'étant fait connaître, monte sur un autel, harangue les soldats, leur développe le tableau des crimes de Domitien, et les engage à se soumettre à la décision du sénat. Cette action lui valut la bienveillance de Nerva, et celle de Trajan, qui, dans l'entrée triomphale qu'il fit à Rome après la défaite des Daces, le plaça à côté de lui sur son char. Dion retourna ensuite dans sa patrie, qu'il voulut embellir par différents ouvrages, dont il faisait en partie les frais. On l'accusa de s'être approprié une partie des deniers publics accordés pour ces travaux. Il n'eut pas de peine à se justifier. Ses ennemis alors lui firent un crime de lèze-majesté, de ce qu'il avait placé la statue de l'empereur dans un lieu où sa femme et son fils étaient enterrés, et cette accusation fut portée devant Pline le jeune, alors proconsul en Bithynie. Trajan, consulté par Pline, rejeta cette accusation. Dion devait être déjà très avancé en âge. On ne connaît pas précisément l'époque de sa mort. Il nous reste de lui quatre-vingts discours, dont le style simple et élégant ne tient point de celui des sophistes. On y trouve beaucoup de philosophie et d'érudition, ce qui en rend la lecture très agréable. Le texte grec parut pour la première fois en 1551, Venise, in-8°. Les meilleures éditions sont celles de Frédéric Morel, en grec et en latin, Paris, 1604, in-fol. (reproduite avec un nouveau titre sous la date de 1623), et celle de Reiske, donnée par sa veuve, en grec seulement, Leipzig, 1784, 2 v. in-8°. Le second volume des *Vies des Orateurs grecs*, par de Bréquigny (1752, 2 vol. in-12), est entièrement consacré à Dion Chrysostôme. Il renferme une vie de ce rhéteur et la traduction de plusieurs de ses discours. C—r.

DIONIS (Pierre), né à Paris, fut l'un des plus grands chirurgiens du 18e. siècle. La cour le distingua parmi le grand nombre d'hommes de

Digitized by Google

mérite qui florissaient sous le règne de Louis XIV. Ce prince l'avait nommé à la chaire d'anatomie et de chirurgie qu'il venait de fonder au jardin des plantes. Dionis fut successivement premier chirurgien de la reine, de la dauphine, du dauphin et des enfants de France. Il avait une vaste érudition, et ses écrits sont remarquables par la pureté du style et par l'excellence de la doctrine et de la méthode. Ces qualités se font particulièrement remarquer dans son *Traité sur les Opérations*. Ce fut le premier bon ouvrage composé sur cette matière depuis la renaissance des lettres; il a été, pendant un siècle, le guide des professeurs et des élèves. Les progrès de la chirurgie depuis quelques années ont fait vieillir ce livre; mais il sera toujours précieux dans la bibliothèque des praticiens, qui le consulteront avec avantage. Dionis a terminé son honorable carrière dans un âge très avancé, à Paris, le 11 décembre 1718. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire*, Paris, 1683, in-12; II. *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes*, Paris, 1690, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la meilleure est celle à laquelle Devaux ajouta des notes, Paris, 1728, in-8°. Il a été traduit en latin, en anglais et même en langue tartare, à l'usage des médecins de la Chine. Ce fut par l'ordre de l'empereur Kang-hi que le jésuite missionnaire Parrenuin fit cette traduction. Le livre n'a dû cet honneur qu'au choix du missionnaire, trop peu connaisseur pour qu'on en puisse rien inférer sur le mérite de l'ouvrage; III. *Cours d'opérations de chirurgie démontrées au jardin du roi*, Paris, 1707, in-8°., souvent réimprimé; traduit en allemand, par Heister, qui l'enrichit de notes, Augsbourg, 1712; en flamand, 1710 et 1740; en anglais, Londres, 1733. La meilleure édition française est celle à laquelle Georges de Lafaye ajouta des notes, avec une mention des découvertes modernes, Paris, in-8°., 1736, 1740, 1751, 1765. Voici le jugement que porte Haller sur l'ouvrage de Dionis : *Senis opus rotundi et sinceri hominis, non quidem inventoris, sani tamen judicii viri* (Bibliothèque de chirurgie); IV. *Dissertation sur la mort subite, avec l'histoire d'une fille cataleptique*, Paris, 1709, in-12; V. *Traité général des accouchements*, Paris, 1718, in-8°., traduit en anglais, en allemand et en hollandais; la doctrine que Dionis y professa est entièrement puisée dans les écrits du célèbre Mauriceau, contemporain et parent de l'auteur. Il y a joint quelques faits de pratique intéressants. — DIONIS (Charles), docteur en médecine de la faculté de Paris, né au commencement du 18e. siècle, et mort à Paris le 18 août 1776, est auteur d'un livre intitulé : *Dissertation sur le tenia ou ver solitaire, avec une lettre sur la poudre de sympathie, propre contre le rhumatisme simple ou goutteux*, Paris, 1745, in-12. F—R.

DIONIS DUSÉJOUR (LOUIS-ACHILLE), conseiller à la cour des aides, était parent, à un degré éloigné, de Pierre Dionis, sujet de l'article précédent, et de Mlle. Dionis, auteur d'un poëme en prose, intitulé : l'*Origine des Graces*. Il a laissé un vol. in-4°. de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la cour des aides*, dont il était doyen au moment de la révolution. Il aimait beaucoup la physique, et fit quelques observations relatives à cette science : entre autres,

Digitized by Google

celle d'un arc-en-ciel causé par la lune, le 6 juin 1770, aperçu de St.-Germain-en-Laye : elle est insérée dans l'Histoire de l'académie des sciences, pour la même année. On citait Dionis Duséjour comme un modèle d'amabilité et d'instruction. Il mourut à l'âge de plus de quatre-vingt-douze ans, laissant de profonds regrets et une grande considération comme magistrat.

N—T.

DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), de l'académie des sciences, fils du précédent, naquit à Paris, le 11 janvier 1734. Dès l'âge de neuf ans, son père l'envoya au collége des Jésuites. Il y passa 7 ans, pendant lesquels il manifesta souvent un penchant invincible pour l'étude des mathématiques. Ce fut dans cet établissement que l'amitié lui donna le jeune Goudin pour compagnon d'étude. Rapprochés par les mêmes goûts, destinés à la carrière de la magistrature, ils devinrent amis pour la vie; donnèrent à l'étude des sciences exactes tout le temps que celle de la jurisprudence ne réclamait pas, et débutèrent dans le monde savant par la publication qu'ils firent en commun de deux ouvrages intéressants: le premier sous le titre de *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, 1 vol. in-12; et le second sous celui de *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses du soleil*, ibid., 1 vol. in-8°., 1761. Dionis fut reçu conseiller au parlement, en 1758, d'abord à la 4me. chambre des enquêtes, puis en 1779, à la grand'chambre. Clairault, qui l'eut pour disciple, apprécia ses talents, et contribua à lui faire ouvrir les portes de l'académie, en 1765, comme associé libre. Quelque simple que fût ce titre, la modestie de Dionis se trouva flattée d'appartenir à cette société de savants, peu lui importait sous quelle dénomination, et il ne tint pas compte de l'acte de vanité par lequel ses confrères au parlement prétendaient qu'il ne devait accepter qu'une place d'honoraire. Dans la suite, cependant, il voulut être associé ordinaire, afin d'acquérir le droit de parvenir aux diverses fonctions d'honneur. Dès son entrée à l'académie, il entreprit un travail, qui, dans la suite, lui donna une place parmi les géomètres du 18e. siècle : c'est l'application de l'analyse aux phénomènes célestes. Il n'aborda pas ces fameux problèmes de l'astronomie physique, que des génies étonnants ont, depuis, soumis à l'empire de la haute analyse; mais il traita successivement plusieurs théories, fit de nombreuses applications de ses formules, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparitions et disparitions de l'anneau de Saturne. Les éclipses, surtout, n'avaient jamais été traitées avec autant de détails que par Dionis. Sa méthode, qui permet l'emploi d'un grand nombre d'observations, en explique toutes les circonstances, et sert encore à résoudre plusieurs problèmes physiques relatifs à ces phénomènes. Il l'a étendue aux passages de Vénus sur le soleil, et nous a annoncé ceux que l'on attend pour le 8 décembre 1874, et pour le 6 décembre 1882. On peut voir les détails de ces travaux dans les mémoires de l'académie de 1761--1774. En 1775, Dionis fit paraître un ouvrage de circonstance, intitulé : *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*. Lalande, dont l'esprit de recherches a plusieurs fois réveillé l'attention des savants sur des phénomènes importants de l'astronomie, donna lieu à la composition de

ce volume. Il avait fait, en 1773, un mémoire sur le même sujet. Il ne put le lire à la rentrée publique de l'académie, comme il se l'était proposé; mais le titre de l'ouvrage fut connu. L'ignorance répandit que Lalande avait annoncé le choc d'une comète. Mille conjectures effrayantes naquirent, le merveilleux les exagéra, et la terreur s'empara de toute la France. Dionis fut un de ceux qui travaillèrent à rassurer les esprits faibles. Il entreprit l'examen du prétendu danger, par une analyse rigoureuse, signala toutes les circonstances nécessaires au choc de la terre par une comète, et fit voir que la probabilité qu'elles ne se réuniront pas est si forte, qu'on peut annoncer hardiment que la rencontre fatale n'aura pas lieu pour un grand nombre de siècles. L'année suivante, Dionis fit paraître son *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8°. Il a ramené toute cette théorie à une équation transcendante. L'examen du cas où cette équation peut avoir un nombre impair de racines réelles, forme une partie de l'ouvrage qui est estimée des géomètres, quoiqu'inutile pour la pratique. Après avoir, pendant plus de 24 ans, passé en revue toutes les parties de l'astronomie, il rassembla les mémoires dont il avait enrichi les collections de l'académie des sciences, s'attacha à les perfectionner, et en forma un corps d'ouvrage sous le nom de *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 2 vol. in-4, 1786-1789. C'est un cours d'astronomie analytique; mais malheureusement, la plupart de ses formules sont longues et chargées d'analyse, inconvénient grave pour les applications, et qui, peut-être, résulte plutôt de la généralité avec laquelle les phénomènes y sont considérés, que d'un défaut d'habileté de la part du géomètre. Quoi qu'il en soit, ce livre est un véritable monument élevé à la gloire de l'astronomie. Il fera époque dans l'histoire de cette science, comme ayant donné un nouvel exemple de la fécondité de l'analyse. Tout en cultivant beaucoup l'astronomie, Dionis porta plusieurs fois son attention sur la résolution générale des équations, dont on s'occupe depuis plus d'un siècle. Il publia ses premières recherches dans les mémoires de l'académie des sciences, pour l'année 1772. Il les étendit ensuite aux équations du 5e. degré, et en forma le sujet d'un beau mémoire, qu'il se proposait de mettre au jour, quand, retiré dans sa terre d'Angerville, il fut attaqué d'une fièvre maligne. Ses chagrins de voir sa patrie en proie à la plus sanglante des révolutions, et ses inquiétudes depuis qu'on avait fait périr plusieurs de ses confrères au parlement, hâtèrent les ravages d'une maladie qui l'enleva à l'âge de 60 ans, le 22 août 1794. Le mémoire sur les équations disparut, on ne sait comment, de la maison du défunt, et fut perdu pour jamais. Dionis était membre des académies de Stockholm, de Göttingue, et de la société royale de Londres. Cultivant les sciences avec tant de zèle, il n'en remplissait pas moins, avec une grande distinction, sa place de conseiller au parlement. Il étonnait ses confrères par la quantité d'affaires qu'il expédiait, et discutait les procès avec une précision et une impartialité rares. Sa vie de magistrat est remplie d'actions qui rappelent son humanité et son caractère bienfaisant en faveur des opprimés. Il ne connaissait que le sentiment de l'utilité, et c'est en le cultivant qu'il parvint à mériter les regrets dont on l'honore aujourd'hui comme géomètre et comme magistrat.

Il avait été membre de l'assemblée constituante, en qualité de député de la noblesse. Il y soutint la cause d'une liberté sage, qui était dans ses principes, et fit rendre au célèbre Lagrange la pension qu'un décret général lui avait ravie. Il ne se maria point, et passa toute sa vie avec son père, qui lui survécut de quelques années. Sa récréation favorite, disent encore ses nombreux amis, était d'aller entendre la musique à l'opéra. Il recherchait la société qu'il savait composée de gens intruits. Il était gai, aimable; prenait quelquefois le ton de la plaisanterie, mais celui d'une plaisanterie douce, ingénieuse, qui, maniée avec esprit et avec grâce, répand la gaîté sur tous les individus de la société, sans offenser celui qui en est l'objet. Un mathématicien se présente pour lui offrir une solution du fameux problême de la quadrature du cercle, et le prier d'en faire un rapport à l'académie. Dionis l'accueille, prend le mémoire, jette un coup-d'œil sur la démonstration, et objecte qu'elle tend à détruire les propriétés du carré de l'hypoténuse, fondement de toute la géométrie. « C'est bien ce que je prétends, répondit le mathématicien. » A ce blasphême, Dionis jugea qu'il fallait se débarrasser d'un semblable hérétique : « Monsieur, lui dit-il, avec un ton de confidence, quand l'académie admet un nouveau membre, ou le fait entrer dans une chambre noire, pour y jurer de soutenir la proposition de géométrie sur la ruine de laquelle vous bâtissez votre démonstration. Vous concevez qu'ayant passé par cette épreuve, je ne puis me charger de votre travail sans commettre une action qui répugne à ma conscience. » Le mathématicien, trompé par l'ironie, se retira satisfait de la réponse, assurant à Dionis qu'il le reconnaissait pour le plus honnête homme du monde. N—T.

DIONISI (Philippe-Laurent), bénéficier de la basilique du Vatican, mort le 11 mars 1789 à Rome, où il était né en 1711, fut un prêtre très savant dans les langues latine, grecque et hébraïque, comme encore dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique. Il eut la plus grande part, avec l'abbé Martinetti, dans la formation du *Bullario Vaticano*. Tout ce qui y est relatif aux monastères, et même à l'intérieur de la ville de Rome, aux abbayes, est dû à ses soins, et la préface de ce bullaire est entièrement de sa composition. Son travail ayant été critiqué dans le journal *de' Letterati* de Rome, il répondit par un opuscule complétement justificatif, imprimé dans cette ville en 1753. Indépendamment de ces monuments du savoir de Dionisi, l'on a de lui : I. *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, avec 83 planches, Rome, 1773, in-fol.; II. *Antiquissimi vesperarum paschalium ritus expositio; de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi ante vesperas in Vaticanæ basilicæ usitato conjectura*, sans nom d'auteur, in-fol., Rome, 1780. Il a laissé en manuscrits des mémoires sur plusieurs bénéficiers de l'église vaticane, trois lettres sur la topographie de cette basilique, où il se plaignait de ce qu'un auteur moderne, M. François Cancellieri, l'avait bouleversée dans son ouvrage : *De secretariis veterum christianorum, et de novo secretario basilicæ Vaticanæ*, et, de plus, beaucoup de notes sur un ouvrage, alors inédit, de Mgr. F. Contelori : *De officio altaristæ basilicæ vaticanæ*. G—N.

Google

DIONYSIUS, peintre grec, né à Colophon, florissait vers la 92e. olympiade, 412 ans avant J.-C. Il fut le contemporain et l'imitateur de Polygnote, dont il copiait la manière dans la composition, dans les draperies, enfin dans tous les détails de l'art; mais les ouvrages de Dionysius étaient de moindre proportion et portaient le caractère de cette imitation servile; on pense que ce Dionysius est le même qui avait été disciple du poète tragique Aristarque, et qu'on surnomma le Thrace à cause de la dureté de son organe; il avait peint Aristarque portant sur sa poitrine l'image de la tragédie, comme pour faire entendre que ce poète la produisait sans efforts. — Il y eut un autre DIONYSIUS, peintre, qui eut à Rome une grande réputation; on le surnommait l'anthropophage parce qu'il ne peignait rien autre chose que des hommes. — DIONYSIUS, sculpteur grec, d'Argos, vivait entre les 71e. et 76e. olympiades; il travaillait de concert avec Glaucus son compatriote, et plusieurs de leurs ouvrages furent envoyés à Elis: le nom de Dionysius se lisait sur le flanc d'un cheval qu'il avait sculpté. On trouve encore dans la 153e. olympiade, 160 ans avant J.-C., Dionysius, fils de Timarchides et frère de Polyclès (*V.* POLYCLÈS). Les deux frères avaient fait une statue de Junon qu'on voyait du temps de Pline dans le temple de cette déesse aux portiques d'Octavie, et la statue de Jupiter dans un temple voisin. L. S—E.

DIONYSIUS. *V.* DENIS et DENYS.

DIOPHANTE, d'Alexandrie, est l'auteur du plus ancien traité qui nous soit parvenu sur l'algèbre. Le temps où ce géomètre a vécu est fort incertain. Bombelli affirme, sans qu'on sache sur quel fondement, que Diophante florissait vers l'an 160 de l'ère chrétienne. Bachet de Meziriac, l'un de ses éditeurs, en le confondant avec un Diophante astronome ou astrologue, sur lequel un poète nommé *Lucilius* a fait une épigramme grecque, établit qu'il était contemporain de Néron; d'autres savants, qui rejettent cette opinion, se fondent sur un passage de l'*Histoire des dynasties*, par Abulpharage, où il est dit que Diophante, ainsi que le philosophe Thémiste, avaient vécu du temps de l'empereur Julien, et par conséquent vers 360. De ce nombre est Gérard Meerman, qui, dans la préface de son *Specimen calculi fluxionalis*, est entré dans quelques détails sur Diophante. L'historien des mathématiques, Montucla, adopte également cette date; mais M. Cossali, qui a repris la discussion dans son entier (*Origine e trasporto in Italia dell' algebra*, cap. IV), ne voit aucune raison pour fixer une date précise entre les années 200 avant J.-C., et 400 après. La première époque étant indiquée par la citation du mathématicien Hypsicle, qui se lit dans un des livres de Diophante, et la seconde par l'article où Suidas met au nombre des écrits de la célèbre Hypatia, qui périt en 415, un commentaire sur cet auteur. Cet intervalle de 600 ans serait diminué de près de 400, si on suivait l'opinion de ceux qui font vivre Hypsicle sous Antonin. Le commentaire d'Hypatia, qui aurait pu nous donner quelque lumière sur ce sujet, n'est pas venu jusqu'à nous, et l'ouvrage de Diophante n'a été connu en Europe qu'au 15me. siècle, 250 ans après que l'algèbre avait été transportée d'Orient en Italie par Lucas Paciolo. Diophante est-il l'inventeur de cette science? c'est ce que semble d'abord indiquer une phrase insérée dans l'envoi qu'il fait de son ouvrage à Dio-

nysius. Lagrange est de cet avis dans la 31e. séance des *Ecoles normales*, où il indique en peu de mots, avec la netteté qui le caractérise, la forme et le but des travaux de Diophante. Montucla pense, ainsi que Wallis et Meerman, que ce qu'il veut s'attribuer dans son ouvrage, porte plus sur l'exposition des méthodes que sur le fond de la doctrine, probablement cultivée longtemps avant lui. Cet ouvrage n'a que le titre d'*Arithmétique*, de même que ceux des auteurs du seizième siècle, parce que l'algèbre n'était alors que la partie la plus élevée de l'arithmétique. Newton lui même ne la considérait que comme une arithmétique universelle. Mais les premiers algébristes étaient bien loin d'employer autant de signes qu'on en voit dans les traités récents. Ces signes ont d'abord été imaginés dans la seule vue d'accourcir les phrases du raisonnement, de manière à mettre en même temps sous les yeux un plus grand nombre de propositions, afin de rendre plus facile et plus rapide la combinaison de celles que contient explicitement ou implicitement l'énoncé de la question, et des conséquences qui peuvent s'en déduire. Comme ces propositions sont conçues dans des termes dont le nombre est assez petit, et dont quelques-uns reviennent très-fréquemment, on s'aperçut bientôt de quelle commodité pouvaient être des signes abréviatifs. L'algèbre en offre de deux sortes; les uns indiquent des opérations à effectuer; les autres désignent les grandeurs que l'on considère: ceux-ci, qui paraissent avoir été les premiers mis en usage, ne sont employés par Diophante que pour les inconnues. C'est par des nombres déterminés qu'il représente les quantités connues. A l'égard des opérations, il ne se sert d'un signe que pour la soustraction; dans tout le reste il emploie la voie du discours; cependant il s'élève par ce moyen jusqu'aux équations du second degré, mais il ramène toujours les questions de ce degré à de simples extractions de racines, par des considérations fort adroites, en cherchant, au lieu des inconnues immédiates du problème, d'autres quantités qui en dépendent, sous des relations telles que de leur détermination on passe aisément à celle des inconnues. La question 30 du premier livre offre un exemple bien frappant et bien simple de ce procédé, et Lagrange l'a choisi pour donner une idée de la marche suivie par Diophante. Il relève avec raison, comme une singularité remarquable, que la règle des signes pour la multiplication des facteurs négatifs soit placée dans l'ouvrage de Diophante, ainsi qu'une simple définition. Il croit que, si les copistes n'avaient pas altéré le texte, elle devrait être présentée comme un axiome : il semble cependant que ce serait encore une imperfection; car les commençants ne peuvent saisir la vérité de cette règle qu'au moyen de raisonnements et d'applications détaillées; aussi M. Cossali trouve, dans l'omission qu'a faite ici Diophante, la preuve qu'il existait avant lui des traités où cette règle, ainsi que plusieurs autres, étaient solidement établies, et pense que les découvertes de notre auteur se rapportent, au moins pour la plus grande partie, à l'analyse indéterminée, sur laquelle roule principalement son ouvrage. Malheureusement, des 13 livres dont il était composé, il ne nous est parvenu que les six premiers, et un livre concernant les nombres multangulaires ou polygones. Tous les manuscrits connus sont également incomplets. Bachet de Méziriac déjà cité, raconte, dans la préface de

son édition, que le cardinal Duperron lui a dit avoir possédé un manuscrit complet de Diophante, qui lui fut emprunté par Gosselin pour en préparer une nouvelle édition avec un commentaire, et que ce savant étant mort d'une maladie pestilentielle, le manuscrit avait disparu. Il ne s'est pas retrouvé depuis. Peut-être existe-t-il en arabe, si non une version, du moins un extrait de l'ouvrage entier de Diophante. Quoiqu'on ne convienne pas généralement que les Arabes tiennent des Grecs les premiers éléments de l'algèbre, que plusieurs savants font venir de l'Inde (*Voy.* MOHAMMED BEN MOUSSA), il n'en est pas moins vrai que les Arabes ont traduit Diophante (*V. la Biblioth. arabico-hispana* de Casiri, tom. I, p. 370, col. 2). Il est bien à désirer que les orientalistes ne perdent pas de vue cet objet dans leurs recherches, puisqu'il est encore permis d'espérer que la source où nous avons puisé ce qui manquait dans les manuscrits grecs d'Apollonius de Perge, nous fournisse le complément de ceux de Diophante. Les seuls détails qu'on ait sur la vie de cet auteur sont renfermés dans une des épigrammes de l'anthologie grecque, si toutefois cette épigramme n'est pas un pur jeu d'esprit, comme plusieurs autres, qui ne sont que des énoncés de problêmes sur les nombres. En voici la traduction latine donnée par Bachet de Méziriac :

Hic Diophantus habet tumulum, qui tempora vitæ
Illius mirâ denotat arte tibi.
Egit sexantem juvenis, lanugine malas
Vestire hinc cœpit parte duodecimâ.
Septante uxori post hæc sociatur, et anno
Formosus quinto nascitur indè puer.
Semissem ætatis postquam attigit ille paternæ,
Infelix subitâ morte peremptus obit.
Quatuor æstates genitor lugere superstes
Cogitur; hinc annos illius assequere.

ce qui revient à dire que « Diophante » passa le sixième du temps qu'il » vécut, dans l'enfance, un douzième » dans l'adolescence; ensuite il se » maria, et demeura dans cette union » le septième de sa vie, augmenté de » cinq ans, avant d'avoir un fils auquel il survécut de quatre ans, et » qui n'atteignit que la moitié de » l'âge où son père est parvenu. Quel » âge avait Diophante lorsqu'il mourut? » La solution de ce problême fait connaître qu'il a vécu quatre-vingt-quatre ans; ce qu'il est ensuite aisé de vérifier par l'énoncé ci-dessus. Les principales éditions du Traité de Diophante sont : I. *Diophanti Alexandrini rerum arithmeticarum libri sex, quorum primi duo adjecta habent scholia Maximi (ut conjectura est) Planudis, item liber de numeris polygonis seu multangulis, opus incomparabile, veræ arithmeticæ logisticæ perfectionem continens, paucis adhuc visum, à Guillelmo Xylandro Augustano, incredibili labore latinè redditum et commentariis explanatum, inque lucem editum*, Basle, 1575, in-folio. Cette première édition, très défectueuse à certains égards, fut faite sur un manuscrit que Xylander trouva en 1571 à Wittemberg; Bombelli, de concert avec Pazzi, avait commencé une traduction sur celui du Vatican; mais il n'en acheva que les cinq premiers livres, et ne les publia point. C'était la première fois qu'il était question des manuscrits de Diophante, depuis qu'ils avaient été vus par Regiomontanus, lorsqu'il vint en Italie en 1460. II. *Diophanti Alexandrini*, etc, *nunc primum græcè et latinè editi, atque absolutissimis commentariis illustrati, auctore C. G. Bacheto Meziriaco*, Paris, 1621, in-fol. Dans cette édition le texte a été revu avec beaucoup de soin, la version latine considérablement améliorée, et les commentaires sont instructifs et judicieux. III. *Diophanti*

Alexandrini, etc., *cum commentariis C. G. Bacheti, et observationibus Petri de Fermat*, Toulouse, 1670, in-fol. Cette édition, que les notes de Fermat rendent très précieuse, fut donnée par son fils, d'après un exemplaire de la précédente, sur les marges duquel cet illustre géomètre avait sommairement indiqué ses belles découvertes dans la théorie des nombres. Le P. Billy y a joint un extrait des lettres de Fermat; mais on regrette que la préface de Bachet ait été supprimée. Les six premiers livres de Diophante ont été plutôt extraits et quelquefois paraphrasés que traduits en français, les quatre premiers par Simon Stévin, et les deux autres par Albert Girard (*Voy.* soit l'*Arithmétique* de Simon Stévin, revue par Albert Girard, in-8°. 1625, soit l'édition complète des œuvres de Simon Stévin). V. *Diophantus über die Polygonalzahlen, übersetzt mit Zusætzen von Fried. Posleger*, Leipzig, 1810; *cum excerptis ex Theonis scriptis de numeris*, etc., *Bullialdi*. L—x.

DIOSCORE, disciple de Pambo, et l'aîné des *quatre grands Frères*, ou *Frères longs*, ainsi nommés pour leur taille élevée, fut évêque d'Hermopole, ou de la montagne de Nitrie. Il avait longtemps vécu parmi les solitaires de Nitrie. Il fut persécuté et excommunié, ainsi que ses frères, par Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour avoir donné asyle au prêtre Isidore, qu'il poursuivait avec acharnement. Ce prélat fougueux, qui remplissait de troubles l'église d'Orient, alla lui-même, escorté par des soldats, chasser de la montagne Dioscore, qu'il fit arracher de son siége par des valets éthiopiens. Les trois autres grands frères (Ammonius, Eusèbe et Euthyme), n'échappèrent à la fureur du patriarche qu'en se faisant descendre dans un puits, dont l'ouverture fut couverte d'une natte. Théophile fit piller et brûler les cellules. Les livres saints et un jeune solitaire furent consumés dans cet incendie. Dans la suite, il chassa une seconde fois Dioscore de son église; mais avant sa mort il se réconcilia avec les grands frères (*Voy.* Théophile et St. Chrysostôme). Dioscore mourut à Constantinople, vers l'an 403, et fut enterré dans l'église de St.-Moce. V—ve.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda l'an 445 à S. Cyrille. N'étant encore que diacre et apocrisiaire de cette église, il renouvela la querelle de la primatie entre les patriarchats d'Antioche et d'Alexandrie. Théodoret, depuis évêque de Cyr, défendit avec succès, contre lui, les droits du siége d'Antioche, dans un synode tenu à Constantinople l'an 439, et dès lors Dioscore conçut contre son vainqueur une haine qui ne s'éteignit jamais. Cependant, il était renommé pour ses vertus, principalement pour sa modestie et pour son humilité. Il avait gagné l'affection du peuple en prêtant, sans intérêt, de l'argent aux boulangers et aux cabaretiers d'Alexandrie. Après son élection, il envoya à Rome le prêtre Possidonius, pour en faire part au pape S. Léon. On voit par la réponse du saint pontife, en date du 21 juin 445, qu'à cette époque, à Rome comme à Alexandrie, on ne célébrait la messe que dans une seule église, même aux jours des plus grandes solennités. Deux ans après, le patriarche accusa Théodoret de diviser J.-C. en deux fils, dans les discours qu'il faisait à Antioche. Théodoret lui écrivit pour se justifier, mais Dioscore, sans avoir aucun égard à sa lettre, cria anathème contre lui dans l'église d'Alexandrie, et envoya des évêques à

Digitized by Google

Constantinople pour l'accuser. Théodoret se défendit en protestant de son attachement à la foi de Nicée. Il écrivait à S. Flavien patriarche de Constantinople : « Dioscore vante incessamment » la chaire de S. Marc (Alexandrie), » mais il sait bien qu'Antioche a la » chaire de S. Pierre, maître de » S. Marc et chef des Apôtres. » Dioscore, cédant aux sollicitations de l'impératrice Eudoxie et de l'eunuque Chrysaphius, embrassa le parti d'Eutychès en 449. Il demanda et obtint la convocation du faux concile d'Éphèse, où il se rendit, comme les autres patriarches ou exarques, avec dix métropolitains et dix autres évêques de sa dépendance. L'empereur Théodose lui donna la présidence du concile, composé de cent trente évêques des provinces d'Égypte, d'Orient, d'Asie, du Pont et de Thrace. Jules de Pouzzole, légat du pape S. Léon, avait la seconde place. Eutychès exposa sa doctrine, et le concile cria : « Dioscore et Cyrille » n'ont qu'une foi. Maudit qui y ajoute, » maudit qui en ôte. Otez, brulez Eu» sèbe (évêque de Dorylée, qui pres» sait Eutychès de confesser deux na» tures après l'incarnation); qu'il soit » mis en deux ! Comme il a divisé, » qu'on le divise ! Coupez en deux » ceux qui parlent de deux natures ! » Dioscore s'écrie lui-même enfin : « J'ai » besoin de vos voix et de vos mains : » si quelqu'un ne peut crier, qu'il » étende la main. » Le concile dit anathème à ceux qui voulaient deux natures, et approuva la profession de foi d'Eutychès. L'absolution de l'hérésiarque fut immédiatement suivie de la condamnation de S. Flavien, et ce fut Dioscore qui la demanda. En vain le patriarche de Constantinople voulut-il récuser celui d'Alexandrie ; en vain les légats du pape s'écrièrent-ils : « On » s'y oppose. » *Contradicitur*, mot latin qui fut inséré dans les actes grecs. Et néanmoins, comme la plupart des évêques s'opposaient à cette déposition, Dioscore fit entrer Elpide, comte du consistoire, avec le proconsul suivi de soldats et de moines, armés d'épées, de bâtons et de chaînes. Les évêques souscrivirent par force sur un papier blanc, et ceux qui persistèrent dans leur refus furent envoyés en exil. Les légats du pape eurent beaucoup de peine à s'échapper. Avec Flavien furent déposés Eusèbe de Dorylée, Théodoret, Domnus, patriarche d'Antioche, et plusieurs autres, comme ayant altéré la foi de Nicée et du premier concile d'Éphèse. Ainsi se termina ce fameux concile, connu dans l'histoire sous le nom du *brigandage d'Éphèse*. Dioscore osa prononcer contre le pape S. Léon une excommunication, qu'il fit souscrire par dix évêques ses suffragants. Le schisme éclata dans l'église d'Orient. Les évêques d'Égypte, de Thrace et de Palestine suivirent la doctrine de Dioscore ; les évêques de Pont et d'Asie restèrent attachés à la communion de Flavien, qui mourut en exil. (*Voy.* FLAVIEN.) Dioscore ne jouit pas longtemps du succès de ses manœuvres criminelles. Le concile de Calcédoine s'assembla l'an 451. L'évêque Pascasin, légat du pape, s'adressant aux magistrats qui étaient présents, dit : « Nous avons des ordres du bienheu» reux évêque de Rome, chef de tou» tes les églises, portant que Dioscore » ne doit point s'asseoir dans le con» cile. Qu'il sorte, ou nous sortons. » Dioscore fut forcé de quitter sa place, et s'assit au milieu de l'assemblée. Alors Eusèbe de Dorylée l'accusa d'avoir violé la foi pour établir l'hérésie d'Eutychès. Théodoret, que S. Léon avait rétabli sur son siége, étant entré dans le concile, les évêques d'Égypte, d'Il-

Digitized by Google

lyrie et de Palestine, qui étaient du parti de Dioscore, s'écrièrent : « Miséricorde! la foi est perdue, les canons le chasseut, mettez-le dehors!» Les évêques d'Orient, d'Asie et de Thrace crièrent de leur côté : « Nous avons été forcés, à coups de bâton, de souscrire en blanc la déposition de Flavien, d'Eusèbe et de Théodoret. Chassez les Manichéens! chassez les ennemis de la foi! » Dioscore voulut se défendre, et les Orientaux se mirent à crier : « Chassez le meurtrier Dioscore ! Qui ne sait les actions de Dioscore! » Aux cris des Égyptiens contre Théodoret : « Chassez l'ennemi de Dieu! chassez le juif! » Les Orientaux répliquaient : « Chassez les séditieux! chassez les meurtriers! » Au milieu de tous ces cris, les magistrats eurent beaucoup de peine à obtenir qu'on écouterait avant tout les accusations et les défenses. On reprocha à Dioscore d'avoir retenu la lettre synodale de S. Léon, adressée au concile d'Éphèse, d'avoir juré sept fois de la faire lire et de s'être parjuré; d'avoir chassé les notaires du concile, et de n'avoir fait écrire que les siens. Il fut encore accusé de divers autres crimes : de s'être approprié une grande quantité d'or, léguée aux monastères ou aux hôpitaux, et de l'avoir distribuée à des danseuses et à des comédiens; d'avoir reçu au palais épiscopal, et jusques dans le bain, des femmes de mauvaise vie, entre autres la fameuse Pansophie; de s'être enfin rendu coupable, en Égypte, de concussions et d'une foule d'actes arbitraires. Alors les Orientaux et les Illyriens s'écrièrent trois fois : « Nous avons tous failli; nous demaudons tous pardon. » Voyant la plupart des évêques de son parti l'abandonner pour se ranger du côté des Orientaux, Dioscore s'écria : « J'ai pour moi Athanase, Grégoire et Cyrille. On me chasse avec les Pères. » Les Orientaux ne lui répondirent qu'en criant : « Anathème à Dioscore! » Ainsi se termina la première session du concile. Dioscore refusa de paraître aux suivantes, quoique cité trois fois. Il fut déposé par contumace le 3 octobre 451, et relégué l'année suivante à Gangres en Paphlagonie. Proterius lui ayant succédé sur le siége d'Alexandrie, de grands troubles éclatèrent dans cette ville. Les partisans de Dioscore attaquèrent les magistrats, poursuivirent, à coup de pierre, les soldats qui voulaient appaiser la sédition, et les brûlèrent tout vifs dans l'ancien temple de Sérapis où ils s'étaient réfugiés. Dioscore mourut au lieu de son exil en 454. — DIOSCORE *le Jeune*, neveu de Timothée Elure, succéda (l'an 517) à Jean Nicéote, patriarche hérétique d'Alexandrie. Comme il avait été intronisé par les magistrats, le peuple se sépara de sa communion. Il se fit alors ordonner de nouveau dans l'église de St.-Jean, au milieu d'une sédition dans laquelle Théodose, fils de Callopius, préfet d'Égypte, fut tué. Dioscore fut député à Constantinople pour implorer la clémence de l'empereur irrité contre les meurtriers. Il remplit l'objet de sa mission, et mourut en 519. — DIOSCORE, antipape, fut ordonné par un parti, dans la basilique de Constantin, le 15 octobre 529, après la mort de Félix III. Boniface II avait été élu par un autre parti. Le schisme ne dura qu'environ un mois; Dioscore mourut le 12 novembre suivant. Boniface poussa son ressentiment jusqu'à le faire condamner et anathématiser après sa mort.

V—VE.

DIOSCORIDE, graveur en pierres fines, florissait lors de la décadence

Digitized by Google

des arts en Grèce; il quitta cette contrée célèbre, pour aller s'établir à Rome. Il fut un des plus habiles graveurs de ce genre, et jouit dans cette ville d'une très grande réputation. L'empereur Auguste le chargea de graver son portrait, et ce portrait fut dit-on un chef-d'œuvre, qui excita l'admiration des Romains, autant par la pureté du dessin que par la finesse du travail. Auguste lui fit encore graver son portrait sur un petit cachet dont il se servait pour sceller ses édits. Ces cachets furent nommés des Dioscorides, et les empereurs, excepté Galba, continuèrent à en faire leur sceau. On parle aussi d'un autre portrait d'Auguste, gravé sur un petit cachet, qui obtint les mêmes éloges. Il existe en France une améthyste, sur laquelle est gravée une tête de Solon, où on lit le nom de Dioscoride en caractères grecs. Reste à savoir cependant, si cet ouvrage, qui est très beau, est effectivement de cet artiste, et si ce n'est pas une de ces fraudes assez communes dans le commerce, qui aura engagé l'un des premiers propriétaires de cette pierre, d'y ajouter le nom de Dioscoride, comme celui d'un des artistes qui s'est le plus illustré dans ce genre. P—E.

DIOSCORIDES (PEDANIUS et non PEDACIUS), médecin, né à Anazarbe, ou *Cæsarea Augusta*, en Cilicie, vers le commencement de l'ère chrétienne, a laissé un ouvrage grec très célèbre, sur la *Matière Médicale générale*, tirée des trois règnes de la nature; mais comme c'est le végétal qui fournit le plus de substances, on s'est accoutumé à ranger son auteur parmi les botanistes. Il ne nous est pas parvenu d'autres détails sur sa vie privée, qu'un passage de Suidas et quelques traits épars dans son propre ouvrage. Voici ce que dit Suidas: « Discorides » d'Anazarbe, médecin, surnommé » *Phacas*, parce qu'il avait la figure » marquée de taches en forme de len» tilles, a vécu du temps de Cléopâtre » et d'Antoine. Il a laissé vingt» quatre livres sur les plantes. » Si l'on compare cette phrase avec quelques passages épars de l'ouvrage, on ne les trouvera pas toujours d'accord. L'ouvrage est dédié à un certain personnage nommé *Areus Asclepiades*. On trouve bien un philosophe de ce nom, qui vivait à Alexandrie, et qu'Auguste accueillit favorablement, en lui tendant la main en signe d'amitié, lorsqu'il entra dans cette ville; mais cet Areus avait un ami commun avec Dioscorides, nommé Licinius Bassus, homme d'importance, à ce qu'il paraît, et l'on n'en trouve aucun de ce nom à cette époque; ce n'est que du temps de Néron qu'on voit un Lecanius Bassus, consul. On a supposé qu'il y avait altération dans le texte, et qu'il fallait lire Lecanius. D'après cela, Dioscorides aurait vécu du temps de Néron, et même plus tard. Ce qui appuie cette opinion, c'est qu'on dit que la ville d'Anazarbe ne prit ce nom que du temps de Nerva, et qu'auparavant elle se nommait Gyinda. Saumaise a discuté ces difficultés avec son érudition ordinaire dans ses *Exercitationes Plinianæ;* mais on n'a trouvé d'autres moyens de les résoudre que de supposer deux personnes du nom de Dioscorides, dont l'un a vécu du temps de Cléopâtre et d'Auguste, et l'autre sous Néron. Quelques-uns en ajoutent un troisième; mais dans le fait, il ne nous reste qu'un seul ouvrage, qui ne peut appartenir qu'à l'un des deux, c'est donc le seul qui pourrait nous intéresser. Tout ce que l'on trouve de personnel dans l'ouvrage se réduit à ce que l'auteur, quel qu'il soit, dit: « Qu'en» traîné dès sa jeunesse par le désir de

» s'instruire, il avait parcouru différentes régions pour connaître les diverses substances qui servent à la » médecine. » Par d'autres passages, on apprend que ces pays se réduiseut à l'Asie mineure sa patrie, la Grèce, une partie de l'Italie, et peut-être la Gaule narbonaise. Il ajoute que c'était en menant la vie militaire; mais il nous paraîtrait plus probable qu'il avait suivi les armées comme médecin. Suidas parle d'un *Traité des Plantes* en vingt-quatre livres, et celui que nous avons n'est qu'en cinq livres, suivant les plus anciens manuscrits, et Galien. Depuis on a varié à ce sujet; mais on voit que c'est par l'addition d'un traité particulier, *Alexipharmaca*, qui n'est peut-être pas de Dioscorides, et que l'on a partagé en deux ou trois livres. On répond à cela que cette différence vient de ce que, pour la commodité des recherches, on avait réduit ces ouvrages en forme de Dictionnaire, et qu'alors chacune des lettres de l'alphabet grec formait un livre. C'est en vain qu'on opposerait à cette explication que Dioscorides réprouve expressément l'ordre alphabétique, puisqu'il y a des manuscrits authentiques, notamment celui de Vienne, dont nous parlerons par la suite, et de plus la première version latine qui ait été publiée, qui sont rangés dans cet ordre; enfin le fait le plus certain, c'est qu'au renouvellement des sciences, vers l'époque de l'invention de l'imprimerie, il se trouva plusieurs manuscrits d'un ouvrage, sous le titre de *Peri iatricés ulés*, par Pedanius Dioscorides d'Anazarbe; et comme alors, par un noble élan, on prit à cœur de faire revivre les connaissances des anciens, celui-ci parut un des plus importants, d'autant mieux qu'il était le seul, avec Théophraste, parmi les auteurs qui nous étaient restés des Grecs, qui traitassent des plantes en grand; ils devinrent donc pendant long-temps les seuls guides qu'on voulut suivre pour la botanique; mais Théophraste avait écrit sur ce sujet, en philosophe qui cherchait plutôt à présenter l'ensemble des objets liés entre eux par l'examen des phénomènes de leur existence, qu'à les détailler. Dioscorides, au contraire, les fit passer en revue en les isolant, s'arrêtant plutôt à détailler les vertus médicales qu'on leur attribuait, qu'à examiner leur essence. Aussi attira-t-il plus fortement l'attention des médecins, qui seuls, à cette époque, se mêlaient de la connaissance des plantes; il arriva de là, que, tout en conservant une admiration profonde pour Théophraste, il fut relégué dans le fond des bibliothèques, et qu'un petit nombre d'éditions put suffire aux désirs des curieux; tandis que Dioscorides fut prodigieusement multiplié. L'auteur commence son ouvrage par une préface adressée à son ami, *Areus Asclepiades*, dans laquelle il expose brièvement ce qu'on avait fait avant lui pour faire connaître les plantes, et parle à cette occasion des botanistes qui l'avaient précédé. Il expose ensuite le moyen de recueillir et de conserver les différentes substances dont il parle, et il annonce la division de son traité en cinq livres : on lit six dans quelques manuscrits; mais il dit positivement, dans l'avant-propos du cinquième, que c'est le dernier. Les avant-propos sont adressés, comme la préface, à Areus, et contiennent le sommaire de chaque livre. On a voulu trouver une sorte d'ordre dans la distribution de cet ouvrage; mais au fonds rien de plus confus. Chaque livre est divisé en chapitres, qui portent en titre le nom de la substance dont il traite. L'auteur commence par l'énumération des différents noms qu'on lui donne.

Digitized by Google

Dans les premières éditions ils sont en assez grand nombre, et paraissent fort curieux; car ce sont ceux de peuples dont nous avons perdu les langues. De ce nombre sont ceux des Celtes, des Egyptiens, des Daces, et de ce que Dioscorides nomme les prophètes. On les considérait comme des debris précieux; mais depuis on les a regardés comme supposés, et, sous le nom de *Notha*, on les a relégués à la fin de l'ouvrage. Quelquefois, immédiatement à la suite de ces noms, il se trouve une description de l'objet, mais toujours très courte; d'autres fois il est comparé dans son tout, ou dans ses parties, à quelques autres; mais plus souvent il n'y a aucun moyen de le distinguer des autres, et l'auteur se contente souvent de dire qu'elle est si connue qu'elle n'a pas besoin de description, en sorte que tout l'article est consacré à l'exposition des vertus médicinales; mais sans aucune spécification des doses du remède, ni sans aucune distinction d'âge ni de sexe des malades auxquels il faut l'administrer; de plus, l'auteur, ne remontant jamais aux causes des maladies, parle plutôt en empirique qu'en médecin éclairé. Dans cette énumération de propriétés médicales, il en est certainement qui méritent l'attention; mais il en est beaucoup plus de futiles, soit parce qu'elles ne concernent que des indispositions très légères, soit parce qu'au contraire à des maladies très graves on n'oppose que des remèdes de peu d'efficacité, étant tirés de substances peu énergiques en elles-mêmes, ou appliquées seulement en topiques, ou portées comme amulettes. Quelques-unes de ces dernières sont prescrites pour se concilier l'amour. Cependant en général Dioscorides se montre moins crédule que beaucoup d'autres auteurs anciens, et notamment que Theophraste. On voit, par ces détails, que la botanique est traitée dans cet ouvrage d'une manière bien différente de ce qu'elle l'est maintenant; aussi le regarde-t-on comme très imparfait; et cependant il ne paraît pas que les anciens en eussent de meilleurs, car il n'est pas probable que nous ayons fait de grandes pertes de ce côté. Le plus considérable d'entre eux était celui de Cratévas, et, par les passages qu'on nous en a conservés, il paraît qu'il était au-dessous de Dioscorides: c'était le jugement qu'en portaient les anciens, notamment Galien. Il ne parle jamais de Dioscoride qu'avec de grands éloges. Il déclare positivement qu'il a surpassé tous ceux qui ont écrit avant lui sur les plantes, et il le transcrit littéralement dans beaucoup d'occasions. Cependant il lui reproche de n'avoir pas toujours saisi la justesse des expressions qu'il a employées, et Dioscorides lui-même avoue qu'il a fait plus d'attention aux choses qu'aux mots. En général son style est sans aucune élégance; mais il est clair et précis. Il est un point qui a fort embarrassé les commentateurs, et qui n'a jamais été résolu d'une manière satisfaisante; c'est qu'on est étonné de ce que Pline ne cite jamais Dioscorides, quoique cependant on reconnaisse dans son histoire un grand nombre de passages qui paraissent évidemment transcrits de son ouvrage. Il est certain que Pline, faisant de son propre aveu une compilation, puisait dans toutes les sources qu'il avait à sa disposition; mais pour l'ordinaire il les indique fidèlement. On a cru lever cette difficulté en disant qu'il y avait apparence que Dioscorides n'était lui-même qu'un compilateur, et, qu'écrivant en même temps que Pline, il puisait aux mêmes sources que lui, et que ces deux auteurs ne pouvaient se citer mutuellement; et l'on a présumé que c'était Sextius Ni-

Digitized by Google

ger qu'ils mettaient ainsi à contribution. Effectivement, Pline cite cet auteur dans plusieurs rencontres, et quelques-uns des passages qu'il transcrit sont conformes à ceux de Dioscorides. Celui-ci ne parle de Niger que dans sa préface, et seulement pour lui reprocher quelques erreurs dans lesquels il serait tombé. Il est certain que, quoiqu'il se vaute, dans plusieurs occasions, d'avoir examiné la nature, il est plus souvent copiste qu'auteur original; mais il a été copié à son tour par tous les auteurs qui l'ont suivi, sans compter Galien, dont nous avons déjà parlé. Oribase n'a fait autre chose que de l'abréger et de le ranger en ordre alphabétique. On le retrouve aussi dans les auteurs arabes, notamment dans Serapion le jeune. Deux autres ouvrages sont attribués à Dioscorides, le premier a été réuni au Traité de matière médicale, et en forme les trois derniers livres. Il paraît cependant que c'était un ouvrage distinct, intitulé *Alexipharmaca*. Le premier livre traite des poisons des trois règnes et de leurs remèdes, le second de la rage, des morsures, ou des piqûres des animaux malfaisants, et le troisième, des remèdes qu'il faut leur opposer. Comme Pline et tous les auteurs anciens, il multiplie sans mesure les dangers des poisons, et en général il leur oppose des moyens curatifs bien faibles. Le second ouvrage porte le titre d'*Euporista*, ou des remèdes faciles à se procurer. Il paraît très douteux que cet ouvrage soit réellement de Dioscorides. Au surplus, quel qu'en soit l'auteur, son but était très louable; car il voulait prouver que les remèdes indigènes valent souvent mieux que les drogues qu'on fait venir à grands frais des pays éloignés. L'un des plus anciens manuscrits de Dioscorides, et l'un des plus remarquables est celui que Busbeque apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du seizième siècle. Il est d'une parfaite conservation, écrit en lettres majuscules; mais sans distinction de mots, ce qui le rend très difficile à lire pour ceux qui ne sont pas exercés dans ce genre. Il a été exécuté pour Julia Anicia, fille d'Olybrius, qui a occupé le trône impérial dans le 6ᵉ. siècle. Outre les figures de plantes, il y a des portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, entre autres celui de Dioscorides, représenté deux fois. La ressemblance de ces deux figures a été pour M. Visconti un garant de leur fidélité, et il leur a donné place dans son superbe ouvrage d'Iconologie ancienne. Il existe un autre manuscrit de Dioscorides à la bibliothèque du roi, avec des noms arabes et cophtes, ce qui fait présumer qu'il a été écrit en Egypte vers le 9ᵉ. siècle. Les figures en sont très mauvaises. Saumaise parle de ce manuscrit avec éloge. Les ouvrages de Dioscorides se répandirent beaucoup par l'invention de l'imprimerie, et ils devinrent les fondements sur lesquels s'éleva l'édifice de la botanique, ensorte que même à présent, malgré la supériorité que nous avons acquise par l'examen direct de la nature, presque toute la nomenclature s'en retrouve dans Dioscorides. Il arrive de là qu'en traçant la bibliographie de cet auteur, on développe en même temps les annales de cette science. Le texte grec a été imprimé, pour la première fois, seul, à Venise, par Alde Manuce, 1499, in-fol., avec Nicandre; mais il était plein de fautes. Il reparut dans la même ville, in-4°., 1518; enfin à Bâle, 1519, par les soins de Cornarius, qui le corrigea avec soin. Ce texte reparut ensuite avec les versions lati-

Digitized by Google

nes. Il paraît qu'il en existait une dès les premiers siècles de l'ère chrétienne; car Cassiodore en recommande la lecture à ceux de ses religieux qui n'entendaient pas le grec; mais elle a disparu, et au renouvellement des sciences on n'en connaissait qu'une, écrite en style très barbare, dont un seul exemplaire s'était conservé. Pierre Paduanus en donna une édition avec quelques notes, Cologne, 1478, in-fol°., et à Lyon, 1512. On attribue une autre version à Hermolaus Barbaro; mais il paraît que c'est une erreur, et qu'on a pris pour telle ses corollaires, qui sont plutôt un commentaire ou paraphrase, qu'une traduction. Nous avons partagé cette erreur dans l'article Barbaro. Jean Ruell donna une nouvelle version, Paris, 1516, en huit livres. Pendant le reste de sa vie il s'occupa à la perfectionner, et il en avait préparé une nouvelle édition, qui parut en 1537, l'année même de sa mort. Goupil, médecin et habile helléniste, y joignit un texte grec, qu'il corrigea avec soin. Cette édition parut à Paris, 1549, in-8°. C'est une des meilleures et surtout la plus commode. Gautier Riff fit réimprimer cette même version, en latin seulement, en y joignant les figures qu'Egenolphe avait fait faire pour l'*Hortus sanitatis*, Francfort, 1549, in-fol°. Ces figures, quoique grossièrement exécutées, représentent assez fidèlement la nature; mais on sent que c'est presqu'au hasard qu'elles sont rapportées à Dioscorides. On peut dire la même chose des figures de Fuchs, réduites à Lyon au quart de leurs dimensions pour une édition de cet auteur, faite par Arnoullet, et que ce libraire appliqua à une édition de la même version, avec des notes faites par un médecin qui ne se fait connaître que par les lettres initiales H. B. P. Nous présumons que c'est Bruyerin Champier. Enfin elle fut adoptée par Mathiole, avec quelques corrections, ce qui la multiplia prodigieusement. La troisième version est celle de Marcellus Virgilius Adriano, Florence, 1518, avec le texte grec, qu'il dit avoir corrigé sur 5 manuscrits. Il en a paru ensuite 5 éditions, dont la dernière, et par conséquent la meilleure, est celle de Jean-Antoine Sarrasin, (Francfort), 1598, in-f.; elle est dédiée à Henri IV, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle est sous le privilége de l'empereur d'Allemagne. L'éditeur y joignit l'*Euporista*, dont la première version, entreprise par Moibauus, avait été donnée par Gesner en 1565. Telle est donc la suite des différentes versions qui ont été faites; au reste les traductions sont nombreuses dans toutes les langues, excepté en anglais. Parmi ceux qui ont cherché à expliquer Dioscorides, Mathiole se fit, dans le seizième siècle, une réputation collossale par ses commentaires (pour le détail des éditions, *Voy.* les articles Anguillara, Maranta et Mathiole); mais c'est avec peu de succès que Cornelius Petri voulut expliquer Dioscorides en Flandre, dans ses *Annotationes in Dioscoridem*, Anvers, 1553. Si ses trois compatriotes, Dodonée, Clusius et Lobel, ne furent pas plus heureux dans les efforts qu'ils firent pour déterminer les plantes de Dioscoride, ils rendirent du moins des services positifs à la science, en signalant, par de bonnes descriptions et des figures très correctes, les plantes qu'ils découvraient; il en fut de même des allemands Fuchs, Tragus et Cordus. A partir du moment où l'on suivit cette marche, les travaux qu'on entreprit sur Dioscorides ne furent plus que des accessoires. Tournefort conserva la majeure partie des noms

antiques, mais sans s'embarrasser qu'ils se rapportassent aux plantes de Dioscorides. Linné changea quelquefois assez légèrement sa nomenclature, mais en faisant encore moins d'attention à Dioscorides, au point que, prenant de ses noms qu'il regardait comme vacants, soit parce qu'on n'avait pu les rapporter à aucune plante connue, soit qu'elle en eût changé en passant dans d'autres genres, il les transporta à des plantes de l'Inde ou du Nouveau-Monde. C'est ainsi que le nom de celui *stychnos*, qui était d'une herbe de la Grèce, a été donné à des arbres de l'Inde. Ainsi, dans l'état actuel de la botanique, il ne nous reste de Dioscorides qu'une partie des noms qu'il a employés; car, si l'on en croit Tournefort, sur les 600 plantes dont a parlé Dioscorides, et les 400 de plus qu'on trouve dans Théophraste, c'est à peine si on en reconnaît avec pleine certitude quatre-vingts à cent. Suivant lui, on ne pouvait espérer de recouvrer le reste qu'en parcourant les pays qu'avaient habités ces auteurs, et il témoignait vivement le désir qu'un savant botaniste se transportât en Orient. Louis XIV le choisit lui-même pour réaliser ce projet; mais, emporté par une mort prématurée peu de temps après son retour, il ne put faire part au public des découvertes qu'il avait faites. Sibthorp n'avait pas été plus heureux, ayant laissé inédits les nombreux matériaux recueillis dans son voyage en Grèce. Quand sa *Flora græca*, publiée après sa mort par M. Smith, sera complète, il ne restera que peu de difficultés sur les plantes de Dioscorides et des anciens. Suivant M. Sprengel, nous sommes plus près de les connaître qu'on ne le croit communément, car, dans son *Historia rei herbariæ* (1807), il les a presque toutes rapportées à des genres connus maintenant. Plumier a donné, en l'honneur de Dioscorides, le nom de Dioscoræa au genre qu'il a formé en Amérique de plusieurs plantes, parmi lesquelles se trouve l'*igname*, dont la racine fournit un bon aliment. D. P—s.

DIOTOGÈNE, comme le dit M. Heeren dans sa dissertation, *De fontibus Stobaei*, est du nombre des philosophes pythagoriciens dont Stobée a mis les ouvrages à contribution. Il avait écrit *sur la sainteté*, et *sur la royauté*. Ces deux traités sont cités par Stobée; et le morceau qu'il a extrait du second est particulièrement remarquable : on le trouve dans le discours quarante-six. Ainsi que tous les pythagoriciens, Diotogène s'est servi de la langue dorique. Les circonstances de sa vie ne sont point connues. B—ss.

DIPÈNE, sculpteur grec, frère de Scyllis, avec lequel il fit tous ses ouvrages, était né dans l'île de Crète, et florissait vers la 60e. olympiade, 540 ans avant J.-C. Suivant quelques opinions, ces deux sculpteurs étaient fils de Dédale; Pausanias en parle seulement comme de ses élèves. Winckelmann les croit postérieurs à Dédale; ou ne peut expliquer autrement comment Tectée et Angelion, disciples de Dipène et de Scyllis, ont été les maîtres de Callon d'Egine qui vivait vers la 87e. olympiade. Quoi qu'il en soit, on regarde Dipène et Scyllis comme les premiers qui aient employé le marbre pour la sculpture et comme les fondateurs de la célèbre école de Sicyone. Les Sicyoniens les avaient appelés dans leur ville pour faire les statues de leurs Dieux, mais Dipène et Scyllis, ayant éprouvé quelques mécontentements, laissèrent ces ouvrages imparfaits et se retirèrent en Étolie. Peu de temps après, le pays de Sicyone

éprouva une grande disette; l'oracle consulté répondit qu'elle cesserait si Dipène et Scyllis achevaient les statues des Dieux. A force de prières et de présents on parvint à obtenir qu'ils reprendraient leurs travaux : c'étaient les statues d'Apollon, de Diane, d'Hercule et de Minerve. Ils employaient le marbre de Paros; les villes d'Ambracie, d'Argos et de Cléone étaient remplies de leurs ouvrages : on remarquait dans cette dernière ville la statue de Minerve; dans celle d'Argos, les statues de Castor et de Pollux, de leurs fils Anaxis et Mnasinos, et d'Hilaire et Phœbé, mères de ces jeunes princes; à Tirynthe, la statue d'Hercule, toutes de la main de Dipène et de Scyllis. Ils formèrent aussi de nombreux élèves, entre autres Tectée et Angelion qui firent l'Apollon de Délos, Léarque de Rhegium de qui on voyait à Chalcis une ancienne statue de Jupiter, en bronze, dont les diverses parties avaient été rapportées et non pas fondues d'un seul jet; Doryclidas, de Lacédémone, qui s'était fait distinguer par une statue de Thémis; Medon frère de Doryclidas; Dontas leur compatriote, de qui les ouvrages se voyaient à Olympie dans le trésor des Mégariens; Théocle aussi lacédémonien, qui avait fait en bois de cèdre, pour les Epidamniens, Hercule et le Dragon enveloppant l'arbre des Hespérides. La plupart de ces ouvrages et ceux de Dipène et de Scyllis subsistaient encore au temps de Pausanias.

L. S—E.

DIPHILE, poète comique grec, un peu plus jeune que Ménandre, fut son contemporain. Il était de Sinope, et florissait dans la 118e. olympiade. Il avait composé cent comédies. On trouve dans Fabricius, d'après Athenée, Harpocration, Stobée et autres, le titre de 46 de ces pièces : les *Adelphes*, le *Marchand*, les *Faiseurs de Funérailles*, etc. Térence dans ses *Adelphes*, Plaute dans sa *Casina* et dans son *Rudens*, ont imité des comédies de Diphile. Parmi les pièces de Plaute qui sont perdues, il y en avait une troisième qu'il avait tirée du même auteur. Clément d'Alexandrie cite Diphile. Il ne nous est parvenu de lui que de très-courts fragments qu'on trouve dans les recueils de G.-Morel, d'Hertelius et de Grotius. M. Coupé a donné une traduction de ces fragments dans le tom. V de ses *Soirées littéraires*. — Un autre DIPHILE, qui écrivit avant Eupolis, s'était aussi adonné à la comédie. — Un autre DIPHILE avait composé quelques tragédies. Cicéron lui reproche d'avoir maltraité *Pompée*. Quoique grec, ce Diphile paraît avoir écrit en latin. — Vitruve parle d'un DIPHILE qui avait composé une *mécanique*. — DIPHILE de Laodicée écrivit sur le poëme de Nicandre, intitulé : *Theriaca*. A. B—T.

DIPLOVATAZIO (THOMAS), jurisconsulte, né en 1468 dans l'île de Corfou, était encore enfant lorsque ses parents l'emmenèrent en Italie. Il fit ses premières études à Naples, sa philosophie à Salerne, et se rendit ensuite à Bologne, dont l'université était alors très célèbre. Il apprit le droit ecclésiastique de Corsetti, et le droit civil de Jason. Ses progrès sous ces habiles maîtres furent si rapides, que la duchesse Camille Sforce le nomma lieutenant au tribunal de Pésaro, quoiqu'il eût à peine atteint sa vingtième année; mais son désir de continuer à s'instruire lui fit refuser cet emploi, et ce ne fut qu'en 1492, après avoir pris ses degrés à Ferrare, qu'il consentit à remplir les fonctions d'avocat fiscal au tribunal de Pésaro. Les révolutions successives

qu'éprouva le gouvernement de cette ville ne l'atteignirent point : universellement chéri pour ses talents et son intégrité, il semblait forcer l'envie même à le respecter; mais ayant manifesté publiquement ses regrets de la mort de Collenuccio, assassiné par ordre de Jean Sforce (*V.* COLLENUCCIO), il se crut obligé de chercher un asile contre la colère de ce prince. Il en trouva un à Gubio, où sa réputation et l'appui du pape Jules II lui méritèrent un emploi supérieur à celui qu'il avait perdu. En 1517 il se retira à Venise, où il donna des leçons de droit civil qui furent suivies d'un grand nombre d'auditeurs. Cependant les habitants de Pésaro le pressaient vivement de retourner parmi eux ; il céda à leurs instances en 1532, et peu de temps après il reçut une preuve éclatante de leur estime, par le choix qu'ils firent de sa personne pour la place de gonfalonier. Pendant son exercice il mit dans un nouvel ordre les réglements de cette ville, et y en ajouta plusieurs. Ce grand jurisconsulte mourut le 29 mai 1541, dans un âge avancé. Il avait composé plusieurs ouvrages ; mais la plupart ne sont point parvenus jusqu'à nous. I. *De præstantiâ doctorum sive de claris jurisconsultis*; on n'en possède que des fragments. Fabricius a inséré la *vie de Barthole*, qui en faisait partie, dans le XIIe. tome de la *Bibl. græca* (p. 555-563). II. *De vicariis S. Sedis et imperii*. III. *De libertate et privilegiis venetiorum*. IV. *Synopsis juris græci*. V. *De jure græcorum libri tres*. VI. *Ad novellas*. VII. *In IV controversias græcorum*. VIII. *Notæ ad sententias synodales*. IX. *Ethesis canonum apostolorum*. Ces différents ouvrages sont perdus. X. Une *Chronique* en latin, contenant l'histoire de Pésaro, depuis sa fondation à l'année 1356. Annibal degli Abati Olivieri, qui avait vu cette chronique, dit qu'elle suppose une immense lecture, des recherches infinies et un esprit très judicieux. Tiraboschi souhaitait que quelque savant se chargeât de la mettre au jour. Olivieri a publié *la vie de Diplovatazio*, Pésaro, 1771 ; et a recueilli à la suite les fragments existants de son Traité *de Præstantiâ doctorum*.

W—s.

DIPPEL (JEAN-CONRAD), philosophe et chimiste allemand, moins connu par ses découvertes dans les sciences naturelles que par les égarements de son esprit, naquit, en 1673, au château de Frankenstein, à une lieue de Darmstadt. La vivacité de son génie plein de feu, et son insatiable curiosité se développèrent dès son enfance. Admis à seize ans à l'université de Giessen, il surpassa bientôt tous ses compagnons, et les éloges que lui attirait son érudition précoce enflèrent tellement son esprit naturellement orgueilleux, qu'il s'habitua bientôt à ne voir d'autres bornes au possible que celles de son intelligence. Son père, qui était ministre luthérien, le destinait à suivre la même carrière, et lui fit étudier la théologie : le jeune Dippel s'y distingua d'abord par la subtilité de sa dialectique, et fut bientôt l'un des plus fermes appuis des *orthodoxes* contre les *piétistes*, deux partis qui divisaient alors cette école en Allemagne. Comme il cherchait moins à découvrir la vérité qu'à triompher dans la dispute, il changea plusieurs fois de parti, et finit par écrire contre les protestants son *Papismus protestantium vapulans*, qui souleva contre lui tous les théologiens de l'université de Giessen, ce qui le détermina à renoncer à cette carrière. Il avait été reçu maître ès-arts en 1693, et, pour donner plus d'éclat à sa réception, il

chercha pour sa thèse le sujet le plus extraordinaire, et se décida enfin pour le néant, *de nihilo*. La pompe qu'il voulut donner à cette cérémonie ayant épuisé la modique fortune de ses parents, il ne put attendre la vacance d'une chaire à Giessen, qui paraissait faire l'objet de son ambition, et se contenta pendant quelque temps d'un emploi obscur de régent dans les campagnes de l'Odenwald. Cette vie tranquille ne pouvant convenir à son caractère bouillant, il parcourut l'Allemagne cherchant à répandre ses systêmes théologiques et philosophiques à Strasbourg, à Darmstadt, à Wittemberg, etc. Dégoûté enfin de la théologie il se tourna, en 1698, du côté de la médecine et de l'alchimie, lut tous les livres hermétiques qu'il put se procurer, et se crut enfin possesseur du secret d'une *teinture* qui devait lui faire assez d'or pour payer un bien de cinquante mille florins qu'il avait acheté à crédit, et dans lequel il comptait travailler avec plus de tranquillité, avec quelques amis, à ses expériences hermétiques. Un coup de feu trop fort ou quelque autre accident fit éclater la cornue, la teinture qui était en digestion depuis huit mois, fut perdue et il fut obligé de recommencer sur nouveaux frais. Poursuivi par ses créanciers, il se rendit à Berlin, en 1704, y ralluma ses fourneaux, et ayant surpris la confiance de quelques riches adeptes, y continua pendant trois ans ses expériences. Il travailla quelque temps en société avec le fameux J. G. Rosenbach, s'occupa aussi de la chimie pharmaceutique, et fit grand bruit de la découverte de son *huile animale* (1) qu'il donna comme une panacée universelle, et qui a été quelquefois employée avec succès dans l'épilepsie, contre le ver solitaire, etc. On la trouve encore dans plusieurs pharmacopées. Son *élixir acide*, dont on a dans la suite modifié la composition de différentes manières, eut aussi beaucoup de réputation; mais la découverte la plus utile qu'on lui doive, quoiqu'il ne l'ait faite que par hasard, est celle du bleu de Prusse; (Prussiate de potasse). Diesbach, fabricant de couleurs, qui travaillait quelquefois à son laboratoire, ayant besoin d'un alkali fixe pour précipiter en rouge une décoction de cochenille avec de l'alun et du sulfate de fer, afin de faire de la laque dite de Florence, Dippel n'ayant pas d'autre alkali sous la main, lui donna du sel de tartre (tartrate de potasse), sur lequel il avait plusieurs fois distilé son huile animale. Le précipité, au lieu de laque, donna un beau bleu. Cette découverte, dont le procédé ne fut rendu public qu'en 1724, a produit une branche assez importante de commerce, et a fourni à la peinture une des couleurs les plus employées: Dippel n'en sentit pas d'abord l'importance, et n'y donna pas de suite. Livré aux rêveries de Paracelse et de Van-Helmont, et continuant par intervalle de répandre ses idées théologiques et philosophiques, il fut emprisonné, en 1707, comme escroc, et on trouva dans ses papiers la preuve d'une correspondance qu'il entretenait dans le camp des Suédois. La protection du maréchal comte de Wittgenstein le fit néanmoins relâcher au bout de huit jours; mais ayant eu avis qu'on devait l'arrêter de nouveau, il se déguisa en officier suédois et se retira en Hollande, s'y livra tout de bon à la médecine, et se fit recevoir docteur à Leyde en 1711. Sa thèse inaugurale: *De vitæ animalis morbo et medicina*, outre un éloge exagéré

(1) Il la composait en distillant de la corne de cerf, mais on peut l'obtenir de toutes sortes d'os.

des vertus de son huile animale, renferme des opinions singulières qui suffisent pour prouver combien ses connaissances médicales étaient superficielles. Il avait obtenu le droit de bourgeoisie à Amsterdam, et acquis une maison près de Maarsen, sur la route d'Utrecht. Il paraît qu'il pratiqua la médecine avec assez de succès, mais les poursuites de ses créanciers, et la hardiesse de ses écrits théologico-philosophiques l'obligèrent, en 1714, de se réfugier successivement à Altona et à Hambourg. Arrêté, en 1719, par ordre de la cour de Danemark, il fut conduit au vieux château de Hammershus dans l'île de Bornholm. Le gouverneur lui laissa la liberté de traiter quelques malades; de recevoir des visites, et de se livrer encore à ses travaux littéraires. Quelques petites figures d'or, trouvées dans cette île, exercèrent aussi sa plume. Jacob de Melle ayant publié une dissertation pour établir que c'étaient d'anciennes idoles des Scandinaves, Dippel en publia une pour le refuter et crut y voir des antiquités égyptiennes. Cette dissertation, imprimée à Hambourg en 1725, ne fait pas honneur à sa critique. Relâché au mois de juin de la même année, à la prière de la reine de Danemark, il se rendit à Cimbrishamn et à Christianstadt en Scanie, où un négociant nommé Hofmeister, et passionné pour l'alchimie, le garda chez lui un an et demi. A la recommandation de quelques courtisans, Frédéric roi de Suède le fit venir à sa cour pour le guérir d'une indisposition dont ses médecins ne pouvaient le débarrasser. Il arriva à Stockholm au commencement de l'an 1727, et y fut reçu avec la plus grande distinction. Si l'on en croit une de ses lettres, ses ouvrages y étaient fort recherchés et on les traduisait en suédois; le bruit courait qu'on lui destinait l'archevêché d'Upsal, et il se proposait, après un petit voyage à Pétersbourg, de se fixer définitivement en Suède : mais s'étant voulu mêler d'intrigues politiques, et ayant soulevé le clergé contre lui par ses écrits théologiques, il fut obligé de quitter Stockholm à la fin de la même année, s'arrêta près d'un an à Copenhague, et revint en Allemagne, où il passa le reste de ses jours en jouant toujours le même rôle. Le bruit de sa mort s'étant répandu, il publia, en mai 1733, un pamphlet dans lequel il annonçait au monde qu'il ne devait mourir qu'en 1808; mais il fut trouvé mort dans son lit, au château de Witgenstein, le 25 avril 1734. Ses ouvrages sont au nombre de soixante-dix, on en peut voir les titres dans l'histoire des savants hessois, par Striedel (en allemand). La plupart sont des traités de controverse qu'il publia sous le nom de *Christianus Democritus*. Son *Chemin ouvert pour la paix entre Dieu et les hommes* (en allemand), Amsterdam, 1709, in-8°., a été publié de nouveau avec la collection de ses principaux écrits, Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4°., avec son portrait, qui passe pour n'être pas bien ressemblant, et un abrégé de sa vie qui est plutôt un panégyrique. Celle qu'a publiée J. C. G. Ackermann à Leipzig, 1781, in-8°., est plus détaillée sans être plus impartiale. On en a une plus exacte, par H. W. H. (Jean-Guillaume Hoffmanns), Darmstadt, 1782, in-12. Mais on trouve encore d'autres détails dans l'histoire des savants hessois, par Striedel, et dans l'histoire de la folie humaine par Adelung. Tous ces ouvrages sont en allemand. C. M. P.

DIRATZOU-BAGHDASSAR, savant arménien du 17e. siècle, né à

Constantinople, s'appliqua à l'étude de l'histoire et des langues turque, persane et grecque. Ayant hérité des manuscrits de son ami Eremia Tchebleby, il les avait mis en ordre, et se proposait de les publier, lorsqu'il mourut vers 1719. Ces écrits, dont les deux premiers se trouvent à la Bibliothèque du roi, sont: I. *Histoire de la révolution de Constantinople en 1703*; II. *Vie d'Avedick, patriarche arménien, surnommé le cruel;* III. *Abrégé historique des rois d'Arménie, des dynasties haïkienne, arsacide, pacratide et rupénienne.* — Un arménien du même nom se distingua dans le 18e. siècle par ses connaissances grammaticales et ses talents en poésie. Il a laissé une *Grammaire arménienne* et un *recueil de poésies*, imprimés à Constantinople. Z.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, ayant été précepteur du frère de Thomas du Fossé, eut occasion de se lier d'amitié avec les solitaires de Port-Royal. Il accompagna à Rome en 1672 le cardinal d'Estrées; il s'y trouvait lorsque la reine de France fit demander au pape un décret sur la conception immaculée, et il composa à cette occasion un écrit pour prouver qu'il était sage de s'abstenir de prononcer sur cette matière. Diroys obtint un canonicat à Avranches. Il se brouilla avec les habitants de Port-Royal, dont il combattit les opinions par quelques écrits qui sont sans intérêt aujourd'hui, mais qui ne restèrent pas sans réponse dans le temps. Diroys était lié avec Richard Simon, qui lui trouvait de l'érudition et du bon sens. Il est mort vers 1691. On a de lui *Preuves et Préjugés pour la religion chrétienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4°. Cet ouvrage a eu, dit-on, l'approbation de tous ceux qui l'ont lu. On lui attribue généralement, dans l'*Histoire de France avant Clovis*, par Mézerai, *le livre quatrième concernant l'état de la religion et la conduite des églises dans les Gaules jusqu'au règne de Clovis*, qui, dans quelques éditions de cet ouvrage, fait le livre cinquième. On croit aussi que ce fut sur les mémoires de Diroys et de Jean de Launoy que Mézerai a composé les *Sommaires de l'Histoire ecclésiastique* qu'il a placés à la fin de chaque siècle de son *Abrégé chronologique*. A. B—T.

DISCRET (L... C...) est le nom sous lequel est connu l'auteur d'*Alizon, comédie dédiée aux jeunes veuves et aux vieilles filles*, 1637, in-8°.; 1644, in-8°.; 1664, in-12. Dans cette dernière édition on lit: *Dédiée ci-devant aux jeunes veuves, et aux vieilles filles, et à présent aux beurrières de Paris.* Les frères Parfait pensent que le nom de *Discret* est un pseudonyme. Ce qui pourrait appuyer leur opinion, c'est que l'auteur a eu l'indiscrétion de donner dans cette comédie l'histoire de la veuve d'un pauvre bourgeois de Paris. La *Bibliothèque du théâtre français* attribue au même auteur *les Noces de Vaugirard ou les Naïvetés champêtres, pastorale en cinq actes et en vers*, 1638, in-8°., sur le frontispice de laquelle on lit les initiales L. C. D. A. B—T.

DISDIER (Henri-François-Michel), renommé comme habile professeur particulier d'anatomie, était membre de l'académie de chirurgie de Paris. Il naquit à Grenoble, en 1708. Après avoir étudié les principes de la chirurgie, dans cette dernière ville, il passa quatre ans aux écoles de Montpellier, et suivit ensuite l'excel-

lente pratique des hôpitaux de Lyon. A l'âge de 30 ans, Disdier vint à Paris pour ajouter la dernière perfection à ses connaissances. Il ouvrit, dans sa maison, des cours élémentaires, qui furent constamment suivis par les élèves en chirurgie, à l'instruction desquels il donnait un soin particulier. L'académie de peinture, dite de *St.-Luc*, le choisit pour son professeur d'anatomie. Il se fit une haute réputation dans ce genre d'enseignement : les leçons d'anatomie propres aux peintres, demandent une intelligence particulière, et réclament un plan différent de celles que suivent les médecins. Par exemple, l'ensemble des os qui forment la face, a dans sa configuration, infiniment variée, un caractère général propre à chaque âge. Un enfant n'a pas la tête figurée comme il l'aura dans la jeunesse ; elle change imperceptiblement avec le temps, et le vieillard ne ressemble point à ce qu'il était dans l'âge viril. Faute de cette connaissance, un peintre, d'ailleurs très habile, mais travaillant d'imagination, manquera son sujet, s'il croit donner à une tête le caractère de la vieillesse, en ridant la peau et lui faisant faire des plis sur la même base qui lui a réussi en peignant le jeune homme. Voilà ce que Disdier savait si bien distinguer dans ses leçons aux peintres. Il était, en outre, habile chirurgien. Il a publié sur l'anatomie, plusieurs livres élémentaires qui eurent, dans le temps, un grand succès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire exacte des os*, in-12, avec figures, Lyon, 1738, Paris, 1767. Ce n'est qu'un abrégé, fort bien fait, de l'ostéologie de Winslow. II. *Traité des bandages*, in-12, Paris, 1741, 1754. Nous avons, aujourd'hui, des ouvrages bien supérieurs en ce genre, particulièrement celui de M. le professeur Thillaye, et le bel article *Déligation*, dont M. Percy a enrichi le Dictionnaire des sciences médicales. III. *Sarcologie ou Traité des parties molles*, Paris, 1751, 2 vol. in-12 ; IV. *Exposition exacte*, ou *Tableaux anatomiques*, Paris, 1758, in-fol. Cet ouvrage renferme des réflexions intéressantes sur les hernies et sur quelques points d'accouchements. Disdier a enseigné jusqu'à la fin de ses jours ; il mourut le 7 mars 1781, à l'âge de soixante-treize ans. F—R.

DISNEY (JEAN), né à Lincoln en 1677, entra dans l'école de jurisprudence de *Middle-temple* à Londres, moins dans la vue de s'attacher au barreau que pour acquérir des connaissances utiles. Son père lui ayant laissé en mourant un bien assez considérable, il vint y résider, et y remplit les fonctions de juge de paix avec une intégrité et une fermeté qui lui concilièrent le respect plus que l'amour de ses concitoyens. Quoiqu'il eût été élevé dans les principes des protestants *dissenters*, il prit les ordres à l'âge de plus de quarante ans, dans l'église anglicane, obtint divers bénéfices, et fut nommé, en 1722, vicaire de Ste.-Marie de Nottingham, où il mourut en 1730. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, et entre autres : I. *Flora*, poëme, imprimé à la tête de la traduction anglaise des Jardins de Rapin, par Gardiner, in-8°., 1705. II. Deux *Essais sur l'exécution des lois contre l'immoralité et la profanation*, etc., publiés successivement en 1708 et en 1710, in-8°. III. *Généalogie de la maison de Brunswick Lunébourg*, 1729. On a trouvé dans ses papiers des matériaux pour un ouvrage immense, qu'il se proposait de donner sous le titre de *Corpus legum de moribus reformandis*. X—s.

DISTELMEYER (LAMBERT), ministre d'état brandebourgeois, naquit à Leipzig en 1522. Philippe Melanchthon lui avait prédit dans sa jeunesse qu'avec le temps il arriverait à quelque chose de grand, s'il s'appliquait à l'étude des lois et à l'éloquence. Son penchant le porta d'abord à la théologie, et il acquit une connaissance profonde du grec et de l'hébreu; mais à l'âge de vingt ans il s'adonna entièrement à la jurisprudence. Son mérite ne tarda pas à être connu, il obtint des emplois honorables auxquels il renonça, pour instruire la jeunesse dans la science qu'il possédait. Le cardinal Granvelle lui offrit ensuite une place importante à la cour de Charles-Quint; les ducs de Saxe-Weymar voulurent l'engager à leur service, il refusa ces propositions. Cependant il écouta celles de Joachim II, électeur de Brandebourg, et alla avec sa famille s'établir à Berlin, où son zèle et sa fidélité lui acquirent la bienveillance du prince et l'estime du public. La considération dont il jouissait ne fit que s'accroître par le succès des missions qu'on lui confia, et des affaires dont on le chargea. Il contribua en 1551 à faire élire le margrave Frédéric, archevêque de Magdebourg; il contribua à la rédaction du traité de Passau. Ses services furent récompensés en 1558, par la dignité de chancelier, dont il remplit les fonctions avec une assiduité exemplaire. En 1574, il alla recevoir à la frontière Henri d'Anjou, élu roi de Pologne; l'année suivante il accompagna l'électeur Jean George à Prague et à Ratisbonne, et en 1582 à la diète d'Augsbourg. La Marche de Brandebourg lui est redevable de l'accroissement de sa population et de son industrie, par l'empressement qu'il mit à accueillir les habitants des Pays-Bas qui fuyaient la tyrannie de Philippe II. Ses travaux multipliés et ses nombreux voyages lui causèrent une maladie dont il mourut le 12 octobre 1588. Il eut pour successeur dans sa place, un de ses fils. Il avait commencé un projet de Code (*Landrecht*), pour la Marche de Brandebourg; son fils continua ce travail, mais il ne put l'achever. La *Vie* de Distelmeyer a été écrite par J. P. Gundling, 1722, in-8°. E—s.

DITHMAR (JUSTE-CHRISTOPHE), né à Rothembourg, dans la Hesse, le 13 mars 1677, commença ses études chez son père, et alla les continuer à Marbourg sous Otton et sous Tilemann. Ce dernier lui procura la place de gouverneur des jeunes barons de Morrien, place qu'il conserva pendant deux ans; il alla ensuite à Leyde, où il s'acquit tellement l'amitié de Perizonius, que, sur la recommandation de ce savant, on lui offrit une place de professeur qu'il refusa cependant. A la sollicitation de la famille Danckelmann dont il avait accompagné un fils à Leyde, il vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où, après avoir été professeur d'histoire, puis du droit naturel, il fut choisi, en 1727, pour donner des leçons pour préparer les élèves à la direction des domaines et des finances de l'état. Il était depuis longtemps conseiller de l'ordre de St.-Jean et agrégé à la société royale de Berlin; il est mort le 13 mars 1737. On lui doit: I. *Vita Gregorii septimi romani pontificis*, Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-8°.; II. *Dissertationum academicarum atque exercitationum varii ex jure publico, naturali et historiâ desumpti argumenti, Sylloge*, 1737, in-4°. Ces dissertations avaient paru séparément dans le même format, et parmi elles on remarque: 1°. Celle *De veterum Germanicorum defectu*, qui

avait paru en 1713; 2°. *Dissertatio historico-ecclesiastica in Fl. Josephi testimonium de Christo*, qui date de 1715; 3°. celle *De origine juris publici Germanici*, qui est de 1719. III. *Taciti de situ, moribus et populis Germaniæ libellus, cum perpetuo et pragmatico commentario*, in-8°., 1726; IV. une continuation de l'histoire de Malte de l'abbé de Vertot, pour la partie allemande (en allemand); V. une édition avec des notes des *Annales Cliviæ*, de Werner Teschenmacher, Francfort-sur-l'Oder, 1716, in-fol. A. B—T.

DITMAR, historien de l'Allemagne septentrionale, né en 978 de Sigefroi, comte de Waldeck, mourut le 1er. décembre 1018. L'empereur Henri II l'avait nommé en 1005 à l'évêché de Mersebourg. En 1018 il commença à écrire en latin la chronique qui comprend en huit livres l'histoire des empereurs d'Allemagne Henri Ier., Othon Ier., II, III et Henri II; il continue son récit jusqu'à la fin de l'année 1018, qui est celle de sa mort. Sa chronique fut d'abord publiée à Francfort en 1580, in-fol., par Reineccius, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Dresde; c'est cette édition que l'on a suivie dans la traduction allemande de Leipzig, 1606, et dans l'édition de Helmstadt, 1667, in-4°. Leibnitz s'étant procuré un manuscrit beaucoup plus complet par le moyen du P. Papebroch, l'inséra dans son grand recueil intitulé : *Scriptores rerum Brunswicensium*, Hanovre, 1707, in-fol., tom. I, sous ce titre : *Ditmarus restitutus*. Dans son introduction, §. 29, Leibnitz rend compte des différences qui se trouvent entre son édition et les précédentes. « Ditmar, ajoute-t-il, » a un style dur et souvent obscur; » il n'en est pas moins précieux pour » l'histoire, parce qu'il est le seul qui » nous ait conservé la mémoire des » événements arrivés de son temps. » Sans lui nous ignorerions ce qui » s'est passé en Allemagne et sur» tout en Saxe dans le dixième et au » commencement du onzième siècle. » C'est par lui seul que nous con» naissons les antiquités de la Mis» nie, et sans lui l'ancienne histoire » des Slaves, des Polonais et des » Hongrois ne présenterait que des » lacunes et peu de matériaux pour » les remplir. » A la fin de la chronique Leibnitz a publié une Vie de Ditmar, qui fut écrite peu après la mort de ce prélat, par l'auteur qui a composé la chronique des évêques de Mersebourg. La chronique de Ditmar a paru à Dresde en 1790, traduite en allemand par Ursinus, qui par le moyen du manuscrit de Dresde, a corrigé plusieurs fautes qui se rencontrent dans l'édition de Leibnitz (1). G—Y.

DITMAR (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie à Berlin, naquit dans cette ville, en 1734, et y mourut le 7 juillet 1791. Ses principaux ouvrages sont : I. *De methodo, quâ Historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4°.; les suivants sont en allemand; II. *Description de l'ancienne Egypte*, Nuremberg, 1784, in-8°.; III. *Sur l'Etat du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham, jusqu'à la sortie d'Egypte*, Berlin, 1786, in-8°.; IV. *Histoire des Israélites, jusqu'à Cyrus, avec un supplément qui contient l'Histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes*,

(1) Une nouvelle édition latine de la Chronique de Ditmar a été donnée par Jean Augustin Wagner, Nuremberg, 1807, in-4°. L'éditeur a consulté le manuscrit de Dresde, celui de Bruxelles, et les savantes observations de Ursinus, Kinderling et Wedekind. A. B—T.

des Babyloniens, *des Perses*, *des Lybiens*, *des Phrygiens*, *des Hellènes*, *des Pélasges et d'Osiris*, ibid., 1788, in-8°.; V. *sur les Peuples anciens du Caucase, Patrie des Chaldéens et des Phéniciens*, seconde édition, *ibid.*, 1790, in-8°. G—y.

DITMER ou DITMAR (JEAN), graveur au burin, né dans les Pays-Bas, vers 1558, a gravé d'après Martin de Voss et quelques autres maîtres flamands; son style de gravure tient de celui de Corneille Cort, dont il n'a pourtant pas la correction. L'estampe la plus estimée de cet artiste, représente le Christ assis sur les nues, entouré d'anges qui tiennent les instruments de sa passion, et des emblêmes des quatre évangélistes, d'après Michel Coxcie, 1574, grand in-fol. Ditmer mourut à Anvers, en 1603. — Deux autres artistes du même nom se sont aussi distingués en Danemark, comme peintres de portraits, et leurs ouvrages ont été gravés. A—s.

DITTERS DE DITTERSDORF (CHARLES), célèbre compositeur allemand, naquit à Vienne en 1739, et reçut une éducation soignée. Dès l'âge de sept ans, il montra une passion extraordinaire pour la musique, et se forma à l'école des premiers violons de l'Allemagne. Un *solo* qu'il exécuta sur cet instrument, dans une musique d'église, excita l'admiration de tous les auditeurs; le fameux cornisteHobaczek, qui était présent, prit Ditters en affection et le recommanda si fortement au prince de Hildburghausen, auquel il était attaché, que ce prince reçut le jeune artiste au nombre de ses pages, quoiqu'il n'eût pas encore douze ans, et n'oublia rien pour perfectionner son instruction musicale. Après avoir fait long-temps l'ornement de la petite cour de son bienfaiteur, où il se lia d'une étroite amitié avec Métastase, il passa au théâtre de la cour de Vienne, accompagna Gluck en Italie, et y fut accueilli de tous les grands maîtres. Un jour, entre autres, ayant exécuté avec succès un *concerto* de violon, il reçut un billet anonyme accompagné d'une montre fort riche. On ne sut que long-temps après que c'était un présent du célèbre Farinelli. De retour à Vienne, Ditters profita beaucoup de la connaissance qu'il y fit du célèbre Haydn. Après s'être distingué à Francfort, au couronnement de l'empereur Joseph II (1765), il passa au service de l'évêque de Gross Wardein en Hongrie. Il n'avait jusques-là composé que de la musique instrumentale; mais encouragé par Métastase, il mit successivement en musique quatre *oratorio* de ce poète célèbre (*Isaac*, *David*, *Job*, *Esther*), qui furent exécutés à Vienne avec le plus grand succès. L'évêque de Gross-Wardein lui permit d'élever un petit théâtre pour lequel Ditters travailla sans relâche. L'impératrice Marie-Thérèse en ayant été informée, exigea la suppression de ce théâtre profane, peu conforme à la gravité épiscopale, et le musicien profita de cette circonstance pour parcourir l'Allemagne, dans la vue de se perfectionner encore. Il était âgé de trente ans. Le prince-évêque de Breslau le retint quelques mois à son petit orchestre de Johannisbourg, lui laissa élever un petit théâtre, et voyant qu'il connaissait parfaitement la grande chasse, le nomma maître des forêts de sa principauté en 1770, et en 1773 *Landes hauptman* (capitaine du pays), de Freyenwaldau. Pour qu'il pût exercer cette charge honorable, il obtint pour lui de la cour impériale des lettres de noblesse et le nom de Dittersdorf, que Ditters porta toujours depuis. Il fut encore pendant quelques années, très recherché à Vienne, et surtout à Berlin, où

il était souvent appelé; mais ayant, quelque temps après, perdu les bonnes grâces de l'évêque de Breslau, il se vit à la fin de ses jours accablé d'infirmités, et aurait été réduit à la dernière misère sans les bienfaits du baron Ignace de Stillfried, qui le prit dans son château en Bohême, et le mit, ainsi que sa famille, à l'abri du besoin. Il y mourut le 1er. octobre 1799, deux jours après avoir achevé de dicter à son fils l'*Histoire de sa Vie*, que ce dernier publia à Leipzig, 1801, in-8°. (en allemand), ouvrage intéressant par le ton d'originalité naïve qui y règne, et dans lequel les jeunes musiciens peuvent trouver des instructions utiles. Elle renferme aussi des anecdotes curieuses et peu connues sur Lolli et d'autres grands-maîtres, sur Joseph II, sur Frédéric-Guillaume, etc. Dittersdorf avait beaucoup d'imagination, possédait plusieurs langues, et passait pour excellent compositeur. Indépendamment de beaucoup de concertos et de symphonies, sur des sujets tirés d'Ovide; il composa, sur des paroles allemandes, un grand nombre d'opéras qui se firent distinguer par la richesse et la variété du style, et par de grandes beautés d'harmonie. Son oratorio d'*Esther*, joué en 1785, à Vienne, passe pour son chef-d'œuvre. Celui de *Job*, exécuté l'année suivante, fut aussi reçu avec applaudissement. Les Allemands comparent cet artiste à Grétry pour la composition des opéras comiques, et son meilleur ouvrage en ce genre (*le Docteur et l'Apothicaire*), fut joué sur le théâtre de Vienne en 1786 et 1787, avec le plus grand succès. Nous ne parlerons pas de ses autres ouvrages; on en peut voir le détail dans la *Neue Allgem. Deutsche Bibliothek*, tom. 84. Nous indiquerons seulement ses *Métamorphoses d'Ovide*, pièce originale, composée de quinze symphonies, qu'il publia lui-même à Vienne, en 1785. C.M.P.

DITTLIGER (Jean), issu d'une des plus anciennes familles de Berne. On a de lui une *Chronique* de sa patrie, faite de concert avec *Benoît Tschachtlan* : on soupçonne néanmoins que *Tschachtlan* en est l'auteur, et que Dittliger n'y a mis que les peintures, qui sont en grand nombre et très bien faites pour son temps. Il vivait vers 1440. U—I.

DITTON (Humphrey), savant géomètre anglais, né à Salisbury, en 1675. Son père l'avait destiné, contre son inclination, à l'état ecclésiastique; il en exerçait les fonctions à Tunbridge, dans le comté de Kent, lorsque le docteur Harris et Whiston, qui connaissaient son goût pour les mathématiques, l'engagèrent à s'y livrer exclusivement. Newton lui fit obtenir la chaire de mathématiques de l'école de l'hôpital du Christ, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1715, dans la 40e. année de son âge. Il paraît qu'elle fut avancée par le chagrin qu'il ressentit de quelque mortification publique, particulièrement à l'occasion d'une méthode qu'il avait imaginée, conjointement avec Whiston, pour reconnaître la longitude en mer; méthode qui, quoiqu'approuvée par Newton, n'eut pas à l'expérience tout le succès qu'il en avait espéré. Ditton était aussi laborieux que savant, comme on peut en juger par les ouvrages qu'il publia dans le peu de temps de sa vie qu'il consacra aux mathématiques. Ces ouvrages sont : I. *Des tangentes des courbes* (*Transactions philosophiques*, *vol.* 23), II. *Traité de catoptrique sphérique*, publié dans les *Transactions philosophiq.* de 1705, réimprimé dans les *Acta Eruditorum*, 1707. III. *Lois générales de la nature et du mouvement*, in-8°.,

1705; IV. Une *Méthode des fluxions*, in-8°., 1706, réimprimée avec des additions et des changements, par Jean Clarke, en 1726. V. Le *Synopsis algebraïca* de J. Alexandre, avec de nombreuses additions et corrections, 1709. VI. *Traité de perspective*, 1712, où l'on trouve non seulement l'explication des méthodes alors en usage, mais les premières idées de la nouvelle méthode, qui a été ensuite étendue et perfectionnée par le docteur Brook Taylor, et rendue publique en 1715. VII. *La nouvelle loi des fluides*, 1714; à cet ouvrage est joint un petit traité qui a pour objet de démontrer que la pensée ne peut être le résultat d'aucune combinaison des parties de la matière et du mouvement. VIII. *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de Jésus-Christ*, publié en 1714, trad. en français par André de la Chapelle, Paris, 1729, in-4°., et quelques autres écrits sur des sujets de mathématiques et de théologie. X—s.

DIVÆUS, ou VAN DIEVE (PIERRE), né à Louvain, en 1536, s'est distingué parmi les Belges, par son érudition, et en particulier par ses connaissances historiques. Il fut nommé greffier de la magistrature de Louvain, en 1571, et chargé en 1575 de rechercher les chartes et les privilèges de cette ville. S'étant attaché au parti du prince d'Orange, il résigna ces fonctions en 1582. En 1590 il fut créé conseiller-pensionnaire de la ville de Malines. La mort le moissonna l'année suivante. Ses contemporains, *Juste Lipse* en particulier, aimaient à le consulter; mais la plupart de ses ouvrages n'ont paru que posthumes; d'autres sont demeurés inédits. On a de lui : I. *De antiquitatibus Galliæ Belgicæ*, où il traite de l'état de la Belgique, sous l'empire romain, Anvers, 1566 et 1584, in-8°. Il a été inséré dans le *Germania antiqua illustrata*, tom. 1, pag. 668. II. *De antiquitatibus Brabantiæ, et Rerum Brabanticarum, libri XIX*, publié par Aubert *Lemire*, Anvers, 1610, in-4°., ouvrage estimé; III. *Rerum Lovaniensium libri IV* et *Annalium oppidi Lovaniensis libri VIII*, publié par *Paquot*, Louvain, 1757, in-fol°. On regrette surtout que son *Commentarius de statu Belgicæ sub Francorum imperio*, n'ait pas vu le jour. Le savant archevêque d'Anvers, Corneille-François *de Nelis*, rend justice au mérite de *Divæus* dans son *Belgicarum rerum liber Prodromus* (in-8°. 1795), pag. 16; de même que le savant historiographe hollandais Jean-Guillaume *Te Water*, dans son histoire de la *Confédération des nobles*, écrite en hollandais. M—ON.

DIVINO (LOUIS DE MORALES, nommé vulgairement EL), peintre, né à Badajoz, en 1509, et élève de Pierre Campana, fut nommé le *Divin*, pour n'avoir peint pendant toute sa vie que des sujets puisés dans l'histoire sainte. Cet artiste excellait à peindre les cheveux. Palomino Velasco dit qu'il en imitait si bien le naturel qu'ils paraissaient se mouvoir au gré du vent. Le Divino se plaisait à resserrer ses compositions dans un cadre fort étroit; il peignait ordinairement sur le cuivre. Son pinceau est plein de hardiesse, sans avoir rien de heurté; sa touche a de la fierté sans manquer de délicatesse : chacun de ses tableaux a un mouvement, une vie, une action remarquables. Le Divino se rendait dans toutes les villes d'Espagne où il savait trouver quelque chef-d'œuvre à étudier; c'est par cette étude comparative de la manière des différents maîtres qu'il se fit une manière de peindre pleine de charmes et

d'originalité. Le Divino mourut à Badajoz en 1586. Ses ouvrages sont répandus dans toute l'Espagne. Le tableau dans lequel ce maître a représenté Ste.-Véronique, et qu'on voyait dans l'église des Trinitaires déchaussés de Madrid, est regardé comme son chef-d'œuvre. A—s.

DIVITIAC, chef des Éduens, et membre du collége des Druides, fut l'ami de Cicéron et de César. Le premier parle, dans son Traité de la *Divination* (Liv. Ier., pag. 70, édit. de Glascow), de ses connaissances physiologiques, et de son habileté à prévoir l'avenir. Les Éduens, attaqués par les Germains, les Sequanois et les Arvernes, et ne pouvant résister seuls à tant d'ennemis ligués, résolurent d'implorer la protection des Romains. Divitiac fut envoyé à Rome, admis au sénat, et obtint le titre d'allié des Romains, auxquels il resta toujours fidèle. César, poursuivant les Helvétiens, qui avaient abandonné leur pays pour s'établir dans les Gaules (*Voy.* ORGETORIX), fut arrêté dans sa marche par le défaut de vivres. Il apprend que Dumnorix, frère de Divitiac, occasionnait les lenteurs qu'on mettait à fournir aux besoins de son armée; il mande alors Divitiac, et, après lui avoir dévoilé la perfidie de son frère, le laisse maître de prononcer sur son sort, ou de le faire juger par le conseil des Éduens. Divitiac embrasse César en pleurant, avoue la faute de Dumnorix, et demande son pardon avec tant d'instances, qu'il l'obtient (*Voy.* DUMNORIX). César nous a conservé la substance du discours de Divitiac. Après la défaite des Helvétiens, les peuples de la Gaule envoyèrent des députés à César pour lui demander son appui contre Arioviste. Divitiac parla en leur nom, et peignit avec tant de force la condition malheureuse des nations subjuguées par Arioviste, que toute l'assemblée fondit en larmes. La guerre fut résolue, et Divitiac, en qui César avait une juste confiance, fut chargé de guider les legions au travers de pays où l'aigle romaine n'avait point encore pénétré. Divitiac rendit des services non moins importants à César dans la guerre contre les Belges. A la tête des Éduens, il opéra une diversion puissante en attaquant les Bellovaces, et, après avoir aidé à les soumettre, intercéda pour eux, avec succès, auprès du vainqueur. — Un autre DIVITIAC, roi des Suessons et de la Grande-Bretagne, occupait le trône peu avant l'entrée de César dans les Gaules. W—s.

DIVO ou DIVUS (ANDRÉ), né à Capo-d'Istria, au commencement du 16e. siècle, traducteur médiocre, eut cependant un instant de réputation, et trouva dans le cardinal Alex. Farnèse un puissant protecteur. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort. Les traductions qu'il a laissées sont: I. *Homeri opera latinè ad verbum translata*, Venise, 1537, Paris, 1538, Lyon, même année, et Salignac, 1540, in-8°. La tâche qu'il s'était imposée de rendre le sens de chaque mot, devait nuire à l'élégance et même à la fidélité de sa version; cependant son travail a servi de base à la plupart des éditions latines d'Homère publiées dans le 16e. siècle. II. *Aristophanis Comœdiæ XI, lat. ad verbum translatæ*, Venise, 1538, Basle, 1542, 1552, in-8°. Cette traduction est encore audessous de la précédente. Tannegui Lefevre dit, dans ses Notes sur Aristophane, que Divus n'en a pas entendu deux vers de suite; Ménage assure qu'il était très ignorant en grec et en latin. III. *Theocriti idyllia*

lat. ad verbum translata, etc., Venise, 1539, in-8°.; Basle, 1554, in-8°. Argelati ne croyait pas que cette version eût été imprimée : elle a donc sur les deux autres l'avantage d'être moins commune. W—s.

DIVRY (JEAN), né dans le Beauvoisis vers l'an 1472, exerçait la médecine à Mantes : il cultivait en même temps la littérature et la poésie; mais ni son application à remplir les devoirs de son état, ni les éloges qu'il distribuait libéralement dans ses vers, ne purent le tirer de la misère où il languissait : si on l'en croit, il supportait son sort avec résignation. Les ouvrages de Divry sont inférieurs à ceux de quelques-uns de ses contemporains; cependant il en est plusieurs que les curieux recherchent encore avec empressement. On a de lui : I. *Les Triomphes de France, translatés de latin en français, selon le texte de Curre Mamertin*, Paris, 1508, in-4°. C'est moins un poëme, suivant Goujet, qu'un journal sec et décharné. II. *Poëme sur l'origine et les conquêtes des Français, depuis le partement de Francion, fils d'Hector de Troye, jusqu'à présent*, Paris, 1508, in-4°.; III. *Les Faits et Gestes de M. le Légat* (George d'Amboise), *translatés de latin en* (vers) *français, selon le texte de Fauste Andrelin; avec l'Epitaphe de Guy de Rochefort, translaté de même*, 1508, in-4°. Ces trois ouvrages sont ordinairement réunis; il existe une édition séparée du troisième, sans date ni indication du lieu de l'impression. IV. *Les Dialogues de Salomon et de Marcolphus, avec les dits des sages et autres philosophes de Grèce, traduits en ryme françoise*, Paris, 1509, in-8°. Cette édition est très rare; il en existe une seconde petit in-4°., sans date, également rare. V. *Les Secrets et Loix du mariage, composés par le Secrétaire des Dames*, sans date, in-8°. Vanderlinden le fait auteur du *Scrinium medicinale sive aphorismi et collectiones medicinales*, Paris, 1536, et Strasbourg, 1542, in-8°. On lui attribue même l'*Epître aux Romains*, satire violente qui se trouve quelquefois à la suite de l'*Exil de Gènes la superbe*, poëme de Jean d'Authon; et les *Etrennes des Filles de Paris*, petit ouvrage en vers, imprimé vers l'an 1510. On trouve à la fin cette devise, *Riand jhe vy*, anagramme de Jehan Divry. Il revit la *traduction* en vers français de l'*Enéide*, par Octavien de St-Gelais, et en donna une nouvelle édition in-fol. (1509); on ignore l'époque de sa mort. W—s.

DIWISCH (PROCOPE), physicien et musicien allemand, né en 1696, embrassa l'ordre des prémontrés à Bruck-sur-la-Taja, en Moravie, et y enseigna la philosophie. Ayant été nommé curé de Prendiz, il s'appliqua entièrement à la mécanique et à l'électricité. En 1754 il inventa un paratonnerre, qu'il établit près de sa maison. Il avait proposé à l'empereur François d'en faire construire de semblables et de les faire placer en différents endroits. Les mathématiciens de Vienne s'y opposèrent, et au bout de deux ans les paysans des environs se rassemblèrent et renversèrent cette *machine de sorcier*, à laquelle ils attribuaient la sécheresse qui dévorait leurs campagnes. On la conserve à l'abbaye de Bruck. Diwisch est aussi l'inventeur d'un instrument de musique, qu'il a appelé *Denis d'or*, et qui, selon lui, donne les sons de presque tous les instruments à vent et à cordes. Cet instrument, qui est susceptible de cent trente variations, se joue comme l'orgue, avec les mains

et les pieds. L'évêque de Bruck en avait un en 1790, pour lequel il tenait un musicien particulier. Diwisch mourut le 21 décembre 1765. Nous avons de lui, en allemand : *Théorie de l'électricité et application de ses principes à la chimie*, Tubingen, 1768, in-8°. G—r.

DIXMERIE (Nicolas-Bricaire de la), naquit à la Motte d'Attencourt en Champagne, vers l'année 1731. Il vint de bonne heure à Paris; il y vécut modestement parmi les savants et les gens de lettres, et y mourut subitement le 26 novembre 1791. M. Cubières-Palmezeaux, qui a composé son éloge, cite de lui quelques traits de bienfaisance, et prodigue les louanges à ses ouvrages, qui sont : I. *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol. in-12; 1769, 3 vol. in-12, écrits assez agréablement, mais très inférieurs à ceux de Marmontel; II. *les deux Ages du goût et du génie sous Louis XIV et sous Louis XV*, 1769, in-8°., parallèle entre les 17°. et 18°. siècles, et où le premier est sans cesse sacrifié au dernier. Les notes qui accompagnent cet ouvrage sont, au jugement de l'abbé Sabatier, judicieuses, instructives, écrites avec autant de netteté que de correction; III. *le Lutin*, 1770, in-12; IV. *l'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12, dont M. Cubières a donné une nouvelle édition mutilée et augmentée sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8°. Dans cette nouvelle édition sont quelques pièces de l'éditeur, entre autres l'*Eloge de la Dixmerie*, et quelques opuscules de Mme. de Beauharnais (*Voy.* Beauharnais au supplément); V. l'*Isle taciturne et l'Isle enjouée*, 1759, in-12; VI. *le Livre d'airain, histoire indienne*, 1759, in-12; VII. *Mémoire pour la loge des neuf sœurs*, 1779, in-4°.; VIII. le *Sauvage de Taïti aux Français*, 1770, in-12; IX. *Lettres sur l'état présent de nos spectacles*, 1765, in-12; X. *Toni et Clairette*, 1773, réimprimé en 1797, 4 vol. in-18, avec un Discours sur l'origine, les progrès et les guerres des Gaulois; XI. *La Comète, conte en l'air*, 1773, in-8°.; XII. *la Sibylle gauloise*, ou *la France telle qu'elle fut, telle qu'elle est et telle à peu près qu'elle pourra être*, 1775, in-8°.; XIII. *les Dangers d'un premier choix*, ou *Lettres de Laure à Émilie*, 1777, 2 vol.; 1783, 3 vol. in-12; XIV. *Éloge de Voltaire*, 1779, in-12; XV. *Eloge analytique et historique de Michel de Montaigne, suivi de notes, d'observations sur le caractère de son style et le génie de notre langue, avec un dialogue entre Montaigne, Bayle et J. J. Rousseau*, 1780, in-12; XVI. *Le géant Isoire, sire de Montsouris*, 1788, 2 vol. in-12; XVII. quelques *Dialogues des morts* dans le *Mercure*, où l'on trouve aussi quelques-uns de ses contes philosophiques. Il a eu part à l'ouvrage de Goguet sur l'*Origine des lois*, etc. et à l'*Avant-coureur*, feuille hebdomadaire qui a paru de 1760 à 1773. Il a fourni quelques poésies à l'*Almanach des Muses* et à d'autres recueils. A. B—t.

DJAAFAR-KHAN, neveu du célèbre Kérym, souverain de la Perse, sous le titre de *Vékyl*, ou vice-roi, avait été nommé gouverneur de Béiboun et de Chester en 1779, par Ssadic son père, successeur de Kérym. Sa lâche soumission à l'égard de l'ambitieux Aly-Mourâd Châh qui, en 1781, supplanta et extermina Ssadic, lui valut la conservation de son poste. Aly-Mourâd étant mort en 1784, Djaafar prétendit aussi monter sur le trône de

Perse; et entra ouvertement en concurrence avec l'eunuque Aghâ Mohammed, oncle de Fath Aly, *Chàh* ou empereur actuel de la Perse. Il commandait alors à Chyrâz, qu'il confia aux soins de Louthf-Aly son fils, pour marcher sur Ispahân où l'eunuque s'était fortifié. La lutte fut longue et terrible; enfin, au printemps de 1785, Djaafar s'estima heureux de pouvoir rentrer dans Chyrâz après avoir essuyé plusieurs défaites et perdu une bonne partie de son armée. La Perse se trouvait donc alors le triste objet des sanglants débats de deux usurpateurs également ambitieux et inflexibles. Aghâ Mohammed commandait depuis la mer Caspienne jusqu'à Ispahân; Djaafar possédait Chyrâz, Béïboun et Chester; Yezd et le Kirmân lui payaient tribut; mais des compétiteurs en sous-ordre lui disputaient encore cette portion de ce beau royaume; il parvint à les réduire et n'eut plus à redouter que l'infatigable et insatiable eunuque, dont la seule présence répandait l'épouvante parmi les habitants, et ôtait aux soldats la force même de se servir de leurs armes. Attaqué avec vigueur, poursuivi avec acharnement, Djaafar chercha son salut dans la fuite, mais il ne put échapper au poison et au fer de deux conspirateurs qui le firent périr à Chyrâz le 14 mai 1788; il eut pour successeur Louthf-Aly Khân, son fils, qui périt en combattant contre Aghâ-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse par le Vélyl Kerym-Khan en 1750. *Voyez* KÉRYM. L—s.

DJAFAR BEN MOHAMMED-BEN-OMAR. *Voy*. ALBUMAZAR.

DJAFAR, 6e. Iman de la race d'Ali, surnommé *Alsadic*, *le Vrai*, était fils de Mohammed Baker et de Férouch, petite-fille d'Abou Bekr; il naquit à Médine en 80 ou 83 de l'hégire (702 de J.-C.), et mourut en chaoual 148 (765 de J.-C.). Ce saint personnage musulman ne se distingua pas moins par ses vertus que par sa science. Les Mahométans, et surtout les Chites, lui accordent une telle autorité qu'ils regardent comme une tradition authentique ce qu'il avait coutume de dire. Djafar coula ses jours dans la paix et la solitude, livré aux exercices de la piété la plus fervente, et plongé dans le spiritualisme et la mysticité. Lorsque la dynastie des Ommiades marchait à sa fin, Abou Salameh, personnage très célèbre de Koufah, qui était l'ami d'Abou Moslem, et devint le premier vizir des Khalifes abbassides, écrivit à Djafar pour lui proposer le khalifat; celui-ci brûla sa lettre sans la lire, et rejeta sa proposition. Témoin des malheurs de sa race sous les Ommiades, il chérissait trop la retraite pour courir après une fortune incertaine et périlleuse. Ce fut sans doute sa conduite sage, son éloignement du monde qui préservèrent ses jours sous le khalifat de Mansour, tandis que plusieurs Alides périssaient de la main de ce prince. Djafar laissa sept enfants mâles; il avait reconnu pour successeur Ismaël, l'aîné d'entre eux; mais comme il mourut avant lui, il transmit la dignité d'imam à son second fils Mouça. Quoique sa volonté fût ainsi bien manifestée, il y eut des gens qui prétendirent que l'imamat ayant été conféré à Ismaël, il appartenait de droit à ses fils, et ne pouvait être légué à Mouça. Celui-ci trouva des partisans qui soutinrent la validité de la disposition de son père; de-là naquirent dans l'Islamisme des partis nombreux qui troublèrent par leurs dissensions et leurs guerres l'empire musulman; le plus

célèbre de ces partis est la secte des Ismaëliens, plus connue sous le nom de *hachichi*, dont nous avons fait notre mot *assassin*, et qui jouent un grand rôle dans l'histoire des croisades. Les khalyfes fathimites d'Égypte se prétendaient issus du même Ismaïl. Djafar figure aussi dans les histoires fabuleuses des musulmans, où il est appelé *seid hathal*, le preux, à cause de ses exploits imaginaires dans des pays inconnus. J—n.

DJAHEDH. Sous ce surnom est connu un célèbre docteur musulman, de la secte des *Motazélites*, dont les noms sont : Abou Otsman Amrou. Si nous devons en croire le biographe Ibn Khilcan, il a écrit sur toutes les matières, et dans toutes il s'est distingué par l'étendue de sa science et de son esprit; toutefois il ne cite de cet auteur que deux ouvrages, dont l'un est un *Traité des animaux* qu'Ibn Khilcan regarde comme le meilleur de ses ouvrages. Djahedh a beaucoup écrit sur la religion ; il est chef d'une division de la secte des Motazelites (*Voy*. Vasil ben Atha), dont les partisans sont appelés *Djahedhyéh;* doué d'une grande éloquence, il avait en outre beaucoup étudié les auteurs grecs, et puisé à cette source ses principes en philosophie. Un auteur arabe, plein d'admiration pour ses talents, prétend, selon l'opinion des Musulmans, qu'il y a quatre hommes de lettres dont le sort est de n'avoir jamais d'égaux : ce sont Abou Hanyféh dans la jurisprudence, Khalil dans la grammaire, Abou Téman dans la poésie, et Djahedh dans l'art de composer. Les partisans d'Ali le recherchèrent avec empressement, et, à leur prière, il composa un ouvrage où il rassembla, dit-on, mille traditions prophétiques touchant le gendre de Mahomet. Ce docteur fut attaqué vers la fin de sa vie d'une hémiplégie, et mourut à Bassorah, en Moharrem 255 (janv. 869 de J.-C.), âgé de plus de 90 années lunaires : le surnom de Djahedh lui avait été donné parce qu'il avait les yeux à fleur de tête. J—n.

DJAMY, poète très célèbre, le Pétrarque des Persans, naquit à Djam, village du district de Kherdjerd, en Khoraçan, le 23 chaaban 817 de l'hégyre (7 novembre 1414 de Jésus-Christ). C'est de là qu'il prit le surnom sous lequel il est connu : son nom propre était Abd-alrahman. Dès sa plus tendre jeunesse il s'appliqua à l'étude avec un zèle infatigable, et éclipsa bientôt les plus grands génies de son siècle. Sa réputation étant parvenue jusqu'à Hérat, où le sulthan Abou-Saïd tenait sa cour, ce prince l'appela près de lui et le combla de faveurs ; mais Djamy, qui professait avec le zèle le plus parfait la doctrine des sofis, préférait les méditations et les extases de la mysticité aux plaisirs de la cour. Recherché par les plus grands personnages pour son génie, vénéré pour ses vertus religieuses, il vécut également honoré et respecté du successeur d'Abou-Saïd, Hossein-Mirza, dont le premier ministre, l'illustre Aly-Chyr, était lié d'amitié avec Djamy. Ce poète aimable et philosophe se rendait souvent sous le portique de la grande mosquée d'Hérat, et s'entretenant familièrement avec les gens du peuple, il les instruisait des préceptes de la religion et de la morale : il ne quittait jamais ses auditeurs sans les avoir séduits par le charme de son entretien et la douceur persuasive de son éloquence. Sa mort, arrivée l'an 898 de l'hégire, 1492 de J.-C., jeta toute la ville dans le deuil. Le sulthan Hossein fit les frais de ses funérailles, et les premiers personnages d'Hérat accompagnèrent son cercueil, et lorsqu'on eut rempli les cérémonies d'usage, « la terre s'entr'ouvrant

comme une coquille » (disent les Persans), « reçut dans son sein cette perle d'un prix inestimable. » Vingt jours après cet événement, un orateur prononça son éloge, composé par Aly-Chyr, en présence du sulthan, des cheïkhs, des docteurs, et d'un concours immense de peuple. Aly-Chyr posa ensuite la première pierre d'un monument qu'il éleva à la gloire de son ami. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy. Il a composé près de quarante ouvrages différents; quelques-uns ont peu d'étendue, la plupart traitent de la théologie des Musulmans, ou sont écrits dans le style mystique. Les plus intéressants sont au nombre de sept. Il les avait réunis sous le nom de *Heft aurenk*, c'est-à-dire, *les sept Etoiles de l'Ours* ou *les sept Frères*, en voici les titres : I. *Selsèlèh aldzéheb*, (*la Chaîne d'or*) c'est un recueil de satires ingénieuses et autres pièces détachées; II. *Solaman et Absal*, roman de peu d'étendue; III. *Sobahat Alabrar* (*Rosaire des Justes*); IV. *Tohfat elahrar* (*Présent des Gens de bien*). Ces deux ouvrages offrent des Traités de Morale, entremêlés d'historiettes à la manière des Orientaux; V. *Yousouf et Zuleïkha*, ou *l'Histoire des Amours de Joseph et de Zuléïkha*. C'est un des ouvrages les plus agréables de la langue persanne; de courts fragments en ont été traduits et publiés, par M. Th. Law, dans les *Asiatick Miscellanies*; VI. *Medjnoun et Leilá*. On est à même de juger du mérite de ce poëme gracieux, depuis l'élégante traduction qu'en a donnée M. Chezy, Paris, 1807, 2 vol. in-18, et à laquelle la 3e. classe de l'institut a accordé un des prix décennaux fondés par Napoléon. Peu d'ouvrages de ce genre se font lire avec autant de plaisir, et réunissent si heureusement l'élégance du style à la fidélité de la traduction; VII. *Khird-naméh Iskendéry* (*le Livre de la Sagesse à l'usage d'Alexandre*), traité de Morale où l'on voit figurer les anciens philosophes de la Grèce. La bibliothèque du roi possède un manuscrit de l'*Heft Aurenk*, d'autant plus précieux, qu'il date de [illegible] années seulement après la mort de l'auteur. La même bibliothèque a acquis il y a quelques années le *Koulliet* de Djamy, ou *Recueil de ses OEuvres*. Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, il en est un autre qui rend en quelque sorte Djamy l'égal de Sadi. Nous voulons parler du *Béharistan*, petit Traité de Morale écrit en prose et en vers, dans le genre du Gulistan : et qui se distingue également par le choix des pensées et les grâces du style. Les fables du *Béharistan* ont été publiées par M. de Ienisch dans l'*Anthologia Persica*, Vienne, 1778, in-4°., et réimprimées par M. Wilken dans sa *Chrestomathia Persica*, Leipzig, 1805. M. Langlès les a traduites en français dans ses *Contes, Sentences et Fables tirées d'auteurs arabes et persans*, 1788. Le même orientaliste a donné quelques extraits du *Béharistan* dans le *Journal des Muses*; mais il n'a point encore publié la traduction qu'il a faite de cet ouvrage. On a imprimé à l'imprimerie de Constantinople, dans ces dernières années, le commentaire de Djamy sur la Kafieh, traité de grammaire arabe très célèbre, et les gloses de Mahroum éfendi sur ce commentaire. Enfin on a traduit en anglais et publié à Londres un petit ouvrage du même auteur, intitulé *Nisab Tedjnis allogbat*, c'est un poëme très court qui offre un recueil des mots persans écrits avec les mêmes lettres, abstraction faite des points diacritiques;

mais dont la signification diffère. La seconde édition de ce petit poëme, formant un vol. in-18, a paru à Londres en 1811. La première avait été publiée dans le *Persian Moonshi* de Gladwin. J—N.

DJANNABY. Ce nom est commun à plusieurs écrivains et personnages orientaux, originaires ou natifs de Djannabéh, ville de la province de Fars, près le golphe persique : nous ne nous occuperons dans cet article que d'Abou-Saïd-Hassan et de Moustafa, tous deux surnommés Djannaby. Abou-Saïd était chef des Carmathes, sectaires célèbres dont on a déjà parlé (*Voy.* CARMATH). Il vendait originairement des livres dans son pays, et ayant quitté cette profession pour suivre la doctrine de cette secte, il en devint bientôt un des personnages les plus marquants. Ce fut, selon Ibn Alatsir, en l'année de l'hégire 286 (899 de J.C.), qu'il commença à se rendre redoutable dans le Bahreïn et les environs de Bassorah. Alarmé de ses progrès, le khalyfe Motadhed envoya contre lui une armée sous la conduite d'Abbas. Djannaby le vainquit, en prit le général, et par une cruauté sans égale, il tua les prisonniers et en fit brûler les corps; il conserva le seul Abbas, qu'il renvoya, au bout de quelque temps, à Baghdad, en lui disant : « Va raconter à ton maître ce que tu as » vu ». Deux ans après cet événement, c'est-à-dire en 289 de l'hég. (902), les Carmathes, conduits par Djannaby, entrèrent en Syrie, où ils exercèrent le pillage et des cruautés de toute espèce. Le récit de ces événements serait trop long; nous nous contenterons de dire que Djannaby fut assassiné par un de ses esclaves, l'an 301 (913-4). Il eut pour successeur le fameux Abou-Thaher, son fils (*Voyez* ABOU-THAHER).

— DJANNABY, historien arabe, dont le nom propre est Moustafa, a composé, sous le titre emphatique de *Bahar Alzokkar*, une histoire générale depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 10e. siècle de l'hégire, époque à laquelle il vivait. L'ouvrage, composé de deux gros volumes, se divise en quatre-vingts chapitres, qui répondent au nombre des dynasties dont l'auteur traite; il en existe un abrégé et une traduction turque. Moustafa vivait sous le règne d'Amurat III, fils de Sélim; il mourut l'an 999 de l'hégire (1591 de J.-C.) J—N.

DJEHANGUIR. *V.* DJIHAN-GUYR.

DJELAL-EDDIN MANKBERNY, prince de la dynastie des Kharizmiens, était fils de ce célèbre Ala-eddin Mohammed (*Voyez* MOHAMMED), qui, après avoir étendu sa domination depuis l'Irac jusqu'au Turkestan, succomba sous le poids de la misère et des maladies dans une île de la mer Caspienne. Djélal-eddin succéda à son père l'an 615 de l'hég. (1218 de J. C.). Il n'eut pas plutôt pris possession du trône, qu'il fut obligé de fuir devant les Moghols conduits par Djenguyz-Khan, et de se rendre à Gaznah, où il rassembla une armée nombreuse : deux victoires consécutives remportées par Djélal-eddin ne firent qu'irriter les fureurs du conquérant moghol; il s'avança en personne à la tête de toutes ses troupes. Vers le même temps, une grande dispute s'éleva entre deux officiers de l'armée des Kharizmiens; le frère de l'un des deux ayant été tué, on demanda vengeance au sulthan qui, trop occupé de la guerre, négligea de l'accorder. L'officier offensé se retira, et entraîna à sa suite un corps de troupes nombreux. Cette désertion accrut les forces de Djenguyz-Khan dans la proportion qu'elle affaiblit celles de Djélal-eddin. Celui-ci se retira vers

l'Indus, et campa sur le bord du fleuve, résolu de disputer courageusement le terrain, et toujours poursuivi par les Moghols. Cerné de toutes parts, et ayant le fleuve à dos, il lui fallut vaincre ou mourir. Le combat fut des plus opiniâtres; Djélal-eddin se distinguait par des prodiges de valeur et écrasait les plus braves Moghols; enfin, accablé par le nombre, il fut poussé jusqu'à l'extrêmité du rivage. En ce moment, il aperçoit sa mère, sa femme et le reste du sérail qui lui tendent les bras et implorent la mort, la préférant à la captivité: Djélal-eddin se précipite dans leurs bras, les arrose de ses larmes, les fait jeter dans le fleuve, embrasse ses amis, se dépouille de sa cuirasse et s'élance dans l'Indus avec une intrépidité sans pareille; quatre mille soldats imitèrent son exemple. Au milieu même du fleuve, il ne cessait de lancer des flèches contre les Moghols. Djenguyz-Khan, saisi d'admiration, ne put s'empêcher de dire en se retournant vers ses enfants: « Certes, Djélal-eddin est le digne fils » d'Ala-eddin; puisqu'il échappe de ce » danger, il a dû se trouver à bien d'au» tres. » Quelques Moghols voulurent le poursuivre, Djenguyz Khan s'y opposa; mais il fit réunir et massacrer tous les enfants mâles de ce malheureux prince. Tandis que ceci se passait, Djélal-eddin s'efforçait de gagner l'autre bord du fleuve, où ses troupes étaient déjà parvenues; les flots le portèrent très loin avec trois de ses gens: on le chercha pendant trois jours. Lorsqu'il eut rejoint son armée, il recommença la guerre, battit les Indiens en plusieurs rencontres, et sachant que les Moghols avaient repassé le Djihoun, il revint à Lahor, dans l'intention de soumettre l'Irac. Le bruit de la défaite de Djélal-eddin se répandit bientôt par tout l'orient; Giats-eddin Tizchah, son frère, qui possédait le Kerman, en profita pour s'emparer de Rey, d'Ispahan, de Hamadan et du Farès; mais tout changea de face à l'arrivée de Djélal-eddin, tant ce prince en imposait! Tous les émirs se rendirent auprès de lui, le peuple le reçut avec de grandes acclamations, et les poëtes célébrèrent son retour. En peu de temps il conquit l'Irac-Adjem, le Farès, l'Adzerbaïdjan, Kendja, le pays d'Azran, menaça Bagdad et entra en Géorgie. Cependant, Djélal-eddin n'était plus ce guerrier intrépide, ce monarque imposant que n'avaient pu réduire les efforts des Moghols: livré à tous les excès de la table et des femmes, on ne trouvait plus en lui qu'un prince lâche et efféminé: les ravages commis par ses troupes ayant effrayé les princes musulmans, Kaicobad, sulthân de l'Asie mineure, et Mélik Alachraf, prince ayoubite, réunirent leurs troupes et vinrent l'attaquer. Djélal-eddin éprouva une défaite complète. Cependant sa mauvaise conduite irritait de plus en plus ses officiers; ses amis même l'abandonnèrent; son armée diminua considérablement. Sur ces entrefaites, une armée moghole passa le Djihoun et menaça la Perse; l'orgueilleux Djélal-eddin, forcé d'implorer le secours des princes qu'il avait maltraités, leur représenta en vain que les Moghols, après l'avoir écrasé, les écraseraient eux-mêmes, on rejeta toutes ses demandes; ces refus et l'approche des ennemis ne purent le tirer de son indolence, et il était encore plongé dans les plaisirs lorsqu'un corps de troupes mogholes vint l'assaillir; Djélal-eddin ordonna à un officier de rassembler ses troupes et prit la fuite; Emed et Miafarékin lui ayant fermé leurs portes, et se voyant serré de près, il gagna les montagnes du Diarbekr habité par les Curdes. Ceux-ci vou-

laient le tuer, mais Djélal-eddin s'étant fait connaître, l'un d'eux le conduisit dans sa maison et le confia aux soins de sa femme ; un autre curde étant entré dans cette maison, le reconnut et le tua d'un coup de lance, en 628 de l'hég. (1231 de J.-C.), pour venger la mort de son frère que Djélal-eddin avait fait périr à Khélath. Ainsi périt un des plus grands princes qu'ait produit l'orient. J—n.

DJELAL EDDYN ROUMY, l'un des plus célèbres poètes persans, naquit à Balkh, ville du Khorâçân. Son père Boha-eddyn Veled y jouissait des honneurs les plus distingués sous le règne de Mohammed Kharizm-Chah : Boha-eddyn se livra avec ardeur à la doctrine des sofys, la prêcha et s'acquit une célébrité telle, que les grands et le peuple venaient de toutes les parties de la Perse pour entendre ses saintes prédications : le nombre et le rang de ses disciples excitèrent la jalousie du roi du Kharizm, qui en toute occasion lui témoigna sa haine. Boha-eddyn, irrité, quitta Balkh, en jurant de ne jamais rentrer dans cette ville, ni même dans le Khorâçân, tant que Mohammed occuperait le trône. Sa marche ressembla à un triomphe ; de toutes parts les peuples s'empressaient sur sa route : chacun enviait le bonheur d'entendre un sofy si fervent, et à la fois si éloquent. En passant par Nichapour, il rendit visite à Feryd-eddyn Atthar, autre poète mystique justement célèbre. Feryd-eddyn, dès qu'il vit le jeune Djélâl-eddyn, prédit qu'il serait un jour le plus zélé partisan, l'ornement le plus précieux de la secte des sofys. Boha-eddyn, toujours accompagné de son fils, visita la Mekke, Médine, et les saints lieux de la Syrie ; et après avoir erré quelque temps, il se fixa à Iconium : la renommée de sa piété l'y avait précédé. Fier de posséder ce trésor de vertus, les habitants de l'Asie Mineure lui témoignèrent le même empressement que le peuple du Khorâçân : en peu de temps Iconium fut peuplée de ses disciples. Ce saint personnage mourut en 631 de l'hégire, 1233 de J. C. A sa mort Djélâl-eddyn devint le chef de sa secte ; mais il le surpassa par ses vertus *sofyques* et son génie poétique : retiré du monde, plongé dans les vastes champs de la méditation, dans un anéantissement total de son être, dont il ne sortait que pour révéler aux hommes les augustes secrets de la spiritualité, il vécut comme » le modèle le plus parfait des sofys, et » cette perle précieuse de l'océan de la » mysticité, quitta ce monde fragile » l'an 1272 de J.C., à l'âge de 69 ans : on dit que son tombeau se voit encore à Iconium. Rien n'égale la célébrité dont Djélâl-eddyn jouit parmi les sofys et les derviches : on sait qu'il est le fondateur de la fameuse secte des derviches *Mevlévys*, sur laquelle on peut consulter le *Tableau de l'empire othoman*, de Mouradgea d'Obsson. Le livre où il a déposé les productions de son génie porte le titre de *Kilat elmetsnevy*, ou *Recueil de metsnévi*. Le *metsnevi* se compose de distiques égaux en mesure, et formés de deux hémistiches rimés : cet ouvrage poétique est généralement regardé comme le modèle le plus parfait du style mystique ; mais telle en est aujourd'hui l'obscurité, qu'on ne peut le lire qu'à la faveur d'un dictionnaire spécial destiné à expliquer le sens dans lequel les mots sont employés : on n'a encore publié de ce poète que les trente-quatre premiers distiques des *metsnévi*, qui ont été traduits en anglais par l'illustre W. Jones. Ils ont paru pour la première fois dans son *Discours sur la poésie mystique des*

Persans et des Hindous, imprimé dans le tom. 3 des *Asiatick researches*, et ont été réimprimés par MM. Ouseley et Rousseau, et dernièrement par M. Hussard, dans les *Mines de l'Orient* : ce dernier orientaliste les a accompagnés d'une traduction en vers allemands ; il promet la continuation de ce travail.
J—N.

DJEMCHYD monta sur le trône de Perse vers l'an 800 avant J.-C. Il acheva la ville d'Istakhar ou de Persépolis, comme l'appellent les Grecs, commencée par son oncle Thamoûratz, et dont les ruines sont encore connues sous le nom de *Tchehel-minâr* (les quarante colonnes), et il bâtit une partie d'Ispahan. Il introduisit parmi les Persans l'usage de l'année solaire, et ordonna que le premier jour de cette année, nommé *Noû-roûz* (nouveau jour), et arrivant lors de l'entrée du soleil dans le bélier, serait célébré avec pompe. Il donna à ses sujets les premières idées de l'astronomie, et peut-être en même temps du respect idolâtre dont le commun du peuple fut pénétré, dans la suite, pour le soleil. Djemchyd ou *Djem*, car il est connu sous l'un et l'autre nom, fut un prince sage et grand. Ce fut lui qui établit le premier des bains publics, et encouragea ses sujets à plonger dans la *mer Verte*, ou le golfe Persique, pour y chercher des perles. Il inventa les tentes et les pavillons, et découvrit l'usage de la chaux pour les bâtiments. Il jeta sur le Tigre un pont superbe, dont les historiens asiatiques attribuent la démolition aux Grecs. Cependant un monarque aussi illustre ne fut pas heureux à la guerre. Détrôné par Zohâk, natif de l'Arabie, il passa le reste de sa vie dans la retraite et même dans l'indigence. La reine, sa femme, déroba aux poursuites de l'usurpateur son fils Férydoûn, et l'éleva dans un asile éloigné. Selon les Persans, les instruments de musique furent inventés sous le règne de Djemchyd, et ils ajoutent que ce prince fut contemporain de Pythagore et de Thalès. M. Jones place sa mort vers l'an 780 avant J.-C.; mais M. Volney, qui a formé sur Djemchyd des conjectures fort ingénieuses, la fait remonter vers l'an 800.
L—S.

DJEMLAH (l'émyr MOHAMMED), quoique Persan d'origine (il était né dans le village d'Ardestân, près d'Ispahan), et de parents pauvres, a joué un rôle assez important sur la scène politique et militaire de l'Inde. Il avait appris à lire et à écrire, talent peu commun dans ces contrées, que nous regardons comme le berceau de toutes les connaissances humaines. Ces talents lui valurent une place chez un marchand de diamants qui faisait de fréquents voyages dans l'Inde, et qui finit par l'associer à son commerce. Djemlah eut bientôt amassé une somme suffisante pour acheter une place importante à la cour du royaume de Telingâna. Le prince, qui ne tarda pas à découvrir sa grande capacité, lui procura un avancement rapide, et bientôt Djemlah se vit à la tête de l'armée. Après avoir soutenu pour ce roi, pendant dix ans, une guerre très honorable et très avantageuse, il se retira en 1652 pour s'attacher à la fortune d'Aureng-Zeyb, qui commandait alors pour Châh Djihân, dans l'armée chargée de faire la conquête du Dekchan : il fut accueilli comme il devait s'attendre à l'être de la part d'un prince en état de l'apprécier. Aureng-Zeyb trouvait en effet dans Djemlah un capitaine capable de le seconder puissamment dans les vastes et ambitieux projets qu'il méditait. Promu à la haute dignité de

premier vézyr de l'empire Moghol, l'émyr fut aussitôt chargé d'une expédition contre le Bedjapour (nommé vulgairement Visapour), dont le nouveau souverain avait été choisi sans l'approbation de l'empereur Moghol. Au bout de 27 jours de siége, Beder, capitale, fut prise, et le royaume soumis. Dès lors Aureng-Zeyb arrêta, avec le vézyr, tout le plan qu'il exécuta depuis avec tant de scélératesse et de bonheur (voy. AURENG-ZEYB, CHAH-DJIHAN et DARA CHÉKOUH). Il fut parfaitement secondé par l'imprudence de Dârâ, qui destitua l'émyr : celui-ci s'empressa de joindre Aureng-Zeyb, et le servit avec un dévouement sans exemple contre les deux frères, qui disputaient l'empire à ce dernier. Ces importants services lui valurent la vice-royauté du Bengale; mais les soins d'une paisible administration ne suffisant pas à son activité, il suggéra au monarque indien le projet de joindre à l'empire moghol le pays d'Acham, situé au nord du Bengale, et si célèbre par sa fertilité, malgré les nombreuses montagnes dont il est hérissé. Il fut chargé de cette expédition; il obtint d'abord le plus brillant succès, et pénétra en 1659, sans aucun obstacle, au centre du royaume; mais la saison des pluies étant venue le surprendre plus tôt qu'il ne s'y attendait, il se vit tout-à-coup inondé de toutes parts, sans trouver un chemin pour la retraite. Le roi d'Acham avait coupé toutes les routes pratiquées dans les montagnes, et harcelait sans cesse l'armée de Djemlah. Ce grand général, aux prises avec les hommes et avec les éléments conjurés, se montra par son habileté, par sa politique et par son intrépidité, supérieur aux grandes et terribles circonstances où il se trouvait. Il parvint non seulement à sauver toute son armée, mais encore à rapporter en entier le butin qu'il avait ramassé dans tout le cours de cette expédition, et après avoir découvert une route qui pouvait, dans une autre saison, conduire les armées du grand Moghol jusqu'aux limites de la Chine. En arrivant dans la première ville du Bengale, l'émyr Djemlah succomba, en 1665, aux fatigues corporelles qu'il avait constamment partagées avec sa brave et patiente armée, et surtout aux fatigues d'esprit qui sont principalement le partage des grands capitaines. Suivant quelques historiens, il périt d'une maladie épidémique qui régnait dans son armée. La connaissance d'un grand homme ignoré est une véritable acquisition pour l'espèce humaine. On nous permettra donc de donner une plus juste idée de celui-ci, d'après les sages réflexions du savant traducteur de Ferichtah. « Quoique l'émyr Djemlah, dit M. Dow, se fut élevé de l'état le plus obscur à la plus haute fortune, personne n'attribua cette élévation à son bonheur; il la dut toute entière à ses grands talents. Plein de prudence, de perspicacité et de bravoure, il surpassa tous les capitaines de son pays et de son siècle, en conduite, en sagacité et en activité. Pendant une guerre de dix ans, lorsqu'il commandait pour le roi de Telingâna, il réduisit la province montagneuse du Karnatic, et les contrées voisines avec toutes leurs citadelles, dont quelques-unes étaient réputées inexpugnables, même pour des ingénieurs européens. Il n'avait pas moins de talent pour les intrigues du cabinet que pour les opérations militaires. Calme et patient dans la conception d'un plan, il l'exécutait avec promptitude: aimable et doux dans sa vie privée, il se conduisait avec justice et dignité dans toutes les affaires publiques; il dédaignait d'employer les traitements

Digitized by Google

rigoureux à l'égard de ses ennemis, et témoigna sa joie quand un illustre prisonnier, frère et rival d'Aureng-Zeyb, s'échappa de ses mains. » Mais c'est dans le premier volume de la relation de notre célèbre voyageur Bernier, qu'il faut apprendre à bien connaître cet homme vraiment extraordinaire. L—s.

DJENGUYZ-KHAN, dont les auteurs européens ont altéré le nom de différentes manières, en écrivant Gengiscan, Genghiscan, Zingiscan, etc., était fils d'un simple chef de la horde moghole, nommé Yeçonkaï ou Pyçoukaï, assez puissant, puisqu'il commandait à 30 ou 40 mille familles, mais pourtant tributaire des Tatars Kin ou *Nieu-tché*, maîtres alors de la Tatarie Orientale et de toute la portion septentrionale de la Chine. Il naquit en 559 de l'hégire (1163-1164 de J.-C.), dans le canton de Bloun Youldouk, et reçut en naissant le nom de *Témoudjyn ;* c'était celui d'un chef des Sou-Moghols que son père avait vaincu. Son éducation ne fut pas aussi négligée qu'on pourrait l'imaginer chez un peuple nomade et à demi-sauvage. Les dispositions belliqueuses et les talents prématurés du jeune Témoudjyn furent si heureusement cultivés par Carachar, son gouverneur, que dès l'âge de 13 ans, il fut en état de prendre les rênes de la petite souveraineté que la mort de son père laissait vacante, et qui lui appartenait par droit d'aînesse. Les chefs de tribus et de familles qui étaient dans la dépendance de ce jeune khân, imaginèrent qu'il leur serait facile de l'écarter, ou même de le supplanter. Il n'hésita pas à conduire lui-même trente mille hommes contre ces rebelles ; l'avantage ayant été indécis dans une première action, Témoudjyn revint à la charge, et remporta une victoire complète. Après le combat il prodigua les récompenses aux officiers et aux soldats, leur distribua les prisonniers qu'ils emmenèrent en esclavage, excepté cependant un certain nombre des plus distingués par leur rang et par leur influence, et qui furent plongés dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante, par ordre exprès du vainqueur : digne prélude des innombrables boucheries dont il allait bientôt épouvanter l'Asie et le monde entier. Un grand nombre de tribus se réunirent pour exterminer un ennemi qui devait leur inspirer autant d'inquiétude que d'horreur; celui-ci trouva un puissant protecteur dans le grand khân des Moghols Kéraïtes. Il était chrétien nestorien et prêtre, et se nommait Oung; non content de protéger contre *la plus sainte des ligues*, le monstre naissant, il lui donna sa propre fille en mariage. Eblouie par l'éclat de quelques brillants faits d'armes, et ignorant sans doute quelles atrocités souillaient déjà cette gloire prématurée, la jeune princesse avait de son propre mouvement préféré l'heureux Témoudjyn à un chef de tribu, qui jura de se venger, et trouva facilement d'autres chefs disposés à le seconder. Les partis étaient en présence, et une grande bataille allait se livrer au pied des monts Altaï, quand le beau-père, honteux de l'alliance qu'il avait contractée, et effrayé des dangers qu'il courrait avec un pareil allié, se retira à la hâte pendant la nuit. Celui-ci s'aperçut à temps de cette désertion, alla aussi-tôt se retrancher entre l'Onon et le Toula, et put de là envoyer du secours aux troupes kéraïtes, que l'imprudent et indécis Oung-Khân avait laissé exposées au ressentiment des alliés de Témoudjyn. Cet acte de générosité bien calculé, rétablit entre le beau-père et le

gendre, une paix qui ne fut pas de longue durée. Il n'était pas difficile de semer la zizanie entre un prince faible et soupçonneux et un jeune ambitieux qui ne négligeait aucune occasion d'accroître ses richesses et ses forces. En 1202 ils en vinrent aux mains; après avoir perdu plus de quarante mille hommes, Oung-Khân fut réduit à prendre la fuite; des chefs naïmaus le rencontrèrent et lui coupèrent la tête, après avoir taillé en pièces la petite escorte qui lui était restée fidèle. Le vainqueur trouva un nouvel antagoniste plus redoutable dans la personne de Tayank, chef des Moghols Naïmans, et choisi pour diriger les opérations d'une ligue plus nombreuse encore que la première. De son côté Témondjyn délibéra avec ses généraux et les chefs de horde qui avaient embrassé son parti : la majorité opinait pour que l'on temporisât pendant l'hiver; un seul proposa d'attaquer l'ennemi à l'instant même, et offrit de fournir des chevaux à ceux qui en manqueraient : l'opinion et l'offre furent également adoptées. On vola à la rencontre de l'ennemi, dont on trouva les coureurs le long des bords de l'Altaï; Tayank fut blessé dangereusement dès le commencement de l'action, et mourut en fuyant, après avoir eu la douleur de voir massacrer jusqu'à son dernier soldat. Cette mémorable action assurait au vainqueur la souveraineté d'une grande partie de la Mogholie et la possession de la capitale Cara-Corom. Il permit donc à ses soldats de prendre leurs quartiers d'hiver, et employa ces moments à méditer sur le *couriltaï* ou cour plénière, qu'il devait tenir au printemps, non loin de la source du fleuve Onon, dans le pays des Nauma-Coura. En effet : « Au commencement » de l'année (moghole) du léopard, » l'époque où le monarque de l'Orient, » (le soleil) entrant sous les magnifi- » ques pavillons du printemps, dresse » la tente de la nouvelle année sur la » mer de la grandeur », il convoqua à Bloun Youldouk, son pays natal, les députés de toutes les hordes qui lui étaient soumises; ces députés, vêtus de blanc, aussi bien que toutes les personnes de sa famille, lui posèrent la couronne sur la tête, le portèrent du feutre, où d'abord on l'avait fait asseoir, sur le trône de la puissance, et après avoir fléchi neuf fois le genou devant lui, le proclamèrent *khacân*, ou grand khân, devant toute l'armée divisée en neuf corps, chacun desquels avait des drapeaux blancs. Tout-à-coup, au milieu de cette brillante et nombreuse assemblée, s'avance un pieux chaman, nommé *Bout-Tengry*, et très révéré des Moghols, « Parce » qu'il montait fréquemment au ciel. » Il s'adressa à Témoudjyn : « Un » homme vêtu de rouge et monté sur » un cheval blanc, lui dit-il, m'a ap- » paru, en s'écriant : Vas trouver le » fils de Pyçouka, et déclares-lui : » Il ne faut plus que tu te nommes » Témondjyn, mais Djenguiz-Khân; » le Très-Haut veut que je te » donne et à tes descendants, les » quatre points cardinaux du monde, » les hauteurs, les profondeurs et » les plaines. » On conçoit aisément que cette scène, qui eut une grande influence sur l'esprit des Moghols et sur la brillante fortune de leur ambitieux chef, avait été concertée d'avance. Par une suite sans doute de cette préméditation, un frère de Djenguyz eut bientôt une querelle avec ce même chaman, qui voulait se mêler des affaires de l'état. « Le prince le jeta si » rudement à terre, que le malheu- » reux ne se releva pas. » Ce fut dans la même assemblée que le nouveau mo-

narque dicta un code de lois civiles et militaires, connu encore aujourd'hui en Asie sous le titre d *Yça Djenguyz-Khâny*. Ce code est fondé sur le monothéisme le plus absolu; car, suivant Myrkhond, Djenguyz ne professait aucune religion; il évitait soigneusement de donner le plus léger avantage à un culte sur l'autre. Tous les hommes de mérite, sans distinction de croyance, étaient admis à sa cour. Il accorde cependant des priviléges aux chefs de la religion musulmane, aux dervyches et aux médecins, et ne fait nulle mention du christianisme nestorien, alors très répandu dans la Tatarie, ni du lamisme, qui ne l'était pas moins, et dont un prêtre (le chaman Bout-Tengry) lui avait rendu un important service. Mais il serait possible que ces articles, dont l'omission a droit de nous étonner, aient été supprimés à dessein par les auteurs musulmans qui nous ont transmis quelques fragments de ce code. Ils prétendent, à la vérité, que dans les commencements de sa fortune, Djenguyz avait été lié avec plusieurs Musulmans, dont les conseils lui avaient été utiles. C'est sans doute par un sentiment de reconnaissance qu'il avait fixé à 40 baliches d'or l'amende que devait le meurtrier d'un Musulman, tandis que le meurtrier d'un Chinois en était quitte pour un âne. Mais nous savons aussi, par les écrivains moghols, que les lamas tibétains et oïgours lui furent d'une grande utilité, et qu'il choisit parmi eux, et non parmi les docteurs musulmans, des maîtres pour ses enfants et petits-enfants, qui leur apprirent à lire et à écrire les caractères oïgours. On conçoit qu'un pareil code devait être bien plus militaire que civil, et l'on ne doit pas être étonné d'y voir établi en principe que « l'on ne doit jamais faire la paix » avec un ennemi, qu'après l'avoir » vaincu. » On y trouve pourtant quelques réglements qui ne seraient pas indignes d'être adoptés par des nations civilisées, tels que celui qui concerne les mariages des morts. Deux familles célébraient les cérémonies nuptiales sur la tombe de leurs enfants, et dès-lors se regardaient comme unies par les liens de la parenté. Comme nous avons donné, dans le cinquième volume des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, tous les fragments de ce code que nous avons pu recueillir dans les écrivains orientaux, nous nous contenterons d'ajouter ici qu'il fut écrit en caractères oïgours, parce que, suivant le texte même de ce code, « les » Moghols ne savaient pas écrire, et » n'avaient pas même d'écriture qui » leur fût propre. » Nous croyons pouvoir affirmer que Djenguyz n'était pas plus savant que ses compatriotes, puisqu'il appela un lama oïgour, nommé Tatatouko, pour instruire ses enfants et les principaux seigneurs moghols. Il fit traduire en moghol beaucoup de livres oïgours, tibétains, persans et arabes; et son exemple ayant été imité par plusieurs de ses successeurs, les Moghols tinrent un rang distingué parmi les nations civilisées de l'Asie. Après avoir assuré l'hérédité du trône dans sa famille, et dicté à ses nouveaux sujets des lois assez bien appropriées à leur caractère, il eut à combattre les jaloux et les ennemis que son élévation lui avait attirés. Le nouveau chef des Naïmans, le successeur de Tayank-khân, refusait de le reconnaître pour souverain; un simple général, envoyé contre cet audacieux, le surprit et lui coupa lui-même la tête en 1207. La prédiction du chaman, au moment du couronnement de Djenguyz, avait exalté l'esprit de

ses soldats, de manière qu'il ne lui fut pas difficile de les conduire à de nouvelles guerres. Le beau et vaste pays des Oïgours, situé au centre de la Tatarie, excitait depuis long-temps sa convoitise. Cette nation, plus célèbre par ses connaissances littéraires que par ses talents militaires, fut aisément soumise. L'ydycout, ou souverain, vint implorer la protection du conquérant moghol : celui-ci, par cette conquête, se voyait maître de la plus grande partie de la Tatarie. Le roi du Tangout, dont le territoire est limitrophe d'un côté à celui des Oïgours, et de l'autre à la partie septentrionale de la Chine, s'estima très heureux de conjurer l'orage, en donnant une de ses filles en mariage au prince moghol, qui profita de cette circonstance pour faire une invasion dans la partie septentrionale nommée par les Orientaux le Mâtchyn, où régnaient alors les Tatars Kin ou Nieutché. Après s'être assuré des dispositions du Cara Khitaï, dont les chefs, ennemis déclarés des Nieutché qui les avaient supplantés à la Chine, lui jurèrent fidélité, en égorgeant sur une montagne un cheval blanc, un taureau noir, et en brisant une flèche, il franchit en 1209 la grande muraille, envoya des partis dans le Leaotong et dans le Petchely. La conquête de la Chine occupa les Moghols pendant trois ans; la capitale, nommée alors Khan-balec ou Yen-king, et aujourd'hui Pé-king, fut prise d'assaut en 1215, saccagée, et l'incendie dura un mois. L'altou-khân, ou empereur, Nieutché de la Chine septentrionale, s'était retiré vers le midi à Kaïfong-fou, et y fut menacé par les généraux de Djenguyz-khân; car celui-ci était retourné en Tatarie, se reposer dans un beau palais qu'il avait fait construire non loin de Cara-corom, sa capitale, auprès du Kerlon. Ces instants de repos étaient ordinairement consacrés à faire les préparatifs d'une nouvelle guerre, à recevoir des ambassadeurs et à en expédier. Ceux qu'il avait envoyés au roi de Kharizme furent assassinés. Djenguyz-khân cherchait depuis long-temps un prétexte pour fondre sur le Turkestan, il n'eut garde de laisser échapper celui-ci; et après avoir rempli quelques vaines formalités, et surtout après avoir pris d'excellentes précautions pour la tranquillité de ses états, et avoir fait d'immenses provisions de tous genres, il entra en campagne en 1218, à la tête d'une armée de sept cent mille combattants, et c'est de cette époque que l'on date la grande expédition des Moghols dans le nord de l'Asie. Le premier choc entre les deux armées fut terrible et le succès indécis. Les fils de Djenguyz, par leur froide intrépidité, se montrèrent dignes de leur père. Les Kharizmiens perdirent cent-soixante mille hommes, et chacun se retira dans son camp. Dans le cours de 1219, Otrar, Farghanah, Ourkendje et toutes les principales villes du Kharizme tombèrent au pouvoir des Moghols; ils n'eurent pas besoin de l'année suivante toute entière pour conquérir la Transoxane. La résistance de Bokhara et de Samarcande ne fit que les irriter, et attirer, sur ces deux vastes et malheureuses cités, toutes les horreurs du sac et du pillage. La plupart des habitants périrent par la flamme et par le fer du vainqueur. En déplorant la mort de deux ou trois cent mille victimes, nous sera-t-il permis de parler de la destruction des volumineuses et précieuses bibliothèques de Bokhara, ville célèbre dans toute l'Asie par ses colléges et par ses savants. Sans se laisser intimider par le traitement qu'avaient éprouvé

les habitants de ces deux villes, ceux de Kharizme opposèrent la plus héroïque résistance, ils mirent eux-mêmes le feu à leurs propres maisons et furent tous massacrés. Djenguyz s'était placé sur une éminence, de manière à jouir de la vue de l'incendie et de la boucherie; spectacle bien digne des yeux d'un conquérant. Termed, dernière ville de la Transoxane, du côté du Tokharistan, succomba également. Les Moghols la brûlèrent, et las d'égorger, emmenèrent en esclavage le petit nombre d'habitants à qui ils avaient laissé la vie. L'hiver était déjà très avancé, et la rigueur de la saison ne permettait pas de tenter une nouvelle expédition dans le Tokharistan. On les occupa à une grande chasse afin de les tenir toujours en haleine, et dès les premiers jours du printemps, de 1221, les habitants de Balkh offrirent de se rendre, mais le prince moghol voulait jouir du spectacle d'un assaut, la population fut exterminée et la ville rasée. Un sort non moins horrible que celui qu'avait éprouvé la Transoxane était réservé au Khoraçân. Cette expédition fut confiée à l'un de ses fils, tandis que d'autres ravageaient et soumettaient l'Irac-adjemy et d'autres provinces occidentales de la Perse. Une armée très considérable fut envoyée vers l'Indus du côté de Ghaznah. La conception de ces gigantesques projets, auxquels il fallait donner leur exécution, empêcha sans doute Djenguyz de pousser avec vigueur le siége de Talkhan; il était depuis sept mois au pied des murailles de cette petite ville de la Transoxane, quand celui de ses fils qu'il avait chargé de conquérir le Khoraçân vint lui ramener une armée victorieuse. On livra un assaut général, et les Moghols traitèrent avec la même barbarie les habitants et la garnison. Anderab, autre ville de la Transoxane, ne fut pas plus épargnée. La prise de Bomyan située dans le voisinage de la précédente, coûta au vainqueur la vie d'un de ses petits-fils. Il voulut consoler la mère en mettant à sa discrétion les malheureux habitants. Elle les fit tous massacrer sans distinction d'âge ou de sexe, elle poussa même la cruauté jusqu'à vouloir qu'on ouvrît le ventre des femmes enceintes; enfin les animaux furent égorgés. L'emplacement qu'occupait cette ville fut nommé par les Moghols *Mou balec*; ville de deuil. Au lieu de poursuivre le cours de ses conquêtes, le vainqueur fut obligé de voler au secours des généraux qu'il avait envoyés contre Djélâl êd-dyn, ce terrible sulthân du Kharizme. Ils étaient battus et leurs armées dispersées quand Djenguyz parut dans le Khoraçan. Attaquer le sulthân, le battre, le pousser jusques sur les bords du Sind, qu'il passa seul à la nage et au risque de se noyer, ne furent, pour le prince Moghol, que l'opération de quelques semaines. Aux premières nouvelles des succès plus brillants que réels de Djélâl êd-dyn, Hérât et plusieurs autres villes du Khoraçân s'agitèrent et chassèrent même les garnisons mogholes qu'on y avait mises. Djenguyz blâma fortement ses fils qui, par une pusillanime clémence, avaient épargné ces insolents citadins. Hérât fut repris en moins de six jours de siége. Nous épargnons à nos lecteurs les effroyables détails de cette grande catastrophe. Les troupes victorieuses allèrent joindre leur monarque dans un autre canton de la Transoxane. Il les accueillit avec d'autant plus de bienveillance, que depuis quelque temps il était mécontent du souverain du Captchac, qui avait *mal parlé de lui*, et donné asyle à quelques uns de ses ennemis. Deux généraux qui avaient

conquis l'Adherbaïdjân et l'Arrân eurent ordre de conduire une armée dans le Captchac. Ils commencèrent par prendre Chamakhyeh, puis Derbend; les princes du Captchac firent cause commune avec les princes russes, les uns et les autres furent battus et poursuivis jusqu'aux bords du Borysthènes; le grand duc de Kiow et le duc de Tchernikof furent faits prisonniers le 16 juin l'an du monde 6731, suivant les chroniques russes, et le 6 juin 1223 de l'ère vulgaire. Tandis que ses généraux conquéraient pour lui une immense contrée dans le nord-ouest de l'Asie, et que d'autres défendaient et étendaient ses conquêtes dans la Chine septentrionale, il attendait dans le Khoraçân la fin des grandes chaleurs, et tenait une diète où l'on détermina les mesures à prendre pour contenir et gouverner les états nouvellement soumis. Il s'agissait en outre de remédier à la disette de soie et de riz qui se faisait ressentir dans la portion soumise de la Chine. Djenguyz proposa froidement de mettre à mort tous les habitants des campagnes, pour avoir à nourrir et à vêtir moins de personnes inutiles à la guerre, et pour métamorphoser en pâturages les terres jusqu'alors ensemencées. Un sage et courageux conseiller, *Tletchousay*, osa s'opposer à cette effroyable mesure, et parvint à prouver qu'elle était surtout nuisible aux intérêts de l'état. Le même conseiller ne craignit pas non plus de laisser entendre à son maître que les soldats étaient las de faire la guerre dans les pays lointains. Celui-ci eut le bon esprit d'entendre ce sage conseil, et alla passer quelque temps à Cara-Coroun. Depuis sept ans entiers il était absent de cette capitale de ses états. Sa famille vint au devant de lui jusqu'aux bords de la rivière de Toula, et le reçut avec les plus éclatantes démonstrations de joie. Il se montra vivement sensible à cet accueil, et parut même recevoir avec délices les caresses de ses nombreux petits-enfants. Il en distingua deux qui lui inspirèrent un intérêt particulier; il traça lui-même le plan de leur éducation, et leur donna pour instituteurs deux savants oïgours; c'était Coblaï et Holagou, l'un âgé de sept ans et l'autre de dix; tous deux justifièrent dans la suite la prédilection de leur illustre aïeul. La reine de Leao-toung, principauté limitrophe de la Chine, vint le féliciter et le prier de conférer la souveraineté, qu'elle ne voulait plus exercer, à un jeune prince qu'elle lui présenta. Il apprit aussi que ses généraux poussaient avec vigueur leurs conquêtes dans le cœur de la Chine, et écrasaient les Nientché partout où ils les rencontraient. Cependant ceux-ci tuèrent un de ses meilleurs généraux, et on a tout lieu de conjecturer que cette perte détermina le grand khân à revenir dans sa capitale. En outre le roi du Tangout, qui s'était montré si empressé et si soumis, venait de donner asile à deux ennemis déclarés des Moghols, et refusait obstinément de les livrer. Quoiqu'il eût alors (en 1225) plus de soixante ans, Djenguyz résolut de marcher en personne contre le Tangout à la tête de toutes ses armées, dont il forma dix corps. Les Moghols traversèrent le grand désert de Koby pendant l'hiver de 1226, pénétrèrent au centre des états de leur ennemi, qui leur opposa une armée de cinq-cent mille hommes, remarquable principalement par la richesse de ses équipages et de ses vêtements. Après différentes rencontres et affaires de postes, dont l'issue fut constamment à l'avantage des Moghols, Djenguyz livra une grande bataille sur un lac

glacé formé par le Caramoran; le roi du Tangout fut complètement battu et perdit trois cent mille hommes; et peu de temps après cette défaite, il succomba aux fatigues et aux chagrins. Le vainqueur séjourna quelque temps au milieu du pays nouvellement conquis, et de là envoya deux de ses fils achever la conquête de la Chine septentrionale. Kaï-fong-fou, dont les Nieutché avaient fait leur capitale depuis la prise de Pé-king par les Moghols, fut inutilement assiégée par ces derniers. Dès que le retour du printemps permit à l'armée victorieuse de continuer ses opérations dans le Tangout, la capitale fut assiégée, et Djenguyz alla lui-même dans le Chen-si, province septentrionale de la Chine. Après avoir détruit plusieurs corps Nieutché, il passa les grandes chaleurs de l'été sur la montagne de Léou-pan. Cependant le siége de Ninghia, capitale du Tangout, se poussait avec une grande activité. Le nouveau souverain étant sorti pour implorer la clémence du conquérant, fut pris par les assiégeants et mis à mort. La ville tomba en leur pouvoir, et devint le théâtre de cruautés inouïes, qui s'exercèrent ensuite dans toute l'étendue du royaume. On ne rencontrait partout que des ruines et des cadavres; les bois, les montagnes et les cavernes, étaient remplis de malheureux qui cherchaient à se soustraire à la fureur du vainqueur. Enfin, les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la population périrent. Cette mesure atroce avait paru indispensable au héros Moghol, pour s'occuper avec sécurité de réduire et de soumettre les Nieutché, maîtres encore d'une partie de la Chine septentrionale; mais c'était à l'un de ses petits-fils (*Voy.* CHI-TSOU.) qu'était réservée la gloire de terminer cette grande entreprise si brillamment commencée, et de fonder à la Chine une dynastie moghole qui, comme toutes les dynasties étrangères aux pays où elles se sont établies, devait en peu de siècles succomber sous les efforts des nationaux subjugués. Au moment de quitter la montagne Léou-pan, Djenguyz sentit les premières atteintes d'une maladie qu'il prévit bien devoir être mortelle. Il ne voulut pas aller plus loin, ordonna à son fils Touli d'assembler ses frères et les généraux. Il chargea Touli de la régence de l'empire, en attendant le retour d'Octaï qu'il nomma son successeur; lui donna les plus sages avis, traça la marche à suivre pour réduire les Nieutché, recommanda à ses enfants de vivre ensemble dans la plus grande harmonie, insista fortement sur les suites de la discorde, leur en montra les dangers en brisant successivement devant eux toutes les flèches d'un carquois qui, réunies en faisceaux, avaient résisté aux efforts des plus vigoureux d'entre eux. Celui qui semblait avoir multiplié pour ses semblables tous les genres de tourments et de morts, mourut paisiblement au sein de la victoire, environné de parents affectionnés, de sujets pleins de dévouement et de nombreux tributaires; maître plus absolu, à la vérité, que paisible, de Tauryz jusqu'à Péking, c'est-à-dire, d'un territoire de plus de mille cinq-cents lieues de long. Son existence, son élévation et ses fureurs, doivent avoir coûté à l'espèce humaine au moins cinq ou six millions d'individus de tout âge et des deux sexes. Nous ne parlons pas de l'anéantissement d'une immense quantité de monuments des arts et de manuscrits précieux et uniques, que renfermaient Balkh, Bokhara, Samarcande, Péking, et autres villes de l'Asie orientale, célèbres par leurs établissements

littéraires et par les travaux de leurs savants. C'est à peu près de cette manière que les conquérants, dans tous les temps et dans tous les pays, ont coopéré aux progrès des lumières, à l'accroissement de la population et au bonheur de leurs semblables. Djenguyz Khân mourut le 10 de ramadhân 624 (24 août 1227), âgé de 66 ans, et après un règne de vingt-deux. Ses funérailles se firent avec la plus grande magnificence, suivant le rit musulman; il fut inhumé au Tangout, non loin de l'endroit où il était mort, sous un arbre extrêmement remarquable pour l'immensité de ces branches, au pied duquel il s'était reposé en revenant de la chasse, peu de jours avant d'éprouver les atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau. Lui-même avait désigné cet endroit pour sa sépulture. Loin de divulguer ce grand évènement, les grands gardèrent le plus absolu secret. Le fils du roi du Tangout qui vint pour se soumettre et rentrer en grâce, trouva les soldats livrés à la joie; la plus grande alégresse régnait dans le camp à cause de la prétendue convalescence du souverain. Peu de temps après son arrivée, on conduisit au supplice, sans égard pour leur soumission, le prince nouvellement arrivé et toute sa suite qui était nombreuse. Cette sanglante exécution confirma l'armée dans son erreur, et elle s'attendait d'un moment à l'autre à marcher à la suite de son chef pour de nouvelles conquêtes, quand les généraux, les officiers et les soldats, furent convoqués pour la pompe funèbre. Le son lugubre des tambours et des instruments leur annonça la mort de leur chef. Les précautions avaient été si bien prises, que ce grand évènement, qui retentit dans tout l'ancien continent, ne produisit aucune commotion dans les vastes états du conquérant Moghol. Ses dispositions furent religieusement observées. Aucun des enfants qu'il avait eu de ses cinq-cents concubines ne lui succéda. On refusa même le titre de *Khân* ou prince à ceux qui étaient nés de mères chinoises. Avant de mourir il avait distribué lui-même ses états entre les quatre princes qui lui étaient nés de la première de ses quatre femmes légitimes, lesquelles avaient chacune leur palais. Touchy; l'aîné de ces quatre princes étant mort, fut représenté par son fils Baton, qui lui succéda dans la souveraineté du Captchac (et dont les descendants régnèrent en Crimée jusqu'à l'anéantissement de cet état en 1783; Djagataï ou Zagataï, eut un état qui porta son nom, et qui était composé de la Transoxane, du pays des Ouzbeks et du Turkestân, où quelques-uns de ses descendants ont encore de petites souverainetés. Touly eut le Khoraçân, une partie de la Perse et les bords du Sind. Trois des fils de ce dernier, Mangou, Holagou et Koublaï, méritent chacun un article particulier. Octaï, que son père, le jour avant de mourir, avait désigné pour lui succéder, eut en partage la grande horde, nommée *Ordoubalek*, et *Oloug-yourt*, dans le Cara-khataï, dont Cara-corom était la capitale; c'est là que Djenguyz faisait sa résidence: en outre le Moghlistân, le Khataï ou Chine septentrionale, dont la capitale est Pé-king, ainsi que la Corée et le détroit d'Anian. Une grande partie de ces états passèrent en la puissance de Koublaï, l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fondateur de la dynastie moghole à la Chine. L—s.

DJÉVHÉRY (Ismaïl ben Hammad), lexicographe arabe, très célèbre, naquit à Farab, ville de la Transoxane, vers le milieu du quatrième

siècle de l'hégire, dixième de notre ère. Il parcourut la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, habita l'Égypte quelque temps pour y étudier l'arabe, revint en Khorâçân, et fixa sa résidence à Nychapour. Ce fut là qu'il publia, en 390 de l'hégire (999 de Jésus-Christ), sous le titre de *Sihah allogat*, *le pur du langage*, le dictionnaire le plus parfait qu'aient les Arabes. Golius qui l'a inséré, en grande partie, dans son *Lexicon arabicum*, en parle en ces termes dans sa préface : « Parmi les Arabes qui ont étudié leur » langue avec le plus grand soin en la » prenant dès la plus haute antiquité, » et qui l'ont transmise avec plusieurs » monuments puisés dans les auteurs » les plus estimés, et recueillis soit en » les lisant, soit en les écoutant, il est » deux écrivains surtout, qui jouis- » sent en cette matière d'une considé- » ration générale, et que presque toute » la cohorte des érudits a coutume de » suivre dans l'orient même, comme » deux constellations brillantes : l'un, » Djévhéry, vécut dans un siècle où » les lettres étaient très florissantes ; » l'autre, Firouzabadi, parut plus » tard et à une époque où elles défleu- » rissaient. Le premier ressemble à un » fleuve fécond, le second à une mer » profonde ; tous deux ont émis un » ouvrage d'une vaste science. De » même que Giggeius, dans son dic- » tionnaire, a adopté et suivi Firou- » zabadi ; de même aussi, voulant » transmettre de l'Orient à l'Europe » quelque auteur célèbre, j'ai pris » pour maître et pour guide Djévhery, » qui, dans un siècle plus éclairé que » les autres, reçut la dénomination » d'*Imam allogat* (*Le maître su- » prême de la langue.*) » Meninski a également traduit Djévhéry dans son *Thesaurus ling. orient.* Le *Sihah* a servi de matière à plusieurs commentaires ; on en a fait plusieurs abrégés. Hadjy Khalfâ donne la nomenclature de ces commentaires et de ces abrégés dans sa *bibliographie*, ainsi que celle des travaux faits sur ce lexique. Vancouli l'a traduit en turk (*Voy.* VANCOULI.), et cette traduction a été imprimée trois fois dans l'imprimerie de Constantinople. La première édition a paru en 1141 de l'hégire, 1728 de notre ère. C'est le premier ouvrage sorti des presses de l'imprimerie établie à Constantinople par le sulthan Ahmed III, et dirigée par Ibrahim Basmadjy. La seconde édition a été donnée en 1757, par Kutchuk Ibrahim, élève de Basmadjy. Elle est le seul ouvrage qui ait été publié à cette seconde époque de l'imprimerie turke. Enfin, la troisième est sortie des presses de Scutari, en 1803. Les caractères qui ont servi à cette édition, sont neufs, mais bien inférieurs à ceux des éditions précédentes. Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux, nous ne trouvons pas la notice sur Djévhéry et Vancouli, placée en tête du 1er. vol. de l'impression de 1728, qui est aujourd'hui la plus estimée et la plus rare, quoiqu'elle ait été tirée à un très grand nombre d'exemplaires. Ev. Scheidius avait conçu le projet de faire imprimer le texte du *Sihah*, et de l'accompagner d'une traduction latine. Il commença cette belle entreprise en 1774, à Harderwick ; mais il y renonça, et se contenta de publier en 1776, les 24 feuilles in-4°. qui étaient imprimées et qui contiennent une partie de l'*elif*, première lettre de l'alphabet arabe. On n'est point d'accord sur la mort de Djévhéry ; Abou'l féda la place en 398 de l'hégire (1008 de J.-C.), et Hadjy Khalfâ, ainsi que quelques autres auteurs, en 393 (1003). Ce dernier bibliographe nous apprend que,

Digitized by Google

vers la fin de sa vie, l'esprit lui ayant tourné, il se fit deux ailes avec lesquelles il essaya de voler, mais il tomba et se tua. Selon Yacout, un étourdissement l'aurait pris subitement et il serait tombé du haut de sa maison. Ce récit est plus vraisemblable. Il paraît même que cette chûte, en causant sa mort, laissa son dictionnaire imparfait; car il ne l'avait revu que jusqu'à la lettre *dhad*. Un de ses élèves, en voulant corriger la partie qui comprend les lettres suivantes, y introduisit plusieurs erreurs. J—n.

DJEZZAR (Ahmed), le *Boucher*, digne surnom sous lequel est connu un fameux pacha d'Acre et de Saïde. Cet homme, vraiment extraordinaire pour sa cruauté, était né en Bosnie. S'étant vendu lui-même, dans sa jeunesse, à un marchand d'esclaves, il fut conduit en Egypte, et acheté par le célèbre Ali-Bey (*Voy.* Ali-Bey), et, d'esclave mamlouk, il parvint à la dignité de gouverneur du Caire. En 1773, après les désastres d'Ali-Bey, son patron, l'émyr Yousouf lui donna le gouvernement de Bairout, ville de Syrie. A peine fut-il entré en possession de cette dignité, qu'oubliant toute reconnaissance, il s'empara de cinquante mille piastres qui appartenaient au prince Yousouf, et déclara ne reconnaître d'autre maître que le sulthân. Yousouf, irrité de la perfidie de Djezzar, et de la protection tacite que lui accordait le pacha de Damas, fit alliance avec Dhaher (*Voy.* Dhaher) et les Russes; et, aidé de ces alliés, il vint assiéger Bairout par terre, tandis que la flotte russe le bombardait par mer. Djezzar ne put résister a cette double attaque : il se remit entre les mains de Dhaher, le suivit à Acre, et s'en échappa promptement. Après la mort de Dhâher, en 1775, Hassan, capitan-pacha, établit Djezzar pacha d'Acre et de Saïde, et le chargea du soin d'achever la ruine des rebelles. Fidèle à cet ordre, il détruisit, par la force ou la ruse, la famille du Cheikh, réprima les Bedouins de Sagr, abaissa les Druzes et anéantit presque tous les Motoualis. Ces succès lui valurent de nouvelles faveurs de la Porte. Vers l'année 1784 ou 1785, il reçut les trois queues et le titre de vézyr. Son pachalik, par les divers accroissements qu'il obtint, embrassait tout le terrain compris depuis le Nahr el kelb jusqu'au sud de Caissarieh, entre la Méditerranée à l'ouest, l'Anti-Liban et le cours supérieur du Jourdain à l'est, et comprenait ainsi les plaines fertiles d'Acre, d'Ezdrelon, de Sour, de Haouléh et le bas Bécaah. Les relations de Djezzar et de la Porte se terminèrent comme il arrive toujours en pareil cas : le divan prit ombrage de la fortune du pacha, s'alarma de son humeur entreprenante; de son côté, le pacha usa de toutes les ruses et supercheries possibles, pour se garantir de sa perte, et sut conserver son gouvernement jusqu'à sa mort. Il exerçait depuis vingt ans les plus horribles vexations sur les habitants de la Syrie, lorsque l'armée française arriva en Egypte. Cet homme féroce ne reconnaissait plus, depuis longtemps, l'autorité de la Porte, et n'attendit point ses ordres pour se déclarer contre les Français : l'officier que Buonaparte lui envoya fut congédié sans réponse, et les Français qui se trouvaient à Acre furent jetés dans les fers. Cependant, la Porte l'ayant élevé à la dignité de pacha d'Egypte, il fit les préparatifs qu'exigeait cette expédition. Battu, chassé de toutes ses places, il se retira à Saint-Jean-d'Acre, et songeait même à l'abandonner : Sidney-Smith ranima son courage : M. Phelippeaux, officier

Digitized by Google

français émigré, se chargea de la défense de la place, en rétablit ou en disposa les fortifications, et, après avoir prouvé ce que peut le génie contre la force, il obligea les Français à lever le siége, au bout de soixante-un jours de tranchée, le 21 mai 1799. Pendant ce siége, Djezzar fit plusieurs sorties où il déploya une rare valeur. Lorsque le grand-vézyr arriva en Syrie, vers la fin de la même année, il s'éleva entre lui et le pacha des querelles si violentes, que leur armée finit par en venir aux mains et se livrer plusieurs combats sanglants, ce qui retarda l'expédition contre l'Egypte. Djezzar mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses. Nous rapporterons ici le portrait qu'un voyageur anglais, qui visita Acre en 1801, fait de ce pacha; il contient plusieurs traits qui le feront bien connaître : « Djezzar était à la fois son ministre, » son chancelier, son trésorier et son » secrétaire, souvent même son cuisinier et son jardinier, et quelquefois juge et bourreau..... L'intérieur » du harem de Djezzar était inaccessible à tout le monde, excepté à lui. » On ne connaissait point le nombre » de ses femmes; celles qui entraient » une fois dans cette prison mystérieuse étaient perdues pour le monde : on n'en entendait plus parler. » On leur envoyait le dîner par un » tour à l'entrée du harem : si l'une » d'elles tombait malade, Djezzar amenait un médecin à cette ouverture; » la malade présentait son bras pour » que le médecin tâtât son pouls; ensuite le tyran la ramenait, et personne ne savait ce que devenait la » malade. Dans les anti-chambres, on » voyait des domestiques mutilés de » toutes les manières : l'un avait perdu » une oreille, l'autre un bras, l'autre » un œil. Les Anglais furent annoncés » par un juif, jadis son secrétaire, » qui avait payé une indiscrétion par » la perte d'une oreille et d'un œil. » Après un pèlerinage de la Mecque, » Djezzar tua de sa main sept femmes » de son harem, soupçonnées d'infidélité. Il avait soixante ans; mais » sa vigueur était encore celle d'un » homme dans la force de l'âge. » Nous le trouvâmes assis sur une » natte dans une chambre sans meubles; il portait le vêtement d'un » simple Arabe, et sa barbe blanche » descendait sur sa poitrine. Dans sa » ceinture, il portait un poignard » garni de diamants, comme marque d'honneur de son gouvernement. Quand nous entrâmes, il » était occupé à tracer, avec son » ingénieur, des plans de fortifications sur le sol : il acheva cette » occupation avant de nous parler. » Lorsque son ingénieur fut parti, il » eut avec nous une longue conversation, pendant laquelle il découpait » avec des ciseaux toutes sortes de figures en papier : c'était son occupation toutes les fois qu'on lui présentait des étrangers. Il donna au » capitaine Culverhouse un canon de » papier, en lui disant : Voilà le symbole de votre profession. Toute sa » conversation était en allégories, paraboles et images. » Nous pourrions rapporter ici plusieurs traits de la barbarie de ce pacha, qui se glorifiait du surnom de *Djezzar*, et s'efforçait d'en justifier l'application. Le baron de Tott nous apprend qu'il fit murer quantité de personnes du rit grec, lorsque, pour défendre Bairout de l'invasion des Russes, il en fit reconstruire l'enceinte. Lors de son voyage sur les côtes de Syrie, on voyait encore les têtes de ces malheureuses victimes, que le *boucher* avait laissées à découvert afin de mieux jouir de leurs

tourments. Le gouvernement français voulant rétablir ses rapports commerciaux avec le Levant, chargea le colonel Sébastiani d'une mission auprès de ce pacha. Djezzar l'accueillit favorablement. « Savez-vous, dit-il à l'envoyé, » pourquoi je vous reçois et j'ai du » plaisir à vous voir? C'est parce que » vous venez sans firmau; je ne fais » aucun cas des ordres du divan, et » j'ai le plus profond mépris pour » son vézyr borgne. On dit que Djezzar est un Bosnien cruel, un homme » de rien; mais en attendant je n'ai » besoin de personne, et l'on me recherche. Je suis né pauvre; mon » père ne m'a légué que son courage. » Je me suis élevé à force de travaux; » mais cela ne me donne pas d'orgueil: » car tout finit, et aujourd'hui, peut-être, ou demain Djezzar finira, non » pas qu'il soit vieux, comme le disent » ses ennemis (et dans ce moment il » se mit à faire le maniement des armes à la manière des mamlouks), » mais parce que Dieu l'a ainsi ordonné. Le roi de France, qui était » puissant, a péri; Nabuchodonosor, » le plus grand roi de son temps, a été » tué par un moucheron, etc.» J—N.

DJIHAN-GUYR (Aboul-Mazaffer-Nour êd-dyn Mohammed). On a pu voir, à l'article d'Akbar, comment ce monarque, inconsolable d'avoir atteint sa vingt-neuvième année sans être père, obtint du ciel un fils, par les soins et les prières d'un pieux solitaire. La sulthane favorite, qui lui avait été recommandée, accoucha, le 17 de rebyi 1er. 977 (29 août 1569), d'un fils qui fut nommé Sélym, par reconnaissance envers le santon qui portait aussi ce nom. A peine ce jeune prince avait-il atteint sa quinzième année, que son père lui obtint la main de la fille d'un puissant radjah (ou prince hindou), alliance assez remarquable et qui serait, je crois, impossible pour des musulmans et des hindous d'un rang moins élevé. L'année suivante, Sélym épousa une autre fille de radjah. Bientôt il prit pour troisième et quatrième femmes légitimes, deux princesses musulmanes. Les nombreux et magnifiques témoignages d'affection qu'il reçut d'Akbar, dans ces circonstances, ne l'empêchèrent pas de se rendre coupable d'un grand acte d'ingratitude, que nous ne traiterons pourtant pas de rébellion, pour ne pas nous montrer plus sévères que l'historien persan qui nous sert de guide. En revenant victorieux d'une expédition qui lui avait été confiée, il eut l'imprudente audace, pour se faire des créatures, de distribuer à quelques-uns de ses officiers, différentes provinces de l'Hindoustân supérieur, situées sur le bord oriental du Gange. Il poussa l'audace jusqu'à arborer tous les signes de la suprême puissance, et eut la lâche cruauté de faire assassiner le premier ministre de son malheureux père, le savant et éloquent Aboûl Fazl (*Voy.* Aboul Fazl), qui cherchait à rétablir la concorde dans la famille impériale. Il commit encore d'autres actes de cruauté que l'on attribua à l'état d'ivresse dans lequel il était continuellement plongé, car il faisait un usage immodéré du vin, des liqueurs et de l'opium. Ces vices abrutissants n'empêchèrent pas Akbar de le désigner pour son successeur, et c'est un grand sujet de reproche pour la mémoire de ce bon souverain. Il est vrai que ce fut une intrigue de cour, disons-même une conspiration, qui porta Sélym sur le trône de l'Hindoustân. En y montant il prit le nom de Aboul Mozaffer Nour êd-dyn Mohammed Djihân-Guyr, c'est-à-dire, le père victorieux, la lumière de la reli-

Digitized by Google

gion, Mohammed, *conquérant du monde.* Son inauguration eut lieu à Agrah, le 20 de djomâdy second, 1014 de l'hégire (22 octobre 1605). Avant que l'année fût entièrement écoulée, il eut à combattre un de ses fils; il ne fallut pas moins d'un an pour réduire le rebelle, qui fut amené devant le trône avec la main et le pied gauches attachés à la même chaîne, suivant la loi de Djenguyz-Khân. D'autres rebelles attirèrent contre eux les armes impériales, ils furent vaincus, et l'empereur profita des premiers instants de calme pour contracter un mariage que ses historiens regardent comme le principal événement de son règne. Il épousa, en 1611, Mher-ûl-Niçâ, veuve d'un officier de la cour. Après la mort de son époux, elle était restée profondément ignorée avec la veuve d'Akbar. L'empereur l'ayant aperçue par hasard, fut frappé de sa beauté et ne tarda pas à l'épouser. Il fit changer le nom de la nouvelle sulthâne en celui de Nour-mahl, *lumière du sérail*, et puis en celui de Nour Djihân beygum, *princesse lumière du monde.* Les grands vinrent lui rendre leurs hommages tandis qu'elle était assise derrière un rideau. Son nom fut inscrit sur les monnaies; enfin, à l'exception de la prière que l'on ne faisait pas en son nom dans les mosquées, cette sulthane jouissait de tous les honneurs de la souveraineté. Subjugué par cette femme adroite et hautaine, le monarque indien lui avait à peu près abandonné les rênes du gouvernement, et lui-même était gouverné par cette ambitieuse, qui ne se bornait pas à donner à son illustre époux des fêtes comme celle dans laquelle fut découvert, en mars 1612, ce parfum exquis, nommé *essence de rose*, comme je crois l'avoir démontré dans un mémoire particulier, publié en 1804. Elle l'irrita contre Châh-Djihân, provoqua même, contre cet héritier présomptif de la couronne, des mesures qui portèrent le jeune prince à la révolte. Son père se vit contraint de marcher en personne contre lui, et ne réussit qu'avec beaucoup de peine à le réduire. Cette importante opération n'était pas encore terminée, lorsque le principal vézyr, également irrité contre la sulthâne, se mit ouvertement à la tête d'un nombreux parti de Radjepouts, parvint à enlever l'empereur, et finit par se rendre maître de cette femme, cause de tant de malheurs. Son titre de souveraine la rendait un objet sacré pour un sujet fidèle; celui-ci sollicita et obtint de Djihân-Guyr l'arrêt de mort de Nour-Mahl, qui n'eut besoin que de lever son voile pour faire rétracter l'ordre rigoureux de son faible époux, et pour que le glaive échappât des mains des sicaires, éblouis d'une si rare beauté. Elle parvint à se soustraire, ainsi que l'empereur, à la surveillance du vézyr. Djihân-Guyr se rendit au Kachemyr, dans l'espérance d'y rétablir sa santé altérée par de violents chagrins. La température de ce délicieux pays, si renommé par sa salubrité, ne produisant pas l'effet qu'on en espérait, la cour se mit en route pour se rendre à Lâhor; mais le monarque, âgé de cinquante-huit ans, expira à moitié chemin, auprès de Radjor, le 9 novembre 1627, après un règne de vingt-deux années lunaires et huit mois. Quoique Djihân-Guyr ne fût pas absolument exempt de ces vices communs à presque tous les princes de l'orient, il était affable, accessible à tout le monde, généreux, et professant l'amour de la justice d'une manière dont il nous est difficile d'avoir même une idée dans les états européens. En voici un exemple. Il avait

pris d'autant plus d'intérêt au neveu de la sulthâne favorite, qu'elle ne lui avait point donné d'enfant; il faisait quelquefois asseoir celui-ci sur son trône, et lui confia bientôt un gouvernement important. Il s'y conduisit avec l'inconséquence et l'arrogance d'un jeune favori. Un jour, l'éléphant qu'il montait ayant écrasé un enfant, il refusa toute satisfaction aux parents; ceux-ci se rendirent à la cour, et trouvèrent le moyen de faire parvenir leurs doléances au monarque, qui commanda à son gouverneur de donner à ces infortunés les dédommagements qui dépendraient de lui; mais il ne fit pas même attention à cette injonction. Les autres retournèrent à la porte du palais. Leurs cris y furent entendus, et le gouverneur fut sommé de venir rendre compte de sa conduite. Dès qu'il fut arrivé à la porte de la ville, Djihân-Guyr s'y rendit, et le fit piler sous les pieds d'un éléphant, en sa présence. Se retirant, les yeux baignés de larmes, il dit: « Je l'aimais, » mais les monarques sont esclaves de » la justice comme de la nécessité. » Il a ajouté quelques chapitres aux *commentaires* de Bâbour (*V.* Babour), et composé, en persan, le *Touzouky-Djihân-Guyry*, renfermant les mémoires des dix-sept premières années de sa vie. C'est un ouvrage non moins intéressant pour la géographie et la politique, que pour l'histoire de l'Hindoustân, comme on en peut juger par les extraits insérés dans le 2ᵉ. volume de l'*Asiatick miscellany*, publié par M. Gladwin, à Calcutta, en 1788, et dans le premier volume de l'*History of Hindoostan during the reigns of Jehan-Gyr and Aureng Zeb*, par le même, Calcutta, 1788. L—s.

DJINGUIZ. *V.* Djenguyz-khan.

DJOUBAN, chef de la tribu des Youldoûz et des princes djoubaniens, était un officier distingué de l'armée des Mogohls de Perse. A la mort d'Aldjaïptou il fut nommé tuteur du jeune prince Béhadur Khan, son successeur, et jouit auprès de lui d'une faveur si grande qu'il épousa sa sœur; mais, en 1323, il maria sa fille Khatoûn-Baghdâd à un émyr nommé *Haçan*, et causa par cette union sa perte et les malheurs de l'état. Béhadur Khan devint amoureux de Baghdâd Khatoûn, l'une des plus belles femmes de l'Asie, et ne put l'obtenir de son père ni de son mari. Djouban essaya vainement d'éteindre cette passion dans le cœur du jeune prince. Le temps et l'absence ne firent que l'augmenter. Le ministre se retira alors en Khoraçan, traînant à sa suite le vézyr Saïn son ennemi, et laissa à la cour son fils Demachk, qui fut chargé de toutes les affaires; mais Béhadur, instruit d'une intrigue qu'il avait avec une des femmes d'Aldjaïptou, le fit périr, et réserva le même sort à Djouban son père. Celui-ci, instruit de la mort de son fils et des intentions du prince, se défit de Saïn, et marcha vers l'Adzerbaydjan à la tête de 70,000 hommes. Arrivé près du camp de Béhadur, il lui fit demander les assassins de son fils; mais il ne fut point écouté. Irrité de ce refus, il s'apprêtait au combat lorsque la plus grande partie de son armée déserta. Trop faible alors pour résister, il se retira après bien des alternatives chez Melek-Kurt qu'il avait élevé, et auprès duquel il se croyait en sûreté; mais les promesses flatteuses de Béhadur étouffèrent dans le cœur de cet officier les sentiments de la reconnaissance et de l'amitié. Il fit couper la tête à Djouban, et l'envoya à Béhadur. Ce dernier venait enfin de posséder Baghdad Khatoûn, répudiée par son mari. Son élévation au

trône rendit à sa famille le crédit qu'elle avait perdu. A la mort de Béhadur, Haçan *Kutchuc*, ou le petit, second prince djoubanien, et petit-fils de Djouban, jouissait d'une grande autorité. Il triompha deux fois de Haçan Buzurk, ou le Grand, détrôna les sulthans qu'il avait créés, et devint le plus puissant de ces émyrs qui déposaient et élevaient à leur gré les princes moghols; mais il fut égorgé par sa femme, dont il venait de faire arrêter l'amant, et qui voyait ses intrigues découvertes. Achraf son père lui succéda, et s'empara du trône des Moghols après en avoir fait descendre le prince qu'il y avait d'abord placé. Il devint odieux à ses sujets par sa conduite, et périt en 1355, dans un combat contre Djanibek, souverain du Captchak, que les grands de l'empire avaient appelé à leur secours. Il fut le dernier des princes djoubaniens, dont l'histoire est peu connue.

J—N.

DLUGOSZ (JEAN), historien polonais, de la famille des Wieniawa, né en 1415, dans la ville de Brzeznice, dont son père était commandant, jouit de toute la confiance du cardinal Zbignée, évêque de Cracovie et chancelier du royaume, qui lui confia l'administration de ses biens. Ce fut Dlugosz qui acheta, pour ce prélat, le duché de Siéwierz. Dlugosz prit avec trop de chaleur parti pour la cour de Rome, dans les discussions qu'elle eut avec celle de Cracovie, au sujet de la nomination aux évêchés en Pologne; il fut exilé et renfermé pendant trois ans. Casimir IV le rappela pour le faire entrer dans son conseil. Depuis ce moment, Dlugosz prit part aux affaires les plus importantes du royaume. Il fut envoyé en Prusse, en Hongrie et en Bohême. Étant revenu de Palestine, où il était allé visiter les lieux saints, le roi lui confia l'éducation de ses fils. Il accompagna en Bohême l'aîné de ses élèves, auquel les Bohémiens avaient offert leur couronne. On nomma Dlugosz à l'évêché de Prague; il refusa, parce que les Bohémiens ne voulaient point remplir les conditions auxquelles il attachait son acceptation. Élu archevêque de Lemberg, il mourut à Cracovie le 29 mai 1480, avant d'avoir été consacré. Les princes ses disciples, suivis du clergé et d'une foule immense de peuple, honorèrent ses funérailles de leur présence (*V.* S. CASIMIR.). Dlugosz a écrit la vie de sainte Cunégonde, celle de S. Stanislas, et un traité statistique sur la Pologne. Son ouvrage principal est: *Dlugossi Historia Polonica*, *lib. XIII*. Il commence aux temps fabuleux, et finit son histoire à l'année même de sa mort. Il n'est point toujours exact dans les dates; il est souvent diffus; sa diction manque quelquefois de clarté et de précision; mais son travail, avec ses défauts, présente des matériaux précieux pour ceux qui veulent travailler sur le même sujet. La franchise de Dlugosz ne plut pas à ses contemporains, ce qui empêcha long-temps l'impression de cette Histoire. Herburt avait publié, en 1615, à Dobromil, les six premiers livres de cet ouvrage, qui a paru complet en 1711 et 1712, à Leipzig, en deux volumes in-folio, par les soins du baron de Huyssen, qui en conservait le manuscrit depuis long-temps dans sa bibliothèque. On trouve en tête du premier volume, la vie de Dlugosz, des notices intéressantes sur les auteurs qui ont travaillé à l'Histoire politique et littéraire de Pologne, la géographie, la jurisprudence, la numismatique, et enfin les douze premiers livres de l'histoire de Dlugosz, qui vont jusqu'en 1444. Le second

Digitized by Google

volume comprend le treizième et dernier livre de cette histoire, jusqu'en 1480, avec les ouvrages historiques de Kadlubek, de Sarnicki, de Stanislas Orzechowsky, la vie de Pierre Kmita, un recueil des lettres d'hommes illustres, avec des notes savantes. Moréri donne des détails exacts et très étendus sur Dlugosz et sur ses ouvrages. G—Y.

DMOCHOVZKI (FRANÇOIS), né en 1762, mort en 1808, de la congrégation des *Ecoles Pies*. Il quitta les ordres et se maria quelques années avant sa mort. Il eut une part active dans l'insurrection des Polonais, en 1794, et fut membre du gouvernement. Bon littérateur, versificateur estimable et laborieux, sa traduction, en vers polonais, de l'*Iliade*, est une des meilleures qui existent dans les langues modernes, tant pour la fidélité que pour la couleur poétique. Ses autres ouvrages en vers sont: une imitation de *l'Art poétique*, 1788; le *Jugement dernier* d'*Young*; une grande partie du *Paradis perdu*. Il avait entrepris une traduction de *l'Énéide*; il n'en put achever que les neuf premiers livres. M. Jaknbowski traduisit les trois derniers chants, et fit imprimer le tout à Varsovie en 1809. Il rédigea pendant quelques années le *Mémorial*, journal littéraire écrit en polonais, dans lequel on trouve de très bons articles. Il publia aussi quelques fragments en prose, et une édition en dix volumes des œuvres de *Kravicki*. M—I.

DO (JEAN), peintre napolitain du 18e. siècle, fut, de tous les élèves de l'Espagnolet, celui qui approcha le plus de la manière de ce grand peintre. Plusieurs de ses tableaux, et surtout des portraits à mi-corps ont été pris pour des ouvrages de ce maître. Do excellait particulièrement dans le coloris; on regarde comme son chef-d'œuvre une *Nativité du Messie*, qu'il fit pour la sacristie d'une église de Pénitents à Naples, appelée la *Pietà de' Turchini*. Z.

DOARA (BUOSO DE), chef du parti Gibelin à Crémone, vers le milieu du 13e. siècle. Buoso de Doara, seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Crémone, s'était élevé par ses talents, et surtout par la force de son caractère, à tenir un des premiers rangs en Lombardie, pendant le règne de Frédéric II. Cet empereur, obligé de lutter dans chaque ville avec la faction de l'église, gouvernait l'Italie, non par l'autorité des magistrats, ou la force des armes, mais par le crédit des chefs de parti, qu'il avait attachés à ses intérêts. Cette correspondance entre l'empereur et les capitaines Gibelins avait assuré à Buoso de Doara une sorte de souveraineté à Crémone, semblable à celle qu'Eccelin III de Romano exerçait à Padoue, et Oberto Pelavicino dans ses fiefs de l'état de Plaisance. Tant que Frédéric II vécut, ces trois seigneurs, toujours unis, gouvernèrent en son nom la Lombardie; ils composaient presque seuls ses armées de leurs propres soldats et de leurs partisans, et ils purent s'attribuer tout l'honneur des victoires; mais la mort de Frédéric II, en 1250, changea la nature de ce triumvirat. Pendant l'interrègne, Buoso de Doara et ses associés ne parurent plus occupés que de leur grandeur personnelle. Ils continuèrent bien quelques années à faire la guerre de concert; cependant leurs conquêtes mêmes jetaient entre eux des semences de divisions. En 1258, ils s'emparèrent de Brescia avec leurs forces réunies; mais à peine y étaient-ils entrés que Buoso de Doara, découvrant les complots de son associé, le féroce Eccelin III,

Digitized by Google

pour le faire périr, fut obligé de s'enfuir. Les cruautés de ce monstre avaient déjà révolté contre lui presque toute la Lombardie; le pape Alexandre IV avait fait prêcher une croisade pour en délivrer l'humanité. Buoso de Doara joignit ses troupes aux croisés; Pelaviciuo en fit autant, et ils eurent beaucoup de part à la victoire du pont de Cassano, le 16 septembre 1259, où Eccelin III perdit la vie. Cependant la ruine de leur ancien associé, qui avait déshonoré leur cause par sa cruauté, les laissa exposés aux attaques de tous leurs ennemis; dès lors Buoso de Doara perdit son crédit, et on le vit déchoir chaque année. En 1265 il fut chargé par Mainfroi, roi de Naples, de défendre le passage de l'Oglio contre les Français, que Charles d'Anjou avait appelés en Italie; mais il laissa tourner sa position par les Guelfes Lombards, et il fut obligé de se retirer. Le Dante l'accuse de s'être alors laissé gagné par l'argent des Français, et le place pour cette raison dans son enfer. Le même soupçon brouilla Buoso de Doara avec le marquis Pelavicino, et les perdit tous deux. Buoso fut exilé de Crémone avec tout son parti, et il mourut avant l'année 1269, dans l'exil et la pauvreté. S. S—I.

DOBEILH (François), jésuite, né à Moulins, vers 1634, régenta pendant plusieurs années les basses classes dans différents colléges de la société; il fut ensuite attaché à un régiment en qualité d'aumonier, se démit de cet emploi à raison de ses infirmités, et revint dans sa patrie, où il mourut le 20 avril 1716. Il a traduit, de l'espagnol en français, les ouvrages suivants, du P. Nieremberg son confrère. I. *Avis très consolant pour les Personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671, et Lyon 1702, in-12; II. *l'aimable Mère de Jésus*, Amiens, 1671, et Amsterdam, 1672, in-12; III. *Reflexions*, *Sentences et Maximes royales et politiques*, Amsterdam, 1671, in-12; IV. *Reflexions prudentes*, *Pensées morales et Maximes stoïciennes*, Amsterdam, 1671, in-12. On a encore de lui une traduction faite sur l'espagnol de la *Vie du roi Almanzor*, écrite en arabe, par le capitaine Aly Abenenfian, Amsterdam, 1671, in-12, et *la Vie de Ste. Ulphe*, Amiens, 1672, in-12. W—s.

DOBERT (Antoine), que Chalvet, dans sa mauvaise *Bibliothèque du Dauphiné*, nomme *Dorbert*, on ne sait pourquoi, et qu'il fait ministre de la religion protestante à Grenoble, quoiqu'il fût minime, a publié à Lyon, en 1650, et non en 1660, comme le dit encore Chalvet, un ouvrage in-8°., sous le titre de *Récréations littérales et mystérieuses, par le révérend Père Antoine Dobert, minime Daufinois, sourd et asthmatique*. « Ce religieux, » dit Goujet, divise son livre en plusieurs A. B. C., et chacun en autant » de chapitres qu'il y a de lettres dans » l'alphabet. Il donne plus encore qu'il » ne promet dans son titre: car son » ouvrage est un mélange ridicule de » littéral, de moral, de mystérieux » et de burlesque. Il y exalte fort l'al» phabet doré, donné par un homme » lay au docteur Thaulère, *qui se » disciplinait*, dit-il, *pour les fau» tes contre l'A. B. C. moral et doré.* » Il parle aussi de la *kyrielle des » louanges alfabétiques de S. Josef*, » par un bénédictin. » Dobert copie souvent les *bigarrures du sieur des Accords*, et prodigue les combinaisons de lettres, les anagrammes, les pointes et les allusions mystiques. Il mourut pendant l'impression de cet ouvrage. B—G—T.

DOBI AHMED BEN YAHYA, de Cordoue, est auteur d'une bibliothè-

que arabe et espagnole, qu'on trouve à l'Escurial, n°. 1671, sous le titre de *Chose désirée d'un amateur*; elle va jusqu'à l'an 592 de l'hégire, 1195 de J.-C. Casiri en a inséré de longs extraits dans le deuxième volume de sa Bibliothèque, pages 133-140; ils concernent plusieurs personnages célèbres de ce royaume. Z.

DOBNER (Gélase), historien bohémien, né à Prague, en 1749, se consacra de bonne heure à l'instruction publique dans la congrégation des écoles Pies; il enseigna dans les colléges de son ordre, à Leibnick, à Vienne, à Schlan et à Prague, où il fut recteur de l'université; il y mourut le 24 mai 1790. Il a laissé, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, des ouvrages précieux par l'étendue des recherches et par la critique judicieuse qui y règne. Ses *Monuments historiques de Bohême* y tiennent la première place; il y a publié un grand nombres de chroniques, de diplômes et d'autres documents inédits, dont le plus précieux est la *Chronique de Königshof*. Freher en avait inséré la seconde partie dans sa collection des écrivains bohémiens, publiée à Hanau en 1602; depuis cette époque toutes les recherches faites pour découvrir l'ouvrage entier, avaient été inutiles; enfin on le trouva dans les archives d'Iglau, d'où le magistrat de cette ville le fit parvenir à Dobner. Cette chronique, dont l'auteur est Pierre, abbé de Königshof, ordre de Cîteaux, comprend les temps d'Ottocar II, de Wenceslas II et III, de Rodolphe Ier., de Henri Ier., de Jean Ier. et de Charles son fils, depuis empereur. Après les Monuments historiques, nous plaçons l'édition de la chronique de Hagek, que Dobner a publiée en latin jusqu'à l'an 1198, avec des notes savantes, où l'on trouve un grand nombre de diplômes, d'inscriptions et autres documents inédits. Le premier volume, intitulé: *Prodromus*, contient une discussion profonde sur l'origine de la nation Bohémienne; on trouve dans le troisième, où il est question du baptême de Borziwoy, des détails intéressants sur Cyrille et Méthodius, que l'on regarde comme les premiers apôtres de la Bohême. Les principaux ouvrages de Dobner sont: I. *Wenceslai Hagek annales bohemorum, è bohemicâ editione latinè redditi, notis illustrati, diplomatibus, litteris publicis, re genealogicâ, nummariâ, variique generis monumentis aucti*, Prague, 1762, 1763; 1765, 1772, 1777 et 1782, 6 vol. in-4°.; II. *Epistola, quâ gentis czechicæ origo à veteribus Zecchis Asiæ populis, et Ponti Euxini Mœotidisque accolis vindicatur, seu appendix et elucidatio prodromi annalium hagecianorum*, Prague, 1767, in-4°.; III. *Monumenta historica Bohemiæ, nusquàm antehàc edita*, ibid., 1764-86, 6 v. in-4°.; IV. *Examen criticum, quo ostenditur nomen czechorum repetendum esse*, etc., ibid., 1769, in-4°.; V. *Examen criticum, quo expenduntur et profligantur dubia nuper adversùs originem czechorum à Zechis Asiæ petitam*, etc., ibid., 1770, in-4°. Les ouvrages suivants sont écrits en allemand. VI. *Discussion critique sur le temps auquel la Moravie est devenue un margraviat et qui a été son premier margrave*, Olmutz, 1781, in-8°., 2e. édition; VII. *Limites de l'ancienne Moravie ou du royaume de ce nom, tel qu'il était dans le 9e. siècle*, Prague, 1793, in-8°., 2e. édition; VIII. Plusieurs mémoires dans la collection de la société des sciences de Prague: *Si l'Alphabet cyrulique a été inventé par*

Digitized by Google

Cyrille apôtre des slaves? tome Ier., 1785; *si Méthodius et ses coopérateurs ont introduit le christianisme en Bohéme, suivant le rit latin ou suivant le rit grec?* ibid.; *si le pape a défendu à Méthodius de dire la messe en langue slave?* ibid.; *Introduction du christianisme en Bohéme*, ibid., tome II, 1785; *Histoire du prince Ulrich et loix anciennes qu'il a données à la ville de Brünn*, ibid.; *Famille de Théobald, duc de Bohéme*, ibid., tome III, 1787; *Ancienneté de la traduction bohémienne*, ibid., tome IV, 1789. G—Y.

DOBRACKI (Mathieu), gentilhomme polonais. La guerre lui ayant fait perdre sa fortune, il se rendit, en 1659, à Breslau pour y enseigner le polonais. Il devint ensuite notaire à Strasbourg dans la Prusse polonaise. Il a écrit le *Courier de la langue polonaise*, Oels, 1668; une *Grammaire polonaise*, Oels, 1699, et quelques autres ouvrages en polonais. G—AU.

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allemand, alla comme missionnaire au Paraguay, où le général de la compagnie pouvait, en vertu d'une permission accordée par le roi Philippe V en 1735, envoyer un quart de religieux nés dans d'autres pays que l'Espagne. Après vingt-deux ans de pénibles travaux, Dobritzhoffer revint en Europe, où il mourut le 17 juillet 1791. On a de lui: *Historia de Abiponibus, equestri bellicosâque Paraquariæ natione*, etc., Vienne, 1783-1784, 3 vol. in-8°., avec cartes et figures. Cet ouvrage parut en même temps traduit en allemand, par A. Kreil, professeur à Pest. Le premier volume, qui est le plus intéressant, comprend la description des gouvernements du Paraguay, de Buenos ayres, de la terre des Missions, du Tucuman et du Chaco. Tout ce qui concerne la géographie physique et civile et l'histoire naturelle du pays y est traité dans le plus grand détail. On y trouve des documents intéressants. Le second volume donne la description des Abipons, nation guerrière du Chaco, et celle de leur pays. Le troisième offre l'histoire des Abipons et des colonies établies chez eux. On ne peut lire la relation de ces établissements, sans admirer la fermeté inébranlable et la patience des missionnaires pour convertir les peuples sauvages de l'Amérique méridionale, leur dévouement pour les instruire, leur adresse pour les gouverner; mais il faut convenir en même temps que ces religieux se sont plus occupés d'enseigner à leurs néophytes la pratique des cérémonies de l'église, que de les pénétrer de la connaissance des préceptes de la religion chrétienne capables de former leur esprit et leur cœur. L'histoire des Abipons de Dobritzhoffer est, comme celle du Paraguay par Charlevoix, plutôt destinée à prôner les faits de la compagnie des Jésuites, qu'à donner des lumières sur les pays et les peuples dont il est question: ces derniers objets ne sont qu'accessoires. Dobritzhoffer, en exaltant le mérite de ses confrères, a eu surtout pour but de faire voir de quelle énorme injustice on s'était rendu coupable, en supprimant sa compagnie. Son livre, assez important pour l'histoire et la géographie, est rédigé avec peu d'ordre; on n'y trouve rien néanmoins qui ne paraisse authentique. Suivant don Félix Azara, qui avait long temps résidé au Paraguay, Dobritzhoffer, de retour dans sa patrie, a rédigé avec beaucoup de prolixité ce qu'il avait entendu dire à Buenos-Ayres ou à l'Assomption; mais il n'a jamais pénétré dans l'intérieur

Digitized by Google

du pays, et n'a pas observé lui-même. La carte que ce jésuite ajoute à son ouvrage est mal dessinée, et, d'après le témoignage de son auteur, elle n'est pas fondée sur des mesures géométriques. E—s.

DOBSON (GUILLAUME), peintre, né à Londres, en 1610, mérita d'être distingué à une époque où la plupart des peintres qui brillaient en Angleterre étaient étrangers, tels que Vandyck, Vander Faes, dit Lely, etc. Son goût pour la peinture engagea ses parents à le mettre chez un marchand de tableaux. Il ne put y recevoir qu'une instruction très incomplète; cependant il acquit un talent qui lui valut la connaissance de Vandyck. Il eut le bon esprit de chercher la manière de ce grand peintre, et il en approcha quelquefois. Produit à la cour, Dobson y fit successivement les portraits de Charles Ier., du prince de Galles, du prince Robert, et d'un grand nombre de courtisans. Le secret infaillible d'ajouter encore aux charmes des femmes, contribua surtout à lui donner une telle vogue, qu'il pouvait à peine suffire aux travaux qu'on lui demandait; cependant, comme il s'aperçut que, par caprice, ou par ennui, plusieurs de ceux qui se faisaient peindre lui laissaient leurs portraits non terminés, sans avoir assez de conscience pour l'indemniser du temps qu'il y avait consacré, il prit le parti d'exiger, avant de commencer un portrait, la moitié du prix convenu; mesure aussi sage que juste, que les artistes anglais ont depuis adoptée, et qu'on devrait peut-être établir dans le reste de l'Europe. Une vigueur qui n'excluait point la suavité caractérisait le pinceau de Dobson. Nommé premier peintre du roi, il pouvait courir une carrière aussi agréable que lucrative; mais ses mœurs, plus que dissipées, ne lui permirent pas de conserver les biens qu'il avait amassés, et abrégèrent ses jours. Il mourut de consomption à Londres, en 1647, âgé seulement de 37 ans. D—T.

DOCAMPO (FLORIAN), historiographe de l'empereur Charles V, né à Zamora, fut disciple du savant Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*), et se voua de bonne heure à l'étude des antiquités de son pays. Nommé chanoine de l'église métropolitaine de Grenade, il rassembla et combina de nombreux matériaux pour une histoire générale de l'Espagne. Pressé ensuite par Charles V, il donna au public cinq premiers livres, intitulés: *Los cinco libros primeros de la chronica général d'España*, Alcala de Henarez, 1578, in-fol°., réimprimés à Valladolid, en 1604, où il exposa avec soin, pureté et élégance, tout ce qu'on pouvait dire sur l'origine et sur les antiquités de cette péninsule. La première partie du travail de Docampo devait s'étendre jusqu'à la naissance de J. C.; mais elle ne va pas au-delà de la mort des deux Scipion. On reproche à ce savant écrivain d'avoir mêlé aux vérités historiques, les fables du faux Berose. Du reste son histoire jette le plus grand jour sur les peuples qui abordèrent originairement en Espagne et sur les colonies et les villes qu'ils y fondèrent. Docampo mourut en 1590, à 77 ans. Il avait promis 4 vol. sur l'histoire générale de l'Espagne; mais il n'en a publié qu'un seul. On a encore, sous le nom de Docampo: I. *Libros de Linages et armas*; II. *Linage del apellido de Valencia*. Il paraît que ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Il avait entrepris une *Histoire du cardinal Ximenès*, dont on ignore le sort. B—P.

DOCAMPO (GONZALVE), né à

Madrid, fut successivement chanoine de Séville, archidiacre de Niebla, évêque de Cadix, archevêque de Lima au Pérou, en 1614, où il mourut trois ans après. Il avait écrit en espagnol un traité *du Gouvernement du Pérou*, qui est resté manuscrit. Il a fait une *Carta pastoral à todos los curas de almas de su arzobispado.* — DECAMPO (François-Antoine), professeur de droit, mort en 1693, a traduit du latin en espagnol, l'*Histoire de la vie et des faits du cardinal Gil de Alborno*, par Sepulveda, 1612, in-4°. B—P.

DODANE, DODENA ou DUODENA, épouse de Bernard, duc de Septimanie (*Voy.* BERNARD), a mérité une place parmi les femmes illustres de son siècle, par ses vertus, ses talents et sa tendresse pour ses enfants. Il nous reste un monument de son savoir et de sa piété, dans un *Manuel* qu'elle écrivit pour Guillaume son fils aîné, depuis duc d'Aquitaine. Cet ouvrage, écrit en latin, est divisé en soixante-treize chapitres. Baluze en a publié la préface dans les pièces qui accompagnent son édition du *Marca hispanica*, et Mabillon en a inséré plusieurs chapitres dans l'appendice, au tom. 5, des *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît.* L'abbé Longchamp prétend que M[me]. de Lambert a puisé dans cet ouvrage la plupart des idées et des principes qu'elle a développés dans l'*Avis à son fils et à sa fille.* Cette assertion nous paraît au moins douteuse. Dodane mourut à Uzès vers l'an 843. W—S.

DODART (DENIS), médecin, naquit à Paris en 1634. Il manifesta de bonne heure de grands talents, comme on le voit par les lettres de Gui Patin, auquel on peut d'autant plus ajouter foi qu'il était fort sobre d'éloges. Reçu docteur en 1660, Dodart fut nommé six ans après professeur de pharmacie, et ensuite conseiller-médecin de Louis XIV. En 1673 l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres. Quoiqu'attaché à la cour, et occupé d'ouvrages importants, il consacrait une partie de son temps au service des pauvres, et il les aidait de sa bourse comme de ses conseils. Son dévouement pour la classe indigente l'avait forcé d'associer à ses entreprises de charité plusieurs personnes de considération, et de provoquer des secours pour être plus en état d'en donner. Ce dévouement contribua même à avancer le terme de sa carrière, qui arriva le 5 novembre 1707. Sa piété était éclairée, et il accompagnait, dit Fontenelle, de toutes les lumières de la raison, la respectable obscurité de la foi. Dodart étudia à fond l'histoire des végétaux, et cette étude lui fournit le sujet de plusieurs excellents mémoires, et l'avantage de composer la savante préface du livre que l'académie fit imprimer sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol. Cette préface, dans laquelle il s'efforce d'encourager la recherche des propriétés des plantes par l'analyse chimique, a été publiée séparément en 1679, in-12. A l'exemple de Sanctorius, il travailla sur la transpiration insensible du corps humain, et après une série d'expériences continuées pendant trente-trois ans, il s'assura que l'homme perd beaucoup plus par cette voie dans la jeunesse que dans l'âge avancé (1).

(1) Voici un essai curieux qu'il fit pendant le carême de 1677. Le premier jour, il pesait cent seize livres une once; le samedi, veille de Pâques, c'est-à-dire, le quarante-sixième jour, il ne pesait plus que cent sept livres douze onces : ce qui fait une perte de huit livres cinq onces, ou d'environ la quatorzième partie de sa substance. Il est vrai qu'il avait suivi un régime très austère, et qu'il ne faisait par jour qu'un seul repas, composé de pain et de légumes, et, sur la fin du carême, de pain

Le résultat de ces expériences a été imprimé sous le titre de *Statica medicina Gallica*, Paris, 1725, in-12, par les soins de Noguez, avec un recueil de différentes pièces relatives au même sujet. Dodart avait le projet de composer une histoire de la médecine; mais, prévenu par Daniel Leclerc, il travailla à celle de la musique, et les mémoires qu'il communiqua à l'académie sur la formation de la voix en sont en quelque sorte l'introduction; il y compare l'organe vocal de l'homme à un instrument à vent, système adopté dans les écoles jusqu'en 1742, époque où Ferrein en proposa un autre, qui partagea les savants : mais, de nos jours, on a rejeté les explications opposées et trop exclusives de l'un et de l'autre, et nous considérons aujourd'hui le larynx comme un instrument qui réunit les avantages et présente le double mécanisme des instruments à vent et des instruments à cordes; c'est même pour cela qu'il l'emporte sur tous ceux de la musique par l'étendue, la perfection et l'inépuisable variété de ses effets. Les mémoires de l'académie des sciences renferment encore divers autres travaux de Dodart, qui sont relatifs à l'histoire naturelle, à la physique, à la médecine, etc. Fontenelle a fait l'éloge de cet académicien. — Son fils Claude-Jean-Baptiste DODART, homme de mérite, fut nommé en 1718 premier médecin de Louis XV, et mourut le 25 nov. 1730, à l'âge de soixante-six ans. Il n'a laissé aucun écrit. R—D—N.

DODD (GUILLAUME), théologien anglais, plus célèbre par les erreurs de sa vie et par sa fin tragique que par ses talents, naquit en 1729, à Bourne, dans le comté de Lincoln, étudia à Cambridge, et dès l'âge de dix-huit ans donna au public quelques poésies, où l'on trouva de la facilité. Il publia, en 1752, un recueil intitulé : *Beautés de Shakespeare*, en 2 vol. in-12; et en 1755, une traduction en vers anglais des *Hymnes de Callimaque*. Il avait fait, en 1751, l'imprudence d'épouser une jeune femme, belle, mais sans fortune comme lui, et qui pis est, sans économie. Ayant reçu les ordres en 1753, il se fixa à Londres, où son zèle religieux, ses ouvrages, ses leçons de théologie, et surtout sa manière de prêcher, pathétique et animée, lui procurèrent une grande réputation. Un sonnet qu'il adressa au docteur Squire, évêque de Saint-David, sur son traité intitulé : *l'Indifférence pour la religion est inexcusable*, lui fit un protecteur de ce prélat, qui le nomma son chapelain en 1761, et lui fit obtenir, en 1763, une prébende à Brécon. Le goût qu'il avait pour l'ostentation et le luxe, se trouvant peu d'accord avec la modicité de son revenu, il se livra, pour y satisfaire, à une multiplicité de travaux littéraires, pour lesquels il se faisait bien payer, et toujours d'avance. Il proposa ainsi, par souscription, un *Commentaire sur la Bible*, qu'il commença à publier par numéros, en 1765, et qu'il compléta en 3 vol. in-8°. Il devint chapelain du roi en 1766. L'évêque Squire, près de mourir, l'ayant adressé au comte de Chesterfield, cet homme d'état, qui se laissait aisément séduire par la politesse du ton et des manières, lui confia l'éducation du jeune Stanhope, son fils naturel. Dodd obtint, en 1772, la cure de Hookliffe, dans le comté de Burkingham. Les traitements de ses divers emplois, et les profits de ses

et d'eau. Mais il ne lui fallut que quatre jours de sa vie ordinaire pour regagner quatre livres; ce qui prouve qu'en huit ou neuf jours il aurait repris son premier poids, et que le corps récupère aisément ce qu'il a perdu par le jeûne.

ouvrages, notamment de ses *Sermons aux jeunes gens*, en 3 volumes in-12, publiés en 1771, auraient suffi à l'aisance d'un homme raisonnable et prudent; mais ses goûts de dépense s'étaient augmentés avec les moyens de les satisfaire, et il était alors accablé de dettes. Dans cet embarras, la cure lucrative de Saint-George, à Londres, qui était à la disposition de la couronne, étant devenue vacante en 1774, tenta son avidité. Il adressa à la femme du chancelier une lettre anonyme, par laquelle il lui offrait 3000 guinées si elle pouvait le faire nommer à ce bénéfice; mais il avait trop compté sur la vénalité des hommes en place. La lettre fut remise aussitôt au chancelier, et ensuite au roi, et avec le nom de l'auteur. Dodd essaya d'en rejeter le blâme sur sa femme, mais il n'en fut pas moins rayé de la liste des chapelains du roi, et vilipendé par ceux qui avaient été dupes de son hypocrisie; les journaux, les sociétés, les rues de Londres, retentirent de son infamie, et Foote, sans cesse à l'affût du ridicule, permis au moins en pareil cas, amusa le public aux dépends de Dodd sur le théâtre de Hay-Market. Cette leçon ne corrigea point le coupable; il alla à Genève, retrouver son élève Chesterfield, qui ne s'honora guères, il faut l'avouer, en lui procurant la cure de Winge, dans le comté de Buckingham, avec la faculté de conserver celle qu'il avait déjà. Sans doute pour fuir de nouveaux créanciers, Dodd passa en France; on le vit, en 1776, dans la plaine des Sablons, se pavanant, en phaéton, dans le costume d'un petit maître et accompagné d'une courtisanne. Il n'en officia pas moins à Londres l'hiver suivant, et ce fut deux jours après avoir prêché son dernier sermon, le 2 février 1777, dans la chapelle de la Madelène, qu'il commit le crime qui le conduisit à l'échafaud, en signant du nom du lord Chesterfield, une lettre de change de 4200 liv., dont il avait déjà touché une partie lorsque la fraude fut découverte. Le faussaire fut arrêté, mis en jugement, convaincu sur le témoignage de son bienfaiteur; et malgré le talent de son défenseur (*Voy.* R. CUMBERLAND.), il fut condamné à mort. Une circonstance particulière ayant retardé de quatre mois l'exécution de la sentence, il employa ce délai à écrire les *Pensées en prison*, qui sont, sans contredit, le meilleur et le plus curieux de ses ouvrages, et qui ont été imprimées en 1781, in-12, précédées de mémoires sur sa vie. Plus de vingt mille citoyens, dit-on, sollicitèrent en sa faveur la clémence du roi. Il fut exécuté à Tyburn le 27 juin 1777, et moutra le plus vif repentir de ses égarements (1), et une grande fermeté, qu'on attribua à l'espoir insensé qu'il avait conçu que son ami Hawes, fondateur de la société d'humanité, réussirait, comme cela était déjà arrivé pour d'autres suppliciés, à le rendre à la vie après l'exécution. Son caractère était un composé d'hypocrisie, de vanité et de bassesse. Quels que fussent ses talents, sa conduite ne ferait pas supposer un jugement bien sain. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui nous restent à citer: I. *Synopsis compendiaria H. Grotii de jure belli et pacis; S. Clarkii de Dei existentiâ et attributis, et*

(1) On trouve dans, le livre anglais intitulé: *Amour et Folie* (*Love and Madness*), par M. le chevalier Croft, une description curieuse et touchante de son supplice, qui a paru trop sévère à beaucoup de personnes, Voltaire (tom. XXIX de ses Œuvres, in-8°., pag. 273-74), remarque « que l'abbé de la Coste, qui travailla long-temps » dans Paris à un journal nommé l'*Année litté-» raire*, et qui s'oublia au point de tomber dans » le même crime que le prédicateur Dodd, ne fut » condamné qu'aux galères. »

J. Lockii de intellectu humano, in-8°., 1750; II. *Sermons sur les paraboles et les miracles*, 4 vol. in-8°., 1758; III. *Explication familière des œuvres poétiques de Milton*, in-12, 1762; IV. *Réflexions sur la mort*, in-12, 1763; V. *le Visiteur*, suite d'Essais, dont la plupart sont du docteur Dodd, 2 vol. in-12, 1764; VI. *Des Poésies*, 1 vol. in-8°., 1765; VII. la traduction anglaise des sermons de Massillon, sous le titre de *Sermons sur les devoirs des grands*, 1769; VIII. *La fréquence des punitions capitales incompatible avec la justice, la saine politique et la religion*, in-8°., 1772. Ses ouvrages respirent une morale qui malheureusement n'était point dans son cœur. On cite cependant de lui, un roman intitulé : *les Sœurs*, et qui présentait quelques peintures licencieuses. Il avait reçu, lorsqu'il fut arrêté, des souscriptions pour la publication d'une *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, en 2 vol. in-4°. Voici le jugement qu'a porté de son mérite littéraire un écrivain distingué (l'auteur du *Lounger's common place Book*) : « Ses productions littéraires sont écrites d'un style fleuri et diffus; on y remarque peu de goût, d'imagination et de jugement; il manque de cet art sans lequel on n'obtient guère de considération, l'art d'exprimer en peu de mots ce qu'on doit dire; j'excepte de cette censure générale des ouvrages du docteur Dodd, ses *Pensées écrites en prison*, qui sont solides, profondes et intéressantes. » M. Levade, pasteur à Lausanne, en a donné une traduction française sous le titre de *Méditations de Dodd dans sa prison*, Amsterdam (Lausanne), 1780, in-8°. X—s.

DODDRIDGE (sir JOHN), jurisconsulte anglais, né dans la dernière moitié du 16e. siècle, fut reçu avocat en 1603, et parvint à la place de juge des plaids communs, et ensuite à celle de juge du banc du roi. Il mourut à Barnstaple, dans le comté de Devon, en 1628. Orton a écrit une notice sur sa vie : elle ne se trouve point dans les biographies anglaises. On a de ce jurisconsulte les ouvrages suivants, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort; ce qui prouve sa modestie : I. *Le Flambeau de l'homme de loi*, in-4°., 1629; II. *Le parfait Ministre*, in-4°., 1670; III. *Histoire des états, châteaux anciens et modernes de la principauté de Galles, du comté de Cornouailles et du comté de Chester*, in-4°., 1630; IV. *Le Jurisconsulte anglais*, in-4°., 1631; V. *Opinions touchant l'antiquité, la puissance, etc., de la haute-cour du parlement d'Angleterre*, in-8°., 1658. Z.

DODDRIDGE (PHILIPPE), théologien anglais non conformiste, naquit à Londres en 1702, d'un bon marchand de cette ville. Il perdit à treize ans son père et sa fortune. Le docteur Clarke, ministre des non conformistes à Londres, le prit sous sa protection, n'épargna pour son éducation ni frais, ni peines, et, soit par lui-même, soit par les maîtres auxquels il le confia, le mit en état de commencer, en 1722, les fonctions de prédicateur. En 1723, il fut appelé par la congrégation non conformiste de Kibworth, et en 1725 par celle de Market Harborough. Il refusa des offres plus considérables. Son bienfaiteur l'ayant engagé à tourner ses vues principalement vers l'éducation de la jeunesse, il ouvrit, en 1729, une académie particulièrement destinée aux jeunes gens qui se vouaient au ministère sacré. Appelé peu de temps après à diriger une nombreuse congrégation à Northampton, il y transféra son

académie, qui s'y augmenta considérablement, et qu'il conduisit pendant vingt-deux ans, avec un zèle infatigable et le plus grand succès. Il se livrait en même temps aux devoirs de son ministère, entretenait une correspondance très étendue, et n'en a pas moins trouvé moyen de publier un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs à l'éducation de la jeunesse, et tous fort estimés, quoiqu'on lui reproche d'y avoir fort inutilement introduit des principes au moins contestés, quelques opinions calvinistes, et généralement des dogmes trop sévères et des préceptes trop rigoureux sur l'observance des pratiques du culte. Les principaux sont : I. Un volume de *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732 ; un autre de *Sermons aux jeunes gens*, 1735 ; un autre volume de sermons en 1736 ; II. *L'Interprète des familles*, ou *Paraphrase et version du Nouveau Testament*, dont 3 volumes furent publiés pendant sa vie, en 1739, 40 et 48, et trois après sa mort, en 1754 et 56 ; la septième édition, donnée par le docteur Kippis en 1792, en 6 vol. in-8°., est précédée d'une vie de l'auteur. III. *Discours pratiques sur la régénération*, 1741 ; IV. *Les Principes de la religion chrétienne, mis en vers simples et aisés, à l'usage des enfants*, 1743 ; V. *La Naissance et les progrès de la religion dans l'ame* ; ouvrage de dévotion pratique, et le plus estimé de tous ceux de Doddridge, 1745 ; Vernede l'a traduit en français, Bâle, 1754, in-8°., VI. *Adresse simple et sérieuse au père de famille, sur l'important sujet de la religion de sa famille* ; VII. un Recueil d'hymnes, publié après sa mort ; on y trouve, sinon une poésie élevée, du moins de la facilité, de l'élégance et du sentiment ; VIII. *Cours de leçons sur différents sujets*, 1763, id. 1794, 2 vol. in-8°., trad. en français sous ce titre : *Cours de lectures sur les questions les plus importantes de la métaphysique, de la morale et de la théologie*, Liége, 1768. 4 vol. in-12. Doddridge, né avec une constitution extrêmement délicate, s'épuisa de travail, et mourut à Lisbonne, d'une maladie de poitrine, le 26 octobre 1751, âgé de quarante-neuf ans, laissant la réputation d'un homme aussi respectable par sa piété qu'estimable par ses talents, et digne d'être aimé, par un caractère rempli d'une douceur et d'une bienveillance qui contrastaient avec l'excessive sévérité des principes qu'il professait. (*Voyez* DODWELL). M. Bertraud a traduit de Doddrige, *Nouveaux sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, Genève, 1759, in-12. S—D.

DODIEU (CLAUDE), sieur de *Vely*, (nom sous lequel il est désigné par les historiens), maître des requêtes, fut chargé de diverses négociations importantes par la cour de France. Il fut ambassadeur de François Ier. auprès du pape Paul III, et de l'empereur Charles-Quint, qu'il suivit dans son expédition d'Afrique, en 1535. Dans le consistoire célèbre où Charles-Quint annonça qu'il se proposait de terminer par un combat singulier les différends qu'il avait avec François Ier., Dodieu, présent, accepta le défi au nom de son roi ; ce qui engagea l'empereur à s'exprimer le lendemain dans des termes plus modérés. On croit que ce fut Dodieu qui ménagea l'entrevue que François Ier. et Charles-Quint eurent à Aiguemortes (*V.* CHARLES-QUINT). En récompense de ses services, Dodieu fut nommé évêque de Rennes. Il était né à Lyon, et mourut à Paris en 1558. Le P. Daniel, dans son *Histoire de France*, en parle longue-

ment et avec éloge. Parmi les manuscrits de Dupuy étaient des lettres du sieur de Vely. Dans les *Mélanges historiques* de Camusat, 2e. cahier, feuillets 95, 152 et suivants, on trouve quelques lettres signées Dodieu.

A. B—T.

DODONÉE, ou, plus exactement, DODOENS (Rembert), plus connu sous le nom latin de *Dodonæus*, médecin habile et botaniste du 16e. siècle, né dans la Frise en 1517, mort à Leyde le 10 mars 1585, a publié plusieurs ouvrages sur les plantes. Dodonée fut élevé à Malines, où la plupart de ses biographes le font naître en 1518. Il se distingua par la variété et l'étendue de ses connaissances dans les différentes branches de la médecine. Pour se perfectionner dans cet art, il parcourut les plus célèbres universités d'Allemagne, de France et d'Italie. Ayant été reçu docteur, il se fixa à Anvers, et il commença à se faire connaître par un petit traité d'astronomie qui parut en 1547 ; mais à la sollicitation de l'imprimeur de Loë, qui était son ami, il dirigea ses recherches sur les plantes. Celui-ci avait acquis les planches in-8°. de Fuchs. Il engagea Dodonée à les accompagner d'un texte. Il s'essaya d'abord en choisissant celles qui concernaient les blés et autres plantes alimentaires; il en composa un petit traité latin, qui parut en 1552. L'année suivante il employa la totalité de ces planches et y en ajouta 133, qui représentaient des plantes très curieuses et qui n'avaient pas encore été décrites ni figurées. Il traduisit en flamand, pour les anciennes, le texte de Fuchs, et en ajouta un aux autres, mais rédigé suivant les mêmes principes ; de plus, au lieu de les ranger suivant l'ordre alphabétique qu'avait suivi Fuchs, il en imagina un autre qu'il crut plus conforme à la nature, et dans lequel on trouve le germe de quelques familles naturelles. Cet ouvrage fut traduit en français par Charles de l'Ecluse, en 1557, et en anglais, sur cette traduction, par Lyte, en 1578. Ces planches furent employées par de Loë plusieurs autres fois, mais sans texte, et passèrent en d'autres mains (*V.* Fucus). Mais Dodonée s'étant lié avec l'imprimeur Plantin, qui avait plus de goût que de Loë, et qui n'évitait aucune des dépenses qui tendaient à la perfection de son art, recommença une nouvelle suite de planches de format in-8°. pour lesquelles il employa les plus habiles dessinateurs et graveurs, qui, sous sa direction, mirent une attention scrupuleuse à copier fidèlement la nature. Les premières parurent en 1568, dans une nouvelle édition du traité des froments ; il s'y en trouve 80, et c'était certainement les meilleures qui eussent encore été exécutées. Deux ans après, il en fit paraître 108 dans l'*Historia florum* : c'était la réunion des plantes remarquables par la couleur ou l'odeur de leurs fleurs. En 1574, il en parut encore 220 dans le traité des *plantes purgatives*. C'est dans cet ouvrage que commence une association qui fut très avantageuse à la science : Dodonée emprunta de son ami de l'Ecluse, environ 30 plantes, qui faisaient partie de celles qu'il venait de rapporter de son voyage d'Espagne; mais il n'en dit rien, c'est l'Ecluse qui le déclara deux ans après, en publiant son ouvrage. Il commença par dire que, comme entre amis tout devait être commun, il avait emprunté de Dodonée six planches ; mais que celui-ci en avait pris trente qui convenaient à son traité, et que Plantin avait fait graver depuis quelques années. Tournefort se récrie à ce sujet

sur la modestie de Clusius, qui mettait son ami sur la même ligne que lui, tandis qu'il lui était autant supérieur qu'un maître l'est à son écolier. Mais ici il faut considérer que Dodonée, plus âgé de 9 ans que son ami, avait frayé la route, et que c'était lui qui avait déterminé le modèle sur lequel Clusius avait eu le bon esprit de se régler. Un troisième collaborateur se réunit à eux; ce fut Lobel de Lille. Il avait déjà publié des planches représentant des plantes très curieuses; mais elles étaient trop petites et mal exécutées. Il adopta depuis le format de Dodonée; par ce moyen ils purent réciproquement se communiquer leurs travaux, et quoiqu'ils publiassent chacun de leur côté des ouvrages particuliers, cela ne formait qu'un seul tout: c'était Plantin qui était le lien de ce triumvirat honorable pour la Belgique. Les planches, faites à ses frais, lui appartenaient; il en disposait à son gré: aussi, à partir de ce moment, il est difficile de juger ce que chacun d'eux a fourni à cette collection; ce ne serait que par l'examen chronologique de leurs ouvrages qu'on pourrait y parvenir. Dodonée en fit usage dans son histoire générale des plantes, qui parut sous le titre de *Pemptades*, parce qu'elle était divisée en six parties, composées chacune de cinq livres, ce qui en porte la totalité à trente. Ils contiennent 840 chapitres, qu'on peut regarder comme des espèces de genres, qui comprennent 1340 plantes, représentées par autant de figures: quoiqu'il vantât beaucoup l'ordre qu'il avait adopté, il est des plus irréguliers. Son premier dessein était de ranger les plantes suivant les usages auxquels on les emploie; de là les trois ouvrages dont nous avons parlé, et qui font la base d'autant de classes. D'autres plantes, dont il ne pouvait assigner au juste l'usage, sont rangées suivant l'ordre alphabétique contre lequel il s'était récrié. Cet ouvrage réunit tous les travaux de Dodonée sur les plantes, et il fixa sa réputation. On peut le regarder comme une nouvelle édition de son *Herbier*, fort amélioré et augmenté du côté des figures; mais c'est toujours, dans le fond, l'ouvrage de Fuchs, perfectionné par le temps; ce qui le rend utile, même à présent, c'est le soin qu'il a pris d'y rassembler tout ce qu'il avait de certain sur l'emploi des plantes qu'il décrit; on y trouve aussi des recherches profondes sur les plantes connues des anciens; en un mot, Dodonée s'y montre plutôt médecin érudit que savant naturaliste, et quand on le compare à Clusius et Lobel, il n'occupe que la seconde place. Quelque considérables que soient ses travaux sur les plantes, il paraît qu'il n'y avait employé qu'une partie de son temps; le reste était consacré à la pratique de son art. La réputation qu'il s'était acquise de ce côté s'étendit tellement, que Maximilien II l'appela près de lui pour qu'il fût son premier médecin. Il continua les mêmes fonctions près de Rodolphe II; mais, lassé du séjour de la cour, il résolut de venir se fixer à Malines. Il voulait en outre veiller de près à l'administration de ses biens patrimoniaux; mais la guerre civile, qui dévastait alors la Belgique, le força de s'arrêter à Cologne; enfin, le calme étant rendu à sa patrie, il se fixa à Anvers jusqu'à ce que les administrateurs de l'université de Leyde, n'épargnant aucune dépense pour donner à cet établissement tout le lustre dont il était susceptible, lui eussent fait des offres si brillantes qu'il accepta la place de professeur de médecine qu'on lui proposait. Il remplit cette place avec

beaucoup de succès jusqu'en 1585 qu'il mourut, âgé de soixante-huit ans. Plumier lui a consacré un genre sous le nom de *Dodonæa*. Ce genre comprend quelques arbustes des pays équatoriaux peu brillants, mais il en est un de remarquable par l'odeur de pomme de reinette que donnent ses feuilles froissées. Voici la suite de ses ouvrages : *Frugum historia*, de Loë, Anvers, 1552, in-8°.; *Cruyd boeck*, herbier, en flamand, traduction de l'*Histoire des Plantes* de Fuchs avec les planches, in-8°., et 133 nouvelles, de Loë, petit in-fol., 1553. Il paraît que cet ouvrage est devenu rare. G. Bauhin ne cite que la traduction française intitulée : *Histoire des Plantes, contenant la description des herbes, leurs espèces, noms, tempéraments et vertus*, traduite du bas allemand en français par Charles de L'Ecluse, avec un *Discours sur les gommes, liqueurs qui découlent des arbres*, etc. Anvers, de Loë, 1557. Dodonée y a joint une préface latine. *A Niewe herbal or Historie of Plants translated out of french into english by Henry ayte*, Londres, Gérard Dewes, 1578, in-fol., 1586, 95, avec fig., 1600 et 1619 sans figures. C'est une simple traduction anglaise faite sur la française avec les mêmes figures et quelques autres qui y sont ajoutées; mais elles sont prises elles mêmes des traductions des autres ouvrages de Dodonée qui avaient paru depuis. *Imagines, pars prior*, 1553, *pars secunda*, 1554, in-8°., idem, 1559. Ce sont les planches de l'ouvrage précédent, rangées dans le même ordre, mais sans texte. *Frumentorum, leguminum palustrium et aquatilium herbarum historia*, Anvers, Christophe Plantin, 1566, in-8°., 80 planches, presque toutes nouvelles et élégantes. *Florum et coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum historia*, Anvers, Plantin, 1568 et 69, in-8°., 108 fig. *Purgantium aliarumque eo facientium historiæ libri IV*, Anvers, 1574, 220 fig., dont 30 appartiennent à L'Ecluse. *Historia vitis vinique*, Cologne, 1580, in-12; *Stirpium Historiæ pemptades VI, sive libri XXX*, Anvers, Plantin, 1565, in-fol., 1305 planches prises des trois auteurs flamands; idem, augmenté de 12 pages et de plusieurs planches après la mort de l'auteur, 1516. *Cruytboek*, traduction flamande publiée par les soins de Raphelenge, successeur de Plantin, avec la totalité des planches de Clusius et Lobel, quelques autres empruntées de Prosper Alpin et de Columna, un gros volume in-fol., 1609-1618, et fort augmenté en 1644. Toutes ces éditions et traductions sont accompagnées de tables polyglottes très étendues. Dodonée avait dédié cet ouvrage aux magistrats d'Anvers. Il prit occasion de cela pour tracer l'histoire de cette ville, ce qu'il fit en développant de grandes connaissances en histoire et en géographie; mais il avait donné long-temps auparavant des preuves plus directes de son savoir en ce genre par son traité *De sphærâ sive Astronomiæ et Geographiæ principiis, cosmographiæ isagoge*, il parut d'abord en 1547, il en publia une seconde édition en 1584, Anvers, chez Plantin, petit in-8°. Il l'annonça comme fort augmentée; mais dans le fait il n'y avait ni changement ni augmentation remarquable. Parmi les ouvrages de médecine composés par Dodonée, nous citerons seulement : I. *Praxis medica*, Amsterdam, 1616, 1640, in-8°.; II. *Medicinalium observationum exempla rara*, Cologne, 1581, in-8°., souvent réimprimé;

III. *Physiologiæ medicinæ partis tabulæ expeditæ*, Cologne, 1581, in-8°. D—P—s.

DODSLEY (Robert), littérateur et libraire anglais, né en 1703, à Mansfield (Nottinghamshire), d'une famille pauvre et obscure, passa sa première jeunesse dans l'état de domesticité, mais n'était pas fait pour y rester long-temps. Quoiqu'il n'eût aucune connaissance des langues savantes, il avait pour la littérature un goût naturel, qui se dirigea d'abord vers la poésie. Admirateur de Pope, il lui adressa une pièce de vers qui disposa en sa faveur le poète de Twickenham. Il se hasarda alors à publier par souscription un recueil de ses poésies, sous le titre modeste, mais piquant, de la *Muse en livrée*; ce recueil fut assez bien accueilli. Il écrivit ensuite une comédie satyrique, la *Boutique de bijoux*. Pope, qui la lut en manuscrit, se chargea de la faire représenter; elle parut en 1735, eut beaucoup de succès, et, par les profits qu'elle rapporta à l'auteur, le mit en état de quitter une situation à laquelle il était supérieur par son caractère et par ses talents. C'est alors que, protégé par Pope et par lord Chesterfield, il ouvrit à Londres une boutique de librairie qui fut bientôt une des plus renommées de la capitale, et qui devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Il donna successivement le *Roi et le Meunier de Mansfield*, farce dramatique, entremêlée de chansons populaires, et fondée sur une ancienne ballade historique; *sir John Cockle à la cour*, qui en est la suite; le *Triomphe de la paix*, pièce patriotique à l'occasion du traité d'Aix-la-Chapelle en 1748; l'*Economie de la vie humaine*, imprimée, en 1750, avec un supplément qui parut la même année; code de morale où l'auteur imite, mais peu habilement, le style des saintes écritures et des livres orientaux, et qui ne dut sa célébrité momentanée qu'à l'opinion que c'était l'ouvrage du comte de Chesterfield; la *Vertu publique*, poëme dont il ne parut que le 1er. chant; *Melpomène, ou les Régions de la terreur et de la pitié*, ode; *Cléone*, tragédie (1758); des *Fables choisies d'Esope et autres fabulistes*, en trois livres dont le dernier contient quelques fables originales, précédé d'un *Essai sur la fable*. Dodsley acquit dans sa profession non seulement de la considération, mais de l'aisance. Il se montra digne de sa fortune, et rendit à la littérature le bien qu'il en avait reçu. Il encourageait le talent timide par ses conseils et par des secours pécuniaires, et s'attachait à n'imprimer que des ouvrages bons ou utiles. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé *le Précepteur*. Il se mit à la tête des libraires qui se chargèrent de faire les frais nécessaires pour la composition du dictionnaire entrepris par Samuel Johnson. On lui doit aussi la réimpression de petits poëmes de divers auteurs, qui commençaient à être oubliés, en 6 v. in-12, et celle de pièces de théâtre anciennes (1774), en 12 v. même format. Chacune des pièces est précédée d'une notice critique, précise et caractérisée. Dodsley, s'étant retiré des affaires, mourut à Durham, le 25 septembre 1764. Sa prospérité ne l'avait point corrompu, et il était si éloigné de rougir de son ancien état, que lui-même était le premier à le rappeler. Pope lui parlait un jour d'un célèbre épicurien du temps, nommé Dartineuf: » Je le connais, dit Dodsley, j'ai été » à son service. » On a vu peu d'hommes, sortis comme lui d'une condition obscure posséder, ainsi que lui, dans

leur élévation, le talent qui procure la richesse avec l'économie et la prudence qui la conservent. Aucun de ses ouvrages ne suppose, ni beaucoup d'invention, ni un talent énergique; mais on y trouve une morale pure, le talent de la composition, et un style naturel et élégant. Sa meilleure pièce de théâtre paraît être *le Roi et le Meunier de Mansfield* (1736), composée sur le même plan que la *Partie de chasse de Henri IV*, et dont elle a peut-être même fourni le modèle. La tragédie de *Cléone*, dont il prit, dit-on, l'idée dans la légende de Ste.-Geneviève, eut d'abord beaucoup de succès, qu'on attribua au talent de l'actrice Bellamy. Le docteur Johnson a cependant avancé que cette pièce est supérieure à toutes les tragédies d'Otway, que les anglais regardent comme leur Racine. Dodsley avait publié un recueil de quelques-unes de ses productions, en 1745, in-8°., sous le titre de *Bagatelles.* Il en parut après sa mort un nouveau volume où l'on trouve, outre quelques pièces que nous avons citées, un poëme médiocre sur l'*Agriculture.* Les ouvrages de Dodsley traduits en français sont : I. *La Boutique de bijoux*, sous le titre du *Bijoutier philosophe*, 1767, in-12, réimprimé à la suite de l'édition de la *Valise trouvée* (roman attribué à Lesage), donnée à Maëstricht, 1779, in-12; II. *Choix de petites pièces du théâtre anglais* (de Dodsley et Gay), traduites en français par Patu, 1756, 2 vol. in-12. III. *Chronique des rois d'Angleterre écrite selon le style des anciens historiens juifs*, publiée sous le nom de Nathan-ben-saddi (attribuée à Dodsley), et traduite de l'anglais par Fougeret de Montbron, 1750, in-12. IV *L'Économie de la vie humaine*, traduite en français, sous ce même titre, par de la Douespe, 1751, in-8°.; par L. G. Taillefer, 1802, in-12, et par M. Destournelles, 1812, in-18; sous celui de *Œconomies*, etc., par Doine, 1751, in-12; sous celui du *Bramine inspiré*, par Desormes, 1751 (traduction réimprimée la même année à Bordeaux, par les soins et sous le nom de Lescalier qui avait été copiste de Desormes); sous celui de l'*Elixir de la morale indienne*, 1760, in-12 (traduction reproduite en 1773, avec un frontispice, portant *Manuel de l'homme*, et encore en 1785, avec ces mots: *Morale indienne*); sous celui de *Guide de la vie humaine*, Caen, 1805, in-16; sous le même titre (par M. Morel), Paris 1813, in-18; sous celui de *Miroir des dames et de la jeunesse*, 1812, in-16; ces diverses traductions ne contiennent pas l'appendix. Cet appendix a été traduit séparément par d'Hermonville, La Haye, 1753, in-8°. L'ouvrage et l'appendix ont été traduits par Mlle. Dupont, depuis Mme. Brissot, sous le titre de *Manuel de tous les âges*, 1782, et sous celui de *Encyclopédie morale*, par Mme. Rivarol, 1802, in-12.

S—d.

DODSON (James), professeur de mathématiques à Londres, vivait dans le 18e. siècle; il succéda à Hodgson dans la chaire de mathématiques de *Christ-Church Hospital*, en 1756, et mourut le 23 novembre 1757; il a publié *The-Anti-Logarithmic Canon*, ou *Canon Anti-Logarithmique*, in-fol. 1742. C'est une table des nombres de onze figures correspondants à tous les logarithmes ordinaires moindres que cent mille; elle est disposée de manière à donner un nombre par son logarithme, et à ne pouvoir résoudre le problème inverse que par un calcul assez long. Plusieurs savants s'étaient occupés de ce genre

de tables (*Voyez* Byrge), mais leurs travaux n'avaient pas eu de suite : ce fut Dodson qui eut le courage de les entreprendre et de les exécuter jusqu'à un certain point. Malgré leur utilité bien reconnue, malgré le zèle et le mérite de l'auteur, leur succès n'a pu balancer celui des tables ordinaires; nous ne croyons même pas qu'elles aient été mises en usage sur le continent. Dodson publia encore à Londres *The Calculator* in-4°., 1747. C'est un recueil de tables utiles et commodes, avec lesquelles on fait rapidement toutes les opérations de l'arithmétique; on trouve à la fin un abrégé de la table anti-logarithmique. Dodson est plus connu en Angleterre par un ouvrage intitulé : *The mathematical Repository*, et par son zèle pour les établissements d'humanité. C'est dans les leçons qu'il fit à l'école de l'hôpital de Christ-Church en 1756 qu'il donna la première idée de la fondation d'une société pour l'assurance de la vie; plan qui fut exécuté quelques années après par Edward Rowe Mores, sous la dénomination de *The equitable Society for assurance on lives and Survivorship* (*Voyez* les *Anecdotes littéraires* de Bowyer, publiées par Nichols). N—T.

DODSON (Michel), savant avocat anglais, né à Marlborough, dans le comté de Wilt, en 1732, se distingua par la sagesse de son conseil, plus que par les qualités brillantes de l'orateur. On lui dut en 1776 une seconde édition perfectionnée et augmentée de l'ouvrage de Justice Foster, intitulé : *Rapport sur quelques procédures de la commission pour le jugement des rebelles du comté de Surrey, en* 1746, etc.; il en donna une troisième édition avec un appendix en 1792. Il fut nommé en 1770 l'un des commissaires des banqueroutes, et occupa cette charge jusqu'à sa mort: son étude favorite était ce le des saintes écritures; il était membre d'une société instituée en 1783 pour propager l'étude de la Bible. On trouve dans les *Commentaires* et *Essais* publiés par cette société, quelques écrits de sa composition, entr'autres des fragments d'Isaïe qu'il avait traduits, avec des remarques. Il publia en 1790 une traduction complète d'*Isaïe* en 1 vol. in-8°., *avec des notes pour faire suite à celles du Dr. Lowth, et des observations sur quelques parties de la traduction et des notes de ce savant évêque; par un laïc.* On a encore de Dodson *la Vie de sir Michel Foster*, son oncle, qui a été réimprimée dans la nouvelle édition de la *Biographia britannica* in-fol. Il mourut à Londres en 1799. X—s.

DODSWORTH (Roger), antiquaire anglais, né en 1585 à St.-Oswald, dans le comté d'York, mérite d'être cité pour ses recherches et ses travaux immenses sur les antiquités de son pays. On a conservé 122 vol. in-fol. écrits de sa main, sans compter 42 vol. de manuscrits qu'il tenait de différentes personnes. Ce sont des copies et des extraits faits sans goût, mais qui renferment néanmoins des choses précieuses, surtout relativement au comté d'York. C'est au fameux général Fairfax, grand amateur d'antiquités et protecteur de Dodsworth, qu'on doit la conservation de ces manuscrits qui furent près d'être détruits pendant le siège d'York. Ils se trouvent maintenant à la bibliothèque bodleienne, à Oxford. Dodsworth n'a rien publié lui-même : on a imprimé après sa mort, sous son nom et sous celui de Dugdale, le *Monasticon anglicanum, orné de vues des abbayes des églises*, etc., en 3 vol. in-fol. publiés successivement en 1655, 1661

Digitized by Google

et 1673 (*V.* Dugdale.) Il mourut en 1654. X—s.

DODWELL (Henri), savant anglais de la fin du 17e. siècle, naquit à Dublin en 1641. Ayant perdu de bonne heure ses parents, il se trouva pendant quelque temps réduit à une extrême indigence. Il fut recueilli par un de ses oncles, qui était pasteur dans le Suffolk, et qui lui fournit le moyen de continuer ses études. On l'envoya d'abord à Dublin, puis à l'université d'Oxford, où il se distingua par ses progrès et par son assiduité au travail. Il se tourna principalement du côté des sciences ecclésiastiques, quoiqu'il ait toujours refusé d'entrer dans le clergé anglican. Ses premiers écrits sont de 1672. Ce sont deux lettres qui traitent, l'une de la réception des ordres ecclésiastiques, l'autre des études théologiques. Il y joignit, en 1681, un discours sur l'histoire phénicienne de Sanchoniaton. En 1673, il composa une préface pour l'*Introduction à la vie dévote de S. François de Sales.* L'année suivante, il quitta Dublin et vint à Londres, où il se lia avec plusieurs savants, et notamment avec Lloyd, depuis évêque anglican de Saint-Asaph. Leur union devint si étroite, que, lorsque Lloyd fut nommé chapelain de la princesse d'Orange, Dodwell le suivit en Hollande, puis à Salisbury, puis à Saint-Asaph. Ces voyages n'interrompaient point ses études. En 1675, dans le temps des grandes controverses entre les catholiques et les protestants, il publia quelques écrits contre les premiers. Son zèle contre les autres non-conformistes, parut aussi dans une controverse qu'il eut avec Baxter. Mais il se fit surtout connaître à cette époque par ses *Dissertations sur S. Cyprien*, qui virent le jour en 1682. Elles étaient destinées à être jointes à la belle édition des œuvres de ce père, par Fell, évêque d'Oxford. C'est dans la dissertation onzième que Dodwell veut prouver que le nombre des martyrs a été beaucoup moins considérable dans les premières persécutions qu'on ne le croit communément, et qu'il a été exagéré dans les martyrologes, et surtout dans ceux de l'église romaine. On sait quel parti Voltaire a voulu tirer de cette assertion. Il a été réfuté par Macknight, dans son livre *Sur la vérité de l'histoire de l'Évangile.* Dodwell était d'ailleurs bien éloigné de chercher à nuire à la cause du christianisme. Il croyait les martyrs encore assez nombreux pour former une preuve éclatante de la religion. Toutefois Gilbert Burnet, et parmi nous Dom Ruinart, s'élevèrent contre lui, et ce dernier surtout, le réfuta dans la préface de ses *Actes sincères des martyrs.* Chaque année de la vie de Dodwell fut marquée par de nouveaux écrits. En 1683, parut son *Discours sur un sacerdoce et un autel*, premier germe des idées qu'il développa depuis à ce sujet; en 1684, une dissertation sur un passage de Lactance, qui fut jointe à l'édition de Spark; en 1686, le *Traité du droit de sacerdoce des laïcs.* En même temps il préparait l'édition des œuvres posthumes du savant Pearson, évêque de Chester, où il inséra quelques dissertations curieuses. Il en donna six sur S. Irénée. On s'étonnait qu'un homme de ce mérite n'eût point encore de place analogue à ses talents. On le nomma, en 1688, professeur d'histoire à Oxford. C'était l'année même de la révolution. Aussi jouit-il peu de cette place, qu'il perdit en 1691, pour avoir refusé le serment d'*allégeance* à Guillaume et Marie. Il se joignit aux évêques dépossédés pour la même cause, et écrivit plu-

sieurs brochures en leur faveur. Il se retira à Shottesbrooke et se maria ; mais il ne cessa point de prendre part aux controverses de son temps. Il en fit même naître quelques-unes. Pour exalter les pouvoirs du sacerdoce dans cette communion unique dont il se croyait membre, il prétendit que l'ame était mortelle de sa nature, et que l'immortalité était une sorte de baptême qui lui était conféré par un don de Dieu et par le ministère des évêques de l'église véritable. C'est le sujet d'un discours en forme de lettre, qui parut en 1706. L'auteur y joignit une dissertation, pour prouver que l'absolution sacerdotale est nécessaire pour la rémission des péchés. Cette assertion ne révolta guères moins les zélés anglicans que la précédente. Par l'une, Dodwell semblait ébranler toute la religion ; par l'autre, il paraissait se rapprocher de la doctrine catholique sur un point important ; ce qui n'était pas un moindre scandale dans un pays où l'on a en horreur ce qu'on y appèle le *papisme*. On accusa donc à la fois Dodwell d'hérésie et d'impiété. Chishull, le célèbre Clarke, Norris, Milles, écrivirent contre lui. Il se défendit avec vigueur, et dans l'ardeur de la dispute, il avança que les quatre évangiles n'avaient été rédigés que du temps de Trajan ; ce qui, disait-il, n'ôtait rien à leur autorité. On eût dit qu'il prenait plaisir à étonner par ses paradoxes, et à faire briller son habileté pour les soutenir. Sur la fin de sa vie, il renonça au schisme des *nonjurors*, lui et quelques amis qui se dirigeaient par ses conseils, et il prit la plume pour montrer que les évêques dépossédés en 1691, n'avaient point le droit de se donner des successeurs, et que le schisme était éteint par la mort du dernier d'entre eux. Dodwell s'est rendu plus recommandable et a rendu de plus grands services aux lettres par les savantes dissertations critiques et chronologiques dont il a enrichi un grand nombre d'auteurs classiques, *Velleius - Paterculus*, Oxford, 1693, in-8°.; *Xénophon*, ibid., 1703, in-8°.; *Denys d'Halicarnasse*, ibid., 1704, in-fol.; *Strabon*, Amsterdam, 1707, in-folio; *Tite-Live*, Oxford, 1708, in-8°.; mais surtout la belle collection des Petits géographes grecs (*V.* HUDSON.). Ses autres ouvrages en ce genre sont : I. *Prælectiones Camdenianæ*, Oxford, 1692, in-8°.; II. *Annales Velleiani, Quinctiliani et Statiani*, ibid., 1698, in-8°. ; III. *Exercitationes duæ : prima de ætate Phalaridis, et secunda de ætate Pythagoræ philosophi*, Londres, 1704, in-8°.; IV. *De veteribus græcorum romanorumque cyclis*, Oxford, 1702, in-4°.; V. *Annales Thucydidei et Xenophontei*, ibid., 1702, in-4°.; VI. *Julii Vitalis Epitaphium, cum notis criticis et explicatione*, Excester, 1711, in-8°.; VII. *De parmâ equestri Woodwardianâ*, publié par Th. Hearne, Oxford, 1713, in-8°. Il enrichit aussi de nouvelles additions les œuvres posthumes de Pearson sur la chronologie des premiers papes, Londres, 1688, in-4°. Il mourut le 7 juin 1711, avec la réputation d'un homme très savant, laborieux, austère, désintéressé, mais singulier et paradoxal. Personne ne connaissait mieux que lui les auteurs anciens, et spécialement les antiquités ecclésiastiques ; et il a laissé des ouvrages pleins de recherches, de critique et d'érudition. Son style est d'ailleurs dur et obscur. Voyez l'*Abrégé des œuvres de Henri Dodwell, avec une notice sur sa vie*, par Francis Brokesby, Londres, 1723, in-8°.-- Parmi les enfants qu'il a laissés, deux sont connus comme écrivains.

Digitized by Google

L'aîné, Henri Dodwell, entra dans le barreau. On dit qu'il tomba dans le scepticisme par suite des opinions singulières de son père. Ce fut lui qui publia, en 1742, un pamphlet anonyme sous ce titre : *le Christianisme non fondé en preuves*. Ce livre écrit avec esprit et adresse, fit beaucoup de bruit alors. On reprocha à l'auteur d'attaquer la révélation, tout en affectant du zèle pour le christianisme. Doddridge et plusieurs autres lui répondirent. Voyez entr'autres le jugement que porta de cet ouvrage le savand Leland, dans son *Examen des déistes anglais*. Il y caractérise bien l'ouvrage de Henri Dodwell. — Guillaume Dodwell, autre fils de Henri, entra dans le clergé anglican et eut plusieurs bénéfices. Il fut, en dernier lieu, archidiacre de Berks. On a de lui un sermon contre le livre de son frère; *Libre réponse aux libres recherches* du docteur Middleton, 1749; *Réplique finale* à la défense de ce docteur, publiée par Toll, 1751; une *Dissertation sur le vœu de Jephté*, et un grand nombre de sermons. C'était un ecclésiastique instruit. Il mourut le 25 octobre 1785, dans sa 75e année. P—c—t.

DOEBELN (Jean-Jacques de), professeur de médecine à l'université de Lund, en Scanie. Il était né à Rostock en 1674, et fit ses études dans cette ville, ainsi qu'à Copenhague et à Kœnigsberg. Ayant été attaché pendant quelque temps en qualité de médecin au Staroste Grudzinski, il retourna à Rostock, où il se fit recevoir docteur. Peu après il se rendit en Suède, où il devint d'abord médecin de la ville de Gothenbourg, et ensuite professeur à Lund. Il mourut en 1743. On a de lui une *Description des eaux minérales de Ramlœsa* en Scanie, près de la ville d'Helsingborg. Cet ouvrage, écrit en suédois, a contribué à donner de la célébrité à Ramlœsa, où il se rend annuellement un grand nombre de suédois et de danois. On a de plus de Doebeln une *Histoire de l'université de Lund*, en latin, et plusieurs dissertations dans la même langue. C—au.

DOEBLER (Joachim), écrivain allemand, vivait à Berlin vers la fin du 17e. siècle. Voulant faciliter l'étude de la chronologie, et fournir le moyen de fixer dans la mémoire les noms et les dates, il imagina de les réduire en vers, et exécuta ce travail de patience en latin et en allemand, comme le P. Buffier le fit en français quelques années après. L'ouvrage de Doebler, moins brillant qu'utile, parut sous ce titre : *Cronologica compendiosa latino et germanico idiomate versibus comprehensa*, Cöln (faubourg de Berlin), 1679, in-4°. Il a été réimprimé à Leipzig, in-4°. C. M. P.

DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), historien et antiquaire allemand, né en 1675 à Weissenbourg en Franconie, mort le 23 octobre 1745, occupa avec distinction la place de recteur du collége de Weissenbourg. Il était membre de l'académie des curieux de la nature de Hesse Cassel, de la société royale de Londres, etc. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages pleins de recherches et d'érudition. On se bornera à indiquer les principaux : I. *Schediasma historicum imperatorum P. Ael. Adriani et M. Aurel. Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4°. Il y fait voir que d'anciens murs, dont on voit encore les ruines dans le Nordgow, où elles sont connues sous le nom de *Murailles du Diable*, sont de construction romaine. II. *Commentatio histo-*

Digitized by Google

rica de nummis Germaniæ mediæ Bracteatis et Cavis; accessit disquisitio de pecuniæ medii ævi valore, nummorumque nostræ ætatis origine, Nuremberg, 1729, in-4°. Cet ouvrage est curieux. Les faits y sont disposés avec méthode; les planches représentent les médailles et les monnaies trouvées, l'année précédente, dans les ruines d'un ancien bâtiment à Weissembourg, et qui ont donné lieu à cette savante dissertation. III. *Antiquitates gentilismi Nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4°., en allemand. C'est un traité sur la religion des anciens habitants du Nordgow, ou Norgau, petit canton situé entre la Bohême, la Franconie et le Danube. IV. *Mathæus à Pappenhaim enucleatus, emendatus, illustratus et continuatus.*, Schwatzbach, 1739, in-8°. Ce n'est pas une nouvelle édition de l'histoire des Comtes de Pappenheim ou Bappenheim par Mathieu. Doederlein a changé l'ordre et l'arrangement des faits, en a expliqué plusieurs, et a continué le travail de son devancier. Il en annonçait un second volume qui devait contenir l'histoire des domaines de ces Comtes sous le rapport de la religion et de l'administration de la justice, et un troisième pour les preuves et les chartes qui sont la suite nécessaire de ces sortes d'ouvrages. On ignore s'ils ont paru. V. *Traces existantes au centre de l'Allemagne, d'antiquités sacrées, russes-sclavonnes*, en allemand; VI. *Inscriptiones slavo-russicæ perantiquæ tabulæ templi Kalbensteinbergensis, in agris Nordgaviensibus*; VII. Notice historico-physico-météorologique du rigoureux hiver de 1740 (en allemand). VIII. *De Θηριομαχία, Paulinâ*, dissertation écrite en grec, et sujet d'une thèse qu'il soutint dans la même langue à Altorf, sur le passage dans lequel St.-Paul dit qu'il combattit à Ephèse contre les bêtes. IX. *Dissertatio epistolaris quâ in patellarum, ut dicuntur, Iridis, vulgò Regenbogen-Schüsslein autores, materiam, variasque formas et figuras et finem inquiritur*, Schwatsbach, 1739, in-4°; X. *Programma de nummorum antiquorum maximè in omni re litterariâ usu aliarumque præ aliis præstantiâ*, Weissembourg, 1741, in-4°., réimprimé avec d'autres pièces choisies par Jean-Gott. Biderman. W—s.

DOEDERLEIN (Jean-Christophe), professeur de théologie d'abord à Altdorf, et ensuite à Iéna, naquit à Windsheim en Franconie, le 20 janvier 1746. Après avoir reçu dans le collége de cette ville une instruction solide, non seulement dans les humanités, mais aussi dans plusieurs des langues orientales, les mathématiques et l'histoire, il passa, en 1764, à l'université d'Altdorf, où il acheva ses études et prit ses degrés. Rappelé en 1768, à l'âge de vingt-deux ans, à Windsheim, pour y exercer le ministère de diacre dans la principale église, il consacra le loisir que lui laissait cet emploi à la lecture des Pères et des Théologiens, et se traça ainsi à lui-même la carrière dans laquelle il devait un jour se rendre célèbre. Déjà il s'était fait connaître par quelques opuscules de critique sacrée, lorsqu'il fut appelé à l'université d'Altdorf, en 1772, pour y remplir la dernière chaire de théologie. Pendant vingt années qu'il demeura attaché à cette université, il publia un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue sa traduction latine des *Prophéties d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques, une traduction allemande des *Proverbes de Salomon*, et un traité

complet de *Dogmatique*. Il continua aussi l'édition des *Notes de Grotius sur l'Ancien Testament*, dont Vogel avait donné le premier volume, et les *Suppléments sur les Livres poétiques*, qu'il donna en 1779, ne contribuèrent pas peu à accroître sa réputation. Le ministère de la chaire l'occupait aussi, et il publia un assez grand nombre de sermons. Ses leçons embrassaient presque toutes les branches des sciences théologiques, et spécialement l'interprétation des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et l'Histoire ecclésiastique moderne. Attaché à Altdorf par un sentiment de reconnaissance et par la considération dont il y jouissait, il refusa plusieurs propositions de diverses universités qui désiraient l'attirer dans leur sein. Celle de Iéna parvint cependant à se l'attacher en 1782, et il y remplit la seconde chaire de théologie, dans laquelle il succéda au célèbre critique Griesbach, qui passait à la première. Les avantages que lui fit cette université le fixèrent pour toujours à Iéna, et il rejeta constamment toutes les offres qui lui furent faites, même celles de l'université de Goettingue. Il continua à enrichir la littérature sacrée et la théologie de divers ouvrages, tels qu'une traduction en allemand de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des Cantiques*, une rédaction, en allemand, de son grand *Traité de Dogmatique*, et un abrégé latin de ce même Traité. Il eut aussi la principale part à l'édition critique du texte hébreu de la Bible, qui parut sous son nom et sous celui de Jean-Henri Meisner, à Leipzig, en 1793. Sa *Bibliothèque théologique*, écrite en allemand, publiée de 1780 à 1792, et qu'il continua sous le titre de *Journal théologique*, en la même langue, fournit une nouvelle preuve de son infatigable activité. Il mourut à Iéna, à l'âge de quarante-sept ans, le 2 décembre 1792. Doederlein doit être compté parmi les savants qui ont le plus contribué à introduire en Allemagne le nouveau système théologique qui règne aujourd'hui dans le plus grand nombre des universités luthériennes, système directement opposé aux opinions et à l'enseignement des premiers réformateurs, et qu'ils eussent envisagé comme le renversement du christianisme. Doerdelein n'a pas porté les conséquences de ce système aussi loin que l'ont fait, dans la dernière partie du 18e. siècle, plusieurs théologiens qui semblent avoir pris à tâche de multiplier les paradoxes pour ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine surnaturelle de la religion chrétienne. Doederlein n'ambitionnait pas la réputation de novateur; il la redoutait plutôt, et il émit toujours ses opinions avec beaucoup de réserve; il sembla même, vers la fin de sa vie, voir avec quelque inquiétude les conséquences que tiraient des écrivains moins prudents, de ce qu'on était convenu d'appeler des idées libérales, et vouloir faire quelques efforts pour en arrêter les progrès ultérieurs. Dans la critique purement littéraire, qui a pour objet le texte des livres saints, il montra une connaissance solide des langues de l'Orient, et parut toujours sage et réservé. Sa traduction latine d'Isaïe est écrite d'un style élégant, quelquefois même recherché; mais on aimerait mieux y trouver davantage le caractère propre à l'original, et souvent même elle paraît faible auprès d'une traduction littérale, moins bien écrite. Une mémoire heureuse, une imagination vive, une érudition solide, une grande facilité à saisir les questions et à les envisager sous tous leurs points de vue, un style facile et élégant, ca-

ractérisent en général les écrits de ce savant, dont les principaux ouvrages sont : I. *Esaias ex recensione textûs hebræi*, etc., Altdorf et Nuremberg, 1775, in-8°. Il y en a eu deux autres éditions données par l'auteur avec des additions, en 1780 et 1789. II. Les *Proverbes de Salomon*, en allemand, avec des notes, Altdorf, 1778, in-8°., réimprimés avec des changements en 1782 et 1786; III. *L'Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*, en allemand, avec des notes, Iéna, 1784 et 1792, in-8°.; IV. *Institutio theologi christiani, in capitibus religionis theoreticis, nostris temporibus accommodata*, Altdorf, 1780 - 1781, in-8°. : quatre autres éditions en ont été données en 1782, 1784, 1787 et 1791. V. *Summa institutionis theologi christiani*, Altdorf et Nuremberg, 1782, in-8°. : l'auteur en a donné une seconde édition en 1787, et deux autres éditions de ce livre ont paru depuis la mort de Doederlein, en 1793 et 1797. Cet ouvrage a été traduit en allemand. VI. *Doctrine chrétienne, accommodée aux besoins de notre temps*, en allemand, Nuremberg, de 1785 à 1802; c'est une rédaction nouvelle de l'*Institutio theologi christiani* : les six dernières parties ont été rédigées et publiées, après la mort de Doederlein, par C. G. Junge. VII. *Opuscula theologica*, Léipzig, 1789, in-8°. VIII. *Bibliothèque théologique*, en allemand, Léipzig, de 1780 à 1792, in-8°., 4 vol. IX. *Journal théologique*, en allemand, Iéna, 1792, in-8°., 1 vol. X. *Biblia hebraica...... cum variis lectionibus*, Léipzig, 1793, in-8°. Il faut joindre à cela un grand nombre d'opuscules, de sermons, de programmes et de dissertations critiques : quelques-unes de ces dernières ont été publiées séparément; d'autres ont été insérées dans divers recueils ou journaux littéraires. Une de ces dissertations a pour objet de prouver que la version de l'Ancien Testament, citée dans plusieurs anciens sous le nom de *Syrus*, n'est autre chose que la traduction grecque de la version latine de St. Jérôme : traduction faite par Sophrone, patriarche de Constantinople. Cette dissertation a paru à Altdorf, en 1772, in-4°. L'opinion de Doederlein est adoptée aujourd'hui par les meilleurs critiques. S. D. S—Y.

DOENHOFF (GASPARD), sénateur de Pologne et waivode de Siradie, était d'une très ancienne famille, originaire de Franconie. Ses ancêtres avaient puissamment contribué à la conquête et à la conversion de la Livonie, dont ils avaient, sous le règne de Sigismond Auguste, procuré la possession à la Pologne. Gaspard avait dans sa jeunesse fait la guerre sous Sigismond III, et acquis toute la confiance de ce prince. Il jouit de la même faveur sous Wladislas Sigismond, qui en 1637 l'envoya en ambassade à Vienne pour demander la main de la princesse Cécile, fille de l'empereur Ferdinand II, et le nomma ensuite grand maréchal de la cour. Il fut par les femmes ancêtre de Stanislas Leczynsky, roi de Pologne, grand duc de Lorraine et de Bar. — DOENHOFF (Gérard, comte de), palatin de Pomerélie, fut élevé comme page à la cour électorale de Brandebourg, et voyagea beaucoup dans sa jeunesse. En 1621 il accompagna le prince Wladislas Sigismond et le général Chodkiewitz dans la guerre contre les Turks, commanda les corps allemands, et repoussa les Othomans, qui attaquèrent ses postes pendant toute une journée. Trois ans après il suivit le prince dans ses voyages en Allemagne et en Italie. A son retour

Google

il servit le roi Sigismond III dans la guerre de Prusse contre Gustave Adolphe, et par sa présence fit échouer le siége que les Suédois avaient mis devant Thorn. Ses services furent récompensés par les dignités les plus éminentes. Il vint en 1645 en France conclure le mariage du roi Wladislas Sigismond avec Louise-Marie de Nevers. Il fut créé comte du St.-Empire par Ferdinand II, et mourut le 3 septembre 1648. E—s.

DOERFEL (Georges Samuel), pasteur luthérien à Plauen en Saxe, s'occupait par goût d'observations astronomiques. Ayant suivi assidûment la fameuse comète de 1680, il reconnut qu'on pouvait représenter son mouvement par une parabole dont le soleil occupait le foyer, et indiqua la même chose pour les comètes en général. Son ouvrage intitulé *Observations astronomiques de la grande comète, à la fin de* 1680, *avec quelques questions remarquables, spécialement une correction de la théorie des comètes d'Hevelius* (savoir de placer au soleil le foyer de la parabole), écrit en allemand, et publié en 1681 (un an avant le livre des *Principes* de Newton), était si rare et si peu connu, que, dans l'Histoire de l'académie de Berlin (année 1745, pag. 47), on annonça comme une découverte littéraire la priorité que Doerfel avait sur Newton, pour l'application de la parabole à la détermination des orbites des comètes. Pour savoir à quoi s'en tenir sur la part qui reste à Newton à cette découverte, il ne faut que lire ce qu'en dit Bailly dans l'histoire de l'*Astronomie moderne* (tom. 2, pag. 539 et suiv.). M. Kaestner a donné une notice de la dissertation de Doerfel, dans le recueil de la société des arts libéraux de Leipzig, 3ᵉ. part. Z.

DOES (Van der) *Voy.* Dousa.

DOES (Jacques Van der), peintre, naquit à Amsterdam, en 1623, d'une famille distinguée. La ruine et la mort de son père déterminèrent ses autres parents à lui faire cultiver la peinture: on le plaça chez Nicolas Moyaert. A 21 ans, il voyagea, vint à Paris, et ensuite à Rome. Dénué de tout dans cette dernière ville, il avait formé le projet singulier de s'enrôler dans les troupes du pape, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer des peintres, ses compatriotes, qui pourvurent à ses besoins. Ils l'aggrégèrent à la société connue sous le nom de *Bande académique*, non *en qualité de tambour*, comme on le dit dans un dictionnaire, attendu que cette bande joyeuse n'avait dans sa constitution rien de militaire; mais parce que, comme on a déjà eu occasion de le remarquer, chacun de ses membres recevait un sobriquet lors de son admission, l'on trouva plaisant de donner à Van der Does celui qui faisait allusion à la petitesse de sa taille et à son ardeur belliqueuse. Il ne reconnut point le service qu'on lui avait rendu, et s'éloigna de ses camarades, moins encore par misanthropie que parce qu'il était jaloux de leurs succès. Cette humeur insociable le contraignit à retourner dans sa patrie. Il fixa son séjour à La Haye, se maria et perdit sa femme, qui le laissa chargé de quatre enfants. La langueur dans laquelle il tomba fit penser à ses parents qu'ils ne pouvaient mieux le retirer de la misère qu'en obtenant pour lui quelque place; et ils lui firent avoir celle de secrétaire à Slooten, près d'Amsterdam. Ce changement désavantageux dans sa situation lui rendit le courage: il sentit qu'il pouvait devoir encore à son talent une existence plus indépendante, finit un ta-

bleau commencé depuis 7 ans, et continua de travailler avec ardeur. Marié de nouveau, et veuf une seconde fois, il mourut le 17 novembre 1673, à 50 ans. Ce paysagiste travaillait dans la manière de Bamboche, et peignait bien les animaux; mais, selon Descamps, ses compositions se ressentent de la tristesse habituelle de son esprit. — Il eut deux fils, Simon et Jacques Van der Does, qui furent aussi peintres, et reçurent ses leçons. Simon, né en 1653, épousa une femme qui le ruina. L'hôpital de La Haye devint quelque temps son asile; il alla ensuite à Anvers, où il travailla beaucoup, mais pour des marchands de tableaux, c'est-à-dire en ne retirant qu'une faible rétribution de ses ouvrages, qui n'en furent pas moins répandus dans les divers cabinets de l'Europe. — Lorsque Jacques Van der Does, né en 1654, eut perdu son père, il devint élève de Carle Dujardin; et quand cet habile artiste partit pour Rome, il reçut les leçons de Gérard Netscher, et de Lairesse. Il était venu à Paris, en qualité de gentilhomme de l'ambassadeur de Hollande, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux arts, qu'il cultivait avec succès. D—T.

DOGGET (Thomas), acteur irlandais, né à Dublin, mort en 1721, se distingua long-temps, surtout dans le genre comique, sur les théâtres de Drurylane et de Lincoln's inn fields. Il fut ensuite, conjointement avec Wilkes et Cibber, l'un des directeurs de Drurylane; mais sur quelque dégoût qu'il éprouva, il se dégagea de cette association en 1712, ayant alors acquis de la réputation et de la fortune. Il avait beaucoup d'originalité et un talent particulier pour saisir et rendre le ridicule, sans affectation et sans effort. C'est pour lui que Congrève, avec qui il était intimément lié, composa en grande partie sa comédie du *Vieux Garçon* et celle d'*Amour pour Amour*; c'était en effet les deux pièces où le talent de Dogget se montrait avec le plus d'avantage. On a de lui une comédie intitulée: *la Fête de village*, imprimée en 1696, in-4°., mais non représentée. Elle l'a été depuis, au moyen de quelques changements, et sous la forme d'une mascarade qui se joue assez fréquemment sous le titre de *Flore*, ou *le Paysan dans le puits*. En Angleterre, tout homme à qui ses talents donnent quelque célébrité, s'attache presque toujours à un parti quelconque. « Dogget, dit Steele, était whig de la tête aux pieds. » Pour témoigner son attachement à la maison d'Hanovre, il offrit de donner en prix un habit et un gobelet d'argent à celui de six bateliers qui ramerait le mieux dans une joute fixée au 1er. août, jour anniversaire de l'avénement de George Ier. au trône d'Angleterre. Il laissa à sa mort une somme dont l'intérêt devait être appliqué, chaque année, à l'achat d'un prix semblable, pour être adjugé de la même manière. Cette joute commence à un signal donné aux rameurs au moment de la marée où le courant leur présente le plus d'opposition. S—D.

DOGIEL (Mathieu), historien de Pologne, entra vers le milieu du 17e. siècle dans la congrégation des écoles Pies en Lithuanie. Il introduisit à Wilda, où il était recteur, un atelier d'imprimerie qui, pour les ouvrages latins, surpassa en peu de temps tous les établissements de ce genre en Pologne. Il accompagna le jeune comte de Campo dans les voyages qu'il fit en Allemagne et en France. C'est à Paris qu'il conçut l'idée de son grand ouvrage: *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatûs Lithua-*

niæ, in quo pacta, fœdera, tractatus pacis etc. exhibentur. Les Zaluski et le prince Jablonowski l'avaient aidé dans l'exécution, et lui avaient même fait ouvrir les archives de Cracovie. L'ouvrage était fini, et prêt à être donné à l'impression, lorsqu'un incendie, arrivé probablement à Wilda, consuma, en 1754, les matériaux qu'il avait rassemblés avec tant de peines, sans qu'il pût en rien sauver. Sans se laisser décourager par un événement aussi fatal, il se remit au travail et le finit une seconde fois, en huit volumes, dont trois seulement ont paru à Wilda. Le premier, que l'on publia en 1758, comprend toutes les pièces diplomatiques de la Pologne et de la Lithuanie, avec le Danemark, la France, et divers états de l'Allemagne et du midi de l'Europe. Le cinquième, qui parut, en 1759, comprend les pièces avec la Livonie, et le quatrième, publié en 1764, les documents qui regardent la Prusse. Dans la préface de ce dernier volume, les éditeurs promettent qu'ils donneront successivement les vol. II, III, VI, VII et VIII; jusqu'à présent rien n'en a encore paru. On ne connaît point le temps de la mort de Dogiel, mais il ne vivait plus en 1764. G—y.

DOGLIONI (Jean-Nicolas), en latin *Doleonus*, noble vénitien, mort dans les premières années du 17e. siècle, est auteur de plusieurs ouvrages historiques, tous très médiocres, au jugement de Tiraboschi et des autres critiques italiens. Ce sont : I. *Origine ed antichità della città di Belluno*, Venise, 1588, in-4°. Tiraboschi regarde cet ouvrage comme inférieur à celui de Valeriano sur la même ville. On l'a cependant inséré dans le *Thesaurus antiquitat. Ital.*, de Grævius, tome IX. II. *L'Ungaria spiegata dalla prima origine di quel regno sino all' anno 1595*, Venise, 1595, in-4°.; III. *Istoria Venetiana, dalla fondatione sin' all' anno 1597*, Venise, 1598, in-4°.; IV. *Cose maravigliose della città di Venezia*, Venise, 1603, in-8°. Doglioni publia cet ouvrage sous le nom de *Leonico Goldioni* qui est l'anagramme du sien. Zitti en donna une nouvelle édition augmentée, Venise, 1641, et on en connaît deux autres également de Venise, 1655 et 1662, in-12. V. *Venezia trionfante e sempre libera*, Venise, 1613, in-4°.; VI. *La città di Venezia con l'origine di quella e governo, dal principio di essa all' anno 1618*, Venise, 1618, in-fol. C'est une table chronologique des principaux événements de l'histoire de Venise. Quelques biographes attribuent encore à Doglioni un *Abrégé de l'histoire universelle*, imprimé en 1605. VII. *Compendio istorico universale*, Venise, 1622, in-4°. Cette édition est la plus ample. VIII. *Anfiteatro d'Europa*, Venise, 1623, in-4°.; c'est une géographie des différents états de l'Europe. W—s.

DOHNA (Fabien bourgrave de), descendait d'une ancienne famille, dont le chef avait, dit-on, été amené de Dauphiné, en Allemagne, par Charlemagne, en 806, pour défendre les frontières de l'empire le long de l'Elbe contre les Wendes. Fabien, né en 1550, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit son père, et peu après sa mère. Ses parents qui se chargèrent de le faire élever, s'en acquittèrent avec le plus grand soin. Il suivait ses études à Thorn, quand Albert, premier duc de Prusse, l'appela à Kœnigsberg pour venir les achever avec son fils et vingt autres jeunes gentilshommes. Il voyagea en France, en Italie et en Allemagne, où par l'entremise d'Hubert Languet, il se mit au service de Jean Ca-

simir, comte palatin, l'accompagna quand il marcha au secours des Provinces Unies, et ensuite en Angleterre. Sa bonne conduite lui gagna l'affection de ce prince, qui lui confia diverses missions. La guerre ayant éclaté entre les Polonais et les Moscovites, il suivit le roi Etienne Battori, en Pologne, se trouva à l'expédition de Polocz et de Pitzour, ainsi qu'au siége de Plescof, et mérita les éloges du roi et des chefs de l'armée. A la paix il retourna dans le Palatinat, et fut employé pour arranger les affaires de Gebhard de Truchsess, archevêque de Cologne. Ses négociations furent infructueuses. Alors Jean Casimir lui donna le commandement des troupes qu'il envoyait au secours de l'archevêque. Il le conserva jusqu'au moment où il reçut ordre de les licencier. En 1587 il fut nommé chef de 28,000 hommes de troupes auxiliaires qui vinrent en France pour soutenir Henri, alors roi de Navarre. Mais la perfidie de son interprète Michel Huguer, la mésintelligence de ses soldats, la disette, l'impossibilité où se trouva Henri de venir au devant de lui, le mirent dans la nécessité de se retirer devant le duc de Guise, qui le défit à Auneau en Beauce. Dohna, de retour en Allemagne, voulut faire regarder Henri comme l'auteur de sa défaite. Bongars, envoyé de ce prince en Allemagne, prit la défense du roi dans un écrit parvenu jusqu'à nous, et rejeta une partie du blâme sur l'accusateur. En 1591 Dohna revint en France avec des troupes allemandes au secours de Henri IV contre les ligueurs, et reçut de ce monarque des témoignages honorables de satisfaction. Il fut ensuite envoyé trois fois comme député à la diète de Ratisbonne, et retourna en 1604 en Prusse, où Jean-Frédéric, électeur de Brandebourg, le nomma grand bourgrave du duché de Prusse. Comme on l'inquiétait pour sa religion, il donna sa profession de foi, puis voulant passer le reste de ses jours en paix, il donna sa démission de sa charge, et mourut en 1622. G. J. Vossius a écrit sa vie sous ce titre : *Commentarius de rebus pace belloque gestis D. Fab. sen. burgr. à Dhona*, tom. IV de ses œuvres. Christophe Schœttgen a publié, en cinq dissertations, une *Historia burggraviorum Dohnensium*, 1744, in-4°. E—s.

DOHNA (Acace bourgrave de), neveu du précédent, né en 1581, fut élevé à l'université de Heidelberg, voyagea en Italie et en Suisse, et après la mort de son père, en 1601, retourna dans la Prusse sa patrie. Il alla ensuite en France, vit le célèbre Duplessis-Mornay, à Saumur, et fut présenté à Henri IV. Il passa ensuite en Angleterre, et lorsque à son retour il se trouva à Heidelberg, l'électeur Palatin le nomma gouverneur de son fils, qu'il accompagna à Sedan, où ce jeune prince allait étudier. Son pupille, Frédéric V, parvenu à l'électorat, le chargea de différentes missions, à Vienne, à Londres et à Copenhague. Ce prince ayant été élu roi de Bohême, Dohna le suivit à Prague. Après l'issue malheureuse des affaires de Frédéric, il se retira en Prusse, dont les états le nommèrent leur envoyé auprès de l'électeur de Brandebourg. Sa fidélité inébranlable pour la maison palatine, fut cause que les Polonais le firent deux fois prisonnier. Il mourut en Prusse, le 12 septembre 1647. Il possédait à fond la philosophie, et se distinguait par son éloquence. — DOHNA (Dideric bourgrave de), frère du précédent, naquit en 1581, étudia et voyagea avec lui, et devint très

habile dans la connaissance du latin, du français, de l'espagnol et du polonais. Il se rendit ensuite à la cour d'Anhalt, accompagna le prince Bernard en Hongrie, assista après sa mort, en 1597, au siége de Bude, puis à celui de Rees sur le Rhin, servit pendant dix ans sous le prince Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies; fit ensuite la guerre comme capitaine dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, et après avoir, en 1610, aidé à prendre Juliers, vint en France avec les troupes allemandes au secours du prince de Condé, remporta une victoire sur les troupes du roi, et après la paix ramena les Allemands dans leur pays. Alors il alla offrir ses services à Frédéric, électeur Palatin et roi de Bohême, et mourut le 21 octobre 1620, des suites d'une blessure reçue la veille à une action près de Rackowitz, en Lusace. E—s.

DOHNA (Christophe bourgrave, ou vicomte de), frère du précédent, naquit en 1583, à Moerung en Prusse. Après avoir passé ses quinze premières années dans la maison paternelle, il fut envoyé à l'université de Heidelberg. Il voyagea ensuite en Italie, accompagna son oncle à la diète de Ratisbonne, retourna dans sa patrie, puis fit avec son frère Acace le voyage de France, où ils furent présentés aux personnes les plus distinguées. Il fut, en 1605, appelé à la cour du prince d'Anhalt, et chargé, tant par lui que par l'électeur Palatin et les princes protestants d'Allemagne, de missions importantes dans différents pays, entr'autres en France, où Dohna mérita la bienveillance d'Henri IV; et à Venise, où il obtint l'amitié de Fra-Paolo. Les disgrâces éprouvées par l'électeur Palatin après la bataille de Prague, en 1621, forcèrent Dohna à chercher un refuge dans sa patrie. Il y vivait dans la retraite, se livrant à l'étude, et faisant beaucoup de bien, lorsque l'irruption des Suédois en Prusse, et les troubles qui suivirent cet événement, l'obligèrent à fixer son séjour dans les Pays-Bas. Il comptait finir ses jours à Delft, mais les états-généraux, qui l'avaient honorablement reçu, songèrent à l'employer dans la carrière qu'il avait si long-temps et si habilement parcourue. Leur bonne volonté ne put cependant avoir d'effet. Des mouvements survenus dans la principauté d'Orange, engagèrent le prince à y envoyer Dohna comme gouverneur. Celui-ci y arriva en 1630, remit tout en ordre, se concilia l'affection des habitants, et après une longue et douloureuse maladie, mourut le 1er juillet 1637. Il avait composé, du fruit de ses méditations, un traité intitulé : *Alloquium ad animam*, rempli de pensées pieuses. Il permit d'imprimer, en allemand, ses méditations sur le Cantique des Cantiques, mais défendit que l'on mît son nom à cet ouvrage. Frédéric Spanheim a publié un *Commentaire historique de la vie et de la mort de Messire Christophe Vicomte de Dohna*, Genève, 1639, in-4°. Ce livre, qui est d'une prolixité fatigante, renferme beaucoup de détails sur d'autres personnages de la même famille. — Frédéric bourgrave de Dohna, etc., fut gouverneur d'Orange pour Guillaume III, roi d'Angleterre. Il acheta, en 1657, la seigneurie de Copet, et obtint, la même année, le droit de bourgeoisie à Berne, et une place dans le grand conseil de cette république. Il eut trois fils, dont Bayle fut le précepteur. E—s.

DOHNA (Christian Albert bourgrave et comte de), naquit en 1621,

à Custrin. Il n'avait pas quatorze ans qu'il alla faire la guerre sous le prince d'Orange. Sa bravoure et ses talents lui acquirent la bienveillance du prince, qui le chargea d'une mission en Angleterre, et de l'électeur de Brandebourg, qui lui confia les emplois les plus importants et les plus honorables. Il était venu en Prusse pour y jouir du repos, quand il fut obligé de retourner en Hollande, d'où il accompagna à Berlin la princesse d'Orange, sœur de sa mère. Dans la guerre contre l'évêque de Munster, il fut nommé général, et dans la campagne contre la France, en 1672, il fut élevé au rang de général de cavalerie. Quand les Suédois firent leur invasion dans la Marche de Brandebourg, il eut le commandement de la milice de Custrin, et fut chargé du siége de Stettin, en 1677. Attaqué d'une maladie mortelle, il y succomba le 14 décembre de la même année. E—s.

DOHNA (Alexandre, comte de), général feld-maréchal des armées prussiennes, et premier ministre d'état sous Frédéric Ier. et Frédéric-Guillaume II, avait été appelé à la cour de Berlin par l'électrice Sophie-Charlotte qui le fit nommer intendant, et ensuite (1693) premier gouverneur du prince Frédéric-Guillaume, qui n'avait encore que six ans. Dohna eut besoin de toute la protection de cette princesse, car l'électeur ne l'aimait pas, et d'ailleurs son caractère inflexible et la dureté de ses vertus stoïques l'avaient mis mal avec tous les courtisans. Juste d'ailleurs, religieux et plein d'honneur dans sa conduite, ennemi du faste et le blamant sans aucun ménagement, son administration se distingua surtout par son économie. Il parlait peu et pesait toutes ses expressions; mais on lui a reproché son ton dur et impérieux, suite de l'habitude qu'il avait contractée dès sa première jeunesse en commandant aux soldats, et l'on croit avec assez de fondement qu'il n'a pas peu contribué à inspirer à son élève cette dureté qui l'a caractérisé. Dohna ne conserva ce poste que huit ans; le comte de Kamke qui le remplaça (1701) le fit exiler de la cour, et ce ne fut qu'à la mort de ce dernier (1711) qu'il fut rappelé, et nommé bientôt après au ministère. Le comte de Dohna mourut à Kœnigsberg en 1728. C. M. P.

DOHNA (Albert-Christophe, bourgrave et comte de), petit-fils de Frédéric, né à Berlin en 1698, assista, en 1715, au siége de Stralsund, et voyagea ensuite avec fruit en France et en Italie. Au retour de ses voyages, il alla servir sur mer. En 1717 il fit la campagne de Belgrade, et fut volontaire dans l'armée du prince Eugène. Parvenu dans sa patrie au grade de lieutenant-colonel, il quitta la carrière militaire pour vaquer aux affaires de sa famille, à l'administration de ses biens, et à la culture des lettres. Frédéric II, qui connaissait son mérite, le nomma grand-maître de la maison de la reine. Dohna, élu membre de l'académie de Prusse, se montra zélé pour les progrès des sciences. Il dirigea particulièrement son attention vers la physique et l'agriculture, et s'occupait surtout des moyens d'augmenter la fécondité des terres. Il mourut le 4 mai 1752. E—s.

DOHNA (Christophe de), célèbre général prussien, naquit en 1702. Après avoir servi quelque temps dans le régiment d'Anhalt, il obtint une compagnie en 1722, et fut fait lieutenant-colonel en 1730. Elevé au grade de colonel, il prit le commandement du régiment du prince Maurice de Dessau, à la tête duquel il fit la guerre de la succession d'Autriche, et y fit

l'apprentissage de cette étonnante activité qui fut le caractère distinctif de son talent militaire. Nommé lieutenant-général en 1751, il ne tarda pas à se distinguer dans la guerre de sept ans, contre les Russes et les Suédois. Il fut blessé assez dangereusement à la première bataille de Jagerndorf. Dès qu'il put rejoindre l'armée, il pressa si vigoureusement la forteresse de Stralsund, qu'il l'aurait emportée, s'il n'eût été obligé de voler au-devant de la grande armée russe qui commençait à inonder la Nouvelle Marche de Brandebourg. Il prit une si bonne position, près de Francfort sur l'Oder, qu'il empêcha l'ennemi de rien entreprendre au-delà de ce fleuve, et donna au roi le temps de venir le dégager; s'étant réuni à l'armée du Grand-Frédéric, ils livrèrent la sanglante bataille de Zorndorf, où il combattit à l'aile gauche; après l'action, le roi lui laissa le soin de chasser les Russes de la Poméranie orientale, où ils pressaient vivement Colberg. Cette expédition ne fut pas longue. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Dohna tomba sur la Saxe, se réunit au général Wedel, battit devant Torgau le général Haddik, et força le prince de Deux-Ponts de lever le siége de Leipzig (15 novembre 1758). En décembre Dohna était déjà revenu en Poméranie, où les Suédois n'osèrent l'attendre. Le 21 janvier 1759, il avait déja repris Damgarten, Demin et Anclam, et occupé toute la Poméranie occidentale jusqu'à Stralsund. Accablé du poids du travail, et se voyant sexagénaire, Dohna demanda au roi un congé de quelques mois qui lui était indispensable pour rétablir sa santé. Il se rendit à Berlin, mais n'y jouit pas d'un long repos; le roi le rappela bientôt pour garder la rive droite de la Warta, dont les Russes occupaient la rive gauche; il passa cette rivière le 1er. juillet, et força les ennemis de se replier sur la Silésie. Bientôt épuisé de fatigues, il fut obligé de quitter le commandement et revint à Berlin, où il mourut le 19 mai 1762.

C. M. P.

DOISSIN (Louis), jésuite français, né en Amérique en 1721, annonça de bonne heure un talent distingué pour la poésie latine, et on ne peut douter qu'il ne se fût placé à côté des Rapin, des Vanière, des Commire, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux lettres le 21 septembre 1753, à l'âge de trente-deux ans. On a de lui : I. *In natalibus Burgundiæ ducis ecloga*, 1751; II. *Galliæ ob restitutam delphino valetudinem*, 1752. On trouve ces deux pièces dans les recueils publiés par les professeurs du collége de Louis-le-Grand; III. *Sculptura, carmen*, Paris, 1752, in-12, réimprimé en 1757, avec une traduction française attribuée au P. Doissin lui-même; IV. *Scalptura* (la gravure), *carmen*, Paris, 1753, in-12. On y a joint une traduction française par un des confrères de l'auteur. Ces deux poëmes ont été insérés dans un volume qui fait suite aux *Poëmata didascalica*, Paris, 1813, in-12 (*Voy.* D'OLIVET). La publication du poëme sur la sculpture fit connaître le P. Doissin d'une manière très avantageuse. On lui reprocha cependant d'être un peu prolixe, et de n'avoir pas mis assez de méthode dans la distribution de son plan; mais ces défauts, que la jeunesse de l'auteur rendait excusables, sont rachetés par les qualités les plus brillantes. C'est surtout dans les descriptions qu'il montre toute l'étendue de son talent; il possède aussi l'art de rendre avec noblesse et précision les détails mécaniques pour lesquels la langue latine même n'offre à

Google

la poésie que des termes équivalents. Quelques critiques ont comparé, sous ce dernier rapport seulement, le P. Doissin à Virgile. Le poëme sur la gravure présentait plus de difficultés dans l'exécution, en ce que le sujet avait plusieurs points de ressemblance avec le premier, sans prêter à beaucoup près à des développements aussi agréables. Cet ouvrage en ajoutant à l'idée que l'auteur avait fait concevoir de ses talents, rendit sa perte plus douloureuse. On y trouve la même verve, la même fécondité que dans le poëme sur la sculpture, et le plan en est mieux conçu. Si donc il n'est pas aussi généralement connu et estimé, on ne doit l'attribuer qu'au choix du sujet, moins intéressant.

W—s.

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort à Paris le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Le royaume de France et les états de Lorraine disposés en forme de dictionnaire*, Paris, 1745, in-4°. Il y a des exemplaires avec la date de 1753. Cet ouvrage est divisé en trois parties; la première contient la table des généralités, des provinces, des gouvernements, etc.; la seconde l'indication par ordre alphabétique des villes, bourgs et paroisses du royaume, avec des observations assez exactes, mais trop souvent minutieuses; la troisième ne concerne que la Lorraine. Dans une lettre insérée au *Mercure* de février 1746, un anonyme releva quelques-unes des fautes échappées à l'auteur.

W—s.

DOLABELLA (Publius-Cornelius), romain de famille patricienne, fut le troisième mari de la fille de Cicéron. Tullie l'épousa en l'absence et sans le consentement de son père. Il avait de l'esprit, des talents; mais il était inquiet, ambitieux, intrigant, et tout dévoué à César. Il donna une preuve de son génie entreprenant en accusant Appius Claudius de malversation dans son gouvernement de Cilicie, et de corruption dans sa brigue pour le consulat. Cicéron se trouva embarrassé et chagrin que cette accusation eût été portée par son gendre contre son prédécesseur. Pendant la guerre civile, Dolabella, qui était auprès de César, écrivit à Cicéron pour le détacher de Pompée. Il l'engageait, si Pompée quittait la place, à se retirer à Athènes, ou dans quelqu'autre lieu éloigné de la guerre, lui faisant observer qu'il était temps de songer à sa sûreté, qu'il avait rempli son devoir et ses engagements, et que César approuverait cette conduite. Dolabella donna un nouveau chagrin à son beau-père par une loi incendiaire qu'il fit rendre, étant tribun, et par le désordre de sa fortune qui, quelque temps après, nécessita un divorce entre Tullie et lui. Au commencement de l'année 709, César prit le consulat qu'il avait promis depuis long-temps à Dolabella, et se donna Antoine pour collègue. Ce dernier, jaloux de la faveur de Dolabella, lui avait nui auprès de César. Outré d'indignation il vint au sénat, et fit contre Antoine une sortie qui donna lieu à beaucoup d'aigreur de part et d'autre. César, pour terminer la querelle, promit de résigner le consulat avant d'aller à la guerre contre les Parthes. La mort du dictateur arriva. Dolabella profitant du désordre et de la confusion, prit possession du consulat. Cicéron avait toujours entretenu correspondance avec lui, quoiqu'il ne lui connût ni vertus ni principes; mais cherchait à l'attacher aux intérêts de la république pour l'opposer à Antoine. Dolabella, à qui l'inquiétude de son caractère

donnait de la mobilité, entra dans les vues de Cicéron. Aussitôt qu'Antoine eut quitté Rome, il sévit contre les perturbateurs du repos public. La populace, ayant à sa tête un prétendu Marius et des affranchis de César, avait élevé dans le forum un autel à l'endroit même où le corps de César avait été brûlé, avec une colonne de marbre de vingt pieds de haut portant cette inscription : *Au Père de la patrie*. On faisait des sacrifices sur cet autel. La multitude saisie d'un enthousiasme frénétique se portait à toutes sortes d'excès contre ceux qu'elle appelait les amis de la liberté. Dolabella fit détruire la colonne et l'autel, et punir de mort les auteurs des désordres. Cicéron dans l'enchantement écrivit à Dolabella une longue lettre d'éloges et de félicitations ; mais il fut bientôt désenchanté. Antoine qui s'était emparé de toutes les richesses de César et du trésor public, songea à corrompre Dolabella dont il connaissait le caractère et la situation. Dolabella, après s'être vendu à Antoine quitta Rome avant l'expiration de son consulat, pour s'emparer de la Syrie dont Antoine lui avait fait avoir le gouvernement ; et, traversant la Grèce et la Macédoine, il passa en Asie dans l'espérance d'enlever cette province à Trébonius, et de la faire déclarer pour lui. Arrivé à Smyrne, il parut ne désirer autre chose qu'un passage libre pour aller à son gouvernement. Trébonius refusa de le recevoir dans la ville, mais consentit à lui fournir des rafraîchissements au dehors. Il y eut des pourparlers et des protestations réciproques d'amitié. Dolabella jugeant qu'il ne pourrait s'emparer de Smyrne à force ouverte, imagina de la surprendre par un stratagème. Il parut se mettre en marche pour Éphèse ; mais après avoir marché pendant plusieurs milles, il retourna aussitôt sur ses pas, profitant de la nuit, arriva à Smyrne avant le jour, et trouva la place négligemment gardée. Il fit aussitôt monter ses soldats à l'escalade, et fut maître de la ville sans avoir trouvé de résistance. Il prit Trébonius dans son lit avant qu'il sût rien de ce qui se passait. Dolabella le traita avec la dernière cruauté ; le fit appliquer pendant deux jours à la torture, pour lui arracher l'aveu de tout l'argent qu'il avait en sa garde ; et lui fit couper la tête, qui fut portée au haut d'une pique. Le corps fut traîné dans les rues et jeté à la mer. Ce fut là le premier sang répandu d'un des assassins de César. Trébonius avait été un des principaux conjurés, et le seul du rang consulaire. A la nouvelle de sa mort le sénat fut assemblé, et tout d'une voix déclara Dolabella ennemi public. Après son expédition contre Trébonius, Dolabella se mit en marche pour exécuter son grand dessein sur la Syrie ; mais Cassius le prévint, et s'étant emparé de la province et de toutes les armées qui y étaient, il se trouva supérieur en forces. Dolabella cependant parvint jusque devant Antioche, mais ne put s'y faire recevoir ; et après quelques tentatives pour prendre cette ville, repoussé avec perte, il marcha vers Laodicée qui lui ouvrit ses portes. Survint Cassius qui investit la place, et bloqua par terre et par mer Dolabella, après avoir détruit sa flotte en deux ou trois combats. Ne voyant point de moyen d'échapper, Dolabella se tua pour ne pas tomber vif entre les mains de Cassius, qui eut cependant la générosité de lui faire donner la sépulture. Cet événement date de l'an de Rome 710. Q. R.—y.

DOLCE (Louis), né à Venise, en 1508, était de l'une des plus ancien-

nes familles de cette république : un de ses ancêtres avait été, en 1268, membre du grand conseil. Mais cette famille était devenue pauvre, et Fantino Dolce, père de Louis, ne lui laissa d'autre fortune qu'une bonne éducation littéraire et l'amour du travail. Cet amour fut, à ce qu'il paraît, la seule passion du Dolce. Sa vie n'offre aucun événement, et le cours n'en est marqué que par la publication de ses ouvrages. Ils sont en très grand nombre et de différents genres. « Il fut, dit Tiraboschi, historien, orateur, grammairien, rhéteur, philosophe, poète tragique, comique, épique, lyrique (il faut ajouter satirique), éditeur, traducteur, auteur de recueils; il écrivit enfin dans tous les genres, mais il n'excella dans aucun. » Il vécut et mourut à Venise, et l'on a remarqué qu'il fut mis dans le même tombeau où le Ruscelli, homme de lettres avec qui il avait eu des querelles fort vives, avait été enterré trois années auparavant. Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, place sa mort en 1569; mais Tiraboschi pense qu'il en faut avancer l'époque de trois ans, d'après une lettre de Louis Groto, du 29 avril 1566, dans laquelle il parle du malheureux état où le Dolce était réduit, attaqué d'une hydropisie depuis plus de six mois, et condamné par les médecins à ne pas aller au-delà du mois de juin suivant. La bibliothèque italienne de Haym cite de lui plus de soixante-dix ouvrages. Les principaux, dans divers genres, peuvent se réduire aux articles suivants : I. Traductions du grec : *La Vita del gran Philosopho Apollonio Tianeo, composta da Philostrato*, etc., Venise, Giolito, 1549, in-8°. *Amorosi ragionamenti, dialogo nel quale si racconta un compassionevole amore di due amanti, tradotto da i frammenti, di un antico scrittor greco*, ib. 1546, 1547, in-8°. C'est une partie du roman grec d'Achilles Tatius, des amours de Clitophon et de Leucippe. On n'avait encore retrouvé que les trois derniers livres, dont on ignorait l'auteur ; le Dolce les traduisit sur la traduction latine d'Annibal Cruccius. Ce petit volume est rare. *Historie di Giovanni Zonara, dal cominciamento del mondo infino all' imperatore Alessio Conneno*, etc., *divise in tre libri*, ibid., 1564, in-4°.; *Historia degl' imperatori greci descritta da Niceta Coniate, la quale comincia dall' imperio di Giovanni Conneno e segue fino alla presa di Costantinopoli*, etc., *ibid.*, 1569, in-4°.; *Historie di Costantinopoli descritte da Niceforo Gregora che segue l'istoria di Niceta sino alla fine dell' imperio di Andronico*, etc. ibidem, 1569, in-4°. II. Traductions du latin : *Le Orazioni di Marco Tullio Cicerone*, ibid., 1562, in-4°., et ibid., 1735, 3 vol. in-4°. *Le Trasformazioni* (d'Ovidio), *in ottava rima*, 1553, 1555, in-4°., réimprimé plusieurs fois. *I dilettevoli sermoni, altrimenti satire, e le morali epistole di Orazio, insieme con la poetica, ridotte in versi sciolti*, ibid. 1549 et 1559, in-8°., etc. III. Poëmes épiques : *L'Achille e l'Eneide di Messer Lodovico Dolce dove egli tessendo l'historia della Iliade d'Homero a quella de l'Eneide di Virgilio, ambedue l'ha maraviglio-samente ridotte in ottava rima*, etc. ibid., 1572, in-4°.; *l'Ulisse, tratto dall' Odissea d'Omero, con la battaglia dei topi e delle rane cavata da Omero e ridotta in ottava rima*, ibid., 1773, in-4°. *Primaleone figliuolo di Palmerino* (Poema di XXXIX canti, in ottava rima), Venise, Sessa, 1562, 1593, 1597,

in-4°. *Le prime imprese del Conte Orlando, canti XXV*, Venise, Giolito, 1572, in-4°., et ibid., Bassaglia, 1784, in-12. *Il primo libro di Sacripante paladino, canti X*, Venise, 1536, in-4°.; poëme resté imparfait. IV. Théâtre; huit tragédies: *Giocasta*, *Medea*, *Didone*, *Ifigenia*, *Agamemnone*, *Thieste*, *Hecuba*, et *Marianna*, imprimées d'abord séparément, in-8°., et réimprimées ensemble, Venise, Giolito, 1560, in-12, ibid., Farri, 1566, in-12; cinq comédies : *il Marito*, *il Ragazzo*, *il Capitano*, *la Fabrizia*, *il Ruffiano*, aussi réimprimées séparément, in-8°., et ensemble, Venise, Giolito, 1560, in-12. V. Histoire : *Vita di Carlo V, imperatore*, Venise, Giolito, 1561 et 1567, in-4°.; *Vita di Ferdinando I., imperatore*, ibid., 1566, in-4°. VI. Ecrits sur la langue italienne : *Osservazioni sulla lingua volgare divise in quattro parti*, Venise, Giolito, 1550, in-8°., réimprimées plusieurs fois par le même; l'édition la plus correcte est la dernière, 1562, in-12; *Modi affigurati e voci scelte ed eleganti della volgar lingua*; etc., Venise, Sessa, 1564, in-8°. VII. Ouvrages divers: *Dialogo piacevole, nel quale Pietro Aretino parla in difesa de' male avventurati mariti*, Venise, 1542, in-8°., petit vol. extrêmement rare. *Dialogo della istituzione delle donne*, Venise, Giolito, 1547, 1553, in-8°.; *Libri tre degli ammaestramenti delle donne*, Venise, 1622; in 8°.; *Dialogo della Pittura intitolato l'Aretino*, Venise, Giolito, 1557, in-8°., réimprimé avec une traduction française, Florence, 1558, 1735, in-8°.; *Dialogo nel quale si ragiona del modo di accrescer la memoria*, Venise, Sessa, 1552, in-8°.; *Dialogo de' Colori*, ibid., 1565, in-8°.; *Imprese nobili ed ingegnose di diversi principi, con le dichiarazioni in versi e con le figure*, Venise, 1578, in-4°.; quelques Satires ou *Capitoli* satiriques, imprimés avec ceux de l'Aretin et de Sansovino, etc., etc. G—É.

DOLCI (CHARLES), ou *Dolce*, comme l'écrivent quelques biographes, né à Florence en 1616, fut élève de Jacques Vignali; il tirait ordinairement les sujets de ses tableaux de l'histoire sainte; peu de peintres ont terminé les ouvrages avec autant de soin que Dolci: on ne saurait imaginer un coloris plus suave et plus harmonieux, une touche plus douce et des teintes mieux fondues. Avec des qualités aussi précieuses, Dolci devait peindre le portrait avec un grand succès; ceux qu'il a faits sont regardés comme autant de chefs-d'œuvre de l'art. Avec un fini aussi précieux que celui de Gérard Dow, il avait une exécution plus libre et plus facile. L'empereur, qui vit de ses ouvrages, l'appela à sa cour, et se fit peindre lui et la famille impériale par cet artiste habile : il fut si content de ces différents portraits, que Dolci fut comblé d'honneurs et de bienfaits par ce prince. Le temps, loin de porter atteinte à la réputation dont ce peintre avait joui de son vivant, semble encore l'avoir accrue. Les tableaux de Dolci sont fort recherchés; ils occupent un rang honorable dans les galeries les plus riches; ils font un des principaux ornements des cabinets les mieux choisis. Dolci mourut à Florence en 1686, dans sa soixante-dixième année. A—s.

DOLDER (JEAN-RODOLPHE), natif de Meilen, village des cantons de Zurich, s'est fait connaître par le rôle qu'il a joué dans la révolution helvétique. Fils d'un paysan, il entra dans la maison d'un commerçant à Zurich

qu'il dut quitter ensuite pour quelques intrigues : il s'établit alors en Argovie. Au commencement de 1798, sa fortune se trouvait assez dérangée; les élections populaires le firent entrer dans le sénat helvétique. Privé d'instruction et de culture, mais d'un esprit délié et facile, il reconnut bientôt que pour se faire valoir et pour s'assurer de l'influence dans l'état des choses qui se préparait, le moyen le plus sûr serait de se faire l'instrument des agents de la volonté étrangère qui avait opéré la révolution. Il réussit parfaitement dans ses calculs, et le commissaire *Rapinat* le nomma membre du directoire helvétique à la place d'un des membres choisis par les conseils législatifs, dont le peu de docilité lui avait déplu, et qu'il avait destitué, de sa propre autorité. Le directoire français ayant désavoué cet acte de violence aussitôt qu'il en eut connaissance, Dolder rentra au sénat : il ne s'y distingua par aucun talent; mais il sut se ménager et flatter tous les partis, et il fut assez habile pour se faire nommer l'année suivante à cette place de membre du directoire, qu'il avait ambitionnée, et que l'autorité de Rapinat ne lui avait point su conserver. Dans cette nouvelle dignité, il employa ses pouvoirs et ses moyens à des intrigues subalternes qui n'avaient d'autre but que de placer ses créatures et de leur faire accorder des faveurs. Ce système corrupteur le fit détester des gens honnêtes, et la duplicité de son caractère avait été reconnue généralement; dans les nouvelles élections de 1801, il n'avait aucune voix de son canton ni du gouvernement central; il vit arriver le moment qui le fit rentrer dans son néant. C'est alors que par des voies semblables à celles qui, dans les premiers jours de la révolution, l'avaient porté au directoire, il opéra le changement du 28 octobre, à la suite duquel la composition d'un nouveau sénat eut lieu. On a connu depuis les sommes d'argent que dans cette occasion il avait reçues à Berne de la part du parti triomphant. *Reding* fut à la tête du nouveau sénat, et Dolder se contenta du ministère des finances. Un nouveau changement survint : le sénat se trouva recomposé encore, et Dolder fut nommé landamman. L'insurrection de 1802 se préparait, et ce fut dans ce moment que quelques hommes attachés au gouvernement central et qui se méfiaient de son chef, eurent la folle idée de l'enlever. L'entreprise eut lieu sans difficulté; mais comme elle était isolée et n'aboutissait à rien, deux jours après il fallut faire revenir le landamman de la maison de campagne, où il avait été gardé sous surveillance. La médiation de Napoléon mit un terme à la triste situation à laquelle se trouvait réduite la Suisse. Aucun des députés de ce pays à Paris, n'avait désigné Dolder pour entrer dans les commissions qui furent chargées d'organiser la nouvelle constitution. Néanmoins il fut assez heureux pour trouver place dans celle de l'Argovie. Comme membre de ce nouveau gouvernement cantonal, il a suivi la même marche qu'il avait observée dans le gouvernement central. Il est mort en 1806. U—I.

DOLENDO (BARTHELEMI), graveur au burin, né à Leyde vers 1566, fut élève du célèbre Goltzius; il a gravé avec beaucoup de finesse plusieurs pièces, tant de sa composition, que d'après d'autres maîtres. On y désirerait plus de correction dans le dessin, mais ce défaut est toujours racheté par la belle exécution des détails. Carel van Mander, Michel Coxcie, Crispin van den Broeck et Spranger, sont les maîtres d'après lesquels Dolendo a le

plus travaillé. Il a marqué le plus souvent ses estampes de son chiffre, composé d'un B et d'un D joints ensemble. — DOLENDO (Zacharie) florissait à Leyde à la même époque; son style de gravure ressemble beaucoup à celui de Barthélemi, avec cet avantage pourtant que le dessin de Zacharie est beaucoup plus correct. Il a gravé plusieurs compositions de Jacques de Ghein son maître, Spranger, Bloemaërt et Goltzius ont été aussi ses modèles, mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est une suite de plusieurs portraits qui ne le cèdent en rien à ceux de Wiéris. Il s'est souvent servi, pour marquer ses pièces, de son chiffre, composé d'un Z et d'un D enlacés l'un dans l'autre. A—s.

DOLERA (CLÉMENT), cardinal, évêque de Foligno, né dans le 16e. siècle à Moneglia, petite ville de l'état de Gênes, entra dans l'ordre des frères mineurs et fut chargé d'enseigner la théologie, emploi dont il s'acquitta avec une grande distinction. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs qui commençaient à s'introduire dans l'Église; Paul IV l'en récompensa par le chapeau de cardinal. Il avait déjà été élu supérieur général de son ordre, et peu de temps après il fut nommé à l'évêché de Foligno. Il continua à mener dans son diocèse la vie austère du cloître, et mourut à Rome le 6 janvier 1568. On a de lui : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8°. Paul Manuce, qui imprima cet ouvrage, le dédia à l'auteur par une épître dans laquelle il fait un grand éloge de sa piété et de son savoir. Ce volume est devenu extrêmement rare, il renferme plusieurs autres traités de Dolera : *De symbolo apostolorum; De sacramentis; De præceptis divinis; De consiliis evangelicis*, etc. W—s.

DOLET (ÉTIENNE). Nous dirons comme Bayle que, dans ses mémoires, Amelot de la Houssaye admit sans examen l'opinion qui donnait pour père à Étienne Dolet, son compatriote, un grand seigneur de la cour de François Ier. Il est plus vrai, d'après l'épître dédicatoire à ce monarque qu'on trouve à la tête des commentaires sur la langue latine, que Dolet naquit à Orléans, en 1509, de parents aussi distingués par leur rang que par leur opulence. A peine eut-il saisi dans un des colléges de sa ville les premiers éléments des sciences, qu'il se rendit à Paris spécialement à dessein d'y recevoir des leçons de belles-lettres du savant Nicolas Berault. Il reçut à Padoue des leçons d'un autre genre de Simon de Villeneuve dont il gagna la confiance, et en faveur duquel il témoigna depuis sa reconnaissance tant par l'épitaphe qu'il fit graver à ses frais sur une table d'airain, que par des éloges qu'il inséra depuis dans ses différents ouvrages. Il est vrai que la confiance du maître ne fut pas sans inconvénient pour le disciple, puisqu'il fut accusé d'en avoir pris les manuscrits pour les publier comme fruit de ses travaux. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur de France à Venise apprit que Dolet, après la mort de Simon de Villeneuve, voulait se rattacher à sa patrie; il le nomma son secrétaire pour une légation dont le jeune homme devint depuis l'historien. Ses devoirs se conciliaient à Venise avec ses études sur la langue latine toujours l'objet de ses savantes méditations. Il apprit de Baptiste Egnazio l'art d'expliquer les Offices de Cicéron, ce qui motive l'un des premiers reproches articulés contre sa doctrine. En se familiarisant avec les auteurs païens, il crut devoir en adopter les expressions, surtout dans son épitaphe à l'éloge d'une vénitienne

qu'il aimait, et sur le sort futur de laquelle il se tut en un temps où les questions théologiques sur le purgatoire étaient vivement agitées. De retour à Paris, Dolet à l'étude de Cicéron joignit celle de Salluste, César, Tite-Live, Tacite et autres grands auteurs de l'antiquité latine. Il en tirait des notes pour ses *Commentaires*, quand ses amis lui représentèrent l'étude de la jurisprudence comme un moyen de s'ouvrir une carrière à la fois plus honorable et plus lucrative. Dolet se rendit à Toulouse, où déjà sa réputation d'homme éloquent l'avait si bien précédé, que d'abord il fut choisi pour orateur par les élèves de la nation de France. Le parlement de Toulouse favorisait, à la vérité, les études *universitaires*, mais sans vouloir que ces nations fissent corps. Il proscrivait donc comme dangereuse toute association du même genre. Le hardi Dolet non content d'attaquer de front les principes d'après lesquels le parlement de Toulouse rédigeait ses arrêtés, poussa dans un premier discours l'audace jusqu'à traiter d'ignorants et de barbares les magistrats qui les signaient. Par les éloges qu'il prodiguait aux élèves de la nation française, il semblait de plus jeter le gant aux orateurs des autres nations. L'orateur d'Aquitaine le releva; Dolet dans un second discours en replique, multiplia tellement les injures qu'il fut mis en prison. Un arrêt solennel, outre la peine du bannissement, prononça contre le téméraire une amende honorable en vertu de laquelle, conduit dans les grandes rues de Toulouse, il expia par son état humiliant l'outrage fait aux magistrats comme à l'orateur d'Aquitaine. Dolet puni comme prosateur se vengea comme poète, en consignant sa plaintive histoire dans une ode satirique dirigée contre ses juges. Sa disgrâce ne lui fit perdre aucun ami; nous apprenons par ses lettres qu'en ces circonstances délicates, Jacques Minut, président du parlement de Bordeaux, après avoir professé le droit en l'université d'Orléans, se joignit à l'un des présidents de Toulouse même pour hâter la délivrance de la victime des autres magistrats. La ville de Lyon offrit un asile à Dolet; il y fut poursuivi par la calomnie qui l'accusa d'exprimer dans ses discours des opinions trop favorables à celles de Luther. Notre savant s'en plaignait comme d'une injustice, dans un discours dont il préparait l'impression, quand il fut tourmenté par une longue et dangereuse maladie pour laquelle ses médecins lui conseillèrent l'air de Paris. Dolet l'année suivante, de retour à Lyon, se fit de nouveaux ennemis en traitant le célèbre Erasme de la manière la plus outrageante dans son dialogue *De imitatione Ciceronianâ.* Malgré le dessein avoué de se fixer à Lyon, le turbulent écrivain de nouveau devint fugitif avec une conscience qui lui reprochait d'avoir tué un homme. Il ne parut qu'un instant dans Orléans, sa patrie, avant de se rendre à Paris, où son intention était moins de se cacher que de reconquérir sa liberté. Il y parvint en captivant l'attention de François Ier., tellement qu'il obtint de ce monarque grâce et permission de rentrer dans Lyon. L'âge, les conseils et l'expérience lui rendirent pendant quelques mois une paix d'esprit dont il profita pour établir dans Lyon une imprimerie qui lui servit à publier ses ouvrages. Mais une vie tranquille se trouvait au-dessus des forces de Dolet : son caractère satirique lui ouvrit encore deux fois les prisons de Lyon. A peine sorti de la première, par la protection de Pierre Duchâ-

tel alors évêque de Tulle, de nouveaux écarts motivèrent sa seconde arrestation, à laquelle il mit un terme prompt par un stratagême dont il se servit heureusement pour endormir son geolier. Dans sa retraite du Piémont, il eut recours à sa plume pour tracer, au moyen d'un nouveau poème, l'historique de ses malheurs et l'apologie de sa conduite. D'autres plaintes contre les complots de ses ennemis furent consignées dans sa lettre à François Ier, par laquelle il demandait justice et permission de reprendre son imprimerie. Ses ennemis acharnés donnèrent bientôt une autre forme aux accusations multipliées contre Dolet. Dès qu'ils apprirent que le prince accordait grâce, ils recoururent à la Sorbonne, qui demanda que, pour condition à l'entérinement des lettres de grâce, le parlement obtînt que plusieurs livres indiqués, de Dolet, seraient publiquement brûlés, comme trop favorables aux nouvelles opinions ; ce qui fut exécuté le même jour de la requête, sous la date du 14 février 1543. L'arrêt jeta long-temps l'écrivain dans la consternation ; mais, quelques mois après, il poussa si loin l'indiscrétion de ses discours, qu'il fut arrêté, mis en prison et condamné au feu, sans qu'on sache bien clairement si le crime qui motiva cet arrêt terrible tenait aux nouvelles opinions ou à l'athéisme (1). Les contemporains varient sur la date de son exécution : celle du 3 août 1546 nous paraît la plus probable. Ainsi finit un savant digne d'un meilleur sort, que ses premiers malheurs devaient prévenir contre un caractère dont la turbulence semblait annoncer sa fin tragique. Dolet, comme écrivain, n'a mérité ni les éloges outrés de ses amis, ni les critiques injurieuses de ses adversaires. Sans être un nouveau Cicéron, comme le dit Marot, ni le chancre et l'aposthume des muses, selon l'expression mordante de Scaliger, comme savant et comme imprimeur, il fut un de ceux qui, sous François 1er, contribuèrent le plus à la résurrection des lettres. Il était savant au-delà de son siècle, ne se distrayant du travail le plus opiniâtre, que pour s'égayer quelques moments à la musique ; il était grand *Cicéronien*, très versé dans la connaissance du latin, quoiqu'il écrivît mal dans cette langue, soit en vers ou en prose. Nous lui devons : I. *Dialogus de imitatione ciceronianâ, adversùs Desiderium Erasmum*, Lyon, 1535, in-4°. II. *Commentariorum linguæ latinæ libri duo*, 1536-38, 2 v. in-f., fruit d'un travail immense dans lequel il fut aidé par Bonaventure Despériers, son intime ami. On peut joindre à cet ouvrage, ses *Formulæ latinarum locutionum illustrium*, Lyon, 1539, in-fol., qui ont reparu sous le titre de *Phrases et formulæ linguæ latinæ elegantiores*,

(1) Calvin, fort léger en fait d'accusations, Jules Scaliger, ennemi de Dolet, et placé très loin du lieu de la scène ; Pratéolus, qui met grand nombre de simples luthériens et autres réformes dans son Catalogue des athées, ne donnent d'autre cause au supplice du malheureux Dolet, que son athéisme. Cependant, si l'on fait attention que dans le grand nombre de pièces composées par lui sur ses divers emprisonnements, il ne paraît occupé qu'à se justifier de l'accusation de luthéranisme ; que les livres qu'on lui reprochait d'avoir imprimés, et ceux qui furent livrés aux flammes à son occasion, ne contenaient que les nouvelles opinions ; qu'on traita plus rigoureusement que lui les hérétiques de Meaux, condamnés la même année à être brûlés vifs ; enfin, que l'*Anti-Martyrologe* de Servet cite des témoins oculaires de son supplice, qui attestent qu'il ne mourut que pour cause d'hérésie, il sera difficile d'adopter la réalité de son athéisme. Il est vrai que les protestants ne l'ont point mis dans leurs martyrologes ; mais cela peut venir de l'espèce de rétractation qu'on croit qu'il fit à sa mort. Du reste, Dolet était outré dans les éloges comme dans les satires, orgueilleux, méprisant, inquiet, vindicatif ; il s'était fait des ennemis très ardents, surtout parmi les moines et les docteurs, qu'il habillait mal dans ses écrits. Il avait ajouté de son chef, dans l'édition qu'il donna, en 1542, des deux premiers livres de Rabelais, des sobriquets injurieux à MM. de la Sorbonne. Tout cela put contribuer à son désastre.

Strasbourg, 1576, in-8°. Quoique le titre annonce trois parties, on n'a jamais publié que la première. Cette compilation est bien moins estimée que les *Commentaires* dont Jacques Locher, sous le nom de *Jonas Philomusus*, a fait un abrégé en 2 v. in-8°, Bâle, 1537 et 1539, in-4°.; III. *De re navali*, Lyon, 1537, in-4°.; IV. *Orationes duæ, in Tolosam; epistolarum libri duo; carminum libri duo; epistolarum amicorum ad ipsum Doletum liber*, 1533, in-4°.; Recueil complet des pièces relatives à ses querelles avec le parlement de Toulouse. V. *Cato christianus id est Decalogi expositio*, Lyon, 1538, in-8°.; réponse au cardinal Sadolet, qui reprochait à l'auteur de ne jamais parler de religion dans ses livres : ce n'est qu'une brochure de trente-huit pages. VI. L'*Avant-naissance de Claude Dolet, fils d'Estienne, premièrement composé en latin par le père, et nouvellement traduict en français*, Lyon, 1539, in-4°.: traité plein de préceptes pour l'éducation des enfants, et de maximes pour apprendre comment l'homme doit se gouverner dans la vie commune; il l'avait d'abord imprimé en latin, sous le titre de *Genethliacum*, etc.; VII. *Sommaire des faits et gestes de François Ier., tant contre Charles-Quint, que contre autres nations étrangères*; histoire composée en latin, traduite en français, et imprimée dans les deux langues par le même auteur. On en connaît trois éditions; l'original latin, moins recherché que la traduction, avait paru en 1539, sous le titre de *Francisci Valesii Gallorum regis fata ab anno 1513 ad annum 1539*. VIII. *La Manière de bien traduire d'une langue en une autre; de la Ponctuation française; plus, des accents d'icelle*, Lyon, 1540, in-8°. Ce traité de la manière de bien traduire est le premier qui ait paru sur cette matière. Le savant Robert Estienne le réimprima avec les deux autres, quand les deux éditions de Caen et de Paris se trouvèrent épuisées. IX. *De Imitatione ciceronianâ, adversùs Floridum Sabinum, confutatio maledictorum et varia epigrammata*, Lyon, Etienne Dolet, 1540, in-4°. Diatribe contre un écrivain qui, en prenant la défense d'Erasme, avait vivement blessé l'amour-propre de Dolet. X. *De officio legati, de immunitate legatorum, et de Joannis Lemovicensis episcopi legationibus*, 1541, in-4°. C'est l'histoire de la légation qu'il remplit à Venise, comme secrétaire. XI. Deux dialogues de Platon: l'*Axiochus*, qui n'est point du philosophe grec, et l'*Hypparchus*, Lyon, 1544. Il promet dans la préface la traduction française des ouvrages de Platon; mais il en fut empêché par son supplice : au surplus, on croit que Dolet ne savait pas le grec, et que la version des deux dialogues n'avait été faite que sur des traductions latines. XII. Traduction de plusieurs livres de l'Ecriture sainte et Traités de piété, attribués à Dolet, mais que le Père Lelong avoue n'avoir pu trouver dans aucune bibliothèque. XIII. *Brief discours de la république française, désirant la lecture de la sainte écriture lui être loisible en sa langue vulgaire*. Ce poëme, avec un traité en prose sur le même sujet, fut brûlé, à la requête de la faculté de théologie, quinze ans après la mort tragique de l'auteur. XIV. *Second Enfer d'Etienne Dolet, natif d'Orléans, qui sont certaines compositions faites par lui-même, sur la justification de son second emprisonnement de Lyon*, 1544, in-12. XV. *Les Questions tusculanes*, Paris, 1544, in-16. XVI. *Les*

Epîtres de Marc-Tulle Cicéron, père de l'éloquence latine, Lyon, 1542, in-8°., 1542, in-12, 1549, in-16, 1549, in-12; Chambéry, 1569, in-12. XVII. On lui attribue encore, *Discours contenant le seul et vrai moyen par lequel un serviteur favorisé et constitué au service d'un prince, peut conserver sa félicité éternelle et temporelle*, Lyon, Etienne Dolet, 1542, in-8°. Les poésies latines de Dolet ont mérité d'être admises dans le recueil intitulé: *Deliciæ poëtarum gallorum*. Comme imprimeur, nous lui devons, entre autres, une édition de la Pandore de Jean Olivier, mort évêque d'Angers, et de quelques traités politiques de Claude Cottereau de Tours, son ancien ami. On a une vie d'Etienne Dolet, par Née de la Rochelle, Paris, 1779, in-8°.; on trouve à la fin la liste des ouvrages de Dolet. (*V.* COTTEREAU.) P.—D.

DOLGOROUKI (IWAN prince), d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de Russie. Il était fils de Vassili Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre, fils de Pierre-le-Grand, qui parvint au trône à la mort de Catherine Ire. Etant du même âge que le jeune monarque, et sachant flatter ses goûts, Iwan prit sur lui un grand ascendant; sa famille en profita pour faire tomber le puissant Menschicoff, ancien favori de Pierre Ier., et qui continuait à diriger le gouvernement. Menschicoff fut arrêté et condamné à passer le reste de ses jours en Sibérie. Les Dolgorouki triomphaient. Iwan avait une sœur nommée Catherine, distinguée par sa beauté et son esprit. Il enconçut le projet de la faire épouser à l'empereur. Les fiançailles eurent lieu, avec de grandes cérémonies, le 30 novembre 1729, et le jour était marqué pour la célébration du mariage: mais Pierre Ier. prit la petite vérole et mourut. Iwan espéra néanmoins que sa sœur ayant été fiancée au souverain pourrait être élevée au trône. Sortant de la chambre où Pierre venait d'expirer, et tirant l'épée, il cria: Vive l'impératrice Catherine! Mais aucune voix n'ayant répondu à cet appel, il se retira, et concerta avec sa famille d'autres projets. Par l'influence des Dolgorouki, et de quelques autres grands, Anne, nièce de Pierre Ier., et veuve du duc de Courlande, fut proclamée impératrice, en 1730; mais on l'obligea de signer une convention qui limitait son pouvoir. Anne avait amené de Courlande, Biren, qui jouissait déjà de sa confiance, et qui, né dans une condition obscure, n'en aspirait pas avec moins d'ardeur aux dignités et au pouvoir. Appuyé par le chancelier Ostermann, et par quelques seigneurs puissants, Biren engagea l'impératrice à se soustraire au joug que le sénat lui avait imposé. Une députation se présenta au nom de la noblesse de l'empire, et demanda qu'Anne fût revêtue de tous les droits de la souveraineté. On accusa les Dolgorouki de plusieurs crimes, et surtout d'avoir fabriqué un faux testament de l'empereur en faveur de la fiancée. Ils furent arrêtés et relégués dans la Sibérie; Catherine, sœur d'Iwan, fut renfermée dans un couvent. Cette famille avait langui huit ans dans l'exil, lorsqu'elle crut voir arriver le terme de ses malheurs. Le prince Serge Dolgorouki, ayant été rappelé, parut à la cour, et obtint l'ambassade d'Angleterre; mais la veille de son départ on l'arrêta, et de nouvelles accusations furent formées contre lui et ses parents. On les accusa d'avoir entretenu des correspondances dangereuses avec les étrangers, et d'avoir voulu provoquer une

révolution. Biren travailla surtout à les perdre et à faire prononcer contre eux une sentence de mort, en 1737. Iwan et Vassili périrent du supplice de la roue; deux autres furent écartelés; plusieurs eurent la tête tranchée. Il resta cependant, de cette ancienne maison, quelques rejetons qui en relevèrent la gloire, et qui sous les règnes suivants ont occupé des places importantes dans la carrière tant civile que militaire. (*Voy.* ANNE et PIERRE II.) C—AU.

DOLIANUS, Bulgare, était esclave d'un habitant de Constantinople, lorsque les Bulgares se révoltèrent, en 1037, contre l'empereur Michel le Paphlagonien. Dolianus s'évada de Constantinople, arriva en Bulgarie, et publia qu'il était issu du sang des rois Bulgares; une belle figure, de l'esprit, de l'audace, donnèrent sur-le-champ du crédit à cette imposture; les Bulgares le reconnurent pour leur roi, et massacrèrent les Romains qui se trouvaient parmi eux. Dolianus s'appuya d'abord d'un autre rebelle nommé Ticomère, que les habitants de Dyrrachium venaient de couronner; mais la division s'étant bientôt mise entre ces deux chefs, Dolianus persuada aux Bulgares d'égorger son rival. Délivré de cette inquiétude, il attaqua les Romains, mit l'empereur en fuite près de Thessalonique, et pénétra dans la Grèce, dont les villes mécontentes le reçurent sans opposition. Un autre Bulgare, nommé Alusien, qui occupait un poste honorable à Constantinople, ayant eu des sujets de mécontentement, se réfugia vers ce temps en Bulgarie; comme il était réellement de la famille royale, et très recommandable par son caractère, les Bulgares le reçurent avec joie, et Dolianus l'accueillit avec inquiétude. Il dissimula d'abord sa haine; mais il finit par inviter Alusien à un repas dans lequel il l'enivra, et lui fit arracher les yeux, en 1040. Cependant, inquiet de l'effet que cette action produirait sur l'esprit des Bulgares, il fit faire à l'empereur des propositions secrètes, et lui offrit de quitter le sceptre, pourvu qu'on lui assurât l'impunité et des récompenses; il obtint sans peine ce qu'il demandait, et sa défection fut suivie de la soumission des Bulgares, en 1041. L.—S.—E.

DOLIVAR (JEAN), graveur à la pointe et au burin, né à Sarragosse, en 1641, quitta l'Espagne pour venir s'établir à Paris, où il a beaucoup gravé dans le goût des ornements et des décorations. On place ses estampes à côté de celles de Chauveau et de Lepaultre; mais il ne savait pas donner la même variété à ses ouvrages. Dolivar a travaillé en société, avec ces deux maîtres, à différentes suites de gravures, et principalement à la collection connue sous le nom de *Petites conquêtes de Louis XIV*. Ses autres ouvrages représentent des cérémonies funèbres faites à la mort de différents grands personnages de la cour de Louis-le-Grand; mais le plus remarquable de tous est celui où l'on voit *l'étranglement du Grand Visir*, d'après D'Aigremont. A—s.

DOLIVET, *voy.* OLIVET (D')

DOLLE (CHARLE-ANTOINE), historien du comté de Schaumbourg, où il naquit en 1717, fut recteur des écoles à Peino, dans le duché de Hildesheim, et surintendant des églises protestantes à Lippe-Bückebourg. Il mourut au mois d'avril 1758. Nous avons de lui entr'autres ouvrages allemands: I. *Recueil de faits et de documents concernant l'histoire ecclésiastique, littéraire et naturelle du comté de Schaumbourg*, Buckebourg,

1751, in-8°.; II. *Supplément à l'histoire du comté de Schaumbourg*, première partie, Rinteln, 1753; seconde partie, Stadthagen, 1754, in-8°.; III. *Histoire abrégée du comté de Schaumbourg*, Stadthagen, 1756, in-8°.; IV. *Biographie des professeurs de théologie de l'université de Rinteln*, Hanau, 1752, in-8°., ne comprend que huit Vies particulières; le reste de l'ouvrage, qui en comprenait quatorze autres, n'a pas été imprimé. G—Y.

DOLOMIEU (Deodat-Gui-Sylvain-Tancrède de Gratet de), fils de François, marquis de Dolomieu et de Françoise de Bérenger, géologiste et minéralogiste célèbre, naquit à Dolomieu, près la Tour-du-Pin en Dauphiné, le 24 juin 1750, d'une ancienne maison de cette province. Admis dès le berceau dans l'ordre de Malte, officier dans les carabiniers à quinze ans, commençant à dix-huit son noviciat dans son ordre, il ne paraissait pas destiné à consacrer, comme il le fit, une grande partie de sa vie aux sciences, mais les malheurs de sa jeunesse lui donnèrent cette direction, qui le soutint ensuite dans ceux auxquels il fut en proie à d'autres époques de sa vie. Dans sa première caravane il eut une querelle avec un chevalier de sa galère, descendit à Gaëte pour se battre et tua son adversaire. Arraché à la jurisdiction de Naples par le commandant de la galère, il fut conduit à Malte et mis en jugement. Les statuts étaient formels, on le condamna à perdre l'habit. Cependant le grand-maître, touché de sa jeunesse, lui fit grâce; mais les statuts exigeaient encore que le pape confirmât cette décision, et Clément XIII, qui n'aimait pas l'ordre, se refusa à cette condescendance, malgré la recommandation de plusieurs souverains. Le jeune Dolomieu montra dès-lors la constance de son caractère; il écrivit directement au cardinal Torrigiani, ministre du pape, et triompha de tous les obstacles; mais il était resté neuf mois en prison, et le travail seul avait pu adoucir une situation si triste. Ainsi il prit le goût des études physiques, que confirmèrent et étendirent les leçons qu'il reçut à Metz de l'habile physicien Thirion. C'est aussi dans cette garnison qu'il se lia avec le duc de la Rochefoucault, que son goût pour les connaissances utiles et son noble caractère devaient naturellement rapprocher de lui. Ils travaillèrent ensemble à diverses recherches, et le duc à son retour à Paris fit connaître ce jeune officier à l'académie des sciences, qui lui envoya sans l'avoir prévenu un brevet de correspondant. Désirant se livrer sans obstacle à des travaux désormais devenus une passion, Dolomieu quitta les carabiniers et retourna à Malte, d'où il suivit en Portugal, en 1777, le bailli de Rohan, ambassadeur extraordinaire de l'ordre, comme chevalier d'ambassade. Il étudia ce pays dans un grand détail. En 1781, il fit en Sicile avec le chevalier de Bosredon Vatange, un voyage qu'il exécuta en vrai naturaliste, bravant la fatigue et tous les genres de danger, passant plusieurs nuits sous l'abri d'un arbre ou d'un rocher, et ce qui n'est pas moins difficile, entraînant ses compagnons et leur faisant oublier toutes leurs privations. C'est-là qu'il conçut le germe de ses principales idées sur les volcans, et sur le siége de leur conflagration, qui ne peut être selon lui qu'à de très grandes profondeurs. Les îles voisines de la Sicile furent aussi l'objet de ce voyage, après lequel il en fit un à Naples et au Vésuve; l'année suivante (1782), il parcourut pendant deux mois la chaîne des Py-

rénées. Quelques discussions qu'il eut cette même année, à Malte, parce qu'il réclamait les prérogatives d'une charge de sa Langue, à laquelle son ancienneté l'avait fait parvenir, commencèrent à refroidir le grand-maître pour lui, et furent l'origine des contrariétés et d'une partie des malheurs qu'il éprouva par la suite. Cependant il visita la Calabre que l'affreux tremblement de terre de 1783 venait de dévaster, et qui était devenue ainsi un spectacle à la fois effrayant et rempli d'instruction pour le géologiste. L'intérêt que le grand-maître parut encore lui montrer à son retour, l'engagea à lui faire part d'un bruit qu'il avait recueilli en Italie et qui menaçait l'existence de l'ordre; c'est que la cour de Naples était convenue avec celle de Russie de lui laisser prendre possession d'une partie des ports de Malte. Un commandeur, son ennemi, avertit le ministre napolitain de cette révélation, et dès-lors Dolomieu devint l'objet de la haine de cette cour. L'entrée du royaume lui fut interdite, et à Malte même il éprouva de grandes tracasseries. Son antagoniste parvint à lui faire refuser une place au conseil de l'ordre qui lui était dévolue par les statuts. Il en appela à Rome, et après un procès rempli d'incidents qui lui donna quatre ans de peines et de chagrins, il obtint gain de cause complet en 1790. Dans cet intervalle Dolomieu appartint principalement à l'Italie : il profita de quelques moments de loisir que lui laissa son procès, pour examiner ce beau pays depuis le Garigliano jusqu'aux Alpes; il pénétra même dans le Tyrol et dans le pays des Grisons; partout il étudia à fond la composition des montagnes, les caractères de leurs matériaux et tout ce que l'on peut conjecturer sur les causes de leur disposition actuelle. Les autres phénomènes singuliers que l'Italie offre avec tant d'abondance n'échappèrent point à son attention; il fit même un examen détaillé des substances employées dans les monuments antiques de l'architecture et de la sculpture. Partout il fut accueilli avec distinction par les hommes les plus célèbres. Une haute stature, une figure imposante, des manières à la fois vives et distinguées prévenaient en sa faveur; un esprit piquant et enjoué répondait à ces apparences; avec de tels moyens il avait peu de peine à plaire, et l'on était flatté de trouver si aimable un homme d'un tel mérite. Il ne retourna à Malte que pour constater aux yeux de tous, le triomphe de sa cause, et pour y reprendre ses collections qu'il ramena en France au mois de mai 1791. Dolomieu avait partagé les espérances de beaucoup d'esprits ardents et de cœurs généreux sur la révolution française : dans l'idée qu'une lice plus vaste allait être ouverte à l'émulation de tous les talents, le sacrifice des prérogatives attachées à sa naissance ne lui avait rien coûté; mais le développement furieux des passions, le scandaleux triomphe de l'audace et du crime ne tardèrent pas à le détromper. Le 14 septembre 1792, son vertueux ami, le duc de la Rochefoucault, avec lequel il était uni de sentiments et de goûts depuis vingt ans, fut assassiné à Forges, presque sous ses yeux et ceux de sa mère et de sa femme; il se voua dès lors à protéger ces deux respectables personnes, et passa plusieurs années avec elles dans leur terre de la Roche-Guyon, ne venant à Paris qu'à des époques éloignées, pour y prendre connaissance de l'état des choses. Ce temps de loisir le rendit entièrement aux sciences, il composa plu-

sieurs mémoires importants, et sitôt que le 9 thermidor eut rétabli quelque liberté, il reprit ses voyages géologiques, et parcourut toutes les parties de la France qu'il n'avait pas encore vues, allant toujours à pied, le marteau de minéralogiste à la main, et le sac sur le dos. Une longue habitude lui avait donné une force étonnante pour ce genre d'exercice, et il possédait à un degré bien plus étonnant encore, l'art de voir et de juger d'un coup-d'œil tout ce qui pouvait intéresser la science; quelques jeunes gens, qui l'ont suivi dans ses expéditions savantes, n'en parlent qu'avec une véritable admiration. Dès 1796 il avait été nommé ingénieur, et professeur à l'école des mines, et l'Institut l'avait inscrit parmi ses membres au moment de sa formation. Il a publié différents petits écrits dans ces deux qualités, toujours sur des questions ou des observations relatives à la théorie de la terre ou à la nature des minéraux. La fin de 1797 vit naître le projet de l'expédition d'Egypte; on en ignorait le but, mais on savait qu'elle devait se rendre dans un pays lointain; que des savants de tout genre en devaient faire partie, que le chef croyait par conséquent avoir toutes les facilités nécessaires pour faire examiner la contrée qui en serait l'objet. C'était ce qui pouvait le plus flatter un homme comme Dolomieu, qui, parvenu à connaître si parfaitement la structure physique du centre de l'Europe, était possédé d'un ardent désir de lui comparer, à cet égard, d'autres parties du monde. Lorsque l'on commença à soupçonner qu'il s'agissait de l'Égypte, son ardeur s'enflamma encore. On allait dans le pays où naquirent les premières idées de géologie; dans celui qui en offre les principaux phénomènes sur la plus grande échelle, pays dont Dolomieu lui-même avait fait le sujet d'un de ses écrits, quoiqu'il n'eût pu en parler jusqu'alors que d'après les relations vagues des voyageurs. Il s'embarqua sur le vaisseau *le Tonnant*. (*Voyez* DUPETIT-THOUARS.) De douloureuses réflexions vinrent toutefois troubler sa joie, quand il vit la flotte s'arrêter près des côtes de Malte; effrayé de l'idée qu'on pourrait le soupçonner d'avoir sciemment concouru à une opération contre son ordre, il avait résolu de ne pas quitter son vaisseau, lorsqu'il reçut en même temps l'ordre du général de prendre part à la négociation qui allait s'entamer, et une lettre (1) du grand-maître qui lui témoignait le plus vif désir qu'il acceptât cette mission; il s'y détermina dans l'espoir d'adoucir au moins des maux qu'il jugeait inévitables, et de rendre des services personnels à ses confrères; mais comme il n'arrive que trop souvent dans ces combinaisons machiavéliques, celui qu'on avait cru propre à faciliter l'entrée en négociation, fut mis à l'écart dès que la négociation fut ouverte; on ne parla même plus sérieusement de négocier, et tout se consomma par l'audace d'une part et l'irrésolution de l'autre. Cependant ceux qui ignoraient ces secrets détails, ceux qui se souvenaient des démêlés antérieurs de Dolomieu avec quelques membres de l'ordre, pouvaient le croire un agent volontaire de cette catastrophe; sa position lui ôtait tout moyen de se justifier, et cette idée effrayante le mettait au désespoir. Elle ne lui laissa aucun repos pendant le court séjour qu'il fit en Égypte; les reproches de l'Europe, sans cesse présents à sa pensée, y

(1) Cette lettre a été déposée par lui à la Bibliothèque du Roi.

troublèrent toutes ses jouissances. Il étudia rapidement le pays occupé par la ligne militaire, mais bientôt réduit à l'inaction, parce que la position des troupes ne permettait pas d'aller plus loin, son chagrin reprit toute sa force, et il voulut à tout prix revenir dans sa patrie. De nouveaux malheurs l'attendaient; il se fit une voie d'eau dans le mauvais bâtiment sur lequel il s'était embarqué, à Alexandrie, le 7 mars 1799; et après avoir jeté tout le gros bagage on fut trop heureux d'aborder à Tarente. La France était alors en guerre avec Naples, et les passagers français furent faits prisonniers et enfermés dans des magasins jusqu'au 22 mai, qu'on les rembarqua pour Messine, d'où il était décidé qu'on les transporterait sur les côtes de France; mais le capitaine à qui Dolomieu avait confié son portefeuille pendant la traversée eut la bassesse de livrer ce dépôt au gouvernement. Le nom du propriétaire réveilla l'ancienne animosité de la cour; et les calomnies qu'on répandait sur sa conduite récente à Malte servirent de prétexte. Il fut bien averti de tout, et quelques amis lui offrirent même de le sauver, mais il aurait fallu tuer un homme pour s'échapper du port, et il ne voulut point acheter sa vie aux dépens de celle d'un autre. On l'enleva donc le 6 juin de son bâtiment, tandis qu'on fit repartir les autres français, et les tourments auxquels on l'exposa peuvent faire connaître à quel excès se portent les vengeances politiques, quelque léger ou peu fondé qu'en soit le motif. Il fut plongé dans un cachot infect; on ne lui laissa renouveler aucun de ses vêtements; le papier, les plumes, les livres, tout moyen de distraire ses pensées lui furent interdits; on ajouta l'outrage aux souffrances, et un jour qu'il disait à son geolier, en lui demandant quelque objet de nécessité: «Je mourrai si je n'obtiens ce secours;» cet homme lui répondit: «Que m'importe que tu meures, je ne dois » compte au roi que de tes os.» Sa fermeté le soutint dans cette affreuse situation; les marges de deux ou trois volumes qu'il était parvenu à soustraire à la vue des gardiens lui tinrent lieu de papier; il se fit une plume avec un morceau de bois, et la fumée de sa lampe lui fournit une espèce d'encre. C'est ainsi qu'il écrivit son traité de philosophie minéralogique et quelques autres mémoires. Les sollicitations de plusieurs puissances en sa faveur furent vaines; des particuliers anglais parvinrent seulement à force de persévérance à lui faire arriver quelques secours, mais sa liberté ne put être obtenue que par un des articles du traité que la France fit avec Naples; il revit la lumière, le 15 mars 1801, après vingt-un mois de prison; cependant ses compatriotes s'étaient vivement occupés de son sort. En arrivant en France, il apprit que la chaire de professeur de minéralogie, au muséum d'Histoire Naturelle, vacante par la mort de Daubenton, lui avait été décernée le 6 janvier 1799, et il s'occupa aussitôt d'en remplir les devoirs. L'intérêt que son malheur avait inspiré doubla celui de ses leçons, et la foule des auditeurs y fut prodigieuse; il semblait qu'on prévît qu'il ne les répéterait pas: en effet ce fut son seul cours. Les germes de maladie qu'il avait puisés dans son cachot, furent envenimés par un voyage qu'il fit dans les montagnes de Suisse, de Savoie et de Dauphiné pendant l'automne de 1801. De retour à Chateauneuf, en Charolais, chez son beau-frère, M. le comte de Drée, il y fut saisi d'une fièvre

maligne qui l'emporta après sept jours, le 26 nov. 1801. — Dolomieu semblait être né pour la géologie. A une passion décidée pour cette étude il joignait toutes les facultés physiques et morales nécessaires pour y réussir. Aucun obstacle n'ébraulait sa constance, il ne redoutait nulle fatigue; il inspirait son ardeur à ceux qui voyageaient avec lui. Il est à regretter qu'avec de telles qualités sa vie errante et ses malheurs l'aient empêché de rédiger l'ensemble de ses vues et des faits qu'il avait recueillis. Cependant la science doit beaucoup aux ouvrages particuliers et aux mémoires qu'il a fait paraître. Les premiers de ses écrits roulent principalement sur les volcans et les matières volcaniques. Il a publié sur ces sujets: I. *Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un Mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, 1 volume in-8°., Paris 1783; II. *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, brochure in-8°., Rome, 1784; III. *Mémoire sur les îles Ponces, et Catalogue raisonné des produits de l'Etna*, 1 vol. in-8°., Paris, 1788. Il a inséré sur les mêmes matières: 1°. dans le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St.-Non, en 1785: *Mémoire sur les volcans éteints du Val-di-Noto; Précis d'un voyage fait à l'Etna en juin 1781*; et *Description des îles Cyclopes ou de la Trizza*; 2°. dans l'édition italienne des œuvres de Bergmann, Florence, 1789; des *Notes* sur la dissertation de cet auteur relatives aux substances volcaniques. 3°. Trois morceaux dans le *Journal de physique* de 1790 à 1794, et une Lettre dans le *Journal des Mines* de 1796. Dans toutes ces productions il décrit avec beaucoup de soin les diverses substances contenues dans les éruptions des volcans; il prouve que plusieurs d'entre elles n'existent point dans les couches connues du globe et doivent par conséquent arriver d'une très grande profondeur; il constate que la chaleur des laves n'est pas aussi énorme qu'on le croyait jusqu'à lui, et que leur liquéfaction est due à une cause particulière et inconnue; il développe encore plusieurs idées intéressantes sur ce sujet difficile. Ses principaux mémoires sur des questions générales de géologie sont dans le *Journal de physique* de 1791 à 1794. Ses idées à cet égard sont que les terrains primitifs ont été formés par l'affinité mutuelle de leurs éléments, dont il ne croit pas que la chimie ait encore reconnu la totalité, et que les terrains de transport ont été portés où ils sont par d'immenses marées, qui tenaient à des mouvements particuliers et accidentels dans le système planétaire. Il soutient aussi avec beaucoup de force et avec des preuves qui lui sont propres, la nouveauté de l'état actuel des continents. Il a encore donné des descriptions particulières de certaines localités, nommément: *Observations sur les prétendues mines de charbon de terre de St.-Martin-la-Garenne; Journal des mines*, 1795, tome II. — *Description de la mine de manganèse de Romanesche*, ib., 1796, tome IV. — *Rapport fait à l'Institut sur ses voyages en Auvergne et aux Alpes; Journal de physique*, 1798. — *Note sur la géologie et la lithologie des montagnes des Vosges; Journal des mines*, 1798, tome VII. — *Rapport sur les mines du département de la Lozère*, ibid., VIII. Ces écrits sont remarquables par leur exactitude. Sur des objets de minéralogie particulière, ou

a de lui : *Lettre à M. Picot-la-Peyrouse, sur un genre de pierre calcaire très peu effervescente; Journal de physique*, 1791. C'est la pierre que l'on a depuis appelée de son nom *la Dolomie*. — *Sur l'huile de petrole dans le quartz*, ib., 1792. — *Sur les pierres figurées de Florence*, ibid., 1793. — *Description du béril; Journal des mines*, 1796, tome III; il y prouve que le béril et l'émeraude sont de la même espèce. — *Sur la leucite ou grenat blanc*, ibid., 1796, tome V. — *Sur la strontiane sulfatée; Journal de physique*, 1798. — *Sur la substance dite pyroxène*, ibid. Dans ces mémoires l'auteur décrit les minéraux en détail, et les peint avec justesse, mais il paraît s'être peu occupé de leur cristallographie. La théorie générale de la science minéralogique lui doit outre *la Philosophie minéralogique* (1802, in-8°.), *et le Mémoire sur l'espèce minérale*, dont nous avons parlé, un *Mémoire sur la nécessité d'unir les connaissances chimiques à celles de minéralogiste; Journal des mines*, 1797, tome V. Son principe dans cette partie de la science, est que l'espèce minérale ne peut exister que dans la molécule intégrante résultant de l'union la plus simple des éléments. L'on peut enfin citer son mémoire *sur l'Art de tailler les pierres à fusil; Journal des mines*, 1797, tome VI. M. de Drée, beau frère de Dolomieu, prépare une édition complète de ses œuvres, que le public recevra avec d'autant plus de plaisir qu'elle sera augmentée de plusieurs morceaux tirés de ses manuscrits et de notes du savant éditeur. M. de Lacépède a publié dans le douzième volume du *Journal des mines*, et dans les *Mémoires de la classe des sciences de l'Institut*, deuxième semestre de 1806, un *Éloge historique de Dolomieu*, qu'il avait lu à l'Institut, le 6 juillet 1802, comme secrétaire de cette classe. Cet éloge a été réimprimé dans le *Magasin encyclopédique*, VIIIᵉ. année (1802), tome II, page 457 et suiv. M. Bruun-Neergaard a publié le *Journal du dernier voyage du cit. Dolomieu dans les Alpes*, Paris, 1802, in-8°.

C.—V—R.

DOLSCIUS (PAUL), né à Plauen en 1526, fit ses études à l'université de Witemberg, sous Mélanchton, qui lui donna dès lors des preuves d'une affection particulière; il devint l'un des plus zélés partisans de la doctrine de ce célèbre réformateur, et obtint, par son crédit, une chaire au collége de Hall. Dolscius prit ses degrés en médecine et exerça cette profession avec succès. Les habitants de Halle lui prouvèrent leur estime en le nommant d'abord bourguemestre, et ensuite inspecteur des églises, des écoles et des salines de la ville. Il mourut le 9 mars 1589, à l'âge de soixante-trois ans. Dolscius était un habile helléniste; il écrivait facilement en grec, et même composait dans cette langue des vers assez bons pour que l'envie les attribuât à Mélanchton. Les principaux ouvrages de Dolscius sont : I. *Confessio fidei exhibita Augustæ, græce reddita*, Basle, 1559, in-8°.; édition originale, très rare. II. *Psalmi Davidis græcis versibus elegiacis redditi*, Basle, 1555, in-8°.; III. *Siracides græcis elegiis expressa*, Leipzig, 1571, in-8°. Lyserus lui attribue encore une traduction, en vers grecs, de *l'Ecclésiaste* et de *l'Ecclésiastique*, que Placcius (*Theat. Pseudonym.*, p. 239.) donne, ainsi que les précédentes, à Mélanchthon. On trouvera des particularités sur Dolscius, dans l'ouvrage intitulé : *De*

Augustanâ confessione P. Dolscii cura gr. redditâ epistola GWEINZII, Halle, 1730, in-4°. W—s.

DOMAIRY, ou plutôt DEMIRI, naturaliste arabe et jurisconsulte, est auteur d'une Histoire des animaux, très connue en orient. Non-seulement l'auteur y rapporte et y explique leurs noms, leur nature, leurs propriétés et qualités, la manière de les élever, etc.; mais il ajoute à ces descriptions les proverbes auxquels ils ont donné naissance, et discute les diverses opinions dont ils ont été l'objet parmi les musulmans. On trouve des extraits de cette histoire dans le *Catalogue* d'Assemani, t. II, p. 251; dans les *Eléments de la langue arabe*, de Tychsen, et à la suite de la traduction française du poëme de la chasse d'Oppien, donnée par M. Bélin de Balu. Ces derniers extraits ont été communiqués par M. Silvestre de Sacy. Enfin, Bochart a fait un grand usage du traité de Démiri, dans son *Hierozoïcon*, d'où Hezel a tiré quelques morceaux pour sa *Chrestomathie arabe*. L'histoire des animaux a été commentée, abrégée et traduite en persan. La bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, possède un superbe exemplaire de la traduction persane, enrichi de peintures. Démiri, dont les noms propres sont Kemal-eddin aboulbaca Mohammed, mourut en 808 de l'hégire, 1405 de J.-C. J—N.

DOMAIRON (LOUIS), né à Béziers le 25 août 1745, fit ses études au collége des jésuites, dans sa ville natale. Les succès qu'il avait obtenus comme élève, engagèrent ses maîtres à l'attirer dans leur société. Il entra donc au noviciat à Toulouse; mais les jésuites ayant été détruits et chassés de France, Domairon fut appelé à Montauban pour faire une éducation particulière. Après l'avoir achevée il se rendit à Paris, auprès de quelques-uns de ses amis, gens de lettres, et travailla dès lors au *Journal des Beaux-Arts*. Ce fut alors, aussi, qu'il composa ses premiers ouvrages. Vers 1778, il fut nommé professeur à l'école royale militaire, et ne cessa de l'être qu'à la suppression de cet établissement. Pendant la révolution il se condamna à une honorable obscurité. Lors du rétablissement du collége de Dieppe, les autorités de cette ville prièrent Domairon d'accepter la chaire de professeur de belles-lettres, et la place de principal. Il y avait à peine un an qu'il était à Dieppe, lorsqu'il fut nommé membre de la commission des livres classiques, puis inspecteur de l'instruction publique. Il est mort à Paris, le 16 janvier 1807. On a de lui: I. *le Libertin devenu vertueux*, ou *Mémoires du comte d'Aulig ny*, 1777, 2 vol. in-12.; II. *Recueil historique et chronologique de faits mémorables, pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, 1777, 2 vol. in-12, 1781, 2 vol. in-12; III. *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12, 1802, 3 vol. in-12. C'est de cet ouvrage que sont extraits: 1°. *la Rhétorique*, 1805, in-12, 1812, in-12; 2°. *la Poétique*, 1805, in-12. IV. *Atlas moderne portatif, composé de vingt-huit cartes; nouvelle édition, augmentée des Eléments de géographie*, 1786, in 8°., an X (1802.); V. *le Voyageur français*, ou *la Connaissance de l'ancien et du nouveau monde* (avec l'abbé de Fontenay), tomes 25 à 42. C'est l'abbé de Laporte qui est auteur des 24 premiers volumes. VI. *Les rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12; nouvelle édition, retouchée avec soin, 1804, 3 vol. in-12. A. B—T.

Digitized by Google

DOMAT ou DAUMAT (Jean), savant jurisconsulte, naquit à Clermont en Auvergne, le 30 novembre 1625. Pascal, son compatriote et son ami, lui confia en mourant ses papiers les plus secrets. Le reste de la société de Port-Royal, avec laquelle il fut étroitement lié, ne faisait pas moins de cas de son mérite : elle avait souvent recours à ses lumières et le consultait même sur des matières de théologie. Les détails de sa vie, uniquement remplie de vertus et de travaux utiles, sont peu connus, mais ses *Lois civiles dans leur ordre naturel* le sont beaucoup. Bien des gens s'imaginent que les principes de morale et de justice se présentent tout naturellement et sans peine à l'esprit. Ce n'est cependant qu'avec le temps et l'expérience qu'on parvient à les découvrir et à les développer. Les premiers législateurs ne firent que des lois peu étendues, telles qu'il les fallait à des sociétés naissantes et informes. Ils ne pouvaient pourvoir à des besoins qu'on ne connaissait point encore. Le droit romain, le corps le plus complet de législation qui ait jamais existé, fut très incomplet dans son origine. Son développement fut le fruit des réflexions d'un grand nombre de jurisconsultes, qui prononcèrent sur des cas différents à mesure qu'ils se présentaient. Il fallut une infinité de faits qui amenassent des discussions et fissent établir des principes qu'on pût appliquer aux espèces particulières. Cela ne se fit ni dans le même temps ni par les mêmes personnes. Ce ne fut qu'après un laps de plusieurs siècles, que la jurisprudence romaine parvint à ce degré de perfection auquel elle est arrivée. Tant de traités séparés, dont elle était composée, écrits par des personnes ou dans des vues différentes, n'étaient point rédigés en un seul corps et dans leur suite naturelle, ni rassemblés dans l'ordre qu'ils auraient dû avoir, pour former une science qui eut pour objet tous les besoins de la société. Ce fut encore le principal défaut des compilations de Justinien. De là, comme Domat le remarque dans sa préface, il arrive que quoique l'on y trouve les maximes fondamentales de l'équité soit naturelle, soit civile, elles y sont presque toujours hors de leur place et sans aucun rapport entre elles. Il n'y a pas une suite exacte de règles et de définitions ; on les trouve souvent dans des titres auxquels elles n'appartiennent point. Ce n'est qu'un amas confus et sans liaison ; il a d'ailleurs des répétitions et des inutilités sans fin. Plusieurs avaient déjà entrepris de démêler ce cahos, de dégager les principes de l'obscurité qui les enveloppe et de bien ranger dans leur esprit, ce qui est dérangé dans le droit romain ; mais personne n'y réussit aussi complètement que Domat. En mettant les lois dans leur véritable ordre, il en rendit l'étude plus facile et plus commode et les fit entrer dans l'esprit avec moins de confusion. Ce sont les règles placées dans leur rang, qui constituent une science, et elles diffèrent des règles mal digérées ou mal assorties, comme un tas confus de matériaux diffère d'un édifice, où on les a employés dans une juste symétrie. A la tête de chaque titre de son ouvrage Domat mit des préfaces ou des analyses, « qui non seulement, » dit Daguesseau, en renferment toute » la substance, mais qui encore, par » la généralité des idées ou des ré» flexions qu'elles présentent à un » esprit attentif, lui donnent de l'é» tendue et de l'élévation, soit en l'ac» coutumant à embrasser également » toutes les parties d'un seul tout, » soit en lui faisant prendre l'habi-

» tude de remonter toujours jusques » aux premiers principes ; en sorte » que, comme ils sont souvent communs à des matières différentes, » on est étonné dans la suite, ou plutôt on reconnaît avec plaisir, que » l'on sait presque ces matières avant » que de les avoir étudiées en particulier. » Les principes, dans ces analyses de Domat, sont exposés avec une clarté et une vérité si frappante, qu'elles subjuguent l'esprit et le forcent d'y donner son assentiment. On voit tout de suite le juste et l'injuste de chaque chose; et c'est le plus invincible argument qu'on puisse opposer à ceux qui voudraient en nier la différence. Domat eut le soin d'élaguer de son travail tout ce qui dans les lois romaines est absolument étranger à nos mœurs et à nos usages, et il les remplaça par des dispositions tirées tant des ordonnances des rois, que des autres sources du droit français. Après avoir éclairci les principes des lois civiles, Domat en fit de même pour ceux du droit public, science très importante et négligée en France de tous les temps. Il fut le premier et le dernier qui les mit en ordre et qui en fit connaître la nature et les bases. L'ouvrage de Domat était un véritable code national; mais tout parfait qu'il était, ou peut-être même à cause de cela, il ne fit qu'une légère sensation dans le public. Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, ne le regarde que comme un répertoire, pour la commodité des jeunes gens qui s'adonnent à l'étude du droit. Domat parut un esprit superficiel, quand on comparait la petitesse de son livre, à cette quantité innombrable de volumes, qui étaient sortis de la plume aussi féconde que confuse de tant d'autres jurisconsultes. Les esprits vulgaires ne pouvaient concevoir, que l'effet de la méthode pût réduire dans un si court espace, ce qu'il y avait de substantiel dans d'immenses bibliothèques. D'ailleurs pour se servir de l'ouvrage de Domat, il faut savoir remonter à un principe et en déduire ensuite par le raisonnement l'application qu'on veut en faire. Peu d'hommes sont capables d'un tel travail ou veulent s'en donner la peine: ils trouvent plus aisé de chercher dans les livres des décisions toutes faites, et dont l'application est presque toujours inexacte. Cependant le mérite du livre de Domat n'échappa point aux bons esprits. Il frappa même ceux qui étaient étrangers à la jurisprudence; et en leur montrant en elle une raison qu'on n'y avait pas vue encore, il les guérit de la prévention qui la leur faisait regarder comme une science de subtilité et de discorde. C'est ce que dit Boileau dans une lettre à son ami Brossette, où il appelle Domat *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence*. Daguesseau, juge plus compétent encore, ne parle jamais de Domat qu'avec le sentiment de la plus profonde estime. Domat le consultait, quoique jeune encore, sur ses ouvrages, ainsi que son père, magistrat très distingué, dont il était connu et estimé. L'un et l'autre lui communiquaient leurs vues et leurs réflexions que l'on peut même y reconnaître. Daguesseau faisait surtout le plus grand cas du traité des lois, qui précède celui des lois civiles : « Personne, dit-il, n'a » mieux approfondi que Domat le véritable principe des lois, et ne l'a » expliqué d'une manière plus digne » d'un philosophe, d'un jurisconsulte » et d'un chrétien.... C'est le plan général de la société civile, le mieux » fait et le plus achevé, qui ait jamais » paru. » Les étrangers même rendirent justice au talent de Domat. Blak-

stone le cite dans son *Commentaire sur les lois anglaises ;* c'est peut-être le seul des jurisconsultes français à qui les anglais aient fait cet honneur. Guil. Strahan le traduisit en anglais, Londres, 1726. Outre les *Lois civiles dans leur ordre naturel*, Domat avait fait en latin un choix des lois les plus usuelles, renfermées dans les recueils de Justinien. Cet ouvrage ne parut qu'après sa mort, et fut publié séparément sous le titre de *Legum delectus;* on le réunit dans la suite aux *Lois civiles.* Domat n'occupa jamais d'autre place que celle d'avocat du roi au présidial de Clermont. Sa piété, sa modestie et son amour pour le travail avaient éteint en lui toute idée d'ambition. Il dut sans doute à ses protecteurs la seule faveur qu'il obtint, celle d'être appelé à Paris, où le roi le gratifia d'une modique pension. Il mourut pauvre dans cette ville, le 14 mars 1695, à l'âge de soixante-dix ans. Il voulut que cette simplicité qui avait fait le caractère de sa vie le suivît jusqu'au tombeau, et il ordonna qu'on l'enterrât avec les pauvres dans le cimetière de l'église de St.-Benoît sa paroisse. La première édition des *Lois civiles dans leur ordre naturel*, était en 5 vol. in-4°., qui parurent successivement à Paris chez Coignard en 1689, 1691, 1694, 1697. Par une modestie assez ordinaire aux écrivains de Port-Royal, Domat n'avait pas mis son nom à cette première édition de son ouvrage. On l'attribua à Delannai professeur alors de droit français à l'université de Paris, qui était fort au-dessous d'une telle production. (Basnage, *Histoire des ouvrages des savants*, septembre, 1695). La première édition, in-fol., est de Luxembourg, 1702. Le *Legum delectus* fut publié d'abord à Paris, 1700, in-4°., Amsterdam, 1703, in-4°. On le joignit aux lois civiles dans les éditions qui ont été données successivement, in-folio, Paris, 1717, avec des additions de d'Héricourt sur le droit public, Paris, 1724, 2 vol.; avec des notes de Boucheul sur le *Legum delectus*, Paris, 1735, 2 vol.; avec les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier, Paris, 1744, 2 vol.; avec le supplément de Dejoui, Paris, 1755, 1767, 1777, 2 vol. B—I.

DOMBAY (François de), conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état, et interprète de cour de l'empereur d'Autriche pour les langues orientales, était d'origine hongroise, et naquit à Vienne en 1758. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude des langues orientales dans le collége fondé à Vienne par Marie-Thérèse, il fut employé d'abord en 1783 à Maroc, ensuite à Madrid, et enfin à Agram en Croatie comme interprète de frontière. En l'année 1792 il fut appelé à Vienne pour y remplir les fonctions de conseiller de la chancellerie secrète et d'interprète de cour, et il occupa ce poste jusqu'à sa mort, arrivée le 21 décembre 1810. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Histoire des rois de Mauritanie*, c'est-à-dire, des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu du 8e. siècle jusqu'aux premières années du 14e., 2 vol. in-8°., Agram, 1794 et 1795, en allemand : cette histoire est traduite ou plutôt extraite d'un historien arabe, dont l'ouvrage est connu sous le nom de *Kartas saghir*, *petit Kartas ;* II. *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turks*, in-8°., Agram, 1797, en allemand. C'est un recueil de sentences morales et de proverbes; III. *Grammatica linguæ Mauro-Arabicæ*, in-4°., Vienne, 1800. C'est une grammaire

de l'arabe vulgaire qu'on parle dans l'empire de Maroc; IV. *Histoire des Chérifs*, c'est-à-dire, des princes de la maison régnante de Maroc, in-8°., Agram, 1801, en allemand. On trouve dans ce volume l'histoire des empereurs de Maroc depuis le milieu du 17e. siècle jusqu'à la fin du 18e. Dombay avait promis de continuer l'histoire des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu du 14e. siècle, époque à laquelle sa traduction du *petit Kartas* se termine, et de remplir ainsi la lacune qui se trouve entre ces deux ouvrages; mais cette promesse est restée sans exécution; V. *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, in-8°., Vienne, 1803, en allemand. Ce petit traité avait paru d'abord en 1799 dans le 8e. tome de la Bibliothèque universelle de littérature biblique de M. Eichhorn; VI. *Grammatica linguæ Persicæ*, in-4°., Vienne, 1804; VII. *Ebn Medini Mauri fessani sententiæ quædam Arabicæ*, in-8°., Vienne, 1805, en arabe et en latin. Tous les ouvrages de Dombay jouissent d'une estime méritée parmi les savants qui cultivent la littérature de l'Orient.

S. de S—y.

DOMBEY (Joseph), naquit à Mâcon, en 1742, de parents pauvres qui lui donnèrent une éducation proportionnée à leurs facultés. Mais l'impétuosité de son caractère et son goût pour les plaisirs l'empêchèrent d'en profiter. Traité sévèrement dans la maison paternelle, il la quitta et se rendit à Montpellier, où Gouan, Commerson, qui était son parent, et Cusson lui inspirèrent le goût de la botanique, qui devint une passion pour lui. Il fit avec eux de fréquentes herborisations dans le midi de la France, et ne revint au sein de sa famille qu'en 1768, avec le titre de docteur en médecine. Avant de partir pour Paris, il parcourut la Bresse, le Bugey, le Jura et les Alpes Dauphinoises, la Suisse, où l'étendue de ses connaissances étonna Haller lui-même; et possesseur alors d'une belle collection de végétaux, il vint suivre, en 1772, les cours de Jussieu et de Lemonnier. Retourné en Suisse, il herborisait sur le mont Jorat, lorsqu'il fut proposé par M. de Jussieu le jeune à Condorcet, que Turgot avait chargé de chercher un botaniste pour naturaliser en France les végétaux utiles de l'Amérique espagnole; il partit aussitôt à pied pour Paris, et Turgot lui donna le brevet de médecin-botaniste correspondant du jardin des plantes, avec l'ordre de voyager au Pérou. Ce projet, qui exigeait l'agrément de la cour d'Espagne, éprouva quelques retards, que Dombey mit à profit pour continuer ses études et tracer le plan de son voyage. Il se rendit à Madrid le 5 novembre 1776; mais les lenteurs du gouvernement espagnol le retinrent près d'une année. On lui adjoignit enfin Ruiz et Pavon, disciples du botaniste Ortega, avec lesquels il s'embarqua à Cadix, le 20 octobre 1777, et arriva au Callao le 7 avril suivant. Il commença bientôt après ses courses, recueillit beaucoup de graines, et fit dessiner au moins 300 plantes; mais comme les dessinateurs étaient espagnols, on garda les dessins originaux et on ne lui permit même pas de faire copier les genres déliés à ses amis. Il se procura en même temps des vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, un habillement des Incas, et divers autres objets curieux qu'il envoya en France avec un bel herbier, trente livres de platine, un mémoire sur le prétendu cannelier de Quito et des observations sur une maladie fort cruelle,

endémique au Pérou, et qu'il attribue à l'usage immodéré du *Piment*, du *Coquerel* et de la *Tomate*. Il analysa, en 1779, à ses frais, par ordre du vice-roi, les eaux minérales de Cuchin. Dans une de ses courses, sa petite troupe fut attaquée par un parti de nègres marons; mais elle se défendit avec courage et fit même trois prisonniers. Il alla ensuite, en remontant les torrents qui se jettent dans le Maragnon, jusqu'à Huanuco, où il s'occupa, à travers les périls de tous genres, de la recherche du quinquina; mais il fut obligé de revenir à Lima, après avoir perdu toutes ses provisions. Ses dépenses ayant absorbé au-delà de ses appointements, Necker lui fit compter 10,000 livres, qu'il employa en frais d'emballage. Cependant, quoique le traitement de ses compagnons fût plus considérable que le sien, il put encore leur prêter une somme de 8,000 liv. Dombey aimait le jeu; mais ce goût ne le détourna jamais de ses travaux. Il jouait dans les intervalles de loisir que lui laissaient ses excursions et ses recherches, et comme il était heureux, il payait ses dettes lorsqu'il avait gagné, prêtait à ses amis, secourait les malheureux, et faisait tourner sa bonne fortune au profit de la science. S'il aimait les dépenses il savait supporter les privations, et l'on voyait le même homme, tantôt avec une suite considérable, tantôt avec un seul domestique. Dombey se trouvait à Huanaco, en 1780, lorsqu'éclata l'insurrection de *Tupac Amaru*, dont plus de 100,000 hommes furent victimes. La ville était dans la consternation, il offrit alors au conseil général, une somme de 1,000 piastres, vingt charges de grains et deux régiments levés et équipés à ses frais. On écouta avec enthousiasme ses propositions, qui furent cependant réfusées. Un si bel exemple excita le zèle des officiers, qui s'engagèrent à fournir eux-mêmes l'argent nécessaire pour soutenir les troupes; mais Dombey ne voulant pas garder ce qu'il avait offert, le fit remettre à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. Lorsque l'insurrection fut calmée (*Voy.* TUPAC AMARU), il quitta *Huanaco*, accompagné des bénédictions de tous ses habitants, et revint à Lima, où il apprit que le *Bon Conseil*, vaisseau qui portait ses collections en Europe, était tombé entre les mains des Anglais; que les objets de science et d'art avaient été achetés à Lisbonne pour le compte du roi d'Espagne, et qu'on n'avait envoyé en France que les graines et les plantes desséchées. Il essuya lui-même plusieurs tracasseries à Lima. Un jour le vice-roi le manda, et lui dit: « Le ministre des » Indes m'a écrit que notre monarque » a trouvé fort étrange que l'herbier » qu'on lui avait destiné ne fût pas » aussi considérable que celui qu'on en- » voyait en France. — Le ministre de » France, répondit Dombey, se plaint » que les botanistes espagnols ne lui » ont pas donné une copie de nos » dessins et des doubles de ce qu'ils » ont recueilli. — Non sans doute, car » ils ne doivent rien à la France. » — Et que dois-je à l'Espagne? Son » roi me donne-t-il des appointe- » ments? Vous pouvez répondre que » puisqu'on exige je n'enverrai plus » rien. » Quoiqu'affaibli par ses longues courses, Dombey voulut visiter le Chili avant de revoir l'Europe. L'argent lui manquait; mais ses amis lui procurèrent 50,000 livres, et il arriva à la Conception au commencement de 1782. Une maladie contagieuse ravageait cette ville; au lieu de la quitter comme on le lui conseillait, il voulut faire servir ses connaissances

en médecine au soulagement de ses habitants, et il se consacra tout entier à la guérison des pauvres, auxquels il fournissait des aliments, des remèdes, et même des gardes, qui lui coûtèrent souvent 5 liv. par jour. Grâce à son courage et à ses talents, la contagion s'arrêta. On lui offrit aussitôt la place de premier médecin de la ville, avec 10,000 liv. d'appointements. Il refusa, quitta la *Conception*, et alla à *San-Iago*, où le gouvernement le chargea de faire la recherche d'une mine de mercure, parce que celles de *Huanca-Velica* et d'*Almaden* n'en fournissant plus, on allait être obligé de renoncer à l'exploitation de l'or et de l'argent. Il examina la mine de *Coquimbo*, abandonnée depuis cinquante ans, quoique très riche; il la fit nettoyer et en leva le plan. Il en découvrit à *Xarilla* une nouvelle de deux lieues d'étendue, et observa en même temps, avec soin, le gissement et l'exploitation des mines, les signes pour les reconnaître et les moyens d'en tirer parti. Il rédigea ensuite un mémoire pour le gouvernement espagnol, dans lequel il consigna les résultats de ses observations, et fit connaître une nouvelle mine d'or qu'on a ensuite exploitée d'après ses conseils. Il analysa aussi, à ses frais, les eaux minérales de *Caxtumbo*. Ces divers travaux lui consommèrent une somme de 15000 l. dont on lui offrit le remboursement, mais il refusa en disant qu'il croyait servir les intentions de la France, et qu'il ne pouvait présenter ses comptes qu'au gouvernement qui l'avait envoyé. Revenu à Lima, il fit tous ses préparatifs pour retourner en Europe. Dans cet intervalle il fut accusé d'intelligence avec les Anglais, et le visiteur général lui tint un jour des propos injurieux. Dombey lui répondit avec calme: « Je ne souffrirais pas vos » injures si je n'étais qu'un voyageur » ordinaire.—Et que feriez vous?— » Je vous percerais le cœur, mais » comme c'est au roi de France, que » je vais instruire de vos procédés, à » m'obtenir justice, je dois rester » tranquille. » Il sortit aussitot. Le visiteur général le rappela pour lui faire des excuses. Enfin il s'embarqua avec une collection immense, renfermée dans soixante-douze caisses, qui lui coûtèrent seules 18.000 liv., et après une navigation périlleuse, il débarqua à Cadix le 22 février 1785. De grands chagrins l'attendaient en Europe. D'abord ses caisses furent visitées aux douanes, ce qui endommagea plusieurs objets très précieux, et l'on porta l'injustice jusqu'à en exiger la moitié pour le roi d'Espagne. Enfin, comme les botanistes espagnols qui l'avaient accompagné ne devaient revenir que dans quatre ans, ou lui arracha la promesse de ne rien publier avant leur retour. Il écrivit aussitôt à l'Héritier, chargé de faire paraître la description, avec gravure, des espèces nouvelles dont il avait envoyé les graines au jardin des plantes, d'en suspendre la publication. Le gouvernement espagnol joignant l'insulte à l'injustice, éluda ses réclamations. On attenta même à ses jours, et un homme qu'on prit pour lui fut assassiné à sa porte. Dombey se déroba secrètement à la haine, et protégé par le consul de France, il débarqua au Hâvre, d'où il se rendit à Paris. Buffon voulut l'engager à publier ses découvertes; mais retenu par la promesse qu'il avait faite, il n'osa y consentir. Cependant l'Héritier s'en chargea, et resta même quinze mois en Angleterre, fort secrètement, pour y faire paraître un travail que les botanistes attendaient avec impatience (*Voyez* L'HÉRITIER). Dom-

bey, qui mourut avant la publication de l'ouvrage de l'Héritier, accablé par les peines qu'il avait éprouvées, perdit son goût pour l'histoire naturelle, vendit ses livres, et brûla beaucoup de notes très précieuses. Buffon lui fit accorder 60,000 liv. pour payer ses dettes, et une pension de 6000 l., dont il donnait la moitié à sa famille. Il s'en réservait un quart seulement pour ses besoins, et le reste était distribué aux indigents. Obliger fut un besoin pour lui, et lorsqu'il avait eu occasion de satisfaire sa bienfaisance, il disait: « Je suis content, » j'ai pu aujourd'hui faire du bien à » quelqu'un. » Son désintéressement égalait sa générosité. Il n'accepta aucune des propositions avantageuses que lui firent les ambassadeurs d'Espagne et de Russie, et lorsque Calonne lui offrit une gratification de 80,000 liv., il la refusa en disant que cette somme pouvait être employée plus utilement. N'ayant plus de goût pour la botanique, il refusa de se présenter pour remplir la place de Guettard, à l'académie des sciences. Lorsqu'il quitta Paris, il forma le dessein de se retirer aux pieds du Jura, chez un cultivateur dont il avait fait la connaissance pendant son premier voyage; mais il s'arrêta en Dauphiné et fixa ensuite son séjour à Lyon, où il était encore à l'époque du siége (août et septembre 1793). Après la reddition de cette ville (octobre 1793), il revint à Paris, demanda et obtint une mission pour les États-Unis. Un orage le força, pendant la traversée, à s'arrêter à la Guadeloupe, où il pensa être massacré dans une émeute populaire. A peine s'était-il rembarqué que son vaisseau fut poursuivi et pris par deux corsaires. On le traîna dans les prisons de Mont-Serrat. Les chagrins, les mauvais traitements et la misère, y terminèrent sa vie. Sa mort n'a été connue en France qu'en octobre 1794. Dombey, par son courage, son zèle et ses nombreuses découvertes, doit être placé parmi les plus grands botanistes voyageurs du 18e. siècle. Son herbier, déposé au *Muséum d'histoire naturelle*, renferme mille cinq-cents plantes, dans lesquelles il y a soixante genres nouveaux, et est accompagné de la description des végétaux du Pérou et du Chili, avec l'indication de leurs usages. Ruiz et Pavon, qui furent ses compagnons de voyages, ont décrit ses découvertes dans leur magnifique *Flore péruvienne*, exécutée en grande partie d'après les dessins et la collection de Dombey, qu'on ne cite pas en mettant ses travaux à profit, et en changeant même les noms qu'il avait donnés aux espèces nouvelles. On doit aussi à Dombey, en minéralogie, la découverte du cuivre muriaté et de l'euclase; en zoologie, celle de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons et d'insectes, dont plusieurs portent son nom. Il a publié, dans le quinzième volume du *Journal de Physique*, une longue lettre sur le salpêtre qui se trouve au Pérou, et sur la phosphorescence de la mer. Cavanilles a donné le premier le nom de *Dombeya* à un genre de la famille des malvacées; il est adopté par la plupart des botanistes. De Jussieu a publié, sous le nom d'*Araucaria*, le pin du Chili ou des Araucanes, que quelqu'un a voulu nommer *Dombeya*, mais le premier nom subsiste dans les principaux ouvrages de botanique. Le *Dombeya* de l'Héritier a conservé le nom de *Tourretia*, donné par Dombey lui-même. (Voyez la curieuse *Notice* sur Dombey, rédigée par M. Deleuze d'après des pièces authentiques, et insérée au tom. IV des *An-*

nales du Muséum d'Histoire naturelle.) B—G—T.

DOMBROWKA, la *Clotilde* des Polonais, était fille de Boleslas Ier., duc de Bohême, et épouse de Miécislas, duc de Pologne. Ce prince l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée, à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne; sur la promesse que donna Miecislas, Dombrowka se rendit à Gnesne, accompagnée d'un grand nombre de prêtres slaves, qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Le baptême de Miecislas et son mariage avec Dombrowka se célébrèrent le 5 mars 965. La plupart des seigneurs polonais qui étaient présents à Gnesne suivirent l'exemple de leur prince, et se firent baptiser. Miecislas rendit un édit qui ordonnait, sous peine de mort, à ses sujets, de quitter les superstitions du paganisme. Dombrowka est la mère de Boleslas, dit Chrobry ou l'intrépide, premier roi de Pologne; elle mourut en 976 à Gnesne, où elle fut inhumée. G—Y.

DOMEIER (JEAN-GABRIEL), historien du pays de Moringen, où il naquit en 1717, fut chef de la magistrature dans la ville de Moringen, et député aux états du pays de Lunebourg par les petites villes de la principauté de Göttingen; il mourut le 24 janvier 1790. Nous avons de lui, entre autres ouvrages, en allemand: I. *Histoire de la ville et du bailliage de Moringen, appartenant à l'électorat de Brunswick-Lunebourg, tirée des archives et des monuments du pays*, Hanovre, 1785, in-4°., seconde édition; II. *Histoire de la ville et du bailliage de Hardegesen*, Zelle, 1771, in-4°. Il nous a aussi laissé plusieurs *Dissertations grammaticales* sur la langue allemande et sur celle des anciens Slaves qui habitaient le pays de Lunebourg. G—Y.

DOMENICHI (LOUIS), savant littérateur italien du 16e. siècle, était fils d'un notaire de Plaisance. Son père, considéré dans son état, voulait le lui faire embrasser. Il le fit étudier en droit et même recevoir docteur; mais le jeune Domenichi n'obéit qu'avec une extrême répugnance; et dès qu'il fut libre, il quitta l'étude des lois, pour se livrer entièrement à celle des lettres. Il abandonna, en 1543, Plaisance pour Venise, voyagea ensuite dans différents états d'Italie, et toujours pauvre, comme il le dit dans son dialogue *de la Fortune*, fut exposé à beaucoup de peines, de maladies et de dangers. Il était à Florence à la fin de 1547, et data de cette ville l'épître dédicatoire de sa traduction de *Paul Diacre*, publiée à Venise en 1548 in-8°. Il eut vers ce même temps à Florence une fâcheuse affaire dont on ignore le véritable sujet. On dit qu'il fut arrêté par ordre de l'inquisition, interrogé, mis à la torture, et quoiqu'il n'eût rien avoué, condamné à une prison perpétuelle. Le duc de Florence, Cosme Ier., lui accorda sa liberté, sur les instances de l'historien Paul Jove, évêque de Nocera. Tiraboschi révoque en doute cette affaire; il croit que ce fut plutôt de la part du duc lui-même que le Domenichi éprouva ce rigoureux traitement, et cela parce qu'il avait été dénoncé par le Doni, comme entretenant des liaisons et des correspondances contraires aux intérêts de l'empereur, dont Cosme était un des plus chauds partisans. Le Doni, autrefois ami du Domenichi, était devenu son ennemi implacable. La lettre de lui que Tiraboschi rapporte, et dans laquelle ce littérateur, peu délicat, dénonce lâchement son con-

frère et son ancien ami, non pas à Cosme Ier., mais à Ferdinand de Gonzague gouverneur du Milanez pour l'empereur, est datée du 3 mars 1548. C'était le temps où Charles-Quint avait entrepris d'enlever Parme et Plaisance aux Farnèses et de réunir ces duchés à celui de Milan. Il avait fait occuper Plaisance, après l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse, en 1547. Le pape et sa famille conservaient cependant un parti. Le Domenichi, né à Plaisance, y avait des parents et des amis, et put entretenir avec ce parti des relations qui furent un crime d'état aux yeux de l'empereur, de ses ministres et de ses adhérents. L'opinion de Tiraboschi ne manque donc pas de vraisemblance; mais une médaille frappée en 1553 par Dominique Pogge, graveur alors célèbre dans cet art, favorise beaucoup plus l'opinion contraire. Elle porte d'un côté le portrait du Domenichi, de l'autre un vase de fleurs frappé et renversé par la foudre, mais qui n'en est point consumé, avec cette inscription grecque : ΛΝΑΔΙΛΟΤΑΙ ΚΑΙ ΟΥ ΚΑΙΕΙ. *Elle a frappé et ne brûle pas.* L'explication voilée qu'il en donne lui-même (dialogue *delle imprese*) paraît plutôt relative à un coup de foudre religieux auquel il aurait échappé qu'à une persécution politique. « Le vase, dit-il, » est là pour la vie humaine, et les » fleurs pour les vertus et les grâces » qui sont des dons du ciel. Dieu a » voulu qu'elles fussent foudroyées » et frappées, mais non brûlées et » détruites. Vous savez qu'il y a des » foudres de trois espèces, dont l'une, » pour me servir des paroles de Pline, frappe et ne brûle pas; c'est » celle-ci qui, en m'apportant tous » les fléaux et les tribulations de » la part de Dieu, lequel, comme dit » S. Paul, châtie ceux qu'il aime, » m'a fait apercevoir et reconnaître » les bienfaits infinis qu'il m'avait » dispensés, et mon ingratitude. » Tiraboschi connaissait certainement cette médaille et l'explication que le Domenichi lui-même en a donnée; mais comme elle appuyait l'opinion qu'il voulait combattre, il n'en a point parlé. Le Domenichi dédia en 1555 au duc d'Urbin, Guidubalde II, sa traduction des *Vies de Plutarque* (Venise, Giolito, 2 vol. in-4°., réimprimée en 1560 et plusieurs autres fois depuis); et l'on voit dans ce même dialogue qu'il reçut alors de ce duc le plus gracieux accueil. De retour à Florence, il y vécut encore plusieurs années sous la protection de Cosme Ier., fort bien traité, et même entretenu à sa cour, mais sans que le duc lui eût assuré un sort. C'est encore ce qu'il nous apprend dans son dialogue *de la Fortune*, imprimé avec ses autres dialogues, à Venise, 1562, in-8°. Il mourut à Pise en 1564. On ignore à qu'elle époque avait été frappée pour lui une seconde médaille qu'Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, a citée comme la première. Elle offre pour empreinte, au revers, la figure en pied de Milon de Crotone, portant avec effort un taureau sur ses épaules, et pour légende ces deux mots latins : *Majus parabo*. On y a cru voir l'annonce d'un ouvrage plus considérable que les traductions et les éditions dont il s'était occupé jusqu'alors, et peut-être, ajoutait-on, celle de l'histoire de Florence que le duc l'avait chargé de continuer, après la mort du Varchi. Apostolo Zeno adopte cette conjecture avec une légèreté qui doit surprendre dans une critique aussi exact, car Varchi ne mourut que le 18 décembre 1565, et survécut conséquemment de plus d'un an au Domenichi. Le plus grand nombre des ouvrages

de ce dernier sont des traductions. Celles qui méritent le plus d'être connues, outre celles de Plutarque et de Paul Diacre dont nous avons parlé, sont : *I fatti de' Greci, di Senofonte*, — *i sette libri di Senofonte della impresa di Ciro*, Venise, Giolito, 1547, 1548, 1558, etc., in-8°. ; — *Polibio historio greco*, etc., ibid., 2 vol. in-8°., 1545, 1555, réimprimé plusieurs fois. — *Istoria naturale di C. Plinio secundo*, ibid., 1561, 1562, in-4°., réimprimé ibid. — *Severino Boezio de' conforti filosofici*, Florence, Torrentino, 1550, in-8°. ; Venise, Giolito, 1562, in-12. — *Istorie del suo tempo di Paolo Giovio*, Florence, Torrentino, 1re. part., 1551, 2me. 1553, in-4°. ; les deux parties ensemble, 1558, ibid. — *Le Vite di Leon X e di Adriano VI pontefici, e del Cardinale Pompeo Colonna, del medesimo Paolo Giovio*, Florence, Torrentino, 1549, in-8°. Il traduisit aussi les vies des douze Visconti et des Sforce ducs de Milan ; de Gonsalve de Cordoue, de d'Avalos marquis de Pescaire, et les éloges des guerriers illustres du même auteur, auquel il témoignait ainsi sa reconnaissance du service qu'il lui avait rendu auprès de Cosme Ier. Ses autres principaux ouvrages sont : I. *Istoria de' detti e fatti notabili di diversi principi ed uomini privati moderni, libri XII*, Venise, Giolito, 1556, in-4°., et sous le nouveau titre de *Storia varia*, augmentée de deux livres, ibid., 1564, in-8°. ; II. *La nobiltà delle donne*, Venise, Giolito, 1549, in 8°. ; III. *La donna di Corte, discorso*, Lucques, 1564, in-4°. ; IV. *Facezie, Motti e burle di diversi persone*, Florence, 1548, Venise, 1550, Florence, 1562, etc., in-8°., et avec des additions de Thomas Porcacchi, Venise, 1568, in-8°. Il y en a une vieille traduction française sous ce titre : *Les facéties et mots subtilz d'aucuns excellenzs esprits*, Lyon, 1574, in-16. Une note de l'abbé Mercier de St.-Léger, écrite à la marge d'un exemplaire de la *Bibliothèque de Haym*, que je possède, et qui en contient un grand nombre d'autres, porte en cet endroit : *Une édition française et italienne de Lyon, Robert Granjon*, 1559, in-8°. ; V. les *Dialogues* de Domenichi, dont nous avons cité ci-dessus l'édition, sont au nombre de huit : *d'Amore, de' Rimedj d'Amore, dell' Amor fraterno, della Fortuna, della vera Nobiltà, dell' Imprese, della Corte*, et *della Stampa*. Ce dernier offre un exemple de plagiat fort extraordinaire ; il est pris tout entier des *Marmi*, ouvrages du Doni, imprimé dix ans auparavant (1552) ; ce sont les mêmes interlocuteurs ; ils disent les mêmes choses, et dans les mêmes termes, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'audace d'un pareil vol fait à un ennemi, de son vivant, a déjà de quoi surprendre ; mais ce n'est pas tout ; dans ce dialogue, entièrement dérobé au Doni, le Domenichi osa insérer trois violentes invectives contre le Doni lui-même, dans l'une desquelles, pour comble d'audace, il lui reproche..... Quoi ? ses plagiats. Enfin, ce qui ajoute à cette anecdote littéraire une bizarrerie de plus, c'est que le Doni qui avait auparavant écrit contre le Domenichi avec beaucoup de véhémence, ne se plaignit point, ne récrimina point, et ne se donna point, sur son ennemi, le facile avantage de dénoncer publiquement un plagiat aussi effronté. Ce n'est pas le seul que le Dominichi se soit permis. Sa tragédie de *Progne*, Florence, Giunti, 1561, in-8°., n'est que la traduction d'une tragédie latine du vénitien Gré-

goire Corraro; l'original était peu connu, et il n'avoua point au public qu'il ne lui en donnait qu'une copie. Les deux premiers livres des *Dits et faits notables*, ci-dessus, n°. I, sont aussi une simple traduction de l'ouvrage d'Antoine Panormita : *Dictorum et factorum Alphonsi regis*. Sa comédie des *due Cortigiane*, Florence, 1563, Venise, 1567, in-8°., est traduite des *Bacchides* de Plaute. On a encore de lui l'*Orlando innamorato*, du Bojardo, *riformato*, c'est-à-dire retouché tout entier, quant au style, Venise, 1545, in-4°., et les poésies ou *Rime* de différents poètes, recueillies et publiées successivement à Venise de 1545 à 1550, en 3 ou 4 volumes, in-8°. G—É.

DOMENICO DES CAMÉES, dont le nom de famille était *Compagni*, suivant quelques biographes, naquit à Milan au commencement du quinzième siècle. On connaît moins les détails de sa vie que ses ouvrages. Ce surnom *de Camei*, prouve seulement le haut degré de perfection qu'il avait atteint dans l'art de graver en relief sur les pierres fines. Le célèbre Jean *de Cornuole* n'eut point de rival plus redoutable dans cet art; plusieurs de ses camées sont comparables aux beaux ouvrages de l'antiquité. Vasari parle avec admiration d'un portrait du duc Ludovic *Sforza*, dit *le More*, qu'il avait gravé sur un rubis balay, d'une grandeur surprenante. Ce portrait est un chef-d'œuvre, selon Mariette. Le talent de Domenico, autant que la matière sur laquelle il l'exerça, donnent à ses ouvrages un prix d'autant plus grand que le nombre en est peu considérable, et les amateurs très nombreux, surtout en Angleterre. C'est là qu'on admire les chefs-d'œuvre de ce grand artiste. On en trouve aussi dans quelques riches cabinets d'Allemagne. On les a pris plus d'une fois pour des pierres antiques. Domenico, regardé par toute l'Italie comme le digne héritier des talents de Pyrgotèle, se vit recherché par les plus grands princes de son temps. Les portraits qu'il en a faits sont un des plus précieux monuments de l'iconographie moderne. On ne sait rien de la mort de Domenico. A—s.

DOMENICO DE SANTIS. *Voy.* SANTIS.

DOMERGUE (FRANÇOIS-URBAIN), naquit à Aubagne, en 1745. Jeune encore, il entra chez les doctrinaires, et professa dans plusieurs de leurs collèges avec autant de succès que de zèle. Bientôt il quitta le corps des doctrinaires, en 1784, et rédigea à Lyon, où il s'était retiré, un *Journal de la langue française*, qui compta un assez grand nombre d'abonnés. M. Brunel et d'autres écrivains s'empressèrent de coopérer à la rédaction de ce journal, dans lequel on reconnut de bons principes et des observations judicieuses sur l'art grammatical. Cet ouvrage ne put néanmoins se soutenir fort long-temps; les feuilles consacrées à la politique prirent la place des feuilles littéraires. Domergue vint se fixer à Paris, au commencement de la révolution; il donna une nouvelle édition de sa *Grammaire simplifiée*, qui avait paru, pour la première fois, en 1778. Plein de zèle pour le perfectionnement de la langue, il établit une société des *Amateurs et Régénérateurs de la langue française*, dont le but était de rappeler à ses vrais principes, la langue defigurée par un néologisme effrayant. M. Thurot et d'autres gens de lettres s'associèrent à cette entreprise, et travaillèrent avec le fondateur de la société, à la rédaction d'un nouveau *Journal de la lan-*

gue française, qui eut une certaine vogue. Sur ces entrefaites, l'Institut national vint s'asseoir sur les débris des anciennes académies; Domergue y fut admis, et prit rang parmi les membres qui composaient la section de Grammaire. Depuis cette époque, il ne cessa de s'occuper de la langue, dont il faisait son étude particulière. Quelques différends qu'il eut avec le poète Le Brun, certaines innovations qu'il introduisit dans le système grammatical, et qui déplurent à beaucoup de personnes, lui suscitèrent des ennemis. Mais ce qui fit un grand tort à sa réputation de grammairien, ce fut la manie qu'il avait d'écrire en vers, lorsqu'il pouvait se faire un nom distingué dans la science utile à laquelle il avait consacré toutes ses veilles. On a blâmé sa *Prononciation notée*, sans réfléchir aux avantages qui pourraient résulter de ce travail. Au surplus Domergue, naturellement paisible, et aussi tolérant qu'ennemi des tracasseries, crut ne devoir répondre aux sarcasmes dont il fut l'objet, qu'en propageant la science pour laquelle il avait un goût exclusif et un zèle presque religieux. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il fut nommé professeur de grammaire générale à celle des Quatre-Nations; puis on lui donna la chaire d'humanités au lycée Charlemagne; mais sa santé, toujours chancelante, ne lui permit pas de remplir assidûment les fonctions de professeur auxquelles le gouvernement l'avait nommé. Nous avons de lui : I. *Eléazar*, poème, 1771, in-8°.; II. *Grammaire française simplifiée*; III. *Mémorial du jeune orthographiste*; IV. *La Prononciation française, déterminée par des signes invariables, avec application à divers morceaux en vers et en prose, contenant tout ce qu'il faut savoir pour lire avec correction et avec goût, suivie de notions orthographiques et de la nomenclature des mots à difficultés*, Strasbourg, 1796, in-8°.; V. *Exercices orthographiques*; cet ouvrage où l'auteur a résolu un grand nombre de problèmes sur la langue écrite et parlée, est consulté tous les jours par des hommes de goût. VI. *Décisions révisées du journal de la langue française, depuis le 1er. septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1er. octobre 1791*; VII. *Grammaire générale analytique, distribuée en différents mémoires lus et discutés à l'Institut national de France*, 1798, in-8°.; VII. *Manuel des étrangers amateurs de la langue française; ouvrage utile aux Français eux-mêmes; contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation, et dans lequel l'auteur a prosodié avec des caractères, dont il est l'inventeur, la traduction qu'il a faite en vers français de 150 distiques latins, des dix églogues de Virgile, de deux odes d'Horace*, etc. (1), 1805, in-8°.; IX. *Solutions grammaticales, recueil contenant les décisions du conseil grammatical* (2), *et, avec des améliorations considérables, les principaux articles du journal de la langue française*, 1808, in 8°. Domergue a terminé sa carrière le 29 mai 1810. M. Daru a prononcé son éloge funèbre; il a été remplacé à l'Institut (deuxième classe), par M. de Saint-ange. — DOMERGUE, docteur en médecine, a publié : *Moyens faciles*

---

(1) On y trouve ce vers assez étrange en parlant de Scylla:

Dont le pubis est ceint de monstres aboyants.

(2) Ce conseil grammatical, que l'auteur avait établi chez lui, donnait ses décisions à prix fixe, ou moyennant un abonnement de 15 fr. par an, « petite indemnité nécessaire aux dépenses de l'é« tablissement, et utile aux amateurs eux-mêmes. »

pour conserver la santé, sans prendre aucun remède, in-8°., Paris, 1689. Cet ouvrage est une vraie rapsodie. B—ES.

DOMINICA (ANNIA), impératrice, femme de l'empereur Valens, était fille de ce Pétrone, qui, par ses exactions et ses cruautés, attira sur son gendre et sur lui la haine publique, et occasionna, en 365, la révolte dangereuse de Procope. Dominica prit un grand ascendant sur l'esprit de Valens, et on doit lui imputer en partie les fureurs de ce prince contre les orthodoxes. Dominica, qui avait embrassé l'arianisme, se servit de son crédit pour les persécuter avec acharnement. Après la funeste bataille d'Andrinople où Valens périt avec la fleur de l'armée romaine, en 378, Constantinople vit les Goths victorieux menacer ses murs. Dominica sauva l'empire par son courage. Elle ranima le zèle des habitants, fit tirer les armes des arsenaux, distribua à propos les épargnes du trésor. Les assiégés, excités par cette princesse, sortirent furieux contre les barbares, qui effrayés à leur tour, regardèrent Constantinople comme imprenable, et se retirèrent en grande hâte. Cette circonstance glorieuse est la dernière dans laquelle il soit fait mention de Dominica. Elle eut de Valens, un fils qui mourut en bas âge, et deux filles, Carose et Anastasie. On donna le nom de la première à ces thermes fameux que Valens fit construire à Constantinople avec les pierres énormes qu'il tira des murs de Chalcédoine. L—S—E.

DOMINICI (DOMINIQUE-PAUL), médecin et physicien, né à Foligno, en Ombrie, en 1524, mort à Aquila, le 6 août 1590, avait un grand savoir; il commenta quelques livres d'Aristote, et fit des notes sur Galien. On connaît encore de lui deux opuscules qui ont été imprimés ensemble, sous le titre : I. *De memoriâ artificiali*; II. *Consilia medica*, etc. — DOMINICI (Augustin), fils du précédent, fut un célèbre médecin à Padoue. F—R.

DOMINICY (MARC-ANTOINE), jurisconsulte et historien, né à Cahors dans le 16e. siècle, enseigna d'abord le droit à l'université de Bourges avec une grande distinction. Il se démit de son emploi pour se livrer plus tranquillement à la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Paris en 1650, suivant Lenglet Dufresnoy, et à Bourges en 1656 suivant Lamonnoye. Il a essayé d'éclaircir quelques points obscurs de notre histoire; mais il n'y a pas toujours réussi. Cependant les recherches auxquelles il s'est livré, ne sont pas sans utilité; la liste qu'on trouve de ses ouvrages dans les biographes, et particulièrement dans Moréri, est inexacte : on a cherché à éviter le même reproche dans la suivante : I. *De Sudario capitis Christi, liber singularis*; Cahors, 1640, in-4°., c'est une dissertation sur le suaire ou la coiffe de J.-C., que l'on conservait à Cahors; II. *Ad canonem secundum et quintum concilii Agathensis et ultimum Ilerdensis, sive de communione peregrinâ, in quâ obiter de censuris pontificiis et desuetudine veteris canonicæ pœnitentiæ*, Paris, 1645, in-4°.; III. *Disquisitio de prærogativâ allodiorum in provinciis Narbonensi et Aquitanicâ, quæ jure scripto reguntur*, Paris, 1645, in-4°. C'est une réponse au *Traité* du franc-alleu, publié par Auguste Galland, en 1637; Schilter l'a insérée dans le tom. III de son recueil *De feudis*, Strasbourg, 1695, in-4°.; IV. *Assertor Gallicus contrà vindicias Hispanicas J. J. Chiffletii*, Paris, 1646, in-4°. Il y a de l'érudition et de la cri-

tique dans cet ouvrage. Dominicy y établit, contre l'opinion de Chifflet, que Hugues Capet descend directement de Childebrand, frère de Charles Martel, et qu'en conséquence ses droits à la couronne de France étaient légitimes. Chifflet lui répondit. Chantereau-Lefèvre prit parti dans la querelle, et composa un traité pour prouver que les deux adversaires avaient confondu l'ancienne coutume des Français avec la loi salique. Dominicy répliqua à Chantereau par l'ouvrage suivant : V. *Assertoris Gallici circà legis salicæ intellectum, mens explicata*, Paris, 1646, in-4°. ; VI. *Ansberti familia rediviva, contrà Lud. Cantarelli Fabri et J. J. Chiffletii objectiones vindicata*, Paris, 1648, in-4°. C'est une nouvelle réponse aux deux critiques, qui s'accordaient à nier la descendance directe de Hugues Capet ; mais avec des vues très différentes, puisque Chantereau était partisan de la maison régnante, tandis que Chifflet n'avait pour but que d'appuyer les prétentions de la maison d'Autriche et d'Espagne sur la France ; VII. *Mémoires des anciens Comtes du pays de Quercy et Comté de Cahors* ; VIII. *Mémoires des anciens Comtes du pays de Rouergue*. On conserve ces deux ouvrages à la Bibliothèque du roi. W—s.

DOMINIQUE (St.), dit l'*Encuirassé*, parce qu'il portait sur sa chair une cuirasse ou chemise de mailles de fer, qu'il ne quittait jamais que pour se donner la discipline, avait voulu dans sa jeunesse embrasser l'état ecclésiastique ; mais ayant appris que ses parents avaient fait des présents à l'évêque pour qu'il lui conférât les ordres sacrés, il résolut de n'exercer aucune fonction ecclésiastique, et de faire toute sa vie pénitence d'un crime sévèrement condamné par les lois de l'église, mais qui ne lui était point personnel. Après avoir passé quelque temps dans l'ermitage de Luccolo, il se rendit dans le désert de Montfeltre, dans l'Apennin. Là dix-huit solitaires, sous la conduite d'un supérieur nommé Jean, jeûnaient au pain et à l'eau tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche, gardaient un silence perpétuel, donnaient un temps fort court au sommeil, et mettaient au rang de leurs pieux exercices de rudes flagellations. Dominique imita ces fervents solitaires, et les surpassa tous en austérités. Quelques années après, l'an 1042, il les quitta pour aller dans l'ermitage de Fontavellano, situé dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin. St. Pierre Damien gouvernait alors cette petite thébaïde ; on y suivait la règle de St. Benoît, à laquelle fut substituée depuis celle des Camaldules. On avait vu s'introduire, vers le commencement du 11e. siècle, l'usage de commuer la pénitence canonique : on lui substituait des pèlerinages ou d'autres bonnes œuvres. La concession des indulgences devint plus fréquente ; et c'est alors que s'introduisit l'usage des flagellations volontaires. On croyait que trois mille coups de fouet donnés en récitant dix psaumes, suppléaient à une année de pénitence, et que cent années étaient remplacées par la récitation de tout le psautier, accompagnée de quinze mille coups. Dominique se flagellait pour expier les iniquités des autres, et accomplissait la pénitence d'un siècle en six jours. Pierre Damien rapporte que Dominique récitait quelquefois neuf psautiers par jour ; mais il dit ailleurs qu'il les parcourait en méditant, *meditando decurrit*. Sa peau était devenue, sous cette flagellation continuelle, aussi noire que celle d'un Éthiopien. Il chantait l'office de la

nuit avec ses frères lorsqu'il expira, le 14 octobre 1060. Indépendamment de sa *Vie*, écrite par Pierre Damien, Tarchi en a publié une autre plus étendue, avec des dissertations, Rome, 1751. Voltaire a confondu, dans son *Dictionnaire philosophique*, Dominique l'*Encuirassé* avec Dominique, fondateur de l'ordre des Jacobins. V—VE.

DOMINIQUE (S.), fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs ou Dominicains, naquit l'an 1170 à Calahorra (anciennement *Calagora*), dans la Vieille-Castille. Les dominicains prétendent qu'il était de la famille des Guzmans, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales, et qui, divisée en différentes branches, subsiste encore dans les ducs de Medina-Sidonia et de Medina de las Torrès, grands d'Espagne, dans les comtes de Niebla, d'Olivarès, etc.; mais les bollandistes ont donné comme incertaine la noblesse de Dominique, parce que les monuments authentiques qui devaient la constater n'ont point été produits. Il est certain que le nom de Guzman n'a été donné à S. Dominique dans aucun recueil de vies des saints, ni dans aucun bréviaire, même des dominicains, avant l'année 1555. Alexandre Machiavelli, avocat et professeur à l'université de Bologne, publia en 1735 une dissertation, dans laquelle il prétendait prouver, par les monuments, que Dominique descendait de la maison des Guzmans. Il citait cinq pièces qui étaient claires et précises; mais le cardinal Lambertini (depuis Benoît XIV), ayant sommé ce jurisconsulte de produire les originaux, Machiavelli différa, et refusa enfin d'obéir à cet ordre. Le P. Cuper, bollandiste, écrivit sur cet objet à quelques savants de Bologne, qui lui répondirent que les pièces citées dans la dissertation de Machiavelli avaient été forgées par cet avocat, et écrites à l'antique par une main moderne. On rapporte que la mère de Dominique apprit dans le cours de sa grossesse, par un songe mystérieux, que son fils était destiné à des choses extraordinaires. Dès qu'il eut atteint sa 14ᵉ. année, ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Palencia. Il fit des progrès rapides dans la rhétorique, la philosophie, la théologie, et dans l'étude de l'Écriture et des Pères. Déjà sa ferveur était si grande, qu'il se levait souvent pendant la nuit pour se livrer à la prière. Il couchait sur des planches ou sur la terrre nue. Il avait vingt-un ans lorsque la mort de sa mère acheva de le détacher du monde. La famine affligeait alors la ville de Palencia; Dominique se défit de son argent, de son bien, de ses livres et de tout ce qu'il possédait pour secourir les malheureux. Un jour une pauvre femme, fondant en larmes, lui demanda de quoi contribuer au rachat de son frère, que les Maures avaient fait prisonnier. Dominique fut ému de compassion, mais il ne lui restait plus rien à donner: « Je n'ai » ni or, ni argent, dit-il; cependant » ne vous affligez pas. Offrez-moi aux » Maures en échange pour votre frère: » je veux être esclave à sa place. » Cette femme fut étonnée d'une telle proposition, et refusa de l'accepter. Lorsqu'il eut terminé ses études et pris ses degrés, Dominique donna des leçons publiques d'Écriture-Sainte à Palencia. Il y prêcha avec un succès étonnant. L'évêque d'Osma, ayant réformé son chapitre l'an 1198, y admit Dominique, qui avait alors vingt-huit ans. Baillet a antidaté de quatre années l'entrée du saint dans le chapitre d'Osma. Il se trompe encore en disant que Dominique fit des missions

dans la Galice, qu'il fut pris par des pirates, et qu'il convertit l'hérésiarque Reiner. Ces faits ne sont point rapportés par les auteurs originaux, et il paraît certain que la conversion de Reiner fut l'ouvrage de Pierre Martyr. Alphonse IX, roi de Castille, ayant chargé l'évêque d'Osma d'aller négocier le mariage du prince Ferdinand son fils, avec la fille du comte de la Marche, le prélat voulut que Dominique l'accompagnât. Etant arrivés dans le Languedoc, qui était alors rempli d'Albigeois (1), Dominique entreprit de convertir celui chez lequel ils logèrent à Toulouse, et il y réussit en une seule nuit. Les articles du mariage ayant été arrêtés, Dominique et son compagnon reprirent la route d'Espagne. Quelque temps après, ils repassèrent les Pyrénées, avec un équipage magnifique, pour aller chercher la princesse et la conduire à la cour de Castille; mais elle venait de mourir, et ils ne se présentèrent que pour assister à ses funérailles. Alors, brûlant du désir de convertir les infidèles, ils renvoyèrent les gens de leur suite en Espagne, et allèrent à Rome demander au pape Innocent III la permission d'instruire les Vaudois et les Albigeois. Le pontife autorisa le prélat à rester deux ans en Languedoc. Les deux missionnaires, de retour en France, visitèrent le célèbre monastère de Cîteaux, et arrivèrent à Montpellier vers la fin de l'année 1205. Ils y trouvèrent plusieurs abbés cisterciens, qui avaient été chargés par le pape de s'opposer aux hérésies régnantes. L'évêque d'Osma et Dominique leur représentèrent qu'il fallait que les prédicateurs de l'Evangile imitassent la pauvreté des apôtres. Les abbés suivirent cet avis, et renvoyèrent leurs chevaux avec leurs domestiques. Les deux missionnaires sentirent bientôt le danger et la difficulté de leur entreprise. Les hérétiques, non contents de porter la terreur et la désolation dans leur pays, se répandaient dans les provinces voisines, pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, profanaient les églises, brisaient les vases sacrés, et convertissaient en habits de femmes les ornements des autels. Philippe-Auguste les attaqua dans le Berry, et leur tua dix mille hommes. Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence de ce torrent dévastateur, et ses discours amollirent des cœurs que l'éloquence impétueuse de S. Bernard n'avait pu émouvoir. Les deux missionnaires eurent avec les hérétiques une conférence dans un bourg, près de Montpellier; elle dura une semaine, et chaque jour fut marqué par des conversions. Dominique prêcha ensuite, pendant huit jours, à Beziers. La plupart des assistants se bouchaient les oreilles pour ne pas l'entendre; cependant plusieurs Albigeois abjurèrent leurs erreurs. L'évêque d'Osma et S. Dominique allèrent de Beziers à Carcassonne et à Montréal. Dans cette dernière ville, ils disputèrent pendant quinze jours, avec les quatre chefs des Albigeois, et convertirent cent cinquante de leurs sectateurs. Dominique rédigea une courte exposition de la foi, et la remit aux quatre docteurs hérétiques pour qu'ils l'examinassent. Ceux-ci, après avoir longtemps disputé entr'eux sans pouvoir s'accorder, convinrent de livrer l'écrit

(1) C'est vers le commencement du douzième siècle que les *bulgares*, les *cathares* ou *puritains*, les *nouveaux manichéens*, les *nouveaux ariens*, les *bons-hommes*, les *petrobrusiens*, les *publicains* ou *poplicains*, les *orbibariens*, etc., furent comme réunis en une seule secte, et appelés *albigeois*, non d'Albe en Vivarais, comme de Thou le conjecture, mais de la ville d'Albi, ou plutôt du pays situé aux environs de Béziers et de Castres, et qui, depuis le cinquième siècle, a toujours été connu sous le nom d'*Albigensis*.

de Dominique aux flammes, et que, s'il y était consumé, ils regarderaient comme fausse la doctrine qu'il exposait. Pierre des Vaux de Cernay rapporte, dans son histoire des Albigeois, que l'écrit fut trois fois jeté dans le feu sans recevoir aucun dommage. Il n'y eut cependant de converti qu'un hérétique. Le saint et l'évêque trouvèrent à Fangeaux, Arnou, abbé de Cîteaux, et douze autres abbés du même ordre, qui travaillaient ensemble à la conversion des Albigeois. On tint une nouvelle conférence. Il y eut des arbitres nommés. Ceux qui furent choisis parmi les hérétiques proposèrent encore l'épreuve du feu pour l'écrit du saint. Cette épreuve fut, dit-on, répétée trois fois au milieu de l'assemblée, sans que le manuscrit reçût aucune atteinte. Jourdain et les anciens auteurs de la vie de S. Dominique attestent ce miracle, et disent qu'il fut suivi de la conversion d'un grand nombre d'hérétiques. Thierri d'Apolda, Bernard Guidonis et Humbert, distinguent ce second prodige de celui qui avait eu lieu à Montréal. Ce dernier fut opéré au château de Raimond Durfort. L'on y bâtit depuis une chapelle sous l'invocation du saint. Les descendants de Raimond donnèrent même le château à l'ordre qui fut institué par Dominique. Il y eut, en 1207, une nouvelle conférence entre les missionnaires et les hérétiques; elle se tint dans le palais de Raimond Roger, comte de Foix, qui admit successivement les deux partis à sa table. La femme et une des sœurs de Raimond suivaient la doctrine des Vaudois, son autre sœur professait celle des Albigeois. Un des membres de la conférence et plusieurs personnes de la cour du comte abjurèrent leurs erreurs. A cette époque, les abbés de Cîteaux s'en retournèrent dans leurs monastères, et l'évêque d'Osma, après deux années d'absence, se rendit dans son diocèse où il mourut peu de tems après son retour. Il était supérieur de la mission en Languedoc. Il avait choisi, en partant, Dominique pour lui succéder, et le pape confirma ce choix (1207). Dominique fit alors de sages réglements pour la conduite des ministres qui travaillaient sous sa direction. Quelques auteurs datent de cette époque l'origine de l'ordre qu'il institua dans la suite; mais c'est sans aucun fondement. Le 15 janvier 1208, le légat, Pierre de Castelnau ou de Châteauneuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Plusieurs autres crimes signalèrent encore la fureur des Albigeois. Bientôt l'incendie s'accrut et s'étendit. Une puissante armée fut mise en mouvement contre les hérétiques. Les historiens disent que Dominique n'eût aucune part à ces préparatifs de guerre. Il répandait, disent-ils, ses bienfaits sur ses ennemis, et aucun danger ne l'effrayait sur ce sanglant théâtre de discordes civiles. Les Albigeois avaient aposté deux assassins pour lui ôter la vie, dans un lieu situé entre Prouille et Fangeaux, mais il ne tomba point entre leurs mains. Une pauvre femme, qui suivait l'hérésie des Albigeois, fit connaître leurs monstrueuses erreurs; mais, en même temps, elle déclara qu'elle ne pouvait les abandonner sans se trouver privée des seules ressources qu'elle eût pour subsister. Dominique offrit de se vendre en qualité d'esclave, pour la secourir, et les historiens assurent qu'il se serait vendu, en effet, si la Providence ne fut venue, par une autre voie, au secours de cette femme. Suivant Mamiquez et Baillet, l'inquisition était alors établie depuis peu d'années. Ils fixent son

origine à l'an 1204, et disent que le légat, Pierre de Castelnau, fut le premier inquisiteur; mais Fleury, dans son *Histoire Ecclésiastique*, liv. 73, n°. 54, fait remonter cette institution au décret que porta le concile de Vérone l'an 1184, pour ordonner aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques avec soin, et de livrer aux magistrats civils ceux qui persisteraient dans leurs erreurs, afin qu'ils fussent punis corporellement. Malvenda dit (sous l'an 1215) que le pape donna à S. Dominique, comme il l'avait fait précédemment à Pierre de Castelnau, une commission pour livrer au bras séculier les apostats, ainsi que les hérétiques relaps et opiniâtres. C'est de là que quelques auteurs ont appelé S. Dominique *le premier inquisiteur*. Mais le P. Touron observe, dans sa vie du saint, que les Albigeois ne furent ni ne purent être l'objet d'un tribunal tel que celui de l'inquisition, tandis que Dominique était au milieu d'eux. En effet, ces hérétiques, loin de cacher leur doctrine, dogmatisaient publiquement; ils avaient les armes à la main, et comptaient plusieurs princes parmi leurs partisans. Les auteurs originaux de la vie de S. Dominique, s'accordent à dire qu'il n'employa envers les Albigeois que l'instruction et la prière: ***Expugnans hæresim*, *verbis*, *exemplis*, *miraculis***, dit Thierri d'Apolda. Le P. Fontenai, un des continuateurs de l'*Histoire de l'église gallicane*, croit que les moines de Cîteaux furent les premiers auxquels le pape donna une commission pour denoncer les Albigeois aux magistrats, ce qui fut comme le prélude de l'inquisition. Bernard Guidonis, et Guillaume de Puy-Laurens, chapelain de Raymond VII, rapportent que le projet du tribunal de l'inquisition fut formé dans un concile tenu à Toulouse en 1229, et que, quatre ans après, Grégoire IX nomma deux dominicains inquisiteurs en Languedoc. Cependant on lit dans l'*Histoire de Languedoc*, par D. Vaissette, t. III, pag. 13, que Rainer et Guy, tous deux moines de Cîteaux, furent chargés, l'an 1198, des fonctions de ceux qu'on a depuis appelés inquisiteurs. Échard, le P. Touron et les Bollandistes, prouvent que S. Dominique n'exerça aucun acte d'inquisiteur, et qu'il ne contribua ni à l'établissement de l'inquisition, ni à la condamnation d'aucun hérétique. Mamachi et d'autres Italiens, ont soutenu que Dominique avait approuvé l'usage des peines corporelles contre ceux qui erraient dans la foi; mais cela ne doit s'entendre, suivant plusieurs auteurs, que des hérétiques factieux et armés, qui troublaient la tranquillité publique et menaçaient de renverser l'ordre établi par les lois (1). Cependant l'armée des croisés marchait, en 1213, contre les Albigeois. Dominique vit avec effroi qu'un grand nombre de soldats se livraient à toutes sortes de désordres, qu'ils n'avaient pris les armes que pour piller, et qu'ils n'avaient aucune idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme des mœurs des croisés, avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des Albigeois; mais bientôt la confusion se mit parmi les croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi pendant quarante jours. Le comte de Montfort, qui les commandait, et qui s'était vu à la tête de près de deux

(1) L'inquisition fut depuis introduite dans quelques états d'Italie, à Malte, en Portugal, mais avec des différences dans les réglements qu'on y devait suivre. La France et d'autres royaumes n'ont jamais voulu recevoir cette dangereuse institution; elle fut la cause ou le prétexte du soulèvement général des Pays-Bas, sous le règne de Philippe II.

cent mille hommes, n'en avait plus que douze cents sous ses bannières, lorsqu'il fut attaqué par l'armée des hérétiques, dont les historiens exagèrent sans doute le nombre en le portant les uns à cent mille, les autres à deux cent mille guerriers. Dominique promit la victoire au nom du ciel. Le comte se retira à Muret, et dans une sortie, faite le 12 septembre 1213, il mit cette multitude en déroute. Le roi d'Aragon fut tué sur le champ de bataille avec seize mille hommes (*voy.* MONTFORT). Pendant le combat, Dominique ne se trouvait point au milieu du carnage, comme quelques modernes l'ont prétendu. On lit dans Malvenda, et dans l'ancienne chronique intitulée *Præclara Francorum facinora*, que le saint était resté en prières dans l'église de Muret. Ce fut pendant ses missions de Languedoc que Dominique institua la célèbre dévotion du rosaire (1). Il l'établit ensuite à Bologne et en d'autres lieux. Depuis la réforme introduite dans le chapitre d'Osma, Dominique avait toujours porté l'habit et suivi la règle des chanoines réguliers de S. Augustin; mais il méditait depuis longtemps l'institution d'un ordre religieux, qui, livré aux fonctions apostoliques et surtout à la prédication, pût arrêter les progrès de l'hérésie, en répandant les lumières de la foi. Il voulait prescrire à ceux qui embrasseraient son institut des jeûnes rigoureux, une abstinence perpétuelle de la viande, et la plus exacte pauvreté. Cependant les monastères qu'il se proposait de fonder pourraient avoir quelques biens, pourvu qu'ils fussent possédés en commun. Il communiqua son projet aux évêques de Languedoc et de Provence, qui le pressèrent de le mettre en exécution. Seize des missionnaires qui travaillaient avec lui entrèrent dans ses vues. L'un d'eux, Pierre Cellani, donna quelques maisons qu'il avait à Toulouse, et l'ordre naissant se forma dans cette ville l'an 1215. Dominique, voulant faire approuver son institut par le pape, accompagna Foulques, évêque de Toulouse, qui allait au 4e. concile général de Latran. Innocent III loua le dessein de Dominique; mais, suivant Thierri d'Orviète et Vincent de Beauvais, il fit quelque difficulté d'approuver le nouvel institut, parce qu'on se plaignait dès-lors de la trop grande multiplicité des ordres religieux, qu'on la regardait comme capable de jeter de la confusion dans l'Église, et qu'on avait fait entendre au pontife qu'il valait mieux réformer des ordres établis que d'en admettre de nouveaux. En effet, le 4e. concile de Latran défendit, par le 13e. de ses canons, d'établir de nouveaux ordres. S. Dominique assista à ce concile, et il était de retour à Toulouse au commencement de l'année 1216. Cependant le B. Jourdain et P. Humbert assurent qu'Innocent III avait approuvé de vive voix l'institut proposé par Dominique, et qu'il lui ordonna d'en dresser les constitutions. Après avoir consulté ses compagnons, dont huit étaient français, sept espagnols et un anglais, le saint, pour ne pas blesser le canon du concile de Latran contre les religions nouvelles, choisit la règle de S. Augustin, en y joignant quelques observances tirées de la règle des prémontrés, et plusieurs constitutions particulières. Après avoir achevé le

(1) Dès les premiers temps du christianisme, on répétait plusieurs fois de suite, en priant, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et cette pieuse pratique était suivie avant le douzième siècle. Mais l'institution du rosaire, fixant la récitation de ces prières à un nombre de fois déterminé (quinze fois l'Oraison dominicale et cent cinquante fois la Salutation angélique), n'en doit pas moins être attribuée à S. Dominique.

couvent qu'il faisait bâtir à Toulouse, il fit un second voyage à Rome, en 1216, et présenta sa règle au pape Honorius III, qui l'approuva par deux bulles datées du 26 décembre de la même année. Ce pontife créa, en même temps, en faveur de S. Dominique l'office de *maître du sacré palais*. Celui qui occupe cette place est comme le théologien domestique du pape; il assiste à tous les consistoires publics et particuliers, confère le degré de docteur, approuve les thèses et les livres, et nomme les prédicateurs de sa sainteté. Le maître du sacré palais a toujours été choisi parmi les dominicains. Pour rendre son institut plus utile, Dominique envoya plusieurs de ses disciples en France, en Espagne et en Portugal. Bientôt l'ordre compta des établissements nombreux dans le monde chrétien. Il eut trois couvents à Rome, ceux de S. Sixte, de Ste. Sabine, et celui de Ste. Marie de la Minerve, qui était la maison principale. En 1217 et 1218 Dominique enseignait la théologie à Rome. Il composa, à cette époque, des *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul;* les auteurs contemporains en parlent avec de grands éloges, mais ils ne sont point venus jusqu'à nous. On trouve dans les Annales de Mamachi, et dans la Collection des bollandistes, les monuments originaux des miracles de S. Dominique, dont plusieurs sont rapportés par Thierri d'Apolda et par Fleury. Ces miracles firent appeler Dominique le Thaumaturge de son siècle (1). Il y avait à Rome des religieuses qui ne gardaient point la clôture perpétuelle, parce qu'elle n'était point regardée comme strictement obligatoire pour les femmes avant le concile de Trente. En 1218 Honorius III chargea S. Dominique de la réforme de ces religieuses, qui avaient résisté à l'autorité de son prédécesseur. Elles cédèrent à l'éloquence du saint, reçurent l'habit de ses mains, et adoptèrent la règle qu'il rédigea pour elles. Ainsi s'acheva l'établissement des religieuses dominicaines, commencé douze ans auparavant à Prouille en Languedoc. Dominique avait établi un autre institut sous le nom de Tiers-Ordre. Les femmes qui l'embrassèrent n'étaient pas toutes renfermées dans les cloîtres, un grand nombre vivaient dans leurs maisons, s'assujetissant à des exercices réglés, consacrant une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, et servant surtout les malheureux dans les prisons ou dans les hôpitaux. Pendant le séjour de S. Dominique à Rome, Yves, évêque de Cracovie, et chancelier de Pologne, le pria de donner l'habit de son ordre à ses neveux S. Hyacinthe et S. Ceslas. Dominique passa en Espagne vers la fin de l'an 1218, fonda un couvent à Ségovie, un autre à Madrid, revint à Toulouse au mois d'avril 1219, et se rendit ensuite à Paris. Alexandre II, roi d'Ecosse, se trouvait alors dans cette capitale, où il était venu visiter Blanche de Castille, mère de S. Louis. Il fit promettre à Dominique qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Ecosse. Le saint régla tout ce qui concernait le couvent qu'il avait établi dans la rue St.-Jacques, et qui a fait donner à la plupart des dominicains en France le nom de *Jacobins*. De retour en Italie, il fonda des couvents à Asti, à Bergame, et arriva

(1) Un nommé *Napoléon*, neveu du cardinal Etienne, était mort d'une chute de cheval, on porta le cadavre à l'église de Ste.-Sabine; Dominique pria et dit: *O adolescens Napoleo, in nomine Domini nostri J.-C. tibi dico, surge*, et à l'instant Napoléon se lève en pleine santé à la vue de tout le monde. (*Th. d'Apolda*, N°. 91. p. 570.) Une bulle de Clément VIII (1602) porte que S. Dominique avait ressuscité trois morts dans l'église de S. Sixte, etc.

vers la fin de l'été, en 1219, à Bologne, qui devint depuis le lieu de sa résidence ordinaire. Les bollandistes Wadding et Cuper se sont trompés en avançant que S. Dominique avait eu, cette même année 1219, une entrevue avec S. François d'Assise au chapitre de la Portioncule. Fleury n'a pas été plus exact en supposant que cette conférence avait eu lieu à Pérouse. Ce point de critique a été fort bien discuté par le P. Mamachi (*Annal.*, tom. Ier., année 1219). Plusieurs docteurs et professeurs de l'université de Bologne embrassèrent la règle de S. Dominique. Grégoire XI tira de cet ordre trente-trois évêques, un patriarche d'Antioche et huit légats. Dominique prenait de sages précautions pour exclure les riches de son institut. Un habitant de Bologne avait fait dresser un acte de donation de tous ses biens au couvent de S. Nicolas, et l'avait fait ratifier en secret par l'évêque. Le saint déchira l'acte publiquement, en présence du donateur. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels. Il regardait les demandes de legs ou de donation comme une espèce d'extorsion, qui devient un véritable larcin lorsque les pauvres en souffrent, ou que de légitimes héritiers se trouvent dépouillés. Il accoutuma ses religieux à n'être pas inquiets pour le lendemain, en faisant donner aux indigents tout ce qu'on avait pu épargner. Il fit du ministère de la parole la fin principale de son institut, et voulut que tous ses religieux se livrassent à la prédication; lui-même il prêchait dans tous les lieux où il était obligé d'aller, et même sur la route. Il montait en chaire à Bologne souvent plusieurs fois par jour. Malgré la continuité de ses travaux apostoliques, il menait une vie fort austère, et pendant le carême et les autres jours de jeûne, il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il passait quelquefois les nuits entières à prier dans l'église pour les pécheurs et pour les infidèles, prosterné sur les marches de l'autel, et les arrosant de ses larmes. Il jouissait d'une paix et d'une égalité d'ame que rien ne pouvait troubler; jamais il ne parlait du succès de ses travaux; il se regardait comme le serviteur de ses disciples. Sa maxime était qu'on est maître du monde quand on l'est de ses passions; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis » servi, répondit-il, est celui de la » charité. » S. François d'Assise étant venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence du couvent de ses disciples, qu'il alla loger dans celui des dominicains où tout respirait la pauvreté, et il y passa quelques jours à jouir des entretiens de S. Dominique. Ce dernier fonda des maisons de son ordre à Bergame, à Brescia, à Faenza, à Viterbe. Il envoya des disciples dans les royaumes de Portugal, de Maroc, d'Irlande, de Suède et de Norwège. Bientôt l'ordre eut partout des prédicateurs, et en quelques lieux des martyrs. Il a donné à l'Église quatre papes, un grand nombre de cardinaux, de prélats, de docteurs et d'écrivains. (*V.* Echard et Touron). On dit que S. Dominique avait prédit l'heure de sa mort. Étant tombé malade, à Bologne, il fit assembler ses religieux, et les exhorta à l'humilité, à la pauvreté, dans un discours qu'il appela son dernier testament. Il expira le 6 août 1221, à l'âge de cinquante-un ans : le cardinal Hugolin fit la cérémonie de ses funérailles et composa son épitaphe. Grégoire IX le ca-

nonisa l'an 1234, et son corps fut enfermé dans un riche et magnifique mausolée. La vie de S. Dominique a été écrite : I. par cinq auteurs contemporains, Thierri d'Apolda, Constantin, évêque d'Orviete ; Barthélemi, évêque de Trente; le P. Humbert et Nicolas Trevet ; II. en italien, par le P. Timothée Bottoni, Venise, 1589, et Florence, 1596, 1645, 3 part., in-fol.; par Diaceto, Florence, 1572, in-4°.; III. en espagnol, par Hernando de Castillo et Juan Lopez, évêque de Monopoli, Madrid, 1584, Valladolid, 1612-1622, 6 vol. in-fol.; par Ambroise Gomez, Madrid, 1653, in-fol.; IV. en latin, par Nic. Janssen, Anvers, 1622, in-8°.; V. en français, par Jehan Martin, Paris, in-4°., gothique; par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, 2 vol. in-4°.; et par le P. Touron, Paris, 1739, in-4°. Le premier tome, in-fol., des *Annal. ordinis prædicatorum*, par le P. Mamachi (1170-1221), ne contient que la vie de S. Dominique. On peut consulter aussi le P. Jourdain de Saxe, Th. Malvenda, J. B. Feuillet et Th. Soueges, Jacq. Echard, Dom. Maria Marchese, etc., qui ont écrit des chroniques, des annales et des histoires de l'ordre des dominicains. V—VE.

DOMINIQUE, de Venise. *Voy.* André del CASTAGNO.

DOMINIQUE. *Voy.* BURCHIELLO.

DOMINIQUE, de Pistoie, et PIERRE, de Pise, tous les deux dominicains, exercèrent l'art de l'imprimerie à Florence dans le couvent de St.-Jacques de Ripoli, et non dans celui de St.-Marc, comme le présument Quetif et Échard. L'imprimerie était déjà connue dans cette ville, qui compte au moins quatre imprimeurs avant eux. Il paraît que Dominique et Pierre imprimèrent de 1476 à 1483. Un des livres sortis de leurs presses est extraordinairement recherché; c'est *la legenda della mirabile vergine beata Catherina da Sienna, suore della penitentia di santo Domenicho*, Florence, 1477, in-4°. C'est l'édition *princeps* ; elle est, dit La Serna Santander « célè» bre par les fables et les visions » qu'elle renferme ». Debure porte à deux les exemplaires connus de cette édition, qui en effet est si rare que Quetif et Échard n'en parlent que d'après le catalogue de la bibliothèque de Ch. Bulteau, rédigé par G. Martin; de là leur fausse conjecture que nous avons relevée. A. B—T.

DOMINIQUE DEL BARBIERE, ou de la BARBIERE, connu aussi sous le nom de *Domenico Fiorentino*, peintre, sculpteur et graveur, naquit à Florence vers 1506. Quelques recherches qu'ait faites Girardon sur la vie de cet artiste, il n'en a pu rien apprendre de certain; il conjecturait seulement que Domenico était élève du fameux Primatice, auquel François Ier. avait donné l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires de Troies ; qu'il avait accompagné son maître dans quelques-uns des voyages qu'il avait faits à son abbaye, et qu'il s'était fixé à Troies, où il s'était attaché François Gentil. Nous avons plus de deux cents morceaux très considérables sortis des mains de Dominico et de Gentil. On sait par tradition qu'ils travaillaient ensemble, et souvent à une même statue ; union singulière et peu commune, dit Grosley. Ce serait assez faire l'éloge de leurs ouvrages que de dire qu'ils ont développé les heureuses dispositions de Girardon, de Mignard, de Herluyson, qui les regardaient comme leurs maîtres et leurs modèles. On peut cependant ajouter que le chevalier Bernin, lors de son retour de

Paris, les vit, les admira, et demeura même deux mois à Troies pour en copier quelques-uns. Quoiqu'il ne fût pas grand louangeur, il disait que Domenico et le Gentil avaient fait de Troies une petite Rome; il élevait Domenico au-dessus du fameux Goujon, dans la plus grande partie des ouvrages duquel il trouvait une imitation trop sèche de l'antique. Domenico a travaillé aux ouvrages de stuc exécutés à Meudon et à Fontainebleau d'après les dessins du Rosso et du Primatice. Tout ce qu'il fit pour ces deux palais fut regardé comme autant de chefs-d'œuvre en ce genre. On ne peut pas faire le même éloge de ses gravures; l'exécution en est dure et presque sans effet; leur plus grand mérite est dans leur extrême rareté. Il faut pourtant convenir que si le talent du graveur ne s'y montre presque jamais, on y reconnaît souvent la main du peintre. Plusieurs de ces estampes sont d'après Salviati, quoiqu'elles ne portent pas toujours le nom du maître d'après lequel elles ont été faites; d'autres sont d'après le Primatice. Dominique marquait ses estampes, quelquefois de son nom, et d'autres fois d'un D enlacé dans un F.— Dominique BARBIERE, né à Marseille en 1622, se fixa à Rome, où il publia un grand nombre d'estampes. Son style de gravure ressemble beaucoup à celui de la Belle. L'œuvre de cet artiste est considérable; la variété des pièces qui le composent prouve la flexibilité du talent de Dominique; il a gravé des paysages, des vues, des tableaux d'histoire, des portraits, etc.; les uns d'après ses compositions, d'autres d'après les plus grands maîtres de l'école d'Italie, tels que P. de Cortone, le Bolognèse, le Lorrain, le Titien, etc. Le portrait de Jean de la Valette, grand-maître de Malte, pièce marquée D B, est la plus rare des gravures de Dominique. A—s.

DOMINIQUE (ALEXIS), peintre, est appelé le Grec, parce qu'il était né vers 1547, dans une des îles de l'Archipel. Amené en bas âge à Venise, il montra pour tous les arts du dessin des dispositions surprenantes; sculpteur, peintre et architecte à la fois, il s'acquit une triple gloire dans ces trois arts. Il avait appris la peinture dans l'atelier du Titien, dont il avait si bien su s'approprier la manière, que ses tableaux passaient pour être de son maître. Cette méprise, loin de flatter l'amour propre de Dominique, lui inspira du dégoût pour cette manière de peindre, il voulut en avoir une à lui. Mais le nouveau genre de peinture qu'il adopta, beaucoup moins heureux que le premier, loin de grossir le nombre de ses admirateurs, ne fit que le diminuer, au point que Venise, qui pendant long-temps avait été le théâtre de sa gloire, ne fit plus aucun cas de ses tableaux. Dominique, attribuant ce changement à l'inconstance du goût des Vénitiens, aima mieux changer de patrie que de manière de peindre; il alla chercher de nouveaux admirateurs en Espagne. C'était là que l'attendaient de nouveaux succès; toutes les villes dans lesquelles il s'arrêta voulurent avoir de ses tableaux; mais par une bizarrerie bien digne de remarque, Dominique reprit en Espagne sa première manière. Tous les tableaux qu'il fit pour les églises de la ville de Tolède, où il avait fixé sa demeure, sont dans le goût du Titien; ils sont fort estimés. On admire aussi, dans cette ville, une église qui a été bâtie sur ses plans. Les tableaux et les statues qui la décorent sont encore l'ouvrage de ses mains. Dominique ne s'était point borné à étudier la pratique de son

art, il en avait analysé la théorie avec beaucoup de méthode. Les règles de la peinture, de l'architecture et de la sculpture, furent pour lui l'objet de traités particuliers dans lesquels il s'attacha à consigner tous les résultats de sa propre expérience. Indigné de voir que, par un reste d'ignorance, l'Espagne voulait assimiler les Beaux-arts aux professions purement mecaniques, il défendit avec courage la cause des beaux-arts méconnus, réclama pour eux les droits inaliénables du génie, et fit abolir, en 1600, l'indigne impôt auquel une législation, encore barbare, avait voulu assujettir les plus nobles productions des arts. Dominique forma, en Espagne, un grand nombre d'élèves, dont plusieurs marchèrent dignement sur ses traces. Il mourut à Tolède en 1625. A—s.

DOMINIQUE, de Jérusalem, rabbin, né en cette ville, l'an 1550 de J.-C., vint à Safet en Galilée, où il fut reçu docteur et professa le droit talmudique. Son habileté dans l'art de guérir le fit appeler à Constantinople, où il devint médecin du grand Seigneur. A l'âge de cinquante ans il embrassa la religion chrétienne, et vint à Rome où il professa l'hébreu dans le collége des Néophytes. Dominique a traduit en hébreu le Nouveau Testament, et les livres apocryphes qui en dépendent. Dans la préface de sa traduction il annonce qu'il a composé, sous le titre de *Fons hortorum*, un ouvrage où il traite des articles de la foi chrétienne. La plupart de ses ouvrages existaient manuscrits dans la bibliothèque du collége des Néophytes. J—N.

DOMINIQUE le père (JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, connu sous le nom de), né à Bologne en 1640, fut en 1660 appelé à Paris par le cardinal Mazarin, pour faire partie de la troupe des comédiens italiens établis en cette ville. Il remplit le rôle d'arlequin avec un tel succès, qu'à sa mort, arrivée le 5 août 1688, ses camarades tinrent leur théâtre fermé pendant un mois. Dominique fut enterré à St.-Eustache, derrière le chœur. Les comédiens français voulaient empêcher les comédiens italiens de parler français. Louis XIV désira entendre les raisons de part et d'autre, et fit venir devant lui Baron et Dominique. Baron parla le premier, au nom des comédiens français. Quand vint le tour de Dominique : « Sire, dit-il, » comment parlerai-je? — Parle com» me tu voudras, répondit le roi. — » Il n'en faut pas davantage, répondit » Dominique ; j'ai gagné ma cause. » Baron voulut réclamer contre cette surprise ; mais le roi dit en riant qu'il avait prononcé, et qu'il ne se dédirait pas. C'est depuis ce temps que les comédiens italiens ont joué, sans plus être inquiétés, des pièces en français. Ce fut Dominique le père qui obtint de Santeul la célèbre devise : *Castigat ridendo mores*, après une scène très plaisante que tout le monde connaît, et qui a fourni à M. Piis le sujet de sa pièce intitulée : *Santeul et Dominique*. — Louis BIANCOLELLI, son fils, chevalier de St.-Louis, directeur des fortifications au département de Provence, mourut à Toulon, le 5 décembre 1729, fort regretté, à cause de son mérite personnel. Il était à la veille d'être nommé brigadier, étant le plus ancien des ingénieurs. Il avait pour parrain Louis XIV. Louis Biancolelli avait composé, pour le théâtre italien, plusieurs comédies que l'on trouve dans les tomes V et VI du théâtre de Gherardi ; en voici les titres : *Arlequin Défenseur du Beau Sexe*, *In*

Fontaine de Sapience, *la Fausse Coquette*, *le Tombeau de Maître André*, *la Thèse des Dames* ou *le Triomphe de Colombine*, *Arlequin Misanthrope*, *Pasquin et Marforio médecins des mœurs*, *les Fées* ou *les Contes de ma Mère l'Oye*. Dufresny a eu part aux deux dernières pièces. A. B—T.

DOMINIQUE (Pierre-François-Biancolelli, fils de Joseph Dominique, et connu comme lui sous le nom de), naquit à Paris en 1680 ou 1681. Barbeau, son parrain, avocat au parlement, le fit élever au collège des jésuites. Dominique devint amoureux de la fille de Pascariel, ancien camarade de son père, et directeur d'une troupe avec laquelle il courait les provinces; il s'engagea dans cette troupe, épousa la fille de Pascariel, et partit avec lui pour Toulouse, où il débuta avec succès par le rôle d'arlequin. Il quitta bientôt Pascariel, et suivi de sa femme, il joua à Milan, à Parme et dans plusieurs grandes villes, jusqu'en 1710, qu'il revint à Paris, et entra à l'Opéra-Comique. Par ordre du régent il passa en 1717 à la Comédie italienne, et y prit les rôles de *Pierrot*, qu'il abandonna pour prendre ceux de Trivellin, qu'il remplit toujours depuis, sous le masque, et avec l'applaudissement du public. Il avait beaucoup d'intelligence et une mémoire prodigieuse; il mourut le 18 avril 1734. Il a composé un grand nombre de pièces de théâtre, soit seul, soit en société avec Lélio père et fils, Legrand, Romaguesi, Riccoboni. On en trouve la liste dans *le Dictionnaire des Théâtres* des frères Parfaict, et encore dans le *Dictionnaire Portatif des Théâtres* de Léris. Parmi les parodies, dont il a fait un grand nombre, la plus connue et la meilleure est *Agnès de Chaillot*, parodie d'*Inès de Castro*, de Lamothe: Legrand y eut beaucoup de part. C'est Dominique fils que M. Joseph Pain a mis sur le théâtre dans sa pièce intitulée: *Allez voir Dominique*. A. B—T.

DOMINIQUE (Jacques de S.), religieux dominicain, né à Langres en 1617, professa pendant plusieurs années la philosophie et ensuite la théologie dans les couvents de son ordre. Nommé vicaire général de la province de France en 1668, il se retira à Rouen, où il mourut le 28 juillet 1704, dans un âge avancé. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages soit en latin, soit en français, les uns ascétiques, les autres littéraires; mais la plus grande partie sur les disputes théologiques qui occupaient alors les écoles; les principaux sont: I. *Nova Cassiopeæ stella antiquum prædestinationis thomisticæ negotium, originem, progressum ac necessitatem demonstrans*, Langres, 1667, in-fol., Paris, 1676, 1679, in-12. Il en parut une 4ᵉ. édition sous le titre suivant: *Opusculum de singulari omnium à Deo creaturarum dependentiâ essentiali*, Rouen, 1695, in-12; II. *Compendium totius artis bene dicendi*, Langres, 1668, in-12, c'est un Traité de Rhétorique; III. *Securiores semitæ moralis theologicæ*, Langres, 1669, Paris, 1679, in-12; IV. *Dissertatio historica in appendicem Henschenii et Papebrochii tom. prim. actor. sanctor mensis aprilis*, etc., sans date, in-4°., Paris, 1679, in-12; V. *la Vie du P. Pierre Girardel*, Langres, 1681; in-12; VI. *Abrégé d'une histoire tragique dans laquelle on montre un exemple prodigieux de la corruption des mœurs*, sans date, in-12, c'est une réfutation d'un ouvrage qui venait de paraître sous ce titre: *De casibus virorum illustrium*. W—s.

DOMINIQUIN (Domenico Zampiéri, dit le), peintre, naquit d'un cordonnier, à Bologne, en 1581. Il étudia sous Denis Calvart, qui le renvoya, en le frappant à la tête, parce qu'il le surprit un jour copiant des estampes d'Augustin Carrache. Zampiéri continua ses études à l'école de ce dernier, avec l'Albane, dont il resta l'ami pendant toute sa vie. Le Dominiquin parut d'abord lourd, incertain et embarrassé. Il se reprenait continuellement lui-même, avec une sévérité quelquefois injuste, et c'est ainsi qu'il devint un dessinateur exact et expressif, un coloriste vrai, enfin un peintre d'un mérite si rare, que Mengs, pour le mettre au premier rang, ne désire en lui qu'un plus haut degré d'élégance. Le Dominiquin se livrait tout entier à son art. Il se dérobait à la société. S'il sortait de sa maison, c'était pour fréquenter les marchés et les théâtres, et observer, sur la figure du peuple, comment la nature sait elle-même peindre la joie, la colère, la bonté, l'indignation et la crainte. Il dessinait à la hâte ce qui le frappait le plus, et les mouvements passionnés qui excitaient son attention. Bellori dit que c'est ainsi que Zampieri s'accoutuma à *dessiner les esprits des hommes*, *et à colorer la vie*. Après avoir travaillé quelque temps à Bologne, le Dominiquin alla à Parme, ensuite à Rome, où Annibal Carrache acheva de l'instruire. Son premier ouvrage, dans cette ville, fut *Adonis tué par un sanglier*. On voit cette fresque dans la loge du jardin qui est contigu à la galerie Farnèse. C'est à cette époque que Lanfranc, autre élève d'Annibal, commença à déclarer la guerre au Dominiquin, qui eut le bonheur de devoir à l'amitié de l'Albane, la protection de monsignor Agucchi, frère du cardinal de ce nom. Découragé un moment par ces attaques aussi injustes qu'indécentes, Zampiéri se livra quelque temps à l'étude de la sculpture, et fit de sa propre main les ornements en marbre qu'on devait placer sur le tombeau du cardinal Agucchi. Peu de temps après, il peignit son beau S. André à S. Grégoire, en rivalité avec le Guide, qui eut ordre de représenter le même sujet, sur un panneau, en face de celui où était l'ouvrage du Dominiquin. On a toujours donné la préférence à la composition de Zampiéri. A cette occasion, Annibal dit que la fresque du Guide était d'un maître, et celle du Dominiquin, d'un écolier; ajoutant que l'écolier valait mieux que le maître. Carrache voulait faire entendre que le talent de Zampiéri pouvait encore se perfectionner par l'étude, et que le Guide n'avait plus rien à acquérir. Quelques encouragements donnés à propos au Dominiquin, lui firent alors entreprendre sa communion de S. Jérôme; production sublime, où il est resté fidèle au principe de son maître Annibal, qui n'admettait pas plus de douze figures dans une composition. Le Poussin regarde la transfiguration de Raphaël, le S. Jérôme du Dominiquin, et la descente de croix de Daniel de Volterre, fresque, qui était à la Trinité-du-Mont, comme les trois plus beaux tableaux de Rome. La France les possède maintenant, le dernier ayant été transporté sur toile. Le Dominiquin n'avait que trente-trois ans lorsqu'il finit son S. Jérôme. On reproche au tableau d'être une imitation trop servile de celui d'Augustin, qui représente le même sujet. Mais on n'a jamais pensé à se reporter à la circonstance où le Dominiquin se trouvait à cette époque. Son caractère soumis et craintif le retenait encore sous l'autorité d'Anni-

Digitized by Google

bal, qui montra trop souvent de la partialité contre Augustin son frère; on verra plus bas qu'il était facile d'exiger de Zampiéri jusqu'à des complaisances funestes qui faisaient tort à son talent, et Annibal l'a peut-être engagé à refaire d'une autre manière le S. Jérôme d'Augustin, espérant que le second ouvrage surpasserait le premier en mérite, et que son frère se déciderait alors à retourner à l'étude de la gravure. Toute la ville de Bologne avait été témoin du sentiment de jalousie qu'avait fait éclater Annibal, quand Augustin avait exposé sa Communion de S. Jérôme (*Voy.* Augustin CARRACHE.). Le Dominiquin alla ensuite à Bologne, où il entreprit sa Vierge du Rosaire, et son martyre de Sainte Agnès, qui sont au Musée. Delà il revint à Rome, pour peindre les quatre pendentifs aux angles de la coupole de Saint-André *della valle*, et plus loin dans la tribune, et dans les intervalles des fenêtres, toute l'histoire de S. André. Lorsqu'on enleva les échafaudages pour montrer cet ouvrage au public, les ennemis du Dominiquin se déclarèrent tellement contre lui, qu'on fut sur le point d'ordonner d'effacer cette magnifique composition. Quelques protecteurs puissants empêchèrent qu'on ne fît cette injure à Zampiéri. Cet artiste ayant été invité à aller à Naples pour orner de fresques la chapelle du trésor, il essuya des mortifications si insultantes dans cette nouvelle entreprise, surtout de la part de Bélisaire Corenzio (*Voy.* CORENZIO.), qu'il y renonça, prit la fuite, et se sauva à Rome. Il se trouva cependant dans la nécessité de retourner à Naples, pour achever son ouvrage. Il n'obtint qu'à ce prix la liberté de sa femme et de ses enfants, qu'on y avait emprisonnés, et il y mourut en 1641, à l'âge de soixante ans. On a prétendu qu'il avait été empoisonné; malheureusement, ce crime est vraisemblable. A quels motifs faut-il donc attribuer des persécutions aussi barbares, aussi multipliées? Tous les auteurs n'en ont trouvé la cause que dans les hauts talents de cet artiste et dans son caractère bon, simple et modeste. L'auteur des *Vies et OEuvres des peintres les plus célèbres* a donné à ce sujet des explications satisfaisantes. « On peut » croire, dit-il, que le Dominiquin » eut à combattre l'ignorance et la » prévention d'une certaine classe de » connaisseurs; les beautés qui caractérisent les productions de ce grand » maître ne sont pas de nature à être » senties par les personnes qui ont de » fausses notions sur la peinture, ni » par les artistes qui réduisent l'art en » système. En effet, ceux qui ne cherchent dans les tableaux que le fracas » de la composition, les effets factices » et les expressions outrées, ne les » trouveront pas dans les ouvrages de » Dominiquin, dont les pensées sont » judicieuses, le dessin correct, le » coloris simple, les attitudes motivées et les expressions si naturelles, » qu'il n'est pas, sous ce rapport, inférieur à Raphaël lui-même. S'il » offre quelquefois un peu de sécheresse et de pesanteur dans sa touche, des lumières éparses, des draperies négligées, ce n'est que dans » quelques-uns de ses tableaux à » l'huile; ses fresques sont pour la » plupart exemptes de ce défaut. La » touche en est franche et légère, et » les carnations, par leur fraîcheur et » leur vérité, sont dignes des plus grands coloristes. » Tous les avantages que réunissait Zampieri, ses défauts, qui sont remarquables, quoiqu'en petit nombre, le silence qu'il gardait avec ses détracteurs, une dis-

Digitized by Google

position malheureuse à se croire toujours justement blâmé, et peut-être quelques mouvements de jalousie qui auront échappé contre lui trop publiquement à Annibal son maître, ont déterminé ce système de persécution dont la vie d'aucun autre artiste n'offre d'exemple. On avait quelque raison de faire des reproches à Zampieri sous le rapport de l'invention; nous ne l'excusons pas généralement en cette partie, quoique nous ayons cherché à atténuer ses torts dans l'imitation qu'il a faite du *S.Jérôme* d'Augustin; mais ne rachetait-il pas ce défaut par la manière dont il excellait dans les autres parties de la peinture? On le jugeait encore sévèrement sur la composition de la *Vierge du Rosaire*: cependant il est certain aujourd'hui qu'il n'a composé ce tableau qu'à la prière de monsignor Agucchi, qui faisait acheter sa protection par une déférence déplacée. Il exigeait que Zampieri entreprît des compositions bizarres qu'il lui dictait lui-même, et qui rappelaient souvent plutôt les rêveries d'un prélat porté à l'extase, que le sentiment réfléchi d'un maître qui se comprend, et qui veut que tout le monde le comprenne. Le Dominiquin pouvait-il rien refuser au seigneur puissant qui lui présentait les consolations les plus efficaces, et l'assurance d'un appui constant, qui relevait son courage, qui rendait de l'énergie à son âme et qui, sans doute, savait quelquefois lui donner de meilleurs conseils. Quant à la témérité de monsignor Agucchi, qui osait chercher à guider un maître tel que Zampieri, on peut se l'expliquer en se souvenant que ce prélat avait été chargé de faire un choix dans les dessins qu'Annibal proposait pour la galerie Farnèse, et qu'il avait dû, en dirigeant ainsi les travaux des Carraches, former son goût et acquérir en ce genre une réputation distinguée. L'espèce de faiblesse qu'on remarquait dans le caractère du Dominiquin a diminué le nombre des jeunes artistes qui avaient voulu être ses élèves. On ne compte parmi ses écoliers qu'André *Camassei*, Jean-Ange *Canini*, J. R. *Ruggieri*, François *Cozza* et Antoine *Barbalunga* de Messine. Le Musée possède 17 tableaux du Dominiquin, y compris son *S. Jérôme*, son *Martyre de Ste. Agnès* et la *Vierge du Rosaire*. On y admire sa *Ste. Cécile* qui chante les louanges du Seigneur; sa *Timoclée devant Alexandre* est d'une magnifique couleur: Le Dominiquin étudiait aussi l'antique; car un soldat qui tient dans ses bras un enfant de Timoclée, est une étude de la naissance de Bacchus; une réplique de ce beau tableau est à Paris dans le cabinet d'un amateur; elle a été apportée d'Italie dans cette ville par M. le comte Potocki. Nous avons donc sous les yeux presque tous les plus beaux tableaux à l'huile du Dominiquin, et il nous est facile de le venger de toutes les calomnies qu'on a répandues contre lui. C'est en vain qu'on a fait gémir cet artiste sous une oppression qui devait contribuer à abréger sa vie, qu'on a abusé de ce caractère simple et facile qui se présentait toujours désarmé aux attaques de ses adversaires; la postérité a su assigner à chacun sa véritable place; *Lanfranc*, *l'Espagnolet*, *Corenzio*, d'autres maîtres obscurs de l'école de Naples, et tous les artistes ses persécuteurs sont appréciés aujourd'hui à leur juste valeur, par un jugement qui ne redoute ni leurs cris ni leurs intrigues, et qui place le Dominiquin au premier rang après Raphaël, Corrége et le Titien.

A—D.

DOMINIS (Marc-Antoine de), naquit en 1566, à Arbe, capitale de

l'île de ce nom, sur la côte de Dalmatie, d'une famille ancienne qui a donné à l'église un pape et d'illustres prélats. Il fit ses premières études à Lorète, au collège des Illyriens, placé sous la direction des jésuites, et se rendit ensuite à Padoue pour suivre les cours de cette université célèbre. Ses progrès dans les sciences étonnèrent même ses maîtres. Ils crurent avoir trouvé en lui un sujet propre à répandre le plus grand éclat sur l'ordre entier, et ne négligèrent rien pour le determiner à y entrer. Dominis, pendant son noviciat, professa l'éloquence, la philosophie et les mathématiques, avec un succès qui attirait à ses leçons de nombreux élèves. Les soins qu'il était forcé de leur donner ne l'empêchaient pas d'employer encore une partie de ses journées à composer des sermons et à vaquer à des affaires importantes. Les éloges peu mesurés que lui mérita son zèle, développèrent en lui les germes de l'ambition, et furent ainsi la première cause de tous ses malheurs. Né avec un esprit inquiet et remuant, Dominis ne pouvait s'accommoder long-temps de la vie paisible et uniforme du cloître. Il sollicita donc sa sécularisation, et obtint en même temps l'évêché de Segui, à la recommandation de l'empereur Rodolphe. Deux ans après il passa à l'archevêché de Spalatro, où il annonça d'abord l'intention de réformer les mœurs du clergé et de le ramener à la simplicité des temps apostoliques; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la doctrine du nouvel archevêque n'était point conforme à celle de l'église. Il eut l'indiscrétion de prendre part aux démêlés survenus entre les Vénitiens et le pape Paul V, et de blâmer avec amertume la conduite du pontife. Ses discours éveillèrent l'attention, et bientôt il ne fut plus possible de douter de son penchant pour les opinions des protestants. Dès lors Dominis, craignant les suites de son imprudence, se démit de son archevêché en faveur d'un de ses parents, et se retira à Venise, vers la fin de 1615, espérant y vivre avec plus de sécurité. L'année suivante il se rendit à Coire, de là à Heidelberg, et enfin en Angleterre. Il y reçut un accueil très flatteur de Jacques Ier., qui lui donna de riches bénéfices et le nomma doyen de Windsor. Ce fut alors qu'il composa son ouvrage *de Republicá christianá*, destiné à prouver que le pape n'a aucun droit de primauté sur les évêques. La première partie en fut censurée par les facultés de théologie de Paris et de Cologne; et Dominis ne s'occupa qu'avec plus d'ardeur à en préparer la suite, qui parut en 1620. Cependant, soit qu'il ne fût pas encore satisfait des témoignages d'intérêt et d'estime que le roi ne cessait de lui prodiguer, soit que l'isolement où il vivait au milieu de la cour d'Angleterre lui fut devenu pénible, il manifesta, bientôt après, le regret de sa conduite et le désir de la réparer en rentrant dans le sein de l'église. Le pape Grégoire XV, instruit des dispositions où était Dominis, le fit assurer de son pardon par l'ambassadeur d'Espagne, qui lui facilita les moyens de s'embarquer secrètement. Dominis, en quittant l'Italie, avait adressé aux évêques une lettre pour les instruire de ses motifs: arrivé à Rome, il leur en adressa une seconde qui contenait le désaveu de ses erreurs et sa soumission entière aux décisions de l'église. Cet homme si inconstant dans la foi, parut bientôt changer encore de sentiments. On intercepta quelques lettres qu'il écrivait à des personnes suspectes, et on acquit par

leur lecture, la preuve que son retour n'était rien moins que sincère; en conséquence il fut arrêté et enfermé au château Saint-Ange, où il mourut au bout de quelques mois, en septembre 1624, après avoir donné tous les signes apparents d'un véritable repentir. Son procès ayant été continué, après sa mort, par l'inquisition, il fut déclaré convaincu d'hérésie, et son corps déterré et brûlé au champ de Flore. On trouve les pièces de cette procédure dans l'*Histoire de l'inquisition*, par Limborch. Les ouvrages de Dominis sont: I. *De Radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, in-4°. Ce traité est rare et curieux: il l'avait composé pendant qu'il professait la philosophie à Padoue, et ce fut Jean Bartole, l'un de ses élèves, qui le publia, long temps après, avec sa permission. C'est dans cet ouvrage que le phénomène de l'arc-en-ciel se trouve expliqué pour la première fois. Newton, dans son traité d'optique, rabaisse Descartes pour faire honneur à Dominis; mais Boscovich et Tiraboschi, dont le témoignage ne peut être suspect, avouent que Dominis a pu mettre Descartes sur la voie de cette découverte; mais que c'est lui qui doit en être regardé comme le véritable auteur. Ils ajoutent même que les nombreuses erreurs répandues dans le livre de Dominis montrent qu'il n'était pas très savant dans la physique, ni dans les mathématiques. II. *De Republicâ ecclesiasticâ, libri X*, Londres, 1617 et 1620, 2 vol. in-fol°.; Francfort, 1658, 3 vol. in-fol°. Cet ouvrage, qui a fait tant de bruit au moment de sa publication, est oublié aujourd'hui (*V.* COEFFETEAU). III. *Predica fatta nella capella delli mercieri in Londra*, 1617, in-16, très rare. IV. *Scogli del Cristiano naufragio quali va scopendo la santa chiesa*, 1618, in-12, traduit en français par un anonyme, la Rochelle, 1618, in-8°. Dominis est encore l'éditeur de l'*Histoire du concile de Trente*, de frà Paolo (*V.* SARPI), et il en a traduit quatre livres en latin. W—s.

DOMITIA-LEPIDA. *Voy.* AGRIPPINE, fille de Germanicus.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, mis à mort sous l'empire de Néron, avait épousé Lucius Ælius Lamia. Domitien, n'étant encore que césar, l'enleva à son mari. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il lui donna le titre d'auguste. Suétone nous apprend qu'elle eut un fils dont on ignore le nom, et les médailles de cette princesse en font mention; il y est représenté enfant, assis sur un globe entouré de sept étoiles. Il paraît qu'il mourut fort jeune. Domitia avait les mœurs déréglées; elle vivait publiquement avec l'histrion Pâris, et se vantait elle-même de ses débauches. Elle fut répudiée, et rentra quelque temps après dans les bonnes grâces de Domitien; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Ce prince ayant conçu le projet de la faire mourir, Domitia, instruite qu'elle était portée sur une liste de proscription, prévint l'empereur et forma la conspiration qui causa sa mort (*V.* DOMITIEN). Il paraît, par une inscription publiée par M. E. Q. Visconti, dans le Musée Pio-Clementin, que Domitia vécut assez long-temps après la mort de son mari, et que deux de ses affranchis lui érigèrent un temple. Elle fut accusée d'entretenir un commerce incestueux avec Titus son beau frère; mais l'histoire la justifie. Les médailles latines de cette princesse sont plus rares que les grecques. Il existe des pièces modernes dont il faut se défier. T—N.

DOMITIANUS (Lucius-Domitius), est un tyran dont nous ne trouvons le nom que dans Trebellius-Pollion et Zozime; encore n'est-il pas certain que ce soit le même dont fassent mention ces deux auteurs. Pollion nous apprend que Domitianus, homme d'une grande valeur, était général d'Auréole, qui se fit associer à l'empire par Gallien; qu'il prétendait tirer son origine de l'empereur Domitien et de Domitille; et que ce fut lui qui défit les deux Macriens qu'on avait revêtus de la pourpre en Orient. Pollion se borne à ce court récit, et ne dit nulle part que Domitianus fut créé Auguste. Zozime, au contraire, met au nombre des chefs qui se révoltèrent sous Aurélien, et dont celui-ci se débarrassa promptement, un tyran qu'il appelle Domitius Domitianus; mais il ne dit rien de plus. Les monuments qui pourraient fixer notre incertitude semblent l'augmenter encore. Nous avons des médailles de Domitianus, grecques et latines, les unes et les autres frappées en Egypte : les latines l'ont été d'après le système monétaire établi par Dioclétien, et elles ont une ressemblance si parfaite pour la forme, le type et la fabrique avec celles de ce prince et de ses collègues, que malgré le silence des historiens, il est incontestable qu'il a existé à cette époque un tyran du nom de Domitianus. Les uns attribuent ces médailles à l'usurpateur dont il est fait mention dans Zozime, et qui se serait soutenu dans sa révolte jusqu'au temps de Dioclétien; mais un prince dont les historiens daignent à peine faire mention, aurait-il pu régner aussi long temps (25 ans au moins), sans qu'on en parlât? D'ailleurs Zozime dit qu'il fut mis à mort par Aurélien. D'autres pensent qu'elles appartiennent à un tyran qui prit la pourpre sous le règne de Dioclétien. Quant aux médailles grecques, leur attribution est plus incertaine. C'est pourtant sur ces monuments que nous établirons notre opinion, parce qu'ils nous semblent propres à jeter quelque jour sur l'époque du règne de ce prince. Lorsque Dioclétien eut pris Alexandrie (vers 296), et fait périr Achilleus, qui lui résista huit mois, il punit les Egyptiens rebelles, les priva du droit de frapper des monnaies grecques, et quitta ensuite cette province. Les monnaies romaines furent alors les seules qui eurent cours en Egypte. Nous pensons que Domitianus ne prit la pourpre qu'après la douzième année du règne de Dioclétien, et long-temps après que celui-ci eût quitté l'Égypte. Pour frapper ses médailles, il fut obligé d'avoir d'abord recours aux matrices romaines qui existaient; et ensuite, pour plaire aux Egyptiens, il leur a vraisemblablement rendu le privilège d'avoir des monnaies grecques. Nous présumons donc que ces deux espèces de médailles appartiennent au même personnage, et que celles de l'Egypte doivent être placées, dans toutes les suites, après celles de Constance-Chlore et de Galère. Ce qui semble encore appuyer cette conjecture, c'est qu'elles n'ont aucun rapport avec les médailles frappées depuis Aurélien jusqu'à Galère, ni par le travail, ni par le module, et qu'il faut nécessairement qu'elles l'ayent été dans un temps éloigné de la fabrication des autres, et où les monnaies grecques étaient hors d'usage. Domitianus y est représenté avec la tête radiée, chose inusitée sur les monnaies d'Egypte: sur les latines il est nommé *L. Domitius Domitianus*, et sur les autres simplement *Domitianus*. Les unes et les autres sont en bronze et fort rares. T—n.

DOMITIEN (Titus-Flavius-Sabinus), second fils de l'empereur Vespasien et de Flavia Dumitilla, naquit à Rome, l'an 803, ou 51 de l'ere chrétienne. Il était frère de Titus, et fut l'égal des Néron, des Caligula, des Commode et des Héliogabale en folies et en cruautés. Naturellement timide et lâche, mais ambitieux et méchant, il se montra insolent et audacieux à l'égard de son père. Vespasien lui écrivit qu'il le remerciait de ce qu'il lui permettait d'être empereur. A sa mort il prétendit être appelé à partager l'empire : il ne cessa de tendre secrètement et publiquement des embûches à son frère, et de le décrier : on l'accusa d'avoir avancé sa mort par le poison. Successeur de Titus, l'an 81, il eut la vanité de prendre à la fois tous les titres qui n'avaient été donnés que les uns après les autres aux empereurs ses prédécesseurs. Cependant les commencements de son règne s'annoncèrent bien ; il fit des lois sages, et exerça avec applaudissement les fonctions de censeur. Au rapport d'Ammien-Marcellin, il défendit sous les peines les plus sévères de faire des eunuques. Il était libéral et désintéressé ; il avait ou il affectait tant d'horreur du sang, qu'il défendit d'immoler des bœufs ou d'autres animaux (1). Mais dès la seconde année son naturel sanguinaire se déclara ; il fit mettre à mort Flavius-Sabinus, son proche parent, parce que le crieur public l'avait, par une méprise, proclamé empereur, dans l'assemblée du peuple, au lieu de le proclamer consul. Suivant un auteur ce fut surtout par jalousie de ce que Sabinus avait épousé Julie fille de Titus. Sans être guerrier, Domitien avait l'ambition des victoires et des triomphes ; il attaqua les Cattes, peuple l'un des plus belliqueux de la Germanie ; ravagea une partie de leurs terres, fit prisonniers quelques paysans, et revint à Rome en conquérant. Le sénat lui décerna un triomphe où l'on vit son char précédé d'une multitude d'esclaves qu'il avait achetés, et fait habiller en germains. Il prenait chaque année le titre d'*imperator* pour de prétendues victoires ; il le prit plus de vingt fois pendant son règne. La guerre la plus considérable qu'il eut à soutenir fut contre les Daces. (*Voy.* Décébale.) Après un traité honteux, par lequel on lui imposait un tribut annuel, Domitien écrivit au sénat qu'il avait enfin subjugué les Daces, et envoya à Rome les ambassadeurs de Décébale, avec une lettre supposée de ce prince qui se reconnaissait vaincu ; le sénat en conséquence lui décerna un triomphe. Ainsi il triompha des Daces dont il s'était rendu tributaire, et des Marcomans qui l'avaient battu. Pline le jeune dit à ce sujet, que les triomphes de Domitien étaient des indices sûrs de quelques avantages notables remportés sur lui par les ennemis : dans la vérité, aucun règne n'avait été marqué par autant de désastres et de défaites. Tacite dit qu'en Mésie, en Dacie, en Germanie, en Pannonie on avait perdu des armées par la témérité ou la lâcheté des généraux. Un seul homme, Julius Agricola, soutenait la gloire des armes romaines, depuis huit années, par une suite de victoires dans la Grande-Bretagne, dont il fit la conquête. Domitien en fut humilié et jaloux ; cependant, à son retour, il lui fit décerner par le sénat les ornements du triomphe. (*V.* Agricola.

(1) C'est à cette époque que, suivant quelques historiens, Domitien s'enfermait tous les jours, seul, pendant une heure, et l'employait à attraper des mouches et à les percer d'un stilet très aigu, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, à qui on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre assez plaisamment : « Pas » même une mouche. »

Pendant ces guerres, qui occupèrent plusieurs années du règne de Domitien, Rome et l'Italie étaient en proie aux cruautés que l'empereur y exerçait lui-même; ses agents étaient les délateurs : ils ne furent jamais plus nombreux ni plus encouragés : leur personne était sacrée et inviolable. Domitien voulut avoir l'horoscope des citoyens les plus considérables; cette fantaisie coûta la vie à plusieurs. La popularité et l'obscurité faisaient également ombrage à ce prince soupçonneux et capricieux. Sa cruauté atteignait des hommes de toutes les classes : il y mettait du raffinement, il y joignait l'insulte. Parmi ses victimes on compta alors Aretinus Clemens, consulaire, qui avait été son ami et l'un des instruments de sa tyrannie; Ælius Lamia dont il avait enlevé la femme (*Voy.* Domitia Longina); Civicus Céréalis, proconsul d'Asie; Salvius Coccéianus, pour avoir célébré le jour de la naissance de l'empereur Othon son oncle, etc. Les richesses étaient un crime comme les talents et les vertus. Domitien, pour réparer l'épuisement causé au trésor public par les dépenses immenses qu'il avait faites en bâtiments, en jeux, en spectacles, en augmentation de paye pour ses soldats, s'emparait des biens des morts et des vivants, dès qu'on était accusé d'avoir parlé contre la majesté du prince, ou dès qu'on était dénoncé pour avoir dit avant de mourir que l'empereur était son héritier. Ce n'était pas seulement dans Rome et dans l'Italie que ses agents exerçaient leur rapacité; ils l'étendaient aux provinces. En Afrique les Nasamons ne pouvant plus supporter le fardeau des taxes et des exactions se révoltèrent, prirent les armes et attaquèrent Flaccus gouverneur de Numidie. Ce général rallia bientôt de grandes forces contre eux, les surprit et les extermina. Nouveau sujet de triomphe pour Domitien; ce n'était plus un mortel. Vers ce temps il prit sérieusement le titre de seigneur et de dieu. Il dicta lui-même à l'un de ses secrétaires une lettre qui commençait par ces mots : *notre seigneur et notre dieu ordonne*, etc. Il fut statué d'après cela qu'on ne lui donnerait pas d'autre nom en lui parlant ou en lui écrivant. Il ne permettait pas qu'on lui érigeât, dans le Capitole, des statues qui ne fussent d'or ou d'argent, et d'un poids déterminé; il lui fallut des arcs de triomphe sans nombre. Cet excès de tyrannie produisit la révolte de L. Antonius; il commandait dans la haute Germanie avec deux légions. Comptant sur l'affection de ses soldats, il prit tout à coup le titre d'empereur, fut reconnu par eux et par la plupart des peuples de la Germanie qui, en haine de Domitien, lui promirent de puissants secours. A la nouvelle de cet événement l'empereur se mit en marche à la tête des gardes prétoriennes et des meilleures troupes qui se trouvaient en Italie : tous les sénateurs et la plupart des chevaliers se crurent obligés de l'accompagner. Il fut bientôt informé que l'armée d'Antonius avait été taillée en pièces par Appius Maximus, et qu'il avait été tué. Une crue subite du Rhin s'était opposée à ce que les Germains lui portassent des secours. La révolte d'Antonius fut pour Domitien une occasion, dont il profita, de se livrer sans mesure à ses fureurs sanguinaires; il cherchait partout des complices de la rébellion. A ce sujet, il ordonna tant de morts, qu'il défendit qu'on en tînt registre, et il n'écrivit plus au sénat en envoyant les têtes, qu'il faisait exposer au rostrum auprès de celle d'Antonius. Il choisit des

victimes jusque dans cette compagnie qu'il aurait voulu anéantir toute entière. Ce fut Helvidius le fils, accusé de haute trahison pour avoir composé un poëme allégorique qui paraissait une satyre du divorce de Domitien; et Junius Rusticus, pour avoir fait un livre où il parlait honorablement de Thraséa et de Helvidius. Les ouvrages de ces deux illustres auteurs furent brûlés publiquement. Toutes ces condamnations à mort étaient prononcées par le sénat que Domitien tenait assiégé par des soldats armés, pour lui ôter jusqu'à une ombre de liberté. En haine de la philosophie stoïcienne, dont il croyait voir les disciples dans les illustres victimes que nous venons de nommer, il fit bannir par un décret du sénat tous les philosophes et les savants en général. Epictète et Dion Chrysostôme furent alors obligés de s'éloigner de Rome. Acilius Glabrio, consulaire, était un homme d'une force de corps extraordinaire: Domitien l'obligea de combattre un énorme lion que Glabrio tua, sans même avoir été blessé. Les applaudissements qu'il reçut piquèrent l'empereur, qui le bannit pour un prétendu crime, et le fit périr ensuite comme coupable d'avoir troublé l'état. Il donnait l'effroi de la mort à ceux qu'il épargnait. A l'occasion de jeux qu'il fit célébrer avec une pompe extraordinaire dans le cirque et l'amphithéâtre, il prépara, suivant Dion Cassius, un grand festin auquel il convia les principaux du sénat et des chevaliers. Ils furent reçus à la porte du palais en cérémonie, et conduits dans une salle noire où tout représentait la mort. A la lueur de quelques lampes on distinguait autant de cercueils qu'il y avait de personnes invitées: on y lisait leurs noms. Après avoir long-temps attendu l'exécution d'une sentence qui paraissait prononcée, les conviés virent la porte de la salle s'ouvrir tout à coup, et entrer un grand nombre d'hommes nus, dont les corps étaient noircis, et qui tenaient d'une main une épée nue, et de l'autre une torche allumée. Ils se crurent à leur dernier moment; mais ceux qu'ils prenaient pour leurs bourreaux, après avoir dansé quelque temps autour d'eux, ouvrirent les portes, et dirent à la compagnie que l'empereur lui permettait de se retirer. Enfin, la quatorzième année de son règne, Domitien signala plus en grand sa cruauté par une persécution générale contre les chrétiens; il y eut des milliers de martyrs. Flavius Clémens, cousin-germain de l'empereur et son collègue dans le consulat, qui fut mis à mort à cette époque, parut périr pour la même cause que les chrétiens. Cette année là, qui fut la dernière pour Domitien, ce prince voulant imprimer la terreur dans son palais fit mourir Epaphrodite son affranchi et son secrétaire, qui l'ayant été de Néron avait aidé cet empereur à terminer sa vie, au lieu d'avoir contribué à le défendre. Pour prévenir toute fermentation parmi les troupes, il régla qu'en temps de paix deux légions ne camperaient jamais ensemble. La peur lui fit imaginer, dans les derniers temps de sa vie, de faire revêtir un portique, où il avait coutume de se promener, d'une pierre polie qui réfléchissait à ses yeux tout ce qui se faisait derrière lui: toutes ces précautions ne purent le sauver. Il se forma une conspiration dans l'intérieur de son palais où il faisait tout trembler. L'impératrice se mit à la tête des conjurés. Etienne, son intendant, affranchi de Domitilla veuve de Clemens, se chargea de porter le premier coup. Introduit dans la chambre de l'empereur, comme pour

lui faire quelque révélation, il le frappa d'un poignard. Domitien, qui était très vigoureux, se défendit contre son assassin ; mais d'autres affranchis et des officiers de la chambre l'achevèrent en le perçant de sept coups, le 18 septembre de l'an 96. Ainsi périt cet empereur, à l'âge de près de quarante-cinq ans, après un règne de quinze ans et cinq jours, ne laissant point d'enfants de Domitia Longina sa femme. Il fut le dernier des empereurs appelés les douze césars. Nous n'avons parlé que des folies et des cruautés de Domitien : ses mœurs ne furent pas moins révoltantes. Il se flétrit par les incestes et les dissolutions les plus honteuses, lui qui avait prononcé la peine de mort contre l'adultère, et qui avait condamné au dernier supplice des Vestales, entre autres Cornélie dont le crime n'était pas prouvé. On connaît la satire où Juvénal appelle Domitien le Néron chauve. Il était chauve, en effet, et en était humilié. Il ressemblait à Néron par les folies et les fureurs ; mais il tenait de Tibère par sa cruauté souvent sombre et réfléchie, et par sa perfide dissimulation. Tibère était l'objet de ses affections : il ne lisait autre chose que ses commentaires et ses mémoires historiques. Domitien n'avait point cultivé les lettres ; cependant il ne parlait pas sans quelqu'élégance, et l'on a conservé de lui quelques mots heureux. Il était très habile à tirer de l'arc. Son goût le plus noble fut pour l'architecture. Il employa des sommes immenses à élever des monuments publics et des palais pour lui. Il fit reconstruire, avec une pompe extraordinaire, le Capitole qui avait été la proie des flammes, et des bibliothèques incendiées sous les règnes précédents. Il alla même, à cet égard, jusqu'à faire chercher de tous côtés des livres, et envoyer des savants à la fameuse bibliothèque d'Alexandrie pour y faire copier ou corriger des textes (1). Q. R—Y.

DOMITIEN (LUCIUS-DOMITIUS). *Voy*. DOMITIANUS.

DOMITILLE (FLAVIA-DOMITILLA.) était femme de l'empereur Vespasien. Il paraît qu'elle n'était pas née d'une condition libre et qu'elle avait été maîtresse de Statilius Capella, chevalier romain ; mais elle fut ensuite reconnue citoyenne romaine par un jugement public, comme fille de Flavius Libéralis, qui n'était que simple greffier d'un questeur. Elle donna à Vespasien deux fils, Titus et Domitien, et une fille qui porta son nom. Elle mourut ainsi que sa fille avant que Vespasien fut parvenu à l'empire ; néanmoins on lui décerna le titre d'*auguste*, on lui accorda les honneurs divins, et on nomma des prêtresses pour desservir son temple. C'est la première femme morte dans la condition privée à laquelle on ait donné le titre d'*auguste*. On ignore si c'est Titus ou Vespasien lui-même qui le lui accorda. Parmi les médailles de Domitille, qui sont d'ailleurs fort rares, il en existe quelques-unes que Titus fit frapper après sa mort, et que les antiquaires attribuent à Domitille, fille de Vespasien. C'est l'opinion d'Eckhel. — DOMITILLE, fille de Vespasien et de la précédente, perdit sa mère avant l'avénement de Vespasien au trône. Elle fut mariée à Titus Flavius Clémens, dont elle

(1) Il nous reste un grand nombre de médailles de Domitien, tant grecques que romaines. Ses victoires sur les Sarmates, les Germains et les Daces, le rétablissement du Capitole brûlé sous Titus, et surtout les jeux séculaires qu'il fit célébrer l'an 88 de J.-C., offrent des types intéressants. Les légendes sont peu variées, elles font presque constamment mention de son consulat et de sa puissance tribunitienne ; il y est nommé, sur les dernières, consul pour la dix-septième fois, et *imperator* pour la vingt-deuxième. T—N.

eut deux fils, auxquels elle donna les noms de Vespasien et de Domitien. Cette princesse eut un moment l'espoir que ces deux fils régneraient à Rome, Domitien leur oncle ayant eu le projet de les adopter, mais on ignore entièrement quel fut leur sort. Leur mère vit périr son mari par l'ordre tyrannique de l'empereur, et ne voulut jamais en épouser un autre, malgré ses vives instances. Elle fut elle-même reléguée dans l'île de Pandataire, parce qu'elle suivait la religion chrétienne. Titus fit frapper des médailles en sa mémoire; elles sont en bronze. — On lit dans les martyrologes le nom d'une Ste. Domitille, confondue avec celle-ci par quelques auteurs, et que d'autres croient sœur de T. Flavius Clémens. T—n.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius), romain de la noble maison Domitia, eut de cette fierté et de cette âpreté qui en faisaient le caractère. Il fut consul l'an de Rome 630, et eut des succès brillants dans la Gaule transalpine, où il fit la guerre. L'année de son consulat étant expirée, il conserva, en qualité de proconsul, l'armée qu'il commandait pour faire tête aux Allobroges, dont les forces considérables étaient encore augmentées par les secours puissants des Arverniens, guidés par Bituitus leur roi. Domitius les vainquit après un long combat. Des éléphants de guerre, qu'il avait dans son armée, firent beaucoup pour la victoire. Par leur figure inconnue aux ennemis et par leur masse, ils mirent l'effroi et le désordre dans leurs bataillons. Les Romains tuèrent vingt mille hommes, et firent trois mille prisonniers. Ces deux peuples de la Gaule furent battus de nouveau par Fabius, qui avait succédé à Domitius dans le consulat. Le roi Bituitus, forcé de demander la paix, crut qu'il devait plutôt s'adresser pour l'obtenir au consul qu'au proconsul. Domitius qui ambitionnait le titre de pacificateur de la Gaule, que Fabius semblait avoir avec le surnom d'*Allobrogicus*, prit un parti peu délicat pour satisfaire son ressentiment. Il invita Bituitus à venir le trouver dans son camp, comme pour traiter avec lui d'affaires importantes. Ce prince qui, ayant posé les armes, croyait n'avoir plus rien à craindre, se présenta avec la simplicité d'un Gaulois. Domitius, après l'avoir accueilli d'une manière hospitalière, l'engagea à se rendre à Rome pour faire satisfaction au sénat. Sur le refus du roi, le proconsul le fit charger de fers, et conduire à Rome par mer. Les choses étant arrangées dans les Gaules, Domitius y fit construire un grand chemin qui porta son nom. Il fit aussi élever en pierre un trophée, qu'il orna des dépouilles de l'ennemi. Il parcourut ensuite la province, monté sur un éléphant et suivi de ses soldats, comme dans un triomphe. Ce fut à Rome qu'il jouit dans tout son éclat de la pompe triomphale. Élu censeur en 637 avec Cæcilius Metellus Dalmaticus, ils exercèrent cette magistrature avec une sévérité peu commune : trente-deux sénateurs furent expulsés du sénat. L'histoire ne dit pas ce que Domitius fit dans la suite, et dans quel temps il mourut. Q—R—y.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius), fils de Lucius Domitius, consulaire arrogant et farouche, épousa Agrippine seconde, qui lui donna Néron. Racine a dit :

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.

Cneius Domitius avait une humeur qui allait jusqu'à la cruauté. Jeune encore, s'il faut en croire Suétone, et se trou-

Google

vant dans l'orient avec Caligula, il tua un de ses affranchis, parce qu'il refusait de boire outre mesure. Dans un bourg auprès de la voie Appienne, il écrasa volontairement un enfant qui se trouva sur le passage de sa voiture. A Rome, il arracha l'œil d'un chevalier romain qui lui parlait trop vivement. Étant préteur, il priva les vainqueurs à la course du prix qui leur était dû. Après avoir été consul, vers la fin du règne de Tibère, il fut accusé de haute trahison, d'adultère et d'inceste avec Domitia Lépida, sa sœur. Il échappa à la condamnation par la mort de l'empereur et le changement de circonstances. Il se connaissait et connaissait sa femme. Suivant Suétone, il répondit aux félicitations de ses amis sur la naissance de Néron, « que d'Agrippine et de lui il ne pouvait naître que quelque chose de détestable et de funeste. » Il mourut d'hydropisie sous le règne de Caligula.

Q—R—Y.

DOMITIUS. *Voy.* AFER.

DOMITIUS MARSUS. *Voy.* MARSUS.

DOMMERICH (JEAN-CHRISTOPHE), théologien et littérateur allemand, né à Buckebourg, en 1723, a été recteur des écoles à Wolfenbuttel et professeur de philosophie à Helmstadt; il mourut le 28 mai 1767. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, en latin et en allemand sur différents sujets de littérature; il s'est attaché en particulier à ceux qui avaient rapport à l'enseignement. Nous avons remarqué les suivants : I. *De aurium judicio ad styli Romani scientiam admodùm necessario*, Lemgo, 1746, in-4°.; II. *Logica in usum lectionum suarum edita*, ibid. 1749, in-8°.; III. *De scholis veterum, earumque cum hodiernis analogiâ*, Wolfenbultel, 1749, in-4°.; IV. *De officiis principis circa scholas*, ibid., eod., in-4°.; V. *De officiis scholarum ergà principem*, ibid., eod., in-4°.; VI. *Historia scholæ Wolfenbuttel.*, en trois parties, Wolfenbuttel, 1750, 1751, in-4°.; VII. *Ad historiam Schaumburgensem ex Bibliothecâ Wolfenbuttelanâ analecta*, ibidem, 1755, in-4°.; VIII. *Ad Statii Achilleida ex membranis bibliothecæ suæ anecdota*, ibid., 1758, in-4°.; IX. *Hermiæ philosophi irrisio gentilium philosophorum, cum annotationibus Wolfii*, etc., Halle, 1794, in-4°. Les ouvrages suivants sont en allemand : X. *Preuve que les sciences mathématiques sont nécessaires à l'orateur chretien*, Lemgo, 1745, in-8°.; XI. *Principes de la véritable éloquence, à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1750, in-8°., 2e. édition. XII. *Principes de poésie allemande pour les écoles*, Brunswic, 1758, in-8°.; XIII. *Abrégé de la théologie*, aussi pour les écoles, Halle et Helmstadt, 1759, in-8°.; XIV. *La mnémonique et la heuristique* (1) *considérées d'après leurs premiers principes*, ibid., 1765, in-8°.

G—Y.

DOMNA-JULIA, *Voy.* JULIA.

DOMNIZO ou DONIZO, moine du monastère de Canossa, sur le territoire de Reggio, vivait au commencement du 12e. siècle. Il a écrit la *Vie de Mathilde*, comtesse de Toscane (*V.* MATHILDE), en vers latins, hexamètres et presque tous léonins. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois, par les soins de Sébastien Tegnagel, dans son *Monumentorum veterum sylloge*, Ingolstadt, 1612, in-4°. Leibnitz en publia une nouvelle édition revue sur un manuscrit de Rome, dans ses *scriptores Brunswicenses*, tom. I, pag. 629; enfin Mura-

(1) Art d'écouter, d'après le mot allemand *hoeren*.

tori l'inséra avec d'autres corrections et des additions dans ses *Italici scriptores præcipui*, tom. V, pag. 535. L'ouvrage de Domnizo a été mis en prose par un anonyme, et cette espèce de traduction se trouve dans les deux derniers recueils cités. Le style de Domnizo se ressent du temps où il écrivait; mais il est assez exact et judicieux, ne rapportant guère que ce qui s'était passé sous ses yeux, et Baronius s'est souvent appuyé de son témoignage. Il avait composé d'autres ouvrages, un, entre autres, en faveur des prétentions des papes contre la cour d'Allemagne; on croit qu'il les détruisit lui-même peu avant sa mort. W—s.

DOMNUS. *Voy*. DONUS.

DOMSELAAR (TOBIE VAN), s'est occupé des annales de la ville d'Amsterdam, plutôt en compilateur qu'en historien. Il a accompagné l'opuscule d'Arnold Montanus, intitulé: *Description des premiers Habitants du pays d'Amstel*, d'un récit de la vie et des hauts faits des seigneurs d'Amstel, et en particulier des détails de l'assassinat du comte de Hollande Florent V, par Gerard de Velsen, etc., Amsterdam, 1664, in-12. Gaspar Commelin a employé une partie de ses matériaux dans son *Histoire de la Ville d'Amsterdam*, 1694, in-fol. M—ON.

DONADO (HERNAND-ADRIEN), peintre et religieux des Carmes-Déchaussés de Cordoue. Pacheco dans son *Histoire des Peintres*, le place au rang des plus fameux artistes, et Palomino Velasco souscrit à ces éloges en citant une *Madeleine pénitente* qui, dit-il, pourrait être du Titien. Ce tableau fut fait pour le couvent de Donado, ainsi qu'un *crucifiement*, figures demi-nature, et la plupart de ses ouvrages. Tout habile qu'était Donado il connaissait si peu ses talents, que ses amis eux-mêmes parvenaient avec peine à l'empêcher de gâter ou déchirer les ouvrages qu'il venait de finir. Il mourut très âgé, dans son couvent, en 1630. Ses tableaux tiennent de la manière de Raphaël Sadeler, avec qui, dit Palomino, il était extrêmement lié. Cette dernière assertion, reproduite dans un Dictionnaire, paraît inexacte, puisque Sadeler ne voyagea point en Espagne; il faut sans doute l'entendre de l'affection qu'avait Donado pour les ouvrages de Sadeler. D—T.

DONALD Ier., roi d'Ecosse, fut un prince vertueux, qui, par la sagesse de son gouvernement, maintint l'état en paix; il ne cessa néanmoins d'exercer ses sujets aux armes. Il fut le premier roi d'Ecosse qui embrassa la religion chrétienne en 187; mais il ne put malgré ses efforts parvenir à déraciner le paganisme. De son temps, l'empereur Septime-Sévère vint en Bretagne avec des forces plus considérables que celles que les généraux romains avaient précédemment amenées dans cette île. Les Pictes et les Ecossais se retirèrent dans leurs forteresses, et n'étant pas assez forts pour livrer bataille aux Romains, ils les harcelèrent de toutes les manières. Forcé par l'empereur romain dans sa retraite, Donald conclut la paix avec lui, et mourut en 216, la 21e. année de son règne. — DONALD II, dans le 3e. siècle, mourut la 1re. année de son règne, des blessures qu'il reçut dans une bataille contre Donald, prince des îles Hebudes, qui lui succéda. — DONALD III régna en tyran: il fut tué la 5e. année de son règne, en 260. — DONALD IV, prince pieux, accueillit les enfants et les parents d'Ethelred, roi de Northumberland, leur prêta des troupes pour recouvrer leur pays, et y envoya des prédicateurs pour y ré-

pandre la foi. Il mourut vers 647. — Donald V, prince voluptueux, suivit aveuglément ses passions; ce qui fut cause que les Pictes invitèrent les Bretons à se joindre à eux pour faire la guerre aux Ecossais. Donald vainquit ses ennemis sur les bords de la rivière Jedd, passa la Tweed, reprit Berwick dont les Anglais s'étaient emparés, et enleva leurs vaisseaux. Les Anglais vinrent attaquer pendant la nuit les Ecossais livrés au sommeil, les défirent, prirent leur roi, et poursuivant leur avantage, s'emparèrent d'une partie de l'Ecosse. Donald, de retour dans son royaume, ne changea pas de conduite. Les grands qui ne voulaient pas que l'état éprouvât des pertes plus considérables, arrêtèrent le roi et le renfermèrent dans une prison, où l'on dit qu'il s'ôta la vie. D'autres historiens prétendent qu'après s'être distingué par ses hauts faits, il mourut en 8 8. — Donald VI, fut un prince pacifique, et néanmoins brave, chercha à maintenir la discipline parmi ses soldats, et vint au secours d'Alfred contre les Danois. Les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu où il mourut; les uns disent que ce fut à Forresse, dans le nord de l'Ecosse, où il allait pour appaiser des dissentions survenues dans ces contrées; d'autres, que ce fut en 903, dans le Northumberland, où il était à surveiller les mouvements des Danois. Il laissa un souvenir glorieux chez ses contemporains. — Donald VII, ou Duncan Ier., n'étant encore que gouverneur du Cumberland, fut fidèle aux Anglais contre les Danois : parvenu au trône, il gouverna avec beaucoup d'équité. Son règne fut très orageux : tandis que des dissensions déchiraient l'état au-dedans, les Norwégiens, conduits par Suenon, effectuèrent une descente, et poursuivirent les Ecossais jusqu'à Perth. Ceux-ci venaient, par une ruse, de se débarrasser des Danois, quand de nouvelles hordes vinrent porter l'alarme sur les côtes : Banquo, thane de Lochaber, les extermina, et fit leur chef prisonnier. Les Danois, dégoûtés des mauvais succès de leurs attaques, jurèrent solennellement de ne plus venir en Ecosse comme ennemis. A peine la paix était-elle faite, que Macbeth, dont l'ambition avait été excitée par des songes et des prédictions, dressa des embûches au roi, le tua et s'empara du trône en 1040. — Donald VIII, surnommé *Banus* (le Blanc), fils de Donald VII, et frère de Malcolm III, s'était enfui aux Hébudes durant la tyrannie de Macbeth, et avait promis à Magnus, roi de Norwége, de lui donner toutes les îles de l'Ecosse, s'il l'aidait à monter sur le trône d'Ecosse, dont il s'empara au préjudice des fils de Malcolm, sous prétexte qu'ils étaient trop jeunes. L'abandon de ces îles, et des donations de biens qu'il fit à des Anglais fugitifs, soulevèrent contre lui la noblesse : il fut chassé au bout de six mois. La sévérité du successeur qu'on lui avait donné le fit rappeler; mais les Anglais et les Norwégiens étant venus attaquer l'Ecosse, et Donald ne leur opposant aucune résistance, ses sujets, exaspérés de nouveau contre lui, appelèrent Edgard, fils de Malcolm, qui était en Angleterre, et qui arriva avec des troupes que lui fournit Guillaume le Roux. Donald, abandonné par les siens, fut pris dans sa fuite et mené à Edgard, qui le fit jeter dans une prison où il mourut en 1098, après avoir en tout régné trois ans. E—s.

DONAT, évêque de Cases-Noires en Numidie, est regardé comme le chef du schisme des donatistes, qui commen-



ça l'an 305, troubla l'église pendant plus d'un siècle, épuisa, dit Pluquet, la patience de trois empereurs, et remplit l'Afrique de calamités et d'horreurs. Pendant la persécution de Dioclétien, la crainte des tourments et de la mort avait porté plusieurs chrétiens à livrer les livres saints pour être brûlés : on les nomma *traditeurs*. Les canons de l'église preserivaient une pénitence publique aux traditeurs repentants, et autorisaient les évêques à user d'indulgence avec eux. Il paraît que le nombre des traditeurs fut très grand en Afrique. Mensurius, évêque de Carthage, reçut à la communion et rétablit dans leurs fonctions des prêtres et des évêques qui avaient livré les saintes écritures. Donat s'éleva, avec une affectation hypocrite, contre ce qu'il appelait la violation de la discipline. Il refusa de communiquer avec Mensurius et avec Cécilien, son diacre, sous prétexte qu'ils étaient unis de communion avec des traditeurs pénitents. Ses intrigues et ses clameurs grossirent son parti. Un concile assemblé, l'an 305, à Cirthe en Numidie, examina cette affaire, qui fut jugée en faveur de l'évêque de Carthage. Ce dernier mourut l'an 311, et Cécilien lui succéda. Une femme riche et puissante, nommée Lucille, avait voué à Cécilien une haine implacable, parce qu'il l'avait blâmée de rendre tous les matins un culte illusoire à un saint inconnu. Elle se réunit à deux prêtres, nommés Botrus et Célestius, qui avaient aspiré au siége de Carthage, et à Donat de Cases-Noires, pour faire casser l'ordination de Cécilien; ils l'arguaient de nullité, ayant été faite par Félix, évêque d'Aptunge, qui, pendant la persécution, avait eu la faiblesse de livrer les vases de l'église et les livres saints. Les évêques de Numidie, réunis à Carthage au nombre de soixante-dix, déclarèrent le siége vacant, et ordonnèrent un nommé Majorin, domestique de Lucille. Donat se mit alors à célébrer les saints mystères à Carthage dans des chapelles domestiques. Ses partisans l'imitèrent, et, séduisant ceux qui avaient la garde des trésors de la grande église, ils enlevèrent les vases et les ornements les plus précieux. « La vengeance, dit S. Optat, fut la mère du » schisme, l'ambition en fut la nour» rice, et la cupidité se chargea d'en » prendre la défense. » Bientôt le schisme étendit ses ravages. Donat et ses partisans écrivirent à toutes les églises contre Cécilien; les esprits s'échauffèrent, et des troubles éclatèrent en Afrique. Constantin, qui, depuis la mort de Maxence, régnait sur cette province, ordonna au proconsul et au préfet du prétoire de travailler à rétablir la paix dans l'église. Cécilien se rendit à Rome, l'an 313, avec dix évêques de son parti, et Donat de Cases-Noires l'y suivit avec dix évêques du parti de Majorin. Le pape Miltiade assembla un concile composé des évêques d'Italie et des Gaules. Les accusateurs de Cécilien ne purent prouver aucun des crimes qu'ils lui imputaient, et l'accusé fut déclaré innocent. Donat prétendit que le concile avait jugé avec précipitation et sans être suffisamment informé. Constantin fit assembler à Arles, l'an 314, un concile plus nombreux. Cécilien fut encore déclaré innocent. Alors Donat et son parti demandèrent que l'empereur jugeât lui-même cette affaire. Constantin consentit à la revoir. Cécilien fut de nouveau reconnu innocent, et Donat condamné comme calomniateur. De retour en Afrique, il reçut la sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Miltiade. On ignore l'époque de sa mort.

— Un autre DONAT, qu'il ne faut pas confondre avec Donat de Cases-Noires, fut élu évêque schismatique de Carthage, en 316, après la mort de Majorin. C'était, dit Optat de Milève, un homme éloquent et savant, recommandable par ses bonnes mœurs, et surtout par son désintéressement; mais son orgueil ternit l'éclat de ses vertus. Il soutint le schisme par son autorité et par ses écrits, séduisit beaucoup de monde, et devint l'idole de son parti, auquel il donna la direction et le mouvement qu'il voulut. Ce prélat fougueux affectait de mépriser les magistrats et l'empereur même. Les schismatiques, qui avaient pris le nom de leur chef, imitant son orgueil, se crurent nés pour commander au genre humain. Constantin, qui haïssait ces sectaires dangereux, confisqua leurs églises, et les réunit à ses domaines. Les donatistes, furieux, chassèrent les catholiques de leurs temples, et prirent les armes pour contenir et étendre leur parti. On les appela *Agnostiques*, ou *combattants*, parce qu'ils se disaient soldats de J.-C. contre le diable. Ils parcouraient les campagnes, rodant autour des maisons des paysans (appelées *cellæ*), ce qui leur fit donner le nom de *Circoncellions* (*circum cellas*). Ces fanatiques n'étaient armés que de bâtons, parce que J.-C. avait défendu l'usage de l'épée au premier des apôtres : ils appelaient ces bâtons *des Israélites*. Suivis de cette redoutable milice, composée de paysans grossiers et sans lettres, les évêques donatistes portaient partout le meurtre et la désolation; ils brisaient les os des catholiques, et quand ils voulaient faire miséricorde, ils assommaient d'un seul coup. Après la mort de Constantin, Constant envoya Paul et Macaire en Afrique. Les circoncellions les attaquèrent : ils combattirent avec acharnement les troupes romaines; mais enfin, ils furent vaincus, dispersés et traités avec beaucoup de rigueur. Les schismatiques crièrent à la persécution, et publièrent que Donat avait été précipité dans un puits, et Marculphe du haut d'un rocher. Marculphe et Donat, quoique vivants, furent honorés comme martyrs, et la gloire de verser leur sang pour l'hérésie devint la passion dominante des circoncellions : tantôt ils attaquaient les païens au milieu de leurs fêtes, pour se faire tuer; tantôt ils donnaient leur argent pour acheter la gloire du martyre, et forçaient ceux qu'ils rencontraient de leur donner la mort, sous peine, s'ils s'y refusaient, d'être massacrés à l'instant. On lit dans Théodoret, que les catholiques se servaient d'une ruse pieuse pour ne pas répandre le sang de ces misérables frénétiques. Ils exigeaient d'eux, avant tout, qu'ils se laissassent lier : alors ils les frappaient jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bon sens, et par ce moyen plusieurs furent guéris de leur aveugle fureur. On en voyait d'autres allumer des bûchers, s'élancer avec force et mourir dans les flammes; des hommes et des femmes ayant employé un certain temps à acquérir de l'embonpoint, se regardaient ensuite comme des victimes engraissées pour le sacrifice, et se précipitaient du haut des rochers dans les fleuves ou dans les précipices. Le peuple honorait leurs cadavres, et célébrait, tous les ans, le jour de leur mort comme une fête. Les donatistes prétendaient, suivant S. Augustin, que l'église de toutes les nations se trouvait renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avait péri dans le reste du monde. Ils rebaptisaient tous ceux qui entraient dans leur parti. Lorsqu'ils s'emparaient d'une église occupée par les catholiques, ils

Digitized by Google

la purifiaient en lavant le pavé, en grattant les murailles, et en brûlant l'autel, qui était construit en bois. Ils envoyèrent successivement à Rome, pour y gouverner l'église, en qualité de chef visible, Boniface de Balles, Eucolpius, Victor de Garbies et Macrobe. Les donatistes ne tardèrent pas à se diviser en différentes sectes connues sous les noms de Claudianistes, de Rogatistes, d'Urbanistes, de Priscianistes et de Maximianistes. Ils sont encore désignés dans l'histoire ecclésiastique, sous les noms de *Montenses*, *Campites* et *Rupitæ*, parce qu'ils s'assemblaient à Rome dans une caverne, ou en pleine campagne, ou sous des rochers. Julien, étant parvenu à l'empire, favorisa les donatistes, qui, soutenus par les gouverneurs, devinrent tout puissants en Afrique : presque toutes les églises, dont ils s'emparèrent par la violence, furent rempliesd'hommes, de femmes et d'enfants massacrés. Les évêques schismatiques, réunis au nombre de plus de trois cents, tinrent un concile, et mirent en pénitence des peuples entiers, parce qu'ils ne s'étaient pas séparés des catholiques. Les donatistes, divisés entre eux, se firent une guerre cruelle. L'empereur Honorius ayant donné un édit qui condamnait à mort tous ceux qui seraient convaincus d'avoir troublé les catholiques dans l'exercice de leur culte, la fureur des sectaires redoubla, et aucune église ne fut à l'abri de leurs insultes. L'empereur, par un édit de l'an 412, exila leurs évêques. Aussitôt les donatistes coururent aux armes, massacrèrent les catholiques, en se brûlant et se tuant eux-mêmes; mais bientôt, par sa prudence et par sa sagesse, le comte Marcellin réprima leurs fureurs. Théodose le jeune renouvela les lois d'Honorius contre les donatistes; et il avait affaibli leur parti, lorsque les Vandales, devenus maîtres de l'Afrique, persécutèrent également et les catholiques et les donatistes. Le fanatisme de ces derniers parut se ranimer sous l'empereur Maurice; mais ce prince mit en vigueur les lois portées contre eux; et dès-lors, déportés dans plusieurs coins de l'Afrique, ils ne formèrent plus un parti. Donat était mort en exil l'an 355. (*Voyez* S. Augustin et S. Optat, qui ont beaucoup écrit contre les donatistes; les Mémoires de Tillemont, tome VI; l'Histoire des donatistes, par les frères Ballerini, dans l'appendice aux OEuvres du cardinal Noris, imprimé à Vérone en 1732; et Boniface Collini, sur l'hérésie des donatistes, dans les Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'académie de Bologne, imprimées en 1755).

V—VE.

DONAT (ÆLIUS), grammairien célèbre, naquit au 4e. siècle de notre ère, vers l'an 333, et fut précepteur de S. Jérôme, qui parle avec éloge de ses talents, et de la manière dont il expliquait les comédies de Térence. Indépendamment de ses commentaires sur Virgile et sur le comique latin, Donat a composé un traité purement élémentaire, dans lequel il parcourt successivement *les huit Parties du Discours*, considérées par rapport à la langue latine. Cet ouvrage dirigea long-temps, dans les écoles publiques, l'étude de cette belle langue; et l'on disait alors *un Donat*, comme on a dit depuis *un Tricot*, *un Lallemand*, pour désigner le livre le plus généralement adopté pour l'enseignement du latin. Diomèdes le grammairien en fit tant de cas, qu'il l'ajouta dans la suite à son propre livre sur la grammaire latine. Je ne sais sur quel fondement on a prétendu que les commentaires que Donat avait composés sur Té-

rence et sur Virgile se sont perdus, et que ceux qui portent aujourd'hui son nom, ne sont point son ouvrage. Celui sur Virgile est peu de chose, à la vérité, et ne paraît digne ni de l'auteur commenté, ni de la réputation du grammairien commentateur. Il paraît constant, d'ailleurs, que ce commentaire, mutilé et défiguré par les grammatistes de la basse latinité, n'est point d'Ælius, mais de Claude-Tibère Donat, le même auquel le docte Vossius renvoie la vie de Virgile, dont nous allons parler, et qui avait composé un livre sur tous les noms des dieux, déesses, fleuves, villes, etc., dont il est question dans l'Énéide: Barthius en regrette quelque part vivement la perte. Quant à cette Vie de Virgile, faussement attribuée à notre Donat, c'est un misérable tissu de contes plus absurdes les uns que les autres, et que l'on écarte avec raison, depuis long-temps, de toutes les éditions de ce grand poète. Mais il n'en est point ainsi du commentaire sur Térence: connaissance approfondie et raisonnée de la langue; développement judicieux des diverses parties de l'art; observations justes et quelquefois délicates sur les caractères, l'effet et le but moral des pièces, tout porte ici le cachet d'un maître habituellement exercé à la critique de détail. C'est donc un peu légèrement, peut-être, que l'on a, sur quelques lignes citées par Rufin d'Antioche, communément attribué cet excellent commentaire à Evanthius, autre grammairien célèbre, contemporain de Donat, et dont il nous reste une dissertation savante sur la tragédie et la comédie des anciens, à l'occasion de Térence. Les Traités *de Barbarismo*, et *de octo partibus orationis*, sont un des premiers monuments du bel art de l'imprimerie; et la bibliothèque du roi conserve encore deux planches en bois, et en caractères fixes, qui ont servi à l'impression de l'ouvrage. Le *Commentaire sur Térence* parut pour la première fois à Venise, in-fol., 1473. A—D—R.

DONAT (S.), évêque de Besançon, était fils de Waldelène, duc de la haute Bourgogne, et de Flavie, dont les anciennes chroniques louent la haute naissance, les lumières et la piété. Sa mère avait fait vœu, pendant sa grossesse, si elle avait un fils, de le consacrer à Dieu dans un monastère. Il fut mis, en conséquence, sous la direction de S. Colomban, abbé de Luxeul. Il passa plusieurs années dans le cloître et dans l'exercice des devoirs religieux: à la mort de S. Prothade, il en fut tiré pour être placé sur le siége de Besançon. Il assista comme évêque de cette ville, en 626, au concile de Reims, et en 646 à celui de Challons-sur-Saône. Il porta toute sa vie l'habit religieux, et continua à suivre la règle de S. Colomban. Il est regardé comme le fondateur de l'abbaye de St.-Paul de Besançon. Sa mère étant veuve, se retira au monastère de Jussa-Moutier, qu'elle avait fondé dans la même ville; et à sa prière, S. Donat consentit à rédiger une règle pour les pieuses filles qui y vivaient en ce moment. Suivant les savants auteurs de l'Hist. litt. de la France, on a peu de monuments de ce siècle là qui soient mieux écrits: on y trouve cependant plusieurs expressions forgées: Dom Mabillon l'a insérée dans ses *Annales ordinis S. Benedicti*. Ce savant prélat mourut en 660, et fut inhumé dans une des chapelles de l'abbaye de St.-Paul; une des paroisses de Besançon est placée sous son invocation, et l'on célèbre sa fête dans le diocèse le 7 août. On lui attribue un *Commonitorium*, ou une instruction adressée

aux religieux de St.-Paul et de St.-Etienne; mais des critiques judicieux refusent de l'en regarder comme l'auteur. Cette pièce se trouve dans le *Codex regularum* de Benoît d'Aniane. W—s.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), parce que les Italiens aiment les diminutifs, naquit à Florence en 1383, de parents fort pauvres. Un citoyen généreux lui servit de père, et lui donna un maître de dessin. Bientôt le jeune élève n'eut point d'égal dans cet art; il s'appliqua en même temps à l'architecture et à la perspective, et ne tarda point à étonner sa patrie par son premier essai en sculpture. C'était une annonciation en pierre. Quel dût être l'étonnement de ses contemporains, encore accoutumés aux travaux grossiers des sculpteurs gothiques, quand ils virent, dans la tête de la vierge, l'aimable expression d'une pudeur timide, et des draperies traitées dans la manière des anciens Grecs. Il lui manquait encore la noblesse. Un crucifix en bois, qu'il fit à peu près dans le même temps, tenait plutôt de la nature rustique que de la beauté divine. « Tu » as fait un paysan et non un Dieu, » lui dit un peintre qu'il consulta, et ce mot corrigea la manière de Donatello. La figure qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, représente un vieillard à tête chauve, l'une des quatre dont il décora la tour quarrée qui sert de clocher à l'église de *Santa-Maria de Fiori*. Il fit pour celle de *Saint-Marc in orto*, les statues en bronze, de S. Pierre, S. George et S. Marc. Toutes trois sont belles. La république de Venise, celle de Gênes, plusieurs princes de l'Europe, en offrirent à l'envi des sommes considérables. La figure de S. George, brillante de jeunesse, étonne par l'expression du courage et de la fierté; mais celle de S. Marc est consacrée par un mot de Michel-Ange. Un jour que ce grand homme la considérait, il s'écria: *Marco, perchè non mi parli* (Marc, pourquoi ne me parles-tu pas)? Encouragé par les applaudissements de ses concitoyens, Donatello mit, pour la première fois, son nom à la statue en bronze, de Judith, qui vient de couper la tête d'Holopherne, ouvrage qui était placé dans le sénat. Sa réputation ne resta pas renfermée dans sa patrie; il fut mandé à Padoue, par le sénat de Venise, pour y jeter en bronze la statue d'Erasme Narni, général de la république. Il reçut dans cette ville la qualité de citoyen, et fit dans l'église de Saint-Antoine l'histoire de ce saint, en bas-reliefs. La composition en fut admirée, et Donatello est encore aujourd'hui regardé comme l'un des sculpteurs qui a le mieux entendu ce genre. On voulait le fixer à Padoue. « Il faut, dit-il, » que je retourne dans ma patrie: je » ne reçois ici que des louanges, elles » me feraient négliger mon art, et je » l'aurais bientôt oublié. A Florence, » je serai éperonné par la critique. » Ses talents y furent employés par le célèbre Cosme de Médicis, et sa vieillesse soutenue par les bienfaits de Pierre, fils de ce duc. Il avait toujours été trop désintéressé pour acquérir de la fortune. Il mettait son argent dans un panier attaché au mur de sa chambre. Ses ouvriers et ses amis y puisaient à discrétion. Il mourut en 1466, âgé de quatre-vingt-trois ans. On lui attribue les portes de bronze de la sacristie de St.-Laurent, qui sont ornées de bas-reliefs; mais Baldinucci assure qu'elles sont l'ouvrage de Luc Della Robbia. — Donatello avait un frère qui fut sculpteur comme lui, mais qui n'atteignit ni au

Digitized by Google

même degré de mérite, ni au même degré de réputation. Il fut cependant mandé à Rome en 1431, par le pape Eugène IV, pour faire une des portes de bronze de l'église de Saint-Pierre. Il employa douze ans à cet ouvrage, orné de bas-reliefs en plusieurs compartiments. Un de ses principaux ouvrages est le tombeau de Martin V, dans l'église de Saint-Jean de Latran. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort, on sait seulement qu'il vécut cinquante-cinq ans, et que son prénom était Simon. A—s.

DONATH ou DONETH (M. SAMUEL THÉOPHILE), savant théologien protestant, né en 1724. à Gruna, dans la haute Lusace, exerça les fonctions de pasteur à Dauchritz, dans la même province, où il est mort le 13 février 1777. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il fit paraître sa dissertation *De genuina significatione vocum* Ἀληθινος *et* ἀλήθεια, Leipzig, 1746, in-4°. Il a publié en allemand : I. *Éloge de J. A. A. de Warnsdorf*, Görlitz, 1765, in-4°.; II. *Souvenir de M. J. D. Geissler, premier pasteur à Goerlitz*, ibid., 1768, in-4°.; III. *Recherches sur le vrai lieu du passage de la mer rouge par les enfants d'Israël*, ibid., 1775, in-4°., et quelques autres ouvrages moins importants. Il s'était fort occupé d'un précis de la *Physica sacra* de Scheuchzer, mais sa mort prématurée l'empêcha de le publier. C. M. P.

DONATI (CORSO), chef de parti à Florence, au commencement du quatorzième siècle, était un gentilhomme d'une ancienne famille Guelfe; ses talents lui avaient acquis une haute influence dans les conseils de la république, et sa bravoure avait beaucoup contribué, en 1289, à la victoire de Campaldino sur les Arétins. Sa jalousie contre Vieri des Cerchi, nouveau riche qui lui faisait ombrage, occasionna, en 1300, une guerre civile dans sa patrie. Il se forma un parti composé de tous les hommes en qui les passions des Guelfes avaient conservé leur première force, et de tous ceux qui, attachés à l'aristocratie, étaient l'objet de la jalousie du peuple. On donna aux partisans de Donati le nom de *noirs*, à ceux de Cerchi le nom de *blancs*. Les chefs des deux partis furent exilés en même temps par le Gouvernement de Florence, mais Corso Donati, réfugié auprès du pape Boniface VIII, l'engagea dans ses intérêts. Charles de Valois, appelé en Toscane comme pacificateur, fit rentrer Corso Donati à Florence, assura le triomphe de sa faction, et accabla ses ennemis des châtiments les plus sévères. Cependant Corso Donati avait remporté la victoire dans une république où la jalousie s'attachait toujours au succès. Il se trouva moins puissant après la défaite de ses ennemis qu'il ne l'avait été pendant la lutte. Ceux qu'il avait cru ses plus zélés partisans, ne courant plus de danger, ne voulaient plus recevoir ses ordres. Chaque jour on lui faisait sentir, dans les conseils, le déclin de son crédit. Il voulut se jeter dans l'opposition, et il accusa le gouvernement de vénalité et de dilapidation; mais ses ennemis l'accusèrent à leur tour de prétendre à la tyrannie. Le peuple se détacha de lui; les magistrats le soumirent, en 1308, de rendre compte de sa conduite. Comme il n'osa pas comparaître, il fut condamné par contumace. Ses maisons, où il essaya de se défendre, furent forcées; il fut arrêté dans sa fuite par des soldats mercenaires, et il se déroba au supplice en s'élançant de son cheval et se brisant la tête contre une pierre. S. S—I.

DONATI (Bindo), était fils d'Alessio Donati, gentilhomme Florentin, et l'un des premiers, au rapport de Léon Allacci, qui aient composé des vers en langue toscane. Bindo, héritier du goût de son père pour la poésie, acquit une reputation bien supérieure. Parmi les ouvrages qu'il a composés et qu'on conservait manuscrits dans la bibliothèque Chisi, on trouve une ballade adressée à la comtesse de Bardi, mère du fameux Guido Cavalcante. Les critiques s'appuyent de cette pièce pour prouver que Bindo est antérieur à Calvalcante. Crescimbeni pense que Bindo fut un des élèves de Cino de Pistoie; cependant il convient que sa manière diffère beaucoup de celle de son maître. Son style ne manque ni de correction, ni d'agrément, et on peut le placer au nombre des écrivains du 13e. siècle qui contribuèrent à répandre sur la poésie vulgaire cet éclat dont elle brilla pendant le quatorzième. On s'accorde à placer la mort de Bindo vers l'an 1300. W—s.

DONATI (Forèse), poète florentin, contemporain de Bindo. Ses ouvrages sont restés manuscrits, mais on en trouve des copies dans les principales bibliothèques de l'Italie. Crescimbeni en cite trois qui étaient conservés, l'un dans la bibliothèque Chisi, le second dans la bibliothèque Strozzi et le troisième dans celle des héritiers Redi. On voit par plusieurs de ses sonnets qu'il était ennemi du Dante; c'est donc d'un autre *Forèse* que ce grand poète a parlé dans le 23e. chant de son *Purgatoire*, puisqu'il dit avoir pleuré sa mort. Les ouvrages de Forèse offrent tous les défauts de l'enfance de l'art; le style en est grossier et surchargé de barbarismes. L'auteur n'en a pas moins obtenu une place honorable parmi les poètes de sa patrie, pour avoir tracé la route à ceux qui sont venus après lui. W—s.

DONATI (Antoine), pharmacien de Venise qui vivait vers le commencement du 17me. siècle, entreprit de faire connaître les productions de la mer Adriatique, et publia *Trattato de semplici, pietre, e pesci marini che nascono nel lito di Venezia*, Venise, 1631, in-4°., de 120 pag., avec quelques figures. On y trouve un catalogue des plantes les plus rares qui se trouvent dans les îles qui entourent Venise. Il s'en trouve quelques-unes qui étaient décrites pour la première fois, entre autres l'Apocyn de Venise. Pour l'ordinaire il se contente de rapporter les noms des plantes; mais d'autres fois il y joint des descriptions, des figures en cuivre, et l'exposition de leurs vertus médicales. Rai a copié ce catalogue dans son *Sylloge plantarum Europæarum*. L'ouvrage est terminé par la description de quelques autres objets d'histoire naturelle, qui se trouvent dans la mer Adriatique. Il a publié aussi un traité latin *De Vinaceis*, qui a été traduit en italien par Noto, 1676. — Donati (Marcellus), a publié à Mantoue, sa patrie, en 1569, *De Mechoacanâ liber*, souvent réimprimé. On y trouve l'exposition des vertus médicales de cette racine. Il a été traduit en français par P. Tullet, *de l'admirable vertu de la racine de Mechoacan, proprement nommée Racine de Rhaindice*, Lyon, 1562, in-8°. D—P—s.

DONATI (Alexandre), jésuite, né à Sienne en 1584, professa la rhétorique à Rome, pendant douze années, avec une grande distinction; il joignit au talent de la parole, celui de la poésie et une profonde connaissance de l'antiquité. Il mourut à Rome le 23 avril 1640, âgé de cin-

Digitized by Google

quante-six ans. On a de lui : I. *Oratio in funere Mariæ Cesiæ ab Altaëmps*, Rome, 1610, in-4°.; II. *Carminum libri tres*, Rome, 1625, in-16, Francfort, 1654, in-4°. Il en promettait un second volume qui n'a point été publié. III. *Suevia, tragœdia*, Rome, 1629, in-16, réimprimée avec d'autres tragédies de ses confrères, Anvers, 1634. IV. *De arte Poëticâ libri tres*, Rome, 1630, in-16. Baillet parle avec éloge de ce poëme. V. *Roma vetus ac recens, utriusque ædificiis ad eruditam cognitionem expositis*, Rome, 1633, 1639, in-4°., Amsterdam, 1664, in-8°. et 1694, in-4°., inséré dans le t. III du *Thesaur. antiquitat. Romanar.* de Grævius; l'édition d'Amsterdam 1694, est la plus estimée; celle de 1664, qu'on trouve citée dans plusieurs catalogues, ne doit peut-être son existence qu'au peu d'exactitude des rédacteurs. Ce bel ouvrage passe pour plus complet que tous ceux qui l'avaient précédé; l'auteur s'y montre également profond et judicieux. VI. *Constantinus Romæ liberator, poëma heroïcum*, Rome, 1640, in-8°., et Francfort, 1654, à la suite des poésies indiquées ci-dessus. Le style de ce poëme a été loué par des critiques pour son élégance et sa pureté. J. Vogt l'a cependant oublié dans son *Historia litteraria Constantini magni*, 1770, in-8°. On a encore de Donati des *Discours* sur des sujets pieux, et une *Vie de Paul V*, insérée, sans nom d'auteur, dans les *Vitæ romanor. pontificum* d'Alphonse Chaccon, Rome, 1630. W—s.

DONATI (VITALIEN), médecin italien, célèbre naturaliste, naquit à Padoue en 1713, d'une famille illustre. Profitant de toutes les ressources que présentait pour l'instruction la célèbre université de cette ville, il fut reçu avec distinction docteur en médecine; mais entraîné par un goût passionné pour l'histoire naturelle, et surtout la botanique, il parcourut pendant huit ans différentes parties de l'Italie. Le pape Benoît XIV ayant établi une chaire d'histoire naturelle au collége de la Sapience à Rome, chargea Donati de visiter le royaume de Naples et la Sicile pour y recueillir tout ce que ces contrées présentaient de remarquable. Il avait commencé à remplir cette mission; mais arrêté à Messine par la peste qui ravageait cette ville, il se détermina à passer en Illyrie, pays encore peu fréquenté par les voyageurs, quoique si voisin de l'Italie. Il la parcourut, ainsi que les contrées adjacentes, la Bosnie et l'Albanie, et recueillit sur leurs montagnes des plantes très curieuses; mais il se remit du soin de leur description à Jule Pontedela avec lequel il était lié, pour se livrer tout entier à un genre de travail entièrement neuf; c'était la description de toutes les productions de la mer Adriatique, et tandis qu'il était encore en Illyrie occupé à en rassembler les matériaux, Carli-Rubbi en publia l'esquisse à Venise sous ce titre : *Della Storia naturale dell' Adriatico, saggio*, 1750, in-4°. fig. Il fut traduit en différentes langues, entre autres en français par les soins de Pierre Hondt, libraire à la Haye, 1758, in-4°. Il en parut une partie dans les *Transactions philosophiques*, volume 47, année 1751. *New discoveries relating to the history of Coral.* Cet ouvrage fit une grande sensation, parce que fondé entièrement sur des observations nombreuses, il annonçait de grandes découvertes. L'auteur commence par examiner le fond même de la mer Adriatique à de grandes profondeurs, ensuite il

fait l'énumération des différentes espèces de varec ou *fucus* qui y croissent; il entreprit le premier de les diviser en genres, il les subdivisa même en différents groupes, sous les noms de légions, cohortes et centuries. Comme Réaumur, il leur reconnut des étamines et des pistils; mais on doute maintenant de leur existence, et comme il ne donna la figure que de deux genres, on n'a pu reconnaître le plus grand nombre d'entre eux. Il traita sur le même plan des madrépores et des coraux, en reconnaissant leur animalité; mais il fit voir, par des passages précis, qu'Impérato l'avait déjà soupçonnée plus d'un siècle avant lui. On attendait avec impatience l'ouvrage complet, dont celui-ci n'était que l'annonce; mais Donati, toujours entraîné par son goût pour les voyages, après avoir été nommé professeur d'histoire naturelle à Turin, reçut un traitement du roi de Sardaigne pour voyager en Orient, et il parcourut la Syrie et l'Egypte; il parvint même dans des contrées qui n'avaient pas encore été visitées par les voyageurs. Il méditait de passer aux Indes Orientales, mais il se trouva dépouillé de tout ce qu'il possédait par le frère d'une jeune fille dont il était devenu éperdument épris; obligé de repasser dans sa patrie, il périt dans un naufrage sur le vaisseau qui le ramenait en 1763. Il avait fait déjà passer en Europe de nombreux manuscrits et deux caisses d'objets d'histoire naturelle, dont une partie parvint à Linné. Léonard Sesler, dans une lettre imprimée avec l'Essai sur la mer Adriatique, lui avait consacré un genre sous le nom de *Vitaliana;* mais il a été réuni aux *Aretia*. Forster lui en a consacré un autre, le *Donatia;* il est formé d'une petite plante du détroit de Magellan. D—P—s.

DONATO (François), doge de Venise de 1545 à 1553, après Pierre Lando et avant Marc-Antoine Trevisani, était chevalier et procurateur de St.-Marc lorsqu'il fut élu doge le 24 novembre 1545. Il avait alors une grande réputation d'éloquence, de sagesse et d'amabilité. Pendant un règne de sept ans et demi, il fit respecter la neutralité de la république malgré les tentatives de Charles-Quint et de Henri II, qui voulaient l'un et l'autre le forcer à se déclarer. Deux des plus beaux monuments d'architecture à Venise, l'hôtel des monnaies et la bibliothèque, furent bâtis pendant le règne de François Donato, tandis qu'en même temps le palais ducal fut enrichi de tableaux et de statues par les meilleurs maîtres. S. S—i.

DONATO (Léonard), doge de Venise de 1606 à 1612, après Marin Grimani et avant Marc-Antoine Memmo, acquit une grande réputation par la fermeté avec laquelle il résista au pape Paul V, lorsque celui-ci voulut priver la république de sa juridiction sur les ecclésiastiques, et faire rapporter une loi qui leur interdisait d'acquérir de nouveaux immeubles. Paul V prononça des censures contre le doge et la république; il mit son territoire sous l'interdit, et il obligea les principaux ordres religieux à émigrer; mais le doge et le sénat ne voulurent jamais céder à une autorité qu'ils croyaient usurpée. Ils forcèrent tous les ecclésiastiques à continuer leurs fonctions, malgré l'interdit; ils se préparèrent à défendre leur indépendance par les armes; et après de longues négociations, où tous les souverains de l'Europe intervinrent, ils furent enfin réconciliés à l'Église romaine, sans avoir cédé sur aucun point. La Vie de Léonard Donato a été écrite en la-

tin par André Morosini, Venise, 1623, in-4°. — DONATO (Nicolas), fut doge de Venise en 1618, après Jean Bembo et avant Antoine Priuli. Il mourut après un règne de trois semaines, sans avoir rien fait de remarquable. S. S—I.

DONDI (JACQUES), en latin *Dondus*, ou *de Dondis*, né à Padoue au commencement du quatorzième siècle, se rendit également célèbre comme philosophe, médecin et mathématicien, et fut aussi littérateur, autant que le permettait la barbarie du siècle qui le vit naître. Étant allé à Venise il composa, sur ses propres observations, un traité latin du flux et du reflux de la mer, resté en manuscrit à Venise. Un autre ouvrage de lui est venu jusqu'à nous. La première édition, avec date, est intitulée : *Promptuarium medicinæ*, etc. Venise, 1481, in-folio. L'ouvrage fut ensuite réimprimé sous le titre *d'Aggregator*, ibid., 1543, 1576, in-fol. C'est ce dernier titre que son auteur lui avait donné. Cette différence a été cause que Manget, dans sa *Bibliotheca scriptorum medicorum*, a fait mal à propos deux livres différents de ce qui n'est réellement que la même compilation de remèdes de toute espèce, tirés des écrits des médecins grecs, arabes, et latins. On y ajouta des planches, d'abord en Allemagne; elles étaient très mauvaises, n'étant autres que celles de *l'hortus sanitatis;* mais il en parut de meilleures à Venise, en 1499; elles furent faites exprès, et prises, la plupart, sur la nature. Il y en a eu des traductions en différentes langues. La plus curieuse doit être celle en italien, sous le titre d'*Herbolario volgare*, Venise, 1536, in-8°., si, comme le dit Séguier, qui la cite, elle a des figures en cuivre; ce serait le premier ouvrage de botanique où ce genre de gravure eût été employé (*V.* F. COLONNA, tom. IX, p. 324, à la note). Jacques Dondi écrivit aussi un traité relatif à la matière médicale : *De modo conficiendi salis ex aquis calidis fontium Aponi.* Nous ne le connaissons que par son fils, Jean *de Dondis*. Jacques fit un abrégé, très estimé, de l'immense traité de Hugo, le grammairien, sur la signification de tous les mots. Son travail, resté manuscrit, a été sans doute utile aux dictionnaires que publièrent Jean Balbus, de Gênes, et Nestor, moine franciscain de Novare. Mais ce qui a surtout rendu le nom de Jacques Dondi célèbre, a été la fameuse horloge qui a passé pour la merveille de son siècle. Ce fut sans doute à la sollicitation d'Ubertin de Carrare, III du nom, seigneur de Padoue, qu'il conçut cet ouvrage; et celui-ci le fit exécuter par Antoine de Padoue, excellent ouvrier. Cette horloge, qui fut élevée en 1344 sur la tour du palais de Padoue, alors le plus magnifique de l'Italie, marquait, indépendamment des heures, le cours annuel du soleil, suivant les douze signes du zodiaque, les révolutions des planètes, les phases de la lune, les mois, et même les fêtes de l'année. Le temps de la mort de Jacques Dondi est fort incertain. Quelques auteurs l'ont mise en 1385, d'autres vers 1345 ou 1350. Toutes ces dates sont erronées. Jacques Dondi, dans la préface de l'*Aggregator*, dit, en parlant de cet ouvrage: *Completum per me anno* 1355. — Son fils, JEAN DONDI (*Joannes Horologius de Dondi*), mathématicien et médecin, mort en 1380, fut intime ami de Pétrarque, qui lui adressa quatre lettres. Il composa un ouvrage intitulé : *Planetarium*, en 3 vol., plein de figures, où il expliquait la fabrique de l'horloge de son père. Cet ouvrage,

Digitized by Google

resté en manuscrit dans la famille de l'auteur, a souvent fait confondre le père avec le fils. Ce dernier inventa et exécuta lui-même une autre horloge encore plus fameuse, qui fut placée à Pavie dans la bibliothèque de Jean Galeaz Visconti. Ce travail lui valut, et à tous ses descendants, le surnom de *Horologius*, qui, bientôt après, prit la place du nom même. On a encore de Jean, un traité des eaux minérales, imprimé dans le recueil *de Balneis*, Venise, 1553, in-folio. Il y explique la manière dont son père tirait le sel des eaux chaudes d'Abano, sans le secours du soleil ni du feu. C'était en tenant un vaisseau de terre plongé dans le réservoir de l'eau même, au sortir de sa source; ce qui produisait une évaporation au bain marie. — Gabriel Dondi, médecin de réputation, à Venise, mort en 1388, paraît avoir été fils de Jean. — On trouve ensuite des Horologi de Dondis dans toutes les professions. Joseph Horologi, historien, dans la *Vie de Camille Orsini, général des troupes de l'église, sous Léon X* (Venise, 1565, in-4°.), raconte les guerres d'Italie depuis Charles VIII jusqu'en 1559. Il traduisit aussi plusieurs historiens. — Un chevalier *de Horologio* aida, en 1570, à fortifier Brouage en France. La famille subsiste encore à Venise et à Florence. — Le marquis Antoine-Charles Dondi Orologio, est auteur d'un *Prodromo dell' istoria naturale de' Monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8°., de 62 pages. Bernouilli en a inséré une traduction allemande dans ses *Archiv. zur neuern Gesch.* — Le marquis Jacques-Scipion Dondi dall' Orologgio, a donné des *Notizie sopra Jacopo e Giovanni Dondi dall' Orologgio*, dans les *Saggi di Padova*, tom. II, p. 469. E—s.

DONDINI (Guillaume), Bolonais, né en 1606, entra en 1627 dans l'ordre des jésuites, professa l'éloquence à Rome, pendant dix-sept ans, et expliqua l'Écriture-Sainte, dans le collége romain, pendant douze ans. Il vivait encore en 1676. On a de lui: I. *Venetus de classe piraticâ triumphus, carmen heroicum*, Rome, 1638, in-folio; II. *Delphino Genethliacon, carmen heroïcum*, 1639, in-folio. Le dauphin, pour la naissance duquel fut composée cette pièce, est Louis XIV. III. *Orationes duæ, altera de Christi domini cruciatibus, altera de Urbani VIII, pontificis maximi, principatu*, 1642, in-fol.; IV. *Carmina de variis argumentis*, Venise, 1655, in-8°.; V. Différents panégyriques latins, dont Sotvel ne rapporte pas les titres, 1661, in-fol. VI. *Historia de rebus in galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ Duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-folio, réimprimé à Nuremberg, 1675, in-4°. Cette histoire contient ce qui s'est passé depuis 1585 jusqu'en 1595. On sait que dans cet intervalle de temps, le duc de Parme vint deux fois en France pour secourir les ligueurs; en 1590, où il fit lever le siége de Paris; et en 1592, pour faire lever le siége de Rouen. « Le P. » Dondin, dit le *Journal des Savants*, a si bien mêlé les intérêts » d'Alexandre Farnèse à ceux du roi » Henri IV, que sans rien faire perdre de sa gloire à Alexandre, il a » rendu tant de justice à Henri IV, et » à tous les autres grands capitaines » que la France avait alors, qu'on ne » doit pas regarder cette histoire comme une histoire étrangère. Elle » contient la naissance et le progrès » de la guerre civile. » Lenglet Dufresnoy dit que « cette histoire est

» écrite d'une manière intéressante, » et fait honneur à Henri IV, au duc » de Parme, et au jésuite Dondiui, » qui en est l'auteur. » A. B—t.

DONDUCCI (Jean André), dit, il Mastelletta (la petite Cuvette), naquit à Bologne en 1575. Il paraît que le nom de Mastelletta lui fut donné parce que son père était faiseur de cuvettes (en italien, *mastello*). Ce peintre avait une imagination riche et brillante; ses compositions sont pleines de feu et d'une belle ordonnance. Il avait un pinceau large et facile, un dessin pur et un coloris vigoureux. Les contemporains de Donducci aimaient tellement sa manière de peindre, qu'ils la préféraient à celle du Guide, son contemporain et son rival; ils trouvaient plus de chaleur et de vivacité dans ses ouvrages. Quoique le temps n'ait pas confirmé ce jugement, Donducci est resté un maître très habile. Ses ouvrages sont encore aujourd'hui regardés comme les productions d'un pinceau formé à l'école des grands modèles. C'est la manière de peindre de Michel-Ange, souvent très heureusement imitée. Donducci mourut à Bologne, en 1637. A—s.

DONEAU (Hugues), en latin *Donellus*, jurisconsulte du 16e. siècle, naquit à Challons-sur-Saône, en 1527. Après avoir fait ses études en droit à Toulouse et à Bourges, sous les plus célèbres professeurs de ce temps, il fut jugé capable d'enseigner lui-même dans la dernière de ces villes, à l'âge de 24 ans. Il y eut successivement pour collègues, Duaren, Cujas et François Hotman Ayant embrassé le protestantisme dès sa plus tendre jeunesse, il se vit en danger lors de la Saint-Barthélemi; ses écoliers allemands le sauvèrent, au moyen d'un déguisement. En sortant de France il s'arrêta quelque temps à Genève, d'où il passa dans le Palatinat, et enseigna le droit civil à l'université de Heidelberg. On l'appela à Leyde, en 1575, pour y remplir les mêmes fonctions; mais l'imprudence qu'il eut de se mêler des affaires publiques, dans un pays agité de tant de factions, le força de le quitter et de retourner en Allemagne, où il professa à Altorf le reste de sa vie. Il mourut le 4 de mai 1591, âgé de 64 ans. Doneau avait une mémoire prodigieuse : on prétend qu'il savait par cœur tout le corps de droit. Il était aussi bon littérateur qu'habile jurisconsulte : ses écrits s'en ressentent; il y réunissait l'agréable à l'utile, mérite rare dans les ouvrages de ce genre. Il se fit tort par l'acharnement qu'il montra contre Cujas, dont il chercha vainement à détruire la réputation, soit de vive voix, soit par écrit : il eut pourtant, dans une dispute avec lui, l'avantage de la bonne cause. Jean de Montluc, évêque de Valence, ayant été député à la diète de Pologne, pour y travailler à l'élection du duc d'Anjou (Henri III), trouva les esprits très prévenus contre ce prince, à cause de la part qu'on lui attribuait dans l'affaire de la St.-Barthélemi. Il publia une apologie, où il tâcha sinon de justifier, du moins d'excuser le massacre. Doneau y fit une réponse violente, sous le nom de Zacharie Furnester. Cujas crut devoir à l'amitié qu'il avait pour Montluc, de répondre à Doneau sous un nom supposé. Les ouvrages de Doneau consistent en des traités particuliers, ou des commentaires sur divers titres du digeste, et du code; ils avaient été publiés séparément in-4°., ou in-8°, à Paris, à Francfort, à Heidelberg, à Leipzig, etc. Scipion Gentilis, son élève, qui fit son oraison funèbre, publia ses œuvres posthu-

mes, Hanau, 1604, in-8°., d'après des manuscrits qu'il avait dans sa bibliothèque, et auxquels il mêla, dit-on, beaucoup de sa façon. Les Allemands, qui savent encore apprécier le mérite de nos anciens jurisconsultes, si oubliés parmi nous, ont fait réimprimer les ouvrages des plus fameux. Ceux de Doneau ont été publiés sous le titre de *Commentaria juris civilis*, par J. A. König, 4 vol. in-8°., Nuremberg, Raspe, 1801 à 1808. Dans un dictionnaire on parle d'une édition en 5 volumes in-fol°., réimprimée à Lucques, en 12 vol. in-fol°., dont le dernier parut, dit-on, en 1770. Ce sont les auteurs de ce dictionnaire qui ont sans doute fait les frais de cette édition, qui n'existe que dans leur livre. Comment à Lucques aurait-on porté a 12 vol. in-fol°., des matériaux qui n'avaient fourni que 4 vol. in-8°. à l'éditeur allemand? B—L.

DONGAL, roi d'Écosse, régna avec tant de sévérité, que ses soldats ne pouvant le supporter plus long-temps, se révoltèrent. Le chef qu'ils avaient élu les abandonna et alla rejoindre Dongal. Les rebelles, irrités de cette défection, accusèrent le chef d'être l'instigateur de leur soulèvement. Dongal, assuré du contraire, fit saisir et punir de mort les auteurs de la révolte. Il marchait contre les Pictes, lorsqu'en passant la Spey il se noya, en 880, après un règne de six ans. E—s.

DONGARD, roi d'Ecosse, en 452, fut un prince habile dans la paix et dans la guerre, à laquelle il se tint constamment préparé, quoiqu'il n'eût pas occasion de la faire. Il s'occupa aussi de réformer la religion et d'extirper les restes du pélagianisme, hérésie contre laquelle, du temps de son père Eugène, le pape Célestin avait envoyé Palladius en Écosse. Palladius fut le premier qui ordonna des évêques dans ce royaume, où auparavant il n'y avait à la tête des églises que des moines ou des prédicateurs. Les soins de la réformation entreprise par le roi, procurèrent aux Ecossais l'avantage d'échapper au fléau de la guerre, qui à cette époque désolait le monde entier. Beaucoup de saints personnages, disciples de Palladius, fleurirent dans ce temps. Dongard conclut avec les Pictes et les Bretons, une alliance contre les Saxons, et mourut en 457. E—s.

DONI (ANTOINE-FRANÇOIS), florentin, né vers l'an 1503 d'une famille noble et ancienne, prit dans sa jeunesse l'habit des frères Servites; mais il ne passa que peu d'années dans cet ordre; il fut sécularisé, resta simple prêtre, sans autre état dans le monde que celui d'auteur, et quoique lié avec des hommes qui auraient pu s'occuper de sa fortune, fut souvent réduit à vivre de ses messes, quand il ne pouvait rien tirer des productions de sa plume. Sa pauvreté le rendait avide, et très empressé à dédier ses ouvrages aux gens riches dont il pouvait espérer de bonnes récompenses. S'il était trompé dans son attente, il ne rougissait pas de faire réimprimer le même livre, et de l'adresser à un Mécène plus généreux. On voit qu'il était digne d'avoir un ami tel que le fameux Arétin; aussi leur liaison fut-elle pendant quelque temps très intime; mais ils finirent par se brouiller, et furent ensuite l'un pour l'autre des ennemis irréconciliables. Doni quitta, vers 1540, Florence sa patrie, et parcourut plusieurs villes d'Italie sans trouver la fortune qu'il cherchait. Gènes, Alexandrie, Pavie, Milan et enfin Plaisance, le reçurent dans l'espace de trois ans. Quoiqu'il eu eût déjà trente, il s'arrêta dans cette dernière ville

pour étudier le droit, comme son père qui vivait encore le désirait. Il alla ensuite à Rome, et à Venise où il était appelé par le désir de voir le Domenichi; il contracta avec lui une amitié particulière, qui finit de la même manière que ses liaisons avec l'Arétin. (*Voy.* DOMENICHI.) De là, il revint à Florence en 1545, y resta deux ans, et retourna se fixer pendant plusieurs années à Venise, où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages. Il y fut un des fondateurs de l'académie qui prenait le titre de *Peregrina*, et qui comptait parmi ses membres, Hercule Bentivoglio, Jacques Nardi, François Sansovino, Louis Dolce, Enée Vico, Bernardin Daniello, et d'autres savants distingués. Mais, ni ses liaisons littéraires, ni ses travaux, ne rendaient sa position meilleure. Dans une lettre qui termine sa première *Librairie*, dont nous parlerons plus bas, il s'efforce de faire une description plaisante du misérable taudis où il logeait, des insectes qui le tourmentaient dans son grabat, du voisinage incommode qui le vexait, du bruit infernal qui l'étourdissait. Il y a moins de philosophie que de bizarrerie d'esprit à trouver dans tout cela le mot pour rire. Il se retira enfin, en 1564, au village d'Arquà, dans les monts Euganées, près de Padoue, endroit célèbre par le séjour qu'y fit Pétrarque, et dans lequel on montre encore la maison où il mourut. Doni se partagea, le reste de sa vie, entre ce lieu agréable et Monselice, autre village peu éloigné, où il mourut au mois de septembre 1574. Peu de ses nombreux ouvrages lui ont survécu, quoique la plupart eussent fait assez de bruit de son vivant: ceux qui sont le plus connus ont un caractère libre, satirique et original; mais le fond en est peu de chose; le ton plaisant et souvent burlesque de l'auteur n'a point assez de naturel, et l'on devinerait à l'air dont il rit que c'est plutôt une gageure qu'il soutient, ou un rôle qu'il joue, qu'une inspiration qu'il reçoit. On a de lui, dans le genre sérieux : I. Une publication utile et précieuse des *Prose antiche di Dante, Petrarca et Boccaccio e di molti altri nobili ingegni*, Florence, 1547, in-8°.; II. *Disegno, partito in più ragionamenti, ne' quali si tratta della pittura, della scoltura, de' colori, de' getti, de' modegli*, etc., Venise, 1549, in-8°.; III. *Epistole di Seneca tradotte in lingua Toscana*, Venise, 1549, in-8°., Milan, 1611, in-8°., Venise, 1677, in-4°. Apostolo Zeno a joué au Doni le mauvais tour de découvrir et de révéler au public, dans ses notes sur la bibliothèque italienne de Fontanini, que cette traduction, à quelques légers changements près, est la même que Sébastiano Manilio avait publiée à Venise dès 1494. Un plagiat aussi effronté autorise à croire qu'il n'est pas le seul que son auteur se soit permis. IV. *La Fortuna di Cesare, tratta dagli autori latini*, Venise, 1550, in-8°., Rome, 1637, in-12; — *Dichiarazione del Doni sopra l'effigie di Cesare fatta per Enea Vico*, Venise, 1550, in-4°.; V. *la Filosofia morale del Doni tratta dagli antichi scrittori, ovvero la filosofia de' sapienti antichi scritta da Sendebar moralissimo filosofo indiano*, etc., Venise, 1552, in-4°., 1567, in-8°., 1606, in-4°., Trente, 1594, in-8°.; VI. *Il Cancelliere, libro della memoria, dove si tratta per paragone della prudenza degli antichi con la sapienza de' moderni*, etc., Venise, 1562, in 4°.; VII. *Pitture del Doni, nelle quali si mostra di nuova inventione amore*,

fortuna, *tempo*, *castità*, *religione*, *sdegno*, *riforma*, *morte*, *sonno e sogno*, Padoue, 1564, in-4°.; VIII. Un opuscule sur l'Apocalypse, où le Doni, qui paraît dans ses lettres si peu orthodoxe qu'elles furent mises, comme nous l'allons voir, au rang des livres prohibés, voulut pourtant se mêler dans les rangs de ceux qui combattaient alors les hérétiques : c'est un petit in-4°. très rare, intitulé : *Dichiarazione d'Anton.-Fr. Doni sopra il capo III dell' apocalisse, contro agli eretici, con modi non mai più intesi da uomo vivente*, Venise, 1562. Quant aux ouvrages plaisants ou qui ont la prétention de l'être, ce sont, entre autres : IX. les Lettres, *tre libri di Lettere del Doni*, Venise, 1552, in-8°. Il en avait donné une première édition moins étendue, ibid., 1545. Les sujets sur lesquels il écrit sont les uns de pure plaisanterie, les autres plus sérieux qu'il s'efforce de traiter gaîment. Le 3e. livre de la dernière édition est précédé d'une espèce de grammaire, *i termini della lingua toscana*, qu'il attribue à un autre académicien, mais qui passe pour être de lui. Des libertés qu'il prend dans plusieurs de ses lettres sur des matières de religion, firent mettre ce livre à l'index, ce qui n'a eu d'autre effet que d'en rendre les exemplaires plus rares et plus chers. X. *La Zucca*, Venise, 1551 et 1552, in-8°. Donnons quelque idée de cette production bizarre. On se sert en Italie de l'écorce séchée et vide du fruit de la Calebasse ou gourde, *Zucca*, pour y conserver du sel, des graines de différentes espèces, etc. Le Doni donna ce titre à un recueil d'anecdotes, de proverbes et de bons mots qui n'ont pas toujours le sel que cette allusion promet. Il les divisa en trois parties qu'il ne voulut point appeler, dit-il dans son prologue, *Motti*, *argutie*, *sentenze*, n'étant ni un Aristote pour les sentences, ni un Dante pour les réparties fines, ni un galant bel esprit pour les bons mots; mais il les intitula simplement : *cicalamenti*, *baie*, *chiacchere*, bavardages, gausseries, sornettes. Chaque anecdote *cicalamento*, *baia*, ou *chiacchera*, est suivie d'une réflexion morale ou plaisante et d'un proverbe. Ce recueil fut suivi d'un second du même genre, sous le titre de *Foglie de la Zucca*; les feuilles ne valent ni plus ni moins que le fruit. Ce sont des *Dicerie* ou historiettes, dont chacune est suivie d'un *songe* et d'une *fable*; du moins cela est-il ainsi dans la première partie des *feuilles*; dans la seconde, c'est d'abord la fable, ensuite le songe, et puis l'historiette; la troisième est intitulée : songe, fable et historiette; mais tout y est confondu selon le caprice de l'auteur. Les feuilles furent suivies des fleurs, *fiori della Zucca*; ces fleurs sont des *grilli*, fantaisies, des *Passerotti*, balivernes, et des *farfalloni*, hableries, divisés en trois parties bien distinctes; chaque *grillo* est régulièrement suivi d'une histoire, et d'une allégorie; chaque *passerotto*, l'est d'un discours et d'une solution; et chaque *farfallone*, d'un texte et d'une glose. Enfin le Doni, pour épuiser cette allégorie, fit encore paraître les fruits murs, *frutti maturi della Zucca*; ceux-ci sont en général très graves, et composés de sages réponses, de maximes et de sentences que l'auteur prête aux différents membres de l'académie des *Peregrini* dont il était lui-même. Ces quatre parties qui forment *la Zucca*, sont réunies en un seul volume, fort bien imprimé, et orné de gravures en bois, parmi lesquelles on distingue le portrait de l'auteur, qui avait, comme presque

tous les écrivains les plus bouffons de ce temps-là, comme le Berni et l'Aretin, une figure sérieuse et à grands traits. XI. *I mondi Celesti, terrestri et infernali degli accademici pellegrini*, Venise, 1552 et 1553, in-4. Dans la première partie ce sont les Mondes *Piccolo, grande, misto, visibile, imaginato, de' pazzi* et *massimo;* dans la seconde l'*inferno degli scolari, de' malmaritati delle Put.... e Ruf.... soldati e capitani poltroni*, etc. L'auteur réimprima et refondit plusieurs fois cet ouvrage, composé de visions, de dialogues, de fictions morales mêlées, à son ordinaire, de bizarreries et de trivialités. *Les Mondes* furent traduits en français par Gabriel Chapuis, Tourangeau, Lyon, trois éditions in-8°.; dans la 2e. édition, donnée en 1580, le traducteur ajouta à tous les autres Mondes celui *des cornus*, et dans la 3e., 1583, aux autres enfers, celui *des ingrats*. XII. *I Marmi del Doni*, Venise, 1552, in-4°. réimprimé à Florence, 1609, aussi in-4°. On appelle à Florence *I Marmi* une place pavée en grandes pièces de marbre, qui est devant la cathédrale et où l'on se promène souvent le soir. Cet ouvrage, divisé en quatre parties, est composé d'entretiens que l'auteur suppose tenus dans cette place entre des personnes de différents états, sur des sujets de morale, de littérature, etc. Le froid qui règne dans ces entretiens lui attira l'épigramme suivante :

Marmoris inscribis, Doni, bene nomine librum,
Par est frigus enim marmoris atque libri.

C'est un de ces entretiens que le *Domenichi*, plagiaire plus impudent que le Doni lui-même, osa prendre tout entier et insérer parmi ses propres dialogues, comme nous l'avons dit dans son article. XIII. *Pistolotti amorosi con alcune lettere d'amore di diversi autori*, Venise, 1552, in-8°., 1558, in-12; XIV. *Le rime del Burchiello commentate dal Doni*, Venise, 1553, réimprimé plusieurs fois, in-12 et in-8°. Ce commentaire, sur un poëte inintelligible et qui l'était à dessein, n'est pas moins extravagant que le texte qu'il prétend expliquer. (*Voyez* Burchiello). XV. *Terremoto del Doni fiorentino e la rovina di un gran colosso bestiale antichristo della nostra età, Pietro Aretino*, Padoue, 1554 et 1556, in-4°. C'est une des aménités littéraires que le Doni et l'Aretin se lançaient réciproquement après qu'ils se furent brouillés. Le *Terremoto* devait être suivi de plusieurs autres galanteries du même genre, qui sont annoncées derrière le frontispice, telles que la *Rovina; il Baleno, il Tuono, la Saetta; la Vita, la Morte, l'Esequie, et la Sepoltura*. Mais la mort de l'Aretin, arrivée peu de temps après, arrêta sans doute le Doni dans un si beau projet. XVI. L'ouvrage de notre auteur qui pourrait être le plus utile serait sa *Libraria*, divisée en deux parties, s'il y avait donné, comme il en annonçait le dessein, une connaissance exacte des livres imprimés et des manuscrits. Il est intitulé : *La libraria del Doni fiorentino, nella quale sono scritti tutti gli autori volgari, con cento discorsi sopra quelli*, etc., Venise, 1550, in-12; et la *seconda Libraria del Doni*, ibid., 1551. Mais, dit avec raison Tiraboschi, ou il ne fait qu'indiquer les choses, ou il s'étend en inutilités; tantôt il loue, tantôt il blâme, sans qu'on puisse, le plus souvent, distinguer s'il parle sérieusement ou s'il plaisante; cependant cette petite *Bibliothèque*, toute imparfaite qu'elle est, a eu plusieurs éditions. Apostolo Zeno a fait à ce sujet, dans ses notes sur celle de Fonta-

Digitized by Google

nini, des observations curieuses et bonnes à consulter. G—É.

DONI (Jean-Baptiste), patricien de Florence, y naquit en 1593. Il fit ses premières études à Bologne, et alla les terminer à Rome, sous les jésuites : il y fit de si grands progrès dans la langue grecque, la rhétorique, la poétique et la philosophie, qu'il laissa loin derrière lui tous ses condisciples : il s'appliqua aussi avec fruit à la géographie et à la géométrie. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya en France en 1613; il vint à Bourges, entra dans la célèbre école de Cujas, et y passa cinq ans, livré principalement à l'étude du droit, mais cultivant en même temps la littérature grecque, la philosophie, l'histoire, la chronologie, l'histoire naturelle et les autres sciences physiques; il apprit, de plus, parfaitement le français et l'espagnol. De retour en Italie en 1618, il reçut le doctorat dans l'université de Pise, où il étudia en même temps les langues orientales, et particulièrement l'hébreu. Son père le pressait, malgré sa répugnance, de prendre l'état auquel il l'avait destiné; mais le cardinal Octave Corsini, envoyé légat en France, ayant proposé au jeune Doni de l'y emmener avec lui, il accepta cette offre avantageuse, et passa plus d'un an à Paris, occupé à visiter les bibliothèques publiques et particulières, à y puiser de nouvelles connaissances, à fréquenter les savants dans tous les genres, et de tous les partis : ne cherchant en eux que la science, il savait se faire aimer de ceux qui se haïssaient entre eux, comme du Père Petau et de Saumaise. Des affaires de famille et la mort d'un frère qu'il aimait tendrement, le rappelèrent à Florence en 1622 : il s'y livra avec la plus grande ardeur à l'étude des antiquités, qui devint sa passion dominante, et l'objet principal de ses recherches, de ses dépenses et de ses travaux. Il parvint à rassembler une collection immense d'inscriptions, de vases, d'autels, de cippes, et d'autres objets d'antiquité les plus curieux et les plus rares : il les mit dans le plus bel ordre, les commenta, les expliqua et en forma un Trésor à ajouter à celui de Gruter, mais qui n'a vu le jour qu'un siècle après sa mort. Le pape Urbain VIII, Barberini, ayant été élu en 1623, le cardinal, neveu, François Barberini, appela Doni à Rome, et le logea dans son palais. Ce cardinal aimait et cultivait la poésie latine, comme le pape son oncle; il aimait encore plus la musique. Doni, qui avait composé des vers latins dès sa première jeunesse, avait aussi fait une étude approfondie de la musique tant ancienne que moderne, mais surtout de l'ancienne : il employa ces deux moyens pour plaire à ses nouveaux patrons : il fit un poëme latin à la louange du pape, et, pour le cardinal, des dissertations savantes sur la musique qui accompagnait chez les anciens les représentations théâtrales. Le cardinal Barberini étant venu en France en 1625 avec le titre de légat, y amena plusieurs savants. Doni ne pouvait manquer d'être du nombre; il revit avec plaisir ses anciens amis et sut en faire de nouveaux, plus heureux que Barberini, qui réussit fort mal dans cette légation. Le cardinal eut plus de succès en Espagne, où il passa ensuite avec son savant cortége. Doni profita, comme il le faisait partout, de son séjour dans ce royaume, pour visiter les gens de lettres et les bibliothèques, et pour accroître ses collections d'inscriptions et de notes. Il reprit à Rome ses anciennes occupations : il commença plusieurs ouvrages sur les questions d'antiquité les

plus variées et les plus curieuses ; il travaillait à tous en même temps, à mesure que de nouveaux objets lui fournissaient des observations nouvelles. Ces travaux multipliés étaient connus du souverain pontife, qui l'en récompensa par le titre de secrétaire du sacré collége. Son existence à Rome était aussi douce qu'honorable; mais il y fut troublé par la mort de plusieurs de ses amis, parmi lesquels il regretta surtout le savant Jérôme Aléandre ; il composa en vers élégiaques latins une inscription pour son tombeau. D'autres pertes qu'il fit à Florence ne lui furent pas moins sensibles. Il lui restait deux frères : l'un mourut de maladie, l'autre fut tué en duel ; et Jean-Baptiste, forcé de retourner dans sa patrie pour soigner ses affaires domestiques, quitta en 1640 ses espérances de fortune, et plus péniblement encore tous les moyens que Rome lui offrait de satisfaire sa passion pour l'étude des antiquités et des monuments. Il accepta une chaire publique d'éloquence qui lui fut offerte par le grand duc Ferdinand II de Médicis, et fut reçu de l'académie de Florence et de celle de la Crusca. Il continua de se livrer avec le même zèle à ses recherches sur la musique des anciens, et principalement sur leur musique et leur déclamation théâtrales ; il y mêlait des études plus sérieuses et s'appliqua même à l'agriculture. Marié en 1641, et père de plusieurs enfants, il désirait leur laisser une fortune honnête et une éducation soignée; mais ayant été pris subitement d'une fièvre putride, il y succomba en peu de jours, et mourut âgé de cinquante-trois ans. Il joignait à un profond savoir un caractère doux, des mœurs pures, et toutes les qualités qui commandent l'estime et qui inspirent l'amitié. Nicolas Heinsius fit pour pour lui une épitaphe qu'on trouve dans ses poésies latines, et qui a pour titre cette inscription :

JO. BAPT. DONIO
PATRICIO. FLORENTINO.
VIRO. INTER. DOCTOS. OPTIMO.
INTER. BONOS. DOCTISSIMO.
MUSICÆ. VETERIS. ET. ANTIQUITATIS. OMNIS.
MAGNO. INSTAURATORI.
IMMATURA. MORTE. SUBLATO.

Le nombre des ouvrages que l'on a de ce savant est moins considérable qu'on ne pourrait le croire d'après ce tableau rapide de ses travaux. Ce sont : I. Quelques poésies latines publiées à Rome en 1628 et 1629, in-8°. et in-4°.; II. Un Traité abrégé, en italien, sur les genres et sur les modes de la musique, etc., Rome, in-4°., 1635; III. Des Notes sur ce Traité, contenant des explications sur les endroits obscurs et les plus difficiles ; suivies de deux Traités sur les tons, les vrais modes et l'harmonie des anciens, et de sept Discours sur les questions de musique les plus importantes et sur les principaux instruments, Rome, in-4°., 1640; IV. *Orazione funerale delle lodi di Maria regina di Francia*, etc., Florence, 1643, in-4°.; V. *Dissertatio de utrâque pœnulâ*, Paris, 1644, in-8°.; VI. *De præstantiâ musicæ veteris libri tres, totidem dialogis comprehensi*, etc., Florence, 1647, in-4°.; VII. *De restituendâ salubritate agri Romani, opus posthumum, Urbano VIII, pont. max. jam pridem ab auctore inscriptum*, etc., Florence, 1647, in-4°.; VIII. Le célèbre antiquaire Antoine-François Gori, prévôt (*proposto*) de la basilique du baptistère de Florence, et professeur d'histoire, publia, dans le dernier siècle, un Recueil précieux d'inscriptions, avec des notes, que Doni avait laissé inédit, Florence, in-fol., 1731; IX. Le mê-

Digitized by Google

me Gori avait aussi préparé pour l'impression deux autres volumes très curieux de notre auteur sur la musique; mais il mourut avant de pouvoir les publier, et ce fut le savant Passeri qui en donna enfin l'édition; le premier est intitulé : *Lyra Barberina* ΑΜΦΙΧΟΡΔΟΣ,*accedunt ejusdem opera, pleraque nondùm edita, ad veterem musicam illustrandam pertinentia*, etc., Florence, 1763, in-f. Dans ses recherches sur la musique et sur les instruments des anciens, Doni en avait surtout fait sur la lyre. Il avait cru retrouver entièrement la forme, les proportions et l'organisation de cet instrument; il fit construire une lyre qu'il monta, et sur laquelle il exécutait des morceaux composés dans le genre antique : il dédia cette lyre au pape Urbain VIII, et l'appela de son nom, *Lyra Barberina*. Il y joignit une dissertation savante en quatorze chapitres, où il explique toutes les parties de la lyre des anciens, dont on trouve des traces dans leurs ouvrages, et où il démontre ensuite qu'il les a toutes reproduites dans sa *Lyre Barberine*. Le même volume, qui est orné de plusieurs gravures relatives au sujet, contient divers opuscules, la plupart écrits en latin, sur différentes parties de la musique ancienne. L'auteur, sans résoudre entièrement les questions qu'il traite, montre cependant beaucoup de connaissances dans cette matière difficile, et une grande sagacité. Le second volume, qui est presque tout en italien, a pour titre : *De' trattati di musica di Gio.-Bapt. Doni, patrizio Fiorentino, tomo secondo; ne' quali si esamina e dimostra la forza e l'ordine della musica antica, e per qual via ridursi possa alla pristina efficacia la moderna*, etc. Ce sont des traités, des leçons, des discours, qui ont principalement pour objet la musique dramatique des anciens, et les moyens par lesquels on entrevoyait dès-lors que l'on pourrait en renouveller les effets sur nos théâtres. IX. Les *Lettres*, tant italiennes que latines, de J.-B. Doni ont été publiées par le chanoine Ange-Marie Bandini : elles sont précédées de *Commentaires sur la vie et les ouvrages de J.-B. Doni*, écrits en latin avec des notes. On y trouve une longue liste d'ouvrages que ce savant laborieux avait commencés, dont plusieurs même étaient achevés, mais qui sont restés inédits jusqu'à ce jour (*V.* Bandini). G—é.

DONI D'ATTICHI (Louis), d'une ancienne famille de Florence, établie en France depuis la fin du 12e. siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des minimes. Il fut nommé à l'évêché de Riez; mais ses prétentions exagérées lui créèrent des ennemis, et les discussions d'intérêt qu'il eut avec sa famille achevèrent de jeter du trouble sur sa vie. Il fut transféré à l'évêché d'Autun en 1652. Tourmenté de la pierre, mais craignant de se soumettre à l'opération de la taille, le chirurgien qui fut appelé déclara qu'il était trop tard pour l'entreprendre. Il mourut de cette cruelle maladie en 1664, à l'âge de soixante-huit ans. Son corps fut transporté à Beaune, et inhumé dans l'église des minimes. On a de Doni : I. *Histoire générale de l'ordre des Minimes*, Paris, 1624; in-4°., peu estimée; II. *Tableau de la vie de la bienheureuse Jeanne, reine de France, fondatrice des Annonciades*, Paris, 1625, 1644 et 1664, in-8°. Cette dernière édition est augmentée; III. *Mémoire pour servir de preuve qu'un évêque est habile à succéder quoiqu'il ait été religieux*, 1659, in-4°. Il perdit cepen-

dant le procès qu'il avait intenté pour la succession de son frère ; IV. *Panégyrique de S. Maxime*, *évêque de Riez*, trad. du latin de Fauste son Successeur, 1644, in-4°.; V. *De vitâ P. Berulli cardinalis*, *congregationis Oratorii in Galliâ fundatoris*, Paris, 1649, in-8°.; VI. *Idea perfecti præsulis in vitâ B. Nicol. Albergati cardinalis*, Autun, 1656, in-8°.; VII. *Flores historiæ sacri collegii cardinalium*, Paris, 1660, 2 v. in-f., ouvrage regardé comme le plus complet qui ait paru sur cette matière. On prétend que le roi lui ayant demandé pourquoi dans cet ouvrage il avait dit si peu de chose du cardinal de Richelieu, d'Atticbi lui répondit : « Sire, si j'avais » voulu en dire davantage je l'aurais » peint de couleurs trop noires. » On se contentera d'affirmer que cette historiette ne mérite aucune espèce de croyance ; VIII. *Collectio auctorum qui S. Scripturæ aut divinorum officiorum in vulgarem linguam translationes damnarunt*, Paris, 1661, in-4°.; IX. *Oraison funèbre du roi Henri IV*. Ce discours, prononcé en 1615 à Avignon, est remarquable en ce que c'est le premier sermon prêché en langue française dans la Provence ; jusqu'alors on n'y avait prêché qu'en latin. W—s.

DONINI (Jérôme), peintre, né à Correggio en 1681, vint de bonne heure à Bologne étudier la peinture dans l'atelier de Jean-Joseph dal Sole ; il travailla pendant neuf ans sous la direction de ce premier maître, qu'il quitta pour aller recevoir les leçons du célèbre Charles Cignani, qui s'était établi à Forli. Donini demeura trois ans dans l'atelier de ce peintre, qui se plut à l'initier à tous les secrets de son art. Devenu lui-même un maître habile, Donini revint à Bologne. Les ouvrages qu'il exécuta en grand et en petit ne tardèrent pas à étendre sa réputation ; il devint en peu de temps le peintre à la mode ; chacun voulut avoir de ses tableaux. Cette vogue s'explique facilement quand on voit les compositions de ce maître ; sa manière était le résultat d'une combinaison particulière, et d'autant plus sûre de plaire aux Italiens qu'elle leur était moins connue. Charles Dolce était peut-être le seul peintre italien de quelque distinction qui eût fini jusque-là ses tableaux avec le même soin. L'empressement extraordinaire avec lequel les ouvrages de ce maître étaient recherchés, donnait un nouveau prix à ceux de Donini. Ils n'ont rien perdu de leur mérite ; on les recherche encore aujourd'hui. Le dessin en est ferme, le coloris séduisant et l'ensemble d'un effet plein d'harmonie. A—s.

DONIS (Nicolas), moine bénédictin du monastère de Reichenbach en Allemagne, florissait dans le milieu du 15e. siècle. Il fut à la fois bon théologien, astronome et géographe. Trithème nous apprend qu'il existe de lui des lettres écrites avec élégance à divers personnages ; mais il est principalement connu par son travail sur la géographie de Ptolémée et les cartes dont il l'a accompagnée. Jac. Angelus avait, en l'an 1410, traduit cet ouvrage sur l'original grec, ou revu l'ancienne traduction. Il dédia ce livre à Alexandre V (1). On l'imprima, avec la dédicace, à Vicence en 1475, in-fol. : c'est la première édition du géographe grec qui ait paru, mais elle était sans cartes. Cependant il existait dans les anciens manuscrits de la géographie

(1) Dans le beau manuscrit latin de la bibliothèque du Roi, N°. 4802, au lieu de *Alexandrum tertium*, il faut lire *Alexandrum quintum* dans la dédicace. Ce manuscrit fourmille de fautes grossières de copiste.

de Ptolémée, des cartes qui avaient été dressées dans le 5ᵉ. siècle par Agathodémon d'Alexandrie. Donis les vit, et entreprit de les refaire. Il y joignit trois cartes modernes pour l'Italie, l'Espagne, la Scandinavie et la France. Il revit et corrigea la traduction de Ptolémée par Angelus; il composa un *index* pour tous les lieux dont il est question dans cet ancien géographe, en indiquant pour chacun d'eux les principaux traits de l'histoire ecclésiastique qui les concernent. Enfin, il ajouta encore à l'ouvrage de Ptolémée un abrégé de géographie dans le genre de celui de Solin, ou un *Traité sur les Merveilles et les lieux célèbres du Monde*, *De locis ac Mirabilibus mundi*. Donis envoya en 1468 une copie de son ouvrage au duc Borso d'Este(2): ce travail fut généralement admiré. Marsilio Ficino en fait un grand éloge dans une lettre écrite à Frédéric, duc d'Urbin. Donis, encouragé par ce succès, augmenta et perfectionna son ouvrage, et en présenta au pape Paul II, en 1471, une copie plus correcte, accompagnée de trente-deux cartes. Dans le Ptolémée imprimé à Bologne, et qui porte par erreur la date de 1462 (qu'il faut rapporter à l'année 1472 ou plutôt à 1492), et dans celui de Rome de 1478, que l'on considère communément comme la première édition avec cartes (*voy.* BUCKINCK), on paraît avoir profité du travail de Donis; mais les auteurs ne le citent pas. Ceci nous porte à croire que le beau manuscrit latin de Ptolomée de la bibliothèque du Roi, Nᵒ. 4802, et qui renferme la traduction de *Jac. Angelus*, avec des cartes semblables à celles de Donis, est postérieur au travail de ce dernier, c'est-à-dire à 1471; cependant à la page 123, il est dit que *Petrus Massarius Florentinus* a composé ces cartes, et outre les cartes modernes de Donis, il y en a d'autres pour la Toscane, la Morée, Candie et l'Egypte; cette dernière est surtout curieuse par les détails que l'on y trouve sur l'Abyssinie. Quoi qu'il en soit, Léonard Hol, de la ville d'Ulm, fut le premier qui, ayant reçu une copie exacte du Ptolémée de Donis, le fit imprimer en 1482, avec la dédicace à Paul II. Les cartes, qui furent gravées sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim, sont au nombre de trente-deux; elles reproduisent exactement les cartes du manuscrit Nᵒ. 4802, pour le dessin et même pour les couleurs. Cette édition eut un tel succès, qu'elle fut réimprimée encore à Ulm en 1486. C'est à tort que Raidel, dans sa dissertation sur les manuscrits et les éditions de Ptolémée, a écrit que le *Traité sur les Merveilles du Monde* n'avait été imprimé que pour la seconde édition. Il se trouve aussi dans la première et avec des réclames différentes; mais, à la vérité, il manque dans plusieurs exemplaires, ainsi que l'*index* des noms de lieux. Il est rare aussi de trouver des exemplaires avec toutes les cartes. Enfin, il y en a de tirés sur vélin qui diffèrent dans quelques lignes de ceux qui sont imprimés; mais dans l'édition de 1486, on a dressé pour les deux cartes modernes de la Scanie et de la Dacie des tables de longitude et de latitude pareilles à celles de Ptolémée, et on les a insérées au texte de l'ouvrage du géographe grec. Le *Traité des Merveilles du Monde* a souvent été réimprimé dans diverses éditions de Ptolémée faites à Rome et ailleurs, sans qu'on ait eu soin d'avertir qu'il était de Donis, et on a de même copié ses cartes modernes. D'a-

(2) Il existe un manuscrit de ce premier travail de Donis avec la dédicace à Borso d'Este, à la Bibliothèque du Roi, Nᵒ. 4805.

près ce que nous venons de dire, il paraîtrait que Donis serait le premier auteur moderne qui aurait composé des *Cartes géographiques graduées*; les portulans manuscrits qui lui sont antérieurs ne portent point de graduation, mais seulement des rhumbs de vents. Mais il existe à la bibliothèque du Roi un très beau manuscrit grec, N°. 1401, que les auteurs du catalogue (Voyez *Catal. cod. man. Bibl. Reg.*, tom. 2, p. 314), considèrent comme étant du quatorzième siècle: les cartes qu'il renferme sont graduées, d'une exécution supérieure à celles de Donis, et semblent avoir servi de type à celles du Ptolomée de 1478, gravées par Buckinck: ce sont les mêmes couleurs et le même genre de dessin. Il n'y a point de cartes modernes dans ce manuscrit, et on trouve à la fin une apostille où il est dit que les cartes sont celles d'*Agathodæmon*. Cependant nous ne pensons pas qu'il existe aujourd'hui aucun manuscrit connu qui nous représente les cartes qu'Agathodémon avait composées. Il paraît que ces cartes n'étaient autre chose que les positions de Ptolémée, placées d'après la longitude et la latitude indiquées dans l'ouvrage qu'elles accompagnaient, sans aucune configuration des pays. Voici comme Donis s'exprime à ce sujet dans sa préface: « Dans les plus anciens exemplaires grecs ou latins de la géographie de Ptolémée, on ne peut distinguer sur les cartes ni les climats, » ni la position, ni les formes des » îles, des états, des ports, des » fleuves et des montagnes. Je les ai » donc marqués et entourés par des » lignes, afin qu'on pût les distinguer » facilement (non pas tous), mais » seulement tous ceux que Ptolémée » a décrits. J'ai dessiné chaque chose » selon sa forme et ses véritables dimensions. J'ai ajouté, en faveur des » hommes studieux, les cartes modernes de l'Espagne, de l'Italie, et » même de la Scanie, de la Norwége, » de la Dacie et des îles adjacentes (1), » dont ni Ptolémée, ni Strabon, n'ont » donné la description; de manière que » je vous soumets, S. Père, tout ce qui » est entouré par les eaux de l'océan, » afin que vous puissiez contempler » l'univers qui doit tomber à vos pieds » et être soumis à votre puissance. »

W—R.

DONIZO. *Voy.* DOMNIZO.

DONNE (JEAN), naquit à Londres, en 1573. Son père, marchand de cette ville, sortait d'une ancienne famille du pays de Galles, et descendait par sa mère du fameux chancelier Thomas More. Il étudia à Oxford, puis à Cambridge, où ses prodigieuses dispositions firent dire de lui, comme de Pic de la Mirandole, *qu'il était né savant plutôt qu'il ne l'était devenu par l'étude.* Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence, accompagna le comte d'Essex dans ses expéditions contre Cadix et les Açores, séjourna quelque temps en Espagne et en Italie, et à son retour fut fait secrétaire du lord chancelier Egerton. Chez le chancelier vivait la nièce de sa femme, fille de sir George More, chancelier de l'ordre de la jarretière et lieutenant de la tour. Donne l'aima et en fut aimé: on soupçonna leur amour, on les sépara; mais ils trouvèrent moyen de se rejoindre, et se marièrent secrètement (en 1602), ce qui irrita tellement sir George, qu'il obtint, à force d'importunités, de son beau-frère, de renvoyer Donne, et le fit mettre en prison, ainsi que les témoins de son mariage. Il recouvra bientôt sa liberté, et se reconcilia avec son beau-père.

(1) Il ne parle pas de la France, qui cependant se trouve dans l'édition de 1482.

Celui-ci sollicita même le chancelier de le reprendre ; mais quelque regret que lord Egerton eut eu à s'en séparer, il ne crut pas devoir changer si souvent ses mesures au gré de son parent. Donne resta donc sans place, et comme la petite fortune que lui avait laissée son père avait été fort diminuée par ses voyages, et que le pardon de son beau-père avait valu aux nouveaux mariés sa bénédiction et rien de plus, ils se trouvèrent dans une grande détresse. Un de ses parents les recueillit chez lui ; ils y demeurèrent jusqu'à sa mort ; et alors, quoique sir George eût enfin consenti à faire quelque chose pour eux, chargés de plusieurs enfants, ils se trouvèrent dans un état de dénûment, augmenté pour Donne par la douleur de la faire partager à celle qui n'y était tombée que pour l'amour de lui. Au bout de deux ans de souffrances, un homme riche, sir Robert Drury, les reçut dans sa maison, et engagea Donne à le suivre à Paris. Il eut beaucoup de peine à l'y décider : sa femme, grosse alors et très souffrante, était effrayée de pressentiments sinistres. Cependant sir Robert l'emporta. On a raconté que, deux jours après leur arrivée à Paris, Donne, en plein jour, et se prétendant bien éveillé, crut voir apparaître sa femme échevelée et tenant un enfant mort dans ses bras ; que sir Robert, ne pouvant le dissuader de cette vision, prit le parti d'envoyer un exprès à Londres, d'où on lui rapporta que le jour et à peu près à l'heure de la vision, Mme. Donne était accouchée d'un enfant mort. Donne revint bientôt en Angleterre. Il avait conservé un grand nombre de connaissances à la cour ; son caractère, ses talents, un esprit aimable lui avaient fait beaucoup d'amis ; le roi même lui témoignait de la bonté. On espérait pour lui quelque place ; mais quoiqu'il ne fût guère connu que par quelques poésies légères, des satires, des épigrammes, des chansons remplies d'esprit, et surtout de bel esprit, dans ce temps où les controverses théologiques étaient la première affaire, ses connaissances faisaient désirer qu'il s'attachât à l'église. Déjà dans le temps de sa plus grande détresse, un de ses amis lui avait proposé, en cas qu'il voulût entrer dans les ordres, de lui résigner un bénéfice ; *mais*, lui avait-il dit, *ne me rendez réponse à cet égard qu'après vous être préparé trois jours par le jeûne et la prière.* Donne le fit, et au bout de ce temps, répondit que sa jeunesse n'ayant pas été très régulière, il craignait de *jeter quelque défaveur sur le ministère sacré.* C'était à peu près dans le même temps où il écrivait à un de ses amis : « Tout le monde » est malade dans ma maison, ex- » cepté moi... Nous sommes tellement » dépourvus de tout secours, que si » Dieu nous délivrait de cette vie, je ne » sais comment on pourrait subvenir » aux frais des funérailles. » Cependant il s'occupait constamment de points de controverse relatifs à la séparation des églises romaine et anglicane. La grande question était alors de savoir si les sujets catholiques pouvaient prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. Donne composa, par l'ordre du roi Jacques, son *Pseudo martyr*, Londres, 1610, in-4°., où il décide en faveur de l'affirmative ; mais ses succès en ce genre ne faisaient que nuire à sa fortune, tant qu'il ne prenait pas le parti où l'on désirait le conduire ; car le roi avait déclaré qu'il le regardait comme tellement propre à l'église qu'il ne voulait lui rien accorder que dans cette carrière. En

conséquence de cette volonté si déterminée, Donne, après avoir consacré encore trois ans à s'instruire, reçut les ordres en 1613; et telle était sa réputation, que cette année on lui offrit quatorze bénéfices en différentes provinces du royaume; mais il désirait vivre à Londres. Nommé, aussitôt après son ordination, chapelain ordinaire du roi, il fut nommé prédicateur de Lincoln's inn en 1617; accompagna en 1619 le comte de Doncastre dans son ambassade auprès des princes d'Allemagne, et fut nommé, en 1621, doyen de Saint-Paul, et obtint plusieurs autres bénéfices. Mais ce retour de fortune avait été cruellement empoisonné; Donne, au moment où il commençait à être heureux, avait perdu la compagne de ses malheurs, morte en couche de son douzième enfant. Pénétré de douleur, il se retira quelque temps dans la solitude, et la première fois qu'il prêcha ensuite, ce fut dans l'église où était enterrée sa femme, et sur ce texte de Jérémie: *Hélas! je suis un homme qui a connu l'affliction.* Il consacra entièrement le reste de sa vie aux devoirs de sa profession, et mourut de consomption le 31 mars 1631. Peu de temps avant sa mort, il imagina de se faire peindre les yeux fermés, dans la situation d'un homme mort et entièrement enseveli, sauf le visage, dont la pâleur et la maigreur achevaient la ressemblance; il fit placer le tableau au pied de son lit, pour qu'il le rappelât sans cesse à l'idée de son dernier passage. Donne est connu surtout aujourd'hui par les poésies, ouvrages de sa jeunesse, peu nombreux, et qu'on ne lit plus guère, mais dont le succès fit régner quelque temps en Angleterre, dans la poésie, un goût d'esprit alambiqué, qu'on retrouve en France dans quelques écrivains à peu près à la même époque. Donne fut le premier et Cowley le dernier de ces poètes que Johnson appelle poètes métaphysiques, dont il regarde les ouvrages comme une mine où une prodigieuse quantité d'esprit se trouve enseveli sous un amas de faux brillants. Dryden disait lui-même de ses contemporains: *Nous avons moins d'esprit que Donne, mais plus de poésie.* Quant à son caractère, il était composé de tout ce que l'esprit, la douceur et la sensibilité peuvent offrir de plus aimable. Il prêchait d'un cœur si touché qu'il versait souvent des larmes et en faisait verser à son auditoire. On a de lui, outre ses poésies anglaises, un assez grand nombre d'ouvrages, dont Chaufepié donne la liste: les principaux, outre son *Pseudo martyr*, sont: I. *Dévotions pour les occasions importantes, et diverses époques de la maladie*, Londres, 1625, in-12, composées au sortir d'une maladie. II. *Paradoxes, problêmes, essais, caractères*, etc., auxquels est joint un livre d'épigrammes écrites en latin, par Donne, et traduites en anglais par J. Maine, etc., Londres, 1653, in-12. III. Trois volumes de sermons et plusieurs autres ouvrages de dévotion, un recueil de ses lettres, etc., imprimés après sa mort; un ouvrage de sa jeunesse, intitulé: Βιαθανατος, destiné à prouver que *le Suicide n'est pas si naturellement un péché qu'il ne puisse être vu autrement*, 1644, 1648, etc., in-4°. Donne, devenu docteur en théologie, ne pouvait approuver cet ouvrage, mais il ne pouvait se résoudre à le condamner. Il mandait à un de ses amis, qu'il priait de l'examiner: « Gardez-» le moi pour me le rendre, si je guéris; et si je meurs, ne le publiez pas: » mais ne le brûlez point. Faites en ce » que vous voudrez; je ne vous in-

» terdis que la presse et le feu. » Isaac Walton a écrit la vie de J. Donne dans un recueil biographique qui a été réimprimé en 1796, in-4°., par Th. Zouch. S—D.

DONNE (Jean), fils du précédent, sortit en 1622 de l'école de Westminster, pour passer au collège de Christ-Church, à Oxford. Il prit à Padoue le degré de docteur en droit civil, et fut, en 1638, agrégé en cette qualité à l'université d'Oxford. Il mourut en 1662. Wood dit, dans ses *Fasti oxonienses*, que Donne fut toute sa vie un athée bouffon et railleur, et un esprit libertin, mais estimé de Charle II; et ajoute que c'était un homme de sens et qui avait des talents; et qu'outre plusieurs ouvrages de son père, il a publié sous son nom plusieurs opuscules, entre autres l'*Humble requête de Covent-garden contre le docteur Jean Baber, médecin*, en 1662. Z.

DONNE (Abraham), mathématicien anglais, naquit en 1718 à Bideford, dans le comté de Devon, où son père tenait une école célèbre pour l'enseignement des sciences exactes. Vers l'âge de 14 ans, jouant avec ses camarades, il lui arriva de tomber du haut d'une pile de bois très élevée, et ayant eu l'imprudence d'aller aussitôt nager lorsqu'il était tout en sueur, depuis ce moment il n'eut plus qu'une santé déplorable, jusqu'à sa mort arrivée dans sa vingt-huitième année. A cet âge cependant il avait déjà donné des preuves de connaissances fort étendues en mathématiques et surtout en astronomie. Il a laissé, entre autres choses, le résultat de ses calculs sur les éclipses du soleil et de la lune, avec les passages de Mercure pour plus de dix années, avec leurs figures. Il avait aidé, dans son étude de l'usage des globes, Hervey, l'auteur des *Méditations*, qui prononça son sermon funéraire. Ses œuvres ont été publiées par son frère Benjamin Donne. X—s.

DONNE (Benjamin), savant anglais, né en 1729 à Bideford, dans le comté de Devon, fut gardien de la bibliothèque publique de Bristol et professeur royal de mécanique. On a de lui: I. une *Description du comté de Devon*, publiée en 1761, que la société pour l'encouragement des arts et du commerce jugea digne d'un prix de cent livres sterling. II. Carte du Devonshire, en douze feuilles, 1765, III. Carte de la ville de Bristol et des environs jusqu'à onze milles de distance; en quatre feuilles, 1770. IV. *Essais de mathématiques*, 1 vol. in-8°.; V. *Abrégé de physique expérimentale*, in-12, 1771; VI. *Guide du marin anglais*, 1774; VII. un Traité de la *Manière de tenir les comptes*; VIII. quelques *Traités de géométrie et de trigonométrie*. Quoique ses ouvrages aient eu du succès et qu'ils supposent un homme instruit, et de mérite, il mourut si obscurément, en juin 1798, qu'il n'en est fait mention dans aucun des journaux anglais que nous connaissons, ni dans les biographies anglaises publiées depuis. X—s.

DONNEAU (Jean). *V.* Visé.

DONNER (Raphael), sculpteur, né en Autriche vers l'an 1680; on ne peut pas dire qu'un voyage qu'il fit en Italie lui ait été de quelque utilité, puisqu'il n'y alla que pour acheter du marbre; cependant les Allemands vantent ses talents et surtout l'exactitude de son dessin. Ses principaux ouvrages sont une fontaine sur la nouvelle place à Vienne, et la statue de Charles VI à Breitenfort, maison de plaisance dans les environs de cette ville. Donner mourut à Vienne, en

1740, à l'âge d'environ soixante ans. D—T.

DONOLI (François-Alphonse), médecin toscan, né en 1635, mort à Padoue le 6 janvier 1724. Quelques années après avoir reçu le bonnet de docteur, à l'université de Sienne, il fut élu professeur à celle de Padoue, où il s'est acquis une haute réputation, comme savant, et surtout comme orateur. En effet il s'énonçait avec une extrême facilité et il exprimait ses idées avec autant de justesse que de clarté. Donoli conserva jusqu'à un âge très avancé le talent particulier qu'il avait pour l'enseignement, sa vaste mémoire et la pénétration de son esprit. Voici la note de ceux de ses ouvrages qui ont été publiés : I. *Il medico prattico, cioè della vita attiva con la qual può regolarsi ogni medico, che intende professar medicina prattica*, Venise, 1666, in-12 ; II. *Liber de iis qui semel in die cibum capiunt*, Venise, 1674, in-12 ; III. *Bellum civile medicum*, Padoue, 1705, in-4°. F—R.

DONORATICO, famille puissante de l'état de Pise. Les comtes de Donoratico sont une branche de l'illustre famille de la Gherardesca, dont les fiefs sont situés entre Pise et Piombino, sur la côte insalubre de la mer Tyrrhénienne. Dans le moyen âge ils furent les chefs du parti Gibelin à Pise, et en même temps les protecteurs du peuple contre la noblesse ; ils se croyaient d'un rang supérieur aux autres gentilshommes, et ils maintenaient leur crédit dans leur patrie, par leur alliance avec la faction démocratique. Les comtes de Donoratico prirent les armes en faveur de Conradin, ils lui conduisirent les troupes auxiliaires que Pise fournit à ce prince malheureux, et deux d'entre eux, Gérard et Galvano, périrent avec lui sur le même échafaud. La puissance de cette famille éprouva un grand échec, en 1348, par la peste qui lui enleva tous ceux de ses membres qui pouvaient porter les armes ou siéger dans les conseils. De nouveaux chefs de parti s'emparèrent alors du pouvoir dans Pise, et les comtes de Donoratico se retirèrent dans leurs, fiefs qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. S. S—I.

DONOSO (Joseph), peintre et architecte espagnol, naquit à Consuegra dans la nouvelle Castille, en 1628. Il reçut de son père quelques principes de la peinture, entra dans l'école de François Fernandez à Madrid, et fit à dix-huit ans le voyage de Rome. Six années de séjour dans cette ville le rendirent habile dans son art ainsi que dans l'architecture et la perspective. De retour à Madrid, il se plaça dans l'école de don Juan Correno, qu'on appelait le *Titien de l'Espagne*, pour se perfectionner dans le coloris, et y fit de tels progrès que sa manière a, selon Palomino Velasco, beaucoup de rapport avec celle de Paul Veronèse. Outre de très bons tableaux, Donoso laissa un bon manuscrit sur l'architecture et la perspective. Il mourut en 1686, à Madrid, âgé de cinquante-huit ans. Parmi les nombreux ouvrages dont plusieurs églises de Madrid furent ornées par Donoso, on cite les portraits de tous les supérieurs et des principaux religieux du couvent de N. D. de la Victoire : la *Canonisation de S. Pierre d'Alcantara* ; six grands tableaux de la *Vie de S. Benoît* ; une *Conception* ; une *Cène* ; deux tableaux de *Martyrs*, etc. D—T.

DONTONS (Paul), né en 1600, à Valence en Espagne, fut regardé comme un des meilleurs peintres de son temps ; on ignore qui fut son maître, mais tout porte à croire qu'il avait étudié en Italie ; on ne trouve

rien dans sa manière de peindre du caractère ordinaire aux peintres espagnols. Dontous fut un excellent coloriste, à la manière des maîtres italiens qui se sont rendus remarquables par ce genre de mérite ; il a fait différents ouvrages en Espagne, mais particulièrement à Valence, dans l'église et les cloîtres du couvent *Della Mercede*. D. Antonio de Ponz vante la composition des tableaux de Dontons, il admire la manière de dessiner de cet artiste, qui est, dit-il, d'un très bon goût, et son coloris plein d'harmonie. Cet artiste est mort en 1666.

A—s.

DONUS ou DOMNUS, élu pape en septembre 677, succéda à Dieudonné II, ou Adéodat ; il était romain de naissance et fils de Maurice. Il fit paver de marbre la cour qui était devant l'église de St.-Pierre, et répara l'église des Apôtres sur le chemin d'Ostie, dont il fit la dédicace, aussi bien que celle de Ste. Euphémie, sur la voie Appienne. Il mourut sur la fin de 678, après un an et quelques jours de pontificat. D—s.

DONUS II ou DOMNUS, élu pape en 974, succéda, suivant l'opinion la plus commune, à Benoît VI. Le pontificat de Donus est si obscur, que quelques auteurs ne le comptent point au nombre des papes. On croit qu'il mourut vers le mois de décembre 975, époque à laquelle on lui donna Benoît VII pour successeur. D—s.

DONZELLA (Pierre) de Terranova en Sicile, docteur en droit civil et en droit canon, florissait en 1640 : il cultiva avec succès les muses italiennes et latines. Pierre Carrera et quelques autres poètes en font l'éloge. On a de lui : I. *Canzoni siciliane*, Palerme, 1647, in-12, 1662, in-12, et dans le *Raccolta di Canzoni siciliane*, Messine, 1658, in-12 ; II. *Canzoni siciliane burlesche*, dans le Recueil des Muses siciliennes. — DONZELLA (Pierre), de Palerme, né le 9 avril 1650, vivait encore en 1712. Il était libraire, et a composé quelques ouvrages de dévotion en italien : ce sont des *Divoti esercitj*, un *Breve modo di recitare il SS. Rosario di Maria* : Mongitore en donne la liste dans sa *Bibliotheca sicula*, tom. II, pag. 137. A. B—t.

DONZELLI (Joseph), baron de Digliola dans le royaume de Naples, s'occupait de médecine et de chimie au milieu du 17e. siècle. Il a publié : I. *Synopsis de opobalsamo orientali*, Naples, 1640, in-4°. ; II. *Liber de opobalsamo, additio apologetica, ad suam de opobalsamo orientali synopsim*, Naples, 1643. Le même ouvrage, traduit en italien, a été imprimé à Padoue en 1643, in-4°. III. *Antidotario napoletano di nuovo riformato e corretto*, Naples, 1649, in-4°. ; IV. *Teatro farmaceutico, dogmatico e spargirico, con l' aggiunta del Tomaso Donzelli, figlio dell' autore*, Rome, 1677, in-folio. V. *Parthenope liberata, overo racconto dell' eroica resolutione dal popolo di Napoli pro soffersi, contutto il regno, dall insoportabil, giogo dell Ispagnuoli*, Naples, 1647, in-4°. Z.

DONZELLINI (Jérôme), médecin du 16e. siècle, naquit à Orzi-novi, petite ville du territoire de Brescia. On ignore l'époque précise de sa naissance ; on sait seulement qu'il commença à exercer la profession de médecin à Brescia, et qu'il y jouissait, depuis quelques années, de la réputation d'un habile et savant médecin, lorsqu'il fut tout à coup contraint de s'expatrier : voici à quelle occasion. Deux de ses confrères de Brescia, *Vincent Calzeveglia* et *Joseph Val-*

dagna, étaient en dissidence d'opinion; le premier avait publié un livre contre celles de son adversaire: Donzellini, ami de celui-ci, ramassa le gant, et réfuta Calzeveglia, mais d'une manière si virulente, que tous les bons esprits se révoltèrent contre le défenseur et le client; l'un et l'autre furent forcés de quitter Brescia. Donzellini choisit Venise pour son nouveau séjour, et y exerça la médecine avec un grand succès; mais ayant été accusé de s'être rendu coupable d'horribles sacriléges, il fut condamné à être noyé secrètement. Ce fut en 1560 qu'une catastrophe aussi tragique termina sa vie, qu'il aurait pu rendre encore longtemps utile aux progrès des sciences et à l'humanité, s'il eût su maîtriser ses passions, et donner à son esprit ingénieux une meilleure direction. Donzellini était un des hommes les plus érudits du 16e. siècle; il publia plusieurs ouvrages, dont voici les plus remarquables: I. *Consilia et epistolæ medicæ*, Francfort, 1698; II. *Epistola ad Jos. Valdaninm de naturâ, causis et curatione febris pestilentis*, Venise, 1575, in-4°.; III. La traduction du grec en latin du Traité de Galien *de Ptisanâ*; IV. Huit harangues de Themistius, également traduites du grec en latin, Bâle, 1559, in-8°.; V. On attribue à Donzellini un livre intitulé: *Remedium ferendarum injuriarum sive de compescendâ irâ*, in-4°., Venise, 1586, Altorf, in-8°., 1587, Leyde, 1635, in-12. Bayle doute que ce livre soit du même Donzellini, auteur des précédents. Ce qui peut faire admettre ce doute, c'est que Donzellini avait le surnom du *Brixiensis*, tandis que tous les titres de l'ouvrage en question, qui n'a vu le jour que vingt-six ans après la mort de *Brixiensis*, donnent à son auteur le surnom de *Veronensis*. Quel que soit le Jérôme Donzellini qui ait composé le livre (car il y a identité de prénom), c'est un traité rempli d'une morale fort saine, et que les métaphysiciens peuvent consulter avec profit. — DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin de Cosenza, dans le royaume de Naples, vivait au commencement du 18e. siècle. On a de lui: *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venise, 1707, in-8°. F—R.

DONZELLO (PIERRE-HIPPOLITE del), peintre et architecte, naquit à Naples en 1404, et fut élève de Cola Antonio. Il se distingua également dans la peinture et l'architecture. Il travailla pour le roi Alphonse et pour la reine Jeanne, à Poggio Reale, et dans plusieurs églises du royaume de Naples. Il vécut jusqu'en l'année 1470. Z.

DOPPELMAYER (JEAN-GABRIEL), mathématicien allemand, naquit à Nuremberg en 1671. Son père, simple marchand, amateur de la physique expérimentale, et auquel on attribue des perfectionnements à la machine Pneumatique (1), l'envoya faire ses études à Altorf, ensuite à Halle. L'étude du droit, à laquelle Doppelmayer se livrait, fit bientôt place à un goût décidé pour la physique. Il voyagea, en 1700, à Bâle, ensuite en Hollande et en Angleterre; apprit le français, l'italien et l'anglais; se rendit habile dans l'art de tailler les objectifs pour les grandes lunettes astronomiques et de polir les miroirs de télescopes, et se lia d'amitié avec les plus célèbres astronomes de son temps. De retour dans sa patrie, en 1702, il y obtint, deux ans après, la chaire de professeur de mathématiques, et en fit l'ouverture par un discours latin: *Quod Deus*

(1) Voyez le Dictionnaire des Savants de Nuremberg, par Wills.

geometriam in mundo exerceat. Ce fut pendant quarante-six ans de travaux dans cette place, qu'il se rendit célèbre, et mérita d'être reçu, en 1713, membre de la société royale de Londres, associé, en 1715, à celle des scrutateurs de la nature (*Naturforscher*) de Vienne, et à celles de Berlin et de Pétersbourg, en 1740. Le margrave voulut aussi lui donner des preuves de son estime particulière, en l'appelant quelque temps auprès de lui, et le traitant avec la plus grande distinction. Vers la fin de sa carrière, il se rendit surtout fameux par ses belles expériences électriques, qui attiraient un grand nombre de curieux. Il mourut le 1er. décembre 1750. Doppelmayer a publié plusieurs discours académiques, et quelques traductions, parmi lesquelles on distingue les *Tables astronomiques* de Thomas Street, qu'il traduisit de l'anglais en latin, Nuremberg, 1704, in-4°.; la *Défense de Copernic*, par Wilkins, qu'il traduisit de l'anglais en allemand, *ibid.*, 1713, in-4°.; et le Traité *de la construction et de l'usage des instruments d'astronomie* de Bion, traduit du français en allemand, *ibid.*, 1712, in-4°., auquel il donna deux suppléments en 1717 et 1720. Mais ses principaux ouvrages sont : I. *Introduction à la géographie*, pour accompagner l'atlas de Homann, 1714, in-fol., en allemand, et 1731, in-fol., en latin; II. *Notice historique des mathématiciens et artistes de Nuremberg*, *ibid.*, 1730, in-fol., en allemand; III. *Atlas cœlestis in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, *ibid.*, 1742, grand in-folio. Les cartes de cet atlas sont, en général, mal gravées, et l'on n'y trouve pas les lettres grecques dont tous les astronomes font usage pour distinguer les étoiles des constellations. Le texte a été traduit en français par Cormontaingne; mais ce travail n'a pas été imprimé. IV. *Phénomènes électriques nouvellement découverts*, *ibid.*, 1744, in-4°., en allemand. Il y a encore de lui d'autres ouvrages dont on peut voir le détail dans les dictionnaires de Wills ou d'Adelung. N—T.

DOPPERT (Jean), savant allemand, naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1671, devint en 1703 recteur du collége de Schneeberg en Saxe, et mourut en 1735. On a de lui : I. *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum, Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies cum manu porrectâ, ordines circumstantes, pro Romanorum more adloquens*, Schneeberg, 1703-1713, in-folio. Cet ouvrage est composé de vingt Dissertations fort intéressantes pour l'étude des antiquités romaines; II. *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis*, ibid., 1709, in-fol.; III. *Spicilegium de prisci ac medii ævi itineribus doctrinæ locupletandæ gratiâ susceptis*, ibid., 1712, in 4°.; IV. *Selectiora ex Justiniani magni historiâ*, ibid., 1714, in 4°.; V. *De libris scribendis*, ibid., 1712, in-4°.; VI. *De vetusto* Μετεμψυχωσεως *Pythagoræ commento*, ibid., 1716, in-4°.; VII. *Ultima antiquitas solemnibus Solis diei in glorioso Christi reditu ex sepulchro asserta*, ibid., 1717, in-4°.; VIII. *De Carolo magno principe græcè et latinè docto*, ibid., 1722, in-4°.; IX. *De Sirenum commento*, ibid., 1723, in-4°.; X. *De scriptoribus qui doctrinæ thesauris et styli ornatu sæculum VII, VIII, IX et sequentia sicque ipsam barbariem illustrârunt, programmata XVIII*, ibid., 1725-1735, in-4°.; XI. plusieurs autres

Digitized by Google

Dissertations sur des sujets d'érudition. Doppert connaissait à fond les langues anciennes et modernes, ainsi que l'histoire. Les Dissertations qu'il a publiées roulent, comme on l'a vu par les titres, sur des sujets intéressants, et sont toutes très instructives. E—s.

DOPPET (FRANÇOIS AMÉDÉE), né à Chambéri en mars 1753, s'enrôla fort jeune dans un corps de cavalerie, d'où il passa dans les *Gardes françaises*. Après trois ans de service, il reprit ses études et se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Turin. N'ayant pu réussir à la cour, où il avait cherché à se faufiler, il voyagea en Suisse, visita Paris, et publia des livres de médecine, des romans et des poésies, qui n'eurent et ne méritaient aucun succès. Il écrivit contre le magnétisme, essaya de se faire connaître par des idées singulières, et montra dans tous ses ouvrages beaucoup de tendance vers les principes républicains. Doppet, au commencement de la révolution française, s'établit à Grenoble, et les démocrates de cette ville firent imprimer, à leurs frais, plusieurs de ses discours où, dans un style plein de mauvais goût, mais qui a quelquefois des mouvements heureux, il déclamait en faveur des opinions dominantes. Conduit à Paris par Aubert Dubayet, il s'y affilia aux diverses sociétés populaires qui avaient alors une si grande influence sur l'esprit public, et travailla aux *Annales patriotiques* de Carra et Mercier, depuis le commencement de l'année 1792, jusqu'à la journée du 10 août. Il fut un des acteurs de cette insurrection, à la suite de laquelle il sauva la vie à plusieurs Suisses. Le *club des étrangers* et la *légion des Allobroges*, lui durent leur formation. Un décret de l'assemblée législative le nomma lieutenant-colonel de cette légion, dont le dépôt était à Grenoble. Lorsqu'après l'invasion de la Savoie (1792), les Savoisiens formèrent une assemblée nationale, Doppet y fut nommé par la ville de Chambéri ; il provoqua la réunion à la France, et fut un des quatre députés qu'on envoya à la Convention pour cet objet (*Voyez* HÉRAULT DE SÉCHELLES, et SIMOND.). Pendant la guerre du *fédéralisme*, il servit comme général de brigade dans l'armée du midi, commandée par Carteaux. Nommé général en chef de l'armée des Alpes, il dirigea le siége de Lyon, et entra dans cette malheureuse ville le 9 octobre 1793. On doit lui rendre la justice que, malgré l'exagération de ses principes, il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage et l'effusion du sang. On lui donna alors le commandement de l'armée chargée de reprendre Toulon. Il en commença le siége et passa bientôt après à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il repoussa d'abord les Espagnols à la petite affaire de Saint-Luc, et s'empara de leur camp de Villelongue, mais une maladie fort grave l'arrêta. Ce fut alors qu'on envoya le général Dugommier pour commander à sa place. Doppet ayant recouvré la santé, les représentants du peuple, *Soubrani* et *Milhaud*, le mirent à la tête des troupes qui étaient dans les deux Cerdagnes, et qui n'avaient point de chef depuis la mort de Dagobert. Il entra alors en Catalogne, défendit Belver en battant les Espagnols, mit Mont-Louis en état de résister, et dans l'espace de sept jours prit Dory, Tores, Ribbes, Campredon, Saint-Jean-des-Abadessas et Ripoll, après plusieurs combats dont le succès lui fut vivement disputé. Mais ayant ensuite éprouvé des revers, il en accusa

les généraux Delâtre et Daoust, dans une lettre adressée à la convention et signée *Le sans culotte* Doppet. Sa mauvaise santé le força bientôt de quitter le commandement le 28 septembre 1794. La chute des Jacobins le laissa long-temps sans emploi : mais en 1796 il fut nommé au commandement de Metz, qu'il conserva peu de temps. Rappelé sur la scène par l'effervescence qui suivit la célèbre journée du 18 Fructidor, il fut nommé au conseil des Cinq Cents par l'assemblée électorale du Mont-Blanc en l'an 6; mais la loi du 22 floréal annulla nominativement cette élection. Depuis lors il a été comme oublié, et il est mort à Aix en Savoie, vers l'an 1800. S'il n'a pas montré des talents militaires, on ne peut sans injustice lui contester de la bravoure, et si sa conduite révolutionnaire mérite des reproches, on doit reconnaître qu'il ne fut point méchant, mais que la faiblesse de sa tête ne lui permit pas de maîtriser son enthousiasme, qui allait jusqu'au délire. Ses ouvrages sont : I. *la Mesmériade*, poëme burlesque, Paris, 1784; II. *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*, Turin, 1784, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Breslau, 1 vol. in-8°., et ne méritait pas cet honneur. III. *Oraison funèbre de Mesmer et son testament*, Genève, 1785, in-8°.; IV. les *Mémoires de madame de Warens*, Genève et Paris, 1785, in-8°. Hugot de Bassville a été l'éditeur de cet ouvrage. Les Mémoires de Claude Anet, qui suivent ceux de Mme. de Warens, ne sont pas du général Doppet, mais d'un de ses frères. V. *Le Médecin philosophe*, 1786. C'est une déclamation contre les vendeurs et distributeurs de remèdes secrets. VI. *Le Médecin d'amour*, Paphos et Paris, 1787, in-8°.; ouvrage *medico-romancier*, pour nous servir des expressions de l'auteur. VII. *les Numéros parisiens*, Lausanne, 1787, 2 v. in-18. C'est un avis aux étrangers qui visitent Paris. VIII. *Mémoires du chevalier de Courtille*, Lausanne, 1787, in-12. Courtille est un personnage qui a longtemps vécu en Savoie, et dont Rousseau parle dans ses Confessions. IX. *Célestina*, ou *la Philosophe des Alpes*, Lausanne, 1787, in-12. C'est sans doute une nouvelle édition de ce roman que M. Barbier indique sous la date de 1789, à Paris, in-12. X. la traduction du traité de Meibomius, intitulé : *de Flagrorum usu*, Paris, 1788. Cette traduction a été, ainsi que le texte, réimprimée avec luxe, en 1792, Paris, in-12. XI. *Des moyens de rappeler à la vie les personnes qui ont toutes les apparences de la mort*, Chambéri, in-8°.; XII. *Manière d'administrer les bains de vapeurs et les fumigations*, Turin, 1788, in-12, fig. L'académie de Turin accorda son approbation à cet ouvrage. XIII. *Médecine occulte* ou *Traité de magie naturelle et médecinale*, 1788, in-8°. XIV. *Zélamire*, ou *les Liaisons bizarres*; XV. Plusieurs brochures sur la révolution, telles que *l'Adresse au prince de Piémont; les Réflexions historiques et pratiques sur les élections; la Réponse de la légion franche Allobroge aux armées de la république; Où sera-t-il? L'Écho des Alpes*, journal démocratique, in-4°., imprimé à Carouge, commencé vers la fin de 1797, et qui n'a duré que quelques mois. XVI. *Etat moral, civil et politique de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8°. Cet ouvrage, qui eut une seconde édition l'année suivante, a été traduit en allemand par Bruun, 1793, in-8°. A travers ses

exagérations de tout genre, il contient quelques faits curieux. XVII. *Le Commissionnaire de la ligue*, ou *le Messager d'outre-Rhin*, Paris, 1792, in-8°. C'est la confession d'un chevalier d'industrie, émigré, qui rentre en France. Il raconte plusieurs anecdotes relatives à l'émigration. XVIII. *Destruction de la Vendée Lyonnaise*, ou *Rapports des événements y arrivés jusqu'à la reddition de Ville affranchie*, 1793, in-8°.; XIX. *Eclaircissement sur la fuite et l'arrestation des fuyards de Lyon, Ville-franche*, 1793. XX. *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8°. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur. Il contient des faits curieux dont un historien pourra profiter; mais le style en est très-mauvais. XXI. *Essai sur les calomnies dont on peut être accablé en révolution, et sur la manière avec laquelle doit y répondre un citoyen*, Carouge, in-8°. B—G—T.

DORANGE (JACQUES-NICOLAS-PIERRE), né à Marseille la 9 juin 1786, vint à Paris en 1808, s'y fit connaître par quelques pièces qui annonçaient du talent, et mourut à la fleur de son âge le 9 février 1811. Il avait publié : I. *Bouquet lyrique*, 1809, in-8°. Ce sont trois odes relatives aux victoires des armées françaises en Allemagne. II. *Les Bucoliques de Virgile, traduction nouvelle en vers français*, 1810, in-8°. Il avait traduit beaucoup de fragments des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, ainsi que de la *Jérusalem délivrée*. Depuis la mort de Dorange, ses *Poésies* ont été publiées (par M. Denne Baron), 1812, in-18. Quelques pièces avaient déjà paru dans les journaux; beaucoup étaient inédites. A. B—T.

DORAT (JEAN), ou DAURAT, en latin *Auratus*, célèbre poète du 16e. siècle, né dans le Limousin, d'une famille ancienne. Il changea son nom de *Dinemandy* en celui de Dorat, qui lui parut plus analogue à la profession qu'il se proposait d'exercer. Après avoir terminé ses études au collège de Limoges, il vint à Paris où son mérite lui procura bientôt des protecteurs. Il fut d'abord chargé de l'éducation d'Antoine de Baïf; quelques pièces de vers qu'il composa à la même époque le firent connaître avantageusement; il fut présenté à François Ier., qui lui accorda une gratification et le nomma précepteur de ses pages. Il ne conserva cette place qu'un an. Les troubles qui agitaient la France, le forcèrent de prendre le parti des armes. Il servit pendant trois ans dans l'armée commandée par le Dauphin, depuis Henri II. Au bout de ce temps-là, il obtint son congé et revint à Paris, où il se hâta de reprendre le cours de ses études. Il obtint la direction du collège de Coqueret, où Ronsard était alors pensionnaire, et il prédit les succès qu'aurait un jour son élève. Il fut nommé, en 1560, professeur de langue grecque au collège Royal, et, après quelques années d'exercice, il se démit de cette place en faveur de Nicolas Goulu son gendre. (*V.* GOULU). Dorat, au rapport de Scaliger, était un critique très judicieux; on lui doit la découverte de plusieurs usages de l'antiquité et la restitution d'un grand nombre de passages des poètes grecs et latins; mais comme il n'écrivait pas ses leçons, on ne peut avoir une juste idée des services qu'il a rendus en ce genre. En donnant la démission de sa place de professeur, il s'était réservé une pension assez forte et qui lui fut toujours exactement payée; il avait eu d'ailleurs quelque fortune de ses parents, et il parle dans ses vers d'une campagne qu'il possédait aux environs

Digitized by Google

de Paris. Dorat n'était donc pas aussi pauvre qu'on l'a prétendu, et les plaintes qu'il fait lui-même de son sort, peuvent être regardées comme des exagérations, communes aux poètes. Il était déjà sur le retour de l'âge lorsqu'il épousa, en secondes nôces, une femme dont l'extrême jeunesse lui attira des plaisanteries (1). Il répondit aux railleurs, qu'ayant à mourir d'un coup d'épée, il aimait mieux que ce fut d'une épée neuve que d'un méchant fer rouillé. Charles IX aimait Dorat, et se plaisait à lui entendre répéter des anecdotes qu'il racontait avec beaucoup d'agrément; il lui donna le titre de poète royal, qu'on ne peut pas croire avoir été purement honorifique. Dorat mourut à Paris le 1er. novembre 1588, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il avait publié le recueil de ses poésies latines, deux années auparavant, sous ce titre : *Poëmatia, hoc est: Poematum libri quinque ; Epigrammatum libri tres ; Anagrammatum liber unus ; Funerum liber unus ; Odarum libri duo ; Epithalamiorum liber unus ; Eclogarum libri duo ; Variarum rerum liber unus*, Paris, 1586, in-8°. Cette édition est la seule des poésies de Dorat, et par conséquent très rare. Elle ne contient qu'une très petite partie des productions de sa muse, et l'on y a inséré des vers qui ne sont pas de lui. En parcourant ce recueil, on est surpris de la réputation dont a joui l'auteur pendant sa longue vie. A peine y en trouve-t-on quelques-uns qui valent la peine d'être recueillis. Les vers français de Dorat sont encore au-dessous des latins et des grecs. Cependant ses contemporains lui ont accordé une place dans la pléiade, c'est-à-dire dans la liste des sept poètes les plus célèbres de son siècle. C'est à Dorat qu'on attribue d'avoir remis en vogue l'anagramme, genre méprisable dont on prétend que Lycophron lui avait fourni l'idée. Il ajoutait une grande confiance aux prédictions de Nostradamus, qu'il regardait comme un homme inspiré du ciel, et il avait composé, sur les centuries de ce prétendu prophète, un *Commentaire* latin et français que d'Artigny et Struvius assurent avoir été imprimé à Lyon, en 1594, in-8°. Ses remarques sur les *Sibyllina oracula*, insérées dans l'édition qu'en publia Opsopœus (Paris, 1599, in-8°.), sont estimées et font regretter que les leçons de critique sur divers auteurs anciens, qu'il avait données de vive voix à ses écoliers, n'aient pas été publiées; il passait pour un des meilleurs critiques de son temps, et réussissait surtout à rétablir heureusement le texte des auteurs. — Dorat (Louis), son fils, traduisit, en vers français, à l'âge de dix ans, une pièce latine de son père *Sur le retour de la reine-mère Catherine de Médicis*. — Dorat (Madeleine), fille de Jean, épousa Nicolas Goulu, célèbre professeur en grec. (*Voyez* Goulu). Elle parlait le latin, le grec, l'espagnol et l'italien, avec une grande facilité. Elle mourut, à Paris en 1636, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. W—s.

DORAT (Jacques), archidiacre de Reims, natif du Limousin, était neveu de Jean Dorat. On connaît de lui un petit poëme intitulé : *La Nymphe remoise au roi*, Reims, Foigny, 1610, petit in-8°. Il fut fait à l'occasion de l'entrée du roi, Louis XIII, dans la ville de Reims pour y être sacré; et il y en eut deux exemplaires imprimés sur vélin, qui furent

(1) On dit qu'elle était fille d'un pâtissier du faubourg St.-Germain, et qu'elle lui porta pour toute dot un pâté de pigeons, qu'il mangea avec d'autres régents, le jour où le mariage fut conclu.

présentés au roi et à la reine. Ce poëme se trouve encore à la suite du Bouquet royal, par Bergier, Reims, Foigny, 1637, in-4°., avec deux sonnets du même Jacques Dorat, qui était déjà mort à cette époque. On trouve encore des vers du même Jacques Dorat, dans le recueil donné au public par Charles du Lys, descendant collatéral de la Pucelle d'Orléans, dont la 3e. édition, in-4°., 1628, est peu commune et fort augmentée. C. T—Y.

DORAT (Claude-Joseph), poète français, né à Paris, le 31 déc. 1734, de parents connus depuis long-temps dans la robe, fut livré de bonne heure à lui-même, avec une fortune très suffisante pour un homme de lettres qui ne désire que de l'aisance et de la liberté. Après avoir suivi d'abord le barreau, où le vœu de ses parents l'avait appelé, il ne tarda pas à quitter cet état peu conforme à ses goûts, et se fit mousquetaire. Lui-même nous a confié, dans une de ses épîtres, qu'il n'avait renoncé à cette dernière carrière que par complaisance pour une vieille tante janséniste, qui ne croyait pas que sous cette brillante casaque il fût aisé de faire son salut. Quoi qu'il en soit, la philosophie, les muses et l'amour l'eurent bientôt consolé. Dorat, d'une taille médiocre, mais svelte et leste, dit Grimm, dans sa *Correspondance*, sans avoir des traits fort distingués, avait de la finesse dans le regard, et je ne sais quel air de douceur et de légèreté assez original, assez piquant. Facile et doux dans la société, il y cherchait moins à briller qu'à plaire. Il se fit beaucoup d'ennemis par imprudence, par indiscrétion, quelquefois même par maladresse; mais ce n'est que sur la fin de ses jours, qu'aigri par des critiques impitoyables, et par ces petites tracasseries littéraires qu'un poète ne manque jamais de regarder comme de véritables persécutions, il se permit de repousser la haine par la haine, et l'injure par l'injure. En risquant sans cesse de déplaire ou à ses maîtres ou ses rivaux, il ne pouvait supporter l'idée d'être mal avec eux, et ne cherchait que les occasions de s'en rapprocher. Après avoir plusieurs fois insulté fort lestement l'académie, il n'y eut point de démarches dont il ne fût capable pour obtenir les honneurs du fauteuil académique. Linguet, qui s'était cru, dit-on, assez intimement lié avec lui pour le voler sans conséquence; La Harpe, à qui il avait rendu des services qu'on ne reçoit que de ses meilleurs amis, et qui l'avait payé de la plus noire ingratitude, ne purent, malgré tous leurs torts, refroidir sa bienveillance au point de l'empêcher de revenir toujours à eux. Le premier essai de la muse de Dorat fut une ode sur le *Malheur*, bientôt suivie de quelques héroïdes; et notre poète n'avait guère que vingt ans lorsqu'il fit sa première pièce, *Zulica*, qui fut représentée en 1760. Il nous apprend lui-même, dans la préface de cette tragédie, qu'il fit reparaître dans la suite sous le titre de *Pierre-le-Grand*, que le célèbre Crébillon, qui était alors censeur du théâtre, la prit si bien sous sa protection, qu'il se chargea de refaire le cinquième acte. « On conçoit aisément, dit-il, d'après cela, quelle » était mon ivresse, et quelles furent » mes espérances. Je voyais déjà ma » pièce aux nues; j'entendais les applaudissements retentir à mon oreille; je n'aspirais à rien moins qu'à » l'immortalité.... Le jour fatal arrive. » Une première représentation ramène tout au vrai : c'est le coup de » baguette qui change en déserts les

» jardins d'Armide. Le charme, hélas! » disparut, et le temple de la postérité » se ferma pour moi. Mes quatre pre- » miers actes furent cependant reçus » avec transport; mais le cinquième, » sur lequel je comptais le plus, » échoua...... » Il donna, quelques années après, sur le même théâtre, *Théagène et Chariclée*, qui tomba tout à plat. Cette chute fut supportée avec beaucoup de courage; il se pressa d'avertir gaîment le public qu'il renonçait désormais aux honneurs du sublime, et qu'heureux de son *insouciance*, il ne chanterait plus que les jeux et les ris, les grâces et les amours. Depuis cette époque, chaque mois vit éclore quelque production nouvelle de sa muse : point d'événement, point d'aventure singulière qu'il ne se crût obligé de consacrer dans ses vers; point de célébrité, quelque éphémère qu'elle pût être, sur l'aile de laquelle il n'essayât de s'élever à l'immortalité; et si, dans cette foule d'écrits qui se succédèrent si rapidement, il en est peu dont la postérité daigne conserver le souvenir, ils eurent au moins le mérite d'amuser quelques instants l'oisiveté de nos cercles, et d'instruire assez passablement les provinces de nos frivolités et de nos ridicules. Quelque loin que, dans le genre de la poésie légère, il soit toujours resté de Voltaire, qu'il avait pris pour modèle, il eût été sans doute heureux pour Dorat d'y borner tous les efforts de son talent; mais, entraîné de nouveau dans la carrière du théâtre par l'espèce de succès qu'eurent son *Régulus* et sa *Feinte par Amour*, il n'est point de route qui conduise au temple de la gloire qu'il ne crût pouvoir suivre. Repoussé de tous côtés par ses rivaux, maltraité par le public, il n'imputa ses mauvais succès qu'à l'acharnement d'une cabale ennemie; il se flatta de l'emporter sur elle par des travaux multipliés; et pour en assurer mieux la réussite, il eut la faiblesse d'acheter les applaudissements des loges et du parterre, et d'achever ainsi de ruiner sa fortune déjà fort épuisée, en fournissant encore à ses ennemis de nouveaux moyens de le tourner en ridicule. Il donna, dans l'espace de peu d'années : *Adelaïde de Hongrie*, *le Célibataire*, *le Malheureux imaginaire*, *le Chevalier français à Turin*, *le Chevalier français à Londres*, *Roseïde* et *Pierre-le-Grand*, sans compter quelques autres pièces reçues, mais non représentées: telles que *Zoramis*, *les Prôneurs*, *Alceste*, etc. Toutes les pièces qu'il fit jouer eurent au moins le succès de plusieurs représentations; mais à chaque nouveau succès on lui appliquait le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : *Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés*. Dorat passa ses dernières années dans le chagrin, en dispute avec les comédiens, dont il finissait toujours par être le débiteur; en procès avec ses libraires, qu'il avait ruinés par le luxe des planches et des culs de lampe dont il avait la manie de décorer ses moindres productions; harcelé par ses créanciers, et plus encore par quelques journalistes acharnés contre lui, en proie aux vapeurs d'une bile noire, épuisé de travail et de plaisir, s'efforçant toujours de soutenir, en dépit des circonstances, les prétentions de cette philosophie insouciante et légère dont l'affiche lui devenait de jour en jour plus nécessaire et plus pénible. Quoi qu'il en pût coûter à Dorat, il joua jusqu'à la fin son rôle avec assez de courage. Il était déjà mourant, et qui plus est ruiné, qu'il se ruinait encore pour une petite intrigue cachée,

sans être moins assidu ni chez Mme. de Beauharnais, ni chez Mlle. Fannier de la comédie française, avec qui l'on assure qu'il était marié secrètement; il était déjà mourant, qu'il travaillait encore avec Mme. de Beauharnais, à *l'Abailard supposé*, et qu'il n'en était pas moins occupé d'un poëme épique, de ses dernières tragédies, de son *Voltaire aux Welches*, etc. La veille de sa mort, il reçut la visite de son curé avec beaucoup de décence, mais en éludant toujours fort poliment toutes les offres de son saint ministère. Deux heures avant d'expirer, il voulut faire encore sa toilette comme de coutume, et c'est dans son fauteuil, bien coiffé, bien poudré, qu'il rendit le dernier soupir. Si la malignité peut jeter quelque ridicule sur cette dernière circonstance, elle n'en est pas moins la preuve d'une disposition d'esprit assez courageuse, assez rare pour mériter d'être remarquée, et la fin de notre poète vaut bien celle de quelques philosophes, plus fiers que lui de la gloire de leur nom et de leur système. On a reproché à ses ouvrages beaucoup de néologisme, une enluminure fastidieuse, un persifflage outré, des disparates de ton et de goût très choquantes, une manière éternellement la même. La postérité ne confondra cependant point toutes les productions de Dorat dans la même classe, et, dans l'immense collection de ses œuvres, elle distinguera son poëme sur la *Déclamation*, le plus soigné de ses ouvrages, son charmant conte d'*Alphonse*, quelques-unes de ses fables, et un assez grand nombre d'épîtres et de poésies fugitives, genre où personne n'a peut-être approché plus que lui de la manière et du coloris de Voltaire. Les différents ouvrages de Dorat ont été recueillis en 20 vol. in-8°. Le titre général de la collection porte la date de 1792(1), quoique ce ne soit que l'édition que Dorat avait donnée lui-même de son vivant, volume par volume, et à différentes époques; il n'y a que le titre du premier volume de changé. On peut diviser les ouvrages de Dorat en sept classes: I. tragédies au nombre de six; savoir: *Zulica*, en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois en 1760, et remise au théâtre en 1779, avec de légers changements, sous le titre de *Pierre le-Grand; Théagène et Chariclée*, en trois actes et en vers; *Régulus*, id., représenté pour la première fois le 31 juillet 1773; *Adélaïde de Hongrie*, en cinq actes et en vers, 1774; *Zoramis*, 1780; *Alceste;* II. sept comédies: *la Feinte par amour*, en trois actes et en vers, représentée pour la première fois le 31 juillet 1773: on trouve dans cette pièce des détails et des vers charmants; il y a même de la sensibilité et de la délicatesse; *le Célibataire*, en cinq actes et en vers, 1775; *le Malheureux imaginaire*, en cinq actes et en vers, 1776; *le Chevalier français à Londres*, en trois actes et en vers, 1778; *le Chevalier français à Turin; Roséide*, 1779; *les Prôneurs*, ou *le Tartufe litteraire*, en trois actes et en vers: cette comédie est une satire sanglante des personnes qui composaient la société de Mademoiselle de Lespinasse, c'est-à-dire, des coryphées du parti philosophique. Dorat la garda plusieurs années dans son portefeuille sans pouvoir la faire représenter. Les philosophes qui n'y étaient pas ménagés, employèrent les hommes puissants de leur parti à empêcher que cette pièce ne fût jouée. Le principal

(1) Ce volumineux recueil a été réduit par Sautereau de Marsy, à trois petits volumes in-12, 1786.

personnage de la pièce est d'Alembert, qui, sous le nom de *Callidès*, joue le rôle de chef des prôneurs. La scène dans laquelle il initie un jeune adepte aux mystères de l'ordre, est très plaisante. On trouve dans cette pièce quelques portraits tracés d'un pinceau assez vigoureux, entre autres, ceux de Palissot et de Clément de Dijon, dont Dorat avait sujet de se plaindre; du premier, parce qu'il l'avait fait figurer d'une manière peu avantageuse dans sa *Dunciade*; du second, parce qu'il avait fait du poëme de la *Déclamation* une critique amère. Le premier défaut de la comédie des *Prôneurs* est de manquer d'action, le second de ne pas offrir assez de grands traits pour être une pièce de caractère, ni assez de méchanceté pour être une satire personnelle. III. Cinq poëmes; le seul qui fasse honneur à son talent est le poëme de la *Déclamation*, qui n'était d'abord qu'en un chant, mais que l'auteur a successivement porté à quatre. Les autres poëmes, qui tous sont dans le genre érotique, descriptif, sentimental, ont pour titres : *la Volière*, *Sélim et Sélima*, *le Mois de Mai*, *les Tourterelles de Zelmis*. IV. Onze héroïdes; V. quatre-vingt-dix-neuf fables, en quatre livres, formant ensemble 2 vol.; VI. les odes, les épîtres, les contes, les essais de traductions en vers, et les poésies fugitives; VII. cinq romans : *Volsidor et Zulménie*, 2 parties en 1 vol.; *les Malheurs de l'Inconstance*, ou *Lettres de la marquise de Syrcé et du comte de Mirbelle*, 2 parties en 2 vol.; *Floricourt*, histoire française; *Point de lendemain*; *l'Abailard supposé*, en société avec Mme. de Beauharnais; *les Sacrifices de l'Amour*, ou *Lettres de la vicomtesse de Senanges et du chevalier de Versenay*, 2 parties en 1 vol. Grimm prétend qu'on pourrait encore intituler ce roman *les Sacrifices du bon sens de l'Auteur à la pauvreté de son imagination*. Ce roman eut beaucoup de vogue dans sa nouveauté, parce qu'on crut y reconnaître, dans la vicomtesse de Senanges, Mme. de Cassini, sœur du marquis de Pezai, qui tint longtemps à Paris bureau d'esprit. Il n'en fallut pas davantage pour assurer le succès du roman. Dorat fut le fondateur, et pendant plusieurs années, le rédacteur du *Journal des Dames*, qui passa de ses mains dans celles de Mercier (*voy.* MERCIER). Il mourut à Paris le 29 avril 1780. Dorat disait lui-même : « Nous sommes comme » le laboureur, il sème avec profu- » sion, parce qu'il sait que tous les » grains ne lèveront pas. » Le désir de plaire l'éloignait continuellement de son but. Pour se donner un air de facilité, et ne se point déranger de sa manière de vivre fort dissipée, il ne travaillait que la nuit, en sorte que ses productions semblaient ne lui coûter à peine que le temps de les écrire. On formerait un recueil considérable des épigrammes qui furent lancées contre lui. Celles de La Harpe et de Rhulières sont restées dans la mémoire des amateurs. A—s.

DORBAY (FRANÇOIS), architecte, né à Paris, mort et enterré à St.-Germain-l'Auxerrois en 1697, élève de Louis Levau, conduisit les travaux de l'église et du collége des Quatre-Nations, aujourd'hui palais des Beaux-Arts, sur les dessins de son maître, et ceux du Louvre et des Tuileries après la mort de Levau. Il a donné les dessins de l'œuvre de St.-Germain-l'Auxerrois, que Charles Le Brun enrichit d'ornements inutiles; les dessins du couvent et de l'église des Capucines de la place Vendôme,

qu'il commença à faire exécuter en 1686, et qui furent finis en 1688; les dessins du portail de la Trinité, rue St.-Denis, qu'il fit exécuter en 1671; les dessins de l'église des ci-devant Prémontrés à la Croix-Rouge; les dessins de l'hôtel des comédiens français en 1688. Ce que Boileau dit du témoignage de Dorbay contre Perrault doit passer pour un mensonge, ou bien il fallait que Dorbay eût conçu, comme son maître, une cruelle jalousie contre Perrault. A—s.

DORDONI (Antoine), né à Busseto, petite ville de l'état de Parme, en 1528, fut mis au nombre des meilleurs graveurs en pierres fines de son temps. Ses ouvrages sont très rares; le duc de Devonshire conservait les plus précieux dans son riche cabinet de pierres gravées. Cet artiste mourut à Rome en 1584, âgé de cinquante-six ans, comme nous l'apprend son épitaphe, qu'on voit à Rome dans l'église d'*Ara-Celi*. A—s.

DORÉ (Jacob), dominicain. A la fin *des divins Bénéfices*, l'auteur se vante d'avoir eu la ville d'Orléans pour patrie. Né vers la fin du 15ᵉ. siècle, il entra dans l'ordre de S. Dominique en 1514. Ses premières études se firent au couvent de Blois; il les perfectionna dans Paris, où la douceur de son caractère multiplia le nombre de ses amis; il y reçut le bonnet de docteur en théologie. Après avoir annoncé la parole de Dieu dans les principales villes de France, il mérita l'estime des premiers ducs de Guise, qui le rapprochèrent d'Henri II, auquel le P. Doré dédia quelques ouvrages. Il se servit de la protection du monarque autant pour fonder que pour enrichir la bibliothèque des Dominicains de Châlons. Ce bon religieux mourut à Paris le 19 mai 1569. Doré a composé grand nombre de traités moins connus par leur véritable mérite que par la singularité de leurs titres. Nous nous contenterons de citer les plus originaux: I. *les Allumettes du feu divin, pour faire ardre le cœur en l'amour et la crainte de Dieu*, Paris, 1538, in-8°., goth.; II. *le collège de Sapience fondé en l'université de Vertu, auquel se rendit écolière Madeleine, disciple et apostole de Jésus*, Paris, 1539; Douai, 1598; III. l'*Arbre de vie appuyant les beaux lys de France, où sont mis en lumière les hauts titres d'honneur de la croix, avec odes et complaintes*, Paris, 1542, in-12, en vers. On y trouve une complainte curieuse sur la prison de François Iᵉʳ. IV. *la céleste Pensée des grâces divines arousée*. Cet ouvrage, dédié à Marguerite de Valois, fille de François Iᵉʳ., porte la date de 1543; V. *le pâturage de la brebis humaine selon que l'enseigne le prophète, suivi de l'anatomie et mystique description des membres de Notre-Seigneur*, Paris, 1544; VI. *la conserve de grâce, la piscine, le mirouer de patience, le remède salutaire contre les scrupules de la conscience*, etc.; VII. *la tourterelle de viduité, enseignant aux veuves comment elles doivent vivre en leur état*; VIII. *le passereau solitaire, le chandelier de la foi*, etc. Nous pourrions donner ainsi le détail de trente-neuf ouvrages du P. Doré, dont on ne parlerait plus si la singularité de leurs titres n'eût frappé ses contemporains qui s'en servirent pour multiplier les épigrammes contre tant de mysticités théologiques. L'auteur n'en fut pas quitte pour quelques satires; car il fut décrété de prise-de-corps comme ayant attaqué les libertés de l'Eglise gallicane. C'est lui que Rabelais appelle notre maître *de Do-*

ribus. En prenant l'habit de S. Dominique il avait échangé le nom de Jacob contre celui de Pierre, qu'on lui donne plus communément. P—D.

DOREID. *V*. IBN-DOREÏD.

DORFLING (GEORGE baron DE), général, feld-maréchal des armées brandebourgeoises, naquit en 1606, dans un petit village de Bohême, où ses parents étaient de pauvres paysans. Les noms de famille n'étant pas à cette époque en usage parmi les habitants de la campagne, George fut appelé Dörfling, parce qu'il était né dans un village, en allemand, *Dorf;* ce surnom de Dörfling équivaut au mot français, *villageois*. Dörfling apprit d'abord le métier de tailleur. Lorsqu'il eut fini ses années d'apprentissage, il voulut aller travailler à Berlin. Arrivé à un bac sur l'Elbe, il ne put payer son passage, on le repoussa. Croyant que le métier qu'il exerçait était la cause de ce refus, il jeta son paquet dans le fleuve, et s'engagea comme soldat. Les troubles qui éclatèrent en Bohême lui avaient déjà donné quelque idée d'entrer dans cette carrière. Il y fit des pas de géant, gagna bientôt l'estime de ses camarades et celle de ses chefs. Il servit sous le comte de Thurn, et se trouva à la bataille livrée sous les murs de Prague. Il entra ensuite dans les troupes suédoises, devint général-major en 1642, et prit part à toutes les actions de la guerre de trente ans. A la paix de Westphalie, en 1648, il crut qu'il allait être réformé, comme étranger; mais l'électeur de Brandebourg, qui aimait la guerre, qui savait la faire, et se voyait obligé de la continuer, s'attacha Dörfling, qui mérita, par ses connaissances et sa bravoure, les distinctions dont il fut successivement comblé. Il se signala, de 1657 à 1695, dans toutes les campagnes de l'électeur Frédéric Guillaume contre les Polonais, les Suédois, les Français. Il fut aussi employé dans plusieurs ambassades importantes; car il joignait la prudence et la sagesse de l'homme d'état, et les vertus du citoyen à la valeur et aux talents du guerrier. Nommé général-feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de Poméranie en 1677, et l'année d'après, gouverneur de la Poméranie inférieure et de la principauté de Camin, il mourut le 4 février 1695. Sa fortune extraordinaire excita la basse jalousie de ces hommes qui se vantent sans cesse de la grandeur de leurs ancêtres, parce qu'ils se sentent incapables d'illustrer par eux-mêmes un nom obscur. Il y eut des gens assez vils pour dire que Dörfling, devenu grand seigneur, conservait des manières qui décelaient son premier état. « Oui, répondit ce brave homme » à ceux qui lui rendirent ce propos, » oui, j'ai été tailleur, j'ai coupé du » drap; mais, ajouta-t-il en mettant » la main sur la garde de son épée, » voici l'instrument avec lequel je » coupe aujourd'hui les oreilles à ceux » qui parlent mal de moi.» Sa vie a été publiée à Stendal en 1786, en 1 vol. in-8°., avec son portrait. E—S.

DORIA. Une des quatre plus nobles, plus puissantes et plus anciennes familles de Gênes. Les Doria, ainsi que les Spinola, étaient attachés au parti Gibelin; les Grimaldi et les Fieschi au parti Guelfe. Ces quatre familles, constamment rivales, ont rempli pendant plusieurs siècles l'histoire de Gênes des désastres qu'elles éprouvaient et qu'elles infligeaient tour à tour. Cependant toutes quatre conservèrent leur puissance au milieu de guerres éternelles, parce qu'elles trouvaient, malgré l'exil et les persécutions, des ressources dans l'amour

Digitized by Google

de leurs vassaux et la force de leurs citadelles. L'illustration des Doria commence avec les premiers faits de l'histoire de Gênes. Les chroniques de cette république ne remontent pas au-delà de l'an 1100, et dès cette époque, on voit des Doria y occuper les premières magistratures. Mais pendant le douzième siècle, ils furent seulement les égaux des autres gentilshommes, tandis que pendant le treizième, et jusqu'à l'année 1339, ils leur furent supérieurs. Ce fut pendant cet espace de temps que les quatre familles que nous venons de nommer s'élevèrent au-dessus de toute la noblesse, et que la république ne s'ébranla plus que pour savoir laquelle des quatre commanderait à toutes les autres. En 1339, le peuple de Gênes se lassa d'obéir à cette oligarchie orgueilleuse, qui consumait pour des querelles de famille toutes les forces de la patrie. Les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi, furent exilés ensemble, sans distinction de Guelfes ou de Gibelins. La noblesse fut exclue du gouvernement, et la république prit pour chef un doge, qui devait être essentiellement l'homme du peuple. Cette troisième période, pendant laquelle les Doria furent exclus de la magistrature suprême, et qui dura de l'an 1339 à l'an 1528, n'est pas la moins glorieuse pour cette famille; c'est pendant cet espace de temps qu'elle a produit le plus de grands hommes, et surtout d'amiraux distingués. Enfin, en 1528, André Doria, qu'on appela le père et le libérateur de la patrie, changea de nouveau la forme du gouvernement, et en ouvrit l'accès à la noblesse. Les Doria, dès-lors, ont été à Gênes supérieurs en illustration, mais égaux en droits à tous les autres nobles.

S. S—i.

DORIA (Oberto), amiral des Génois dans la guerre de Pise. Oberto Doria commandait les Génois à la terrible bataille de la Méloria, qui, le 6 août 1284, mit fin à la longue rivalité entre Pise et Gênes, et qui écrasa pour jamais la marine des Pisans. Cent trente galères, sous ses ordres, rencontrèrent cent trois galères pisanes, commandées par Albert Morosini; le combat s'engagea autour de l'île de Méloria, vis-à-vis de Livourne; il se prolongea la moitié de la journée avec un incroyable acharnement, jusqu'à ce qu'une division génoise, qui n'avait point paru au commencement de la bataille, vint fondre sur les Pisans. Oberto Doria, après avoir tué cinq mille hommes aux ennemis, coulé à fond sept galères, et en avoir pris vingt-huit, avec onze mille prisonniers, ramena en triomphe sa flotte victorieuse à Gênes. S. S—i.

DORIA (Lamba), amiral des Génois, dans leur seconde guerre contre les Vénitiens en 1298. Lamba Doria avait conduit dans l'Adriatique une flotte de quatre-vingt-cinq galères, avec laquelle il ravageait les côtes de Dalmatie, lorsqu'il rencontra, le 8 septembre 1298, devant l'île de Corzola ou Corcyre la Noire, André Dandolo, amiral Vénitien, qui commandait quatre-vingt-dix-sept galères. Dans le premier choc de ces deux flottes, dix galères génoises furent coulées à fond. Cependant Lamba Doria ranima ses matelots, et il attaqua les Vénitiens avec tant d'habileté et de courage, qu'à la fin de la journée il leur avait pris quatre-vint-cinq galères. Dans l'impossibilité de conserver une aussi immense capture, il brûla soixante-sept de ces vaisseaux, et il en conduisit dix-huit à Gênes, avec sept mille quatre-cents prisonniers. Les Vénitiens avaient perdu

neuf mille hommes dans le combat. Leur amiral Dandolo, qui était au nombre des prisonniers, mourut de douleur, peu après son arrivée à Gênes. Une paix glorieuse fut la conséquence de cette victoire, où toute la marine vénitienne avait été détruite. Lamba Doria avait acheté cette gloire par la perte de son fils, tué presqu'à la fin du combat. « Qu'on le jette à la » mer, répondit-il sans montrer de » trouble à ceux qui lui annonçaient » cette nouvelle, c'est une noble sé» pulture pour celui qui meurt vain» queur en combattant pour sa pa» trie. » S. S—i.

DORIA (PAGANINO), amiral des Génois dans leur troisième guerre avec les Vénitiens, au milieu du 14ᵉ. siècle. Paganino Doria fut envoyé dans les mers de Grèce au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, pour combattre Nicolas Pisani, un des plus grands amiraux qu'aient eu les Vénitiens. Doria assiégea quelque temps la flotte vénitienne enfermée dans le port de Négrepont; mais des forces supérieures l'obligèrent à s'écarter. Les Vénitiens se réunirent aux Catalans et aux Grecs leurs alliés, et Doria, après avoir pris Ténédos, où il passa les plus mauvais mois de l'hiver, vint menacer Constantinople. Ce fut dans les mers étroites du Bosphore de Thrace, que Nicolas Pisani vint le chercher le 13 février 1352. Une épouvantable bataille fut livrée sous les murs mêmes de Constantinople; un vent furieux du midi bouleversait la mer; des nuages épais obscurcirent le jour de bonne heure, et ils enveloppèrent bientôt les deux flottes dans la plus profonde nuit. On combattait cependant à la fois en vingt lieux divers contre les éléments et les hommes, sans pouvoir suivre un plan général, ou connaître les succès et les revers de ses alliés. Le lendemain Doria reconnut enfin qu'il avait gagné la bataille; mais au prix de treize de ses galères coulées à fond. Il en avait pris vingt-six à ses ennemis, cependant le nombre des blessés était si grand sur sa flotte, qu'une maladie contagieuse se mit parmi ses équipages, et lui enleva la moitié de ses matelots, avant qu'il arrivât à Gênes pour y annoncer sa victoire. L'année suivante Paganino Doria ne fut pas nommé amiral, et les Génois furent cruellement battus à la Loiera; mais en 1354 il fut de nouveau mis à la tête des flottes de sa patrie; et le 3 novembre, il attaqua Nicolas Pisani à Porto-Longo, avec tant de bonheur et d'habileté, qu'il prit cet amiral avec toute sa flotte, composée de trente-cinq galères, et tous ses équipages, sans qu'un seul homme lui échappât. Cette victoire signalée mit fin à la troisième guerre entre les peuples maritimes: les Vénitiens acceptèrent toutes les conditions que les Génois voulurent leur imposer, et consentirent à une paix honteuse. S. S—i.

DORIA (LUCIEN), amiral des Génois dans leur quatrième guerre avec les Vénitiens, ou guerre de Chiozza. Lucien Doria commandait en 1378, dans le golfe adriatique, une flotte de vingt-deux galères, avec laquelle il prit Rovigno en Istrie, il pilla et brûla Grado et Caorlo, et il répandit l'alarme jusque dans le port de Venise. Vettor Pisani, qui lui avait été opposé avec vingt-cinq galères, lui livra enfin bataille devant Pola, le 29 mai 1379. Lucien Doria fut tué dans le commencement du combat, cependant ses dispositions avaient été si bien prises, et furent si bien exécutées par Ambroise Doria son frère, que la bataille fut complètement gagnée en une heure et demie: quinze galères vénitiennes

furent prises ; dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels vingt-quatre nobles vénitiens, tombèrent au pouvoir du vainqueur, et Vettor Pisani, qui s'était réfugié à Venise avec sept vaisseaux seulement, fut jeté en prison dès son arrivée, comme responsable de sa mauvaise fortune. S. S—I.

DORIA (PIERRE), amiral des Génois dans la guerre de Chiozza. Pierre Doria fut envoyé de Gênes pour succéder à Lucien Doria, après la mort de celui-ci ; en même temps sa flotte fut portée à quarante-sept galères, et c'est avec elle qu'il se rendit maître de Chiozza, le 16 août 1379. Il se trouvait ainsi dans l'enceinte des fortifications que la nature a données à Venise ; plus maître que les Vénitiens eux-mêmes de tous les canaux de la lagune, aucun obstacle ne semblait pouvoir l'empêcher d'arriver, avec sa flotte, au milieu de la place St. Marc. Les Vénitiens demandèrent la paix à tout prix ; ils s'en remettaient, pour les conditions, à la générosité de leurs vainqueurs. Le roi de Hongrie et le seigneur de Padoue, alliés des Génois, voulaient l'accorder ; mais Pierre Doria répondit aux ambassadeurs vénitiens : « Jamais vous n'aurez la paix » de notre république qu'auparavant » nous n'ayons mis nous-même une » bride aux chevaux de bronze qui » sont sur votre place de St.-Marc : » quand nous les aurons bridés de » notre main, nous vous ferons bien » tenir tranquilles. » Le succès démentit bientôt tant d'arrogance. Vettor Pisani, remis en liberté, fortifia les canaux de manière à fermer aux Génois l'approche de Venise ; bientôt, par un mélange de bonheur et d'adresse, il leur ôta même la possibilité de sortir de Chiozza. Pierre Doria, sans avoir été vaincu, se trouvait enfermé avec sa superbe flotte, et assiégé dans le port même qu'il avait conquis. En vain il recourait aux expédients les plus hardis et les plus ingénieux pour s'ouvrir une communication avec la mer, la fortune des Vénitiens, ou les talents de Vettor Pisani et de Carlo Zeno, rendirent tous ses efforts inutiles. Enfin il fut tué par une pièce d'artillerie, le 22 janvier 1380, sous le couvent de Brondulo ; et la flotte avec laquelle il avait fait la conquête de Chiozza fut obligée de se rendre prisonnière le 21 juin de la même année. S. S—I.

DORIA (ANDRÉ), le restaurateur de la liberté génoise. André Doria était né à Oneille en 1468 ; des factions acharnées se disputaient alors la souveraineté de Gênes ; les Adorni et les Frégosi, ne songeant qu'à se supplanter les uns les autres, sacrifiaient souvent l'indépendance et l'honneur de leur patrie à leur ambition. Ils vendirent tour à tour la liberté de Gênes au duc de Milan et au roi de France ; et Doria éloigné, comme toute sa famille, de toute part au gouvernement, savait à peine s'il avait une patrie. Il embrassa de bonne heure la vocation des armes, pour chercher dans l'indépendance des camps, en combattant pour des étrangers, la liberté et la gloire qu'il ne pouvait acquérir au milieu des siens. A l'age de 19 ans il entra dans les gardes du pape Innocent VIII, sous son oncle, Dominique Doria, qui en était capitaine, et s'y distingua par son exactitude et son adresse dans les exercices militaires. Il passa delà au service de Ferdinand l'ancien, roi de Naples, et ensuite à celui d'Alphonse II, son fils, et il fut le seul de tous les officiers de ce prince qui lui restât attaché après l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII, roi de France. Les guerres civiles qui mettaient toute l'Italie en com-

bustion, lui firent naître l'idée d'aller dans la Terre-Sainte, où il fut reçu chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Au retour de ce pélérinage il s'attacha à Jean de la Rovère qui tenait pour Charles VIII dans le royaume de Naples, et il se couvrit de gloire par la valeur et l'intelligence avec lesquelles il soutint le siége de Rocca-Guillelma, contre le célèbre Gonsalve de Cordoue. Après y avoir signalé sa bravoure, dans le service de terre, il le quitta à l'âge de 24 ans pour la marine, où il acquit bientôt la gloire d'être le premier homme de mer de son siècle. André Doria, en faisant la guerre aux Maures et aux Turks, qui infestaient alors la Méditerranée, avait réussi en même temps à augmenter sa fortune et sa réputation; les matelots servaient avec empressement sous ses ordres, et les galères qu'il commandait étaient sa propriété. Il appela auprès de lui Philippe Doria, son cousin, dont il fit son lieutenant, et leur flotte répandit la terreur parmi les barbaresques. L'exploit qui servit le plus à établir leur réputation fut le combat de Pianosa (25 avril 1519), dans lequel André Doria, n'ayant que six galères sous ses ordres, fut surpris par treize galères que le roi de Tunis avait armées à dessein pour se défaire de lui; Doria combattit avec tant de valeur et d'habileté que la bataille se termina par la défaite des Maures et la prise de six de leur vaisseaux. Cependant l'Italie était devenue le théâtre d'une guerre acharnée entre la France et la maison d'Autriche. Il n'y avait plus d'indépendance pour les états italiens, et ceux-ci lorsqu'ils s'attachaient à l'un ou à l'autre de ces puissants rivaux, se donnaient un maître plutôt qu'un protecteur. Doria embrassa le service de la France, et il y demeura attaché lors même que les révolutions de sa patrie eurent fait embrasser à celle-ci le parti impérial. François Ier. lui confia une flotte considérable avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Il alla avec dix galères au secours de Marseille que le connétable de Bourbon qui l'assiégeait par terre, bloquait aussi par mer avec dix-huit galères. Doria sut profiter du vent, il dispersa la flotte impériale, et jeta du secours dans la ville, ce qui obligea les impériaux d'en lever le siége. En 1525, Doria, du consentement de François Ier., passa au service de Clément VII, alors allié de la France, mais il reprit deux ans après le commandement des galères de France, avec trente six mille écus d'appointements, et le titre d'amiral des mers du Levant. Il contribua puissamment cette même année à détacher les Génois de l'alliance de l'empereur pour les faire entrer dans celle de la France. L'année suivante Doria, pour seconder le maréchal de Lautrec qui assiégeait Naples, envoya devant cette ville son neveu Philippe avec huit galères; Hugues de Moncade qui commandait la flotte impériale, fut battu à Capodono, où il perdit la vie; et les Français paraissaient sur le point de conquérir le royaume de Naples, lorsque Doria, s'apercevant qu'il était l'objet de la jalousie des ministres de France, que le roi ne songeait point à rendre Savone aux Génois comme il s'y était engagé, qu'il voulait au contraire fortifier cette ville et en faire un port franc, qu'enfin sa patrie et ses soldats allaient être également victimes des artifices d'une cour, renonça au service de la France. Il attendit dans le golfe de Lerici que le temps de son engagement fût fini, alors il conclut un nouveau traité avec l'empereur, dans le-

quel il demanda pour récompense de ses services la restauration de la liberté de Gênes. Le 12 sept., 1528, il se présenta avec sa flotte devant cette ville; les galères de France qui étaient plus faibles se retirèrent, Théodore Trivulce qui commandait dans la ville, et qui n'avait point pu obtenir les renforts qu'il demandait, se retira dans le château, et Doria fut accueilli par ses concitoyens avec des cris de joie, comme le restaurateur de leur liberté: en effet au lieu de s'attribuer la souveraineté, comme il en avait le pouvoir, il ne songea qu'au moyen de rendre le gouvernement plus stable et en même temps plus sage. Il mit un terme aux cruelles factions des Adornes et des Frégoses, et il abolit jusqu'à leurs noms; il rappela les nobles aux emplois, mais en les rendant égaux, et il établit la constitution qui a duré presque sans changements jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'il mérita les titres de père et de libérateur de la patrie qui lui furent décernés par le sénat. André Doria ne voulut pas même être doge, dans la nouvelle constitution de sa patrie, afin de pouvoir continuer à servir l'empereur sur mer comme il s'y était engagé. Soliman II ayant porté ses armes dans la Hongrie, Doria proposa à Charles-Quint de faire une diversion du côté de la Grèce, l'empereur le chargea de l'expédition dans laquelle il prit Coron, Patras et ravagea toutes les côtes de la Grèce, ce qui força les Turks d'évacuer la Hongrie et l'Autriche. L'année d'après il battit encore leur flotte et les força de lever le siége de Coron. Il n'eut pas, à la vérité, contre le corsaire Barberousse les succès qu'on attendait de sa supériorité et de sa bravoure, il le laissa échapper à la Prévesa, en 1539, lorsqu'il paraissait maître de détruire sa flotte, et l'on soupçonna même un accord secret entre ces deux marins qui dominaient la Méditerranée, et qui évitaient toujours des combats décisifs. Cependant on le vit continuer à monter sur ses galères et à les commander en personne, jusqu'à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans. Ce ne fut pas contre l'avis de Doria que Charles-Quint fit l'expédition d'Alger; car cet amiral lui conseilla au contraire de profiter de la trève avec le roi de France pour détruire cette retraite de pirates; mais l'avis de Doria était qu'on choisit une saison plus favorable que celle de l'automne, où la mer est impraticable sur les côtes d'Afrique. En 1547 il s'était rendu maître de Savone et avait fermé l'entrée du port en coulant à fond deux grands vaisseaux chargés de pierres. Tout le reste de la vie de Doria fut rempli par diverses expéditions maritimes, qu'il conduisit par lui-même ou par son neveu Jeannetin Doria; dans l'une de celles-ci sa flotte fut battue par Dragut. A l'âge de quatre-vingt-cinq ans il conduisit sa flotte au secours de l'île de Corse envahie par les Français, forma le siége de St.-Florent, prit cette place et la fit raser. Charles-Quint l'avait décoré de la toison d'or et de la dignité de grand chancelier de Naples; il lui avait donné la principauté de Melfi, et le marquisat de Tursi. Ces dignités, et le grand crédit dont Doria jouissait dans sa patrie, et plus encore l'insolence de son neveu, Jeannetin Doria, excitèrent, en 1547, Jean-Louis de Fiesque (*voyez* FIESQUE), à conjurer contre lui. Mais Fiesque se noya au moment où, par la mort de Jeannetin Doria, il paraissait assuré du succès. Jules Cibo, peu de temps après, forma une seconde conjuration qui fut découverte, et qui lui coûta la vie; Doria dans la pour-

suite de ses ennemis et la vengeance de son neveu, s'abandonna à des excès de cruauté indignes d'un grand homme. Il fit coudre dans un sac et jeter à la mer Ottobon de Fiesque, frère de son ennemi, qui lui fut livré huit ans après la conjuration de Jean-Louis. Doria termina le 25 novembre 1560 sa longue et glorieuse carrière; il était alors âgé de quatre-vingt-treize ans. Sa vie a été écrite en italien par Lorenzo Capelloni, Venise, 1565, in-4°. S. S—I.

DORICLYDAS. *V.* DIPÈNE.

DORIGNY (MICHEL), peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, étudia la peinture sous Simon Vouet, dont il devint gendre. Il chercha toujours à imiter son beau-père dans ses ouvrages, mais il resta beaucoup au-dessous; il devint cependant professeur de l'académie. Michel Dorigny a beaucoup gravé à l'eau-forte, surtout d'après les tableaux de Vouet; on distingue entre autres, parmi ces gravures, quatre sujets représentant l'*Adoration des Mages*, d'après les peintures de la chapelle de l'hôtel Seguier; *Mercure et les Grâces; l'Enlèvement d'Europe; Vénus à sa toilette; Vénus arrachant les plumes de l'Amour; Iris coupant les cheveux de Didon*, et plusieurs autres sujets de sa composition, ou d'après différents maîtres. En général ses estampes sont dures, et faites sans goût. Il y a des peintures de cet artiste à Vincennes, et dans différents hôtels à Paris. François Mansard ayant proposé d'établir un impôt sur les arts, Dorigny publia en 1651 une estampe allégorique, connue sous le nom de la *Mansarde*, au bas de laquelle était imprimée une satire contre cet architecte. Il mourut à Paris en 1665, laissant deux fils, Louis et Nicolas. P—E.

DORIGNY (LOUIS), fils du précédent, peintre et graveur, naquit à Paris en 1654. Ayant perdu son père fort jeune, il se forma dans l'atelier de le Brun, où il fit des progrès rapides, et se vit en état de mettre au prix à l'âge de 17 ans; mais n'ayant obtenu que le second, il en conçut un tel dépit, qu'il refusa la médaille, et entreprit le voyage de Rome à ses dépens. Après quatre années d'études, dans cette capitale des arts, il exécuta pour le maître-autel des feuillants de Foligno, un tableau de *Vierge* qui lui réussit, et lui procura beaucoup d'autres ouvrages, qui étendirent sa réputation. Ayant passé ensuite à Venise, il séjourna dix ans dans cette ville, qu'il quitta pour aller se fixer à Vérone, fuyant la hauteur et le faxe des nobles Vénitiens. Curieux de revoir son pays natal, il fit un voyage à Paris en 1704; peut-être se serait-il fixé dans cette ville, surtout s'il y avait été mieux accueilli; mais s'étant présenté à l'académie, d'après les conseils d'un grand nombre de ses amis, il éprouva un refus, causé par les intrigues de Jules-Hardouin Mansard, qui se rappelait l'estampe satirique que le père de Dorigny avait faite contre son oncle. Ce désagrément et quelques autres qu'il éprouva relativement à ses ouvrages, le déterminèrent au bout d'un an à retourner en Italie. Appelé à Vienne en 1711, pour décorer le palais du prince Eugène, il l'orna de divers morceaux qui sont estimés. La ville de Prague possède aussi plusieurs de ses productions. L'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Dorigny est sans contredit la coupole qu'il a peinte à fresque dans la cathédrale de la ville de Trente; l'ordonnance et l'exécution de cette grande composition, lui font également honneur. Cet artiste avait beaucoup d'ima-

gination, les grandes machines ne l'effrayaient pas, il entendait très bien les raccourcis, il avait un style élevé; le génie, la correction, la couleur ne lui manquaient pas; peut-être cependant lui eût-on désiré un caractère un peu plus prononcé, ainsi que plus d'agréments et de grâce. Il a gravé à l'eau-forte différents sujets, entre autres la *Descente des Sarrasins au port d'Ostie*, d'après Raphaël. Dorigny parvint à une extrême vieillesse, puisqu'il vécut jusqu'en 1742. Il avait épousé la fille d'un orfèvre de Venise, qui lui donna plusieurs enfants, dont aucun ne suivit la carrière de son père.

P—E.

DORIGNY (Nicolas), fils et frère des précédents, peintre et graveur, naquit à Paris en 1657. Après avoir suivi le barreau et s'être fait avocat, Dorigny quitta la robe pour se livrer à l'étude du dessin et de la peinture. Enfin, entraîné irrésistiblement vers la gravure, il se livra tout entier à la culture de cet art. Voulant étudier le dessin à fond d'après les productions des grands maîtres, il entreprit le voyage d'Italie, où il séjourna vingt huit ans. De retour dans sa patrie, il fut appelé à Londres en 1711, pour y graver les célèbres cartons de Raphaël qui sont au château d'Hamptoncourt. Dorigny revint en France en 1719, revêtu, par George Ier. roi d'Angleterre, de la dignité de chevalier. En 1725 l'académie de peinture de Paris lui ouvrit ses portes, et le reçut professeur. Ses principaux ouvrages sont: *Saint-Pierre guérissant les boiteux à la porte du Temple*, d'après le Civoli; *le Martyre de Saint-Sébastien*, d'après le Dominiquin; *la Coupole de l'église de Sainte-Agnès*, en 7 planches, d'après Ciro Feri; *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Lamberti; *Saint-Bernard reçu dans l'ordre de Citeaux*, d'après Joseph Passari; l'*Adoration des rois*, d'après Carle Maratte; *la Mort de Sainte-Petronille*, d'après le Guerchin, et *Saint-Pierre marchant sur les eaux*, d'après Lanfranc. Mais de toutes les productions de cet artiste, *la Descente de croix* de Daniel de Volterre; *les Cartons* d'Hamptoncourt, et surtout *la Transfiguration*, sont les plus estimées; cependant, si l'on peut reprocher aux traductions récentes de ce chef-d'œuvre de la mollesse et de la rondeur, on peut à juste titre reprocher à Dorigny d'avoir mis de la manière et de la dureté dans la sienne. Dorigny avait un travail savant, facile, mais il n'approche cependant pas de la grâce, du moelleux et de la correction de Gérard Audran, qui, jusqu'ici, a conservé le sceptre de la gravure dans le genre de l'histoire, avantage qu'Edelinck seul pourrait prétendre de partager avec lui. En général les hachures de Dorigny sont roides, et trop larges dans les fonds. Il ne mettait pas assez d'exactitude dans ses têtes et ses mains, lesquelles cependant sont touchées avec esprit, mais peut-être plutôt dans le sien que dans celui des maîtres qu'il traduit. Il mourut à Paris en 1746, dans un âge fort avancé.

P—E.

DORIGNY. *V.* Origny (d').

DORIMON (........), comédien de la troupe de Mademoiselle (1), est le seul auteur de ce théâtre, dont les pièces soient venues jusqu'à nous. On les réunit ordinairement en deux volumes; en voici les titres: I. l'*Ecole des cocus* ou *la Précaution inutile*, comédie en un acte et en vers, 1661,

(1) Cette troupe, établie sous la protection de Mlle. de Montpensier, rue des Quatre-Vents, ne subsista pas long-temps. A l'époque de son établissement, à la fin de 1660, il y avait déjà à Paris quatre autres troupes; 1°. l'Hôtel de Bourgogne, 2°. le Marais, 3°. la troupe de Monsieur; 4°. les Comédiens espagnols.

in-12 ; II. l'*Inconstance punie*, en un acte et en vers, 1651, in-12 ; III. *la Femme industrieuse*, en un acte et en vers, 1661, in-12 ; IV. l'*Amant de sa femme*, en un acte et en vers, 1661, in-12 ; V. *la Comédie de la comédie* ou *les Amours de Trapolin*, en un acte et en vers, 1662, in-12 ; VI. *la Roselie* ou *le don Guillot*, en cinq actes et en vers ; 1661, in-12 ; VII. l'*Avare dupé* ou *l'Homme de paille*, en trois actes et en vers, 1663, in-12. Le *Catalogue de la bibl. Lavallière*, n°. 17517, comprend cette pièce parmi celles de Dorimon ; mais l'auteur de la *Bibliothèque du théâtre Français* (tom. III, pag. 49 et 54), dit que c'est absolument la même chose que *la Dame d'intrigue* ou *le Riche vilain*, comédie en trois actes, de Chappuzeau ; VIII. *le Festin de Pierre* ou *le Fils criminel*, tragi-comédie, en cinq actes et en vers, Lyon, 1659, in-12. Cette pièce commence par ces deux vers :

C'est aujourd'hui qu'il faut que mon amour s'exprime,
Et que vous appreniez jusqu'où va mon estime.

Elle a été imprimée en Hollande en 1679, sous le nom de Molière, et fait partie de l'édition des *OEuvres* de ce grand homme, publiée la même année à Amsterdam, chez le libraire Jacques Lejeune. Molière avait donné son *Festin de Pierre* en 1665. Quelques personnes prétendent que Molière fit imprimer sa pièce ; ils ajoutent qu'il supprima sur-le-champ toute l'édition ; elle ne reparut à Paris que dans le tome VII de l'édition de 1682, c'est-à-dire, neuf ans après la mort de l'auteur. Le libraire d'Amsterdam, n'ayant pu avoir copie de la pièce de Molière, donna sous son nom celle de Dorimon. IX. *Le Médecin dérobé*, comédie en trois actes et en vers, 1692, in-12. A. B—T.

DORING (Mathieu), né en Thuringe dans le 14e. siècle, entra dans l'ordre des frères mineurs, et professa pendant plusieurs années la théologie à Erfurt, et ensuite à Magdebourg. Le landgrave de Thuringe le jugea propre à rétablir la discipline parmi les franciscains d'Eisenac, dont les mauvaises mœurs causaient un grand scandale. Il assista au concile de Bâle, et fut élu, par ses confrères députés au même concile, supérieur général de l'ordre, en 1443. Il se retira, sur la fin de sa vie, au couvent de Kirits, dans la marche de Brandebourg. On ignore l'époque précise de sa mort ; mais de fortes raisons font croire qu'il ne vivait plus en 1465. Doring était savant théologien, ennemi déclaré des abus, mais trop subtil et trop enclin à la dispute, ce qui a fait conjecturer à quelques personnes qu'un siècle plus tard, on l'aurait vu figurer dans les rangs des réformateurs. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Continuatio chronici Theod. Engelhusii, ab anno 1420 ad annum 1464*. Cette Continuation a été insérée dans le tome III des *Scriptores rerum germanicarum* de Mencken. L'éditeur dit, dans sa préface, que cet ouvrage est un des meilleurs qu'on puisse consulter pour l'histoire de la Misnie, de la Thuringe et du Brandebourg. Après la mort de Doring, un anonyme a continué cette chronique jusqu'à l'année 1494. II. *Defensorium sive Replicæ adversus Paul. Burgensem pro Nicolao Lyrano*. Cette réponse de Doring à Paul de Burgos se trouve dans plusieurs éditions des Postilles de Nicolas de Lyre, notamment dans celle qu'a donnée Feuardent (Paris, 1590, 6 vol. in folio). III. *Appellatio contrà Magdeburgensem archiepiscopum pro cultu superstitioso hostiæ miraculosæ in*

Digitized by Google

Wolsenac. Cet ouvrage existait en manuscrit dans la bibliothèque Pauline, de Leipzig. IV. *Liber perplexorum ecclesiæ*. Doring parle lui-même de cet ouvrage dans sa Continuation de la chronique d'Engelle; et le peu qu'il en dit suffit pour en faire regretter la perte. Il avait encore composé des *Commentaires sur Isaïe*, et sur les *quatre livres des Sentences*, un *Traité de dialectique*, des *Sermons*, etc. Oudin, et après lui quelques biographes, l'ont cru, mais à tort, l'auteur de la chronique connue sous le nom de Nuremberg, parce qu'elle a été imprimée, pour la première fois, dans cette ville. On s'accorde aujourd'hui à la regarder comme l'ouvrage de Hartman Schedel (*voy.* SCHEDEL). L'article Doring, dans Moreri, est rédigé d'une manière peu satisfaisante : son nom se trouve écrit indistinctement, Doëring, Doring, Dorinck et Thoring. Richard Simon s'est écarté davantage de la véritable orthographe en le nommant Dornick. — Un autre DORING (Jean), écrivain allemand du 16e. siècle, a laissé quelques ouvrages. Melchior Goldast a publié quatre de ses lettres dans un recueil intitulé : *Philologicarum epistolarum centuria*, Paris, 1610, in-8°.

W—s.

DORIOLE (PIERRE), sieur de Loiré, naquit, vers le commencement du 15e. siècle, à la Rochelle. Son père avait été quatre fois maire de cette ville; il le fut à son tour. Quelques députations à la cour, pour les intérêts de ses concitoyens, l'y firent connaître avantageusement. Il se livra aux affaires, devint maître des comptes, contrôleur-général des finances, et remplit avec succès des négociations très délicates; les talents qu'il y développa lui méritèrent la confiance de Louis XI, qui lui donna l'importante charge de chancelier, après la mort de Juvenal des Ursins, en 1472. Doriole était regardé comme l'homme du royaume le plus digne d'occuper cette haute dignité, par ses lumières, sa probité, ses talents et son assiduité au travail : les soins qu'il donna au bien public, jusqu'à oser quelquefois déplaire à son maître pour se rendre plus digne de son estime, justifièrent pleinement l'idée qu'on avait de cet excellent magistrat. Il remplit ce poste jusqu'en 1483. Le roi, dont la manie, sur la fin de son règne, fut de changer tous ses officiers, n'ayant aucune plainte à former contre son chancelier, prétexta le grand âge de Doriole pour le destituer, attendu qu'il n'avait plus l'activité nécessaire pour bien s'acquitter de ses fonctions; mais, afin que ce déplacement n'eût point l'air d'une disgrâce, il le fit premier président de la chambre des comptes; ce grand magistrat ne garda cette présidence que deux ans. Il mourut en 1485. C'était un homme insinuant : il savait parfaitement nos lois, nos usages et le droit public. Sa mémoire est restée en vénération dans la magistrature.

Z.

DORLAND (PIERRE), chartreux, né en 1449, à Diest, dans le diocèse de Liége, mort dans le couvent de son ordre, à Zeelem, le 21 août 1507, fut recommandable par la douceur de ses mœurs, sa piété et son savoir. Il est principalement connu par son *Chronicum chartusianum*. Théod. Petreius, l'un de ses confrères, le publia avec des notes et des additions considérables, Cologne, 1608, in-8°. Adrien Driscart, curé de Tournay, en donna une trad. française, Tournay, 1644, in-8°. On a encore du même auteur : I *Viola animæ dialogis septem*, Cologne, 1500, in-4°.; Anvers, 1533, in-12, et 1543, in-16. Les six premiers dialogues sont un

abrégé de la Théologie naturelle de Raimond de Seboude. II. *Dialogus de vitio proprietatis monachorum*, Louvain, 1512, in-4°.; III. *Explicatio mystica habitûs chartusiensis*, Louvain, 1513, in-8°.; IV. *B. Annæ vita*, imprimée à la suite de la *Vita Christi* de Ludolphe, Anvers, 1617, in-folio. Les autres ouvrages de Dorland sont restés manuscrits. On en trouvera la liste dans la *Biblioth. Chartusiana* de Petreius, et dans la *Bibl. Belgica* de Foppens. W—s.

DORLÉANS (Louis), avocat, l'un des plus fougueux partisans de la ligue, né en 1542, à Orléans, suivant l'abbé Goujet, mais à Paris, suivant d'autres biographes. Une raison qui peut faire pencher pour ce dernier sentiment, c'est qu'il prend lui-même le titre de Parisien. Il fit ses études sous Jean Dorat, et prit ensuite ses degrés en droit. Son début au barreau eut peu de succès. Il se livra alors à la poésie, dont son maître lui avait inspiré le goût, et publia quelques vers médiocres, même pour le temps. Cependant comme il s'annonçait pour l'ennemi déclaré des protestants, il eut bientôt une réputation dans le parti opposé. Quelques autres ouvrages écrits avec plus d'emportement encore, achevèrent de le faire connaître; et lorsque les ligueurs eurent poussé l'audace jusqu'à arrêter les membres du parlement restés fidèles à la cause du roi, Dorléans fut choisi pour remplir la place d'avocat général. Il servit le parti qui l'avait élevé, avec un zèle excessif, et parla avec une insolence difficile à caractériser, à ces états dont la *Satyre Ménippée* contient une peinture si vraie et en même temps si plaisante. Mais enfin, touché de l'état misérable où la ville de Paris était réduite, il osa, le premier, reprocher au duc de Mayenne (*V.* Mayenne.) son manque de foi, et parler de la nécessité de traiter de la paix. Cet acte de courage fut sans effet, et Dorléans recommença à faire paraître des libelles, qui, tous, tendaient à éloigner les Français de la soumission envers Henri IV. Lorsque ce prince eut solennellement prononcé son abjuration, Dorléans, qui en prévoyait la suite, crut pouvoir l'empêcher en publiant le *Banquet du comte d'Arête*, ouvrage si odieux, qu'il fut désapprouvé des ligueurs eux-mêmes, dans lequel il s'efforce de prouver que l'abjuration du roi n'était qu'un acte de politique, et que son entrée dans Paris entraînerait l'anéantissement de la religion catholique. Cependant la capitale ouvrit ses portes à Henri, et Dorléans fut du nombre des ligueurs qui prirent la fuite pour éviter le supplice. Il se retira à Anvers, où il fit réimprimer son dernier libelle. Au bout de neuf ans d'exil il obtint son pardon, et il lui fut permis de revenir à Paris; mais quelques propos séditieux le firent arrêter, et il fut enfermé à la Conciergerie, où il demeura trois mois. Henri IV, informé de sa détention, le fit relâcher. « C'est un » méchant, dit ce prince, mais il est » revenu sur la foi de mon passeport, » je ne veux point qu'il soit maltraité. » On ne doit pas plus lui vouloir de » mal et à ses semblables, qu'à des » furieux quand ils frappent, ou à » des insensés quand ils se promènent » tout nus. » Depuis cette époque, Dorléans se montra reconnaissant pour les bontés du roi, et on ne peut guère douter qu'il ne fût sincère, puisqu'il laissa éclater les mêmes sentiments après la mort d'Henri IV. Les dernières années de Dorléans furent aussi tranquilles que les premières l'avaient été peu. Il mourut presque oublié en 1629, à l'âge de quatre-vingt-

Digitized by Google

sept ans. On a cherché à donner ici une liste exacte de ses ouvrages, dont plusieurs sont curieux et recherchés. I. *Sonnets sur le tombeau du sieur de Silhac*, Paris, 1568, in-8°.; II. *Cantique de victoire par lequel on peut remarquer la vengeance que Dieu a pris de tous ceux qui voulaient ruiner son église et la France*, Paris, 1559, in-8°.; III. *Renaud*, poëme, Paris, 1572, in-8°. C'est une mauvaise imitation de l'Arioste. IV. *Apologie ou défense des catholiques unis les uns aux autres, contre les impostures des catholiques associés à ceux de la religion prétendue réformée*, 1586, in-8°.; V. (*Premier*) *avertissement des catholiques Anglais aux Français catholiques*, 1586, 1587 et 1588, in-8°. Duplessis-Mornay et Denis Bouthilier écrivirent contre cet ouvrage. Dorléans leur répondit par *Réplique pour les catholiques Anglais*, 1586, in-8°.; VI. *Second avertissement*, etc. imprimé avec le premier, Paris, G. Bichon, 1590, in-8°., et Lyon, même année. Traduit en espagnol par Ant. de Herrera, Saragosse, 1592, in-8°. Cet ouvrage fut brûlé, avec les deux suivants, à la Croix du Trahoir et sur la place Maubert, le 2 avril 1594, et l'imprimeur Bichon, banni de Paris. VII. *Lud. d'Orleans, unius ex confœderatis pro catholicâ fide Parisiensibus expostulatio ad A. S.* (Ant. Seguier), *unum ex sociis pro hæreticâ perfidiâ Turonensibus*, Paris, Fed. Morel, et Lyon, Buysson, 1593, in-8°., deux éditions. Dans ce libelle il nomme Henri IV *fœtidum satanæ stercus* (*V.* Rose). VIII. *Plaidoyé des gens du Roy sur la cassation d'un prétendu arrêt donné au prétendu parlement de Châlons en 1592*, Paris, Musier, 1593, 8°. IX. *Le Banquet et après dînée du comte d'Arète, où il se traite de la dissimulation du roi de Navarre et des mœurs de ses partisans*, Paris, 1594, in-8., rare et recherché; l'édit. d'Anvers, sous la même rubrique, est imprimée avec des caractères plus petits, et le frontispice porte le nom de l'auteur. X. *Remerciement au roi*, Paris, 1604, in-8°. Il le publia après sa sortie de prison. XI. *Les Ouvertures du parlement*, Paris, 1607, in-4°. Cette édition fut saisie par ordre de l'avocat général Seguier, Paris, 1612, in-4°. Il en existe d'autres in-8°.; on y trouve quelques anecdotes curieuses. XII. *La plante humaine sur le trépas du roi Henri-le-Grand, où il se traite du rapport des hommes avec les plantes*, etc., Paris, 1612; Lyon, 1632, in-8°., rare et recherché. XIII. Une édit. de *Tacite*, avec un commentaire latin, Paris, 1622, in-fol. Les notes de Dorléans sont peu estimées; cependant Colomiés en faisait cas. Falconet, dans ses notes sur la Bibl. de Lacroix du Maine, parle d'une traduction française de Tacite par Dorléans, et ajoute qu'elle ne vaut rien. C'est sans doute une erreur, mais il était à propos de la relever. On attribue encore à Dorléans: *Copie de trois lettres catholiques, du droit de prendre les armes et de reconnaître son roi legitime*, Orléans, 1589, in-4°.; des *Notes sur Sénèque*; un *Traité de la loyauté des anciens Français*; et enfin *des quatrains moraux*. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Paris en 1631, in-8°. Colletet en cite une édition de 1625.

W—s.

DORLÉANS (Pierre-Joseph), jésuite, né à Bourges, en 1644, l'un de nos historiens les plus estimés, ne connut point d'abord son véritable talent, ou fut empêché de le cultiver. Il professa les belles lettres dans diffé-

rents collèges pendant plusieurs années, et se consacra ensuite à la prédication. Quelques *biographies* particulières, écrites d'un style agréable et ornées de réflexions judicieuses, attirèrent enfin sur lui l'attention du public. Voltaire a remarqué que le P. Dorléans est le premier qui ait choisi dans l'histoire, les révolutions pour son seul objet. L'idée était heureuse et l'exécution y répondit. L'*Histoire des révolutions d'Angleterre* a conservé l'estime des critiques les plus délicats. « Ce serait un modèle, dit Palissot, si l'auteur s'était arrêté au règne » de Henri VIII. Depuis cette époque, » son état ne lui a plus permis d'être » impartial. » L'*Histoire des révolutions d'Espagne* n'eut pas le même succès; mais ce fut moins la faute de l'auteur que celle du sujet, qui n'est pas à beaucoup près aussi intéressant. On s'accorde à trouver dans ces deux ouvrages, une narration vive et piquante, un style clair et abondant, l'art de discerner les objets vraiment dignes d'attention, et celui de les présenter sous le point de vue le plus frappant. On doit convenir cependant que la diction du P. Dorléans est inégale, quelquefois incorrecte, et qu'il a trop souvent méconnu la vérité, au milieu des préventions de toute espèce qui l'entouraient. On ne grossira point cet article d'anecdotes qui se retrouvent dans un grand nombre de compilations historiques, et qui pour la plupart sont peu vraisemblables; on se contentera de dire que le P. Dorléans était d'un caractère aimable, et que sa conversation spirituelle le faisait rechercher. Il mourut en 1698, à un âge où son talent, parvenu à sa maturité, semblait lui promettre de nouveaux succès. On a de lui : I. *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4°., bonne édition; il en existe plusieurs autres in-12. François Turpin a publié une continuation de cet ouvrage, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. (*Voy.* TURPIN) II. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, 3 vol. in-4°., 1737, 5 vol. in-12; Brumoy et Rouillé ont terminé cette histoire, que l'auteur avait laissée imparfaite. III. *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet état*, Paris, 1692, in-12 (*V.* CONSTANCE et DESLANDES). IV. *Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi, qui ont subjugué la Chine*, Paris, 1689, in-8°.; elle renferme des particularités curieuses. VI. *Vies* du P. *Ch. Spinola*, Paris, 1693, in-12; du P. *Cotton*, Paris, 1688, in-4°.; du P. *Ricci*, Paris, 1693, in-12; de *Marie de Savoie* et *de l'infante Isabelle*, sa fille, Paris, 1696, in-12; de S. *Stanislas Kostka*, Paris, 1712, réimprimée avec celle du bienheureux *Louis de Gonzague*, Paris, 1727, in-12; la vie du P. Cotton est la plus intéressante. V. *Sermons et instructions chrétiennes sur diverses matières*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. Les sermons du P. Dorléans méritent d'être distingués dans le nombre des ouvrages de ce genre; mais ils n'ont rien ajouté à sa réputation. W—s.

DORLÉANS (LOUIS-FRANÇOIS-GABRIEL de LA MOTTE), évêque d'Amiens, né à Carpentras, le 15 janvier 1683, d'une famille originaire de Vicence, et connue dans l'histoire sous les noms de *Aureliani* ou de *Aureliano*. Il fit ses premières études au collége des jésuites de Carpentras, et alla étudier ensuite la théologie à Avignon. La vivacité de son esprit, ses progrès rapides et surtout son attachement aux pratiques de la religion, lui méritèrent l'estime de ses

maîtres. Quoiqu'il fût destiné à l'état ecclésiastique par des raisons de convenance, son père ne voulut point le contraindre, et ce ne fut qu'après s'être long-temps examiné qu'il entra au séminaire de Viviers. Nommé d'abord coadjuteur au chapitre de Carpentras, et peu après théologal, il remplit avec un zèle extraordinaire les nouveaux devoirs qui lui étaient imposés. Il employait à la prière et à la méditation tous les moments qui n'étaient point consacrés à visiter, à instruire, à consoler les malheureux. Ce genre de vie lui inspira peu à peu un tel dégoût du monde, qu'il résolut d'y renoncer en se retirant à l'abbaye de Sept-Fonts. L'abbé eut assez de fermeté pour refuser de l'admettre au nombre de ses religieux, et conserva ainsi à l'église de France un homme destiné à en être un des plus illustres prélats. La peste qui désola Marseille et une grande partie de la Provence, lui fournit de nouveaux moyens d'exercer sa charité chrétienne; il espérait en vain rester plus long-temps caché. L'archevêque d'Arles le demanda pour administrer son diocèse; il passa ensuite dans celui de Senez, et fut enfin nommé évêque d'Amiens, en 1733. L'abbé Dorléans, à cette époque, n'était jamais venu à Paris, il n'avait jamais paru à la cour; il ne dut son élévation qu'à ses travaux apostoliques et à la réputation de ses vertus. Il ne quitta pas sans regrets le troupeau dont il avait pris soin pendant plusieurs années, et auquel il aurait consacré le reste de sa vie, s'il en eût été le maître. Arrivé à Amiens, il signala son entrée dans la carrière de l'épiscopat par une visite générale de son diocèse: ce fut pour lui l'occasion de réformer plusieurs abus et de connaître les besoins des peuples qui lui étaient confiés. Ennemi du faste et de la représentation, il destina au soulagement des pauvres la plus grande partie de ses revenus; il pourvut aussi à leur instruction en favorisant l'établissement des missions. Dans ses visites pastorales, il interrogeait les enfants qui venaient au-devant de lui, et se plaisait à converser avec les plus simples paysans. Son clergé fixa aussi son attention; il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à maintenir la pureté des mœurs parmi les ecclésiastiques. Il contribua à établir dans sa ville épiscopale, un séminaire vaste et commode; il y faisait de fréquentes retraites qui tournaient toutes à l'avantage des jeunes élèves, éclairés par les lumières et édifiés par la conduite du prélat. Il publia de nouvelles éditions du bréviaire et du missel en usage dans le diocèse; y fit plusieurs retranchements jugés depuis long-temps nécessaires, et plaça en tête du missel une instruction regardée comme un des meilleurs morceaux de ce genre. Au milieu de tant d'occupations il trouvait le loisir de satisfaire à toutes les bienséances qu'exigeait son rang. Doué d'un esprit aimable, sa conversation était enjouée, vive, piquante. On a retenu de lui une foule de traits heureux; mais on lui en a attribué d'autres qui certainement ne portent pas le caractère de l'esprit de cet illustre prélat, et comme cela arrive ordinairement, ce sont ceux qu'on trouve répétés dans tous les dictionnaires. Parvenu à un âge avancé, M. Dorléans voulut se démettre de son évêché pour passer dans la solitude de Sept-Fonts le peu de jours qu'il croyait lui rester; mais le roi se refusa à toutes ses pieuses instances, et il se vit obligé de revenir une seconde fois dans son diocèse. Il conserva néanmoins les mêmes relations avec les religieux de cette abbaye, et il alla même les visiter plusieurs

fois, ainsi que ceux de la Trappe. La vieillesse ne changea rien à son caractère, ni au plan de vie qu'il avait adopté. Il voyait d'un œil calme s'avancer la mort. Un rhume opiniâtre, suite des austérités auxquelles il s'était livré pendant le carême, l'enleva le 10 juillet 1774, dans sa 92ᵉ. année. Il était âgé de 51 ans lorsqu'il fut élu évêque d'Amiens. Le duc de Bourgogne lui ayant dit à ce sujet qu'on l'avait nommé évêque bien tard. « C'est » que, répondit-il, quand le roi a une » faute à faire, il la fait le plus tard » qu'il peut » Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, in-12. On a publié des *Mémoires en forme de lettres pour servir à l'histoire de sa vie*, Malines, 1785, 2 vol. in-12. L'abbé Proyart a publié aussi *la Vie de l'évêque d'Amiens*, Paris, 1788, in-12; ces deux ouvrages se font lire avec beaucoup d'intérêt. M. N. S. Guillon a composé un *Eloge de M. Dorléans de la Motte*, couronné en 1809 par l'académie d'Amiens, Paris, 1809, in-8°.

W—s.

DORMANS (Jean de), natif du bourg de ce nom, en Champagne, fils de Jean de Dormans, procureur au parlement de Paris, lequel portait le nom de *Dormans* (quoiqu'il ne fût pas seigneur de ce lieu, ni en tout ni en partie), suivant la pratique assez ordinaire en ce temps-là de prendre le nom du lieu de sa naissance. Son fils fut premièrement avocat au même parlement, où sa doctrine et son mérite l'élevèrent aux premières dignités de l'Église et de l'état. Charles, duc de Normandie, premier dauphin de Viennois, fils du roi Jean, le fit premièrement son chancelier, et quelque temps après, il lui procura l'évêché de Beauvais. Ce prince, étant parvenu à la couronne après la mort du roi Jean son père, le fit chancelier et garde-des-sceaux de France, après Gilles-Ascelin de Montaigu. Le pape Urbain V le créa cardinal en l'année 1368. Ce fut lui qui baptisa le dauphin, depuis roi sous le nom de *Charles VI*, en l'église de St.-Paul à Paris, en présence de plusieurs cardinaux et évêques, au nombre desquels était l'évêque de Paris. Il donna au roi, en plein parlement, sa démission de la dignité de chancelier et garde-des-sceaux de France, sous prétexte de son grand âge; mais on reconnut assez qu'il n'en usa ainsi que parce qu'il ne put empêcher quelques impôts que l'on voulait mettre sur le peuple, ce qui causa la sédition des Maillotins. La harangue qu'il fit au roi en cette occasion, commençait en ces termes : *Exaltasti me*. Le roi mit à sa place Guillaume de Dormans, son frère, qui était avocat au parlement de Paris. On lit encore dans les registres du parlement la démission de ce chancelier. Le pape Grégoire XI le fit son légat pour négocier la paix entre le roi Charles V et le roi d'Angleterre. Ce grand homme mourut le lundi 7 novembre 1373. Son corps fut inhumé au pied du grand autel des Chartreux de Paris, avec beaucoup de pompe, par ordre du roi, quoiqu'il eût ordonné par son testament qu'on l'enterrât sans aucune cérémonie, et que son cœur fût porté aux Célestins. C'est lui qui avait fondé le collége de Beauvais à Paris, le 16 mai 1370; et, pour ne point laisser de doute qu'il ne fût né à Dormans, il dit, en parlant des boursiers de ce collége, ces mots : *Sumantur de patriâ de Dormano, ex quâ nos et progenitores nostri originem traxerunt naturalem.* Il avait fondé aussi un collége à Dormans pour instruire les enfants de ce lieu, et les rendre capables

d'aller à Paris achever leurs études, par le moyen des bourses qu'il a laissées au collége de Beauvais pour ceux qui n'ont pas le moyen de le faire sans secours. J—B.

DORMAY (CLAUDE), chanoine de Soissons, né au commencement du 17e. siècle, mort en 1674, est auteur des deux ouvrages suivants : I. *De cora Franciæ, ubi de regiâ inauguratione et unctione, de liliis, ampullâ, auriflammâ ; titulis regum christianissimorum discurritur*, Paris, 1655, in-8°.; II. *Histoire de la ville de Soissons et de ses rois, comtes et gouverneurs*, Soissons, 1er. vol., 1663; 2e. vol., 1664, in-4°.: l'auteur a beaucoup profité des recherches manuscrites de Jean Berlette et de Michel Bertin, deux chroniqueurs du 16e. siècle; on lui reproche de se montrer quelquefois trop crédule, et d'entrer dans des détails minutieux. Le dernier historien de Soissons, M. Lemoine, s'est servi à son tour du travail de Dormay, ce qui ne l'a pas empêché de le louer avec une franchise assez rare parmi les écrivains qui traitent un même sujet. W—s.

DORN (GÉRARD), chimiste allemand, qui vivait au milieu du seizième siècle, fut un des principaux disciples de Paracelse, dont il ne rendit pas les ouvrages plus intelligibles par ses volumineux commentaires. Quoique savant, il n'eut pas un meilleur succès que son maître dans la recherche du grand œuvre. On a de lui : I. *Clavis totius philosophiæ chimicæ*, Lyon, 1567, Francfort, 1583, Herborn-Nassau, 1594, in-8° : cette dernière édition est la meilleure. II. *Lapis metaphysicus aut philosophicus*, Bâle, 1569, 1570, 1574, in-8°. III. *De naturâ lucis philosophicæ ex genesi desumptæ*, Francfort, 1583, in-8°. IV. *Artificium naturæ chimisticum*, deux parties, Francfort, 1568, 1569, in-8°., 2 vol. : il donna l'*artificium super naturale* dans la dernière édition de sa *Clef*. V. *Astronomia*, *chimia*, *anatomia viva*, *compendium*, *congeries*, *declinarium*, *fasciculus*, *defensio Paracelsi*, *ejusve doctrinæ* ; des Commentaires sur les *Archidoxes*, sur l'*Aurore*, sur la *Longue Vie*; des *Traductions* des *Pyrophilies*, des *Vexations*, des *Mystères de la Nature*. VI. *De restitutæ utriusque medicinæ praxi*, Lyon, 1578, in-8°. VII. *Vita brevis et duellum animæ cum corpore*. VIII. *Monarchia physica*, Bâle, 1577, in.8°. IX. *Dictionnarium chymicum Theophrasti*, Francfort, 1583, in-8°., ouvrage dans lequel il a pour objet d'expliquer tous les termes obscurs employés par ce philosophe : ce qui n'est pas une petite entreprise; X. Une édition de *Zachaire* et du *Trévisan*, Basle, 1585, in-8°.; XI. On a de Dorn, en français, *la Monarchie du Ternaire en union avec la Monomarchie du Binaire en multitude confuse*, Bâle, 1577, in-8°., rare. La plus grande partie de ces ouvrages est réimprimée dans le *Theatrum chimicum*. D. L.

DORN (JEAN-CHRISTOPHE), savant bibliographe allemand et théologien protestant, était né à Schleusingen, et était recteur du collége de Blankenbourg lorsqu'il fut nommé, en 1752, second bibliothécaire à Wolfenbuttel. Il mourut le 12 août de la même année, après avoir donné en 1716 une édition augmentée du traité de J. Jonsius, *De scriptoribus historiæ philosophicæ*, Iéna, in-4°., et publié les ouvrages suivants : I. *Oratio de vitâ et obitu H. Welleri*, 1702, in-4°.; II. *De doctis impostoribus*, avec une préface de B.-G. Struve, Iéna, 1703, in-8°.;

III. *De rutâ saxonicâ*, ib., 1705, in-4°.; Halle, 1725, in-4°.; IV. *Bibliotheca theologico-critica, secundùm singulas divinioris scientiæ partes disposita*, Iéna, 1721, 1723, 2 vol. in-8°. : cette bibliographie est estimée des protestants pour l'ordre méthodique qui y règne, et pour les jugements critiques portés sur chaque ouvrage ; elle n'est d'ailleurs pas terminée, et aurait besoin d'une continuation, d'un supplément pour les nombreuses omissions, et d'un bon *errata*. C. M. P.

DORNAU (Gaspard), en latin *Dornavius*, médecin et littérateur saxon, naquit en 1577, à Ziegenrueck, sur la Saala, dans le Voigtland. Après avoir terminé ses études, il accompagna, comme répétiteur, des jeunes gens qui allaient suivre les cours de l'université de Bâle; il profita de son séjour en cette ville pour se faire recevoir docteur en médecine, et commença à exercer cette profession. Nommé, en 1608, recteur du collége de Görlitz, il eut ensuite le même titre à Beuthen, en Silésie. Au bout de quelque temps il se démit du rectorat, et obtint le titre de médecin des princes de Brieg et de Lignitz. Dornau fut employé dans les négociations au sujet de la guerre de Pologne, et mourut à Brieg le 28 septembre 1632. On a de lui : I. *Jac. Zwingeri vita et mors, versibus et oratione celebrata*, Görlitz, 1612, in-4°., II. *Homo diabolus, sive sylloge scriptorum de calumniâ ; Paralella morum sæculi ; Encomium scarabæi ; Invidiæ encomium ; Calumniæ repræsentatio ; Encomium cæcitatis, neminis, frigillæ, pellicani, authoribus incertis*, Francfort, 1618, in-4°. Ce recueil est très rare; le frontispice en a été renouvelé en 1626, avec l'indication que l'ouvrage fait suite à celui qui va être cité; III. *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ joco-seriæ h. e. encomia et commentaria auctorum veterum et recentiorum, quibus res pro vilibus aut damnosis vulgò habitæ styli patronicio vindicantur et exornantur*, Hanau, 1619, ou 1670, 2 tomes en un vol. in-fol. C'est le plus connu et le plus recherché des ouvrages de Dornau : il est divisé en deux parties, la première contient les éloges des animaux et des plantes, composés en grec, en latin, en allemand, en vers et en prose, par différents auteurs dont les noms sont indiqués dans la table, quelques-uns sont de Dornau; la seconde partie renferme l'éloge d'Hélène et de Busiris, par Isocrate ; celui de Néron par Cardan, et quelques autres pièces de même genre; le nombre de facéties, éloges ridicules, etc., recueillis ou indiqués dans cet ouvrage, s'élève à six cent vingt-un. Les éditeurs des *Nugæ venales*, du *Democritus ridens* et des *Dissertationes ludicræ*, ont puisé dans ce recueil; Sallengre y a pris l'idée de son éloge de l'Ivresse ; Louis Coquelet de l'éloge de la Goutte ; Dreux du Radier de l'éloge des Lanternes, etc.; IV. *Ulysses scholasticus, hoc est de moribus qui in scholis quas appellant trivialibus admittuntur, dissertatio duplex*, Hanau, 1620, in-4°.; on trouve à la suite *Oratio de Barbarie*, par Gaspard Hoffmann; V. un Discours *de incrementis dominatûs turcici*, Francfort, 1615, in-4°., et quelques autres ouvrages moins importants. Ses Discours (*Orationes*) ont été publiés par Ant. Schmidt, Görlitz, 1677, 2 vol. in-8°., et Schelhorn a donné quelques lettres inédites de lui dans ses *Amœnitates litterariæ*. W—s.

DORNEVAL. *V.* Orneval (d').

DORNMEYER (André-Jules),

savant critique et littérateur allemand, né à Lauenstadt dans le pays d'Hanovre, mort le 26 oct. 1717, est principalement connu par sa *Philologia sacra*, Leipzig, 1699, in-8°. Sa dissertation *De vicioso Ciceronis imitatore* a été insérée dans le traité de Vorstius *De latinitate selectâ*, Berlin, 1718 et 1738, in-8°., et dans la *Collectio præstantissimorum opusculorum de imitatione oratoriâ*, de F. R. Hallbauer, Iena, 1726, in-8°. On a aussi de lui, une Oraison funèbre (en latin) du savant professeur Christophe Cellarius, Halle, 1707, in-fol. C. M. P.

DOROTHÉE (S.), abbé ou archimandrite d'un monastère de Palestine, né, à ce qu'on croit, dans ce pays, eut dans sa première jeunesse une aversion singulière pour toute sorte d'études. Il est remarquable qu'ayant cherché à la vaincre, il tomba dans l'excès contraire, et prit pour les livres un tel goût, qu'il en perdait le sommeil, et ne prenait pas le temps de boire et de manger. Dieu lui ayant fait la grâce de l'appeler à l'état religieux, il apprit dans le cloître à corriger ce que cette passion avait d'immodéré. Il entra dans un monastère situé près de la ville de Gaza et gouverné par S. Seride. Il y fut mis sous la direction du moine Jean, surnommé le *Prophète*, et disciple lui-même de S. Barsanuse, moine égyptien, alors reclus dans ce monastère. Dorothée fit sous ce maître de grands progrès dans la spiritualité. Il était d'une exactitude exemplaire à tous ses devoirs religieux, d'une patience admirable et d'une charité parfaite. Il s'était réservé le soin de servir les vieillards infirmes, parmi lesquels se trouvait son maître, le moine Jean. L'abbé Seride mit sous sa direction un jeune moine nommé *Dosithée*, dont en peu de temps il fit un grand saint. Après la mort de S. Basanuse et du vénérable Jean, Dorothée quitta le monastère de Saint-Seride, et alla en fonder près de Majume, aussi dans la Palestine, un nouveau dont il fut abbé. On croit que c'est là qu'il écrivit son traité ascétique qui a pour titre : *XXIV doctrinæ seu sermones de vitâ rectè instituendâ*. Ces doctrines ou discours sont des instructions de cet abbé à ses disciples. Elles ont été traduites du grec en latin, par Hilarion Veronco et Balthasar Corder, et se trouvent en ces deux langues dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des pères du jésuite Fronton du Duc, avec quelques lettres de Dorothée. Le style en est simple; mais elles sont pleines d'onction et de piété. Dorothée y rapporte diverses histoires des moines qui l'ont précédé, et quelques-unes dont il a été témoin. On doit fixer au 6e. siècle le temps où vécut S. Dorothée, et à en juger par la date de la mort de son maître le moine Jean, et de celle de son disciple S. Dosithée, c'est vers l'an 560 qu'il devait fleurir. L'abbé de la Trappe a écrit sa vie et traduit en français ses instructions, Paris, 1686, in-8°. Quoiqu'on donne à Dorothée le titre de saint, on ne trouve néanmoins son nom, ni dans le ménologe des Grecs, ni dans les martyrologes latins. — Le nom de Dorothée, commun à plusieurs personnages recommandables, les a fait confondre les uns avec les autres. Ce qu'on peut savoir de plus certain à cet égard, c'est qu'il y a, 1°. un *S. Dorothée* qui vivait sous Dioclétien, qui fut même un de ses chambellans, et qui souffrit le martyre à Nicomédie, dans un âge très avancé, sous l'empereur Julien. 2°. Un autre Dorothée, habile dans les sciences humaines, qui avait l'intendance des teintures et

Digitized by Google

des manufactures de pourpre à Tyr, lequel s'étant converti, consacra ses talents à la religion, se rendit très savant dans la langue hébraïque et dans les saintes écritures, et les enseigna avec réputation. Quelques-uns en ont fait un évêque de Tyr, mais il n'était que prêtre d'Antioche. On lui a aussi attribué à tort le livre intitulé : *Synopsis de vitâ et morte apostolorum, prophetarum ac discipulorum Christi;* rapsodie pleine de fautes grossières, et indigne d'un homme de ce mérite. 3°. *Dorothée le Thébain*, anachorète qui vivait dans le 4e. siècle et que l'on a mal à propos confondu avec le martyr de Nicomédie. 4°. *Dorothée*, abbé, accusé, dans la quatrième session du concile de Chalcédoine en 451, d'être un partisan d'Eutichès. 5°. *Dorothée*, l'auteur ecclésiastique, qui est celui dont il s'agit dans cet article. 6°. Enfin *Dorothée le jeune*, né à Trébisonde, et abbé sur les bords du Pont Euxin. L—y.

DOROTHÉE, archevêque de Malvoisie, est auteur d'une histoire en grec vulgaire, laquelle s'étend, de la création du monde, jusqu'à la prise de Constantinople. La première édition a été publiée à Venise (1631, in-4°.), aux frais de Jean-Antoine Julianus et d'Apostolus Tzigaras, protospathaire du prince de Moldavie. Il y en a une autre édition, de l'an 1686. B—ss.

DORPIUS (MARTIN), né à Naeldwyck, en Hollande, vers la fin du 15e. siècle. Après avoir étudié à Louvain, il professa l'éloquence et la philosophie à Lille, et fut créé docteur en théologie en 1515. Son mérite lui présageait une carrière distinguée; mais il fut moissonné à la fleur de son âge, le 31 mai 1525. Il était alors à la tête du collége du Saint-Esprit à Louvain. Il fut enterré dans cette ville au couvent des Chartreux, et *Erasme* honora son tombeau d'une épitaphe en vers latins, aussi élégante que flatteuse. Ce grand homme faisait un cas particulier de *Dorpius*, bien que celui-ci eût attaqué son *Eloge de la Folie*, cette satire piquante, qui dut faire une si grande sensation à l'époque où elle a paru. *Erasme* répondit à son adversaire avec la politesse la plus exemplaire, (*Erasmi*, Epist. c. 12, l. 31); et *Dorpius*, touché de cette conduite, se réconcilia sincèrement avec lui. *Erasme*, en rendant compte, dans l'*Abrégé* de sa vie, de ses divers démêlés littéraires, déclare qu'il faut omettre sa dispute avec *Dorpius*, parce qu'il avait été convenu entre eux qu'elle serait regardée comme non avenue. Thomas *Morus*, également ami d'*Erasme* et de *Dorpius*, prit parti pour l'*Eloge de la Folie*, et il adressa à *Dorpius* lui-même l'apologie qu'il en fit. *Dorpius* joignait à beaucoup de connaissances dont la réunion était assez rare de son temps, une manière de penser très libérale. Il méritait d'avoir pour amis des hommes tels que *Morus et Erasme*. Il a laissé, outre son *Epître* à Erasme sur l'*Eloge de la Folie*, quelques harangues latines, dont une : *De laudibus Aristotelis*, contre Laurent Valla, 1514, in-4°., et un petit recueil contenant : *Dialogus Veneris et Cupidinis Herculem, animi ancipitem, in suam militiam, invitâ virtute, propellentium.—Complementum Aululariæ plautinæ, et prologus in Militem ejusdem.—Epistola de Hollandorum moribus*; à Louvain, 15.., in-4°. M—on.

DORSANNE (ANTOINE), docteur de Sorbonne et grand-vicaire de Paris sous le cardinal de Noailles, était né à Issoudun, où son père remplissait les fonctions de lieutenant-géné-

ral du bailliage (1). S'étant destiné à l'état ecclésiastique, il vint faire ses études à Paris et se lia pendant sa licence avec l'abbé Gaston de Noailles, depuis évêque de Châlons. Cette connaissance lui procura celle de Louis-Antoine de Noailles, frère aîné de Gaston et qui fut successivement évêque de Cahors, de Châlons et archevêque de Paris. Quand il eut été promu à ce dernier siége, en 1695, il donna à l'abbé Dorsanne un canonicat dans son église et successivement l'archidiaconé de Josas, la place d'official et la dignité de grand-chantre. Il l'attira même dans son palais et il en fit son commensal, son confident et son conseil. On dit que Dorsanne remplissait avec exactitude les fonctions de ces places, qu'il était instruit dans le droit canon, que ses jugements à l'officialité ne furent jamais réformés et que comme grand-chantre il veillait avec soin sur les écoles des paroisses. Mais il est surtout connu par la part qu'il prit aux querelles qui divisèrent de son temps l'église de France. Il n'aimait ni les jésuites ni la bulle, et il paraît qu'il inspira sur ces deux points ses sentiments au cardinal de Noailles, et qu'il contribua beaucoup aux démarches et à l'opposition de ce prélat. Lorsque le cardinal eut été fait président du conseil de conscience établi après la mort de Louis XIV, Dorsanne en fut nommé secrétaire : « Choix, ajoute-t-il modestement dans son journal, qui fut » applaudi dans tout Paris. » Il s'opposa à l'accommodement de 1720, mais il ne renouvela pas son appel à cette époque. Il avait été chargé en 1710 de travailler avec le Merre aux mémoires du clergé. Soit qu'il ne s'occupât pas beaucoup de ce travail, soit plutôt que sa conduite dans les disputes d'alors déplût, il fut déféré à l'assemblée du clergé de 1723 ; et pour faire cesser les plaintes, il se hâta de renoncer à son travail, ainsi qu'à la pension de cent pistoles qu'on lui avait donnée à cet effet. Il fut employé par le cardinal de Noailles dans les fréquentes négociations par lesquelles ce prélat amusa si long-temps la cour de Rome et celle de France. Ces négociations mirent Dorsanne en relation avec les personnages les plus marquants de ce temps-là, et notamment avec le cardinal de Fleury et le chancelier d'Aguesseau. Il dit lui-même qu'il n'omit rien pour détourner son archevêque du mandement d'acceptation qu'il donna en 1728 ; mais la confiance que le cardinal lui avait si long-temps témoignée, était diminuée, et ce fut peut-être autant pour cette raison, qu'à cause de ses infirmités, que l'abbé Dorsanne quitta l'archevêché et se retira à l'hôpital des Incurables. Il y mourut presque subitement, le 13 novembre 1728, après avoir légué, par son testament, à l'abbé d'Eaubonne, son confrère à Notre-Dame, la somme de 164,000 livres, destinée à faire partie de ce qu'on appelait vulgairement *la Boîte à Perrette* (1). Dorsanne est auteur d'un *journal* qui porte son nom et, *qui contient tout ce qui s'est passé à Rome et en France au sujet de la Bulle Unigenitus* ; tel est le titre de ce recueil, qui est très long. La narration en est simple et dénuée d'ornements, mais chargée en revanche d'anecdotes et de détails. Il semble que l'auteur ait tout vu et tout entendu, les conversations les plus secrètes, les négocia-

(1) La famille Dorsanne existe encore en Berri ; seulement il paraît qu'elle a un peu altéré la forme de son nom, qui s'écrit aujourd'hui plus communément d'*Orsanne*.

(1) Voyez le Mémoire publié par le président Rolland, en 1761, dans son procès avec l'abbé de Mojainville.

tions les plus mystérieuses, ce qui s'est traité dans l'ombre des cabinets, comme ce qui s'est passé au grand jour. Il se trouve dans son journal quelques traits curieux, quelques aveux piquants, quelques réflexions sages, mais aussi parfois des détails un peu insipides et des anecdotes fort suspectes. Dorsanne était trop plein de cette maxime si commune :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

c'est-là constamment sa devise. Ceux de son parti sont des modèles de modération, de sagesse et de bonne foi, tandis que les hommes du parti contraire ne sont amenés là que pour faire ombre au tableau, s'épuisent en platitudes, et ont l'air tantôt d'imbécilles, tantôt de fripons qui se jouent de tout. Dorsanne était bien bon s'il croyait tout ce qu'il rapporte d'eux, et il était passablement méchant s'il l'inventait. Son journal commence en 1711 et finit en octobre 1728. Il a beaucoup servi à Villefore pour la rédaction de ses *Anecdotes ou Mémoires secrets*, qui ne sont autre chose que le journal mis dans un meilleur ordre. Les faits sont les mêmes; la bordure seule est changée. Aussi la *Réfutation des anecdotes*, par Lafitau, pourrait être regardée comme une réfutation du journal de Dorsanne. Ce journal fut publié, pour la première fois, en 1753 ; on en fit alors à Amsterdam une édition en 2 vol. in-4°., et 5 vol. in-12; elle porte faussement le titre de Rome. L'éditeur est Pierre Leclerc, soudiacre du diocèse de Rouen et retiré en Hollande : Il dit très sérieusement dans sa préface, « qu'il semble que la pro- » vidence, attentive aux besoins de » son Eglise, eût préparé de loin ce » journal et l'eût tenu comme en ré- » serve. » Dupac de Bellegarde en donna, trois ans après, une seconde édition. (*V.* BELLEGARDE). P—C—T.

DORSCH (CHRISTOPHE), graveur en pierres fines, né à Nuremberg en 1676, apprit à graver en creux de son père (Everard Dorsch, mort en 1712), parcourut l'Allemagne dans sa jeunesse pour se fortifier dans son art, et revint dans sa ville natale, où il exécuta une quantité prodigieuse de gravures. Dorsch est peut-être de tous les artistes modernes qui ont travaillé les pierres fines avec quelque succès, celui qui en a produit un plus grand nombre. C'était un praticien fort expéditif, qui était plus occupé du soin de multiplier ses ouvrages que de l'ambition d'atteindre à cette perfection dont les pierres antiques offrent un si parfait modèle. Quoique fort estimé par les Allemands, Dorsch ne sera jamais regardé comme un artiste d'un goût délicat. Cependant les nombreuses suites de portraits de papes, d'empereurs, de rois de France et de souverains de tous les pays, qu'il a gravées, seraient une des parties les plus intéressantes de l'iconographie moderne, si la plupart de ces portraits n'étaient pas faits d'imagination. Quand Dorsch n'avait pas sous la main un portrait ressemblant de la personne qu'il voulait représenter, il ne se faisait pas le moindre scrupule de la graver d'après l'idée qu'il s'était formée de sa figure. C'est ainsi qu'il a presque toujours travaillé; les copies qu'il a faites des plus belles pierres antiques, quoique plus fidèles à leur modèle, ne doivent être consultées qu'avec circonspection par les personnes qui ne connaissent pas les originaux. Le touret de Dorsch manque d'agrément; mais il est ferme et hardi. Cet artiste eut deux filles auxquelles il enseigna son art; il mourut à Nuremberg le 17 oct. 1732. A—S.

DORSCHE (JEAN-GEORGE), en

latin *Dorschæus*, laborieux théologien protestant, né à Strasbourg en 1597, devint en 1622 pasteur à Ensisheim, professeur de théologie à Strasbourg en 1627, et à Rostock en 1654; il y mourut, le 25 décembre 1659, après avoir publié un très grand nombre d'ouvrages, la plupart de controverse, contre les catholiques ou contre les calvinistes; il sont tous fort estimés des protestants, et sont en si grand nombre qu'ils suffiraient seuls pour former une bibliothèque. On en trouve le catalogue dans son programme funéraire, et Théophile Spizel l'a inséré dans son *Temple d'honneur*, ou recueil des vies des principaux théologiens protestants. Presque tous sont en latin; on remarque dans le nombre : I. *Epigrammatum centuriæ octo*, Strasbourg, 1621, in-16; II. *Latro theologus et theologus latro*, Rostock, 1656, in-12; III. *Parallela monastica et academica*; IV. *Dissertatio de prophetiâ Enochi*, Strasbourg, 1654, in-4°.; V. *Tunica christi inconsutilis*, Rostock, 1658, in-4°.; VI. *Heptas dissertationum historico-theologicarum de spiritu sancto in specie columbæ, de inventione crucis, de expeditionibus ad terram sanctam earumque fraudibus*, etc., ibid., 1660, in-12, publié par le fils de l'auteur. Dans la troisième dissertation, Dorsche déclame avec beaucoup de force contre les croisades et les abus qui s'étaient glissés dans les prédications, et finit par exhorter ses auditeurs à se réunir pour une croisade moins éloignée (contre les catholiques) sous les auspices du glorieux Gustave-Adolphe. VII. *Biblia numerata, sive index specialis in vetus et novum testamentum ad singula omnium librorum capita et commata*, ouvrage estimé, dont on conserve un manuscrit dans la bibliothèque de l'université de Halle. On fait bien moins de cas des nombreuses additions qu'y a faites J. Grambs, gendre de l'auteur, dans l'édition qu'il a donnée de ce livre, Francfort, 1694, in-fol., de plus de 1500 pag. Cet ouvrage suppose un travail immense. Il suit verset par verset tous les chapitres de la Bible, et cite sur chaque passage, sur chaque mot sujet à controverse, tous les auteurs qui ont écrit pour l'éclaircir; un seul mot, *elohim*, par exemple, fournit plus de soixante citations. En tête de l'ouvrage est la table des auteurs cités, avec l'indication des abréviations, des éditions, etc. Ils sont au nombre de plus de 500. On trouve la vie de Dorsche dans l'édition de ses *Commentaires sur les quatre évangélistes* donnée par J. Fecht; on y apprend que ce savant professeur avait une très belle écriture, quoiqu'il écrivît avec une rapidité singulière, circonstance qui explique comment il a pu composer un si grand nombre d'ouvrages.

C. M P.

DORSENNE (le général comte), né en Picardie, s'enrôla en 1791 dans l'un des bataillons de volontaires nationaux du département du Pas-de-Calais, et fut blessé à la première affaire qui eut lieu dans le mois d'avril 1792, entre Lille et Tournai. Depuis ce temps il ne quitta pas le service militaire, et fut employé dans l'expédition d'Égypte en qualité de chef de bataillon. Il était de la division de Desaix, et reçut plusieurs blessures dans la Haute Égypte. Il commandait en 1805 le 61e. régiment d'infanterie, et s'étant fait remarquer à la tête de ce corps, à la bataille d'Austerlitz, il fut appelé au commandement des grenadiers de la garde impériale. Il parvint ensuite au grade de général de

division, et obtint en 1811 le commandement de l'armée d'observation du nord en Espagne. Ce commandement, qui le tenait en seconde ligne, lui [illegible] peu d'occasions de montrer son habilité; cependant il est sûr que dans tous ses rapports il fit preuve de jugement sur les résultats de cette odieuse guerre, et qu'il fut du petit nombre des généraux qui osèrent faire connaître une partie de la vérité. Souffrant depuis long-temps des suites d'une contusion à la tête, il fut obligé de se soumettre à la terrible opération du trépan, et revint aussitôt après à Paris, où il mourut le 24 juillet 1812, dans les plus cruelles souffrances.

M—D. j.

DORSET (Thomas Sackville, premier comte de), issu d'une famille normande venue en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant, naquit en 1536, à Withiam en Sussex. Dès son bas âge il donna les plus grandes espérances, et après avoir fait ses études à Oxford et pris le degré de maître ès arts à Cambridge, il vint à Londres se perfectionner dans la connaissance des lois. Il avait, à l'université, mérité le nom de poète, par quelques productions en vers qui ne sont pas venues jusqu'à nous. En 1557, étant membre de la chambre des communes, il publia une pièce de poésie intitulée : Induction ou Introduction au *Miroir des magistrats*, avec la vie de l'infortuné duc de Buckingham. Ce Miroir des magistrats est composé d'une suite de poëmes de différents auteurs, où l'on a suivi un plan dramatique, et où de grands personnages racontent les catastrophes dont ils ont été les victimes. La manière de Sackville tient beaucoup de celle de Spenser, avant lequel il a écrit. En 1561 il donna sa tragédie de *Gorboduc*, la première pièce en vers représentée à Londres. Des embarras pécuniaires lui firent ensuite entreprendre le voyage de France et d'Italie. Il était en prison à Rome en 1566 (quelques auteurs disent pour dettes, d'autres à cause de sa religion et de son inébranlable fidélité pour sa souveraine), lorsqu'il y apprit la mort de son père. Il revint en Angleterre jouir de l'héritage considérable qui lui était dévolu, et peu après fut élevé à la pairie avec le titre de lord Buckhurst; mais son humeur prodigue ne tarda pas à lui causer de nouveaux désagréments. La reine Elisabeth, dont il était le proche parent, vint à son secours. Les conseils qu'elle lui donna, et les mortifications qu'il essuya vinrent à bout de le corriger, et le reste de sa carrière fut aussi tranquille qu'honorable. Elisabeth l'envoya en ambassade à Paris, en 1570, pour complimenter le roi sur son mariage, et pour en négocier un entre elle et le duc d'Anjou. Trois ans après, on le voit figurer parmi les pairs qui firent le procès au duc de Norfolk, accusé d'avoir comploté pour tirer Marie Stuart de sa prison. Il fut ensuite un des juges de cette princesse, et lorsque le parlement eut confirmé la sentence de mort prononcée contre elle, il fut chargé de lui en porter la nouvelle. Envoyé, en 1587, ambassadeur auprès des États-généraux des Provinces-Unies, qui s'étaient plaints amèrement du comte de Leicester, il remplit cette mission délicate et même hasardeuse, avec une intégrité parfaite, et vint à bout de redresser les maladresses du favori, dont il encourut la haine. Elisabeth, se laissant aller aux suggestions de Leicester, rappela Buckhurst et l'exila dans ses terres. La mort de son ennemi, qui arriva dix mois après, lui rendit la bienveillance de la reine. Elle le nomma

Digitized by Google

chevalier de la jarretière, le chargea de plusieurs commissions importantes, et écrivit même en sa faveur pour que l'université d'Oxford l'élût chancelier au préjudice du comte d'Essex, qui s'était aussi mis sur les rangs pour obtenir cette dignité. A la mort du grand trésorier Burleigh, qu'il avait aidé à conclure le traité avec les Hollandais, si favorable à l'Angleterre, il fut promu à ce poste éminent en 1598, et devint, en quelque sorte, premier ministre. Alors il se signala par sa vigilance pour les intérêts de sa souveraine et ceux de l'état. Il répondit vigoureusement aux libelles que le comte d'Essex faisait répandre dans le public, pour accuser la reine et son conseil de négligence dans l'administration des affaires, et notamment de celles d'Irlande. Il soupçonna d'ailleurs, de très-bonne heure, le comte de mauvais desseins contre l'état. Ayant observé que la foule qui se portait à son hôtel était plus forte que de coutume, il lui envoya son fils le lord Sackville, l'engager à prendre garde aux gens qu'il voyait. Quand cet imprudent favori fut mis en jugement, Buckhurst présida en qualité de grand intendant, et conduisit la procédure avec une dignité majestueuse qu'il sut habilement tempérer par la prudence et l'humanité. A la mort de la reine, il concourut avec les autres membres du conseil à proclamer Jacques Ier., qui le confirma dans sa place de trésorier, avant de l'avoir vu; car Buckhurst n'alla présenter son hommage à ce prince qu'après s'être, comme parent, acquitté des derniers devoirs envers la reine. Jacques le créa comte de Dorset. Attaqué, en 1607, d'une maladie grave, Dorset fut réduit à l'extrémité. Le roi qui en fut instruit, chargea lord Haye, un de ses gentilshommes de la chambre, de lui porter une bague d'or, émaillée en noir, et garnie de vingt diamants; de lui dire que sa majesté lui souhaitait une prompte et parfaite guérison, ainsi qu'un bon et heureux succès, et une vie aussi longue que la durée des diamants de cette bague, en témoignage de quoi elle le priait de porter cette bague, et de la garder en mémoire d'elle. Cette faveur délicate contribua beaucoup à ranimer Dorset, mais le coup fatal était porté. Assistant au conseil d'état, il mourut subitement au milieu de ses collègues et en présence de la reine, le 19 août 1608. Dorset était grand et bien fait, d'une figure agréable, d'une politesse et d'une aménité qui lui conciliaient l'affection de tous ceux qui s'adressaient à lui; mais en même temps d'une fermeté inébranlable. On ne le vit jamais prendre part aux partis qui divisaient la cour; il ne s'occupait que des intérêts de sa souveraine, qui eût pu avoir un serviteur plus adroit, mais non plus judicieux ou plus fidèle. Il était éloquent et avait l'imagination très-brillante. Walpole a observé que peu de premiers ministres ont laissé une plus belle réputation. On a de Dorset plusieurs lettres imprimées dans le *Cabala*, et une lettre en latin, adressée au docteur Barthélemi Clerke, et mise en tête de la traduction latine du *Cortegiano* de Castiglione, faite par cet auteur, sous le titre de *De Curiali, sive Aulico*, publiée, pour la première fois, à Londres en 1751. Sa tragédie de *Gordobuc* fut la première pièce dramatique régulière qui parut en Angleterre. Elle précéda de plusieurs années les pièces de Shakespéare. Représentée devant la reine, à Whitehall en 1561, elle porta d'abord le titre de *Forrex et Porrex*, fils de Gordobuc, roi de Bretagne. Imprimée à son insu et incorrectement, en

1565, plus complètement en 1570; publiée en 1590, sous le titre de Gordobuc, elle fut réimprimée en 1736, avec une préface de Spence. Pope s'étonnait que le style et l'aisance naturelle de cette pièce n'eussent pas été mieux imitées par les auteurs du siècle suivant. On la trouve à la tête du second volume de la collection de vieilles pièces de théâtre publiée par Dodsley. Malgré les éloges de Pope, cette pièce n'a pas joui d'un grand succès lorsqu'on l'a réimprimée. Elle a, à raison de la froideur qui y règne, été reléguée parmi les ouvrages oubliés. — Robert, comte DE DORSET, fils du précédent, avait une connaissance si profonde du grec et du latin, qu'il parlait couramment ces deux langues. Il fut un membre influent dans la chambre des communes, dans plusieurs parlements, et mourut à quarante-neuf ans, le 27 février 1609. — Richard, comte DE DORSET, son fils, né à Londres en 1589, voyagea en France en 1611, vécut depuis son retour avec une magnificence digne de son rang, exerça noblement l'hospitalité, et mourut en 1624. Il avait épousé, deux jours après la mort de son père, Anne Clifford, fille et héritière du comte de Cumberland (*Voy.* CLIFFORD), qui, en 1630, se remaria au comte de Pembroke, chambellan de Charles Ier., homme d'une simplicité extrême, dont Butler s'est beaucoup diverti dans son Hudibras. Elle fut séparée par divorce de ce second époux au bout de moins d'un an. Cette femme, distinguée par sa piété, sa générosité et son amour pour les lettres, fonda deux hôpitaux, répara ou construisit sept églises et six châteaux, érigea dans le comté de Westmoreland, une colonne sur le lieu où elle avait dit le dernier adieu à sa mère, un tombeau à son précepteur Samuel Daniel, le poète historien, et un autre à Spenser. Elle laissa, en manuscrit, des *Mémoires* sur sa vie, où elle fait le plus grand éloge de son premier mari, et des Mémoires sur sa famille. Sous le règne de Charles II, le secrétaire d'état lui ayant envoyé quelqu'un pour être membre du parlement, pour le bourg d'Appleby qui relevait d'elle, il en reçut cette réponse : « J'ai été tracassée par un » usurpateur ; j'ai été négligée par une » cour ; mais je ne recevrai pas des » ordres d'un sujet : votre homme ne » sera pas élu. ANNE DORSET, PEMBROKE, et MONTGOMMERY. » E—s.

DORSET (ÉDOUARD-SACKVILLE, comte DE), frère de Richard, né en 1590, fut élevé sous les yeux de son grand-père, et fit dans l'étude des progrès remarquables, qui le mirent à même de voyager avec fruit. Il venait de se marier et demeurait chez son beau-père, lorsqu'il reçut un cartel de lord Bruce, alors à Paris. Il alla, en conséquence du rendez-vous fixé, se battre entre Anvers et Berg-op-Zoom, et tua son adversaire. Cette affaire fit grand bruit dans le temps, et comme on portait des jugements peu favorables sur sa conduite, il écrivit pour se justifier, à un ami en Angleterre, une longue lettre, que l'on conserve encore à Oxford, et qui donne de lui la meilleure idée. Clarendon nous apprend que cette affaire ne fut pas la seule de ce genre qu'il eut dans sa jeunesse, et que d'ailleurs la fougue de son caractère se manifesta fréquemment à cette époque. Quoi qu'il en soit, il jouit d'une grande faveur à la cour, fut en 1620 un des chefs qui commandèrent les troupes envoyées au secours de l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier. L'année suivante il alla en ambassade en France, et à son retour entra dans le con-

seil; puis se distingua dans la chambre des communes, où il défendit le chancelier Bacon, accusé de corruption. Il était en Italie en 1624, lorsque la mort de son frère le rappela en Angleterre; il trouva les grands biens de sa famille tellement chargés de dettes, qu'il lui resta à peine de quoi soutenir honorablement sa dignité. Après l'avènement de Charles Ier., il se distingua dans toutes les discussions qui intéressaient le bien de l'état, et se montra en même temps fidèle serviteur du roi, qui le combla de grâces. On a remarqué que son nom ne se trouve jamais parmi ceux des conseillers privés, lorsqu'il est question de mesures qui peuvent être regardées comme attentatoires à la liberté des sujets, ou contraires aux lois. Dorset fut en 1640 nommé un des régents du royaume, lors du voyage du roi en Ecosse. Ce fut alors qu'ayant eu avis du massacre qui devait s'exécuter en Irlande le 23 octobre 1641, il en instruisit la chambre des communes; ce qui prévint ce coup fatal. Toujours vigilant, il savait déjouer les menées de ceux qui ne cherchaient qu'à causer du trouble. Tandis que le bill contre les évêques était en discussion à la chambre des pairs, on avait trouvé le moyen d'ameuter une foule considérable pour les insulter; Dorset, qui était lord lieutenant du comté de Middlesex, ordonna à la milice de faire feu, et l'attroupement fut dissipé. Sur quoi Clarendon remarque que les meneurs de la chambre des communes, irrités de ce qu'on traitait ainsi leurs amis, se répandirent en invectives contre le comte de Dorset, et parlèrent même de le mettre en accusation; mais ils n'en purent trouver le moindre prétexte dans toute sa conduite. Créé président du conseil en 1641, il engagea le roi à se réconcilier avec le parlement; et l'année suivante, lorsque Charles publia la déclaration d'York, qui annonçait ses intentions pacifiques, Dorset fut un des lords qui souscrivirent la vérité des assertions du monarque. Lorsqu'il vit dans les deux chambres le parti formé contre le roi, il fournit de l'argent à ce prince, et le suivit à l'armée. Il déploya la plus grande bravoure à la bataille d'Edgehill, où il reprit l'étendard royal dont les rebelles s'étaient emparés. Il ne négligeait cependant aucun moyen d'effectuer une réconciliation entre le roi et le parlement; ce qui lui fit faire dans le conseil une réponse au discours du comte de Bristol, qui avait parlé pour la continuation de la guerre (*voy.* Jean DIGBY). Tous les efforts pour amener la paix ayant été vains, et le roi s'étant mis entre les mains de l'armée d'Ecosse, Dorset fut du nombre des membres du conseil qui signèrent en 1646 la capitulation d'Oxford, par laquelle on leur assurait la liberté de composer pour leurs terres. Quand le roi, après avoir été livré à l'armée anglaise, eut été amené à Hampton-Court, Dorset et quatre autres lords vinrent en ce lieu, dans l'intention d'y résider comme ses conseillers; mais l'armée s'étant déclarée contre ce plan, il fut obligé de quitter le roi. Les temps qui suivirent furent désastreux pour un homme d'honneur et de principes tel que Dorset. L'exécution de Charles Ier. lui causa une si profonde affliction, qu'il ne sortit plus de chez lui. Il mourut à Withiam en Sussex, le 17 juillet 1652. Clarendon, en parlant des conseillers privés du commencement du règne de Charles Ier., dit que Dorset était grand, vigoureux, d'un extérieur très agréable, qu'il avait l'esprit vif et sublime, et qu'avec cela il était si instruit et parlait si bien, qu'il ne pou-

vait manquer de réussir. Ses vices furent ceux de son temps; il n'eut pas assez de fermeté pour leur résister; ce qui, joint à la modicité de sa fortune occasionnée par les extravagances de son frère aîné, lui causa de fréquents embarras. Mais tous ses défauts furent effacés par son admirable sagacité, son caractère obligeant, sa magnanimité, et son inaltérable fidélité envers son souverain. — Son fils Richard, comte de Dorset, né en 1622, fut emprisonné par le long parlement dont il était membre, sous prétexte de son attachement au comte de Strafford. Il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration; à cette époque, il fut employé à établir le gouvernement, et fit partie de la commission qui jugea les régicides. Il se montra le digne successeur de ses ancêtres, quoiqu'il n'ait occupé d'autre emploi public que celui de lord lieutenant du comté de Sussex. Il mourut en août 1677. — Édouard, frère du précédent, était avec son père à Oxford. Il fut blessé à la bataille de Newbery en 1645. Il fut pris par les rebelles, et inhumainement massacré à Kiddington près d'Oxford, en 1645. E—s.

DORSTEN (Thierry), médecin allemand, mort à Cassel en 1551. Il donna une nouvelle forme à l'*Hortus sanitatis* (*Voyez* Cuba), avec les figures du libraire Egénolphe, sous ce titre : *Botanicon continens herbarum aliarumque simplicium quorum usus in medicinâ est descriptiones et icones*, Francfort, 1540, in-fol. Plumier a consacré à sa mémoire le genre *Dorstenia*, qui comprend des herbes d'Amérique, dont l'une est très célèbre comme contrepoison. — Dorsten (Jean-Daniel), professeur de médecine à Marbourg, né en 1643, mort en 1706, a publié une thèse *De Tabaco*. D—P—s.

DORTHES (Jacques-Anselme), correspondant de la société royale d'agriculture de Paris, et membre de la société royale des sciences de Montpellier et de la société linnéenne de Londres, naquit à Nîmes le 19 juillet 1759, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais cette profession ne convenant ni à ses principes, ni à ses goûts, il la quitta au moment d'entrer dans les ordres, pour se livrer à l'étude de la médecine, qui s'accordait mieux avec l'indépendance de ses opinions et avec son amour passionné pour l'histoire naturelle. Observateur exact et judicieux, il en cultiva toutes les branches avec autant de succès que d'ardeur. On a de lui un *Mémoire* intéressant sur *les Cailloux roulés du Rhône*, composé en société avec le baron *de Servières*, et quelques *Dissertations analytiques* sur d'autres pierres des environs de Nismes. Les mémoires de l'ancienne société royale d'agriculture de Paris renferment plusieurs de ses écrits, sur les insectes considérés dans leurs rapports avec la médecine, l'agriculture et les arts. Il a découvert plusieurs de ces petits animaux qui n'avaient pas encore été observés. De ce nombre est l'*Orthesia characias*, ainsi appelée de son nom, et dont il a publié la description en 1784. Il remporta la même année le prix proposé par la société royale des sciences de Montpellier, dont le sujet était l'éloge de *Richer de Belleval*, fondateur du jardin des plantes de cette ville, et fut ensuite admis dans cette académie. Conduit par son zèle à l'armée des Pyrénées, où il servit volontairement en qualité de médecin dans les hôpitaux, il y mourut, victime de son dévouement, à la fleur de son âge, en 1794. V. S—l.

DORTOUS. *Voy.* MAIRAN.

DORVIGNY, acteur et auteur comique, né vers 1734, est mort au commencement de 1812. Il a composé pour les théâtres subalternes une centaine de petites pièces, qu'il décorait des titres de farce, folie, proverbe, parade, etc. Quelques-unes de ces pièces ont eu un grand succès, telles que : *Jeannot*, ou *les Battus payent l'amende* (1779), dont on donna jusqu'à deux représentations par jour; *le Désespoir de Jocrisse; On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut*; *l'Intendant comédien*; les *Fausses consultations*, etc., etc. Il avait fait représenter quelques parodies et de petites comédies sur le théâtre Italien. Il a fait jouer au théâtre Français *les Etrennes de l'amitié, de l'amour et de la nature*, en un acte et en prose, 1780; *les Noces hussardes*, comédie en quatre actes et en prose, 1780, et *les Dédits*, comédie en un acte et en prose. Ce fut sur le théâtre de la Cité qu'il fit jouer, en 1794, *le Tu et le Toi*, ou *la Parfaite égalité*, comédie en trois actes et en prose, pièce de circonstance, la plus régulière peut-être de toutes celles de l'auteur, mais que le sujet même a banni de la scène. Quelques-unes des comédies-proverbes de Dorvigny font partie du *Recueil général de proverbes dramatiques*, 1785, 16 vol. in-12. La plupart des ouvrages de Dorvigny sont dignes des personnages qui y figurent et des tréteaux où on les représentait; mais on y trouve beaucoup d'esprit et de traits comiques. En revanche il y en a fort peu dans ses romans, qui sont : I. *Ma Tante Geneviève*, ou *je l'ai échappé belle*, 1801, 4 vol. in-18. II. *Le Nouveau roman comique*, ou *Voyages et aventures d'un souffleur, d'un perruquier et d'un costumier de spectacles*, 1799, 2 vol. in-12; *nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de la Correspondance du machiniste, formant les deux derniers volumes*, 1801, 4 vol. in-18. III. *Les Amants du faubourg St.-Marceau*, ou *Aventures de Madelon Triquet et de Colin Tampon*, 1801, 4 vol. in-18. IV. *Le Ménage diabolique, histoire pour quelques-uns, roman pour quelques autres, sujet à réflexions pour tous*, 1801, 2 vol. in-12. V. *Mille et un guignons*, ou *l'Homme qui a renoncé à tout, roman philosophi-tragi-comique*, 1806, 4 vol. in-12. VI. *La Femme à projets*, ou *l'Abus de l'esprit et des talents*, 1807, 4 vol. in-12. Dorvigny est mort dans la dernière misère. Ses ouvrages lui auraient rapporté beaucoup d'argent; mais quand il était dans le besoin (et cela lui arrivait souvent), il aliénait la propriété de ses comédies pour la moindre somme; il faisait ressource de tout : on l'a vu donner jusqu'à six billets de spectacle pour un petit verre d'eau-de-vie. M. Cubières-Palmezeaux, qui a publié une *Epître aux mânes de Dorvigny*, ou *l'Apologie des Buveurs*, 1813, in-8°., laisse entrevoir, dans sa note 10°., que Dorvigny était fils naturel de Louis XV. A. B—T.

DORVILLE. *Voyez* Contant et Orville.

DOSA (George), proclamé roi de Hongrie en 1513 par les paysans de ce royaume révoltés contre le clergé et la noblesse, n'était lui-même qu'un paysan de la Transylvanie, que sa vigueur et son courage avaient fait remarquer. Se voyant à la tête d'une troupe de furieux, aigris par la dureté des nobles, il désola la Hongrie pendant quatre mois, et commit de grands excès contre les royalistes. Jean, vayvode de Transylva-

nie, l'attaqua en 1514, le mit en déroute et le fit prisonnier. Le malheureux Dosa fut livré aux plus horribles supplices par ses impitoyables vainqueurs; on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, un sceptre à la main, l'un et l'autre également rougis au feu, puis on lui ouvrit les veines, et l'on fit avaler un verre de son sang à son frère Lucas, qui l'avait secondé dans sa révolte. Après avoir été déchiré en lambeaux il fut ensuite écartelé, rôti et dépecé pour servir de nourriture à ses principaux fauteurs, qu'on avait affamés à dessein. Dosa souffrit cette cruelle mort sans se plaindre, demandant pour toute grâce qu'on épargnât son frère. Les autres prisonniers furent empalés ou écartelés vifs, à l'exception de ceux qu'on laissa mourir de faim: raffinements de barbarie qu'on ne saurait excuser, et qui déshonorent l'espèce humaine! B—P.

DOSIO (JEAN-ANTOINE), sculpteur, naquit à Florence en 1533. Il alla, dès l'âge de quinze ans, à Rome, et travailla d'abord à l'orfévrerie; il entra ensuite dans l'école de Raphaël de Montelupo, sculpteur célèbre de cette époque. Dosio fut chargé de rétablir plusieurs statues à Belvedère; il fit différents ouvrages en stuc et en bas-relief, et sculpta différents tombeaux de marbre, avec les portraits des personnes en l'honneur de qui on les élevait. Dosio savait travailler les ornements d'architecture avec un talent très remarquable. Ses ouvrages lui ont assigné un rang honorable parmi les sculpteurs du 16e. siècle qui ont cultivé leur art avec le plus de succès. A—s.

D'OSSAT. *V.* OSSAT (d').

DOSSIE (ROBERT), écrivain anglais, mort en 1777. On voit par les ouvrages qu'il a publiés qu'il était pharmacien à Londres, mais comme il a plutôt cherché à être utile que brillant, il a été peu connu pendant sa vie. On connaît de lui: I. *The elaboratory laid open*, Londres, 1758, in-8°. C'est un traité de chimie pharmaceutique dont le but principal tend à diminuer la cherté des médicaments; II. *Institutes of experimental chemistry*, Londres, 1759, in-8. On y trouve des expériences curieuses sur les usages médicaux des plantes et sur quelques poisons. III. *Theory and practice of chirurgical pharmacy*. IV. Il paraît que Dossie contribua beaucoup à la formation de la société pour l'encouragement des arts, et en publia les mémoires sous ce titre: *Memoirs of agriculture, and others œconomical arts, by Robert Dossie.* Le premier volume parut en 1768, in-8°.; il contient le détail des prix proposés par la société, et les efforts qu'elle a faits pour propager la culture de la garance et des prairies artificielles; dans le second, qui parut en 1771, on trouve des expériences sur la méthode d'agriculture de Tull, qui tendent à prouver qu'en général elle est avantageuse; le troisième parut en 1781, après la mort de l'auteur. D—P—s.

DOSSO (DOSSI), peintre, né à Ferrare en 1474, mort en 1558, était l'ami de l'Arioste, qui l'a célébré comme un des artistes les plus distingués de cette époque. Dosso, reconnaissant des éloges de son illustre ami, peignit son portrait d'une manière si admirable qu'on ne savait qui du peintre ou du poète avait fait preuve d'un plus grand talent. Ce portrait doit être regardé comme un des ouvrages les plus précieux de l'iconographie moderne. — Dosso avait un frère (Jean-Baptiste) qui était excel-

lent peintre de paysage, les deux frères travaillèrent long-temps pour le duc Alphonse de Ferrare; on voit quelques-uns de leurs tableaux dans la galerie de Dresde. A—s.

DOTTEVILLE (JEAN-HENRI), né à Palaiseau, près de Versailles, le 22 décembre 1716, était ce qu'on appelle un enfant naturel. Il porta long-temps le nom de sa mère; mais il adopta depuis celui de Dotteville, l'un de ceux que portait son père, ambassadeur en France. Il entra dans cette congrégation célèbre où, dit Bossuet, « on obéit sans dépendre, » on gouverne sans commander, » et son nom a été ajouté à ceux qui ont illustré l'Oratoire. Le P. Dotteville avait passé de longues années au collége de Juilly; pendant la révolution il vécut obscur et tranquille à Versailles ou dans les environs, et mourut le 25 octobre 1807. On a de lui: I. *Traduction de Salluste avec la vie de cet historien et des notes critiques*, 1749, in-12, 1763, in-12; 1767, in-12. 1781, 2 vol. in-12; cinquième édition, 1806, in-12. A la suite des trois premières éditions, est une *Liste chronologique des éditions, des commentaires et des traductions de Salluste*; cette liste est le travail de A. M. Lottin l'aîné. La traduction du P. Dotteville est estimée et regardée comme son meilleur ouvrage. II. *Histoire de Tacite*, en latin et en français, avec des notes sur le texte, 1772, 2 vol. in-12. III. *Annales de Tacite, Règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; *Règne de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12. Le succès qu'obtinrent ces traductions des Histoires et des Annales de Tacite, ne put déterminer Dotteville à traduire *les mœurs des Germains* et *la vie d'Agricola*; il résista même aux plus vives instances de ses amis qui le priaient de compléter sa traduction. Il fit paraître cependant une *Traduction complète de Tacite*, troisième édition, 1792, 7 vol. in-12; quatrième édition (an VII), 1799, 7 vol. in-8°., ou 7 vol. in-12; mais il y fit entrer les traductions de la *vie d'Agricola* et *des mœurs des Germains*, par l'abbé de la Bletterie, avec des changements si légers qu'il ne les indiqua pas, et conserva même la *Vie de Tacite* par la Bletterie. Le P. Dotteville a lié, par un supplément ou abrégé, les événements décrits dans les annales avec le commencement des histoires. IV. *Traduction de la comédie de Plaute intitulée* Mostellaria, *avec le texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions* (an XI), 1803, in-8°. Ce travail faisait partie d'une traduction complète de Plaute; c'est tout ce qui en a été publié. Le P. Dotteville s'était aussi occupé d'une traduction de Tite-Live et de Pline; mais on n'en a rien imprimé. A. B—T.

DOTTORI (le comte CHARLES DE), poète italien, né à Padoue en 1624, est principalement connu par la tragédie d'*Aristodème*, qu'il fit représenter dans sa dix-neuvième année. Cette pièce serait, au jugement de Tiraboschi, une des meilleures du théâtre italien, si l'auteur ne fût pas tombé dans un défaut commun aux écrivains de son temps, en donnant à son style la couleur et les formes réservées au genre lyrique. Dottori était très versé dans la littérature grecque et latine, mais il ne faisait point parade de son savoir; il était l'ami d'Angelico Aprosio, qui en parle avec éloge en plusieurs endroits de sa bibliothèque, et du célèbre Redi avec lequel il était en correspondance suivie sur des objets de science. Il mourut dans sa patrie

en 1686. On a de lui : I. *Aristodemo*, tragédie. Cette pièce, imprimée pour la première fois à Padoue, en 1643, le fut encore dans la même ville en 1657, in-4°. On en connait plusieurs autres éditions ; Boyer a traité le même sujet en français, et récemment l'abbé Monti en italien. II. Des *Rime* et des *Canzoni*, Padoue, 1643, in-12. L'édition la plus complète est celle de Venise, 1689, deux tomes, en un volume grand in-12. Plusieurs des petites pièces de Dottori ont été insérées dans des recueils choisis. III. *L'Asino, poëma eroico-comico*, Venise, 1652, in-12. Ce poëme est divisé en dix chants ; l'auteur le publia sous le nom d'*Iraldo Crotta* qui est l'anagramme du sien. On lui attribue encore le *Parnasse*, poëme en huit chants, et *Galathée*, poëme en cinq chants. W—s.

DOU (Gérard). *Voy.* Dow.

DOUBLET (Jean), poète français, né à Dieppe dans le 16e. siècle. Lacroix du Maine dit qu'il était savant dans les langues. On a effectivement de lui une traduction française des *Mémoires de Xénophon*, Paris, 1548. Simon Goulart l'a insérée dans le recueil des ouvrages de Xénophon traduits par différents auteurs, Paris, 1612, in-fol. Doublet a encore publié des *Elégies ; avec quelques épigrammes traduites du grec et du latin*, Paris, 1559, in-4°. : les élégies sont au nombre de vingt-six. Parmi les épigrammes, on distingue celle de l'*Hermaphrodite*, traduite du latin de Pulci. Santereau de Marsy, qui a publié quelques pièces de ce poète dans le tome X des *Annales poétiques* (pag. 69-86), dit « qu'il ne lui a guère manqué que » de vivre dans un autre siècle et de » mettre plus de douceur dans son » style, pour obtenir une réputation » durable. » W—s.

DOUBLET (Jacques), religieux bénédictin, mort doyen de son ordre, à l'abbaye de St.-Denis, en 1648, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il a écrit quelques ouvrages tombés dans l'oubli, parce que l'érudition en est superficielle et qu'on y remarque un défaut absolu de critique. Ce sont : I. *Histoire de l'abbaye de St.-Denis en France, contenant les antiquités d'icelle*, etc., Paris, 1625, 2 vol. in-4°. : cette histoire a été effacée par celle de dom Félibien (*voy.* Félibien) ; II. *Histoire chronologique pour la vérité de St.-Denis l'aréopagite, apôtre de France et premier évêque de Paris*, Paris, 1646, in-4°. ; III. *Histoire de la très ancienne église de St.-Étienne des Grès* (ou des Grecs), *des singularités de cette église*, Paris, 1648, in-8°. : cet ouvrage est divisé en deux parties ; la seconde contient *la Vie de St.-Étienne, grand archidiacre de Sens.* W—s.

DOUBLET (François), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et ensuite professeur à l'école de santé de la même ville, naquit à Chartres, en 1751. A peine avait-il achevé sa rhétorique, que séduit par la lecture des livres des voyageurs, il s'évada de la maison paternelle, n'ayant d'autre guide qu'un de ses condisciples, un peu moins jeune que lui. Ils parcoururent l'Italie et la Hollande, où ils coururent divers dangers. Mais bientôt, abjurant ses erreurs, le jeune Doublet revint dans sa patrie, consoler un père que sa fuite mettait au désespoir. Il reprit ses études, et vint à Paris où il fit sa philosophie, après quoi il s'inscrivit parmi les élèves de la faculté de médecine. Il rédigea les leçons de ses maîtres avec tant de précision et de correction, que ses cahiers sont de véritables traités. Trois ans

après avoir été reçu docteur, Doublet, qui s'était déjà fait la réputation d'un praticien habile, fut nommé médecin de l'hôpital de Charité de St.-Sulpice. Cet établissement, connu aujourd'hui sous le nom d'hospice de Mme. *Necker*, avait été formé par ordre du roi, sur la paroisse la plus peuplée de Paris, dans la double intention de soulager les indigents et de constater jusqu'à quel point l'ordre et la discipline peuvent concourir au soulagement des malades dans les maisons de charité. En 1780, Doublet fut nommé médecin de l'hospice de Vaugirard, institué par le conseil de ce médecin philanthrope, pour le traitement des enfants trouvés atteints de la syphilis. Il obtint encore la place de médecin de l'hôpital des Vénériens. Doublet, qui avait consacré tous ses soins à l'amélioration des établissements de charité, en fut récompensé par le titre de sous-inspecteur des hôpitaux civils du royaume; il justifia ce choix par la publication de mémoires importants, composés sur cette partie de l'administration publique. Appelé à faire partie des professeurs élus, en 1794, pour former l'école de santé de Paris, aujourd'hui la faculté de médecine, il fut chargé d'y enseigner la pathologie interne, et s'y fit remarquer par de savantes leçons, que suivaient, avec de nombreux élèves, des médecins déja formés. Ses deux dernières leçons avaient pour objet de traiter de la mort; elles furent brillantes et attirèrent un grand concours d'auditeurs : c'était le chant du cygne; Doublet portait dès lors en lui-même le germe d'un principe destructeur; et en sortant de la chaire, il se mit dans son lit de mort. Une fièvre ataxique-cérébrale l'enleva aux sciences et à l'humanité, le 11e. jour de sa maladie, le 5 juin 1795, à peine âgé de quarante-quatre ans. Doublet a publié : I. *Mémoire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés;* Paris, 1791; II. *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, 4 vol. in-8°. Paris, 1785, 86, 87 et 88. Ces observations sont extraites du journal de médecine, depuis 1785. On y remarque la topographie des hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard, et des dissertations fort intéressantes. III. *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, in-8°., 1791, publiées par ordre du Roi. Cet ouvrage, dont la doctrine a été attaquée avec avantage, par des médecins encore vivants, est recommandable quant à la partie pratique, et fait beaucoup d'honneur à Doublet, qui le premier a posé les bases du traitement de cette maladie dangereuse. IV. *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation dans le public, et il éclaira la commission de l'assemblée constituante dans son travail sur la mendicité et sur les prisons. Doublet a fait plusieurs articles importants dans l'Encyclopédie méthodique. Nous citerons entre autres les articles : *Air des hôpitaux*, *Consultation de médecine*. Il s'occupait, depuis long-temps, d'une histoire de la médecine : ce grand ouvrage, qui devait lui assigner un rang éminent dans la littérature médicale, était presqu'entièrement terminé lorsque Doublet mourut. Une main infidèle s'en est saisie, et toutes les perquisitions de M. Mongenot, son gendre, ont jusqu'ici été infructueuses pour découvrir ce précieux manuscrit. F—R.

DOUBLET DE PERSAN (Mme.), née LEGENDRE, acquit à Paris, dans

le 18e. siècle, une espèce de célébrité par son goût pour les nouvelles, soit politiques, soit littéraires, et par ses liaisons avec beaucoup de gens de lettres et de savants distingués. Sa maison et sa personne offraient un exemple de plus de l'influence exercée à cette époque par l'empire seul de l'amabilité, de la tradition du bon ton; enfin, de ce qu'on peut appeler la tenue dans une femme, douée peut-être d'ailleurs d'un esprit ordinaire. Elle appartenait, ainsi que la duchesse de Choiseul sa petite nièce, à la nombreuse famille des Crozat. M. Doublet de Persan, intendant du commerce, étant mort, sa veuve, qui n'était pas riche, se retira dans un appartement extérieur du couvent des Filles-St.-Thomas, d'où elle ne sortit pas une seule fois dans l'espace de quarante années. C'était là que, tous les jours, elle réunissait un cercle d'amis ou de personnages marquants par leur esprit ou leur savoir, quelques-uns par leur naissance, et tous, ou presque tous, d'un âge assorti au sien. Chacun d'eux arrivait à la même heure et occupait le même fauteuil, placé dans le salon au-dessous de son propre portrait. Là, sur un grand bureau, se trouvaient deux registres, où l'on était tenu d'inscrire les nouvelles du jour, après qu'elles avaient été débitées et livrées à la discussion de toute la société. L'un de ces registres était pour les faits douteux, et l'autre pour les faits bien avérés. A la fin de la semaine on rédigeait l'extrait de ces registres, et de ce qui avait été écrit sur des feuilles volantes, puis jeté dans un carton; et cet extrait formait une espèce de journal, objet de spéculation pour le valet-de-chambre secrétaire de Mme. Doublet. Ce journal, connu jusqu'à la révolution, dans les provinces ainsi qu'à Paris, sous le nom de *Nouvelles à la main*, fixa l'attention de la police, dans le temps de ces querelles entre la cour et les parlements, qui, dès 1752 et 1753, avaient fait prédire d'une manière bien remarquable par lord Chesterfield ce que nous n'avons que trop vu pour notre malheur et notre instruction. Le valet-de-chambre en question, qui était peut-être, en réalité, le rédacteur des deux ou trois feuilles réputées coupables, paya seul pour toute *la paroisse* (c'était ainsi qu'on appelait la réunion de ces vieux nouvellistes); il fut enfermé un instant. Si l'on excepte M. de Foncemagne, les *paroissiens* n'étaient peut-être pas des chrétiens très fervents; mais tous, ou presque tous, se montrèrent jansénistes pendant la petite guerre déclarée par le parlement de Paris à l'archevêque, pour un refus de sacrements. Les principaux étaient l'abbé Legendre, frère de la maîtresse de la maison, et sur lequel Piron a fait cette chanson :

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table
Mieux qu'au jubé,

Piron lui-même, les deux frères Lacurne de Ste.-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, Mairan, Mirabaud, d'Argental, Falconet, Voisenon, dans les œuvres duquel on lit des vers adressés à Mme. Doublet, âgée de quatre-vingt-douze ans, etc., etc. Dans un coin de la chambre, siégeait sans désemparer Bachaumont, le plus ancien et le plus fidèle des amis de cette dame, moins âgé qu'elle de dix ans, et qui partageait son appartement. Ce n'était pas le moins original de toute l'assemblée, ni le moins gai, surtout lorsque c'était lui qui faisait les frais du souper, espèce de saturnale succédant à une grave séance du sénat romain. Dans les derniers temps

de sa vie, il feignit de radoter pour avoir le droit de tout dire impunément, et en convint avant de mourir. On a mis sous son nom des *Mémoires secrets*, dont les matériaux avaient été pris dans les nouvelles anecdotes et jugements recueillis jour par jour à *la paroisse* (*V.* Bachaumont). Le tout a été publié par Pidansat de Mairobert, intrigant subalterne, qui, passant sa vie chez Mme. Doublet, était bien aise qu'on crut que c'était à elle qu'il devait le jour, ainsi qu'à Bachaumont. La mort de celui-ci, arrivée en 1771, et dont on fit par ménagement un mystère à son amie, fut le plus grand chagrin qu'elle eut éprouvé. Se persuadant qu'il était parti pour les eaux sans vouloir prendre congé d'elle, qu'il l'avait abandonnée, elle en fut affectée au point que sa tête s'en ressentit autant que son cœur. Devenue sourde et ne jouissant que d'une faible partie de ses facultés morales, elle consentit à recevoir les secours de l'Église, auxquels elle avait long-temps vécu étrangère. Le prêtre auquel on l'avait adressée étant un homme de beaucoup d'esprit, aimable même, parla à son imagination et excita sa sensibilité tellement, qu'elle voulut se faire embrasser par lui. Le pieux ecclésiastique ne s'y refusa pas, mais fut grondé d'avoir, faute d'habitude, dérangé le rouge de sa pénitente. Si elle avait perdu de vue pendant une partie de sa vie les devoirs de la religion, du moins ne laissa-t-elle jamais afficher chez elle une liberté de penser trop philosophique. Ses amis usaient peut-être de cette liberté, mais sans la préconiser. L'attention principale était réservée aux événements du jour, et l'intolérance n'était en principe que pour les colporteurs de fausses nouvelles. Mme. Doublet mourut après la plupart des habitués de sa maison, dont le plus grand nombre avaient atteint le terme le plus reculé de la vie humaine. La sienne finit vers la fin de 1771. Elle avait alors plus de quatre-vingt-quatorze ans, et avait vu sa sixième génération. L—P—E.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, en Normandie, s'est rendu célèbre par quelques ouvrages, et plus encore par la part extrêmement active qu'il prit dans les affaires du jansénisme et de la bulle *unigenitus*, de laquelle il se montra un défenseur zélé. Les jansénistes lui imputent d'avoir fait partie de ce que, dans le temps, on appelait la *Cabale des Normands*, composée principalement des PP. *le Tellier*, *Lallemand* et *Daniel*. On lui attribua, et presque tous les dictionnaires historiques lui attribuent encore mal-à-propos le fameux *Problème ecclésiastique* (*V.* Viaixnes). Les véritables ouvrages du P. Doucin sont : I. *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande.* Ce livre, que l'abbé Racine qualifie de *libelle*, fut composé en 1697, lorsque le P. Doucin vint à La Haye avec M. Verjus, comte de Creci, envoyé par la France pour se joindre aux plénipotentiaires qui traitaient de la paix à Riswick. Ce *Mémorial*, traduit en plusieurs langues, fut répandu avec profusion, et servit, suivant le même abbé Racine, de fondement à l'affaire suscitée à M. Codde, archevêque de Sebaste et vicaire apostolique en Hollande, à la suite de laquelle ce prélat fut suspendu de ses fonctions par Clément XI. II. *Histoire du Nestorianisme*, vol. in-4°.; ouvrage intéressant et curieux, qui fait bien connaître la personne de Nestorius, en quoi consistaient ses erreurs, et où tout ce qui concerne cette hérésie est discuté d'une manière fort judicieuse. A

la tête du volume se trouve, pour servir de préface, une dissertation qui a pour titre : *de la Divinité de Jésus-Christ, combattue par Nestorius, et prouvée par St.-Cyrille* ; III. *Histoire de l'Origénisme*, vol. in-4°., de laquelle il y a une édition en un vol. in-12, Paris, Nic. Le Clerc, 1700. L'ouvrage est divisé en cinq livres, et suivi d'un *Eclaircissement sur ce que les anciens ont dit de la condamnation d'Origène dans le 5e. concile œcuménique*. Cette histoire, qui n'est pas moins celle d'Origène que de l'Origénisme, pleine de recherches savantes et d'anecdotes curieuses, est bien écrite. L'auteur a su y rattacher une grande quantité de faits qui en rendent la lecture également agréable et instructive. IV. beaucoup d'*écrits* et de *mémoires* relatifs aux affaires du temps. Le P. Doncin occupa dans son ordre divers emplois, et fut envoyé à Rome à l'occasion du jansénisme. Il mourut à Orléans, en 1726. L—Y.

DOUDYNS (GUILLAUME), peintre, né le 31 décembre 1630, à La Haye, où son père était bourguemestre et colonel des arquebusiers. Il n'étudia d'abord la peinture que comme un amusement; mais ensuite il s'y livra sans réserve. Ayant reçu les leçons d'un maître médiocre, il fit le voyage d'Italie. Un séjour de douze ans à Rome et l'étude assidue des grands maîtres le rendirent habile. Il fut reçu à la bande académique sous le nom de *Diomène*. Les instances de sa famille l'arrachèrent enfin à un séjour qu'il affectionnait; et, de retour à La Haye, en 1661, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à y fonder une académie de peinture. Plusieurs fois on l'en nomma directeur, non, dit Weyermans, à cause de son rang, mais pour ses talents. Ses ouvrages eurent en Hollande un grand succès. Il mourut en 1697, à soixante-sept ans. Descamps, qui cite avec éloge quelques tableaux ou plafonds exécutés par Doudyns à La Haye, dit qu'il avait une grande manière de composer, qu'il dessinait correctement, drapait bien et avait une bonne couleur; que l'on y joigne l'expression des sentiments, ce sera là tout ce qu'on peut admirer dans les ouvrages d'un très grand peintre. Il faut donc que Doudyns n'ait possédé que jusqu'à un certain degré les qualités qui lui sont attribuées, puisque, sans être regardé comme un artiste médiocre, il n'est point placé au premier rang. Ses tableaux sont peu connus en France, et le Musée n'en possède aucun. D—T.

DOUFFET. *V*. DUFFEIT.

DOUGADOS. *V*. VENANCE.

DOUGLAS (ARCHAMBAUT, comte de), naquit à Douglasdale, en Écosse, vers l'année 1374, d'une illustre et ancienne famille de ce royaume. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, où l'appelaient le goût du temps et sa propre inclination. La valeur et les talents qu'il déploya dans les différentes guerres dont il fut chargé contre les Anglais, lui firent donner, par la régence d'Écosse, le commandement général de dix mille auxiliaires envoyés à Charles VII, roi de France, en 1421. La France, alors désolée par les factions, l'était encore par les armées anglaises. Douglas, avec le faible secours qu'il avait amené, sut, par la sagesse de sa conduite, en imposer aux uns et arrêter les progrès des autres. Il défit entièrement les Anglais, dans la sanglante et mémorable bataille de Beaugé, où périrent, avec la fleur de leur noblesse, le duc de Clarence et le marquis de Sommerset, frère et oncle du

roi d'Angleterre. Après cet événement, qui fut décisif, Charles sentit qu'il devait s'attacher un homme tel que Douglas ; et pour récompenser dignement d'aussi importants services, il le créa lieutenant-général, sur le fait de la guerre, dans tout le royaume (dignité supérieure à celle de connétable). Il lui donna, en outre, le duché de Touraine, avec tous les revenus et priviléges attachés à cette dignité. Des troubles agitaient l'Angleterre ; l'intérêt de l'Ecosse était de les fomenter et de les entretenir. Douglas se rend dans sa patrie en diligence, et décide le gouvernement à soutenir la faction des Percys, alors armée contre l'usurpateur de la couronne d'Angleterre (Henri de Lancastre), dont cette maison avait précédemment embrassé le parti. L'exécution de ce projet fut encore confiée à Douglas; mais, attaqué à l'improviste avant d'avoir pu réunir à ses Ecossais les autres troupes conjurées, il fut vaincu et fait prisonnier devant Shrewsburi, dans un combat vainement et vaillamment disputé. Lancastre, témoin, dans la mêlée, des hauts faits d'armes de Douglas, qui l'avait lui-même vivement chargé et renversé de cheval, voulut le voir après la victoire. Il le combla des témoignages de son estime, et le renvoya seul de tous les prisonniers, sans rançon. Douglas repassa en France, sur la fin de 1423, à la tête de nouvelles troupes écossaises. Charles crut encore devoir lui confier le commandement de l'armée, auquel l'appelaient le vœu public et l'amour des soldats. Déjà il avait pris Verneuil, quand le général anglais, Betfort, vint lui offrir la bataille. Contre l'avis de Douglas et des chefs les plus sensés, elle fut engagée, le 20 août 1425, par la témérité du vicomte de Narbonne, dont le mouvement entraîna et perdit l'armée. Son chef fut trouvé mort sur le champ-de-bataille. Archambaut-Douglas est la souche de plusieurs familles de ce nom établies en France depuis cette époque, et dont une existe encore avec éclat à Montréal, près de Nantua, département de l'Ain. Elle fut transplantée en 1619, par Antoine Douglas, honoré de la confiance du prince de Condé, et chargé par lui du commandement en chef des troupes envoyées dans le Bugey. Cette maison, en conservant le souvenir de son ancienne origine, n'a point perdu l'amour de sa première patrie, ni le sentiment de fidélité pour ses anciens maîtres ; car, en 1745, Charles-Joseph et Joseph-Marie, arrières-petits-fils d'Antoine, accompagnèrent le prétendant lors de son invasion en Angleterre. Le premier se signala, dans cette expédition, par la prise, à Montrose, du *Hazard-Sloop*, chaloupe de guerre anglaise. Il combattit constamment sous les ordres du jeune Edouard, et fut fait prisonnier à la bataille de Culloden, où vinrent tomber pour toujours la fortune et les espérances d'un prince qui méritait un meilleur sort.

M—D.

DOUGLAS (Gawin), évêque et poète écossais, aussi distingué par son mérite personnel que par sa naissance, était le troisième fils d'Archibald, comte d'Angus. Il naquit à Brechin en 1474, et passa sa première jeunesse dans un monastère ; mais le séjour du cloître et les études théologiques ne purent étouffer en lui le goût de la littérature et surtout de la poésie. Il alla achever son éducation à l'université de Paris; et de retour en Ecosse, prit les ordres sacrés. Déjà connu par quelques ouvrages, il obtint bientôt de l'avancement. En 1514, la reine

mère, alors régente d'Ecosse, lui donna l'abbaye d'Aberbrothick, et le nomma peu de temps après archevêque de St.-André; mais n'étant protégé que par la reine, il résigna ses prétentions en faveur de son compétiteur, qui était soutenu par le pape. Nommé l'année suivante par la reine à l'évêché de Dunkeld, quoique sa nomination fût confirmée par Léon X, non seulement il ne put prendre possession de cet évêché, mais il fut même enfermé et retenu en prison plus d'un an au château d'Edimbourg, par ordre du duc d'Albany qui, nouvellement appelé à la régence, donnait toutes les places à ses amis à de ses créatures. La reine et le duc s'étant ensuite rapprochés, Douglas, rendu à la liberté, fut sacré évêque de Dunkeld, entra dans son église, non sans être obligé, à ce qu'on rapporte, d'employer la force pour en chasser son compétiteur. Sa modération, ses goûts paisibles, ses qualités aimables et son zèle pour le bien de son diocèse, auraient dû l'y faire chérir; mais il portait un nom odieux à l'Ecosse, et, au premier éclat des troubles de cette époque, il jugea prudent de passer en Angleterre. Déclaré proscrit, et dépouillé des revenus de son évêché, il fut accueilli par Henri VIII, qui lui accorda une pension. Il mourut de la peste à Londres en 1521 ou 1522. Gawin Douglas est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la langue et la poésie écossaise, et il est peut-être à l'Ecosse ce que Chaucer est à l'Angleterre. Ses vers ont une élégance que l'on chercherait inutilement dans ceux des écrivains qui l'ont précédé. Son ouvrage le plus considérable est une traduction en vers de l'*Enéide* avec le livre supplémentaire de Maphée, écrite vers l'an 1512, et qui ne fut pour lui que le travail de seize mois. On y remarque une grande fidélité, et néanmoins beaucoup de chaleur et une verve soutenue; chaque livre est précédé d'un prologue en vers, où son imagination, plus libre, déploye toutes ses richesses; deux de ces prologues, le *Mois de mai* et l'*Hiver* ont été depuis arrangés en style moderne par Fawkes. Cette traduction de l'*Enéide* fait époque dans l'histoire de la littérature anglaise; c'était la première traduction d'un auteur classique qui fût publiée dans la Grande-Bretagne, et ce premier essai était un chef-d'œuvre pour le siècle où il parut. On en cite une édition imprimée à Londres en 1553, in-4°. On en a fait à Edimbourg une nouvelle édition avec un glossaire, en 1710, petit in-fol. Outre quelques ouvrages qui se sont perdus, Douglas a laissé un poëme intitulé le *Palais de l'honneur*, vision morale dans le genre du *Tableau de Cébès*; la traduction en vers du poëme d'Ovide, *De Remedio amoris*, ouvrage de sa jeunesse, et qu'il entreprit, dit-on, pour y chercher des secours contre une passion malheureuse; et *King Hart*, poëme allégorique imprimé dans le recueil des anciens poëmes écossais, de Pinkerton. S—D.

DOUGLAS (Jacques), médecin anglais, membre du collége des médecins de Londres et de la société royale de cette ville, naquit en Écosse vers la fin du dix-septième siècle, et se fit connaître, dès le commencement du dix-huitième, par des succès, comme praticien, et par son premier ouvrage publié en 1707. Il avait un frère, chirurgien fort habile, et, pour les distinguer, on appelait *Jacques* le docteur Douglas, dénomination sous laquelle on le désigne ordinairement. Le docteur Douglas était un excellent accoucheur et un fort bon anatomiste. La

chirurgie était peu avancée de son temps, et il entreprit d'en perfectionner différentes branches. Pour cela il se consacra à l'étude des ouvrages que nous ont laissés les anciens sur cet art, dont les chirurgiens d'alors connaissaient fort peu l'histoire. Il fut spécialement occupé de celle de l'opération de la taille, et recueillit tout ce qui avait été écrit d'important sur ce sujet. Il fit connaître à ses concitoyens la méthode de frère Jacques, de Rau, de Jean Mery, etc. Il préconisa la méthode du haut appareil, et en démontra la possibilité, en 1718, dans un mémoire lu à la société royale de Londres. Douglas ne borna point ses travaux à des recherches historiques sur la taille, il fit tourner au profit de cette opération ses utiles découvertes anatomiques. C'est à ce médecin que nous devons la première description satisfaisante du péritoine. Douglas avait des connaissances vastes sur toutes les parties de l'art de guérir. Indépendamment de l'anatomie et de la chirurgie, il connaissait la botanique, et fort bien les diverses branches de la médecine interne. Il a écrit sur la plupart de ces matières en homme fort éclairé. Ce qu'il nous a laissé sur le café et ses propriétés, est fort curieux, sous le rapport de l'érudition. Douglas aimait la culture des belles-lettres, et ce goût nous a privé de beaucoup d'ouvrages sur l'anatomie, auxquels il n'a pas mis la dernière main. Il avait eu le projet de publier un traité complet sur la structure des os, et n'a laissé que la description de la rotule, en un volume in-folio. De son temps, il y avait à Londres une femme, *Marie Fofts*, qui fesait croire au public qu'elle accouchait de tems en temps de quelques lapins. Elle jouait son rôle avec beaucoup d'adresse; mais Douglas la démasqua et fit connaître les moyens qu'employait cette jongleuse effrontée. Il est mort à Londres, en 1742, laissant une réputation que le temps a consacrée. Le roi d'Angleterre, juste appréciateur de ses talents, lui fesait une pension de 500 guinées par an. On a de lui : I. *Myographiæ comparatæ specimen,* en anglais, Londres, 1707, in-8.; en latin, Leyde, 1729, 1738, in-8., avec une augmentation par Jean-Frédéric Schreiber, qui traduisit l'ouvrage en latin. II. *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive, catalogus omnium penè auctorum qui ab Hippocrate ad Harvæum rem anatomicam ex professo, vel obitèr, scriptis illustrarunt*, Londres, 1715, in-8°.; Leyde, 1734, in-8°. Albinus enrichit ce catalogue de remarques importantes; cependant il contient un grand nombre d'erreurs. III. *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4°.; traduit en latin: *Historia lateralis operationis*, Leyde, 1728, in-4°.; et en français, par Noguès, Paris, 1734, in-12. IV. *Avertissement on the journal of R. Munningham*, Londres, 1727, in-8°. Cet ouvrage fut publié à l'occasion de la jonglerie de la femme Fofts. V. *Appendix to the history of the lateral operation for the stone, containnig M. Cheselden's present method of performing*, Lond., 1731, in-4°.; en latin, Leyde, 1733, in-4°.; VI. *Lilium sarniense or a description of the Guernesey lilly*, Londres, 1725, in-folio. Cette description de la belle liliacée, connue sous le nom de Lys de Guernesey, accompagnée d'une superbe figure, est un modèle de monographie ou de description d'une seule plante. Douglas y joignit la dissection botanique de la graine du café; il étendit ensuite ces recherches sur le café, de là l'ouvrage suivant. VII. *Ar-*

Digitized by Google

bor yemensis, *or Description and history of the coffeetree*, Londres, 1727, in-folio; VIII. *Description du péritoine* (en anglais), Londres, 1730, in-4°.; traduit en latin par E. F. Heister, 1733, in-8°.; et par Josué Nelson, Leyde, 1737, in-8°. IX. *Index materiæ medicæ, or a catalogue of single medicines*, 1724, in-4°., anonyme; dans l'exemplaire qui est dans la bibliothèque de M. Banks, il y a une note de la main même de Douglas, par laquelle il s'en déclare auteur. X. Plusieurs mémoires dans les Transactions philosophiques. On lui doit aussi une traduction anglaise de l'anatomie de Winslow. F—R.

DOUGLAS (Jean), frère du précédent, chirurgien de Londres, membre de la société royale de la même ville, fut un célèbre lithotomiste. Il pratiqua, en 1719, la taille par le haut appareil; méthode qui avait été conseillée par son frère. Ce procédé, déjà connu, était tombé en désuétude depuis le commencement du seizième siècle. Les deux Douglas en sont donc les restaurateurs; le médecin pour l'avoir préconisée, et le chirurgien pour l'avoir exécutée avec un succès qui l'accrédita parmi les chirurgiens de toute l'Europe. Douglas obtint la place de lithotomiste du fameux hôpital de Westminster. Il était non-seulement grand opérateur, mais homme lettré, et savant. On lui doit d'excellentes recherches sur l'emploi du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène. Il a écrit des choses utiles sur l'emploi des purgatifs dans le traitement de la syphilis, comme propre à s'opposer à la salivation mercurielle. Il a aussi réclamé en faveur des femmes le droit exclusif de pratiquer les accouchements. Voici la liste des ouvrages de Jean Douglas: I. *Lithotomia Douglassiana with a course of operations*, Lond., 1719, in-4°., traduit en français; et en allemand, avec des notes et un supplément, par J. Timmius. II. *An account of mortifications and of the surprising effects of the Bark in putting a tap to their progress*, etc. Londres, 1729 et 1732, in-8°. III. *Remarks on a late pompous work*, ibid., 1735, in-8°. (*V.* Cheselden); IV. *Short account on the state of midwifery in London*, ibid. 1736, in-8°.; V. *Dissertation on the venereal disease*, ibid., 1737, in-8°. — Douglas (Robert), de la famille des précédents, médecin anglais, qui vivait au milieu du dix-huitième siècle. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage écrit en anglais, en 1747, et traduit en français, sous le titre de *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, Paris, 1755, in-12. Il a manqué à l'auteur d'être au courant des connaissances physiologiques et chimiques modernes, pour remplir complettement ce que promet son titre. F—R.

DOUGLAS (Guillaume), médecin, né à Boston, a publié *a Summary of the present state of the british settlements in north America*, Boston, 1755; Londres, 1760, in-8°., 2 vol. Cet ouvrage ne brille pas par le plan sur lequel il est rédigé, car il est très confus; l'auteur parle successivement de plusieurs objets, et ne néglige pas les plantes, quoiqu'il n'en eût pas fait une étude particulière, et il dit qu'il en avait recueilli onze cents autour de Boston. Il fait la remarque que les plantes à fleurs composées et à fleurs apétales y sont plus communes que partout ailleurs. Il donne quelques détails sur la culture du maïs et autres céréales apportées d'Europe. On

a du même auteur une *Lettre* au docteur Wagstaffe sur l'inoculation, publiée en 1722, et un *Traité sur l'Hydrocèle*, qui parut vers 1755. Tous ces écrits sont en anglais. — DOUGLAS (Silvestre) a publié, dans les *Transactions de la Société royale de Londres* de l'année 1768, un Mémoire dont la notice a été donnée dans le premier volume du *Journal de Physique* sous ce titre : *Observations sur une substance bleue trouvée en Ecosse dans un fond de terre mousseuse.* Dans les mêmes *Transactions*, année 1773, il publia une *Notice* sur le vin de Tokai et autres vins de Hongrie. D—P—s.

DOUGLAS (JEAN), évêque anglais, naquit en 1721, et était fils d'un négociant de Pitteuween, port de mer du comté de Fife en Ecosse. Il étudia à Oxford, passa en France en 1742, fut attaché en 1744, en qualité de chapelain, au troisième régiment des gardes à pied qui était alors en Flandre avec les alliés, et se trouva en 1745 à la bataille de Fontenoy. Après son retour en Angleterre, il fut nommé ministre de Tilehurst près de Reading en 1747, et de Donstew dans le comté d'Oxford peu de temps après. Le lord Bath le choisit pour accompagner dans ses voyages son fils Pulteney, et lui fit obtenir quelques bénéfices. Son premier ouvrage fut *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, 1750 (*Voy.* LAUDER). Il passa cette année à la cure de High Ercal. La publication de l'*Essai sur les miracles*, de Hume, fut l'occasion de son *Criterium des miracles*, publié en 1753, in-8°., sous la forme d'une lettre à un correspondant anonyme, qui était le docteur Adam Smith; il y défend avec chaleur et talent la cause de la religion naturelle et révélée. Cet opuscule a été réimprimé en 1806. Le lord Bath le fit nommer en 1762 chanoine de Windsor, et lui laissa en mourant sa bibliothèque. La société royale et celle des antiquaires de Londres l'admirent dans leur sein en 1778. Il fut nommé en 1787 l'un des gardiens du muséum britannique, et fut élevé la même année à l'évêché de Carlile, auquel le doyenné de Windsor fut ajouté en 1788; il fut ensuite transféré au siége épiscopal de Salisbury, et mourut en 1806, âgé de quatre-vingts-six ans. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets politiques qui, quoique oubliés aujourd'hui, furent probablement la source de sa fortune. C'est lui qui, à la sollicitation du lord Sandwich, prépara pour l'impression et écrivit l'introduction et les notes qui accompagnent la superbe édition du troisième voyage du capitaine Cook. X—s.

DOUJAT (JEAN), né à Toulouse vers l'an 1606, d'une famille distinguée, descendait de Louis Doujat, qui fut le premier avocat-général qu'ait eu le grand conseil, en 1515 (1). Reçu avocat dans sa patrie en 1637, et à Paris en 1639, Jean Doujat ne tarda point à se faire connaître par ses cours particuliers de droit, et par ses ouvrages. Il fut reçu à l'académie française en 1650. Les registres de cette académie, dit Pélisson, ne contiennent rien de la réception de Malleville, de Mézerai, de Montreuil, de Tristan, de Scudéry et de Doujat. Tout ce qu'il a pu savoir, ajoute-t-il, c'est que Doujat succéda à Balthasar Baro (2). Ménage raconte qu'en 1651.,

(1) Son fils, Guillaume Doujat, était conseiller au parlement de Toulouse, en 1561.

(2) Ce vide dans les registres provient, suivant Pélisson, des longues et fréquentes indispositions du secrétaire de l'académie.

Doujat se rendit exprès à Bourges, pour disputer une chaire, afin de s'accoutumer à parler en public. Il fut nommé la même année professeur en droit canon au collége de France; et il obtint, en 1655, la chaire de docteur régent dans la faculté de droit à Paris. Le savant archevêque De Marca, qui avait pour lui beaucoup d'estime, le proposa pour être, à Rome, auditeur de Rote; mais il ne fut point nommé à cette place. Le président de Périgny, qui précéda Bossuet dans le préceptorat du dauphin, avait promis de prendre Richelet pour l'aider dans ses augustes fonctions; mais sur les sollicitations du président Nicolaï, il se dédit, et fit choix de Doujat, qui ne fut cependant pas sous-précepteur, comme le disent tous les dictionnaires historiques; mais seulement un des gens de lettres de la maison du Dauphin, qui devaient lui donner du goût pour les sciences, et lui en apprendre les premiers élémens. Doujat lui donna ceux de l'histoire, et fut nommé historiographe de France. Il nous apprend lui-même, dans la préface de sa traduction de Velléius Paterculus, qu'il avait été chargé, *par un ordre supérieur*, de faire pour le jeune prince, *un abrégé de l'histoire universelle*. C'est le même projet qu'exécuta, bientôt après, Bossuet, dans son admirable *Discours*. Les travaux de Doujat lui attirèrent, avec l'estime des savants, des pensions considérables de la cour, du clergé et du chancelier de France. Il jouissait d'un revenu considérable; mais dépensant peu pour lui-même, il avait beaucoup de superflu, et il l'employait au soulagement des pauvres. Son désintéressement était parfait, et il joignait à une modestie rare, une exacte probité. « On ne saurait lui rien apprendre, écrivait Chapelain à Balzac » (1650), dans les langues grecque, » latine, italienne, espagnole. » Il parlait l'hébreu, le turk même; et entendait l'anglais, l'allemand et l'esclavon. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Recueil des Harangues prononcées à l'académie française*. Il présida plusieurs fois cette société célèbre (1), et mourut à Paris le 27 octobre 1688, âgé de soixante-dix-neuf ans, étant doyen de l'académie, du collége royal et de la faculté de droit. Pélisson et le P. Nicéron ayant donné la liste de ses ouvrages, on ne citera ici que les principaux, et ceux que ces deux biographes ont oubliés: I. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, Toulouse, 1638, in-8°. Doujat n'a pas mis son nom à ce glossaire, qu'on trouve à la suite des éditions du poëte Goudouli. Doujat fit aussi imprimer à Paris, en 1644, in-12, une *Grammaire espagnole abrégée*, et, en 1646, un *Moyen aisé d'apprendre les langues*, in-12. II. *Specimen juris ecclesiastici apud Gallos usu recepti*, Paris, 1671, 2 vol. in-12. Le tome 2e., contenant le tableau des évêchés, abbayes et maisons religieuses des différents ordres et congrégations, parut séparément sous ce titre français: *La Clef du grand pouillé de France*, Paris, 1671, in-12; III. *Histoire du droit canonique*, Paris, 1677, in-12. On trouve, à la suite de cette histoire, deux ouvrages importants: 1°. l'Explication des lieux des conciles; 2°. une Chronologie des papes, des conciles, des hérésies, des pères et des autres auteurs ecclésiastiques. IV. *Prænotionum canonicarum libri V*, Paris, 1687, in-4°. C'est une histoire du

(1) Aucun orateur n'a peut-être mieux loué Louis XIV que ne le fit Doujat, le 25 août 1681, dans le discours qu'il prononça pour la distribution des prix.

droit canonique, plus étendue que la précédente, et qui passe pour le meilleur ouvrage de Doujat. Aug. Fréd. Schott en a donné une édition, avec des notes et une préface, 1775, 2 vol. On doit aussi à Doujat une bonne édition des *Institutiones juris canonici*, de Lancelot, Paris, 1670 et 1685, 2 vol. in-12. Il y a joint une histoire abrégée du droit canon, les titres des décrétales, l'explication de la manière dont on cite les textes du droit canonique, le texte des règles de chancellerie, etc. V. *Historia juris civilis Romanorum*, etc., Paris, 1678, in-12. On a encore de Doujat : 1° une bonne édition des quatre livres des *Institutions* de Théophile, Paris, 1681, 2 vol. in-12 ; il corrigea la version de Curtius, et y joignit des notes tirées, pour la plupart, de Cujas et de Fabrot; 2°. une édition des *OEuvres* de Franç. Florent, avec la vie de ce jurisconsulte, et des notes, Paris, 1679, in-4°.; réimprimée à Nuremberg, 1756, 2 vol. in-4°., et à Venise, 1765, in-folio ; 3°. une édition des *OEuvres de Jean d'Artis*, Paris, 1656, in-folio. VI. *Synopsis conciliorum et chronologia patrum, pontificum, imperatorum*, etc., Paris, 1674, in-12 ; VII. *Abregé de l'Histoire Romaine et Grecque, en partie traduite de Velleius Paterculus, et en partie tirée des meilleurs auteurs de l'antiquité, pour suppléer ce qui s'est perdu de cet auteur*, Paris, 1672, in-12, et 1708, 2 vol. in-12. La traduction est faible de style, mais les suppléments considérables et la chronologie qui l'enrichissent, la font encore rechercher aujourd'hui. VIII. *Mémoires de l'État ancien et moderne de la Lorraine, tirés de la Géographie historique et politique de J. D.* (Jean Doujat), 1673, in-4°. L'auteur établit les droits de la couronne de France sur la Lorraine, et *les fortes raisons qui ont obligé Louis XIII et Louis XIV de s'assurer des États du duc Charles*. Cet ouvrage, cité par Fontette et par Lenglet Dufresnoy, a été oublié par Pélisson et par Niceron. IX. *De Eucharistiâ, pace spirituali, sanctisque nuptiis Christianorum*, imprimé en 1660 ; X. *Éloges* (en vers) *de personnes illustres de l'Ancien Testament*, Paris, 1688, in-8°., composé pour monseigneur le duc de Bourgogne. XI. *Poésies latines et françaises*, imprimées sur des feuilles volantes ; XII. Le Tite-Live *ad usum Delphini*, Paris, 1679, cinq tomes en six vol. in-4°. Cette édition est très estimée pour les notes, et peu commune ; elle a été réimprimée à Venise en 1714, 6 vol. in-4°. XIII. *De Petri de Marca moribus et rebus gestis*, Paris, 1664, in 4°. On a encore de Doujat une *Vie de Jean d'Artis* (en latin), placée à la tête de l'édition de ses œuvres, et réimprimée dans les *Vitæ jurisc.*, publiées avec des notes par Gottlieb Buder, Iéna, 1722, in-8°. ; la *Vie de François Florent* (en latin), à la tête du recueil des œuvres de ce jurisconsulte ; plusieurs *Harangues* et *Discours*, etc., etc. V—VE.

DOULCET (Louis), fils de Louis Doulcet, bâtonnier de l'ordre des avocats, naquit à Paris en 1716, et fit ses études au collége des Jésuites, d'où il sortit pour se consacrer au barreau. Une mémoire que la multitude des lois et des coutumes ne pouvait étonner, une logique profonde, une éloquence enfin d'autant plus puissante, qu'il ne l'employait qu'à défendre de justes causes, lui méritèrent, jeune encore, le titre de savant jurisconsulte et d'orateur célèbre. Contemporain de l'illustre Gerbier, auquel il pouvait

seul être comparé, il fut chéri et redouté par ce brillant adversaire, qui lui fut toujours opposé dans les causes fameuses du temps. Un coup de sang l'enleva à l'âge de quarante-neuf ans (le 17 janvier 1766), et ne lui permit pas d'achever un grand ouvrage de jurisprudence qu'il avait entrepris. Le jour de sa mort, le parlement suspendit toutes ses audiences. — Son fils aîné, Augustin-Jean-Louis DOULCET, sans posséder un aussi rare talent que son père, exerça cependant la même profession avec distinction, et fut contemporain, ami et digne émule des Hardoin et des Debonnières : il mourut à Paris à la suite d'une longue maladie, en 1805, âgé de cinquante-cinq ans. Z.

D'OULTREMAN. *V.* OULTREMAN.

DOURXIGNÉ. *V.* GAZON.

DOUSA ou VAN DER DOES (JEAN), seigneur de Noorwyck, naquit dans ce village, situé dans la province de Hollande, entre la ville de Leyde et la mer, le 6 décembre 1545. Il a également illustré son nom comme magistrat, comme philologue, comme historien, comme poète. Dès l'âge de cinq ans, orphelin de père et de mère, il fut heureux de trouver un second père, d'abord dans François de Nyenrode, son aïeul maternel, et à la mort de celui-ci, dans son oncle Garnier van der Does, seigneur de Cattendyck : ce dernier, mort sans enfants, l'institua son héritier. Agé de dix ans, Dousa commença ses humanités à Lier ou Lire, en Brabant. Il fut rappelé en Hollande en 1560, et confié aux soins de Henri Junius, dont l'école jouissait à Delft d'une grande considération. Il fit de rapides progrès sous cet excellent maître. De Delft, Dousa passa à Louvain, et deux ans après il alla étudier le droit à Douai. Là il se lia avec Luc Fruytiers ou Fruterius; plus âgé que lui de cinq ans; mais dévoré de la même passion pour l'étude. Dousa l'engagea à l'accompagner à Paris, en 1564. En même temps qu'il se perfectionnait dans le grec, sous Pierre Dorat, professeur au collége royal, il se lia avec plusieurs personnages des plus distingués de la capitale, tels que le chancelier de l'Hospital, Turnèbe, Passerat, Florent Chrétien, Ronsard, Baïf, Lambin, etc. De retour en Hollande, Dousa y épousa, en 1565, Elisabeth de Zuylen, dont il eut douze enfants. Bien que le nom de Dousa se trouve, dès l'année de son mariage, inscrit sur la liste des nobles qui se liguèrent pour secouer le joug de Philippe II, il paraît s'être livré d'abord aux jouissances domestiques et au commerce des muses. Il ne se montre guère comme homme public qu'en l'an 1572, où il alla, à la tête d'une ambassade de cinq personnes, en Angleterre, pour intéresser au succès du patriotisme hollandais la reine Elisabeth. En 1574, son dévouement à la cause de la liberté fut mis à une nouvelle épreuve. La ville de Leyde ayant été assiégée par les Espagnols, le commandement lui en fut confié. Toutes les horreurs de la famine et de la peste se réunirent aux dissensions intestines dans le sein de cette malheureuse cité : la ruse et la corruption conspiraient contre elle au dehors. Dousa montra une intelligence, une fermeté, un courage toujours supérieurs aux dangers. A des promesses insidieuses de Baldes qui commandait le siége, il répondit un jour par ce vers tiré des distiques de Caton :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit anceps.
« Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule » oiseau,
» Le perfide oiseleur le prend dans son réseau. »

Des colombes dressées à cet effet, servaient à Dousa pour sa correspondance avec les libérateurs dont il attendait le

secours. Sa muse a immortalisé sa reconnaissance pour ces utiles oiseaux. Enfin, quand le mal était à son comble, la belle conduite de Dousa reçut, dans la levée presque inespérée du siége, la récompense la plus digne d'elle. Cet événement eut lieu le 3 octobre, et il a puissamment contribué à l'affranchissement des Bataves. La ville de Leyde eut dans cette conjoncture une autre obligation signalée à Dousa. Guillaume Ier. la dédommagea de ses souffrances en y établissant cette université, devenue l'une des plus célèbres de l'Europe. Dousa en fut le premier curateur. Ses relations avec les savants étrangers servirent à y attirer de tous les côtés les maîtres les plus distingués. Joseph-Juste Scaliger fut du nombre de ces glorieuses conquêtes. Dousa s'en est lui-même félicité ainsi,

Gloria cuique sua est : Justum impertiese Batavis
Laus meo, et hæc pluris obsidione mihi.

Une affreuse catastrophe atteignit la Hollande le 10 juillet 1584, l'assassinat de Guillaume Ier. Pénétrant toute l'étendue de ce malheur, *Dousa* fit secrètement un voyage en Angleterre pour y chercher, auprès de la reine Élizabeth, un puissant appui à la liberté de sa patrie. Il reçut, l'année suivante, une mission officielle pour le même objet. Dans le courant de la même année il fut nommé conservateur des archives hollandaises; poste qui le mit à portée de connaître parfaitement les titres originaux et les sources où il avait à puiser pour les annales hollandaises qu'il avait entrepris d'écrire. Il les a publiées en latin de deux manières, savoir en vers et en prose. Ses *Annales* en vers élégiaques, sont composées de dix livres, et retracent l'histoire des comtes de Hollande, depuis Thierry Ier. du nom (an 898), jusqu'à la comtesse Ada (an 1218). Elles ont paru en 1599. *Dousa* n'y a été que le continuateur de son fils aîné *Janus Dousa*, dont nous aurons occasion de parler. L'ouvrage en prose a paru en 1601; il est aussi en dix livres. Le fils aîné et le père ont également concouru à la rédaction. Le premier livre remonte aux temps les plus anciens et est tout entier de la main du fils. Le dixième descend jusqu'à la mort du comte Florent II, en 1122. Le mérite essentiel de *Dousa*, considéré comme historien hollandais, est dans la recherche des titres originaux; recherche qui l'a conduit à élaguer un grand nombre de fables, accréditées jusqu'à lui. Il ne trouvait pas la même sagesse dans son contemporain, Pierre, fils de Corneille *Bockenberg*, parvenu au poste d'historiographe de Hollande, que *Dousa* avait sollicité pour *Baudius*. Il se plaît en conséquence à le harceler en vers et en prose, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'oublie souvent dans ses diatribes les bornes de la modération, peut-être même les lois de la justice. Quoiqu'il en puisse être de ce tort, ainsi que de certains reproches faits à la latinité de *Dousa*, ses deux ouvrages historiques ajoutèrent beaucoup à sa renommée littéraire. Les savants les plus distingués de son temps le comblèrent d'éloges. De leur côté les états de Hollande le gratifièrent d'une chaîne d'or, gage flatteur de leur satisfaction. De 1585 à 1588 le gouvernement de Robert *Dudley*, comte de *Leicester*, pesa singulièrement sur la Hollande, et *Dousa*, malgré son penchant avoué pour l'Angleterre, se conduisit avec beaucoup de mesure pendant ces jours difficiles. Nommé en 1591 conseiller de la cour souveraine de Hollande, il transporta son domicile à la Haye, et il semble avoir remis en cette occasion, entre les mains de l'aîné de ses fils, la gestion

de la bibliothèque que Guillaume Ier. avait attachée à l'université de Leyde, et qu'il avait administrée jusques-là. Hélas! il eut à pleurer bientôt la mort de ce premier né; l'orgueil et l'espoir de son nom. *Dousa* fut inconsolable de cette perte. Il fut trois jours hors d'état de prendre la moindre nourriture. Tout ce qu'il a écrit depuis, est empreint de sa profonde douleur. Sa plaie commençait à se cicatriser; elle fut ravivée trois ans après par la mort non moins précoce de George, son second fils. Toutefois un chagrin plus poignant encore déchirait le cœur paternel de *Dousa*. Son huitième fils, Jacques, empoisonnait par son inconduite l'existence des auteurs de ses jours:

Vix tanti Janum progenuisse fuit!

s'écrie dans l'amertume de son âme le plus sensible des pères. *Dousa* avait une fille mariée en Frise. Ayant fait un voyage dans cette province pour l'aller voir (en 1604), il y tomba malade; on le ramena à Noordwyck; mais il y succomba à sa maladie le 8 octobre, dans la 59e. année de son âge. Il n'est rien de plus touchant que le tableau de ses derniers moments, peint par *Bertius*, témoin oculaire. Comme la plupart des amis de la liberté hollandaise, il s'etait rangé sous la bannière de la réformation, et il a protesté, jusqu'à son dernier soupir, de la pureté de ses motifs et de la sincérité de sa conviction. Il fut enterré à la Haye; mais ni cette cité dépositaire de ses cendres, ni la ville de Leyde qui lui eut de si grandes obligations, n'érigèrent un monument à sa mémoire. Elle n'a reçu qu'en 1792 cet hommage d'autant plus flatteur, qu'il est le fruit de l'assentiment de deux siècles. M. Gerlach-Jean *van der Does*, seigneur de Noordwyck, a fait placer cette année-là, dans le temple du lieu, un mausolée à la gloire de son illustre aïeul. *Dousa*, assimilé à ceux qui meurent tout entiers:

Carent quia vate sacro,

a-t-il donc eu à se plaindre de l'ingratitude de ses contemporains? Non! Deux orateurs distingués, Daniel *Heinsius* et Pierre *Bertius*, le premier par ordre des curateurs de l'université de Leyde, prononcèrent son oraison funèbre. Ce fut un deuil universel au Parnasse. Une médaille, décrite par *van Loon* dans son *Histoire numismatique des Pays-Bas*, a été frappée en son honneur. Encore de nos jours plusieurs plumes hollandaises l'ont célébré à l'envi. Enfin, en 1810, M. le professeur *Siegenbeck* a prononcé dans une solennité académique une *Laudatio Jani Dousæ*, et il l'a publiée en 1812 *cum subjectis annotationibus*, in-8°. Ceux qui ont été le mieux à portée de connaître *Dousa*, l'ont aussi apprécié d'avantage. Il unissait à beaucoup de grandeur d'âme beaucoup de simplicité. Doué dans son intérieur de toutes les vertus privées, il était ferme, loyal, courageux et incorruptible dans les affaires publiques. L'histoire et la philologie étaient ses études habituelles; la poésie latine son délassement favori. Il ne négligeait pas tout à fait la poésie hollandaise, alors à sa naissance, et nous regrettons que M. de Fries n'ait parlé ni de lui, ni de son fils aîné, dans son excellente *Histoire de la poésie hollandaise*, publiée en 1808 et 1810 (2 vol. in8°.). Sa devise était *Dulces ante omnia musæ*, et les nombreuses productions littéraires qu'il a laissées, jointes à celles dont il a soigné ou encouragé la publication, prouvent combien il y était fidèle. — On distingue ses ouvrages en historiques, philologiques et poétiques. A la première classe appartiennent: I. Ses *Bataviæ hol-*

landiæque annales, déjà mentionnés, Leyde, 1601, in-4°. ; II. *Epistolæ apologeticæ duæ*, Leyde, 1593 ; III. quelques *Lettres* latines disséminées dans divers recueils. Les ouvrages suivants sont du ressort de la philologie. IV. *In novam Q. Horatii Flacci editionem commentariolus*, Anvers, 1580, in-16. Il y donna un *appendix* en 1582 ; le tout parut ensemble en 1597, et a été réuni depuis à l'*Horace de Cruquius*. V. *Præcidanea pro Q. Valerio Catullo*, Anvers, 1581, in-16 ; VI. *Præcidanea pro Aulo Albio Tibullo*, Anvers, 1582, in-16 ; VII. *Pro satyrico Petronii Arbitri præcidaneorum libri III*, Leyde, 1582, petit in-12 ; tout cela a reparu depuis dans les bonnes éditions consécutives de ces auteurs. VIII. *Centurionatus, sive Plautinarum explicationum lib. IV*, Leyde, 1587, in-16 ; IX. Boxhorn a publié à Leyde, en 1632, in-16, *Poëtæ satyrici minores, cum Jani Dousæ et C. Barthii commentariis* ; et Janus Dousa, le fils, a ajouté à son édition de Properce, de Catulle et de Tibulle, quelques notes de son père sur le premier de ces poètes, Leyde, 1592. La critique de Dousa est en général savante et judicieuse. En poésie on a de lui : X. *Les Annales rerum, à primis Hollandiæ comitibus per 346 annos gestarum, in unum metricæ historiæ corpus libris X redacti* ; XI. les diverses éditions de ses vers latins sont plus ou moins complètes. La première est de 1569, à Anvers, in-12 ; elle contient deux livres d'épigrammes, un d'élégies, deux de satires, un de sylves. Il en a paru une nouvelle édition à Leyde, *In novâ academiâ nostrâ*, 1575 ou 1576 ; elle est considérablement enrichie. *Epodôn ex puris iambis libri II*, Leyde, 1584 ; *Odarum britannicarum liber, ad Elizabetham reginam*, ibid., 1586 ; *Echo, sive lusus imaginis jocosæ*, ibid., 1603, in-4°. ; deux livres de *Manes Dousiani* ; ce sont des complaintes de la tendresse paternelle. Le recueil que Scriverius a publié à Leyde, en 1609, sous le titre de *Jani Dousæ poëmata pleraque selecta*, outre qu'il est fort incomplet, laisse beaucoup à désirer pour le choix. Dousa possédait à un haut degré le talent de la poésie latine, bien qu'il manque parfois de clarté et de goût, et que, par-ci par-là, on reconnaisse sa mémoire plus que sa verve. XII. Enfin, du nombre des productions littéraires à la publication desquelles Dousa a honorablement concouru, sont : I. *L'Ancienne chronique rimée* hollandaise de Melis (ou Emile) Stoke. Il vivait vers la fin du 12e. et au commencement du 13e. siècle. Dousa, de concert avec Henri, fils de Laurent Spiegel, la mit au jour à Amsterdam, en 1591, petit in-fol. Cette édition est devenue presque toute entière la proie des flammes. II. Les *Inscriptions* recueillies, en Italie, par Martin Smetius. Les hasards de la guerre en avaient fait tomber le manuscrit entre les mains d'un anglais qui l'avait emporté chez lui. Les curateurs de l'université de Leyde le rachetèrent, et Juste Lipse le publia à Leyde, en 1584, in-fol. III. *Lucæ Fruterii, Brugensis, librorum qui recuperari potuerunt reliquiæ*, Anvers, 1584, et Leyde, 1585, in-12. Cette publication lui fit un ennemi mortel d'Obertus Gifanius, qui, en retenant les manuscrits de Fruitiers, réalisait la fable du geai se parant des plumes du paon. M—on.

DOUSA (Jean), fils aîné du précédent, naquit le 16 janvier 1571, on ne sait pas si c'est à Leyde ou à Noordwyck. Il suivait à Leyde, dès

l'âge de douze ans, les leçons de Juste Lipse, de Vulcanius, etc., et il cultivait, encore enfant, les muses latines. A la connaissance approfondie du latin et du grec, il ajouta celle de l'hébreu, et il se rendit également savant dans le droit romain, les antiquités, les mathématiques et l'astronomie. Il publia à quinze ans quelques productions de sa muse latine à la suite des *Odæ britannicæ* de son père. Louise de Coligny, veuve de Guillaume Ier., l'ayant attaché aux études de son fils Frédéric-Henri, il resta deux ans auprès de ce prince. Il fut nommé, en 1591, bibliothécaire de l'université de Leyde; place qu'il résigna trois ans après en faveur de Pierre Bertius. Dans la même année il publia à Leyde un petit volume, contenant *Rerum cœlestium liber primus*, etc. Ce poëme sur l'astronomie est très remarquable; il devait avoir cinq chants, mais le premier est malheureusement le seul qui ait paru. En 1594 il partit pour l'Allemagne avec ses frères, George et Etienne. Janus Gruterus paraît avoir été de ce voyage. Près de s'en retourner en Hollande, il rencontra à Francfort, en 1596, Philippe du Plessis-Mornay, le fils, qui l'entraîna avec lui en Pologne. Ils se quittèrent à Cracovie. Dousa s'étant embarqué à Dantzig, revint en Hollande avec un asthme qui dégénéra en consomption et l'enleva le 21 décembre, n'ayant pas encore accompli sa vingt-sixième année. Joseph-Juste Scaliger, qui lui a consacré un bel *Epicedium*, dit de ce jeune favori des muses : (*Scaligerana*, pag. 66) « Jamais je n'ai pleuré » de mort que lui, mais je l'ai pleuré » à bon escient. Il mourait tout en » parlant; il ne sentait point de mal. » Le pauvre Janus était si bon et si » simple! Je pleuray huit jours durant comme une vieille, lorsqu'il » fut mort. » On a de Dousa, outre le petit recueil dont nous venons de parler : I. Des *Conjectanea et notæ* sur Catulle, Tibulle et Properce, à la suite de l'édition qu'il a donnée de ces poètes, à Leyde, en 1592. II. *Spicilegium in Petronii arbitri satyricon*, Leyde, 1594; III. *Animadversiones in Plauti Comœdias*, 1596; IV. *Annales Hollandiæ*. (*Voy*. Dousa son père). L'édition la mieux soignée de ses poésies latines est celle que Guillaume Rabus a donnée à Rotterdam, 1704, in-12. Il en est dans le nombre qui remontent à sa treizième année. Il y en a aussi quelques-unes en langue grecque et en langue hollandaise. Divers recueils offrent quelques-unes de ses lettres. M—on.

DOUSA (George), frère puîné du précédent (sa naissance doit se rapporter à 1574), s'appliqua aussi de bonne heure à l'étude des langues grecque et latine, et faisait des vers dans l'une et dans l'autre. A dix-huit ans, il voyagea, comme nous l'avons vu, avec son frère en Allemagne et en Pologne. Marquard Freher lui ayant fait connaître à Heidelberg l'ouvrage de George Codinus sur les *Origines de Constantinople*, il le traduisit en latin, et Freher imprima cette version avec l'original à Heidelberg, en 1596, in-8°. Un autre ouvrage de Codinus sur les monuments, les statues et les diverses curiosités de Constantinople, également traduit en latin par George Dousa, a été publié par Meursius en 1607. Dousa voulut voir par lui-même cette capitale de l'Orient, et y étant allé en 1597, il reçut l'accueil le plus hospitalier d'Édouard Barton, ambassadeur anglais, dans la la maison duquel il passa sept mois. Il s'y lia avec le patriarche Mélétius et avec d'autres savants grecs, et il se

livra à la recherche d'anciens manuscrits. La mort de son frère aîné accéléra son retour en Hollande. Il revint à la Haye au mois de mai 1598, et apporta avec lui des manuscrits précieux et des inscriptions qu'il avait recueillis pendant son voyage. Il fit paraître l'année suivante *De itinere suo Constantinopolitano epistola*. Elle est adressée à son père, suivie d'anciennes inscriptions inédites, la plupart grecques, et de plusieurs lettres de savants grecs, dont une de Mélétius à Dousa père. En 1599, l'amiral Pierre van der Doës ayant été chargé par les Etats d'une expédition contre les possessions et la navigation espagnoles, il paraît que son jeune parent George Dousa l'accompagna comme secrétaire de la flotte. L'un et l'autre périrent dans l'île de S. Thomas. M—on.

DOUSA (François), 4e. fils du seigneur de Noordwyck, vit le jour en 1577. Scaliger et Juste-Lipse cultivèrent ses dispositions naissantes. A l'âge de dix-huit ans, il voyagea en France et se lia particulièrement à Paris avec George Barclay. Il passa ensuite en Angleterre. A son retour, en 1601, il fut créé chanoine (laïc et protestant) de la cathédrale sécularisée d'Utrecht. Il survécut à son père, mais on ignore la date précise de sa mort. Il a laissé *Lucilii satyrarum quæ supersunt reliquiæ*, avec de savantes remarques, Leyde, 1597, in-4°. Il a aussi publié, avec une dédicace à Paul Choart de Buzanval, ambassadeur de Henri IV auprès des états-généraux, *Julii Cæsaris Scaligeri epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8°. Il devait publier le commentaire du même savant sur l'*Histoire des Animaux* d'Aristote, mais il n'exécuta pas ce dessein : ce commentaire n'a paru qu'en 1619, par les soins de Maussac. On trouve dans la *Sylloge epistolarum* de Burman, tome Ier., page 233, une élégie latine que François Dousa composa à Paris, sur la perte que l'université de Leyde venait de faire par le départ de Juste-Lipse, avec une lettre de lui à ce professeur, qu'elle avait tant à regretter. M—on.

DOUSA (Dideric ou Théodore), né le 25 février 1580, frère des précédents, fut élevé dans le goût des lettres, et, comme ses frères, il couronna ses études par des voyages. A son retour, il suivit d'abord la carrière militaire, mais il ne paraît pas y être resté long-temps. S'étant marié à Utrecht en 1612, il y entra dans la magistrature, fut agrégé à l'ordre équestre de la province, et délégué par celui-ci au conseil souverain. Son père l'institua héritier de sa riche bibliothèque. Il mourut en 1663. Frédéric Spanheim prononça son oraison funèbre. On lui doit : *Georgii Logothetæ acropolitæ, chronicon Constantinopolitanum*, en grec et en latin, avec de savantes remarques, Leyde, 1614, in-8°. George Dousa en avait apporté le manuscrit de Constantinople. Il devait publier d'autres de ces manuscrits, nommément des *Lettres théologiques de Jean Zonaras*, et il aurait mieux fait de réaliser ce projet, que de publier ses *Lusus imaginis jocosæ sive echûs, à variis poëtis variis linguis et numeris exculti*, qui n'est guère qu'un recueil de *difficiles nugæ*, Utrecht, 1638, in-12. M—on.

DOUVEN (Jean-François), peintre, né le 2 mars 1656, dans la petite ville de Roermont, au duché de Clèves. Son père était receveur du chapitre, et, ayant contracté dans un voyage à Rome le goût de la peinture, il vit avec plaisir l'inclination

que le jeune Douven témoignait pour cet art. La mort de cet amateur des beaux-arts n'empêcha point Douven de suivre sa vocation. Il fut placé à Liège chez un peintre médiocre, qu'il quitta bientôt. De retour dans sa patrie, il eut le bonheur de connaître don Juan Dellans Velasco, qui possédait le plus curieux cabinet du temps, et qui le lui fit copier. Ce travail (qui cependant n'est pas sans inconvénient) rendit Douven habile. Appelé à Dusseldorf par le duc de Nuremberg, il s'acquitta si bien de plusieurs portraits qu'on lui demanda, qu'à l'âge seulement de 28 ans il fut nommé premier peintre de la cour. Plusieurs autres cours, et notamment celle de Vienne, exercèrent le pinceau de cet artiste, qui peignit, entre autres personnages illustres, l'empereur Léopold, dont il fut nommé le premier peintre. Il alla ensuite en Danemark, à Modène, à Florence, toujours pour y peindre des souverains. A la demande du grand duc de Toscane, il fit son portrait, qui fut placé parmi ceux des plus célèbres artistes de l'Europe; par tout les honneurs et les récompenses lui furent prodigués. De retour à Dusseldorf, il peignit la princesse Charlotte de Brunswick, depuis impératrice, et l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V au trône d'Espagne. Il avait déjà fait le portrait de la 3ᵉ. princesse de Neubourg, épouse de ce prince. Le plus constant des protecteurs de Douven, l'électeur palatin, était passionné pour les arts, et pensionnait un grand nombre d'artistes célèbres, de sorte que Dusseldorff offrait la réunion d'un grand nombre d'émules, au milieu desquels Douven tenait une place honorable : il la devait au talent précieux de faire très ressemblants ses portraits, d'ailleurs bien peints. Il réussit dans ce qu'il entreprit, et l'on compte que trois empereurs, trois impératrices, cinq rois, sept reines et plusieurs autres princes souverains furent peints de sa main. Il mourut à Prague en 1710. D—T.

DOUVILLE. *V.* OUVILLE (D').

DOUVRE (THOMAS DE), issu d'une noble et ancienne famille de Bayeux, naquit en cette ville vers l'année 1027, et fut élevé à l'école de l'église cathédrale. Dès sa jeunesse il montra beaucoup d'ardeur pour le travail, et se distingua dans les cours d'études connus sous les noms de *Trivium* et de *Quadrivium*, qui renfermaient toutes les connaissances exigées alors pour faire et constituer un savant. Etant entré dans les ordres, le chapitre le nomma trésorier de l'église de Bayeux, et il n'en serait sans doute pas resté là si Guillaume-le-Conquérant, qui en 1066 s'était emparé de l'Angleterre, et qui connaissait le mérite de Thomas, ne l'eût appelé pour lui donner le siége archiépiscopal d'York. A peine fut-il arrivé dans son diocèse, qu'il fit reconstruire son église cathédrale qui tombait en ruines. Le service ne se faisant pas avec assez de dignité, Thomas composa un traité de chant ecclésiastique (*De modo psallendi sive cantandi*) qui fut adopté dans plusieurs églises d'Angleterre. Enfin, après avoir donné à son troupeau l'exemple de toutes les vertus, ce digne pasteur cessa de vivre en l'an 1100, après avoir occupé pendant vingt-huit ans l'archevêché d'York. — THOMAS DE DOUVRE, frère du précédent, n'est guère connu que par ses querelles avec St.-Anselme, archevêque de Cantorbéry, au sujet de la primauté de leurs églises. Après avoir été chapelain de Henri Iᵉʳ., roi d'Angleterre, il succéda à son oncle, et mourut en 1114. R—T.

DOUVRIER (Louis), gentilhomme languedocien, s'était fait, vers le 17ᵉ. siècle, une espèce de réputation par la vivacité de son esprit, par son érudition variée, et surtout par son talent à trouver des emblêmes et des devises agréables sur toutes sortes de sujets, et à composer des inscriptions, genre de travail auquel on donnait à cette époque une importance singulière (*Voy.* Charpentier et Menestrier). C'est à Douvrier que l'on attribue la célèbre devise *nec pluribus impar*, au-dessus d'un soleil, emblème favori de Louis XIV. Louis Douvrier mourut à Paris, au mois de janvier de l'année 1680. Comme il traduisait en latin son nom par *Operarius*, Camusat (dans ses *Mélanges de littérature*, tirés des Lettres de Chapelain) et d'autres écrivains l'ont confondu avec Jacques *de Lœuvre*, son contemporain, savant latiniste, auquel on doit la belle édition de Plaute, *in usum Delphini*, publiée sous ce titre : *Plauti Comœdiæ XX, et fragmenta; interpretatione et notis illustravit Jacobus Operarius*, Paris, 1679; 2 vol. in-4°. Cette édition passe pour une des plus rares de cette collection. C. M. P.

DOUX DE CLAVES (Gaston le). *Voy.* Dulco.

DOVIZI ou DIVIZIO (Bernard), cardinal, plus connu sous le nom de *Bibbiena*, était né de parents obscurs à Bibbiena, petite ville du Casentin, le 4 août 1470. L'un de ses frères, secrétaire de Laurent de Médicis, lui donna l'entrée de cette maison, et parvint à l'attacher à Jean de Médicis l'un des fils de Laurent. Le goût de Bibbiena et de son patron pour la littérature, établit bientôt entre eux une grande intimité. Ils étudièrent ensemble les chefs-d'œuvre des anciens ; et ce qui est très remarquable, c'est que l'émulation n'altéra jamais leur bonne intelligence. Bibbiena donna des preuves de sa reconnaissance au cardinal Jean, en le suivant dans son exil et en le servant de tout son crédit, après son retour à Rome, auprès de Jules II, dont il avait su captiver les bonnes grâces. Il fut employé par le pontife à des négociations délicates, et il s'en tira constamment avec autant d'habileté que de bonheur. La multiplicité des affaires dont il était chargé ne put le détourner de son amour pour les lettres. Il trouvait du temps pour satisfaire à tout, « et il savait très bien, dit Tiraboschi, accorder ses plaisirs avec ses devoirs. » Après la mort de Jules II, le cardinal de Médicis se mit sur les rangs pour lui succéder : ce fut une occasion pour Bibbiena de lui donner de nouvelles preuves de son zèle; il contribua puissamment à son élection, particulièrement, comme le dit encore Tiraboschi, en faisant croire que son patron, quoiqu'il ne fût âgé que de 36 ans, ne pouvait cependant vivre encore long-temps ; et le nouveau pape, qui prit le nom de Léon X, lui témoigna sa reconnaissance en le créant peu après cardinal (1513). Bibbiena put dès lors se livrer à son goût éclairé pour la magnificence, et servit de son crédit les hommes de lettres et les artistes. Paleotti, Sanga et Sadolet, ressentirent surtout les effets de sa protection ; il aima aussi Raphaël, dont il admirait le talent, et son projet était de lui faire épouser sa nièce. Léon X continuait à sentir le besoin d'un homme tel que Bibbiena ; il l'employa en qualité de légat et de commandant en chef, dans la guerre avec le duc d'Urbin, qui fut terminée selon les désirs du pontife, par la réunion de ce duché aux états de l'église. En 1518 il l'envoya en France pour engager le

roi à se croiser contre les Turks. Il se flattait d'y réussir lorsqu'il s'éleva entre ce monarque et la cour de Rome des différends qui rompirent la négociation. Bibbiena revint à Rome sur la fin de l'année suivante; et au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses, il fut enlevé par une mort imprévue, le 9 novembre 1520. Des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent; on dit même que son corps fut ouvert et qu'on y reconnut les traces du poison. Comme il n'y eut aucune poursuite d'ordonnée pour suivre ces bruits, on accusa Léon X lui-même d'avoir fait périr Bibbiena, et pour trouver un motif à ce crime, on accusa Bibbiena d'avoir conspiré contre son bienfaiteur dans l'espoir de lui succéder. Heureusement tout ce que rapportent les historiens à cet égard peut être regardé comme des conjectures, et il faut des preuves quand il s'agit de charger d'accusations aussi graves, devant la postérité, deux hommes dont le caractère connu éloigne même l'idée du soupçon. Le chanoine Bandini a publié la vie de Bibbiena, sous ce titre : *Il Bibbiena, ossia il ministro di stato*, Livourne, 1758. Il y donne le catalogue exact des lettres, des *Rime* ou poésies diverses, et des autres opuscules de cet écrivain. Mais son seul titre à la gloire, comme littérateur, est sa comédie intitulée : *Calandria*, la première pièce composée en italien, à l'imitation et selon les règles des anciens. Le sujet en est très licencieux; il a quelques rapports avec les *Ménechmes* de Plaute; mais dans la pièce italienne, les deux personnages qui, à raison de leur ressemblance parfaite, donnent lieu à divers incidents comiques, sont le frère et la sœur. On en trouvera l'analyse dans le tome 4 de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par M. Ginguené, page 171 et suivantes. La *Calandria* est écrite en prose. « Le style, dit le judicieux » écrivain que nous venons de citer, » est excellent, plein d'une élégance facile, et de ces tournures vraiment toscanes qui ressemblent à l'atticisme » des Grecs et à l'urbanité romaine. » Cette pièce fut représentée pour la première fois à Urbin, en 1508, avec une grande magnificence; elle le fut ensuite dans une des salles du Vatican, à l'occasion d'une fête donnée par Léon X à Isabelle d'Este, princesse de Mantoue. Le Peruzzi, célèbre peintre et architecte, avait été chargé de décorer la salle, et cette fois il s'était surpassé. On a un grand nombre d'éditions de la *Calandria*. L'originale est celle de Sienne, 1521, in-8°.

W—s.

DOW (GÉRARD), célèbre peintre de l'école hollandaise, naquit à Leyde en 1613; il était fils d'un vitrier. Après avoir reçu pour le dessin les leçons d'un graveur, et pour la peinture celles d'un peintre sur verre, il entra dans l'école de Rembrandt, et trois années d'études sous ce maître, lui suffirent pour parvenir au degré de perfection qui l'a rendu célèbre. Il profita des leçons de Rembrandt, sur la couleur et le clair-obscur; mais il ne goûta pas la manière heurtée de ce maître. L'idée d'une exécution précieuse et recherchée, ne pouvait se détacher dans l'esprit de Gérard Dow de celle de la perfection. Il suivit toujours cette idée dans ses ouvrages, et l'on peut croire qu'il serait resté dans l'obscurité s'il avait cherché une manière facile et expéditive. On rapporte qu'il soignait ses tableaux avec une telle exigeance, qu'il mit cinq jours à peindre une main dans un portrait, et il avoua à l'un de ses amis qu'il avait passé trois jours pour peindre

Digitized by Google

un manche à balai. Il donnait aux détails les plus accessoires le même soin qu'aux figures principales. Le portrait d'un meuble devait être aussi fidèle que celui d'une tête. Sa recherche pour les moyens mécaniques de conserver la pureté de ses couleurs était la même; il fallait, qu'après être entré dans son atelier, un assez long intervalle de temps eût laissé tomber la poussière que le mouvement avait pu élever avant qu'il se mît à l'ouvrage. Ses couleurs étaient broyées par lui-même sur un cristal; lui-même faisait ses brosses et ses pinceaux; sa palette était soigneusement couverte ou enfermée. Pour conserver la même rectitude dans le dessin, il faisait usage de la méthode suivie depuis, par les graveurs, de diviser un cadre en carreaux égaux ou proportionnels. Il se servait aussi d'un miroir convexe qui lui représentait l'objet plus petit que nature. Il fit d'abord le portrait en petit, mais son extrême lenteur impatientait les modèles; lui-même se lassa d'avoir deux objets à se proposer; celui de faire ressembler, et celui de bien peindre; l'un le distrayait de l'autre. Il se consacra donc à représenter des objets de la vie commune. Il eût pensé n'avoir rien fait s'il eût oublié de rendre compte des détails presque invisibles de la nature. Ce n'est qu'à l'aide d'une loupe qu'on peut bien apprécier tout le fruit de ses soins, inaccessible à la meilleure vue; tours de force des yeux, de la main, et de la patience, qu'on admire avec une sorte de pitié, en plaignant l'artiste de s'être donné tant de peine inutile. Elève de Rembrandt, il lui ressemble par la vigueur, par l'harmonie de la couleur et par le clair-obscur. Comme son maître, il a souvent éclairé les objets d'en haut, et avec des lumières étroites; et l'un de ses caractères distinctifs est d'avoir donné des effets rembranesques à des objets dont le fini va jusqu'à l'excès. Dans toutes les autres parties, il ne ressemble point à son maître. Rembrandt est plein de poésie, d'enthousiasme et de génie. Gérard Dow ne paraît guère que patient et laborieux imitateur de la nature immobile, ou dans un très faible mouvement. Il n'a guère choisi que des sujets dans lesquels l'imagination et la sensibilité ont bien peu l'occasion de se déployer. Gérard Dow perdit presque la vue à trente ans, et ne put plus travailler qu'à l'aide des lunettes. Sa manière d'apprécier ses tableaux était un tarif qu'il avait réglé à vingt sols par heure; c'était ainsi l'acquéreur seul qui courait les risques et les chances des inégalités journalières du talent. Un des plus beaux tableaux de Gérard Dow périt sur mer, pendant qu'on le transportait à Pétersbourg. Il représentait un *dentiste*, et avait coûté 14,000 florins. Le Muséum de Paris possède treize tableaux de ce maître. Le premier représente *Gérard Dow peint par lui-même*. Si Lavater eût analysé ce portrait, il aurait trouvé que la nature avait fait Gérard Dow dans le même style qu'il faisait ses ouvrages; on y reconnaît des contours gras, gracieux, mais peu corrects, et moins encore fiers et hardis; un teint comme le coloris de ses tableaux, velouté, frais, mais non pas d'une touche très ferme; une physionomie qui n'annonce pas du génie, mais du talent, surtout celui des tempéraments bilieux; une patience de travail qui ne laisse rien tant qu'il reste à faire. Le second tableau, qui représente *la famille de Gérard*, porte tous les caractères qui distinguent son talent. La tête de la vieille est un chef-d'œuvre de vérité, d'expression, de ton et de

couleur. On voit dans le troisième tableau, *la Femme hydropique* : ici tout est grand, tout est noble, plus de caricature, plus de grotesque; c'est vraiment Raphaël et le Poussin. Ce chef-d'œuvre a long-temps fait l'ornement du cabinet du roi de Sardaigne, qui l'avait payé 30,000 livres. L'ensemble est savant comme l'œuvre d'un grand maître, et les détails sont précieux comme d'un artiste qui ne sait faire que cela. Les autres tableaux sont : *La Jeune ménagère* (c'est surement le manche à balai qu'on voit dans ce tableau qui coûta trois jours à l'auteur); *l'Épicière de village*; un *Trompette*; une *Cuisinière hollandaise*; le *Peseur d'or*, il porte la date de 1664; *l'Astrologue* (qu'il faudrait plutôt nommer le géographe, car il tient un globe terrestre et non une sphère); une *Vieille femme en prière*, etc. Les ouvrages de Gerard Dow ont eu et ont encore beaucoup de vogue, parce qu'ils offrent des beautés dont l'espèce est à la portée de tout le monde, parce qu'ils peuvent se placer dans de petits appartements, et qu'en général on trouve commode d'avoir des chefs-d'œuvre sous les yeux et sous la main. A l'exception de Wille, dont le burin a supérieurement reproduit quelques-uns des tableaux de Gérard Dow, on a peu gravé d'après ce grand peintre, peut-être parce que la couleur est ce que la gravure peut le moins imiter; mais les cabinets de Flandre et de Hollande sont riches de ses productions. On sait que Gérard Dow a cessé de vivre dans la même ville où il avait pris naissance, mais on ignore l'année de sa mort; il vivait encore en 1664. Ses principaux élèves sont : Sckhalken, F. Mieris et Metza. A—s.

DOW (Alexandre), né en Écosse, fit ses études à Crief. Ses parents le destinaient au commerce; mais obligé de s'expatrier par suite d'un duel, il s'enrôla en qualité de simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes destinés pour Bencoulen. La place de secrétaire du gouverneur de cet établissement étant devenue vacante, Dow eut le bonheur de l'obtenir. Bientôt après il fut promu au grade de lieutenant-colonel, et devint dans la suite un officier aussi recommandable par ses travaux littéraires que par ses services militaires. Il se trouvait dans l'Inde à l'époque où le trop célèbre lord Clive jetait les fondements de la colossale puissance des Anglais, dans cette fertile et malheureuse contrée. Révolté des vexations et des actes arbitraires dont il était témoin, Dow n'hésita point à se ranger parmi le petit nombre d'officiers fidèles à l'humanité comme à l'honneur, qui exprimèrent hautement leur désapprobation, et qui refusèrent de concourir à l'exécution de mesures, conformes peut-être à une haute politique, mais à coup sûr réprouvées par la véritable philosophie. C'est le désir de manifester ses louables opinions, et celles de quelques-uns de ses amis, qui fit prendre la plume à Dow. Nous ignorons à quel point ceux-ci coopérèrent à ses ouvrages; et si un orientaliste (dont on nous cache le nom), ainsi que le fameux interprète du barde écossais, furent réellement les auteurs des ouvrages qui portent le nom de Dow. Quoique cette assertion ait été formellement énoncée par les auteurs de la *Biographia dramatica*, et par M. Robert Grant dans son *Sketch of the history of India*, publié en 1813, on nous permettra de nous souvenir que M. Dow s'est prononcé hautement contre lord Clive et contre ses opérations, qui étaient certainement moins conformes aux intérêts de l'hu-

manité qu'à ceux de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à Dow le mérite d'avoir donné, en langue européenne, la première histoire authentique des principales dynasties musulmanes dans l'Inde, et d'y avoir ajouté des documents fort importants sur les anciens Hindous. A la vérité, sa traduction anglaise des deux premiers livres du *Tarykhi Ferichtah*, n'est pas aussi littérale qu'un écolier pourrait le désirer pour favoriser ses études; mais il a soigneusement recueilli tous les passages importants. La 1re. édition de cet ouvrage parut en 1768, sous le titre d'*History of Hindoostan*, etc. Histoire de l'Hindoustan, traduite du persan (*Voy*. FERICHTAH), en deux vol. in-4°. Il en publia une seconde édition en 1770, avec des changements, corrections et augmentations. Deux ans après, l'auteur ajouta un 3e. volume, intitulé : *History of Hindoostan*, etc. (Histoire de l'Hindoustan, depuis la mort d'Akbar jusqu'à la réduction complète de l'empire, sous Aureng-Zeyb, précédée d'une dissertation sur la nature et l'origine du despotisme dans l'Inde, 2°. d'un Examen de l'état du Bengale, avec un plan pour rendre à ce royaume sa première splendeur et prospérité). Nous regrettons de ne pouvoir donner ici un simple précis des idées libérales et philanthropiques contenues dans ces deux mémoires. L'auteur insiste fortement sur les inconvénients des grandes propriétés, et sur les avantages qu'il y aurait, pour les Anglais même, à se conduire avec douceur et équité envers les faibles et malheureux Hindous. Nous devons cette justice aux derniers gouverneurs de l'Inde, de reconnaître que ces principes ont prévalu sous leur sage et paternelle administration. Mais on ne peut contester à Dow le mérite d'avoir proclamé avec énergie, et même avec éloquence, ces principes, aujourd'hui reconnus et professés par les membres les plus distingués du gouvernement britannique, et par les principaux agents de la compagnie des Indes. Peu importe d'ailleurs que ces utiles idées aient été rédigées par une plume officieuse : nous ferons la même observation sur sa traduction de Ferichtah, et sur la dissertation placée à la tête de cet important ouvrage. Les ennemis les plus acharnés des principes politiques de M. Dow, ne lui contesteront certainement pas la gloire d'avoir été un des premiers Européens qui nous ait donné, dans cette curieuse dissertation, des renseignements authentiques sur la langue, les caractères, les livres sacrés, la religion et la philosophie des Hindous. Enfin le petit fragment du *Bedang-Shaster*, ou *Explication du Véda*, n'est pas encore dépourvu d'intérêt, même pour ceux qui connaissent les savantes et nombreuses traductions des ouvrages samskrits faites par différents membres de la société asiatique de Calcutta. Ce fragment a été traduit en français par M. Sinner, bibliothécaire de Berne, et inséré dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire*, enseignés par les bramins de l'Hindoustan, etc., Berne, 1771, in-12. La dissertation, dont le fragment fait partie, avait été traduite en entier sous ce titre : *Dissertation sur les mœurs, les usages, la religion et la philosophie des Hindous*, etc., *trad. de l'anglais par M. B.* (Bergier), Paris, 1769, in-12, avec deux planches. L'*History of Hindoostan*, a été réimprimée en 1793, sous format in-8°., 3 volumes; mais cette réimpression, qui n'est qu'une opération purement mercantile, n'a rien fait perdre de son prix à la

belle édition en 3 vol. in-4°., 1770 et 1772, qui est toujours très recherchée des savants et des amateurs. Dow se délassait des soins qu'exigeait la 1re. édition de son grand ouvrage, en faisant imprimer des contes tirés du *Behâr Dânich de Einayet ullah, natif de Delhy*. Cet ouvrage parut sous le titre de *Tales of Inet ullah of Dehly*, Londres, 1768, 2 vol. in-12 : c'est plutôt un *Précis* qu'une traduction de l'original, *a Paraphrase or rather a summary*, dit M. Jonathan Scott, à qui nous devons une fidèle et élégante traduction anglaise du *Behâr Dânich*, avec d'excellentes notes, Londres, 1799, 2 vol. in-8°. M. le baron Lescallier a extrait quelques contes du Behâr Dânich, et les a publiés en 1804, un petit volume in-8°. Le Précis de M. Dow a été traduit en français sous le titre de *Contes persans d'Inatulla de Dehli*, Paris, 1769, in-12, 2 vol. Le nom du traducteur français est, jusqu'à présent, resté inconnu. Dow cultiva aussi la poésie dramatique, mais avec moins de succès que la littérature orientale; car sa tragédie de Zingis, jouée sur le théâtre de Drurylane, en 1769, et imprimée la même année sous format in-8°., fut assez mal accueillie par les spectateurs, et plus maltraitée encore par les journalistes. Sethona, autre tragédie jouée avec tout aussi peu de succès, en 1774, est un farrago d'improbabilités mêlées aux plus absurdes fictions septentrionales. Garrick ne reçut cette pièce que par condescendance pour la manie écossaise qui dominait alors en Angleterre. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée l'assertion de ceux qui refusent à Dow tous moyens d'écrire en vers, et même en prose. L'art dramatique est encore trop imparfait chez les Anglais, pour que nous prononcions sur le mérite d'un écrivain d'après ses productions en ce genre, mais la réputation des ouvrages de notre auteur relatifs à l'histoire, à la politique et à la littérature asiatique, est trop bien établie pour qu'il ait rien à redouter des sarcasmes inspirés par la jalousie ou par la malveillance. Nous regrettons de ne pouvoir indiquer l'époque à laquelle il retourna dans l'Inde ; nous savons seulement qu'il y mourut à la fin de 1779. L—s.

DOWALL (GUILLAUME MAC-), savant Ecossais, né en 1590, se distingua, sous le règne de Charles Ier., dans la carrière diplomatique et judiciaire. Après avoir enseigné la philosophie à S. André et à Grouingue, il prit alors du goût pour l'étude du droit civil, fut fait docteur en 1625, et placé bientôt après, en qualité de juge, à la suite de l'armée commandée par le comte de Nassau (Ernest-Casimir). Les États Généraux l'envoyèrent deux fois en ambassade à la cour de Charles Ier., en 1629 et 1635, et il eut occasion d'y soutenir avec beaucoup de force le principe de la liberté des mers, selon la doctrine de Grotius, contre les prétentions que les Anglais formaient déjà à cette époque, d'après la théorie de Selden. L'objet de sa mission était principalement relatif à la liberté de la pêche du hareng. Le talent qu'il déploya dans cette discussion plut tellement à Charles Ier., que ce monarque le rappela en Ecosse peu de temps après, pour lui conférer une charge éminente dans l'ordre judiciaire, à laquelle on ajouta ensuite le titre d'ambassadeur auprès des Provinces-Unies. On ignore l'époque de la mort du docteur Mac-Dowall; on sait seulement qu'il mourut à Londres, et qu'il vivait encore en 1652. C. M. P.

DOWDALL (GEORGE), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande,

était natif du comté de Louth. Le primat Cromer, qui s'était opposé avec beaucoup de zèle et de fermeté à la suprématie d'Henri VIII, étant mort en 1543, Dowdall qui avait la charge d'official dans la même église, fut proposé au roi par le lord Saint-Léger, député d'Irlande, et ce prince lui conféra cette importante dignité. Quoique le nouvel archevêque eût été sacré par trois évêques, au mois de décembre de la même année, la cour de Rome, apparemment prévenue contre lui et se défiant d'un sujet nommé par Henri VIII, ne lui envoya point sa confirmation, et même le pape Paul III regardant ce siége comme vacant, y nomma Robert Wancop, savant ecclésiastique. (*V.* Wancop). Cependant Dowdall, reconnu par tous les catholiques de ce royaume, ayant refusé de recevoir la nouvelle liturgie proposée à l'assemblée de Dublin sous Edouard VI et prononcé anathème contre tous les schismatiques, ce prince lui ôta le titre de primat et le conféra à Brown, archevêque de Dublin, qui s'était montré plus complaisant. Dowdall, pour éviter la persécution, se retira en Brabant, et le roi mit à sa place un nommé Goodavre, de sorte qu'il y eut à la fois trois archevêques d'Armagh. Mais la reine Marie, montée sur le trône d'Angleterre en 1553, ayant rappelé tous les prélats catholiques, Dowdall fut réinstallé sur son siége avec toutes ses prérogatives, reçut différentes commissions pour le rétablissement de la discipline et l'extinction du schisme, tint à Drogheda un concile dont les canons existent encore, et présida, en 1556, un autre synode. Obligé de faire un voyage en Angleterre pour les affaires de son église, Dowdall mourut à Londres le 15 août 1558. C. M. P.

DOWNES (André), en latin *Dounæus* et *Dunæus*, naquit en Angleterre dans le Shropshire. Après avoir fait ses premières études dans l'école royale de Shrewsbury, il entra, en 1567, à l'université de Cambridge, et en 1586, il y obtint la chaire de professeur de grec. Son édition du *Discours de Lysias sur le meurtre d'Eratosthènes* (Cambridge, 1593, in-8°.), est devenue rare. Les notes étendues qu'il y a jointes ont beaucoup de mérite. Il a publié à Londres, 1621, in-8°., le *Discours de Démosthène sur la Paix*, avec un commentaire dans le genre de celui qu'il avait donné sur Lysias. M. Beck, qui a fait imprimer à Leipzig, en 1799, ce discours de Démosthène, y a réuni les notes de Downes, qu'il n'était plus possible de se procurer facilement. Dans le *St. Chrysostome* de Savill, il y a beaucoup de remarques par Downes. On sait encore qu'il prit part à la traduction anglaise de la *Bible*, et que ce travail fut récompensé par une prébende dans l'église de Wells. Downes mourut à Cotton, près de Cambridge, le 2 février 1627, à soixante-dix-sept ans, dit son épitaphe; il était donc né vers 1550. B—ss.

DOXAT (Nicolas), naquit à Yverdun en 1682. Dès l'âge le plus tendre il manifesta une si grande ardeur pour l'état militaire, que ses parents lui donnèrent une éducation conforme à ses goûts. Il avait à peine dix-huit ans lorsqu'il s'engagea dans un régiment hollandais, commandé par son oncle, le brigadier Sturler; il y resta trois ans, et son engagement expiré, il retourna dans sa patrie afin de se fortifier dans les connaissances qui lui manquaient. Doxat obtint en 1707 une sous-lieutenance dans les gardes de l'électeur palatin; il suivit en Flandre l'armée des alliés, se distingua dans plusieurs affaires, et particulièrement

au siége de Lille en 1708. Ses talents plus connus de ses chefs, lui firent délivrer la commission de lever le plan des différents siéges qui avaient eu lieu dans les campagnes de 1709 et 1710. Il continua à se faire remarquer par son courage et sa capacité dans les affaires où il se trouva. Son mérite ne resta pas sans récompense; il devint successivement lieutenant, adjudant capitaine de cuirassiers et ingénieur du prince Eugène, auquel il rendit de grands services. Enfin il reçut encore le brevet de lieutenant-colonel et de lieutenant quartier-maître de l'armée. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1717, contre les Turks, et qu'il se trouva à la fameuse journée de Belgrade. Ayant suivi en Sicile le général comte de Merci, il reçut à la bataille de Francavilla une blessure à la cuisse, qui le rendit boîteux pour le reste de ses jours. Le prince Eugène le chargea de fortifier Belgrade d'après les plans qu'il avait communiqués au conseil. Doxat fut nommé en 1722, colonel d'infanterie, directeur des fortifications du royaume de Servie, avec des pouvoirs très étendus. En témoignage de la satisfaction que méritaient ses travaux, on lui délivra le brevet de général-major, et l'année suivante, en 1734, il fut chargé d'une mission importante en Suisse. Ayant achevé sa négociation, et se trouvant dans sa patrie, il demanda d'y finir ses jours. Le prince Eugène lui répondit que l'empereur avait encore besoin de lui, et qu'il exigeait qu'il se rendît à Belgrade. Doxat obéit à cet ordre. Ses deux protecteurs vinrent à mourir, des envieux qui ne pouvaient lui pardonner ses succès et ses talents, parce qu'il était étranger, cherchèrent tous les moyens de le perdre; ils y réussirent. Le comte de Palfi, général de l'armée destinée à agir contre les Turks, en 1737, voulut que Doxat fût chargé du commandement de l'avant-garde; la ville de Nissa ayant été réduite, on lui en confia la défense; mais avant d'avoir pu réparer les fortifications il fut attaqué par des forces supérieures. Le général othoman le fit sommer de rendre la place aux mêmes conditions auxquelles elle avait été livrée. Doxat proposa et obtint une suspension d'armes jusqu'à ce qu'il eut reçu les ordres du maréchal de Seckendorf, qui était à Sabatz. Dans cet intervalle, le pacha de Sophie, arrivé avec un renfort, déclara que si la reddition n'avait pas lieu dans le jour, il passerait la garnison au fil de l'épée. En vain la capitulation lui fut-elle opposée, il ne voulut rien entendre. Dans une pareille extrémité, Doxat fait assembler les officiers de la garnison, qui tous, vu l'urgence, opinèrent de rendre la place, qui n'était pas tenable. Cette affaire qui, d'après les lois de la guerre, n'était nullement répréhensible, fut portée au conseil de l'empereur, qui n'ayant aucun égard aux mémoires justificatifs envoyés par Doxat, aux supplications des généraux qui intercédèrent en sa faveur, au nombre de ses services et de ses blessures, le condamna à mort, le 17 mars 1738. La sentence fut mise à exécution trois jours après. Doxat entendit son jugement avec résignation; il mourut avec ce courage qu'il avait tant de fois montré dans les combats. R—T.

DOYAT (JEAN DE), mal à propos nommé *Doyac*, naquit vers 1445 au château de Doyat, près de Cusset, sur les frontières de l'Auvergne. Aîné de cinq frères, il entra au service au sortir de ses études, et fut nommé en 1479 gouverneur de la ville de Cusset, place d'autant plus importante qu'elle était voisine des terres de Jean II, duc de Bourbon, oncle maternel de l'héri-

tière de Bourgogne, qui était en guerre avec Louis XI. Le duc de Bourbon entretenait un corps nombreux de soldats que ses officiers employaient à vexer les peuples; il fortifiait ses places sans en avoir obtenu la permission; il empêchait qu'on appelât de sa justice à celle du roi, et on l'accusait de faire mourir clandestinement ceux qui avaient eu recours à la voie d'appel, ainsi que de plusieurs autres délits. Jean de Doyat, témoin d'une partie des excès du duc de Bourbon, fut nommé commissaire en 1480, conjointement avec Jean Cevin, pour examiner la conduite du prince et de ses officiers. Plusieurs commissions furent envoyées pour informer sur les lieux. D'après le rapport ces officiers qui avaient été arrêtés furent sommés de comparoir devant le parlement; on déclara leurs entreprises attentatoires à l'autorité royale. Le chancelier et le procureur-général du prince furent également ajournés pour rendre compte de leur conduite. Après une longue procédure, les personnes arrêtées obtinrent leur élargissement, et furent déchargées d'accusation. Le roi, connaissant les services qui lui avaient été rendus par Doyat, le nomma successivement son conseiller, son chambellan, son lieutenant et gouverneur du bas et haut pays d'Auvergne. Plus il obtint, tant pour lui que pour ses frères, qui furent tous avantageusement placés, et plus l'animosité du duc de Bourbon augmenta. Il cherchait partout l'occasion de se venger; elle se présenta, et il la saisit avec empressement. En 1482 Doyat se rendit en Auvergne pour présider les états, pour prendre des mesures afin de s'opposer aux entreprises des troupes du duc de Bourgogne; pendant ce temps il fit saisir un convoi d'armes destinées au duc de Bretagne. Il en fut récompensé par le roi, qui lui accorda plusieurs faveurs. A cette nouvelle le duc de Bourbon ne peut contenir son ressentiment; il fait insulter publiquement le gouverneur, qui, ayant sollicité un arrêt en réparation des injures qu'on lui avait fait essuyer, l'obtint du moment que sa plainte fut parvenue au pied du trône. Louis XI mourut en 1483, et avant d'expirer ce prince recommanda ses serviteurs, et particulièrement Jean de Doyat et Olivier Ledaim à son fils Charles VIII, qui fut son successeur. A peine le monarque eut-il fermé les yeux que les ducs d'Orléans et de Bourbon se réunirent pour perdre les deux anciens favoris du roi. Ledaim fut pendu, et Doyat, privé de ses emplois et de ses biens, fut condamné à être fouetté dans les carrefours, à avoir une oreille coupée et la langue percée d'un fer chaud. Conduit ensuite à Montferraud, il fut encore fouetté, perdit l'autre oreille, et fut banni du royaume. Le duc de Bourbon, inexorable dans sa vengeance, non seulement s'empara de tous les biens de Doyat, mais on persécuta sa famille. Ses frères furent suspendus et privés de leurs emplois, et l'un d'eux fut assassiné. On n'avait cependant à lui reprocher que cette insolence qui suit ordinairement les personnes dont l'élévation est pour ainsi dire spontanée. Un des premiers actes de la majorité de Charles VIII fut de réhabiliter Jean de Doyat, qui fut employé utilement dans les guerres d'Italie; il rentra dans une partie de ses biens et de ses emplois. On pense qu'il a dû cesser de vivre en 1499. R—T.

DOYEN (Gabriel-François), peintre, naquit à Paris en 1726; son père avait une charge de valet-de-chambre tapissier à la cour. Le jeune

Digitized by Google

Doyen montrait peu d'inclination pour l'état de son père, mais avait manifesté de bonne heure un goût très vif pour le dessin. Il fut admis dans l'école de Vanloo avant d'avoir atteint sa douzième année. Doué d'un génie prompt à concevoir, il s'exerça de très bonne heure à la composition, concourut pour le grand prix de peinture à vingt ans et l'obtint. Dès ce moment, il s'établit, entre le maître et l'élève, une liaison et un attachement cimentés par la reconnaissance et l'amitié. Doyen partit pour Rome en 1748 : à son arrivée dans cette capitale des arts, les ouvrages d'Annibal Carrache parurent d'abord fixer plus particulièrement son attention. On le trouvait toujours à la galerie Farnèse, où il passait les jours entiers à dessiner et à peindre d'après les belles fresques de ce grand maître. Admirateur du Cortone, il eut la patience, unique peut-être, de peindre en entier, sur une toile de six à sept pieds, le plafond de la fameuse galerie du palais Barberini, avec toutes les bordures, ornements, et figures feintes de stuc. Tous les peintres qui avaient brillé par un grand caractère de dessin et par de fortes expressions, tels que Jules Romain, Polydore et Michel-Ange surtout, étaient tour à tour l'objet de ses études et de son enthousiasme. Doyen, après avoir fait à Rome une ample moisson d'études, passa à Naples où les ouvrages de Solimène fixèrent aussi son attention; il en fit beaucoup de souvenirs; il visita Venise, Bologne, Parme et Plaisance, et revint en France par Turin où il séjourna quelque temps. On essaya de le fixer dans ce pays; mais le désir de revoir sa patrie l'emporta sur tous les avantages qu'on lui proposait. Doyen, de retour à Paris, à l'âge de vingt-neuf ans, avec un talent formé par une longue suite d'études et d'observations, fut long-temps sans occupation. Doué d'un esprit fortement trempé, et peu propre à obtenir par l'intrigue ce qu'il ne croyait devoir qu'à lui-même, il s'enferma dans son atelier pour s'abandonner tout entier à l'exercice de son art. Il choisit pour sujet de tableau *la Mort de Virginie*. Jamais peintre n'a peut-être fait autant d'esquisses qu'il en fit pour ce seul tableau; deux années entières furent employées à le méditer et à l'exécuter. Le succès en fut complet. Ce tableau, d'environ quarante pieds de long, offrait des beautés de style, et représentait fidèlement la physionomie du peuple romain; il fit agréer Doyen à l'académie de peinture en 1758. Le tableau de *la Peste des ardents*, pour l'église de St.-Roch, ajouta encore à sa réputation. Afin de se mieux pénétrer des beautés qu'il voulait transporter dans ce tableau, il alla visiter les chefs-d'œuvre de l'école flamande. Pour donner plus de vérité à son ouvrage, il allait dans les hôpitaux observer le caractère et la physionomie des moribonds et des malades; on le voyait souvent détruire en un instant le travail de plusieurs jours, et le recommencer avec une nouvelle ardeur. On trouve dans cette grande et riche composition de beaux caractères de tête, des figures bien groupées et profondément pensées; l'expression de la douleur y est rendue avec une grande vérité; la couleur du tableau est forte et vigoureuse. Le spectacle de la beauté en pleurs et richement parée, au milieu des ravages de la peste qui semble s'acharner de préférence sur des cadavres décharnés et sans vêtements, exprime une grande pensée. Ce tableau que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Doyen et qui orne aujourd'hui l'église pa-

Digitized by Google

roissiale de St.-Roch, fut exposé au salon du Louvre; où il attira la foule par la nouveauté du style et du sujet. La mort de Vanloo, arrivée vers cette époque, procura à Doyen l'honneur d'être choisi pour peindre la chapelle de S. Grégoire aux Invalides, que devait exécuter cet artiste dont les esquisses peintes étaient déjà exposées au salon. Doyen sentit toute la difficulté de peindre à l'huile sur des murs de pierre, exposés à l'humidité intérieure des hivers, et peu propres à conserver la fraîcheur du coloris; il ne négligea rien pour surmonter tant d'obstacles; mais ce grand ouvrage pensa lui coûter la vie. Il eut le malheur de tomber de l'échafaud sur lequel il était exhaussé, par une trappée laissée ouverte; ses élèves le crurent mort, il avait le corps meurtri et tout couvert de contusions; il garda le lit pendant plusieurs mois: mais à peine se crut-il rétabli, qu'il reprit son ouvrage avec une nouvelle ardeur. On le chargea conjointement avec d'autres artistes, de faire plusieurs tableaux pour la cour. Doyen eut en partage *le Triomphe de Thétis sur les eaux.* Son tableau fut d'autant plus remarqué que les grâces dont le peintre avait eu l'art de l'embellir, n'avaient rien de l'afféterie et du mauvais goût trop à la mode à cette époque. Le grand tableau de *la Mort de S. Louis*, qu'il peignit pour l'autel de la chapelle de l'École Militaire, est encore une de ses belles conceptions, surtout par la savante ordonnance de ce tableau, dont la forme en hauteur exigeait beaucoup d'art et de talent. Ce tableau, très bien composé, se fit remarquer comme le meilleur de tous ceux qui avaient été ordonnés pour cette chapelle. Au commencement de la révolution, Doyen sollicité depuis long-temps de passer en Russie, où on lui promettait les plus belles occasions de déployer toute la pompe et toute la magnificence de son talent, céda enfin aux offres obligeantes de l'impératrice. La czarine le reçut avec distinction, lui assigna une pension de douze cents roubles avec un logement dans un de ses palais. On le nomma professeur de l'académie de peinture de Pétersbourg avec de nouveaux appointements attachés à cette place. Il fut chargé par Catherine II d'orner ses palais. Après la mort de cette princesse, il reçut de Paul Ier. les mêmes marques d'affection: le nouveau monarque augmenta même sa pension. On rapporte qu'un jour qu'il apperçut Doyen à pied, par un mauvais temps, il lui demanda pourquoi il s'exposait ainsi à son âge, et qu'apprenant qu'il n'avait point de voiture, il lui en envoya une qui resta toujours aux ordres du peintre. Il l'avait chargé de peindre plusieurs plafonds, entre autres ceux de la grande salle dite *de S. George*, de la bibliothèque de l'ermitage, de sa chambre à coucher, et de l'une des galeries de Pawlawski. Doyen aimait de préférence à se livrer à ce genre de peinture, qui convenait à son génie bouillant et hardi. Doué d'une heureuse fécondité, il ne resta point étranger aux autres genres de peinture; il a fait quelques tableaux dans le goût du Benedette et d'autres maîtres agréables. Il n'avait point malgré son grand âge cessé de travailler; mais ses infirmités augmentant chaque jour, il ne put achever un dernier plafond qu'il avait commencé quatre ans avant sa mort, et qui, suivant des témoignages authentiques, n'aurait été inférieur à aucune de ses productions. Doyen mourut, à Pétersbourg, le 5 juin 1806, après un séjour de seize ans en Russie. A—s.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

641170

Digitized by Google



